

Holy Cross College Library



THIS BOOK IS NO LONGER THE
PROPERTY OF THE HOLY CROSS LIBRARY

Date _____ Signed _____
Worcester,
Massachusetts

THIS BOOK IS NO LONGER THE
PROPERTY OF THE HOLY CROSS LIBRARY

Date _____

Signed _____

[Handwritten signature]

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE.

BAR-LE-DUC

IMPRIMERIE DE CONTANT-LAGUERRE ET Cie, ÉDITEURS

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS

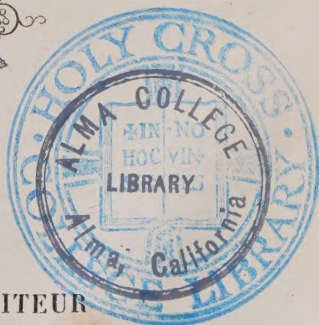
NOUVELLE ÉDITION

REVUE PAR UNE SOCIÉTÉ D'ECCLÉSIASTIQUES

TOME CINQUIÈME

Panégryriques — Pensées (1^{re} partie)

Donus Societatis Iuan
in Civitate Providence R.
1881.



PARIS

P. LETHIELLEUX, ÉDITEUR

23, rue Cassette

1865

9153

Given by the
Library of the
1881.



OEUVRES COMPLÈTES

DE

BOURDALOUE.



PANÉGYRIQUES.

AVERTISSEMENT.

Ce n'est pas seulement pour l'honneur des Saints que leurs fêtes ont été instituées, mais pour notre utilité particulière, et notre propre sanctification. L'Eglise, en célébrant leurs grandeurs, nous propose leurs exemples; et comme leurs grandeurs nous portent à les honorer, leurs exemples nous invitent à les imiter.

Ce sont aussi les deux vues que doit avoir un prédicateur dans les panégyriques de ces glorieux prédestinés. Si, d'une part, en les exaltant, il n'est attentif qu'à la gloire du saint dont il fait l'éloge, il éblouira par un magnifique récit d'actions et de vertus héroïques; mais ceux qui l'écoutent en tireront peu de fruit, et souvent n'en remporteront qu'un secret désespoir d'atteindre à une sainteté qui leur paraîtra plus admirable qu'imitable. Ou s'il donne dans un excès tout contraire, et qu'il n'ait égard qu'à l'instruction des auditeurs et qu'à leur édification, il ne fera connaître qu'imparfaitement les mérites des Saints, et ne leur rendra pas tout le tribut de louanges qui leur est dû. C'est donc en recueillant d'abord de leur histoire ce qu'il y a de plus mémorable et de plus grand, pour l'exposer avec les ornements de l'éloquence chrétienne, et puis, en l'appliquant aux mœurs du siècle, pour les réformer et les régler, qu'il remplira son ministère, et qu'il entrera dans l'esprit et l'intention de l'Eglise, dont il est l'organe.

Voilà ce qu'a fait le Père Bourdaloue. On peut dire que, dans ce genre de sermons, il n'a pas moins excellé que dans les autres. Sans aller jusqu'à ces exagérations où se laissent quelquefois emporter les prédicateurs en louant les Saints, il en donne les hautes et les vraies idées qu'on en

doit concevoir. Et du reste, en opposant la conduite des fidèles aux exemples qu'il leur a mis devant les yeux, il trouve dans cette comparaison un fonds de moralités les plus naturelles et les plus solides. De sorte qu'il n'ôte rien au panégyrique, ni de sa sublimité, ni de la juste mesure qui lui convient, et qu'en même temps il conserve à la morale toute l'étendue et toute la force qu'elle demande.

Cependant, comme l'unité est une des premières perfections du discours, parce qu'elle en rassemble les parties et qu'elle en fait un corps mieux proportionné et mieux soutenu, le Père Bourdaloue a pris tout le soin possible de la garder, soit dans la morale, soit dans l'éloge. C'est pour cela qu'au lieu d'embrasser toutes les vertus et toute la vie d'un saint, il s'est attaché au caractère particulier qui le distinguait; car, de même qu'il y a dans les pécheurs des vices prédominants, qui sont les principes de tous les autres, il y a dans les Saints, pour ainsi parler, des vertus souveraines, où tendent toutes les réflexions de leur esprit et tous les sentiments de leur cœur. Si bien, que de représenter chaque Saint dans ce point de vue, c'est en quelque façon le mettre dans son jour, et le faire voir dans son plus beau lustre.

Le Père Bourdaloue va même plus loin, ou plutôt il se resserre encore dans des bornes plus étroites, afin de mieux caractériser son sujet. Si, par exemple, il parle d'un apôtre et de son zèle, il prend ce que ce zèle apostolique a eu de plus singulier et de plus marqué: d'où il arrive qu'il n'y a rien dans tout le panégyrique qui ne conduise à une même fin, et qui ne soit personnel au Saint que regarde la cérémonie présente.

La même unité règne dans la morale. On voit des panégyriques, bien écrits d'ailleurs et dignes de l'estime du public, où l'auteur, presque à chaque fait qu'il rapporte d'un Saint, joint une courte moralité; et, selon que ces faits sont différents les uns des autres, autant différent entre eux les points de morale qu'il touche, et sur lesquels il est obligé de passer très-légèrement. Cette méthode donne lieu à quelques traits vifs et ingénieux; l'esprit y trouve toujours un nouveau champ où s'exercer, et de nouvelles lumières à répandre. Mais ce ne sont, après tout, que des lueurs; et il est difficile que l'auditeur soit bien ému de cette diversité d'objets qui disparaissent au même moment qu'on les lui présente, et dont on ne lui laisse entrevoir qu'une certaine superficie.

Le Père Bourdaloue, accoutumé à creuser toutes les matières qu'il traite, s'en tient à un seul point de morale dont il fait la conclusion, ou de tout son discours, ou de chaque partie; et, insistant sur cette seule conséquence, il s'ouvre une libre et ample carrière, soit pour instruire par de solides raisonnements, soit pour toucher par des mouvements pathétiques. En quoi il eut cet avantage très-remarquable, que toute la suite de ses pensées et tout le plan de son discours s'imprimaient plus distinctement dans les esprits, et y demeuraient plus profondément gravés. Au lieu qu'une trop grande variété de moralités et d'instructions, qui se succèdent incessamment et souvent sans ordre, cause une telle confusion dans les idées, que l'une efface l'autre, et qu'après une attention assez favorable, l'auditeur néanmoins, en se retirant, ne retient rien, ou presque rien de tout ce qu'il vient d'entendre.

Si la variété est nécessaire, c'est dans la narration; il y faut des figures et des tours, pour la rendre propre du panégyrique, et pour la distinguer de l'histoire: car de suivre trop exactement les traces des Saints depuis leur naissance jusqu'à leur mort; de s'étendre dans un long détail

de tous leurs sentiments et de toutes leurs actions ; de n'en vouloir omettre nulle circonstance , et de ne s'élever jamais au-dessus d'un simple récit , c'est plutôt faire l'abrégé de leurs vies que leurs éloges : aussi est-ce par là que tant de panégyriques deviennent languissants et ennuyeux. L'orateur qui manque de forces pour soutenir sa matière , tâche à se soutenir lui-même par une multitude de faits qu'il étale sans art et sans autre éloquence que quelques exclamations froides et puériles.

Il n'y a qu'une imagination vive , noble et riche , telle que l'eut le Père Bourdaloue , qui puisse animer ces sortes d'expositions. En vain voudrait-on sur cela prescrire des règles ; les plus beaux préceptes ne suppléeront point au défaut de ce feu naturel , et ce feu seul peut suppléer à tous les préceptes. C'est un don que tous n'ont pas reçu ; et de là vient , en partie , qu'il est si rare de réussir dans les panégyriques et dans les oraisons funèbres.

A cette raison on en peut ajouter une autre , qui concerne l'expression et le style du panégyrique. Bien des prédicateurs se sont laissé prévenir là-dessus d'un principe , pour ne pas dire d'une erreur , qui les a portés trop loin. Ils se persuadent que tout doit être semé de fleurs dans un éloge , et qu'on n'y doit rien ménager de tous les agréments de la diction ; parce qu'un célèbre orateur , dans les panégyriques qu'il a prononcés , s'est distingué par son style concis et sententieux , brillant et poli , ils veulent se former sur ce modèle comme si c'était l'unique qu'ils eussent à se proposer : mais ils ne prennent point , ce semble , assez garde que ce qui plaît dans l'un , lequel suit son talent et dit les choses de génie , n'a plus de grâce dans un mauvais imitateur qui force son naturel , et sort en quelque manière hors de lui-même. Qu'une certaine élévation et que certains traits soient plus convenables au panégyrique qu'au discours moral , c'est une règle établie et très-bien fondée ; mais , dans cette élévation et dans ces traits , il faut que tout soit conforme au caractère du prédicateur. Car , pour peu qu'il s'en écarte , à force de s'élever , il se perdra en de vaines conceptions , et , par trop d'ornements , il se défigurera. Le Père Bourdaloue a su se garantir de cet écueil. Dans ses panégyriques , il n'a point quitté son style ordinaire : il y est grand , mais d'une grandeur aisée qui lui était propre , et où il ne paraissait rien d'affecté.

C'est ce qu'on a pu surtout observer dans les deux oraisons funèbres que ce public a déjà vues , et qu'il était à propos d'insérer parmi les sermons de cet excellent prédicateur. Ce sont les éloges de deux premiers princes du sang royal , non moins recommandables par l'éclat de leurs vertus , que par celui de leur naissance et par la grandeur de leur nom. Quelque difficulté qu'il y eût à représenter tant de glorieuses et éminentes qualités , le Père Bourdaloue , sans s'éloigner de sa manière de prêcher , et sans emprunter des secours étrangers , en a fait deux portraits des plus accomplis. On a cru devoir les joindre à ces panégyriques , afin de les défendre du sort des feuilles volantes ; et l'on s'est d'autant plus intéressé à les conserver , que l'auteur , parlant au nom de sa Compagnie , y a plus éloquentement exprimé les sentiments très-respectueux et très-sincères de notre vénération et de notre reconnaissance envers la maison de Condé.

Les sermons sur l'état religieux , qui suivent les panégyriques , auraient encore de quoi fournir à bien des réflexions. Rien n'est plus capable d'animer et de consoler les personnes religieuses : elles apprendront , en les lisant , à connaître l'esprit de leur vocation , à en estimer les avantages par rapport au salut , et à en remplir avec fidélité les devoirs ; car ce sont

jà les points importants où le Père Bourdaloue s'est arrêté. Pour relever le bonheur de la profession religieuse, il n'en a point fait de ces peintures outrées qu'on voit en quelques livres spirituels. Il n'a point caché aux âmes qui se dévouent à Dieu dans ce saint état, les peines et les croix qui en sont inséparables. Il pèse tout au poids du sanctuaire et selon l'esprit de l'Evangile; et, reconnaissant de bonne foi ce qu'il y a dans leur vie d'onnéreux et de pénible, il leur propose d'ailleurs les motifs les plus puissants pour les attacher à Jésus-Christ et pour leur adoucir son joug. Il n'oublie pas même les gens du monde; et par un retour salutaire sur leur condition, il leur enseigne à profiter de ces cérémonies, auxquelles ils n'assistent communément que par bienséance, ou que par curiosité. On ne doit point, au reste, s'étonner que dans un si grand nombre de discours touchant le même sujet, il ait quelquefois employé les mêmes preuves et repris les mêmes idées. On aura plutôt lieu d'admirer sa fécondité dans les divers usages qu'il a su faire du même fonds.

Le petit éloge de M. le premier président de Lamoignon, n'est qu'un léger essai de ce que le Père Bourdaloue eût eu à dire, s'il eût entrepris un éloge complet de ce célèbre magistrat. Comme il en avait été connu, et qu'il avait eu lui-même l'honneur de le connaître particulièrement, il voulut au moins lui donner ce témoignage public de son respect, aussi bien que de sa gratitude et de son zèle.



SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT ANDRÉ.



Ambulans Jesus justa mare Galilææ, vidit duos fratres, Simonem qui vocatur Petrus, et Andream fratrem ejus; et ait illis: Venite post me.

Jésus marchant le long de la mer de Galilée, aperçut deux frères, l'un Simon appelé Pierre, et l'autre André; il leur dit: Suivez-moi.

(S. MATTH., ch. 4.)

Ces paroles de Jésus-Christ furent un ordre bien doux en apparence, et bien facile à exécuter; mais, au fond et dans l'intention même du Sauveur des hommes, cet ordre devait être pour ces deux frères de notre Evangile, un engagement à de rigoureuses épreuves. Car leur dire: Suivez-moi, c'était leur dire: Renoncez à vous-mêmes, préparez-vous à souffrir, soyez déterminés à mourir, ne vous regardez plus que comme des brebis destinées à la boucherie, que comme des victimes de la haine et de la persécution publiques, que comme des hommes dévoués à la croix; c'était, dis-je, par ces courtes paroles: *Venite post me*, leur faire entendre tout cela, puisqu'il est vrai que la croix était le chemin par où cet Homme-Dieu avait entrepris de marcher, et que, selon ses maximes, il est impossible de le suivre par toute autre voie. En effet, chrétiens, c'est par là que ces bienheureux apôtres, Pierre et André, ont suivi leur divin maître: tous deux ont mérité de mourir, comme Jésus-Christ, sur la croix, tous deux ont eu l'avantage de consommer sur la croix leur glorieux martyre, et tous deux, à la lettre, ont ainsi répondu à leur vocation, et sont devenus les premiers sectateurs et les premiers disciples d'un Dieu crucifié. Voilà, dit saint Chrysostome, en quoi ils eurent, comme frères, une ressemblance parfaite; mais du reste, voici quelle différence il y eut entre l'un et l'autre dans leur crucifiement même: elle est digne de vos réflexions, et elle va servir d'ouverture à ce discours. C'est que le courage et la résolution de saint Pierre à suivre Jésus-Christ, n'a pas empêché qu'il n'ait témoigné de la répugnance, et qu'il n'ait fait paraître dans sa conduite de l'éloignement pour la croix; au lieu que saint André a toujours paru plein de zèle, et pénétré, non-seulement d'estime et de vénération, mais d'amour et de tendresse pour la croix. Je m'explique: quand Jésus-Christ, dans l'Evangile, parle de la croix à saint Pierre, saint Pierre s'en scandalise et s'en offense: je ne m'en étonne pas; il n'en concevait pas encore le mystère, et il était trop peu versé dans les choses de Dieu. Mais après même qu'il a reçu le Saint-Esprit, tout confirmé qu'il est en grâce, il ne laisse pas, si nous en croyons la tradition, de fuir la croix qui lui est préparée; il se sauve de sa prison, il sort de Rome, et il faut que Jésus-Christ lui apparaisse, le fortifie, le ranime et l'engage à retourner au lieu où il doit être crucifié. C'est saint Ambroise qui le rapporte, et cette tradition se trouve conforme à ce

qu'avait prédit le même Sauveur, lorsqu'il déclara expressément à ce prince des apôtres, que, quand il serait dans un âge avancé, on l'obligerait à étendre les bras, et qu'un autre le mènerait où il ne voulait pas aller, lui marquant, ajoute l'Évangéliste, les circonstances de son martyre, et de quelle mort il devait un jour glorifier Dieu : *Cùm autem senueris, extends manus tuas, et alius ducet te quò tu non vis* (Joan. 21). Voilà le caractère de saint Pierre : un homme crucifié, mais pour qui la croix semblait encore avoir quelque chose d'affreux. Au contraire, que vois-je dans saint André ? un homme à qui la croix paraît aimable, qui en fait son bonheur et ses délices, qui soupire après elle, qui la salue avec respect, qui l'embrasse avec joie, et qui met le comble de ses désirs à s'y voir attaché et à y mourir. Tel est, chrétienne compagne, le prodige qui se présente aujourd'hui à nos yeux, et que je puis appeler le *miracle de l'Évangile*. Mais sur quoi put être fondé cet amour de la croix, et par quels principes un amour aussi surprenant et aussi contraire à tous les sentiments de la nature que celui-là, put-il s'établir dans le cœur de notre apôtre ? Ah ! mes chers auditeurs, c'est le grand mystère que j'ai à vous découvrir : car mon dessein est de vous montrer qu'en conséquence de la vocation divine à laquelle votre glorieux patron saint André se rendit si fidèle, l'amour qu'il témoigna pour la croix, quoique d'ailleurs surnaturel, fut parfaitement raisonnable. Quelque prodigieux que vous paraisse cet amour de la croix, j'entreprends de le justifier, et je veux même, avec la grâce de mon Dieu, tâcher, autant qu'il m'est possible, de vous l'inspirer : j'ai besoin pour cela de toutes les lumières du ciel, et je les demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

Il en est de la croix comme de la mort : quoique naturellement on ait horreur de l'une et de l'autre, on peut aimer l'une et l'autre par différents motifs ; et c'est par la diversité de ces motifs qu'il faut juger si cet amour est louable ou vicieux, raisonnable ou aveugle, méritoire ou vain. En effet, se procurer la mort par désespoir, c'est un crime ; la souhaiter par accablement de chagrin, c'est une faiblesse ; s'y exposer par zèle de son devoir, c'est une vertu ; s'y dévouer pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. De même, souffrir comme les esclaves du monde, parce qu'on se laisse dominer par ses passions, souffrir comme les avarés par une avide et insatiable cupidité, souffrir comme les ambitieux par un attachement servile à sa fortune, c'est une bassesse, une misère, un désordre ; mais souffrir pour être fidèle à Dieu, aimer la croix pour remplir les desseins de Dieu, pour suivre la vocation de Dieu, c'est ce qu'il y a dans le christianisme de plus saint et de plus divin, et par conséquent de plus conforme à la souveraine raison. Or, c'est ainsi, mes chers auditeurs, que saint André l'a aimée ; car il a aimé la croix, parce qu'éclairé des plus vives lumières de la foi, il a parfaitement compris combien la croix lui était avantageuse par rapport à sa vocation, et

aux fins sublimes pourquoi Jésus-Christ l'avait appelé. Appliquez-vous : voici le secret important de sa conduite et de votre religion. Le Sauveur du monde eut deux grands desseins sur ses apôtres, quand il leur commanda de le suivre : *Venite post me*. En ce moment-là, dit saint Chrysostome, il les choisit pour être les prédicateurs de son Evangile, et pour être les ministres de son sacerdoce ; il les destina au ministère de sa parole, et il les engagea au service de ses autels ; il les établit sur la terre pour sanctifier les hommes par les vérités du salut qu'ils devaient leur annoncer, et pour honorer Dieu son Père par le sacrifice qu'ils devaient, comme prêtres de la loi de grâce, lui présenter. Voilà les deux vues principales qu'eut le Fils de Dieu, et c'est sous ces deux qualités que je prétends aujourd'hui considérer saint André : en premier lieu, comme prédicateur de l'Evangile et de la loi Jésus-Christ ; en second lieu, comme prêtre, successeur légitime et immédiat du sacerdoce de Jésus-Christ ; et je m'attache d'autant plus à cette pensée, que la qualité de prêtre de Jésus-Christ est celle dont ce saint apôtre se glorifia plus hautement, et dont il se rendit lui-même le témoignage, quand il parut devant le juge qui le condamna. Or, ces deux qualités jointes ensemble justifient admirablement l'amour et le zèle qu'eut saint André pour la croix ; car s'il l'a tendrement aimée, c'est parce qu'il y a trouvé ce qui devait faire devant Dieu tout son mérite et toute sa gloire, savoir, l'accomplissement de son apostolat et la consommation de son sacerdoce. Expliquons-nous. André, à la vue de sa croix, est pénétré, ravi, transporté de joie : pourquoi ? parce que c'est sur la croix qu'il va dignement prêcher le nom de Jésus-Christ ; ce sera la première partie ; et parce que c'est sur la croix qu'il va saintement s'immoler lui-même, et unir son sacrifice au sacrifice auguste et vénérable qu'il a tant de fois offert à Dieu en immolant l'Agneau sans tache, qui est Jésus-Christ : ce sera la seconde partie. En deux mots, la croix est la chaire où saint André a fait paraître tout le zèle d'un fervent prédicateur ; la croix est l'autel où saint André, comme prêtre et pontife de la loi nouvelle, a exercé, dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur : il ne faut donc pas s'étonner si la croix, quoique affreuse par elle-même, a eu pour lui tant de charmes. C'est tout le dessein et le partage de ce discours, pour lequel je vous demande une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Pour établir solidement la vérité de ma première proposition, et pour vous en donner d'abord la juste idée que vous en devez avoir, j'appelle dans les principes de l'Ecriture l'accomplissement de l'apostolat, prêcher un Dieu crucifié, et malgré les contradictions de la prudence du siècle, proposer la croix aux hommes, comme la seule source de leur bonheur, comme le fondement unique de leur espérance, comme le mystère de leur rédemption, comme le moyen sûr et infaillible de leur salut : ainsi l'a entendu saint Paul quand il a dit : *Nos autem*

prædicamus Christum crucifixum (1. Cor. 2). Voilà à quoi il a réduit toute la fonction du ministère évangélique ; et telle est la fin pourquoi Dieu a suscité ces douze princes de l'Eglise, ces premiers fondateurs du christianisme, ces hommes envoyés au monde pour y annoncer Jésus-Christ, dont ils étaient les ambassadeurs, et pour y publier sa loi, dont ils ont été par office les interprètes fidèles : *Legatione pro Christo fungimur* (11. Cor. 5). Qu'ont-ils fait ? ils ont prêché la croix ; et au lieu que la croix n'avait été jusque-là qu'un sujet de malédiction et qu'un opprobre ; au lieu que la croix de Jésus-Christ était le scandale des Juifs, et paraissait une folie aux Gentils, à force d'en exalter la vertu, ils l'ont rendue vénérable à toute la terre. Voilà, dis-je, à quoi s'est terminée leur vocation, et par où ils ont mérité le nom d'*apôtres*. Or, il est évident, chrétiens, que saint André s'est signalé entre tous les autres dans ce glorieux emploi, et qu'il a eu un droit particulier de prendre, si j'ose m'exprimer de la sorte, pour devise de son apostolat : *Nos autem prædicamus Christum crucifixum*. Et il est encore évident qu'il n'a jamais mieux accompli ce qui est marqué dans ces paroles, que quand il a été lui-même attaché à la croix : pourquoi cela ? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jésus-Christ crucifié, ou, si vous voulez, la loi de Jésus-Christ avec plus d'autorité et de grâce, avec plus d'efficace et de conviction, avec plus de succès et de fruit : trois avantages que sa croix lui a procurés, et en quoi je fais consister la perfection d'un apôtre et d'un prédicateur de l'Evangile. Reprenons, et suivez-moi.

Non, mes chers auditeurs, jamais saint André n'a prêché le mystère de la croix, ou la loi de Jésus-Christ, avec tant d'autorité et tant de grâce, que quand il a été lui-même crucifié ; et ma pensée sur ce point n'a presque pas même besoin d'éclaircissement : car, pour vous la rendre en deux mots, non-seulement intelligible, mais sensible, il n'appartient pas à toutes sortes de personnes de prêcher la croix. C'est une vérité éternelle qu'il faut porter sa croix ; et que, pour la porter en chrétien, il la faut porter volontairement jusqu'à l'aimer, et jusqu'à s'en glorifier : *Absit gloriari, nisi in cruce Domini nostri* (Galat. 6). Mais cette vérité, quoique éternelle, n'a pas la même grâce dans la bouche de tout le monde : les hommes, pour être sauvés, ont intérêt de la bien comprendre ; mais en même temps ils ont une secrète opposition à en être instruits par ceux qui ne la pratiquent pas, et qui n'en font nulle épreuve ; et si quelquefois un mondain s'ingère de leur en faire des leçons, bien loin de s'y rendre dociles, ils se révoltent, et ne peuvent souffrir qu'un homme à qui rien ne manque, et qui jouit tranquillement des douceurs de la vie, ose leur prêcher la pénitence et la mortification. Aussi, comme remarque saint Chrysostome, Jésus-Christ, tout Dieu qu'il était, pour s'accommoder là-dessus à la disposition des hommes, ne vint annoncer au monde l'Evangile de la croix qu'en se faisant lui-même un homme de douleurs, c'est-à-dire, un homme dévoué à la souffrance et à la croix : *Vir dolorum* (Isaï. 53). Indépendamment de

cette qualité, il avait toute l'autorité d'un Dieu, j'en conviens, mais s'il n'avait été que Fils de Dieu, ou s'il avait toujours été, comme fils de l'homme, dans la béatitude et dans la gloire, sans participer à nos peines, il lui eût manqué par rapport à nous une certaine autorité d'expérience et d'exemple, sur quoi est fondé le droit dont je parle, de prêcher aux autres la croix; et de là vient qu'il se déterminait à souffrir : car c'est ce que le grand Apôtre a prétendu nous déclarer, quand il a dit que la sagesse de ce divin Législateur avait paru en ce qu'étant Fils de Dieu, il avait appris par lui-même et par ce qu'il avait souffert comme homme, l'obéissance qu'il exigeait des hommes et qu'il voulait les obliger de rendre à sa loi : loi parfaite, mais sévère, dont toutes les maximes vont à nous faire comprendre la sainteté, l'utilité, la nécessité de la croix : *Qui cum esset Filius Dei, didicit ex iis quæ passus est, obedientiam* (Hebr. 5).

En effet, il est aisé d'exhorter les autres à la pratique d'une vie austère, au retranchement des plaisirs, au crucifiement de la chair, tandis qu'il n'en coûte rien. Un homme bien nourri, disait saint Jérôme, n'a point de peine à discourir de l'abstinence et du jeûne; un homme abondamment pourvu de tout, à qui rien ne manque, et qui est en possession de mener une vie agréable et commode, s'érige aisément en prédicateur de la plus exacte réforme. Mais, quelque éloquent et quelque zélé qu'il puisse être, on croit toujours avoir droit d'en appeler à son exemple, et de lui répondre que ce zèle de réforme ne lui convient pas, que ce langage lui sied mal, et que, s'il veut porter les choses à cette rigueur, il devrait chercher des auditeurs dont il fût un peu moins connu. Non pas dans le fond que ce reproche soit absolument légitime, puisque Jésus-Christ ordonnait qu'on obéît aux pharisiens, du moment qu'ils étaient assis sur la chaire de Moïse, et qu'on respectât leur doctrine, quoique leur conduite y fût toute contraire; mais parce qu'il est vrai que cette contrariété, entre la doctrine et la vie, est au moins un spécieux prétexte dont notre malignité ne manque pas de se prévaloir contre les vérités dures qu'on nous prêche; et parce que naturellement nous nous élevons contre quiconque entreprend de nous assujettir à toute la rigueur de nos devoirs, et n'est pas pour cela bien autorisé. Or là-dessus saint André a eu tout l'avantage que peut avoir un apôtre : car il a prêché la croix dans un état où les censeurs les plus critiques et les ennemis de la croix les plus déclarés n'avaient rien à lui reprocher. Il ne l'a pas prêchée comme ces docteurs hypocrites dont saint Matthieu parle, qui mettent sur les épaules des autres des fardeaux pesants, et qui ne voudraient pas eux-mêmes les remuer du doigt; il ne l'a pas prêchée comme ceux dont saint Paul disait à Timothée, qu'il viendrait dans les derniers jours des hommes qui auraient l'apparence de la plus éclatante piété, mais qui seraient remplis de l'amour d'eux-mêmes, enflés d'orgueil et pervertis dans la foi; c'est-à-dire, il ne l'a pas prêchée comme ont fait presque dans tous les siècles certains prétendus réformateurs de l'Eglise, qui,

connus d'ailleurs pour des hommes sensuels, n'en étaient pas moins hardis à invectiver contre la mollesse, déplorant les relâchements de la pénitence, tandis qu'ils en rejetaient les œuvres pénibles et laborieuses, plus occupés peut-être de leurs personnes et du soin de leurs corps, que n'aurait été un mondain de profession. Non, chrétiens, ce n'est pas ainsi que saint André a prêché la croix; mais pour la prêcher, il s'est mis lui-même sur la croix. La croix a été la chaire d'où il s'est fait entendre : c'est de là, comme nous lisons dans les actes de sa vie, qu'il exhortait le peuple à embrasser ce moyen salutaire et nécessaire, dont dépend tout le bonheur des élus de Dieu; et voilà non-seulement ce qui l'autorisait, mais ce qui donnait de la force à sa parole, pour annoncer le mystère de la croix avec plus d'efficacité et de conviction.

C'est le second avantage de son apostolat, dit saint Chrysostome, d'avoir montré par là jusqu'à quel point il était persuadé lui-même de la vérité qu'il prêchait, et d'avoir eu par là même le don d'en persuader si fortement les autres, que, tout infidèles qu'ils étaient, ils n'ont pu résister à la sagesse et à l'Esprit de Dieu qui parlait en lui. Il faut, ajoutait saint Bernard, et permettez-moi d'appliquer sa pensée à mon sujet, il faut que le prédicateur de l'Evangile, pour convertir les cœurs, fortifie sa voix; et parce que sa voix n'est que faiblesse, il faut qu'elle soit accompagnée d'une autre voix puissante et pleine de force : *Dabit voci suæ vocem virtutis* (Ps. 67). Mais quelle est cette voix puissante et pleine de force? la voix de l'action, cette voix infiniment plus éloquente, plus pénétrante, plus touchante que tous les discours : montrez-moi par vos exemples et par vos œuvres, que vous êtes vous-même persuadé, et alors votre voix me persuadera et me convertira : *Dabis voci tuæ vocem virtutis, si quod mihi suades, prius tibi videaris persuasisse* (Bern.). Or voilà par où saint André triompha, et de l'infidélité des païens, et de la dureté des Juifs. Il veut que sa voix soit pour eux cette voix toute-puissante, qui, selon le prophète, abat les cèdres et brise les rochers; il veut que sa voix ait la vertu d'amollir les cœurs les plus endurcis, et de soumettre les esprits les plus superbes : *Vox Domini confringentis cedros, vox Domini concutientis desertum* (Ps. 28). Que fait-il? il commence par les convaincre qu'il est lui-même parfaitement et solidement convaincu de ce qu'il leur prêche; qu'il est, dis-je, convaincu de la nécessité d'embrasser la croix de Jésus-Christ, de s'attacher à elle par un esprit de foi, et de s'en appliquer les fruits par le long usage des souffrances de la vie.

Car, quelle preuve plus authentique leur peut-il donner sur cela de la persuasion où il est, que l'empressement et l'ardeur qu'il témoigne pour souffrir? on lui prononce son arrêt, et tout à coup il est saisi d'un mouvement de joie, qui va jusqu'à l'extase et au ravissement; le peuple veut s'opposer à l'exécution de cet arrêt, et André s'en tient offensé; on le conduit au supplice, et d'aussi loin qu'il envisage la croix qui lui est préparée, il la salue dans des termes pleins d'a-

mour et de tendresse; il se fait une émotion populaire, pour le délivrer : Hé quoi ! mes frères, leur dit-il, êtes-vous donc jaloux de mon bonheur ? Faut-il qu'en vous intéressant pour moi, vous conspiriez contre moi, et que, par une fausse compassion, vous me fassiez perdre le mérite d'une mort si précieuse ? Le juge intimidé s'offre à l'élargir, et André le rassure ; le juge commande qu'on le détache de la croix, et André proteste que c'est en vain, parce qu'il y est attaché par des liens invisibles que l'enfer même ne peut rompre, qui sont les liens de sa foi et de sa charité : s'il n'était en effet persuadé, penserait-il, parlerait-il, agirait-il, souffrirait-il de la sorte ? et pour marquer que ses sentiments sont sincères, persisterait-il deux jours entiers dans le tourment le plus cruel : *Biduo pendens* (Act. mart. S. And.), publiant toujours que Jésus-Christ est le seul Dieu qu'il faut adorer, et que toute la sainteté, toute la prédestination des hommes est renfermée dans la croix ? Mais, supposé le témoignage que saint André rendit à cette vérité, quelle conséquence les spectateurs de son martyre n'étaient-ils pas forcés de tirer en faveur de Jésus-Christ et de sa religion ? considérant cet homme, d'ailleurs vénérable par l'intégrité de sa vie, illustre par les miracles qu'il avait faits au milieu d'eux, et qui, par sa conduite pleine de sagesse, s'était attiré le respect des ennemis mêmes de son Dieu ; le voyant, non pas mépriser ni braver la mort par une vaine philosophie, mais la désirer par un pur zèle de se conformer à son Sauveur crucifié ; aimer, par ce motif de christianisme, les deux choses que le monde abhorre le plus, savoir, l'ignominie et la douleur ; et malgré les révoltes de la nature, faire de la croix l'objet de son ambition et ses plus chères délices : tout païens, tout Juifs qu'ils étaient, que pouvaient-ils conclure de là, sinon qu'il y avait dans cet apôtre quelque chose de surhumain, et que la chair et le sang n'ayant pu former en lui des sentiments si élevés au-dessus de l'homme, il fallait qu'ils lui vinssent de plus haut ? A moins qu'ils ne voulussent s'aveugler eux-mêmes, et s'obstiner dans leur aveuglement, pouvaient-ils ne pas reconnaître qu'il n'y a que Dieu qui puisse inspirer à un homme mortel un amour de la croix si héroïque, et à moins qu'ils n'eussent des cœurs de pierre, quoique païens et infidèles, pouvaient-ils n'être pas touchés, n'être pas ébranlés, n'être pas changés par la vue d'un spectacle si surprenant et si nouveau ?

De là même aussi, mes chers auditeurs, suivit le succès prodigieux de la prédication de S. André, et la bénédiction que Dieu donna à son apostolat. Si nous en croyons les actes de son martyre, de tout le peuple attentif à l'écouter prêchant sur la croix, à peine resta-t-il un païen qui, éclairé des lumières de la grâce, et cédant à la force d'un tel exemple, ne renonçât à l'idolâtrie, et ne confessât Jésus-Christ. Au lieu que Jésus-Christ crucifié avait pu dire ce que Dieu, par la bouche d'un prophète, disait à Israël : *Totâ die expandi manus meas ad populum non credentem* (Isaï. 65) ; J'ai tendu mes bras à un peuple rebelle et incrédule ; saint André eut, au contraire, la consola-

tion de tendre les bras à un peuple docile, qui reçut sa parole avec respect, et qui s'y soumit avec joie, pour accomplir, ce semble, dès lors ce qu'avait dit le Fils de Dieu, que celui qui croirait en lui, ferait non-seulement les mêmes œuvres, mais encore de plus grandes œuvres que lui : *Qui credit in me, opera quæ ego facio et ipse faciet, et majora horum faciet* (Joan. 12). Des milliers d'infidèles, que le supplice de cet apôtre avait rassemblés autour de sa croix, convertis par ce qu'ils ont vu, et par ce qu'ils ont entendu, s'en retournent glorifiant Dieu. De la ville de Patras, où Dieu, par le ministère d'André, opère ces effets miraculeux, le bruit, disons mieux, le fruit s'en répand dans toutes les provinces; on voit avec étonnement les temples des idoles abandonnés, le culte des démons aboli, le règne de la superstition détruit, le nom de Jésus-Christ partout révééré. Le frère même du proconsul, jusque-là zélé défenseur des fausses divinités, rend hommage à la vérité. Entre les Eglises naissantes, celle d'Achaïe, où saint André a souffert, devient en peu de jours la plus nombreuse et la plus fervente : qui fait tout cela ? la foi d'un Dieu crucifié, prêchée par un apôtre crucifié; je veux dire, le zèle d'un apôtre, qui, à l'exemple de son maître, prêche la croix du haut de la croix; et qui, selon la belle expression de saint Jérôme, confirme, par son amour pour la croix, tout ce qu'il enseigne de l'obligation rigoureuse, mais indispensable, de porter la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans*. En effet, donnez-moi un prédicateur de l'Evangile parfaitement mort à lui-même, sincère amateur de la croix, et qui dise de bonne foi avec saint Paul : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Galat. 6); Le monde est crucifié pour moi, et je suis crucifié pour le monde : rien ne lui résistera; avec cela, il triomphera de l'erreur, il confondra l'impiété, il exterminera le vice, il convertira les villes entières; avec cela, les pécheurs les plus endurcis l'écouteront et le croiront, les libertins et les impies se soumettront à lui, les sensuels et les voluptueux subiront le joug de la pénitence : pourquoi ? parce que telle est, dit saint Jérôme, la vertu de la croix prêchée par un homme souffrant lui-même et mourant sur la croix : *Omnem doctrinam suam crucis disciplinâ roborans*.

Voilà donc, chrétiens, le prédicateur que Dieu a suscité pour votre instruction, et qui peut dire à la lettre, qu'il n'a point employé, en vous prêchant, les discours persuasifs de la sagesse humaine, mais les effets sensibles de l'esprit et de la vertu de Dieu : *Et sermo meus et prædicatio mea, non in persuasibilibus humanæ sapientiæ verbis, sed in ostensione spiritûs et virtutis* (1. Cor. 2). Voilà celui que Dieu veut que vous écoutiez, c'est saint André sur la croix. Ne me considérez point, n'ayez nul égard, ni à mes paroles ni à mon zèle; oubliez la sainteté de mon ministère; je ne suis aujourd'hui, si vous voulez, qu'un airain sonnante et qu'une cymbale retentissante, et ce n'est point à moi de vous prêcher un Dieu crucifié, c'est à cet Apôtre, c'est à cet homme crucifié, dont la prédication, plus pathétique et plus efficace que la mienne, se fait encore entendre dans toutes les

églises du monde chrétien. Le voilà, dis-je, ce ministre irrépréhensible, ce prédicateur contre lequel vous n'avez rien à répliquer; mais que n'a-t-il pas à vous reprocher? il vous prêche encore maintenant le même Dieu qu'il a prêché aux Juifs et aux païens; un Dieu qui vous a sauvés par la croix. Le croyez-vous? la vie que vous menez le fait-elle voir? cet amour-propre qui vous domine, ces recherches de vous-mêmes, cet attachement servile à votre corps, cette attention à le ménager, à le flatter, à ne lui rien refuser, ces commodités étudiées et affectées, cette horreur des souffrances et de la vraie pénitence; en un mot, cette vie des sens, si opposée à l'esprit chrétien, cette vie molle et voluptueuse dont vous vous êtes fait une habitude : tout cela marque-t-il que vous êtes bien convaincus de la prédication de saint André?

Ah! mes chers auditeurs, si saint André nous avait prêché un autre Jésus-Christ et un autre Sauveur; si, dans le conseil de la sagesse éternelle, il avait plu à notre Dieu de nous sauver par la joie, aussi bien qu'il lui a plu de nous sauver par la peine, et que saint André nous eût annoncé cet Evangile, ce nouvel Evangile ne s'accorderait-il pas parfaitement avec notre conduite? Figurons-nous que cet apôtre vient aujourd'hui nous déclarer que ce n'est plus par la croix, mais par les plaisirs, que nous devons opérer notre salut; figurons-nous que ce que je dis cesse d'être une supposition, et devient une vérité, y aurait-il en vous quelque chose à corriger et à réformer? répondez, mondain, répondez; c'est à vous que je parle. Interrogez votre cœur, et reconnaissez jusqu'où l'esprit du monde corrompu vous a porté; ce système de christianisme ne vous serait-il pas avantageux, et ne se rapporterait-il pas entièrement à votre goût et à vos idées? Il faut donc de deux choses l'une, ou que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grâce, ou que saint André, avec toute la vertu et toute la force de son apostolat, ne vous ait pas encore persuadé. Que votre vie soit un monstre dans l'ordre de la grâce, si, croyant d'une façon, vous vivez de l'autre; si, chrétien de profession, vous êtes juif d'esprit et de cœur, si, reconnaissant que votre salut est attaché à la croix, vous ne laissez pas de fuir et d'abhorrer la croix : car, qu'y a-t-il de plus monstrueux que cette contradiction? cependant, mes frères, disait saint Bernard, tel est le caractère de mille chrétiens, disciples de la croix de Jésus-Christ, et tout ensemble ennemis de la croix de Jésus-Christ. Ou bien, mon cher auditeur, si vous vous piquez d'être de ces génies prétendus sages, qui agissent conséquemment, il faut que saint André, ni par l'autorité de son exemple, ni par l'efficacité de sa parole, ne vous ait pas encore touché, puisque vous êtes toujours sensuel et idolâtre de votre corps. Ainsi je pourrais vous appliquer, au sujet de la croix de saint André, ce que saint Paul, en gémissant, disait aux Galates, de celle du Sauveur : *Ergo evacuatum est scandalum crucis* (Galat. 5). Malheur à vous, mon frère, qui, par votre infidélité, vous êtes rendu inutile l'exemple de ce glorieux apôtre, et pour qui le scandale, c'est-à-dire,

le mystère de la croix est anéanti : *Ergo evacuatum est scandalum crucis*. On vous a dit cent fois, et il est vrai, qu'au jugement de Dieu la croix de Jésus-Christ paraîtra pour vous être confrontée; l'Evangile même nous l'apprend : *Et tunc parebit signum Filii hominis* (Matth. 24); mais, outre la croix de Jésus-Christ, on vous en confrontera une autre, c'est celle de saint André. Oui, la croix de cet homme apostolique, après lui avoir servi de chaire pour nous instruire, lui servira de tribunal pour nous condamner. Voyez-vous ces infidèles, nous dira-t-il? la vue de ma croix les a convertis; de païens qu'ils étaient, j'en ai fait des chrétiens et de parfaits chrétiens. Voilà ce qui nous confondra; et ne vaut-il pas mieux dès aujourd'hui commencer à nous confondre nous-mêmes, et par cette confusion salutaire et volontaire, prévenir une confusion forcée, qui ne nous sera pas seulement inutile, mais très-funeste? Il faut, chrétiens, qu'à l'exemple de saint André, nous soyons et les sectateurs, et les prédicateurs même de la croix. Je dis les prédicateurs, et comment? en portant sur nos corps la mortification de Jésus-Christ : *Semper mortificationem Jesu Christi in corpore nostro circumferentes* (II. Cor. 4). Car, en la portant sur nos corps, nous en ferons connaître aux hommes le mérite et la vertu : *Ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris* (*Ibid.*). Ne concevez point ceci comme impossible, ni même comme difficile : je vous l'ai dit, le saint usage des afflictions et des croix de cette vie, l'acceptation humble et soumise de celles que Dieu nous envoie, la résignation à celles que le monde nous suscite, notre patience dans les calamités, ou publiques, ou particulières, dans les pertes de biens, dans les maladies, tout cela prêchera pour nous, et nous prêcherons par tout cela. C'est ainsi que saint André a trouvé sur la croix l'accomplissement de son apostolat; et voici encore comment il y a trouvé la consommation de son sacerdoce. Donnez, s'il vous plaît, une attention toute nouvelle à cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pouvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jésus-Christ, et avoir pour cela dans le christianisme un caractère particulier, c'est en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grâce. Joindre au sacrifice adorable du corps de Jésus-Christ le sacrifice de soi-même, et s'immoler soi-même à Dieu au même temps qu'on lui offre ce divin Agneau immolé pour le salut du monde, c'est, dans la doctrine de saint Augustin, ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grâce, et ce qui lui donne sa dernière perfection. Sacerdoce de la loi de grâce, dont je conviens que les prêtres seuls sont les premiers et les principaux ministres; mais auquel il est pourtant vrai que tous les chrétiens, en qualité de chrétiens, ont droit et même obligation de participer. Sacerdoce de la loi de grâce, qui, par cette raison, nous impose à tous, de quelque condition que nous soyons, l'indispensable devoir de nous offrir nous-mêmes à Dieu comme un supplément du

sacrifice de Jésus-Christ : car voilà, encore une fois, ce qui fait devant Dieu la perfection du sacerdoce chrétien, dont l'Apôtre relevait si haut l'excellence et la dignité ; voilà par où ce sacerdoce lui paraissait si auguste, quand il le comparait au sacerdoce de l'ancienne loi ; et voilà ce qui nous le doit rendre vénérable, cet engagement où nous sommes, et ce pouvoir que nous avons d'être, comme le Sauveur, des hosties vivantes, présentées à Dieu par l'union de notre sacrifice avec le sacrifice de l'Homme-Dieu. Or je prétends que saint André a su pleinement s'acquitter de ce devoir : et où ? sur la croix. D'où je conclus que c'est sur la croix, comme sur l'autel mystérieux que Dieu lui avait préparé, qu'il a heureusement trouvé la consommation de son sacerdoce. Ne perdez pas le fruit de cette vérité, qui, toute avantageuse qu'elle est au saint dont je vous fais l'éloge, sera encore plus utile et plus édifiante pour vous.

Je l'ai dit, mes chers auditeurs, et je le répète, il faut, pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignons le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jésus-Christ : c'est le devoir essentiel à quoi le christianisme nous engage ; et je ne crains point de passer pour téméraire, ni de rien avancer qui ne soit conforme à la plus exacte théologie, quand je soutiens que sans cela notre sacerdoce n'a pas, selon Dieu, toute la perfection qu'il doit avoir. Car il est de la foi, qu'encore que le sacrifice de l'humanité de Jésus-Christ ait eu par lui-même une vertu infinie, pour nous sanctifier et pour nous réconcilier avec Dieu, Dieu néanmoins, par une conduite particulière de sa providence, ne l'a accepté, pour nous accorder en effet la grâce de cette réconciliation et de cette sanctification, qu'autant qu'il a prévu que ce sacrifice devait être et serait accompagné de notre coopération. Il est de la foi, qu'encore qu'il n'ait rien manqué au sacrifice de notre rédemption de la part de Jésus-Christ, qui l'a offert pour nous comme notre médiateur et le souverain prêtre, il peut y manquer quelque chose de notre part ; en sorte que ce sacrifice, tout divin qu'il est, par le défaut de notre correspondance, nous devienne infructueux, et ne soit pour nous de nulle efficace. Or, ce qui peut manquer de notre part au sacrifice de Jésus-Christ, c'est le sacrifice personnel que Dieu exige de nous, et que nous lui devons faire de nous-mêmes ; mais que souvent nous ne lui faisons pas. De là vient que saint Paul, à qui ce mystère avait été spécialement révélé, se faisait une loi inviolable d'accomplir tous les jours dans sa chair ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ* (Coloss. 1). Il restait donc encore pour saint Paul quelque chose à ajouter au sacrifice du Fils de Dieu. Prenez garde : quelque chose par rapport à saint Paul même ; quelque chose d'où dépendait, en un sens, pour saint Paul même, le mérite, ou plutôt l'application actuelle du sacrifice du Fils de Dieu ; quelque chose par où saint Paul même se croyait obligé de remplir la mesure des souffrances du Fils de Dieu. Or, comment la remplissait-il, cette mesure ? par la ferveur de sa pénitence,

par l'austérité de sa vie, par la mortification de sa chair : car c'étaient là, remarque saint Chrysostome, autant de sacrifices de lui-même qu'il unissait à ce grand sacrifice de la croix, et en vertu desquels il pouvait dire : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne meâ.*

C'est de là même aussi que saint Augustin trouvait des liaisons si étroites entre ces deux sacrifices, je dis entre le sacrifice de Jésus-Christ et le sacrifice de nous-mêmes, qu'il ne voulait pas qu'on séparât jamais l'un de l'autre. Tellement que, comme Jésus-Christ, en qualité d'Homme-Dieu, a été notre victime, nous devons être la sienne, en qualité de chrétiens. Ecoutez les paroles de ce saint docteur, que je ne dois pas omettre dans une matière si importante : *Cujus redemptoris ac domini, et nos sacrificium esse debemus per ipsummet offerendi, qui in homine quem suscepit, sacrificium ipse pro nobis fieri dignatus est.*

D'où il s'ensuit que, toutes les fois que nous assistons aux divins mystères, nous devons faire état, que ce n'est pas seulement pour y présenter l'Agneau sans tache qui est immolé sur l'autel, mais pour y être nous-mêmes présentés et immolés. Et cela, reprend saint Augustin, non-seulement par la raison de l'union intime qui est entre lui et nous, et qui fait qu'étant notre chef, et nous les membres de son corps, il ne peut ni ne doit jamais être sacrifié que nous ne le soyons avec lui : *Quia cum Ecclesia Christi sit corpus, et Christus Ecclesiæ caput, tam ipsa per ipsum, quàm ipse per ipsam debet offerri* ; mais par la convenance même et le principe de nos plus justes et de nos plus indispensables obligations : car quel désordre, Seigneur, que je parusse devant vos autels dans une moindre disposition d'humilité, que celle où vous y paraissez ; que vous y fusiez la victime de mon péché, et que l'expiation de ce péché ne me coûtât rien ? Il ne suffit donc pas, conclut saint Léon pape, que nous offrions à Dieu le sacrifice du corps de Jésus-Christ, si, selon le précepte de l'Apôtre, nous ne nous offrons encore nous-mêmes ; comme il ne nous suffirait pas de lui offrir nos corps et même nos âmes, si nous n'avions à lui offrir le sacrifice du corps de Jésus-Christ. Notre sacrifice, sans celui de Jésus-Christ, serait un sacrifice indigne de Dieu ; et celui de Jésus-Christ sans le nôtre, serait, non pas insuffisant, mais inutile pour nous. L'un avec l'autre, c'est ce qui consume le grand ouvrage de notre justification, et ce qui fait le vrai sacerdoce des chrétiens.

Or voilà, mes chers auditeurs, ce que nous voyons dans le glorieux apôtre dont nous honorons aujourd'hui la mémoire. Qu'est-ce que saint André, et sous quelle idée, nous attachant aux actes de son martyre, devons-nous le considérer ? sous l'idée d'un prêtre fervent, d'un prêtre zélé, d'un prêtre plein de religion, qui, tous les jours de sa vie, ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'Agneau de Dieu, et qui, par sa mort, couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même sur la croix : car ce sont là les deux principales actions que son his-

toire nous marque, et à quoi je réduis toute la sainteté de son ministère. Ecoutez ceci : André est conduit devant le tribunal d'un juge païen ; et ce juge, avant que de le condamner, entreprend de le pervertir, et le presse de racheter sa vie en sacrifiant aux idoles. Mais : Moi, lui répond l'homme de Dieu, sacrifier aux idoles ! Ne savez-vous pas qui je suis ? ignorez-vous la profession que je fais de servir le Dieu du ciel et de la terre, et l'honneur que j'ai de lui sacrifier chaque jour, non pas le sang des boucs, ni des taureaux, mais l'Agneau qui efface les péchés du monde ? *Ego omnipotenti Deo immolo quotidie, non taurorum carnes, sed agnum immaculatum* (Act. mart. S. And.). Oui, poursuit le généreux apôtre, c'est entre mes mains que cet agneau est tous les jours immolé ; mais la merveille que vous ne connaissez pas, et que j'ai à vous découvrir, c'est qu'après l'immolation de cet Agneau, il est toujours vivant, et que sa chair, quoique distribuée aux fidèles, demeure encore toute entière, parce qu'elle est désormais incorruptible : *Cujus carnem postquam omnis plebs credentium manducaverit, agnus qui sanctificatus est, integer perseverat, et vivus* (Ibid.). Témoignage invincible en faveur du sacrifice de la messe, et qui pourrait seul réfuter toutes les erreurs des derniers hérésiarques touchant la divine Eucharistie ; puisqu'il nous apprend comment Dieu, dès le premier âge de l'Eglise, a pris soin d'établir la tradition de ce mystère. Mais sans m'arrêter à cette controverse, et pour profiter, en passant, d'un exemple si authentique, permettez-moi, mes frères, une courte digression qui, toute bornée qu'elle est dans la morale qu'elle renferme, ne laissera pas d'avoir son utilité : car ceci nous regarde, nous qui, revêtus de la dignité du sacerdoce, sommes spécialement les ministres de notre Dieu et de ses autels. Qu'est-ce qu'un prêtre de Jésus-Christ ? le voici : un homme engagé par sa vocation à entrer tous les jours dans le sanctuaire : un homme disposé, comme saint André, à offrir tous les jours à Dieu le sacrifice non sanglant du corps du Sauveur. Voilà à quoi nous sommes appelés. Mais être prêtre, et n'en faire que rarement la plus noble fonction ; être prêtre, et même, si vous voulez, grand-prêtre, et ne paraître à l'autel qu'à certains jours de cérémonie, qu'en certaines occasions d'éclat, que lorsqu'on ne peut s'en dispenser, que quand on s'y trouve forcé par un respect humain et par un devoir de bienséance ; être prêtre, et s'abstenir des choses saintes pour mener une vie toute profane, pour entretenir dans le monde de vains commerces, pour se dissiper dans les divertissements du siècle, ou plutôt mener une vie dissipée, profane, mondaine, jusqu'à être malheureusement obligé de s'abstenir des choses saintes ; être prêtre, et se mettre, par sa conduite, hors d'état de célébrer les sacrés mystères, s'en rendre positivement indigne, et, au lieu de se reprocher cette indignité volontaire comme un crime et un sujet de confusion, s'autoriser par là dans l'éloignement de Dieu où l'on vit, et s'en faire un faux prétexte de piété ; être prêtre de la sorte, ah ! mes frères, s'écriait saint Chrysostome, est-il rien de plus opposé à la sainteté du sacerdoce, rien de plus injurieux

à Jésus-Christ, rien de plus triste pour son épouse qui est l'Eglise? et moi j'ajoute, rien de plus contraire à l'exemple que Dieu nous propose dans la personne de saint André.

Mais André en demeure-t-il là? non chrétiens : comme il est prêtre de la loi nouvelle, après avoir immolé la chair de Jésus-Christ, et satisfait à ce qu'il y a de plus essentiel dans son ministère, il y joint ce qui en doit être la perfection en s'immolant soi-même; et c'est ici que la croix lui sert de moyen pour parvenir à l'accomplissement de ses désirs, et à la gloire consommée de son sacerdoce. Je m'explique : sur le refus qu'il fait de sacrifier aux idoles, on lui présente l'instrument de son supplice; et comment envisage-t-il cette croix? comme un autre autel où il va présenter à Dieu le sacrifice de sa personne et de sa vie. Oui, Seigneur, dit-il, s'adressant à Jésus-Christ, c'est pour cela que je l'embrasse, cette croix, parce que c'est sur elle que je vais remplir dans toute son étendue mon sacerdoce. Assez longtemps, ô mon Dieu! j'ai fait l'office de sacrificateur à vos dépens; il faut que je le fasse aux dépens de moi-même. Je vous ai mille fois sacrifié pour moi : il faut que je me sacrifie une fois pour vous, et que par cet effort de reconnaissance, vous rendant amour pour amour et sacrifice pour sacrifice, j'aie enfin la consolation d'être crucifié pour votre gloire, comme vous l'avez été pour mon salut. Ainsi parle-t-il; et sans différer, il étend sur la croix son corps vénérable : il n'attend pas que les bourreaux l'y attachent; il prévient leur cruauté par sa ferveur, ne voulant pas devoir à un autre l'honneur de son crucifiement, mais regardant encore comme un précieux avantage d'être tout ensemble, et la victime, et le prêtre de son sacrifice : car c'est en cela, dit saint Augustin, qu'a particulièrement consisté l'excellence et le mérite du sacerdoce de Jésus-Christ. Dans l'ancienne loi, on n'avait rien vu de semblable : les hommes les plus saints s'étaient contentés d'honorer Dieu par des victimes étrangères; et parce que ce culte était imparfait, le Fils de Dieu, comme pontife, était venu faire à son Père cette pleine oblation, où il voulut être tout à la fois le sacrificateur et l'hostie : *Idem sacerdos et victima*. Mais ce qui fut vrai de Jésus-Christ, l'est encore de saint André, avec toute la proportion néanmoins et tout le rapport qu'il peut y avoir entre un homme et un Homme-Dieu. André mourant sur la croix, put dire après le Sauveur du monde : Vous n'avez plus voulu, Seigneur, de la chair et du sang des animaux, mais vous m'avez formé un corps; les anciens holocaustes ont commencé à vous déplaire, ou du moins ont cessé de vous plaire, et alors j'ai dit : Me voici, je viens, je me présente; recevez-moi comme votre victime : *Tunc dixi : Ecce venio* (Ps. 39).

Voilà, mes chers auditeurs, le modèle que Dieu vous met à tous devant les yeux, je dis à tous, sans différence ni de condition ni de rang. En quelque état que vous soyez, vous êtes, comme chrétiens, nécessairement associés au sacerdoce royal de Jésus-Christ; et c'est à vous, quoique laïques, que parlait saint Pierre, quand il appelait les

chrétiens, race choisie, prêtres-rois, nation sainte, peuple conquis : *Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta* (I. Petr. 2). Il est de la foi que, sans autre caractère que celui de chrétiens, par la seule onction du baptême, le Sauveur des hommes nous a faits rois et prêtres de Dieu son Père : *Et fecisti nos Deo nostro regnum et sacerdotes* (Apoc. 5). Si je vous disais qu'en cette qualité il ne tient qu'à vous d'offrir tous les jours à Dieu le même agneau qu'immolait saint André, et qu'en effet vous l'offrez aussi bien que lui, toutes les fois que vous assistez au sacrifice de votre religion, peut-être seriez-vous surpris de vous voir élevés par là à une si haute dignité. Mais vous devez l'être encore bien plus, ou d'avoir ignoré jusqu'à présent ce que vous êtes, ou de l'avoir su, et d'avoir manqué de zèle pour vous acquitter dignement d'une si glorieuse fonction : car, puisque ce n'est pas en simple témoins, mais en ministres du Seigneur, que vous assistez à ce sacrifice, et que l'oblation du corps de Jésus-Christ ne s'y fait pas seulement en votre présence, mais en votre nom, quelle attention, quel respect, quelle ardeur de dévotion y devez-vous apporter ? C'est ce qui rend vos irrévérences si criminelles et même si abominables ; c'est ce qui en fait comme autant de sacrilèges. Ah ! chrétiens, quelle indignité que vous présentiez au Dieu immortel, avec un esprit égaré, un cœur froid, sans nul recueillement, sans nul sentiment, le même sacrifice où notre saint Apôtre a épuisé tout le feu de sa charité ! Que dis-je ? quelle profanation, que vous y veniez pour y voir le monde et pour y être vus, pour y étaler tout le faste du monde et tout l'appareil de votre luxe, pour y contenter votre vanité, votre curiosité, et peut-être pour y entretenir vos plus honteuses passions ? Scandale digne de toute la colère de Dieu, et qui n'est devenu, par l'impiété de notre siècle, que trop commun.

Mais ce n'est pas à quoi je m'arrête : ce que je prétends que vous remportiez de ce discours, c'est une sincère et forte résolution d'offrir continuellement à Dieu, comme saint André, le sacrifice de vos corps, et de l'unir au sacrifice du corps de Jésus-Christ, puisque c'est par là que vous devez participer à l'honneur et à la perfection du sacerdoce de la loi de grâce, à quoi votre vocation vous engage indispensablement. Ce que je vous demande, c'est que vous vous appliquiez sans cesse ce que saint Paul recommandait si expressément aux Romains, quand il leur disait : *Obsecro vos per misericordiam Dei* (Rom. 12) ; Je vous conjure, mes frères, par la miséricorde de notre Dieu, et de quoi ? de lui offrir vos corps dans cet état de sainteté, dans cet état de pureté où ils puissent lui plaire, et où vous puissiez lui rendre un culte raisonnable et spirituel, ne vous conformant point au siècle présent, mais vous renouvelant chaque jour dans l'intérieur de l'esprit : paroles qui comprennent, en abrégé, tout le fond de la vie chrétienne, et qui devraient être le plus ordinaire sujet de vos considérations. Mais, dites-moi, mes chers auditeurs, vos corps ont-ils ces qualités nécessairement requises pour être la matière de ce sacrifice que saint Paul veut que vous présentiez à Dieu ? sont-ce des corps

purs, des corps exempts de la corruption du péché; en un mot, des corps dignes d'être offerts avec le corps de Jésus-Christ, et de composer avec lui ce sacrifice complet dont je viens de vous parler? S'ils ne sont pas tels, osez-vous les offrir à Dieu; et si vous n'osez les offrir à Dieu, comment pouvez-vous paraître vous-mêmes devant Dieu, et approcher de ses autels? Ah! chrétiens, si l'on vous disait que vous devez absolument, et à la lettre, faire de vos corps le même sacrifice que saint André; que vous devez être prêts, comme lui, à sacrifier votre vie par un long et cruel supplice; que vous devez souffrir, comme lui, un rigoureux martyre; que vous devez, comme lui, vous résoudre à mourir pour Dieu, et que, sans cela, il n'y a point de salut pour vous; si, dis-je, Dieu mettait votre foi à une pareille épreuve, quoique vous fussiez obligés de vous y soumettre, du moins auriez-vous droit de craindre et de vous défier de vous-mêmes. Mon zèle à vous animer, à vous encourager, à vous soutenir dans une si dangereuse conjoncture, quelque ardent qu'il pût être, ne m'empêcherait pas de compatir à votre faiblesse et de trembler le premier pour vous. Mais quand je vous dis que ce sacrifice de vos corps, dont il est aujourd'hui question, se réduit dans la pratique, à les maintenir dans une pureté convenable, à leur faire porter le joug d'une salubre tempérance, d'une exacte sobriété, d'une prudente austérité, d'une solide mortification; à leur retrancher les débauches qui les détruisent, la mollesse qui les corrompt, l'oisiveté qui les appesantit; à réprimer leurs révoltes, à ne pas vivre selon leurs cupidités, à les rendre souples à la loi de Dieu, à les assujettir aux observances de la religion, à les endurcir au travail, choses communes et praticables dans les états mêmes du monde les moins parfaits : qu'avez-vous à répondre? quand cette régularité de vie, quand cette sévérité de mœurs, quand cette exactitude serait pour vous une espèce de croix, pourriez-vous justement vous en décharger, ou refuser de la prendre? ne devriez-vous pas vous tenir heureux de la trouver dans des choses d'ailleurs si conformes à vos obligations, et rendre grâce à Dieu de ce qu'enfin vous avez appris quel est ce sacrifice de vos corps par où il veut être glorifié?

Cependant, chrétiens, voici le désordre, et, si je l'ose dire, la honte et l'opprobre du christianisme : des hommes associés par le baptême au sacerdoce de Jésus-Christ, et qui, selon la règle de l'Apôtre, devraient offrir leurs corps comme des hosties pures devant Dieu, en font des victimes pour le démon, pour la sensualité, pour l'impureté, pour l'adultère. Saint Paul ne voulait pas que, parmi les fidèles, on prononçât même les noms de ces passions infâmes : mais le moyen de s'en taire, dans le honteux débordement des vices qui infectent l'Eglise de Dieu? Pouvons-nous, disait saint Cyprien, cacher nos plaies, quand elles sont mortelles, et ne vaut-il pas mieux les découvrir, pour les guérir, que de les dissimuler pour nous perdre? O mon Dieu! où en sommes-nous, et à qu'elle extrémité le péché nous a-t-il portés? Vous, Seigneur, qui, dans l'ancienne loi, étiez si

jaloux de la pureté des victimes qu'on vous présentait, et qui rejetiez celles où il paraissait la moindre souillure, comment pouvez-vous maintenant agréer les nôtres? Le sacrifice d'un corps impur et esclave du péché, bien loin de vous plaire, ne doit-il pas plutôt vous offenser et vous irriter? Mais enfin, me dira-t-on, quelque corrompus qu'aient été jusqu'à présent nos corps par le péché, ne peuvent-ils plus être offerts à Dieu? Oui, chrétiens, ils le peuvent, sinon par le sacrifice de la continence, au moins par celui de la pénitence : et c'est en ce sens que saint Paul nous avertit de les faire désormais servir, non plus au péché, mais à la justice. Dieu même tirera de vous alors une gloire particulière, et vous relèverez d'autant plus le triomphe de sa grâce, qu'elle aura eu dans vous de plus forts et de plus dangereux ennemis à surmonter. La pénitence vous tiendra lieu de croix, et cette croix sera l'autel où vous vous immolerez. Ah! Seigneur, répandez sur cet auditoire chrétien l'esprit de sainteté dont fut rempli le grand Apôtre que nous honorons; répandez sur cette Eglise qui porte son nom, l'abondance de votre grâce, donnez-nous cet amour de la croix sans quoi il est impossible que nous vous fassions jamais le sacrifice de nous-mêmes; inspirez-nous le même sentiment qu'eut saint André à la vue de la croix, lorsqu'il s'écria : O croix, source de mon bonheur! *O bona crux* (Act. mart. S. And.) faites que nous le disions comme lui, que nous le pensions comme lui, et que, par la voie de la croix, nous parvenions à la même gloire que lui, qui est la gloire éternelle, où nous conduise, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE S. FRANÇOIS XAVIER.



Eccce non est abbreviata manus Domini, ut salvare nequeat.

Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et qu'il peut encore sauver son peuple.

(ISAÏE, ch. 59.)

MONSEIGNEUR ⁽¹⁾,

Quel est donc ce miracle dont nous avons été nous-mêmes témoins, et en quel sens peuvent convenir ces paroles du prophète à l'homme apostolique dont nous solennisons la fête? est-ce l'éloge de François Xavier que j'entreprends, ou n'est-ce pas l'éloge de la foi qu'il a prêchée; et si le Seigneur, dans ces derniers siècles, a fait éclater sa toute-puissante vertu par la conversion d'un nouveau monde, est-ce au ministre de ce grand ouvrage qu'il en faut attribuer la gloire, ou n'est-ce pas plutôt au maître qui l'avait choisi, et qui l'a

(1) Messire François Faure, évêque d'Amiens,

si heureusement conduit dans l'exercice de son ministère? Parlons donc, chrétiens, non pas pour exalter le mérite de l'apôtre des Indes et du Japon, mais pour reconnaître la force de l'Evangile qu'il a porté à tant de nations barbares, et tirons, des merveilleux succès de sa prédication, une preuve sensible et toute récente de l'incontestable vérité de la foi à laquelle il a soumis les plus fières puissances de l'Orient : *Ecce non est abbreviata manus Domini*. Voici un prodige que Dieu nous a mis devant les yeux, pour nous convaincre et pour confirmer notre foi peut-être chancelante, toujours au moins faible et languissante : c'est la propagation du christianisme en de vastes pays d'où l'infidélité l'avait banni, et où Xavier, sur les ruines de l'idolâtrie et malgré tous les efforts de l'enfer, a eu le bonheur de le rétablir. Je ne prétends point égaler par là cet ouvrier évangélique aux premiers apôtres. Je sais quelles furent les prérogatives de ces douze princes de l'Eglise, et quelle supériorité le ciel leur donna, soit par l'avantage de la vocation, soit par l'étendue du pouvoir, soit par la plénitude de la science. Mais après tout, comme saint Augustin a remarqué que ce n'était point déroger à la dignité de Jésus-Christ, de dire que saint Pierre a fait de plus grands miracles que lui : aussi ne crois-je rien diminuer de la prééminence des apôtres, quand je dis que Dieu, pour l'amplification de son Eglise, a employé saint François Xavier à faire un miracle non moins surprenant ni moins divin que tout ce que nous admirons dans ces glorieux fondateurs de la religion chrétienne.

C'est, Monseigneur, ce que nous allons voir ; et je ne puis douter qu'entre les honneurs que reçoit de la part des hommes l'illustre saint dont nous célébrons la mémoire, il n'agrée surtout le culte et le témoignage de piété que Votre Grandeur vient ici lui rendre. On sait quel fut son respect et sa profonde vénération pour les évêques, légitimes pasteurs du troupeau de Jésus-Christ, et les dépositaires de l'autorité de Dieu ; on sait avec quelle soumission il voulut dépendre d'eux ; que c'était sa grande maxime ; que c'était, disait-il lui-même, la bénédiction de toutes ses entreprises, et que c'est enfin une des plus belles vertus que l'histoire de sa vie nous ait marquées. Mais, Monseigneur, si Xavier eût vécu de nos jours, et qu'il eût eu à travailler sous la conduite et sous les ordres de Votre Grandeur, combien, outre ce caractère sacré qui vous est commun avec plusieurs, eût-il encore honoré dans vous d'autres grâces qui vous sont particulières? Aussi zélé qu'il était pour l'honneur de l'Evangile, combien eût-il révééré dans votre personne un des plus célèbres prédicateurs qu'ait formé notre France ; un homme dont le mérite semble avoir eu du ciel le même partage que celui de Moïse, et à qui nous pouvons si bien appliquer ce qui est dit de ce fameux législateur : *Glorificavit illum in conspectu regum, et jussit illi coram populo suo* (Eccli 45) ; Dieu l'a glorifié devant les têtes couronnées par le ministère de sa sainte parole, et lui a donné ensuite l'honorable commission de gouverner son peuple. Voilà, Monsei-

gneur, ce qui eût sensiblement touché le cœur de Xavier; et Votre Grandeur n'ignore pas comment les nôtres sur cela même sont disposés. Que n'ai-je, pour traiter dignement le grand sujet qui me fait aujourd'hui monter dans cette chaire, et paraître en votre présence, ce don de la parole et cette éloquence vive et sublime qui vous est si naturelle! mais le secours du Saint-Esprit suppléera à ma faiblesse, et je le demande par la médiation de Marie. *Ave, Maria.*

Une des difficultés les plus ordinaires que formaient autrefois les païens contre notre religion, c'était, si nous en croyons le vénérable Bède, qu'on n'y voyait plus ces miracles dont leur parlaient les chrétiens, et qu'ils produisaient comme les preuves certaines de sa divinité : ce qui faisait conclure à ces ennemis du christianisme, ou qu'il avait dégénéré de ce qu'il était, ou qu'il n'avait jamais été ce qu'on prétendait. A cela, les Pères répondaient diversement. Il est vrai, disait saint Grégoire pape, que ce don des miracles n'est plus aujourd'hui si commun qu'il l'a été dans la primitive Eglise; mais aussi n'est-il plus désormais si nécessaire qu'il l'était alors : car la foi, naissante encore, n'était, dans ces premiers temps, qu'une jeune plante qui, pour croître et pour se fortifier, devait être arrosée et nourrie de ces grâces extraordinaires; mais, maintenant qu'elle a jeté de profondes racines, et qu'elle est en état de se soutenir, elle n'a plus besoin de ce secours. Cette réponse est solide; mais celle de saint Augustin me paraît plus sensible et plus convaincante, lorsqu'il raisonnait de la sorte, en disputant contre les infidèles : Ou vous croyez les miracles sur quoi nous appuyons la vérité de la religion chrétienne, ou vous ne les croyez pas : si vous les croyez, c'est en vain que vous nous en demandez de nouveaux, puisque Dieu s'est assez expliqué par ceux qu'il a opérés d'abord dans l'établissement du christianisme; si vous ne les croyez pas, du moins faut-il que vous en reconnaissiez un, bien authentique et plus fort que tous les autres, savoir, que, sans miracles, le monde ait été converti à la foi de Jésus-Christ : *Si Christi miraculis non creditis, saltem huic miraculo credendum est, mundum sine miraculis fuisse conversum*. En effet, qu'y a-t-il de plus miraculeux qu'une telle conversion? Mais permettez-moi, mes chers auditeurs, d'ajouter ma pensée à celle de ces grands hommes : car je dis que les miracles de l'Eglise naissante n'ont point cessé; je prétends qu'ils subsistent encore, et que Dieu les a continués jusque dans ces derniers siècles; et je puis toujours m'écrier avec le prophète, que le bras tout-puissant du Seigneur n'est point raccourci : *Ecce non est abbreviata manus Domini*. Pour vous en faire convenir avec moi, je vous demande quel est, de tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise, le plus merveilleux et le plus grand? n'est-ce pas, comme dit saint Ambroise, l'établissement de l'Eglise même? Rappelez dans votre esprit de quelle manière la loi chrétienne s'est répandue dans le monde; la sublimité de ses mystères incompréhensibles, et même opposés, en

apparence, à la raison humaine; la sévérité de sa morale, contraire à toutes les inclinations de l'homme et à ses sens; les violents assauts et les combats qu'elle a eus à essuyer; la faiblesse des apôtres dont Dieu s'est servi pour la prêcher, et toutefois les succès étonnants de leur prédication dans les royaumes, dans les empires et dans tous les états. Il n'y a point d'esprit droit et équitable qui, pesant bien tout cela, n'y découvre un miracle visible, et qui n'avoue, avec Pic de la Mirande, que c'est une extrême folie de ne pas croire à l'Evangile : *Maximè insanix est Evangelio non credere*. Or je soutiens que saint François Xavier a renouvelé ce miracle, et je soutiens qu'il l'a renouvelé par les mêmes moyens que les apôtres de Jésus-Christ y ont employés; en deux mots, Xavier, pour la propagation de la foi, a fait des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines : c'est la première partie; Xavier, comme les apôtres, a fait ces prodiges de zèle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence et de la sagesse humaines : c'est la seconde partie. Un monde converti par François Xavier, voilà le succès de l'Evangile; Xavier, travaillant à convertir tout un monde par les abaissements et les souffrances, voilà la conduite de l'Evangile : le succès et la conduite joints ensemble, c'est ce que j'appelle le miracle de l'Evangile, et voilà le partage de ce discours, et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Saint Augustin, expliquant ces paroles du psaume quarante-quatrième : *Pro patribus tuis nati sunt tibi filii*, en fait une application bien juste lorsque, s'adressant à l'Eglise, il lui parle de cette sorte : Sainte épouse du Sauveur, ne vous plaignez pas que le ciel vous ait abandonnée, parce que vous ne voyez plus Pierre et Paul, ces grands apôtres dont vous avez pris naissance, et qui ont été vos pères : *Non ergo te putes esse desertam, quia non vides Petrum, quia non vides Paulum, quia non vides eos per quos nata es*. Car vous avez formé des enfants héritiers de leur esprit, et qui vous rendront aussi glorieuse et aussi féconde que vous le fûtes jamais : *Ecce pro patribus tuis nati sunt tibi filii*. Or, entre ces enfants de l'Eglise, successeurs des apôtres et comme les dépositaires de leur zèle, il me semble, chrétiens, que je puis mettre François Xavier dans le premier rang; et le miracle qu'il a plu à Dieu d'opérer par son ministère, en est la preuve évidente : *Ecce non est abbreviata manus Domini*.

Examinons-le, ce miracle. Après l'avoir étudié avec soin, pour ne rien dire qui ne soit autorisé, et par la voix publique, et par le témoignage même de l'Eglise qui l'a reconnu; sans rien exagérer dans une chaire consacrée à la vérité, mais à ne prendre que la substance de la chose, et à considérer le fait précisément en lui-même, dénué de toutes les circonstances qui le relèvent, le voici tel que je le conçois et que vous le devez concevoir. Xavier, par la seule vertu de la divine parole, a soumis un monde entier à l'empire du vrai Dieu;

a répandu en plus de trois mille lieues de pays la lumière de l'Evangile; a fondé un nombre presque innombrable d'églises dans l'Orient; est entré en possession de cinquante-deux royaumes, pour y faire régner Jésus-Christ; a dompté partout l'infidélité du pananisme, l'obstination de l'hérésie, le libertinage de l'impiété; a conféré de sa main le baptême à plus d'un million d'idolâtres, et les a présentés à Dieu comme de fidèles adorateurs de son nom : voilà le miracle de notre foi. Miracle au-dessus de tout ce que nous lisons de ces héros, ou vrais, ou prétendus, que l'histoire profane a tant vantés; miracle où je puis dire, en me servant de la belle expression de saint Ambroise, que François Xavier a fait réellement ce que la philosophie humaine, dans ses plus hautes et ses plus vaines idées, n'a pu même imaginer : *Minus est quod illa finxit, quàm quod iste gessit*; et miracle enfin, qui, seul, suffirait pour m'attacher inviolablement à la religion que je professe, et pour me faire connaître que c'est l'œuvre du Seigneur : *Ecce non est abbreviata manus Domini*.

Vous savez, mes chers auditeurs, par quelle occasion et quel dessein fut appelé l'homme apostolique dont je parle, pour passer aux Indes : car je laisse ce qu'il fit en Europe, et j'en viens d'abord à ce qu'il y a dans mon sujet d'essentiel et de capital. Certes, ce furent deux entreprises bien différentes, que celle de Jean III, roi de Portugal, et celle de Xavier; et il est bien à croire que, selon la politique mondaine, l'une ne fut que l'accessoire de l'autre. En effet, si la piété du prince lui fit souhaiter d'avoir un homme de Dieu pour aller combattre la superstition, le soin de sa propre grandeur lui fit équiper une flotte entière pour étendre ses conquêtes, et pour établir en de nouvelles et de vastes contrées sa domination. Telles étaient les vues de ce monarque, telle était la fin que se proposaient les ministres de son Etat; mais le ciel en avait tout autrement disposé. Le dessein du roi de Portugal ne fut qu'une occasion ménagée par la Providence pour ouvrir le chemin à Xavier, et pour le faire entrer dans la moisson qu'il devait recueillir. Il ne faut que lui pour cet important ouvrage; lui seul, il fera plus que ce pompeux et terrible appareil d'armes et de vaisseaux, et il portera plus loin les bornes du christianisme que Jean les limites de son empire.

Déjà je l'entends, ce saint apôtre, qui, rallumant toute l'ardeur de sa charité, et rappelant toutes les forces de son âme à la vue de l'immense carrière qu'on lui donne à fournir, s'encourage lui-même, et s'excite à tout entreprendre pour la gloire du souverain maître qui l'envoie. Allons, Xavier, dit-il en de fervents et de secrets colloques, puisque ton Dieu est partout, il faut qu'il soit partout connu et adoré; ce serait un reproche pour toi, que l'auteur de ton être fût loué dans tous les lieux du monde par les créatures insensibles, et qu'il y eût un endroit de l'univers où il ne le fût pas des créatures intelligentes et raisonnables. Et pourquoi mettrais-tu entre les hommes quelque différence, et voudrais-tu en faire le choix, puisque le Créateur qui les a formés les embrasse tous dans

le sein de sa miséricorde? Non, non, souviens-toi qu'en te confiant son Evangile, il t'en a rendu redevable à tous, et que c'est pour tous qu'il t'a communiqué, sans restriction, tout son pouvoir. Ce ne sont point là, chrétiens, mes propres pensées, ni mes expressions, mais celles de Xavier, qu'il nous a laissées dans ses épîtres, fidèles interprètes de son cœur, et lettres sacrées que nous conservons comme les précieuses reliques et les monuments de son zèle.

C'est donc en de telles dispositions et avec de si nobles sentiments qu'il s'embarque à Lisbonne, qu'il traverse deux fois la zone torride, qu'il échappe heureusement le fameux cap de Bonne-Espérance, qu'il aborde dans l'Inde, qu'il passe dans l'île de la Pêcherie. Je serais infini, si j'entreprenais de faire le dénombrement de ces longues et fréquentes courses qui n'ont pu lasser son courage, et qui peut-être lasseraient votre patience. Mais un peu de réflexion, s'il vous plaît : le voilà rendu au cap de Comorin, et d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnaître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. D'où l'ont-ils appris, et qui le leur a dit? Ah ! voici le miracle : Xavier ne sait ni la langue, ni les coutumes du pays ; et cependant il persuade tous les esprits et gagne tous les cœurs. Chaque jour, toute une bourgade est initiée au saint baptême. Les prêtres des faux dieux en conçoivent le plus violent dépit, et s'y opposent, les chefs du peuple, les magistrats en sont transportés jusqu'à la fureur ; mais, pour user des termes de saint Prosper, sur un sujet à peu près semblable, c'est de ces ennemis mêmes, de ces emportés et de ces furieux, qu'il compose une nouvelle Eglise : *Sed de his resistentibus, servientibus, populum christianum augebat*. A peine ces sages Indiens l'ont-ils eux-mêmes entendu, qu'ils veulent devenir enfants, pour se faire instruire des mystères qu'il leur enseigne. A la seule présence de ce prédicateur inspiré d'en-haut, toute leur sagesse s'évanouit ; et par là ils semblent vérifier la parole de l'Ecriture selon le sens que lui donne S. Augustin : *Absorpti sunt juncti petra judices eorum* (Psalm. 140) ; Leurs juges, c'est-à-dire, les savants de leur loi et les maîtres du paganisme, mis auprès de Jésus-Christ qui est la pierre angulaire, ou des ministres de son Evangile, ont été entraînés, ont été comme engloutis et absorbés : *Absorpti sunt*.

N'était-ce pas un spectacle digne de l'admiration des anges et des hommes, de voir ce conquérant des âmes former dans les plaines de Travancor des milliers de catéchumènes, faire autant de chrétiens qu'il assemblait autour de lui d'auditeurs, s'épuiser de forces dans cet exercice tout divin ; et, comme autrefois Moïse, ne pouvoir plus lever les bras par la défaillance où il tombe, et avoir besoin qu'on les lui soutienne, non point pour exterminer les Amalécites, mais pour ressusciter des troupes d'infidèles à la vie de grâce? Quel triomphe pour la foi qu'il venait de leur annoncer, quand il marchait à la tête de ces néophytes ; qu'il les conduisait dans les temples des idoles ; qu'il les animait à les briser, à les fouler aux pieds, et, comme parle saint Cyprien, à faire de la matière du sacrilège un sacrifice au Dieu du ciel !

Il n'en demeure pas là. Bientôt il paraît chez les Maures , fameux insulaires , d'autant plus chers à Xavier , qu'ils sont plus connus par leur barbarie , et qu'il en attend de plus rigoureux et de plus cruels traitements. Car voilà ce qui l'attire , voilà ce qu'il cherche. Mais , providence de mon Dieu , que vos vues sont au-dessus des nôtres , et que vous savez conduire efficacement , quoique secrètement , vos impénétrables et adorables desseins ! Qui l'eût cru ? cette brebis au milieu des loups , sans rien craindre de leur férocité , leur communie toute sa douceur. Ces tremblements de terre si communs parmi eux , lui donnent occasion de les entretenir des grandeurs du Dieu qu'il leur prêche , et de la sévérité de ses jugements. Ces montagnes de feu qui sortent du sein des abîmes , lui servent d'images , mais d'images affreuses , pour leur représenter les flammes éternelles , et pour leur en inspirer une horreur salutaire. Il les cultive , il les rend traitables , il les transforme en d'autres hommes. Toute l'Inde est dans l'étonnement , et ne peut comprendre qu'en peu de jours il ait réduit sous le joug de la loi chrétienne jusqu'à trente villes. Vous diriez que , comme les cœurs des rois sont dans la main de Dieu , tous les cœurs de ces peuples sont dans celle de Xavier. Il entre dans Malaque , et d'une Babylone il en fait une Jérusalem , c'est-à-dire , d'une ville abandonnée à tous les vices il en fait une ville sainte. Le grand obstacle au progrès de l'Evangile , c'est l'amour du plaisir et la pluralité des femmes : honteux dérèglement que la coutume avait introduit , et que la coutume autorisait. Il l'attaque et il l'abolit ; mais comment ? avec un ascendant sur les esprits et un empire si absolu , que nul homme engagé dans ce libertinage n'oserait paraître devant lui. Et parce qu'ils l'aiment tous comme leur père , parce qu'ils veulent tous traiter avec le saint apôtre , de là vient qu'ils renoncent tous à ce désordre. Plus de quatre cents mariages prétendus , cassés par son ordre , les liens les plus forts et les plus étroits engagements rompus , toutes les familles dans la règle : qu'y eut-il jamais de plus merveilleux ; et si ce ne sont pas autant de miracles , qu'est-ce donc , et à quel autre qu'à Dieu même attribuerons-nous un changement si difficile , si prompt , si universel ?

Cependant , chrétiens , un nouveau champ se présente à cet ouvrier infatigable ; et sans nous arrêter , suivons-le partout où l'ardeur de son zèle porte ses pas. Le Japon l'attend , et c'est là , pour m'exprimer de la sorte , que Dieu a placé le siège de son apostolat. Dans l'Inde , il a travaillé sur un fonds où d'autres avant lui s'étaient exercés , il a marché sur les traces des apôtres ; mais ici il peut dire comme saint Paul : *Sic autem prædicavi evangelium hoc : non ubi nominatus est Christus , ne super alienum fundamentum ædificarem ; sed sicut scriptum est : Quibus non est annuntiatum de eo* (Rom. 15) ; Oui , mes frères , j'ai prêché Jésus-Christ , mais dans des lieux où jamais ce nom vénérable n'avait été prononcé ; et Dieu m'a fait cet honneur , de vouloir que j'édifiassé , là où personne avant moi n'avait bâti. Xavier , en effet , est le premier qui ait porté à

cette nation le flambeau de l'Évangile ; je dis à cette nation si fière et si jalouse de ses anciennes pratiques et de la religion de ses pères ; à cette nation où le prince des ténèbres dominait en paix depuis tant de siècles , et qu'une licence effrénée plongeait dans tous les désordres. Il s'agissait de leur annoncer les vérités les plus dures , et d'ailleurs les moins compréhensibles ; une doctrine la plus humiliante pour l'esprit , et la plus mortifiante pour les sens ; une foi aveugle , sans raisonnements , sans discours ; une espérance des biens futurs et invisibles , fondée sur le renoncement actuel à tous les biens présents ; en un mot , une loi formellement opposée à tous les préjugés et à toutes les inclinations de l'homme. Voilà ce qu'il fallait leur faire embrasser , à quoi il était question de les amener , sur quoi Xavier entreprend de les éclairer : quel projet , et quel en sera l'issue ? Ne craignons point , mes chers auditeurs ; c'est au nom de Dieu qu'il agit ; c'est Dieu qui le députe comme le prophète , et qui lui ordonne d'arracher et de planter , de dissiper et d'amasser , de renverser et d'élever. Il arrachera les erreurs les plus profondément enracinées , et jusque dans le sein de l'idolâtrie , il plantera le signe du salut , il dissipera les légions infernales conjurées contre lui , et malgré tous leurs efforts il rassemblera les élus du Seigneur ; il renversera ce fort-armé qui s'était introduit dans l'héritage du Dieu vivant , et de ses dépouilles il érigera un trophée à la grâce victorieuse qui l'accompagne et qui se répandra avec abondance. Parlons sans figure , et ne cherchons point de magnifiques et de pompeuses expressions pour soutenir un sujet qui , par lui même , est au-dessus de toute expression. François Xavier se présente , il montre le crucifix , il proteste que ce crucifié est son Dieu et le Dieu de tous les hommes : cela suffit ; sur sa parole il est cru comme un oracle ; les rois l'écoutent et le respectent ; celui de Bungo reçoit le baptême ; de mille sectes répandues dans le Japon , il n'y en a pas une qu'il ne confonde ; les bonzes les plus opiniâtres se font non-seulement ses disciples , mais ses ministres et ses coadjuteurs. Tous les jours , nouvelles églises ; et quelles églises ? disons-le , mes chers auditeurs , à la gloire de Dieu , auteur de tant de merveilles : des églises dont les ferveurs ne cèdent en rien à celles du christianisme naissant ; des églises où l'on a vu toute la pureté des mœurs , toute l'austérité de vie , toute la perfection que demande la plus sublime et la plus étroite morale de l'Évangile ; des églises éprouvées par les plus cruelles persécutions que la tyrannie ait jamais suscitées contre Jésus-Christ et son troupeau ; qui , bien loin de se scandaliser de la croix et d'en rougir , comme l'imposture a voulu nous le persuader , se sont immolées pour la croix et par la croix , se sont exposées pour elle à toutes les rigueurs de la captivité , à toutes les ardeurs du feu , à toutes les horreurs de la mort ; enfin , des églises où l'on a pu presque compter autant de martyrs qu'elles ont eu de fidèles. Tels sont les fruits de la mission de Xavier. Qui les a fait naître , ces fruits de sainteté ? C'est Xavier coopérant avec Dieu ; c'est Dieu agissant dans Xavier. Nous

pouvons dire l'un et l'autre, comme nous le voudrons, pourvu que nous reconnaissons là le miracle de notre foi : *Ecce non est abbreviata manus Domini*.

Cependant, au milieu de ces victoires, ce héros chrétien en voit tout à coup le cours interrompu. Insatiable dans ses désirs, il tourne son zèle vers le vaste empire de la Chine, et la Chine lui échappe. Quelle subite et triste révolution ! Ainsi vous l'aviez ordonné, Seigneur. Mais, s'il m'est permis de pénétrer dans un des ces secrets que votre providence tient cachés à nos yeux, et qu'il n'appartient qu'à votre sagesse de bien connaître, pourquoi, mon Dieu, arrêtez-vous un apôtre uniquement occupé du soin de votre gloire, et pourquoi lui refusez-vous l'entrée d'une terre où il ne pense qu'à faire célébrer vos grandeurs ? Vous ne permites pas à Moïse d'entrer dans la terre de Chanaan, parce qu'il avait manqué à vos ordres, et qu'il n'avait pas sanctifié votre nom parmi le peuple : *Quia prevaricati estis contra me, et non sanctificastis me inter filios Israel* (Deut. 32). Mais voici un homme soumis à votre parole, un homme selon votre cœur, et vous le retenez dans une île déserte. Lorsqu'il médite une conquête si glorieuse pour vous, et après laquelle il soupire depuis si longtemps, vous l'abandonnez à la mort qui fait échouer toutes ses espérances. Je me trompe, chrétiens : Xavier est entré dans la Chine ; au défaut de son corps, son esprit y a percé ; il y est encore vivant, et il y soutient tant de prédicateurs de tous les états et de tous les ordres de l'Eglise ; c'est lui qui les dirige par ses leçons, lui qui les anime par ses exemples, lui qui les console dans leurs fatigues par le souvenir de ses travaux, et lui enfin qui, du haut de la gloire, fait descendre sur eux ces secours de grâce dont ils tirent toutes leurs forces, et qui achève ainsi dans le ciel ce qu'il n'a pu accomplir sur la terre.

Or, revenons ; et sans vous faire un détail plus exact de tant de nations qu'il a instruites, de tant de provinces et de royaumes qu'il a parcourus, de tant de mers qu'il a traversées, et où si souvent il s'est vu exposé aux tempêtes et aux naufrages, tenons-nous-en à l'idée générale que je viens de vous tracer, et qui n'est encore qu'une ébauche très-légère des progrès de la foi par le ministère de cet homme vraiment apostolique. Pour peu que nous raisonnions, et qu'examinant avec attention toutes les circonstances de ce grand miracle dont Dieu même fut l'auteur, et dont Xavier n'a été que l'instrument, nous considérions le caractère des peuples avec qui il eut à traiter, l'obstination de leurs esprits et leur attachement à de fausses divinités, la corruption de leurs mœurs et leurs habitudes vicieuses et profondément enracinées, leur férocité ou leur fierté naturelle ; d'ailleurs la sublimité de la loi qu'il leur a prêchée, son obscurité dans les mystères, sa sévérité dans la morale ; et, avec cela, ce consentement universel, cette soumission prompte et cette étonnante docilité avec laquelle ils l'ont reçue, ne sommes-nous pas obligés de nous écrier que le doigt du Seigneur était là ? *Digitus Dei est hic* (Exod. 8) ? et quelles remarques plus sensibles pour-

rions-nous avoir de la vertu divine qui l'accompagnait? *Ecce non est abbreviata manus Domini.*

Il est vrai, tandis, ou presque au même temps que François Xavier sanctifiait l'Orient, des hommes suscités de l'enfer, je veux dire un Luther et un Calvin, pervertissaient l'Occident et le Septentrion. Ils publiaient que Dieu les avait choisis et inspirés pour réformer l'Eglise, qu'un esprit particulier leur avait dicté ce qu'il fallait croire, qu'ils étaient les dépositaires du sens de l'Ecriture, et qu'on le devait apprendre de leur bouche. Ainsi ces faux prophètes s'érigaient-ils, de leur propre autorité, en maîtres de la doctrine; et, par le plus déplorable aveuglement, les peuples les écoutèrent, les grands les appuyèrent, les états changèrent de lois et de coutume : tel fut, si j'ose m'exprimer de la sorte, le miracle de l'hérésie. Mais, entre ce prétendu miracle et celui dont je parle, quelle différence? Je ne dis point que Xavier avait reçu sa mission de l'Eglise, et que les autres s'étaient ingérés d'eux-mêmes : je ne dis point que Xavier était irréprochable dans sa vie, et que ces hérésiarques furent constamment aussi corrompus dans toute leur conduite que dans leur foi; je ne dis point que Xavier, revêtu d'un pouvoir tout divin, commandait aux éléments, calmait les flots de la mer, paraissait à la fois en divers lieux, voyait l'avenir, lisait dans les cœurs, chassait les démons, guérissait les malades, ressuscitait les morts; et que jamais ces docteurs de l'erreur ne firent rien voir qui marquât en eux une vocation spéciale et propre, et qui donnât à connaître que le Seigneur était avec eux. Je ne dis point tout cela; mais voici à quoi je m'en tiens, et ce qui me suffit : c'est qu'ils prêchaient une religion favorable à la nature, commode aux sens, qui retranchait tous les préceptes de l'Eglise, qui dégageait de l'obligation des vœux, qui délivrait du joug de la confession, qui, sous prétexte d'une impossibilité imaginaire dans la pratique des commandements, et d'un défaut de grâce, conduisait les hommes au libertinage. Or, pour établir une telle religion dans le monde, il ne faut point de miracle, puisque le monde n'y est déjà que trop disposé de lui-même. Au lieu que le saint apôtre des Indes et du Japon apportait une loi contraire à tous les sentiments naturels; une loi qui déclarait la guerre aux passions, qui condamnait les plaisirs, qui prescrivait des règles de continence, capables de rebuter tous les esprits; qui obligeait à verser son sang, à donner sa vie, à endurer les plus cruels supplices pour la défendre et la soutenir. Or, d'avoir fait agréer cette loi à une multitude presque infinie d'idolâtres de tout sexe, de tout âge, de tout caractère, de tout état, aux grands et aux petits, aux sages et aux simples, à des voluptueux et à des sensuels, à des opiniâtres et à des présomptueux, n'est-ce pas là le plus évident de tous les miracles, et quel autre que Dieu même l'a pu opérer? Miracle par où Xavier réparait les ruines de l'Eglise, et les brèches qu'y faisait le schisme de l'hérésie, puisqu'il est certain que, par ses prédications apostoliques, il a plus gagné de sujets à la vraie religion, que Luther

et Calvin ne lui en ont dérobé et n'en ont porté à la rébellion. Tellement que nous pouvons lui appliquer le bel éloge que saint Basile donnait autrefois à saint Grégoire de Nazianze, et l'appeler le supplément de l'Eglise : *Supplementum Ecclesiæ*, parce qu'il a suppléé avantageusement, par son zèle, à toutes les pertes qu'elle avait faites par la division des hérétiques.

Ah! chrétiens, que la charité est généreuse dans ses entreprises, qu'elle est ferme et constante dans ses poursuites, mais surtout qu'elle est heureuse dans ses succès! Que ne peut point un homme possédé de l'Esprit divin, libre de tous les intérêts de la terre, et uniquement passionné pour la gloire du Seigneur? Ne faut-il pas que l'ambition humaine fasse ici l'aveu de sa faiblesse, et qu'elle cède au zèle d'un apôtre qui ne cherche qu'à faire connaître et honorer Dieu? Si Xavier eût embrassé la profession des armes, comme sa naissance semblait l'y engager; ou s'il eût borné ses vues à se distinguer dans les lettres, selon son inclination particulière et le caractère de son esprit, qu'eût-il fait? et quoi qu'il eût fait, son nom vivrait-il encore dans la mémoire des hommes, et ne serait-il pas peut-être enseveli avec tant d'autres dans une profonde obscurité? Mais maintenant on publie partout ses merveilles; les siècles entiers n'en peuvent effacer le souvenir; et jusques la dernière consommation des temps, il sera parlé de Xavier dans toutes les parties du monde. Je dis plus : car, pour me servir de la noble et admirable figure de saint Grégoire pape, comment paraîtra-t-il dans cette assemblée générale de l'univers, où Dieu viendra couronner ses saints, surtout ses apôtres, et leur rendre gloire pour gloire? C'est là, dit le saint docteur dont j'ai emprunté cette pensée, que les apôtres traîneront après eux, et comme en triomphe, toutes les nations qu'ils ont conquises à Jésus-Christ; là que Pierre se montrera à la tête de la Judée qu'il a convertie; là qu'André conduira l'Achaïe; Jean l'Asie, Thomas toute l'Inde : *Ibi Petrus cum Judæa conversâ apparebit; ibi Andreas Achaïam, Joannes Asiam, Thomas Indiam in conspectu judicis, regi conversam ducet*. Et moi j'ajoute : C'est là que Xavier produira, pour fruits de son apostolat, des troupes sans nombre de toutes nations, de tous peuples, de toutes tribus, de toutes langues, qu'il a réduites sous le joug de l'Evangile, et tout un monde dont il a été la lumière : *Ex omnibus gentibus, et tribubus, et populis, et linguis* (Apoc. 7).

Mais sur cela même, mes chers auditeurs, quels reproches n'avez-vous pas à vous faire? c'est par le ministère d'un seul prédicateur que Dieu, jusques au milieu de l'idolâtrie, a opéré ces miracles de conversion : et dans le centre de la foi, tant de prédicateurs suffisent à peine pour convertir un pécheur. Xavier prêchait à des infidèles, et il les touchait; nous prêchons à des chrétiens, et ils demeurent insensibles. A quoi attribuerons-nous cette monstrueuse opposition? est-ce que Xavier était saint, et que nous, ministres de la divine parole, ne le sommes pas? mais notre foi ne serait plus ce qu'elle est, si elle dépendait ainsi des ministres qui l'annoncent; ils ne

prêchent pas, et ils ne convertissent pas comme saints, mais comme députés de Dieu, et comme envoyés de Dieu : or, quelles que soient les qualités de la personne, cette députation et cette mission n'est pas moins légitime. Quand donc vous dites : Si c'étaient des saints, je les écouterai et ils me persuaderaient, vous commettez, selon saint Bernard, trois grandes injustices ; l'une, par rapport à la grâce, dont vous bornez l'efficace et le pouvoir à la vertu, ou plutôt à la faiblesse d'un homme ; l'autre par rapport au prochain, en imputant aux ouvriers évangéliques ce qui ne vient pas d'eux, savoir, votre impénitence et votre obstination ; la dernière, par rapport à vous-mêmes, en cherchant de vaines excuses dans vos désordres, et des prétextes pour vous y autoriser. Quoi donc ? est-ce que Xavier avait un autre Evangile à prêcher que nous ? est-ce qu'il faisait connaître un autre Dieu ? est-ce qu'il enseignait d'autres vérités ? est-ce qu'il proposait d'autres peines et d'autres récompenses ? rien de tout cela : mais c'est qu'il instruisait des peuples qui, quoique nés et quoiqu'élevés dans l'infidélité, suivaient les impressions de la grâce ; et que vous, dans le christianisme, vous la combattez, vous la rejetez, vous l'étouffez. De là, des milliers d'athées ou d'idolâtres étaient tout-à-coup changés en de vrais chrétiens, et tous les jours des chrétiens deviennent des impies et des athées. Je dis des athées : car il n'y en a que trop et de toutes les manières ; athées de créance, et athées de volonté ; athées qui ne reconnaissent point de Dieu, et athées qui voudraient n'en point reconnaître, et qu'en effet il n'y en eût point ; athées dans les cours des princes, athées dans la profession des armes, athées dans les académies des savants, athées dans tous les lieux et tous les états où règne la dissolution du vice. Ah ! mes frères, n'est-ce pas ainsi que s'accomplit la parole du Sauveur du monde, cette parole si terrible pour nous, que plusieurs viendraient de l'Orient : *Multi ab Oriente venient* (Math. 8) ; qu'ils prendraient place dans la gloire avec Abraham et tous les saints habitants de ce séjour bienheureux : *Et recumbent cum Abraham, Isaac et Jacob* (*Ibid.*) ; mais que, pour les enfants et les héritiers du royaume, ils seraient chassés et précipités dans les ténèbres de l'enfer : *Filii autem regni ejicientur in tenebras exteriores* (*Ibid.*) ? Ne soyons pas du nombre de ces chrétiens réprouvés, et pour cela réveillons notre foi, ranimons-la, rendons-la fervente et agissante. Je viens de vous en proposer un des plus grands motifs : c'est ce miracle de l'Evangile, renouvelé par François Xavier dans la conversion des peuples de l'Orient. Mais ce qui y met, ce semble, le comble, c'est que Xavier l'ait renouvelé par les mêmes moyens dont se sont servis les apôtres dans la conversion du monde. Encore quelque attention, s'il vous plait, pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Faire de grandes choses, ce n'est point précisément et uniquement en quoi consiste la toute-puissance de Dieu ; mais faire de grandes

choses de rien, c'est le propre de la vertu divine, et le caractère particulier qui la distingue. Ainsi Dieu en a-t-il usé dans la création et dans l'incarnation, qui sont, par excellence, les deux chefs-d'œuvre de sa main. Dans la création, il a tiré tous les êtres du néant : c'est sur le néant qu'il a travaillé; et parce qu'il agissait en Dieu, il a donné à ce néant une fécondité infinie. Dans l'incarnation, il a réparé, renouvelé, réformé toute la nature, et pour cela, il a eu besoin d'un Homme-Dieu; mais il a fallu que cet Homme-Dieu s'anéantît, afin que Dieu pût s'en servir pour l'accomplissement du grand mystère de la rédemption du monde. Or, voilà aussi l'idée que Jésus-Christ a suivie dans l'établissement de l'Evangile. Il voulait convaincre l'univers que c'était l'œuvre de Dieu, et que Dieu seul en était l'auteur. Qu'a-t-il fait? il a choisi des sujets vils et méprisables, des hommes sans appui, sans crédit, sans talent; des disciples qui furent la faiblesse même, des Apôtres qui n'eurent point d'autres armes que la patience, point d'autres trésors que la pauvreté, point d'autre conseil que la simplicité : *Non multi potentes, non multi nobiles, sed quæ stulta sunt mundi, elegit Deus* (I. Cor. 1). Hé qu'oi! Seigneur, eût pu lui dire un sage du siècle, sont-ce là ceux que vous destinez à une si haute entreprise? Avec des hommes aussi dépourvus de tous les secours humains, que prétendez-vous et qu'attendez-vous? Mais vous vous trompez, lui eût répondu ce Dieu Sauveur, vous raisonnez en homme, et j'agis en Dieu. Ces simples et ces faibles, ce sont les ministres que je demande, parce que j'ai de quoi les conduire et les soutenir. S'ils avaient d'autres qualités, ils feraient paraître leur puissance, et non la mienne. Pour faire réussir mon dessein, il me faut des hommes qui ne soient rien selon le monde, ou qui ne soient que le rebut du monde; et la première condition requise dans un apôtre et un prédicateur de mon Evangile, c'est qu'il soit mort au monde et à lui-même.

Telle était, si je puis parler de la sorte, la politique de Jésus-Christ : politique sur laquelle il a fondé tout l'édifice de sa religion, et politique dont saint François Xavier a suivi exactement les maximes dans toute sa conduite. Comment cela, me direz-vous? Xavier n'avait-il pas tous les avantages du monde? n'était-il pas de la première noblesse de Navarre? ne s'était-il pas distingué dans l'université de Paris? ne possédait-il pas des talents extraordinaires? et quelque profession qu'il eût embrassée, lui manquait-il aucune des dispositions nécessaires pour s'y avancer, et même pour y exceller? tout cela est vrai; mais je prétends que rien de tout cela n'a contribué au miracle que Dieu a opéré par son ministère : pourquoi? parce qu'il a fallu que François Xavier quittât tout cela et qu'il s'en dépouillât, pour travailler avec succès à la propagation de l'Evangile. Oui, il a fallu qu'il renonçât à ce qu'il était, qu'il oubliât ce qu'il savait; qu'il devînt, par son choix, tout ce qu'avaient été les apôtres par leur condition, afin de se disposer comme eux aux fonctions apos-

toliques, et de pouvoir s'employer efficacement et heureusement à étendre le royaume de Jésus-Christ.

Par quel moyen est-il donc venu à bout de ce grand ouvrage, dont il se trouvait chargé? Ah! chrétiens, que n'ai-je le loisir de vous le faire bien comprendre! que n'ai-je des couleurs assez vives, pour vous tracer ici le portrait de cet apôtre! vous y verriez la parfaite image d'un saint Paul, c'est-à-dire, un homme détaché de tout par le renoncement le plus universel à tous les biens de la vie, à tous les honneurs du siècle, à tous les plaisirs des sens; un homme crucifié, et portant sur son corps toute la mortification du Dieu pauvre et du Dieu souffrant qu'il annonçait; un homme immolé comme une victime, et sacrifié au salut du prochain; un homme anathème pour ses frères, ou voulant l'être, et toujours prêt à se livrer lui-même, pourvu qu'il pût les affranchir de l'esclavage de l'enfer et les sauver. Mais encore par quelle vertu a-t-il fait tant de merveilles dans la conversion de l'Orient? est-il croyable que ce soit par tout ce que nous lisons dans son histoire? je veux dire par une abnégation totale et sans réserve, par une humilité sans mesure, par un désir ardent du mépris, par une patience à l'épreuve de tous les outrages, par la plus rigoureuse pauvreté, par l'amour le plus passionné des croix et des souffrances, en un mot, par un abandon général de tout ce qui s'appelle douceurs, commodités, intérêts propres? Est-ce ainsi qu'il s'est insinué dans les esprits, et sont-ce là les ressorts par où il a remué les cœurs pour les tourner vers Dieu? Je vous l'ai dit, chrétiens, et je le répète; c'est par là même, et jamais il n'y employa d'autres moyens. En voulez-vous la preuve? la voici en quelques points où je me renferme; car, dans un sujet aussi étendu, je dois me prescrire des bornes, et me contenter de quelques faits plus marqués, qui vous feront juger de tous les autres.

Il était d'une complexion délicate, et la vue seule d'une plaie lui faisait horreur; mais rien n'en doit faire à un apôtre : il faut qu'il surmonte cette délicatesse, et qu'il apprenne à triompher de ses sens, avant que d'aller combattre les ennemis de son Dieu. Sur cela que lui inspire son zèle? vous l'avez cent fois entendu; mais pouvez-vous assez l'entendre pour la gloire de Xavier et pour votre édification? Retiré dans un hôpital, et employé auprès des malades, quel objet il aperçoit devant ses yeux; et n'est-ce pas là que tout son courage est mis à l'épreuve, et que, pour vaincre les révoltes de la nature, il a besoin de toute sa ferveur et de toute sa force? C'était un malade, disons mieux, c'était un cadavre vivant, dont l'infection et la pourriture aurait rebuté la plus héroïque vertu. Que fera Xavier? au premier aspect son cœur malgré lui se soulève; mais bientôt à ce soulèvement imprévu succède une sainte indignation contre lui-même : Hé quoi! dit-il, faut-il que mes yeux trahissent mon cœur, et qu'ils aient peine à voir ce que Dieu m'oblige à aimer? touché de ce reproche, il s'attache à cet homme couvert d'ulcères, il embrasse ce cadavre que la foi lui fait envisager comme un des membres mystiques de Jésus-

Christ, et mille fois il baise ses plaies avec le même respect et le même amour que Magdeleine pénitente baisa les pieds de son Sauveur : il fait plus ; mais je ménage votre faiblesse, et je veux bien y avoir égard pour vous épargner un récit où peut-être vous m'accusez de ne m'être déjà que trop arrêté. Or, qui pourrait dire combien cette victoire qu'il remporta sur lui-même, lui valut pour la conquête des âmes ? De là, et par ce seul effort, il devint insensible à tout le reste, pour n'être plus sensible qu'aux impressions de la charité. De là, les hôpitaux, dont il avait un éloignement naturel, devinrent pour lui une demeure ordinaire et agréable ; de là, il apprit à vivre parmi les pauvres, à converser et à se familiariser avec les barbares, à les visiter dans leurs cabanes, à les assister dans leurs besoins, à les aider de ses conseils dans leurs affaires, et à s'attirer ainsi toute leur confiance : car ces sauvages, tout sauvages qu'ils étaient, se trouvaient forcés de l'aimer, voyant qu'il aimait jusqu'à leurs misères ; et, témoins des secours qu'ils en recevaient dans les infirmités de leurs corps et dans toutes leurs nécessités temporelles, ils lui abandonnaient au même temps le soin de leurs intérêts éternels et la conduite de leurs âmes.

Ce n'est pas assez : il faut qu'un apôtre soit pauvre lui-même, selon l'ordre que donna le Sauveur du monde à ces premiers prédicateurs de l'Evangile, qu'il envoya dans toutes les contrées de la terre, sans biens, sans revenus, sans héritages, et à qui même il marqua en termes exprès, s'ils avaient deux habits, de n'en garder qu'un, et de n'être point en peine de leur entretien et de leur subsistance. Dans les entreprises humaines, pour peu qu'elles soient importantes, on a besoin de grandes ressources, et ce n'est souvent qu'à force de libéralités et de profusions qu'on les fait réussir ; mais n'avoir rien, ne posséder rien, et dans cette extrême disette exécuter des desseins à quoi d'immenses trésors et les plus amples largesses ne suffiraient pas, c'est là que paraît évidemment le pouvoir et la vertu de Dieu. Autre moyen qu'employa Xavier à la conversion des peuples : il part de Rome pour se rendre à Lisbonne : c'est un roi qui l'invite, c'est le souverain pontife qui l'envoie, c'est de la dignité même de légat du Saint-Siège, aussi éminente que sacrée, qu'il est revêtu ; mais quelle pompe l'accompagne, ce ministre d'un grand roi et ce légat apostolique ? en deux mots, mes chers auditeurs, vous allez l'apprendre : un habit usé et un bréviaire, voilà tout l'appareil de sa marche, et toutes les richesses qu'il porte avec soi. Peut-être, lorsqu'il s'agira d'entrer dans le champ du Seigneur, et que de Lisbonne il faudra passer dans les Indes, pensera-t-il à se pourvoir ? que dis-je ? il se croira toujours abondamment pourvu de toutes choses, tant qu'il mettra sa confiance en Dieu, et qu'il s'abandonnera aux soins de sa providence ; tout autre secours, il le refusera, se tenant plus riche de sa pauvreté, que de tous les biens du monde.

C'est avec le signe de cette pauvreté qu'il arrive au Mozambique, qu'il se fait voir à Mélinde, à Socotora, à Goa ; qu'il va mouiller à la

côte de la Pêcherie, qu'il parcourt le royaume de Travancor; qu'il visite les îles de Manar, d'Amboine, de Ceylan, les Moluques; vivant de ce qu'il a soin de mendier, et du reste aussi peu attentif à sa nourriture, à sa demeure, à son vêtement, que s'il n'avait point de corps à soutenir. Mais quoi, n'était-ce pas avilir son caractère? n'était-ce pas tenter Dieu? Non, chrétiens, ce n'était ni l'un ni l'autre; car, d'une part, les dignités ecclésiastiques n'en deviendraient que plus vénérables, et ne seraient en effet que plus respectées et plus révérees, si la pauvreté de Jésus-Christ et la simplicité de l'Evangile en bannissaient l'abondance, le luxe et le faste; et d'ailleurs, Xavier n'ignorait pas que Dieu ne manque jamais à ses ministres, dès qu'ils ne cherchent que lui-même et que sa gloire, et qu'il fait même servir leur pauvreté au succès de leur ministère: aussi, combien fut efficace le désintéressement de notre apôtre auprès de ces infidèles, qui en furent tout à la fois et les témoins et les admirateurs! Pourquoi, disaient-ils, et comment un homme, si réglé et si sage dans toute sa conduite, a-t-il quitté sa patrie, traversé tant de mers, essuyé tant de périls, pour venir ici mener une vie pauvre et misérable? est-ce la nature, est-ce l'amour de soi-même qui inspire un tel dessein? il faut donc qu'il y ait dans son entreprise quelque chose de particulier et au-dessus de nos connaissances; il faut que ce soit un Dieu qui l'ait envoyé, et que la loi qu'il nous annonce ait une vertu supérieure et toute céleste, qui nous est cachée. Ce raisonnement était comme le préliminaire de leur conversion, et bientôt la grâce achevait, parmi ces Indiens, ce que la pauvreté volontaire de Xavier avait commencé.

Et par quelle voie pénétra-t-il jusque dans la capitale du Japon? ô providence de mon Dieu! que vous êtes admirable et adorable, lorsque vous employez ainsi la faiblesse même, la bassesse même, l'humilité même, et l'humilité la plus profonde, à soumettre les forts, les puissants, les grands! Oui, glorieux apôtre, c'est sur le fondement de votre humilité, comme sur la pierre ferme, que Dieu établit cette Eglise du Japon, si célèbre par ses combats pour la foi de Jésus-Christ, et plus célèbre encore par ses triomphes. Le Sauveur des hommes descendant sur la terre, s'humilia pour nous, dit S. Paul, et pour notre rédemption, jusqu'à prendre la forme d'esclave: *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens* (Philip. 2). Permettez-moi, mes chers auditeurs, d'en dire par proportion autant de François Xavier, lorsque pour entrer dans Méaco, le siège de ce grand empire où Dieu l'appelait et dont il voyait les avenues fermées, il voulut bien, par le plus prodigieux abaissement, se réduire à la condition d'un vil serviteur; que, dans cette vue, il se donna à un cavalier, qu'il se chargea de son équipage, qu'il le suivit durant près d'une journée par des chemins raboteux et semés d'épines qui lui déchiraient les pieds; et que, malgré toutes ces difficultés qu'il eut à surmonter, malgré l'extrême défaillance où le firent tomber tant de fatigues, il parvint enfin au terme d'une course si humiliante et si pénible: *Exinanivit semetipsum, formam servi accipiens*. Le voilà donc selon ses vœux,

mais du reste seul et sans autre escorte que deux compagnons qu'il s'est associés : le voilà, dis-je, au milieu d'une terre ennemie ; et que prétend-il ? la conquérir toute entière, c'est-à-dire, la purger de ses anciennes erreurs, l'instruire et la sanctifier. Et de quelles armes veut-il pour cela se servir ? point d'autres armes que celles dont usèrent avant lui les apôtres, les armes des vertus. Mais encore de quelles vertus ? non point tant de ces vertus éclatantes qui frappent les yeux et qui brillent devant les hommes, que des vertus les plus obscures, ce semble, et les plus capables de le dégrader, de le rabaisser, de l'anéantir : d'un amour du mépris qui lui fait aimer et rechercher les opprobres et les ignominies ; d'une patience inaltérable, qui lui fait supporter, sans se plaindre, les plus sensibles affronts et les injures les plus sanglantes ; d'une constance inébranlable au milieu des plus cruelles persécutions que l'enfer lui suscite ; d'une condescendance infatigable qui le fait descendre à tout, prenant soin lui-même de l'instruction des enfants, parcourant les rues la clochette à la main pour les rassembler, et se faisant comme enfant avec eux, pour en faire des enfants de Dieu.

Combien d'esprits profanes, et imbus des maximes du monde, le méprisèrent, et combien encore le mépriseraient, en le voyant au milieu de ces enfants qui le suivaient en foule, et qu'il recevait avec une bonté de père ! Mais, chose admirable, et que nous devons regarder comme le plus visible témoignage de la présence et de l'opération miraculeuse de l'Esprit divin qui présidait à ces saintes assemblées ! c'est de ces enfants même que Xavier formait des troupes auxiliaires, plus terribles à l'enfer que toutes les puissances de la terre ; c'est de ces enfants même qu'il faisait des apôtres ; c'est à ces enfants qu'il donnait des missions, qu'il communiquait le pouvoir de guérir les malades, de chasser les démons, de prêcher la foi. *Confiteor tibi, Pater, Domine cæli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus, et revelasti ea parvulis* (Matth. 11) : O mon Dieu ! disait ce saint homme, dans une de ses épîtres, j'adore votre providence éternelle, d'avoir attaché à de si faibles moyens un de vos plus grands ouvrages ! Mais je ne m'en étonne point, Seigneur ; car vous ne voulez pas que le prix de votre mort soit anéanti ; or, si l'éloquence des hommes pouvait exécuter cette entreprise, l'humilité de la croix serait inutile et sans effet : *Non in sapientiâ verbi, ut non evacuetur crux Christi* (I. Cor. 1). Ensuite, s'adressant à Ignace, à qui, par une confiance filiale, il déclarait tous les mouvements de son cœur : Plût à Dieu, poursuivait-il, que tels et tels que nous avons connus dans l'université de Paris, remplis de science et des plus belles qualités de l'esprit, fussent ici pour admirer avec moi la force de la parole de Dieu, quand elle n'est point déguisée par l'artifice, ni corrompue par l'intention ! Ils oublieraient tout ce qu'ils savent, pour ne savoir plus que Jésus-Christ crucifié ; et au lieu de ces discours qu'ils préparent avec tant d'étude, et qu'ils débitent avec si peu de fruit, ils se réduiraient à l'état des enfants, afin de devenir les pères des peuples. Ainsi parlait

Xavier, et de là cette belle leçon qui faisait à un de ses plus illustres compagnons, recteur du nouveau collège de Goa : Barzée, lui disait-il, que le soin du catéchisme soit le premier soin de votre charge. C'a été l'emploi des apôtres, et c'est le plus important de notre compagnie. Ne croyez pas avoir rien fait, si vous le négligez; et comptez sur tout le reste, tandis que l'on s'acquittera avec fidélité d'un exercice si utile et si nécessaire. Or, ce que Xavier conseillait là-dessus aux autres, c'est ce qu'il pratiquait lui-même avec d'autant plus de zèle, qui y trouvait tout ensemble, et de quoi s'humilier, et de quoi avancer plus sûrement et plus efficacement la gloire de Dieu.

Vous me direz qu'il s'est vu comblé d'honneurs dans les cours des rois, qu'ils l'ont reçu avec distinction dans leurs palais, qu'ils l'ont invité à leurs tables, qu'ils l'ont admis dans leurs entretiens les plus familiers et les plus intimes. Je le sais; mais c'est en cela même que nous découvrons la conduite de Dieu, qui élève les petits, qui donne à leurs paroles un attrait dont les âmes les plus hautaines et les plus indociles se sentent touchées; et qui, tout méprisables qu'ils paraissent selon le monde, leur fait trouver grâce auprès des princes et des monarques. Vous me direz qu'il faisait des miracles, et que ces miracles, si surprenants et si fréquents, prévenaient les peuples en sa faveur, et le rendaient célèbre dans l'Inde et dans le Japon. J'en conviens; mais pourquoi Dieu lui mit-il de la sorte son pouvoir dans les mains? parce que c'était un homme qui, sans se confier jamais en lui-même, ne se confiait qu'en Dieu; un homme qui, sans jamais s'attribuer rien à lui-même, référait tout à Dieu; un homme qui, ennemi de sa propre gloire, et de lui-même, ne cherchait pour lui-même dans tous ses travaux que le travail, et ne pensait qu'à faire adorer et aimer Dieu; enfin, un homme qui, dans le dénûment entier et le parfait dépouillement où il s'était réduit, donnait à connaître que tout ce qu'il opérait de plus merveilleux et de plus grand, n'était l'effet ni de la prudence, ni de l'opulence, ni de la puissance humaine, mais uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu.

N'en disons pas davantage, mes chers auditeurs; car je n'ai pas le temps de m'étendre ici plus au long, et il faut finir. Mais, soit que nous considérions le succès de François Xavier dans le cours de sa mission, soit que nous ayons égard aux moyens qu'il y a fait servir, nous pouvons conclure que, depuis saint Paul, le docteur des nations, jamais homme n'a pu dire avec plus de vérité, ni plus de sujet que Xavier : *Existimo nihil me minus fecisse à magnis apostolis* (II. Cor. 14); Je crois n'en avoir pas moins fait que les plus grands apôtres. Quand saint Paul parlait de la sorte, c'était sans préjudice de son humilité, puisque, dans le fond, il se regardait comme le dernier des apôtres : *Ego enim sum minimus apostolorum* (I. Cor. 15). Et quand je mets ce glorieux témoignage dans la bouche de Xavier, ce n'est pas pour exprimer ce qu'il pensait de lui-même, mais ce que nous en devons penser. Une chose lui a manqué, c'est de verser son sang comme les apôtres, et de joindre à la gloire de l'apostolat la couronne du mar-

tyre. Mais, mon Dieu, vous savez quels furent sur cela les sentiments et les dispositions de son cœur. vous savez quel sacrifice il eut à vous faire, et il vous fit, sur ce rivage où il plut à votre providence de l'arrêter et de terminer sa course. Si le désir peut devant vous suppléer à l'effet, ah ! Seigneur, souhaita-t-il rien plus ardemment que de sacrifier pour vous sa vie ? Et même ne la sacrifia-t-il pas ; et une vie volontairement exposée pour l'honneur de votre nom, et pour la propagation de votre Eglise, à tant de fatigues sur la terre, à tant d'orages sur la mer, à tant de traverses de la part de vos ennemis, à tant de souffrances et de misères, ne fut-ce pas une mort continue et un martyre ?

Quoi qu'il en soit, mes frères, voilà le modèle que cette sainte solennité nous met aujourd'hui devant les yeux ; et quand je dis mes frères, j'entends ceux que Dieu a choisis pour les mêmes emplois et le même ministère que François Xavier ; ceux qu'il a destinés à la conduite des âmes, à la prédication de l'Evangile, à toutes les fonctions du sacerdoce, tels qu'il s'en trouve ici plusieurs, séculiers, et religieux de tous les états et de tous les ordres. C'est, dis-je, à vous, mes frères, que je m'adresse présentement, à vous qui êtes les prêtres de Jésus-Christ, qui êtes les coopérateurs du salut des hommes, qui êtes établis pour la sanctification des peuples. Il ne m'appartient pas de vous apprendre vos devoirs ; mais encore est-il bon que nous nous instruisions quelquefois les uns les autres ; et puisque nous honorons en ce jour la sainteté d'un prêtre, d'un missionnaire, d'un prédicateur, d'un confesseur, d'un directeur des consciences, et que nous participons à toutes ces qualités, n'est-il pas convenable que nous fassions quelque retour sur nous-mêmes, pour voir comment nous les soutenons ? Dieu a fait des prodiges par le ministère de saint François Xavier, et souvent il ne fait rien ou presque rien par le nôtre. D'où vient cette différence ? Il est bien juste que nous en recherchions la cause, et que nous examinions si notre zèle a les mêmes caractères que celui de Xavier, s'il est aussi pur, s'il est aussi désintéressé, s'il nous détache aussi parfaitement du monde et de nous-mêmes ; car, vous le savez mieux que moi, mes frères, toute sorte de zèle n'est pas le véritable zèle de la charité, et il n'y a rien qui demande plus de discernement que le vrai zèle, parce qu'il n'y a rien en général de plus sujet que le zèle à l'illusion et à la passion. On a quelquefois trop de zèle, disait le grand évêque de Genève, saint François de Sales ; et en même temps, ajoutait-il, l'on n'en a pas assez. On en a trop d'apparent, et l'on n'en a pas assez de solide ; on en a trop pour les créatures, et l'on n'en a pas assez pour Dieu ; on en a trop pour les autres, et l'on n'en a pas assez pour soi-même ; on en a trop pour les riches et pour les grands, et l'on n'en a pas assez pour les pauvres et pour les petits : or tout cela ce sont des fantômes de zèle.

Mais le point important, mes frères, c'est ce que j'ai dit, et ce que Xavier nous a si bien appris, savoir, que nous ne serons jamais des

instruments dignes de Dieu, et propres à l'avancement de sa gloire, si nous n'entrons dans cet esprit d'anéantissement, qui fait l'esprit du Sauveur des hommes, et l'esprit de tous les apôtres. Voilà de quoi nous devons être persuadés comme d'un principe de foi : avec cela, Dieu se servira de nous ; sans cela, Dieu n'agréera jamais nos soins. Nous pourrions bien faire des actions éclatantes, mais nous ne gagnerons point d'âmes à Jésus-Christ ; le monde nous applaudira, mais le monde ne se convertira pas ; nous établirons notre réputation, mais Dieu n'en sera pas plus glorifié : et pourquoi voudrait-on que les choses allassent autrement ? sur quoi l'espérerait-on ? Dieu a prétendu sauver le monde par l'humilité ; le sauverons-nous par la recherche d'une vaine estime et d'un faux honneur ? le Fils de Dieu s'est anéanti lui-même pour opérer le salut des pécheurs : y coopérerons-nous en nous élevant et en nous faisant valoir ? Non, non, mes frères, cela ne sera jamais ; Dieu n'a point pris cette voie, et il ne la prendra jamais. Les apôtres ont converti le monde par l'opprobre de la croix, et c'est par là que nous le devons convertir.

De là vient que quand je vois les ouvriers évangéliques dans l'élévation et dans l'éclat, favorisés, honorés, approuvés du monde, je tremble et je me défie de ces avantages trompeurs : pourquoi ? parce que je dis : Ce n'est point de la sorte que le monde a été sanctifié. Au contraire, quand je les vois en butte à la censure et à la malignité du monde, dans l'abjection, dans la persécution, dans le mépris et dans la haine du monde, j'en augure bien : car je sais que ce sont là les moyens dont Jésus-Christ et les premiers ministres de son Eglise se sont servis. Pardonnez-moi, mes frères, si je vous explique ainsi mes sentiments, je le fais plus pour ma propre instruction que pour la vôtre.

Pour vous, mes chers auditeurs, qui n'êtes point appelés de Dieu à ces fonctions apostoliques, tout ce que j'ai à vous demander, c'est que vous soyez les apôtres de vous-mêmes, et que vous ayez pour votre âme, chacun en particulier, le même zèle que François Xavier a eu pour celle des autres. Est-ce trop exiger de vous ? Tout ce que j'ai à vous demander, c'est que vous soyez les apôtres de vos familles, et que vous fassiez au moins servir Dieu dans vos maisons, et par vos domestiques, par vos proches, par vos enfants, comme François Xavier l'a fait servir dans des terres étrangères, et par des sauvages et des barbares. Cela n'est-il pas raisonnable ? Ah ! chrétiens, si nous venons à nous perdre, et si nous négligeons le salut de quelques âmes qui nous sont confiées, qu'aurons-nous à répondre, quand Dieu nous mettra devant les yeux des apôtres qui, non contents de se sauver eux-mêmes, ont encore sauvé avec eux des nations entières ? Prévenons un si terrible reproche, et par une ferveur toute nouvelle, mettons-nous en état de parvenir un jour à cette souveraine béatitude que la foi nous propose comme le plus précieux de tous les biens, et que je vous souhaite, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE S. THOMAS, APOTRE.

Noli esse incredulus, sed fidelis.

Ne soyez pas incrédule, mais soyez fidèle. (S. JEAN, ch. 20.)

Ce sont les deux points d'instruction que le Fils de Dieu nous propose dans l'évangile de ce jour, et qui renferment en deux mots ce qu'il y a de plus important dans la vie chrétienne et dans la voie du salut éternel. Ne soyez point incrédule : voilà l'ecueil que nous avons à éviter; soyez fidèle : voilà l'heureux terme où nous devons parvenir. En effet, si nous étions vraiment fidèles, nous serions justes, nous serions saints, nous serions parfaits; et nous ne sommes communément vicieux, impies, corrompus, que parce que nous sommes incrédules. La foi, telle que la veut saint Paul, nous inspirerait la ferveur, le zèle, la piété; et l'incrédulité ne produit dans nos esprits et dans nos cœurs que relâchement, qu'aveuglement, qu'endurcissement. Comme la foi, selon le concile de Trente, est le principe et la racine de notre justification, l'incrédulité est l'origine et la source de notre réprobation : comme la foi nous sauve, l'incrédulité nous perd. C'est donc un abrégé de toute la morale chrétienne, que ce que dit Jésus-Christ à saint Thomas : *Noli esse incredulus, sed fidelis*. C'est aussi ce que j'entreprends de vous montrer dans ce discours, où, sans m'arrêter à faire le panégyrique du glorieux apôtre dont nous célébrons la fête, je veux, en vous appliquant son exemple, vous instruire premièrement du désordre de l'incrédulité, et en second lieu du mérite de la foi : du désordre de l'incrédulité, pour vous en donner de l'horreur; du mérite de la foi, pour vous engager à l'acquiescer. Ainsi, mes chers auditeurs, n'attendez point de moi d'autre moralité que celle qui regarde la pratique et l'usage de la foi; car c'est à cela que je m'attache uniquement. Dans tous les autres entretiens de cet Avent, je me suis servi des règles essentielles de la foi, pour réformer vos mœurs : aujourd'hui je veux me servir des règles mêmes de vos mœurs, pour perfectionner votre foi. Demandons les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*.

C'est une propriété de l'être de Dieu, que le prophète royal a remarquée, et dont il a prétendu faire un sujet d'éloge, quand il a dit, que les ténèbres où Dieu se dérobe à nos yeux, et qui nous le cachent dans cette vie, ne sont pas moins admirables que sa lumière même; et que tout ce que nous découvrons d'éclatant et de lumineux dans ses perfections adorables, n'est pas plus glorieux pour lui, ni plus vénérable pour nous, que ce qui nous y paraît enveloppé de nuages, et couvert du voile d'une mystérieuse obscurité. Car c'est ainsi que saint Ambroise a expliqué ce passage du psaume : *Sicut tenebræ ejus*,

ita et lumen ejus (Psalm. 138) ; Sa lumière est comme ses ténèbres, et ses ténèbres ont quelque chose d'aussi divin que sa lumière. Permettez-moi, chrétiens, en gardant toutes les mesures nécessaires, et sans vouloir en aucune sorte comparer la créature avec Dieu, d'appliquer ces paroles à l'apôtre saint Thomas, dont la conduite et l'exemple nous doit servir ici de leçon. L'Évangile nous le représente en deux états bien contraires, savoir, dans les ténèbres de l'infidélité, et dans les lumières d'une foi vive et ardente : dans les ténèbres de l'infidélité, lorsqu'il doute de la résurrection de Jésus-Christ, et qu'il refuse de la croire ; dans les lumières d'une foi vive et ardente, lorsque, pleinement persuadé de cette résurrection, il reconnaît Jésus-Christ pour son Seigneur et son Dieu. Or, je prétends que dans ces deux états, saint Thomas participe en quelque façon à cette merveilleuse propriété que David attribuait à Dieu, et qu'on peut très-bien dire de lui, quoique dans un sens tout différent : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus*. Comment cela ? parce que les lumières de sa foi et les ténèbres de son infidélité, sans les considérer par rapport à lui-même, ont été également utiles et salutaires pour nous. Les ténèbres de son infidélité nous font connaître les désordres de la nôtre ; et les lumières de sa foi ont une vertu particulière pour affermir et pour animer notre foi : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus*. Aussi est-ce une question entre les Pères, si l'Eglise a moins profité de l'infidélité de saint Thomas que de sa foi ; ou si la foi de saint Thomas a été plus utile à l'Eglise que son infidélité ; et tous conviennent que la foi de cet apôtre, sans son incrédulité, ne nous aurait pas suffi : que son incrédulité, sans sa foi, nous aurait été pernicieuse ; mais que son incrédulité suivie de sa foi, ou plutôt que sa foi précédée de son incrédulité, a été pour nous une source de grâces. Or, mon dessein est de vous les découvrir, ces grâces ; et pour y observer quelque ordre, j'avance deux propositions : car je dis que l'incrédulité de saint Thomas, par une conduite de Dieu bien surprenante, sert à la justification de notre foi ; voilà l'avantage que nous tirons de ses ténèbres, et ce sera la première partie : j'ajoute que la foi de saint Thomas, par une vertu particulière, est le remède de notre infidélité ; voilà en quoi nous profitons de ses lumières, et ce sera la seconde partie : *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus*. Un apôtre incrédule, qui, par son incrédulité même, nous apprend à être fidèles ; un apôtre plein de foi, qui, par la confession de sa foi, nous empêche d'être incrédules : c'est tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Entreprendre de justifier la foi par l'infidélité même, c'est ce qui semble d'abord un paradoxe ; mais, dans le sentiment de saint Augustin, c'est une des voies les plus courtes pour discerner la vérité de l'erreur. J'appelle justifier la foi par l'infidélité même, opposer la conduite de l'infidélité à la conduite de la foi, les caractères de l'in-

fidélité aux caractères de la foi ; c'est-à-dire , opposer les égarements de l'infidélité à la droiture de la foi , les désordres de l'infidélité à la perfection de la foi , la témérité , la folie , et , souffrez que j'use de ce terme , qui n'a paru ni trop fort ni trop dur à saint Augustin , l'extravagance de l'infidélité à la prudence de la foi ; en un mot , comparer l'une avec l'autre et examiner l'une par l'autre , puisqu'il est vrai que cet examen seul et cette comparaison doit obliger tout homme raisonnable à conclure en faveur de la foi , et le préserver pour jamais du péché de l'infidélité. Arrêtons-nous donc à ce plan que je me propose , et considérons-le dans toute son étendue. Car je remarque dans l'incrédulité de saint Thomas , quatre différents caractères qui nous expriment parfaitement la nature de ce péché , aujourd'hui si contagieux et si répandu dans le monde ; j'y remarque , dis-je , l'esprit de singularité , la préoccupation du jugement , l'attache opiniâtre à sa première résolution , et la petitesse d'un génie borné qui veut mesurer par les sens les choses de Dieu , en ne croyant que ce qu'il voit. Voilà , mes chers auditeurs , ce qui fit le malheur de cet apôtre , et ce que vous avez dû , comme moi , observer dans la suite de notre évangile. La singularité paraît , en ce que saint Thomas se trouva séparé des autres disciples , quand le Sauveur du monde se fit voir à eux le jour de sa résurrection : *Non erat cum eis , quando venit Jesus* (Joan. 20) ; la préoccupation , en ce qu'avant que de s'éclaircir et de s'informer exactement des choses , il se détermina à ne pas croire que le Fils de Dieu fût ressuscité , et déclara qu'il ne le croirait pas : *Non credam* (*Ibid.*) ; l'opiniâtreté , en ce qu'il persista et qu'il s'obstina à ne le pas croire en effet , malgré le témoignage de tous les autres , qui assuraient avoir vu leur Maître vivant : *Vidimus Dominum* (*Ibid.*) ; enfin , la petitesse d'un génie borné , en ce qu'il voulut que ses yeux fussent les seuls et uniques juges d'une vérité si solidement confirmée d'ailleurs ; protestant que , s'il ne voyait pas lui-même Jésus-Christ , on ne le ferait jamais convenir de ce qu'on lui en rapportait : *Nisi videro fixuram clavorum , et mittam manum in latus ejus* (*Ibid.*). Caractères , dit saint Augustin , propres de tous les esprits incrédules et pervertis dans la foi : comme si Dieu avait eu dessein de nous marquer dans cet exemple tous les écueils auxquels il prévoyait que notre foi serait un jour exposée , et que nous aurions à éviter dans le monde , si nous voulions y conserver une religion pure et sans tache ; caractères d'incrédulité directement opposés aux caractères de la foi et de l'esprit chrétien. Car l'esprit chrétien , qui agit par les mouvements de la foi , est un esprit universel , un esprit droit , un esprit docile , un esprit élevé au-dessus des sens , un esprit universel , qui s'attache à l'Eglise , et qui s'y conforme ; un esprit droit , qui , pour chercher la vérité , se dégage de toute prévention : un esprit docile , qui revient aisément de ses erreurs ; un esprit élevé au-dessus des sens , qui n'a pour règle que les grands principes de la toute-puissance et de la sagesse de Dieu , lorsqu'il s'agit des œuvres de Dieu. Encore une fois , quand il n'y aurait que cette seule opposition entre la foi et l'incrédulité , ne

faudrait-il pas avouer que l'incrédulité, de la manière qu'elle se forme dans la plupart des hommes du siècle, est un pur dérèglement de l'esprit humain ; au lieu que la foi est par excellence la vertu des âmes raisonnables et sages ? Faisons sur chacun de ces caractères autant de réflexions, et tâchez de bien entrer dans toutes ces pensées.

Thomas, un des disciples du Sauveur, n'était pas avec les autres quand le Sauveur ressuscité parut au milieu d'eux : *Thomas autem, unus ex duodecim, non erat cum eis, quando venit Jesus*. Prenez garde, s'il vous plait, qu'il n'était pas avec les autres, dans un temps où il avait toute sorte d'intérêt et même d'obligation de s'y trouver, puisque c'était dans un temps où le troupeau de Jésus-Christ, auparavant dispersé, venait heureusement de se réunir ; dans un temps où les apôtres, premiers pasteurs de ce troupeau, se tenaient assemblés en un même lieu : *Ubi erant discipuli congregati* (Joan. 20) ; et par conséquent où il était très-dangereux d'être séparé de leur compagnie, parce que, selon la remarque de saint Chrysostome, l'assemblée des apôtres et des disciples, en ce même lieu, représentait tout le corps de l'Eglise naissante. Cependant saint Thomas en demeure éloigné ; et dans cette conjoncture où deux raisons particulières les obligeaient tous à se tenir unis : l'une, pour se préparer à soutenir la persécution des Juifs : *Ubi erant congregati propter metum Judæorum* (Joan. 20) ; l'autre, pour attendre l'effet de la parole du Fils de Dieu, qui leur avait expressément promis cette apparition, et qui, par là, voulait pleinement les convaincre de la vérité d'un mystère qu'il savait devoir être un des plus solides fondements de leur foi : saint Thomas, dis-je, est le seul qui, dans une conjoncture aussi essentielle que celle-là, ne communique point avec ses frères : *Non erat cum eis, quando venit Jesus*. Tel est l'esprit de singularité, et je prétends, chrétiens, que cet esprit est le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : car voilà une des plus communes sources d'où procèdent mille désordres qui corrompent ou qui altèrent, dans les esprits des hommes, la pureté de la foi. Qui fait dans le monde tant de libertins en matière de créance ? l'affectation d'une vaine et orgueilleuse singularité, dont les libertins se piquent : ils croient qu'il leur suffit d'être singuliers, pour avoir plus de lumières et plus de raison que les autres, ne pas penser comme les autres, et parler autrement que les autres, dire ce que personne n'a osé dire, et rejeter ce que tout le monde dit : voilà en quoi consiste cette supériorité d'esprit dont ils se flattent ; voilà tout le secret de leur libertinage. Et sur quoi s'appuient-ils et se fondent-ils pour secouer le joug de la foi ? sur leur propre sens, à l'exclusion de toute autre règle : car, bien loin de convenir avec ceux qui marchent dans la voie d'une humble soumission à la foi, à peine conviennent-ils avec aucun de ceux qui méprisent cette voie, et qui sont libertins comme eux ; puisqu'il est vrai que chaque libertin, selon son caprice, se fait intérieurement une créance à sa mode, et qui n'est que pour lui seul, suivant en aveugle toutes ses idées, raisonnant tantôt d'une façon et tantôt de l'autre, se formant des systèmes chimériques de

providence et de divinité, qu'il établit et qu'il renverse, selon l'humour présente qui le domine; ne se fixant à rien, et contestant sur tout.

Ce que je dis, n'est-ce pas ce que l'expérience nous fait voir tous les jours en tant de mondains, et ce qu'éprouvent peut-être plusieurs de ceux qui m'entendent? Qui, de tout temps, a produit les hérésies dans l'Eglise de Dieu? Permettez-moi de m'étendre sur ce point, spécialement propre pour ceux d'entre nos frères que le malheur de leur naissance avait autrefois séparés de notre communion : car je sais qu'il y en a dans cet auditoire, et je n'aurais pas le zèle que je dois avoir pour leur conversion parfaite et pour leur salut, si je manquais à leur donner une instruction qui leur peut être utile. Qui donc, de tout temps, a produit les hérésies dans l'Eglise de Dieu? l'amour de la singularité. Voulez-vous une notion générale des hérétiques? la voici, telle que je la tire de l'Ecriture : ce sont des hommes, dit l'apôtre saint Jude, qui se séparent eux-mêmes : *Hi sunt qui segregant semetipsos* (Epist. Judæ.); c'est-à-dire, des hommes qui, par un schisme malheureux, entretiennent au milieu du christianisme des sociétés particulières au préjudice de l'unité; des hommes qui se font des intérêts à part; qui, comme parle saint Augustin, se glorifient d'un certain chef, dont la secte est aussi nouvelle que le nom : *Præsumentes de nescio quo duce suo qui capit heri*; et qui, par un aveuglement extrême, aiment mieux abandonner la créance de l'Eglise, aiment mieux dire que l'Eglise s'est trompée, aiment mieux avoir toute l'autorité de l'Eglise à éluder ou à combattre, que de renoncer à ce prétendu chef. C'est pour cela que les partisans de ces sectes infortunées, dont le royaume de Jésus-Christ a été troublé, ont toujours eu, malgré eux, des noms qui les ont distingués dans le monde : luthériens, pélagiens, nestoriens, ariens; au lieu, disait Vincent de Lérins, que nous, qui sommes demeurés fidèles et qui détestons leurs erreurs, nous avons conservé le nom de catholiques et d'enfants de cette Eglise universelle, qui n'est ni de celui-ci, ni de celui-là, mais de Jésus-Christ. Nom vénérable qu'on ne nous a point disputé, et dont la possession paisible est un des titres que nous gardons plus chèrement. Or, je dis que cela seul est un préjugé, mais un préjugé infailible en faveur de notre foi : car si, dans tout autre sujet, la singularité doit être suspecte, combien plus lorsqu'il s'agit de la foi, laquelle, selon l'Apôtre, est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu et d'un même Seigneur : *Unus Dominus, una fides* (Ephes. 4)? Si, dans les affaires même temporelles, s'écarter du sentiment commun est une témérité insoutenable, que doit-on penser de celui qui s'en écarte dans une chose aussi essentielle que la religion? qui, pour discerner le vrai et le faux dans les difficultés et les différends qui peuvent naître en matière de créance, prétend, comme les sectateurs de Calvin, que ce n'est point par l'esprit de l'Eglise qu'il doit être dirigé, mais par un esprit intérieur qui est en lui?

Que faut-il attendre d'une semblable conduite ? et s'il est si difficile à l'homme livré à son propre sens de trouver la vérité qui dépend des simples lumières de la nature, comment trouvera-t-il celle dont la connaissance est un don de la grâce ? Car enfin, à qui Jésus-Christ a-t-il promis ce don ? à qui a-t-il confié le dépôt de cette vérité ? à qui en a-t-il révélé le secret et l'intelligence ? n'est-ce pas à l'Eglise son épouse ? De là vient que saint Paul, après avoir employé quatorze années de son apostolat dans la prédication de l'Evangile, voulut, comme il le déclare lui-même, retourner à Jérusalem : pourquoi ? pour exposer aux fidèles, et surtout à ceux qui tenaient dans l'Eglise les premiers rangs, la doctrine qu'il avait prêchée aux Gentils ; afin, disait-il, de ne pas perdre le fruit de ce qu'il avait déjà fait, et de ce qu'il devait faire encore dans l'exercice de son ministère : *Ne fortè in vacuum currerem, aut cucurrissem* (Galat. 2). Comment l'entendait-il, demandent les Pères ? Puisque son Evangile, ainsi qu'il l'assure, ne venait point de la révélation des hommes, qu'avait-il besoin d'en converser avec les hommes ? L'ayant reçu immédiatement de Jésus-Christ, ne devait-il pas être tranquille, et devait-il craindre, selon son expression, d'avoir couru en vain, en prêchant ce qu'il avait appris du Seigneur même ? Ah ! mes frères, répond saint Chrysostome, il est vrai que saint Paul se tenait sûr devant Dieu de son Evangile et de sa doctrine ; mais il voulait nous montrer par là combien il est dangereux d'être singulier en ce qui touche la religion, puisque son Evangile même, tout inspiré de Dieu qu'il était, devait avoir ce caractère d'uniformité pour être annoncé utilement. Et voilà, mes chers auditeurs, ce qui nous doit consoler, et tout ensemble fortifier dans la profession que nous faisons de n'avoir point d'autres sentiments que ceux de toute l'Eglise ; de pouvoir dire, après saint Jérôme, avec cette sincérité de cœur dont Dieu est le juge : Je crois ce que croit l'Eglise ; je ne connais point Paulin, je ne sais ce que c'est que Vital, je ne m'intéresse point pour Méléce ; mais je m'attache à cette Eglise qui a été bâtie sur la pierre ferme ; je veux vivre et mourir dans cette foi qui a été confirmée par tant de conciles, autorisée par le consentement de tant de siècles, signée du sang de tant de martyrs. D'ajouter avec saint Augustin : Je suis catholique, et ce nom de catholique, qui justifie ma créance, me la fait aimer et m'y affermit de plus en plus. Au contraire, voilà ce qui nous doit faire trembler, quand nous nous éloignons de ce principe, et qu'il nous arrive de contredire, même intérieurement, ce que l'Eglise a décidé : car il ne s'agit pas alors d'une spéculation indifférente où il soit permis de croire et de penser ce que personne n'a pensé ni cru, et où l'égaré de la raison, sans avoir rien de commun avec le salut, soit en quelque façon du droit et de la liberté publique. Il s'agit de la foi, dont la moindre altération est un crime, et où les fausses démarches que l'on fait aboutissent toutes à la perdition, et sont autant de chutes terribles, mais inévitables à un esprit présomptueux et singulier. Tandis que je m'en tiens à la foi de l'Eglise, je suis en sûreté de ce côté-là,

et je jouis d'un profond repos. Je me trouve embarqué dans un vaisseau (autre pensée de saint Jérôme, dont il était touché), je me trouve embarqué dans un vaisseau qui peut bien être agité des vents et des tempêtes, mais qui ne peut faire naufrage; si j'en sors pour me laisser emporter aux mouvements de mon esprit, dès-là je cours tous les risques de mes propres erreurs; dès-là je ne puis me défendre de donner dans l'écueil de l'infidélité. Tel est néanmoins, mes chers auditeurs, le penchant de l'homme libertin; il ne compte pour rien de risquer sa foi, d'exposer sa religion, et même de la corrompre, pourvu qu'il abonde en son sens. Damnable esprit de singularité, quels maux n'as-tu pas causés, et ne causes-tu pas encore tous les jours dans le monde chrétien! Revenons à notre évangile.

Non-seulement saint Thomas se sépara des apôtres; mais, dans le doute où il était de la résurrection de son Maître, il se préoccupa, et conclut d'abord qu'il ne croirait pas : *Non credam*. Quelle raison eut-il de s'en déclarer de la sorte? point d'autre, dit saint Chrysostome, qu'une prévention aveugle, qui lui fit prendre parti sans savoir pourquoi, et qui l'engagea à contester et à nier une vérité, avant que de s'en éclaircir et de s'en instruire. En effet, s'il eût agi prudemment, son premier soin devait être d'approfondir la chose : il se serait appliqué à en bien peser toutes les circonstances; il aurait écouté avec attention ce que lui disaient les disciples, et sur un témoignage si exprès et si unanime, il eût au moins suspendu son jugement; mais de commencer par une déclaration aussi formelle que celle-là : *Non credam*; et, sans avoir rien examiné, dire absolument : Je ne croirai pas! ce ne peut être le langage que d'un esprit prévenu; et c'est aussi le second désordre que j'ai à combattre.

Combien y a-t-il de ces esprits prétendus forts, dont tout le raisonnement sur certains articles de la religion se réduit à cette parole de saint Thomas : *Non credam*. Ils n'ont jamais pénétré la difficulté de ces questions, et peut-être à peine la conçoivent-ils; bien loin d'en avoir fait une étude exacte, ils avouent souvent que ces matières ne sont pas de leur ressort; ils n'ont nulle évidence et nulle démonstration du contraire, et toutefois ils n'en disent pas moins hardiment : *Non credam*. En faut-il davantage pour les confondre? ce qui les rend inexcusables devant Dieu, c'est que, sur tout le reste, ils auront, si vous voulez, de la docilité. Proposez à un mondain de ce caractère les opinions les plus paradoxes d'une nouvelle philosophie qui fait bruit et se répand, il vous écoutera sans préoccupation; mais parlez-lui d'une vérité de foi, il semble qu'il soit en garde contre Dieu, et qu'il ait droit de tenir pour suspect son témoignage : n'y a-t-il pas en cela un abandonnement visible à ce que l'Écriture appelle *sens réprouvé*? Non pas, chrétiens, prenez garde, s'il vous plait, à cette remarque; non pas que l'intention de Dieu soit que nous donnions aveuglément et sans choix dans toute sorte de créance, ni qu'il s'en-suive de là que nous soyons obligés de recevoir, sans discussion, tout ce qu'on nous présente comme révélé de Dieu : si cela était, notre

foi ne serait plus une foi discrète, ni par conséquent une foi divine ; bien loin que Dieu le prétende ainsi, il exige au contraire qu'en matière même de foi, tant pour n'y être pas trompés, que pour en pouvoir rendre compte, nous nous instruisions des choses ; et quoiqu'il nous défende de raisonner, quand nous sommes une fois convaincus que c'est lui qui nous parle, il trouve bon que nous raisonnions, pour nous assurer si c'est lui en effet qui a parlé ; non-seulement il le trouve bon, mais il le veut, et selon la mesure de notre capacité, il nous l'ordonne : *Nolite omni spiritui credere ; probate spiritus an ex Deo sint* (Joan. 1. Epist. 4). Mais il veut aussi, et avec justice, que nous fassions cet examen sans prévention, et que ce soit au moins avec le même respect que nous examinerions la parole d'un souverain de la terre, dont on nous signifierait les ordres. Il veut, dit saint Augustin dans le livre admirable de l'*Utilité de la foi*, que nous ayons pour ses divins oracles, qui sont les Ecritures saintes, l'esprit et le cœur favorablement préparés ; et que si, dans ces sacrés volumes, ou dans toute l'économie de notre religion, il y avait quelque chose qui nous troublât, ou même qui nous choquât, nous soyons plutôt disposés à confesser notre ignorance, qu'à rejeter des mystères que nous ne comprenons pas bien. Mais surtout il veut que nous corrigions un certain esprit de malignité, qui fait qu'en ce qui regarde la foi nous ne souhaitons d'être éclairés que pour contredire, que pour critiquer, que pour philosopher, que pour disputer, et peut-être avec une intention secrète de ne nous laisser pas persuader ; il veut, dis-je, que, si nous ne sommes pas encore parfaitement soumis à la foi, nous ne nous fassions pas de ce pernicieux esprit un obstacle à l'être ; que, si nous ne connaissons pas encore le don de Dieu, nous ne nous rendions pas par là incapables de le connaître ; enfin il veut que, comme nous comptons pour une vertu d'être dociles à l'égard des hommes, nous comptions pour un devoir indispensable et inviolable de l'être envers Dieu, afin de vérifier dans nos personnes la prédiction du Sauveur : *Et erunt omnes docibiles Dei* (Joan. 6). Voilà ce que Dieu exige de nous : pouvons-nous nous plaindre qu'il en use avec trop d'empire, et si nous n'avons pas pour lui cette docilité chrétienne, aura-t-il tort de nous punir dans toute la rigueur de sa justice ?

Mais savez-vous, mes chers auditeurs, ce qui augmente encore dans les mondains le désordre de cette préoccupation si contraire à l'esprit de la religion ? écoutez-moi : c'est la vaine crainte qu'ils ont d'une autre préoccupation toute opposée à celle-ci. Je m'explique : pleins d'une raison fière qui les enfle, ils craignent d'être préoccupés en faveur de la foi, et ils ne craignent pas d'être préoccupés contre la foi ; ils appréhendent d'avoir trop de facilité et de disposition à croire, ils n'appréhendent jamais de n'en avoir pas assez ; ils se défendent de la simplicité comme d'un faible, et ils ne pensent pas à se défendre de l'orgueil, qui est encore un plus grand faible. Cependant, mes frères, dit saint Augustin, lequel des deux est le plus dangereux pour nous ; et lorsqu'il faudra subir le jugement de Dieu, duquel des deux

aurons-nous plus sujet de nous repentir, ou d'avoir été simples et humbles, ou d'avoir été superbes et incrédules? Quand cette simplicité de la foi, qui est la marque la plus infaillible de la vraie piété, nous aurait fait innocemment tomber en quelque erreur, quel mal nous en peut-il arriver, comparable à celui que notre opposition à la foi nous attirera? Je sais qu'il faut éviter l'un et l'autre excès; mais est-il juste de n'éviter l'un que pour s'abandonner à l'autre, et de se glorifier de celui-ci pendant qu'on aurait honte de celui-là? Esprit de prévention dont je défie le libertin de pouvoir devant Dieu se disculper. Allons plus avant.

Outre que saint Thomas se préoccupa, il s'opiniâtra dans son incrédulité. Tout le portait à croire que Jésus-Christ était ressuscité : le rapport des femmes qui l'avaient vu, le témoignage de Madeleine qui lui avait parlé, celui des deux disciples qui avaient mangé avec lui dans la bourgade d'Emmaüs, la déclaration de tous les apôtres assemblés, au milieu desquels il venait de paraître; l'événement des choses, c'est-à-dire, le tombeau trouvé vide sous le sceau public, la synagogue alarmée, les gardes confus : tout cela sans doute devait le convaincre de la résurrection de son Maître. Mais, malgré tout cela, il persiste, et s'obstine à dire qu'il n'en croira rien : autre caractère de l'infidélité du siècle, qui, par un endurcissement opiniâtre, se rend impénétrable et inflexible à la vérité. Pourrait-on se le persuader, si l'expérience ne nous l'apprenait pas, qu'il y eût dans le monde de ces impies, qui, pour se confirmer dans une monstrueuse et scandaleuse impiété, font gloire de rejeter toute autorité; osent s'inscrire en faux contre les témoignages les plus évidents, contre les miracles les plus avérés, contre les faits les plus incontestables; pensent en être quittes pour dire que ceux qui attestent ces faits, quelque vénération qu'on ait pour leurs personnes, pour leur capacité, pour leur sainteté, les Cyprien, les Ambroise et les Augustin, ont été ou trompés eux-mêmes, ou des trompeurs, ou des visionnaires, ou des imposteurs? C'est ainsi néanmoins que parle le libertin. Le croirait-on, que la corruption de l'esprit de l'homme allât jusqu'à se faire un point d'honneur de ne revenir jamais de son sentiment, de n'acquiescer jamais à la vérité, quand on s'est une fois déclaré contre elle; de pousser une erreur aux dernières extrémités, parce qu'on s'est engagé à la soutenir, et d'aimer mieux en voir les suites funestes, que de la reconnaître et d'en faire humblement l'aveu? C'est cependant à quoi aboutit le faux zèle de l'hérétique : péché qui attaque directement le Saint-Esprit, en opposant à toutes ses lumières un cœur dur, dont l'esprit de ténèbres s'est emparé; péché dont l'Eglise a reçu tant de plaies mortelles, puisque l'obstination d'un seul homme l'a si souvent jetée dans la confusion et la désolation; péché qui, dans la société civile, cause tous les jours tant de désordres au préjudice de la charité qui en est blessée, de la paix qui en est troublée, de la justice et de l'innocence qui en est opprimée.

C'est là toutefois, mes chers auditeurs, ce que le monde aveugle et passionné fait passer pour force d'esprit. Ah! Seigneur, ne permettez pas que je m'en forme jamais une semblable, et ne souffrez pas que jamais mon esprit se fortifie de la sorte aux dépens de ma foi. Non, mon Dieu, il n'en ira pas ainsi : parmi les faiblesses extrêmes à quoi je sens que mon esprit est sujet, s'il me reste encore quelque force, c'est pour vous, non pas contre vous que je pretends la conserver; car je veux pouvoir vous dire aussi bien que David : *Fortitudinem meam ad te custodiam* (Ps. 58); et je veux que ces paroles demeurent gravées dans mon cœur, pour être la première règle de ma conduite. Les libertins emploient la force de leur esprit contre votre religion, les hérésiarques contre votre Eglise, tous unanimement contre vous; mais moi, Seigneur, qui fais profession d'être fidèle, je la garderai, et j'en userai pour vous : *Fortitudinem meam ad te custodiam*. Au lieu que ceux-là mettent leur force à ne rien croire, ou à ne croire que ce qu'il leur plait, je mettrai la mienne à me soumettre et à me captiver : ma force sera ma soumission; et quand je vous ferai, ô mon Dieu! le sacrifice de cette soumission, qui est le plus grand effort de l'esprit humain, je me consolerais dans la pensée que je le fais pour vous, et non pour d'autres. Qu'on me traite d'esprit faible, que le monde juge de moi selon ses vues : peu m'importera, pourvu que je m'attache à vous par une foi vive, et que rien ne soit capable de m'ébranler dans la résolution où je suis de n'avoir ni esprit ni force que pour vous, et par rapport à vous : *Fortitudinem meam ad te custodiam*. Voilà, mes frères, dit saint Augustin, comment un homme chrétien doit parler à Dieu, et voilà ce qui fait sa gloire; car, qu'y a-t-il de plus glorieux que d'être vaincu, ou plutôt que de vouloir bien être vaincu par la vérité : *Quid enim gloriosius, quam vinci à veritate* ? Mais qu'y a-t-il de plus pitoyable, que d'avoir honte de céder à la vérité, que de se révolter et de s'aigrir contre la vérité, que de s'en faire une ennemie irréconciliable, avec laquelle on ne veut jamais convenir? Pouvez-vous, Seigneur, nous punir plus sévèrement, que de nous livrer à cet esprit d'obstination?

Enfin, saint Thomas protesta qu'il ne croirait point la résurrection de Jésus-Christ, s'il ne voyait la marque des clous dont ses mains avaient été percées, et s'il ne mettait le doigt dans la plaie de son côté : *Nisi videro fixuram clavorum, et mittam manum in latus ejus, non credam*; et quoique la vue des plaies du Sauveur fût de toutes les preuves la plus équivoque, puisqu'au contraire, dit Origène, si Jésus-Christ était ressuscité, son corps comme glorieux et impassible, n'eût dû naturellement avoir nul vestige de ce qu'il avait souffert; par un raisonnement mal entendu, ce disciple incrédule ne laisse pas d'insister sur cette unique preuve dont il fait dépendre sa foi : *Nisi videro, non credam*. Dernier aveuglement de l'infidélité, qui, se contredisant elle-même, après avoir quitté le parti d'une raison solide qui la soumettait à la révélation de Dieu, veut réduire toutes choses aux connaissances des sens : comme si les sens avaient un tribunal

supérieur à la révélation et à la raison ; comme s'ils étaient juges compétents des mystères que la religion nous propose ; comme si leur sphère pouvait s'étendre jusqu'à l'être, non-seulement spirituel, mais surnaturel et divin ; comme s'il suffisait de dire : Je ne l'ai pas vu, pour avoir droit de douter de tout ; comme si, dans les affaires même du monde, on ne se tenait pas obligé de croire mille choses qu'on ne voit pas, et qu'il est impossible de voir. Non, mes frères, conclut S. Bernard, traitant ce sujet dans un de ses sermons sur le Cantique des cantiques, ce n'est point par là qu'on parvient à la vérité. C'est par ce qu'on a ouï, dit l'Apôtre, et non pas par ce qu'on a vu, qu'on connaît Dieu dans cette vie : *Fides ex auditu* (Rom. 10). La vue des mystères de Dieu est la récompense qu'on nous réserve dans le ciel ; mais cette récompense doit être méritée sur la terre par l'obéissance de la foi. D'où vient que le prophète disait à Dieu : *Auditui meo dabis gaudium et lætitiā* (Psalm. 50). Parce que j'ai entendu avec respect votre parole, vous me donnerez, Seigneur, la consolation et la joie d'en voir un jour clairement et à découvert les secrets les plus cachés. Attachons-nous donc à cet ordre si sagement établi ; et bien loin de dire avec le disciple de notre Evangile : Si je ne vois, je ne croirai pas, remercions Dieu et comptons pour une grâce singulière de ce que nous pouvons avoir le mérite de ne pas voir et de croire, puisque Jésus-Christ nous déclare qu'en cela même nous sommes heureux : *Beati qui non viderunt, et crediderunt* (Joan. 20). Ne soyons pas aveugles jusqu'à ce point, de nous en affliger, ni de nous en plaindre, et ne nous faisons pas un malheur de la chose même dont il nous a fait une béatitude ; souhaitons que notre foi soit plus abondante, plus agissante, plus fervente, mais ne souhaitons pas qu'elle soit plus évidente ; demandons à Dieu, non pas qu'elle soit en elle-même plus éclairée, mais que nous soyons plus disposés à être éclairés par elle, touchés par elle, sanctifiés et convertis par elle ; et si, au moment que je vous parle, on venait à nous dire, comme à saint Louis, qu'il paraît actuellement un miracle visible dont il ne tient qu'à nous d'être témoins, soyons prêts de répondre, à l'exemple de ce saint roi, que pour croire nous n'avons pas besoin d'un tel secours, que nous avons Moïse et les prophètes, c'est-à-dire, les Ecritures saintes ; que nous avons l'Evangile de Jésus-Christ dont la certitude surpasse tous les miracles. Ne tombons point surtout dans le désordre de ces hommes insensés dont parle l'apôtre saint Jude, qui, après avoir corrompu tout ce qu'ils savent, condamnent tout ce qu'ils ignorent, abusant de ce qu'ils voient et de ce qu'ils ne voient pas. Nous en voyons assez, disait Pic de la Mirande, pour ne pas douter qu'il y a un Dieu auquel nous devons obéir ; et nous n'en voyons que trop pour attirer sur nous toutes ses vengeances, si nous ne lui obéissons pas. Cependant, après avoir vu comment l'infidélité de saint Thomas est la justification de notre foi, voyons comment la foi, de ce même apôtre est le remède de notre infidélité : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour donner plus de jour à ma seconde pensée, et pour vous faire voir comment la foi de saint Thomas est le remède de notre infidélité, je distingue trois différents états où la foi de cet apôtre doit être considérée : le premier où il la professe ; le second, où il la publie ; et le troisième, si j'ose m'exprimer ainsi, où il la consomme. Le premier, où il la professe par le témoignage admirable qu'il rend à Jésus-Christ, et qui est rapporté dans notre Evangile ; le second, où il la publie par ses prédications, dont le fruit s'est répandu jusqu'aux extrémités de la terre ; le troisième, où il la consomme par le glorieux martyre qu'il endure, et par le sacrifice de sa propre vie. Expliquons-nous : saint Thomas, pour réparation de son incrédulité, a donné au monde trois illustres preuves de sa foi ranimée et ressuscitée ; car il l'a confessée hautement, en reconnaissant Jésus-Christ pour son Seigneur et pour son Dieu : *Dominus meus et Deus meus* ; il l'a prêchée apostoliquement, en convertissant les peuples, et malgré les efforts de l'idolâtrie, leur persuadant que Jésus-Christ était le vrai Dieu ; et il l'a consommée saintement en s'immolant soi-même, et souffrant une mort cruelle pour le nom de son Dieu. Or, dans ces trois états, je dis que la foi de ce grand saint sert à guérir notre infidélité : comment ? parce que, dans ces trois états, la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, et une leçon qui nous instruit : un argument qui nous convainc, en sorte que si nous savons bien l'approfondir, il ne nous est plus possible de douter ; et une leçon qui nous instruit, en sorte que si nous nous appliquons à la bien comprendre, nous ne pouvons plus rien ignorer. Doute et ignorance, restes déplorables du péché de notre origine, mais dont je soutiens, encore un coup, que la foi de ce bienheureux disciple est le souverain préservatif, puisqu'elle dissipe tous nos doutes, en nous réduisant à la nécessité de croire, et qu'elle corrige toutes nos erreurs, en nous apprenant ce qu'il faut croire, et comment nous le devons croire. Après cela, n'ai-je pas droit de conclure que Dieu nous la présente aujourd'hui comme un remède qui doit pour jamais nous garantir de l'infidélité ? Voilà, chrétiens, en peu de mots, le raisonnement de saint Grégoire pape, qui, développé dans toute son étendue, aurait de quoi toucher les âmes les plus dures et les moins sensibles aux impressions de la foi, mais que j'abrège pour ne pas abuser de votre attention.

Saint Thomas a cru ; donc nous devons croire après lui : c'est la conséquence infaillible que tous les Pères de l'Eglise ont tiré de la confession de ce saint apôtre. Car enfin, disaient-ils, et avec raison, la foi de cet apôtre ne peut être suspecte, et le libertinage le plus défiant n'a rien à lui opposer. Il a cru ; ce n'est point par faiblesse, ce n'est point par légèreté, ce n'est point par une aveugle déférence au sentiment et au rapport des autres ; nous l'avons vu bien éloigné

de ces dispositions : il s'ensuit donc qu'il a cru, ou par un miracle de la grâce qui s'est fait en lui, ou par une évidence parfaite qu'il a eue de la résurrection de son maître. S'il a cru par un changement miraculeux qui s'est fait en lui, il n'en faut pas davantage pour me convaincre; car il n'y a que Dieu qui puisse avoir été l'auteur d'un pareil miracle; et quand le démon, ce qui n'est pas, aurait le pouvoir d'agir immédiatement sur les esprits des hommes, il n'aurait pas usé de ce pouvoir pour faire croire à saint Thomas ce qui relevait la gloire de Jésus-Christ, puisque le démon, capital ennemi de Jésus-Christ, bien loin de travailler à sa gloire, travaille de toutes ses forces à la détruire. Il fallait donc que ce fût Dieu même qui eût changé l'esprit et le cœur de saint Thomas, et qui, dans un moment, d'opiniâtre et d'inflexible qu'il était, l'eût rendu souple et docile : or, cela seul serait un miracle plus convaincant que tout ce qu'il y a jamais eu de plus miraculeux. Mais non, chrétiens, il n'y eut point proprement de miracle dans la conversion de saint Thomas. J'avoue qu'elle fut surnaturelle, puisqu'elle procéda d'une grâce surnaturelle; mais, supposé la faveur que Jésus-Christ fit à saint Thomas de se manifester à lui, de lui découvrir ses plaies, de lui permettre de les toucher, de lui parler, de lui faire des reproches, de le consoler et de l'instruire : supposé, dis-je, tout cela, ce ne fut point une chose surprenante que saint Thomas crût; et si nous avions été à sa place, quelque incrédules que nous soyons, nous aurions cru comme lui. Or, cette évidence de la résurrection de Jésus-Christ, qui dissipa en un instant tout ce que l'infidélité avait formé de nuages dans l'esprit de ce disciple, qui le remplit des lumières de la foi les plus vives et les plus brillantes : qui, faisant naître cette vertu dans son cœur, la fit aussitôt éclater par sa bouche, ou plutôt, pour parler avec saint Léon, qui, d'une bouche infidèle, tira cette excellente confession : *Dominus meus et Deus meus*; Mon Seigneur et mon Dieu : voilà ce que j'appelle le remède de notre incrédulité; car, qui ne croirait pas à un témoignage que la seule force de la vérité connue arrache à celui même qui la combattait avec plus d'obstination ?

Quand saint Paul, après sa conversion, prêchait le nom de Jésus-Christ dans les synagogues, l'Ecriture dit qu'il confondait les Juifs : *Confundebat Judæos* : pourquoi ? parce qu'ayant été le persécuteur déclaré du nom de Jésus-Christ, les Juifs ne pouvaient ni récuser, ni rejeter le témoignage qu'il rendait en faveur de cet Homme-Dieu. Car vous le savez, leur disait-il, mes frères, de quelle manière j'ai vécu dans le judaïsme, et avec quel excès de fureur je faisais la guerre à cette nouvelle Eglise que je reconnais aujourd'hui pour l'Eglise de Dieu. Il est vrai, j'étais alors infidèle comme vous, et plus rebelle aux lumières de la grâce que vous; mais c'est pour cela que Dieu a jeté les yeux sur moi, et que Jésus-Christ a voulu exercer envers moi ses miséricordes, afin que je devinsse un exemple qui vous obligeât à croire en lui. Oui, c'est lui-même qui m'a parlé, et qui,

par le plus étonnant de tous les prodiges, m'a mis dans la disposition où vous me voyez, qui m'a abattu pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer, qui, de blasphémateur que j'étais, m'a fait son apôtre, et qui, pour réparation des outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui serve de témoin auprès de vous. Ces paroles, dis-je, dans la bouche de saint Paul, avaient une vertu toute divine; et saint Luc ajoute que c'était assez qu'il assurât que Jésus-Christ était le Christ, pour fermer la bouche à tous les ennemis du nom chrétien : *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic est Christus* (Act. 9). Or, je dis le même de saint Thomas : pour confondre l'incrédulité sur le sujet de la résurrection, et par conséquent de la divinité de Jésus-Christ, saint Thomas n'avait qu'à se montrer, et qu'à dire hautement : C'est moi qui combattais cette résurrection, moi qui ai fait voir tant d'opposition à la croire, mais qui suis aujourd'hui forcé de la reconnaître, et qui ne veux plus vivre que pour la publier : il m'en coûtera la vie; mais trop heureux, si, par l'effusion de mon sang, je puis rendre à une si sainte vérité le témoignage que je lui dois : ce témoignage m'attirera la haine de toute ma nation; mais je compterai pour rien d'être exposé à toute la haine du peuple, pourvu que j'annonce la gloire de mon Dieu. Encore une fois, qui pouvait inspirer à cet apôtre des sentiments si généreux? était-ce préoccupation, était-ce intérêt, était-ce renversement d'esprit? ou plutôt n'est-il pas évident que ce ne fut rien de tout cela; et puisque la conversion de cet apôtre ne peut être expliquée qu'en disant que ç'a été l'effet, mais l'effet incontestable et palpable de la vérité qu'il avait vue, que nous reste-t-il à souhaiter davantage pour l'affermissement de notre foi?

Non-seulement la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc, mais une leçon qui nous instruit; et qui, après nous avoir réduits à la nécessité de croire, nous apprend encore ce que nous devons croire. Car, comme remarque Guillaume de Paris, par une seule parole, ce grand saint est devenu le théologien, le docteur, le maître de toute l'Eglise, a éclairci la foi de tous les siècles, a dissipé toutes les ténèbres dont la malignité de l'hérésie devait dans la suite des temps obscurcir nos principaux mystères. Et prenez garde, en effet, mes chers auditeurs : ce qui fait l'essentiel et le capital de notre foi, c'est de croire que Jésus-Christ est Dieu; sans cela point de christianisme, sans cela point de religion, sans cela point de grâce ni de salut. Fussions-nous des anges de lumière, fussions-nous des hommes de miracles, si nous ne confessons la divinité de Jésus-Christ, et si nous ne sommes prêts à mourir pour la défendre, nous sommes des anathèmes et des réprouvés. Quiconque divise Jésus-Christ, disait le bien-aimé disciple : *Omnis spiritus qui solvit Jesum* (Joan. 4); c'est-à-dire, quiconque reconnaissant Jésus-Christ pour homme, ne l'adore pas comme Dieu, devient dès-là et par là un antechrist : *Qui solvit Jesum, est antichristus* (*Ibid.*). Voilà ce qui nous justifie devant Dieu, et pour user des termes de l'Ecriture,

voilà ce qui nous rend victorieux du monde : la foi de la divinité de Jésus-Christ : *Quis est qui vincit mundum, nisi qui credit quoniam Jesus est Filius Dei* (1. Joan. 5)? Or, par qui nous est venue cette foi; ou plutôt, par qui cette foi nous a-t-elle été développée? par l'apôtre saint Thomas, qui, de tous les organes dont Dieu s'est servi pour nous révéler cet auguste mystère de la divinité de son Fils, est sans doute celui qui nous l'a déclaré plus nettement, plus positivement, plus absolument. Les autres se sont contentés d'attribuer à Jésus-Christ des qualités divines : l'évangéliste saint Jean nous a enseigné qu'il était le Verbe de Dieu ; Jean-Baptiste, son précurseur, nous l'a fait connaître comme agneau de Dieu ; saint Pierre, parlant au nom de tous, a protesté qu'il était Fils de Dieu ; saint Paul, pour comble d'éloge, nous l'a représenté revêtu de la forme de Dieu : il n'y a que saint Thomas qui, par une expression d'autant plus vénérable et plus authentique, qu'elle est plus simple et plus naturelle, l'ait nommé son Seigneur et son Dieu : *Dominus meus et Deus meus*. Cependant, chrétiens, c'est sur la simplicité de ce témoignage que notre foi est particulièrement établie. A tout le reste, l'impiété arienne opposait des détours et des subterfuges ; et quelque évidents que fussent les sacrés oracles en faveur de la divinité du Messie, si les partisans de l'arianisme ne pouvaient y résister, ils trouvaient moyen de les éluder. En vain saint Pierre avait dit : *Tu es Christus, Filius Dei vivi* ; ils prétendaient, quoique injustement, que, sans être Dieu, il pouvait, dans le sens même de ce passage, être appelé Fils de Dieu ; et la faiblesse de leurs réponses, sur un dogme aussi solidement fondé que celui-là, ne diminuait rien de leur opiniâtreté. Mais quand on leur produisait l'hommage que saint Thomas avait rendu à Jésus-Christ ressuscité, quand on les pressait par la force de ces termes : *Dominus meus et Deus meus* ; quand on leur faisait entendre que dans le style des Ecritures, jamais autre que Dieu même n'avait été traité de *mon Dieu* : *Deus meus*, la vérité l'emportait sur leurs artifices ; ces paroles, incapables d'interprétation, les déconcertaient ; pour peu qu'ils eussent de bonne foi, ils désespéraient de s'en pouvoir sauver ; et touchés de l'exemple du saint apôtre, ils se réduisaient souvent à faire au Sauveur du monde la même réparation que lui : *Dominus meus et Deus meus* ; Mon Seigneur et mon Dieu. Ce qui, selon la remarque de saint Hilaire, était l'abjuration la plus solennelle de l'arianisme, et comme la formule de la foi qui distinguait les orthodoxes de ceux qui ne l'étaient pas.

Ce n'est pas tout : saint Thomas a publié et annoncé cette foi dont il avait fait une si sainte profession ; et par le succès de ses prédications apostoliques, il nous a convaincus sensiblement de la vérité de ce qu'avait prédit le Fils de Dieu, savoir, que son Evangile serait prêché et reçu dans tout le monde : car c'est en effet par la ministère de saint Thomas, que l'on a vu cette prédiction accomplie, et c'est le premier d'entre les apôtres dont on a pu dire à la lettre : *In omnem terram exivit sonus eorum, et in fines orbis terræ verba eorum*

(Psal. 18); que sa voix a retenti jusqu'aux extrémités de la terre, et que, par lui, la foi s'est répandue jusque dans les pays les plus éloignés. Les autres, après avoir reçu le Saint-Esprit, se partagent dans les provinces voisines de la Judée; l'Italie, l'Egypte, l'Asie mineure, sont comme les bornes de leur apostolat; mais Thomas, animé d'un zèle plus vaste et plus étendu, embrasse un monde entier, ou plutôt pousse ses desseins et ses entreprises jusque dans un nouveau monde. Il ne lui suffit pas d'avoir converti les Parthes et les Mèdes; les Hircans et les Perses sanctifiés sont trop peu pour lui; il ne compte pour rien d'avoir porté le nom de Jésus-Christ dans tous les lieux que le héros de la Grèce a rendus célèbres par ses conquêtes : honteux d'en demeurer là, et de finir sa course où l'ambition de ce monarque termina la sienne, il pousse plus avant; il pénètre dans la région la plus intérieure de l'Inde; il prêche à des peuples dont le nom était à peine connu, et là, avec le secours du Dieu qui l'envoie, que fait-il? ô toute-puissante et divine foi, que ne pouvez-vous pas? il établit le culte d'un Dieu crucifié, il inspire à des hommes charnels l'amour de la croix, il confond la superstition, il renverse les idoles, il gagne à Jésus-Christ et à l'Evangile des millions d'infidèles. Ce que je dis n'est point fondé sur une de ces traditions obscures que l'infidélité conteste, et qui servent de matière à la critique des savants : ce sont de ces faits éclatants, dont rien n'a jamais effacé le lustre. Le sépulcre de saint Thomas, qui, suivant le rapport de saint Chrysostome, était, dès les premiers siècles du christianisme, aussi vénérable que celui de saint Pierre, est encore aujourd'hui ce qui entretient la piété et la ferveur de toutes les Eglises d'Orient. C'est là que cet homme de Dieu, saint François Xavier, passait les jours et les nuits en de profondes méditations qui le transportaient hors de lui-même; c'est là qu'il se remplissait de zèle; c'est là qu'embrasé d'une sainte ardeur que les cendres de cet apôtre excitaient, il partait pour aller combattre les ennemis de son Dieu, réveillant toute sa confiance et tout son courage par cette pensée, qu'il marchait sur les traces de saint Thomas, qu'il continuait son ouvrage, et que lui ayant été destiné pour successeur, il pouvait tout attendre de sa protection. Or, ce succès de l'Evangile, tel que je viens de le marquer, a, depuis, été considéré des Pères comme une des plus incontestables preuves de notre foi; et si, par là, notre apôtre nous a convaincus en nous faisant voir l'accomplissement de la parole et de la prédiction de Jésus-Christ, c'est par là même aussi qu'il nous a instruits : car qu'est-ce que cette foi qu'il a répandue dans le monde? une lumière qui a éclairé le monde, et qui, de siècle en siècle, s'est perpétuée jusqu'à nous. Oui, mes chers auditeurs, la même foi que saint Thomas a portée si loin au delà des mers, nous sert encore de flambeau pour guider nos pas et pour nous conduire; les mêmes vérités dont il a établi la créance parmi les nations, et en tant d'esprits indociles, d'esprits prévenus, d'esprits superbes et orgueilleux, c'est ce que nous professons comme les articles de notre religion, ce que nous suivons

comme les règles de notre vie, sur quoi nous nous appuyons comme sur les fondements de notre espérance. Heureux de l'avoir conservé, ce sacré dépôt, ou plutôt heureux que Dieu l'ait fait passer dans nos mains ; mais souverainement malheureux , si jamais nous venions à le dissiper ou à le perdre !

J'achève, et voici ce qui couronne la foi de saint Thomas, et ce qui y met la dernière perfection : cette foi qu'il a confessée hautement, qu'il a prêchée apostoliquement, il l'a enfin saintement et glorieusement consommée : par où ? par son martyre ; car ce qu'on a toujours regardé dans l'Eglise de Dieu, et avec raison, comme le plus signalé témoignage d'une foi parfaite, ou, si vous voulez, comme l'attachement le plus parfait à la foi, c'est de mourir pour elle, de lui sacrifier sa vie, et avec sa vie tous les intérêts humains, de la soutenir, malgré les menaces et les plus violentes persécutions, et de signer enfin de son sang la confession qu'on en fait. Or voilà ce que nous devons encore admirer dans notre généreux apôtre. Qui l'eût cru, chrétiens, lorsqu'on le voyait chancelant et incertain, opiniâtre et incrédule, doutant d'une des vérités fondamentales de la foi, et refusant de s'y soumettre, qu'il en serait un jour, non-seulement le prédicateur, mais la victime et le martyr ? Ce sont là, mon Dieu, de ces changements qu'opère la vertu toute-puissante de votre esprit, et que nous ne pouvons attribuer à nul autre principe. Cependant j'ajoute que, dans cet état, saint Thomas a plus que jamais de quoi nous convaincre et de quoi nous instruire : de quoi nous convaincre, parce que c'est dans cet état que son témoignage en faveur de la foi est moins suspect, et doit, par conséquent, avoir plus de force ; de quoi nous instruire, parce que c'est dans cet état que son exemple nous apprend ce que nous devons faire nous-mêmes pour la foi, et quel est, à l'égard de la foi, un de nos devoirs les plus essentiels. Attention, s'il vous plait, à l'un et à l'autre.

Je sais, mes chers auditeurs, qu'il y aurait toujours de la présomption et de l'injustice à soupçonner la fidélité des ministres de l'Evangile ; mais après tout, quand un homme prêche la foi sans danger, sans s'exposer, sans rien hasarder, quelque respectable que soit son ministère, il n'est pas évident que ses vues, dans l'exercice de son ministère, soient tout à fait épurées, ni que le seul zèle de la vérité le fasse parler : or, moins nous sommes certains de la droiture de ses intentions et de la pureté de ses vues, moins est-il propre à nous convaincre et à nous toucher ; mais quand je vois un apôtre percé de traits, comme saint Thomas, tout ensanglanté, et mourant pour confirmer la foi qu'il annonce, je me dis à moi-même : Quel autre intérêt que celui de la vérité pouvait l'engager à souffrir de la sorte et à s'immoler ? il fallait qu'il fût bien persuadé d'une religion qui lui coûtait si cher à défendre ; il fallait qu'il en eût des preuves bien fortes. Et à qui d'ailleurs puis-je plus sûrement et plus sagement m'en rapporter, qu'à celui même qui dut avoir été témoin oculaire de ce qu'il nous a appris et de ce qu'il a soutenu avec tant

de constance? Son témoignage, surtout en de pareilles conjonctures, est donc une conviction pour nous, comme son exemple est encore une instruction qui nous montre en quelles dispositions nous devons être nous-mêmes à l'égard de la foi.

Et en effet, chrétiens, telle doit être la préparation de notre cœur, et tel l'attachement à notre foi, que rien ne soit capable de nous en séparer. Il est vrai que nous ne sommes pas en ces temps où toutes les puissances du monde, liguées contre Jésus-Christ et son Evangile, employaient tout ce qu'elles avaient d'autorité et de force à poursuivre les fidèles. Nous ne sommes plus exposés au bannissement et à l'exil, aux fers et à la captivité, aux tourments et à la mort; nous pouvons faire une profession libre et publique de la sainte religion que nous avons embrassée dans notre baptême, et où nous avons été élevés. Mais aussi la profession que nous en faisons maintenant sans danger, et même avec honneur, pour avoir le degré de mérite et de perfection qui lui est essentiel et absolument nécessaire, doit être accompagnée d'une si ferme résolution, que nous soyons, avec le secours de Dieu, déterminés à courir tous les périls, à essuyer tous les opprobres, à endurer tout et à perdre tout, plutôt que de démentir jamais le saint caractère que nous portons. Or, mes frères, y a-t-il lieu de croire que vous soyez ainsi disposés, et si vous prétendez l'être, par quel monstrueux assemblage voulez-vous accorder avec une foi de créance et de spéculation, une infidélité de pratique et de mœurs? Prenez bien garde à ce que je dis : je demande d'abord s'il y a un fondement solide, pour penser que vous soyez dans cette disposition que votre foi exige indispensablement de vous; et mille preuves ne doivent-elles pas plutôt me faire juger que vous êtes dans une disposition toute opposée? car comment me persuaderai-je que vous auriez la force de tenir contre les menaces des tyrans et contre les efforts des persécuteurs de l'Evangile, quand vous n'avez pas seulement le courage de résister au respect humain; quand une parole et une vaine raillerie suffit pour vous arrêter et pour vous déconcerter; quand la moindre violence qu'il faut vous faire, pour accomplir les devoirs du christianisme, vous paraît insoutenable et vous désespère; quand, au lieu de vous élever contre l'audace de ces libertins qui, par leurs discours impies, osent profaner en votre présence ce qu'il y a de plus vénérable et de plus divin dans la religion, vous leur prêtez l'oreille, vous les écoutez avec attention, souvent avec plaisir; vous leur applaudissez, ou du moins, par un silence lâche et timide, vous les autorisez; quand vous-mêmes vous aimez tant à raisonner sur les mystères de la foi, à former des difficultés sur certains articles, à censurer certaines dévotions que la pieuse simplicité des fidèles a établies, et qu'un long usage dans l'Eglise a confirmées? Avec cela, dis-je, peut-on présumer que vous seriez prêts à livrer les mêmes combats que les martyrs, et à remporter les mêmes victoires?

Mais vous l'êtes, j'y consens, et je le veux supposer : quelle

alliance d'ailleurs prétendez-vous faire d'une foi de spéculation avec une infidélité d'action ? qu'est-ce qu'une foi stérile et sans œuvres ? l'apôtre saint Jacques ne nous l'a-t-il pas appris, que c'est une foi morte ? Et qu'est-ce donc encore, à plus forte raison, qu'une foi si sainte en elle-même et si pure, avec une vie toute mondaine et toute corrompue ? c'est-à-dire, qu'est-ce qu'une foi qui, dans ses maximes, combat tous les sens, et une vie où vous ne cherchez qu'à contenter les sens et qu'à satisfaire leurs désirs les plus déréglés ? qu'est-ce qu'une foi dont tous les principes vont à mortifier les passions et à les détruire, et une vie qui n'est employée qu'à nourrir les passions les plus honteuses, qu'à entretenir les plus criminelles habitudes, qu'à s'abrutir dans les plus infâmes plaisirs ? qu'est-ce qu'une foi qui ne nous enseigne que le mépris du monde et de nous-mêmes, que le renoncement aux biens temporels, que l'humilité, que la charité, que la patience ; et une vie où vous n'êtes attentifs qu'à vous agrandir dans le monde, où vous ne pensez qu'à vous distinguer selon le monde, où vous ne travaillez qu'à vous enrichir des trésors du monde ; une vie qui se passe en intrigues, en cabales, en procès, en querelles et en dissensions ? Je laisse un plus long détail que tant de fois j'ai déjà fait en d'autres discours ; et pour finir celui-ci, j'en reviens à cet avis important que donna Jésus-Christ à saint Thomas, et que je vous donne à vous-mêmes, *Noli esse incredulus, sed fidelis*. Préservons-nous des désordres de l'incrédulité, en nous soumettant à la foi ; soyons fidèles, et soyons-le d'esprit et de cœur. Soyons-le d'esprit, en nous rendant dociles aux vérités de la foi, et soyons-le de cœur par un zèle ardent pour la foi. Surtout conformons notre vie à notre foi, et honorons notre foi par notre vie ; que la foi soit la règle de toutes nos actions ; que la foi soit le remède de toutes nos passions ; que la foi soit le principe de toutes nos délibérations. Heureux, si nous croyons ainsi ! la foi, comme un guide infailible, nous conduira dans la voie du salut, et nous fera parvenir à l'éternelle félicité, que je vous souhaite, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT ÉTIENNE.



Stephanus, plenus gratiâ et fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo.

Étienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple. (ACTES, ch. 6.)

Il ne faut pas s'étonner, dit saint Chrysostome, s'il faisait des miracles et des prodiges, puisqu'il était plein de grâce et de force. Dans l'ordre des décrets et des dons divins, l'un s'ensuivait naturellement de l'autre ; et Dieu ne l'avait rempli de force et de grâce, que parce

qu'il en voulait faire, pour la gloire de l'Evangile et de la loi de Jésus-Christ, un homme de prodiges et de miracles. Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons aujourd'hui à considérer, et autant qu'il nous est possible, à imiter dans la personne du glorieux martyr dont nous célébrons la fête. Arrêtons-nous donc là, chrétiens, et n'entreprenons pas de rien ajouter à cet éloge. C'est le Saint-Esprit même qui en est l'auteur; et il n'appartient qu'à lui de donner aux saints les vraies louanges qui leur sont dues, parce qu'il n'y a que lui qui connaisse et qui discerne parfaitement leur sainteté. Or voici l'idée qu'il nous donne de celle de saint Etienne. Il a été plein de grâce et en même temps plein de force : plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère, et plein de force dans la consommation de son martyre. Cette double plénitude, que je regarde comme le caractère qui le distingue, et qui a fait tout son mérite devant Dieu et devant les hommes; cette plénitude de grâce qui a sanctifié sa vie, et cette plénitude de force qui a couronné sa mort; cette plénitude de grâce qui a rendu sa conduite si irrépréhensible et si édifiante, et cette plénitude de force qui a rendu sa patience et sa charité si héroïque; cette plénitude de grâce, en vertu de laquelle il a été un parfait ministre de l'Eglise de Jésus-Christ, et cette plénitude de force, en vertu de laquelle il a été, non-seulement le premier martyr, mais un des plus fervents martyrs de Jésus-Christ : n'est-ce pas, mes chers auditeurs, le partage le plus juste que je puisse me proposer dans ce discours, puisqu'il est renfermé même et si clairement exprimé dans les paroles de mon texte ? *Stephanus, plenus gratiâ et fortitudine.* Vous me demandez quels miracles en particulier a faits saint Etienne ? L'Ecriture ne nous le dit pas, et elle se contente de nous assurer qu'il en a fait d'éclatants dont le peuple a été témoin : *Faciebat prodigia et signa magna in populo.* Mais je me trompe : elle nous dit en particulier les miracles qu'a faits ce grand saint, et c'est à moi à vous les marquer; elle ne nous dit pas les malades qu'il a guéris, ni les morts qu'il a ressuscités; mais elle nous parle d'autres prodiges qui, pour être d'une espèce différente, ne méritent pas moins le nom de miracles; d'autres prodiges dont nous sommes encore plus sûrs, et qui sont plus capables de contribuer à notre édification : car elle nous dit les excellentes vertus que saint Etienne a pratiquées, les grands exemples qu'il nous a donnés, les signalées victoires qu'il a remportées sur le monde; et tout cela, pesé dans la balance du sanctuaire, est au-dessus des miracles mêmes. Elle ne nous dit pas ce qu'il a fait d'extraordinaire dans l'ordre de la nature; mais elle nous dit ce qu'il a fait de prodigieux dans l'ordre de la grâce : elle nous dit les miracles de sa sainteté, les miracles de sa sagesse, les miracles de sa constance, les miracles de son invincible charité. Revenons donc au plan de son panégyrique, que le Saint-Esprit même nous a tracé. Saint Etienne a été plein de grâce et plein de force. Il a été plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère; et je prétends que cela seul est un miracle de sainteté dont Dieu s'est servi, comme vous le

verrez, pour commencer à former les mœurs du christianisme naissant : *Stephanus, plenus gratiâ*; c'est la première partie. Il a été plein de force dans la consommation de son martyre; et je soutiens que cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble, qui ont obscurci tout l'éclat et toute la gloire des vertus du paganisme : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia*; c'est la seconde partie. Plein de grâce, il a édifié l'Eglise, et plein de force, il a ravi d'admiration non-seulement la terre, mais le ciel; plein de grâce, il a condamné nos désordres, et plein de force, il a confondu notre lâcheté : voilà tout tout mon dessein. Divin Esprit, soutenez-moi, afin que je puisse traiter dignement un si grand sujet, et donnez à mes auditeurs les dispositions nécessaires pour profiter des importantes vérités que je vais leur annoncer : c'est la grâce que je vous demande par l'intercession de votre sainte épouse, à qui j'adresse la prière ordinaire : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Je m'attache au texte sacré, et suivant la remarque de saint Chrysostome, je fais consister cette grâce dont saint Etienne fut rempli, dans les deux conditions que demandèrent les apôtres quand il s'agit d'établir et d'ordonner ceux qui devaient faire dans l'Eglise la fonction de diacres : car voici comme ils en parlèrent à tous les disciples assemblés : Choisissez, mes frères, leur dirent-ils, des hommes qui soient parmi vous d'une probité reconnue, et en même temps d'une sagesse consommée : *Considerate, fratres, viros ex vobis boni testimonii, plenos Spiritu sancto et sapientiâ, quos constituamus super hoc opus* (Act. 6). Probité et sagesse que saint Etienne posséda dans un éminent degré, et qui lui donnèrent non-seulement toute l'autorité, mais toute la grâce dont il eut besoin pour s'acquitter avec honneur du ministère qui lui avait été confié.

Il ne suffisait pas qu'il eût pour cela une probité véritable; mais il lui fallait une probité reconnue, une probité éclatante, une probité éprouvée, et à laquelle toute l'Eglise rendit hautement témoignage; car c'est ce qu'expriment ces paroles : *Viros boni testimonii* : pourquoi? parce qu'il était question d'un emploi aussi difficile et aussi délicat dans l'idée même des hommes, qu'il était saint devant Dieu. Je m'explique : saint Etienne fut choisi diacre, et même le premier des diacres : *Primicerius diaconorum*; ainsi l'appelle saint Augustin. Charge honorable, je l'avoue, mais qui l'engageait, par une indispensable nécessité, à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il était par office le dispensateur; l'autre, de gouverner les veuves, qui, renonçant au monde, se consacraient à Dieu dans l'état de la viduité, charge où la sainteté même trouvait des risques à courir, mais où Dieu voulait que saint Etienne servît d'exemple à tous les siècles futurs. Développons ceci, mes chers auditeurs, et tirons-en une des plus solides morales.

Comme dispensateur des biens de l'Eglise, Etienne était responsable de sa conduite à Dieu et aux hommes : première épreuve de sa vertu ; car les fidèles alors, par un esprit de pauvreté, vendant leurs fonds, et en apportant le prix aux pieds des apôtres ; les apôtres d'ailleurs, comme le témoigne saint Luc, s'en déchargeant sur les diacres, et leur en laissant la disposition, et saint Etienne, entre les diacres, ayant un titre de supériorité, par la prééminence de son rang : *Perindè primus*, dit de lui saint Chrysostome, *ut inter apostolos Petrus* : il s'ensuit qu'il disposait plus absolument que les autres des trésors de l'Eglise. Or, cet emploi, quoique saint, devait être pour plusieurs un fatal écueil, et pour les saints mêmes une dangereuse tentation : et en effet, déjà un apôtre s'y était perdu, et Dieu prévoyait qu'après lui bien d'autres s'y perdraient. Il prévoyait qu'une des plaies les plus mortelles dont serait affligé le monde chrétien, dans la suite des siècles, était l'énorme abus qu'on y ferait des revenus ecclésiastiques, qui sont proprement des biens consacrés par la piété des fidèles pour être le patrimoine des pauvres ; c'est-à-dire, il envisageait ces temps malheureux où les ministres de l'Eglise, dominés et corrompus par une aveugle cupidité, au lieu de distribuer aux pauvres ce patrimoine, le dissiperaient en se l'attribuant à eux-mêmes ; ces temps où l'avarice, l'ambition, le luxe ayant inondé jusqu'au sanctuaire, ce fonds destiné à la subsistance des membres de Jésus-Christ serait profané, et, si j'ose user de ce terme, prostitué à des usages mondains : Dieu, dis-je, prévoyait ce scandale. Il était donc nécessaire, ajoute saint Chrysostome, qu'à ce scandale, dont un apôtre réprouvé avait été l'auteur, Dieu opposât un exemple qui en fût le remède et le correctif : je veux dire un homme dont la fidélité irréprochable, dont le parfait désintéressement, dont l'exacte et inaltérable probité dans la dispensation des biens de l'Eglise, fût dès-lors pour ceux qui les posséderaient, une règle vivante et toujours présente, et servit au moins à confondre ceux qui viendraient à se relâcher de leurs obligations dans une matière aussi essentielle que celle-là. Or je l'ai dit, c'est dans cette vue que saint Etienne a été suscité de Dieu, et c'est ce qui fait une des principales parties de sa sainteté et de son éloge. On lui confie le trésor de l'Eglise, et il le ménage d'une manière qui lui attire, non-seulement l'approbation, mais la vénération de tout le peuple de Dieu. A peine est-il chargé de cet emploi, que les Grecs cessent de se plaindre, qu'on ne murmure plus contre les Hébreux ; que, sans distinction, les pauvres, soit étrangers, soit domestiques, sont abondamment secourus. La charité de ce saint diacre suffit à tout ; et avec une vigilance pleine d'équité, il fournit à tous les besoins d'une multitude qui, pour être par profession pauvre de cœur, n'était pas insensible à l'indigence, moins encore à la négligence de ceux qui y devaient pourvoir.

Ces biens de l'Eglise, entre les mains de saint Etienne, ne sont donc employés, ni à rassasier la cupidité, ni à entretenir la vanité, ni à satisfaire la sensualité ; mais il les partage selon la mesure de la

nécessité : ils ne deviennent pas dans la personne d'Etienne l'héritage de la chair et du sang, mais l'héritage de l'orphelin et de l'indigent ; Etienne n'en dispose pas comme maître, mais comme serviteur prudent et fidèle, qui se souvient qu'il en doit rendre compte lui-même au souverain Maître. Ah ! mes frères, s'écriait saint Bernard, déplorant les désordres de son siècle, que ne puis-je voir l'Eglise de Dieu dans cet ancien lustre, et dans cette pureté de mœurs et de discipline où elle était autrefois ! *Quis mihi det ut videam Ecclesiam Dei, sicut erat in diebus antiquis !* Et moi je dirais volontiers, touché du même zèle que ce grand saint : Que ne puis-je voir des hommes du caractère de saint Etienne, pourvus des bénéfices de l'Eglise ! des hommes, comme saint Etienne, pleins de religion et de justice ; des hommes aussi persuadés que saint Etienne des obligations attachées aux dignités dont ils sont revêtus ; des hommes aussi convaincus, que ces dignités et ces bénéfices les engagent à être les pères des pauvres ; qu'à cette seule condition, il leur est permis d'y entrer ; que l'Eglise a bien eu le pouvoir de leur en conférer les titres, mais qu'elle n'a jamais pu ni prétendu leur en donner l'entier et absolu domaine, qu'ils n'en sont les propriétaires que pour les autres, et qu'ils n'ont droit d'en recueillir les fruits que pour les répandre partout où il y a des misères à soulager ! que n'ai-je la consolation de voir des hommes pénétrés de ces vérités, et agissant selon ces principes ! C'est vous, Seigneur, qui les formez, ces dignes sujets, c'est vous, et vous seul qui pouvez faire revivre dans votre Eglise cet esprit de saint Etienne, que la corruption de l'esprit du monde semble y avoir éteint. Si ceux qui jouissent de ces sacrés revenus en comprenaient bien la nature, ils n'en craindraient jamais assez les conséquences ; bien loin de s'applaudir d'en avoir la possession, ils gémeraient sous le fardeau d'une telle administration ; bien loin d'en désirer la pluralité, ils en redouteraient même, pour m'exprimer de la sorte, la singularité et l'unité. Pourquoi ces biens sont-ils si funestes à plusieurs, et pourquoi leur attirent-ils la malédiction de Dieu ? parce qu'on ne pense à rien moins qu'au saint usage qu'il en faudrait faire ; parce qu'uniquement occupé des avantages temporels qu'on y recherche et qu'on y trouve, on s'en fait aux dépens des pauvres une matière continuelle de sacrilège et de larcin : je dis de larcin, en s'appropriant, par une criminelle usurpation, des aumônes que la charité des fondateurs avait destinées à l'entretien du troupeau de Jésus-Christ ; et c'est pour corriger cet abus, que je vous propose l'exemple de saint Etienne : exemple contre lequel ni la coutume, ni l'impunité, ni l'erreur, ne prescriront jamais, et qui seul suffira pour nous confondre au jugement de Dieu.

Non-seulement Etienne, en vertu de la commission qu'il avait reçue, était chargé du trésor de l'Eglise, mais de la conduite des veuves qui vivaient séparées du monde, et dévouées au culte divin. C'était à lui de les instruire, de les diriger, de les consoler, et par conséquent de traiter souvent avec elles, de les voir et de les écouter.

Or, c'est ici que Dieu mit encore à l'épreuve toute sa probité; c'est ici que parut avec éclat l'intégrité de ses mœurs, et que le témoignage public lui fut également avantageux et nécessaire : car ne vous persuadez pas que la charité, ni même que la sainteté des premiers chrétiens le dût garantir de la censure, s'il y eût donné quelque lieu. Au contraire, plus le christianisme était saint, plus devait-on être disposé à condamner sévèrement jusqu'aux moindres apparences. Outre que la charité de ces premiers siècles n'était pas exempte de toute imperfection humaine (car déjà la jalousie s'était glissée dans les cœurs, déjà l'esprit de dissension avait formé des partis); quelque sainte que fût l'Eglise, elle était composée d'hommes ainsi qu'elle l'est aujourd'hui, et l'on y jugeait à peu près des choses comme nous en jugeons : l'histoire de saint Etienne ne nous le prouve que trop. Il n'aurait donc pas évité les fâcheux et sinistres jugements que l'on eût faits de lui, s'il s'était démenti de l'inviolable régularité dont il faisait profession; mais c'est justement par cette régularité inviolable qu'il se soutient; et voici, mes chers auditeurs, ce que je vous prie de bien observer. Quoique l'engagement où se trouve saint Etienne de converser avec un sexe si faible lui-même, et si capable d'affaiblir les plus forts, soit une de ces fonctions qui, dans tous les temps, ont donné plus de prise à la médisance; par un effet tout opposé, c'est ce qui augmente l'opinion et la haute estime qu'on a conçue de sa personne. Sa réputation est si bien établie, que la plus rigide censure est forcée sur ce point de le respecter. Etienne, à la fleur de son âge, et dans l'exercice de son ministère, converse avec des femmes, dirai-je sans scandale? c'est peu, si vous le voulez; dirai-je sans reproche? c'est beaucoup; dirai-je sans soupçon? c'est encore plus; mais ce n'est point assez : car il le fait avec honneur, il le fait avec fruit, il le fait avec une édification qui se communique à toute l'Eglise : voilà ce qui approche du miracle. Voulez-vous voir, chrétiens, de quelle distinction et de quel poids est cette louange pour Etienne? souvenez-vous de ce qu'ont eu à essuyer les plus grands saints en de pareilles occasions; souvenez-vous de ce qu'il en coûta à saint Jérôme : c'était un homme vénérable, et par sa doctrine, et par son austérité, un homme crucifié et mort au monde, un homme dont la vie était une affreuse et perpétuelle pénitence. Toutefois quelles persécutions, quoique injustes, n'eut-il pas à soutenir? quels bruits, quoique mal fondés, la critique ne répandit-elle pas contre sa conduite? Malgré les sages précautions dont il usa dans la direction de ces illustres romaines qu'il avait gagnées à Dieu, de quelles couleurs, quoique fausses, n'entreprit-on pas de le noircir? de quelles apologies n'eut-il pas besoin pour justifier son zèle quoique saint, et ses intentions quoique pures? Quelles plaintes n'en faisait-il pas, et comment lui-même s'en est-il expliqué? Chose étrange (ce sont ses propres paroles dans une de ses épîtres), avant que je connusse Paule, tout l'univers se déclarait en ma faveur; il n'y avait point d'éloge qu'on ne me donnât, point de vertu qui ne fût en moi, point de place où je n'eusse droit de prétendre, jusque-là

qu'on me jugeait digne du souverain pontificat : *Antequàm domum sanctæ Paulæ nossem, totius in me urbis consonabant studia; dignus summo sacerdotio decernebar: dicebar humilis, sanctus, discretus.* Mais depuis, ajoutait-il, que j'ai commencé à honorer cette servante de Dieu, et à prendre soin de son âme, dès-là, par une bizarre révolution, tout s'est soulevé contre moi; on ne m'a plus trouvé aucun mérite; j'ai cessé d'être ce que j'étais, et toutes mes vertus m'ont abandonné : *Sed postquàm illam pro merito suæ castitatis colere cœpi, omnes me illicò deseruere virtutes.*

Que veux-je conclure de là, chrétiens? vous le voyez : que, comme il n'y a rien à quoi la censure s'attache plus malignement qu'à ce qui regarde ces fréquents entretiens des ministres de Jésus-Christ avec ses épouses; rien, où il soit plus difficile à un serviteur de Dieu d'avoir pour soi le suffrage du public, puisque les saints mêmes les plus autorisés, tel qu'était entre les autres saint Jérôme, y sont à peine parvenus; aussi n'est-il rien, où ce qui s'appelle exactitude de devoir, sainteté de mœurs, irrépréhensibilité de vie, soit plus nécessaire, et tout ensemble plus glorieux : c'est donc là ce qui fait la gloire de saint Etienne. Car, pourquoi est-il respecté, révééré, canonisé par la voix publique, dans un ministère où les autres sont si sujets à être calomniés et décriés? Ah! mes frères, répond saint Augustin, ne vous en étonnez pas; c'est qu'il était rempli de cette grâce qui rend les hommes parfaits selon Dieu et selon le monde : *Stephanus autem plenus gratiâ;* c'est que, pour correspondre à cette grâce, il avait toute la vigilance et tous les égards que demandait l'honneur de sa profession; c'est qu'agissant par le mouvement de cette grâce, il se comportait envers le sexe dévot comme un homme au-dessus de l'humanité, avec la pureté d'un ange, et la modestie d'une vierge, grave sans affectation, prudent sans dissimulation, mortifié et austère sans dureté, charitable et doux sans faiblesse; c'est qu'étant sanctifié par l'onction de cette grâce, on pouvait à la lettre dire de lui qu'il était cet ouvrier dont parle l'Apôtre, qui marche la tête levée, et qui ne fait rien dont il puisse rougir : *Operarium inconfusibilem* (II. Tim. 2). Pour cela, reprend saint Augustin, on lui donne la conduite des femmes, et par là il reçoit authentiquement le témoignage qu'on lui doit, de la plus épurée, de la plus solide et de la plus consommée vertu : *Virgo præponitur fœminis, et in hoc testimonium accipit integerrimæ castitatis;* par là il s'acquiert l'estime, non-seulement des domestiques de la foi, mais des étrangers; par là il triomphe de ses ennemis qui, transportés de fureur, après avoir fait de vains efforts pour opprimer son innocence, grincent des dents contre lui, parce que toutes les accusations dont ils le chargent se détruisent d'elles-mêmes, et ne peuvent rien contre cet honorable témoignage que lui rend malgré eux la vérité : *Dissecabantur cordibus suis, et stridebant dentibus in eum* (Act. 7). Par là, dis-je, il triomphe de la calomnie, et c'était aussi le grand moyen, le moyen unique d'en triompher; car, pour continuer à faire de cet éloge notre instruction particulière, prétendre

être à couvert de la médisance sous un autre voile que celui de l'innocence; espérer que les hommes nous épargneront, tandis que nous ne marchons pas dans les voies droites; croire qu'on excusera nos vices par la considération de nos personnes, c'est nous flatter, chrétiens, et nous méconnaître : fussions-nous les dieux de la terre, on nous jugera; et s'il y a du faible en nous, on nous condamnera. Il n'y a que la probité, et la probité reconnue, qui puisse être au-dessus des discours et des jugements du monde.

Venons au détail, et développons ce point de morale si naturellement enfermé dans mon sujet. Ainsi, mes chers auditeurs, prétendre, surtout dans le siècle où nous vivons, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte et constante régularité : pour une femme, par exemple, se persuader qu'elle pourra se donner impunément toute sorte de liberté, sans que l'on pense à elle, ni qu'on parle d'elle; qu'il lui sera permis d'entretenir tels commerces qu'il lui plaira, sans qu'on en tire des conséquences au préjudice de son honneur; qu'elle aura droit d'avoir, dans le monde, des liaisons dangereuses et suspectes, sans qu'on ait droit de s'en scandaliser; et que, quoi qu'elle fasse, on sera obligé à ne rien croire, à ne rien soupçonner, à ne rien voir; ou plutôt, qu'on sera obligé à s'aveugler soi-même, pour la supposer régulière et sage, n'est-ce pas une prétention aussi chimérique qu'injuste? cependant, c'est la prétention de tant de femmes mondaines. On veut avoir tout le crédit de la bonne vie, et toute la réputation de la vertu, sans qu'il en coûte de se contraindre, ni de s'assujettir à aucune règle; disons mieux : on veut avoir tout le crédit de la vertu et de la bonne vie avec toute l'indépendance du libertinage et du vice. Ainsi verrez-vous des femmes engagées dans des sociétés que la charité même la plus indulgente ne peut excuser, ni favorablement interpréter, se piquer néanmoins d'être exemptes de reproche, vouloir qu'on les estime telles, trouver mauvais qu'on n'en convienne pas, prendre à partie ceux qui en doutent, et qui se malédifient de leurs actions; et cela sous prétexte de l'obligation que Dieu nous impose de ne point juger. Obligation sur laquelle elles sont éloquentes, parce qu'elles y sont intéressées, sans considérer que, si ce principe avait toute l'étendue qu'elles lui donnent, les plus honteux désordres régneraient tranquillement dans le monde, puisqu'il ne serait plus permis d'en condamner les apparences, qui, néanmoins, en font tout le scandale, et que les apparences ainsi autorisées en fomenteraient les plus pernicioeux effets. Mais ce sont, me direz-vous, des jugements téméraires qu'on fait de moi; et moi je prétends que ce sont des jugements raisonnables, prudents, bien fondés. Ils peuvent être faux; mais, dans la conduite peu circonspecte que vous tenez, ils ne peuvent être téméraires; car vous devez savoir que tout jugement désavantageux n'est pas jugement téméraire, et que souvent, dans la matière dont je parle, moins de chose que vous ne pensez suffit pour nous mettre

en droit de prononcer. Et en effet, du moment que vous ne gardez pas les bienséances qui conviennent à votre état ou à votre sexe, et que vous vous donnez certaines libertés qui choquent les lois de la modestie et de la prudence chrétienne, vous justifiez tous les jugements que je fais de vous. Si je me trompe, en me scandalisant, vous êtes responsable devant Dieu de mon scandale et de mon erreur. Mais cet homme, ajoutez-vous, dont on me reproche la fréquentation comme un crime, est l'homme du monde à qui je dois le plus de reconnaissance, et qui m'a le plus sensiblement obligée. Que concluez-vous de là ? en est-il moins homme ? en est-il moins dangereux pour vous ? en êtes-vous moins un objet de passion pour lui ? n'est-ce pas pour cela même que vous devez le craindre, et que ce qui serait peut-être indifférent à l'égard d'un autre, doit à son égard alarmer votre conscience et vous troubler ? C'est en ceci, mes chers auditeurs, plus qu'en tout le reste, qu'il faut accomplir le précepte de l'apôtre, lequel nous ordonne de faire le bien, non-seulement devant Dieu, qui en est le juge, mais devant les hommes, qui en sont les témoins : *Providentes bona, non tantum coram Deo, sed etiam coram omnibus hominibus* (Rom. 12). Voilà en quoi S. Etienne s'est signalé, et ce qu'a opéré dans sa personne la grâce dont il était rempli : *Stephanus plenus gratia*.

Mais allons plus avant. J'ai dit qu'en prêchant Jésus-Christ, Etienne avait fait paraître dans son ministère une sagesse toute divine, et je n'en veux point d'autre preuve que cet incomparable discours qu'il fit dans la synagogue, lorsque, toutes les sectes du judaïsme s'étant élevées contre lui, il soutint seul la cause de Dieu et l'honneur de l'Evangile. Vit-on jamais dans un discours tant de dignité avec tant de modestie, tant de véhémence avec tant de douceur, tant de force avec tant d'insinuation, tant de fermeté avec tant de charité ; et ne fut-ce pas là le plus évident témoignage de la haute et sublime sagesse qui l'éclairait ? Avec cela, faut-il s'étonner s'il eut le don de persuader ou du moins de confondre les Juifs les plus passionnés pour leur loi ? Vous êtes infidèles à Dieu, leur disait-il, animé de zèle, et ne respirant que leur conversion (car pour votre édification, chrétiens, souffrez que je le rapporte ici en propres termes, ce discours de saint Etienne, qui, sans contredit, est un des monuments les plus authentiques du christianisme), vous êtes infidèles à Dieu ; mais je n'en suis point surpris, vous ressemblez à vos pères ; tel a été leur aveuglement et leur sort malheureux : ainsi ont-ils, par leur conduite, irrité Dieu dès les premiers temps. Voyez comme ils trahirent Joseph, le plus innocent des hommes, et la figure du Messie, en le vendant à des étrangers ; voyez comme ils traitèrent Moïse, leur législateur et leur chef, en murmurant contre ses ordres, en se révoltant, malgré ses miracles, en adorant un veau d'or pour lui faire insulte : c'était ce Moïse qui leur promettait un Dieu sauveur, et ils ne l'ont pas cru ; voyez comme ils ont reçu les prophètes : en est-il venu un seul, qu'ils n'aient pas persécuté ? dites-moi celui dont ils ont épargné le sang ? et

néanmoins ces prophètes étaient les députés de Dieu, et leur annonçaient la venue du Christ. Il n'est donc pas surprenant, concluait Etienne, que leur mauvais exemple vous ai séduits; mais ce que je déplore, c'est que vous ne vouliez pas enfin ouvrir les yeux; que vous ne profitiez pas de leur malheur, et qu'au lieu de vous rendre sages par la vue des châtimens que Dieu a exercés sur eux, vous remplissiez la mesure de leurs crimes, et vous deveniez encore plus coupables qu'eux : car ils n'ont fait mourir que les prophètes et les précurseurs du Messie, et vous avez crucifié le Messie même, et le Dieu des prophètes. C'est ainsi, dis-je, que saint Etienne pressait les Juifs, sans qu'aucun d'eux pût résister à la sagesse et à l'Esprit divin qui parlait en lui : *Et non poterant resistere sapientie et Spiritui qui loquebatur* (Act. 6). S'il eût dit tout cela avec fierté et d'une manière impérieuse, en les convaincant même par ses raisons, il les aurait aigris; mais parce qu'il était plein de sagesse, il accompagnait tout cela de tant de grâce, de ménagement, de respect pour leurs personnes, qu'il montrait bien que c'était en effet la sagesse qui parlait par sa bouche : *Viri fratres, et patres, audite* (Act. 7) : Mes frères, ajoutait-il, écoutez-moi : c'est pour votre salut que Dieu m'inspire le zèle dont je suis touché; je ne suis ni un inconnu ni un étranger à votre égard; je fais profession de la même foi que vous; je suis comme vous de la race d'Abraham, je vous honore tous comme mes pères; mais encore une fois, ne méprisez pas ma parole, rendez-vous à mes remontrances, et ne rejetez pas la grâce que Dieu vous offre par mon ministère. Il parlait, chrétiens, comme un ange du ciel, et ses ennemis mêmes apercevaient dans son visage je ne sais quoi de céleste : *Et intuebantur vultum ejus tanquam vultum angeli stantis inter illos* (Act. 7). Mais enfin, parce qu'il en voit quelques-uns, malgré de si salutaires avertissements, persister dans leur incrédulité, son zèle s'enflamme, et il en vient aux reproches et aux menaces : *Durâ cervice et incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis* (*Ibid.*); Allez, âmes indociles, esprits durs, cœurs incirconcis, vous êtes parvenus au comble de l'obstination, et il n'y a rien à attendre de vous qu'une éternelle résistance au Saint-Esprit, et à la vérité. Hé bien! confirmez vous dans votre malice, achevez ce que vos pères ont commencé, soyez des réprouvés comme eux : *Sicut patres vestri, ita et vos* (*Ibid.*). Autant de foudres, mes chers auditeurs, qui partaient de la bouche de saint Etienne, tandis que les Juifs confondus demeuraient dans le silence : pourquoi? parce que c'était la sagesse, non pas de l'homme, mais de Dieu, qui s'expliquait par l'organe de ce fervent prédicateur.

Or, à combien de pécheurs pourrais-je adresser ces reproches qu'Etienne faisait à une nation aveugle et rebelle? Il y a si longtemps, chrétiens, qu'on vous prêche dans cette chaire les vérités du salut : Dieu vous a envoyé des ministres de son Evangile, qui vous ont même persuadés, des prédicateurs éloquents et touchants, que plusieurs ont écoutés avec fruit. Si donc il y avait ici de ces cœurs in-

domptables et inflexibles, de qui saint Etienne parlait : *Durà cervice, et incircumcisis cordibus* ; Pourquoi, leur dirais-je, vous obstinez-vous à ne pas sortir de votre désordre, et pourquoi opposez-vous aux saintes maximes de la sagesse chrétienne dont on a soin de vous instruire, une fausse sagesse du monde qui est ennemie de Dieu ? car voilà, hommes du siècle, ce qui vous endurecit et ce qui vous perd. Comme les Juifs voulaient être sages selon leur loi, et non pas selon la loi de Jésus-Christ, vous voulez être sages selon le monde, prudents selon le monde, intelligents, prévoyants, habiles selon le monde ; vous voulez accorder Jésus-Christ avec le monde, son Evangile avec les lois du monde, son esprit avec l'esprit du monde : tout convaincus que vous êtes de vos devoirs envers Dieu, vous ne pouvez vous résoudre à aller contre le torrent du monde, vous craignez la censure du monde, vous vous faites une obligation et une nécessité de vous conformer aux usages du monde, et de vivre comme on vit dans le monde. Tel est le principe de cette dureté de cœur, qui, comme un obstacle invincible, arrête votre conversion : or, pensez-vous que ces Juifs soulevés contre Jésus-Christ, et dont saint Etienne avait entrepris de combattre l'infidélité, fussent plus coupables que vous dans leur endurecissement et dans leur impénitence ? je soutiens, moi, que votre endurecissement est, sans comparaison, plus criminel, et que, par mille endroits, leur impénitence a dû paraître devant Dieu plus excusable et plus pardonnable que la vôtre.

Non, mes chers auditeurs, ne nous flattons point : ces Juifs que saint Etienne a confondus, quelque idée que nous en ayons, étaient moins infidèles que nous. Ils péchaient par un faux zèle de religion, et nous péchons par un fonds de libertinage qui va souvent jusqu'à l'irréligion ; ils fermaient leurs oreilles et leurs cœurs à la parole de Dieu, et nous, par un outrage encore plus grand, nous n'entendons cette parole que pour en être les censeurs et les prévaricateurs ; ils résistaient au Saint-Esprit, mais dans un temps où le Saint-Esprit était à peine connu ; notre confusion est que, ce divin Esprit ayant rempli tout l'univers de ses lumières, et sanctifié le monde par sa venue, il trouve en nous la même résistance, et qu'après les merveilleux effets et les prodigieux changements dont son adorable mission a été suivie, on puisse encore nous dire : *Vos semper Spiritui sancto resistitis*. La source de ce dérèglement, je le répète, c'est cette malheureuse sagesse du monde dont nous sommes prévenus. Car avec cela il est impossible que Dieu se communique à nous, puisque cette sagesse du monde, selon saint Paul, est une sagesse charnelle, et que Dieu est un pur esprit. Tout ce que Dieu opère en nous, cette sagesse du monde le détruit : Dieu nous éclaire, et cette sagesse du monde nous aveugle ; Dieu nous anime et nous excite, et cette sagesse du monde nous rend froids et lâches ; Dieu nous donne des désirs de pénitence, et cette sagesse du monde les étouffe. Il faut donc, si je veux que l'Esprit de Dieu agisse en moi, que je renonce à cette fausse sagesse, et que la première règle de ma conduite soit la sagesse évangélique.

Non, je ne veux plus vivre selon les lois de cette sagesse mondaine que Dieu réprouve. Non-seulement je déteste les folies du monde, les extravagances du monde, mais la sagesse même du monde : car ce monde, ennemi de Dieu, est réprouvé jusque dans sa sagesse, et sa sagesse prétendue est son désordre capital. S'il affectait moins d'être sage, tout monde qu'il est, il serait moins corrompu, puisqu'il est évident que sa plus dangereuse corruption vient de l'orgueil que lui inspire la sagesse dont il se pique. Je veux donc, en m'attachant pour jamais à la maxime de l'Apôtre, devenir fou selon le monde, pour être sage selon Dieu ; passer pour insensé aux yeux du monde, afin d'être fidèle et chrétien aux yeux de Dieu : *Si quis videtur sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens* (1. Cor. 3). Revenons à l'éloge de saint Etienne. Vous l'avez vu plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère ; voyez-le maintenant plein de force dans la consommation de son martyre : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est un païen qui l'a dit, et la seule raison humaine, indépendamment de la foi, lui a suffi pour le comprendre : il n'y a point de spectacle plus digne de Dieu, qu'un homme aux prises avec la mauvaise fortune, et qui triomphe par sa constance de ses disgrâces et de ses malheurs : *En spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus, vir compositus cum malâ fortunâ* (Senec.). Je puis, chrétiens, pour la gloire de notre religion, enchérir sur la pensée de ce philosophe, et vous faire voir dans la personne de saint Etienne un spectacle encore plus divin ; je veux dire un homme, non pas simplement aux prises avec la mauvaise fortune, mais livré à la cruauté et à la rage de tout un peuple qui l'accable de coups, et dont il triomphe par son héroïque patience ; un homme vainqueur de soi-même, et qui, supérieur à tous les sentiments de la nature, triomphe de la haine de ses ennemis par son héroïque charité : deux miracles où notre saint a fait éclater cette force dont il était rempli : *Plenus fortitudine, faciebat prodigia et signa magna in populo* ; deux prodiges dignes de l'attention de Dieu : *Spectaculum ad quod respiciat intentus operi suo Deus* : le prodige de la patience de saint Etienne dans toutes les circonstances de sa mort, et le prodige de sa charité envers les auteurs de sa mort. Or, si ces deux prodiges ont servi de spectacle à Dieu, pouvez-vous, mes chers auditeurs, être assez attentifs à les contempler, tandis que je vous les propose comme des modèles qui doivent vous instruire et vous édifier.

Saint Etienne est le premier qui ait souffert la mort pour Jésus-Christ ; c'est-à-dire, qu'il a été le premier témoin de la divinité de Jésus-Christ, le premier confesseur de son nom, le premier martyr de son Evangile, le premier combattant des armées de Dieu, en un mot, le premier héros du christianisme et de la loi de grâce. Ainsi l'Eglise le reconnaît-elle dans la solennité de ce jour ; et afin que

vous ne pensiez pas que cette primauté soit un vain titre qui n'ajoute rien au mérite du sujet, souvenez-vous de ce qui arriva en figure au peuple Juif, lorsque, poursuivi par Pharaon, il se trouva réduit à la nécessité inévitable de traverser la mer Rouge, pour se délivrer de l'oppression et de la servitude des Egyptiens. C'est saint Chrysostome qui fait cette remarque. Moïse, par une vertu divine, ayant étendu sa main sur les eaux, les avait déjà divisées, et montrait aux Israélites, dans la profondeur de cet abîme qui venait de s'ouvrir à leurs yeux, le chemin qu'ils devaient prendre, et qui les devait sauver. Toutes les tribus étaient rangées en ordre de milice; mais, quelque confiance qu'ils eussent tous dans la protection de leur Dieu, chacun frémissait à la vue de ce passage; les flots élevés et suspendus de part et d'autre faisaient trembler les plus hardis. Que fait Moïse? pour les rassurer et les fortifier, il marche le premier, il entre dans ce gouffre affreux, le franchit, arrive heureusement à l'autre bord, et détermine par son exemple et par son intrépidité tout le reste du peuple à le suivre : figure dont voici l'accomplissement dans saint Etienne. Le Sauveur du monde qui fut souverainement et par excellence, le conducteur du peuple de Dieu, mourant sur la croix, avait ouvert à ses élus, pour arriver au terme du parfait bonheur, une voie aussi difficile que nouvelle, savoir, la voie du martyre, qui, selon la pensée des Pères, devait faire, par l'effusion du sang, comme une espèce de mer Rouge dans l'Eglise. Un nombre infini de chrétiens étaient destinés à essayer, si je puis parler de la sorte, le passage de cette mer; mais, parce qu'ils étaient faibles, il fallait les encourager et les soutenir. Qu'a fait Dieu, ou plutôt qu'a fait saint Etienne, suscité de Dieu pour être leur chef après Jésus-Christ? Comme un autre Moïse, il s'expose le premier, il marche à leur tête, il les attire par son exemple, en leur faisant voir que la mort endurée pour Dieu, que la voie du sang répandu pour le nom de Jésus-Christ, est un chemin sûr qui conduit à la gloire et à la vie : et voilà ce qui lui acquit la qualité de *prince des martyrs*. Après lui tous les autres sont devenus inébranlables, et les plus sanglantes persécutions ne les ont point étonnés; mais ils marchaient sur les pas de saint Etienne : c'était saint Etienne qui les animait tous; et, s'il m'est permis de le dire, ils participaient tous à la plénitude de sa force : *Plenus fortitudine*.

Ce n'est pas assez : outre qu'il souffre le premier, il souffre, de tous les genres de martyre, un des plus cruels; car on le condamne à être lapidé : supplice prescrit pour punir le plus grand des crimes, qui fut le blasphème contre la loi, dont on accusait Etienne. Que dis-je ? ce supplice eut quelque chose encore pour lui de singulier, et le voici : au lieu d'y procéder dans l'ordre et selon les formes de la justice, on le fait avec emportement et avec fureur : *Et impetum fecerunt unanimiter in eum* (Act. 7). On se jette sur ce saint diacre, on l'outrage et on l'insulte, on l'entraîne hors de la ville; et là, sans nul sentiment d'humanité, après avoir déchargé sur son sacré corps une grêle de pierres, on le laisse expirer dans les plus violentes

douleurs. Que vit-on jamais de plus barbare? mais aussi vit-on jamais rien de plus surprenant que la patience de cet illustre martyr? Sous cette grêle de pierres, il demeure ferme et immobile; il conserve au milieu de son tourment toute la tranquillité et toute la paix de son âme; il s'entretient avec Jésus-Christ, il lui recommande les besoins de l'Eglise, il pense à la conversion de saint Paul. Quel miracle de force! il est si grand, que le Fils de Dieu en veut être lui-même spectateur; car c'est pour cela qu'il se lève de son trône, et que, touché de ce prodige, il se tient debout pour le considérer: *Video cœlos apertos, et Filium hominis stantem à dextris Dei (Ibid)*. Il ne se lève pas, dit saint Ambroise, pour compatir à saint Etienne: une si heureuse mort n'était pas un objet de compassion; mais il se lève pour voir combattre son serviteur, dont il regarde la patience comme son propre triomphe: *Surgit exultans de victoriâ famuli sui, et illius patientiam suam ducens triumphum*, il se lève pour être plus prêt à recevoir dans le sein de la gloire ce généreux athlète de la foi: *Surgit, ut paratior sit ad coronandum athletam*. Car c'est bien ici, Seigneur, que vous vérifiâtes à la lettre ces paroles du psaume: *Posuisti in capite ejus coronam de lapide pretioso* (Psalm. 20). Les Juifs accablaient Etienne de pierres, et vous vous serviez de ces pierres pour le couronner; ils lui en faisaient un supplice, et vous lui en faisiez un diadème d'honneur; leur cruauté semblait être de concert avec votre magnificence; vous vouliez mettre sur sa tête une couronne de pierres précieuses, et ils vous en fournissaient la matière: en effet, quelles pierres furent jamais plus précieuses que celles qui produisirent à l'Eglise ce premier martyr de notre religion?

Or, pour nous appliquer ceci, chrétiens, savez-vous ce qui m'afflige? c'est la comparaison que je fais de notre lâcheté avec cette force héroïque de saint Etienne. Je dis de notre lâcheté, soit dans les maux de la vie que nous avons à supporter, soit dans les biens dont nous avons à user, puisque, dans l'un et dans l'autre état, nous la faisons également paraître: car voilà, mes chers auditeurs, ce que nous devons aujourd'hui nous reprocher devant Dieu. Saint Etienne, avec un courage invincible, a soutenu le plus rigoureux martyr, et nous, dans les moindres épreuves, nous témoignons des faiblesses honteuses: une légère disgrâce, une contradiction, une humiliation, nous fait perdre cœur; et de là viennent ces abattements, ces chagrins, ces impatiences et ces désespoirs où notre vie se passe. De là ces troubles qui nous agitent, qui nous désolent, qui nous ôtent toute l'attention à nos devoirs les plus essentiels, qui nous causent de mortels dégoûts pour les plus saints exercices de la piété, qui nous mettent dans une espèce d'impuissance de nous élever à Dieu, qui ébranlent jusqu'aux fondements de notre foi, et qui nous font non-seulement croire que Dieu nous abandonne, mais souvent douter s'il y a un Dieu et une Providence: ne considérant pas, aveugles et insensés que nous sommes, et ne voyant

pas que c'est par là même que nous devons être convaincus qu'il y a un Dieu qui nous gouverne, et une Providence qui veille sur nous, puisqu'il est vrai qu'à notre égard, comme à l'égard de saint Etienne, les persécutions et les croix sont la précieuse matière dont notre couronne doit être formée; que sans cela le royaume de Dieu ne serait plus cette place de conquête qui ne peut être emportée que par violence; que c'est pour cela que nous sommes les enfants des saints, et que nous n'avons pas encore résisté comme eux jusqu'à verser du sang.

Tel est, dis-je, le premier sujet de ma douleur, et voici l'autre encore plus touchant : saint Etienne, plein de force, a triomphé des tourments et de la mort; et nous, tous les jours, nous sommes vaincus par la mollesse et par les douceurs de la vie. Ah ! mes frères, disait saint Cyprien, parlant au peuple de Carthage, il est bien étrange que la paix dont jouit présentement l'Eglise n'ait servi qu'à nous corrompre et à nous pervertir. Tant que la persécution a duré, nous étions vifs et ardents; mais maintenant que le christianisme respire, nous languissons; nous n'avons plus à combattre que nous-mêmes, et nous succombons; nos vices sont nos seuls persécuteurs, et nous leur cédon. C'est l'oisiveté qui nous affaiblit, c'est la prospérité qui nous relâche, c'est le plaisir qui nous enchante : *Et nunc frangunt otia, quos bella non vicerant*. Je vous dis de même, mes chers auditeurs : notre confusion est que la foi ayant été, dans les martyrs, victorieuse de la barbarie et de l'inhumanité, elle soit aujourd'hui dans la plupart des chrétiens esclave de la volupté et de la sensualité; car il faut l'avouer et en rougir, on ne sait plus de nos jours ce que c'est que la force chrétienne, on ne pense pas seulement à résister au péché, on ne se met pas même en défense contre l'iniquité du siècle. Des trois ennemis du salut que l'apôtre nous marque, le démon, la chair et le monde, le plus redoutable c'est la chair; mais, bien loin de la traiter en ennemie, on la flatte, on l'épargne, on la nourrit autant qu'il est possible dans les délices, et l'on se trouve ensuite honteusement asservi et livré à ses désirs impurs : le plus artificieux, c'est le démon, et bien loin d'être en garde contre lui, on est d'intelligence avec lui, on se plaît à en être tenté, ou plutôt, on se suscite à soi-même des tentations plus dangereuses que toutes celles qui viennent de lui : le plus contagieux, c'est le monde, et bien loin de le fuir, on le recherche, on l'idolâtre, on en veut être approuvé et applaudi, on se fait un mérite de s'y attacher. Ces armes spirituelles dont le même saint Paul voulait que nous fussions revêtus, pour repousser des ennemis si formidables, c'est-à-dire, ce bouclier de la foi, cette cuirasse de la justice, ce glaive de la parole de Dieu, on se rend tout cela inutile, parce qu'on n'en fait aucun usage. Ces moyens établis de Dieu, pour se fortifier contre les attaques et les ruses du tentateur, c'est-à-dire, la pénitence, la vigilance, la persévérance dans la prière et dans les bonnes œuvres, ne nous servent à rien, parce qu'on refuse de les

prendre : on se rebute de tout, on s'effraie de tout ; les moindres difficultés sont des monstres pour nous, et de spécieux prétextes pour ne rien entreprendre, ou pour tout quitter. Ce n'est pas qu'on n'en ait des remords, ce n'est pas qu'on ne s'aperçoive bien que le relâchement où l'on vit est directement opposé à l'esprit de l'Evangile ; mais on se contente d'en accuser sa faiblesse, sans l'imputer jamais à son infidélité, ni à sa malice. Votre faiblesse, mon cher auditeur ? et à qui est-ce de la vaincre qu'à vous-même ? Or, quelles violences vous faites-vous, quelles victoires remportez-vous ? vous êtes faible dans les moindres rencontres ; mais que serait-ce donc s'il fallait rendre à votre Dieu le témoignage que lui ont rendu les martyrs ? auriez-vous le courage de souffrir comme eux ? et pour juger si vous l'auriez alors, l'avez-vous dès à présent ? si vous ne l'avez pas, êtes-vous chrétien ? si vous l'avez, que ne le faites-vous voir dans les occasions que Dieu vous en fournit ? C'est-là ce que saint Etienne vous prêche ; et je vous annonce, moi, que quand la voix de son sang ne le dirait pas, les pierres dont les Juifs le lapidèrent, vous le feront entendre malgré vous dans le jugement de Dieu : *Dico vobis, quia lapides clamabunt* (Luc. 19).

Je dis plus : parce que saint Etienne était plein de force, j'ajoute qu'il a triomphé d'un autre ennemi plus difficile encore à vaincre que la mort, qui est la passion de la vengeance ; et voilà le prodige de sa charité. Si je vous disais qu'il s'est contenté de pardonner à ses ennemis, en ne leur voulant point de mal, peut-être vous flatteriez-vous d'accomplir aussi bien que lui la loi de la charité parfaite : car c'est, dans le style du monde, à quoi communément on la réduit. Cet homme m'a offensé, et je lui pardonne, mais qu'on ne me demande rien davantage ; j'oublie l'injure qu'il m'a faite, mais qu'on ne me parle point de lui ; je ne lui ferai nul tort, mais qu'il n'attende de moi nulle grâce. Fantôme de charité dont on se laisse aveugler jusqu'à s'en faire une fausse conscience. Mais quand, pour vous détromper d'une erreur si pernicieuse, je vous dis que saint Etienne a voulu du bien à ceux qui le lapidaient ; quand je vous dis qu'il les a aimés jusqu'à se faire leur intercesseur auprès de Dieu, jusqu'à prier Dieu pour eux avec plus de zèle que pour lui-même, jusqu'à leur obtenir, par son crédit, des grâces insignes, qu'avez-vous à répondre, et que pouvez-vous opposer à cet exemple ? Oui, mon cher auditeur, c'est à cet exemple que j'en appelle de toutes les maximes que vous inspire le monde, pour vous justifier à vous-même vos vengeances : saint Etienne a aimé ses ennemis ; il n'avait garde de les haïr, dit saint Augustin, car il savait qu'il leur était redevable de toute sa gloire, et que c'était par eux que le royaume du ciel lui était ouvert : *Nesciebat iis irasci, per quos sibi videbat regni cœlestis aulam aperiri*. Si vous agissiez dans les vues de la foi, ce seul motif suffirait pour étouffer tous les ressentiments qui se forment dans votre cœur. En effet, cet homme que vous prétendez être votre ennemi ; cet homme qui vous a piqué, qui vous a raillé, qui vous a décrié et calomnié ; cet homme qui vous a

rendu et qui vous rend sans cesse de mauvais offices, est celui que la Providence a destiné pour être un des instruments de votre salut, pour être un moyen de votre sanctification, pour servir à vous faire pratiquer ce qu'il y a de plus méritoire et de plus saint devant Dieu. Or, en cette qualité, quoique d'ailleurs votre ennemi, n'est-il pas juste que vous l'aimiez et même que vous le respectiez. Non-seulement saint Etienne a aimé ses persécuteurs, mais il les a aimés parce qu'ils étaient ses persécuteurs. Que font les Juifs, en le lapidant? Ecoutez la pensée de saint Fulgence, qui vous paraîtra aussi solide qu'ingénieuse : Etienne, dit ce Père, comme premier martyr du christianisme, est une des pierres vivantes dont Jésus-Christ commence à bâtir son Eglise, et les Juifs, qui sont eux-mêmes des cœurs de pierre, frappant cette pierre mystérieuse, en font sortir les étincelles de la charité et de l'amour divin : *Dùm lapidei Judæi Stephanum percutiunt, ignem ex eo charitatis eliciunt*. Excellente idée d'une charité vraiment chrétienne. Aimer ceux qui vous font du bien, ceux qui sont dans vos intérêts, ceux qui vous servent et qui vous plaisent, c'est la charité des païens, et pour cela il ne faut point avoir recours à l'Evangile; mais aimer ceux qui vous haïssent, ceux qui vous persécutent, ceux qui vous oppriment, et les aimer, lors même qu'ils travaillent avec plus d'ardeur et qu'ils sont même plus obstinés à vous opprimer, c'est la charité du chrétien, c'est l'esprit de votre religion, c'est ce qui doit vous discerner du juif et de l'infidèle : sans cette charité parfaite, dont Jésus-Christ a été le modèle et le législateur, en vain seriez-vous aussi mortifié et aussi austère que les plus fervents religieux ; pour un homme du monde comme vous, voilà en quoi consiste votre essentielle austérité et votre première mortification.

Ah ! chrétiens, n'admirez-vous pas jusqu'où va la force de ce prodigieux amour d'Etienne pour ses ennemis ? Pendant qu'ils le lapident, il intercède pour eux, il demande grâce pour eux, il plaide leur cause, et il la plaide si éloquemment, dit saint Augustin, qu'il paraît bien que c'est la charité même, et le Saint-Esprit qui parle par sa bouche. Seigneur, s'écrie-t-il en s'adressant au Fils de Dieu, ne leur imputez pas ce péché : c'est vous-même qui, sur la croix m'avez appris, par votre exemple, à tenir ce langage ; et je ne crains point que ma prière, en faveur de ces malheureux, soit téméraire et présomptueuse, puisqu'elle est conforme à la vôtre et fondée sur la vôtre. Il est vrai que leur crime est grand ; mais souvenez-vous que vous avez prié votre Père pour la rémission d'un crime mille fois encore plus grand : car vous étiez le maître, et je ne suis que le serviteur et le disciple. J'ai donc droit d'espérer que, puisque vous avez vous-même jugé digne du pardon l'attentat et le déicide commis dans votre adorable personne, l'outrage qu'on me fait aujourd'hui ne sera point irrémissible ; et qu'après que vous avez dit pour ceux qui vous crucifiaient : *Pater, dimitte illis* (Luc. 23), je puis dire pour les auteurs de ma mort : *Domine, ne statuas illis hoc peccatum* (Act. 7). C'est ainsi que la charité de saint Etienne cherche

à excuser et à disculper ses ennemis. Cela vous paraît héroïque; et moi je soutiens que cet héroïsme bien entendu, n'est point un simple conseil, mais un précepte, et que si vous ne priez sincèrement et de bonne foi pour vos plus cruels ennemis, il n'y a point de salut pour vous. N'est-ce pas ce que vous enseigne l'Evangile, et n'y avez-vous pas lu cent fois ces paroles si expresses : *Orate pro persecutibus vos, ut sitis filii Patris vestri* (Matt. 5); Priez pour ceux qui vous outragent, afin que vous soyez les enfants de votre Père céleste. Pouvait-on vous déclarer ce point en des termes plus forts? n'est-ce pas la règle que saint Etienne a suivie? en avez-vous une autre que lui? l'entendez-vous mieux que lui, pensez-vous et prétendez-vous qu'il vous en coûte moins qu'à lui?

Qu'il est important, chrétiens, de méditer souvent ces vérités! Je vous ai dit que saint Etienne avait prié pour ceux qui le lapidaient, avec plus de zèle que pour lui-même. C'est ce qui paraît encore dans la description que saint Luc nous a faite de son martyre : car pourquoi pensez-vous que ce saint diacre, après s'être tenu debout en recommandant son âme à Dieu, fléchisse les genoux pour recommander le salut de ses bourreaux : *Positis autem genibus* (Act. 7)? c'est qu'il sait que dans cette posture il sera plus en état d'être exaucé, et d'obtenir pour eux miséricorde. Il avait donc pour ses ennemis, conclut saint Bernard, une charité plus ardente que pour sa propre personne : *Ampliores ergo pro inimicis, quam pro seipso, habebat sollicitudinem*. Mais de plus, pourquoi hausse-t-il alors la voix, et pousse-t-il un grand cri vers le ciel : *Clamavit voce magna*? pour empêcher, répond le cardinal Pierre Damien, que les cris des Juifs n'aillent jusqu'à Dieu, et n'attirent sur eux sa vengeance. Les Juifs criaient par un emportement de fureur, et saint Etienne par un excès de charité : *Clamor lapidantium, furoris erat; clamor Stephani, pietatis*. Or il fallait, ajoute ce Père, que le cri de la charité l'emportât sur les cris de la fureur, et c'est ce qui arrive : la voix de saint Etienne est si forte, qu'elle se fait seule entendre; Dieu n'a d'oreilles que pour lui, et il est si touché de sa prière, qu'il ne peut, ce semble, lui résister, et qu'il répand sur les plus indignes sujets ses grâces les plus abondantes. C'est de là que Saul, le plus violent persécuteur de l'Eglise, est changé en un apôtre, et devient un vaisseau d'élection, comme si Dieu avait entrepris de seconder, par le plus éclatant miracle de sa miséricorde, les prodiges de la charité d'Etienne : car c'est à la charité d'Etienne qu'était attachée la prédestination, la vocation, la conversion de Paul; puisqu'il est vrai, comme l'a remarqué saint Augustin, que si saint Etienne n'eût prié, l'Eglise n'aurait pas eu ce docteur des nations et cette grande lumière : *Si Stephanus non orasset, Ecclesia Paulum non haberet*. Or, tirez la conséquence pour vous-mêmes, mes chers auditeurs, et prenez pour un des signes les plus certains de votre prédestination bienheureuse, cette charité envers vos ennemis. Vous êtes pécheurs, et peut-être au moment que je

vous parle, votre conscience est-elle dans un désordre qui vous doit faire trembler; mais espérez tout, si vous pouvez vous résoudre à aimer chrétiennement cet homme qui s'est tourné contre nous, et dont vous avez reçu une injure qui vous blesse : car cette victoire que vous remportez sur vous-mêmes, ce sacrifice que vous faites de votre ressentiment, est une preuve convaincante que vous aimez Dieu; et dès que vous aimez Dieu, vous êtes en grâce avec Dieu.

Ce fut en achevant sa prière, que saint Etienne s'endormit paisiblement dans le Seigneur : *Cùm hæc dixisset, obdormivit in Domino* (Act. 7). Et il était juste, reprend saint Augustin, qu'il mourût de la sorte, et qu'il ne survécût pas à une prière si sainte. Qu'aurait-il pu dire, ou qu'aurait-il pu faire dans la suite d'une plus longue vie, qui approchât du mérite d'une telle charité? C'est par là même aussi que je finis, chrétiens, en vous conjurant d'imiter la charité de ce saint martyr, de l'exercer comme lui, cette charité si digne de la perfection et de l'excellence de votre foi; cette charité que le paganisme n'a point connue, et que la nature ne peut inspirer. Pardonnons, afin que Dieu nous pardonne : car il nous traitera avec la même indulgence que nous aurons eue pour les autres; il nous rendra bien pour bien et grâce pour grâce; autant que nous aurons remis d'offenses, autant il nous en remettra; disons mieux : pour une offense remise, il nous remettra toutes les nôtres, et nous couronnera dans son royaume éternel, que je vous souhaite, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE S. JEAN L'ÉVANGÉLISTE.



Conversus Petrus, vidit illum discipulum quem diligebat Jesus sequentem, qui et recubuit in cœna super pectus ejus.

Pierre se retournant, vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, et qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein. (S. JEAN. ch. 20)

Tel est, chrétiens, en deux mots, l'éloge du bienheureux apôtre dont nous solennisons la mémoire en ce saint jour : voilà ce qui nous le doit rendre vénérable; ce qui nous doit inspirer pour lui, et un profond respect, et une tendre dévotion. C'est le disciple que Jésus aimait : caractère qui le distingue, et qui lui donne entre tous les saints de la loi de grâce un rang si élevé. Saint Jean fut appelé comme les autres à l'apostolat; il porta, comme saint Jacques, le nom d'*Enfant du tonnerre*. Ezéchiël nous le présente comme l'aigle entre les évangélistes : son *Apocalypse* en a fait le premier et le plus éclairé de tous les prophètes du Nouveau Testament; il a souffert une cruelle persécution pour Jésus-Christ, et mérite d'être mis au nombre de ses plus zélés martyrs; il tient, dans le culte que nous lui rendons, une

place honorable parmi les vierges ; les Eglises d'Asie l'ont reconnu pour leur patriarche et leur fondateur ; mais tout cela ne nous donne point de sa personne l'idée singulière qu'expriment ces paroles de mon texte : *Discipulus quem diligebat Jesus* ; Le disciple que Jésus-Christ aimait. Attachons-nous donc à cette idée, et puisque la règle la plus sûre pour louer les saints, est de nous proposer leur sainteté comme le modèle de la nôtre, ne nous contentons pas de dire que saint Jean a été le bien-aimé disciple de Jésus, et pour parler de la sorte, son disciple favori ; mais examinons comment il est parvenu à cette faveur, de quelle manière il en a usé, les effets qu'elle a produits en lui, et de là, tirons de quoi nous édifier et nous instruire. Car, quelque imparfaits et quelque éloignés que nous soyons des voies de Dieu, nous devons, mes chers auditeurs, aspirer nous-mêmes à la faveur de Jésus-Christ ; et de tous les saints qui l'ont possédée, il n'y en a point dont l'exemple soit plus propre à nous y conduire, à nous y disposer, à nous y former, que celui du glorieux apôtre dont j'entreprends le panégyrique. Ainsi, je veux aujourd'hui vous enseigner l'important secret de mériter la faveur de Jésus-Christ, de trouver grâce devant ses yeux, d'être de ses disciples bien-aimés, et de lui plaire. Fasse le ciel que ce discours ne soit, ni pour vous, ni pour moi, une vaine spéculation ; mais que les leçons que j'ai à vous tracer entrent dans tout le réglemeut et tout l'ordre de notre vie : c'est ce que je demande par l'intercession de cette divine mère, qui fut, entre toutes les femmes, la plus chérie de Jésus son fils. *Ave, Maria.*

Quelque avantageuse que puisse être, selon le monde, la faveur des grands et des princes de la terre, il faut néanmoins convenir que, par rapport au monde même, elle est sujette à trois défauts essentiels : car, premièrement, il n'arrive que trop souvent qu'elle soit aveugle, et qu'au lieu d'être la récompense du mérite et de la vertu, elle s'attache sans discernement et sans choix, ou plutôt, par un choix bizarre, à d'indignes sujets ; secondement, elle devient souvent orgueilleuse et fière, et par l'abus qu'en fait le favori, elle l'enfle en l'élevant, et le corrompt ; d'où il s'ensuit, en troisième lieu, qu'à l'égard de ceux qui en sont exclus, et qui auraient droit d'y prétendre, la faveur est presque toujours odieuse, et qu'en faisant le bonheur d'un seul, elle est pour tous les autres un objet d'envie : trois défauts auxquels, par une fatalité presque inévitable, la faveur des hommes est communément exposée. Pour la rendre parfaite, que faudrait-il ? trois choses : qu'elle fût juste et raisonnable dans le choix du sujet : c'est la première ; qu'elle fût modeste et bienfaisante dans la conduite de celui qui en est honoré : c'est la seconde ; et qu'elle n'excitât ni la jalousie ni les murmures de ceux qui n'y parviennent pas : c'est la troisième. Qu'elle fût juste dans le choix du sujet, parce qu'autrement, ce que les hommes appellent faveur, n'est plus l'ouvrage de la raison, mais un pur effet du caprice ; qu'elle fut modeste et bienfaisante dans la conduite de celui

qui en est honoré, parce qu'autrement il en abuse, ne la faisant servir qu'à son ambition et à son intérêt; qu'elle n'excitât ni les murmures ni la jalousie de ceux qui n'y parviennent pas, parce qu'autrement la concorde et la paix en est troublée. Or, c'est sur ces principes, chrétiens, que je fonde l'excellence de la faveur spéciale dont le Fils de Dieu a gratifié saint Jean; car voici les trois caractères et les trois qualités qui lui conviennent: elle a été parfaitement juste dans le choix que Jésus-Christ a fait de cet apôtre; elle a été solidement humble dans la manière dont cet apôtre en a usé; et elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet apôtre semble avoir été préféré. Concevez bien le partage de ce discours. Je dis que le Sauveur du monde a fait un choix plein de sagesse, en prenant saint Jean pour son disciple bien-aimé, parce qu'il a trouvé dans lui un mérite particulier que n'avaient pas les autres apôtres: ce sera la première partie. Je dis que saint Jean a usé de la faveur de son maître de la manière la plus sainte, parce qu'outre qu'il ne s'en est point laissé éblouir, il en a répandu les fruits, en communiquant à toute l'Eglise ce qu'il avait puisé dans la source des lumières et des grâces, lorsqu'il reposa sur le sein de Jésus-Christ: ce sera la seconde partie. Enfin, je dis que la faveur de saint Jean n'a point été odieuse aux autres disciples, parce que, tout favori qu'il était, il n'a point été plus ménagé que les autres, ni plus exempt de souffrir: ce sera la dernière partie. Trois points, mes chers auditeurs, qui me donnent lieu de traiter les plus solides vérités du christianisme, et qui demandent toute votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il n'y a que Dieu, chrétiens, qui puisse choisir et se faire des favoris, sans être obligé, pour y garder la loi de la justice, à discerner leurs mérites; et ce qui est encore bien plus remarquable, il n'y a que Dieu qui, se faisant ainsi des favoris sans nul discernement de leurs mérites, soit néanmoins incapable de se tromper dans le choix qu'il en fait: pourquoi? les théologiens, après saint Augustin, en apportent une excellente raison: parce qu'il n'y a que Dieu, disent-ils, dont le choix soit efficace pour opérer tout ce qu'il lui plaît de vouloir, c'est-à-dire, parce qu'il n'y a que Dieu qui, choisissant un favori, lui donne, en vertu de ce choix, le mérite qu'il faut pour l'être. Il n'en est pas de même des rois de la terre. Qu'un roi honore de sa faveur un courtisan, il ne lui donne pas pour cela ce qui lui serait nécessaire pour en être digne: il peut bien le faire plus riche, plus grand, plus puissant, il peut le combler de plus d'honneurs; mais il ne peut le rendre plus parfait, et quoi qu'il fasse pour l'élever, par cet accroissement d'élévation et de fortune, il ne lui ôte pas un seul défaut, ni ne lui communique pas un seul degré de vertu. Il n'y a donc, encore une fois, que la faveur de Dieu qui porte avec soi le mérite. Comme Dieu, il a seul le pouvoir de perfectionner les hommes

par son amour ; et quand il les admet au nombre de ses favoris (c'est la belle réflexion de saint Jérôme), il ne les y appelle pas, parce qu'ils en sont dignes ; mais il fait, en les y appelant, qu'ils en soient dignes : *Non idoneos vocat, sed vocando facit idoneos*. Cette raison seule devrait suffire pour justifier le choix que le Sauveur du monde fit de saint Jean. Ce Dieu-Homme le voulut ainsi ; c'est assez, puisqu'en le voulant, il rendit son disciple tel qu'il devait être pour devenir le favori d'un Dieu. Mais sans prendre la chose de si haut, et sans remonter à la source de la prédestination éternelle, je prétends que le Fils de Dieu eut des raisons particulières qui l'engagèrent à aimer saint Jean d'un amour spécial ; et que la prédilection qu'il lui marqua, fut, de la part même de ce glorieux disciple, très-solide-ment fondée. Sur quoi fondée ? sur le mérite de cet apôtre, lequel, entre tous les apôtres, a eu des qualités personnelles qui l'ont distingué et qui lui ont acquis la faveur de son maître. L'Evangile et les Pères nous en proposent surtout deux, et les voici. Car il a été vierge, dit saint Jérôme, et de plus il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation : il a été vierge, et c'est pour cela qu'il eut l'honneur de reposer sur le sein de cet Homme-Dieu dans la dernière cène : *Qui et recubuit super pectus ejus* (Joan. 21) ; il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation, lui seul l'ayant suivi jusqu'au Calvaire, et voilà par où il mérita d'entendre cette consolante parole qui lui donna spécialement Marie pour mère, et qui le donna spécialement lui-même à Marie pour fils : *Ecce mater tua, ecce filius tuus* (Joan. 19). Or, ces deux avantages qu'eut saint Jean, de reposer sur le sein d'un Dieu, et d'être substitué au Fils de Dieu, pour devenir après lui le Fils de Marie, sont les deux plus illustres et plus authentiques preuves d'une faveur toute singulière, et vous voyez qu'ils ont été l'un et l'autre les récompenses de sa vertu : celui-là de sa virginité ; celui-ci de son attachement à son devoir et de sa fidélité. Il est donc vrai que le choix de Jésus-Christ fut un choix d'estime, et fondé sur le mérite de la personne. Ecoutez-moi, s'il vous plaît, tandis que je vais développer ces deux pensées.

Ne nous étonnons pas, chrétiens, que saint Jean ayant été, de tous les disciples du Sauveur, le seul vierge par état, comme nous l'apprenons de la tradition, il ait eu sur eux la préférence et la qualité de *disciple bien-aimé*. Dans l'ordre des dons divins, l'un semblait devoir être la suite de l'autre : car de même que saint Bernard, parlant de l'auguste mystère de l'incarnation, ne craignait point d'en tirer ces deux conséquences, ou d'avancer ces deux propositions, savoir, que si un Dieu incarné et fait homme a dû naître d'une mère, il était de sa dignité que cette mère fût vierge ; et que si une vierge demeurant vierge, a dû concevoir un fils, il était comme naturel que ce fils fût Dieu : *Neque enim aut partus alius virginem, aut Deum decuit partus alter* ; aussi puis-je dire aujourd'hui que si un Dieu descendu du ciel devait avoir un favori sur la terre, il était convenable que ce favori fût vierge ; et que si le titre de *vierge* devait être néces-

saire pour posséder la faveur d'un maître, ce maître ne pouvait être qu'un Dieu. En effet, qui méritait mieux d'avoir part à la faveur de Jésus-Christ, que celui de tous qui, par le caractère de distinction qu'il portait, je veux dire par sa virginité, s'était rendu plus semblable à Jésus-Christ? qui devait plutôt reposer sur ce sein vénérable où habitait corporellement la plénitude de la divinité, que cet apôtre dont la sainteté était, en quelque sorte, au-dessus de l'homme, par la profession qu'il faisait d'une inviolable pureté? qui se trouvait plus digne d'être le dépositaire et le confident des secrets du Verbe de Dieu, que ce disciple, lequel, ayant épuré son cœur de tous les désirs charnels, était, selon l'Évangile, par une béatitude anticipée, déjà capable de voir Dieu, et par conséquent ce qu'il y avait de plus intime et de plus caché dans Dieu? Quiconque, dit le Saint-Esprit, aime la pureté du cœur, aura le roi pour ami : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem* (Prov. 12). Voilà, chrétiens auditeurs, l'accomplissement de cet oracle. Les autres apôtres, engagés dans le mariage, en avaient comme rompu les liens, pour s'attacher au Fils de Dieu; et c'est pour cela même que le Fils de Dieu, le Roi des rois, ne dédaigna point de s'attacher à eux par le lien d'une étroite amitié : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* (Joan. 15). Mais saint Jean n'avait point de liens à rompre; et parce qu'il était vierge, il est parvenu à un degré bien plus haut : car il est entré non-seulement dans l'amitié, mais dans la familiarité, dans la privauté, dans la confiance de ce Roi de gloire : *Discipulus quem diligebat Jesus* (Joan. 13). Ceux-là ont été les amis, parce qu'ils ont aimé la pureté; mais celui-ci a été le favori, parce qu'il a aimé la plus parfaite pureté, qui est la pureté virginale : *Qui amat cordis munditiam, habebit amicum regem*. Voyez-vous, mes frères, nous fait remarquer là-dessus saint Grégoire de Nysse, jusqu'à quel point notre divin Rédempteur a aimé cette vertu? Entre toutes les femmes, il en a choisi une pour mère; et entre tous les disciples qui le suivaient, il en a choisi un pour son favori; mais il a voulu que cette mère et ce favori eussent le don et le mérite de la virginité. Marie devait être vierge, pour porter dans ses chastes flancs le corps de Jésus-Christ; et saint Jean le devait être, pour devenir un homme selon le cœur de Jésus-Christ : *Diligebat eum Jesus, quoniam specialis prerogativa castitatis ampliori dilectione fecerat dignum*.

Vous me demandez pourquoi ce Sauveur adorable, étant sur la croix, voulut encore, par une autre grâce, donner à saint Jean le gage le plus précieux de son amour, en lui résignant, si je puis ainsi m'exprimer, sa propre mère; et ne vous ai-je pas dit d'abord que ce fut pour reconnaître la fidélité et la constance héroïque de ce généreux apôtre qui le suivit dans sa passion et jusques à sa mort, lorsque tous les autres l'avaient lâchement et honteusement abandonné? Représentez-vous, chrétiens, ce qui se passait au Calvaire : le Sauveur du monde était à sa dernière heure, et sur le point d'expirer; il avait un trésor dont il voulait disposer en mourant, c'était

Marie, la plus parfaite de toutes les créatures. A qui la donnera-t-il, ou plutôt, y eut-il lieu de délibérer? Un dépôt si cher ne devait être confié qu'au plus fidèle : or, le plus fidèle, ne fut-ce pas celui qui fit paraître un attachement plus solide à son devoir? De tous les disciples de Jésus-Christ, Jean est le seul qui, dans l'adversité, n'a point manqué à son maître : tout le reste l'a trahi, ou renoncé, ou déshonoré par une fuite scandaleuse. Il n'y a que Jean qui, sans crainte et sans nulle considération humaine, l'ait accompagné jusqu'au pied de la croix ; il n'y a que lui qui y demeure avec une fermeté inébranlable. Jésus-Christ, regardant de toutes parts, n'aperçoit que lui. C'est donc à lui que ce Sauveur se trouve comme obligé de laisser Marie ; et puisqu'il vent partager avec un de ses disciples la possession de ce trésor, c'est à Jean, préférablement à tout autre, qu'il doit faire cet honneur. Mais admirez, mes chers auditeurs, la manière dont il le fait. Tout attaché qu'il est à la croix, tout réduit qu'il est dans une mortelle agonie, il jette les yeux sur son disciple : *Cùm vidisset discipulum stantem* (Joan 19) ; dans un temps où il est appliqué au grand sacrifice de notre rédemption, interrompant, si je l'ose dire, pour quelques moments l'affaire du salut du monde, ou plutôt, selon l'expression de saint Ambroise, différant de quelques moments à la consommer : *Paulisper publicam differens salutem*, il pense à saint Jean, il lui recommande sa mère, il le substitue à sa place, il en fait un autre lui-même. Comme s'il lui eût dit : Cher et fidèle disciple, recevez cette dernière marque de ma tendresse, comme je reçois ici la dernière preuve de votre zèle. Mes ennemis m'ont tout ôté, et je meurs pauvre, après avoir voulu naître et vivre pauvre ; mais il me reste une mère dont le prix est inestimable, et qui renferme dans sa personne des trésors infinis de grâce. Je vous la donne, et je veux qu'elle soit à vous ; mais en sorte que vous soyez pareillement à elle. La voilà : *Ecce Mater tua* (Joan. 19) ; soyez son fils comme je l'ai été moi-même, et elle sera votre mère comme elle a été la mienne. Qui parle ainsi, chrétiens ? c'est un Dieu ; et à qui parle-t-il ? à saint Jean. Ne fallait-il pas, dit le savant abbé Rupert, que Jean fût un homme bien parfait, puisqu'on ne le jugeait pas indigne de remplir la place de Jésus-Christ ? Marie, ajoute ce Père, perdait un fils (voici une pensée qui vous surprendra, mais qui n'a rien néanmoins d'outré, puisque c'est le fond même du mystère que je vous prêche), Marie perdait un fils, et elle en acquerrait un autre ; elle perdait un fils qui l'était par nature, et elle en acquerrait un qui le devenait par adoption : or, l'adoption est une espèce de ressource pour consoler les pères et les mères de la perte de leurs enfants. Marie allait perdre Jésus-Christ, et par l'ordre de Jésus-Christ même elle adoptait saint Jean. Il fallait donc qu'elle trouvât dans saint Jean, non pas de quoi se dédommager, ni de quoi réparer la perte qu'elle faisait de Jésus-Christ, mais au moins de quoi l'adoucir, et se la rendre plus supportable ; il fallait qu'entre saint Jean et Jésus-Christ il y eût des rapports de conformité ; tellement que Marie, voyant saint

Jean, eût toujours devant les yeux comme une image vivante du Fils qu'elle avait perdu et uniquement aimé, afin que la parole du Sauveur se vérifiât : *Ecce Filius tuus* (Joan. 19). Peut-on rien concevoir de plus glorieux à ce saint apôtre ? Non, répond saint Augustin ; mais aussi fut-il jamais une plus grande fidélité que la sienne, et jamais vit-on un attachement plus inviolable et plus constant ?

Voilà, mes frères, par où saint Jean mérita la faveur de son maître, et voilà par où nous la mériterons nous-mêmes. Voulez-vous que Dieu vous aime, et voulez-vous être du nombre de ses élus ? travaillez à purifier votre cœur : *Qui diligit cordis munditiam, habebit amicum regem* (Prov. 22). Sans cela, mon cher auditeur, qui que vous soyez, vous êtes indigne et même incapable d'être aimé de votre Dieu : or, du moment que vous êtes exclu de son amour, dès-là vous êtes anathème et un sujet de malédiction. Il est vrai que Dieu, comme souverain arbitre de la prédestination des hommes, n'a acception de personne, qu'il n'a égard ni aux qualités, ni aux conditions de ceux qu'il choisit : l'Écriture nous l'apprend, et c'est un article de notre foi : *Non est personarum acceptor Deus* (Act. 10). Mais il n'est pas moins de la foi, que le même Dieu qui ne considère ni les conditions, ni les qualités des hommes prises dans l'ordre naturel, sans déroger à cette règle, ne laisse pas, dans l'ordre de la grâce, d'avoir des égards particuliers pour les âmes pures, jusqu'à les élever aux premiers rangs de ses prédestinés, jusqu'à les combler de ses dons les plus exquis, jusqu'à les honorer de ses plus intimes communications. C'est pour cela qu'il les traite d'épouses dans le Cantique ; c'est pour cela que, dans l'Apocalypse, les vierges seules nous sont représentées comme les compagnes de l'Agneau ; c'est pour cela qu'elles environnent son trône, et que plus elles sont pures, plus elles ont d'accès auprès de lui ; c'est pour cela que rien de souillé n'entrera jamais dans le ciel, qui est sa demeure et le palais de sa gloire. Ah ! mon cher auditeur, si je vous disais qu'il dépend aujourd'hui de vous d'être en faveur auprès du plus grand roi du monde ; si je vous en marquais le moyen, et si je vous le garantissais comme un moyen infailible, que feriez-vous ? y a-t-il sacrifice qui vous étonnât ? y a-t-il engagement et passion qui vous arrêtât ? la condition que je vous proposerais pour cela vous paraîtrait-elle onéreuse ? y trouveriez-vous quelque difficulté ? Or, ce que je ne puis vous promettre de la faveur d'un roi de la terre, c'est ce que je vous promets et ce qui est incontestablement vrai de la faveur d'un plus grand que tous les rois de l'univers : car je dis que la faveur de Dieu vous est acquise, pourvu que vous vous préserviez de la corruption de ce péché qui souille votre âme en déshonorant votre corps ; s'il vous reste une étincelle de foi, pouvez-vous être insensible à ce motif ? Pour en venir au détail et vous mieux instruire, je dis que vous n'avez qu'à rompre ces amitiés sensuelles qui vous lient à la créature, ces funestes attaches qui vous portent à tant de désordres, ces passions que le démon de la chair inspire, ces commerces qui les entretien-

nent, ces libertés, prétendues innocentes, mais évidemment criminelles, dans les principes de votre religion : dès que vous vous ferez violence là-dessus, je vous réponds du cœur de Dieu.

Je vais plus avant, et je dis aussi que, sans cette pureté, vous êtes du nombre de ces réprouvés que l'Écriture traite d'infâmes, et contre lesquels notre apôtre a prononcé ce formidable arrêt : *Foris canes et impudici* (Apoc. 22) ; Hors de la maison de Dieu, voluptueux et impudiques. Je dis que, dès le commencement du monde, Dieu s'en est lui-même déclaré par ces paroles de la Genèse : *Non permanebit spiritus meus in æternum in homine, quia caro est* (Genes. 6) ; Non, mon esprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme sera esclave de la chair. Et en effet, mon Dieu, ne voyons-nous pas l'accomplissement de cet oracle ? n'éprouvons-nous pas tous les jours, qu'autant que nous nous laissons dominer par la chair, autant votre esprit se retire de nous ; qu'après avoir succombé à une tentation impure, confus et piqués des remords secrets de notre conscience, nous n'osons plus nous présenter devant vous ; que, semblables à l'infortuné Caïn, nous fuyons de devant votre face, nous nous éloignons de vos autels, nous nous regardons comme bannis de votre sanctuaire, et absolument indignes du sacrement de votre amour ? au lieu que nous en approchons avec une humble et ferme confiance, quand nous croyons avoir ce cœur pur que vous béatifiez dès cette vie : *Beati mundo corde* (Matth. 5). Sainte pureté qui nous ouvre le ciel ! c'est le premier titre pour obtenir la faveur de Dieu, et l'autre est la fidélité et une persévérance que rien n'ébranle.

Car, selon la belle remarque d'un Père de l'Eglise, il se trouve assez de chrétiens qui suivent Jésus-Christ jusqu'à la cène, comme les autres apôtres ; mais il y en a peu qui le suivent, comme saint Jean, jusqu'au Calvaire ; c'est-à-dire, il s'en trouve assez qui marquent de la ferveur et du zèle quand Dieu leur aplanit toutes les voies du salut et de la sainteté chrétienne, mais peu qui ne se relâchent, dès qu'ils n'y sentent plus les mêmes consolations, et qu'il s'y présente des obstacles à vaincre. Or, c'est néanmoins à cette constance que la faveur de Dieu est attachée. Oui, Seigneur, une victoire que nous remporterons sur nous-mêmes, un effort que nous ferons, un dégoût, un ennui que nous soutiendrons, sera, devant vous, d'un plus grand prix, et contribuera plus à nous avancer, que de stériles sentiments à certaines heures, où vous répandez l'onction céleste, et que les plus sublimes élévations de l'âme ; car ce sera dans cette victoire, dans cet effort, dans ce dégoût et cet ennui soutenus constamment, que nous vous donnerons les preuves les plus solides d'un dévouement sincère et fidèle. Les hommes du siècle, qui n'ont nul usage des choses de Dieu, ne comprennent pas ce mystère ; mais les justes, qui en ont l'expérience, et à qui Dieu se fait sentir, le conçoivent bien. C'est ainsi que saint Jean est parvenu à la faveur de Jésus-Christ : voyons de quelle manière il en a usé. Je prétends que, comme le choix de ce favori a été juste et raisonnable de la part du Fils de Dieu, la fa-

veur du Fils de Dieu a été, de la part de ce bien-aimé disciple, également modeste et bienfaisante : je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'est rien de plus rare dans le monde qu'un homme humble et élevé, puissant et bienfaisant, modeste par rapport à lui-même et charitable à l'égard des autres. Ce tempérament d'élévation et de modestie a je ne sais quoi qui tient de la nature des choses célestes et de la perfection même de Dieu ; car Dieu, le plus parfait de tous les êtres, est aussi le plus simple et le plus égal : les cieux, dont la sphère est supérieure à celle de la terre, sont, dans leurs mouvements rapides, les corps les plus réglés et les plus justes ; et c'est l'excellente idée que saint Jérôme nous donne d'une sage modération dans les prospérités humaines. Mais ce qu'il y a de plus admirable, ajoute ce Père, c'est avec cette modération, un naturel heureux, ouvert, libéral et obligeant ; de sorte qu'on mette sa gloire à faire du bien, qu'on ne renferme point en soi-même les grâces dont on est comblé, qu'on se plaise à les répandre au dehors, et qu'on ne les reçoive que pour les communiquer. Alors, chrétiens, la faveur du particulier devient le bonheur public, et le favori n'est plus que le dispensateur des bienfaits du souverain ; semblable à ces fleuves qui ne ramassent les eaux et ne se grossissent que pour arroser les campagnes, ou comme ces astres qui ne luisent que pour rendre la terre, par la bénignité de leurs influences, beaucoup plus féconde. Or, voilà le second caractère de la faveur de saint Jean : elle a été modeste et bienfaisante ; en pouvait-il faire un usage plus saint et plus propre à nous servir d'exemple ?

Je dis modeste par rapport à lui. Voyez, dit saint Augustin, avec quelle humilité il parle de lui-même, ou plutôt, voyez avec quelle humilité il n'en parle pas. Jamais (cette remarque est singulière), jamais, dans toute la suite de son Evangile, s'est-il une fois nommé ? jamais a-t-il marqué qu'il s'agit de lui, ni fait connaître qu'il eût part à ce qu'il écrivait ? Pourquoi ce silence ? les Pères conviennent que ce fut un silence de modestie, et qu'il n'a voulu de la sorte supprimer son nom, que parce qu'il n'avait rien que d'avantageux et de grand à écrire de sa personne. C'est ce disciple, dit-il toujours, *Hic est discipulus ille* (Joan. 21), ce disciple qui rend témoignage des choses qu'il a vues ; ce disciple dont nous savons que le témoignage est vrai : ne croirait-on pas qu'il parle d'un autre que de lui-même, et qu'en effet ce qu'il raconte ne le touche point ? Il ne dit pas : C'est moi qui eus l'honneur d'être aimé de Jésus, c'est moi qui fus son confident, c'est moi qui entrai dans ses secrets les plus intimes ; il se contente de dire : C'est le disciple que Jésus aimait : *Discipulus quem diligebat Jesus* (*Ibid.*) ; laissant aux interprètes à examiner si c'est lui qu'il entend, et, par la manière dont il s'explique, leur donnant lieu d'en douter ; disant et publiant la vérité, parce que son

devoir l'y engage, mais, du reste, dans la vérité qu'il publie et qui lui est honorable, cherchant à n'être pas connu, et jusque dans son propre éloge, pratiquant la plus héroïque humilité. Si même, sans se nommer, il eût dit : C'est ce disciple qui aimait Jésus, c'eût été une louange pour lui et la plus délicate de toutes les louanges, puisqu'il n'y a point de mérite comparable à celui d'aimer Jésus-Christ. Mais ce n'est point ainsi qu'il parle ; il dit : C'est ce disciple que Jésus-Christ aimait, parce qu'à être simplement aimé, il n'y a ni louange ni mérite, et que c'est une pure grâce de celui qui aime : voilà comment l'humilité de saint Jean est ingénieuse ; voilà comment elle sait se retrancher contre les vaines complaisances que peuvent faire naître dans un cœur les faveurs et les dons de Dieu. Que si néanmoins ce grand saint est quelquefois obligé de se déclarer et de parler ouvertement de lui, comme nous le voyons, surtout dans son Apocalypse ; ah ! mes chers auditeurs, c'est en des termes bien capables de confondre notre orgueil, en des termes que l'humilité même semble lui avoir dictés. Ecoutez-les, et dites-moi ce que vous y trouverez qui se ressent, non pas de la fierté ou de la hauteur, mais de la moindre présomption qu'il y aurait à craindre de la part d'un favori : *Ego Joannes, frater vester* (Apoc. 4). Oui, dit-il, en s'adressant à nous et à tous les fidèles qu'il instruisait dans ce livre divin, c'est moi qui vous écris, moi qui suis votre frère, moi qui me fais un honneur d'être votre compagnon et votre associé dans le service de Jésus-Christ : *Ego frater vester*. Un apôtre, chrétiens, un prophète, un homme de miracles, le favori d'un Dieu, se glorifier d'être notre frère, et mettre cette qualité à la tête de toutes les autres, est-ce là s'élever et se méconnaître ?

Faveur non-seulement modeste dans les sentiments que saint Jean eut de lui-même, mais utile et bienfaisante pour nous ; et c'est ici que je vous prie de vous appliquer, et de comprendre combien nous sommes redevables à ce glorieux apôtre. Car n'est-il pas étonnant, qu'un homme si grand devant Dieu, ne soit entré dans la faveur de son maître que pour nous en faire part, et qu'il n'ait été, si je puis user de cette figure, un vaisseau d'élection, que pour contenir les lumières et les grâces abondantes qui nous étaient réservées, et que Dieu, par son ministère, voulait nous communiquer ? Or, c'est de quoi nous avons l'évidente démonstration, et la voici : car si Jésus-Christ confie ses secrets à saint Jean, saint Jean, sans craindre de les violer et par le mouvement de la charité qui le presse, nous les révèle ; si Jésus-Christ, comme Fils de Dieu, lui découvre les plus hauts mystères de sa divinité, saint Jean se regarde comme inspiré et suscité pour en instruire toute l'Eglise ; si Jésus-Christ, comme Fils de l'homme, lui apparaît dans l'île de Patmos, et se manifeste à lui par de célestes visions, saint Jean, animé d'un zèle ardent, prend soin de les rendre publiques, et veut, pour l'édification du peuple de Dieu, qu'on sache ce qu'il a vu et ce qu'il a entendu dans ces prodigieuses extases. Au lieu que saint Paul, après avoir été ravi jusqu'au

troisième ciel, avoue seulement que Dieu lui avait appris des choses surprenantes, mais des choses ineffables, et dont il n'était pas permis à un homme mortel de parler : *Arcana verba quæ non licet homini loqui* (II. Cor. 12); saint Jean, plein de cet esprit d'amour dont il a reçu l'onction, tient un langage tout opposé : *Quod vidimus et audivimus, hoc annuntiamus vobis, ut et vos societatem habeatis nobiscum* (I. Joan. 1). Je vous prêche, disait-il, mes chers enfants, ce que j'ai vu et ce que j'ai ouï, afin que vous soyez unis avec moi dans la même société : car je ne veux rien avoir de caché pour vous, et tout mon désir est de vous voir aussi éclairés et aussi intelligents que je le suis moi-même dans les voies de Dieu; sans cela, mon zèle ne serait pas satisfait, sans cela, les hautes lumières dont Dieu m'a rempli, ne seraient pas pour moi des grâces entières et parfaites : c'est pour vous qu'elles m'ont été données, c'est pour vous que j'ai prétendu les recevoir; et voilà pourquoi non-seulement je vous prêche, mais je vous écris tout ceci, afin que votre joie soit pleine et qu'il ne manque rien à votre bonheur : *Et hæc scribimus vobis ut gaudeatis, et gaudium vestrum sit plenum* (I. Joan. 1).

Aussi est-ce à saint Jean que nous devons la connaissance des personnes divines; c'est lui qui nous a découvert ce profond abîme de la trinité, où notre foi ne trouvait que des obscurités et des ténèbres; c'est de lui, selon la remarque de saint Hilaire, que l'Eglise a emprunté toutes les armes dont elle s'est servie pour combattre les ennemis de cet auguste mystère. Par où confondait-on les Ariens? par l'Evangile de saint Jean; par où les Sabelliens, les Macédoniens et tant d'autres hérétiques, étaient-ils convaincus d'erreur dans les anciens conciles? par l'Evangile de saint Jean : c'est saint Jean qui nous a donné, en trois courtes paroles, tout le précis de la plus éminente théologie et de la plus sublime religion, quand il nous a dit que le Verbe s'est fait chair : *Verbum caro factum est* (*Ibid.*). Marie, belle pensée de saint Augustin, ne la perdez pas, Marie nous a rendu ce Verbe sensible, et saint Jean nous l'a rendu intelligible; Marie l'a exposé à nos yeux, lorsqu'elle l'a enfanté dans l'étable de Bethléem, et saint Jean l'a développé à nos esprits, lorsqu'il nous a expliqué ce que le Verbe était en Dieu avant la création du monde, ce que Dieu faisait par lui au commencement du monde, et ce qu'il a commencé à être hors de Dieu, quand Dieu a voulu réparer et sauver le monde. Les autres évangélistes se sont contentés de nous annoncer la génération temporelle de ce Verbe incarné; mais saint Jean nous a conduits jusques à la source de la génération éternelle du Verbe increé. D'où vient que le Saint-Esprit nous a représenté ceux-là sous des symboles d'animaux terrestres, et saint Jean sous la figure d'un aigle; mais d'un aigle, dit l'abbé Rupert, lequel, après avoir contemplé fixement le soleil, se plait à former ses aiglons, et à les élever de la terre, à leur faire prendre l'essor, et à les rendre capables de soutenir eux-mêmes les rayons de ce grand astre. Or, en nous faisant connaître le Verbe, saint Jean nous a révélé tous les trésors de la sagesse et de la

science de Dieu, puisque la plénitude de ces trésors est dans le Verbe, comme dit saint Paul, ou plutôt n'est rien autre chose que le Verbe de Dieu même; et voilà l'essentielle obligation que nous avons, en qualité de chrétiens, à ce disciple bien-aimé et favori.

Mais admirez avec quel ordre ces secrets de la divinité nous ont été communiqués. C'étaient des secrets inconnus aux hommes, parce qu'ils étaient cachés dans le sein du Père : qu'a fait Jésus-Christ? lui qui repose, comme Fils unique, dans le sein du Père, il les en a tirés : *Unigenitus qui est in sinu Patris, ipse enarravit* (Joan. 1). Mais ce n'est pas assez : car ces secrets ayant passé du sein du Père dans le sein du Fils, il fallait quelqu'un qui les allât chercher dans le sein du Fils, et c'est ce qu'a fait saint Jean, lorsqu'il a reposé sur le sein de Jésus-Christ; et parce que saint Jean était lui-même comme un sanctuaire fermé, lui-même, par un saint zèle de notre perfection, nous a ouvert ce sanctuaire, en nous révélant ce qu'on lui avait révélé, et en nous confiant ce qu'on lui avait confié. Ainsi, conclut Hugues de Saint-Victor, saint Jean reposant sur le sein du Fils de Dieu, et le Fils de Dieu dans le sein de son Père : *Unigenitus in sinu Patris, Joannes in sinu Unigeniti*; le Père n'ayant point de secrets pour son Fils unique, son Fils n'en ayant point voulu avoir pour son disciple bien-aimé, et le disciple bien-aimé s'étant fait une loi et un mérite de n'en point avoir pour nous, ces secrets, d'où dépendait notre bonheur et notre salut, sont venus, par une transfusion divine, du Père au Fils, du Fils au disciple, du disciple à nous; en sorte que nous avons connu Dieu, et tout ce qui est en Dieu.

Excellente idée, mes chers auditeurs, de la manière dont nous devons user des faveurs et des grâces du ciel. Etre humbles en les recevant, et en faire le sujet de notre charité après les avoir reçues. Prenez garde : être humbles en recevant les faveurs de Dieu; car, si nous nous en prévalons, si nous nous en savons gré, si, par de vains retours sur nous, elles nous inspirent une secrète estime de nous-mêmes, dès-là nous les corrompons, dès-là nous en perdons le fruit, dès-là nous nous les rendons non-seulement inutiles, mais pernicieuses. Qu'avez-vous, disait l'Apôtre des Gentils, que vous n'ayez pas reçu; et si vous l'avez reçu, pourquoi vous en glorifiez-vous, comme si vous le teniez de vous-même? *Quid habes quod non accepisti; si autem accepisti, quid gloriaris quasi non acceperis* (1. Cor. 4)? Or, supposé ce principe incontestable, quelque avantage que nous ayons reçu de Dieu, il doit être aisé de conserver l'humilité de cœur. Car, outre que ces faveurs de Dieu, par la raison que ce sont des faveurs, ne nous sont pas dues, et qu'elles ne viennent pas de notre fonds; outre que de nous-mêmes nous ne pouvons jamais les mériter, et par conséquent que nous ne pouvons sans crime nous les attribuer; outre que nous en sommes, comme pécheurs, positivement indignes, la seule pensée, que nous en rendrons compte un jour à Dieu, suffit pour réprimer tous les sentiments d'orgueil qu'elles pourraient exciter en nous. Et en effet, si nous faisons souvent cette réflexion,

que ces grâces, soit intérieures, soit extérieures, soit naturelles, soit surnaturelles, dont Dieu nous favorise, en nous les donnant ou plus abondamment qu'aux autres, ou même à l'exclusion des autres; que ces grâces, dis-je, sont ces talents évangéliques qui doivent servir à notre prédestination éternelle ou à notre réprobation; que plus nous en aurons reçu, plus Dieu nous jugera rigoureusement; que ce sera peu de n'en pas avoir fait un mauvais usage, mais qu'on nous en demandera l'intérêt; et qu'un des chefs les plus terribles de l'examen que nous aurons à subir, sera notre négligence à les faire profiter : si nous méditions bien ces vérités solides et importantes, il serait difficile que la vanité trouvât jamais entrée dans nos esprits. Le croirez-vous, chrétiens? mais il ne dépend point de vous de le croire ou de ne le pas croire, puisque c'est un fait certain et avéré : rien n'a rendu les saints plus humbles, que les faveurs et les grâces dont Dieu les a honorés. C'est ce qui les a fait trembler, c'est ce qui leur a causé cette douleur vive et cette confusion salutaire de leurs relâchements et de leurs tiédeurs. La vue de leurs péchés les alarmait, mais la vue des grâces qu'ils recevaient continuellement, et dont ils craignaient d'abuser, ne les étonnait pas moins. Or, il serait bien étrange que ce qui a été le fondement de leur humilité fût la matière de notre présomption, et que nous vinssions à nous enorgueillir de ce qui les a saisis de frayeur et confondus. Fussions-nous, comme saint Jean, les favoris de Jésus-Christ, il faut être humble : autrement, de favoris de Jésus-Christ, on devient un réprouvé.

J'ajoute qu'il faut être bienfaisant et charitable, en communiquant aux autres les faveurs qu'on a reçues de Dieu. Voulez-vous, chrétiens, vous appliquer utilement cette maxime? en voici le moyen facile, et maintenant plus nécessaire que jamais. Il y en a, dans cet auditoire, que Dieu a libéralement pourvus des biens de la terre, et en cela il les a favorisés. Car les biens, même temporels, par rapport à leur fin, qui est le salut, sont des faveurs et des grâces. Mais du reste, qu'à prétendu Dieu, en vous donnant ces biens temporels? n'a-t-il point eu d'autre dessein que de vous distinguer, que de vous mettre à votre aise, que de vous faire vivre dans l'abondance, pendant que les autres souffrent? Ah ! mes chers auditeurs, rien n'est plus éloigné de ses intentions, et ce serait faire outrage à sa providence, de penser qu'il eût borné là toutes ses vues. En vous donnant les biens temporels, il prétend que vous en soyez les distributeurs; et qu'au lieu de les resserrer par une avarice criminelle, vous les répandiez avec largesse sur les pauvres et les misérables. Tel est l'ordre qu'il a établi; et cette largesse, surtout dans un temps de nécessité publique comme celui-ci, n'est point un conseil ni une œuvre de surrogation, mais un précepte rigoureux et une loi indispensable. Car, tandis que les pauvres gémissent, se persuader qu'on puisse faire, ou des épargnes, ou des dépenses dans une autre vue que de pourvoir à leurs besoins; ne pas augmenter l'aumône à proportion que la misère croît; ne pas vouloir se priver de quelque chose

pour contribuer au soulagement des membres de Jésus-Christ; ne pas rabattre quelque chose de son luxe pour les faire subsister; être aussi magnifique dans ses habits, aussi prodigue dans le jeu, aussi adonné à la bonne chère et aux vains divertissements du monde; c'est ce qui ne peut s'accorder avec les principes de notre religion, et il n'y aurait plus d'Evangile, si l'on pouvait ainsi se sauver. Souffrez cette remontrance que je vous fais : ce n'est pas seulement par le zèle que je dois avoir pour les pauvres, mais par celui que Dieu m'inspire pour vous-mêmes; ce n'est pas seulement pour l'intérêt de la charité, mais pour celui de la justice. Voilà ce que saint Jean lui-même vous demande aujourd'hui, pour reconnaître ce que vous lui devez. Il veut que vous soyez ses imitateurs; que, comme il vous a fait part des trésors du ciel, vous fassiez part à vos frères des biens du siècle. Car il a droit de vous dire ici ce que disait saint Paul aux premiers chrétiens : *Si nos vobis spiritualia seminavimus, magnum est si nos carnalia vestra metamus* (1. Cor. 9)? Quel tort vous faisons-nous, lorsqu'après avoir semé dans vos âmes les biens spirituels, nous prétendons recueillir le fruit de vos biens temporels? Si c'était pour nous-mêmes, vous pourriez vous en plaindre avec raison : mais que pouvez-vous donc alléguer, quand c'est pour d'autres, quand c'est pour les pauvres, quand c'est pour vos frères mêmes que nous vous sollicitons? *Magnum est si nos carnalia vestra metamus*? Achevons, chrétiens, et apprenez enfin comment la faveur où fut saint Jean auprès de Jésus-Christ, n'a point été, pour ceux qui n'eurent pas le même avantage, une faveur odieuse : c'est la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Ce qui rend la faveur odieuse, c'est de voir un sujet, sous ombre et par la raison seule qu'il est favori, dispensé des lois les plus inviolables, exempt de tout ce qu'il y a d'onéreux; vivant sans peine, tandis que les autres gémissent, et tellement traité, qu'on peut dire de lui ce que disait le prophète royal, parlant de ceux que l'iniquité du siècle a élevés aux plus hauts rangs de la fortune humaine : Il semble qu'ils ne soient plus de la masse des hommes, parce qu'ils ne ressentent plus les misères communes des hommes : *In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur* (Ps. 72). Voilà ce qui excite non-seulement la jalousie, mais l'indignation et la haine : car, si le favori avait part aux obligations pénibles et rigoureuses des autres sujets; s'il portait comme eux le fardeau; si, malgré son élévation, on ne l'épargnait en rien, dès-là, quelque chéri qu'il fût d'ailleurs, sa faveur ne serait plus un objet d'envie, et nul n'aurait droit de la regarder d'un œil chagrin et d'en murmurer. Or tel est, chrétiens, le troisième et dernier caractère de la faveur de saint Jean. Il a été le disciple bien-aimé, j'en conviens; mais cet avantage et ce titre de bien-aimé ne l'a point déchargé de ce qu'il y a de plus pesant et de plus sévère dans la loi de Jésus-Christ. Au contraire, plus il a

eu de distinction entre les autres disciples, plus il a éprouvé les rigueurs de cette loi; selon qu'il a été favorisé et considéré de son maître, il a été destiné à de plus grands travaux : de sorte que cette prérogative dont le Fils de Dieu l'honora, bien loin d'être un privilège pour lui, ne fut qu'un engagement particulier aux croix et aux souffrances. Et c'est, mes chers auditeurs, ce que Jésus-Christ voulut faire entendre, lorsque la mère de ce saint disciple s'approchant du Sauveur des hommes et l'adorant, elle le pria d'accorder à ses deux fils les deux premières places de son royaume, et d'ordonner qu'ils fussent assis l'un à sa droite et l'autre à sa gauche : ceci est bien remarquable. Que fit Jésus-Christ? au lieu de contenter la mère, il se mit à instruire les enfants, et à les détromper de leur erreur. Allez, leur dit-il, vous ne savez ce que vous demandez : *Nescitis quid petatis* (Matth. 20). Vous pensez que ma faveur est semblable à celle des hommes, qui ne se termine qu'à de vaines prospérités, et qu'on ne recherche que pour être plus heureux en ce monde : or, rien n'est plus opposé à mes maximes. Mais pouvez-vous, leur ajouta le même Sauveur, pouvez-vous boire le calice que je boirai, et être baptisés du baptême dont je serai baptisé? *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (*Ibid.*)? Ce calice plein d'amertume, qui m'est préparé, le calice de ma passion, pouvez-vous le partager avec moi? car j'aime mes élus, mais d'un amour solide et fort, et pour les aimer, je n'en suis pas moins disposé à les exercer. Mon calice donc et mon baptême, c'est-à-dire, mes souffrances et ma croix, voilà d'où ma faveur dépend : voyez si vous pouvez accepter et accomplir cette condition, *Potestis*? Et comme ils répondirent qu'ils le pouvaient, *Possumus* (Matth. 20), quoique Jésus-Christ n'eût rien, ce semble, à exiger de plus, et qu'en apparence il dût être content de leur résolution, il ne voulut pas néanmoins s'expliquer sur le point de leur demande, ni leur en assurer l'effet. C'est la réflexion de saint Grégoire pape. Il ne leur dit pas pour cela : Je vous reçois donc au nombre de mes favoris, vous serez donc placés dans mon royaume, vous y tiendrez donc les premiers rangs; non, il ne leur dit rien de semblable; pourquoi? parce qu'un tel discours eût suscité contre eux tout le reste des disciples encore faibles et imparfaits, et par conséquent ambitieux et jaloux. Il leur dit seulement qu'ils auront part à son calice, et qu'ils le boiront; qu'ils seront persécutés comme lui, calomniés comme lui, sacrifiés et livrés à la mort comme lui : *Calicem quidem meum bibetis* (*Ibid.*). Parole bien capable de réprimer le murmure des uns, et la cupidité des autres. Je sais que les apôtres ne laissèrent pas de s'élever contre saint Jean et contre son frère : *Et audientes decem indignati sunt de duobus fratribus* (*Ibid.*); mais vous savez aussi la sainte et sage correction que leur fit le Sauveur, lorsque leur reprochant sur cela même leur grossièreté et leur ignorance dans les choses de Dieu, il leur remontra que c'était ainsi que raisonnaient les partisans du monde; qu'il n'en serait pas de même parmi eux, et que l'avantage qu'auraient quelques-uns d'être en faveur auprès de

lui, ne serait point une grâce odieuse, comme la faveur des grands de la terre, parce que celui qui, parmi les siens, voudrait être le premier, devait s'attendre à devenir le serviteur et l'esclave de tous; à être le plus chargé de soins, le plus accablé de travaux, le plus exposé à souffrir, et le plus prêt à mourir. Divine leçon qui calma bientôt les disciples, et qui effaça pour jamais ces impressions et ces sentiments d'envie qu'ils avaient conçus contre la personne de saint Jean.

Et en effet, chrétiens, saint Jean, qui fut le favori et le bien-aimé du Fils de Dieu, est, à le bien prendre, celui de tous les apôtres qui passa par de plus rudes épreuves. On demande s'il a été martyr; et moi je soutiens qu'au lieu d'un martyr que les autres ont souffert, il en a enduré trois : le premier au Calvaire, que j'appelle le martyr de son cœur; le second dans Rome, que nous pouvons regarder comme son martyr véritable et réel; et le troisième dans l'exil où il mourut. Que ne souffrait-il pas, lorsqu'étant au pied de la croix, il vit expirer son Maître, couvert de malédictions et d'opprobres, lui qui brûlait de zèle pour cet Homme-Dieu, lui qui en connaissait tout le mérite et toute la sainteté? Ah? dit excellemment Origène, il n'était pas nécessaire, après cela, qu'il y eût pour saint Jean une autre espèce de martyr; il ne fallait plus, pour éprouver sa foi, ni épées, ni roues, ni feu; cela était bon pour les autres apôtres, qui n'avaient pas été présents au cruel spectacle du crucifiement de Jésus-Christ : n'ayant pas senti comme saint Jean ce martyr intérieur, il leur en fallait un extérieur, parce que, d'une ou d'autre manière, ils devaient être, selon l'expression de l'Ecriture, les témoins de Jésus-Christ mourant : mais saint Jean, qui l'avait été au Calvaire était dégagé de cette obligation, il y avait satisfait par avance, et bien loin qu'il eût été dispensé du martyr, il était devenu par là le premier martyr de l'Eglise : oui, chrétiens, martyr de zèle et de charité, de cette charité qui est l'esprit du martyr même, et qui en fait tout le mérite; car, comme raisonne saint Cyprien, ce que notre Dieu veut de nous, ce qu'il cherche en nous, ce n'est pas notre sang, mais notre foi : *Non querit in nobis sanguinem, sed fidem*. Saint Jean, par l'excès de sa douleur, en voyant Jésus-Christ crucifié, lui avait déjà rendu le témoignage de sa foi; c'était assez : Jésus-Christ ne demandait plus le témoignage de son sang.

Mais je me trompe : le martyr du sang n'a pas manqué à saint Jean, non plus que celui du cœur; l'Eglise, autorisée de la tradition, nous l'apprend bien, lorsqu'elle célèbre le jour bienheureux où ce zélé disciple, combattant à Rome pour le nom de son Dieu, souffrit devant la porte Latine; quel tourment, si nous en croyons Tertullien et le récit qu'il nous en fait ! un corps vivant plongé peu à peu dans l'huile bouillante ! cette seule idée ne vous saisit-elle pas d'horreur ? J'avoue que saint Jean, fortifié d'une grâce extraordinaire, eut la vertu de résister à ce supplice, et que Dieu, par le miracle le plus authentique, l'y conserva ; mais, suivant le cardinal

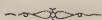
Pierre Damien, ce miracle fut un miracle de rigueur, un miracle que Dieu opéra pour mettre saint Jean en état de souffrir et plus longtemps, et plus vivement; un miracle pour lui faire boire à plus longs traits le calice qui lui avait été présenté, et qu'il avait accepté; un miracle plus affreux que la mort même; car voilà, chrétiens, si je puis ainsi m'exprimer, les miracles de la faveur de Jésus-Christ, miracles que saint Pierre ne comprenait pas, quand Jésus-Christ lui disait, parlant de Jean : Que vous importe, si je veux que celui-ci demeure jusqu'à ce que je vienne? *Sic eum volo manere donec veniam, quid ad te* (Joan. 21)? La conséquence qu'en tira saint Pierre, fut que Jean, par un privilège particulier, ne mourrait point; mais, ajoute saint Jean lui-même, ce n'était pas ce qu'avait dit le Sauveur : il avait seulement marqué que Jean ne mourrait pas comme les autres, d'un court et simple martyre, mais qu'il leur devait survivre pour accomplir un troisième genre de martyre à quoi Dieu l'avait réservé. Quel est-il ce dernier martyre? c'est, chrétiens, le rigoureux exil où notre apôtre eut tant de persécutions à essuyer, tant de calamités et de misères : se trouvant relégué dans une île déserte séparé de son Eglise, arraché d'entre les bras de ses disciples, sans consolation de la part des hommes, sans soutien, et destitué enfin de tout secours dans une extrême vieillesse, et jusqu'au moment de sa mort.

Voilà comment saint Jean fut traité, et voilà quel fut son partage : c'est donc une erreur d'en prétendre un autre, et l'illusion la plus grossière est de nous promettre que plus nous aurons part aux bonnes grâces de notre Dieu, plus nous serons exempts de souffrir. Dire : Je suis aimé de Dieu, donc j'ai droit de lui demander une vie heureuse et tranquille; ou dire, au contraire : Ma vie est pleine de souffrances, donc je ne suis pas aimé de Dieu : raisonnement d'infidèle et de païen. Cela pourrait convenir au Judaïsme, où l'on mesurait les faveurs de Dieu par les bénédictions temporelles; mais, dans le christianisme, les choses ont changé de face, et Dieu s'en est hautement déclaré. Depuis l'établissement de la loi de grâce, plus de privilèges pour les élus du Seigneur, à l'égard des biens de ce monde, plus d'exemptions pour eux, ni de dispenses à l'égard des croix de cette vie : pourquoi cela? Ah! mes frères, répond saint Augustin, y a-t-il rien de plus juste? le bien-aimé du Père ayant souffert, était-il de l'ordre que les bien-aimés du Fils ne souffrissent pas? Jésus-Christ, le prédestiné par excellence, ayant été un homme de douleurs, était-il raisonnable qu'il y eût après lui des prédestinés d'un caractère différent? Il est donc pour vous et pour moi d'une absolue nécessité que nous buvions le calice du Fils de Dieu; mais le secret est que nous le buvions comme ses favoris, et c'est ce que nous n'entendons pas, c'est ce que n'entendait pas saint Jean lui-même, quand Jésus-Christ lui demandait : *Potestis bibere calicem?* Mais qu'il le conçut bien dans la suite, en souffrant les trois genres de martyre dont je viens de vous parler! Tous les jours, chrétiens, nous buvons, malgré nous,

sans y penser, le calice du Sauveur : tant de disgrâces qui nous arrivent, tant d'injustices qu'on nous fait, tant de persécutions qu'on nous suscite, tant de chagrins que nous avons à dévorer, tant d'humiliations, de contradictions, de traverses, tant d'infirmités, de maladies, mille autres peines que nous ne pouvons éviter ; c'est pour nous la portion de ce calice que Dieu nous a préparée. Nous avalons tout cela, permettez-moi d'user de cette expression, et de quelque manière que ce soit, nous le digérons, mais parce que nous ne le considérons pas comme une partie du calice de notre Dieu, de là vient que ce calice n'est point pour nous un calice de salut, et c'est en quoi notre condition est déplorable, de ce que buvant tous les jours ce calice amer, nous n'avons pas encore appris à le boire comme il faut, c'est-à-dire, à le boire, non-seulement sans impatience et sans murmure, non-seulement avec un esprit de soumission et de résignation, mais avec joie et avec action de grâces ; de ce que nous ne savons pas encore faire volontairement et utilement ce que nous faisons à toute heure par nécessité et sans fruit. S'il dépendait de nous, ou d'accepter ou de refuser ce calice, et que la chose fût à notre choix, peut-être faudrait-il des raisons, et même des raisons fortes, pour nous résoudre à le prendre ; mais la loi est portée, elle est générale, elle est indispensable : en sorte que, si nous ne buvons ce calice d'une façon, nous le boirons de l'autre ; si nous ne le buvons en favoris, nous le boirons en esclaves ; si, comme parle l'Ecriture, nous n'en buvons le vin, qui est pour les justes et les prédestinés, nous en boirons la lie, qui est pour les pécheurs et les réprouvés. Ne sommes-nous donc pas bien à plaindre de perdre tout l'avantage que nous pouvons retirer d'un calice si précieux, et d'en goûter tout le fiel et toute l'amertume, sans en éprouver la douceur ?

Voilà, chrétiens, la grande leçon dont nous avons si souvent besoin dans le monde ; voilà, dans les souffrances de la vie, quelle doit être notre plus solide consolation, de penser que ce sont des faveurs de Dieu, qu'elles ont de quoi nous rendre agréables à Dieu, et les élus de Dieu ; que la prédestination et le salut y sont attachés, et qu'on ne peut autrement parvenir à l'héritage des enfants de Dieu. Gravez profondément ces maximes dans vos esprits et dans vos cœurs ; elles vous formeront, non pas précisément à souffrir, (car où est l'homme sur la terre qui ne souffre pas ?) mais à souffrir chrétiennement et saintement : le pouvez-vous ? c'est la question que vous fait ici le Sauveur du monde, après l'avoir faite à saint Jean ; le pouvez-vous et le voulez-vous ? *Potestis* ? Ah ! Seigneur, nous vous répondrons avec toute la confiance que votre grâce nous inspire : Oui, nous le pouvons, et nous nous y engageons : *Possumus*. Nous ne pouvons rien de nous-mêmes, mais nous le pouvons avec vous et par vous ; nous le pouvons parce que vous l'avez pu avant nous, et qu'en le faisant, vous nous en avez communiqué le pouvoir. Daignez encore nous en donner le courage, afin que nous en recevions un jour la récompense éternelle, où nous conduise, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINTE GENEVIÈVE.



Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret.

Dieu a choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde pour confondre les forts, et il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont.

(1^{re} Ep. AUX CORINTHIENS, ch. 1.)

Tel est, chrétiens, l'ordre de la divine Providence, et c'est ainsi que notre Dieu prend plaisir à faire éclater sa grandeur souveraine et sa toute-puissante vertu. Si, pour opérer de grandes choses, il ne choisissait que de grands sujets, on pourrait attribuer ses merveilleux ouvrages, ou à la sagesse, ou à l'opulence, ou au pouvoir et à la force des ministres qu'il y aurait employés; mais, dit l'apôtre des Gentils, afin que nul homme n'ait de quoi s'enfler d'une fausse gloire devant le Seigneur, ce ne sont communément, ni les sages selon la chair, ni les riches, ni les puissants, ni les nobles, qu'il fait servir à l'exécution de ses desseins, il prend au contraire ce qu'il y a de plus petit pour confondre toutes les puissances humaines; et, suivant l'expression de l'Apôtre, il va chercher jusque dans le néant, ceux qu'il veut élever au-dessus de toutes les grandeurs de la terre : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia; et ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret*; pensée bien humiliante pour les uns, et bien consolante pour les autres. Bien humiliante pour vous, grands du siècle! tout cet éclat qui vous environne, cette autorité, cette élévation, cette pompe, qui vous distinguent à nos yeux, ce n'est point là ce qui attire sur vous les yeux de Dieu; que dis-je? c'est même, selon les règles ordinaires de sa conduite, ce qu'il rejette, quand il veut opérer, par le ministère des hommes, ses plus étonnantes merveilles. Mais au même temps, pensée bien consolante pour vous, pauvres; pour vous, que votre condition a placés aux derniers rangs; pour vous, que l'obscurité de votre origine, que la faiblesse de vos lumières rend, ce semble, incapables de tout. Prenez confiance : plus vous êtes méprisables dans l'opinion du monde, plus Dieu aime à vous glorifier, et à se glorifier lui-même en vous : *Infirma mundi elegit Deus*. En voici, mes chers auditeurs, un bel exemple : c'est celui de l'illustre et sainte patronne dont nous solennisons la fête, et dont j'ai à faire le panégyrique. Qu'était-ce, selon le monde, que Geneviève? une fille simple et dépourvue de toutes les lumières de la science, une fille faible et sans pouvoir, une bergère réduite, ou par sa naissance, ou par la chute de sa famille, au plus bas état. Mais en trois mots, qui comprennent trois grands miracles et qui vont partager d'abord ce discours, je vous ferai voir la simplicité de Geneviève plus éclairée que toute la

sagesse du monde, c'est la première partie; la faiblesse de Geneviève, plus puissante que toute la force du monde, c'est la seconde partie; et, si je puis parler de la sorte, la bassesse de Geneviève, plus honorée que toute la grandeur du monde; c'est la troisième partie. Quel fonds, chrétiens, de réflexions et de morale! Ménageons tout le temps nécessaire pour le creuser, et pour en tirer d'utiles et de salutaires leçons, après que nous aurons demandé le secours du ciel par l'intercession de *Marie. Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Dieu seul, chrétiens, est le Père des lumières; et une créature ne peut être véritablement éclairée, qu'autant qu'elle s'approche de Dieu, et que Dieu, se communique à elle. Tel fut aussi le grand principe de l'éminente sagesse qui parut dans la conduite de l'illustre et glorieuse Geneviève. C'était une simple fille, il est vrai; mais, par un merveilleux effet de la grâce, cette simple fille trouva le moyen de s'unir à Dieu, dès l'instant qu'elle fut capable de le connaître, et Dieu réciproquement prit plaisir à répandre sur elle la plénitude de ses dons et de son esprit: voilà ce qui a relevé sa simplicité, et ce qui lui a donné, dans l'opinion même des hommes, cet ascendant admirable au-dessus de toute la prudence du siècle.

Il fallait bien que Geneviève, toute ignorante et toute grossière qu'elle était d'ailleurs, eût de hautes idées de Dieu, puisque, dès sa première jeunesse, elle se dévoua à lui de la manière la plus parfaite. Ce fut peu pour elle de dépendre de Dieu comme sujette; elle voulut lui appartenir comme épouse. Comprenant que celui qu'elle servait était un pur esprit, pour contracter avec lui une sainte alliance, elle fit un divorce éternel avec la chair; sachant que, par amour spécial de la virginité, il s'était fait le fils d'une vierge, elle forma, pour le concevoir dans son cœur, le dessein de demeurer vierge; et pour l'être avec plus de mérite, elle voulut l'être par engagement, par vœu, par une profession solennelle: car elle était dès-lors instruite et bien persuadée de cette théologie de saint Paul, que quiconque se lie à Dieu, devient un même esprit avec lui, et elle n'ignorait pas qu'une vierge, dans le christianisme, je dis une vierge par choix et par état, est autant élevée au-dessus du reste des fidèles, qu'une épouse de Dieu l'est au-dessus des serviteurs, ou, pour m'exprimer encore comme l'Apôtre, au-dessus des domestiques de Dieu. C'est dans ces sentiments que Geneviève voue à Dieu sa virginité, et qu'elle lui fait tout à la fois le sacrifice de son corps et de son âme: ne voulant plus disposer de l'un ni de l'autre, même légitimement; renonçant avec joie à sa liberté, dans une chose où elle trouve un souverain bonheur à n'avoir plus de liberté; et ajoutant aux obligations communes de son baptême celle qui devait lui tenir lieu de second baptême, puisque, selon saint Cyprien, l'obligation des vierges est une espèce de sacrement qui met dans elles le comble et la perfection au sacrement de la foi

Mais admirons, mes chers auditeurs, l'ordre qu'elle observe en tout cela. Le Saint-Esprit, dans les Proverbes, dit que la simplicité des justes est la règle sûre et infaillible dont Dieu les a pourvus, pour les diriger dans leurs entreprises et dans leurs actions. Or, c'est ici que vous allez voir l'accomplissement de ces paroles de l'Écriture : *Justorum simplicitas dirigit illos* (Prov. 11). Geneviève formait un dessein dont les suites étaient à craindre, non-seulement pour tout le cours de sa vie, mais pour son salut et sa prédestination. Que fait-elle ? parce qu'elle est humble, elle ne s'en fie pas à elle-même ; et parce qu'elle est docile, elle évite cet écueil dangereux du propre sens et de l'amour-propre, qui fait faire tous les jours aux sages du monde tant de fausses démarches, et qui détourne si souvent de la voie du ciel ceux qui croient la bien connaître et y marcher. Pour ne pas s'engager même à Dieu par un autre mouvement que celui de Dieu, Geneviève consulte les oracles par qui Dieu s'explique ; elle traite avec les prélats de l'Eglise, qui sont les interprètes de Dieu et de ses volontés : deux grands évêques qui vivaient alors, celui d'Auxerre et celui de Troyes, passant par Nanterre, sa patrie et le lieu de sa demeure, elle va se jeter à leurs pieds, elle leur ouvre son cœur, elle écoute leurs avis, et parce qu'elle reconnaît que c'est Dieu qui l'appelle, elle s'oblige à suivre une si sainte vocation. Non-seulement elle s'y oblige, mais elle accomplit fidèlement ce qu'elle a promis ; et quelques années d'épreuves écoulées, elle fait, entre les mains de l'évêque de Chartres, ce qu'elle avait déjà fait dans l'intérieur de son âme, je veux dire le sacré vœu d'une perpétuelle virginité, n'agissant que par conseil, que par esprit d'obéissance, que par ce principe de soumission qui faisait souhaiter à saint Bernard d'avoir cent pasteurs pour veiller sur lui, bien loin d'affecter, comme on l'affecte souvent dans le monde, de n'en avoir aucun. Belle leçon, chrétiens, qui nous apprend à chercher et à discerner les voies de Dieu, surtout quand il s'agit de vocation et d'état, où tous les égarements ont des conséquences si terribles, et en quelque manière si irréparables pour le salut : instruction nécessaire pour notre siècle, où l'esprit de direction abonde, quoiqu'en même temps il soit si rare ; où tant de gens s'ingèrent d'en donner des règles, et où si peu de personnes les veulent recevoir ; où chacun a le talent de gouverner et de conduire, et où l'on en voit si peu qui aient le talent de se soumettre et d'obéir. Mais exemple plus important encore de cet attachement inviolable que nous devons avoir à la conduite de l'Eglise, hors de laquelle, comme disait saint Jérôme, nos vertus mêmes ne sont plus des vertus, la virginité n'est qu'un fantôme, le zèle qu'une illusion, et tout ce que nous faisons pour Dieu se trouve perdu et dissipé.

L'élément des vierges et des âmes dévouées à Jésus-Christ en qualité de ses épouses, c'est la retraite et la séparation du monde. Aussi est-ce le parti que Geneviève choisit ; car, d'aimer à voir le monde et à en être vu, et prétendre cependant pouvoir répondre à Dieu de

soi-même; vouloir être de l'intrigue, entrer dans les divertissements, avoir part aux belles conversations, et, quelque idée de piété que l'on se propose, se réserver toujours le droit d'un certain commerce avec le monde; en user, dis-je, de la sorte, et croire alors pouvoir garder ce trésor que nous portons dans nos corps, comme dans des vases de terre, j'entends le trésor d'une pureté sans tache, c'est ce que la prudence du siècle a de tout temps présumé de faire, mais c'est ce que la simplicité de Geneviève, plus clairvoyante et plus pénétrante, traita d'espérance chimérique, et ce qui ne lui parut pas possible. Dès le moment qu'elle fit son vœu, elle se couvrit du saint voile qui distinguait ces prédestinées et ces élues que saint Cyprien appelle la plus noble portion du troupeau de Jésus-Christ. Il ne lui fallut point de prédicateurs pour renoncer à tous ces vains ornements qui corrompent l'innocence des filles du siècle, et qui servent d'amorce à la cupidité et à la passion. Sans étude et sans lecture, elle connut qu'elle devait faire le sacrifice de toutes les vanités humaines. Une croix apportée du ciel par le ministère d'un ange, et qui lui fut présentée par saint Germain, lui tint lieu désormais de tout ce que l'envie de paraître lui eût fait ambitionner, si c'eût été une fille mondaine; et la manière simple dont elle traitait avec Dieu, sans disputer ses droits contre lui, et sans raisonner inutilement sur la rigueur du précepte, lui fit prendre des décisions plus exactes que celles de la théologie la plus sévère. Or, si nous agissions, chrétiens, dans le même esprit, c'est ainsi que nous ferions voir en nous les fruits d'une sincère et véritable réformation de mœurs; car si les prédicateurs de l'Evangile gagnent si peu à vous remontrer ces vérités si importantes; si, malgré tous les discours, vous demeurez encore aussi attachés à je ne sais combien d'amusements et de bagatelles du monde corrompu; si, par exemple, on peut dire, à la honte de notre religion, que les dames chrétiennes sont maintenant plus païennes que les païennes mêmes en ce qui regarde l'immodestie et le luxe de leurs habits; si la licence et le désordre sur mille autres points croissent tous les jours, ce n'est, mes chers auditeurs, que parce que nous voulons nous persuader qu'il y a là-dessus un devoir du monde qui nous autorise; ce n'est que parce que nous nous flattons de savoir bien accorder des choses que tous les saints ont jugées incompatibles, et sauver l'essentiel du christianisme au milieu de tout ce qui le détruit; enfin, ce n'est que parce que nous devenons ingénieux à nous aveugler nous-mêmes, et qu'au lieu de nous étudier à cette bienheureuse simplicité, qui fut toute la science de Geneviève, nous opposons à l'Esprit de Dieu les fausses maximes d'un esprit mondain qui nous perd.

Que fait de plus cette sainte fille? apprenez-le. Pour conserver le mérite de sa virginité, elle s'engage, par état et par profession de vie, aux emplois les plus bas de la charité et de l'humilité. Car d'être vierge et d'être superbe, elle sait que c'est un monstre aux yeux de Dieu : elle sait, sans que saint Augustin le lui ait appris, qu'autant

qu'une vierge humble est préférable, selon l'Evangile, à une femme honnête dans le mariage, autant une femme humble dans le mariage mérite-t-elle la préférence sur une vierge orgueilleuse. C'est pour cela qu'elle s'humilie, et que, par un rare exemple de sagesse, elle se réduit à la condition de servante; c'est pour cela qu'elle s'attache à une maîtresse fâcheuse dont elle supporte les mauvais traitements, et à qui elle obéit avec une patience et une douceur digne de l'admiration des anges; et c'est par là même aussi qu'elle évite le reproche que saint Augustin faisait à une vierge chrétienne : *O tu ! virgo Dei, nubere noluisti, quod licebat, et extollis te, quod non licet !* O âme insensée ! que faites-vous ? Vous n'avez pas voulu vous allier à un époux de la terre, ce que la loi de Dieu vous permettait ; et vous vous élevez par une fausse et vaine gloire, ce que la loi ne vous permet pas.

Mais pourquoi Geneviève ajoute-t-elle à ces exercices d'humilité une si grande austérité de vie ? pourquoi se condamne-t-elle à des jeûnes si continuels, et fait-elle de son corps une victime de pénitence ? C'était une sainte en qui le péché n'avait jamais régné, c'était une âme pure en qui la grâce du baptême s'était maintenue ; pourquoi donc se traiter si rigoureusement elle-même ? Ah ! chrétiens, c'est un mystère que la prudence de la chair ignore, mais qu'il plut encore à Dieu de révéler à la simplicité de Geneviève. Elle était vierge ; mais elle avait à préserver sa virginité du plus contagieux de tous les maux, qui est la mollesse des sens. Elle était sainte ; mais elle avait un corps naturellement corps de péché, dont elle devait faire, comme dit saint Paul, une hostie vivante. Elle était soumise à Dieu ; mais elle avait une chair rebelle qu'il fallait dompter et assujettir à l'esprit. Voilà ce qui lui fit oublier qu'elle était innocente, pour embrasser la vie d'une pénitente. Le monde ne raisonne pas ainsi ; mais je vous l'ai dit, la grande sagesse de Geneviève est de raisonner tout autrement que le monde. Le monde, quoique criminel, prétend avoir droit de vivre dans les délices ; et Geneviève, quoique juste, se fait une loi de vivre dans la pratique de la mortification. Excellente pratique, par où elle se dispose aux communications les plus sublimes qu'une créature ait peut-être jamais eues avec Dieu. Nous avons peine à le comprendre ; mais c'est la merveille de la grâce. Une fille sans instruction et sans lettres, telle qu'était Geneviève, parle néanmoins de Dieu comme un ange du ciel. Elle ne sait rien ; et l'onction qu'elle a reçue d'en-haut, lui enseigne toutes choses. Elle demeure sur la terre et dans ce lieu d'exil ; mais toute sa conversation est parmi les bienheureux et dans le séjour de la gloire. Tandis que les doctes peuvent à peine s'occuper une heure dans l'oraison, elle y passe les jours et les nuits. La vue de son troupeau, l'aspect des campagnes, tout ce qui se présente à elle lui fait connaître Dieu et l'élève à Dieu : c'est une fleur champêtre, que la main des hommes a peu cultivée, mais qui, exposée aux rayons du soleil de justice, en tire tout cet éclat dont brillent les justes, et toute

cette bonne odeur de Jésus-Christ dont parle saint Paul. Tant d'explications, de leçons, de discours, de livres, ne servent souvent qu'à nous confondre. Geneviève, sans tous ces secours, découvre ce qu'il y a dans Dieu de plus profond et de plus caché : pourquoi ? parce que notre Dieu, dit Salomon, se plaît à parler aux simples : *Et cum simplicibus sermocinatio ejus* (Prov. 3). De là ces extases qui la ravissent hors d'elle-même, et ces visions célestes dont elle est éclairée ; ce sont des mystères impénétrables pour nous, et des secrets qu'il ne lui était pas plus permis qu'à l'Apôtre de nous révéler : *Arcana verba quæ non licet hominì loqui* (II. Cor. 12). Grâces singulières et faveurs divines d'autant moins suspectes, que jamais elles ne produisirent dans cette âme solidement humble, ni esprit d'orgueil et de suffisance, ni esprit de censure et d'une réforme outrée, ni esprit de singularité et de distinction ; mais modestie et réserve, mais soumission et obéissance, mais charité et douceur, mais discrétion la plus parfaite et prudence la plus consommée. De là ce don de discerner les esprits, de démêler l'illusion et la vérité, les voies détournées et les voies droites, les fausses inspirations de l'ange de ténèbres et la vraie lumière de Dieu ; en sorte que de toutes parts on accourt à elle, qu'elle est consultée comme l'oracle, et que les maîtres même les plus éclairés ne rougissent point d'être ses disciples, de recevoir ses conseils et de les suivre. De là cette confiance avec laquelle on lui donne la conduite des vierges et le soin des veuves, pour les préserver des pièges du monde, pour leur inspirer l'amour de la retraite, pour les former aux exercices de la piété chrétienne, pour les instruire de tous leurs devoirs et pour les leur faire pratiquer. Sainte école où Dieu lui-même préside, parce que c'est, si j'ose parler de la sorte, l'école de la simplicité évangélique.

Mais, chrétiens, qu'oppose le monde à cette simplicité tant recommandée dans l'Écriture, et maintenant si peu connue dans le christianisme ? une fausse sagesse que Dieu réprouve. On veut raffiner sur tout, et jusque sur la dévotion ; on se dégoûte de ces anciennes pratiques, autrefois si vénérables parmi nos pères, et de nos jours regardées, par des esprits présomptueux et remplis d'eux-mêmes, comme de frivoles amusements ; on veut de nouvelles routes pour aller à Dieu, de nouvelles méthodes pour s'entretenir avec Dieu, de nouvelles prières pour célébrer les grandeurs de Dieu ; on veut qu'une prétendue raison soit la règle de toute notre perfection, et tout ce qui peut en quelque manière se ressentir de cette candeur et de cette pieuse innocence, par où tant d'âmes avant nous se sont élevées et distinguées, on le met au rang des superstitions populaires et on le rejette avec mépris. Toutefois, mes chers auditeurs, comment le Sage nous apprend-il à chercher Dieu ? dans la simplicité de notre cœur : *In simplicitate cordis quærite illum* (Sap. 1) ; de quoi Job est-il loué par l'Esprit même de Dieu ? de la simplicité : *Et erat vir ille simplex et rectus* (Job. 1) ; par quel moyen Daniel mérita-t-il la protection de

Dieu ? par sa simplicité : *Daniel in simplicitate suâ liberatus est* (I. Mac. 2). Je sais ce que le monde en pense : que c'est une vertu toute contraire à ses maximes, qu'il en fait le sujet ordinaire de ses railleries ; mais, malgré tout ce qu'en a pensé le monde, malgré tout ce qu'il en a dit et ce qu'il en dira, il me suffit, mon Dieu, de savoir, comme votre prophète, que vous aimez cette bienheureuse simplicité : *Scio quôd simplicitatem diligas* (I. Paral. 29) ; et c'est assez pour moi que vous en connaissiez le prix : *Sciat Deus simplicitatem meam* (Job. 31).

Voilà, mes frères, ce qui doit nous affermir dans le droit chemin de la justice chrétienne, et ce qui nous y doit faire marcher avec assurance. Le monde parlera, le monde rira ; de faux sages viendront nous dire ce que la femme de Job disait à son époux : *Adhuc permanes in simplicitate tuâ* (Job. 2) ? Hé quoi ! vous vous arrêtez à ces bagatelles ? vous vous laissez aller à ces scrupules, et dans un siècle comme celui-ci, vous prenez garde à si peu de chose ? quelle simplicité et quelle folie ! On nous le dira, mais nous répondrons : Oui, dans un siècle si dépravé, je m'attacherai à mon devoir, j'irai tête levée, et je ferai gloire de ma simplicité ; j'y vivrai et j'y mourrai, dans cette simplicité de la foi, dans cette simplicité de l'espérance, dans cette simplicité de la charité de Dieu et de la charité du prochain, dans cette simplicité d'une conduite équitable, humble, modeste, désintéressée, sans détours, sans artifices, sans intrigues. Par là, j'engagerai Dieu à me conduire lui-même ; et, avec un tel guide, je ne craindrai point de m'égarer : *Qui ambulat simpliciter, ambulat confidenter* (Prov. 10).

Voulez-vous en effet, chrétiens, que Dieu répande sur vous ses lumières avec la même abondance qu'il les répandit sur Geneviève ? voici pour cela quatre règles que je vous propose, et que me fournit l'exemple de cette sainte vierge. Première règle : suivre le conseil de ceux que Dieu a établis dans son Eglise pour être les pasteurs de vos âmes, et pour vous diriger dans les voies du salut ; ne rien entreprendre d'important, et où votre conscience se trouve en quelque péril, sans les consulter ; aller à eux comme à la source des grâces, et les écouter comme Dieu même, leur ouvrir votre cœur, et leur exposer simplement et avec confiance vos sentiments, vos désirs, vos bonnes et vos mauvaises dispositions ; prendre là-dessus leurs avis, et, quelques vues contraires qui vous puissent survenir à l'esprit, les tenir pour suspectes et les déposer, si ce n'est que vous eussiez d'eux une évidence absolue de l'erreur où l'on vous conduit et de l'égarement où l'on vous jette : suivant une telle maxime et la suivant de bonne foi, vous agirez sûrement ; car Dieu est fidèle, dit l'Apôtre, et puisqu'il vous envoie à ses ministres, il est alors engagé par sa providence à les éclairer eux-mêmes, à leur inspirer ce qui vous convient, et à leur mettre pour vous dans la bouche des paroles de vie. Je vais plus loin, et pour votre consolation, j'ose dire que si quelquefois ils se trompaient, ou Dieu ferait un miracle pour suppléer à leur

défaut et pour vous redresser, ou que jamais il ne vous imputerait une illusion dont vous n'avez pas été l'auteur, et dont vous n'avez pu moralement vous préserver.

Seconde règle : fuir le monde et ce que vous savez être, dans le commerce du monde, ou pernicieux, ou seulement même dangereux. Je ne prétends pas que tous doivent se renfermer dans le cloître, et se cacher dans la solitude : Dieu dans le monde a ses serviteurs sur qui il fait reposer son esprit, à qui il fait entendre sa voix, et qu'il comble des trésors de sa miséricorde ; mais, pour goûter ces divines communications, il faut qu'ils soient au milieu du monde sans être du monde ; c'est-à-dire, il faut qu'ils vivent séparés au moins d'un certain monde, d'un monde corrompu où le libertinage règne, d'un monde médisant où le prochain est attaqué, d'un monde volage où l'esprit se dissipe, où toute l'onction de la piété se dessèche, où l'on ne peut éviter mille scandales, légers, il est vrai, mais dont la conscience est toujours blessée : il faut que, se réduisant à la simplicité d'une vie retirée, s'éloignant du tumulte et du bruit, renonçant aux vanités et aux pompes humaines, uniquement attentifs à écouter Dieu, ils lui préparent ainsi et leurs esprits et leurs cœurs. Telle fut la prudence de Geneviève, de cette fille si simple selon le monde, mais selon Dieu, si sage et si bien instruite des mystères de la grâce et des dispositions qu'elle demande.

Troisième règle : s'adonner à la pratique des bonnes œuvres, et surtout des œuvres de charité et d'humilité, en faire toute son étude, et y borner toute sa science ; et, pendant que les esprits curieux s'arrêtent à raisonner sur les secrets de la prédestination divine, pendant qu'ils en disputent avec chaleur et qu'ils entrent sans cesse là-dessus en de longues et d'éternelles contestations, s'en tenir simplement, mais solidement à cette courte décision du prince des apôtres : *Quapropter, fratres, magis salagite, ut per bona opera certam vestram electionem faciatis* (II. Petr. 1). Point tant de discours, mes frères, point tant de controverses et de subtilités ; vous avez la loi, pratiquez-la ; vous avez tous vos devoirs marqués, observez-les ; vous avez parmi vous des pauvres et des malades, prenez soin de les assister ; soyez charitables, soyez humbles, soyez soumis, soyez patients, vigilants, fervents. C'est là tout ce qu'il vous importe de savoir, et dès que vous le saurez bien, vous en saurez plus que ne peuvent vous en apprendre, dans leurs questions curieuses et souvent peu utiles, tous les philosophes et les théologiens : pourquoi ? non-seulement parce que c'est en cela qu'est renfermée toute la science du salut, mais parce que Dieu, qui se découvre aux âmes fidèles et humbles, se fera lui-même sur tout le reste votre maître, et vous donnera les connaissances où la plus sublime théologie ne peut atteindre.

Quatrième et dernière règle : ajouter à la pratique des bonnes œuvres, l'austérité de la pénitence ; et comme votre vie, mes chers auditeurs, est déjà par elle-même une pénitence continuelle, puisqu'elle est remplie de souffrances, les prendre, ces peines et ces afflic-

tions de la vie, avec un esprit chrétien, avec un esprit soumis, en un mot, avec un esprit pénitent. Voilà par où vous purifierez votre cœur, en vous acquittant devant Dieu de toutes vos dettes : et où Dieu fait-il plus volontiers sa demeure, que dans les cœurs purs ? Ainsi, quelque dépourvus que vous puissiez être de toute autre lumière, la lumière de Dieu vous conduira, vous touchera, vous élèvera. Il ne lui faudra point de dispositions naturelles ; il ne sera point nécessaire que vous soyez de ces grands génies que le monde admire, et à qui le monde donne un si vain encens. Sans cette doctrine qui enfle ; sans être capables, par la supériorité de vos vues ou la profondeur de vos raisonnements, de pénétrer les secrets de la nature les plus cachés, d'éclaircir les questions de l'école les plus épineuses et les plus obscures, de former de hautes entreprises et de gouverner les états, vous serez capables, dans la ferveur de la prière, de recevoir les dons de Dieu, et d'avoir avec lui le commerce le plus sacré, le plus étroit, le plus sensible, le plus touchant. Vous l'avez vu dans l'exemple de votre illustre patronne. Mais, si la simplicité de Geneviève a été plus éclairée que toute la sagesse du monde, je puis dire encore que sa faiblesse a été plus forte que toute la puissance du monde : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Je l'ai dit d'abord, chrétiens, et je dois ici le redire : c'est le propre de Dieu de se servir d'instruments faibles, et souvent même des plus faibles, pour les plus grands ouvrages de sa puissance ; et quand Cassiodore veut faire l'éloge de cette vertu souveraine et sans bornes que nous reconnaissons en Dieu, et qui est un de ses premiers attributs, il ne croit pas en pouvoir donner une plus haute idée, que de s'écrier en s'adressant à Jésus-Christ : O Seigneur ! qui peut douter que vous ne soyez un Dieu, et un Dieu tout-puissant, puisque dans votre sainte humanité, et ensuite dans la personne de vos serviteurs, vous avez rendu les faiblesses et les misères mêmes toutes-puissantes ! *O verè omnipotens, qui ipsas misérias fecisti potentes* (Cassiod.) ! Aussi est-ce pour cela que Dieu tant de fois a fait des coups extraordinaires, a opéré des miracles, a triomphé de ses ennemis, non par sa main, mais par la main d'une femme. Est-il question de dompter l'orgueil d'un Holopherne ? il suscite une Judith. Faut-il défaire des armées nombreuses et les mettre en fuite ? il y emploie une Débora. Veut-il sauver tout son peuple, dont on a conjuré la ruine ? il ne lui faut qu'une Esther. Mais voici, chrétiens, quelque chose de plus surprenant et qui marque mieux la force de notre Dieu. Car après tout, ces femmes dont parle l'Écriture, et dont les faits héroïques ont été si hautement loués par le Saint-Esprit, c'étaient des femmes distinguées, des princesses même et des reines, des sujets recommandables selon le monde. Judith possédait de grands biens, Débora jugeait le peuple avec une autorité suprême, Esther se trouvait assise sur le trône. Or, dans ces conditions éminentes, une femme, toute faible qu'elle est,

ne laisse pas, sans miracle, de pouvoir beaucoup, et d'être capable d'entreprendre des choses importantes. Mais qu'une bergère telle qu'était Geneviève, pauvre, dénuée de tout, sans nom, sans crédit, sans appui, demeurant dans son état vil et méprisable, remplisse le monde du bruit de ses merveilles, exerce un empire absolu sur les corps et sur les esprits, dispose, pour ainsi dire, à son gré, des puissances du ciel, commande aux puissances de la terre, fasse trembler les puissances de l'enfer, devienne la protectrice des villes et des royaumes, ah! chrétiens, c'est un des mystères que saint Paul a voulu nous faire connaître, lorsqu'il a dit : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia*. Et jamais cette parole de l'Apôtre s'est-elle accomplie si visiblement et si authentiquement, que dans la personne de cette bienheureuse fille dont nous honorons aujourd'hui la mémoire.

Car qu'est-ce que la vie de Geneviève, sinon une suite de prodiges et d'opérations surnaturelles, que l'infidélité même est obligée de reconnaître? Y a-t-il maladie si opiniâtre et si incurable, qui n'ait cédé à l'efficacité de sa prière; et ce don des guérisons que le maître des gentils assure avoir été une des grâces communes et ordinaires dans la primitive Eglise, quand et en qui a-t-il paru avec plus d'éclat? je ne parle pas de ces guérisons secrètes, particulières, faites à la vue d'un petit nombre de témoins, et contre lesquelles un esprit incrédule croit toujours avoir droit de s'inscrire en faux : mais je parle de ces guérisons publiques, connues, avérées, et que les ennemis mêmes de la foi n'ont pu contester. Ce miracle des *ardents*, dont l'Eglise de Paris conserve des monuments si certains; cent autres aussi incontestables que celui-là, qu'il me serait aisé de produire, mais dont je n'ai garde de remplir un discours qui doit servir à votre édification, ne nous marquent-ils pas de la manière la plus sensible quel pouvoir Geneviève avait reçu de Dieu, pour tous ces effets de grâce et de bonté qui sont au-dessus de la nature? Si son corps après sa mort n'a pas prophétisé comme celui d'Elie, ne semble-t-il pas qu'il ait encore fait plus? n'en est-il pas sorti mille fois une vertu semblable à celle qui sortait de Jésus-Christ même, ainsi que nous l'apprend l'Evangile? n'est-il pas jusque dans le tombeau une source de vie pour tous ceux qui ont recours à cette précieuse relique; et les esprits les moins disposés à en convenir, convaincus par leur propre expérience, ne lui ont-ils pas rendu des hommages? témoin cette action de grâces, en forme d'éloge, qu'Erasme composa, et où il déclara si hautement que notre sainte était, après Dieu, sa libératrice, et qu'il ne vivait que par le bienfait de son intercession.

Il n'y a que pour elle-même, chrétiens, que Geneviève n'usa jamais de ce don des miracles, qui fut un de ses plus beaux privilèges : ayant passé toute sa vie dans des infirmités continuelles, et voulant en cela se conformer au Sauveur des hommes, à qui l'on reprochait d'avoir sauvé les autres et de ne s'être pas sauvé lui-même. Mais la patience invincible qu'elle fit paraître dans tous les maux dont elle fut accablée, la joie dont elle se sentait comblée en souffrant, cette vigueur de

l'esprit qui, dans un corps infirme, la mettait en état de tout entreprendre et de tout exécuter, n'était-ce pas à l'égard d'elle-même un plus grand miracle, que tout ce qu'elle opérait de plus merveilleux en faveur des autres? Et cette vertu de Dieu dont elle était revêtue, ne trouvait-elle pas de quoi éclater, ou, selon le terme de saint Paul, de quoi se perfectionner davantage dans une santé languissante, que dans un corps robuste? *Nam virtus in infirmitate perficitur* (II. Cor. 12).

A ce don de guérir les corps, ajoutez un autre don mille fois plus excellent, c'est celui de guérir les âmes. Ainsi l'avait prédit le grand évêque d'Auxerre, saint Germain, en disant de Geneviève qu'elle serait un jour la cause du salut de plusieurs. Prédiction vérifiée par l'événement. Combien de pécheurs a-t-elle retirés de leurs voies corrompues, et remis dans les voies de Dieu? combien de païens et d'idolâtres a-t-elle éclairés dans un temps où les ténèbres de l'infidélité étaient répandues sur la terre, et quels fruits ne produisit point son zèle dans ce royaume maintenant très-chrétien, mais où l'erreur dominait alors, et était placée jusque sur le trône? Qui sait combien d'affligés elle consolait, combien de misérables elle soutenait, combien d'ignorants elle instruisait, dans ces saintes et fréquentes visites, où tour à tour elle parcourait les prisons, les hôpitaux, les cabanes des pauvres, faisant partout sentir les salutaires effets de sa charité? Et sans m'engager dans un détail infini, qui peut dire combien de cœurs, depuis tant de siècles, ont été touchés, pénétrés, gagnés à Dieu, et le sont tous les jours par la puissante vertu de ses cendres que nous avons conservées, et que nous conserverons comme un des plus riches dépôts? Vous le savez, Seigneur, vous en avez été témoin, et vous l'êtes sans cesse. Vous le savez, dis-je, de quelle onction on est rempli à la vue de ce tombeau, dont vous avez fait notre espérance et notre asile; vous savez quelles lumières on y reçoit, et quels sentiments on en remporte. Daignez, ô mon Dieu! ne tarir jamais cette source féconde de toutes les bénédictions célestes.

Voilà donc, chrétiens, le miracle que nous ne pouvons assez admirer, et que je vous ai d'abord proposé, Geneviève, assez forte dans sa faiblesse pour fléchir les puissances mêmes du ciel, pour humilier les plus fières puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Prenez garde : je dis pour fléchir les puissances mêmes du ciel, apaisant en faveur des hommes la colère de Dieu, détournant ses fléaux, et l'engageant à suspendre ses foudres prêts à tomber sur nos têtes; nous obtenant, après tant de désordres, un pardon que nous n'eussions pas osé demander par nous-mêmes, et dont l'énormité de nos crimes nous rendait indignes; nous ouvrant tous les trésors de la divine miséricorde, et la forçant en quelque sorte à nous combler de ses richesses. Je dis pour humilier les plus fières puissances de la terre : le fameux et barbare Attila en fut un exemple mémorable. Ce prince, accoutumé au sang et au carnage, marchait à la tête de la plus nombreuse armée. Déjà l'Allemagne avait éprouvé les tristes effets de sa fureur; déjà notre France était inondée

de ce torrent impétueux, qui répandait partout devant soi la terreur, et portait le ravage et la désolation. Que lui opposer, et par où conjurer cette affreuse tempête dont tant de provinces étaient menacées? Sera-ce par les supplications et les remontrances des plus grands hommes qui tour à tour font sans cesse de nouvelles tentatives auprès de ce redoutable conquérant pour le gagner? Mais, enflé de ses succès, il n'en devient que plus audacieux et plus intraitable? Sera-ce par les menaces et par les promesses? Mais ses forces, jusque-là invincibles, le mettent en état de ne rien craindre; et les plus belles promesses ne répondent point encore à son attente, et ne peuvent contenter son insatiable ambition. Sera-ce par la multitude et la valeur des combattants? Mais tout plie en sa présence, et sur son passage il ne trouve nul obstacle qui l'arrête. Ah! chrétiens, l'heure néanmoins approche où ce cruel tyran doit être abattu, et toutes ses forces détruites : ce tison fumant, pour user de cette expression d'Isaïe, sera éteint; et comment? C'est assez pour cela de quelques larmes qui couleront des yeux de Geneviève, et qu'elle versera au pied de l'autel. Oui, ces larmes suffisent : l'ennemi se trouble, une subite frayeur le saisit, cette formidable armée est en déroute, et l'orage, comme une fumée, se dissipe. Enfin, je dis pour confondre toutes les puissances de l'enfer. Avec quel empire a-t-elle commandé aux démons mêmes? avec quel respect ces esprits de ténèbres ont-ils écouté sa voix, et lui ont-ils obéi? avec quelle honte ont-ils vu leur domination renversée, et sont-ils sortis des corps, au premier ordre qu'ils en ont reçu? C'est de quoi nous avons les preuves certaines, et ce qui me fait reprendre avec le Docteur des nations : *Infirma mundi elegit Deus, ut confundat fortia.*

C'est pour cela même aussi, mes chers auditeurs, vous le savez, que la sage piété de nos pères n'a pas cru pouvoir mieux défendre et conserver cette ville capitale où nous vivons, qu'en la confiant aux soins, et la mettant sous la protection de la toute-puissante et glorieuse Geneviève : ceci vous regarde, et demande une réflexion particulière. Dès le temps que la monarchie française prit naissance, Dieu lui désigna cette protectrice. Paris devint dans la suite des siècles une des plus nobles et des plus superbes villes du monde : et s'il s'est maintenu jusqu'à présent dans cette splendeur; si, malgré les vicissitudes continuelles des choses humaines, il a subsisté et subsiste encore; si mille fois il n'a pas péri, ou par le feu, ou par le fer, ou par la famine, ou par la contagion, ou par la sécheresse, ou par l'inondation des eaux, ignorez-vous que c'est à sa bienheureuse patronne qu'il en est redevable? Après les secours qu'il en a reçus dans les plus pressantes nécessités; après qu'elle l'a si souvent préservé, et des fureurs de la guerre, et de l'ardeur des flammes, et des injures de l'air, et de la stérilité des campagnes, et du débordement des fleuves, les païens auraient érigé Geneviève en divinité : mais vous, mes frères, mieux instruits, vous vous contentez et devez en effet vous contenter de la reconnaître pour votre bienfaitrice; de l'honorer

et de l'invoquer comme votre avocate auprès d'un seul Dieu que vous adorez. Protection visible dont nous avons eu et dont nous avons tous les jours les plus éclatants témoignages; protection invisible, et non moins efficace en mille rencontres, sur la personne de nos rois, et sur tout le corps de l'état; protection, (le dirai-je, mes chers auditeurs, mais n'est-il pas vrai?) protection d'autant plus nécessaire, que l'iniquité du siècle est plus abondante, et doit plus irriter le ciel contre nous.

Car, qu'est-ce que cette ville si nombreuse, et quel spectacle présenterais-je à vos yeux, si je vous en faisais voir toutes les abominations? Qu'est-ce, dis-je, que Paris? un monstrueux assemblage de tous les vices, qui croissent, qui se multiplient, qui infectent et les petits et les grands, et les pauvres et les riches, qui profanent même ce qu'il y a de plus sacré, et qui s'établissent jusque dans la maison de Dieu. Ne tirons point le voile qui couvre en partie ces horreurs; nous n'en connaissons déjà que trop : or, que serait-ce donc, si nous n'avions pas une médiatrice pour prendre nos intérêts auprès de Dieu, et pour arrêter ses coups? Mais après tout, mes frères, Dieu ne se lassera-t-il point, la mesure de nos crimes ne se remplira-t-elle point, et ne pourra-t-il point arriver que ce secours de Geneviève cesse enfin pour nous? Quand les Israélites eurent oublié le Seigneur, jusques à faire des sacrifices à un veau d'or, pendant que Moïse était sur la montagne et priait pour eux, l'Ecriture nous apprend que Dieu en fit un reproche à ce législateur. Va, Moïse, lui dit-il, descends de la montagne, et tu verras le désordre de ton peuple : car c'est ton peuple et non plus le mien : *Vade, descende, peccavit populus tuus* (Exod. 32). Ce n'est plus mon peuple, puisqu'il a choisi un autre Dieu que moi, et que, dans l'état de corruption où il est réduit, je ne le connais plus; mais c'est encore le tien, puisque, tout corrompu qu'il est, tu viens intercéder et me solliciter pour lui. Va donc, et tu seras toi-même témoin de ses dérèglements et de ses excès? Tu te promettais quelque chose de sa piété et de sa religion; mais tu connaîtras en quelle idolâtrie il est tombé depuis qu'il t'a perdu de vue : après s'être abandonné à l'intempérance, aux jeux, aux festins, à la bonne chère; après s'être plongé dans les débauches les plus impures et les plus abominables, tu verras avec quelle insolence il s'est fait une idole qu'il adore comme le Dieu d'Israël, protestant qu'il n'y a point d'autre divinité que celle-là qui l'ait pu tirer de la servitude : voilà où en est ce peuple qui t'est si cher : *Vade, descende, peccavit populus tuus* (*Ibid.*). Mais laisse-moi, Moïse, ajoute le Seigneur; car je vois bien que c'est un peuple indocile et endurci dans son péché : *Cerno quoddam populus iste duræ cervicis sit*; ne me parle donc plus en sa faveur, ne t'oppose plus au dessein que j'ai de l'exterminer et de le perdre; tes prières me font violence, donne-moi trêve pour quelques moments, afin que ma colère éclate : *Dimitte me, ut irascatur furor meus* (*Ibid.*). Je sais, chrétiens, ce que fit Moïse; qu'il ne désista pas pour cela de demander grâce;

qu'il conjura Dieu de retenir encore son bras, lui remontrant qu'il y allait de sa gloire, l'intéressant par la considération d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, consentant plutôt à être effacé lui-même du livre de vie, que de voir périr ce peuple, et par des instances si fortes, faisant enfin changer l'arrêt que la justice divine avait prononcé; mais vous savez que ce ne fut pas sans des suites bien funestes et bien terribles, puisqu'outre les vingt-trois mille hommes que Moïse, pour punir ce scandale, fit passer par le fil de l'épée, de tous les autres qui se trouvèrent coupables, il n'y en eut pas un qui entrât dans la terre de Chanaan.

Faut-il, mes chers auditeurs, que je vous explique cette figure, ou pour mieux dire, cette vérité qui ne vous convient que trop? n'en faites-vous pas vous-mêmes l'application, et n'en découvrez-vous pas déjà tout le mystère? Tandis que Geneviève vivait sur la terre, et qu'elle animait le peuple par sa présence et par son exemple, Paris était dans la ferveur, et l'on admirait l'innocence et la sainteté de ce petit nombre de chrétiens qui l'habitaient. Maintenant que la mort nous a ravi ce grand modèle, et que Geneviève est sur la montagne, où elle représente à Dieu nos besoins, nous nous licencions, nous nous faisons des idoles à qui nous présentons notre encens, des idoles d'or, des idoles de chair, et comme les Israélites, nous nous disons les uns aux autres : Voilà les dieux que nous devons servir : *Hi sunt Dii tui* (Exod. 32). Or sur cela, mes chers auditeurs, le Seigneur si indignement traité, et si justement courroucé contre nous, n'a-t-il pas le droit de dire à la sainte patronne dont vous implorez auprès de lui l'assistance, ce qu'il disait à Moïse : *Vade, descende, peccavit populus tuus*. Allez, et voyez quel est ce peuple pour qui vous employez avec tant de zèle votre crédit : que ce soit votre peuple, j'y consens; mais ce n'est plus le mien, car c'est un peuple idolâtre : idolâtre du monde, qu'il adore comme son Dieu; idolâtre des faux biens du monde, dont il ne cherche qu'à se remplir par tous les moyens que lui suggère son insatiable convoitise; idolâtre des grandeurs du monde, où ses ambitieux désirs le font sans cesse aspirer; idolâtre des plaisirs du monde et des plus infâmes voluptés, où il demeure honteusement plongé. Pourquoi donc vous tenez-vous entre lui et moi? pourquoi entreprenez-vous de toucher ma miséricorde, et que ne laissez-vous agir ma justice : *Dimitte me, ut irascatur furor meus*. Qui doute, encore une fois, chrétiens, que Dieu ne parle, ou ne puisse parler de la sorte à Geneviève, et qui sait si Geneviève elle-même, indignée que nous secondions si mal ses soins, ne se retirera pas? si peut-être elle ne se tournera pas contre nous? car les saints n'ont pas moins de zèle pour la gloire de Dieu, que pour notre salut; qui sait, dis-je, je le répète, qui sait si Geneviève, de sa part, ne répondra point à Dieu : Seigneur, vous êtes juste, et tous vos jugements sont équitables; j'ai veillé sur ce peuple que vous aviez confié à ma garde; je vous ai mille fois offert pour lui mes vœux, et vous les avez écoutés; mais c'est toujours un peuple infidèle, un

peuple endurci ; j'en ai pris soin , et rien ne le touche , rien ne le guérit : je le remets entre vos mains , et je le livre à vos vengeances.

A Dieu ne plaise , mes chers auditeurs , que nous attirions sur nous une telle malédiction. Il y a , j'en conviens , une providence de Dieu toute spéciale sur cette ville ; mais aussi cette providence de faveur a ses bornes , qu'elle ne passe point , et hors desquelles elle ne nous suivra point. Geneviève , il est vrai , fait des miracles ; mais ces miracles ne doivent point servir à fomenteur vos désordres , et à vous autoriser dans votre impénitence. Dès que vous en profiterez pour vous convertir , tout ira bien , et jamais ils ne cesseront ; mais quand vous en abuserez pour pécher avec plus d'impunité , avec plus d'obstination et plus d'audace , ce seraient alors des miracles contre Dieu même ; et qui peut croire que Dieu voulût communiquer à ses saints sa toute-puissance , ou qu'ils voulussent la recevoir , pour en user contre ses propres intérêts ? Que faut-il donc faire ? imiter la foi de sainte Geneviève , la ranimer dans nos cœurs , la réveiller , cette foi divine : avec cela , si nous ne faisons pas les mêmes miracles que Geneviève a faits , nous en ferons d'autres , c'est-à-dire , nous nous convertirons , et nous rentrerons en grâce avec Dieu ; nous guérirons les maladies , non pas celles de nos corps , mais celles de nos âmes , dont les suites sont encore bien plus dangereuses et plus funestes pour nous ; nous confondrons l'enfer , et nous le surmonterons , en nous dégageant de ses pièges et de la honteuse captivité où il nous tient asservis ; nous chasserons de notre cœur les démons qui nous possèdent , le démon de l'avarice , le démon de l'ambition , le démon de l'impureté ; nous triompherons du monde et de tous ses charmes : car voilà les miracles que Dieu exige de nous , et pour lesquels Jésus-Christ nous a promis sa grâce : *Signa autem eos qui crediderint , hæc sequentur : in nomine meo dæmonia ejicient ; super ægros manus imponent , et benè habebunt* (Matth. 15). Aux premiers temps de l'Eglise , tout cela s'accomplissait à la lettre dans l'ordre de la nature ; maintenant que l'Eglise n'a plus besoin de ces témoignages sensibles , tout cela peut s'accomplir en esprit , et dès aujourd'hui s'accomplira , si nous le voulons , dans l'ordre surnaturel. Sans ces miracles , ne comptons point sur la protection de Geneviève : car elle n'est point la protectrice de nos vanités et de notre luxe , de notre mollesse et de nos sensualités , de notre amour-propre et de nos passions.

Ah ! grande sainte , reprenez en ce jour tout votre zèle pour notre sanctification et notre salut ; et dès ce même jour nous reprendrons les voies de notre Dieu , et nous embrasserons une vie toute nouvelle. Comme prédicateur de l'Evangile , je ne viens point ici vous demander , pour mes auditeurs , des prospérités temporelles : c'est ce qui les a perdus en mille rencontres , et c'est ce qui achèverait de les perdre ; je ne vous prie point de détourner de nous les fléaux salutaires qui peuvent nous rappeler de nos égarements et nous convertir : l'effet de cette prière nous serait trop préjudiciable et trop funeste. Mais ce que

je vous demande, et ce que doit vous demander tout chrétien éclairé des lumières de la foi, ce sont les grâces de Dieu ; ces grâces purement spirituelles, ces grâces fortes et victorieuses, ces grâces propres à nous toucher, à nous avancer, à nous perfectionner. Si les afflictions et les adversités humaines nous sont pour cela nécessaires, j'ose, en mon nom et au nom de toutes les âmes vraiment fidèles, vous supplier de nous les obtenir. Agissez contre nous, afin de mieux agir pour nous. Vous connaissez dans Dieu nos véritables intérêts, et nos intérêts sont bien mieux entre vos mains que dans les nôtres. Cependant, chrétiens, il nous reste à voir comment enfin la bassesse de Geneviève, pour user toujours de cette expression, a été plus honorée que toute la grandeur du monde : c'est le sujet de ma troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Il est de l'honneur de Dieu que ses serviteurs soient honorés, et qu'après les avoir employés à procurer sa gloire, il prenne soin lui-même de les glorifier. C'est sur quoi le prophète royal lui disait : Seigneur, vous savez bien rendre à vos amis ce que vous en avez reçu ; et s'ils ont eu le bonheur de vous faire connaître parmi les hommes, ils en sont bien payés par le haut degré d'élévation où vous les faites monter dans le ciel, et même par la profonde vénération où leurs noms sont sur la terre : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (Psalm. 138). Or, entre les saints, il semble que Dieu s'attache spécialement à élever ceux qui, dans le monde, se sont trouvés aux plus bas et aux derniers rangs. Les saints rois, tout rois qu'ils ont été, sont moins connus et moins révéérés que mille autres saints qui sont sortis des plus viles conditions, et qui ont vécu dans l'obscurité et dans l'oubli. Comme si Dieu, jusque dans l'ordre de la sainteté, se plaisait encore à humilier la grandeur du siècle, et à faire voir une prédilection particulière pour les petits : *Et exaltavit humiles* (Luc. 1). Ainsi, pour ne me point éloigner de mon sujet, Geneviève, quoique bergère, et rien de plus, a-t-elle été jusqu'à présent honorée, et l'est-elle de nos jours par tout ce qu'il y a de plus auguste et de plus grand ; je veux dire, honorée par les princes et les rois, honorée par les évêques et les prélats de l'Eglise, honorée par les saints, enfin, honorée par tous les peuples. Je ne prétends pas m'engager dans un long récit de faits que les écrivains ont recueillis ; en voici quelques-uns plus marqués, et qui pourront me suffire : écoutez-les.

Honorée par les princes et les rois. L'histoire nous apprend combien Chilpéric, l'un des premiers rois de notre France, et encore païen, la respecta ; jusqu'à lui donner un accès libre dans son palais et au milieu de sa cour ; jusqu'à l'entretenir, à la consulter et à suivre ses conseils ; jusqu'à révoquer un arrêt porté contre des criminels qu'il voulait punir sans rémission, et dont il ne put néanmoins se défendre d'accorder la grâce aux sollicitations de Geneviève. Nous savons quel fut son crédit auprès de Clovis, combien elle contribua à

la conversion de ce prince infidèle et de tout son royaume, quelles conférences elle eut sur cette importante affaire avec l'illustre Clotilde, quels moyens elle lui fournit pour l'accomplissement de ce grand dessein, et quel succès répondit à ses vœux, et consomma heureusement une si sainte entreprise. On a vu, dans le cours de tous les âges suivants, nos rois eux-mêmes venir à son tombeau, et là, déposer toute la majesté royale pour fléchir les genoux en sa présence, pour lui présenter leurs hommages, pour lui adresser leurs prières, pour reconnaître son pouvoir, et pour lui soumettre en quelque sorte leur couronne et leurs états. O triomphe de notre religion! les tombeaux des rois sont foulés aux pieds, et le tombeau d'une bergère est révééré comme un sanctuaire : pourquoi? parce que Dieu veut couronner son humilité : *Et exaltavit humiles.*

Honorée par les évêques et les prélats de l'Eglise. Quelle idée en conçut saint Germain, évêque d'Auxerre, et en quels termes s'en expliqua-t-il? Poussé par l'Esprit de Dieu, il passait en Angleterre pour y combattre l'hérésie victorieuse et triomphante, et pour y établir la grâce de Jésus-Christ contre les erreurs de Pélagé; mais sur sa route, combien s'estima-t-il heureux d'avoir trouvé Geneviève encore enfant? Avec quelle admiration vit-il dans un âge si tendre une raison si avancée, des lumières si pures, des connaissances si justes, des inclinations si saintes, et une piété si solide et si chrétienne? De quels éloges et de quelles bénédictions la combla-t-il? Sans égard, ni à l'obscurité de sa naissance, ni à la pauvreté de sa famille, de quoi félicita-t-il les parents, et qu'annonça-t-il de la fille pour l'avenir? il la considéra et la recommanda comme un des plus précieux trésors que possédât la France, et un des plus riches dons que le ciel eût faits à la terre. Quels témoignages lui rendit le généreux et glorieux évêque de Troyes, saint Loup? Quels sentiments en eut le vénérable et zélé archevêque de Reims, saint Remi? et que ne puis-je parler de tant d'autres qui, tout pasteurs des âmes qu'ils étaient, ne crurent point avilir leur ministère ni se dégrader, en lui communiquant leurs desseins, en recevant ses avis, en écoutant ses humbles et respectueuses remontrances, en entrant dans ses vues, et profitant, si j'ose le dire, de ses instructions?

Honorée des saints. Je n'en veux qu'un exemple; il est mémorable, et c'est celui du fameux Siméon Stylite. Cet homme tout céleste, cet homme, le miracle de son siècle par l'austérité de sa pénitence, du fond de l'Orient et du haut de cette colonne où il n'était occupé que des choses divines, aperçut l'éclatante lumière qui brillait dans l'Occident, connut tout le mérite et toute la sainteté de Geneviève, porta vers elle ses regards, la salua en esprit, et l'invoqua. Enfin, honorée de tous les peuples : où son nom ne s'est-il pas répandu, et dans quel endroit du monde chrétien n'a-t-il pas été parlé d'elle? Elle n'était pas encore en possession de cette gloire immortelle dont elle jouit dans le séjour bienheureux, que la voix publique la mit au rang des saints, la béatifica et la canonisa. Le jugement des fidèles prévint le

jugement de l'Eglise, et l'événement nous a bien appris que la voix du peuple était dès-lors la voix de Dieu même.

Ce n'est pas qu'elle n'ait eu des persécutions à soutenir. Dieu, qui l'avait prédestinée pour la couronner dans le ciel, lui fit éprouver sur la terre le sort de ses élus; et plus il voulut rehausser l'éclat de son triomphe, plus il exerça sa patience et lui laissa essuyer de violents combats. Nous savons qu'il y eut un temps orageux, où ce soleil parut obscurci, où cette âme si innocente et si nette se trouva chargée des plus atroces accusations et des plus noires calomnies; où tous les ordres ecclésiastiques et séculiers se tournèrent contre elle; où sa vertu fut traitée d'hypocrisie et d'illusion; où les merveilleux effets de son pouvoir auprès de Dieu furent attribués aux sortilèges et à la magie. Nous le savons; mais aussi n'ignorons-nous pas que le soleil sortant du nuage qui le couvrait, n'en est que plus lumineux; et que toutes les suppositions de l'envie, toutes ses inventions contre Geneviève ne servirent qu'à la relever, qu'à la mettre dans un plus grand jour, et à lui donner une splendeur toute nouvelle. Les évêques se firent ses apologistes; bientôt les esprits furent détrompés, le mensonge fut confondu, la vérité tirée des ténèbres qui l'enveloppaient, l'innocence hautement confirmée, et l'incomparable vierge dont l'enfer avait entrepris de flétrir la mémoire, remise dans son premier lustre, et rétablie dans sa première réputation. Depuis cette victoire que remporta Geneviève, quels honneurs lui ont rendus le ciel et la terre? le ciel, dis-je, qui nous l'a enlevée, mais afin qu'elle nous devînt, pour ainsi parler, encore plus présente par une protection continuelle; la terre, où elle répand les saintes richesses qu'elle va puiser dans le sein de la divinité, et qu'elle nous communique si abondamment.

C'est de cette terre d'exil que nous faisons monter vers elle, et que nous lui offrons notre encens. Culte le plus solennel : nous voyons pour cela toutes les sociétés de l'Eglise se réunir, les plus augustes compagnies s'assembler, tout le peuple, grands et petits, paraître en foule, et chacun se faire un devoir de contribuer par sa présence à la pompe de ces cérémonies et de ces fêtes, ou, comme l'arche du Seigneur, sont portées avec tant d'appareil les précieuses reliques dont nous avons éprouvé mille fois, et dont tous les jours nous éprouvons la vertu. Culte le plus universel : il y a des dévotions particulières et propres de certaines âmes, de certains états; celle-ci est la dévotion commune de tout sexe, de tout âge, de toute condition. Culte le plus ancien et le plus constant : tout s'altère et tout se ralentit par le nombre des années. Des pieux exercices que nos pères pratiquaient, combien se sont abolis, ou par la négligence de ceux qui leur ont succédé, ou par une prétendue force d'esprit dont on s'est piqué, ou par le dangereux penchant que nous avons à la nouveauté : mais, depuis tant de siècles, on a toujours conservé, surtout dans cette ville capitale, les mêmes sentiments à l'égard de Geneviève; ceux qui nous ont précédés nous les ont transmis; nous les avons, et nous en ferons part à ceux qui viendront après nous, afin qu'ils les fassent eux-mêmes

passer aux autres qui les suivront jusqu'à la dernière consommation des temps. La face des choses a changé bien des fois; mais, dans les différentes situations des affaires et au milieu de toutes les révolutions, le culte dont je parle a toujours subsisté. La face des choses changera encore : car, dans la vie humaine, y a-t-il rien qui ne soit sujet aux vicissitudes et aux variations? mais malgré les variations et les vicissitudes, jugeant de l'avenir par le passé, ce culte, si solidement établi et si profondément gravé dans les cœurs, subsistera. L'hérésie l'a combattu, le libertinage en a raillé; mais tous les efforts de l'hérésie, toutes les impiétés du libertinage ne lui ont pu donner la moindre atteinte : il s'est maintenu contre toutes les attaques, et jamais les plus violentes attaques ne l'affaibliront. Culte le plus religieux : il y a certains temps de l'année, certaines fêtes et certains jours où la piété des peuples se réveille, et où ils donnent des marques plus sensibles de leur religion : telle est la fête que nous célébrons aujourd'hui. Il semble qu'à ce grand jour tous les cœurs se raniment; on voit le tombeau de Geneviève entouré et comme investi de troupes innombrables de suppliants, qui se relèvent sans cesse et se succèdent. Le temple qui les reçoit, cet auguste et vénérable monument de la pieuse antiquité, les peut à peine contenir. A l'entrée de cette sainte maison, il n'est point d'âmes si indifférentes, qui ne se trouvent ou saisies d'une crainte respectueuse, ou remplies d'une confiance toute filiale. Que de sacrifices offerts au Dieu vivant! que de vœux présentés à Geneviève! que de cantiques récités en son honneur! que de larmes répandues à ses pieds! Ah! chrétiens, que ces sentiments de religion si ardents et si vifs, ne sont-ils d'ailleurs aussi efficaces et aussi parfaits qu'ils le devraient être! Mais nous en abusons, et nous les corrompons; nous allons à Geneviève avec des cœurs tendres pour elle, et durs pour Dieu; nous demandons à Geneviève qu'elle nous conduise au port du salut où Dieu nous appelle, et nous n'en voulons pas prendre la voie que Dieu nous a marquée; nous apportons auprès des cendres de Geneviève nos péchés pour en obtenir la rémission, et nous ne voulons ni les expier par la pénitence, ni même en interrompre le cours par la réformation de nos mœurs; nous prétendons honorer Geneviève, sans cesser de déshonorer Dieu et de l'outrager. Comment l'entendons-nous, et par où avons-nous cru jusqu'à présent pouvoir faire une si monstrueuse alliance?

Quoi qu'il en soit, vous voyez dans notre sainte l'accomplissement de cette parole du Saint-Esprit, que la mémoire du juste sera éternelle : *In memoria æternâ erit justus* (Psalm. 111); au lieu que celle des pécheurs périra, et périt en effet tous les jours : *Periit memoria eorum* (Psalm. 9). Tant de grands, idolâtres de leur grandeur, et enflés de leur fortune, étaient recherchés, respectés, redoutés sur la terre, tandis que l'humble Geneviève ne pensait qu'à y servir Dieu; ils n'étaient attentifs qu'à leur propre gloire, et elle n'était attentive qu'à la gloire de Dieu; ils ne travaillaient qu'à éterniser leur nom dans le monde, et elle ne travaillait qu'à y rendre

le nom de Dieu plus célèbre. Qu'est-il arrivé? toute la grandeur des uns s'est évanouie, leur fortune dans un moment a été détruite, ils ont disparu; et la mort, en les faisant disparaître aux yeux des hommes, les a effacés de notre souvenir. Où parle-t-on d'eux; et si l'on parle de quelques-uns, est-ce pour solenniser leurs fêtes? est-ce pour chanter publiquement leurs louanges? est-ce pour implorer auprès de Dieu leur secours? est-ce pour se prosterner devant leurs tombeaux? je dis devant ces tombeaux abandonnés et déserts, ces tombeaux d'où nous ne remportons qu'une triste et lugubre idée de la fragilité humaine; ces tombeaux, où souvent, sans nulle réflexion à celui qu'ils couvrent de leur ombre et qu'ils tiennent enseveli dans les ténèbres, nous allons seulement vanter les ornements qui frappent notre vue, et admirer les inventions de l'art dans la matière qui les compose : voilà, grands du siècle, à quoi se termine cette fausse gloire dont vous êtes si jaloux. Mais la gloire des saints, et en particulier la gloire de Geneviève, est une gloire solide et durable; sans avoir jamais cherché à briller dans le monde, elle y est plus connue et plus révéree que tous les monarques et tous les conquérants du monde. Ce n'est pas que, par rapport au monde, Dieu n'ait laissé et ne laisse encore bien des saints, après leur mort, dans l'état obscur où ils ont voulu vivre; mais que leur importe que leurs noms soient inconnus aux hommes, lorsqu'ils sont marqués avec les caractères les plus glorieux dans le livre de vie? leur humilité n'est-elle pas abondamment récompensée par ce poids immense d'une gloire immortelle dont ils sont comblés dans le séjour même de la gloire? C'est à cette gloire, chrétiens, que nous devons aspirer sans cesse; c'est à l'égard de cette gloire qu'ils nous est permis de penser à nous élever, à nous pousser, à nous avancer. Travaillons-y selon les exemples et sous les auspices de l'illustre Geneviève : selon ses exemples, puisque Dieu nous la propose aujourd'hui comme notre modèle : sous ses auspices, puisque nous l'avons choisie, et que Dieu lui-même nous l'a donnée pour notre avocate auprès de lui, et notre patronne. Imitons ses vertus, pour nous rendre dignes de sa protection, et servons-nous de sa protection, pour nous mettre en état de bien imiter ses vertus. C'est ainsi que nous aurons part à ses faveurs en cette vie, et à son bonheur dans l'autre, où nous conduise, etc.,

SERMON POUR LA FÊTE DE S. FRANÇOIS DE SALES.

In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum.

Dieu l'a fait saint par l'office de sa foi et de sa douceur.

(ECCLÉSIASTE, ch. 25.)

C'est la conclusion de l'éloge que l'Écriture sainte a fait de Moïse ; mais il semble qu'en faisant cet éloge , elle ait eu au même temps en vue le glorieux saint François de Sales , dont nous célébrons la fête , et je n'aurais qu'à suivre dans le texte sacré le parallèle de ces deux grands hommes , pour satisfaire pleinement à ce que vous attendez de moi , et pour vous donner une haute estime de celui que vous honorez en cette église. Car prenez garde , s'il vous plaît : le Saint-Esprit entreprenant lui-même de canoniser Moïse , dit que ce saint législateur eut une grâce spéciale pour être chéri de Dieu et des hommes : *Dilectus Deo et hominibus* (Eccles. 45) ; que sa mémoire est en bénédiction : *Cujus memoria in benedictione est* ; que Dieu l'a égalé dans sa gloire aux plus grands saints : *Similem illum fecit in gloriâ Sanctorum* ; que par la vertu de ses paroles , il a apaisé les monstres : *Et in verbis suis monstra placavit* ; que le Seigneur l'a glorifié en présence des rois : *Glorificavit illum in conspectu regum* ; qu'il lui a confié la conduite et le gouvernement de son peuple : *Et jussit illi coram populo suo* ; qu'il l'a établi pour enseigner à Israël et à Jacob une loi dont la pratique doit être une source de vie : *Et dedit illi legem vitæ et disciplinæ* ; mais surtout qu'il l'a fait saint en considération de sa foi et de sa douceur : *In fide et lenitate ipsius sanctum fecit illum*. Je vous demande , chrétiens , si vous ne reconnaissez pas à tous ces traits , le grand évêque de Genève , et si , dans le dessein que j'ai de lui en faire l'application , vous ne m'avez pas déjà prévenu ? Un saint chéri de Dieu et des hommes , un saint dont la mémoire est partout en bénédiction , un saint qui a dompté les monstres de l'hérésie et du schisme , un saint respecté et honoré des monarques de la terre , un saint qui n'est entré dans le gouvernement de l'Eglise que par l'ordre exprès de Dieu , un saint qui a instruit tout le monde chrétien des devoirs de la véritable piété , un saint instituteur et auteur de cette admirable règle qui a sanctifié tant d'épouses de Jésus-Christ , mais particulièrement un saint canonisé pour l'excellent mérite de sa douceur : *In lenitate ipsius sanctum fecit illum* ; encore une fois , mes chers auditeurs , n'est-ce pas l'incomparable François de Sales ? Arrêtons-nous là : c'est la plus juste et la plus parfaite idée que nous puissions concevoir de cet homme de Dieu. Il a été l'apôtre de la Savoie , l'oracle et le prédicateur de la France , le modèle des prélats , le protecteur des intérêts de Dieu dans les Cours des princes , le fléau de l'hérésie , le défenseur de la vraie religion ,

le père d'un ordre florissant, en un mot, l'ornement de notre siècle : mais nous comprendrions tout cela, en disant que ce fut, comme Moïse, un homme doux, et par sa douceur, capable, aussi bien que Moïse, de faire des prodiges. Douceur évangélique, aimable caractère de notre saint, qui fera le sujet, non-seulement de son panégyrique, mais de votre instruction et de la mienne : car, à Dieu ne plaise que je sépare l'un de l'autre, ni que je prétende aujourd'hui louer ce saint évêque, uniquement pour le louer et pour l'élever ; son éloge doit être notre édification, et tout ensemble notre confusion : l'édification de notre foi, et la confusion de notre lâcheté. C'est ici un saint de nos jours, et par là même plus propre à faire impression sur nos cœurs ; un saint dont les exemples, encore récents, ont je ne sais quoi de vif, qui nous anime et qui nous touche. Il ne s'agit donc pas de lui rendre un simple culte ; il s'agit de nous former sur lui, comme il s'est lui-même formé sur le Saint des saints, qui est Jésus-Christ, et voilà pourquoi nous avons besoin du secours du ciel. Demandons-le par l'intercession de la Reine des Vierges. *Ave, Maria.*

Quand je parle de la douceur, et que je fonde toute la gloire du saint évêque de Genève sur le mérite de cette vertu, ne croyez pas que je veuille parler d'une vertu commune qui se trouve en de médiocres sujets, et qui n'ait rien de grand et de relevé. La douceur, dit excellemment saint Ambroise, appelée dans l'homme *humanité*, est en Dieu l'un des plus spécifiques et des plus beaux attributs de la divinité. Car, ajoute ce saint docteur, de voir un Dieu, aussi puissant et aussi indépendant que le nôtre, souffrir néanmoins ce qu'il souffre des impies ; et, malgré leur impiété, conserver pour eux un cœur de père, faire luire sur eux son soleil, les prévenir de ses bienfaits, et les combler de ses grâces, n'est-ce pas ce qu'il y a dans ce souverain maître de plus admirable ? Tout le reste, si je l'ose dire, ne m'étonne point : qu'étant Dieu, il soit éternel, c'est une conséquence de son être, qui ne surprend point ma raison ; mais qu'étant Dieu, il soit patient jusqu'à l'excès, et comme insensible aux injures qu'il reçoit ; que même il en aime les auteurs, et qu'il les recherche, c'est ce que j'ai peine à comprendre. Demandez à saint Paul ce que c'est que l'incarnation du Verbe, cet ineffable et auguste mystère ? rien autre chose que la bénignité d'un Dieu sauveur qui a paru avec éclat, et qui s'est révélée au monde : *Cùm autem benignitas et humanitas apparuit Salvatoris nostri Dei* (Epist. ad Tit. 3). Aussi que n'a pas fait le Fils de Dieu, pour exalter cette vertu dans le christianisme, puisqu'il l'a canonisée si hautement : *Beati mites* (Matth. 5) ; puisqu'il l'a proposée comme l'abrégé de toute sa doctrine : *Discite à me, quia mitis sum* (Matth. 11) ; puisqu'il en a fait l'apanage de sa royauté : *Ecce Rex tuus venit tibi mansuetus* (Matth. 21) ; puisque son précurseur s'en est servi comme d'une preuve sensible que cet agneau de Dieu était le Messie : *Ecce agnus Dei* (Joan. 1) ; puisque l'apôtre exhortant les fidèles, et voulant les engager par ce

que Jésus-Christ avait eu de plus cher, à pratiquer leurs devoirs, les en conjurait par la douceur de cet Homme-Dieu : *Obsecro vos per mansuetudinem Christi* (II. Cor 11); puisqu'au rapport du sixième concile, on ne représentait Jésus-Christ, dans les premiers siècles de l'Eglise, que sous la figure de pasteur, si toutefois on peut appeler figure ce qui était une solide et incontestable vérité. En voilà trop, chrétiens, pour ne pas connaître tout le prix et toute l'excellence de la douceur; laquelle, après tout, n'est pas tant une vertu particulière, qu'un tempérament général de toutes les vertus. Car la grâce a son tempérament, aussi bien que la nature; et la douceur chrétienne, au sentiment même de l'illustre François de Sales, n'est qu'une certaine constitution de l'homme intérieur, qui le rend soumis à Dieu, tranquille en lui-même, et bienfaisant à l'égard des autres. Or elle ne peut avoir ces trois effets, qu'elle ne se répande en quelque sorte sur toutes les vertus; réglant les entreprises de la force, modérant l'extrême sévérité de la justice, inspirant du courage à l'humilité, corrigeant les excès du zèle, dépouillant la charité de toute affection propre, pour lui en donner d'universelles. Un homme avec de telles dispositions est sans doute un homme débonnaire et doux. Vertu sublime, mais surtout vertu la plus efficace et la plus puissante, comme je vais vous le faire voir dans l'exemple de saint François de Sales.

Je trouve que ce saint prélat a été choisi de Dieu pour deux fins importantes, qui ont également partagé sa vie et ses glorieux travaux : premièrement, pour combattre et détruire l'hérésie; secondement, pour rétablir la piété chrétienne presque entièrement ruinée. Il a fait pour l'un et pour l'autre tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme apostolique; et il a eu des succès que nous aurions peine à croire, si les témoignages encore vivants, avec le consentement public, n'en étaient une double conviction. Mais je prétends que c'est à sa douceur que ces bénédictions du ciel doivent être singulièrement attribuées. Voici donc le partage de ce discours. François, par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie : c'est le premier point. François, par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise : c'est le second point. Tous deux feront le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

De dire que la Providence ait permis la propagation de l'hérésie dans le diocèse de Genève, pour donner à François de Sales une matière de triomphe, c'est une pensée, chrétiens, qui n'est pas hors de toute vraisemblance, et qui peut absolument s'accorder avec les secrets et adorables conseils de la prédestination divine. J'aime mieux dire néanmoins, ce sentiment est plus conforme à la conduite ordinaire du ciel, que supposé le désastre de ces peuples voisins de la France, Dieu suscita cet homme apostolique, pour être tout ensemble et leur prince et leur pasteur : de même qu'autrefois il suscita David

en faveur des Israélites : *Et suscitabo pastorem unum, servum meum David : ipse erit princeps in medio eorum* (Ezech. 34). Vous savez en quel état se trouvait réduit ce pays infortuné, quand Dieu usa envers lui de cette miséricorde. Genève, dont la seigneurie avait été contestée pendant plusieurs siècles entre les évêques et les comtes genevois, était à la fin devenue sujette de l'hérésie. Depuis soixante ans elle avait secoué le joug des puissances de la terre et du ciel, pour se soumettre à celles de l'enfer ; la religion nouvelle de Calvin s'y était retranchée comme dans son fort ; et la France avait en au moins le bonheur de pousser ce poison hors de son sein , après l'y avoir malheureusement conçu , Dieu ne voulant pas que ce royaume très-chrétien fût le siège et le rempart de l'erreur. C'était un triste spectacle de voir tous les environs de Genève, c'est-à-dire, des provinces entières, embrasées du même feu que cette ville infidèle : plus de loi, ni de prophète ; les pierres du sanctuaire étaient dispersées, les temples détruits ou profanés. Jérusalem ne fut jamais plus digne de larmes ; car elle n'avait été violée que par ses ennemis : *Manum suam misit hostis ad omnia desiderabilia ejus* (Jerem. Thren. 1) ; au lieu que Genève, selon l'expression d'Isaïe, était infectée de ses propres habitants : *Terra infecta est ab habitatoribus suis* (Isaï. 24). Eux-mêmes avaient porté les mains sur l'autel du Seigneur, pour le renverser ; eux-mêmes avaient aboli les sacrifices, et rompu l'alliance que Dieu avait faite avec leurs pères : *Quia transgressi sunt leges, dissipaverunt fœdus sempiternum* (Isaï. 24). Or, qui réparera ces ruines ? ne faut-il pas la force d'un conquérant, pour purger cette terre de tant de monstres ? Non, il ne faut que la douceur de François de Sales.

Il me semble que j'entends les anges tutélaires de Genève, qui en font à Dieu la demande et le vœu public, en lui adressant ces belles paroles de l'Ecriture : *Emitte agnum, Domine, dominatorem terræ* (Isaï. 16) ; Seigneur, vous vous voyez ici désormais comme dans une terre étrangère, depuis qu'elle n'est plus de votre obéissance ; envoyez au plus tôt l'agneau que vous avez choisi, pour la soumettre et pour y rétablir votre empire. Dieu les exauce, mes chers auditeurs, François, quoique l'aîné d'une illustre maison dont il devait être l'appui, éclairé des lumières du ciel, abandonne tous les avantages de sa naissance, renonce même à son patrimoine, pour se consacrer et pour donner ses soins à l'Eglise de Genève. Le duc de Savoie forme un dessein digne de sa piété : ce prince entreprend la conversion de ce grand diocèse, et François le seconde dans cette entreprise. Il en reçoit la mission de son évêque, qui put bien lui dire en cette rencontre ce que le Sauveur disait à ses disciples : *Ecce ego mitto vos sicut agnos inter lupos* (Luc. 10) ; Je vous envoie comme un agneau au milieu des loups. Le Saint-Siège autorise ce choix ; et afin qu'il soit encore plus authentique, le nouvel apôtre est nommé successeur à l'évêché de Genève. Dignité qu'il ne cherche point, et qu'il ne refuse point : qu'il ne cherche point, parce que c'est un

titre d'honneur; mais aussi qu'il ne refuse point, parce qu'il l'envi-sage comme un moyen que la Providence lui fournit pour travailler plus efficacement à la destruction de l'hérésie. Ainsi, chrétiens, le voilà, cet agneau choisi de Dieu, pour exercer sur ces peuples égarés une domination aussi puissante que sainte. Oui, Genève lui obéira : il est son prince, et elle relève de lui; il est son pasteur, et elle est son troupeau; les droits qu'il a sur elle ne souffrent point de prescription : tant qu'elle portera le caractère du baptême, elle n'effacera jamais les marques de sa dépendance. Si les armes de la Savoie n'ont rien pu sur elle, il faut qu'elle soit vaincue par la douceur de François de Sales.

Il entre, mes chers auditeurs, dans cette vigne désolée, qui reflue-rit à sa vue pour porter bientôt des fruits de grâce; il y marche, mais comme un géant; autant de pas qu'il fait, autant de conquêtes. Partout il arbore l'étendard de la vraie religion; partout on ne voit que des églises renaissantes; partout les saints, dégradés, pour ainsi dire, et privés du culte qui leur est dû, sont rétablis dans leurs anciens titres et dans tous leurs honneurs. Chaque jour ramène de nouveaux sujets à Jésus-Christ, et chaque jour grossit la moisson que François prend soin de recueillir. Ah! chrétiens, que ne peut point un homme possédé de l'Esprit de Dieu, et libre des intérêts de la terre! Vous savez combien la conversion d'une âme engagée dans l'erreur, est un ouvrage difficile : ce retour du mensonge à la vérité, surtout dans un esprit opiniâtre, est mis au nombre des miracles, tant il est rare. Rappeler un homme du péché à la grâce, c'est beaucoup, disait Pierre de Blois; de l'idolâtrie païenne le convertir à la connaissance d'un Dieu, c'est quelque chose de plus; mais de l'hérésie embrassée volontairement et défendue avec obstination, le faire revenir à la créance orthodoxe et catholique, c'est une espèce de prodige. Nous avons bien vu des peuples, dit un savant historien, quitter tout d'un coup la superstition pour se soumettre à la foi chrétienne; un Xavier a de la sorte converti lui seul des millions d'âmes; l'hérésie a eu ses décadences, tantôt par la succession des temps, comme la pélagienne, tantôt par le changement des états, comme l'arienne, quelquefois par la force des armes, comme plusieurs autres; mais que des provinces entières, sans autre secours que celui de la parole, aient été réduites d'une créance hérétique à l'obéissance de la foi, c'est ce que nous ne lisons point dans l'histoire de l'Eglise. Non, mes chers auditeurs, on ne le lisait point avant que l'homme de Dieu, François de Sales, eût opéré cette merveille : elle était réservée à nos jours, ou plutôt à sa vertu; car il est vrai que jamais apôtre ne travailla avec de plus prompts et de plus merveilleux succès. A peine eut-il prêché dans Thonon, ville du Chablais, que plus de six cents personnes ouvrirent les yeux et renoncèrent à l'erreur qui les aveuglait. Le démon de l'hérésie fuit de toutes parts, et le zélé prédicateur de la vérité le poursuit jusque dans Genève, où ce fort-armé régnait en paix; l'enfer est confondu, ses ministres

mêmes sont ébranlés ; François les gagne , et en fait des ministres de l'Evangile.

Dispensez-moi, chrétiens, de vous dire en détail tous les avantages qu'eut ce saint prélat, et qu'il remporta sur l'hérésie : ce qui n'a pas épuisé sa charité lasserait peut-être votre patience. Tout le Chablais fut étonné de se voir catholique ; mais d'un étonnement bien plus heureux que celui dont le monde, selon les termes de saint Jérôme, fut autrefois surpris en se voyant arien. Genève est forcée de payer le juste tribut d'un grand nombre de ses citoyens, qui discernent enfin la voix de leur pasteur. De tous les endroits de la France, l'hérésie vient lui faire hommage, et presque tous ceux de ce royaume qui pensent à leur conversion, vont chercher l'évêque de Genève ; il y dispose, par ses soins, l'un des plus grands hommes de notre siècle, le connétable de Lesdiguières ; et pour vous faire voir que je ne dis rien qui ne soit établi sur les preuves les plus certaines, je vous prie de remarquer que ce n'est point ici un sujet dont la vérité puisse être altérée, ou par l'éloignement des lieux, ou par l'antiquité des faits. Je parle suivant la déposition publique et juridique des témoins les plus irréprochables : témoins oculaires, témoins illustres, et pour leur doctrine et pour leur piété, qui nous apprennent que François de Sales, par l'ardeur de son zèle et ses glorieux travaux, gagna à l'Eglise et convertit plus de soixante et dix mille hérétiques.

Mais dites-moi, chrétiens, comment s'accomplit ce miracle ? comment François trouva le secret de dompter ces esprits rebelles ? quelles armes il opposa à l'esprit de ténèbres, et de quel charme il usa pour adoucir la fierté de l'hérésie et pour la rendre traitable ? Ce fut un charme, sans doute, mais un charme innocent que lui fournit la sagesse incréée : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Matth. 5). La douceur de son esprit le mit en possession de tant de cœurs ; et si vous m'en demandez la raison, je la donne en deux mots : c'est que pour exécuter ce grand ouvrage, il fallut souffrir beaucoup, et agir de même. Or, ce fut la douceur chrétienne qui lui rendit tout supportable et tout possible : tout supportable, car ce fut une douceur patiente ; tout possible, car ce fut une douceur entreprenante et agissante. D'où je conclus que c'est par cette vertu qu'il a si glorieusement triomphé de l'erreur.

Douceur patiente et à l'épreuve de tout. Par combien de calomnies l'enfer s'efforce-t-il de décrier son ministère ? Autant que sa réputation est entière et saine en elle-même, autant est-elle déchirée par les ennemis de Dieu. Mais ce sont les partisans du mensonge, disait-il, permettons-leur cette vengeance : il y a quelque espèce de justice pour eux, et beaucoup de gloire pour nous ; aimons-les et gagnons-les à Dieu : ils seront les premiers à nous justifier. De là ses propres calomniateurs, en l'outrageant par intérêt, l'aimaient par inclination ; cette inclination, quoique forcée, préparait la voie à François de Sales, pour entrer dans ces cœurs endurcis ; et je puis dire que

c'était aussi comme la grâce prévenante qui les disposait à se reconnaître, et à sortir de leur égarement. Combien d'insultes a-t-il reçues, et combien sa douceur en a-t-elle remporté de signalées victoires sur ceux mêmes qui l'insultaient? Il veut rétablir l'église de Thonon : toute la ville se soulève contre lui, on court aux armes ; les nouveaux convertis les prennent pour sa défense. Ah ! mes chers enfants, s'écrie-t-il, en s'adressant à ses défenseurs, vous ne savez pas encore sous quelle loi vous vivez, et de quel esprit vous devez être animés. En pensant défendre le pasteur, vous allez dissiper le troupeau. L'Eglise est fondée sur la croix, et nous ne pouvons la rebâtir sur un autre fondement : prions pour nos persécuteurs ; c'est ainsi que nous devons les combattre et nous garantir de leurs coups. Evénement merveilleux, chrétiens ! ces paroles calment l'orage de la sédition : François fait avec solennité l'ouverture de son église ; trois bourgades entières viennent, par leur présence et par leur soumission, la consacrer ; et sa douceur opère ce qu'on n'eût pu espérer de la violence. Seigneur, disait David, vous m'avez donné un bouclier de salut : *Clypeum salutis* (II. Reg. 22) (c'était après avoir échappé à mille périls) ; cet esprit débonnaire et doux que vous m'avez inspiré, ne m'a pas seulement préservé de mes ennemis, il a même multiplié le nombre de mes sujets : *Mansuetudo multiplicavit me* (*Ibid.*). N'est-ce pas François de Sales qui parle, mes chers auditeurs, ou ne pouvait-il pas parler de la sorte, lorsqu'un parti lui ayant dressé des embûches sur le chemin des Alinges, il en dressa lui-même d'autres à ses assassins, mais bien différentes ? ils venaient pour lui ôter la vie, et ils la reçurent de lui ; sa douceur les désarma, les entraîna, et sur l'heure même les arracha à l'hérésie et les éclaira. Je passe tant d'autres exemples où la douceur de notre saint évêque fut toujours victorieuse : douceur, non-seulement patiente et souffrante, mais entreprenante et agissante.

Il l'a bien fallu, chrétiens, pour porter les affaires de la religion au point où il les a conduites. Un sage profane s'étonnait autrefois que nos anciens prophètes se fussent trouvés si souvent dans les cours des princes, traitant et conversant avec eux. Pour des hommes du ciel, disait-il, c'était avoir beaucoup de commerce avec la terre. Oui, répond saint Jérôme ; mais il n'en avaient que pour les affaires de Dieu ; et s'ils les eussent abandonnées, qui en eût pris soin ? L'évêque de Genève a paru dans les palais des grands ; mais comment ? comme un Elie, pour y soutenir les intérêts du Seigneur et de la vraie foi. Je puis même ajouter qu'il y a plus fait par sa douceur, que ce prophète avec son esprit de feu. On n'eût jamais pensé que ce qu'il proposa au conseil de Savoie pour l'extirpation de l'hérésie, dût être agréé : la prudence humaine s'y opposait, et le projet était trop conforme aux maximes de Dieu pour s'accorder avec la politique des hommes. Mais laissez agir François de Sales. Tandis qu'on tient conseil en la présence du duc, il en tient un autre avec Dieu même, et c'est assez ; le sentiment du saint apôtre l'emportera, l'interdit de la nouvelle secte

sera publié, les ministres seront bannis, les catholiques maintenus, ceux de Genève exclus de leurs demandes; tous ces articles arrêtés, ratifiés, exécutés. N'en soyons point surpris : c'est que Dieu, qui tenait en sa main le cœur du prince, l'a remis en celle de François, et François, par l'impression de sa douceur, lui fait prendre tous les mouvements de son zèle.

Mais, ô Providence ! que faites-vous ? pendant que la paix entre les couronnes de France et de Savoie favorise la guerre que cet apôtre a faite à l'hérésie, vous laissez une autre guerre s'allumer entre ces deux Etats, et cette guerre, portée jusque dans le sein de son Eglise, va donner la paix aux rebelles. Avez-vous donc entrepris de troubler vos propres desseins ? non, chrétiens ; mais elle veut faire part à la France du bien que la Savoie possédait ; et parce que ce bienheureux prélat est attaché aussi fortement à Genève, qu'une intelligence à l'astre qu'elle remue, il faut que les intérêts de ce diocèse l'en séparent, afin qu'il puisse dire avec le Sauveur du monde en quittant son troupeau : Il est à propos pour vous que je vous quitte : *Expedit vobis ut ego vadam* (Joan. 16). Ce coup sans doute fut un des plus favorables pour la France. Notre invincible héros, Henri-le-Grand, fit bien des conquêtes sur la Savoie ; mais une des plus avantageuses, fut d'attirer à sa Cour cet homme de Dieu. Il y est conduit par le même esprit qui conduisit Jésus-Christ au désert : l'opinion de sa sainteté, le bruit de ses merveilles préviennent les cœurs en sa faveur ; les peuples le comblent d'honneurs, et Henri, c'est-à-dire, le plus grand roi qui portât alors la couronne, n'épargne rien pour lui donner toutes les marques d'une singulière estime. Cet auguste monarque, qui ne prisait que le mérite, et dont le discernement était admirable pour le connaître, découvrit d'abord dans le saint prélat d'éminentes qualités ; et, s'en expliquant un jour : Non, dit-il, je ne connais point d'homme dans tout mon royaume, plus capable de soutenir les intérêts de la Religion et ceux de l'Etat. Comme la ressemblance forme les liaisons, ce prince, également belliqueux et débonnaire, aimait François, en qui il voyait tant de courage à combattre les ennemis de l'Eglise, et au même temps une douceur si engageante : il l'aima, dis-je, jusqu'à l'honorer de sa plus intime familiarité, n'estimant pas qu'il y eût de la disproportion, quand la majesté se trouvait d'une part et la sainteté de l'autre. Les belles espérances de fortune, dira peut-être ici quelque mondain ! si ce prélat eût su profiter de son crédit, il pouvait parvenir aux plus hauts rangs. Ce n'était pas seulement des espérances, mes chers auditeurs ; c'était de la part de Henri des preuves effectives d'une bienveillance et d'une magnificence toute royale. Déjà, par son ambassadeur auprès du souverain pontife, il demandait pour François le chapeau de cardinal ; déjà il lui assurait, des évêchés de son royaume, le premier vacant ; déjà, pour l'attacher de plus près à sa personne, il lui offrait le siège de Paris, sous le titre de coadjuteur. La fortune ne lui a donc pas manqué ; mais cet homme évangélique se crut obligé, pour l'intérêt de Dieu, de man-

quer à une si éclatante fortune ; et quelque jugement qu'en puisse faire la sagesse du siècle , si François de Sales eût usé de sa faveur suivant les vues du monde , jamais il n'eût eu dans l'estime de Henri la place qu'il y occupait , et nous ne ferions pas aujourd'hui son éloge : c'eût été un grand cardinal , et non un grand saint ; on eût parlé de lui tandis qu'il vivait encore sur la terre , mais maintenant son nom serait dans l'oubli ; au lieu que , par un renoncement si généreux et si rare , il l'a rendu immortel.

Ce fut , après tout , un langage bien nouveau à la Cour , que celui de François de Sales. Que répondit-il à notre glorieux monarque , et que lui représenta-t-il ? qu'il était à la suite de la Cour , non point pour ses propres affaires , mais pour celles de son diocèse ; qu'il serait bien condamnable , s'il négligeait les unes pour avancer les autres ; que l'Eglise de Genève était son épouse , et qu'il lui serait d'autant plus fidèle , que c'était une épouse affligée , dont il devait être la consolation et le soutien ; que Dieu l'avait appelé à la conversion de sa patrie , et qu'il mourrait dans la poursuite de ce dessein ; que pour cela il avait besoin de toutes les bontés de Sa Majesté , et qu'il n'en attendait nulle autre grâce. Voilà , pour m'exprimer de la sorte , comment les saints font leur Cour ; voilà comment les Athanase l'ont faite auprès de Constantin , les Remi auprès de Clovis , les Thomas auprès de Henri , roi d'Angleterre , toujours pour la gloire de Dieu et la cause de l'Eglise. Grand roi , ajouta François , Dieu vous demande trois choses : le rétablissement de la religion catholique dans le pays de Gex , main-levée de tous les bénéfices usurpés par l'hérésie , et sûreté pour les églises qu'il lui a plu édifier par mes soins. Tous ces chefs étaient importants , chrétiens ; et je me suis trompé quand j'ai dit que François de Sales n'avait point usé de son crédit : il eût moins fallu pour s'élever aux plus grandes dignités ; mais , possédant le cœur de Henri , que ne pouvait-il pas se promettre et obtenir ? On lui dépêche toutes les expéditions nécessaires : de là il se transporte à Dijon ; il y annonce la parole de Dieu , et , pour toute reconnaissance , il souhaite que ses lettres soient enregistrées au Parlement de Bourgogne : elles le sont. Il retourne en Savoie , il les fait exécuter avec une vigueur toute apostolique : l'hérésie est déconcertée de se voir enlever le patrimoine de l'Eglise , et il triomphe de voir tout le pays de Gex reconquis à Jésus-Christ. Or , encore une fois , qui fit tout cela ? la douceur agissante de notre apôtre. Tel fut le moyen qu'il mit en œuvre pour se rendre maître de tant d'esprits. Est-ce par sa doctrine qu'il persuadait ? il est vrai , c'était un des plus savants prélats de son siècle : sa profonde capacité fut admirée par les premiers hommes du monde , j'entends les cardinaux Baronius et Bellarmin ; le Saint-Siège le consulta sur les points les plus difficiles de notre religion ; il a donné cent fois le défi aux ministres de l'hérésie , et leur fuite n'était pas tant une marque de leur peu de capacité et d'érudition , puisqu'ils passaient pour les plus habiles qui fussent dans leur secte , qu'une preuve de la haute suffisance de François. Mais

vous savez la belle parole du grand cardinal du Perron : J'ai, disait-il, assez de science pour convaincre les hérétiques, mais l'évêque de Genève a la grâce pour les convertir. Quoi donc ? était-ce une grâce de miracles, comme celle d'un saint Grégoire ? Il en a fait chrétiens, et de tels que les plus sévères informations n'ont servi qu'à les autoriser. Quand il n'y en aurait point d'autre, celui-ci serait le plus authentique de tous, d'avoir converti tant d'hérétiques sans miracles. Mais disons toujours, et reconnaissons que c'est sa douceur qui le rendit si habile dans l'art tout divin de gagner les âmes ; c'est elle qui lui concilia les esprits les plus indociles et les plus farouches, pour les ramener à Dieu ; c'est par elle que les hérétiques mêmes, comme Théodore de Bèze, ont été si fortement combattus que, sans les intérêts humains qui les dominaient, elle les eût soumis ; c'est elle qui, tant de fois, a engagé les plus obstinés hérétiques à le choisir pour arbitre de leur différends. En sorte qu'on peut dire de lui ce que l'Écriture a dit de Moïse, que ce fut le plus affable, le plus prévenant, le plus condescendant de tous les hommes qui vivaient sur la terre : *Vir mitissimus super omnes homines qui morabantur in terrâ* (Num. 12). A quoi nous pouvons ajouter que ce fut par la même le plus efficace et le plus heureux dans ses saintes entreprises ; qu'il a dompté Pharaon, ou plutôt, qu'il a dompté l'hérésie, plus intraitable encore que Pharaon ; et qu'il a délivré le peuple de Dieu de la servitude, en le réduisant sous l'obéissance de son légitime pasteur.

De là, mes chers auditeurs, double instruction pour nous. L'une, par rapport à la vraie foi, que François a prêchée et rétablie ; et l'autre, par rapport à la manière dont il l'a prêchée, et au moyen dont il s'est servi pour la défendre et la rétablir. Car apprenons d'abord à estimer notre foi, pour laquelle ce digne ministre du Dieu vivant a si glorieusement combattu. Cultivons-là dans nous-mêmes, comme il l'a cultivée dans les autres ; gardons surtout cette importante maxime, qu'il recommandait si souvent, de faire paraître notre foi dans les moindres observances de notre religion, et particulièrement en celles dont l'hérésie a témoigné plus de mépris et plus d'horreur : car ces pratiques, disait-il, supposé les principes de notre créance, sont saintes et vénérables ; il faut donc, autant qu'il nous est possible, les maintenir, et d'autant plus les respecter en les observant, que l'erreur s'est plus attachée à les décrier en les rejetant. Plus elles sont petites, plus elles servent d'exercice à notre soumission et à notre foi : c'est bien mal travailler à la conversion des hérétiques, que d'entrer dans leurs sentiments, sous prétexte de ne retenir que les choses essentielles. Enfin, ajoutait-il, je n'ai jamais vu personne respecter et observer les points les plus légers de la discipline de l'Eglise, qui ne demeurât ferme dans la foi ; mais j'en ai bien vu de ceux qui les négligeaient, se démentir peu à peu, et tomber malheureusement dans l'incrédulité. Voilà pourquoi il faisait état de ces confréries saintement instituées dans l'Eglise, en ayant

lui-même établi une sous le titre de *la Croix*. Plus les novateurs s'efforçaient de décréditer la pratique des vœux, plus il s'appliquait à la relever, s'étant lui-même engagé par vœu à réciter le chapelet tous les jours de sa vie. Plus ils raillaient des jeûnes et des austérités corporelles, plus il en exaltait l'usage. Plus ils s'échaînaient avec fureur contre les ordres religieux, plus il portait leurs intérêts et s'en déclarait le protecteur.

Mais d'ailleurs quelle autre leçon, que cette douceur dont il assaisonnait toutes ses paroles, tous ses discours, et dont il ne se départit jamais dans toutes les occasions où il eut à traiter avec le prochain. En cela imitant Dieu même, qui, selon le beau mot du Sage, nous gouverne d'autant plus efficacement qu'il nous conduit doucement : *Attingit à fine usque ad finem fortiter, et disponit omnia suaviter* (Sap. 8)? Car, pour développer ce fonds de morale si étendu et si nécessaire dans tous les états, prenez garde, s'il vous plaît, ce n'est point par la souveraineté de son empire que notre Dieu gagne nos cœurs. Il nous fait par là dépendre de lui; mais par là il ne nous attire pas à lui. Ce n'est point par la sagesse de son entendement divin; il peut bien nous éclairer par là, mais non pas nous toucher. Si donc il s'insinue dans nos âmes, et s'il s'en rend le maître, c'est par la douceur de son esprit et de sa grâce. Ainsi, chrétiens, ce n'est point par la hauteur et par la domination, beaucoup moins par la fierté et l'arrogance, que nous nous concilierons les cœurs de ceux avec qui nous avons à vivre, ou dont la Providence nous a chargés; ce n'est point par nos belles qualités, ni par tous les avantages de notre esprit, mais par la douceur de notre charité. Nous avons des monstres à combattre, aussi bien que François de Sales : *Placavit monstra* (Eccles. 45), les uns dans nous-mêmes, et les autres dans le prochain. Dans nous-mêmes, ce sont nos vices qui nous corrompent, nos passions qui nous dominent, l'esprit du monde, l'amour du plaisir, le libertinage, l'impiété, l'avarice, l'orgueil, l'ambition. Or ces monstres domestiques, j'en conviens, c'est par la sévérité que nous devons les exterminer de notre cœur et les détruire. Soyons sévères alors, et ne nous épargnons point, ne nous flattons point; notre douceur nous serait pernicieuse, et bien loin d'étouffer nos passions, elle ne servirait qu'à les nourrir et à les fortifier.

Mais il y a d'autres monstres que nous devons attaquer dans le prochain, surtout dans ceux avec qui nous avons certains rapports de supériorité, de proximité, d'amitié; et ces monstres, par exemple, ce sont la colère de l'un, ses emportements et ses violences; la haine de l'autre, ses animosités et ses ressentiments; l'humeur de celui-là, ses bizarreries et ses caprices; les désordres de celui-ci, ses habitudes criminelles et ses débauches : voilà souvent la matière de nos combats. Or je prétends que dans ces combats vous ne pouvez espérer de vaincre que par la douceur; vous aurez beau chercher d'autres voies, il en faudra toujours revenir à celle que l'Evangile nous a enseignée : *Beati mites, quoniam ipsi possidebunt terram* (Matth. 5); Heureux

ceux qui sont doux et pacifiques, parce qu'ils posséderont la terre ; c'est-à-dire, parce qu'ils se rendront maîtres des cœurs, et qu'ils les tourneront où il leur plaira. Non, tout autre moyen ne nous réussira pas : autorité, rigueur du droit, raison, adresse de l'esprit ; car les autres ne déféreront pas à nos belles pensées, et ils croiront juger des choses aussi sainement que nous. Nous dirons bien des raisons ; mais on ne prendra pas toujours pour règle notre raison : nous ferons valoir notre autorité ; mais ce ne sera souvent que pour causer de plus grandes révoltes. D'y procéder par la rigueur du droit, c'est s'engager dans des contestations éternelles, dans des examens infinis, et susciter des guerres qui ne s'éteindront jamais. Il ne reste donc que la douceur qui gagne peu à peu, qui persuade sans dispute et qui entraîne sans efforts. Apprenez de moi, disait le Sauveur du monde, que je suis doux et humble de cœur : soyez-le comme moi, et vous entretiendrez le bon ordre et la paix : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde, et invenietis requiem animabus vestris* (Matth. 11). Je sais que pour cela il faudra prendre sur soi, compatir, excuser, dissimuler, céder, condescendre, se soumettre et s'humilier ; et de plus, je sais que tout cela est difficile. Mais voilà pourquoi je vous disais, il y a quelque temps, que la grande sévérité du christianisme consistait dans la pratique de la charité, et que c'était une illusion de la vouloir chercher hors de là, ou de prétendre la trouver sans cela. Saint François de Sales s'est adonné à un continuel exercice de la douceur pour l'intérêt de la foi, et nous devons nous y attacher pour l'intérêt de la charité : car la charité ne nous doit pas être moins précieuse que la foi, et nous ne devons pas moins faire pour l'une que pour l'autre. C'est par la force de sa douceur que François a triomphé de l'hérésie ; et c'est par l'onction de sa douceur qu'il a rétabli la piété dans l'Eglise. Renouvez, s'il vous plait, votre attention pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Les évêques, dit saint Denis, sont les princes de la hiérarchie ecclésiastique ; il leur appartient donc de perfectionner les fidèles, comme les anges, dans la hiérarchie céleste, perfectionnent ceux qui leur sont inférieurs. De là vient, ajoute saint Thomas, l'obligation indispensable qu'ont les évêques d'être parfaits, puisqu'il n'est pas possible, au moins dans l'ordre naturel des choses, qu'ils communiquent aux autres, par leur action, ce qu'ils n'ont pas eux-mêmes. Cette vérité, dont les exemples particuliers ne nous convainquent pas toujours, se trouve pleinement justifiée dans notre illustre prélat. Il a été choisi de Dieu pour répandre l'esprit de piété dans tout le corps de l'Eglise, et il l'a fait par trois excellents moyens : par la douceur de sa doctrine, par la douceur de sa conduite, par la douceur de ses exemples. C'est ce qui l'a élevé à un si haut rang, et placé, comme l'Agneau de Dieu, sur la sainte montagne : *Et vidi, et ecce Agnus stabat supra montem Sion* (Apoc. 14).

La piété tire un merveilleux secours de la doctrine, mais toute doctrine n'est pas propre à la piété. Sans parler de la fausse doctrine qui séduit, de la mauvaise doctrine qui corrompt, de la doctrine profane qui enfle, il y en a d'autres qui, toutes bonnes et toutes saintes qu'elles sont, ou surpassent l'esprit par leur élévation, ou l'épuisent par leur subtilité, ou l'accablent par leur rigueur : les unes l'éclairent sans l'émouvoir; d'autres le touchent sans l'instruire; celles-ci sont trop mystérieuses, et l'embarrassent; celles-là trop austères, et le rebutent. Pourquoi, de tant d'éloquents prédications, et de tant de livres remplis de piété y en a-t-il si peu qui nous l'inspirent? C'est que la doctrine des hommes partant et d'un esprit défectueux, et d'un sens particulier, elle tient toujours des qualités de son principe, et, par conséquent, ne peut être ni parfaite, ni universelle; si elle entre dans un cœur, elle en trouve un autre fermé; pour un qui la reçoit, cent l'écoutent avec indifférence : au lieu que celle qui vient de Dieu se fait comprendre à tous, et goûter de tous : *Et erunt omnes docibiles Dei* (Joan. 6). Or, telle est la merveille que je découvre dans le grand et incomparable François de Sales : sa doctrine est une viande, non de la terre, mais du ciel, qui de la même substance nourrit, aussi bien que la manne, toutes sortes de personnes. Et je puis dire, sans blesser le respect que je dois à tous les autres écrivains, qu'après les saintes Ecritures, il n'y a point d'ouvrages qui aient plus entretenu la piété parmi les fidèles, que ceux de ce saint évêque. Oui, chrétiens, les Pères ont écrit pour la défense de notre religion, les théologiens pour l'explication de nos mystères, les historiens pour conserver la tradition de l'Eglise; ils ont tous excellé dans leur genre, et nous leur sommes à tous redevables; mais pour former les mœurs des fidèles, et pour établir dans les âmes une solide piété, nul n'a eu le même don que l'évêque de Genève. Son Introduction seule à la vie dévote, combien a-t-elle converti de pécheurs? combien a-t-elle formé de religieux? combien d'hommes et de femmes a-t-elle sanctifiés dans le mariage? combien, dans tous les états, a-t-elle fait de changements admirables? Je vous le demande, chrétiens; car pourquoi citer ici les souverains pontifes, les cardinaux, les princes et les rois qui lui ont donné tant d'éloges, et pourquoi rapporter un nombre presque infini de miracles que la lecture de ce livre a produits? Vous l'avez entre les mains; et une des marques les plus évidentes de son excellence et de son prix, c'est que, dans le christianisme, il soit devenu si commun. L'avez-vous jamais ouvert, sans vous sentir excités à la pratique de la vertu, sans concevoir de saints désirs d'être à Dieu, sans que l'esprit de grâce vous ait parlé intérieurement, sans que la conscience vous ait fait quelque reproche? or, ce que vous avez éprouvé, mes chers auditeurs, est une expérience générale, et la meilleure preuve de la proposition que j'ai avancée, savoir, que François, par sa doctrine, a répandu dans les cœurs l'esprit de la vraie piété.

Mais qu'y a-t-il donc dans cette doctrine qui la rende si universelle et si efficace? qui fait que ni les savants n'y trouvent rien au-

dessous d'eux, ni les faibles rien de trop relevé; qu'elle convient à toutes sortes de conditions, qu'il n'y a point de tempérament qui n'en ressente l'impression? c'est, mes frères, cette douceur inestimable, qui faisait distiller de la plume de notre saint évêque, comme des lèvres de l'Epouse, le lait et le miel : *Favus distillans labia tua, mel et lac sub linguâ tuâ* (Cant. 4). Voilà ce qui a donné tant de goût pour ses ouvrages aux âmes les plus mondaines et les moins sensibles à la piété. Prenez garde, au reste; je ne dis pas que la doctrine de François de Sales soit douce dans ses maximes. Il n'y a rien de si difficile dans la loi chrétienne, qu'elle n'embrasse; mais en cela même, elle est plus conforme à celle de Jésus-Christ. Le Sauveur, remarque saint Augustin, dit que son joug est doux : *Jugum meum suave est* (Matth. 11); pourquoi? parce qu'il nous impose une charge plus légère? non, sans doute : trois additions à la loi écrite qu'il exprime en ces termes : *Ego autem dico vobis* (Matth. 5), sont d'une observance plus rigoureuse que tous les anciens préceptes. Le joug du Seigneur est doux, ajoute ce Père, non point à raison de sa matière, car c'est un joug; mais par la grâce de l'Evangile, qui nous aide à le porter. Ainsi la morale que François a enseignée, est en elle-même une morale sublime et de la plus haute perfection; mais, suivant le dessein de son maître, il a, par l'onction de ses écrits, adouci l'amertume de la croix, que Jésus-Christ avait rendue si désirable et si précieuse, en la détrempant de son sang. Ah! chrétiens, si la morale de ce saint prédicateur, seulement tracée sur le papier, est encore si puissante, que ne pouvait-elle point, quand elle était vivante et animée? et lorsqu'elle partait immédiatement de ce cœur embrasé du zèle le plus pur et le plus ardent, quel feu ne devait-elle pas répandre partout? De vous dire que François de Sales a été l'oracle de son temps, que Paris l'a admiré, que les Parlements de France, par des députations honorables, l'ont recherché pour entendre sa doctrine, qu'il fut l'apôtre de la Cour, ce serait peu; et si vous savez peser les choses au poids du sanctuaire, vous l'estimeriez plus sortant de ce grand monde d'admirateurs qui le suivaient en foule, et se retirant dans le désert, c'est-à-dire, quittant la Cour et Paris, pour consacrer les carêmes entiers aux moindres villes de son diocèse, et aimant mieux, comme Jésus-Christ, prêcher dans les bourgades, que dans Jérusalem. De là même aussi, ces bénédictions abondantes que Dieu donnait à son ministère; de là ces soupirs que poussaient vers le ciel ses auditeurs, et ces larmes qui coulaient de leurs yeux; de là ces fruits de pénitence qu'il recueillait après ses prédications évangéliques, comme le seul tribut qu'il prétendait tirer de cet emploi : recevant les pécheurs, écoutant leurs confessions, les encourageant et les consolant, leur prescrivant des règles de vie conformes à leur état, et tout cela avec cette sage douceur qui les convainquait et qui les attachait inviolablement à leurs devoirs. Un des souhaits de saint Fulgence était de voir saint Paul prêchant l'Evangile; et ne vous sentez-vous pas, chrétiens, touchés du même désir

à l'égard de François de Sales? Or, il est aisé de vous satisfaire: l'évêque de Genève vit encore dans ses écrits, parce qu'il y a laissé tout son esprit; choisissez-le pour votre prédicateur: en tous temps et en tous lieux vous pouvez l'entendre. Je n'aurai pas peu fait pour votre salut, si je puis vous engager à cette sainte pratique; et cet homme de Dieu aura la gloire de continuer, après sa mort, ce qu'il a si heureusement commencé pendant sa vie, lorsqu'il a établi la piété et le culte de Dieu, par la douceur de sa doctrine.

Ce sujet est trop vaste, mes chers auditeurs, pour le renfermer dans un seul discours. A cette douceur de la doctrine, François joignit la douceur de la conduite dans le gouvernement des âmes; et quel nouveau champ s'ouvre devant moi? que dirai-je des effets merveilleux que produisit dans l'Eglise une telle direction? je n'en veux qu'un exemple: il est mémorable. Je parle de ce saint ordre qu'il a institué sous le titre de la Visitation de Marie. Oui, chrétiens, c'est à la conduite de son instituteur, à cette conduite également religieuse et douce qu'il doit sa naissance: c'est sur cette conduite qu'il est fondé, c'est par cette conduite qu'il subsiste. Vous le savez: Dieu choisit l'illustre et vénérable dame de Chantal pour l'exécution de ce grand ouvrage, et l'adressa à François de Sales, auquel il avait inspiré le même dessein. Dès qu'elle a vu ce saint prélat, qu'elle l'a entendu, la voilà d'abord gagnée par l'attrait de sa douceur; cette femme forte que nous avons enfin trouvée dans notre France: *Mulierem fortem quis inveniet* (Prov. 31)? connaît bientôt que son saint directeur agit de concert avec Dieu dans cette affaire: *Gustavit et vidit quia bona est negociatio ejus*: cela suffit, et sans une plus longue délibération, elle se résout à tout entreprendre pour seconder son zèle: *Manum suam misit ad fortia*. Elle rompt les liens qui la tiennent attachée au monde; elle quitte sa patrie et va dans une autre terre planter une nouvelle vigne qui devait fructifier au centuple et se répandre de toutes parts: *De fructu manuum suarum plantavit vineam*. A peine a-t-elle mis la main à l'œuvre du Seigneur, qu'un nombre de saintes vierges se joignent à elle pour prendre part au travail et pour s'enrichir de grâces et de vertus: *Multæ filiæ congregaverunt divitias*. Telle fut l'origine de cet ordre si florissant: vous me demandez quelle est sa loi fondamentale? la voici dans les paroles du Sage au même endroit: *Et lex clementiæ in lingua ejus*; une autre version porte: *Lex mansuetudinis*. C'est la loi de douceur, cette loi extraite du cœur de François, pour être gravée dans celui de ses filles en Jésus-Christ: car il ne fallait pas qu'une si belle vertu mourût dans sa personne; et si le double esprit du prophète dut être transmis à un autre, il était encore plus important que l'esprit simple et doux de ce glorieux fondateur fût multiplié: *Mansuetudo multiplicavit me*. Il semble en effet, que dans ces excellentes lettres par où il forma ce cher troupeau dont il était le conducteur, il ne leur recommande rien autre chose que la douceur de l'esprit: cette douceur d'esprit est le sujet ordinaire de ces admirables entretiens que nous lisons, et qu'il avait avec

ces âmes prédestinées : à cette douceur d'esprit, il rapporte toutes les constitutions de son ordre. Pourquoi, de toutes les congrégations religieuses, celle-ci est-elle spécialement favorisée du ciel? pourquoi, par un avantage assez rare, lorsque le temps altère tout, croit-elle sans cesse dans la perfection de son institut, au lieu d'en dégénérer? pourquoi se remplit-elle tous les jours de tant de sujets distingués, et par la splendeur de leur naissance, et par le mérite de leurs personnes? c'est que l'esprit de François y règne, c'est qu'elle est gouvernée par sa douceur. Je ne dis pas ceci, mes très-chères sœurs, pour vous donner la préférence au-dessus de tous les ordres de l'Eglise; vous les devez honorer, et ce sera toujours beaucoup pour vous d'être les plus humbles dans la maison de Dieu. Mais je vous le dis pour vous faire encore plus aimer cette douceur qui vous doit être si précieuse, puisque c'est l'héritage de votre père, et que vous ne la pratiquerez jamais selon ses règles, sans triompher de toutes les passions, sans acquérir toutes les vertus et sans vous élever, comme lui, jusqu'au sommet de la montagne ou de la sainteté évangélique : *Et vidi, et ecce Agnus stabat suprâ montem Sion, et cum eo centum quadraginta quatuor millia* (Apoc. 14).

Quand le grand évêque de Genève, par la douceur de sa conduite et pour l'avancement de la piété, n'aurait rien fait davantage que d'établir dans le christianisme un ordre où Dieu est si parfaitement et si constamment servi, ne serait-ce pas assez, et ne trouverais-je pas en cela même l'ample matière d'un des plus solides et des plus magnifiques éloges? Mais non, chrétiens, Dieu a prétendu de lui, et attend aujourd'hui de moi quelque chose de plus : Dieu, dis-je, a prétendu de lui que, par la douceur de ses exemples, il fit renaitre en vous l'esprit de la piété chrétienne; et Dieu attend encore de moi qu'en vous les proposant, je contribue à une fin si importante. Oubliez, s'il est possible, tout ce que j'ai dit, et regardez seulement la vie de François de Sales; c'est un des plus excellents modèles que vous puissiez imiter. Hélas ! mes chers auditeurs, où la piété en est-elle maintenant réduite? François de Sales lui avait donné du crédit : elle régnait de son temps jusque dans la Cour où il l'avait introduite avec honneur; et présentement, n'est-elle pas en quelque sorte bannie de la société des hommes? Les libertins méprisent insolemment ses maximes, et elle passe parmi ces prétendus esprits forts pour simplicité et pour faiblesse, parce qu'elle nous fait dépendre de Dieu, et qu'elle nous assujettit à la loi de Dieu. Les grands, dont elle devait être autorisée, l'abandonnent, parce qu'elle ne peut compatir avec l'ambition et l'intérêt qui les dominent; tout le reste, à peine la connaît-il, tant il est aveugle et grossier : on se contente de vivre, sans penser à vivre chrétiennement. Ce désordre n'est-il pas tel que je le dis; et si nous avons encore quelque sentiment de religion, n'en devons-nous pas être touchés? Mais quoi, mes frères, ne le corrigeons-nous point, ce désordre si déplorable, et faisant profession de garder si exactement tous les devoirs où la vie civile nous engage,

n'aurons-nous nul soin de cette belle vie qui fait toute la perfection d'un chrétien? Ah! du moins considérez ici le modèle que je vous présente : il vous fera voir ce que c'est que la piété; il vous la fera non-seulement estimer, mais aimer. La Providence, qui voulait nous donner François pour exemple, l'a attaché à une vie commune, afin qu'elle n'eût rien que d'imitable : il n'a point passé les mers, pour aller dans un nouveau monde chercher de l'exercice à son zèle; il est demeuré dans sa patrie, mais il y a été prophète et plus que prophète, puisqu'il en a été le salut. Voilà ce que vous pouvez faire par proportion dans vos familles, et n'y êtes-vous pas indispensablement obligés?

François n'a point refusé les bénéfices de l'Eglise; il était plus nécessaire qu'il nous enseignât à les bien recevoir. Voyez s'il y est entré par des considérations humaines, et déplorez les abus et les scandales de notre siècle, où ce sont des vues intéressées, des vues ambitieuses qui nous servent de vocation pour tous les états, même les plus saints. De cet exemple vous tirerez deux règles de conduite : l'une particulière, l'autre générale. Car d'abord, vous apprendrez en particulier avec quel esprit vous devez approcher de l'autel du Seigneur, et paraître dans son sanctuaire; que c'est le Seigneur même qui doit vous appeler à ce sacré ministère, et non point vous qui ayez droit de vous y porter. Et par une conséquence plus générale, vous conclurez ensuite que Dieu étant le maître de toutes les conditions, c'est à lui de les partager, à lui de vous les marquer, à lui de vous choisir, sans qu'il vous soit permis de prévenir ou d'interpréter son choix à votre gré. Si ces règles étaient fidèlement observées, nous ne verrions pas dans les bénéfices et les dignités ecclésiastiques tant de sujets qui ne s'y sont ingérés que par la faveur, que par l'intrigue, que par les voies les plus sordides et les plus basses; et nous n'aurions pas encore la douleur de voir dans le monde tant d'hommes sans mérite, sans talent, sans nulle disposition, occuper les places les plus honorables et se charger des fonctions les plus importantes.

François, en acceptant la dignité épiscopale, ne nous a pas donné le même exemple de renoncement que plusieurs autres, qui ont pris la fuite et se sont cachés dans les déserts pour éviter, ou un fardeau, ou un honneur qu'ils craignaient. Mais j'ose dire néanmoins qu'en cela même il a fait quelque chose de plus rare et de plus instructif pour nous : car, se trouvant engagé à une Eglise pauvre et désolée dont Dieu lui avait confié le soin, jamais rien ne l'en put séparer. C'était son épouse; et toute défigurée qu'elle paraissait à ses yeux, il lui fut toujours fidèle : en sorte qu'il la préféra à tout ce qu'on put lui offrir de plus précieux et de plus brillant. Un tel exemple n'a-t-il pas je ne sais quoi qui gagne le cœur? Vous me demanderez, chrétiens, quelle application vous en pouvez faire à vos mœurs? rien de plus juste et de plus nécessaire à une solide piété. C'est d'aimer la condition où Dieu vous a appelés, quelle qu'elle soit; de vous y tenir, et de ne chercher rien au delà : persuadés que si vous y suivez les

vues de la Providence , si vous y demeurez par l'ordre de Dieu , il n'y a point de condition où vous n'ayez tous les moyens de vous sanctifier. C'est de réprimer ces insatiables désirs qu'inspirent aux âmes mondaines, l'envie d'avoir, ou l'envie de paraître; formant toute votre vie sur les grandes maximes du véritable honneur, de la raison, de la foi, et n'écoutant point ces faux principes qu'on se fait dans le siècle et même dans l'Eglise, pour viser sans cesse plus haut et pour ne mettre jamais de bornes à ses prétentions. Dès que vous saurez ainsi vous fixer, vous ne serez plus si entêtés de votre fortune, si distraits et si dissipés; vous vous préserverez de mille écueils où l'innocence échoue; et plus attentifs sur vous-mêmes, vous serez plus en état de goûter Dieu, et de marcher tranquillement et avec assurance dans ses voies.

François, revêtu de l'épiscopat, a fait consister sa perfection dans la pratique des devoirs propres de son ministère, visitant son Eglise, tenant des synodes, conférant les ordres sacrés, instruisant les prêtres, dirigeant les consciences, prêchant la parole de Dieu, administrant les sacrements. En tout cela rien d'extraordinaire, sinon qu'il le faisait d'une manière non ordinaire, parce qu'il le faisait en saint : c'est-à-dire, parce qu'il le faisait avec fidélité, descendant à tout, jusques à converser avec les pauvres, et à enseigner lui-même la doctrine chrétienne aux enfants; parce qu'il le faisait avec assiduité, ayant ses heures, ses jours, tous ses temps marqués, et donnant à chacun ce qui lui était destiné; parce qu'il le faisait avec persévérance et sans relâche, s'élevant au-dessus de tous les dégoûts, de tous les ennuis, de toutes les humeurs, principes de ces vicissitudes et de ces changements perpétuels, qui, selon les différentes conjonctures, nous rendent si différents de nous-mêmes; parce qu'il le faisait toujours avec une ferveur vive et animée, ne se déchargeant point sur les autres de ce qu'il pouvait lui-même porter : le premier au travail, et le dernier à le quitter, ne comptant pour rien les fatigues passées, et ne pensant qu'à en prendre de nouvelles et qu'à recommencer; enfin, parce qu'il le faisait avec une droiture et une pureté d'intention qui relevait devant Dieu le prix de toutes choses, même les plus légères en apparence, et leur imprimait un caractère de sainteté : n'ayant en vue que Dieu, que le bon plaisir de Dieu, que l'honneur de Dieu. Ah! chrétiens, on se fait tant de fausses idées de la piété; on la croit fort éloignée, lorsqu'elle est auprès de nous; on se persuade qu'il faut sortir de son état, et abandonner tout pour la trouver; et voilà ce qui ralentit toute notre ardeur, et ce qui nous désespère. Mais étudiez bien François de Sales; c'est assez pour vous détromper. Vous apprenez de lui que toute votre piété est renfermée dans votre condition et dans vos devoirs. Je dis dans vos devoirs fidèlement observés : ne manquez à rien de tout ce que demandent votre emploi, votre charge, les diverses relations que vous avez plus directement, ou avec Dieu en qualité de ministres des autels, ou avec le public en qualité de juges, ou avec des domestiques en qualité de

maîtres, ou avec des enfants en qualité de pères et de mères; avec qui que ce puisse être, et dans quelque situation que ce puisse être, embrassez tout cela, accomplissez tout cela, ne négligez pas un point de tout cela. Je dis dans vos devoirs assidûment pratiqués : ayez dans l'ordre de votre vie certaines règles qui distribuent vos moments, qui partagent vos soins, qui arrangent vos exercices selon la nature et l'étendue de vos obligations; tracez-les vous-mêmes, ces règles, ou, pour agir plus sûrement et plus chrétiennement, engagez un sage directeur à vous les prescrire, et faites-vous une loi inviolable de vous y soumettre. Je dis dans vos devoirs constamment remplis : avancez toujours dans la même route sans vous détourner d'un pas; et malgré l'ennui que peut causer une longue et fatigante continuité, n'ayez pour mobiles que la raison et la foi, qui chaque jour sont les mêmes, et qui chaque jour, autant qu'il vous convient, vous appliqueront aux mêmes œuvres. Je dis dans vos devoirs gardés avec une sainte ardeur; non pas toujours avec une ardeur sensible, mais avec une ardeur de l'esprit, indépendante des sentiments et au-dessus de tous les obstacles. Enfin, je dis dans vos devoirs sanctifiés par la droiture de votre intention : tellement que, dégagés de tout autre intérêt et de tout autre désir, vous ne soyez en peine que de plaire à Dieu, et ne vous proposiez que de faire la volonté de Dieu. Voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que vous enseignera le saint directeur dont vous venez d'entendre l'éloge, et dont je voudrais que les leçons fussent gravées dans votre souvenir avec des caractères ineffaçables : voilà dans ses exemples le précis et l'abrégé de sa morale; de cette morale également ennemie de tout excès, soit de relâchement, soit de rigueur; de cette morale qui ne ménage et ne flatte personne, mais aussi qui ne décourage et ne rebute personne; de cette morale qui joint si bien ensemble, et toute la douceur, et toute la perfection de la loi évangélique.

Vous me direz qu'on ne voit point là, ni de rigoureuses pénitences à pratiquer, ni de grands efforts à soutenir : j'en conviens; mais j'ajoute et je répons, que c'est cela même qui en fait l'excellence et qui nous en doit donner la plus haute estime. Car c'est là que sans qu'il paraisse beaucoup de mortifications, on a sans cesse à se mortifier; que sans croix en apparence, on trouve sans cesse à se crucifier; que sans nulle violence au dehors, il faut sans cesse se vaincre et se renoncer. Et je vous le demande en effet, chrétiens, pour s'assujettir, comme François de Sales, à une observation exacte et fidèle, à une observation pleine et entière, à une observation constante et assidue, à une observation sainte et fervente des devoirs de chaque état, quelle attention est nécessaire? quelle vigilance et quels retours sur soi-même? Et pour se maintenir dans cette attention et cette vigilance continuelle, de quelle fermeté a-t-on besoin, et en combien de rencontres faut-il surmonter la nature, captiver les sens, gêner l'esprit? D'ailleurs, combien de devoirs difficiles en eux-mêmes et très-onéreux? combien qui nous exposent à mille contradictions et à mille

combats ? combien dont on ne peut s'acquitter sans se faire la victime du public , la victime du bon droit , la victime de l'innocence ? combien qui demandent le plus parfait désintéressement , le sacrifice le plus généreux de toutes les inclinations , de toutes les liaisons du sang et de la chair ? Et comme tout cela se fait selon les obligations ordinaires de la condition , et n'a pas un certain faste , ni un certain brillant que la singularité donne à d'autres œuvres , quelle doit être la force et la pureté de nos sentiments , lorsque , sans nul soutien extérieur , sans nul éclat et sans nulle vue de paraître , la seule religion nous anime , la seule équité nous sert d'appui , le seul devoir nous tient lieu de tout ? Ah ! mes chers auditeurs , entrons dans cette voie , et ne craignons point qu'elle nous égare ; c'est la voie la plus droite et la plus courte ; elle est ouverte à tout le monde , et François a eu la consolation d'y attirer après lui une multitude innombrable de fidèles. Si , par une dangereuse illusion , elle ne nous semble pas encore assez étroite , c'est que nous n'y avons jamais bien marché , et que nous ne la connaissons pas. Faisons-en l'épreuve ; et quand , après une épreuve solide , nous la trouverons trop large , alors il nous sera permis de chercher une autre route , et d'aspirer à une plus sublime perfection.

Vous cependant sur qui Dieu répandit sa lumière avec tant d'abondance , et qui nous l'avez communiquée avec tant de charité , fidèle et zélé pasteur des âmes , grands saint , recevez les honneurs solennels que vous rend aujourd'hui tout le peuple chrétien. Recevez les hommages que toute la France vous offre , comme autant de gages de sa reconnaissance (1). Elle sait ce qu'elle doit à vos soins , elle tâche dans cette cérémonie à s'acquitter en quelque sorte auprès de vous. C'est elle qui , la première , vous avait déjà canonisé par la voix publique , et c'est elle qui vient enfin de consommer l'ouvrage de votre canonisation par la voix de l'Eglise. C'est à la requête de son roi , à l'instance de ses prélats , à la sollicitation de tout son clergé , que vous avez proclamé saint. Il était juste qu'elle vous rendit , autant qu'elle le pouvait , devant les hommes , ce que vous lui avez donné devant Dieu. Pendant votre vie , vous avez travaillé à la sanctifier : il était juste qu'après votre mort elle travaillât à faire déclarer authentiquement et hautement votre sainteté. Recevez en particulier les hommages que je vous présente , comme membre d'une Compagnie à qui l'éducation de votre jeunesse fut confiée , dans les mains de qui vous remîtes le plus précieux dépôt de votre conscience , et qui eut enfin la consolation de recueillir vos derniers soupirs , et de conduire votre bienheureuse âme dans le sein de Dieu. Du reste , mes chers auditeurs , entrons tous dans l'esprit de cette solennité. Qu'est-ce que la canonisation d'un saint ? Un engagement à acquérir nous-mêmes , avec la grâce et le secours de Dieu , toute la sainteté qui

(1) Le Père Bourdaloue fit ce sermon pour la cérémonie de la canonisation de saint François de Sales.

nous convient. Car célébrer la canonisation d'un saint, c'est professer que la véritable gloire consiste dans la sainteté, qu'il n'y a rien de grand et de solide dans le monde que la sainteté, que toute la félicité et tout le bonheur de l'homme est attaché à la sainteté. Or, je ne puis professer tout cela sans me sentir excité fortement, et sollicité à la poursuite de la sainteté; et je me condamne moi-même par ma propre confession, si reconnaissant tout cela, je n'en ai pas plus de zèle pour ma sanctification. Il n'est pas nécessaire que nous soyons canonisés dans l'Eglise, comme François de Sales; mais il est d'une nécessité absolue que nous soyons saints par proportion comme lui. Nous trouverons dans sa doctrine de quoi nous éclairer, dans ses exemples de quoi nous animer, et dans la gloire où il est parvenu, de quoi éternellement et pleinement nous récompenser. C'est ce que je vous souhaite, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE S. FRANÇOIS DE PAULE.



Ego minimus in domo patris mei.

Je suis le plus petit dans la maison de mon père.

(LIVRE DES JUGES, ch. 6.)

Ces paroles, que j'applique au glorieux patriarche dont nous célébrons ici la fête, furent autrefois prononcées par Gédéon, l'un des plus grands hommes de l'ancienne loi. Dieu l'avait choisi pour combattre les Madianites enflés de leur victoire, pour délivrer les Hébreux, ses compatriotes, de l'oppression, et pour être enfin le chef, le conducteur et le souverain de son peuple. Mais qui suis-je, dit ce saint capitaine, surpris du choix que Dieu faisait de lui pour une si haute entreprise; et comment est-ce, Seigneur, que vous avez jeté les yeux sur moi? Je suis de la dernière des douze tribus, qui est celle de Manassès. Dans la tribu de Manassès ma famille est la moindre de toutes; et moi je suis le plus petit de la maison de mon père : par où donc pourrai-je sauver Israël? *In quo liberabo Israel? ecce familia mea infirma est in Manasse, et ego minimus in domo patris mei* (Jud. 6). Va, lui répondit le Seigneur, ne sois point en peine : je me joindrai à toi; je t'élèverai, et te ferai grand. Cette promesse s'accomplit, et vous savez à quel point de grandeur Gédéon parvint, et combien son nom fut redouté des ennemis du peuple de Dieu, et fameux dans toute la terre. N'est-ce pas là, chrétiens, l'image la plus naturelle et la plus parfaite de l'incomparable François de Paule; et ne semble-t-il pas que le Saint-Esprit, sous ces traits, ait prétendu nous le marquer par avance, et nous le faire connaître? Dieu le destinait à des commissions importantes : à fonder dans l'Eglise un nouvel ordre; à com-

battre le monde, le démon et la chair, ces dangereux ennemis de notre salut; et sur cela, quel était le sentiment de ce saint instituteur? Le même que celui de Gédéon. Hé quoi! mon Dieu, s'écriait-il, vous me connaissez; je suis le plus petit des hommes; et le moyen que, dans mon extrême faiblesse, je sois en état de seconder vos vues sur moi, et de les remplir? *Ego minimus in domo patris mei*. Je le sais, répond le Seigneur, mais c'est pour cela même que je t'exalterai, et que je te comblerai de gloire. Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, puisque c'est la plus juste idée de l'éloge que j'entreprends. Faire le panégyrique de François de Paule, c'est faire le panégyrique de l'humilité; ou faire le panégyrique de l'humilité, c'est faire celui de François de Paule. Toutes ses vertus se sont comme abîmées dans celle-là : sa foi merveilleuse, sa charité ardente et zélée, son austérité de vie, et sa mortification. Mais, avant que de vous expliquer mon dessein, implorons le secours du ciel, et demandons-le par l'intercession de la plus humble des vierges. *Ave, Maria*

Quoique l'humilité soit de toutes vertus la plus pacifique, la plus soumise et la plus modeste, souvent néanmoins, si je puis ainsi m'exprimer, elle voudrait, aussi bien que l'orgueil, résister à Dieu, et combattre contre Dieu. L'Ecriture sainte, au livre de la Genèse, nous représente un combat qui se passa dès le commencement du monde entre Dieu et les hommes, et dont l'orgueil des hommes fut le seul principe : des hommes entreprirent de s'élever malgré Dieu même, et Dieu, malgré eux, entreprit de les humilier. L'orgueil des géants s'arma d'insolence et de présomption contre la toute-puissance de Dieu, et la toute-puissance de Dieu s'arma de foudres contre l'orgueil des géants. Mais, chrétiens, j'ai à vous proposer aujourd'hui un combat bien différent, et non moins saint que l'autre était criminel; car, quoique ce soit un combat entre Dieu et l'homme, il a cela de propre et de merveilleux, que bien loin de séparer l'homme de Dieu, il l'unit étroitement à Dieu, et l'entretient dans une paix éternelle avec Dieu. Ce combat, mes chers auditeurs, c'est celui de l'humilité de François de Paule, contre la libéralité et la magnificence divine. Dieu veut exalter François, et François, autant qu'il lui est permis, s'oppose à son exaltation. François veut s'abaisser et s'anéantir; et Dieu, pour le relever, le tire de l'obscurité où il veut vivre, et s'oppose à son anéantissement. Voilà tout mon sujet; concevez-le bien, parce que ce sera tout le fond et tout le partage de ce discours. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité pour se faire petit dans le monde : c'est la première partie; et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand : c'est la seconde. Le Sauveur des hommes avait dit dans son Evangile, que celui qui s'humilierait serait exalté : *Qui se humiliaverit, exaltabitur* (Math. 23); et il fallait que cet oracle se vérifiât : or, je prétends qu'il n'a jamais été plus authentiquement vérifié, ni dans un exemple plus illustre, que dans la personne du saint fondateur que nous honorons en ce

jour ; et pour vous en convaincre, je vous ferai voir d'une part François de Paule qui s'humilie, et Dieu de l'autre qui glorifie François de Paule. Appliquez-vous, chrétiens : il y aura là également et de quoi satisfaire à votre dévotion , et de quoi servir à votre instruction.

PREMIÈRE PARTIE.

N'être rien , et ne s'estimer rien ; être peu de chose , et s'estimer peu de chose ; être méprisable , et se mépriser en effet soi-même , c'est l'indispensable devoir de l'humilité. Mais être grand , et s'étudier à devenir petit ; être distingué aux yeux de Dieu , et n'être à ses propres yeux qu'un vil sujet ; être tout ce que l'on peut être de plus relevé dans l'opinion des hommes , et , dans la sienne propre , se rabaisser au-dessous de tous les hommes , c'est la grâce , c'est la perfection de l'humilité , et ce que saint Bernard admirait plus que toutes les autres vertus : *Mirabilem te apparere, et contemptibilem reputare, hoc ego virtutibus ipsis mirabilius judico* (Bern.). Or voilà , chrétiens , le caractère de l'humilité de saint François de Paule. Figurez-vous un homme comblé d'honneur et de gloire , un homme puissant en œuvres et en paroles , un homme vénérable aux souverains de la terre , chéri des papes , recherché des rois , honoré des peuples ; un homme de miracles , et dont tout le soin néanmoins est de se cacher et de s'obscurcir ; qui ne travaille que pour cela , et qui n'a de pensée que pour cela ; qui met en usage tout ce que l'Esprit de Dieu peut suggérer , et tout ce que l'esprit humain peut imaginer pour cela : voilà en raccourci tout le portrait de ce grand saint.

François réussit d'abord dans cette entreprise. Dès qu'il s'aperçut que Dieu commençait à opérer en lui des choses extraordinaires ; que dès les premières années de sa vie , le ciel le prévenait des plus rares bénédictions ; que déjà son enfance était devenue illustre par divers prodiges , et que le bruit de ces prodiges se répandant au dehors , son humilité en pourrait recevoir quelque atteinte , que fait-il ? il forme un dessein que la seule grâce du christianisme lui put inspirer. S'il eût consulté la prudence de la chair , elle eût traité de folie une si sage résolution ; mais c'est l'Esprit du Seigneur qui le conduit , et il ne veut point d'autre conseil. Sous un tel guide , il se dérobe de la maison paternelle ; il entre , dès l'âge de treize ans , dans un désert qui semblait plutôt être la retraite des bêtes sauvages que des hommes ; il y trouve une solitude que Dieu même lui avait préparée dans une étroite caverne ; il regarde cette grotte comme son tombeau , il s'y ensevelit tout vivant , et il est résolu d'y demeurer et d'y mourir.

Ce fut là , chrétiens , comme le premier pas de son humilité. De vous dire ce que fit ce saint solitaire , séparé de tout commerce , et n'ayant à traiter qu'avec Dieu ; de vous dire quelles faveurs célestes il reçut , de quelles lumières il fut éclairé , de quels sentiments il fut pénétré , à quelles austérités il se condamna , combien de vertus héroïques il pratiqua : ce sont des secrets qui passent toutes nos con-

naissances, et qu'il ne nous appartient pas de découvrir. Je ne sais qu'une seule chose, mais cette seule chose est plus que tout ce que nous en pourrions d'ailleurs savoir, et que tout ce que je vous en pourrais apprendre : et quoi? c'est que François de Paule voulut vivre dans cette solitude inconnu aux hommes, ignoré des hommes, abandonné et généralement oublié des hommes : *Oblivioni datus sum tanquàm mortuus à corde* (Psal. 30); c'est là, dis-je, tout ce que je sais, et ce qui vaut les plus pompeux et les plus magnifiques éloges. Si je vous disais que dans son désert il mena une vie toute angélique; qu'il y eut avec Dieu les communications les plus intimes, et, si j'ose ainsi m'exprimer, les entretiens les plus familiers; qu'il y fut gratifié de tous les dons de l'oraison la plus sublime et de la plus haute contemplation; si je vous disais qu'il consacra ce saint lieu par des ferveurs et même des excès de pénitence qui l'égalèrent aux Elie et aux Jean-Baptiste; que le jeûne y fut sa nourriture, le cilice son vêtement, la terre son lit; qu'il y fit de sa chair une victime de mortification : tout cela vous paraîtrait grand, admirable, divin. Mais, encore une fois, j'ai quelque chose de plus grand à vous dire que tout cela, et c'est qu'en tout cela François voulut être caché, qu'en tout cela il suivit la belle maxime de saint Bernard, qui est le précis de l'humilité évangélique : *Ama nesciri*; qu'il a dit à Dieu en tout cela comme Jérémie : *Diem hominis non desideravi, tu scis* (Jerem. 17); Seigneur, vous le savez, je n'ai point recherché la vue des hommes; au contraire, je m'en suis éloigné, et je n'ai voulu avoir que vous pour témoin de mes actions et de ma vie.

Si donc il fut saint dans le désert, ce fut d'une sainteté cachée; s'il y fut sévère à lui-même, ce fut d'une sévérité cachée; mais surtout s'il y fut humble, ce fut d'une humilité cachée, et par là même de l'humilité la plus parfaite. Il y a dans le monde, et dans le monde chrétien, une humilité d'une autre espèce, une humilité qui éclate, une humilité qui se produit avec un extérieur plein de piété, une humilité qui attire le respect, qui se donne du crédit, qui reçoit tous les honneurs qu'elle semble fuir. Est-ce une vraie humilité? je n'en juge point : car c'est à Dieu d'en faire le discernement; du reste, quand je vois une humilité de ce caractère, je l'honore, mais je crains pour elle. Je l'honore, parce qu'elle a le corps et la surface de l'humilité chrétienne, et qu'il ne m'appartient pas d'en sonder le fond; mais je crains pour elle, parce qu'il est très-dangereux qu'avec toute l'apparence de l'humilité, elle n'en ait pas l'esprit; je m'en défie, parce que je me souviens de l'excellente instruction de saint Grégoire pape, savoir, que l'humilité est de la nature de ces odeurs précieuses, qui ne se conservent jamais mieux que dans un vase bien fermé, et qui s'évaporent dès qu'elles sont exposées au grand air. Voilà pourquoi François de Paule, solidement humble, cacha dans les ténèbres jusqu'à son humilité même, persuadé qu'on se laisse bientôt enlever ce trésor évangélique, dès qu'on le découvre et qu'on le fait paraître au grand jour.

Que dis-je, après tout, chrétiens ? est-ce que l'humilité doit toujours demeurer sous le boisseau, et ne se montrer jamais ? Elle le voudrait ainsi ; mais il y a des conjonctures où elle est en quelque sorte forcée de se faire voir ; et quand, par une longue et solide épreuve, elle s'est bien affermie, elle peut enfin sortir de son obscurité pour suivre la voix de Dieu, et pour se conformer aux vues de la Providence. François de Paule vivait depuis six années entières dans la plus sombre retraite : ce n'était point assez selon les désirs de son cœur, mais c'était trop pour l'Eglise, à qui Dieu le réservait, et trop pour les âmes qui devaient être éclairées de ses lumières. Quelques charmes qu'ait donc pour lui sa solitude, il faut qu'il la quitte. Je me trompe, mes chers auditeurs, il ne la quitta point ; mais son histoire nous dit un beau mot, et qui est plein d'un grand sens : que cet homme de Dieu, sans quitter sa solitude, qui fut le centre de son humilité, porta dans le monde, en y entrant, tout l'esprit de sa solitude et de son humilité, ou plutôt que le monde vint le chercher dans sa solitude, pour y être sanctifié par la vertu et par les exemples de son humilité : c'est ainsi que s'explique l'historien de sa vie. Et en effet, dès que le solitaire de la Calabre commença malgré lui à être connu, dès que son nom fut divulgué dans les provinces voisines, on vit les peuples de toutes parts aborder à sa cellule, et y recourir comme à la source de la piété.

Quel prodige ! c'était un jeune homme ; il n'avait pas encore atteint sa vingtième année ; il n'avait nulle teinture des lettres, il semblait n'avoir nulle expérience ; et voici néanmoins un nombre presque infini de disciples qui le viennent trouver, qui renoncent à toutes choses pour se donner à lui, qui le choisissent pour leur maître, qui le reconnaissent pour leur législateur, qui l'écoutent comme un oracle, qui lui obéissent comme à leur père, qui se soumettent à sa discipline et à ses instructions. Et que leur enseigne-t-il ? un seul point, sur quoi Dieu l'a rendu savant, et qu'il a lui-même pris soin d'apprendre à l'école du Saint-Esprit : *Discite à me quia mitis sum et humilis corde* (Matth. 11). Mes frères, leur dit-il, je ne sais pas ce que vous prétendez en me cherchant dans ce désert, et me demandant des leçons et des règles de conduite ; mais je vous déclare que toute ma doctrine se réduit à un seul article. N'attendez point que je vous découvre de grands secrets, que je vous communique des pensées sublimes, que je vous rende capables de pénétrer dans les mystères de Dieu : je n'ai qu'une science, qui est Jésus-Christ, et Jésus-Christ anéanti par l'humilité : être débonnaire et doux comme lui, être humble de cœur comme lui, c'est l'unique chose que je veux savoir ; et dès que vous le saurez, vous saurez tout. Il ne leur prêche que cela, et avec cela il les persuade, il les convertit, il les détache du monde, il en fait des hommes tout spirituels, il les engage dans les voies de la croix les plus étroites ; et ce qui tient du miracle, dès l'âge de dix-neuf ans, il devient fondateur d'un ordre approuvé par le Saint-Siège.

Mais de quel ordre ? ah ! chrétiens, voilà ce que nous ne pouvons assez admirer : d'un ordre qu'il établit sur le seul fondement de l'humilité, d'un ordre qu'il gouverne par le seul esprit de l'humilité, d'un ordre qu'il distingue par le seul caractère de l'humilité. Tous les ordres ont leur caractère propre, et c'est ce qui fait cette variété mystérieuse du corps de l'Eglise dont parlait David : *Circumdatus varietate* (Psalm. 44). L'un a l'austérité pour partage, l'autre la pauvreté, celui-ci la contemplation, celui-là le zèle des âmes. Que fait saint François de Paule ? il embrasse tout, l'austérité des uns, la pauvreté des autres, la contemplation de ceux-ci, le zèle de ceux-là ; mais à tous ces caractères il en ajoute un qu'il veut être particulier à ses enfants : c'est l'humilité. De là, il demande au souverain pontife, et il en obtient, comme un privilège et une grâce, qu'ils soient appelés Minimes, c'est-à-dire, les plus petits dans la maison de Dieu. Il ne veut pas qu'ils portent son nom, parce qu'il ne veut pas que son nom vive dans la mémoire des hommes ; il ne veut pas qu'ils portent un nom qui les fasse connaître, ou comme pénitents, quoiqu'ils aient toutes les rigueurs de la pénitence, ou comme pauvres selon l'Evangile, quoiqu'ils aient toute la pauvreté évangélique, ou comme d'humbles maîtres de la vie spirituelle et contemplative, quoiqu'ils en possèdent tous les trésors, ou comme des ministres zélés pour la gloire de Dieu et pour l'avancement des âmes, quoiqu'ils travaillent avec édification et avec fruit à l'un et à l'autre ; mais il veut que leur nom, si j'ose parler ainsi, les rabaisse au-dessous de tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Il va plus loin ; et pour les maintenir toujours dans cette humilité qu'il leur propose comme leur essentielle perfection, il établit parmi eux une forme de gouvernement ou règne l'humilité, dont l'humilité est la base et le soutien, qui ordonne et qui règle tout par l'humilité. Dès-là que c'est une assemblée d'hommes, il faut, pour entretenir la subordination, qu'il y ait un supérieur ; mais qu'est-ce, dans l'idée de François de Paule, que ce supérieur ? un homme au fond plus dépendant que les autres, et en qui s'accomplit à la lettre cette parole du Sauveur à ses apôtres : Que celui qui est entre vous le plus grand se fasse le serviteur de tous : *Qui major est in vobis, fiat sicut minor* (Luc. 22). Mais l'autorité par là n'est-elle point affaiblie ? Ah ! mes chers enfants, leur répondait là-dessus leur glorieux Père, il y aura toujours assez d'autorité parmi vous, s'il y a de l'humilité ; et dès qu'il n'y aura point d'humilité, l'autorité sera onéreuse et insupportable. Dans le monde, l'autorité supplée au défaut de l'humilité ; mais dans une société religieuse et entre des disciples de Jésus-Christ, l'humilité doit être le supplément de l'autorité. C'est pour cela qu'étant général de son ordre, François était toujours occupé dans les offices les plus abjects et dans les plus vils ministères, servant les autres et ne pouvant souffrir qu'on le servît lui-même ; c'est pour cela qu'il fut un grand nombre d'années sans faire aucunes règles. Et en effet, s'il n'y avait dans la vie que des humbles, il ne serait plus besoin de règles ni de lois.

Mais il est temps, chrétiens, de faire paraître l'humilité de François de Paule sur le théâtre que la Providence lui avait préparé, je veux dire dans la Cour, et dans la première Cour du monde, qui est celle de nos rois : car il y fut appelé, il y vécut ; et nous pouvons dire en ce sens, que ç'a été un homme de la Cour. Il est vrai ; mais il est encore plus vrai que la Cour, qui est le siège de l'orgueil du monde, devint comme le siège de son humilité. C'était sans doute un pas bien glissant pour un solitaire et un religieux, que d'entrer dans la Cour d'un prince : car qui ne sait pas quels sont les dangers de la Cour, que c'est l'écueil de la sainteté, et que les plus fortes vertus sont sujettes à y faire naufrage ? Mais ne craignons rien pour François de Paule ; il est humble, et cela suffit : s'il entre à la Cour, ce ne sera que par la porte de l'humilité ; s'il y demeure, ce ne sera que pour y exercer l'humilité ; et s'il en sort, il remportera avec lui toute son humilité.

Oui, Messieurs, ce fut par la porte de l'humilité qu'il entra dans la Cour de Louis XI. Vous le savez ; il fallut un commandement absolu du souverain pontife pour l'y obliger. Le roi pressait, il faisait instance, il écrivait à François des lettres pleines d'honneur, il lui députait des ambassadeurs ; et François s'humiliait, François se confondait, François protestait qu'il n'était point celui que cherchait le prince, ou que le prince ne le connaissait pas. Un autre, séduit par un faux zèle, eût volé à la première invitation de ce monarque ; il l'eût regardée comme une heureuse ouverture à l'avancement de la gloire de Dieu et au progrès de son ordre ; mais non, disait François, ce n'est pas ainsi que mon ordre s'établira : puisque nous sommes petits, et que nous faisons même profession d'être les plus petits de tous, c'est par l'humilité des petits, et non point par la puissance et la faveur des grands, que nous nous multiplierons. Cependant le vicaire de Jésus-Christ parle ; et en vertu de son autorité suprême, il ordonne. Ah ! chrétiens, François obéira ; mais en obéissant, il aura cet avantage de n'être introduit à la Cour que par la voie de la dépendance et de la soumission : aussi est-ce l'unique voie de s'y introduire chrétiennement, selon les lois de la conscience et avec sûreté pour le salut. Quiconque y entre par une autre route, y périra : pourquoi ? parce qu'il n'y a que l'obéissance et l'humilité du christianisme qui puissent servir de préservatif contre la corruption et les désordres de la Cour : y entrer par un intérêt humain, c'est y chercher un précipice, c'est se mettre au péril certain d'une ruine prochaine et presque inévitable. Je sais que la sagesse du monde a des maximes toutes contraires, et qu'elle en juge tout autrement ; mais je sais d'ailleurs combien la sagesse du monde est aveugle, et surtout je sais que c'est une sagesse réprouvée de Dieu.

Quoi qu'il en soit, François paraît à la Cour ; mais y prend-il les sentiments de la Cour ? y mène-t-il la vie de la Cour ? comment y demeure-t-il, et qu'y fait-il ? Ce qu'il y fait, mes chers auditeurs ? ce qu'il a fait dans son désert, et ce qu'il a fait dans le cloître : il

prie avec la même assiduité, il jeûne avec la même rigueur, il converse avec la même simplicité, il s'adonne aux mêmes exercices ; si bien que par là il fait régner l'humilité religieuse, dans un lieu où elle était auparavant regardée comme étrangère, et traitée avec mépris. Le beau spectacle de voir la cellule de cet anachorète ; placée au milieu de la maison royale comme un sanctuaire où Dieu habitait, comme l'arche d'alliance au milieu des tribus d'Israël, comme le propitiatoire où saint François de Paule offrait continuellement à Dieu pour la personne de son prince le sacrifice de son humilité ! c'était une pauvre cabane, dont il avait lui-même tracé le dessin, et où sans cesse il faisait sa cour au roi du ciel, tandis que les autres la faisaient à un roi de la terre. Mais à qui tenait-il qu'à François, d'avoir un appartement plus magnifique ? Louis voulait qu'il fût logé comme les grands de son palais ; et l'humble solitaire ne voulut point être autrement logé que les pauvres de Jésus-Christ. Louis prétendait que l'humilité de François ne devait point faire de loi à sa magnificence ; et François soutenait que la magnificence de Louis ne devait point faire de violence à son humilité : qui l'emportera ? l'humilité. François établit jusque dans la Cour la pauvreté de son institut ; il y vécut pauvre au milieu de l'abondance et du luxe, humble au milieu des pompes humaines et des grandeurs, mortifié au milieu des divertissements et des plaisirs du monde.

Ainsi, tel qu'il était entré à la Cour, tel il en sortit ; il y était venu avec la seule qualité de religieux, et c'est le seul titre avec lequel il en sort, et avec lequel il en veut sortir. Prenez garde, chrétiens : je dis, avec lequel il en veut sortir : car il n'y en a que trop qui en sortent comme saint François de Paule, aussi dépourvus qu'ils étaient en y entrant ; mais c'est de quoi ils se plaignent, sur quoi ils murmurent et s'épanchent en des regrets si amers : au lieu que François s'estime heureux de ne remporter de la Cour que ce qu'il y a apporté, je veux dire le double trésor de sa pauvreté et de son humilité : voilà toutes ses richesses et toutes ses dignités ; et voilà, disait saint Bernard, sur un sujet à peu près semblable, voilà ce qu'on ne peut assez hautement vanter, et ce qui est au-dessus de toute dignité. D'être évêque, écrivait ce Père à un saint prélat, c'est ce que vous avez de commun avec plusieurs autres, et par conséquent, c'est peu par rapport à vous ; mais d'être évêque et de vivre pauvre comme vous vivez, c'est ce que vous avez de singulier, et ce qui n'est pas seulement grand, mais très-grand ; *Non magni fuit episcopum te fieri ; sed episcopum pauperem vivere, id verò planè magnificum* (Bern.) Disons-le même de saint François de Paule : c'eût été une petite louange pour lui qu'un roi de France l'eût fait évêque ; mais qu'en quittant la Cour d'un roi de France il n'ait rien recherché, rien demandé, rien voulu recevoir, c'est ce qui l'élève au-dessus des prélats et des rois. Il eût pu être tout ce qu'il eût voulu, mais il ne voulut être que ce qu'il était, et c'est ce qui le distingue plus que tout ce qu'il eût été.

Ce fut par ce même esprit de l'humilité chrétienne et religieuse, que non content de renoncer à l'épiscopat, il renonça même au sacerdoce ; parce que le sacerdoce , joint aux autres grâces que Dieu lui avait faites et lui faisait tous les jours, lui eût donné plus d'autorité, et qu'il n'en voulait point avoir. Ce fut par ce même esprit, que, quoiqu'il eût une éloquence toute divine, qui semblait lui être comme naturelle, et un don particulier et extraordinaire de parler de Dieu et de toucher les cœurs, il ne voulut jamais exercer le ministère de la prédication, parce qu'il craignait que cette fonction éclatante ne lui acquît trop de crédit dans le monde, et qu'il ne cherchait qu'à y tenir toute sa vie le dernier rang. Ce fut enfin par ce même esprit, qu'il ne voulut jamais s'adonner à l'étude des sciences. Mais on peut dire de lui ce que saint Bernard disait de Gérard son frère : *Non cognovit litteraturam, sed habuit litteram Jesum*. On ne l'a point vu dans les écoles recueillir de la bouche des maîtres et des savants une doctrine humaine ; mais il a eu pour maître Jésus-Christ même, ou plutôt toute sa science, c'a été Jésus-Christ, et Jésus-Christ humilié, Jésus-Christ crucifié : or cette science renferme toutes les autres, et savoir Jésus-Christ comme l'Apôtre, c'est tout savoir. Ainsi François de Paule se réduisit-il dans une espèce d'anéantissement et dans l'abnégation la plus parfaite, par son renoncement total et absolu aux richesses du siècle, aux plaisirs du siècle, aux honneurs du siècle et à ceux mêmes de l'Eglise, aux talents de la nature, aux connaissances de l'esprit, au plus saint de tous les caractères ; humble partout, dans la solitude, dans le cloître, à la Cour, afin de pouvoir dire partout : *Ego minimus in domo patris mei*.

Heureux, chrétiens, si vous vous formez sur ce modèle, et si vous imitez ce grand saint dans la pratique d'une des plus essentielles vertus du christianisme, qui est l'humilité. C'est l'unique et importante leçon que vous fait ici son exemple ; et qu'est-il nécessaire que vous appreniez autre chose de lui, puisqu'il n'y a point de désordre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne vous fasse acquérir ? En effet, soyez humbles, et vous ne serez plus vindicatifs, parce que vous ne serez plus si délicats sur le point d'honneur, et si sensibles aux injures que vous prétendez avoir reçues ; soyez humbles, et vous ne serez plus colères et emportés, parce que votre cœur, moins vif et moins ardent sur ce qui le blesse, ne s'agrippera plus si aisément, et ne s'élèvera plus avec tant de hauteur ; soyez humbles, et vous ne serez plus opiniâtres et entêtés, parce que vous ne croirez plus que tout doit vous céder, et que vous céderez vous-mêmes volontiers aux autres ; l'humilité corrigera vos jugements désavantageux et téméraires, vos railleries et vos médisances, vos vaines complaisances et vos fiertés, vos vues mondaines et ambitieuses, votre libertinage et votre irrégion, bien d'autres désordres qui n'ont pour principe que votre orgueil. C'est par l'orgueil que le péché est entré dans le monde, et c'est par l'humilité qu'il en sera banni : car l'humilité est la source, et comme la mère de toutes les

vertus. Dès que vous serez humbles, vous aurez la crainte de Dieu, vous paraîtrez avec respect devant Dieu, vous mettrez toute votre confiance en Dieu, vous serez soumis à toutes les volontés de Dieu, parce que vous reconnaîtrez toute votre dépendance et tout votre néant en la présence de Dieu. Dès que vous serez humbles, vous serez charitables envers le prochain, vous l'excuserez, vous le supporterez, vous lui pardonnerez, vous le soulagerez, vous le prévendrez en tout, parce que ne vous préférant jamais à lui, et le mettant même toujours au-dessus de vous dans votre estime, vous vous trouverez toujours bien disposés en sa faveur. Dès que vous serez humbles, vous serez mortifiés, désintéressés, détachés de vous-mêmes, vigilants et attentifs sur vous-mêmes, parce que vous vous défiez de vous-mêmes, que vous vous mépriserez vous-mêmes, que, dans le sens et selon l'esprit de l'Evangile, vous vous haïrez vous-mêmes.

C'est sur ce fondement de l'humilité, comme sur la pierre ferme, que François de Paule établit tout l'édifice de son salut et de sa sanctification; il connut tout le prix de cette perle évangélique, et pour l'acheter il se dépouilla de tout. Je ne vous dis pas de quitter comme lui vos biens, de vous démettre de vos emplois, d'abandonner vos justes prétentions, de renoncer à tous les honneurs attachés aux places que vous occupez, et aux rangs que vous tenez dans le monde: mais je vous dis que, dans ces places même et dans ces rangs, que dans ces charges et dans ces emplois, qu'au milieu de ces biens et de ces honneurs, vous ne devez rien perdre de l'humilité d'un chrétien. Cela est difficile, je l'avoue; et si vous voulez, je conviendrai avec vous, qu'il serait en quelque sorte plus aisé de se confiner, comme saint François de Paule, dans un désert, ou de se cacher dans le cloître, puisque, ce pas une fois fait, l'occasion ne serait plus si fréquente ni si présente, et qu'on n'aurait plus tant de combats à soutenir. Mais il ne s'agit point ici, mes chers auditeurs, de ce qui est plus aisé, ni de ce qui est plus difficile; il s'agit de ce que Dieu veut, et de ce qu'il demande indispensablement de vous. Or, il veut que vous soyez petits et humbles comme François de Paule, quoique vous ne soyez ni solitaires comme lui, ni religieux. La difficulté est d'allier cette humilité avec vos états; mais c'est à quoi vous devez travailler, ou plutôt c'est à quoi la grâce doit travailler en vous et avec vous: car sans cela j'ose vous dire que vos vertus, même les plus éclatantes aux yeux des hommes, seront réprouvées de Dieu, et par conséquent, qu'il n'y a point sans cela pour vous de salut. Ah! chrétiens, nous estimons tant l'humilité dans les autres, et elle nous y paraît si aimable; ayons-la dans nous. Contemplons souvent le grand modèle de l'humilité, qui est Jésus-Christ; et si cet exemple est trop relevé, contemplons un des plus parfaits imitateurs de l'humilité de Jésus-Christ, qui est François de Paule. Il a employé tous ses soins et tous ses efforts pour se faire petit dans le monde, et pour s'abaisser; mais, par un merveilleux retour, Dieu de sa part a employé sa toute-puissante vertu et tous les

trésors de sa magnificence pour le faire grand et pour l'élever : c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Le prophète nous l'apprend, et il est vrai que Dieu se plaît à glorifier tous les saints qui sont ses amis : *Nimis honorificati sunt amici tui, Deus* (Psal. 138). Mais entre les saints, il faut convenir qu'il n'en est point que Dieu prenne plus soin de faire connaître que ceux qui ont été plus parfaits dans l'humilité ; et qu'autant qu'ils ont voulu vivre obscurs et sans nom, autant il s'attache à rendre leur nom célèbre, et à les mettre dans le plus grand jour. Pourquoi cela, demande saint Augustin ? c'est, répond ce saint docteur qu'avec les humbles, sa grâce ne court aucun risque ; c'est que sa gloire, dont il est souverainement jaloux, n'est exposée de leur part à aucun péril ; et que, s'il les exalte, ce n'est point tant eux qu'il exalte, que ses dons qu'il exalte en eux, qu'il couronne en eux, qu'il magnifie et qu'il canonise en eux : *Nec tam illos coronat donis suis, quam in illis coronat dona sua* (August.). En pouvons-nous produire une preuve plus authentique et un exemple plus éclatant, que saint François de Paule ? Son humilité l'a réduit aux plus profonds abaissements, et Dieu, pour cela même, l'a comblé d'honneurs. Il l'a glorifié en toutes les manières, et par soi-même, et par le ministère des créatures : par soi-même, en lui communiquant les caractères les plus essentiels de la divinité ; par le ministère des créatures, en le rendant vénérable aux peuples et aux potentats de la terre, et lui attirant leurs respects et leurs hommages. Ecoutez-moi, chrétiens ; voici, dans l'éloge de ce glorieux patriarche, ce qu'il y a de plus magnifique et de plus grand.

Dieu, dit saint Thomas, a surtout deux attributs de grandeur, qui marquent la supériorité et l'infinité de son être, savoir, la science et la toute-puissance : la science, par où il connaît jusqu'aux choses même futures, jusqu'aux secrets des cœurs ; la toute-puissance, par où il ordonne tout, et il fait tout. Or je trouve qu'il a communiqué l'une et l'autre à François de Paule ; mais dans toute la plénitude dont un homme est capable : sa science, par l'esprit de prophétie, dont il le remplit ; sa toute-puissance, par le don des miracles qu'il lui conféra : en sorte que François parut dans le monde comme un homme plus qu'homme, c'est-à-dire, comme un homme éclairé de la sagesse de Dieu, et revêtu de la force de Dieu. Je ne dis rien dont nous n'ayons les témoignages les plus incontestables, et qui n'ait été universellement reconnu.

Oui, chrétiens, c'est à François de Paule que l'esprit des prophètes fut donné sans réserve et sans mesure. Dieu demandait autrefois à Isaïe : Sur qui reposera mon Esprit, cet Esprit de sagesse et de lumière ? et le prophète lui répondit que ce serait sur l'humble de cœur : parole qui s'est bien vérifiée dans le saint fondateur dont je

fais le panégyrique. D'autres ont eu l'esprit de prophétie en quelques rencontres, par une inspiration passagère, et pour quelques moments; mais François de Paule l'a possédé habituellement, et l'on peut dire à la lettre, que ce céleste et divin Esprit a reposé sur lui. Ne semblait-il pas qu'il eût la clef de tous les cœurs pour y pénétrer, et pour en découvrir les pensées et les sentiments les plus cachés? ne semblait-il pas qu'il fût tout à la fois dans tous les lieux, pour être témoin de ce qui se passait au delà des mers, et dans les régions les plus éloignées? ne semblait-il pas que tous les temps lui fussent présents, et qu'il n'y eût point pour lui d'avenir? Disons mieux: ne voyait-il pas l'avenir comme le présent, et quand il l'annonçait, était-ce avec des circonstances douteuses? était-ce dans le secret d'une confidence particulière? était-ce à des personnes inconnues et sans autorité? que dis-je, n'était-ce pas si hautement et avec tant d'éclat que l'Europe en retentissait?

Ainsi prédit-il aux Grecs la ruine de leur empire et la prise de Constantinople, s'ils s'obstinaient dans le schisme scandaleux qui les séparait de l'Eglise romaine. Ils furent sourds à la voix de Dieu, qui leur parlait par la bouche de son ministre; ils n'écoutèrent ni le Seigneur, ni son prophète, et vous savez ce qu'il leur en coûta. La prédiction s'accomplit: la Grèce se vit inondée d'un déluge d'infidèles qui y portèrent la désolation et l'effroi; Constantinople fut assiégée, pillée, réduite enfin sous l'obéissance et le joug des ennemis de la foi. Ainsi prédit-il au roi de Naples une signalée victoire sur les Turcs, en lui ordonnant de la part de Dieu de les attaquer et de les chasser de la Calabre qu'ils infestaient. L'effet répondit à sa parole: le prince l'écoula, et malgré l'inégalité des forces, il combattit et fut victorieux. Ainsi prédit-il à Ferdinand, roi d'Espagne, qu'il chasserait les Maures de ses Etats; et que, s'il agissait contre eux avec confiance, il recouvrerait le royaume de Grenade qu'ils lui avaient enlevé. Le succès fut aussi heureux que François l'avait promis; les Maures furent défaits, Ferdinand rentra en possession des terres qu'il avait perdues, et l'Espagne se délivra de la plus dure et de la plus tyrannique domination qu'elle eût à craindre. Or, jugez quels bruits de pareils événements firent dans le monde, ce qu'on dut penser du saint prophète, ce qu'on en dut dire. On le regarda, si j'ose m'exprimer de la sorte, comme le plus intime confident de Dieu même, et comme l'oracle de l'Eglise.

Ajoutez à ce don de prophétie, le don des miracles, qui lui a soumis, ce semble, toute la nature. Mais sur les miracles dont je parle il y a un point important à remarquer, et où paraît également la providence de Dieu, soit pour rehausser la gloire de son serviteur, soit pour confondre l'incrédulité des libertins. Car, prenez garde, s'il vous plait; les miracles de saint François de Paule n'ont point été des miracles douteux et incertains. On nous raconte divers miracles, et il est de notre piété d'y donner une créance raisonnable et sage: mais après tout, ce ne sont pas toujours des miracles tellement incontestables,

qu'ils portent avec eux-mêmes leurs preuves et une pleine conviction ; ce sont des miracles faits en présence d'un petit nombre de témoins, dont l'autorité ne suffit pas pour entraîner les esprits et pour répondre à toutes les difficultés qui peuvent naître. Au lieu qu'il s'agit ici de miracles publics, et tellement avérés, que l'infidélité même la plus opiniâtre est forcée d'y souscrire et de se rendre à la vérité reconnue. En effet, si la mer obéit à François aussi bien qu'à saint Pierre, et s'il passe le détroit de Sicile sans autre secours que celui de son manteau étendu sur les eaux, c'est à la vue de tout un peuple qui l'attend sur le rivage et qui le reçoit en triomphe. Si le feu perd en ses mains toute sa vertu, et si, pour confirmer sa règle, il prend des charbons ardents sans en ressentir la moindre atteinte, c'est aux yeux des députés du souverain pontife, et dans une nombreuse assemblée de ses frères, qu'il convainc par ce prodige. S'il transporte les rochers d'un lieu à un autre, pour aider à la construction de la première église qu'il voulut bâtir, c'est devant toute la ville de Paule, qui lui applaudit et le comble de bénédictions. S'il rétablit l'air dans sa pureté, et s'il fait cesser une contagion mortelle qui ravageait tout un pays, c'est à la prière de tous les habitants qui ont recours à lui, et qui le regardent comme leur libérateur. Il faudrait faire le récit de toute sa vie pour faire le récit de ses miracles. Tous les éléments ont entendu sa voix, ont exécuté ses ordres, ont pris tel mouvement et telle disposition qu'il a voulu, comme s'il en eût été le maître, et que Dieu l'eût établi l'arbitre absolu du monde.

Après cela, faut-il s'étonner que toutes les puissances de la terre l'aient honoré, que les rois se soient humiliés devant lui, que les papes lui aient donné tant d'éloges, qu'il ait été recherché des peuples avec tant d'empressement ? Non, chrétiens, je n'en suis point surpris, et vous ne devez pas l'être : l'humilité, quand elle est sincère, mérite tout cela ; et autant de fois que Dieu entreprendra de glorifier en cette vie un homme humble, c'est ainsi qu'il sera glorifié : *Sic honorabitur, quemcumque voluerit rex honorari* (Esther. 6). Le pape Paul second l'envoya saluer par un des officiers de sa chambre, qui se prosterna à ses pieds et les voulut baiser par respect. Il fit informer des actions miraculeuses de ce saint homme, même avant sa mort, comme s'il eût dessein de le canoniser tout vivant. Quoi qu'il en soit, la voix publique le canonisait déjà par avance. Sixte quatrième le reçut à Rome comme un ange du ciel, le consulta sur les plus importantes affaires de la religion, et par honneur le fit asseoir auprès de sa personne. Mais c'est surtout à notre France qu'il était réservé de faire connaître cet homme incomparable et de l'exalter ; c'est de la cour de nos rois que toute l'Europe devait apprendre ce que valait François de Paule, et ce qui lui était dû. Je ne puis lire dans notre histoire, sans une consolation sensible, la magnifique réception qui fut faite, par Louis XI et par tous les seigneurs du royaume, à cet homme religieux. Vous étiez alors, ô mon Dieu ! connu dans le monde, et les Cours des princes n'étaient pas des lieux inaccessibles

à votre grâce, ni à la piété chrétienne, puisque vos serviteurs y étaient si honorablement traités. A peine Louis a-t-il su la marche de François, qu'il envoie au-devant de lui son héritier présomptif et son Dauphin pour le recevoir. Qu'eût-il fait davantage pour une tête couronnée? mais aussi permettez-moi de le dire, quelle tête couronnée était plus respectable qu'un saint à qui Dieu destinait la couronne de gloire, et qu'il avait revêtu de tout son pouvoir? Jamais la France n'avait vu de prince plus jaloux de sa grandeur, ni plus impérieux que Louis onzième; mais à la vue de François de Paule, ce monarque oublie toute sa grandeur, et dépose tout son orgueil. Tout le monde tremblait en la présence de Louis, et Louis s'humilie en la présence de François. Louis faisait la loi à ses sujets, et il la reçoit de François. O merveilleux effet de la toute-puissance du Seigneur, qui tient dans ses mains les cœurs des rois, et qui les tourne comme il lui plaît! ô spectacle digne de l'admiration du ciel et de la terre! un roi, la terreur de tant de peuples, un roi également redouté et des étrangers et des siens, un roi si fier, devient respectueux et soumis devant un homme nourri dans la solitude, et sorti de l'obscurité du cloître.

Vous me direz que cette soumission et ce respect de Louis XI étaient intéressés, qu'il demandait sa guérison, et qu'il voulait l'obtenir; que François, hors de là, ne lui était rien, et qu'il l'eût tout autrement regardé sans cette espérance. Mais d'abord je vous réponds, et je dis : Voilà comment Dieu sait relever ses saints, et voilà comment en particulier il a voulu relever l'humilité de saint François de Paule: il a fait dépendre de lui les rois mêmes, il a réduit un des plus grands monarques dans la nécessité de recourir à lui. Tous les secours humains, longtemps et inutilement employés, manquaient à Louis, et il ne lui est resté, pour dernière et unique ressource, que l'humble serviteur de Dieu. Je vais plus loin, et j'ajoute : Ce qui fit appeler François à la Cour, ce fût, il est vrai, l'intérêt d'une santé ruinée, que Louis XI cherchait par tous les moyens à rétablir; mais ce qui le maintint ensuite à la Cour, ce qui le mit dans un si grand crédit à la Cour, ce fut l'éclat de ses vertus, ce fut l'estime et la confiance du prince. La preuve en est évidente, puisque, dès le jour même que cet homme de miracles parut pour la première fois à la Cour, et dès la première audience qu'il eut de Louis, il lui prononça l'arrêt de sa mort. Il lui parla en prophète, et lui dit, comme un autre Isaïe : *Dispone domui tuæ, quia morieris tu et non vives* (Isaï. 38); Sire, mettez ordre à votre Etat et à ce que vous avez de plus précieux dans votre Etat, qui est votre conscience; car il n'y a point de miracle pour vous : votre heure est venue, et il faut mourir. C'était une parole bien dure pour tout homme, encore plus pour un roi, mais surtout pour un roi aussi attaché à la vie. Quel autre eût osé lui annoncer une si triste nouvelle, et n'était-ce pas s'exposer à toute son indignation? mais, par le changement le plus subit, et qui ne put venir que de la droite du Très-Haut, Louis écouta François avec respect; il l'estima, et se confia en lui plus que jamais; il lui mit son

âme entre les mains, il le pria de le disposer à la mort, il voulut expirer dans son sein, et en mourant il lui recommanda la France et son fils, ne croyant pas pouvoir laisser l'un et l'autre sous une plus puissante protection. Voilà sur quoi furent fondés les honneurs dont saint François de Paule fut comblé à la Cour de Louis XI. Il fit dans la personne de ce monarque un miracle bien plus difficile et plus grand que s'il lui eût rendu la santé du corps, puisqu'il lui rendit la santé de l'âme, puisqu'il le détacha de la vie, que ce prince aimait jusqu'à l'excès, puisqu'il l'accoutuma à entendre parler de la mort, qu'il le prépara à ce dernier passage, et qu'il l'aida à le sanctifier.

Cependant Louis mort, comment Charles VIII, son successeur, en usa-t-il à l'égard de l'homme de Dieu ? Vous le savez, chrétiens : il hérita de la piété de son père, c'est-à-dire, de sa vénération pour François de Paule. Que dis-je, il la surpassa : François fut son conseil, fut son confident, fut sa consolation. S'agissait-il d'un choix honorable à faire ? c'est sur François de Paule qu'il tombait ; témoin l'honneur qu'il eut d'être choisi pour nommer le Dauphin de France dans la cérémonie solennelle de son baptême. Y avait-il une affaire importante à traiter ? c'est à François de Paule qu'on s'adressait, et sur lui qu'on s'en reposait ; témoin celle où il fut employé pour le mariage de Charles avec Anne, héritière de Bretagne, et où il réussit avec tant de succès et tant d'avantage pour l'un et pour l'autre : car je puis le dire, c'est à ce grand saint que la France doit en partie l'avantage qu'elle eût alors et dont elle jouit encore aujourd'hui, d'être unie avec la Bretagne ; c'est à lui que nos rois sont en partie redevables de cette illustre province, qu'ils regardent comme une des plus belles et des plus nobles portions de leur héritage ; et c'est pareillement à François de Paule que la Bretagne doit le bonheur et la gloire d'appartenir aux premiers rois de la chrétienté.

Mais si Dieu, dans cette vie mortelle, qui est le temps du travail, veut bien de la sorte glorifier ses saints, que leur prépare-t-il après la mort, qui est pour eux le temps de la récompense ? Que préparait-il à François ? la mort et l'humiliation des grands du monde. Qu'ils aient rempli toute la terre de leur nom, qu'ils aient ébloui tout l'univers de la splendeur de leur gloire ; dans les ombres du tombeau, toute cette gloire s'obscurcit, et ces noms si fameux s'effacent bientôt de la mémoire des hommes, dès que ceux qui les portaient ont disparu à nos yeux. Mais c'est dans le sein même de la mort et dans les plus profondes ténèbres du tombeau, que Dieu donne un nouvel éclat à ses amis ; et le tombeau de François de Paule n'a-t-il pas été, selon l'expression du prophète, après le sépulcre de Jésus-Christ, un des plus glorieux : *Et erit sepulchrum ejus gloriosum* (Isaï. 41) ? Son corps, sans voix et sans vie, a prophétisé aussi bien que celui d'Elisée ; ses ossements, précieuses et saintes reliques, tout insensibles et tout inanimés qu'ils étaient, ont conservé la même vertu et le même don des miracles, ont chassé les démons, ont guéri les malades, ont éclairé les aveugles, ont fait entendre les sourds, ont fait parler les

muets, ont fait marcher les paralytiques. Dans quelle partie de l'Europe n'en a-t-on pas ressenti les salutaires effets, et de quelle partie de l'Europe n'y a-t-on pas eu recours, comme à l'asile commun de tous les affligés? L'hérésie déclarée contre le culte des saints n'a pu voir, sans en frémir, cette confiance des peuples; elle s'est armée contre ce saint corps, que la France conservait, que le monde révérait, autour duquel tant de vœux de toutes les nations étaient suspendus; elle l'a insulté, elle l'a outragé, elle l'a livré à la fureur des flammes; mais tous les efforts de l'hérésie n'ont pas arraché et n'arracheront jamais du cœur des fidèles les sentiments de respect, de reconnaissance, de zèle, dont ils sont prévenus pour un de leurs plus puissants protecteurs auprès de Dieu. Ses cendres nous sont restées, et c'est assez; ces cendres purifiées par le feu, ou, pour mieux dire, consacrées par une espèce de martyre, n'en ont que plus de pouvoir; nous les honorons, et nous y trouvons toujours les mêmes secours: quoi qu'il en soit, sa mémoire est toujours vivante, et tant qu'il y aura des hommes sur la terre, elle y vivra; ses fêtes y seront célébrées, son nom y sera invoqué, ses vertus y seront publiées.

Mais qu'est-ce, après tout, pour les saints, que cette gloire de la terre, toute juste et toute éclatante qu'elle peut être, en comparaison de cette couronne immortelle qu'ils reçoivent dans le ciel? que leur importe d'être grands devant les hommes, pourvu qu'ils soient grands devant Dieu; et que leur importe que leurs noms soient ici gravés dans le souvenir des hommes, pourvu qu'ils soient écrits et connus dans le royaume de Dieu! Ah! chrétiens, tous ces honneurs dont je viens de vous parler, et que tant de nations ont déferés à saint François de Paule, ne lui étaient point nécessaires; et s'il a plu à Dieu de l'exalter parmi nous, ce n'est que pour nous apprendre à estimer l'humilité. Du reste, François pouvait être sans cela éternellement heureux, et souverainement glorieux: car il pouvait sans cela parvenir à toute la gloire dont il jouit dans la béatitude céleste. C'est là que les humbles sont bien dédommagés de leurs abaissements volontaires; et c'est à cette unique et véritable grandeur que nous devons aspirer comme eux. Mais, par le plus étrange aveuglement, de quelle grandeur sommes-nous jaloux? d'une grandeur toute mondaine: briller dans le monde comme François de Paule, être comme lui recherché des grands, et adoré des petits, voilà de quoi nous sommes touchés, et ce qui comblerait, à ce qu'il nous semble, tous nos vœux; mais voilà, de la manière que nous l'envisageons, ce que j'appelle une fausse grandeur. Prenez garde, je vous prie: c'était pour notre saint une grandeur véritable et réelle; et ce n'est pour nous qu'une grandeur chimérique et fausse. Grandeur réelle et véritable pour François: comment cela? parce que c'était une récompense anticipée de son humilité; parce que c'était une grandeur fondée sur le mépris même qu'il faisait de toute grandeur humaine; parce que c'était une grandeur qu'il fuyait, dont il se défiait, qui, par un amour et un désir sincère des humiliations, lui devenait onéreuse,

bien loin qu'il cherchât à en goûter les vaines douceurs ; parce qu'au milieu de cette grandeur visible , il ne se rendait attentif qu'aux grandeurs invisibles de l'éternité. Mais ce qui était réel et solide pour François de Paule , n'est pour nous qu'erreur , n'est que mensonge et illusion ; pourquoi ? parce que nous ne cherchons cette prétendue grandeur du monde que pour nourrir notre orgueil et contenter notre ambition ; parce que nous ne nous y proposons qu'un certain éclat , qui nous éblouit et qui nous aveugle ; parce que nous nous en laissons entêter et infatuer , jusqu'à nous oublier nous-mêmes au moindre avantage que nous avons , et au moindre degré d'élévation où nous parvenons ; parce que nous en abusons pour entretenir nos complaisances , pour autoriser nos hauteurs , pour prendre sur les autres l'ascendant , pour les regarder avec dédain et les traiter avec empire ; parce que , uniquement occupés d'une grandeur mortelle , nous perdons absolument le souvenir de cette glorieuse immortalité , qui seule devrait emporter toutes nos réflexions et tous nos soins. Or , en ce sens et sous cet aspect , tout ce qu'il y a de plus grand dans la vie , n'est rien : et s'y attacher de la sorte , s'y laisser ainsi surprendre , c'est un des plus sensibles sujets de notre confusion , puisque c'est une des marques les plus évidentes de notre faiblesse.

Et souvent encore qu'arrive-t-il ? c'est que Dieu , par une sage conduite de sa providence , nous refuse ce que nous désirons avec tant d'ardeur , et le donne aux humbles , qui travaillent à s'en préserver et à l'éviter. Que de mondains dans la Cour de Louis XI s'empressaient autour du prince , pour s'insinuer auprès de lui , pour gagner sa faveur , pour avoir part à ses grâces , et ne pouvaient y réussir ? au lieu que François de Paule , dégagé de toute espérance , sans vues , sans prétention , sans intrigues , ne pensant qu'à se retirer et à disparaître , parlant au premier monarque de l'Europe avec toute la liberté de l'Evangile , ne faisant rien pour ce prince de tout ce qu'il attendait ; au contraire , lui présentant un objet aussi triste pour lui que la mort , et le lui montrant de près , en devint le favori le plus intime et le directeur. Je ne veux pas , après tout , vous faire entendre que les saints aient toujours ces sortes de distinctions sur la terre ; il y en a , et un grand nombre , que Dieu laisse dans l'obscurité et dans l'oubli parmi les hommes ; il y en a qui ne sont pas seulement humbles , mais en effet humiliés et très-humiliés. Se plaignent-ils de leur état ? ils sont bien éloignés de s'en plaindre , puisqu'ils l'ont choisi , puisqu'ils l'aiment , et qu'ils s'en font , selon l'Evangile , un bonheur : car ils savent quel est le prix de l'humiliation où ils vivent , quand elle est sanctifiée par l'humilité ; ils savent ce que c'est que toute la grandeur du siècle ; que ce n'est qu'une grandeur imaginaire , et surtout que ce n'est qu'une grandeur passagère : d'où ils concluent qu'ils doivent porter toutes leurs espérances et tous leurs désirs vers une autre grandeur qui leur est promise dans le ciel. A quoi tient-il , mes chers auditeurs , que nous ne tirions la même conséquence , puisque nous sommes aussi instruits qu'eux du même principe ? nous con-

naïssons malgré nous la vanité des pompes du monde ; et plus même nous sommes engagés dans le monde, plus en voyons-nous le néant. Nous nous en expliquons si bien dans les rencontres, et nous en faisons de si beaux discours ; pourquoi donc ne méprisons-nous pas ce qui nous paraît si méprisable, ou pourquoi ne nous détachons-nous pas de ce que nous méprisons ? Allons à la gloire, et cherchons-la. Mais comme il n'y a point d'autre véritable gloire à désirer pour nous, selon l'Evangile, que cette gloire future où Dieu nous appelle, c'est là qu'il nous ordonne de tourner tous nos regards, et c'est là aussi la seule gloire que je vous souhaite, au nom du Père, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE S. JEAN-BAPTISTE.

Fuit homo missus à Deo, cui nomen erat Joannes. Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.

Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre témoignage à la lumière. (S. JEAN, ch. 1.)

MONSEIGNEUR (1),

C'est le vrai caractère du glorieux précurseur saint Jean, dont nous célébrons aujourd'hui la fête. Un homme suscité de Dieu pour servir de témoin à celui qui, comme Fils de Dieu, et Verbe de Dieu, était la lumière incréée ; un homme prédestiné pour annoncer et pour faire connaître au monde le Dieu incarné ; un homme miraculeusement conçu par une mère stérile ; un homme dont on peut dire, dès son berceau, que l'Esprit de Dieu était en lui, et que la main du Seigneur était avec lui ; un homme dont la mission fut autorisée par la plus éclatante preuve de la vérité, qui est son éminente sainteté : et tout cela, pour rendre témoignage à Jésus-Christ. Voilà à quoi se réduisent les hautes idées que l'Evangile nous en donne. Il n'était pas la lumière : *Non erat ille lux* (Joan. 1) ; mais il était le témoin de celui qui fut la lumière même ; de cet Homme-Dieu à qui seul il appartenait de pouvoir dire absolument et sans condition : *Ego sum lux mundi* ; Je suis la lumière du monde. Car c'est pour attester la vérité de cette parole du Sauveur, que Jean-Baptiste est venu ; et voilà, encore une fois, l'abrégé de son éloge : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine* (*Ibid.*). Eloge, mes chers auditeurs, que vous ne devez pas considérer comme un simple panégyrique du saint que l'Eglise honore en ce jour ; mais comme un discours fondamental sur un des points capitaux de notre religion ; comme une instruction essentielle dans le christianisme ; comme une exposition du

(1) Messire Henri Feydeau de Brou, évêque d'Amiens.

grand mystère de notre foi, qui est l'incarnation divine. Car entre Jésus-Christ et Jean-Baptiste il y a eu des liaisons si étroites, qu'on ne peut bien connaître l'un sans connaître l'autre ; et si la vie éternelle consiste à connaître Jésus-Christ : *Hæc est autem vita æterna, ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (Joan. 17) ; aussi une partie de notre salut consiste-t-elle à connaître saint Jean : or il suffit, pour le connaître parfaitement, de bien comprendre qu'il a été le témoin de Jésus-Christ, et qu'il est venu pour cela : *Hic venit in testimonium*. Dès le moment de sa naissance, il délia, par un miracle visible, la langue de son père Zacharie, pour lui faire publier les louanges de Dieu. Opérez ici, grand saint, un pareil miracle ; et déliez ma langue, afin que je puisse dignement et utilement annoncer vos illustres privilèges et vos vertus à cet auditoire chrétien. J'ai besoin, pour y réussir, d'un puissant secours, et pour l'implorer plus efficacement, je m'adresse à la Reine des vierges. *Ave, Maria.*

Il en faut convenir, chrétiens : c'est quelque chose de bien singulier dans la destinée de Jean-Baptiste, qu'il ait été choisi de Dieu pour servir de témoin au Sauveur du monde. Mais c'est encore quelque chose de plus surprenant, que le Sauveur du monde, tout Dieu qu'il était, ait eu besoin du témoignage de saint Jean ; et que dans l'ordre, ou du moins dans l'exécution des divins décrets, le témoignage de ce glorieux précurseur ait été nécessaire pour l'établissement de notre foi : or l'un et l'autre est néanmoins vrai, et l'Evangile, qui est notre règle, ne nous permet pas d'en douter. Oui, le Sauveur, tout Dieu qu'il était, a eu besoin du témoignage de Jean-Baptiste. Ainsi cet Homme-Dieu le reconnaissait lui-même, lorsqu'il disait aux Juifs : *Si testimonium perhibeo de me ipso testimonium meum non est verum : alius est qui testimonium perhibet de me* (Joan. 5) ; Si je rendais seul témoignage de moi-même : vous diriez, quoiqu'injustement, que mon témoignage n'est pas recevable ; mais en voici un autre qui rend témoignage de moi. Car, selon la pensée de saint Chrysostome, expliquant à la lettre ce passage, cet autre dont parlait Jésus-Christ, était saint Jean son précurseur. De plus, dans l'ordre des divins décrets, le témoignage de saint Jean était nécessaire pour l'établissement de notre foi. Car le même évangéliste, qui nous apprend que Jean est venu pour rendre témoignage à la lumière : *Ut testimonium perhiberet de lumine* (Joan. 1), en rapporte aussitôt la raison : *Ut omnes crederent per illum* ; Afin que tous crussent par lui. D'où il s'ensuit que notre foi, je dis notre foi en Jésus-Christ, est donc originairement fondée sur le témoignage de ce grand saint, puisqu'en effet c'est par lui que nous avons cru ; par lui que la voie du salut nous a été premièrement révélée ; en un mot, par lui que nous sommes chrétiens. Ceci sans doute lui est bien avantageux ; mais ce n'est pas là néanmoins que je borne son éloge, et ce que j'ajoute en va faire le complément et la perfection. Car de même que

Jean-Baptiste a servi de témoin au Sauveur du monde, le Sauveur du monde, par une espèce de reconnaissance, si j'ose ainsi m'exprimer, a voulu servir de témoin à Jean Baptiste. De même que par rapport à nous, le Sauveur, tout Dieu qu'il est, a eu besoin du témoignage de saint Jean; saint Jean, par rapport à lui-même, a plus eu besoin encore du témoignage du Sauveur; et autant que la foi chrétienne est fondée sur le témoignage que Jésus-Christ a reçu de son précurseur, autant la gloire du précurseur est-elle fondée sur le témoignage qu'il a reçu de Jésus-Christ. Voilà tout mon dessein, que je renferme en ces deux points. Jean-Baptiste rendant témoignage au Fils de Dieu : c'est le premier; et le Fils de Dieu rendant témoignage à Jean-Baptiste : c'est le second. De là deux conséquences pour votre édification : l'une, que nous devons tous, à l'exemple de saint Jean, et en qualité de chrétiens, être autant de témoins de Jésus-Christ; l'autre, que comme Jésus-Christ a rendu témoignage à saint Jean, il faut qu'il nous le rende un jour, et que nous méritions de le recevoir, si nous voulons être du nombre de ses élus. Imiter saint Jean, en faisant de nos actions et de notre vie un témoignage sensible et continu, dont Jésus-Christ soit honoré; mériter comme saint Jean, que Jésus-Christ au moins, dans son dernier jugement, nous honore devant Dieu de son témoignage : deux conclusions morales dont la pratique bien entendue est le précis de toute la sainteté chrétienne, et pour lesquelles je vous demande une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Cinq choses, chrétiens, sont nécessaires à quiconque est choisi pour témoin, et en doit faire l'office : la fidélité et le désintéressement dans le témoignage qu'il porte : l'exacte connaissance du sujet dont il porte témoignage, l'évidence des preuves sur quoi il appuie son témoignage, le zèle pour la vérité, en faveur de laquelle il rend témoignage; enfin, la constance et la fermeté pour soutenir son témoignage : or je trouve que saint Jean a eu dans le degré le plus éminent ces cinq qualités : car il a été pour le Sauveur du monde un témoin fidèle et désintéressé, un témoin instruit et pleinement éclairé, un témoin sûr et irréprochable, un témoin zélé et ardent, un témoin constant et ferme. D'où je conclus qu'il a donc parfaitement répondu au dessein de Dieu sur lui, et que rien ne lui a manqué, pour vérifier dans toute leur étendue ces paroles de mon texte : *Hic venit in testimonium*. Ecoutez-moi, je ne dirai rien qui ne soit tiré de l'Evangile même.

Je prétends d'abord que Jean-Baptiste a fait à l'égard de Jésus-Christ l'office d'un témoin fidèle et désintéressé. La preuve en est incontestable : car voici, selon l'évangéliste, le témoignage que rendit cet homme de Dieu, lorsque les Juifs lui députèrent des prêtres et des lévites, pour lui demander qui il était : *Et hoc est testimonium Joannis* (Joan. 1). Que fit-il? il ne délibéra point, il confessa de bonne

foi, et il protesta non-seulement sans peine, mais avec joie, qu'il n'était point le Christ : *Et confessus est, et non negavit, et confessus est, quia non sum ego Christus* (Joan. 1). Ils le pressent : Quoi donc, êtes-vous Elie? et il leur dit : Je ne le suis point : *Non sum* (*Ibid.*). Êtes-vous prophète? il répondit : Non : *Et respondit, non* (*Ibid.*); Mais qui êtes-vous, répliquèrent-ils, afin que nous puissions en rendre compte à ceux qui nous ont envoyés? que dites-vous de vous-même? et c'est alors qu'il leur fit cette humble, mais héroïque déclaration : *Ego vox clamantis* (*Ibid.*); Je ne suis qu'une simple voix qui crie, et qui annonce au monde la venue du Seigneur. Ah! chrétiens, quelle fidélité! en vit-on jamais un plus bel exemple? Prenez garde, s'il vous plait. Les Juifs étaient disposés, si saint Jean l'eût voulu, à le reconnaître pour leur Messie, c'est-à-dire, pour leur libérateur et pour leur roi; et Jean, avec une droiture d'âme qui les étonne, renonce à cette dignité pour la conserver à Jésus-Christ; il n'avait qu'à dire une parole, il n'avait qu'à donner son consentement; et toute la synagogue serait venue en foule lui rendre hommage; mais il sait trop bien ce qu'il est, et à qui il est. Non, leur dit-il, mes frères, je ne suis point ce Messie que vous attendez; vous lui faites tort, et vous vous faites tort à vous-mêmes de le confondre avec moi; ce n'est point moi, c'est un autre plus grand, plus fort, plus puissant que moi; un autre à qui je ne suis pas digne de rendre les plus vils services; c'est celui-là, mes frères, qui est votre Christ et votre roi; ne le cherchez point dans ce désert, il est au milieu de vous, et vous ne le connaissez pas; je n'en ai ni le mérite ni la sainteté, je suis un homme pécheur : et l'erreur la plus pernicieuse et la plus grossière où vous puissiez tomber, est de m'attribuer cette qualité de Messie, qui est infiniment au-dessus de moi, et de tous les dons de grâce que je puis posséder. Encore une fois, y eut-il jamais un témoignage plus désintéressé et plus fidèle?

Concevez-le encore mieux par la réflexion que fait ici saint Chrysostome, et dont sans doute vous serez touchés; la voici : saint Jean par une heureuse conformité de caractère, se trouvait si semblable à Jésus-Christ, qu'on le prenait souvent pour Jésus-Christ; et Jésus-Christ, par la même raison, quoique Fils unique de Dieu, était si semblable à saint Jean, qu'au rapport de l'Evangile, on le prenait aussi souvent pour saint Jean. Car de là vient qu'Hérode, apprenant les miracles que cet Homme-Dieu faisait dans la Judée, disait que c'était Jean-Baptiste qui était ressuscité : et de là vient que les pharisiens voyant la vie toute céleste que Jean menait dans le désert, ne doutaient point qu'il ne fût le Christ, jusqu'à lui envoyer une ambassade pour le saluer comme Christ. Peut-on rien dire de plus glorieux à l'avantage de ce grand saint? oui, chrétiens : et quoi? c'est que Jean-Baptiste, étant pris pour le Christ, et passant pour l'être, déclara hautement qu'il ne l'était pas, et refusa, sans balancer, l'honneur qu'on lui voulait faire, pour avoir celui d'être fidèle à son Dieu; car la fidélité de ce témoignage valut mieux pour lui que toute la

gloire et tous les honneurs qu'il eût pu recevoir de la synagogue. Mais admirez, chrétiens, les autres marques de cette fidélité : c'est pour cela, disent les Pères, que saint Jean, jusqu'à l'âge de trente ans, se tint caché dans le désert, sans vouloir converser avec les hommes, de peur que les hommes, déjà trop prévenus en sa faveur, ne s'attachassent à lui, au préjudice du souverain attachement qu'ils devaient avoir, et qu'il voulait leur inspirer pour Jésus-Christ. C'est pour cela qu'encore que la main du Seigneur fût avec lui par une disposition particulière de la Providence, il ne fit jamais de miracles, de peur d'autoriser l'erreur où étaient les Juifs qui le regardaient comme le Messie promis de Dieu : car s'ils étaient prêts, sans lui avoir vu faire aucun miracle, à le reconnaître pour le Messie, qu'auraient-ils fait s'ils l'avaient vu ressusciter les morts, et commander aux vents et à la mer ? C'est pour cela qu'il ne parlait jamais de Jésus-Christ que dans les termes les plus magnifiques et les plus sublimes, et de soi-même, au contraire, qu'avec les sentiments de la plus profonde et de la plus parfaite humilité, prenant plaisir à s'abaisser pour exalter Jésus-Christ, disant de Jésus-Christ : Il faut qu'il croisse ; et de soi-même : Il faut que je diminue ; témoignant que le comble de sa joie et l'accomplissement de ses desirs, était de voir Jésus-Christ connu et adoré dans le monde. Ceux de mes auditeurs qui m'écoutent avec un esprit et un cœur chrétiens, comprennent et goûtent ce que je dis. Mais enfin, si saint Jean, fidèle à son Dieu, refusa, comme il était juste, les honneurs dus au seul Messie, que n'acceptait-il ceux au moins qui lui convenaient, et que les Juifs, sans le flatter ni se tromper, lui déferaient ? que n'avouait-il qu'il était prophète, puisqu'il l'était en effet ? que ne confessait-il qu'il était Elie, puisqu'il en avait l'esprit, et que c'était personnellement de lui que le Sauveur disait : *Elias venit* (Marc. 9), Elie est venu ; c'est-à-dire, Jean-Baptiste, en qui Dieu fait revivre l'esprit d'Elie ? non, chrétiens, il ne consent à rien de tout cela ; il ne veut être ni Elie, ni prophète, ni docteur, ni maître ; il se contente d'être la voix de celui qui crie : Préparez les voies du Seigneur, *Ego vox* ; pourquoi ? parce qu'il veut être tout au Seigneur, et rien à lui-même ; parce que, comme la voix n'a point d'autre usage que d'exprimer la pensée et de la rendre sensible, aussi Jean-Baptiste n'a-t-il point d'autre vue ni d'autre fin que de faire connaître le Verbe de Dieu, en rendant témoignage à l'Homme-Dieu : *Hic venit ut testimonium perhiberet de lumine*.

J'ai dit de plus que ce saint précurseur avait été à l'égard du Sauveur du monde, un témoin pleinement instruit : car tout ce que nous savons de Jésus-Christ et tout ce que nous en devons savoir, tout ce que la foi nous en révèle d'important et de nécessaire au salut, c'est Jean-Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les différents témoignages qu'il a rendus à ce Dieu sauveur ; et en effet, c'est lui qui nous a fait connaître Jésus-Christ en qualité de Dieu-Homme, en qualité de rédempteur, en qualité de sanctificateur des âmes, en qualité d'auteur de la grâce et des sacrements à quoi la grâce est

attachée; en qualité de juste juge, qui récompense et qui punit; en un mot, dans toutes les qualités qui en ont fait un médiateur accompli : l'induction en sera sensible, et n'aura rien pour vous de fatigant. Il nous a fait connaître Jésus-Christ comme Dieu-Homme, quand il disait de lui : *Post me venit vir qui ante me factus est, quia prior me erat* (Joan. 1); Celui qui est venu après moi, était avant moi. Car, pour raisonner avec saint Augustin, si Jésus-Christ était avant saint Jean, ce ne pouvait être qu'en vertu de sa divinité : il était donc Dieu; s'il était après saint Jean, ce ne pouvait être qu'en vertu de son humanité : il était donc homme; s'il était tout ensemble avant et après saint Jean, ce ne pouvait être que selon les deux natures qui subsistaient en lui : il était donc en même temps Dieu et homme. C'est ainsi que concluait les Pères contre les ariens, les nestoriens et les eutichiens : ce témoignage seul de Jean-Baptiste : *Post me venit vir qui ante me factus est* (*Ibid.*), ayant, dès les premiers siècles de l'Eglise confondu tous les hérétiques qui combattaient le mystère de l'Incarnation. Il nous l'a fait connaître comme rédempteur, quand il le montrait à ses disciples, en leur disant : *Ecce agnus Dei*; Voilà l'agneau de Dieu qui doit être immolé comme une victime pour le salut des hommes : *Ecce qui tollit peccata mundi* (*Ibid.*); Voilà celui qui efface les péchés du monde. Ce qu'il ajoutait, remarque saint Augustin, pour désabuser les Juifs de la fausse idée où ils étaient que ce Sauveur si longtemps attendu et si ardemment désiré, devait seulement venir pour les délivrer de leurs misères temporelles, et pour les affranchir de la domination des Romains; au lieu qu'il venait pour les dégager de la tyrannie du démon et de la servitude du péché, et qu'il n'était Sauveur que pour cela. Il nous l'a fait connaître comme sanctificateur des âmes, quand il allait prêchant partout, que c'est de la plénitude de Jésus-Christ que nous avons tous reçu les dons célestes : *Et de plenitudine ejus nos omnes accepimus* (*Ibid.*). Il nous l'a fait connaître comme auteur de la grâce et des sacrements à quoi la grâce est attachée, quand il apprenait aux Juifs que Jésus-Christ avait établi un baptême bien plus salutaire et plus efficace que le sien, un baptême qui ne consistait pas simplement dans la cérémonie de l'eau; mais qui, par le feu de la charité et par l'opération du Saint-Esprit, purifiait tout l'homme, pour en faire un sujet digne de Dieu : *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto et igni* (Luc. 3). Il nous l'a fait connaître comme juste juge, comme souverain rémunérateur, quand il assurait que Jésus-Christ viendra à la fin des siècles avec le van à la main pour séparer le bon grain d'avec la paille : *Cujus ventilabrum in manu ejus* (*Ibid.*); c'est-à-dire, pour séparer les élus des réprouvés, et pour rendre à chacun selon ses œuvres. Voilà en substance toute la théologie, qui se propose pour objet la personne sacrée de Jésus-Christ, et cette théologie, comme vous le voyez, est contenue dans les témoignages de saint Jean. Ah! grand saint, de quoi ne vous sommes-nous pas redevables, après que vous nous avez révélé de si hauts mystères; et que ne vous doit pas l'Eglise, puisque c'est par

vous qu'elle est entrée dans les trésors de la grâce suréminente et de la gloire de son divin époux ?

Mais le témoignage que saint Jean rendit au Fils de Dieu, fut-il aussi convaincant et aussi irréprochable, qu'il était vrai ? oui, chrétiens, il était convaincant et irréprochable, et jamais les Juifs opiniâtres qui sont demeurés dans leur incrédulité, n'auront de légitime excuse, ni même de prétexte pour s'en défendre : car que pouvaient-ils répondre aux reproches que leur faisait le Sauveur du monde ? Jean-Baptiste est venu, leur disait-il ; vous avez eu de la vénération pour lui, vous l'avez respecté comme un prophète, comme un homme envoyé de Dieu, et cependant, lorsqu'il a rendu témoignage de moi, vous ne l'avez pas écouté. S'il s'était lui-même déclaré votre roi et votre Messie, vous l'auriez cru : car vous étiez déterminés à le reconnaître pour tel ; et maintenant, parce qu'il vous a dit que c'est moi qui suis ce Messie promis dans la loi, vous ne le croyez pas. Un homme est-il moins digne de créance, quand il parle en faveur d'un autre, que quand il parle pour soi-même ? vous l'auriez cru dans sa propre cause, et vous ne le croyez pas dans la mienne ; comment pouvez-vous soutenir une telle contradiction ? ce reproche, dis-je, fermait la bouche aux ennemis du Sauveur. Et quand il ajoutait dans une juste indignation : Au reste, sachez que les femmes prostituées et les publicains ont été en ceci plus sages que vous : car malgré la corruption de leurs mœurs, ils se sont soumis à la parole de Jean-Baptiste ; et vous qui cherchez tant à vous parer d'une fausse justice, vous vous obstinez à ne pas recevoir son témoignage : or c'est pour cela que ces pécheurs et ces pécheresses vous devanceront dans le royaume de Dieu. Quand il parlait ainsi aux pharisiens, il les confondait : pourquoi ? parce qu'il leur opposait un témoignage qui les condamnait par eux-mêmes, savoir, le témoignage de saint Jean. En effet, ceux des Juifs qui furent fidèles à la grâce et qui crurent en Jésus-Christ, n'y crurent d'abord que sur le témoignage de son incomparable précurseur ; ce témoignage faisait tant d'impression sur leurs esprits, qu'ils ne pouvaient y résister. Il est vrai, saint Jean leur disait de Jésus-Christ des choses prodigieuses et inouïes : il leur disait que celui qui passait parmi eux pour le fils d'un artisan, était Fils de Dieu, et égal à Dieu ; qu'étant Dieu il s'était fait chair, et que, sans cesser d'être Dieu, il était devenu homme sujet à la mort ; tout cela devait naturellement révolter leurs esprits ; mais parce que saint Jean s'en faisait le garant, ils croyaient tout sur sa parole ; et ils aimaient mieux, dit saint Chrysostome, captiver leur entendement, jusqu'à reconnaître qu'un Dieu s'était humilié, s'était fait esclave, s'était anéanti, que de penser en aucune sorte que Jean-Baptiste se fût trompé ; estimant l'un plus impossible que l'autre ; c'est-à-dire, se tenant plus sûrs que Jean-Baptiste ne se trompait pas dans le témoignage qu'il rendait, qu'il ne leur semblait incroyable qu'un Dieu en fût venu jusqu'à cet excès d'humiliation et d'abaissement ; y eut-il jamais sur la terre un tel don de persuader et de convaincre ?

Je vais encore plus loin, chrétiens; il faut qu'un témoin ait de l'ardeur et du zèle pour la vérité dont il rend témoignage. Ce zèle a-t-il manqué à saint Jean? vous le savez, et en vain m'étendrais-je sur ce point, puisqu'il est évident que tout le soin du divin précurseur a été de faire connaître Jésus-Christ, de le faire adorer, de le faire aimer, de lui procurer dans le monde l'honneur et le culte qui lui est dû, et d'apprendre aux hommes à le recevoir d'une manière convenable à sa dignité, mais surtout à sa sainteté. Or pour cela, il ne se contentait pas de montrer aux Juifs cet agneau de Dieu, comme l'espérance et le salut d'Israël; mais il faisait retentir sa voix dans tout le désert, pour le prêcher hautement; mais par un succès merveilleux que Dieu donnait à sa parole, il attirait les bourgades, les villes entières, et les convertissait à Jésus-Christ; mais quand il trouvait des esprits rebelles et indociles, ne pouvant contenir son zèle, et animé d'un saint courroux, il s'élevait contre eux; il les traitait de serpents et de races de vipères, il les menaçait de la colère du ciel: *Genimina viperarum* (Luc. 3). Quel était donc le grand exercice et l'unique occupation de Jean-Baptiste? de disposer les peuples à la venue de Jésus-Christ; de les exhorter à la pénitence, parce que la pénitence est la voie qui doit nous conduire à Jésus-Christ; de leur recommander surtout l'humilité, parce que c'est l'humilité qui nous rend capables de participer à la rédemption de Jésus-Christ. *Parate viam Domini* (*Ibid.*): Mes frères, leur répétait-il sans cesse, préparez les voies du Seigneur. Voici votre Dieu qui vient à vous dans l'état d'une humilité profonde; ne paraissez pas devant lui comme des colines et des montagnes, c'est-à-dire, comme des hommes superbes et orgueilleux. Pour rendre ces voies du Seigneur droites et unies, soyez petits à vos yeux, soyez humbles, et défaites-vous de cette propre estime et de cet amour-propre qui vous enflent. Ainsi leur parlait-il, faisant l'office de témoin; mais le faisant en apôtre. Voilà pourquoi ce grand saint n'eut point de désir plus ardent que de gagner des disciples à Jésus-Christ; voilà pourquoi, non content de lui en former de nouveaux, il lui donnait même les siens. Allez, leur disait-il, mes chers enfants, je ne suis plus votre maître; le grand maître est venu; c'est le vôtre, et c'est le mien: ne pensez plus désormais à moi. C'est à celui-là qu'il faut vous attacher: il a les paroles de la vie éternelle. Allez le trouver, demandez-lui s'il n'est pas ce désiré de toutes les nations, que nous attendons depuis si longtemps, et vous verrez comme il vous répondra par ses miracles. Quel zèle, chrétiens, pour la gloire de Jésus-Christ! Voulez-vous un abrégé de toute la vie de saint Jean? en deux mots, le voici: Il est venu, dit saint Luc, comme un second Elie; et avec une ardeur infatigable, il a travaillé à la conversion des cœurs; il a réuni les pères avec les enfants; il a rappelé les désobéissants et les incrédules à la prudence des justes: et pourquoi tout cela? pour préparer à Jésus-Christ un peuple parfait: *Parare Domino plebem perfectam* (Luc. 1). Voilà ce que j'appelle un témoin zélé.

Enfin, ce fut un témoin constant, puisque depuis sa conception jusqu'à sa mort, il n'a point cessé de remplir son ministère : car ne pensez pas qu'il ait attendu jusqu'au temps de sa prédication pour rendre témoignage au Sauveur du monde; dès le sein de sa mère il avait déjà commencé. Ce tressaillement que ressentit Elisabeth trois mois avant la naissance de ce fils si cher et donné de Dieu; cette joie dont il fut saisi et qu'il fit sensiblement paraître, ce furent les premiers témoignages qu'il rendit à son Dieu : *Fervens nuntius*, s'écrie saint Pierre Chrysologue, *qui antè cœpit nuntiare Christum, quàm vivere!* O le fervent témoin! dit ce Père, qui eut l'avantage d'annoncer Jésus-Christ avant que de vivre! Mais ce témoignage précoce, pour ainsi dire, n'était qu'un essai de tous les autres témoignages que saint Jean-Baptiste devait porter en faveur du Fils de Dieu; ce qu'il avait commencé miraculeusement avant sa naissance, il le continua pendant tout le cours de sa vie; et comme il avait vécu en témoin de Jésus-Christ, il voulut mourir de même : car mourir pour la justice et pour la vérité, mourir en reprochant aux grands du monde leur iniquité, mourir en instruisant Hérode de ses devoirs, mourir en faisant respecter jusque dans la Cour la sainte liberté d'un prophète qui parle pour la cause de Dieu, n'est-ce pas mourir en témoin de Jésus-Christ? Ainsi Jean-Baptiste a-t-il été constant dans son témoignage, puisqu'il l'a rendu dès son entrée au monde, puisqu'il l'a rendu jusqu'au dernier moment de sa vie, puisqu'il l'a rendu par ses paroles, puisqu'il l'a rendu par ses actions, puisqu'il l'a rendu par ses souffrances, puisqu'il l'a rendu par son martyre et par sa mort, et que partout il a vérifié ce qui était écrit de lui : *Hic venit in testimonium, ut testimonium perhiberet de lumine.*

Excellent modèle que Dieu nous présente aujourd'hui, et qui doit faire le sujet de nos plus sérieuses réflexions. Je m'explique : nous tous qui faisons profession du christianisme, nous devons servir de témoins à Jésus-Christ : voilà à quoi nous engage notre religion. Qu'est-ce qu'un chrétien? un homme député de Dieu, un homme autorisé de Dieu, un homme qui a reçu de Dieu un caractère particulier, pour être le témoin de Jésus-Christ : *Et eritis mihi testes* (Act. 1). De sorte que si nous ne participons à cette glorieuse qualité du précurseur saint Jean, nous pouvons dire avec confusion et avec douleur, qu'il n'y a point en nous de christianisme, ni par conséquent de salut pour nous. En effet, dit saint Augustin, depuis que Jésus-Christ est venu au monde, et qu'il a racheté le monde, Dieu, dans le conseil éternel de sa sagesse, a tellement disposé les choses, qu'il n'y aura jamais d'homme sauvé, que celui qui, selon la mesure de la grâce attachée à son état, aura rendu témoignage à son divin Sauveur. Tous les saints qui sont dans le ciel, n'y sont qu'en vertu de ce titre; les apôtres n'y sont assis sur des trônes de gloire, que parce qu'ils ont rendu au Fils de Dieu le témoignage de la parole en prêchant son nom; les martyrs n'y sont couronnés, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur sang, en souffrant et en mourant pour lui; et

les confesseurs n'y portent, comme confesseurs, des palmes en leurs mains, que parce qu'ils lui ont rendu le témoignage de leur sainte vie, en pratiquant son Evangile : or c'est à nous, mes chers auditeurs, de nous former sur leur exemple. Il y en a peu parmi vous qui soient destinés au ministère apostolique. Nous ne sommes plus au temps des persécutions, où la grâce du martyr était une grâce commune ; mais il faut qu'avec l'esprit de la foi nous confessions tous Jésus-Christ par l'innocence de nos mœurs, par l'édification de notre vie, par la ferveur de nos bonnes œuvres : car voilà pourquoi il nous a choisis. Il a apporté du ciel une loi sainte et toute divine, et il veut que nous en convainquions le monde. Or, le monde ne recevra jamais notre témoignage sur la sainteté de cette loi, tandis qu'il nous verra dans le désordre et dans la corruption du vice. Pour être de légitimes témoins de la loi de Jésus-Christ, il faut que nous nous conformions à elle, et que nous pratiquions fidèlement ce que nous confessons de bouche : sans cela notre témoignage est vain. Que devons-nous donc faire ? ah ! chrétiens, l'importante instruction pour vous et pour moi ! Ce que nous devons faire, c'est de rentrer souvent dans nous-mêmes, et de nous examiner de bonne foi devant Dieu, en nous demandant à nous-mêmes : Hé bien ! la vie que je mène est-elle un témoignage recevable en faveur de Jésus-Christ et de sa loi ? Si l'on en jugeait par mes actions et par ma conduite, quelle idée le monde aurait-il du christianisme que je professe ? Ce pernicieux attachement aux biens de la terre, ce désir insatiable d'en avoir, cette crainte excessive d'en manquer, qui endurecit mon cœur, quel témoignage pour un Dieu qui a béatifié la pauvreté, et qui l'a consacrée dans sa personne ! cette mollesse de vie dont je me fais une habitude et même une fausse conscience, ce soin extrême de ma santé, cette recherche continuelle de tout ce qui flatte mes sens, quel témoignage pour un Dieu mort sur la croix ! cette ambition à laquelle je me livre, ces mouvements que je me donne pour me pousser, pour m'élever, pour ne travailler qu'à l'accroissement de ma fortune, quel témoignage pour un Dieu qui s'est anéanti ! Ah ! Seigneur, doit dire un mondain dans l'amertume de son âme, pour peu qu'il ait encore de foi, je le reconnais : ce sont là comme autant de faux témoignages que j'ai portés contre vous. Car il n'y a point de témoignage plus faux, que celui qu'on rend à un Dieu souffrant par une vie toute sensuelle ; que celui qu'on rend à un Dieu pauvre par une vie employée à satisfaire l'avarice et la cupidité. Et voilà ce qui me fait trembler ; si c'est un crime de porter faux témoignage contre un homme, que sera-ce, ô divin Sauveur ! de l'avoir porté mille fois contre vous, qui êtes mon Dieu ?

Telle est, dis-je, chrétiens, la première leçon que nous devons nous faire à nous-mêmes : il faut que nous servions de témoins à Jésus-Christ ; mais il faut encore qu'à l'exemple de saint Jean, nous soyons pour Jésus-Christ des témoins fidèles, des témoins zélés, des témoins irréprochables, des témoins constants. Ne perdez rien de

toute cette morale : des témoins fidèles qui ne nous cherchions pas nous-mêmes ; qui, sous ombre de l'honorer, ne nous attirions pas l'honneur, qui ne tendions pas, en le glorifiant, aux fins secrètes de notre amour-propre ; qui, par un raffinement de piété, je dis de piété mercenaire, n'affections pas, en le servant, la gloire même de le servir ; au contraire, qui nous fassions un devoir de nous renoncer, de nous sacrifier, de nous immoler pour lui ; car si le monde, tout perversi qu'il est, produit bien des hommes de ce caractère, c'est-à-dire, s'il se trouve des ministres qui se distinguent par là, qui sont tout à leurs maîtres, et rien à eux-mêmes ; si nous en voyons des exemples, quel sentiment la foi ne doit-elle pas là-dessus nous inspirer ? Est-ce trop pour le Dieu qui nous a sauvés, et à qui nous appartenons, que nous soyons tout à lui ? la fidélité dont nous lui sommes redevables, doit-elle être d'une moindre étendue que celle dont on se pique envers les souverains de la terre ? faut-il que le monde nous apprenne sur cela notre devoir ? faut-il que Dieu ait en nous des sujets moins dévoués que nous ne les voudrions pour nous-mêmes ? Cependant voilà notre désordre jusque dans le culte que nous rendons à notre Dieu : nous ne regardons souvent que nous-mêmes, nous rapportons tout à nous-mêmes, nous ne pouvons nous défaire de nous-mêmes, et nous n'agissons jamais sur ce grand principe de saint Paul, que nous ne sommes plus à nous-mêmes, mais à celui qui nous a rachetés. Des témoins zélés, pour soutenir, en mille occasions qui se présentent, la cause de Jésus-Christ ; et la soutenir, contre qui ? contre l'impiété, contre le libertinage, contre le vice, qui sont proprement ces races de vipères à la malignité desquelles la force et l'efficacité de notre zèle doit s'opposer, étant comme nous devons l'être, bien persuadés que, parmi les mauvais chrétiens, cet Homme-Dieu n'a pas des ennemis moins dangereux qu'il en avait parmi les Juifs ; et que c'est à nous, comme héritiers du zèle de saint Jean-Baptiste, de combattre ces ennemis, de les réprimer et de les confondre. Que, si en cela nous sommes lâches, si le respect humain nous ferme la bouche, si la crainte de déplaire au monde nous rend timides ; si, à force de vouloir être prudents, nous devenons prévaricateurs ; si, au lieu de nous élever contre le scandale, nous nous contentons d'en gémir ; si, par nos ménagements et nos tolérances, nous le fomentons ; si nous nous taisons où il faudrait parler, et si nous dissimulons où il faudrait agir, dès-là nous sommes indignes d'être à Jésus-Christ, et Jésus-Christ ne nous reconnaît plus : des témoins irréprochables, qui ne détruisions pas d'une part ce que nous prétendons établir de l'autre, qui soyons à l'épreuve de la censure, et qui, par certains endroits, n'affaiblissions pas le témoignage que Jésus-Christ d'ailleurs reçoit de nous ; nous souvenant de l'avis de saint Bernard, que le monde est trop éclairé pour que nous puissions aisément lui en imposer ; que, quelque soin que nous prenions de nous cacher, il découvrira notre faible, et qu'il ne manquera pas de nous l'objecter ; qu'un seul point qui le scandalisera dans nous, empê-

chera à son égard tout l'effet des vertus les plus exemplaires que nous pourrions pratiquer ; et, qu'à moins d'être irrépréhensibles, dans le sens que l'entend saint Paul, nous sommes incapables d'être les témoins de Jésus-Christ : enfin, des témoins constants pour tenir ferme et pour ne nous point relâcher dans les persécutions que l'enfer nous suscitera ; pour supporter avec patience les contradictions des hommes, pour résister à nos propres faiblesses et pour vivre et mourir, selon l'exemple de saint Jean, en rendant témoignage à ce Seigneur qui veut spécialement être honoré par notre persévérance. Voilà, mes chers auditeurs, ce que nous devons être ; mais c'est à vous, ô mon Dieu ! de faire, par votre grâce toute-puissante, que nous soyons tels, comme c'est à nous de coopérer à cette grâce pour arriver à cette perfection : c'est à vous à nous imprimer ces caractères, et à nous de vous présenter des cœurs qui en soient susceptibles. Vous avez vu, chrétiens, le témoignage de saint Jean en faveur de Jésus-Christ ; voyez le témoignage de Jésus-Christ en faveur de saint Jean : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est une question qui se présente naturellement à l'esprit, savoir lequel des deux fut plus avantageux à Jean-Baptiste, ou de ce qu'il servit de témoin au Fils de Dieu, ou de ce que le Fils de Dieu lui servit lui-même de témoin, et je prétends qu'on peut bien appliquer ici ce que disait saint Augustin, lorsque faisant le parallèle des deux apôtres de Jésus-Christ, saint Pierre et saint Jean l'Évangéliste, il demandait qui des deux avait eu une destinée plus souhaitable et plus digne d'envie ; ou saint Pierre, qui, selon le rapport de l'Évangile, semblait avoir aimé son maître plus ardemment ; ou saint Jean, qui, comme disciple favori, en avait été plus tendrement aimé ; car ce saint docteur répondait qu'à juger de l'un et de l'autre par les règles de la religion, il y avait eu plus de mérite à aimer comme saint Pierre, mais qu'il y avait eu plus de bonheur et plus de faveur à être aimé comme saint Jean ; et qu'ainsi la comparaison ne pouvait être qu'à l'avantage des deux, parce que si saint Jean avait eu au-dessus de saint Pierre la préférence de la tendresse et la prédilection de Jésus-Christ, saint Pierre l'avait emporté sur saint Jean par la ferveur et le zèle qu'il avait témoigné pour Jésus-Christ. Il m'a paru, dis-je, que cette décision de saint Augustin convenait parfaitement à la question que je me suis proposée touchant le divin précurseur saint Jean-Baptiste : car en voici la juste application : avoir servi de témoin au Fils de Dieu, c'est ce qui a fait le mérite de ce grand saint ; mais avoir eu pour témoin le Fils de Dieu même, c'est ce qui a fait son bonheur et sa gloire ; et je vais vous montrer que cette gloire a été la récompense et le couronnement de son mérite, comme il est vrai que son mérite a été le fondement et le principe de cette gloire. Écoutez-moi ; il n'y aura rien en tout ceci qui ne vous instruisse et qui ne vous édifie.

Ne vous étonnez pas, chrétiens, que le Sauveur du monde, par une espèce de reconnaissance, ait bien voulu rendre témoignage à saint Jean, et servir de témoin à son témoin même; c'était, dit saint Chrysologue, pour vérifier dès-lors, et pour accomplir par avance cette promesse si solennelle et si authentique : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo* (Matth. 10); Quiconque me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai devant mon père et devant les anges, au jour de mon dernier avènement : ainsi l'assurait le Fils de Dieu, parlant des justes en général ; mais à l'égard de Jean-Baptiste, il a encore plus fait : car sans attendre la fin des siècles, il lui a servi de témoin dès cette vie, il l'a reconnu, il l'a glorifié en toutes les manières. Je m'explique : qu'a fait le Sauveur du monde pour honorer son précurseur ? il a rendu témoignage à la grandeur de sa personne, il a rendu témoignage à la dignité de son ministère, il a rendu témoignage à l'excellence de sa prédication, il a rendu témoignage à l'efficace de son baptême, il a rendu témoignage à la sainteté de sa vie, et à l'austérité de sa pénitence : tout cela, autant d'éloges sortis de la bouche du Fils de Dieu même, en faveur de saint Jean : pesez-les, mes chers auditeurs, et admirez-les.

Non, jamais homme ne s'est attiré, et n'a reçu tout à la fois tant d'honorables témoignages que saint Jean-Baptiste. C'est ce que nous apprend l'évangile de ce jour ; car nous y voyons les anges et les hommes, par une espèce de concert, occupés à l'exalter. Les hommes, au premier bruit de sa naissance, en sont déjà dans le ravissement, et manquent, ce semble, de termes pour exprimer les hautes idées qu'ils conçoivent de sa personne ; ils se demandent les uns aux autres : *Quis, putas, puer iste erit* (Luc. 1) ? Que pensez-vous que sera un jour cet enfant ? comme s'ils disaient : Voici un enfant en qui la nature et la grâce ont déployé tous leurs trésors, un enfant de bénédiction, un enfant de prodiges et de miracles. Déjà tout enfant qu'il est, la main du Seigneur, c'est-à-dire la puissance et la force de Dieu est avec lui ; déjà il a délié la langue de son père Zacharie ; déjà il a rendu féconde la stérilité de sa mère Elisabeth ; mais s'il a fait en naissant tant de merveilles, que fera-t-il dans le progrès de sa vie ? s'il est si grand dans son berceau, que sera-ce, quand avec l'âge, il aura atteint la perfection d'une vertu consommée ? c'est un secret, ajoutent-ils, que nous nous contentons de révéler, et qu'il ne nous est pas possible de pénétrer : *Et posuerunt omnes qui audierunt, in corde suo, dicentes : Quis, putas, puer iste erit* (Ibid.) ? Après avoir entendu toutes ces merveilles, ils les conservent dans leur cœur, et ils demeurent dans le silence, parce qu'ils ne croient pas pouvoir s'en expliquer assez dignement. Mais voici un ange qui vient suppléer à leur défaut ; un ange député de Dieu : c'est Gabriel qui vient résoudre leur doute, et leur apprendre clairement et distinctement ce qu'ils doivent penser de la personne de Jean. Vous êtes en peine de savoir ce que sera un jour cet enfant, et moi, dit l'ange, je vous dé-

clare qu'il sera grand devant le Seigneur : *Erit magnus coram Domino* (Luc. 1). Témoignage, chrétiens, qui suffisait pour canoniser le précurseur de Jésus-Christ : car être grand devant les hommes, ce n'est rien : être grand devant les princes et les rois, qui sont les dieux de la terre, c'est peu, puisque ces dieux de la terre sont eux-mêmes très-petits; mais être grand devant le Seigneur, comme Jean-Baptiste, c'est être vraiment grand, c'est être solidement grand, c'est être absolument grand, parce que c'est être grand devant celui qui est non-seulement la grandeur même, mais la source et la mesure de toutes les grandeurs : *Erit magnus coram Domino*. En effet, tout est petit devant Dieu, et les plus hautes puissances de l'univers ne sont, en présence de cette Majesté divine, que des atomes et des néants : *Et substantia mea tanquàm nihilum ante te* (Psal. 38). Mais pour saint Jean, il est quelque chose, et quelque chose de grand devant Dieu même : *Magnus coram Domino*. Concluez de là quel est donc le caractère de sa personne, et le degré de sa grandeur. Je me trompe, chrétiens, ne le concluez pas encore de là; c'est un autre témoin, c'est de Jésus-Christ qu'il faut que vous l'appreniez : car il n'appartenait qu'à lui de nous donner une juste idée de la personne de Jean-Baptiste. Les hommes n'en ont pu rien dire; l'ange, quoique ministre du Seigneur, n'en a pas dit assez; mais le Fils de Dieu couronnera tout par son témoignage; et que dira-t-il? une parole qui renferme ou plutôt qui surpasse tous les éloges : *Amen dico vobis, non surrexit inter natos mulierum major Joanne Baptistâ* (Matth. 11); Oui, je vous dis en vérité, qu'entre tous les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. Voilà, mes chers auditeurs, le comble de la grandeur : car être grand, même devant Dieu, c'était, après tout, une louange qui convenait à plusieurs autres saints; mais être si grand qu'entre tous les enfants des hommes il n'y en a point eu de plus grand, c'est la louange particulière et l'avantage de saint Jean. Sur cela les Pères et les intreprètes sont partagés; les uns veulent que Jean n'ait été le plus grand qu'entre les saints de l'ancienne loi; et les autres, qu'il n'y en ait point eu de plus grand que lui, même entre les saints de la loi de grâce. Quoi qu'il en soit, c'est de lui, et de lui seul que le Sauveur a dit : *Non surrexit inter natos mulierum major*. Voilà l'oracle de la vérité, à quoi, sans rien examiner de plus, nous devons nous en tenir, et voilà le premier témoignage que le Fils de Dieu rendit à la personne de saint Jean.

J'ai dit qu'il en avait rendu un autre à la dignité de son ministère : comment cela? le voici. L'office important et le ministère essentiel de Jean-Baptiste, fut d'être le précurseur de Jésus-Christ; mais cet office de précurseur était si relevé au-dessus de tous les autres ministères où les hommes jusque-là avaient été employés, que, sans le témoignage de Jésus-Christ, nous ne l'aurions jamais compris. Prenez garde, s'il vous plait. Les Juifs reconnaissaient saint Jean pour un prophète, et ils en jugeaient bien, car il l'était; mais ils le croyaient simplement prophète, et en cela ils se trompaient, car il

était quelque chose de plus. *Etiam dico vobis et plusquàm prophetam* (Matth. 11) : Oui, leur disait le Fils de Dieu, il est prophète, et plus que prophète. Pourquoi, demande saint Jérôme, plus que prophète ? parce que les prophètes n'avaient annoncé le Messie que dans l'avenir, au lieu que Jean-Baptiste annonçait qu'il était venu ; parce que les prophètes n'avaient vu les choses que de loin et dans l'obscurité, au lieu que saint Jean les voyait clairement et en elles-mêmes. Sans autre raison que celle-là, on avait droit de le mettre au-dessus de tous les prophètes, et de l'appeler plus que prophète ; mais la prééminence de son ministère était fondée sur un titre encore plus digne de nos réflexions. *Etiam dico vobis, et plusquàm prophetam. Hic est enim de quo scriptum est : Ecce ego mitto angelum meum qui præparabit viam tuam ante te (Ibid.)* : Il est plus que prophète, ajoutait le Sauveur du monde, parce que c'est celui dont le Père éternel a dit à son Fils : Voici mon ange que j'enverrai devant vous pour vous préparer la voie. En effet, préparer la voie à un Dieu, et être le précurseur d'un Dieu, c'était faire l'office d'un ange ; et les anges du premier ordre se seraient tenus honorés de cette commission ; mais cette commission est réservée à Jean, et il était proprement l'ange de Jésus-Christ. Or, être l'ange de Jésus-Christ, c'était quelque chose sans doute de plus honorable que d'être un ange du commun : car les anges du commun, quoique ambassadeurs de Dieu, n'ont point d'autre ministère que de veiller à la conduite des hommes ; mais le ministère de Jean-Baptiste regardait immédiatement la personne de Jésus-Christ, puisqu'il n'était envoyé au monde que pour Jésus-Christ : *Ecce ego mitto angelum meum ante faciem tuam (Ibid.)*. Ah ! chrétiens, est-il rien de plus sublime, et qui doive nous inspirer plus de vénération pour ce grand saint ? c'était l'ange de notre Dieu ; il a fait dans le mystère de l'incarnation le même office que l'ange envoyé à Marie de la part de Dieu ; et en vertu de sa mission, il a rendu à Jésus-Christ, comme précurseur, des services plus importants et plus nécessaires que jamais les anges n'en ont pu rendre à cet Homme-Dieu. Encore une fois, ministère tout angélique, ou plutôt ministère tout divin, que Jésus-Christ a voulu honorer de son témoignage.

Ajoutez-y ce qui doit en être la conséquence naturelle, je veux dire le témoignage que le Sauveur du monde rendit à la prédication de saint Jean. Vous le savez : toute l'excellence de la prédication consiste en deux points, à éclairer et à toucher, à instruire et à émouvoir ; mais il est rare de trouver l'un et l'autre ensemble : car il arrive tous les jours qu'entre ceux qui sont destinés, et qui ont même reçu des talents du ciel pour être les dispensateurs de la parole de Dieu, les plus fervents et les plus zélés ne sont pas les mieux pourvus de science et de lumières : et que les plus intelligents et les plus habiles ne sont pas ordinairement ceux qui ont le plus de zèle et d'ardeur. Les uns éclairent, mais ne touchent pas ; les autres touchent, mais n'instruisent pas. Au lieu que Jean-Baptiste, selon le témoignage de Jésus-Christ, excellait également dans tous les deux : *Ille*

erat lucerna ardens et lucens (Joan. 5). Vous l'avez vu, disait aux Juifs ce Dieu sauveur, et vous l'avez admiré. C'était un flambeau qui éclairait toute la Judée ; mais c'était un flambeau ardent et luisant ; luisant pour dissiper toutes les ténèbres de l'infidélité du siècle ; et ardent pour embraser tous les cœurs du divin amour. Il a prêché parmi vous avec tout l'esprit et toute la vertu d'Elie : *In spiritu et virtute Eliæ* (Luc. 1). L'esprit sans la vertu, ou la vertu sans l'esprit n'auraient pas suffi ; mais ayant possédé éminemment l'un et l'autre, ç'a été un prédicateur parfait. Que restait-il, chrétiens, après des témoignages si illustres ? Encore un moment de votre attention : je n'en abuserai pas.

Il s'agissait d'autoriser le baptême de saint Jean ; et c'est ce qu'a fait Jésus-Christ par un quatrième témoignage, qui ne mérite pas moins que les autres d'entrer dans l'éloge de ce glorieux précurseur. Jean baptisait dans le Jourdain tous ceux qui venaient à lui ; mais comme ce baptême était nouveau, les pharisiens et les partisans de la synagogue en jugeaient diversement. Quelques-uns l'approuvaient, d'autres le blâmaient ; ceux-ci l'estimaient bon et profitable, ceux-là le rejetaient comme superstitieux et inutile. On demandait à saint Jean en vertu de quoi il s'attribuait la puissance de baptiser, puisqu'il n'était pas le Christ : *Quid ergo baptizas, si tu non es Christus* (Joan 1) ? Mais pour montrer que cette puissance lui convenait, le Sauveur des hommes rend hautement témoignage de la validité et de l'efficace du baptême de Jean ; et quel témoignage ? le plus éclatant, mais aussi de la part de Dieu le plus surprenant ; car tout Dieu qu'il est, il reçoit ce baptême de la pénitence qui disposait alors les hommes à la rémission des péchés et au baptême de la loi de grâce. C'est dans ce dessein qu'il vient de la Galilée au Jourdain, et qu'il se présente à saint Jean pour être baptisé ; c'est, dis-je, afin de convaincre par là tous les esprits que le baptême de Jean est donc un baptême salutaire ; qu'il est saint, et qu'il est de Dieu, puisque lui, qui est le Fils de Dieu, en veut bien user. Mais, Seigneur, que faites-vous, s'écrie Jean-Baptiste, touché et confus d'une humilité si profonde ; que faites-vous, et avez-vous oublié ce que vous êtes et ce que je suis ? c'est moi qui dois être baptisé par vous, et vous venez à moi ! Ne craignez-vous point, en vous abaissant jusque-là, d'obscurcir votre gloire, et qu'on n'en tire des conséquences au préjudice de votre sainteté ? *Sine modo*, lui répond le Fils de Dieu : *sic enim decet nos implere omnem justitiam* (Matth. 3) ; Laissez-moi faire pour cette heure : car c'est ainsi qu'il faut que nous accomplissions toute justice. Vous m'avez rendu témoignage, je vais vous le rendre à mon tour ; et pour apprendre à tout le monde que votre baptême vient du ciel, moi qui suis descendu du ciel, j'en veux bien faire l'épreuve dans ma personne. Quoique ce soit le baptême de la pénitence, moi qui suis l'innocence même, je veux bien m'y soumettre ; et quoiqu'en m'y soumettant je paraisse inférieur à vous sans l'être, je ne dédaigne point de le paraître, pourvu que je persuade aux hommes que

la pénitence à laquelle ce baptême les engage, est la seule voie qui peut les conduire au salut et à la véritable rédemption. N'est-il pas vrai, mes chers auditeurs, qu'il n'appartient qu'à Dieu de savoir honorer ses saints?

Finissons par le dernier, mais le plus essentiel de tous les témoignages que Jésus-Christ ait rendu à son précurseur, en publiant la sainteté de Jean, l'innocence de ses mœurs et l'austérité de sa pénitence. Où le trouvons-nous ce témoignage? au chapitre onzième de saint Matthieu; car c'est là qu'il est dit que notre adorable Sauveur s'entretenant avec le peuple, et instruisant les Juifs qui l'écoutaient, leur parlait ainsi : Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? *Quid existis in desertum videre* (Matth. 11)? Vous y avez vu Jean-Baptiste; hé bien ! qu'en dites-vous? avez-vous cru voir en lui un roseau agité du vent, c'est-à-dire, un esprit léger et sans consistance, qui suit le mouvement de ses passions, qui plie sous l'adversité, qui s'évanouit dans la prospérité, qui succombe à la crainte, que la vue de plaire, ou que l'intérêt ébranle; qui cède à tout et qui ne résiste à rien : *Arundinem vento agitatam* (*Ibid.*)? Non, Jean n'est point un homme de cette trempe, c'est un cœur ferme et inébranlable dans le parti de Dieu; c'est une âme solide et à l'épreuve de toutes les tentations du monde; c'est un esprit supérieur à tout ce que la faiblesse humaine peut former d'obstacles dans l'accomplissement des devoirs les plus difficiles, et qui demande une vertu plus héroïque : en voilà le caractère. Mais encore, qu'avez-vous vu dans le désert? y avez-vous trouvé un homme vêtu avec mollesse, un homme voluptueux, attaché à ses commodités, aimant les douceurs de la vie, esclave de son corps et de ses sens : *Sed quid existis videre? hominem mollibus vestitum* (*Idid.*)? Au contraire, vous avez vu un homme crucifié pour le monde, un homme mort à tous les plaisirs du monde, un homme ennemi de son corps, un homme épuisé d'abstinences et de jeûnes, un homme couvert d'un rude cilice : telle est la forme de vie dont Jean-Baptiste est venu servir de modèle. Qui parle ainsi, chrétiens? le Fils de Dieu, lequel rend témoignage de la sainteté de son précurseur; et qui n'allègue pour cela ni les révélations, ni les extases, ni le don des miracles et des guérisons, ni l'esprit de prophétie, ni toutes les autres grâces éclatantes dont saint Jean était rempli, mais qui fait consister cette sainteté dans une vie pénitente et mortifiée, dans la haine de soi-même, dans le crucifiement de la chair, surtout dans la constance et la fermeté.

Arrêtons-nous là, mes chers auditeurs, voilà ce que je vous laisse à méditer, et ce qui doit être pour vous et pour moi le fruit de ce discours. Je vous l'ai dit, et je vous le dis encore, que si Jésus-Christ ne nous reconnaît devant son Père, et ne rend témoignage en notre faveur, comme il l'a rendu en faveur de Jean-Baptiste, nous ne serons jamais du nombre de ses prédestinés et de ses élus. Il faut, pour être justes dans cette vie, que nous ayons le témoignage de Dieu en nous : *Qui credit, habet testimonium Dei in se* (1. Joan. 5); et j'a-

joute que pour être glorifiés dans l'autre, il faut que nous ayons le témoignage de Jésus-Christ pour nous. Or, jamais Jésus-Christ ne nous rendra ce témoignage favorable dont dépend notre salut éternel, si nous ne sommes fermes comme saint Jean dans l'observation de la loi de Dieu, et si nous n'entrons dans cette sainte voie de la pénitence et de la mortification où a marché le saint précurseur. Pourquoi cela? parce que Jésus-Christ ne rendra témoignage qu'en faveur de ceux qui auront eu soin de se conformer à lui. Or, nous ne pouvons nous conformer à Jésus-Christ que par cet esprit de pénitence, accompagné et soutenu d'une inviolable persévérance; par conséquent le témoignage de cet Homme-Dieu nous est indispensablement nécessaire. Il le donne aujourd'hui au plus saint des hommes, qui est Jean-Baptiste; mais il ne le donne que fondé sur ces deux chefs, de l'austérité de sa vie, et de la solidité de sa vertu. Il n'est pas croyable que nous l'obtenions à des conditions plus douces, ni qu'il ait pour nous des lois de providence moins sévères et plus commodes. Savez-vous donc, chrétiens, ce que nous avons à craindre? c'est que Jésus-Christ, dans le jugement dernier, au lieu de rendre témoignage pour nous, ne le rende contre nous; et qu'au lieu que son témoignage, s'il nous était favorable, mettrait le sceau à notre justification et à notre prédestination, il ne fasse notre condamnation et notre réprobation. Si jamais cet affreux malheur nous arrivait, par où Jésus-Christ fortifiera-t-il son témoignage contre nous? par l'exemple de saint Jean, par la pénitence de saint Jean, par la retraite de saint Jean, en un mot, par l'énorme et monstrueuse opposition qui paraîtra entre la conduite de la plupart des chrétiens et celle de saint Jean.

Car comment nous sauverons-nous de cette contradiction, et qu'aurons-nous à y répondre? Jean, rempli du Saint-Esprit et sanctifié même avant sa naissance, n'a pas laissé d'embrasser une vie austère et pénitente; et moi qui suis pécheur, chargé devant Dieu du poids de mes iniquités, je veux mener une vie aisée et douce. Jean, dans la plus parfaite innocence, n'a pas laissé de mater sa chair par le jeûne et le cilice : et moi j'épargne la mienne qui est une chair de péché. Jean, à l'épreuve de toutes les tentations du monde, n'a pas laissé de fuir le monde; et moi qui suis la faiblesse même, je m'expose à tous les dangers du monde : voilà, dis-je, mes chers auditeurs, ce que saint Jean nous reprochera au tribunal de Dieu : car après avoir été témoin de Jésus-Christ dans le premier avènement de ce Dieu sauveur, il viendra encore dans le second, et sera appelé en témoignage contre les lâches chrétiens : *Hic venit in testimonium* (Joan. 1). Oui, il viendra, non plus pour servir de témoin à la lumière, mais pour servir de témoin contre l'iniquité. Ce sacré chef que vous conservez comme un précieux dépôt; ce chef dont la vue confondit l'impie Hérode, et le fit trembler jusque sur le trône; ce chef muet maintenant depuis qu'une mort sanglante lui a ôté l'usage de la voix, mais alors rappelé à la vie et plus éloquent que jamais,

fera sortir de sa bouche des paroles foudroyantes qui attèreront les pécheurs. Ah! grand saint, parlerez-vous donc contre ce peuple qui vous est spécialement dévoué? il vous honore et il vous invoque comme son protecteur; en deviendrez-vous l'accusateur et le juge? obtenez-lui ces grâces de conversion, ces grâces de sanctification qui le remettront dans la voie du salut que vous nous avez enseignée; surtout faites-lui bien comprendre ce fameux oracle, que depuis le temps où vous avez vécu sur la terre, le royaume du ciel ne s'emporte que par violence : *A diebus Joannis Baptistæ regnum cælorum vim patitur* (Matth. 11).

Du reste, chrétiens, parlant devant un prélat que je considère ici, non-seulement comme l'évêque et le pasteur de vos âmes, mais comme un des maîtres de l'éloquence de la chaire, où tant de fois il s'est distingué, j'aurais eu besoin dans tout ce discours, des dons excellents qu'il a reçus du ciel, et qu'il a su si dignement et si saintement employer. Du moins, Monseigneur, ai-je eu l'avantage de trouver en vous de quoi persuader à votre troupeau les saintes vérités que je viens de lui annoncer, et de quoi les lui rendre sensibles : car en faisant l'éloge du précurseur de Jésus-Christ, je n'ai pu m'empêcher de bénir le ciel, qui, pour ma consolation, me fait voir encore aujourd'hui dans votre personne, un prélat rempli de l'esprit de Jean-Baptiste et imitateur de ses vertus; je veux dire, un prélat aussi éclairé que zélé, aussi fervent que vigilant, et si j'ose m'exprimer de la sorte, aussi aimable que vénérable: un prélat plein de vigueur et de force pour faire observer la discipline, mais en même temps plein d'onction et de douceur pour la faire aimer; un prélat qui, comme Jean-Baptiste, a édifié la Cour, et que la Cour a respecté; que le plus grand des rois a honoré de son estime; qui, prêchant aux grands du siècle avec une liberté toute évangélique, mais aussi avec une égale sagesse, les a instruits de leurs devoirs, et n'a pas craint de leur reprocher leurs désordres; un prélat dont la saine doctrine, la solide piété, la vie édifiante lui ont mérité l'auguste rang qu'il tient; et qui, sans cesse occupé de ses fonctions, n'a en vue que la gloire de Dieu, que les intérêts de Dieu, que l'accroissement du culte de Dieu; enfin, un prélat qui, dévoué aux travaux apostoliques, et, selon l'expression de saint Paul, n'estimant pas sa vie plus précieuse que lui-même, sacrifie tous les jours sa santé aux exercices de son ministère, à consacrer de dignes sujets et à les former pour servir utilement à son Eglise, à visiter les ouailles que la Providence lui a confiées, à sanctifier son peuple et à le conduire dans le chemin de la perfection chrétienne : *Parare Domino plebem perfectam* (Luc. 1). Voilà, Monseigneur, les exemples que vous donnez; et qui, plus efficaces que mes paroles, sont, pour toute cette assemblée, autant d'exhortations pressantes et touchantes. Plaise au ciel que vous en suiviez, chrétiens, toute l'impression, et que par là, vous arriviez un jour à la vie éternelle, que je vous souhaite, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE.

Respondens Simon Petrus, dixit : Tu es Christus Filius Dei vivi.

Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.

(S. MATH., ch. 16.)

Voilà, mes chers auditeurs, toute la substance de l'évangile de ce jour, et des importantes vérités qui y sont contenues ; voilà sur quoi est fondée la gloire de saint Pierre, votre illustre patron. C'est lui qui, le premier, a confessé la divinité de Jésus-Christ ; et voilà pourquoi Jésus-Christ lui a donné, au-dessus des apôtres, cette primauté qui nous le rend si vénérable, et en vertu de laquelle il est le chef de toute l'Eglise. C'est lui qui, non-seulement pour sa personne, mais au nom de tous les autres apôtres, a le premier rendu témoignage que Jésus-Christ est le Fils du Dieu vivant, non pas simplement par adoption, mais par nature : car il l'a reconnu Fils du Dieu vivant d'une manière qui ne convenait ni à Elie, ni à Jean-Baptiste, ni aux prophètes. Or Elie, Jean-Baptiste et les prophètes étaient, dans les termes de l'Ecriture, enfants de Dieu par adoption. Il est donc vrai que saint Pierre, qui prétendait élever Jésus-Christ au-dessus d'eux, l'a confessé absolument Fils de Dieu, égal à Dieu, consubstantiel à Dieu, en un mot, Dieu lui-même. Et c'est pour cela, encore une fois, que Jésus-Christ a établi cet apôtre comme le fondement sur lequel il voulait édifier son Eglise, pour cela qu'il lui a mis en main les clefs du ciel, pour cela qu'il lui a donné le pouvoir de lier et de délier sur la terre : en sorte que toutes les prérogatives de saint Pierre ont été les suites heureuses et les fruits de cette confession de foi : *Tu es Christus Filius Dei vivi*. Ajoutons-y toutefois, chrétiens, l'ardent amour de ce glorieux apôtre pour Jésus-Christ : car la foi de saint Pierre, sans son amour, n'eût pas suffi. Il fallait que le chef de l'Eglise fût non-seulement le plus éclairé, mais le plus rempli de zèle et de charité. Et en effet, ce que Jésus-Christ promet aujourd'hui à saint Pierre, parce qu'il confesse sa divinité, n'a eu son accomplissement qu'après que le Fils de Dieu lui eut demandé s'il l'aimait plus que tous les autres. M'aimez-vous, Simon, fils de Jean, lui dit ce Sauveur adorable après sa résurrection ? Oui, Seigneur, lui répondit Pierre, vous savez que je vous aime, et que je suis prêt à donner ma vie pour vous. Paissez donc mes agneaux et mes brebis, reprit son divin maître : *Pasce agnos meos, pasce oves meas* (Joan. 21). Ainsi, chrétiens, c'est sur la foi de saint Pierre, et sur l'amour de saint Pierre qu'est établie sa sainteté et sa prééminence : voilà les deux sources de grâces dont il fut comblé. Il a été le pasteur des peuples, et le souverain pontife : pourquoi ? parce qu'il a reconnu Jésus-Christ pour le fils du Dieu vivant, et parce qu'il a aimé Jésus-Christ jusqu'à

verser pour lui son sang. Arrêtons-nous là : car il ne s'agit pas aujourd'hui de parler des grandeurs de saint Pierre, mais de ses vertus ; il ne s'agit pas de ce que nous devons admirer , mais de ce que nous devons imiter en lui ; il ne s'agit pas de relever son apostolat , et d'en concevoir de hautes idées , mais de nous édifier de ses exemples. Attachons-nous donc à sa foi et à son amour. En qualité de chrétiens, nous sommes les pierres vivantes de ce mystérieux édifice de l'Eglise, que Jésus-Christ est venu construire sur la terre. Et comme , après Jésus-Christ , votre saint patron en est la pierre fondamentale , il faut que nous soyons bâtis sur cette pierre : *Et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Matth. 16). Or pour cela il faut que nous participions à la foi et à l'amour de saint Pierre ; pour cela il faut que la foi de saint Pierre soit la règle de la nôtre , et que l'amour de saint Pierre soit le modèle de notre amour ; il faut que nous croyons de cœur , et que nous confessons de bouche ce que le Père céleste , et non pas la chair et le sang a révélé à saint Pierre ; et il faut que nous puissions dire à Jésus-Christ , comme saint Pierre : Vous savez, Seigneur, que je vous aime. Ainsi, chrétiens, comparons notre foi avec la foi de saint Pierre, et notre amour avec l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ. En deux mots, la foi de saint Pierre opposée à notre infidélité : c'est la première partie ; l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ, opposé à notre insensibilité : c'est la seconde. Toutes deux feront le partage de ce discours , et le sujet de votre attention , après que nous aurons salué Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je fais l'éloge du prince des apôtres, du chef visible de l'Eglise , du vicaire de Jésus-Christ en terre, mais qui, par une disposition particulière de la Providence, n'a pas laissé avec tout cela d'être pécheur ; qui, malgré tout cela, est tombé, et a eu besoin de se relever par la pénitence ; et qui, par la pénitence, est aussi rentré dans tous les privilèges et dans tous les droits attachés à son apostolat. Je parle d'un saint dont Jésus-Christ a béatifié la foi, et le zèle à confesser la foi, mais qui, dans l'abondance même des lumières de sa foi, avant qu'il eût reçu le Saint-Esprit, n'a pas laissé d'avoir ses ténèbres, c'est-à-dire, ses erreurs, et qui, malgré la ferveur de son zèle, a eu ses imperfections et ses faiblesses : or l'un et l'autre, dans le dessein de Dieu, doit aujourd'hui nous instruire, et contribuer à notre édification.

Il est donc du devoir de mon ministère que je ne sépare point ces deux choses ; et qu'en prédicateur fidèle de la divine parole, considérant saint Pierre dans l'état où l'Evangile nous le représente, je veux dire dans cet état de béatitude commencée, mais non encore consommée par la venue du Saint-Esprit : *Beatus es Simon Barjona* (Matth. 16), je vous parle de ses erreurs aussi bien que de ses lumières, de ses faiblesses aussi bien que de ses ferveurs, de sa chute et de son

péché aussi bien que de ses mérites. Il est vrai, c'est sur la foi de saint Pierre que la prééminence de sa dignité fut dès-lors fondée ; mais après tout , la foi de saint Pierre n'était pas encore parfaite , quand Jésus-Christ lui dit : Vous êtes bienheureux , parce que ce n'est point la chair ni le sang qui vous a révélé ceci , mais mon Père qui est dans le ciel. Il est vrai , saint Pierre confessa que Jésus-Christ était le Fils du Dieu vivant , et c'est par cette confession qu'il mérita d'entendre ce que Jésus-Christ lui répondit : Vous êtes Pierre , et c'est sur cette pierre que je bâtirai mon Eglise. Mais après tout , en ce moment-là saint Pierre n'était pas encore à l'épreuve des tentations où sa foi devait être exposée ; il n'était pas encore inébranlable dans cette confession de foi qu'il faisait avec tant de zèle. Or c'est à nous , comme je l'ai dit , de profiter non-seulement de l'exemple de sa foi , mais des imperfections mêmes de sa foi : de l'exemple de sa foi en l'imitant , et des imperfections de sa foi en les évitant. C'est à nous d'apprendre de lui à confesser de bouche la foi que nous avons dans le cœur ; et si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur et de courage dans la confession de notre foi , c'est à nous d'apprendre à réparer comme lui , par une fervente pénitence , cette honteuse et scandaleuse lâcheté : deux points , mes chers auditeurs , où je renferme toute cette première partie. Ecoutez-moi ; il n'y aura rien là qui ne soit proportionné à la capacité de vos esprits , ni rien que chacun de vous ne puisse et ne doive s'appliquer. Commençons.

La foi de saint Pierre était grande sans doute et très-grande , quand Jésus-Christ lui dit : *Beatus es* ; Vous êtes bienheureux , Simon , fils de Jean. Car en vertu de cette foi , saint Pierre avait tout quitté pour suivre Jésus-Christ ; en vertu de cette foi , il avait marché sur les eaux pour aller à Jésus-Christ ; en vertu de cette foi , plusieurs d'entre les disciples s'étant retirés du troupeau de Jésus-Christ , parce qu'ils se scandalisaient de sa doctrine sur le sujet de l'Eucharistie , et Jésus-Christ ayant demandé aux apôtres s'ils voulaient aussi se séparer de lui , saint Pierre lui avait dit : Hé ! Seigneur , à qui irions-nous ? car vous avez les paroles de la vie éternelle. Tout cela , marques évidentes de la grandeur de sa foi , qui ne fut pas , dit saint Augustin , une foi de spéculation et en idée , mais une foi réelle et de pratique ; qui ne fut pas une foi morte , mais une foi vive et animée : qui ne fut pas une foi stérile et infructueuse , mais une foi , pour ainsi parler , riche et féconde , puisqu'elle produisit en lui de si surprenants et de si merveilleux effets. Tout cela , preuves incontestables que , dès son premier engagement avec Jésus-Christ , il l'avait reconnu pour Fils du Dieu vivant. Car , comme raisonne saint Augustin , s'il l'avait cru seulement homme , il n'aurait pas renoncé pour lui à tout ce qu'il possédait dans le monde ; s'il l'avait cru seulement homme , il ne lui aurait pas dit : *Domine , si tu es , jube me ad te venire super aquas* (Matth. 14) ; Si c'est vous , Seigneur , commandez , et dès l'instant je marcherai sans crainte sur l'eau pour aller à vous ;

s'il l'avait cru seulement homme, il se serait scandalisé, aussi bien que les autres, du commandement que lui fit Jésus-Christ de manger sa chair et de boire son sang ; s'il l'avait cru seulement homme, il n'aurait pas pris ce que Jésus-Christ leur annonçait de ce mystère, pour des paroles de vie et d'une vie immortelle : *Verba vitæ æternæ habes* (Joan. 6). Il est donc vrai que ce n'était dès-lors ni la chair ni le sang, mais l'Esprit même de Dieu qui lui avait donné les hautes et sublimes connaissances dont il se trouvait rempli.

Voilà, mes chers auditeurs, les qualités de la foi de saint Pierre, et voilà en quoi la foi de saint Pierre doit être le modèle de la nôtre. Prenez garde ; ce fut une foi pratique, une foi efficace et agissante que celle de saint Pierre, et telle doit être notre foi ; car une foi oisive, une foi qui s'en tient à des paroles, une foi qui ne consiste qu'en de belles et spécieuses maximes, une foi qui se borne à des sentiments, sans aller jusques aux œuvres, c'est une foi qui ne peut servir qu'à notre condamnation ; c'est la foi des démons, qui croient, qui tremblent, et qui en demeurent là. Ce fut une foi généreuse, en vertu de laquelle saint Pierre abandonna non-seulement tout ce qu'il possédait, mais tout ce qu'il était capable de posséder ; mais tout ce qu'il pouvait espérer, mais tout ce qu'il pouvait désirer ; tellement qu'il eut bien raison de dire : *Ecce nos reliquimus omnia* (Matth. 19) ; Voici que nous avons tout quitté. Et c'est ainsi que notre foi doit nous détacher de tout, en sorte que nous quittons tout, non pas toujours réellement et en effet, mais au moins de cœur, c'est-à-dire, que nous soyons disposés à quitter tout ; que nous soyons dégagés de toute affection aux biens que nous possédons, que nous soutenions avec patience la perte de ces biens, quand il plaît à Dieu de nous les enlever ; que nous soyons tranquilles et soumis, quand la Providence permet que ces biens diminuent ; que nous nous dépouillions avec joie d'une partie de ces biens pour en assister les membres de Jésus-Christ et nos frères, qui sont les pauvres ; car une foi en conséquence de laquelle on ne renonce à rien, on ne quitte rien, on ne se refuse rien, et l'on ne veut rien se refuser, c'est une foi chimérique, qui ne peut être de nul mérite devant Dieu, et que Dieu même réprouve. Ce fut une foi pleine de confiance qui fit marcher saint Pierre sur les eaux, sans craindre le péril où il s'exposait, ni la tempête dont la mer était agitée ; et si notre foi est telle que Dieu la demande, il faut qu'elle se soutienne au milieu des dangers du monde, au milieu des persécutions et des disgrâces du monde, au milieu des changements et des révolutions inévitables dans le cours du monde ; car une foi qui doute, une foi qui hésite, n'a plus ce caractère de fermeté qui est essentiel à la vraie foi. Ce fut une foi à l'épreuve du scandale où tombèrent ces disciples incrédules qui, ne pouvant comprendre l'admirable mystère de nos autels que Jésus-Christ leur annonçait, en prirent occasion d'abandonner ce Dieu Sauveur ; et notre foi, comme celle de saint Pierre, doit nous fortifier contre tant de discours que nous entendons, contre tant d'exemples que nous avons sans cesse

devant les yeux, afin que nous puissions faire à Dieu la même protestation que fit ce prince des apôtres : *Et si omnes scandalizati fuerint in te, sed non ego* (Marc. 14); Non, Seigneur, je ne m'éloignerai jamais de vous, quand tous les hommes vous auraient renoncé, et que de tous les hommes je resterais seul sous l'obéissance de votre loi, je ne m'en départirai jamais; fallût-il résister à toutes les puissances de la terre, fallût-il donner ma vie, vous me trouverez toujours fidèle : *Et si oportuerit me commori tibi, non te negabo* (*Ibid.*).

Telle était, dis-je, la foi de saint Pierre; mais quelque grande que fût sa foi, j'ai ajouté qu'elle n'était pas encore parfaite, parce qu'il n'avait pas encore reçu le Saint-Esprit : il ne faut que lire l'évangile pour en être persuadé : car immédiatement après que saint Pierre eut rendu témoignage à la divinité de Jésus-Christ, le Fils de Dieu ayant déclaré à ses disciples qu'il allait à Jérusalem, et que là il devait être livré aux Gentils, moqué, outragé, déchiré de fouets, crucifié : Ah! Seigneur, reprit le saint apôtre, à Dieu ne plaise que tout cela vous arrive; parole dont Jésus-Christ parut indigné, et qui lui fit dire à ce chef même de son Eglise : Retirez-vous de moi, satan; vous êtes un scandale pour moi, et vous n'avez point de goût pour les choses de Dieu, mais seulement pour les choses de la terre : *Vade post me, satana; scandalum es mihi* (Matth. 16). Il s'en fallait donc bien, remarque saint Chrysostome, que la foi de saint Pierre fût dans le degré de perfection où elle devait être, puisqu'il se trouvait prévenu d'une erreur aussi pernicieuse et aussi grossière que celle de croire qu'il ne convenait pas à Jésus-Christ de mourir pour le salut des hommes. Elle n'était pas non plus parfaite, cette même foi, lorsque saint Pierre, ayant d'abord marché avec confiance sur les eaux, mais voyant ensuite les flots de la mer agités, craignit et s'écria : Seigneur, sauvez-nous, autrement nous sommes perdus! sur quoi le Fils de Dieu lui fit ce reproche : Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous eu peur? *Modicæ fidei, quare dubitasti* (Matth. 14)? Enfin, sa foi était bien imparfaite, quand, après avoir été trois ans entiers à l'école de Jésus-Christ, après avoir entendu si souvent ce divin maître expliquer les vérités évangéliques, il ne les comprenait pas; car, comme l'a formellement observé saint Luc, ce que cet adorable Sauveur disait à ses disciples de la nécessité des souffrances, de l'avantage des croix, du renoncement à soi-même, ils le regardaient comme des mystères cachés et comme autant de paradoxes : *Et erat verbum istud absconditum ab eis* (Luc. 18).

Voilà, chrétiens, les ténèbres de la foi de saint Pierre; mais en même temps voilà les écueils de notre foi, et ce que nous devons éviter. Saint Pierre crut Jésus-Christ Fils du Dieu vivant, mais il se scandalisa du mystère de sa passion et de sa mort; c'est ce qui nous arrive tous les jours: car nous adorons la personne de Jésus-Christ, mais nous nous scandalisons de sa croix, nous nous scandalisons de son évangile; l'orgueil et l'amour-propre qui nous dominent, forment en nous une opposition secrète à ses maximes et à sa loi. Ce scandale

paraît dans nos actions : nous nous disons chrétiens, et nous vivons en païens. Que fit Jésus-Christ, justement offensé du scandale de saint Pierre ? il le reprit avec aigreur, il le traita de satan, il le rejeta. Prenez garde, mes frères, dit saint Hilaire : le Fils de Dieu brûlait d'un désir si ardent de souffrir pour nous, qu'il ne put voir sans indignation que Pierre entreprit de combattre ce dessein. Or, ce même Sauveur n'aurait-il pas encore plus droit de nous dire comme à son apôtre : *Vade post me, satana* ; Allez, hommes lâches et sensuels, amateurs de vous-mêmes et idolâtres de votre corps, vous n'avez jamais connu le prix de ma croix ; car ce mystère de la croix est trop relevé pour vous ; et tant que vous serez esclaves de vos plaisirs, vous ne comprendrez jamais que ce qui peut flatter la chair et satisfaire la cupidité. Dès que saint Pierre fut assailli de l'orage, il trembla, malgré la confiance qu'il avait d'abord marquée ; et tandis que nous sommes dans la prospérité, que les choses du monde vont selon nos souhaits, et que rien ne nous trouble, nous nous confions en Dieu, nous nous soumettons à Dieu, nous bénissons Dieu ; mais sommes-nous dans la peine et dans l'affliction, une disgrâce imprévue nous arrive-t-elle, les affaires du siècle prennent-elles pour nous un mauvais tour, c'est là que notre courage nous abandonne ; nous commençons à douter de la providence du Seigneur, nous nous élevons contre elle, nous manquons de foi, ou nous n'avons qu'un foi timide et chancelante : *Modice fidei, quare dubitasti* ? Mais avançons.

Saint Pierre ne se contenta pas de croire la divinité de Jésus-Christ, il la confessa hautement, il la confessa avec zèle, il la confessa au nom de tous les apôtres ; et c'est particulièrement en vue de cette confession de foi que Jésus-Christ le choisit pour être la pierre fondamentale de son Eglise : *Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam* (Matth. 16). Autre exemple que Dieu nous propose en ce saint jour ; autre règle qu'il nous ordonne de suivre, et à laquelle nous devons nous conformer si nous voulons solidement établir notre salut : car pour être sauvés, chrétiens, il ne suffit pas, selon saint Paul, que nous croyons de cœur, mais il faut encore que nous confessons de bouche ; il ne suffit pas qu'intérieurement et dans l'âme nous adorions Jésus-Christ comme notre Dieu, mais il faut qu'au dehors, et devant les hommes, nous lui rendions le témoignage qui lui est dû ; et comme toute l'Eglise est fondée sur la confession que fit saint Pierre de la divinité du Fils de Dieu, j'ajoute que le salut de chaque fidèle doit être fondé sur la confession qu'il fera de sa foi. Confession, prenez garde, s'il vous plaît, confession de foi dont l'obligation rigoureuse est également, et de droit naturel, et de droit divin ; confession qui renferme deux préceptes, l'un négatif, permettez-moi de m'exprimer de la sorte après les théologiens, l'autre positif : l'un qui nous défend de rien faire, de rien dire qui soit seulement, même en apparence, contraire à la foi que nous professons ; l'autre qui nous oblige à donner des marques publiques de cette foi, selon que les sujets et les occasions le demandent pour l'honneur de Dieu et pour

l'édification de l'Eglise : deux devoirs absolument indispensables, s'agit-il de tous les biens du monde et de sacrifier jusqu'à notre vie ; confession selon laquelle, au jugement de Dieu, nous serons, ou reconnus, ou réprouvés de Jésus-Christ. Car quiconque me reconnaîtra devant les hommes, disait cet adorable Sauveur, je le reconnaitrai devant mon père : *Qui confitebitur me coram hominibus, confitebor et ego eum coram Patre meo* (Matth. 10). Et, par une règle toute contraire, quiconque devant les hommes m'aura renoncé, je le renoncerais en présence de mon père : *Qui negaverit me coram hominibus, negabo et ego eum coram Patre meo* (Matth. 10). C'est donc à nous d'imiter saint Pierre dans cette confession si nécessaire : c'est ce qu'ont fait les martyrs, quand ils ont paru devant les juges de la terre, et qu'ils ont versé leur sang pour la cause de Jésus-Christ ; c'est ce qu'ont fait tant d'hommes apostoliques, quand ils ont passé les mers et qu'ils ont pénétré jusqu'aux extrémités du monde pour y annoncer le nom de Jésus-Christ ; et c'est ce que nous devons faire nous-mêmes, chacun dans notre condition, et autant que le demande l'honneur de Jésus-Christ.

Cependant, ô profondeur ! ô abîme des conseils de Dieu ! Pierre, tout éclairé qu'il était d'en-haut, n'était pas encore inébranlable : c'était la pierre sur laquelle l'Eglise devait être bâtie ; mais cette pierre n'avait point encore toute la stabilité nécessaire pour l'affermissement de l'Eglise. En un mot, saint Pierre, après avoir confessé Jésus-Christ, le renonça ; après avoir dit à cet Homme-Dieu : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, il fut assez faible et assez lâche pour dire, parlant de ce même Sauveur : Je ne le connais point. Dieu le permit ainsi, chrétiens, et la Providence eut en cela ses desseins particuliers, que nous devons adorer. Mais dans cet exemple, reconnaissons-nous nous-mêmes, car voilà ce que nous faisons en mille rencontres : nous confessons Jésus-Christ de bouche ; mais combien de fois dans la pratique l'avons-nous renoncé plus indignement et plus honteusement que saint Pierre ? combien de fois et en combien d'occasions n'avons-nous pas rougi d'être chrétiens ? combien de fois avons-nous paru devant les autels du Seigneur, comme si jamais nous ne l'avions connu ; et cela, tantôt par un respect humain, tantôt par une fausse politique, tantôt par un libertinage affecté, tantôt par un scandale qui nous a entraînés, et à quoi nous n'avons pas eu la force de résister ; d'autant plus coupables, en trahissant notre foi, qu'il ne s'agissait pas pour nous, comme pour saint Pierre, de perdre la vie. Chute de saint Pierre qui doit toujours nous faire trembler, qui que nous soyons, et quelque fermes, jusqu'à présent, que nous ayons pu être, car si cet apôtre, et ce prince même des apôtres a eu un sort si déplorable, que ne devons-nous pas craindre pour nous ? si ce fondement de l'Eglise de Jésus-Christ a été ébranlé, s'il est tombé en ruine, nous qui sommes la faiblesse même, la fragilité même, la pusillanimité même, avec quelle défiance de nous-mêmes et quelle frayeur des jugements de Dieu ne devons-nous pas nous conduire ?

Chute de saint Pierre qui procéda de trois causes : de sa présomption, de son orgueil et de son imprudence. De sa présomption, qui lui fit dire à Jésus-Christ, avant que de s'être bien éprouvé lui-même : Je suis prêt à vous suivre jusqu'à la mort; quoique Jésus-Christ lui eût dit : Avant que le coq chante, vous me renoncerez trois fois; de son orgueil, car il se préféra à tous les autres apôtres; en sorte que le Fils de Dieu leur ayant dit : Vous m'abandonnerez tous aujourd'hui, Pierre, rempli d'une vaine opinion de lui-même, lui répondit hautement : Quand tous les autres vous abandonneraient, pour moi, je ne vous abandonnerai pas; de son imprudence, tout faible qu'il était, il ne laissa pas de s'exposer à l'occasion, en entrant dans la maison du pontife, et en demeurant au milieu des ennemis de Jésus-Christ. Trois causes, mes chers auditeurs, qui nous font tous les jours tomber dans le même désordre que saint Pierre : nous sommes présomptueux comme lui, vains comme lui, imprudents et téméraires comme lui : chute de saint Pierre qui doit, après tout, nous consoler, puisque le dessein de Dieu, en la permettant, a été de nous faire voir, dans la personne de cet apôtre, un pécheur prédestiné pour être un vase de miséricorde.

Et par quelle pénitence, en effet, se releva-t-il d'une telle chute, et la répara-t-il? pénitence la plus prompte : il ne fallut, pour le toucher et le convertir, qu'un regard du Fils de Dieu; pénitence la plus fervente : il pleura, et il pleura amèrement; pénitence la plus constante : durant tout le reste de sa vie oublia-t-il jamais son péché, et ne l'eut-il pas toujours devant les yeux, pour le pleurer toujours avec la même amertume? pénitence qui, non-seulement rétablit sa foi, mais qui le mit en état de rétablir la foi de tous les autres, car c'est à lui que le Sauveur du monde avait dit : *Et tu aliquandó conversus, confirma fratres tuos* (Joan. 21); Quand vous serez converti et que vous serez revenu de votre égarement, travaillez à rappeler vos frères dispersés, et à les rassembler et à les confirmer; or n'est-ce pas ce qu'il a fait, et n'eut-il pas une grâce particulière pour gagner les cœurs les plus endurcis, pour convaincre les esprits les plus opiniâtres, et pour leur inspirer le don de la foi? Dès les premières prédications qu'il fit aux Juifs, ne soumit-il pas à l'Evangile, tantôt jusqu'à trois mille âmes, tantôt jusqu'à cinq mille? et dans le cours de son apostolat, combien de provinces a-t-il éclairées, combien d'Eglises a-t-il fondées? ah! mes chers auditeurs, il parlait à des Juifs déclarés contre la loi qu'il leur annonçait; il parlait à des païens élevés dans les superstitions et les ténèbres de la plus grossière idolâtrie; et cependant il les persuadait, il les sanctifiait, il en faisait de parfaits chrétiens; nous vous prêchons la même loi que lui, nous vous annonçons les mêmes vérités; par quel monstrueux renversement ne seraient-elles pas aussi efficaces dans le centre du christianisme, qu'elles l'ont été au milieu du judaïsme et du paganisme? quoi qu'il en soit, attachons-nous à la foi de saint Pierre; et si nous sommes tombés comme lui, faisons pénitence comme lui; disons à Jésus-

Christ : *Tu es Christus , Filius Dei vivi*. Oui , Seigneur , je veux vivre et mourir dans cette sainte foi , qui vous reconnaît pour l'envoyé de Dieu , pour le Christ et le Fils de Dieu ; si le libertinage de mon cœur m'a séduit en certaines rencontres et en certains temps de ma vie , maintenant que votre grâce répand dans mon esprit une lumière toute nouvelle , je renonce à mes erreurs , et je vous rends l'hommage d'une foi soumise et docile. Jamais saint Pierre ne se dévoua plus ardemment à votre service , qu'après son péché , et mes égarements passés ne serviront qu'à redoubler mon zèle pour vous. Ainsi , chrétiens , devons-nous imiter la foi de ce saint apôtre , pour imiter encore son amour , dont j'ai à vous parler dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Selon l'ordre que nous a marqué saint Paul , le fondement de toutes les vertus , c'est la foi ; mais la charité en est le comble et la perfection : *Major autem horum est charitas* (I. Cor. 13) ; aussi le Sauveur ne donna-t-il à saint Pierre , préférablement à tous les autres apôtres , le gouvernement de son Eglise , que parce qu'entre tous les autres , ce fut saint Pierre qui lui témoigna le plus d'amour. En conséquence de sa foi , ou plutôt de sa confession de foi , Jésus-Christ lui avait promis les clefs du ciel , la puissance de lier et de délier , la juridiction spirituelle et universelle sur tout le monde chrétien. Mais comment fut-il mis en possession de ces clefs , de cette puissance et de cette autorité souveraine ? par son amour , et à cause de son amour. L'amour donc , dit saint Augustin , acheva ce que la foi avait commencé. Saint Pierre en confessant la divinité de Jésus-Christ , avait mérité que Jésus-Christ lui fit cette promesse solennelle et authentique : C'est sur vous que je bâtirai mon Eglise , et par vous que je la gouvernerai ; et saint Pierre , par son amour pour Jésus-Christ , mérita que Jésus-Christ ratifiât dans la suite et accomplît cette promesse. Appliquons-nous encore ceci , mes chers auditeurs ; et après en avoir tiré une nouvelle matière d'éloge pour notre glorieux apôtre , tirons-en pour nous-mêmes une nouvelle instruction.

Le Sauveur du monde , comme il s'y était engagé , veut établir saint Pierre pasteur de son troupeau et chef de son Eglise : mais pour cela que fait-il ? il ne demande plus à son apôtre : Que disent de moi les hommes ? mais il lui demande : M'aimez-vous ? *Simon Joannis , amas me* (Joan. 21) ? Et sans se contenter d'un amour ordinaire , il ajoute : Avez-vous plus d'amour pour moi , que tous ceux-ci ? c'était des autres apôtres qu'il parlait : *Simon Joannis , diligis me plus his* (*Ibid.*) ? Non pas , dit saint Chrysostome , que cet Homme-Dieu eût besoin d'interroger de la sorte saint Pierre pour être instruit de ses sentiments , puisqu'il n'ignorait rien de tout ce qui se passait dans son cœur ; mais il l'interroge , pour donner lieu à saint Pierre d'effacer par une protestation d'amour jusqu'à trois fois répétée , le crime qu'il avait commis en renonçant trois fois ce divin Maître ; il l'inter-

roge pour faire voir quel doit être celui à qui cet adorable pasteur veut confier ses ouailles, puisque ce n'est qu'à celui qui aime Jésus-Christ; et qu'on ne mérite de conduire ce troupeau fidèle, qu'autant qu'on aime Jésus-Christ; il l'interroge pour montrer par là combien Jésus-Christ aime lui-même son troupeau, puisqu'il n'en veut donner le soin qu'à celui qui lui témoigne plus d'amour : mais que répond saint Pierre? Vous savez, Seigneur, que je vous aime : *Etiam, Domine, tu scis quia amo te* (Joan. 21). Hé bien ! répond le Fils de Dieu, paissez donc mes agneaux, c'est-à-dire, mes fidèles : *Pasce agnos meos* (*Ibid.*). Car ce sont les miens, et non pas les vôtres, et je veux que vous les gouverniez comme étant à moi et non pas à vous; et qu'en les conduisant, vous n'y cherchiez point votre intérêt, mais leur utilité et ma gloire. Ce n'est pas assez : le Fils de Dieu lui demande une seconde fois : Maimez-vous? pourquoi? afin qu'il paraisse davantage que l'amour de saint Pierre est un amour éprouvé et solide; et pour une troisième fois il lui demande : M'aimez-vous plus que tous les autres? afin de tirer de lui cette parole si vive et si animée : Vous savez toutes choses, Seigneur, et par là même vous savez que je vous aime, et que je suis prêt à donner ma vie pour la vôtre; sur quoi Jésus-Christ ne lui dit plus seulement : Paissez mes agneaux : *Pasce agnos meos* (*Ibid.*); mais : Paissez mes brebis : *Pasce oves meas*; voulant ainsi lui faire entendre qu'il ne lui donnait pas seulement le soin de son troupeau, mais des pasteurs de son troupeau, marqués sous la figure des brebis qui nourrissent les agneaux.

C'est donc sur l'amour de saint Pierre pour Jésus-Christ qu'est fondée la prééminence de sa dignité et de la juridiction qu'il a eue sur toute l'Eglise. Mais quelles furent les qualités de cet amour? c'est ce que nous devons considérer, et ce qui doit servir à votre édification. En deux mots, ce fut un amour humble, et ce fut un amour généreux. Amour humble, et par là opposé au zèle présomptueux de cet apôtre pour Jésus Christ dans le temps de sa passion. Amour généreux, et par là opposé à la faiblesse et à la lâcheté de cet apôtre lorsqu'il renouça Jésus-Christ. Or, dans l'une et dans l'autre de ces deux qualités, l'amour de saint Pierre doit être le modèle du nôtre. Appliquez-vous.

Ce fut un amour humble; car Jésus-Christ demandant à saint Pierre : M'aimez-vous plus que tous vos frères? Pierre ne lui répondit pas : Oui, Seigneur, je vous aime plus qu'eux; mais il se contenta de lui dire simplement : Je vous aime, n'osant pas se préférer, ni même se comparer à eux. Il ne dit pas même absolument à Jésus-Christ : Je vous aime; mais : Vous savez, Seigneur, que je vous aime; comme s'il eût voulu lui dire : C'est à vous, Seigneur, d'en juger; car vous êtes le scrutateur des cœurs. Peut-être me tromperais-je dans le jugement que je porterais du mien; peut-être me flatterais-je d'avoir pour vous plus d'amour que je n'en ai; peut-être présumerais-je de moi-même : mais vous en êtes le juge, et vous connaissez mes véritables sentiments. Aussi quand le Fils de Dieu

l'interrogea de la sorte, ce ne fut pas tant pour éprouver son amour, par comparaison avec les autres apôtres, que pour éprouver son humilité; car il n'ignorait pas que saint Pierre ne pouvait savoir quelles étaient les dispositions intérieures des apôtres et par conséquent qu'il ne pouvait pas dire : Je vous aime plus qu'eux. Mais ce divin Maître voulut que Pierre fît voir son humilité; et qu'au lieu de dire comme autrefois : Quand tous les autres ne vous aimeraient pas, je vous aimerais; il dit seulement : Je vous aime. Ah! chrétiens, sans l'humilité il n'y a point d'amour, ni de vraie charité, et si l'amour de Dieu était mêlé d'orgueil, il cesserait d'être amour de Dieu, et dégènerait dans un amour criminel de soi-même. C'est sur cette humilité que Jésus-Christ a établi la première de toutes les dignités; c'est sur ce fondement que doivent être établies toutes les vertus.

Cependant notre saint apôtre s'attrista et il s'affligea, voyant que Jésus-Christ lui demandait jusqu'à trois fois : M'aimez-vous? et pourquoi s'affligea-t-il? C'est, répond saint Chrysostome, qu'il commença à se défier de soi-même; c'est qu'il commença à douter si en effet il aimait autant Jésus-Christ qu'il prétendait l'aimer; c'est qu'il commença à craindre que Jésus-Christ ne vît dans le fond de son cœur quelque disposition contraire à l'amour sincère qu'il se flattait d'avoir pour cet Homme-Dieu. Il se souvint de la prédiction que le Sauveur du monde lui avait faite dans une autre rencontre, en lui disant : Vous me renoncerez jusqu'à trois fois, ce qui était arrivé malgré ses protestations et ses résolutions : et il craignit qu'il n'en arrivât ici de même, et que la demande du Fils de Dieu ne lui annonçât dans l'avenir une chute nouvelle, et aussi funeste que la première. Voilà ce qui l'attrista et ce qui l'affligea : car touché qu'il était de l'amour le plus solide pour Jésus-Christ, rien ne lui parut plus douloureux et plus affligeant que de n'être pas assuré de cet amour. N'aimer pas Jésus-Christ, c'est ce qu'il regarda comme le souverain mal, et le comble de tous les maux. Et d'être seulement soupçonné de n'aimer pas cet aimable Sauveur, ce fut pour lui un sujet de tristesse dont il se sentit presque accablé : *Contristatus Petrus* (Joan. 21). Ah! Seigneur, lui dit-il, ne m'affligez pas jusqu'à ce point, que de me laisser dans un tel doute. Je crois vous aimer, mais pour rendre mon amour plus certain, mettez-le à telle épreuve qu'il vous plaira. Le plus sensible témoignage de l'amour, c'est d'être prêt à mourir pour celui qu'on aime, je veux bien passer par cette épreuve; et déjà dans la préparation de mon cœur, je donne ma vie pour vous : *Et animam meam pro te ponam* (Joan. 13). Tirez-moi seulement, Seigneur, de cette cruelle incertitude où je suis, et du trouble où vous me jetez, en me demandant si je vous aime. La mort me serait mille fois plus douce, et je mourrais tranquille, si je pouvais compter que je vous aime, et que vous m'aimez.

Il n'était pas possible que Jésus-Christ, qui avait admiré l'humilité du centenier, et celle de la femme chananéenne, ne fût touché de l'humilité de son apôtre. Il exauça ses vœux; et pour lui marquer

combien il se tenait sûr de son amour, il le mit à la tête de tous les apôtres, il l'éleva au-dessus d'eux, il le distingua : tant il est vrai, chrétiens, que comme celui qui s'exalte lui-même, sera abaissé ; celui, au contraire, qui s'abaisse, sera exalté. Quand saint Pierre présuma de lui-même, et qu'il se crut assez fort pour résister à la tentation, Dieu permit qu'il succombât, afin de lui faire connaître sa faiblesse ; mais quand il s'humilia, et que, dans une sainte défiance de ses propres sentiments, il n'osa faire fonds sur son cœur, c'est alors que Dieu le plaça dans le plus haut rang, et que Jésus-Christ, par la plus éclatante distinction et sans nulle réserve, le fit dépositaire de ses droits et de sa puissance. Amour de saint Pierre, amour humble ; et de plus amour généreux, autre qualité bien remarquable.

Amour généreux, c'est-à-dire, amour fervent, amour patient, amour héroïque, opposé à l'amour lâche, à l'amour timide, à l'amour faible et languissant que cet apôtre avait fait paraître. Amour fervent : de quel feu et de quelle ardeur était animé cet apôtre, quand il prêchait Jésus-Christ, quand il rendait hautement témoignage à Jésus-Christ, quand il formait et qu'il exécutait tant de saintes entreprises pour Jésus-Christ. Amour patient : que ne dut point souffrir cet apôtre au milieu de tant d'ennemis qu'il eut à combattre, et de tant d'obstacles qu'il eut à surmonter pour la propagation de l'Evangile de Jésus-Christ, et pour l'affermissement de son Eglise ? ni les courses fréquentes, ni les longs voyages, ni les veilles continuelles, ni les misères, ni les persécutions, ni les prisons, jamais rien put-il lasser son zèle et le rebuter ! Amour héroïque, en vertu duquel cet apôtre eut le courage et la force de s'exposer à la plus cruelle et la plus honteuse mort ; vous me direz qu'il fut crucifié, et que la croix n'était plus un supplice ignominieux, puisque dans la personne de Jésus-Christ elle était plutôt devenue un sujet de gloire ; vous me direz que Jésus-Christ ayant subi lui-même ce genre de mort, les vrais disciples ne doivent plus le regarder comme un opprobre, mais comme un triomphe. J'en conviens ; mais c'est de là même que je tire une preuve incontestable de ma proposition ; car saint Pierre ne put envisager la croix comme le sujet de sa gloire, que parce qu'il aimait Jésus-Christ de l'amour le plus héroïque. Saint Pierre ne put désirer la croix, ne put soupirer après la croix, ne put aller chercher la croix, que parce qu'il fut transporté pour Jésus-Christ d'un amour sans bornes, et qu'il voulut lui en donner une marque, en lui rendant amour pour amour, sacrifice pour sacrifice. Saint Pierre ne put s'estimer heureux de mourir sur la croix comme Jésus-Christ, que parce que l'excès de son amour lui fit souhaiter d'être en tout semblable à cet Homme-Dieu, et même jusqu'à la mort et à la mort de la croix.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, c'est sur le modèle du prince des apôtres que nous devons tous nous former : car nous avons tous la même obligation d'aimer Dieu, et Jésus-Christ, Fils unique de Dieu, et Dieu lui-même. Or, notre amour pour Dieu, et pour le Fils de

Dieu, est-ce un amour généreux comme celui de saint Pierre; c'est-à-dire, est-ce un amour fervent? est-ce un amour patient? est-ce un amour héroïque? Prenez garde : est-ce un amour fervent? mais qu'avons-nous fait jusqu'à présent pour Dieu, et que faisons-nous? Peut-être appelons-nous amour de Dieu certains discours vagues et sans fruit : car telle est l'illusion ordinaire de s'en tenir à de spécieuses paroles qui ne coûtent rien, et qui, dans la pratique, ne vont à rien. Peut-être prenons-nous pour amour de Dieu, certains sentiments dont le cœur est quelquefois touché, mais sans effet. Autre erreur encore plus subtile et plus dangereuse : on compte pour beaucoup quelques mouvements affectueux dont l'âme se sent remuée et attendrie; mais si les œuvres manquent, si l'on mène une vie tranquille et oisive, si, dès qu'il faut agir, qu'il faut prier, qu'il faut soulager les pauvres, qu'il faut visiter les hôpitaux, les prisons, qu'il faut vaquer aux exercices de la religion, on devient lâche et paresseux, que servent alors les plus beaux sentiments, et de quel prix peuvent-ils être devant Dieu? Est-ce un amour patient? mais qu'avons-nous souffert jusqu'à présent pour Dieu, et que voulons-nous souffrir? une faible violence qu'il y a à se faire, une légère contradiction qu'il y a à soutenir, n'est-ce pas assez pour déconcerter toute notre piété, et pour éteindre tout le feu de ce prétendu amour de Dieu, qui paraissait à certaines heures si vif et si animé? On suit Jésus-Christ jusqu'à la cène, mais on l'abandonne au Calvaire; on aime Dieu, ou l'on croit l'aimer, et cependant on ne voudrait pas se gêner pour lui dans la moindre rencontre, se refuser pour lui le moindre plaisir, sacrifier pour lui le moindre intérêt. Est-ce un amour héroïque? car il doit être tel pour être un véritable amour de Dieu; et s'il n'est pas assez fort, assez efficace pour me disposer à verser mon sang en certaines occasions, et à donner ma vie pour Dieu, ce n'est plus un amour de Dieu. Or, de bonne foi, mes chers auditeurs, peut-on penser que nous soyons dans une pareille disposition, quand on nous voit céder si aisément aux premiers obstacles qui se présentent, et nous rendre, lorsqu'il est question du service de notre Dieu, à des difficultés que nous surmontons tous les jours pour le monde? Si donc Jésus-Christ nous faisait aujourd'hui la même demande qu'il fit à saint Pierre, *Amas me?* M'aimez-vous? pourrions-nous lui répondre : Oui, Seigneur, je vous aime, et vous le savez : *Domine tu scis, quia amo te* (Joan. 21). Si nous osions le dire, nos œuvres ne nous démentiraient-elles pas? Cependant sans l'amour de Dieu et de Jésus Christ, Homme-Dieu et notre espérance, que pouvons-nous être autre chose devant Dieu que des anathèmes et des sujets de malédictions? Ah! chrétiens, ranimons dans nos cœurs ce saint amour; et si nous ne l'avons pas, ne cessons point de le demander à Dieu. Servons-nous de notre foi pour l'exciter davantage et pour le rendre plus ardent; et par un heureux retour, cette charité divine servira à vivifier notre foi et à la rendre plus agissante. Pour l'un et pour l'autre, employons auprès de Dieu l'intercession du glorieux Apôtre dont nous solennisons la

fête : c'est le patron de tous les fidèles, puisqu'il est le chef de toute l'Eglise ; et c'est en particulier le vôtre dans cette église, où il est spécialement honoré. En lui adressant nos prières, travaillons à imiter ses vertus, pour avoir part à sa gloire dans l'éternité bienheureuse que je vous souhaite, etc.

AUTRE SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT PIERRE.



Sur l'obéissance à l'Eglise.

Et ego dico tibi, quia tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam, et portæ inferi non prævalebunt adversus eam.

Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elles.

(S. MATH., ch. 16.)

Ce sont, en peu de paroles, deux grands éloges tout à la fois prononcés par la bouche de Jésus-Christ ; l'un, en faveur de saint Pierre, le prince des apôtres, dont nous célébrons aujourd'hui la fête ; et l'autre en faveur de l'Eglise. Saint Pierre est le fondement sur qui l'Eglise a été bâtie et sur qui elle subsiste : voilà l'abrégé de toutes ses grandeurs. L'Eglise est un édifice spirituel, dont la solidité et la fermeté est à l'épreuve de tous les efforts de l'enfer : voilà tout ce qui se peut dire de plus avantageux et de plus glorieux pour elle. Jésus-Christ ne sépare point ces deux choses, parce que ces deux choses sont renfermées l'une dans l'autre. La gloire de saint Pierre vient de ce que l'Eglise est fondée sur lui, et la force de l'Eglise vient de ce qu'elle est fondée sur saint Pierre ; c'est l'Eglise qui honore saint Pierre, et c'est saint Pierre qui soutient l'Eglise : car, encore une fois, chrétiens, voilà proprement le mystère de ces paroles du Fils de Dieu, que j'ai prises pour mon texte : *Tu es Petrus, et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam*. Ce serait trop entreprendre, que d'embrasser ces deux sujets dans un seul discours ; ainsi je me borne à vous parler de l'Eglise, et en particulier de l'obéissance que nous lui devons : matière d'une extrême conséquence, et l'une des plus importantes qu'un prédicateur puisse traiter dans la chaire. Car l'Eglise, chrétiens, est l'épouse de Jésus-Christ, et Jésus-Christ veut que son épouse soit écoutée, qu'elle soit obéie, et qu'on ait recours à elle comme à l'oracle ; c'est cette Sion d'où sort la loi, et cette Jérusalem d'où la parole de Dieu est annoncée. Marie même, toute mère de Dieu qu'elle était, s'est glorifiée de ce titre de fille de l'Eglise. Avant que d'expliquer mon dessein, adressons-nous à cette vierge si fidèle, et disons-lui : *Ave, Maria*.

Pour entrer dans le dessein de ce discours, je trouve que l'Eglise exerce envers les fidèles deux fonctions différentes; elle les instruit et elle les gouverne : elle les instruit par les vérités qu'elle leur propose, et elle les gouverne par les commandements qu'elle leur fait : elle les instruit en leur apprenant ce qu'elle a appris elle-même du Fils de Dieu, son époux, et elle les gouverne en leur prescrivant des lois. Le Sauveur des hommes lui a donc donné deux sortes de pouvoirs; l'un d'enseigner de sa part, et l'autre de commander; l'un pour nous dire : Croyez ceci, et l'autre pour nous dire : Faites cela. Or, sur ces deux pouvoirs qui conviennent à l'Eglise, je fonde l'obligation de deux sortes d'obéissances qui lui sont dues, dont la première est une obéissance de l'esprit, et la seconde une obéissance du cœur. Nous lui devons l'obéissance de l'esprit, parce qu'elle nous propose les vérités de la foi : c'est le premier point; et nous lui devons l'obéissance du cœur, parce qu'elle nous impose des lois et des préceptes pour le règlement de notre vie; c'est le second point. Parce qu'elle a droit de nous dire : Croyez ceci, Dieu nous oblige d'avoir pour elle une parfaite soumission d'esprit; et parce qu'elle a droit de nous dire : Faites cela, Dieu veut que nous lui obéissions avec une entière soumission de cœur. Plût au ciel, mes chers auditeurs, que nous fussions bien persuadés de ces deux devoirs! je dis persuadés dans la pratique : car dans la spéculation, nous n'en doutons pas, et nous sommes trop catholiques pour former là-dessus quelque difficulté. Mais je voudrais sur cela même que nous eussions dans toute notre conduite un zèle proportionné aux lumières que Dieu nous a données. Car voici en deux mots toute la perfection d'un homme chrétien, en qualité d'enfant de l'Eglise : d'avoir un esprit docile et soumis pour tout ce que l'Eglise nous enseigne, et d'avoir une volonté prompte et agissante pour tout ce que l'Eglise nous ordonne : c'est à quoi je vais vous exciter, et ce qui fera tout le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Tel est, chrétiens, l'ordre de la Providence, et il faut que nous convenions que la raison même le demandait ainsi : c'est à l'Eglise de nous proposer les vérités de la foi, et c'est à nous de les recevoir et de nous y soumettre. Pourquoi cette dépendance où nous sommes de l'Eglise, quand il s'agit de la foi divine? parce que Dieu, dit saint Cyprien, a établi l'Eglise pour être la dépositaire, l'organe, et, s'il est besoin, l'interprète des vérités qu'il nous a révélées : la dépositaire, pour nous les conserver; l'organe, pour nous les annoncer; et, quand il est nécessaire, l'interprète, pour nous les expliquer. Or reconnaître dans l'Eglise ces trois qualités, comme nous les reconnaissons, et acquiescer ensuite avec docilité et soumission d'esprit, à ce qu'elle nous propose comme révélé de Dieu, c'est ce que j'appelle

rendre à l'Eglise l'obéissance la plus parfaite dont nous soyons capables, qui est l'obéissance de l'entendement.

Je sais, mes chers auditeurs (ne perdez pas, s'il vous plait, cette remarque), je sais qu'à parler proprement et exactement, la parole de l'Eglise n'est point la parole de Dieu; mais je dis que c'est à l'Eglise de nous mettre en main ce précieux dépôt de la parole de Dieu; je dis que c'est à l'Eglise de nous déterminer en quel sens il faut entendre cette parole de Dieu, parce qu'il n'est pas juste qu'un particulier s'en fasse l'arbitre, beaucoup moins que des choses aussi importantes et aussi essentielles que celles-là, dépendent, sans distinction, du discernement d'un chacun et de son jugement. N'entrez-vous pas déjà dans ma pensée? Et parce que nous n'avons que deux sources de la parole de Dieu, ou de la révélation de Dieu; l'une qui est l'Ecriture, et l'autre la Tradition, je dis que c'est à l'Eglise de nous garantir premièrement, et puis de nous expliquer l'Ecriture; je dis que c'est à l'Eglise de nous rendre témoignage et de nous assurer de la Tradition; je dis qu'elle a pour cela un pouvoir et une autorité qu'elle a reçue du Fils de Dieu, et que ce pouvoir n'a été donné qu'à elle. Or l'Eglise ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de lui obéir; et puisque ce pouvoir n'a été donné qu'à elle, c'est à elle, et non point à d'autres, que nous devons nous attacher; à elle singulièrement et uniquement que nous devons nous soumettre en tout ce qui regarde l'exercice de ce pouvoir, c'est-à-dire, dans les contestations qui peuvent naître sur les matières de la foi, dans les doutes particuliers que nous formons quelquefois, et dont notre raison est troublée, sur certains points de religion; dans les difficultés qui se présentent, et qui sont même inévitables, ou sur l'obscurité de la Tradition, ou sur l'intelligence de l'Ecriture; de sorte qu'en tout cela l'Eglise soit notre oracle, et que sa décision nous serve de règle, mais de règle absolue et souveraine, parce que c'est elle, selon l'apôtre, qui est la colonne et le soutien de la vérité : *Columna et firmamentum veritatis* (1. Tim. 3). Voilà ce que je dis, chrétiens, et ce que je prétends, avec saint Jérôme, être le grand principe de sagesse pour tout homme qui veut vivre dans la possession d'une foi tranquille et paisible; disons mieux, d'une foi solide et prudente, puisque c'est ainsi que les premiers hommes du christianisme l'ont toujours entendu et l'ont toujours pratiqué.

De là vient que saint Augustin, qui, sans contredit, fut l'esprit du monde le plus éclairé, et qui eût pu, avec plus de droit, juger des choses par ses propres lumières, protestait hautement qu'il n'aurait pas même cru à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y eût engagé : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesie commoveret auctoritas* (August.). Parole qui, mille fois, a confondu l'orgueil de l'hérésie, et qui, de nos jours, a servi de puissant motif à la conversion d'une infinité d'âmes élues, que Dieu a tirées du schisme et de l'erreur, pour faire paraître en elles les richesses de sa miséricorde et de sa grâce. Non pas, dit le savant Guillaume de Paris, que saint Augustin n'eût

pour l'Evangile tout le respect et toute la vénération nécessaires ; mais parce que cet incomparable docteur était convaincu qu'il n'y avait point d'autre Evangile dans l'Eglise de Dieu, que celui dont l'Eglise de Dieu nous répondait, et dont nous pouvions être sûrs, comme l'ayant reçu par elle. C'est pour cela qu'il ne déférait à l'Evangile, qu'à proportion de sa déférence pour l'Eglise même : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas*. Et il avait raison. Car sans ce témoignage de l'Eglise, qui m'a dit que ce livre que je reconnais, et que j'appelle l'Evangile, est en effet l'Evangile de Jésus-Christ? Qui m'a dit que la version que je lis, et qui, sous le nom de Valgate, passe aujourd'hui pour authentique, est une version pure et conforme au texte original? Qui m'a dit qu'en mille endroits où le sens en paraît obscur, il doit être entendu d'une façon, et non pas d'une autre? Combien de libertins et de mondains ont abusé de l'Evangile, le prenant, tout divin qu'il est, dans des sens erronés et extravagants? combien d'hérésiarques et de novateurs l'ont corrompu, jusqu'à s'en faire eux-mêmes un sujet de ruine, après en avoir fait aux autres un sujet de division et de scandale? combien d'imposteurs et de fourbes, dès la naissance même du christianisme, ont débité de faux Evangiles, qu'ils ont supposés pour vrais; et combien de versions du vrai, non-seulement infidèles, mais empoisonnées, le siècle de Luther et de Calvin a-t-il répandues dans le monde? N'est-ce pas l'Evangile mal interprété, mal expliqué, mal traduit, qui a engendré toutes les sectes? s'est-il jamais élevé une hérésie qui n'ait prétendu avoir l'Evangile pour soi? Moi donc qui n'ai été contemporain, ni de Jésus-Christ, ni des évangélistes, et à qui cet Homme-Dieu n'a pas immédiatement parlé, en sorte que j'en puisse juger par ce que j'ai ouï, ou par ce que j'ai vu, comment me conduirais-je? M'en rapporterai-je à mes lumières, à mes conjectures? j'aurai donc plus de présomption que saint Augustin, qui n'a pas voulu s'en rapporter aux siennes. En consulterai-je un plus habile et plus intelligent que moi? il faudra donc qu'il le soit plus que saint Augustin même, et c'est ce que je ne trouverai pas. M'en tiendrai-je à l'incertitude? il n'y aura donc plus pour moi d'Evangile, puisqu'en fait d'Evangile même, je n'aurai plus rien d'assuré sur quoi je puisse faire fonds. Le seul parti qui me reste, mais qui seul me met à couvert de tous ces inconvénients, c'est que je m'adresse à l'Eglise, à qui ce trésor de l'Evangile fut confié par Jésus-Christ, et pour laquelle le Fils unique de Dieu a demandé que la foi ne manquât jamais: que j'aie, dis-je, recours à elle, et qu'à l'exemple de saint Augustin, je l'écoute, parce qu'elle est spécialement inspirée du Saint-Esprit, et qu'elle a un don d'infailibilité que Dieu lui a promis, et qu'il n'a promis à nul autre: or, cette nécessité où je suis réduit de recourir à l'Eglise et de l'écouter, est la preuve invincible de l'obéissance et de la soumission d'esprit que je lui dois; et c'est ce que S. Augustin m'a fait comprendre par cette maxime : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas*.

Maxime de saint Augustin, sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. La paix, puisque sans cela les contestations y seraient éternelles : je dis les contestations sur l'Ecriture et sur le sens de l'Ecriture ; l'Ecriture toute seule ne les finissant pas, au contraire, en étant elle-même le sujet ; et n'y ayant plus d'ailleurs d'autorité à laquelle on fût obligé de se soumettre, plus de tribunal dont on n'appelât, plus de jugement qu'on ne fût en droit de rejeter, plus de résolution à laquelle on dût s'arrêter. L'unité de la doctrine, puisque l'Ecriture, expliquée non plus par l'Eglise, mais selon l'esprit intérieur et particulier d'un chacun, pourrait produire autant de sectes et autant de religions qu'il y aurait d'hommes dans le monde : car vous savez, mes frères, si ce que je dis n'est pas ce que l'expérience nous apprend, et vous n'avez qu'à voir l'état où en est aujourd'hui le christianisme, par la multiplicité des sociétés qui le partagent, ou, pour mieux dire, qui le déchirent et qui le défigurent, pour juger si l'Ecriture, expliquée selon cet esprit particulier, est un moyen propre à conserver l'unité de la foi ; et si, pour maintenir cette unité, ou pour la rétablir, il n'en faut pas enfin revenir à l'Ecriture expliquée par l'Eglise. L'humilité de l'esprit, puisqu'il n'y aurait point de chrétien, quelque simple et quelque ignorant qu'il fût, qui n'eût droit de croire que l'Ecriture, expliquée par lui, serait une règle plus infailible que l'Ecriture expliquée par l'Eglise, et qu'il pourrait seul, mieux entendre l'Ecriture que ne l'entend toute l'Eglise : proposition qui vous surprend et qui vous fait peut-être horreur ; mais que les protestants les plus habiles ont soutenue et soutiennent encore conséquemment à leurs principes. L'ordre, puisqu'il n'y aurait plus dans le monde chrétien ni subordination, ni dépendance, que le dépôt de la science de l'Ecriture n'appartiendrait plus aux pasteurs, que ce ne serait plus de leur bouche, comme disait le Seigneur, qu'il faudrait recevoir la connaissance de la loi ; et que chacun, sans caractère, sans titre, sans distinction, s'en faisant le juge, l'Eglise de Dieu ne serait plus qu'une Babylone.

Maxime de saint Augustin si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a enfin reconnu la nécessité ; et par une Providence singulière, oubliant ou abandonnant ses propres principes, elle s'est vue obligée et comme forcée de pratiquer ce qu'elle avait condamné. Car qu'ont fait les ministres et les pasteurs de l'Eglise protestante, quand il s'est élevé parmi eux des contestations dangereuses et des divisions sur le sujet de la parole de Dieu ? Ont-ils permis à toute personne de s'en tenir à la parole de Dieu, expliquée indépendamment de leur Eglise ; et n'ont-ils pas exigé de leurs disciples, que renonçant à tout esprit particulier, ils reçussent cette parole de Dieu expliquée dans le sens et de la manière que leur Eglise leur proposait ? Persuadés que, pour maintenir leur Eglise, il fallait un jugement définitif, ne se sont-ils pas soumis à celui du synode national ? n'ont-ils pas fait pour cela un serment solennel, par lequel ils s'y

engageaient devant Dieu, et n'ont-ils pas ensuite prétendu pouvoir excommunier ceux qui refuseraient de se conformer à cette règle? Quand ils en ont trouvé d'opiniâtres et de résolus à suivre la parole de Dieu expliquée par eux-mêmes, plutôt que la même parole expliquée par leur Eglise, ne les ont-ils pas traités de schismatiques? ne leur ont-ils pas dit anathème, et ne les ont-ils pas retranchés de leur société, qu'ils soutenaient être l'Eglise de Dieu? conduite que je défie l'Eglise protestante de concilier jamais avec sa confession de foi. Car si, comme elle le prétendait, la règle de la foi était la parole de Dieu toute seule, expliquée selon l'esprit intérieur et sans aucune dépendance du jugement de l'Eglise, en quoi avaient manqué ces malheureux qu'elle punissait si rigoureusement? de quoi les accusait-on, et quel crime leur imputait-on? qu'avaient-ils fait que ce que leur confession de foi, non-seulement leur permettait de faire, mais les obligeait à faire? par où s'étaient-ils attiré l'excommunication et la censure, et que pouvait-on leur reprocher, sinon de s'en être tenus précisément à ce qu'on leur avait enseigné?

Maxime de saint Augustin, qui présuppose l'infailibilité de l'Eglise. Et a-t-on pu jamais douter que l'Eglise de Jésus-Christ ne fût et ne dût être infailible? Oui, mes frères, on en a douté : et qui? l'Eglise protestante. Non-seulement elle en a douté, mais elle a cru positivement, jusqu'à en faire un article de sa confession de foi, que la vraie Eglise de Jésus-Christ n'avait point ce don d'infailibilité; qu'elle était sujette à l'erreur, qu'elle pouvait tomber en ruine, qu'elle y était en effet tombée; que n'étant qu'une assemblée d'hommes, quoique vraie Eglise d'ailleurs, elle pouvait errer dans la foi. Ainsi l'Eglise protestante le tient encore aujourd'hui : or par là, mes frères, permettez-moi de vous le dire pour votre instruction et pour votre consolation, par là elle reconnaît deux choses; l'une, qu'elle pouvait donc vous tromper, et se tromper elle-même, quand elle vous séparait de nous (car je parle à vous qui en avez été séparés); l'autre, qu'il est donc évident qu'elle n'est point cette vraie Eglise dont saint Augustin disait : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesix commoveret auctoritas*. Car toute Eglise qui avoue qu'elle s'est pu tromper et qu'elle a pu tromper les autres; toute Eglise qui dit à ses enfants : Ne vous fiez pas absolument à moi, j'ai pu vous séduire, en vous donnant pour Ecriture ce qui ne l'est pas, et pour le vrai sens de l'Ecriture, ce qui est le faux; toute Eglise qui tient ce langage, n'est point celle dont l'Ecriture nous donne l'idée, n'est point celle que saint Augustin avait en vue, et sans l'autorité de laquelle il n'aurait point cru à l'Evangile même; toute Eglise qui confesse qu'elle peut être le soutien de l'erreur, confesse qu'elle n'est plus le soutien de la vérité. Or l'Eglise protestante avoue tout cela, et elle ne peut pas se plaindre de la peinture que je fais ici d'elle, puisque c'est d'elle-même que je la tire, et que tout cela, en termes exprès, est le fond de sa doctrine et de sa créance. Ceux qui en sont instruits, savent que je n'y ajoute rien; et Dieu, témoin de ma sincérité, sait combien j'aurais en horreur le

moindre déguisement, surtout dans un point de cette importance. Si j'ai altéré les choses en les rapportant, confondez-moi; mais si j'ai dit la vérité, bénissez Dieu de vous avoir fait comprendre ce que peut-être vous n'aviez jamais compris; et dites désormais comme nous, après saint Augustin : *Evangelio non crederem, nisi me Ecclesiæ commoveret auctoritas*.

Aussi saint Grégoire pape, parlant des quatre premiers conciles qui avaient représenté l'Eglise universelle, disait, sans crainte d'exagérer, qu'il les révérait comme les quatre livres de l'Evangile; c'est l'expression dont il se servait : *Sicut sancti Evangelii quatuor libros, sic quatuor concilia suscipere ac venerari me fateor* (Greg.). Non pas qu'il crût que les décisions de ces quatre premiers conciles fussent de nouvelles révélations que Dieu eût faites à son Eglise, il était trop instruit pour l'entendre de la sorte; mais parce qu'il était persuadé que l'Eglise, dans ces premiers conciles, reconnus et tenus pour œcuméniques, avait éclairci et développé aux fidèles des révélations de Dieu, qui jusqu'alors ne leur avaient pas été à tous si distinctement connues, bien qu'elles fussent en substance comprises dans l'Evangile et dans les livres sacrés. Quoi qu'il en soit, chrétiens, je dis de cette obéissance et de cette soumission d'esprit dont nous sommes redevables à l'Eglise, quatre choses capables, ce me semble, de nous toucher, pour peu que nous ayons d'attachement à la vraie religion. Ceci mérite vos réflexions.

Car premièrement, nous devons faire état que cette obéissance à l'Eglise, quand il s'agit des vérités de la foi, est proprement ce qui nous unit à elle, ce qui nous fait membres de son corps, ce qui nous anime de son esprit, et en vertu de quoi nous pouvons nous glorifier d'être ses légitimes enfants. Et voici la preuve qu'en rapporte le docteur angélique saint Thomas : Parce qu'il est certain, dit-il, que nous ne sommes incorporés à l'Eglise que par la foi : or il ne peut y avoir de foi, sans cette obéissance dont il est ici question. Et en effet, pour croire, il faut se soumettre, non-seulement à la parole et à la révélation de Dieu (prenez garde, s'il vous plait), mais à toutes les règles par où cette parole et cette révélation de Dieu nous est appliquée. Or quelle est la règle vivante qui nous l'applique? c'est l'Eglise. Otez donc cette obéissance à l'Eglise dans les points de la foi, dès-là nous faisons avec elle comme une espèce de divorce; dès-là elle cesse d'être notre mère, et dès-là nous cessons d'être ses enfants. Quelque mérite que nous eussions d'ailleurs, quelque sainteté qui parût en nous, quelque abondance de lumière que Dieu nous eût communiquée, fussions-nous inspirés comme les prophètes, et éclairés comme les anges, dès que nous n'avons pas cette soumission de l'esprit que requiert l'Eglise dans ceux qui lui appartiennent, nous cessons de lui appartenir. Et c'est, chrétienne compagnie, le sort malheureux que les Pères ont si souvent déploré dans de grands hommes, qui s'étaient là-dessus oubliés eux-mêmes, et dont les chutes, comme nous savons, ont été aussi terribles qu'éclatantes. C'est ce que saint Jérôme

déplorait dans Tertullien, l'un des plus rares génies qu'il y ait eus jamais, mais dont la mémoire sera éternellement flétrie, pour n'avoir pas su captiver son esprit, et le réduire en servitude. Vous m'opposez, disait saint Jérôme, le sentiment de Tertullien, contraire à ce que nous croyons; et moi je vous réponds avec douleur, que Tertullien, pour n'avoir pas soumis ses sentiments aux sentiments de l'Eglise, n'est pas un homme de l'Eglise, et que l'Eglise ne le compte point au nombre des siens : *De Tertulliano nihil ampliùs dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse* (Hieron). Censure plus rigoureuse mille fois et plus infamante que je ne puis vous l'exprimer : n'être plus sujet, n'être plus enfant, n'être plus membre de l'Eglise. Or c'est à quoi l'esprit d'orgueil et son obstination l'avaient réduit. Mais Tertullien, me direz-vous, passait pour être l'oracle de son siècle; c'était un prodige de science, et quand saint Cyprien parlait de lui, il ne dédaignait pas de l'appeler son maître et son docteur : *Da magistrum*. Il est vrai, chrétiens; mais avec cela Tertullien n'était plus censé de l'Eglise, et il aurait mieux valu pour lui qu'il eût été un humble disciple de l'Eglise, que d'être le maître de saint Cyprien, et le maître de tous les maîtres de la terre. *De Tertulliano nihil ampliùs dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse*. Mais il avait un zèle extrême pour la réformation des mœurs; il était austère dans sa vie, ennemi déclaré des relâchements, et jamais personne ne porta plus hautement que lui la sévérité de l'Evangile : j'en conviens avec saint Jérôme; mais malgré tout cela, il était réprouvé de l'Eglise; car on peut être réprouvé de l'Eglise, et être tout cela; et tout cela même, par l'abus que l'on en peut faire, peut contribuer à cette réprobation; et c'est ce qui est arrivé à Tertullien, puisqu'il est évident que l'austérité de sa morale, poussée jusqu'à l'erreur, et soutenue au préjudice de l'obéissance qu'il devait à l'Eglise, est ce qui l'en a séparé, et qui l'a fait tomber dans l'hérésie : *De Tertulliano nihil ampliùs dico, nisi Ecclesiæ hominem non fuisse*. Or, quel égarement, chrétiens, ou plutôt quel abandon de Dieu, de s'exposer à perdre cette glorieuse qualité d'enfant de l'Eglise, pour ne vouloir pas s'assujettir à cet aimable joug qu'elle nous impose, et que notre propre intérêt nous engage à embrasser? Cependant voilà le désordre de l'esprit humain, toujours contraire à son bonheur aussi bien qu'à ses devoirs; et c'est la tentation dangereuse dont l'humilité seule de la foi peut nous garantir.

Secondement, il nous servirait de peu que nous fussions extérieurement dans le corps de l'Eglise, et que nous eussions en apparence toutes les marques de sa communion, si cet esprit d'obéissance et de docilité venait à nous manquer : pourquoi? parce que l'extérieur de la profession et du culte n'est point dans le fond ce qui nous lie à l'Eglise, ni ce qui nous fait enfants de l'Eglise. Ce qui nous lie à l'Eglise, c'est l'intérieure disposition d'un esprit soumis à tout ce qu'elle nous enseigne, et à tout ce que l'Esprit de Dieu veut nous enseigner par elle. J'aurais donc beau faire au dehors ce que font les enfants de l'Eglise, c'est-à-dire, participer aux sacrements de l'Eglise,

assister au sacrifice de la messe, entrer dans tous les exercices de piété qui se pratiquent dans l'Eglise; si je n'avais cette soumission intérieure, qui est la partie principale et substantielle de ma religion, il est toujours hors de doute que je serais, au moins devant Dieu, retranché du corps de l'Eglise, et que je n'aurais plus la foi. Et c'est ce que saint Augustin observait si bien dans la conduite de certains donatistes déguisés, qui, sages et prudents selon le monde, mais schismatiques dans le cœur, affectaient de paraître unis à la société des fidèles, tandis que les autres, plus violents et plus passionnés, s'en tenaient séparés ouvertement. Car ne vous y trompez pas, mes frères, disait saint Augustin, soit que ces ennemis de la charité et de la paix aient levé le masque, soit qu'ils soient cachés parmi nous, ce sont également de faux chrétiens, et même des antechrists! C'est ainsi qu'il les appelait, n'estimant pas que ce terme fût trop fort pour des hommes qui troublaient l'unité, et qui jetaient dans la confusion l'Evangile de Jésus-Christ : *Hujus charitatis inimici, sive apertè foris sunt, sive intus esse videntur, pseudo-Christiani sunt et antichristi* (August.). Mais ce n'est pas tout; un chrétien de ce caractère était-il alors du corps de l'Eglise? il en était, répond saint Augustin, et il n'en était pas. Il en était en apparence et aux yeux des hommes, et il n'en était pas devant Dieu, ni en vérité; il en était à l'extérieur, parce qu'il semblait se conformer à la créance de l'Eglise; mais il n'en était pas réellement, parce qu'il ne s'y conformait pas selon l'esprit. Il suffirait donc, pour n'être plus, selon Dieu, du corps de l'Eglise, d'avoir cette opposition volontaire, quoique secrète, aux vérités qu'elle nous propose? oui, mes chers auditeurs, et c'est ce qui me fait trembler pour je ne sais combien d'esprits prétendus forts, qui, sans y penser, et même sans en être touchés, sont aujourd'hui dans ce désordre. S'ils savaient que cela seul peut aller jusqu'à détruire en eux l'habitude de la foi, et qu'étant tels, ils ne sont plus les membres vivants de l'Eglise, peut-être gémeraient-ils et peut-être auraient-ils horreur de leur état. N'était-il pas du zèle que Dieu m'inspire pour leur salut, de leur en faire voir la conséquence?

En troisième lieu, c'est cet attachement à l'Eglise, en matière de foi, qui de tout temps a été la pierre de touche par où l'on a éprouvé les vrais fidèles, et la marque essentielle et infaillible qui les a distingués. Car voilà le sens de cette parole si étonnante de l'Apôtre, qu'il fallait qu'il y eût des hérésies; *Oportet hæreses esse* (I. Cor. 11); pourquoi? afin qu'on découvrit par là ceux qui étaient solidement à Dieu; comme dans un royaume (c'est l'excellente comparaison qu'ajoute saint Jérôme sur ce passage), les factions et les guerres civiles servent à éprouver et à faire discerner les vrais sujets : *Oportet hæreses esse, ut qui probati sunt, manifesti fiant in vobis*. Mais n'était-ce pas assez que les vrais fidèles fussent reconnus de Dieu; et ce discernement qui s'en fait par l'hérésie, était-ce une chose si importante, que pour cela même l'hérésie fût nécessaire? oui, mes frères, dit saint Paul, elle était nécessaire pour cela : c'est-à-dire, que Dieu ne

se contente pas d'être sûr de votre foi, mais qu'il veut que l'Eglise en reçoive des témoignages. Or, elle ne reçoit jamais un témoignage plus authentique de notre foi, que lorsque détestant toute erreur, nous nous attachons à elle, et qu'au lieu de nous laisser corrompre par la vanité, par la curiosité, par la nouveauté, nous tenons ferme pour la vérité dont elle nous a mis en possession. C'est de là que ces grands saints que nous appelons les Pères de l'Eglise, mais qui n'ont mérité d'en être les Pères que parce qu'ils en ont été les humbles enfants, se faisaient un point de conscience et de religion, un point de sagesse chrétienne, de s'attacher à l'Eglise dans toutes les révolutions et tous les troubles que la diversité des sectes produisait; et parce qu'ils considéraient l'Eglise romaine comme le chef de toutes les Eglises du monde, comme le centre de l'unité, comme celle où il fallait que les brèches de la foi fussent réparées selon les termes de saint Cyprien, aussi avaient-ils pour elle des sentiments si respectueux et un dévouement si parfait. Je vois, disait saint Jérôme, les agitations et les mouvements de l'arianisme, quoique foudroyé, et malgré les anathèmes de Nicée; je vois encore l'Eglise d'Orient divisée en trois partis contraires, celui de Méléce, celui de Paulin et celui de Vital. Chacun d'eux me sollicite et voudrait m'attirer à soi; et moi je leur dis : Si quelqu'un de vous est uni à la chaire de saint Pierre, je m'unis à lui : *Hic in tres partes scissâ Ecclesiâ, rapere quisque ad se festinat; et ego interim clamito, si quis cathedræ Petri jungitur, meus est* (Hyer.). Puis, s'adressant au pape Damase, à qui il écrivait : C'est à vous, lui disait-il, saint Père, et c'est à cette chaire de Pierre où vous êtes assis, que je veux m'associer dans ce différend : *Ego beatitudinî tuæ, id est, cathedræ Petri consocior* (Ibid.); car je sais que c'est sur cette pierre qu'est bâtie l'Eglise de Dieu; je sais que celui qui mange l'agneau hors de cette maison, est un profane; je sais que celui qui ne demeure pas dans cette arche, doit nécessairement périr au temps du déluge : or sachant cela, je serais prévaricateur si je me séparais de vous. Je ne connais point Méléce, je ne sais ce que c'est que Vital, je n'ai que faire de Paulin : *Non novi Vitalem, Meletium respuo, ignoro Paulinum* (Ibid.). Quiconque ne moissonne pas avec vous, dissipe au lieu de ramasser; et quiconque, en matière de créance et de foi, se détache de vous, n'est plus à Jésus-Christ : *Qui non colligit tecum, dispergit; et qui tuus non est, Christi non est* (Ibid.). C'est ainsi que parlait saint Jérôme, et c'est ainsi que doit parler tout homme chrétien qui est enfant de l'Eglise. Je n'ai que faire de celui-ci, ni de celui-là; je ne connais ni ceux-ci, ni ceux-là; je m'attache à l'Eglise, qui est ma règle, pour ne m'en départir jamais.

Il ne me suffit pas encore de parler ainsi; mais en quatrième et dernier lieu, il faut que notre conduite réponde à nos paroles, et qu'elle les soutienne. Car, comme remarque saint Bernard, il n'y a personne dans l'Eglise, quelque mal disposé qu'il soit à son égard, qui ne se flatte d'une prétendue soumission; de même qu'il n'y a point de

factieux et de rebelles dans un état, qui ne prétende avoir des intentions droites et défendre la bonne cause : langage spécieux, mais trompeur et faux. En effet, de dire qu'on est attaché à l'Eglise, et de se comporter comme les plus grands ennemis de l'Eglise ; de s'appeler enfants de l'Eglise, et de vouloir en même temps se faire les juges de l'Eglise ; de s'élever contre ses arrêts, de rejeter ses censures, de louer ce qu'elle réproûve, de soutenir avec opiniâtreté ce qu'elle condamne ; s'il y a un ouvrage qu'elle ait proscrit et frappé de ses anathèmes, de le lire impunément et sans scrupule ; s'il y a une doctrine qu'elle ait foudroyée, de l'appuyer, de la répandre, et d'y employer l'autorité, le crédit, les promesses, les menaces, tous les artifices que l'esprit d'erreur inspire : en vérité, mes chers auditeurs, n'est-ce pas se démentir soi-même ; et concevez-vous une contradiction plus sensible et plus évidente ? Pourquoi des discours si soumis, quand toutes les œuvres tendent à la sédition ; pourquoi se parer d'une obéissance imaginaire, quand on secoue réellement le joug et qu'on vit dans la révolte ?

Cependant, ne nous y trompons pas ; c'est par notre obéissance à l'Eglise en ce qui regarde la foi, que Dieu commencera le jugement d'un chrétien. Le premier article de l'examen rigoureux qu'il nous faudra subir, c'est celui-là. On nous demandera compte de notre foi ; et parce que la foi est inséparable de l'obéissance à l'Eglise, avant que d'entrer dans la discussion du reste, on nous obligera de répondre sur le devoir de cette obéissance ; si nous n'en avons pas eu la juste mesure, Dieu concluera dès-lors contre nous, et notre sort sera déjà décidé. Après cela nous aurons beau protester à Dieu que nous avons fait en son nom des œuvres édifiantes et saintes, des actions de piété, de charité, de zèle, de miséricorde envers les pauvres : *Domine, nonne in nomine tuo virtutes multas fecimus* (Matth. 7) ? Retirez-vous de moi, nous dira-t-il, je ne vous connais point : tout cela, pour être solide, devait être édifié sur le fondement de mon Eglise, et vous avez bâti sur le fondement du schisme et de l'erreur ; tout cela donc est perdu pour vous. En effet, chrétiens, hors de l'Eglise, je dis de l'Eglise dans le sens que je viens de vous l'expliquer, et selon lequel Dieu nous jugera, comme il n'y a point de salut, il n'y a point de bonnes œuvres. C'est pourquoi David promettant à Dieu de le glorifier, de l'exalter et de le louer, ajoutait toujours que ce serait dans l'Eglise, parce qu'il savait bien que hors de l'Eglise, Dieu ne se tient point honoré de nos louanges. Je vous rendrai, ô mon Dieu ! des actions de grâces, mais ce sera dans votre Eglise : *Confitebor tibi in Ecclesiâ magnâ* (Ps. 34) ; j'ai annoncé votre justice, mais je l'ai annoncé dans votre Eglise : *Annuntiavi justitiam tuam in Ecclesiâ magnâ* (Ps. 39) ; tout mon mérite, si j'en ai devant vous, ne peut être que dans votre Eglise : *Apud te laus mea in Ecclesiâ magnâ* (Ps. 21). Et il ne lui disait pas simplement, *in Ecclesiâ*, mais, comme remarque saint Augustin, *in Ecclesiâ magnâ*, c'est-à-dire, selon l'interprétation de ce Père, dans l'Eglise catholi-

que, qui est l'Eglise universelle, et la seule où Dieu agréé nos services.

Voilà, dis-je, par où nous serons jugés, et par où nous devons commencer à nous juger nous-mêmes; persuadés que c'est là le point de conduite sur lequel il est plus dangereux de nous aveugler et de nous licencier. Car telle est notre erreur, chrétiens, nous nous condamnons tous les jours sur je ne sais combien de chefs, résolus d'y apporter le remède et d'y mettre ordre, et nous laissons celui-ci, qui, sans contredit, est le plus essentiel. Nous nous piquons en d'autres choses d'être réguliers et sévères, et nous ne comptons pour rien de l'être en celle où Dieu veut que nous le soyons davantage, qui est l'humilité de la foi et la soumission à l'Eglise; nous louons la voie étroite de l'Evangile par rapport aux mœurs; mais par rapport à la créance, la voie la plus large et la plus spacieuse ne nous fait point de peur: et cela pourquoi? par la raison qu'en donne saint Augustin, parce que nous faisons consister la voie étroite de l'Evangile en ce qui nous plaît, et plus souvent dans les choses qui se trouvent conformes à notre idée et à notre inclination, qu'en celles d'où dépend notre perfection. Tel, en tout autre point où il s'agirait de former sa conscience, ne voudrait pas se risquer sur un sentiment probable, qui, en matière de religion et d'obéissance à l'Eglise, va hardiment au delà de toute probabilité. Toutefois, mes frères, dit saint Léon pape, le premier pas de la voie étroite du christianisme, est d'assujettir notre esprit, et de lui ôter cette présomptueuse liberté qu'il se donne de ne croire que ce qu'il veut et de vouloir juger de tout; c'est de le faire renoncer à ses sentiments, quand ils sont, en quelque sorte que ce soit, opposés à ceux de l'Eglise. Gagner cela sur soi, c'est ce que j'appelle la voie étroite pour deux sortes de personnes: pour les esprits éclairés, et pour ceux qui, ne l'étant pas, se flattent de l'être. Je ne dis pas que la voie étroite consiste en cela seul: à Dieu ne plaise; mais je soutiens qu'elle doit commencer par là, et que sans cela elle manque dans le principe. Je ne dis pas même qu'elle consiste en cela pour tout le monde, mais pour ceux qui abondent dans leur sens, et qui ont de la répugnance à se soumettre. Si Tertullien avait eu pour l'Eglise cette soumission, je dis, qu'en égard à lui, il eût pratiqué une morale plus sévère, qu'en observant tous les jeûnes des montanistes et tout ce qu'il y avait de plus rigoureux dans la discipline des novateurs: car étant par lui-même un esprit austère, toutes ces pénitences lui coûtaient peu; au lieu que cette soumission était le grand et l'héroïque sacrifice qu'il eût fait à Dieu de sa raison. Ah! mes chers auditeurs, combien de chrétiens seront réprouvés de Dieu par le seul défaut de la foi; et combien de réprouvés en qui la foi n'aura manqué, que par le défaut de docilité et d'obéissance à l'Eglise! Je sais ce qu'on dit quelquefois, que l'Eglise est gouvernée par des hommes, et que ces hommes qui la gouvernent peuvent avoir leurs passions et les ont en effet: prétexte le plus frivole et le plus vain; car je considère l'Eglise, ou sans

l'assistance du Saint-Esprit, ou avec cette assistance qui lui a été promise. Si c'est sans l'assistance de l'Esprit de Dieu que je me la figure, quelque exempt qu'elle fût alors de tout intérêt et de toute passion, je ne serais pas obligé de me soumettre à elle, de cette espèce de soumission intérieure et absolue qu'exige la foi. Mais si je la prends telle que je la dois toujours prendre, et telle qu'elle est toujours, je veux dire, comme assistée et inspirée de l'Esprit de vérité, toutes les passions et tous les intérêts des hommes n'empêchent pas que je ne lui doive une soumission entière de mon esprit : pourquoi ? parce qu'indépendamment des intérêts et des passions des hommes, Dieu, qui est l'infailibilité même, la conduit, et qu'en mille rencontres il fait servir nos passions et nos intérêts à l'accomplissement de ses desseins. Dès les premiers siècles du christianisme, les passions des hommes ont paru jusque dans l'Eglise ; et cependant les jugements de l'Eglise ont été reçus de tous les fidèles avec respect, toutes les erreurs ont été confondues, toutes les hérésies ont échoué. Les incrédules et les opiniâtres ont attribué ce succès à des causes humaines ; mais les sages et les vrais chrétiens ont en cela reconnu l'effet visible de cette fameuse prédiction de Jésus-Christ, que toutes les portes de l'enfer, et à plus forte raison toutes les passions des hommes, ne prévaudront jamais contre son Eglise : *Portæ inferi non prævalebunt adversus eam* (Matth. 16). Tel est notre bonheur de voguer pour ainsi dire dans un vaisseau où nous sommes assurés de ne faire jamais naufrage. Nous pouvons être assaillis des vents et exposés aux tempêtes ; mais il y a un guide qui dirige la barque de saint Pierre, et qui la préserve de tous les écueils. Confions-nous à ce divin conducteur, il ne peut nous égarer. Attachons-nous à l'Eglise qu'il anime, elle ne peut nous tromper. Soumettons-nous à elle, et rendons-lui non-seulement l'obéissance de l'esprit en croyant ce qu'elle nous enseigne, mais l'obéissance du cœur en pratiquant ce qu'elle nous ordonne : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Pour bien comprendre cet autre devoir à l'égard de l'Eglise, qui consiste dans l'obéissance du cœur et dans l'observation des lois qu'elle nous impose, écoutez, chrétiens, quatre propositions, dont la liaison m'a paru une espèce de preuve, à laquelle ni l'erreur, ni l'esprit de licence et d'indépendance qui règne dans le monde corrompu, n'opposeront jamais rien de solide. C'est assez que l'Eglise soit notre mère, pour conclure qu'elle a droit de nous commander : première proposition ; et c'est assez que nous soyons ses enfants, pour devoir être persuadés que ce qu'elle nous commande n'est pas seulement d'une police extérieure, mais d'une obligation étroite, qui lie nos consciences, et qui nous engage sous peine de péché : seconde proposition. Du moment que nous reconnaissons l'Eglise pour notre mère, nous ne pouvons plus violer les commandements qu'elle

nous fait, sans violer un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu : troisième proposition ; et la liberté , ou plutôt la témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, oubliant qu'elle est notre mère, ne procède souvent que d'un fonds de libertinage et d'un principe d'irréligion, peut-être plus dangereux pour nous que les péchés mêmes qui en naissent. Libertinage où nous nous flattons nous-mêmes, et que nous couvrons de mille prétextes ; mais prétextes que l'Eglise, quoique notre mère, ne favorisera jamais ; au contraire, qu'elle désavouera toujours, et autant qu'ils auront été la cause de nos relâchements et de nos désordres, qu'elle condamnera et qu'elle détestera : quatrième et dernière proposition. Appliquez-vous, chrétiens, je n'abuserai pas de votre patience.

Puisque l'Eglise est notre mère, elle a droit de nous commander ; cette conséquence est si naturelle, que le seul bon sens suffit pour y souscrire. Quand on disait aux hérésiarques du siècle passé, que l'Eglise, en qualité d'épouse du Fils de Dieu, était reine et souveraine ; que comme souveraine elle avait le pouvoir de faire des lois, et que tout homme chrétien devait sans exception et sans distinction y être soumis, cette idée de souveraineté les choquait, et leur inspirait un chagrin qui peu à peu dégénéra dans un esprit de révolte. Ils voulaient une Eglise ; mais une Eglise sujette, une Eglise sans autorité, une Eglise faible et impuissante ; et ils n'en pouvaient souffrir une qui eût un empire, je dis un empire spirituel, si étendu et si absolu. Ainsi Wiclef et Luther prétendirent-ils qu'il n'appartenait point à l'Eglise d'imposer des lois aux fidèles ; et que le pouvoir qu'elle s'en attribuait, était un pouvoir usurpé ; par où ils faisaient bien voir qu'ils étaient de la secte et du caractère de ces esprits pervers dont parlait l'apôtre saint Jude ; c'est-à-dire, de ces esprits déterminés à blasphémer et à maudire la domination même la plus légitime et la plus sainte : *Similiter et hi dominationem spernunt ; majestatem autem blasphemant* (Jud. 8). Mais enfin, tout ennemis qu'ils étaient de la domination de l'Eglise, ou, pour mieux dire, de sa puissance et de sa juridiction, quand on leur représentait que l'Eglise est la mère de tous les chrétiens, et qu'une mère a droit de commander à ses enfants, comme elle est obligée de les gouverner, ne pouvant nier le principe, ils se trouvaient embarrassés sur la conséquence ; et pressés de ce raisonnement qu'ils voulaient éluder, ils avaient recours à l'invective, déclamant contre les abus des pasteurs de l'Eglise et de ses ministres : comme si les désordres prétendus des ministres de l'Eglise eussent pu ôter à l'Eglise même l'autorité que Jésus-Christ lui a donnée ; comme si ce divin Maître, malgré les plus visibles dérèglements des scribes et des pharisiens, n'avait pas autorisé leur ministère par la loi qu'il établissait, de faire ce qu'ils ordonneraient, sans imiter leurs exemples ; comme si l'erreur la plus pernicieuse et la plus grossière n'était pas de faire dépendre la puissance d'ordonner et de commander, des qualités personnelles de ceux qui

en sont revêtus; comme si l'abus que peuvent faire les hommes de cette puissance, en détruisait le fond, qui est l'œuvre de Dieu, et de l'ordre de Dieu.

C'est néanmoins ce qu'ont avancé les partisans de l'hérésie. Mais permettez-moi de douter si la conduite de certains catholiques relâchés n'est pas en quelque sorte aussi injuste, et ne marque pas un aussi déplorable aveuglement. Ils ne nient pas la puissance spirituelle de l'Eglise; mais ils comptent pour rien d'en secouer le joug : ils laissent l'Eglise en possession de son sacerdoce royal; mais ils se rendent dans la pratique aussi indépendants d'elle, que ceux qui osent le lui disputer : ils ne contestent point que ces préceptes ne soient justes et légitimes; mais ils trouvent le moyen de s'en affranchir, pour peu qu'ils leur soient incommodes. Or lequel des deux est plus injurieux à l'Eglise, ou de ne pas reconnaître son pouvoir par une prévention d'esprit, ou, le reconnaissant, de ne s'y pas soumettre par une dépravation de cœur? Il est donc vrai que l'Eglise peut nous prescrire des lois et nous faire des commandements. Mais de quelle nature, ou de quelle force sont ces commandements de l'Eglise? je dis que ce sont des lois d'une obligation étroite et rigoureuse; seconde proposition. Calvin ne pouvait convenir qu'elles obligeassent sous peine de péché. Il ne comprenait pas, disait-il, qu'une loi humaine pût être la matière d'un crime devant Dieu : et plaise au ciel que parmi nous il n'y ait point d'âmes libertines infectées de la même erreur! Mais c'est ce qui doit nous étonner, qu'un homme aussi pénétrant que Calvin, pût bien comprendre comment la désobéissance d'un fils envers son père, le rend criminel aux yeux de Dieu, et qu'il ne pût concevoir comment la désobéissance d'un chrétien envers l'Eglise, qui est sa mère, le rend au jugement de Dieu même, prévaricateur. Car pourquoi l'Eglise qui nous a engendrés selon l'esprit, ne peut-elle pas sur nous ce que peuvent nos pères selon la chair? lui sommes-nous moins redevables? nous a-t-elle donné une naissance, une vie, une éducation moins estimable et moins précieuse? Quand il n'y aurait point d'autre fondement que celui-là pour justifier ce qui a passé de tout temps pour incontestable dans notre religion, savoir, que les préceptes de l'Eglise sont des liens de conscience qu'on ne peut rompre sans encourir l'indignation et la disgrâce de Dieu, ne serait-ce pas assez? Oui, mes chers auditeurs, ces préceptes, quoiqu'en eux-mêmes de droit humain et positif, vont jusqu'à l'offense divine et jusqu'à intéresser le salut. Ce sont pour nous des sources de grâce, quand nous les accomplissons; mais par un juste jugement et contre l'intention de l'Eglise même, ils se tournent pour nous en malédiction, quand nous y contrevenons; et il faut bien que cela soit ainsi, puisque Jésus-Christ dans l'Evangile veut qu'on tienne pour païen et pour publicain, celui qui n'obéit pas à l'Eglise : *Si autem Ecclesiam non audierit, sit tibi sicut ethnicus et publicanus* (Matth. 18). Car ce qui mérite qu'on nous regarde comme païens, doit être au moins un péché de la nature de ceux qui causent la mort à notre âme;

et ce qui nous met au rang des publicains, c'est-à-dire, des pécheurs publics, n'est point la simple transgression d'une loi civile et pénale. Il faut bien encore que cela soit ainsi, puisque le même Sauveur a donné le pouvoir à son Eglise de nous excommunier et de nous retrancher de son corps; lorsqu'avec opiniâtreté et par un esprit d'orgueil nous persistons à son égard dans la désobéissance, en violant ses préceptes impunément : car une punition aussi terrible que celle-là, ne suppose pas une faute légère; et ce retranchement du corps mystique de Jésus-Christ ne peut être pour le salut quelque chose d'indifférent.

En voulez-vous un témoignage, mais décisif? écoutez saint Augustin. Quand ce grand docteur parlait du jeûne commandé et déterminé par l'Eglise, comment s'en expliquait-il? en parlait-il comme d'une œuvre de surérogation pour les justes, ou comme d'un exercice volontaire de pénitence pour les pécheurs? non; il en parlait comme d'une loi à laquelle et les pécheurs, et les justes, sous peine d'être condamnés de Dieu, devaient également s'assujettir; il disait qu'autant qu'il était louable de jeûner dans les autres temps de l'année, autant était-il punissable de ne pas jeûner dans les temps consacrés à la pénitence publique de l'Eglise, et particulièrement dans celui qu'elle nous a ordonné de sanctifier par le jeûne solennel du carême; que d'observer d'autres jeûnes, ce pouvait être un remède et une vertu; mais que de manquer à celui-là, c'était un crime et un péché. Ce sont les termes dont il use : *In aliis quippe temporibus jejulare, aut remedium est aut præmium; in quadragesimâ non jejulare scelus est ac peccatum* (August.). La tradition du siècle de saint Augustin était donc que la loi du jeûne imposait aux chrétiens une obligation, non-seulement de police, mais de conscience; et que c'était aussi bien que la loi écrite, une matière de transgression et de péché.

Cependant, chrétiens, sans recourir à la Tradition, ni à l'Ecriture, je dois m'en tenir à cette supériorité naturelle que l'Eglise a sur moi. Elle est ma mère : donc je suis réprouvé de Dieu, si je ne lui obéis pas, quand elle exige de moi un culte raisonnable : or, en exige-t-elle jamais un autre; et dans les commandements qu'elle me fait, pour peu que j'aie le cœur docile, est-il rien que ma raison même ne doive hautement approuver? Elle m'oblige à assister aux divins mystères et au sacrifice de ma religion, à recevoir chaque année le sacrement institué pour être la nourriture de mon âme et le gage de mon salut, à ne m'en approcher qu'après m'y être disposé par une solide épreuve de moi-même, et par une confession exacte des désordres de ma vie, à garder des abstinences et des jeûnes qui peuvent me tenir lieu de satisfactions : or sont-ce là des choses où je puisse me plaindre que l'Eglise ait excédé la mesure de ce culte dont parlait saint Paul, en l'appelant : *Rationabile obsequium* (Rom. 12)? Qu'elle n'ait pas eu égard à ma faiblesse, qu'elle n'ait pas même consulté mes besoins et mon intérêt; en un mot, qu'elle

n'ait pas agi en mère prudente et zélée, conduite par l'Esprit de Dieu? Quand elle ne m'aurait pas fait des lois de tout cela, ne devrais-je pas me les faire moi-même? et ces lois, quand je les observe, m'étant aussi utiles et aussi salutaires que l'expérience me l'apprend, Dieu n'aura-t-il pas droit de me punir, si, par impiété ou par lâcheté, je ne les observe pas?

Mais enfin, me direz-vous, tout cela ne nous est commandé que par l'Eglise. Je l'avoue, chrétiens; mais prenez garde à ce que j'ai ajouté, et c'est la troisième proposition : savoir, qu'il est impossible de violer alors le commandement de l'Eglise, sans violer l'un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu; pourquoi? parce que le commandement de l'Eglise est toujours accompagné, ou, pour mieux dire, soutenu et autorisé du commandement de Dieu; et je ne dis pas seulement ceci de certains préceptes, qui, selon la remarque de saint Thomas, sont tout ensemble de droit ecclésiastique et de droit divin, tel qu'est, entre autres, le précepte de la communion : car il est bien évident que Jésus-Christ ayant établi la communion comme un moyen essentiellement nécessaire pour entretenir dans nous la vie de la grâce, et pour cela s'étant déclaré, que quiconque ne mangerait pas la chair du Fils de l'Homme, serait privé de cette vie qui fait les saints et les élus de Dieu : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* (Joan. 6); quand je participe au corps de Jésus-Christ et que j'accomplis le devoir chrétien par la communion pascale, je satisfais à deux préceptes, l'un de l'Eglise, l'autre du Sauveur; et au contraire, si je manquais à ce devoir, je serais coupable d'une double prévarication et d'une double iniquité : prévarication, en ne donnant pas à l'Eglise cette marque de mon obéissance; mais prévarication encore plus grande, en négligeant, aussi bien que les conviés de l'Evangile, de me mettre en état d'assister à ce divin banquet où Jésus-Christ lui-même m'invite, pour me nourrir de sa chair et de son sang. Sans parler, dis-je, de ces commandements, qui ne sont, à le bien prendre, des commandements de l'Eglise, que par la circonstance du temps, mais qui dans le fond sont de l'institution divine; j'ai dit absolument, et il est vrai que la désobéissance aux lois de l'Eglise est toujours accompagnée d'une désobéissance à la loi de Dieu; comment? parce qu'en même temps, pour user de cet exemple, que l'Eglise, par une loi particulière, me commande le jeûne, Dieu, par une autre loi qui est générale, me commande d'obéir à l'Eglise; et je ne puis mépriser l'un de ces deux commandements, sans mépriser l'autre, puisque l'un, dit le savant chancelier Gerson, sert de soutien et d'appui à l'autre. Je me trompe donc, si je crois alors n'être responsable qu'à l'Eglise, et n'avoir péché que contre l'Eglise; car j'ai péché contre Dieu même, et il faudra que je subisse la rigueur de son jugement aussi bien pour le jeûne violé, que pour les autres désordres de ma vie; et voilà, mes chers auditeurs, ce que les théologiens concluent des paroles du Fils de Dieu, quand il disait à ses apôtres, qui furent les pasteurs de son

Eglise : *Qui vos audit, me audit ; et qui vos spernit, me spernit* (Luc. 10); Qui vous écoute, m'écoute; et qui vous méprise, me méprise : paroles, ajoute le chancelier Gerson, qui montrent bien que Jésus-Christ est personnellement intéressé dans le mépris que nous faisons des lois de son Eglise; et qu'en qualité de chef et d'époux de cette Eglise, le mépris qu'on fait d'elle retombant sur lui, il ne peut se dispenser, tant pour lui-même que pour elle, de nous en punir.

Le point de morale par où je finis, et qui est ma dernière proposition, c'est que la plupart des péchés qui se commettent contre l'Eglise, en violant ses lois, sont des péchés de libertinage, qui ne procèdent communément que d'un secret principe d'irrégion; mais qui par là changeant d'espèce, deviennent encore devant Dieu plus punissables et plus griefs : car, pour les préceptes de la loi de Dieu, on les viole, dit Guillaume de Paris, par mille autres raisons que l'on peut appeler des tentations humaines. Un intérêt puissant, une passion forte, un mouvement subit, une occasion pressante et imprévue, voilà les sources ordinaires des crimes les plus énormes dont je parle; c'est-à-dire, on pèche contre la loi de Dieu, parce qu'on est emporté et dominé par la concupiscence; on est impudique par faiblesse, médisant par légèreté, injuste par cupidité. Mais quand il s'agit des préceptes de l'Eglise, la plupart faciles en eux-mêmes, et dont la matière n'est presque jamais le sujet d'une violente passion qu'il faille vaincre pour les accomplir, par quel esprit et par quel principe peut-on les transgresser, si ce n'est par un principe de licence, par un esprit indépendant et libertin, par l'habitude malheureuse qu'on s'est faite de se soucier peu des observances et des devoirs de sa religion? principe plus funeste que les péchés mêmes qui en sont les suites; mais principe d'où les péchés qui en naissent tirent un surcroît de malice dont je voudrais aujourd'hui vous imprimer l'horreur.

Je ne parle point à vous, mes frères, qui, par le malheur de votre naissance, ayant été enveloppés dans l'hérésie et dans le schisme, avez fait une profession ouverte de ne point obéir à l'Eglise, qui était votre mère, jusqu'à ce qu'il ait plu enfin au Seigneur de vous rappeler à son unité. Quoique, pendant cette séparation, vous ayez violé ses lois, je sais que vous l'avez fait par ignorance, aussi bien que vos pères, et Dieu veuille que cette ignorance ait pu vous servir de quelque excuse auprès de Dieu ! Je pourrais donc vous dire, avec autant de raison que saint Pierre, en parlant aux Juifs : *Et nunc scio, fratres, quia per ignorantiam fecistis* (Act. 3). Je ne vous reproche point les désobéissances que vous commettiez alors contre l'Eglise, comme si elles avaient été des marques de votre irrégion; et je déplore bien plutôt l'aveuglement où vous étiez en les commettant peut-être par le faux zèle d'une prétendue religion. Dieu, par son infinie bonté, vous a ouvert les yeux, et il me suffit d'ajouter ce que le prince des apôtres disait aux Israélites, au même chapitre des Actes que je viens de citer : *Pœnitementi igitur et convertimini, ut deleantur peccata vestra* (Ibid.). Faites donc pénitence, mes frères; et éclairés des lu-

mières de la vérité, persévérez, croissez, affermissez-vous dans la grâce de votre conversion, afin que ces péchés d'ignorance que vous faisiez sans les connaître, et que vous n'aviez garde de pleurer, puisque vous n'en conveniez pas, soient maintenant effacés par la ferveur de votre vie, mais surtout par la soumission et l'inviolable régularité avec laquelle je me promets que vous observerez ces mêmes lois qui, longtemps, ont été le sujet de votre transgression. Ce n'est point, dis-je, à vous, chrétiens nouvellement réconciliés à l'Eglise de Jésus-Christ, que j'ai prétendu adresser la plainte que je fais; c'est à vous, anciens catholiques, c'est à vous que je veux parler. Quel autre esprit, je le répète, qu'un esprit de libertinage, peut vous porter à violer des commandements dont la pratique demande si peu d'efforts, et que l'Eglise, usant d'une condescendance maternelle, a su proportionner à votre faiblesse par tant de tempéraments, pour ne pas dire de ménagements et d'adoucissements? Car de quoi s'agit-il? d'une messe qu'il faut entendre, d'une confession qu'il faut faire, d'une communion dont il faut s'acquitter, de quelques fêtes qu'il faut sanctifier, de quelques abstinences et de quelques jeûnes qu'il faut observer. Un chrétien qui, sans nécessité, sans raison, sans excuse; un chrétien qui, sans scrupule et sans remords, fait une profession ouverte de n'avoir sur cela pour l'Eglise aucun respect, ou qui n'a là-dessus pour elle qu'un faux respect, un respect de bienséance et de cérémonie, que donne-t-il à penser de lui, sinon qu'il a peu de religion, et que dans le fond il est impie et libertin?

Ah! mes frères, honorons notre religion par l'obéissance que nous rendons à Jésus-Christ et à son Eglise. Autrefois on nous disait : Edifions les hérétiques qui nous voient, qui nous observent, et qui, tout retranchés qu'ils sont de l'Eglise, ne laissent pas d'être scandalisés, quand ils sont témoins du mépris que nous en faisons en méprisant ses lois; l'exemple de notre fidélité et de notre soumission sera mille fois plus efficace pour les persuader et les toucher, que les plus savantes disputes et les discours les plus pathétiques; et si quelque chose est capable d'achever leur conversion, c'est la bonne odeur de notre vie et la régularité de notre conduite. C'est ainsi qu'on nous parlait. Mais aujourd'hui je vous dis quelque chose de plus pressant. Edifions, non plus des hérétiques obstinés, mais des catholiques nouvellement sortis du sein de l'hérésie et reçus dans le sein de l'Eglise; ils sont encore faibles, ne les affaiblissons pas davantage par le scandale de nos mœurs. Quand ils ne voyaient nos désordres que de loin, ils en étaient surpris, ils en étaient frappés, ils en étaient indignés : que sera-ce quand ils les verront de près, et que sans cesse ils les auront devant les yeux? Ne leur donnons pas lieu de regretter ce qu'ils ont quitté, et peut-être d'y retourner. Ne détruisons pas dans eux l'ouvrage de la grâce, mais travaillons à l'affermir et à le perfectionner; pensons à nous-mêmes, et souvenons-nous qu'il y va de notre salut éternel. Grand saint, vous que nous invoquons spécialement en ce jour; vous à qui Jésus-Christ confia son Eglise, et qui en

êtes , après lui , la pierre fondamentale ; vous qui en fûtes sur la terre le chef , l'apôtre , le martyr , ayez encore les yeux attachés sur elle ; protégez-la , défendez-la , obtenez-lui les secours puissants qu'elle demande par votre intercession , pour confondre ses ennemis , pour sanctifier ses enfants , et pour nous faire tous arriver à la gloire , où nous conduise le Père , etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT PAUL.



Paulus servus Jesu Christi , vocatus apostolus .

Paul , serviteur de Jésus-Christ , appelé à l'apostolat .

(ÉPITRE AUX ROMAINS , ch. 1.)

C'est , chrétiens , tout l'éloge du grand apôtre que vous honorez , entre tous les saints , sous le titre de votre glorieux patron ; ce fut l'Apôtre par excellence , et , en cette qualité , il a été le maître du monde , l'oracle de l'Eglise universelle , l'un des fondateurs , ou , pour mieux dire , l'un des fondements de notre religion ; un homme de miracles , et dont la personne fut le plus grand de tous les miracles ; un autre Moïse par les visions et les révélations divines , un second Elie par les transports et les ravissements , un ange de la terre qui n'eut de conversation que dans le ciel ; un disciple , non plus de Jésus-Christ mortel , mais de Jésus-Christ glorieux ; un vaisseau d'élection , rempli , comme dit saint Chrysostome , de toutes les richesses de la grâce ; le dépositaire de l'Evangile , l'ambassadeur de Dieu . Mais il supprime tout cela , ou plutôt il comprend et il abrège tout cela , en disant qu'il est le serviteur de Jésus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi* . Arrêtons-nous donc à cette parole , qui exprime les plus nobles sentiments de son cœur ; et puisque la solennité de ce jour nous engage à le louer , louons-le selon ses inclinations . Ne disons point , avec saint Jérôme , que le nom de Paul est un nom de victoire , et que ce grand saint commença à le porter après la première de ses conquêtes apostoliques , qui fut le proconsul Paul gagné à Jésus-Christ : comme les Scipions , dans Rome , prenaient le nom d'Africains après avoir dompté l'Afrique . Laissons tout ce que les Pères de l'Eglise ont dit de plus avantageux et de plus magnifique à la gloire de cet apôtre ; et disons seulement qu'il a été le serviteur de Jésus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi* . Ce qui rend un serviteur recommandable , c'est le zèle pour les intérêts de son maître : voyons jusqu'à quel point il a eu ce zèle , et tachons de l'exciter en nous . Je prêche saint Paul , chrétiens ; mais mon dessein est de le prêcher par lui-même ; c'est de lui-même que j'emprunterai toutes les preuves ; lui-même parlera pour soi , lui-même rendra témoignage de ses

actions et de sa vie , et nous recevrons ce témoignage avec respect ; car nous savons qu'il est véritable , et nous pouvons dire de lui , aussi bien que du disciple bien-aimé : *Et scimus quia verum est testimonium ejus* (Joan. 21). J'ai besoin d'un secours extraordinaire ; il s'agit de parler du serviteur de Jésus-Christ , adressons-nous à celle qui s'appela servante du Seigneur, lorsqu'elle fut déclarée Mère de Dieu. *Ave, Maria.*

Il n'y a point de vertu qui n'ait ses degrés de perfection , selon lesquels elle doit être mesurée ; et qui , dans les sujets où elle se trouve , ne soit capable de certains accroissements par où l'on peut juger de son mérite. Comme nous parlons d'une vertu peu connue dans le monde , et encore moins pratiquée , qui est le zèle , je dis le zèle chrétien que nous devons tous avoir dans l'exercice de notre ministère , il est important d'en distinguer d'abord les différentes obligations ; et , pour en avoir une idée plus juste , de les reconnaître dans un grand exemple. Tel est celui de saint Paul , qui nous les rendra même sensibles : j'en trouve trois , marqués par saint Grégoire pape , dans ses instructions pastorales. Car tout homme , dit ce saint docteur , qui veut être un serviteur et un ministre fidèle , et qui aspire à la perfection de cette qualité , est obligé à trois choses : il doit accomplir son ministère , il doit honorer son ministère , et , quand la nécessité l'exige , il doit même se sacrifier pour son ministère. Trois devoirs qui se surpassent par degrés , et dont le second ajoute autant au premier , que le troisième enchérit sur le second : car honorer son ministère , c'est quelque chose de plus que l'accomplir ; et se sacrifier pour son ministère , c'est encore plus que l'honorer ; mais quand tout cela se joint ensemble , on peut dire que le zèle est au plus haut point d'excellence qu'il puisse avoir. Or , c'est ce que je découvre dans saint Paul , et ce qu'il me sera aisé de vous faire voir. Saint Paul a été le fidèle serviteur de Jésus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi* ; pourquoi ? parce qu'il a pleinement accompli le ministère de l'apostolat , parce qu'il a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat , et parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat. Comprenez ceci , s'il vous plait : il a pleinement accompli le ministère de l'apostolat par la prédication de l'Evangile ; il a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile ; et il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat , par les persécutions qu'il a soutenues et par ses souffrances dans la prédication de l'Evangile. Voilà tout mon dessein. Encore une fois , chrétiens , ne considérez pas ce discours comme un simple éloge qui se termine à vous donner une haute estime de saint Paul. Je vous l'ai dit : c'est un discours de religion , c'est une règle pour former nos mœurs , c'est un exemple que Dieu nous propose et qu'il veut que nous nous appliquions.

PREMIÈRE PARTIE.

Quand je dis que saint Paul a parfaitement accompli tous les devoirs de son ministère, ne pensez pas, chrétiens, que ce soit là une louange commune. La grâce même de l'apostolat l'a tellement distingué, et a eu dans lui des effets si singuliers, que quand il se glorifiait d'être apôtre de Jésus-Christ : *Paulus servus Jesu Christi, vocatus apostolus* (Rom. 1), il ajoutait qu'en vertu de ce titre ou de cette grâce, il avait été séparé pour prêcher l'Evangile de Dieu : *Segregatus in Evangelium Dei* (Rom. 1); comme si l'un des principaux caractères de sa vocation eût été la distinction de sa personne, et qu'il n'eût pas suffi pour lui d'être apôtre, s'il ne l'eût été d'une façon toute particulière. En effet, Dieu avait choisi saint Paul pour trois grands desseins qui devaient occuper son zèle apostolique : pour confondre le judaïsme, pour convertir la gentilité, et pour former le christianisme dès sa naissance : voilà ce que la Providence prétendait de lui, et à quoi il était destiné. Or, saint Paul, par une pleine correspondance à la grâce de son ministère, a accompli ces trois choses avec un succès dont il était seul capable, ou du moins qui lui était uniquement réservé. Appliquez-vous, s'il vous plait, à ma pensée.

Il fallait, pour l'établissement solide de la loi chrétienne, que l'Evangile fût prêché par un apôtre dont le témoignage en faveur de Jésus-Christ fût un témoignage absolument irréprochable, exempt de tout soupçon, et propre non-seulement à convaincre, mais à confondre l'incrédulité des Juifs. Or, cet apôtre, par une disposition spéciale, a été saint Paul. Je m'explique : quand les autres apôtres prêchaient Jésus-Christ, qu'ils protestaient dans les synagogues que Jésus-Christ était le Messie envoyé de Dieu et promis par les prophètes, quelques preuves qu'ils en donnassent, et quelques miracles qu'ils fissent pour le confirmer, on avait toujours quelque prétexte de les tenir pour suspects; on pouvait dire qu'ils étaient gagnés, et qu'ayant été les sectateurs et les disciples de ce prétendu Messie, il ne fallait pas s'étonner s'ils se déclaraient pour lui; et quoique mille raisons pussent détruire ce prétexte, ce prétexte ne laissait point d'avoir je ne sais quelle apparence, qui préoccupait d'abord l'ignorance des uns, et qui entretenait l'opiniâtreté des autres. Mais quand saint Paul paraissait confessant le nom de ce Homme-Dieu, lui qui venait d'en être le persécuteur, lui qui était connu dans Jérusalem pour avoir entrepris d'en exterminer la secte, lui qui avait reçu pour cela et demandé même des commissions et des ordres; et que, par un changement aussi subit que prodigieux, il publiait partout que ce Crucifié, à qui il avait fait si cruellement la guerre, était le Sauveur et le Dieu d'Israël, qu'il était forcé de l'avouer, et qu'après ce qu'il avait vu et entendu, il ne refusait point de mourir pour signer de son sang une vérité si importante; quand il parlait ainsi, que pouvait-on opposer à la force de ce témoignage? Était-ce préoccupation, était-

ce intérêt, était-ce renversement d'esprit, était-ce indifférence ou mépris pour la loi de Moïse? tout le contraire ne se trouvait-il pas dans saint Paul? ce changement dans un homme aussi éclairé que lui, et aussi zélé pour les traditions de ses pères, n'était-ce pas une justification authentique de tout ce qu'il disait à l'avantage et à la gloire de Jésus-Christ?

De là vient que ce grand apôtre ne faisait presque jamais de discours dans les assemblées des Juifs, qu'il ne se proposât lui-même comme un argument et comme une démonstration sensible de l'Evangile qu'il annonçait. C'est moi, leur disait-il, mes frères, qui me suis signalé dans le judaïsme, au-dessus de tous ceux de ma profession et de mon âge. Vous savez de quelle manière j'ai vécu parmi vous, et avec quel excès de fureur je ravageais cette nouvelle Eglise, que je reconnais aujourd'hui pour l'Eglise de Dieu. Il est vrai, j'étais plus infidèle que vous ne l'êtes, et plus rebelle aux lumières de la grâce; mais c'est pour cette raison même que Dieu a jeté les yeux sur moi, et que Jésus-Christ a voulu faire éclater en moi son extrême patience, afin que je devinsse un exemple et un modèle pour vous porter à croire en lui. Oui, c'est lui-même qui m'a parlé, et qui, par des signes et des prodiges dont tous ceux qui m'accompagnaient ont été les témoins, m'a réduit à l'état où vous me voyez; qui m'a terrassé pour me relever, qui m'a aveuglé pour m'éclairer; qui, de blasphémateur que j'étais, m'a fait apôtre, et qui, pour réparation de tous les outrages qu'il a reçus de moi, veut maintenant que je lui serve d'ambassadeur et de ministre auprès de vous. Ces paroles, dis-je, avaient une grâce toute divine dans la bouche de saint Paul, pour persuader les Juifs. Et saint Luc remarque que c'était assez qu'il parlât, et qu'il assurât que Jésus-Christ était le Christ, pour confondre tous les ennemis du nom chrétien : *Confundebat Judæos, affirmans quoniam hic est Christus* (Act. 9). Au lieu qu'il fallait que les autres apôtres fissent de grands efforts, celui-ci n'avait qu'à se produire : sa personne seule prêchait; saint Paul converti était, pour tous ceux de sa nation, non pas un attrait, mais une détermination invincible à embrasser la foi. Et en effet, à bien méditer les circonstances de cette conversion, à peine avons-nous un motif de créance en Jésus-Christ, plus convaincant et plus touchant que celui-là. De là vient que les chefs de la synagogue, qui avaient conjuré contre le Sauveur, se montrèrent toujours si passionnés contre saint Paul; de là vient qu'ils usèrent de tant de stratagèmes pour le perdre et pour lui ôter la vie; et qu'entre les autres disciples, ce fut celui-ci qu'ils persécutèrent plus cruellement : pourquoi? parce qu'ils savaient que c'était celui dont le témoignage devait faire plus d'impression sur les esprits, et qu'il était impossible que Jésus-Christ ne fût reconnu dans la Judée pendant que saint Paul y serait écouté. Il avait donc une grâce particulière pour faire l'office d'apôtre à l'égard des Juifs.

Mais son ministère ne se bornait pas là. Dieu l'appelait à quelque chose de plus grand, et cette séparation mystérieuse que le Saint-

Esprit commanda qu'on fit de sa personne, comme il est dit au livre des Actes, était encore pour une entreprise plus haute. Prêcher Jésus-Christ aux Juifs, c'est-à-dire, à un peuple que Jésus-Christ avait instruit lui-même, à un peuple déjà prévenu de la foi du Messie, déjà éclairé des lumières de la vraie religion, c'était proprement le partage des autres apôtres, même de ceux qui paraissaient comme les colonnes de l'Eglise, sans en excepter saint Pierre; mais répandre la grâce de l'Evangile sur toutes les nations de l'univers, prêcher Jésus-Christ à des païens et à des idolâtres, porter son nom devant les monarques et les souverains, persuader sa religion aux philosophes et aux sages du monde, leur faire goûter la foi d'un Dieu-Homme, leur en inspirer le culte et la vénération, les détacher de leurs fausses divinités, et, ce qui était bien plus difficile, des fausses maximes du siècle, pour les soumettre au joug de la croix; faire adorer la sagesse de Dieu dans un mystère qui n'avait pour eux que des apparences de folie : ah ! chrétiens, c'est pour cela qu'il fallait un saint Paul, et c'est pour cela que saint Paul était prédestiné. Quelque pouvoir général qu'eût reçu saint Pierre au-dessus des autres apôtres, sa mission spéciale n'allait pas à convertir les Gentils. Le dirai-je ? Jésus-Christ même ne l'avait pas voulu entreprendre, puisque, tout Sauveur et tout Dieu qu'il était, il s'était réduit aux brebis perdues de la maison d'Israël : *Non sum missus nisi ad oves quæ perierunt domûs Israël* (Matth. 15). Mais, comme remarque saint Augustin, ce que Jésus-Christ n'a pas fait par lui-même, il l'a fait par saint Paul : il n'était venu par lui-même que pour les Israélites ; mais, dans la personne et par le ministère de saint Paul, il était venu pour tous les hommes : de sorte que saint Paul devait être le supplément de la mission adorable de cet Homme-Dieu. Voilà le grand ouvrage pour lequel le Saint-Esprit avait ordonné qu'on lui séparât cet apôtre : *Segregate mihi Saulum* (Act. 13).

Or, comment y a-t-il réussi ? Ah ! chrétiens, à peine lui-même osait-il le dire, tant la chose lui semblait surprenante ; à peine en croyait-il à ses yeux, voyant, non pas les fruits, mais les prodiges que ses prédications opéraient. Imaginez-vous, dit saint Chrysostome, et il nous est aisé de l'imaginer, un conquérant qui entre à main armée dans un pays ; qui mesure ses pas par ses victoires, à qui rien ne résiste, et de qui tous les peuples reçoivent la loi : voilà une image de saint Paul convertissant la gentilité. Il entre dans des pays où le démon de l'idolâtrie était en possession de régner, et il le fait fuir de toutes parts. Depuis l'Asie jusques aux extrémités de l'Europe, il établit l'empire de la foi : dans la Grèce, qui était le séjour des sciences, et par conséquent de la sagesse mondaine ; dans Athènes et dans l'Aréopage, où l'on sacrifiait à un Dieu inconnu ; dans Ephèse, où la superstition avait placé son trône ; dans Rome, où l'ambition dominait souverainement ; dans la Cour de Néron, qui fut le centre de tous les vices : il publie là, dis-je, l'Evangile de l'humilité, de l'austérité, de la pureté, et cet Evangile y est reçu. Ce ne

sont pas seulement des barbares et des ignorants qu'il persuade; mais ce sont des riches, des nobles, des puissants du monde, des juges et des proconsuls, des hommes éclairés qu'il fait renoncer à toutes leurs lumières, en leur proposant un Dieu crucifié; ce sont des femmes vaines et sensuelles qu'il dégage de l'amour d'elles-mêmes pour leur faire embrasser la pénitence. Il annonce Jésus-Christ dans des lieux où ce nom auguste et vénérable n'avait jamais été entendu : *Non ubi nominatus est Christus* (Rom. 15); il y voit naître des Eglises nombreuses, ferventes, florissantes, qui remplissent toute la terre de l'admiration et de l'odeur de leur sainteté. Que pensez-vous, chrétiens? Si la tradition, ou plutôt si l'expérience même n'autorisait ce que je dis, peut-être le prendrions-nous, vous et moi, pour une fable; mais tout l'univers témoigne encore aujourd'hui que c'est une vérité : le christianisme que nous voyons, la vaste étendue du royaume de l'Eglise, tant de nations devenues fidèles par la prédication de ce grand saint; tant de peuples qu'il a engendrés par l'Evangile, et qui le reconnaissent encore pour leur père; nous-mêmes qui en sommes sortis, et qui n'avons point d'autre origine que celle-là : tout cela, ce sont autant de monuments et de preuves suffisantes des conquêtes de saint Paul sur la gentilité.

Cependant son ministère, pour un entier accomplissement, demandait qu'il travaillât à former les chrétiens : c'était son principal et dernier ouvrage, et c'est ce qu'il a fait d'une manière qui lui est si propre, que sans rien ôter aux autres apôtres, on peut l'appeler, par excellence, *le docteur de l'Eglise*. En effet, mes chers auditeurs, sans parler du premier christianisme qu'il a planté, qu'il a arrosé, qu'il a cultivé par ses soins, c'est lui qui nous a instruits à être ce que nous sommes, ou ce que nous devons être, c'est-à-dire, chrétiens, par la doctrine toute céleste qu'il nous a enseignée. Pourquoi pensez-vous qu'il ait été ravi au troisième ciel, et pourquoi Jésus-Christ, dans l'état même de son immortalité, a-t-il voulu se faire le maître de cet apôtre? afin de nous dire, par la bouche de cet apôtre, ce qu'il ne nous avait pas dit par la sienne : *Ego enim accepi à Domino, quod et tradidi vobis* (1. Cor. 11). Il y avait cent choses que le Fils de Dieu n'avait pas révélées aux hommes, étant avec eux, parce qu'ils ne pouvaient pas les porter, et c'est saint Paul qui devait les en rendre capables.

C'est lui qui nous a découvert les trésors cachés dans ce mystère incompréhensible de l'incarnation du Verbe, qui nous a expliqué l'économie de la grâce, qui nous a fait concevoir la dépendance infinie que nous avons d'elle, jointe à l'obligation de travailler avec elle, afin de ne la pas recevoir en vain; qui nous a éclairci ce profond abîme de la prédestination de Dieu, pour nous apprendre à l'adorer et non pas à le pénétrer, à nous en faire un motif de zèle pour le salut, et non pas de libertinage et de désespoir; qui nous a donné ces hautes idées de l'Eglise de Jésus-Christ, qui nous a fait le plan de sa hiérarchie, qui nous a intimé ses lois, qui nous a développé ses sacrements.

Sans tout cela nous ne pouvions pas être chrétiens, et à peine l'Evangile nous déclarait-il rien de tout cela; mais cette bouche, encore une fois, par laquelle, comme dit saint Chrysostome, Jésus-Christ a prononcé de plus grands oracles que par lui-même : *Os illud per quod Christus majora quàm per seipsum locutus est*, saint Paul nous a pleinement informés; c'est lui qui, par les divins préceptes de sa morale, a sanctifié tous les états, et qui en a réglé tous les devoirs; lui qui apprend aux évêques à être parfaits, aux prêtres à être réguliers et fervents, aux vierges à être modestes et humbles, aux veuves à être retirées et détachées du monde, aux grands à vivre sans faste et sans orgueil, aux riches à ne se point enfler de leurs richesses, et à n'y point mettre leur appui; aux maîtres à veiller sur leurs domestiques, aux domestiques à respecter leurs maîtres, aux pères et aux mères à conduire leur famille, aux enfants à honorer leurs pères et leurs mères; ainsi de toutes les autres conditions que le temps ne permet pas de parcourir.

C'est pour cela que saint Chrysostome appelait saint Paul *le grand Livre des chrétiens*, et c'est pour cela même qu'il exhortait tant de fidèles à la lecture des divines Epîtres de cet apôtre. Il n'en fallut pas davantage pour achever la conversion de saint Augustin. Vous savez en quelles perplexités il se trouvait : Dieu l'attirait fortement, et le monde le retenait; la grâce le pressait, et ne lui donnait aucun repos; mais la passion d'ailleurs livrait à son cœur les plus rudes combats, et l'habitude faisait évanouir ses plus belles résolutions. Que faut-il donc pour le faire triompher de l'habitude, pour le fortifier contre la passion, pour l'arracher au monde et à tous ses engagements? rien autre chose que ce que lui marqua cette voix qu'il entendit; et c'était d'ouvrir et de lire les Epîtres de saint Paul : *Tolle, lege* (August.); Prenez et lisez. Il obéit, et tout à coup ses fers furent rompus; quelques paroles de ces saintes lettres dissipèrent tous les nuages de son esprit, et d'impudique qu'il était, en firent un homme chaste et un saint : à quoi tient-il que nous n'en retirions le même fruit? l'Esprit de Dieu, dont ces excellentes Epîtres sont remplies, n'est pas moins puissant pour nous qu'il le fut pour saint Augustin.

Ah! chrétiens, pourquoi pensez-vous que le christianisme ait de nos jours dégénéré dans cette corruption de mœurs, et dans ce désordre où nous le voyons? Disons-le à notre confusion : après tout ce qu'a fait saint Paul pour l'accomplissement de son ministère, pourquoi avons-nous encore la douleur de voir, au milieu du christianisme, un certain levain de judaïsme et de paganisme : car j'appelle levain de judaïsme, cette opposition secrète à Jésus-Christ, qui est dans le cœur de tant de chrétiens; opposition, dis-je, à la croix de Jésus-Christ, à l'humilité de Jésus-Christ, aux maximes et aux exemples de Jésus-Christ; j'appelle levain de paganisme, cette malheureuse coutume qu'on se fait de n'agir que par les vues du monde, sans prendre jamais les vues de la foi; de ne se conduire en toutes choses que par politique, que par raison, que par des considérations et des respects

humains, sans consulter jamais la religion. Est-il rien aujourd'hui de plus commun que ce scandale; et d'où vient cela? c'est, mes frères, que nous n'écoutons pas saint Paul, et que nous ne profitons pas des salutaires enseignements qu'il nous donne : tout mort qu'il est, il nous prêche encore, disons mieux, il est encore vivant dans ses incomparables écrits. Voulez-vous réformer le christianisme, ou plutôt voulez-vous vous réformer vous-mêmes? *Tolle, lege*; Prenez et lisez. Il ne vous faut point d'autre maître, point d'autre prédicateur, point d'autre guide, et d'autre directeur que saint Paul, tel que l'Eglise vous le présente, et tel qu'elle vous le fait entendre. Je dis plus : voulez-vous avoir part au ministère de ce grand apôtre? voulez-vous, pères et mères, faire de vos familles des familles chrétiennes? servez-vous de la morale de saint Paul; ayez soin de vous en instruire et d'en instruire les autres. Au lieu de tant de livres scandaleux, de tant de livres impies, de tant de livres médisants et insolents, attachez-vous à celui-là, et dans peu vous en connaîtrez le mérite, et en ressentirez l'efficace : ce sera votre sanctification particulière, et la sanctification de vos maisons. Quoi qu'il en soit, comme saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'apostolat, par la prédication de l'Evangile, il l'a encore parfaitement honoré par la conduite qu'il a tenue dans la prédication de l'Evangile : c'est la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Tirer de l'honneur de son ministère parce qu'on l'exerce dignement, c'est la récompense du mérite; affecter l'honneur qui est attaché à son ministère, et s'en prévaloir, c'est l'effet de l'ambition humaine; se faire honneur aux dépens de son ministère, c'est une criminelle prévarication; mais faire honneur à son ministère aux dépens même de sa personne, c'est le caractère des grandes âmes, et en particulier celui de saint Paul : il ne se vit pas plutôt engagé dans ce glorieux emploi de prêcher l'Evangile aux Gentils, qu'il s'en expliqua hautement : *Vobis enim dico Gentibus : Quamdiu quidem ego sum Gentium apostolus, ministerium meum honorificabo* (Rom. 11); Oui, mes frères, leur dit-il, je vous le déclare; puisqu'il a plu à Dieu de me choisir pour être le ministre de sa parole, et qu'il m'a établi votre apôtre, tant que j'en porterai le titre et le nom, je travaillerai à le soutenir honorablement. C'est ainsi qu'il parlait aux Romains, et il n'en faudrait pas davantage pour vérifier ma proposition; mais il est nécessaire, pour notre instruction, de la développer et d'entrer dans le détail, afin d'apprendre l'usage d'une maxime aussi essentielle au christianisme que celle-ci, qui est d'honorer les ministères que Dieu nous confie. Voici donc, chrétiens, de quelle manière y procéda saint Paul : appliquez-vous à cette morale, plus capable que tous les éloges du monde de vous faire admirer cet apôtre.

Première règle. Il considéra que si quelque chose pouvait jamais déshonorer le ministère apostolique, et l'exposer à la censure des

hommes, c'était surtout l'esprit d'intérêt, esprit bas et sordide dans quelque condition qu'il se trouve, mais honteux et infâme quand il entre dans le commerce des choses saintes. Il prévint dès-lors que ce qui obscurcirait dans la suite des temps l'éclat et la gloire de l'Evangile de Jésus-Christ, ce serait la cupidité de certaines âmes mercenaires qui y chercheraient des avantages temporels, et qui, sous des apparences spécieuses, feraient trafic du don de Dieu : *Existimantium questum esse pietatem* (1. Tim. 6); que cela seul ruinerait de réputation et de crédit, non-seulement les prédicateurs de la vérité et les dispensateurs des sacrés mystères, mais la vérité et les mystères mêmes; que cela seul ferait perdre aux peuples tout le respect qu'ils devaient avoir pour eux, et serait un prétexte éternel pour les rendre odieux et méprisables aux ennemis de l'Eglise; au contraire, qu'un désintéressement parfait serait toujours l'ornement de leur état et de leur fonction, et qu'ils n'annonceraient jamais Jésus-Christ avec plus d'honneur, que quand ils paraîtraient plus libres et plus dégagés des prétentions de la terre. Voilà le principe qu'il établit; et que conclut-il de là? Ah! chrétiens, ce qu'il conclut! Il se fit une loi, mais une loi inviolable et qu'il observa dans toute la rigueur, d'exercer gratuitement le ministère dont Dieu l'avait chargé; et dans cette vue, ne perdez pas, s'il vous plait, ceci, de renoncer à tous les droits même les plus légitimes et les plus acquis, bien loin d'en exiger de douteux; ne demandant rien, n'acceptant rien, se passant de toutes choses, se retranchant mille commodités de la vie, dont la dépendance et la recherche est ce qui rend les hommes intéressés; ne se fondant, même pour le nécessaire, que sur Dieu et sur soi, vivant du travail de ses mains, se faisant serviteur de tous, et, pour l'honneur de l'apostolat, ne tirant service de personne, afin qu'on ne lui reprochât jamais qu'en nourrissant le troupeau il s'était enrichi de sa dépouille, et qu'en semant d'une main il avait moissonné de l'autre : car voilà proprement l'esprit de saint Paul. Vous le savez, mes frères, disait-il aux Milésiens en se séparant d'eux, si j'ai jamais désiré votre or ni votre argent, et si d'autres mains que celles que vous voyez, ont fourni à ma subsistance; vous m'êtes témoins si j'ai été à charge à aucun de vous, et si, dans mes fatigues les plus laborieuses, je me suis permis ou accordé le moindre soulagement qui vous pût être onéreux; m'étant toujours souvenu de la parole de notre maître, qu'il y a plus de bonheur à donner qu'à recevoir. Cela les faisait fondre en larmes, dit le texte sacré; ils se jetaient tous avec respect aux pieds de l'apôtre, et, en l'embrassant avec tendresse, ils s'affligeaient de ce qu'ils ne le verraient plus. S'il était sorti de leur ville bien pourvu de tout, c'est-à-dire, chargé de leurs biens et de leurs présents, l'auraient-ils pleuré de la sorte? Ils l'honoraient, dit saint Chrysostome, ou, pour mieux dire, ils honoraient l'Evangile en lui, parce que dans lui l'Evangile n'était point avili ni dégradé par cette servitude de l'intérêt, qui avilit et dégrade les choses les plus nobles. Ce n'est pas, ajoutait d'ailleurs ce grand apôtre écrivant à

ceux de Corinthe, que je sois obligé d'en user ainsi; car ne suis-je pas libre, et ne m'employant que pour vous, ne m'êtes-vous pas redevables de tout ce qui me manque? n'ai-je pas le même droit que les autres de vivre de vos aumônes et de recevoir ce tribut et cette reconnaissance de votre foi? n'est-il pas juste que celui qui plante la vigne, en mange des fruits, et que celui qui sert à l'autel, ait part aux oblations de l'autel? Mais pour moi, je n'ai point voulu me servir de ce pouvoir, ayant mieux aimé souffrir des incommodités extérieures, que d'apporter tant soit peu d'obstacle à l'Evangile de Jésus-Christ. Tout ceci ce sont ses paroles : car c'est en quoi, poursuivait-il, consiste ma gloire, et malheur à moi si je la perds jamais. Encore une fois, chrétiens, ce renoncement si généreux et si absolu, c'est ce qui rendait si vénérable le ministère de saint Paul; avec cela il parlait hardiment et sans crainte, il reprochait, il menaçait, il faisait trembler le vice, ne l'épargnant et ne le respectant dans quelque condition que ce fût. Car que ne peut point un homme qui ne prétend rien, et qui est détaché de tout intérêt quand il porte la parole et les ordres de Dieu? S'il eût été d'humeur à faire valoir ses droits et à les disputer sans en rien rabattre, on n'eût eu que du mépris pour son zèle; et s'il se fût proposé une fortune et un établissement, il eût lui-même ménagé son zèle, c'est-à-dire, qu'il l'eût corrompu par de lâches complaisances : car ce qui rend tous les jours la parole de Dieu timide, faible, esclave des respects humains, n'est-ce pas l'intérêt? ce qui fait qu'on la déguise et qu'on trouve le secret de l'accommoder aux passions des hommes, n'est-ce pas l'intérêt? ce qui la retient captive dans l'injustice, et ce qui empêche que la vérité ne soit écoutée dans le monde, n'est-ce pas l'intérêt? Mais parce que saint Paul avait triomphé de cet intérêt, et la parole de Dieu et la vérité remportaient dans sa personne de continuelles victoires.

Je dis plus, et c'est une seconde règle. Ce grand saint conçut qu'il y avait encore un autre intérêt secret, d'autant plus dangereux qu'il était plus subtil et plus délicat : car Dieu lui fit voir en esprit un certain genre d'apôtres, qui, par le plus funeste de tous les abus, au lieu d'avoir pour fin d'honorer leur profession, se serviraient de leur profession pour s'honorer eux-mêmes; qui, au lieu de prêcher Jésus-Christ, se prêcheraient eux-mêmes; qui, au lieu d'attirer les âmes à Dieu, se les attireraient à eux-mêmes : c'est-à-dire, qui, au lieu de faire que Dieu régnât en elles, entreprendraient eux-mêmes de régner sur elles; qui se proposeraient en elles un fond de domination, de juridiction, d'empire, et bien d'autres avantages dont, comme parle saint Grégoire pape, le ministère serait glorifié, mais le ministère détruit. Que fit saint Paul? il eut horreur de tout cela, et par un effet de cette fidélité qui fut en lui sans exemple, il sépara l'honneur de l'Evangile du sien; il ne confondit point l'un avec l'autre; il considéra le sien comme un néant, il le foula aux pieds, pour n'avoir plus désormais en vue que celui de l'Evangile. Comme il s'était déclaré aux fidèles, qu'il ne cherchait point leurs biens, mais

leurs personnes : *Non quæro quæ vestra sunt, sed vos* (II. Cor. 12); aussi protesta-t-il qu'il ne se prêchait point soi-même, mais uniquement Jésus-Christ : *Non nosmetipsos prædicamus, sed Jesum Christum* (II. Cor. 4). Et parce qu'il est aisé de le dire, et que la difficulté est de se défendre de soi-même dans une matière aussi sujette aux illusions de la vanité que celle-là, il le dit en sorte qu'il en donna les preuves les plus sensibles. Car prenez garde, chrétiens, s'il vous plait; pour cela, lui qui était naturellement éloquent, il n'usa jamais dans le ministère de la prédication, ni de discours élevés, ni d'aucun ornement des sciences humaines, comme il aurait pu faire avec succès : pourquoi? de peur que l'Evangile de la croix n'en fût affaibli : *Ut non evacuetur crux Christi* (I. Cor. 1). Un autre que lui se serait prévalu de son talent, et au hasard du véritable et solide bien de la conversion des cœurs, aurait fait valoir ce qu'il savait et ce qu'il pouvait; mais ç'aurait été au détriment de la parole de Dieu et de sa grâce, et c'est de quoi saint Paul était incapable. Pour cela il eut toujours une aversion sincère pour tous les vains applaudissements des hommes, dont les emplois éclatants, comme était le sien, sont ordinairement suivis. Hé! que faites-vous, disait-il aux Lycaoniens, qui étaient idolâtres de lui, et qui se préparaient à lui rendre des honneurs extraordinaires, que faites-vous? ne savez-vous pas que nous sommes comme vous des hommes mortels, pécheurs, sujets aux mêmes infirmités? Si Dieu a voulu se servir de nous pour vous enseigner la voie du ciel, et s'il a voulu autoriser sa parole par des prodiges et des miracles, est-il juste que la gloire nous en revienne? faut-il que, par une fausse bienveillance que vous avez pour nous, vous nous rendiez les usurpateurs d'une gloire qui ne nous est point due? Pour cela il ne souffrit jamais que, sous ombre d'estime et de confiance, on s'attachât à lui personnellement : chose d'ailleurs si engageante, et à laquelle les hommes les plus spirituels à peine peuvent-ils s'empêcher d'être sensibles. Et parce qu'il s'était formé dans Corinthe un parti de chrétiens qui se déclaraient pour lui, qui reconnaissaient ne devoir qu'à lui tout ce qu'ils étaient selon Dieu, et qui, se détachant en quelque sorte des autres apôtres, disaient : Nous sommes les disciples de Paul : *Ego sum Pauli* (*Ibid.*); il les en reprit. Hé quoi! mes frères, leur remontrait-il, est-ce Paul qui a été crucifié pour vous? est-ce au nom de Paul que vous avez reçu le baptême? qu'est-ce que ce Paul que vous vantez tant? c'est un instrument faible et inutile de celui en qui vous avez cru. Pourquoi donc me regarder autrement, et pourquoi vous partager, en disant que vous êtes à moi, au lieu de penser à vous réunir tous comme appartenant tous à Dieu? O merveille, s'écrie saint Chrysostome! un homme ému d'une véritable indignation, parce qu'on a du zèle pour sa personne; un homme affligé de ce que l'on est trop à lui, parce qu'il craint que l'on n'en soit moins à Jésus-Christ! Ah! grand saint! c'est ce qui s'appelle travailler pour la gloire de son ministère. C'est ainsi que vous avez donné crédit à l'Evangile; et c'est

pour cela que la grâce que vous dispensiez, n'a rien perdu entre vos mains de son efficace. Dans les nôtres, elle la perd tous les jours, parce que nous nous cherchons nous-mêmes, nous nous trouvons misérablement nous-mêmes, et en nous trouvant, nous devenons la honte et l'opprobre de cette grâce. Nous parlons d'elle magnifiquement, mais elle n'opère rien par nous; le monde nous applaudit, mais le monde ne se convertit pas; nous établissons notre réputation, mais nous n'établissons pas l'empire de Dieu : pourquoi ? parce que nous n'avons rien moins que ce zèle d'honorer le ministère que Dieu nous a commis.

Voulez-vous, chrétiens, une preuve encore plus solide et plus convaincante de celui qu'avait saint Paul ? oubliez le reste, et appliquez-vous à ceci : c'est qu'il était aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres que par lui-même ; troisième règle. C'est que le bien des âmes et l'avancement du christianisme lui était également cher, soit qu'il le vît procuré par d'autres, soit qu'il le procurât lui-même ; c'est qu'il se souciait peu par qui Jésus-Christ fût annoncé, pourvu qu'il fût annoncé. Jusque-là (ô admirable et divine leçon, si elle était bien entendue !) jusque-là que quelques-uns prêchant par un esprit d'émulation et de jalousie contre lui (car dès-lors, chrétiens, on voyait des contentions contre les ministres de l'Evangile ; et c'est une simplicité et une erreur de regarder ce scandale comme un scandale de notre siècle, puisqu'il est aussi ancien que l'Eglise, et que Dieu pour notre instruction l'a permis dans tous les temps) : jusque-là, dis-je, que quelques-uns prêchant Jésus-Christ par jalousie contre lui et dans le dessein, comme il parle lui-même, d'ajouter de nouvelles traverses à celles qu'il avait déjà éprouvées : *Existimantes pressuram se suscitare vinculis meis* (Philip. 1), il ne laissait pas de s'en réjouir : *In hoc gaudeo, sed et gaudebo* ; touché d'une part de la malignité de leur intention, et ravi de l'autre de ce que l'Evangile profitait de cette malignité. Car que m'importe, disait-il, qu'il soit publié par ceux-ci ou par ceux-là, qu'il le soit par mes amis ou par mes ennemis, qu'il le soit à ma confusion ou à ma gloire, pourvu qu'il le soit véritablement ? Or, parler ainsi et être disposé de même, c'est faire honneur à son ministère, et non pas à soi. Car de n'estimer le bien que quand il se fait par nous, de ne le goûter qu'autant qu'il a de rapport à nous, de ne pouvoir supporter que les autres soient plus employés que nous dans les intérêts de Dieu, d'avoir peine à souffrir qu'ils le soient autant, de souhaiter peut-être qu'ils ne le fussent point du tout ; et ensuite diminuer leurs succès, sans prendre garde que ce sont les succès de l'Evangile, et amplifier les nôtres comme s'ils étaient les fruits de notre industrie : qu'est-ce que tout cela, chrétiens, sinon usurper l'honneur de son ministère, et le dérober à Dieu ?

Je serais infini, si je m'étendais sur les autres règles que saint Paul se proposa, et qu'il observa. Ah ! mes frères, dit saint Grégoire pape, que ce grand apôtre fut éloigné de l'aveuglement de ceux qui

croient ne pouvoir soutenir leur ministère que par le faste du monde, que par l'affectation de la grandeur, que par la magnificence du train, que par l'éclat d'une somptuosité superflue, que par les disputes éternelles sur les préséances, sur les prérogatives, sur la dignité, en un mot, que par toutes les choses dont l'ambition des hommes s'entête et s'occupe. Non, non, saint Paul n'en jugea pas ainsi; il prit pour maxime ce que l'Esprit de Dieu, qui est l'Esprit de la vraie sagesse, lui avait enseigné, que ni son ministère, ni tout autre ne seraient jamais moins honorés que par là; et que s'ils le devaient être, c'était par une conduite irréprochable et exempte de blâme, par une vie qui ne fût pas sujette à rougir, qui ne craignît pas la lumière du jour, qui fût à l'épreuve de toutes les censures; par une réputation qui n'eût rien de suspect ni d'équivoque, et que le libertinage même respectât. Maxime qu'il avait à cœur par-dessus tout, et qu'il inspirait à ses disciples, leur disant sans cesse : Mes frères, comportons-nous comme des ministres de Dieu; rendons-nous recommandables par la pureté de notre doctrine, par l'intégrité de nos mœurs, par la douceur de notre charité, par les armes de la justice; que nos entretiens soient religieux et nos actions exemplaires : et pourquoi? ah! mes chers disciples, ajoutait-il, afin que la parole de notre Dieu ne soit point exposée aux blasphèmes des hommes, et afin que notre ministère ne soit point déshonoré : *Ut non vituperetur ministerium nostrum* (II. Cor. 6). Cela seul le faisait agir; cela seul était en lui comme le premier mobile de toutes les vertus qu'il pratiquait. Cette ferveur sans indiscrétion et cette prudence sans ménagement, cette humilité de cœur sans bassesse et cette grandeur d'âme sans orgueil, ce mépris du monde sans arrogance et ce zèle pour le monde sans attache; cette tendresse envers les pécheurs, jointe à cette sévérité envers le péché; cette exactitude de discipline, accompagnée de cette sage condescendance; cette science de se modérer dans la prospérité, et de se soutenir dans l'adversité : voilà ce qui faisait de saint Paul un homme respectable, et ce qui comblait d'honneur son ministère.

Arrêtons-nous là, chrétiens : car voilà au même temps notre modèle et notre exemple. C'est ainsi que nous devons, chacun dans notre condition, honorer le ministère où il a plu à Dieu de nous appeler. Ayons-y le même désintéressement que saint Paul. Dès que nous ne penserons point à nous-mêmes, nous nous préserverons de mille fautes, qui avilissent les plus saints emplois, en avilissant les ministres qui en sont chargés; nous serons exacts, réguliers, droits, équitables, vigilants, et l'on en sera édifié. Mais, au contraire, dès que nous aurons des vues intéressées, toute notre conduite s'en ressentira; nous aurons beau vouloir cacher cet intérêt, le monde le remarquera bientôt; et nous ferions alors des miracles, que le monde ne nous croirait pas. Travaillons à faire le bien pour le bien même, pour la gloire de Dieu, pour l'avantage du prochain, selon l'esprit et la fin de notre état. Car souvent on fait le bien pour soi-même; on le fait, parce qu'on se met par là dans une certaine estime; on le fait,

parce qu'on s'acquiert par là un certain crédit ; on le fait , parce que le monde le verra et qu'il en parlera . De là tant de faiblesses humiliantes , que nous découvrons dans des gens que leur âge , leur expérience , leur mérite en devraient pleinement dégager . S'ils en portaient toute la honte , et qu'elle ne retombât point sur leur ministère , le mal serait moins à craindre ; mais de ces exemples , quelles conséquences ne tire-t-on pas contre les plus saintes professions et les dignités les plus sacrées ? Je sais que , pour ce désintéressement parfait que demande le vrai zèle , il faut beaucoup prendre sur soi ; mais quand il faudrait même s'immoler pour son ministère , n'est-ce pas le devoir d'un serviteur fidèle ? c'est ce que saint Paul a fait , comme je vais vous le montrer dans la troisième partie .

TROISIÈME PARTIE .

C'est une belle idée qu'a eue Tertullien , en parlant du Sauveur du monde , quand il dit que cet Homme-Dieu n'a pas seulement été immolé sur la croix , mais qu'il a commencé à être victime dès le moment qu'il s'est fait homme . Une hostie destinée pour expier le péché , mais une hostie vivante et mourante , dont le sacrifice n'a jamais été interrompu , voilà ce que c'est que Jésus-Christ . Permettez-moi , chrétiens , en gardant les proportions requises , d'appliquer ceci à l'apôtre saint Paul : il s'est sacrifié pour son ministère , c'est-à-dire , pour le salut de ses frères et pour la gloire de l'Evangile ; mais ne vous imaginez pas qu'il ait attendu pour cela l'arrêt de Néron , et qu'il n'ait offert à Dieu ce sacrifice de lui-même , que quand il versa son sang dans Rome pour la confession de sa foi : ce n'est point là de quoi je prétends parler ; ce n'est point , dis-je , de son bienheureux martyre et de sa glorieuse mort . Dès l'instant de sa vocation à l'apostolat , il se regarda comme la victime de son apostolat même , et il le fut en effet ; car je trouve qu'il commença dès-lors deux grands sacrifices qui ont duré autant que sa vie : l'un de patience , par lequel il se dévoua aux persécutions des hommes pour le nom de son Dieu ; et l'autre de pénitence , par lequel lui-même , touché du zèle que la charité lui inspirait de satisfaire pour les hommes , il devint son propre persécuteur . De sorte que l'on peut dire de lui , pour couronnement de son éloge , qu'il a été immolé aussitôt qu'appelé ; et qu'au moment qu'il s'est vu apôtre , il a paru devant Dieu en qualité d'hostie : voilà la véritable idée de saint Paul , et voilà sur quoi nous devons travailler encore à nous former .

Non , chrétiens , jamais homme mortel n'a dû faire à Dieu un sacrifice de patience si continuel et si héroïque que ce grand saint . A peine , s'il m'est permis de parler ainsi , eut-il levé l'étendard de l'Evangile , que tout l'univers sembla conspirer contre lui . Dès-là il n'y eut plus pour lui que des trahisons sur la terre , que des naufrages sur la mer , que des emprisonnements dans les villes , que des embûches dans les lieux écartés . Tout ce que la malice de l'envie ,

et tout ce que l'animosité de la haine peuvent susciter d'adversités et de misères, il l'éprouva dans sa personne. Ceux de sa nation se firent un point de religion d'être ses ennemis les plus cruels; les gentils l'accablèrent d'outrages; parmi les chrétiens mêmes qu'il avait engendrés en Jésus-Christ, il trouva de faux frères et de faux apôtres; tous les jours exposé aux insultes des séditions populaires, tous les jours traduit de tribunal en tribunal, tantôt fouetté comme un esclave, tantôt lapidé comme un sacrilège et comme un blasphémateur. Combien de travaux? combien de voyages? combien de bannissements? Si c'était un autre que lui-même qui en fit le détail, nous croirions qu'il y a de l'exagération; mais nous savons, dit l'abbé Rupert, que le Saint-Esprit, dont saint Paul a été l'organe, est éloquent sans rien amplifier. C'est saint Paul lui-même qui, malgré toutes les résistances de son humilité, a été obligé de rendre compte à l'Eglise de ce qu'il avait souffert; il en a fait excuse aux fidèles, il les a priés de supporter en cela son imprudence, il a semblé même s'accuser tout le premier de vaine gloire et d'ostentation, et par là, dit saint Jérôme, il a bien montré qu'il n'avait pas besoin de s'en justifier; mais enfin il l'a reconnu, et forcé par l'Esprit de Dieu qui le faisait parler, il en a pris le ciel à témoin, qu'aucun des apôtres n'avait été si persécuté ni si maltraité que lui. Ils sont plus grands que moi, disait-il aux Corinthiens, mais ce Dieu de gloire, qui est l'auteur de ma destinée, a voulu que j'eusse plus à endurer qu'eux, que je fusse plus souvent dans les chaînes, que je courusse et que j'essuyasse plus de dangers de mort, que je me trouvasse réduit plus communément aux rigueurs extrêmes de la faim et de la soif; et pourquoi tout cela? Ah! chrétiens, ne vous l'ai-je pas dit, et cet homme apostolique n'avoue-t-il pas que c'était uniquement pour les intérêts de son ministère? Il avait fait la guerre à Jésus-Christ; et Jésus-Christ, dit saint Augustin, lui faisait la guerre à son tour, ou plutôt il faisait à Jésus-Christ une espèce de réparation, acceptant de lui persécution pour persécution, captivité pour captivité, supplice pour supplice. Car il se souvenait toujours d'être ce Saul qui avait été le fléau de l'Eglise; et voilà pourquoi il se croyait obligé, par un devoir indispensable, de souffrir pour son Dieu les mêmes choses qu'il avait fait souffrir à son Dieu. Il était responsable à son Dieu de la conversion d'une infinité de peuples, et il ne pouvait pas retirer ces peuples de l'infidélité, qu'il ne lui en coûtât des afflictions et des croix. C'est pour cela que les croix lui étaient si chères et si précieuses, parce qu'elles lui gagnaient des âmes, et des âmes prédestinées, pour lesquelles il s'estimait heureux de pouvoir endurer tout : *Ideo omnia sustineo propter electos* (II. Tim. 2). Remarquez ce mot, chrétiens : *Propter electos*; car pour lui-même, reprend admirablement saint Chrysostome, il aurait été chéri, honoré, respecté de tout le monde; mais pour les élus, il devait être haï, méprisé, calomnié, puisqu'il ne pouvait pas autrement être le coopérateur de leur salut, et c'est ce qui soutenait l'ardeur de son courage. Je m'en vais à Jérusalem,

disait-il, et je ne sais ce qui m'y doit arriver, sinon que dans toutes les villes par où je passe, l'Esprit de Dieu me fait connaître que des tribulations et des chaînes m'y sont préparées; mais je ne crains rien de toutes ces choses, et ma vie ne m'est pas plus considérable que moi-même, pourvu que j'achève ma course, et que je m'acquitte du ministère que j'ai reçu du Seigneur Jésus : *Dummodo consummam cursum meum, et ministerium verbi quod accepi à Domino Jesu* (Act. 20).

Que répondrez-vous à cela, hommes du siècle, esprits lâches et mondains, qui, dans les emplois dont la Providence vous a chargés, et même dans ceux qui vous attachent, aussi bien que saint Paul, au service des autels, cherchez vos aises et votre repos? Venez, venez vous confronter aujourd'hui avec cet apôtre, et dans l'opposition que vous découvrirez entre vous et lui, apprenez ce que vous devez être, et confondez-vous de ce que vous n'êtes pas. Saint Paul s'est immolé pour son ministère, et vous vous épargnez dans le vôtre : voilà le reproche que vous avez à soutenir devant Dieu; consultez-vous un peu sur ce point. Je sais que l'amour-propre ne manque pas de vous en imposer, et de vous faire croire par ses artifices que l'on doit être content de vous, comme vous l'êtes vous-mêmes. Mais entrons dans le détail, et dites-moi : ces ménagements de votre personne si étudiés et si affectés; ce refus d'un travail nécessaire et que vous devez au public; cette horreur de l'assiduité que vous traitez d'esclavage et de servitude, cette habitude que vous vous faites de vous divertir beaucoup et de vous appliquer peu, au lieu de suivre l'ordre de Dieu, qui serait de vous divertir peu, pour vous appliquer beaucoup; cette liberté que vous vous donnez de vous décharger sur autrui des soins les plus personnels, et dont vous devez uniquement répondre; cette facilité à vous émanciper des obligations onéreuses, même les plus indispensables, qui sont attachées à votre état; cette peine à être où il faut que vous soyez, et cette disposition à être volontiers où il faut que vous ne soyez pas; cette fuite des affaires qui vous sont importunes et incommodes, quoique Dieu ne vous ait fait ce que vous êtes, que pour en être incommodés et importunés; cette prudence de la chair à ne vous engager jamais, ni pour la vérité, ni pour la justice; cette crainte de vous exposer et de vous perdre dans les occasions où Dieu demande que vous vous exposiez, et que vous vous perdiez; en un mot, ce secret que le monde vous a appris et que vous pratiquez si bien, de ne prendre de votre condition que le doux et l'honorable, et d'en laisser le pénible et le rigoureux. Ce n'est pas tout : cette indifférence pour cent choses où il faudrait que vous eussiez de saintes inquiétudes; cette froideur à la vue des scandales qui devraient enflammer votre zèle, et au contraire cette impatience et cette chaleur sur les moindres défauts dont votre délicatesse se trouve blessée; cette sensibilité à vous offenser de tout, et à ne pouvoir rien supporter, dans une place qui vous oblige à tout supporter, et à ne vous offenser de rien; ces plaintes et ces éclats dans les traverses et dans

les contradictions qui vous arrivent, preuves évidentes d'un cœur immortifié et incirconcis : tout cela convient-il à un homme qui, dans quelque genre de vie que ce soit, veut être, à l'exemple de saint Paul, un ministre fidèle ; et puisque, pour être tel, il faut se résoudre à être une victime, tout cela s'accorde-t-il avec l'état d'une victime ? Si saint Paul en avait usé de la sorte, aurait-il été apôtre de Jésus-Christ ? aurait-il glorifié Dieu au point qu'il a fait ? aurait-il sauvé ce grand nombre d'âmes ? se serait-il fait tout à tous, pour avoir part à la rédemption de tous ? Nous nous flattons qu'il ne faut pas nous prodiguer, et que l'intérêt même de nos ministères demande que nous nous conservions ; et parce que nous sommes en ceci les juges du plus ou du moins, nous abusons de ce prétexte, pour porter les choses jusqu'à un excès d'amour et d'indulgence envers nous-mêmes. Mais que dirons-nous à Dieu, quand il nous opposera l'exemple de saint Paul, sa conservation n'était-elle pas aussi importante que la nôtre ? sommes-nous plus dignes d'être épargnés que lui ? était-il moins nécessaire à Dieu que nous ? Ah ! grand saint, que vous serez un témoin redoutable pour nous dans le jugement de Dieu !

Mais concluons : une vie aussi persécutée et aussi accablée de fatigues que celle-là, n'était-ce pas une assez grande pénitence ? s'il restait des forces à saint Paul, devait-il les épuiser par des mortifications volontaires ? pouvait-il conspirer lui-même à ruiner une santé si précieuse à l'Evangile ? et quelque amour qu'il eût pour les croix, ne devait-il pas se contenter de celles que Dieu lui envoyait, puisqu'elles suffisaient déjà pour le faire vivre dans un état continuels de mort ? c'est ainsi, chrétiens, que raisonne l'esprit du monde, et c'est ainsi que nous nous aveuglons encore tous les jours. Ne souffrir que ce que nous ne pouvons éviter, et n'exercer jamais contre nous aucun acte de cette sévérité que l'Evangile nous recommande, sous ombre que la Providence nous envoie assez elle-même de souffrances et de croix, voilà notre maxime. Mais saint Paul n'en jugeait pas de la sorte : non, ce n'était point assez pour lui que d'être persécuté, s'il ne se persécutait lui-même ; ce n'était point assez d'être haï, s'il ne se haïssait lui-même ; ce n'était point assez d'être mortifié, s'il ne se mortifiait lui-même ; il voulait avoir part à la gloire du sacerdoce de Jésus-Christ, et être tout ensemble le prêtre et la victime de son holocauste. Que fait-il donc ? à ce sacrifice héroïque de patience, il en joint un autre de pénitence : châtiant tous les jours son corps, le réduisant en servitude, lui faisant porter continuellement la mortification de Jésus-Christ, accomplissant dans sa chair ce qui manquait aux souffrances de Jésus ; et pourquoi ? ah ! chrétiens, je finis ; mais en finissant je tremble, et pour moi qui vous parle, et pour vous qui m'écoutez. Saint Paul châtie son corps, parce qu'il craint qu'étant apôtre et prêchant aux autres, il ne devienne un réprouvé ; et il accomplit dans sa chair ce qui manquait aux souffrances de Jésus-Christ, non point seulement pour soi, mais pour tout le corps de l'Eglise : *Pro corpore ejus, quod est Ecclesia* (Colos. 1) ; c'est-à-dire,

pour son ministère qui l'engage à procurer auprès de Dieu le salut de tous les hommes : pensées terribles, et qui devraient être le sujet éternel de nos considérations. Car qu'est-ce que ceci ; devons-nous nous dire à nous-mêmes ? saint Paul a fait de son corps une victime de pénitence, de peur d'être réprouvé : cet homme confirmé en grâce, cet homme à qui sa conscience ne reprochait rien, cet homme ravi jusqu'au troisième ciel, cet homme parfaitement attaché à Dieu, croyait qu'il lui était nécessaire, pour ne pas tomber dans le malheur de la réprobation, de traiter durement son corps ; et moi qui suis un pécheur, moi sujet à toutes sortes de passions, je ménagerai le mien, je le ferai vivre dans les délices, je lui accorderai tout ; bien loin de le réduire en servitude, je me ferai son esclave ; je ne penserai qu'à le bien nourrir, qu'à le vêtir mollement, qu'à lui donner toutes ses aises ? et avec cela je vivrai sans aucune crainte pour mon salut, sans remords et sans scrupule ? et avec cela je me persuaderai que je puis aimer Dieu, et que je l'aime en effet ? et avec cela je croirai pouvoir être reçu au nombre des enfants et des élus de Dieu ? non, non, mon Dieu, c'est une erreur et une erreur aussi pernicieuse qu'injuste, dans laquelle j'ai vécu jusques à présent, mais dont je me détrompe aujourd'hui. Quand mille autres raisons ne m'en feraient pas connaître la fausseté, il ne faudrait que l'exemple de saint Paul : car enfin, chrétiens, saint Paul n'était pas un esprit faible ; il était aussi bien instruit que nous des jugements de Dieu ; il savait aussi bien que nous quel est le tempérament de l'homme : je n'aurai donc plus de confiance, qu'autant que je pratiquerai comme lui la pénitence.

Ce n'est pas tout : saint Paul a châtié son corps, et l'a sacrifié, non pas seulement pour soi-même, mais pour l'Eglise, et pour les fidèles, parce que son ministère l'engageait à procurer par ses souffrances le salut de ses frères : il est donc juste que dans mon emploi, dans ma charge, dans ma profession, je sacrifie moi-même mes forces, ma santé, ma vie, pour ceux que Dieu a bien voulu commettre à mes soins, et dont il me demandera compte. Oh ! si nous étions convaincus, comme saint Paul, de cette importante vérité, quel changement verrait-on dans toutes les conditions du monde ! avec quelle assiduité en remplirait-on les devoirs ! avec quel courage en porterait-on toutes les peines ! quel ordre régnerait sur la terre, et combien Dieu serait-il glorifié dans tous les états ! Pour cela, grand apôtre, vous que l'Eglise nous propose pour modèle, faites-nous part de ce zèle ardent, de ce zèle constant, de ce zèle infatigable qui vous a soutenu, qui vous a embrasé, qui vous a consumé. La gloire dont vous jouissez, bien loin de l'éteindre, n'a fait que le purifier et que l'allumer davantage : exercez-le encore sur nous ; et que l'effet de ce zèle soit de réveiller le nôtre, et de nous apprendre à travailler comme vous, pour être récompensés comme vous, dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINTE MADELEINE.



Et ecce mulier quæ erat in civitate peccatrix, ut cognovit quod Jesus accubisset in domo pharisæi, attulit alabastrum unguenti, et stans retrò secus pedes ejus, lacrymis capiti rigare pedes ejus, et capillis capitis sui tergebat.

En même temps une femme de la ville, qui était de mauvaise vie, ayant su que Jésus-Christ mangeait chez un pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum, et s'étant prosternée à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuya avec ses cheveux.

(S. Luc, ch. 7.)

Cette femme que l'Evangile nous représente aujourd'hui, et qui doit faire tout le sujet de nos considérations, selon la pensée des Pères et dans le sentiment même de l'Eglise, c'est la bienheureuse Madeleine, dont l'histoire vous est aussi connue qu'elle est pour vous édifiante et touchante. *Mulier in civitate peccatrix* : Femme, il est vrai, pécheresse, mais prédestinée de Dieu pour être un vaisseau d'élection et de sainteté; femme autrefois décriée par les désordres de sa vie, mais ensuite illustre par sa pénitence; femme auparavant le scandale des âmes, mais depuis l'exemple le plus éclatant d'une parfaite conversion. Voilà, dis-je, chrétiens, ce qui nous est ici proposé, et ce que Dieu, par une providence particulière, a voulu rendre public, afin que les grands pécheurs du monde eussent, dans la personne de cette sainte, et un puissant motif de confiance, et un vrai modèle de pénitence : un puissant motif de confiance, pour ne pas tomber dans le désespoir, quelque éloignés de Dieu qu'ils paraissent; et un vrai modèle de pénitence, pour ne pas présumer de la miséricorde de Dieu jusqu'à négliger le soin de leur salut. Car je puis bien dire à une âme chrétienne engagée dans le péché, ce que saint Ambroise, parlant de David, disait à l'empereur Théodose : *Qui secutus es errantem, sequere pœnitentem*. Ame criminelle et infidèle à Dieu, si vous avez eu le malheur de suivre Madeleine dans ses égarements, consolez-vous; car, puisqu'elle a trouvé grâce auprès de Dieu, que n'avez-vous pas droit d'espérer? mais tremblez, si, l'ayant suivie dans ses égarements, vous ne la suivez pas dans son retour et dans sa pénitence. Et en effet, que ne devez-vous pas craindre, si un exemple aussi salulaire et aussi convaincant que le sien, qui a converti tant de cœurs endurcis, ne fait pas la même impression sur vous? Madeleine, chrétiens, est la seule qui paraisse, dans l'Evangile, s'être adressée à Jésus-Christ en vue d'obtenir la rémission de ses péchés. Les autres, qui étaient juifs d'esprit et de cœur aussi bien que de religion, ne recouraient à lui que pour obtenir des grâces temporelles, pour être guéris de leurs maladies, pour être délivrés des démons qui les tourmentaient : et si Jésus-Christ les convertissait, c'était presque contre leur intention; mais Madeleine cherche Jésus-Christ

pour Jésus-Christ même, et dans le sentiment d'une véritable contrition. Tâchons donc à nous former sur ce grand modèle, et pour cela, implorons le secours du ciel par l'intercession de Marie. *Ave, Maria*

Donner sur la pénitence des règles et des préceptes, c'est un long ouvrage, chrétiens, et qui souvent ne produit rien moins dans les esprits des hommes que ce qu'on en attendait et que l'on avait droit de s'en promettre; mais donner un modèle vivant de la pénitence, c'est une instruction abrégée, dont tous les esprits sont capables, et une espèce de conviction à laquelle il est comme impossible de résister: or c'est ce que j'entreprends aujourd'hui. Il n'y a personne dans cet auditoire, en quelque disposition et en quelque état qu'il puisse être, qui n'ait besoin de se convertir; car nous disons tous les jours à Dieu, et nous ne croyons pas lui faire une prière inutile: *Converte nos, Deus* (Ps. 84); Seigneur, convertissez-nous. Soit que nous soyons dans l'état de sa grâce, soit que nous n'y soyons pas, soit que nous commencions à marcher dans la voie de Dieu, soit que nous y soyons plus avancés, il y a pour nous un certain changement de vie auquel Dieu nous appelle et en quoi consiste notre conversion. Il est donc important que nous ayons devant les yeux une idée sensible où nous puissions reconnaître tous les caractères d'une vraie pénitence. Or c'est ce que l'Evangile nous propose dans la personne de Madeleine; car je trouve que sa pénitence a eu trois qualités: qu'elle a été prompte, qu'elle a été généreuse et qu'elle a été efficace. Pénitence de Madeleine, pénitence prompte, pour surmonter tous ces retardements si ordinaires aux pécheurs: c'est la première partie; pénitence généreuse, pour triompher de tous les obstacles, et en particulier de ces respects humains qui arrêtent tant de pécheurs: ce sera la seconde partie; pénitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avait été la matière et le sujet de son péché: vous le verrez dans la troisième partie. Je m'en tiendrai à ce que nous dit l'Evangile, dont je veux seulement vous faire une simple exposition.

PREMIÈRE PARTIE.

La promptitude à suivre l'attrait et le mouvement de l'Esprit de Dieu, quand il s'agit de conversion, c'est le premier caractère de la véritable pénitence, et celui que je remarque d'abord dans l'exemple de la bienheureuse Madeleine. *Ut cognovit*, dit l'évangéliste: Sitôt qu'elle connut, c'est-à-dire, dans le moment même que Dieu lui ouvrit les yeux, et que la grâce, par ses saintes lumières, lui éclaira l'esprit, elle renonça à son péché; elle n'hésita point, elle ne délibéra point, elle n'écoula point l'esprit du monde qui lui inspirait de ne rien précipiter, et de ne pas faire légèrement une démarche d'un aussi grand éclat, et qui devait avoir d'aussi longues suites que celle-là; elle n'eut point de mesures à prendre, ni d'affaires à régler, avant que d'en venir à l'exécution. Tous ces délais que l'amour-propre tâche à ménager quand

une âme chrétienne est sur le point de se convertir, et, comme parle saint Grégoire pape, qui sont déjà une demi-victoire remportée sur elle par le démon; tous ces raisonnements, disons mieux, tous ces prétextes, que la prudence du siècle ne manque pas d'opposer à un pécheur pour lui persuader qu'il ne faut point aller si vite, et que, dans les choses même de Dieu, on ne saurait procéder avec trop de circonspection, tout cela, dis-je, ne fit nulle impression sur son cœur; elle n'attendit point un temps plus commode et une occasion plus favorable : pourquoi? parce qu'elle agissait déjà par l'esprit de la pénitence. Or, en matière de pénitence, dit saint Chrysostome, à une âme qui connaît Dieu, il n'est pas même permis de délibérer; non plus qu'en matière de foi, il n'est pas même permis de douter. Quiconque doute volontairement, n'a pas la foi, disent les théologiens; et quiconque délibère, n'a pas l'esprit ni la vertu de la pénitence : car, à parler exactement, la pénitence est l'accomplissement actuel de tous les désirs et de toutes les délibérations. Se convertir, ce n'est pas raisonner, mais conclure; ce n'est pas proposer, mais exécuter; ce n'est pas vouloir se résoudre, mais être déjà résolu : d'où il s'ensuit que, tandis que je consulte, que je raisonne, que je délibère, je ne me convertis pas.

Voilà, chrétiens, ce que Madeleine comprit d'abord, et voilà pourquoi le texte sacré porte : *Ut cognovit*, Dès qu'elle connut. Ah ! mes frères, remarque saint Augustin, que cette parole exprime bien le mystère de la grâce ! *Ut cognovit*; elle se convertit dans l'instant même qu'elle connut, parce que le temps de la connaissance est celui de la pénitence. En effet, ajoute ce saint docteur, on ne se convertit point sans connaître; et connaître, à l'égard des prédestinés et des élus, est le point décisif de la conversion, parce que, dans un prédestiné, cette connaissance dont je parle produit infailliblement l'amour, et que l'amour est la conversion parfaite du pécheur. Il y avait des années entières que Madeleine était engagée dans le désordre d'une vie scandaleuse, et qu'elle ne se convertissait pas : pourquoi? parce qu'elle ne connaissait pas encore ce qui la devait toucher, ou, pour m'exprimer plus correctement, parce qu'elle ne le connaissait pas de cette manière spéciale qui fait le discernement des âmes dans l'exercice de la pénitence. Elle n'attend pas à demain pour se convertir, parce qu'elle ne sait pas si elle connaîtra demain, de cette espèce de connaissance particulière qui fait que l'on se convertit véritablement; elle se convertit aujourd'hui, parce qu'elle connaît aujourd'hui : *Ut cognovit*. Auparavant, quoiqu'elle eût des lumières plus que suffisantes pour être inexcusable devant Dieu et pour comprendre ce que Dieu demandait d'elle, on peut dire qu'elle était dans les ténèbres et dans l'aveuglement du péché; et c'est pour cela qu'elle ne cherchait pas Jésus-Christ. Demain, ce rayon favorable de grâce dont elle est prévenue, aurait peut-être cessé pour elle, et c'est pour cela qu'elle ne remet pas à ce lendemain. C'est aujourd'hui qu'elle est éclairée, et c'est aujourd'hui qu'elle marche : *Ambulate, dùm lucem habetis* (Jo. 12).

Mais encore qu'est-ce que connut Madeleine, qui la détermina en si peu de temps, et qui fut capable de la porter à une conversion si subite et si prompte? Ce qu'elle connut, deux choses : premièrement, que cet homme qu'elle cherchait, était Jésus, c'est-à-dire, Sauveur, et Sauveur des âmes : *Ut cognovit quod Jesus esset* ; et en second lieu, que ce Sauveur était dans la maison du pharisien, c'est-à-dire, que la maison du pharisien était le lieu marqué dans l'ordre de la prédestination divine, où elle devait trouver l'auteur de son salut : *Ut cognovit quod Jesus esset in domo pharisæi*. C'est ce qui l'oblige à ne point différer. Elle connut que cet homme qui passait dans Jérusalem pour un prophète, était en effet le Messie promis par les prophètes, et par conséquent le Sauveur du monde ; et de là vient qu'elle se hâta de recourir à lui. Elle ne considéra point, dit saint Grégoire pape, que Jésus était un Dieu de majesté devant qui les anges tremblent ; que c'était un Dieu de sainteté qui a en horreur les âmes mondaines et impures ; que c'était un Dieu sévère et juste, qui ne peut se dispenser de punir les crimes ; que c'était un Dieu-Homme, venu pour la ruine aussi bien que pour la résurrection de plusieurs en Israël : tout cela l'aurait troublée, et eût pu apporter du retardement à son dessein. Elle ferma donc les yeux à tout cela ; de toutes les qualités de Jésus-Christ, elle n'envisagea que celle de Jésus même : *Ut cognovit quod Jesus esset*. C'est un Sauveur, dit-elle, et je suis perdue ; c'est un Rédempteur, et je suis esclave ; c'est un Médecin, et je suis accablée de maux. Allons ; et pourquoi remettre ? nous n'en trouverons jamais un plus puissant ni plus miséricordieux que lui ; reculer, c'est lui faire injure et diminuer la gloire de son nom : car, puisqu'il est Jésus et Sauveur, pourquoi ne me sauvera-t-il pas dès aujourd'hui ; et pourquoi ne me donnerai-je pas à lui dès ce moment, puisque dès ce moment je lui appartiens, et que je suis le prix de sa rédemption ? Mais il est chez le pharisien qui l'a invité à manger ; et ce sera un contre-temps de l'aborder dans une pareille conjoncture. Ah ! chrétiens, un contre-temps ! au contraire, elle se hâte, parce qu'elle sait qu'il est chez le pharisien : *Ut cognovit quod Jesus esset in domo pharisæi*. Bien loin d'attendre qu'il en soit sorti, elle se fait un devoir de l'y trouver, et elle ne veut point d'autre heure que celle où elle apprend qu'il est à table avec les conviés, parce qu'en même temps Dieu lui fait connaître dans le secret du cœur, que ce moment-là est le moment précieux et bienheureux pour elle, le temps de la visite du Seigneur, le jour du salut auquel sa conversion est attachée ; que le Sauveur n'est entré chez le pharisien que pour cela ; que c'est là, et non point ailleurs, que la grande affaire de sa conversion se doit traiter ; que ce banquet est l'occasion ménagée dans le conseil de la Providence, uniquement pour cette fin ; que Jésus-Christ l'y attend ; qu'il y est avec tous les remèdes de sa grâce et de sa miséricorde pour la guérir, et que si elle laisse passer cette heure et ce moment, elle causera un désordre dans la disposition de son salut éternel, dont les suites seront

irréparables. Encore une fois, chrétiens, voilà ce que Madeleine connut, et ce qui la rendit si diligente et si active : *Ut cognovit*.

Mais surtout elle aima, elle fut pénétrée de cette charité divine, qui, selon le prophète royal, par l'impression de ses mouvements, change les âmes qu'elle sanctifie en autant d'aigles mystérieuses. Or, puisqu'elle aima ce Dieu fait homme, de l'amour le plus saint et le plus parfait, il ne faut pas s'étonner qu'elle rompit si promptement les liens qui la séparaient de lui et qui l'attachaient au monde : car aimer et vouloir être un moment sans se remettre dans les bonnes grâces de celui qu'on aime, sans lui satisfaire dès qu'on lui a déplu ; sans accomplir ce qu'il désire, ce qu'il demande avec instance, et ce qui dépend de nous, ce sont des choses qu'il est bien difficile d'accorder ensemble dans les amitiés du siècle, mais qui deviennent absolument incompatibles dans l'amour de Dieu.

Appliquons-nous donc l'exemple de cette illustre pénitente ; et pour commencer à en tirer le fruit que Dieu prétend, permettez-moi de raisonner avec vous et avec moi-même sur la différence de sa conduite et de la nôtre. Car enfin, mes chers auditeurs, c'est sur quoi il faut aujourd'hui que nous nous expliquions à Dieu ; et si nous ne le faisons pas, c'est sur quoi Dieu nous jugera. Qu'il faille nous convertir un jour, nous le savons ; que pour cela il faille renoncer à des engagements et à des commerces qui sont les sources de nos désordres, nous n'en disconvenons pas ; qu'étant tombés dans la disgrâce de Dieu, ce soit une nécessité indispensable de faire pénitence, nous en sommes convaincus : mais quand sera cette pénitence, mais quand sera ce renoncement, mais quand sera cette conversion ? c'est à quoi nous ne répondons jamais. Il y a peut-être des années entières que nous roulons dans un train de vie, ou lâche et imparfaite, ou même impie et criminelle, entassant chaque jour péchés sur péchés. Nous voyons bien qu'il en faut sortir, que persévérant dans cet état nous remplissons insensiblement la mesure de nos crimes, et qu'enfin nous pourrions mettre ainsi le comble à notre réprobation ; cependant nous n'entreprenons rien. Nous terminons tous les jours des affaires de nulle conséquence, ne voulant pas qu'elles demeurent indéçises ; et pour celle de notre conversion, qui est l'importante affaire, nous ne la concluons jamais.

De dire qu'à en user de la sorte, il y a, non pas de la témérité et de l'imprudence, mais de l'enchantement et de la folie, parce que c'est manquer à la plus essentielle charité que nous nous devons à nous-mêmes ; de s'étendre sur les trois risques affreux que nous courons en différant notre pénitence. l'un, du temps, l'autre, de la grâce, et le troisième, de notre volonté propre qui nous manquera ; d'insister sur le caprice et sur la bizarrerie de notre esprit, qui fait que nous voulons toujours faire pénitence dans un temps chimérique et imaginaire où elle ne dépend pas de nous, c'est-à-dire, dans le futur, et que nous ne la voulons jamais faire dans un temps réel où elle est en notre pouvoir, c'est-à-dire, dans le présent ; de vous montrer

l'excès de votre présomption, qui va jusques à prétendre que la grâce vous attendra, et qu'après l'avoir cent fois rebutée, nous ne laisserons pas de la trouver prête, dès qu'il nous plaira qu'elle le soit; de déplorer le peu de connaissance que nous avons de nous-mêmes, quand nous croyons que nous serons toujours maîtres de notre cœur pour en disposer à notre gré; enfin, de vous remettre dans l'esprit ces pensées terribles des Pères de l'Eglise, que tout ce que nous gagnons à différer, c'est de nous rendre encore Dieu plus irréconciliable, c'est d'éloigner de nous sa miséricorde, c'est d'amasser un trésor de colère pour le jour de sa justice, c'est de nous endurcir dans le péché, et de devenir, par une suite nécessaire, plus incapables de la pénitence chrétienne; à moins que Dieu, forçant, pour ainsi parler, toutes les lois de sa providence, ne fasse un coup en notre faveur, qui, dans l'ordre même surnaturel, doit passer pour un miracle: tout cela, je l'avoue, ce sont des raisons pressantes, touchantes, convaincantes, et qui, bien méditées, devraient aller d'abord, comme dit saint Paul, jusqu'à diviser votre âme d'elle-même par l'effort de la contrition: *Pertingens usque ad divisionem animæ* (Hebr. 4). Mais ces raisons, après tout, nous touchent communément assez peu; quoiqu'elles soient prises de notre intérêt, cet intérêt ne regardant que des biens invisibles et des biens à venir, il agit si lentement sur nous, qu'à peine nous fait-il faire la moindre démarche; autant que celui du monde est efficace pour nous exciter, autant celui-ci est-il faible et languissant. Nous nous aimons, nous craignons de nous perdre, et néanmoins, insensés que nous sommes, nous ne prenons nulle sûreté, nous demandons toujours trêve, et, au hasard de tout de qui en peut arriver, nous disons toujours à Dieu: *Patientiam habe in me* (Matth. 18). Que nous manque-t-il donc pour nous rendre plus vifs et plus agissants? ah! chrétiens, un peu de cette charité qui triompha du cœur de Madeleine, et dont les opérations sont aussi promptes que ses conquêtes sont miraculeuses. Car voilà, mes frères, dit saint Bernard, le privilège et le mystère de l'amour de Dieu: ce que la crainte de notre damnation ne peut obtenir de nous, l'amour de Dieu l'obtient sans résistance: avec la crainte de l'enfer, on délibère; mais avec l'amour de Dieu, on agit. A peine l'a-t-on senti, que l'on court, que l'on vole dans la voie des commandements. C'est assez d'avoir une étincelle de ce feu sacré que Jésus-Christ est venu répandre sur la terre; avec cela on a honte d'avoir tant disputé, avec cela on se fait des reproches d'avoir si longtemps résisté à Dieu.

Or à quoi tient-il qu'il ne prenne dans nos cœurs, ce feu divin? Madeleine connaissait-elle mieux Jésus-Christ que nous ne le connaissons? et même ne puis-je pas dire que nous le connaissons mieux qu'elle ne le devait connaître, lorsqu'elle s'attacha si fortement et si promptement à ce Dieu sauveur? La foi du christianisme ne nous en découvre-t-elle pas des choses qui étaient alors cachées pour cette pénitente? Pourquoi donc tarder davantage, et sans aller plus loin,

pourquoi, avant que de sortir de cette Eglise et de nous retirer de cet autel où Jésus-Christ est encore, non plus en qualité de convié, comme il était chez le pharisien, mais en qualité de viande et de breuvage, en qualité de victime immolée pour nous, en qualité de sacrificeur et de pasteur; pourquoi, dis-je, ne nous pas donner à lui? Faisons une fois ce que tant de fois nous avons proposé de faire, et disons-lui : Non, Seigneur, ce ne sera ni dans une année ni dans un mois; mais dès aujourd'hui: car il n'est pas juste que je veuille temporiser avec vous; ce ne sera point quand je me trouverai dégagé de telle et telle affaire: car il est indigne que les affaires du monde retardent celle de mon Dieu; ce ne sera point quand je me verrai sur le retour de l'âge: car tous les âges vous appartiennent, et ce serait un outrage pour vous bien sensible, de ne vouloir vous réserver que les derniers temps et le rebut de ma vie. Dès maintenant, Seigneur, je suis à vous, et j'y veux être; recevez la protestation que j'en fais, et confirmez la résolution que j'en forme devant vous. C'est ainsi, chrétiens, que nous imiterons la promptitude de Madeleine. Il y aura des obstacles et surtout des respects humains à surmonter; mais c'est encore pour cela que notre pénitence, comme celle de Madeleine, doit être généreuse, vous l'allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Rien n'est plus opposé à la vraie pénitence que cette vue de la créature, que nous appelons respect humain; et la raison qu'en apporte saint Chrysostome, est bien naturelle. Parce que la pénitence, dit-il, est une vertu essentiellement fondée sur le respect que nous avons pour Dieu, ou plutôt n'est rien autre chose qu'un respect pour Dieu aimé, révééré, et jugé digne d'être recherché préféablement à toutes les créatures. Or, Dieu conçu de la sorte, et cette préférence due à Dieu ainsi expliquée, exclut nécessairement tous les respects humains. Cependant, chrétiens, il faut l'avouer et le reconnaître avec douleur, c'est un dangereux ennemi que ce respect humain, puisque la grâce, toute puissante qu'elle est, est tous les jours obligée de lui céder; puisque c'est le plus grand obstacle qu'elle trouve dans le cœur de l'homme, puisqu'elle a besoin, pour le surmonter, de toute sa vertu, et qu'elle n'est jamais plus efficace et plus victorieuse que lorsqu'elle en vient à bout: or c'est ce qu'elle a fait, et de la manière la plus éclatante, dans la personne de la bienheureuse Madeleine. D'où je conclus toujours que la pénitence de cette sainte nous est justement proposée par le Saint-Esprit comme le modèle de la pénitence des pécheurs: vérité dont vous êtes déjà persuadés, mais qui vous touchera encore plus sensiblement, à mesure que je vous la représenterai dans la suite de notre évangile.

Car, prenez garde, s'il vous plaît: Madeleine se sent appelée de Dieu; et la grâce qui opère en elle, par un mouvement secret, la presse de s'aller jeter aux pieds de Jésus-Christ dans la maison du

pharisien. Mais quoi ! ira-t-elle se produire au milieu d'une assemblée, dans un repas de cérémonie ? s'exposera-t-elle à la censure des conviés ? se fera-t-elle passer pour une imprudente et une insensée, après s'être déjà décriée comme une femme perdue ? donnera-t-elle sujet de parler à toute une ville, et que dira-t-on de son procédé ? comment interprétera-t-on cet empressement ? quelle matière de discours et de raillerie, pour ceux qui, ne pénétrant pas dans ses intentions, jugeront d'une telle action avec malignité ? Ah ! mes frères, répond saint Augustin, voilà l'ennemi terrible et redoutable dont il faut que Madeleine, ou plutôt que la grâce triomphe. Cette crainte de la censure et des jugements du monde, ce respect humain ; c'est le second démon qu'elle sait vaincre, et dont elle s'affranchit. Elle a été jusqu'à présent une femme mondaine et sans pudeur, dit Zénon de Vérone (cette pensée est belle, et vous paraîtra aussi solide qu'elle est ingénieuse) ; elle a été jusqu'à présent une femme mondaine, et elle en a retenu le front : voilà pourquoi elle ne sait ce que c'est que de rougir : *Frons meretricis facta est tibi, nescis erubescere* (Jerem. 3). C'est-à-dire, pour appliquer ces paroles à mon sujet, quoique dans un sens bien différent de celui de l'Ecriture, Madeleine a quitté le luxe d'une mondaine, l'impureté d'une mondaine, l'avarice insatiable d'une mondaine, les artifices et les ruses d'une mondaine, parce que tout cela ne pouvait servir qu'à sa perte et à sa ruine ; mais elle s'est réservé le front d'une mondaine pour ne point rougir, parce que cela pouvait lui être encore utile, et était même nécessaire à sa pénitence : *Frons meretricis facta est tibi*. Et pourquoi, ajoute saint Grégoire pape, rougirait-elle d'aller trouver Jésus-Christ, et de lui découvrir ses plaies, puisque c'est lui seul qui doit être l'auteur de sa guérison ? Non, non, dit ce saint docteur, cela n'entrait pas dans une âme aussi éclairée et aussi solidement convertie que Madeleine ; elle avait trop de sujets en elle-même qui la confondaient, pour en prendre d'ailleurs ; et elle ne crut pas que rien de tout ce qui était hors d'elle lui dût causer de la honte, parce qu'elle savait bien que tout son mal était au dedans d'elle-même : *Quia semetipsam graviter erubescibat intus, nihil esse credidit quod verecundaretur foris*.

C'est ainsi qu'elle raisonna, et c'est ainsi que l'amour qu'elle conçut pour Jésus-Christ la rendit généreuse ; convertissant en elle (ne vous offensez pas de ce terme), convertissant en elle, si j'ose ainsi parler, l'effronterie du péché dans une sainte effronterie de la pénitence : car pourquoi ne me serait-il pas permis de m'exprimer de la sorte, puisque Tertullien nous parle bien de la sainte imprudence de la foi ; et que la charité n'est pas moins hardie à mépriser, dans la vue de Dieu, les considérations du monde, que la foi dans la pensée de cet auteur, à se glorifier des humiliations de la croix. Mais, me direz-vous, quels respects humains Madeleine eut-elle à surmonter dans la démarche qu'elle fit en se déclarant au Sauveur du monde, et devant une nombreuse compagnie ? C'était une pécheresse connue, et qui passait pour telle dans Jérusalem ; que pouvait-elle

donc avoir à ménager ou à craindre ? Ah ! mes chers auditeurs , c'est pour cela même que , suivant les lois du monde , elle avait tout à craindre et à ménager. Il est vrai , c'était une pécheresse et une pécheresse connue : *Mulier in civitate peccatrix* ; mais vous savez ce que produit le péché dans nous , et ce qui serait presque incroyable , si l'expérience ne le vérifiait pas. L'effet du péché , surtout quand il est formé en habitude , est de nous rendre honteux pour le bien , et en même temps hardis et effrontés pour le mal. Au lieu que Dieu ne nous a donné la honte , ou , pour parler plus exactement , le principe de la honte , que comme un préservatif contre le péché ; le péché , dont le caractère est de pervertir en toutes choses l'ordre de Dieu , fait que nous employons cette honte à ce qui devrait être le sujet de notre gloire , je veux dire aux exercices et aux devoirs de la pénitence chrétienne ; et que nous nous faisons gloire de ce qui devrait être le sujet de notre honte , c'est-à-dire , du péché même. Ainsi , un homme du siècle aura fait une profession ouverte d'être impie et libertin , et il ne s'en sera pas caché ; forme-t-il la résolution de changer de vie ? dès-là il devient timide , et n'ose plus , ce semble , paraître ce qu'il veut être et ce qu'il est. Il ne rougissait pas d'une action criminelle , et maintenant il rougit d'une action de piété. De même , une femme du monde se sera peu mise en peine de causer du scandale à toute une ville , et en cela elle se sera rendue indépendante des respects humains ; mais qu'elle prenne le parti de retourner à Dieu , et qu'on lui parle d'en donner des marques pour satisfaire à l'obligation d'édifier par sa conduite ceux qu'elle a scandalisés par ses mauvais exemples , c'est à quoi elle oppose cent difficultés. Elle n'a pas craint de passer pour mondaine , et elle craint par-dessus tout de passer pour dévote , c'est-à-dire , pour servante de Dieu.

Voilà le désordre du péché , mais que fait la grâce de la pénitence ? elle corrige ce désordre , en rétablissant dans nous un ordre tout contraire : car , au lieu que le péché nous rendait hardis pour le mal et timides pour le bien , cette grâce de conversion nous rend hardis pour le bien et honteux pour le mal. Dans l'état du péché , nous avions des égards pour les hommes et nul respect pour Dieu ; et la pénitence , nous inspirant le respect de Dieu , nous affranchit de celui des hommes. En fut-il jamais une preuve plus sensible que l'exemple de Madeleine ? étudions , chrétiens , étudions cet admirable modèle. Elle entre chez le pharisien ; elle paraît dans la salle du festin avec un saint mépris des conviés , sans craindre de les troubler , sans s'arrêter à ce qu'ils diront , sans se distraire un moment en leur rendant des civilités inutiles , et même sans penser à eux : voilà le respect de la créature anéanti. Mais en même temps elle n'ose paraître en face devant Jésus-Christ ; elle se tient derrière lui , les larmes aux yeux : *Stans retró* ; elle demeure prosternée à ses pieds : *Secus pedes* , et elle a tant de vénération pour sa personne , qu'elle n'a pas l'assurance de lui parler : voilà le respect de Dieu rétabli dans son cœur. Elle est exposée à l'injustice d'autant de censeurs qu'elle a de témoins de sa

pénitence; le pharisien la condamne comme une pécheresse, et le blâme en retombe sur Jésus-Christ même : *Hic si esset propheta, sciret utique quæ et qualis est mulier quæ tangit illum, quia peccatrix est* (Luc. 7); Si cet homme était prophète, il saurait que celle qu'il souffre à ses pieds, est une femme de mauvaise vie. Sur quoi saint Grégoire de Nysse, prenant la défense de Jésus-Christ, fait une réponse bien judicieuse. Tu te trompes, Simon, dit-il à ce pharisien; et en voulant raisonner, tu pêches dans le principe; tu crois que Jésus-Christ n'est pas un prophète, parce qu'il souffre que Madeleine l'approche, et c'est pour cela qu'il est prophète et plus que prophète, puisqu'il a eu la vertu de l'attirer : car ce don d'attirer les pécheurs et de les sanctifier, est la grâce particulière des prophètes et des hommes de Dieu. Ainsi le pharisien tomba dans une double erreur : car il ne crut pas Jésus-Christ prophète, et il l'était : il crut Madeleine pécheresse, et elle ne l'était plus; il jugea ce qui n'était pas, et il ne connut pas ce qui était; mais quoi qu'il en soit, Madeleine méprisa ses jugements et ses erreurs, et animée du seul amour de Dieu qui la possédait, elle s'alla jeter aux pieds de Jésus-Christ : voilà ce qui s'appelle une pénitence généreuse, et ce que nous sommes indispensablement obligés d'imiter.

Car soyons bien persuadés, chrétiens, de cette maxime, et établissons-la comme une des règles les plus certaines de notre vie : tandis que le respect humain nous dominera, tandis que nous nous rendrons esclaves des jugements des hommes, tandis que nous craindrons d'être raillés et censurés, quoi que nous fassions, nous ne sommes point propres pour le royaume de Dieu. Qu'est-ce qui arrête aujourd'hui les effets de la grâce dans la plupart des âmes ? qu'est-ce qui empêche mille conversions, qui se feraient infailliblement dans le monde ? un respect humain. Un homme dit : Si je m'engage une fois à mener une vie chrétienne et régulière, quelle figure ferai-je dans ma condition. Une femme dit : Si je renonce à ces visites et à ces divertissements, quelles réflexions ne fera-t-on pas ? On se donne l'alarme à soi-même; on se demande : Comment pourrai-je soutenir la contradiction et les discours du monde ? avec cela il n'y a point de bons désirs qui n'avortent, point de résolutions qui ne s'évanouissent, point de ferveurs qui ne s'éteignent. On voudrait bien que le siècle fût plus équitable, et que, sans choquer ses lois ni s'attirer ses mépris, il y eût, non-seulement de la sûreté, mais de l'honneur même selon le monde à prendre le parti de la vraie piété : car on sait que c'est le meilleur parti; on se tiendrait heureux de l'embrasser, et on ne doute point que l'on n'y trouvât des avantages bien plus solides que partout ailleurs; mais la loi tyrannique du respect humain nous retient, et l'on aime mieux, en se perdant, se soumettre à cette loi, que de se maintenir dans sa liberté en sauvant son âme. Or c'est cette loi, chrétiens, qu'il faut combattre et détruire en nous par la loi souveraine de l'amour de Dieu. Que dira-t-on de moi si je change de conduite ? on en dira tout ce qu'on voudra ; mais

je veux être fidèle à mon Dieu : or je ne puis lui être fidèle , et avoir ces complaisances pour les hommes ; c'est saint Paul qui me l'apprend : *Si hominibus placerem, Christi servus non essem* (Galat. 1). Il faut donc que je sois résolu à déplaire aux hommes, à être raillé et contredit des hommes, pour commencer de vivre à Dieu. Mais je ferai parler de moi dans le monde : le monde parlera selon ses maximes, et moi je vivrai selon les miennes. Si le monde est juste, s'il est chrétien, il s'édifiera de ma conduite; et s'il ne l'est pas, bien loin de chercher à lui plaire, je dois l'avoir en horreur. Or il ne l'est pas, et il est même perverti jusqu'à ce point, de ne pouvoir souffrir la vertu sans la censurer : il faut donc que je le réprouve, et que je le déteste lui-même. Mais je passerai pour un esprit léger, pour un esprit faible, ou pour un hypocrite. Si je suis tel que je dois être, toutes ces idées s'effaceront bientôt, et ma conduite répondra à tous ces reproches. Mais quoi que je fasse, on me méprisera : que je sois méprisé, j'y consens ; je ne le puis être pour un meilleur sujet. N'est-ce pas pour cela que je suis chrétien ? Dans la religion que je professe, les mépris du monde sont plus honorables que tous ses éloges.

Mais cette résolution que je prends est bien difficile à soutenir. Difficile, chrétiens ? vous vous trompez, permettez-moi de vous le dire. Rien n'est plus aisé ; car ce que vous voulez faire pour Dieu, ne l'avez-vous pas fait cent fois, et ne le faites-vous pas encore tous les jours pour le monde et pour les intérêts du monde ? j'en appelle à votre propre témoignage. Y a-t-il respect humain que vous ne surmontiez pour une fortune temporelle, que vous ne surmontiez pour une passion, que vous ne surmontiez pour votre santé, et cela sans peine ? Or, il est bien indigne que vous trouviez difficile pour Dieu, ce qui vous devient si facile pour mille autres sujets. Mais quand la chose serait aussi difficile que vous le prétendez, n'est-il pas juste que vous fassiez quelques efforts pour le salut ? n'est-ce pas une assez importante affaire, et pouvez-vous en acheter trop cher le succès ? Dieu n'est-il pas un assez grand maître, et quand il s'agit de rentrer en grâce avec lui, qu'y a-t-il d'ailleurs à ménager ? Cependant, chrétiens, il reste encore un dernier caractère que doit avoir notre pénitence, comme celle de Madeleine, qui fut une pénitence efficace ; et c'est ce que je vais vous expliquer dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

On ne peut mieux exprimer en quoi consiste l'efficace de la pénitence chrétienne, que par ces admirables paroles de saint Paul : *Sicut exhibuistis membra vestra servire immunditiae et iniquitati ad iniquitatem, ita nunc exhibete membra vestra servire iustitiae in sanctificationem* (Rom.6) ; Mes frères, disait aux Romains le grand Apôtre, comme vous avez fait servir vos corps à l'impureté et à l'injustice, pour commettre des actions criminelles, il faut maintenant que vous

les fassiez servir à la justice et à la piété, pour mener une vie toute sainte : car c'est en cela que votre pénitence paraîtra véritable et solide. Il faut que ce qui a été la matière de votre péché devienne la matière de votre pénitence; ce que vous avez donné au monde, lorsque vous en étiez les esclaves, il faut maintenant que vous le donniez à Dieu; et les mêmes choses que vous avez employées à votre vanité et à votre plaisir, vous devez désormais les employer aux exercices de la religion; autrement ne vous flattez pas d'être bien convertis : je n'en jugerai que par là, et je ne ferai que par là ce juste discernement de ce que vous êtes et de ce que vous n'êtes pas.

Or ne dirait-on pas, chrétiens, que saint Paul avait entrepris de faire dans ces paroles le portrait de Madeleine et de sa pénitence? Qu'est-ce que Madeleine aux pieds du Sauveur? Ah! répond saint Augustin, c'est une idole du monde changée en victime et consacrée au vrai Dieu; c'est, ajoute ce saint docteur, usant des propres termes de l'Apôtre, l'injustice et l'iniquité même qui donne des armes à la piété, le luxe qui en fournit à l'humilité, la mollesse et la délicatesse de la chair qui prête secours à la mortification et à l'austérité, afin d'accomplir cette parole de l'Apôtre : *Exhibete membra vestra arma Deo*. Venons au détail. Ainsi les yeux de Madeleine avaient été comme les premiers organes de ces honteuses passions, qui commencent dans les âmes mondaines par la curiosité de voir et par le désir d'être vu; mais si ses yeux l'avaient perdue, c'est de ses yeux qu'elle tire ce qui doit contribuer à la sauver. Ses yeux avaient allumé dans son cœur l'amour du monde, et c'est par les pleurs qui coulent de ses yeux qu'elle l'éteint; elle n'en avait jusque-là versé que pour de profanes objets, et que pour leur marquer une tendresse criminelle dont elle se piquait; mais, dit-elle, j'en verserai pour mon Dieu, et je n'en verserai que pour lui. Non-seulement j'en verserai pour lui, mais sur lui, puisqu'il s'est rendu visible; je l'arroserai de mes larmes, et mes larmes, ainsi purifiées, me purifieront moi-même; j'en laverai les pieds de mon Sauveur, et j'obtiendrai par là d'être lavée dans son sang. *Felices lacrymæ*, conclut saint Léon, *quæ dum culpas abluerunt pristinx conversationis, virtutem habuere baptismatis!* Heureuses larmes qui tinrent lieu de baptême à Madeleine, et qui, l'ayant rendue mille fois coupable, eurent enfin le pouvoir et la vertu de la justifier! Madeleine, dans l'extérieur de sa personne, avait été vaine jusqu'à l'excès : idolâtre d'une beauté périssable, et n'oubliant rien de tout ce qui pouvait lui attirer et lui conserver des adorateurs, elle s'était surtout attachée au soin de ses cheveux : vanité que Tertullien appelle une impudicité étudiée et affectée : *Confictam et elaboratam libidinem*. Mais ces cheveux qu'elle a cultivés avec tant d'affection et tant d'étude, lui seront-ils inutiles dans sa conversion? non, chrétiens : l'esprit de pénitence qui l'anime lui apprend à en faire un nouvel usage; ils avaient été jusque-là l'ornement d'une tête pleine d'orgueil, et désormais ils seront employés à l'exercice de l'humilité la plus profonde. Madeleine s'en servira pour essuyer les pieds de

Jésus-Christ ; et en essuyant les pieds de ce Dieu Sauveur , cette pécheresse effacera toutes les taches de ses péchés. Je serais infini , si je m'arrêtais à toutes les preuves que me fournit l'Evangile pour établir et pour confirmer ma proposition. C'était une femme sensuelle que Madeleine : parfums , odeurs , liqueurs précieuses , c'étaient ses délices ; mais que sera-ce pour elle dans sa pénitence ? Ah ! si dans ses mains elle porte encore un parfum exquis , ce n'est plus pour contenter ses sens , mais pour le répandre sur les pieds de son Dieu. Les disciples même de Jésus-Christ en seront surpris , ils en murmureront , ils s'en scandaliseront : *Ut qui perditio hac* (Matth. 26) ? Mais elle sait ce qu'elle fait , et elle ne croit pas devoir rien ménager quand il s'agit de témoigner à son Sauveur la vivacité de son repentir et la sensibilité de son amour ; pour cela , elle n'a rien de si cher à quoi elle ne veuille renoncer ; pour cela , elle est disposée à se sacrifier elle-même : trop heureuse si son sacrifice est agréable , et que Dieu daigne accepter une hostie tant de fois profanée , mais enfin sanctifiée par le feu tout céleste et tout sacré qui la consume !

Tels sont désormais les sentiments de Madeleine ; et sans s'arrêter à de vains sentiments , tels sont les effets de sa pénitence. Or voilà , Mesdames (car c'est surtout à vous que j'adresse cette morale) ; voilà par où vous pourrez juger vous-mêmes de la sincérité de votre retour à Dieu et de votre conversion. Tout le reste est équivoque , est trompeur , est faux. Ayez en apparence les plus beaux sentiments ; tenez le langage , ou le plus sublime et le plus élevé , ou le plus vif et le plus touchant ; tandis que vous en voudrez demeurer là , sans en venir aux mêmes effets que Madeleine , ne comptez , ni sur tout ce que vous direz , ni sur tout ce que vous penserez ou que vous croirez penser. Vous avez dans vous-mêmes , aussi bien que cette fameuse pénitente , tout ce qui peut contribuer à votre sanctification , et vous pouvez dire à Dieu comme David : *In me sunt , Deus , vota tua* (Ps. 55) : Oui , Seigneur , je reconnais que tout ce que vous désirez de de moi , est en moi , et c'est pour cela que je suis absolument excusable si je ne vous le donne pas. Ces habits , Mesdames , dont vous vous faites une si vaine gloire , et qui entretiennent votre luxe ; ces ajustements qui occupent presque tout votre esprit , et à quoi vous employez plus de temps qu'à l'affaire de votre salut , et qu'à toutes les affaires mêmes humaines dont Dieu vous a chargées ; cet amour de vous-mêmes , qui vous fait rechercher avec tant de soin toutes les douceurs de la vie , les compagnies , les jeux , les spectacles ; surtout cet amour de votre corps , qui vous rend si attentives à le maintenir dans un certain éclat , à relever son lustre par tous les déguisements d'une artificieuse mondanité , à lui procurer toutes ses aises , toutes ses commodités : voilà de quoi la pénitence doit faire en vous un holocauste à Dieu.

Je pourrais vous dire que le seul christianisme devrait vous porter à le faire , ce sacrifice : car , pour peu que vous fussiez entrées jusqu'à présent dans le véritable esprit de la religion que vous professez , vous

auriez compris que c'est un esprit de retraite, un esprit d'humilité et de mortification; et qu'il n'est pas possible d'accorder ensemble la retraite chrétienne et les assemblées du monde, l'humilité chrétienne et le faste du monde, la mortification chrétienne et la mollesse du monde; mais ce qui est un devoir si indispensable pour vous en qualité de chrétiennes, combien plus encore l'est-il pour des pécheresses et des pénitentes? Si, dans une supposition imaginaire, tous ces divertissements et ces plaisirs mondains, toutes ces délicatesses et ces superfluités ne vous avaient pas éloignées de Dieu, si vous aviez su avec tout cela lui être fidèles, peut-être tout cela vous aurait-il été moins défendu? Mais lorsque vous ne pouvez ignorer à combien d'égarements et de péchés tout cela vous a conduites, quel prétexte pouvez-vous avoir pour n'y pas renoncer? comment pouvez-vous revenir sincèrement à Dieu, et cependant aimer ce qui, si longtemps, vous en a séparées? comment pouvez-vous quitter de bonne foi votre péché, et ne quitter pas ce qui en a été la source empoisonnée? comment pouvez-vous le haïr, et ne vouloir pas le détruire? or vous ne le détruirez jamais, tandis que vous n'en couperez pas la racine. Le même principe aura toujours les mêmes suites, et la même cause produira toujours les mêmes effets.

Pourquoi la pénitence de Madeleine fut-elle une pénitence durable? parce que ce fut une pénitence efficace. Du moment que cette sainte pénitente eut sacrifié à Dieu tout ce qui avait entretenu jusque-là ses désordres, elle s'attacha si fortement à Jésus-Christ, qu'elle lui demeura toujours étroitement et inséparablement unie. Elle s'attacha à ce Dieu Sauveur, dit saint Bernard, dans tous les états où depuis il fit paraître son adorable humanité; c'est-à-dire, qu'elle s'attacha à Jésus-Christ vivant; qu'elle s'attacha à Jésus-Christ mourant, qu'elle s'attacha à Jésus-Christ mort et enfermé dans le tombeau, qu'elle s'attacha à Jésus-Christ ressuscité et triomphant, enfin qu'elle s'attacha à Jésus-Christ glorieux dans le ciel. C'est ce que nous savons de l'Évangile; et s'il ne nous parle plus de Madeleine après l'ascension du Fils de Dieu, la Tradition nous apprend où elle se retira, quelle vie dans sa retraite elle mena, quels exercices de piété et de mortification elle pratiqua, avec quelle ferveur et quelle persévérance elle les continua. Interrompit-elle jamais en effet sa pénitence? Ah! chrétiens, quelle merveille et quelle instruction pour nous! tous ses péchés lui avaient été remis, et elle en avait eu une révélation expresse de la bouche même de Jésus-Christ : *Remittuntur tibi peccata tua* (Luc. 7). Cependant, bien loin de diminuer ses austérités, elle les redoubla. Si le Sauveur du monde lui dit : Allez en paix : *Vade in pace*; elle comprit que cette paix ne devait être que dans le cœur; ou, si vous voulez, elle comprit que cette paix devait consister à se faire une guerre perpétuelle, à ne se pardonner rien de tout ce que son divin Maître lui avait pardonné, à se traiter d'autant plus rigoureusement qu'il l'avait traitée avec plus de douceur, à crucifier sa chair, à la couvrir du cilice, à l'exténuer par l'abstinence et par le jeûne. Elle

le comprit, dis-je, et voici, chrétiens, un mystère que le monde ne peut se persuader, et dont la seule expérience vous convaincra, si vous vous mettez en état, comme Madeleine, d'en faire l'épreuve. Plus votre pénitence sera efficace, c'est-à-dire, plus elle sera sévère, en retranchant de vos personnes tout ce qui flattait vos sens, tout ce qui favorisait vos passions, tout ce qui faisait le prétendu bonheur de votre vie; et plus alors cette pénitence, qui semble au dehors si triste et si dure, vous deviendra douce et aimable, parce que vous y trouverez l'abondance de la paix.

Car ce ne fut point une parole sans effet que celle de Jésus-Christ à Madeleine : *Vade in pace*; mais cette parole divine opéra dans son cœur tout ce qu'elle signifiait. Dans un moment, cette mondaine, dégagée de la servitude du monde, commença à goûter la sainte liberté des enfants de Dieu; dans un moment, cette âme exposée à tous les troubles que cause inmanquablement l'amour du monde, commença à jouir d'un repos inaltérable; dans un moment, cette conscience déchirée de mille remords, commença à sentir cette joie intérieure que donne une sainte assurance, et que l'Écriture compare à un repas délicieux; dans un moment, cette pécheresse, délivrée de son péché comme d'un fardeau qui l'accablait, commença à se trouver toute remplie de l'onction de la grâce. Ce n'était point en se ménageant elle-même, en s'épargnant, en sauvant de ses premières habitudes tout ce qu'elle en eût cru pouvoir réserver sans crime; ce n'était point, dis-je, par là qu'elle se fût établie et maintenue dans un calme si parfait; mais c'est en se dépouillant de tout, en se refusant tout, en s'immolant toute entière elle-même, qu'elle se mit dans une disposition si tranquille et si heureuse. Car, au milieu de toutes les rigueurs de sa pénitence, quel soutien et quelle consolation était-ce pour elle, de penser qu'elle satisfaisait à Dieu, qu'elle s'acquittait auprès de la justice de Dieu, qu'elle réparait la gloire de Dieu, qu'elle se tenait en garde contre tout ce qui pouvait lui faire perdre l'amour de Dieu, qu'elle purifiait son cœur et le disposait à recevoir les plus intimes communications de Dieu? Et d'ailleurs, qui peut dire de quelles douceurs secrètes Dieu comblait cette âme ainsi purifiée et préparée, de quelles lumières il l'éclairait, de quel feu il l'embrasait, de quelles visites il la gratifiait, quels sentiments, quels transports il y excitait?

Voilà, chrétiens, ce que vous éprouverez vous-mêmes; et si vous sortez de ce discours, déterminés comme Madeleine à cette pénitence efficace, qui est le caractère des âmes bien converties, voilà ce que je puis vous promettre de la part de Dieu. *Vade in pace* : Allez en paix, et n'écoutez point les retours de la nature. Le sacrifice que je vous demande l'effraie; et plus vous donnerez d'attention à ses frayeurs, plus elles augmenteront et vous troubleront. Mais comptez sur la parole de Jésus-Christ, et malgré toutes les frayeurs, entreprenez, commencez, agissez : bientôt vous verrez que c'étaient des frayeurs chimériques. Je ne vous dis pas que vous recevrez toutes les

faveurs divines dont Madeleine fut gratifiée dans son désert ; mais , sans que Dieu vous fasse part de ces dons extraordinaires et miraculeux , je dis que , par un miracle de sa grâce encore plus grand , il vous rendra doux ce qui vous semble plus amer ; qu'il vous rendra non-seulement supportable , mais léger , mais agréable et aimable , ce qui vous paraît plus pesant ; que dans le renoncement même à toutes les consolations du siècle , il vous fera trouver la plus pure et la plus sensible consolation. Ah ! s'écriait saint Augustin , parlant de sa pénitence et de ce qu'il y sentit , quel plaisir fut-ce tout à coup pour moi de me passer de tous les plaisirs ; et ces vanités humaines où j'avais pris tant de goût , qu'elles me devinrent insipides ! Quoi qu'il en soit , mon cher auditeur , puisque vous avez péché , il n'y a point d'autre moyen de salut pour vous que la pénitence ; ou tout autre moyen , sans celui-là , vous est inutile. Dieu pouvait vous le refuser ; mais il vous l'accorde encore : il vous fait voir l'exemple de Madeleine pour vous exciter , il vous tend les bras pour vous inviter , il vous parle par la bouche de son ministre pour vous appeler. Entrez dans la voie qui vous est ouverte : ne dussiez-vous y trouver que des épines , il faut la prendre et y marcher ; car c'est la seule voie qui vous reste pour vous préserver du souverain malheur , et pour arriver à l'éternité bienheureuse , que je vous souhaite , etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE S. IGNACE DE LOYOLA.



Fidelis Deus , per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi Domini nostri.

Dieu est fidèle , par qui vous avez été appelés à la compagnie de son fils Jésus-Christ Notre Seigneur. (1^{re} Ep. AUX CORINTH., ch. I.)

C'est aux chrétiens de Corinthe , et en général à tous les fidèles que l'apôtre saint Paul adressait ces paroles ; mais il me semble que je puis en particulier les appliquer au saint patriarche dont nous célébrons la fête , et qu'elles lui conviennent d'une façon toute spéciale , puisqu'il fut appelé de Dieu pour l'établissement d'un Ordre que l'Eglise a approuvé , et qu'elle autorise encore sous le titre de la *Compagnie de Jésus*. Dieu qui , pour sa gloire , voulait employer Ignace et l'engager dans une milice sainte , se servit de ses dispositions naturelles , et lui laissa ses idées guerrières , mais en les tournant vers un autre objet , et lui proposant , non plus des provinces et des terres , mais des âmes à conquérir. Il quitta les armes du siècle , mais pour se revêtir des armes de la foi. Il cessa de combattre les ennemis de l'Etat , mais pour combattre les ennemis de l'Eglise ; et la Compagnie qu'il entreprit de former , et dont Dieu lui inspira le dessein , fut la

Compagnie de Jésus-Christ : *Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi*. D'autres fondateurs avant lui n'avaient point cru blesser les règles d'une humilité chrétienne et d'une modestie religieuse, en donnant aux saints Ordres qu'ils ont établis, les augustes noms de l'adorable Trinité, du Saint-Esprit, des personnes divines; et c'est sur le modèle de ces grands hommes, et par la même inspiration d'en-haut, que saint Ignace de Loyola choisit pour la Compagnie dont il a été l'instituteur, l'adorable nom de JÉSUS. Quoi qu'il en soit, mes chers auditeurs, nous allons voir, conformément aux paroles de mon texte, la fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, et la fidélité d'Ignace à suivre la vocation de Dieu. Dieu fidèle en appelant Ignace à la compagnie de son Fils : ce sera la première partie; Ignace fidèle en répondant à Dieu qui l'appelait : ce sera la seconde. De l'une et de l'autre nous apprendrons ce que nous pouvons attendre de Dieu, et ce que Dieu attend de nous dans les conditions où il nous fait entrer : voilà tout le sujet de ce discours. Vierge sainte, c'est sous vos auspices que cet homme apostolique renonça au monde, pour se dévouer à ce Sauveur que vous avez porté dans votre chaste sein. Ce fut un des plus zélés défenseurs de vos glorieux privilèges et de votre culte : vous m'accorderez, pour le louer dignement, le secours que je vous demande. *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Je dis que Dieu, dans la vocation de saint Ignace, s'est montré merveilleusement fidèle : *Fidelis Deus*. Mais envers qui cette fidélité a-t-elle paru ? premièrement, envers l'Eglise, pour l'intérêt de laquelle Dieu suscita ce grand homme, lorsqu'il lui inspira le dessein d'une vie apostolique; secondement, envers Ignace même, quand Dieu le rendit capable de soutenir cette sainte entreprise, et que, par des dons de grâce extraordinaires, il le mit en état de l'exécuter : voilà l'idée générale de cette première partie.

Quand Ignace fut appelé de Dieu aux fonctions de l'apostolat, vous le savez, chrétiens, l'Eglise avait besoin de secours, et Dieu, par fidélité, était engagé à lui en fournir. C'était un temps où l'hérésie s'élevait de toutes parts, et déjà commençait à souffler le feu de ces fameuses rébellions dont les restes fument encore. Or, le Fils de Dieu ayant promis authentiquement à son Eglise que jamais les portes de l'enfer ne prévaudraient contre elle, il ne pouvait lui manquer dans une pareille rencontre; et en conséquence de sa parole, il lui devait donner de nouvelles forces pour la défendre. Je ne prétends point vous faire entendre par là que saint Ignace ait été un homme nécessaire à l'Eglise de Jésus-Christ; non, chrétiens, ce n'est point là ma pensée : je dirais bien plutôt de lui ce que saint Grégoire pape disait en général des hommes apostoliques, dans une instruction qu'il leur adresse : L'Eglise de Jésus-Christ a été nécessaire à Ignace, parce

qu'Ignace n'a pu se sanctifier que dans l'Eglise de Jésus-Christ; mais Ignace n'a point été et ne pouvait être nécessaire à l'Eglise de Jésus-Christ, parce que l'Eglise de Jésus-Christ a bien pu se passer d'Ignace et se conserver sans lui. Il est vrai, mes chers auditeurs : mais aussi ferais-je tort à saint Ignace, et en quelque sorte à Dieu même, si je ne disais qu'Ignace, tout serviteur inutile qu'il était, fut choisi de Dieu pour la défense de l'Eglise, et que sa vocation a été l'un des moyens que Dieu avait préparés pour faire voir à son Eglise qu'il ne l'abandonnait pas, et qu'il voulait lui être fidèle : *Fidelis Deus per quem vocati estis.*

Reconnaissez-le d'abord, chrétiens, par un trait admirable de la Providence : bien d'autres en ont fait la remarque ; et c'est pour cela même qu'elle paraît plus vraie, et que je puis avec plus de raison la faire à présent. Tandis que Luther lève l'étendard contre l'Eglise et lui déclare la guerre, Dieu touche le cœur d'Ignace, et l'appelle pour l'opposer à cet hérésiarque. Quelle fidélité, Seigneur ! Ainsi en aviez-vous autrefois usé, faisant naître un Augustin en Afrique, le même jour que Pélage, l'ennemi de votre grâce, était né dans l'Angleterre ; et n'ayant jamais permis dans la suite des siècles, que votre Eglise fût attaquée par un nouveau persécuteur, sans lui procurer d'ailleurs et en même temps un nouveau défenseur. Ainsi, dis-je, ô mon Dieu ! avez-vous toujours gardé la foi à cette divine épouse : et ne semble-t-il pas que vous ayez voulu lui en donner un gage particulier dans la vocation d'Ignace ? *Fidelis Deus.* En effet, qu'est-ce qu'Ignace selon les vues de Dieu ? c'est un homme né pour la destruction de l'hérésie, voilà son caractère ; fondateur d'un institut dont l'essence est de combattre les ennemis de la foi, comme il est déclaré dans les bulles des souverains pontifes, voilà sa profession ; de qui tout le zèle a été employé pour l'Eglise, à étendre ses conquêtes, à faire observer ses lois, à maintenir l'usage de ses sacrements, à inspirer au peuple du respect pour ses cérémonies, à conserver les fidèles dans son obéissance, à y ramener les hérétiques, sans que pour cela il ait jamais épargné ni soins, ni travaux, ni force, ni crédit, ni repos, ni santé, ni réputation, ni vie : voilà quels ont été les emplois d'Ignace. Un homme qui, dans l'ordre qu'il a établi, ne s'est proposé que de transmettre ce zèle à un nombre infini de successeurs ; c'est-à-dire, de préparer à toutes les églises du monde des missionnaires fervents, des prédicateurs évangéliques, des hommes dévoués à la croix et à la mort, des troupes entières de martyrs dont il a été le père : voilà les fruits de sa Compagnie. Encore une fois, mes chers auditeurs, un homme de ce caractère, dans un temps où le schisme et l'erreur entreprenaient de renverser tout et de tout perdre, n'était-ce pas un secours manifeste que Dieu réservait à son Eglise ; et ce secours ne doit-il pas être considéré comme une marque sensible de la fidélité de Dieu pour elle ? *Fidelis Deus.*

Ah ! chrétiens, permettez-moi de le dire ici, c'est de là qu'est venue toute la haine des hérétiques contre la personne et le nom d'I-

gnace; voilà ce qui a rendu son Institut et ce qui rend encore ses enfants si odieux à nos religieux. Je ne sais pas, mes frères, disait saint Jérôme, par quelle fatalité il arrive que tous les ennemis de l'Eglise sont les miens; mais j'en bénis Dieu, et c'est une gloire pour moi que mon nom soit déchiré par ceux qui déchirent la robe de Jésus-Christ. On vient de me dire qu'Helvidius a écrit depuis peu contre moi une sanglante satire; mais je me console, puisque c'est avec la même plume qui a écrit des blasphèmes contre Marie; car quel avantage que Jérôme, qui est le serviteur, soit traité comme la Mère? *Ut eodem quo Mariæ detraxit calamo, me laceret; et caninam facundiam servus Domini pariter experiat* (Hier.). Vous faites assez vous-mêmes, chrétiens, l'application de ces paroles. Si saint Ignace était demeuré dans la grotte de Manrèze, s'il s'était contenté de pleurer et de faire pénitence pour les péchés du monde, s'il avait fondé un ordre de solitaires, son nom, même parmi les hérétiques, serait en bénédiction; mais il a parlé contre les ennemis de l'Eglise; mais sa vocation a été de se présenter au vicaire de Jésus-Christ, et de se consacrer par état aux missions du siège apostolique; mais Dieu a voulu qu'il levât des troupes auxiliaires pour combattre l'hérésie: avec cela ne devait-il pas s'attendre aux plus violentes persécutions? et en cela même n'a-t-il pas été une preuve vivante de la fidélité de Dieu envers son Eglise, à qui le ciel avait destiné un homme si ferme, si constant, si zélé pour la secourir? Tout ceci est général; disons quelque chose de plus marqué.

Ce que j'admire d'avantage dans la vocation de saint Ignace, c'est la conduite que la Providence y a fait paraître pour retrancher la source des maux dont son Eglise était affligée. Car prenez garde, chrétiens: de plusieurs désordres d'où l'hérésie avait pris naissance, le principal était celui-ci: l'ignorance des choses de la foi qui régnait parmi les peuples, jointe à la mauvaise éducation de la jeunesse. Consultez les écrivains qui en ont parlé: voilà la porte par où entra le démon de l'erreur pour porter ses coups à l'Eglise et pour ruiner l'ancienne religion. Mais que fait Dieu en suscitant Ignace? il donne à l'Eglise un préservatif contre ce mal si dangereux et si pernicieux. Car à quoi Ignace est-il spécialement appelé, et pour quelle fin? pour enseigner, pour instruire, pour apprendre aux peuples à connaître ce qu'ils sont, pour déraciner de leurs esprits l'ignorance de nos mystères, pour y jeter les premières semences de la doctrine de la foi; en un mot, pour former de vrais chrétiens, de même que le prophète avait été envoyé pour servir de maître aux nations: *Ecce dedi eum præceptorem gentibus* (Isaï. 55). C'est pour cela que parmi les grandes affaires dont il était chargé, et sur lesquelles on le consultait de toutes parts comme un oracle, il faisait une de ses plus importantes occupations d'aller dans les rues de Rome catéchiser la populace, d'expliquer aux simples les points de la foi, d'assembler les femmes et les enfants dans les places publiques, pour leur donner les principes du salut: spectacle qui seul attirait toute la ville, jusques

aux prélats et aux cardinaux, à qui il prêchait par l'exemple de son humilité, tandis qu'il instruisait les autres et qu'il les touchait par la vertu de sa parole. C'est pour cela que lorsque Ignace envoyait ses frères aux secours de quelque église, il leur recommandait avant toutes choses le soin du catéchisme; les avertissant que c'était là ce qui avait converti le monde, que la science du catéchisme avait été celle des apôtres, que l'Evangile n'avait été d'abord annoncé que par le catéchisme: que s'ils voulaient donc se rendre utiles à l'Eglise de Dieu, ils devaient négliger toute autre fonction plutôt que celle du catéchisme, et se souvenir que, selon la parole du Fils de Dieu, une des preuves de la mission de Jésus-Christ, fut d'évangéliser les pauvres : *Pauperes evangelizantur* (Marc 11). C'est pour cela qu'il a voulu que toute sa Compagnie se fit un devoir particulier de l'instruction de la jeunesse. L'hérésie avait pris pour maxime de commencer par là et de s'emparer des jeunes âmes, afin de les corrompre plus aisément; Ignace lui en ôte le moyen et lui enlève cet avantage. En effet, il y avait déjà dans l'Eglise chrétienne de grands et de florissants Ordres institués pour prêcher la parole de Dieu. Saint François et saint Dominique en avaient établi deux dont le succès remplissait toute la terre; mais il n'y en avait point encore qui, par profession, fût engagé à ce divin emploi de former la jeunesse et de la sanctifier. Or, c'est le secours que Dieu, par un effet de sa fidélité, préparait à son Eglise dans la personne d'Ignace; tellement que ce saint fondateur pouvait dire, après le Sauveur du monde : *Sinite parvulos venire ad me* (Matth. 10); Laissez venir à moi ces âmes innocentes, puisque Dieu m'a fait l'honneur de me choisir pour les cultiver. Enfin, c'est pour cela que Dieu donna ordre à Ignace de fonder des collèges et des écoles publiques, non point précisément pour y enseigner les sciences profanes, il était trop rempli de celle des saints; non point pour des intérêts temporels, il y avait renoncé en quittant le monde; mais pour nourrir dans la vertu de jeunes enfants plus susceptibles, à cet âge tendre, des saintes impressions qu'ils reçoivent, et pour leur faire sucer de bonne heure le lait de la piété. Ah ! chrétiens, quels fruits de grâce cette divine institution n'a-t-elle pas produits ? combien d'âmes ont été garanties de l'enfer ? combien de villes et de provinces ont été maintenues dans l'intégrité de la foi ? combien d'Etats ont été préservés de la contagion de l'hérésie ? Car il est remarquable que dans tous les lieux du monde où cette institution a été reçue, jamais l'hérésie n'a dominé, et qu'elle y est bientôt tombée en décadence : d'où je conclus que Dieu, en appelant saint Ignace, s'est montré fidèle, non-seulement à toute l'Eglise en général, mais à toutes les parties qui la composent; fidèle à tous les royaumes de la chrétienté, fidèle à toutes les nations de la terre, fidèle à tous les ordres de la république, fidèle à tous les âges et à toutes les conditions des hommes; puisqu'il n'y a pas une condition ni un âge, pas une nation ni un empire à qui ce grand saint, en conséquence de sa vocation, n'ait consacré son travail et ses services :

Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Filii ejus Jesu Christi Domini nostri.

Mais allons plus avant, et voyons de la part de Dieu une autre espèce de fidélité à l'égard même d'Ignace. Quel mystère, mes chers auditeurs, et quelle conduite ! Ignace est appelé de Dieu, mais à quoi ? à une fin dont il paraît absolument incapable ; à une entreprise pour laquelle il n'a ni talent, ni ouverture, ni disposition d'esprit. Il est destiné à diriger les âmes, et c'est un soldat élevé dans les exercices de la guerre et sans usage des choses divines. Il est question d'instruire les peuples, et Dieu prend un homme sans lettres et sans études. Il s'agit d'instituer un grand Ordre, et de former un corps de religion qui se répande dans tout l'univers ; mais Ignace est seul, destitué de crédit et de forces, réduit à une pauvreté extrême, qui l'a dépouillé de tout ce qu'il était selon le monde. Hé ! Seigneur, pouvait-il dire aussi bien que Jérémie, où m'envoyez-vous et qui suis-je ? je ne fais que de naître à votre grâce ; à peine ai-je ouvert les yeux pour vous connaître : je ne suis encore qu'un enfant ; et quand il faut parler de vous, je ne sais pas prononcer une parole. Comment donc me confiez-vous un tel ouvrage ? Tu l'entreprendras, lui répond le Seigneur et tu en viendras à bout. Ne dis point que tu es un enfant : *Noli dicere, puer sum* (Jerem. 1) ; car il est de ma fidélité, après t'avoir choisi, de te donner tous les moyens nécessaires pour l'accomplissement de ce grand dessein. Aussi, chrétiens, n'est-ce pas un miracle, que tout ce que le Seigneur opère dans Ignace presque au moment de sa conversion, pour en faire un instrument propre à avancer la gloire divine et à procurer le salut des âmes ? Ignace n'est pas plutôt entré dans cette solitude où il fut d'abord conduit par l'Esprit de Dieu, que le voilà comme transporté dans un autre homme. Il a passé toute sa vie dans l'embarras de la Cour et le bruit des armes ; et dans un instant il est rempli de dons extraordinaires : il reçoit la grâce d'une oraison sublime ; les jours et les nuits suffisent à peine pour contenter le goût qu'il y trouve. Il y emploie les semaines entières, sans autre aliment ni autre soutien, tant il est absorbé dans ce saint exercice. Ce ne sont que ravissements, qu'extases, où son corps paraît élevé de terre ; Dieu se découvre à lui par les communications les plus intimes ; il voit sensiblement Jésus-Christ dans le sacrifice de l'autel ; il traite avec la Reine des anges ; il pénètre jusque dans le sanctuaire pour y contempler Dieu même et la trinité de ses personnes : jamais cet adorable mystère ne fut révélé à un homme mortel plus clairement qu'à Ignace ; il semble que ce soit un saint Paul transporté dans le ciel, et jouissant déjà de la vision bienheureuse. Lui-même proteste qu'après ce qu'il a vu, il est prêt à mourir pour la foi, quand il n'y aurait plus d'Ecriture, ni de Tradition. D'où vient ce changement, chrétiens ? c'est qu'Ignace, pour remplir sa vocation, doit être un homme de Dieu ; et parce qu'il a été jusqu'à présent tout autre, il faut que Dieu en fasse un homme nouveau. Or il le fait par cette profusion de lumières et de grâces, et

c'est en cela même que consiste la fidélité de Dieu envers ce saint patriarche.

Mais ce n'est point assez qu'Ignace soit éclairé pour lui-même : il faut encore qu'il le soit pour les autres, et Dieu en a-t-il pris soin ? Lisez, mes chers auditeurs, lisez ce livre admirable des exercices que ce saint solitaire composa dans sa retraite ; ce livre qui a reçu tant d'éloges dans l'Eglise de Dieu ; ce livre dont les souverains pontifes ont voulu être les approbateurs, à qui le Saint-Siège a donné des grâces et des privilèges si authentiques ; ce livre dont l'usage a produit tant de conversions et tant de merveilles dans le monde ; ce livre dont les fruits sont encore aujourd'hui si abondants, et dont l'excellente méthode se pratique avec tant de succès dans le christianisme. Voyez s'il y a rien de plus solide pour la conduite des âmes, rien de plus prudent pour les règles de la foi, rien de plus certain pour le discernement des esprits, rien de plus relevé pour les maximes du salut. Qui fut l'auteur de cet ouvrage ? Ignace. Mais quel Ignace ? permettez-moi de parler ainsi. Est-ce Ignace consommé dans la vie spirituelle, après plusieurs années depuis sa pénitence ? non ; mais Ignace sortant du monde, mais Ignace un mois après avoir quitté l'épée et s'être donné à Dieu. Cela ne tient-il pas du prodige ? mais ce prodige, c'est une fidélité que Dieu croit devoir à la personne de son serviteur. Il l'a choisi pour l'instruction des peuples : dès-là, sa providence l'oblige à lui donner toutes les connaissances des plus grands maîtres : *Fidelis Deus, per quem vocati estis.*

Il y a plus : Ignace est un étranger, c'est un mendiant, c'est un inconnu ; il n'a ni accès dans Rome, ni pouvoir. Il n'importe : Va, lui dit Dieu, va dans cette capitale de l'univers ; c'est là que j'ai bâti mon Eglise ; et c'est là que tu formeras une Compagnie dont je serai spécialement le chef. Ne mesure point l'entreprise par tes forces : plus tu es faible, mieux elle réussira. Toutes les puissances s'y opposeront, celles de l'enfer et celles de la terre, la sagesse des politiques, la passion des intéressés, le zèle des uns, la malice des autres ; on te rejettera comme un misérable, on t'accusera comme un novateur, on te condamnera comme un ambitieux ; mais je te serai fidèle : *Ego tibi Romæ propitius ero.*

Ce sont ici, chrétiens, les propres paroles que saint Ignace entendit de la bouche de Jésus-Christ même, quand ce Dieu Sauveur se fit voir à lui dans cette célèbre apparition dont il l'honora pour l'animer à poursuivre constamment la fondation de son Ordre. Paroles que des esprits profanes ont voulu corrompre par une licence qui approche de l'impieété ; mais paroles éternellement glorieuses à ce saint instituteur, qui reçut une assurance de la protection divine pour le lieu même où Dieu l'avait d'abord donnée à saint Pierre et à toute son Eglise : c'était un oracle que ces paroles, et vous en savez l'issue. Jamais Ordre ne fut plus combattu que celui d'Ignace dans son institution, et jamais Ordre ne fut approuvé avec des marques plus sensibles de la Providence. Les cardinaux s'assemblent pour l'examiner,

et tous se sentent divinement émus et comme forcés à l'autoriser. L'un deux, tout déclaré qu'il était contre le dessein d'Ignace, avoue enfin qu'il n'y peut plus résister, et qu'il y reconnaît, malgré lui, le doigt de Dieu. On fait paraître ce pauvre, ce nouveau venu : il est admis honorablement par le pape, on le reçoit au nombre des fondateurs et des patriarches de l'Eglise, on lui expédie des bulles, on lui donne des pouvoirs, sa Compagnie prend naissance : et qu'est-ce que cela, si ce n'est pas toujours un effet de l'inviolable fidélité de Dieu? *Fidelis Deus, per quem vocati estis.*

Mais Dieu souffre qu'Ignace soit persécuté : voilà ce que l'incrédulité de tout temps a produit contre la Providence sur les âmes justes. Hé bien ! chrétiens, que concluez-vous de là ? Ignace a vécu dans la persécution : donc Dieu ne lui a pas été fidèle. Ah ! gardons-nous de tirer cette conséquence si opposée aux principes de notre foi ; autrement, il faudrait dire que Dieu n'a pas même été fidèle à son Fils, et que de tous les saints qui jouissent de la gloire, il n'y en a pas un qui ne pût former contre la Providence de Dieu la même plainte. Non, mes chers auditeurs, ne raisonnons point de la sorte. Dites plutôt avec moi que les persécutions furent pour saint Ignace les plus évidents et les plus illustres témoignages de la fidélité de son Dieu, et vous parlerez en chrétiens.

Car, pourquoi ce grand saint a-t-il souffert tant de contradictions et de violences, a-t-il essuyé tant d'outrages, a-t-il été noirci de tant de calomnies ? ne vous l'ai-je pas dit d'abord ? ce fut pour l'intérêt de Dieu et pour sa justice. L'eût-on déferé à Barcelone, comme un visionnaire et un illuminé, s'il n'eût pas embrasé tous les cœurs par ses exhortations ferventes et pathétiques ? L'eût-on confiné à Alcalá dans un cachot obscur, s'il n'eût pas réduit des femmes très-qualifiées aux saintes rigueurs de la pénitence en les ramenant de leurs désordres ? Lui eût-on préparé dans Paris le traitement le plus indigne, s'il n'eût pas gagné à Dieu des hommes apostoliques pour être des compagnons de son zèle ? N'est-ce pas en haine de la conversion de François Xavier, qu'on attenta sur sa personne ? D'où lui vint cette tempête qui se forma contre lui à Rome par un parti nombreux et puissant, sinon parce qu'il s'était hautement déclaré contre un prédicateur qui prêchait le luthéranisme ? Mille autres semblables sujets, n'est-ce pas ce qui lui a suscité tant de persécutions ? Or, je vous demande, souffrir de la sorte, était-ce une marque que Dieu lui fût infidèle, puisque les persécutions sont les grâces les plus exquisés dans l'ordre de la prédestination des saints ; puisque leurs souffrances sont regardées dans le christianisme comme une béatitude ; puisqu'il est certain que dans tout l'Évangile Jésus-Christ les a spécialement promises à ceux qui seraient les hérauts de sa gloire ? Dites-moi, mes chers auditeurs, si c'était abandonner Ignace, que de le faire participer au sort des apôtres et des élus ? mais d'ailleurs, quand Dieu ajoute à tout cela une protection visible et éclatante, et que, par des ressorts inconnus aux hommes, mais infailibles, il fait tourner la

persécution à la gloire de ce saint homme; quand Dieu lui donne la grâce, comme à un autre Joseph, de régner, pour ainsi dire, dans sa prison, d'y attirer les peuples, d'y enseigner, d'y exhorter, d'y convertir les âmes; quand on dit publiquement à Alcala, que pour voir saint Paul dans les chaînes, il n'y a qu'à voir Ignace dans les fers; quand il sort des cachots de Salamanque avec une approbation juridique de sa doctrine, ce qui lui gagne un nombre infini de sectateurs; quand Dieu change en un moment le cœur de ceux qui prétendaient le déshonorer dans l'Université de Paris, et qu'au lieu de le traiter aussi rigoureusement qu'ils se l'étaient proposé, ils se jettent à ses genoux, publient son innocence et font un éloge de sa vertu; quand ses persécuteurs dans Rome sont punis de Dieu par des châtimens exemplaires; quand mille autres traits de Providence donnent évidemment à connaître avec quelle attention le ciel veillait sur lui et le soutenait dans les traverses, peut-on dire qu'il en eût été délaissé? et par une conséquence toute contraire, ne faut-il pas reconnaître que Dieu jamais ne fut plus fidèle à Ignace que dans les croix et les afflictions? *Fidelis Deus, per quem vocati estis in societatem Jesus Christi.*

Or, pour tirer de cette première partie quelque instruction dont nous puissions profiter, voilà, mes chers auditeurs, comment Dieu nous sera fidèle à nous-mêmes dans les conditions où il nous appelle, et où nous entrons par les ordres et sous la conduite de son adorable providence. Prenez garde, s'il vous plait : je ne dis pas que Dieu nous sera fidèle dans les conditions où nous nous serons engagés de nous-mêmes sans le consulter et sans égard à ses desseins; je ne dis pas qu'il nous sera fidèle dans ces états et dans ces ministères où nous nous serons ingérés, non selon son gré, mais selon le nôtre, selon le caprice qui nous guide, selon l'intérêt qui nous attire, selon l'ambition qui nous pousse, selon le plaisir qui nous flatte; surtout je ne dis pas qu'il nous sera fidèle dans ces occasions dangereuses où la seule passion nous conduit, et où la seule passion nous retient : car de quelle fidélité nous peut-il être redevable, lorsqu'il ne nous a rien promis; c'est trop peu, lorsqu'il nous a même expressément menacés de retirer son secours, et de nous en priver? Je dis donc seulement qu'il nous sera fidèle, quand ce sera lui qui nous aura choisis, et que nous nous conformerons à son choix; quand ce sera lui qui nous aura envoyés, et que nous aurons ses divines volontés à exécuter; quand ce sera lui qui nous aura appelés, et que nous ne suivrons point d'autre vocation que la sienne. Oui, chrétiens, c'est alors que notre Dieu nous sera fidèle, qu'il fera descendre sur nous l'abondance de ses grâces, qu'il nous éclairera de ses lumières, qu'il nous revêtira de sa force, qu'il nous garantira du péril, qu'il nous consolera dans nos peines, qu'il fera tout réussir à sa gloire et pour notre salut; car voilà ce qu'il ne nous peut refuser sans blesser tout à la fois et sa bonté, et sa sagesse, et sa justice; sans manquer à la parole qu'il nous a si solennellement donnée, et que tant d'exemples ont confirmée. Cependant, observez bien encore la promesse que je

vous fais de sa part, et prenez-en bien le sens. Je ne prétends pas qu'il fera toujours réussir les choses selon nos idées humaines, et que nous n'aurons point de combats à livrer, point d'obstacles à surmonter, point de mauvais succès, selon le monde, à supporter. Ce n'est point là ce qu'il a voulu nous faire entendre, en nous assurant qu'il serait avec nous, et que nous pourrions toujours compter sur son assistance.

Mais je prétends que, soit que nos entreprises succèdent selon nos vues ou qu'elles échouent, soit que nous soyons dans l'estime publique ou dans le mépris, quoiqu'il arrive, il saura tirer de tout sa gloire, et faire tout servir à notre avancement et à notre sanctification. Mais une telle fidélité de la part de Dieu n'est pas ce que nous demandons. Nous voudrions qu'il nous fût fidèle pour nous élever, pour nous distinguer, pour nous faire en tout paraître avec éclat. La moindre difficulté qui nous arrête, la moindre disgrâce qui nous humilie, le moindre revers qui nous dérange, c'est assez pour troubler notre foi et pour nous faire accuser la Providence du Seigneur. Si le saint patriarche dont je fais l'éloge en eût jugé comme nous, il eût bientôt abandonné l'ouvrage qu'il avait entrepris et commencé : il eût cru devoir céder à tant d'orages et à de si rudes tempêtes dont il se vit assailli; mais, au plus fort de la persécution, il espéra, comme Abraham, contre l'espérance même : car il savait que Dieu a des voies secrètes qu'il n'est pas obligé de nous révéler, et que quand il paraît plus éloigné de nous, c'est souvent alors qu'il en est plus près. Agissons donc avec confiance; et sûrs que Dieu nous sera fidèle comme à Ignace, soyons nous-mêmes, comme Ignace, fidèles à Dieu : c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Saint Paul écrivant aux Corinthiens, leur fait en peu de paroles le portrait et l'éloge d'un homme apostolique, quand il leur dit que c'est le ministre de Jésus-Christ et le dispensateur des mystères de Dieu : *Sic nos existimet homo, ut ministros Christi, et dispensatores mysteriorum Dei* (I. Cor. 4). Or vous savez, mes frères, ajoute ce grand Apôtre, que, lorsqu'il s'agit d'un dispensateur, la première chose qu'on attend de lui, c'est la fidélité à son maître : *Hic jam quæritur inter dispensatores, ut fidelis quis inveniatur* (Ibid.). Selon qu'il a plus ou moins été fidèle, nous le jugerons plus ou moins dignes de louanges et des récompenses attachées à son ministère. Prenons nous-mêmes cette règle, mes chers auditeurs, pour nous former une juste idée du mérite et de la gloire de saint Ignace. Il fut appelé à cette excellente fonction de ministre du Dieu vivant pour la défense de l'Eglise, et pour le salut des peuples. Voyons donc si, dans la discussion de sa vie, il se trouvera tel que le veut saint Paul, ou plutôt que Dieu lui-même le demandait : *Ut fidelis quis inveniatur*. Car il ne suffisait pas que Dieu parût fidèle envers lui, il fallait qu'il répondît à Dieu, qu'il

remplit la vocation de Dieu, et qu'il fût ainsi fidèle à Dieu. Fidélité tellement nécessaire, que Dieu, tout puissant qu'il est, n'en pouvait faire sans cela un parfait ministre de l'Evangile : comprenez, s'il vous plait, ma pensée. Dieu sans cela en pouvait faire un prophète et un homme de prodiges : c'est-à-dire, que Dieu sans cela pouvait lui donner la connaissance de l'avenir, et lui faire voir dans le futur les événements les plus éloignés, qu'il a vus en effet et prédits plus d'une fois; que Dieu pouvait le rendre terrible aux démons, qu'il a mis en fuite d'une seule parole et chassés des corps; que Dieu pouvait répandre sur son visage une splendeur toute miraculeuse, et semblable à celle des bienheureux : état où saint Philippe de Néri témoigna l'avoir aperçu; que Dieu pouvait lui conférer la grâce des guérisons qu'il a souvent opérées pendant sa vie, et qu'il opère encore après sa mort; enfin, que Dieu pouvait lui communiquer même la vertu et le pouvoir de ressusciter les morts, témoin celui de Barcelone, dont il est parlé dans la bulle de sa canonisation. Pour tout cela, il ne fallait que la seule fidélité de Dieu, parce qu'Ignace proprement ne contribuait rien à tout cela; mais tous ces avantages et toutes ces grâces n'étaient point assez pour former un ouvrier évangélique, et un digne ministre du Seigneur. Il lui fallait quelque chose de plus : et quoi? ah! chrétiens, il fallait surtout que ce fût un homme mort à lui-même, un homme crucifié au monde et à sa chair, un homme zélé pour la gloire de Dieu et prêt à tout entreprendre et à tout sacrifier pour elle, un homme à qui le salut des âmes fût plus cher que toutes les choses de la terre, que son repos, que sa santé, que sa vie même : voilà comment la fidélité du serviteur devait seconder la fidélité du maître qui l'employait, et comment elle l'a secondée en effet. J'en ai les preuves que je tire de l'histoire de ce grand saint, et que je vous prie de bien écouter.

En quoi consiste le vrai caractère d'un ministre et d'un dispensateur fidèle? en deux choses, répond saint Jean Chrysostome, interprétant les paroles de saint Paul, savoir : dans le soin qu'il prend d'acquérir toutes les dispositions que requiert son ministère, et de s'en rendre capable, c'est la première; et dans le zèle qu'il fait paraître à s'acquitter de son ministère et à ne rien épargner pour en remplir toute la mesure, c'est la seconde. Quiconque en use de la sorte dans l'administration des dons de la grâce qui lui ont été confiés, peut être regardé comme un véritable dispensateur de la maison de Dieu. Or, si cela est, j'ose dire que jamais homme ne mérita cette éminente et glorieuse qualité avec plus de justice qu'Ignace de Loyola; et en le disant, je n'avance rien dont il ne me soit aisé de vous faire convenir avec moi. Vous l'allez voir.

Car, pour commencer d'abord par le soin qu'il eut de se disposer à son ministère, que ne fit-il point pour se mettre en état de suivre la vocation de Dieu, et pour devenir un sujet propre à la conversion des âmes et à leur sanctification? C'était un homme du monde, un homme, tel que je l'ai d'abord représenté, sans nulle teinture

des lettres et sans nulle autre science que celle des armes. Mais au moment qu'il a compris à quoi Dieu le destine, que conclut-il ? que dit-il ? Vous le voulez, Seigneur, et j'y consens. Mais avant toutes choses, il faut donc faire de moi un homme nouveau ; il faut cesser d'être tout ce que je suis, afin de pouvoir être tout ce que vous prétendez que je sois ; car quelle apparence que je puisse servir à vos adorables desseins, en demeurant ce que j'ai été ? il faut donc en quelque sorte me détruire moi-même ; et puisque cela ne se peut que par de violents combats contre moi-même, que par une mortification continuelle, que par une parfaite abnégation, c'est par là que je vais entrer dans la sainte carrière où vous m'appellez. Tels furent les sentiments d'Ignace, telle fut sa résolution ; et vous savez, chrétiens, comment il l'exécuta.

Le suivrons-nous à Manrèze et dans cette grotte devenue si fameuse par sa pénitence ? Faut-il vous dire quelle vie il y mena, quelles austérités il y pratiqua, quelles abstinences et quels jeûnes il y observa ? c'est ce que vous avez entendu cent fois, et ce que vous ne pouvez ignorer. Vous savez où le porta une sainte haine de lui-même ; qu'il ne voulut point d'autre nourriture que le pain et l'eau, ni d'autre lit que la terre ; que les disciplines sanglantes, et répétées chaque jour jusqu'à trois fois, furent ses exercices les plus ordinaires ; qu'il fit du cilice son vêtement ; que par un stratagème particulier et nouveau, pour repousser les attaques de l'ennemi qui le troublait, et pour calmer les peines intérieures qui lui déchiraient cruellement l'âme, il refusa à son corps, durant huit jours entiers, tout soulagement et tout aliment ; que, dans cette guerre si vive et si animée qu'il déclara à ses sens, toute sa prudence consista à ne point écouter la prudence humaine ; que par là il se réduisit bientôt dans la dernière faiblesse, et que dès-lors il sembla prendre pour maxime, non pas de vivre, mais d'endurer une longue et perpétuelle mort. Voilà, dis-je, de quoi vous êtes suffisamment instruits.

Mais encore, pourquoi tant de rigueurs ? Si vous le demandez, chrétiens, je vous réponds toujours que ce fut par un double motif de fidélité envers Dieu et de fidélité envers le prochain. Je dis de fidélité envers Dieu, parce qu'il ne crut pas pouvoir travailler efficacement à l'édification de l'Eglise de Dieu, s'il ne commençait par sa propre destruction, de même que ces Ninivites à qui Jonas prêcha avec tant de succès la pénitence. Souffrez que j'applique ici cette figure. Le prophète leur annonça qu'après quarante jours leur ville serait renversée de fond en comble : *Adhuc quadraginta dies, et Ninive subvertetur* (Jonas. 3). Cette parole s'accomplit-elle ? ne s'accomplit-elle pas ? Elle ne s'accomplit pas selon la lettre, disent les Pères et les interprètes, puisque Ninive subsista toujours ; mais, dans un sens plus spirituel et plus relevé, ajoutent-ils, elle se vérifia, puisqu'au temps marqué par le prophète, les Ninivites se reconnurent, se convertirent, changèrent de mœurs, de coutumes, de vie, en sorte qu'on put dire que ce n'était plus désormais l'ancienne Ni-

nive, mais une autre élevée sur les ruines de la première, tant la face des choses parut différente. C'est ainsi que je me figure Ignace sortant de Manrèze après avoir consumé dans le feu de la plus sévère mortification tous les restes du monde, de la chair, du péché; et se présentant à Dieu pour lui dire avec la même confiance qu'Isaïe : *Ecce ego, mitte me* (Isaïe. 6); Me voilà prêt maintenant, Seigneur, à recevoir vos ordres : vous cherchez un homme qui les publie et qui vous fasse connaître; envoyez moi. Je ne suis plus cet Ignace, autrefois l'esclave du monde et de la vanité; tout ce que j'étais est mort dans ma personne, et je ne pense qu'à vous obéir : *Ecce ego, mitte me*. Fidélité donc envers Dieu; et je dis de plus, fidélité envers le prochain. Car, si ce saint pénitent se ménagea si peu, c'est qu'il conçut que, pour faire quelque progrès auprès des âmes dont Dieu voulait lui confier la conduite, il fallait qu'il fût impitoyable envers lui-même; que sans cette sévérité pour lui-même, il serait incapable de porter le poids du ministère évangélique, d'en soutenir le travail et d'en surmonter les difficultés; que s'il ne mourait à lui-même, il n'aurait jamais auprès des peuples ce crédit si nécessaire pour s'insinuer dans leurs esprits, et pour les persuader; et que dès qu'ils remarqueraient en lui quelque recherche de lui-même, ils perdraient toute créance en ses paroles, et ne s'attacheraient qu'à ses exemples : principes bien contraires à ceux de ses prétendus zélés qu'on a vus de tout temps dans le christianisme, et qui, voulant s'ériger en maîtres absolus des consciences, ont établi pour fondement de leur conduite la sévérité envers les autres et l'indulgence envers eux-mêmes. Apôtres de la pénitence pour la prêcher, et ses déserteurs quand il a été question de la pratiquer; ennemis déclarés d'une vie commode, lorsqu'il a seulement fallu la combattre dans une pompeuse morale, mais attachés à toutes les commodités de la vie, lorsqu'il s'est agi de les prendre et de se les procurer : hypocrites pharisiens, contre qui le Sauveur du monde s'est tant élevé, et qu'il a si bien marqués dans l'Evangile, en disant que tout leur zèle se terminait à charger leurs frères de fardeaux lourds et accablants, tandis qu'ils ne voulaient pas même les toucher du doigt.

Cependant une vertu sans lumière et sans connaissance ne suffit pas à un homme apostolique : il doit être éclairé, puisqu'il doit instruire les autres; et si son zèle n'est conduit par la science, fût-il d'ailleurs le plus pur et le plus ardent, c'est un zèle dangereux, et qui peut donner en mille écueils. Que fera donc Ignace? et désormais est-il en état d'entreprendre des études qui ne sont plus sortables à son âge, et de s'avancer dans les sciences dont il ignore jusques aux premiers éléments? ah! chrétiens, laissons agir sa fidélité. Elle est humble, elle est généreuse et constante; c'est assez : tout lui conviendra. Elle fera passer cet homme de trente-trois ans par tous les degrés; elle le réduira dans la poussière d'une classe au rang des enfants; elle le soumettra à la discipline d'un maître; elle lui donnera toute la patience et toute la fermeté qu'il faut pour dévorer les

premières épines de la grammaire, et pour en supporter tous les dégoûts. Que je consulte là-dessus certains esprits forts du siècle; que sera-ce à les entendre parler et selon leurs idées mondaines, qu'une telle résolution? ce sera faiblesse, ce sera bassesse d'âme, ce sera folie. Mais moi je prétends que jamais Ignace ne fit rien pour Dieu de plus héroïque et de plus grand : pourquoi? parce que jamais il n'eut plus de violence à se faire pour réprimer tous les sentiments humains, et pour vaincre toutes les répugnances de la nature. Ici bien différent de son adorable maître, lors même qu'il travaillait à pouvoir un jour l'imiter. Jésus-Christ encore enfant, s'assit au milieu des docteurs dans le temple de Jérusalem; et Ignace, cet homme déjà formé, est assis parmi des enfants dans une école publique. Jésus-Christ s'éleva au-dessus de son âge pour enseigner, et Ignace s'abaisse au-dessous du sien pour recevoir des enseignements. Jésus-Christ, dans sa douzième année, fit la fonction de docteur, et Ignace, à trente-trois ans, prend la qualité de disciple. Les scribes et les pharisiens furent dans l'étonnement de voir la sainte assurance de Jésus-Christ; et tout ce qu'il y a dans Barcelone de gens sensés et raisonnables, est ravi d'admiration en voyant la docilité d'Ignace. Quelle différence, mes chers auditeurs, et tout ensemble quel rapport entre l'un et l'autre, puisque l'un et l'autre n'eurent en vue que de s'employer aux affaires de Dieu, et de lui témoigner leur fidélité! *Nesciebatis quia in his quæ Patris mei sunt, oportet me esse* (Luc. 2)?

Ce fut cette même fidélité qui attira Ignace dans Paris, pour y reprendre avec une ardeur toute nouvelle le cours de ses études; qui lui en fit essuyer tous les ennuis, toutes les fatigues, toutes les humiliations; et qui, dans l'extrême et volontaire pauvreté qu'il avait choisie comme son plus cher héritage, et dont il ressentait toutes les incommodités, l'engaga à se retirer dans un hôpital, à mendier lui-même son pain de porte en porte, à se dégrader selon le monde, et à se mettre dans la vile condition de valet, suivant l'exemple de son Sauveur : *Formam servi accipiens* (Phip. 2). Quel état pour un homme jusque-là distingué, et par sa naissance, et par ses emplois! Mais que nous importe, dit-il, à quelle condition nous nous trouvions réduits, quand c'est pour l'avancement de la gloire de Dieu, et pour l'accomplissement de ses éternelles et suprêmes volontés? Soyons pauvres, soyons dépendants, soyons esclaves, soyons dans le rang le plus abject et le plus bas, pourvu que Dieu soit par là honoré et le prochain sanctifié. Et pourquoi ne m'en coûterait-il pas autant pour me former à la milice du ciel, qu'il m'en a coûté pour me signaler dans celle de la terre? Rien ne m'a rebuté, lorsqu'il a été question d'acquérir la science des armes; en dois-je moins faire pour acquérir la science du salut? Touché de ces sentiments, il redouble ses soins et son attention : la moindre négligence qui lui échappe, est pour lui un crime qu'il se reproche amèrement, et dont il se punit rigoureusement. Dieu le soutient, il le bénit, et voici la merveille que nous ne pouvons assez admirer. C'est que ce zélé disciple, tout disciple qu'il est, commence à

devenir maître. Déjà inspiré d'en-haut et dirigé par l'Esprit de Dieu, il jette les premiers fondements de cette Compagnie dont il devait être l'instituteur et le père. Déjà, dans l'Université de Paris, il s'associe neuf compagnons, illustres par les talents de leur esprit et par leur savoir, mais plus illustres encore par leur piété et par leur zèle. Dans le sein de notre France, et dans la capitale de ce royaume, Ignace lève déjà ces troupes auxiliaires que Dieu réservait à son Eglise; et qui, d'année en année, croissant toujours, et grossies de toutes parts, devaient se répandre dans toutes les parties du monde. Car, permettez-moi de le remarquer ici, c'est à notre France que le monde chrétien est redevable de ce secours : c'est là qu'Ignace s'est instruit; là que sa sainteté s'est élevée, s'est perfectionnée, s'est consommée; là qu'il s'est tracé le plan de sa Compagnie, et qu'il a trouvé de dignes sujets pour le seconder et la faire naître; là que, de concert et portés du même zèle, ils se sont tous dévoués à la gloire du Seigneur et au service des âmes; de là enfin qu'ils sont sortis pour aller se présenter au souverain pontife, et pour mettre la main à l'œuvre de Dieu qu'ils avaient méditée. Aussi, le glorieux fondateur de la Compagnie de Jésus reconnut-il toujours dans la suite qu'il devait tout à la France, la regardant comme son berceau, ou, pour mieux dire, la regardant comme sa mère, et s'appliquant à lui envoyer des ouvriers qui pussent l'acquitter envers elle, et lui rendre en quelque sorte ce qu'il en avait reçu.

Mais revenons, et disons que si saint Ignace a fait paraître une pleine fidélité en se préparant à son ministère, il n'a pas moins dignement rempli l'autre devoir d'un parfait dispensateur, en travaillant sous les ordres du maître qui l'avait appelé, et selon la forme que Jésus-Christ même lui avait tracée. Vous savez, chrétiens, que la gloire est un bien propre de Dieu, et qui n'appartient qu'à Dieu. Il nous abandonne toutes les autres choses, jusqu'à sa grâce, dit saint Augustin; mais pour la gloire, c'est son fonds, et un fonds inaliénable. Il ne la cède à personne, et s'il y a quelque bien qu'il puisse attendre de la part des hommes et en particulier de ses ministres, c'est celui-là. Voilà pourquoi le Fils de Dieu disait de lui-même, qu'il était venu sur la terre pour y chercher, non pas sa gloire, mais celle de son Père; que c'était l'unique fin de sa mission et l'unique fin de la mission de ses apôtres : *Non quæro gloriam meam* (Joan. 8). Et parce que cette gloire de Dieu consiste en partie à être connu des hommes, à en être adoré et aimé, c'est pour cela que ce même Sauveur ajoutait qu'il était venu pour la conversion des pécheurs et la réparation du monde : *Non sum missus, nisi ad oves quæ perierunt* (Matth. 15); et qu'il n'avait choisi ses apôtres que pour être les coopérateurs de ce grand ouvrage : *Posui vos ut eatis, et fructum afferatis* (Joan. 15).

Or ceci posé, mes chers auditeurs, voulez-vous juger de la fidélité d'Ignace dans l'exécution des desseins de Dieu sur lui? voyez quelle fut l'ardeur et l'étendue de son zèle pour la gloire divine et pour le salut des âmes. Quel vaste champ s'ouvre devant moi, et ce qui me

reste de temps peut-il suffire à une si abondante matière? Puis-je vous marquer mille traits particuliers? puis-je vous dire tout ce qu'Ignace a entrepris, tout ce qu'il a fait, tout ce qu'il a souffert, non-seulement pour la gloire de Dieu, mais pour la plus grande gloire de Dieu, et non-seulement pour le salut de ses frères, mais pour leur plus haute perfection? Je ne vous le représenterai point dans cet étang à demi-glacé, où il se plongeait lui-même jusqu'au cou : s'estimant heureux de pouvoir, par cet étrange stratagème, arrêter un seul péché, et retenir par ce spectacle un malheureux que son libertinage portait vers l'objet criminel de sa passion. Je ne vous parlerai, ni de ses ferventes prédications et des fruits merveilleux qu'elles produisirent, ni de ses soins auprès des malades, pour sauver leurs âmes encore plus que pour soulager leurs corps; ni de ses pénibles voyages, tantôt pour courir au secours d'un fugitif qu'il eût pu poursuivre selon les lois d'une rigoureuse justice, et qu'il assista selon l'esprit de la plus pure charité; tantôt pour visiter les saints lieux, et pour réparer la gloire de son maître là où elle avait été et où elle était tous les jours si outrageusement blessée; tantôt pour parcourir les villes et les bourgades, et pour répandre partout la bonne odeur de Jésus-Christ. Je ne vous dirai rien des saints établissements qu'il institua, et des maisons qu'il bâtit pour être consacrées à la pénitence, se souvenant que son Sauveur n'avait pas exclu de son royaume céleste les femmes perdues, et qu'elles pouvaient autant glorifier Dieu dans leur retraite, qu'elles l'avaient déshonoré dans leur péché. Tout cela, et bien d'autres preuves de sa fidélité et de son zèle, je les laisse; car ce détail serait infini. Je m'attache à un fait plus général, mais aussi plus éclatant, et par où je conclus ce discours.

C'est, chrétiens, cette institution d'une Compagnie dont l'unique fin est la gloire de Dieu et le salut du prochain; dont tous les sujets ne doivent servir qu'à la gloire de Dieu et au salut du prochain; dont toutes les vues, tous les intérêts, toutes les fonctions, tous les travaux ne doivent tendre qu'à la gloire de Dieu et au salut du prochain. D'une Compagnie qui, sans se renfermer dans l'enceinte d'une province ou d'un empire, doit annoncer la gloire de Dieu et son saint nom dans tout l'univers : *Euntes in mundum universum* (Marc. 16); doit prêcher l'Evangile à tous les peuples sans distinction d'âge, depuis les enfants jusques aux plus avancés; sans distinction de qualités ou d'états, depuis les plus pauvres et les plus petits, jusques aux plus riches et aux plus grands : *Prædicate evangelium omni creaturæ*. D'une Compagnie qui, sans se borner à un moyen plutôt qu'à l'autre, fait profession d'embrasser tous les moyens de glorifier Dieu et de sanctifier les âmes : les écoles publiques et l'instruction de la jeunesse, la connaissance des lettres et divines et humaines, le ministère de la sainte parole, la direction des consciences, les assemblées de piété, les missions et les retraites; d'une Compagnie qui, pour se dégager de tout autre intérêt que celui de Dieu et des âmes qu'il a rachetées de son sang, renonce solennellement à tout salaire et à toute dignité;

qui, pour être plus étroitement liée au service de l'Eglise de Dieu, s'engage par vœu exprès à s'employer partout où les ordres du souverain pontife et du vicaire de Jésus-Christ la destineront, fallût-il pour cela s'exposer à toutes les misères de la pauvreté, à toutes les rigueurs de la captivité, à toutes les horreurs de la mort; d'une Compagnie qui, par la miséricorde du Seigneur et par la force toute-puissante de son bras, perpétuée de siècle en siècle et toujours animée du même esprit, à la place des ouvriers qu'elle perd, en doit substituer d'autres pour leur succéder, pour hériter de leur zèle, pour cultiver les mêmes moissons, pour soutenir les mêmes fatigues, pour essuyer les mêmes périls, pour combattre les mêmes ennemis et avec les mêmes armes, pour remporter les mêmes victoires, ou pour faire, de leur réputation, de leur repos, de leur vie, les mêmes sacrifices. Aidé de la grâce, et en suivant toute l'impression, après avoir conçu et médité le dessein de cette Compagnie, l'avoir ensuite conduit avec autant de sagesse que de constance et de force, l'avoir exécuté avec succès et porté enfin à toute sa perfection, dites-moi, chrétiens, si ce n'est pas avoir été fidèle à Dieu, non-seulement, comme ce bon serviteur de l'Evangile, en de petites choses, *In modico fidelis* (Luc. 19), mais dans une des plus difficiles et des plus grandes entreprises?

Or voilà ce qu'a fait saint Ignace de Loyola. Je ne dis pas : Voilà ce qu'il s'est proposé, voilà ce qu'il a ébauché, voilà ce qu'il a commencé; mais je dis : Voilà ce qu'il a lui-même achevé, ce qu'il a lui-même consommé, et à quoi lui-même il a mis la dernière main. C'est lui qui, par la ferveur de ses prières, par l'abondance des lumières divines, par l'élévation et la vaste étendue d'un génie supérieur, par la droiture et la profondeur de ses réflexions, par l'invincible fermeté et la grandeur de son courage, a formé l'idée de cet institut, en a dicté toutes les règles, en a marqué toutes les fonctions, en a levé toutes les difficultés, en a réuni toutes les parties, en a composé tout le corps, l'a nourri, l'a fortifié, l'a fait agir jusqu'aux extrémités de la terre. Dire donc d'Ignace qu'il a été le fondateur de la Compagnie de Jésus, c'est faire en un mot l'éloge complet de sa fidélité envers Dieu, et par conséquent envers le prochain : car c'est vous donner à entendre que, non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié par tant de missionnaires envoyés au delà des mers et aux nations les plus reculées, pour y publier l'Evangile et y détruire l'infidélité; qu'il l'a glorifié par tant de prédicateurs employés auprès des fidèles pour leur enseigner leurs devoirs et les retirer de leurs désordres; qu'il l'a glorifié par tant de savants hommes consumés de veilles et d'études, pour confondre l'hérésie et pour défendre la religion; qu'il l'a glorifié par tant de martyrs exposés aux glaives, aux feux, aux croix, aux tourments les plus cruels pour l'honneur de la foi, et pour signer de leur sang le témoignage qu'ils lui rendaient; qu'il l'a glorifié d'un pôle du monde à l'autre, où il a eu la consolation de voir les membres de sa Compagnie s'étendre pour

la conquête des âmes et l'accroissement du royaume de Jésus-Christ.

Ce n'est pas assez : et pourquoi n'ajouterais-je pas, qu'il le glorifie, encore, non-seulement dans le ciel où Dieu a couronné ses travaux, mais dans toute l'enceinte de cet univers, où ses enfants, sous sa conduite et par son esprit, travaillent à maintenir l'ouvrage de leur père, et y consacrent tous leurs soins ? Car ce que saint Paul a dit en parlant d'Abel, et de l'offrande qu'il présenta à Dieu pour l'honorer, je puis bien ici l'appliquer au saint instituteur dont je fais l'éloge, et à la compagnie qu'il a laissée après lui, comme la dépositaire de ses sentiments, et l'héritière des grâces dont il fut si abondamment pourvu : *Et per illam defunctus adhuc loquitur* (Hebr. 11). Oui, mes chers auditeurs, c'est par elle qu'Ignace, tout mort qu'il est, parle encore, et fait retentir sa voix dans toute la terre ; c'est par elle qu'il distribue le pain d'une saine doctrine aux enfants de la maison du Père céleste ; c'est par elle qu'il va à travers les tempêtes et les orages, au milieu des bois et dans le fond des déserts, chercher les brebis égarées d'Israël et les appeler ; c'est par elle qu'il dirige tant d'âmes saintes, qu'il touche tant de pécheurs, qu'il convainc tant d'hérétiques, et qu'il éclaire tant d'idolâtres. Pardonnez-moi, chrétiens, et permettez-moi de rendre aujourd'hui ce témoignage à une compagnie dont je reconnais avoir tout reçu, et à qui je crois devoir tout. Témoignage fondé sur une connaissance certaine de la droiture de ses intentions et de la pureté de son zèle, malgré tout ce que la calomnie a prétendu lui imputer, et les noires couleurs dont elle a tâché de la défigurer et de la ternir. Au reste, quand je m'explique de la sorte, ce n'est point à l'avantage des enfants que je le fais, ni pour les relever, mais uniquement pour relever le père, ou plutôt pour relever la gloire de Dieu, à qui les enfants, comme le père, doivent tout rapporter. Non, Messieurs, vous ne nous devez rien, si vous le voulez ; et si vous nous deviez quelque chose, je vous dirais tout le contraire de ce que disait saint Ambroise après la mort du grand Théodose, dont il faisait l'éloge funèbre. Il montrait les deux héritiers de l'empereur présents à cette cérémonie, et s'adressant au peuple, il s'écriait : *Reddite filiis quod debetis patri* ; Rendez aux enfants ce que vous devez au père. Je renverserais la proposition ; et, vous présentant Ignace, je m'écrierais : *Reddite patri quod debetis filiis* ; Ce que vous croyez devoir aux enfants, rendez-le au père. Car c'est au père que tout est dû, puisque les enfants n'agissent que par les règles que le père leur a prescrites, que par l'esprit qu'il leur a inspiré, qu'avec les moyens qu'il leur a fournis. Je dirais encore mieux : Tout ce que vous pouvez devoir, soit au père, soit aux enfants, rendez-le à Dieu ; car c'est à Dieu, et à Dieu seul, le principe de tout, que tout honneur appartient.

Ainsi vous parlerais-je : mais j'ai quelque chose à vous dire qui vous touche de plus près, et à quoi il vous est encore plus important de faire une sérieuse attention. Car ce qui a fait, mon cher auditeur, toute la sainteté d'Ignace, et ce qui l'a élevé à une si haute perfec-

tion, c'est d'avoir été fidèle à Dieu. Pourquoi n'êtes-vous pas saint comme lui, et pourquoi même n'êtes-vous rien moins que saint? Examinons quelle est la cause de cette différence. D'où vient qu'Ignace fut un homme de Dieu, et que vous êtes un homme du monde; qu'il n'eut de pensées que pour Dieu, et que vous n'en avez que pour le monde; qu'il ne cessa point de glorifier Dieu, et que vous ne cessiez point de l'outrager? Remontons à la source. Est-ce que Dieu ne veut pas tirer de vous sa gloire? est-ce qu'il ne vous appelle pas à la sainteté de votre état? est-ce qu'il vous refuse les grâces et les moyens nécessaires pour y parvenir? Peut-être vous le persuadez-vous, et peut-être aimez-vous à vous entretenir dans cette fausse persuasion, pour avoir lieu de vous autoriser dans le relâchement et dans le dérèglement où vous vivez. Mais c'est une erreur dont il faut aujourd'hui vous détromper. Je vous l'ai dit, et je le répète : dans quelque état que vous vous trouviez par les ordres de la Providence, vous devez et vous pouvez vous y sanctifier; vous le devez, puisque c'est votre vocation; et vous le pouvez, puisqu'en conséquence de cette vocation, Dieu vous offre son secours et est toujours prêt à vous le donner. Mais si Dieu vous est fidèle comme il fut à Ignace, êtes-vous, comme Ignace, fidèle à Dieu? Vous voulez que Dieu fasse tout, et qu'il ne vous en coûte rien. Mais saint Ignace s'est fondé sur une maxime bien opposée, savoir, que ne pouvant rien faire sans Dieu, il n'était pas d'une moindre nécessité pour lui de faire tout avec Dieu. Voici le principe qui l'a fait agir, et le mal est que vous prenez toute une autre règle. Ce grand saint a su distinguer entre la grâce et l'action; la grâce qui nous prévient de la part de Dieu, et l'action qui la suit de notre part; et il a conclu que ce n'était pas la première, mais la seconde qui nous sanctifiait; et que la première sans la seconde était même le sujet de notre condamnation. Au lieu que vous confondez l'une et l'autre, au lieu que vous attendez tout de l'une sans prendre soin d'y ajouter l'autre, croyant volontiers que la grâce de Dieu suffit, et vous mettant peu en peine d'y répondre. Ah! chrétiens, n'oubliez jamais cette importante vérité, qu'on ne peut trop vous imprimer dans l'esprit : je veux dire, que comme vous ne pouvez vous sauver sans Dieu, Dieu jamais ne vous sauvera sans vous; que comme vous ne pouvez vous sanctifier sans Dieu, jamais Dieu ne vous sanctifiera sans vous; et que de même qu'il y a une fidélité de Dieu envers l'homme à quoi Dieu ne manque jamais, il y a une fidélité de l'homme envers Dieu à quoi vous ne devez jamais manquer, afin que vous puissiez un jour entendre de la bouche de votre Juge cette consolante parole : Venez, bon serviteur, serviteur fidèle; parce que vous m'avez été fidèle, entrez dans la joie du Seigneur et dans son royaume éternel, où nous conduise, etc.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT BENOÎT ⁽¹⁾.



Nullus ei similis in legislatoribus.

Entre les législateurs, il n'y en a point de semblable à lui.

(LIV. DE JOB, ch. 27.)

C'est de Dieu même que ces paroles doivent s'entendre dans le sens de l'Écriture; et le saint homme Job en parlait ainsi, parce que Dieu est, en effet, le premier et l'incomparable entre les législateurs. Je sais que Dieu a ce degré d'excellence, en quelque qualité que nous le considérons : mais il faut avouer qu'en qualité de législateur, il a un caractère de perfection qui le rend encore plus inimitable, et qui le distingue plus particulièrement des autres. Car, selon la remarque de saint Grégoire de Nazianze, il est tellement législateur, qu'il est en même temps la loi : c'est-à-dire, que la loi de Dieu n'est rien autre chose que Dieu même; et que Dieu, qui donne la loi à tous les êtres créés, est lui-même la première et essentielle loi de toutes les créatures. Caractère propre de la divinité. Caractère fondé sur la nature et la prééminence de l'être de Dieu. Caractère incommunicable à tout autre que lui : et voilà par où lui convient dans toute son étendue ce bel et magnifique éloge, *qu'entre les législateurs, il n'y en a pas un qui l'égale.*

Permettez-moi néanmoins, Mesdames, d'appliquer en quelque manière ce même éloge au grand saint Benoît, dont vous célébrez aujourd'hui la fête. Ce fut un législateur envoyé de Dieu, et suscité dans l'Eglise pour y établir des lois de sainteté et de perfection. Tel est le portrait que l'Eglise nous en a fait elle-même, et c'est sous cette image qu'elle nous l'a représenté en le mettant au rang des saints. Un homme, dit-elle, qui fut le restaurateur de la discipline monastique, presque entièrement ruinée dans l'Occident. Et par où la rétablit-il? par l'institution de sa règle; de cette règle qui a sanctifié des millions d'âmes, et opéré des effets de grâce que nous ne pouvons assez admirer.

Or, pour expliquer mon dessein, entre les qualités nécessaires à un législateur, il y en a trois principales : la sagesse, l'autorité, et le succès; la sagesse pour disposer la loi, l'autorité pour la faire observer, et le succès pour la répandre et lui soumettre un grand nombre de sectateurs. Le législateur doit avoir des lumières et de la prudence, parce qu'il doit ordonner; il doit avoir de l'autorité et de la force, parce qu'il doit obliger; et il doit avoir du bonheur dans

(1) On a cru ne devoir pas omettre ici l'essai de ce panégyrique que le Père Bourdaloue avait tracé pour une célèbre communauté de religieuses bénédictines, et qui se trouvait placé à la fin du second volume des *Pensées*.

ses entreprises, parce qu'il doit engager les hommes à recevoir sa loi et à l'agréer. C'est sur ce plan, Mesdames, que j'ai formé le panégyrique de votre glorieux patriarche. De tous les instituteurs que la Providence a choisis pour l'établissement des Ordres religieux, nul ne fit paraître plus de sagesse dans les mesures qu'il prit pour bien disposer sa règle, et pour attirer sur lui l'Esprit de Dieu, premier point. Nul ne témoigna plus de zèle, et n'eut plus d'autorité pour maintenir sa règle et pour la faire pratiquer, second point. Enfin, Dieu ne donne à nul autre plus de succès pour la propagation de sa règle et pour la perpétuer, troisième point. Dans ces trois points, qui partageront ce discours, vous trouverez de quoi vous instruire et de quoi vous édifier, si vous voulez m'honorer de votre attention.

PREMIER POINT.

Les mesures de sagesse que prit saint Benoît pour bien disposer sa règle et pour attirer sur lui l'Esprit de Dieu. Je ne puis mieux sur cela le comparer qu'avec le législateur du peuple Juif. Que fit Moïse pour se préparer à recevoir la loi de Dieu et à la publier? Il fit trois choses. 1^o Il se sépara de tout commerce, et se retira sur la montagne de Sinaï, où il demeura quarante jours dans une profonde solitude, éloigné du bruit et de la conversation des hommes. 2^o Il y observa un jeûne très-exact et très-rigoureux, mortifiant sa chair pour épurer son esprit et pour le rendre plus capable des communications divines. 3^o Il y entra dans un entretien familier et continu avec Dieu, qui se manifesta à lui, qui lui parla au cœur, qui lui découvrit les mystères les plus intimes de sa loi, et tout ce qui appartenait au gouvernement du peuple dont la conduite lui était confiée. Ainsi Dieu appelle saint Benoît. Il le destine à former dans l'Eglise un grand Ordre, et à lui tracer une règle propre. Fidèle à sa vocation, que fait ce sage fondateur? Il ne compte point sur lui-même; il ne se laisse point préoccuper des vaines idées d'une philosophie présomptueuse; il comprend que la véritable sagesse de l'homme, surtout en ce qui regarde les œuvres de Dieu, est de se défier de toute la sagesse humaine, et d'aller d'abord à la source de cette sagesse éternelle, que le Père des lumières ne refuse point à ceux qui la demandent, et qui se mettent en état de l'obtenir : comment en état, et par où? par la retraite, par le jeûne, par la prière.

De là donc il quitte le monde, il sort de la maison paternelle, il renonce à tout, et dès la première fleur de l'âge, il se confine dans un désert où il n'a que Dieu qui l'instruise. Ce n'est pas assez : rempli d'une sainte haine de lui-même, il déclare la guerre à tous ses sens. Il jeûne, non point quarante jours, comme Moïse, mais trois ans entiers. Il se porte à des excès de pénitence qui semblent surpasser toutes les forces de la nature, et où il a besoin de toutes celles de la grâce pour le soutenir. Et si vous me demandez pourquoi le jeûne de saint Benoît est plus austère et plus long que celui de Moïse, je vous

réponds avec le vénérable Bède, l'un de ses plus illustres panégyristes, que c'est parce qu'il méditait une loi bien plus parfaite que la loi de Moïse, je veux dire une règle qui, dans le plus sublime degré, devait contenir toute la perfection de la loi évangélique. Enfin, seul avec Dieu, il ne s'occupe que de Dieu, que de la présence de Dieu, que des grandeurs et des infinis attributs de Dieu. Il prie, et dans sa prière il parle à Dieu, il consulte Dieu, il apprend de Dieu ce qu'il sera bientôt obligé d'enseigner lui-même : quelle forme de vie il doit prescrire à ses disciples ; quelles hautes maximes et quel genre de sainteté il doit leur inspirer ; à quelle police spirituelle et extérieure il les doit soumettre, et quel ordre de discipline il doit établir parmi eux. Reprenons encore, s'il vous plaît, et donnons à ceci un nouvel éclaircissement.

1^o Il quitte le monde. De quitter le monde, ce ne dut pas être pour saint Benoît un léger effort, ni une médiocre vertu. Il était grand selon le monde ; et en renonçant au monde, il renonçait à de riches prétentions. Mais cette séparation du monde était nécessaire pour l'accomplissement des desseins de Dieu sur lui. Qu'eût-il appris dans le monde ? les maximes du monde, les coutumes, les règles, les lois du monde. Quelle prudence y eût-il acquise ? une prudence mondaine, cette prudence réprouvée de Dieu. Il n'y avait que le désert où il pût être éclairé d'une sagesse supérieure et toute céleste. C'était là que Dieu devait lui déclarer ses volontés, et lui faire connaître ses voies. C'était là même que, dégagé de toutes les vues humaines et de tous les objets capables de le distraire, il devait être plus attentif à la voix de Dieu et qu'il pouvait mieux l'entendre.

2^o Il jeûne, et ce jeûne s'étend à toutes les œuvres de la plus sévère pénitence. C'est un autre Elie : malgré la délicatesse de son corps, il se couvre du vêtement le plus grossier. C'est un autre Jean-Baptiste : on peut dire de lui comme du saint précurseur, *qu'il ne mange ni ne boit* (1). Sa demeure, c'est un antre ténébreux et plein d'horreur. On dirait plutôt que c'est un sépulcre, que la demeure d'un homme vivant. Le lit où il repose, c'est la pierre dure. Et s'accorde-t-il même quelque repos, ou du moins ne regrette-t-il pas le peu de repos qu'il est forcé d'accorder à ses sens, et à quoi la nature malgré lui l'assujettit ? Quelle vie ! quelle mortification ! quelle abnégation de soi-même ! et pourquoi ? afin que, tous les appétits sensuels étant réprimés et comme éteints, nul sentiment naturel, nulle inclination, nulle passion ne pût troubler les opérations de l'âme, ni l'empêcher d'apercevoir les rayons de ce soleil de justice d'où lui devaient venir les plus pures et les plus sublimes connaissances. Sans cela, dit S. Basile, sans le jeûne et tout ce qui l'accompagne, Moïse n'eût osé approcher de cette nuée lumineuse où le Seigneur lui apparut. Aussi est-ce le jeûne, poursuit le même Père, qui élève l'esprit, qui suggère les bons conseils, qui donne la sagesse aux législateurs.

(1) *Neque manducans, neque bibens.* (Matth. 14).

3^o Il prie. N'entreprenons point de le suivre jusque dans le sein de la divinité, où, par le secours de l'oraison, il va s'abîmer et se perdre. Que dis-je, se perdre? Jamais le disciple bien-aimé, saint Jean, ne pénétra plus avant dans les secrets de la sagesse divine, qu'après s'être paisiblement endormi sur la poitrine de Jésus-Christ; et qui peut dire tout ce que l'Esprit de vérité dictait intérieurement à notre saint solitaire, dans le doux et mystérieux sommeil d'une profonde contemplation? C'était là son école, et il ne lui fallait point d'autre maître que vous, Seigneur; il n'en voulait point d'autre. Sages du siècle, faux savants, taisez-vous; ou si, pour flatter votre orgueil, vous faites, en de longs et vains discours, le pompeux étalage de cette science profane dont vous êtes adorateurs, parlez tant qu'il vous plaira : ce n'est point à vous que Benoît aura recours; ce ne sont point vos leçons qu'il prendra. Aux pieds d'un crucifix où il se tient prosterné, à la vue du ciel où il tend incessamment et affectueusement les bras, dans une union étroite avec le Dieu qu'il adore et à qui il ouvre son cœur, il en apprendra plus mille fois qu'au milieu de tous les philosophes et dans les plus fameuses académies.

Voilà, Mesdames, quels furent les principes qui donnèrent naissance à votre règle; à cette règle marquée, selon l'expression de saint Grégoire, d'un caractère singulier de sagesse et de discrétion; à cette règle, ni trop courte, ni trop étendue, ni trop vague, ni trop détaillée, ni trop rigide, ni trop indulgente; à cette règle qui, par le plus juste tempérament, mortifie tellement la nature qu'elle ne l'accable point, et la ménage aussi de telle sorte qu'elle ne la flatte point; qui s'accommode à tous les âges et à toutes les dispositions, aux faibles et aux forts, aux sains et aux malades, aux jeunes et aux vieux, à l'un et à l'autre sexe; à cette règle que les conciles ont approuvée et confirmée, que les instituteurs des siècles suivants ont étudiée comme un excellent modèle, et dont ils ont profité pour le gouvernement des saintes sociétés qu'ils avaient à conduire. Voilà, dis-je, Mesdames, comment elle fut originairement conçue; et voulez-vous en prendre vous-mêmes l'esprit? la voulez-vous former et maintenir dans vous? ce ne peut être, avec la grâce d'en-haut, que par les mêmes moyens, je veux dire que par la fuite du monde, que par la sévérité de la pénitence, que par l'exercice de l'oraison.

Fuite du monde. Car l'esprit de votre règle est un esprit de retraite; et il en est de cet esprit comme de ces essences précieuses, qui ne peuvent se conserver et qui s'évaporent dès qu'on les produit au jour. Vous savez ce que disait cet homme si intérieur et si versé dans la vie spirituelle et religieuse : *Toutes les fois que je me suis mêlé dans les conversations des hommes, j'en suis sorti moins homme, et plus imparfait que je n'y étais entré* (1). Ah! Mesdames, la belle parole, et qu'elle contient un grand sens! Si, pour converser avec les hommes

(1) *Quoties inter homines fui, minor homo redii* (Imit. Christ.).

on en devient moins homme, à plus forte raison en devient-on moins chrétien, moins religieux, moins régulier, moins fervent, et dans votre état, moins rempli de l'esprit de saint Benoît. J'en parle avec d'autant plus d'assurance et plus de consolation, que c'est en présence d'une communauté où cet esprit de solitude n'a pas reçu jusques à présent l'atteinte la plus légère de la part du monde.

Austérité de la pénitence. Il y a dans nous deux lois toutes contraires : la loi de l'esprit, et la loi du péché, qui est celle des sens. Afin donc que l'esprit prévale, afin que, dégagé de tout obstacle, il puisse agir dans une pleine liberté, il faut que les sens soient soumis, et ils ne le peuvent être que par la mortification et la pénitence. C'est à quoi, Mesdames, il n'est pas besoin que je vous exhorte. S'il y avait quelque chose à corriger sur cela parmi vous, ce serait plutôt un saint excès dans le retranchement des commodités et des aises de la vie. Excès, il est vrai, qui doit être réduit à de justes bornes, mais du reste, excès plus louable que toute la prudence de la chair et ses faux ménagements; excès où porte cette sainte folie de la croix, dont le grand Apôtre se glorifiait; excès, dit saint Bernard, qui, par l'affaiblissement volontaire du corps, élève l'esprit à la véritable sagesse, et fait la sanctification de l'âme.

Exercice de l'oraison. En est-il un plus propre de la retraite, et par conséquent, plus conforme à la règle que vous avez embrassée? Moins vous traitez avec le monde, plus devez-vous traiter avec Dieu : car ce n'est que pour traiter plus librement, plus assidûment, plus familièrement avec Dieu, que vous vous êtes retirées du monde. Dans la voie où vous marchez, toute droite qu'elle est, il peut y avoir pour vous des écueils à éviter, des égarements à craindre, des chutes, des décadences, des relâchements à prévenir. De prétendre trouver dans vous-mêmes les règles de votre conduite, les vues, les secours nécessaires, ce serait une présomption et une illusion.... Il faut donc aller plus haut, il faut vous dégager de vous-mêmes, il faut chercher ailleurs que dans vous-mêmes, et cela par une fréquente prière. La prière vous approchera de Dieu, et plus vous approcherez de Dieu, plus vous participerez à ce don de sagesse qu'eut en partage votre bienheureux père, et qui fut particulièrement en lui le fruit de l'oraison.

DEUXIÈME POINT.

Autorité de saint Benoît pour accréditer et faire observer sa règle. Il sort de sa grotte; il descend de la montagne comme Moïse, portant les tables de la loi, c'est-à-dire, sa règle qu'il a concertée avec Dieu, et qu'il vient publier au monde. Plein de zèle, il parle, il sollicite, il presse : mais, aussi bien que Moïse, il ne trouve d'abord que des sujets rebelles et indociles, que des cœurs durs et intractables, que des esprits farouches et grossiers, que des hommes légers qui l'écoutent, qui se rangent sous sa discipline, qui le reconnaissent pour leur maître; mais qui, bientôt, ennemis du joug, se soulèvent,

se tournent contre leur législateur, et osent même attenter sur sa personne.

Que fera-t-il ? Dieu l'appelle ailleurs, et il y va. Le Mont-Cassin était le lieu marqué par la Providence, où la règle de saint Benoît devait paraître dans le plus grand éclat. Changement admirable de la droite du Très-Haut. Que vos conseils, ô mon Dieu, sont incompréhensibles ! Qu'ils sont profonds et adorables ! Qu'était-ce que cette fameuse montagne ? le siège de l'impiété, où les peuples prosternés devant l'idole d'Apollon lui présentaient de l'encens et l'adoraient. Mais c'est là même que le nouveau législateur établit la règle qu'il apporte. L'idole est renversée, brisée, foulée aux pieds. La nouvelle règle est reçue, pratiquée, autorisée. Comment saint Benoît l'autorise-t-il ? 1^o par ses exemples, 2^o par ses miracles.

1^o Par ses exemples. Ce qu'il fait pratiquer à ses disciples, il commence par le pratiquer lui-même. Voulez-vous, disait saint Grégoire pape, un abrégé de la règle de saint Benoît, considérez sa vie ; et voulez-vous, ajoutait le même souverain pontife, un précis de la vie de saint Benoît, considérez sa règle. L'une est une parfaite expression de l'autre. Car ce grand saint, cet homme de Dieu, ne vivait point autrement qu'il enseignait, ni n'enseignait point autrement qu'il vivait. Voilà où consistait tout le secret de son gouvernement. Il faisait, et il ordonnait. D'ordonner et de ne pas faire, il eût cru être prévaricateur ; de faire et de ne point ordonner selon qu'il le fallait, il eût manqué au devoir de législateur. Il disait à ses disciples : Soyez humbles, soyez petits à vos yeux ; mais en même temps il cherchait en tout à s'humilier lui-même, et donnait tous les témoignages d'un parfait mépris de lui-même. Il leur disait : Cédez sans peine, et ne contestez avec personne ; mais en même temps il abandonnait lui-même un monastère déjà bâti et pourvu de tout, afin de céder à la violence d'un prêtre qui le traversait, quoiqu'il lui fût aisé d'en avoir justice et de le réduire à la raison par les voies ordinaires et les plus légitimes. Il leur disait : Aimez le prochain, aimez jusqu'à vos ennemis les plus déclarés ; mais en même temps, lorsqu'il apprit lui-même la fin malheureuse de cet ecclésiastique qui s'était porté contre lui à de si étranges extrémités, il en fut pénétré de douleur et il le pleura, comme s'il eût perdu l'ami le plus cher et le plus fidèle. Mes frères, leur disait-il, exercez la charité envers les pauvres, et faites-vous pauvres pour eux ; mais en même temps il se retranchait lui-même jusqu'au nécessaire ; il faisait distribuer à des troupes de mendiants toutes les provisions de sa maison, et ne se réservait d'autre ressource que la Providence. Ainsi du reste. Il n'est donc point étonnant que ses paroles fussent si efficaces, puisqu'elles étaient si bien soutenues par ses œuvres. C'était assez de le voir agir : ses exemples faisaient évanouir tous les prétextes, aplanissaient toutes les difficultés, confondaient la paresse des uns, excitaient la ferveur des autres, affermissaient la règle et la maintenaient dans toute sa vigueur.

2^o Par ses miracles. Ils furent éclatants et fréquents. Or, qu'était-ce que tant de prodiges divinement opérés par le ministère de saint Benoît ? C'étaient comme autant de témoignages que Dieu rendait à sa règle, comme autant de sceaux dont Dieu la scellait et la confirmait, comme autant de voix par où Dieu disait aux disciples du saint abbé : Voilà mon serviteur que j'ai choisi, voilà le législateur et le maître que je vous ai donné ; écoutez-le et obéissez-lui : il est revêtu de mon pouvoir ; et si vous en doutez , les merveilles que j'opère par lui doivent vous en convaincre.

Aussi, Mesdames, prenez garde, s'il vous plaît, à une remarque bien particulière et bien importante touchant les miracles de votre glorieux fondateur. Elle est de l'abbé Godefroy, l'une des grandes lumières de l'Ordre de saint Benoît. Car de même que Moïse ne fit jamais de miracle que pour autoriser la loi de Dieu ; de même qu'à la naissance de l'Eglise, les Apôtres ne firent des miracles que pour établir la foi qu'ils annonçaient ; de même saint Benoît n'en fit-il aucun, ou presque aucun, que pour donner du poids à sa règle et pour l'appuyer. Il fait marcher un de ses disciples sur les eaux , il fait sortir du sein de la terre une fontaine, il multiplie les pains, il chasse les démons et délivre les possédés, il ressuscite un mort, il connaît les secrets des cœurs et les révèle, il prévoit l'avenir et le prédit : tout cela et bien des faits que je passe, tout cela, dis-je, pourquoi ? afin de faire valoir et de relever tantôt la règle de l'obéissance, tantôt celle de l'humilité, ou celle de la charité, ou celle de la tempérance et de la sobriété, ou celle de la confiance en Dieu, ou celle de la solitude et de la clôture, ou quelque autre. De là cette autorité avec laquelle saint Benoît donnait ses ordres, et de là même cette soumission avec laquelle ses ordres étaient reçus et suivis. Ce n'était point par la multitude des paroles, par la sévérité des menaces, par la rigueur des châtimens, par des airs impérieux, qu'il se faisait obéir. Tout en lui ne respirait que douceur, que bonté, que miséricorde : mais, puissant en œuvres, et d'ailleurs le premier à toutes les observances, il y engageait encore plus ses frères par l'édification de ses exemples, que par l'éclat de ses miracles.

Edification, Mesdames, que vous vous devez vous-mêmes les unes aux autres. Edification d'une extrême importance pour le soutien de la règle que vous professez. Car vous êtes toutes intéressées à la maintenir autant qu'il est en votre pouvoir ; et si vous n'avez pas pour cela le don des miracles, il ne tient qu'à vous, par la grâce du Seigneur, de vous procurer mutuellement le secours du bon exemple. Rien de plus fort que l'exemple pour toucher les cœurs et pour les gagner. Il ne faut quelquefois, dans une communauté religieuse, qu'une fille exemplaire pour y entretenir la régularité, la piété, toutes les vertus. On la voit, on est témoin de ses actions, on ne peut lui refuser l'estime qui lui est due, et chacune entend au fond de l'âme une voix secrète qui lui dit : Pourquoi ne feriez-vous pas ce que celle-ci fait ? ne le pouvez-vous pas ? ne le devez-vous pas ? Ce re-

proche pique, réveille, encourage. Mais, par un effet tout contraire, souvent ne faut-il qu'une fille qui s'émancipe de ses devoirs et qui se dérange, pour déranger toute une maison. Point de contagion plus prompte à se communiquer que le mauvais exemple. Il répand même d'autant plus vite son venin, qu'il est secondé par le penchant de la nature corrompue, qui d'elle-même tend toujours vers le relâchement. On ne l'a que trop vu de fois ; mais, par une bénédiction particulière du ciel, vous ne le vîtes jamais parmi vous, Mesdames, et vous ne l'y verrez point. Le précieux dépôt que votre Père vous a transmis, vous le conserverez ; ce qu'il a commencé et ce qui lui coûta tant de soins, vous le perpétuerez ; cette règle dont vous avez hérité, ne perdra rien entre vos mains de sa perfection et de sa force. Elle vivra dans vous, et vous-mêmes vous vivrez par elle.

TROISIÈME POINT.

Succès de saint Benoît dans la propagation de sa règle. A en juger par l'événement, on peut dire que Moïse, le premier des législateurs, a été peut-être le moins heureux dans la promulgation de sa loi. Quelque excellente et quelque divine que fût cette loi, il ne la fit recevoir que dans une petite contrée de la terre, qui fut la Palestine, et que par un seul peuple, qui fut le peuple Juif. Toutes les autres nations la rejetèrent avec mépris ; et si nous en croyons les profanes de ces temps-là, judaïser, c'est-à-dire, embrasser la loi des Juifs et l'observer, c'était une honte et un opprobre parmi les Gentils. Mais il en est allé tout autrement à l'égard du glorieux patriarche que nous honorons en ce jour. De la manière dont sa règle s'est répandue dans le monde, nous pouvons bien encore ici reprendre les paroles de mon texte, et conclure qu'entre tous les législateurs il n'a point eu d'égal : pourquoi ? parce que jamais il n'y en eut aucun dont la loi ait fait des progrès plus admirables, aucun dont l'institut ait été plus universellement suivi, aucun qui, sous une même règle, ait rassemblé plus de sujets, et en ait formé un corps plus étendu et plus nombreux.

Saint Augustin disait, et avec raison, que l'établissement de la loi évangélique, dans les circonstances que chacun sait, et par des hommes tels que les apôtres, était un des plus grands miracles de la Providence. C'est ainsi que tous les Pères en ont parlé : et sans vouloir user de comparaison, j'oserais presque ajouter que la propagation de la règle de saint Benoît fut comme une suite de ce miracle, comme une continuation de ce miracle, comme une extension de ce miracle. Et en effet, quel prodige, qu'une règle austère, sans l'être toutefois au delà des bornes et dans un excès insoutenable à l'infirmité humaine ; qu'une règle qui combat tous les sens et qui contredit toutes les inclinations de la chair ; qu'une règle qui, par un divorce entier, sépare du monde, et prive de tous les agréments que peut avoir le commerce du monde ; qu'une règle de pénitence, d'abstinence, de silence : que cette règle, dès sa première origine, se soit accrue

presque à l'infini ! que partout et du consentement le plus général, elle ait été applaudie, embrassée, acceptée ! que de toutes les conditions, depuis les plus relevées, ou par la noblesse du sang, ou par l'éclat des dignités, depuis même les princes et les potentats, elle ait formé une multitude innombrable de religieux ! Encore une fois, ne faut-il pas reconnaître que le doigt de Dieu était là ?

Voulez-vous donc, Mesdames, une juste idée des bénédictions dont le ciel combla votre saint instituteur ? Rappelez le souvenir d'Abraham. Dieu dit à ce patriarche de l'ancienne loi : *Quittez votre pays, votre famille, la maison de votre père, et retirez-vous dans la terre que je vous montrerai* (Genes. 12). Ce ne sera pas en vain que vous obéirez au commandement que je vous fais : car, poursuivait le Seigneur, *je ferai sortir de vous un grand peuple ; je rendrai votre nom célèbre, et vous serez béni* (1). Voilà comment Dieu parlait. Or, de toutes ces paroles, y en a-t-il une qui ne convienne parfaitement à saint Benoît, et qui ne soit accomplie dans sa personne ? Nous l'avons vu, fidèle à la grâce qui l'inspirait, s'arracher d'entre les bras de ses proches, rompre tous les liens du sang et de la nature, sacrifier de grandes espérances, et se dépouiller de tous ses droits à d'amples héritages. Vous le vîtes, Seigneur, dans les ombres d'une affreuse caverne, où votre divine vocation l'avait conduit, s'ensevelir tout vivant, y demeurer obscur, inconnu, parmi les bêtes farouches, et sans nulle consolation humaine. Mais de là enfin comment le vit-on sortir ? comme l'astre du jour, lorsque perçant un nuage épais qui l'enveloppait, il sort plus lumineux que jamais, et se montre dans toute sa splendeur. Quel concours auprès de ce nouveau patriarche, dès qu'il a levé, pour ainsi dire, l'étendard de sa règle ! On accourt à lui de toutes parts, on y vient en foule. Ce n'est point par une ferveur passagère : elle se soutient, et d'année en année, c'est toujours le même feu. Des rois descendent du trône, et ne croient pas se dégrader en déposant l'autorité souveraine, et se rangeant sous l'obéissance du saint législateur. De son école et d'entre ses disciples, combien fournit-il à l'Eglise de prélats, remplis de son esprit et dressés par ses leçons ? combien de poutifes au siège apostolique, et au ciel combien de saints couronnés dans la gloire et révéérés sur la terre ?

Tout ceci est grand, Mesdames ; mais, sans m'y arrêter davantage ni le mettre dans tout son lustre, je conclus par une courte instruction, qui me paraît importante, et qui vous le paraîtra comme à moi. Car, si le Père honore les enfants, c'est aux enfants, par un devoir indispensable et par un retour bien légitime, d'honorer le père. Vous êtes filles de saint Benoît : qualité dont il vous est permis de vous glorifier ; mais comment ? Vous me le demandez, et je ne puis mieux sur cela vous répondre que par la belle morale de saint Paul instruisant les Juifs, qui furent le peuple de Dieu. Mes frères, leur disait l'apôtre,

(1) *Erisque benedictus*. (Genes. 12)

vous êtes tous les descendants d'Israël; mais il ne s'ensuit pas que vous soyez tous Israélites. Vous ne l'êtes ni ne pouvez l'être, qu'autant que vous agissez, que vous parlez, que vous pensez en Israélites (1). Vous tirez tous d'Abraham votre origine, reprenait le même apôtre; mais ce n'est pas une conséquence que vous soyez tous enfants d'Abraham : car il n'y a de vrais enfants d'Abraham, que ceux qui imitent la foi de ce père des croyants. L'application, Mesdames, se présente d'abord, et chacune peut se la faire aisément à soi-même. Fille de saint Benoît selon l'habit et selon le nom, le suis-je en effet et dans la pratique? Et si je ne le suis dans la pratique et en effet, quel avantage serait-ce pour moi de l'être, et selon le nom et selon l'habit? Or, je ne le serai jamais en effet, ni jamais je ne pourrai l'être, qu'autant que je serai animée du même zèle que saint Benoît pour mon avancement et ma perfection; qu'autant que je pratiquerai les mêmes vertus, ou que je travaillerai à les acquérir; qu'autant que j'aurai la même charité dans le cœur, la même humilité dans l'esprit, la même soumission dans les sentiments, la même fidélité dans tous les exercices qui me sont ordonnés par la règle. Hé! que m'importe qu'elle soit si sainte, cette règle, et si sanctifiante par la grâce qu'il a plu à Dieu d'y attacher, si elle ne me sanctifie pas, ou si je ne me sanctifie pas avec elle? Que m'importe qu'elle ait eu dans les autres de si grands succès, si elle ne les a pas dans moi? Solide considération, Mesdames, que je n'ai pas craint de vous mettre devant les yeux, tout persuadé que je suis du bon ordre et de la régularité qui règne dans cette maison. Puissiez-vous ne déchoir jamais de l'heureux état où le Seigneur, par une protection toute spéciale, vous a conservées jusques à ce jour. Que l'esprit de religion, et d'une religion pure, vous éclaire toujours, vous dirige toujours, vous conduise toujours, et qu'il vous fasse enfin parvenir au terme où votre saint instituteur vous a précédées, et où vous aspirez après lui.

(1) *Non omnes qui ex Israel sunt, ii sunt Israelitæ, neque qui semen sunt Abraham, omnes filii* (Rom. 9).

SERMON POUR LA FÊTE DE NOTRE-DAME-DES-ANGES.



Sur l'Indulgence de Portiuncule.

Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.

Ce pauvre a prié, et le Seigneur l'a exaucé.

(PSAUME 33.)

Si jamais cette parole du prophète s'est accomplie, n'est-ce pas, chrétiens, à l'égard du glorieux patriarche saint François d'Assise, et dans la concession de l'indulgence dont nous célébrons aujourd'hui la solennité ? Il pria, ce pauvre évangélique : dans cette fameuse apparition où le Sauveur du monde, accompagné de Marie sa mère, se fit voir à lui et, sans réserve, lui promit, comme à Salomon, de tout accorder à sa prière, il ne demanda ni la grandeur ni la fortune humaine ; il oublia même, ce semble, ses propres intérêts, et ne pensa qu'à ceux des fidèles pour qui il obtint une rémission entière et une pleine indulgence, toutes les fois, qu'avec les dispositions requises et à certain jour marqué, ils visiteraient cette église de Portiuncule, dédiée à la Reine du ciel, et d'où il adressait à Dieu sa demande. Une prière si chrétienne et si sainte ne pouvait être rejetée : Marie la seconda, Jésus-Christ l'écouta. François eut la consolation d'avoir procuré aux plus grands pécheurs une des grâces les plus précieuses, et une des plus promptes et des plus infaillibles ressources contre les vengeances divines et les châtimens dont ils étaient menacés. Ainsi, mes chers auditeurs, pour vous proposer d'abord le dessein de ce discours, nous avons à considérer, d'une part, saint François qui prie, d'autre part, la Mère de Dieu qui intercède, et enfin Jésus-Christ qui accorde. François qui prie : et pour qui ? pour les pécheurs ; c'est ce que je vous ferai voir dans la première partie ; Marie qui intercède : et en faveur de qui ? pour François, dont elle appuie auprès de son Fils l'humble et fervente prière ; c'est ce que je vous représenterai dans la seconde partie ; Jésus-Christ qui accorde : et quoi ? l'indulgence la plus générale et la plus complète ; ce sera le sujet de la troisième partie. Ce n'est point encore assez ; mais je reprends, et je fais trois propositions plus expresses et plus particulières ; car je dis : François pria pour les pécheurs ; et je prétends que par le mérite de sa personne, il fut digne d'être exaucé ; première proposition. Marie intercédait pour François, et j'avance qu'elle y fut engagée par les plus puissans motifs ; seconde proposition. Jésus-Christ, en faveur de l'un et de l'autre, accorda l'indulgence que nous pouvons tous ici nous appliquer, et je soutiens que c'est un des dons de Dieu les plus estimables ; dernière proposition. Il s'agit de nous-mêmes, chrétiens, il s'agit de notre avantage le plus essentiel ; que

faut-il de plus pour vous intéresser et pour soutenir votre attention, après que nous aurons salué Marie, en lui disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Je me figure d'abord, chrétiens, François prosterné dans le sanctuaire comme un autre Salomon, et levant les mains pour faire à Dieu la même demande que ce monarque, lorsqu'il dédia le temple de Jérusalem : *Orantes in loco isto, exaudi eos in cælo, et dimitte peccata servorum tuorum* (III. Reg. 8) : Seigneur, dit cet homme séraphique dont je parle, faites grâce à votre peuple, et pardonnez les péchés à tous ceux qui vous invoqueront en ce saint lieu. Car c'est ainsi que François pria, et je dis qu'il fut digne d'être exaucé : pourquoi ? est-ce en général parce qu'il était saint ? cela suffirait pour justifier ma proposition : car la foi m'apprend qu'il n'y a rien de plus puissant auprès de Dieu que la sainteté ; et quelle merveille que Dieu écoute un saint qui le prie et qui l'aime aussi ardemment que celui-ci, puisque, selon l'Ecriture, il fait la volonté de ceux qui le craignent ? Si la crainte de Dieu, dit saint Augustin, a tant de pouvoir auprès de Dieu, que sera-ce de son amour ? *Si hæc timentibus, quid amantibus ?* Mais le sujet que je traite demande quelque chose de plus particulier ; et sans m'en tenir à cette raison, je prétends que saint François mérita d'être exaucé par trois admirables qualités qui lui ont été personnelles, et qui lui ont gagné le cœur de Dieu ; 1^o parce que c'était un pauvre volontaire ; 2^o parce que c'était un pauvre crucifié ; 3^o parce que c'était un pauvre désintéressé pour lui-même et zélé pour le prochain : trois titres qui durent singulièrement relever devant Dieu la personne de François d'Assise et le mérite de sa prière : examinons-les.

C'est un pauvre, et un pauvre volontaire, un pauvre évangélique qui s'adresse à Dieu : ah ! chrétiens, en faut-il davantage pour lui faire trouver grâce, et pour lui rendre Dieu favorable ? Dieu qui, selon le texte sacré, n'attend pas que les pauvres le prient ; qui se plaît à écouter jusques à leurs simples désirs : *Desiderium pauperum exaudivit Dominus* (Psal. 9) ; qui, pour eux, a l'oreille si attentive et si délicate, qu'il entend même la simple préparation de leur cœur : *Præparationem cordis eorum audivit auris tua* (*Ibid.*) ; et qui fait tout cela, dit saint Chrysostome, pour honorer la pauvreté, comment n'y aurait-il pas égard dans un homme tel que François, où elle se présente avec tous ses avantages et tout ce qui la peut rendre plus précieuse aux yeux du Seigneur ? Car prenez garde : quand saint François prie, c'est un pauvre, mais ce n'est pas un pauvre ordinaire ; c'est ce pauvre par excellence que Dieu fit voir à David lorsqu'il voulut lui découvrir toute la perfection de la loi de grâce : *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.* Oui, le voilà, ce pauvre : *Iste pauper* ; ce pauvre, après Jésus-Christ, le plus grand amateur et l'observateur le plus exact et le plus sévère de la pauvreté de l'Evangile : *Iste pauper* ;

ce pauvre à qui Dieu dit comme à Salomon : *Postula quod vis, ut dem tibi* (III. Reg. 3) ; Regarde, et de toutes les choses du monde, demande-moi celle que tu veux, afin que je te la donne ; mais qui ne trouve rien de meilleur pour lui ni de plus digne de son choix, que la pauvreté, qui lui donne la préférence sur tout le reste, et la veut avoir seule pour partage. En cela, plus heureux que Salomon, quand ce prince choisit la sagesse, parce que la sagesse de Salomon ne renfermait pas en elle la pauvreté de François, au lieu que la pauvreté de François contient éminemment la sagesse de Salomon, puisque la souveraine sagesse est d'être pauvre avec Jésus-Christ et comme Jésus-Christ. *Iste pauper*, ce pauvre qui a fait à Dieu une réponse toute différente de celle de Salomon, et qui ne dit pas : Seigneur, ne me donnez ni les richesses, ni la pauvreté : *Mendicitatem et divitias ne dederis mihi* (Prov. 30) ; mais qui dit tout au contraire : Seigneur, préservez-moi des richesses comme du poison le plus mortel, et donnez-moi pour héritage la pauvreté. Ce sera mon plus précieux trésor, et j'en ferai toutes mes délices. C'est sur elle que je bâtirai des Eglises sans nombre ; c'est elle qui servira de pierre fondamentale au saint Ordre dont il vous a plu de m'inspirer le dessein ; je la laisserai par testament à ceux qui me suivront ; elle leur tiendra lieu de fonds, de patrimoine, de subsistance, et ils la garderont comme le plus honorable et le plus noble partage qu'ils puissent recevoir de moi. *Iste pauper*, ce pauvre, en effet, instituteur d'un Ordre que nous pouvons appeler l'Ordre des Lévites de la nouvelle loi : pourquoi cela ? parce que les Lévites composaient cette tribu d'Israël à qui Dieu n'avait donné nulle possession dans la terre promise, et dont il voulut être lui-même le seul bien, et, pour parler avec l'Ecriture, l'unique possession ? *Non habuit Levi partem, neque possessionem, quia ipse Dominus possessio ejus est* (Deut. 10). Belle figure, chrétiens, de l'Ordre de saint François, qui, le premier entre les Ordres religieux, a eu la gloire de ne pouvoir rien posséder ; qui s'est réservé ce renoncement universel comme une de ses plus singulières prérogatives, et à qui l'Eglise l'a confirmée dans les conciles généraux au même temps qu'elle l'ôtait aux autres. Ceux-ci font profession d'être pauvres, mais pauvres dans le particulier, quoiqu'en commun ils soient capables d'acquérir et d'avoir en propre ; François, et dans le commun et dans le particulier, veut être privé de toute propriété, afin que la parole du prophète royal puisse mieux se vérifier en lui : *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum*.

Aussi, chrétiens, comment Dieu eût-il pu se défendre de la prière d'un homme qui lui disait avec la même confiance que les apôtres : Seigneur, j'ai quitté tout, et je me suis réduit pour vous à l'état d'une pauvreté qui n'a point encore été vue ni pratiquée dans le monde ; j'ai engagé des milliers d'hommes à l'embrasser comme moi : voyez, mon Dieu, quelle grâce vous voulez nous accorder : *Ecce nos reliquimus omnia et secuti sumus te, quid ergo erit nobis* (Matth. 19) ? Vous nous offrez la vie éternelle, et nous l'acceptons ; mais souvenez-

vous, Seigneur, que vous nous l'avez déjà promise par d'autres titres. Vous nous parlez d'un centuple sur la terre, nous ne vous le demandons point; et j'ose vous dire, au nom de tous mes frères et en mon nom, que nous n'y prétendons rien. Vous chercherez donc, ô mon Dieu! dans les trésors de votre miséricorde, quelque autre grâce plus conforme à l'état de vie où vous nous avez appelés; et puisque vous voulez bien que je vous explique sur cela mes desseins, ah! Seigneur, pardonnez à ce peuple, et accordez à tous ceux qui viendront ici vous invoquer, l'entière rémission de leurs péchés. Voilà ce que je voudrais obtenir de vous par le mérite de la pauvreté que je vous ai vouée. Je dis, mon Dieu, par le mérite de cette pauvreté, non point parce que c'est la mienne, mais parce que c'est la vôtre, et qu'ayant été d'abord consacrée dans votre humanité sainte, vous daignez bien encore la considérer dans la personne de votre serviteur. Ainsi, mes chers auditeurs, François est-il exaucé parce qu'il est pauvre : *Iste pauper clamavit*; et la pauvreté, l'objet du mépris des hommes, est ce qui fait son crédit auprès de Dieu : *Et Dominus exaudivit eum*.

Je dis plus : non-seulement c'est un pauvre qui prie par la bouche de saint François, mais c'est un pauvre crucifié, c'est-à-dire, un pauvre attaché à la croix de Jésus-Christ pour y vivre, comme Jésus-Christ y fut attaché pour mourir; un pauvre qui eut droit de prendre la devise de saint Paul : *Christo confixus sum cruci* (Galat. 2), et qui put dire de lui-même avec plus de fondement que cet apôtre : *Ego enim stigmata Domini Jesu in corpore meo porto* (Galat. 6), puisqu'il porta réellement sur son corps les sacrés stigmates de son maître. Il est vrai, quand saint François pria pour obtenir l'indulgence qui fait le sujet de cette fête, il ne portait pas encore visiblement ces glorieuses cicatrices; mais nous apprenons de son histoire qu'elles lui avaient déjà été imprimées par une action divine et intérieure : elles ne paraissaient pas encore aux yeux des hommes, comme elles parurent dans la suite des années, mais Dieu les voyait, chrétiens : et de quels sentiments dut-il être touché à l'égard d'un homme en qui il découvrait les traits si marqués et une si parfaite image de son Fils? Que cette pensée m'ouvre un grand champ, et que n'ai-je tout le loisir de m'y étendre! Pourquoi Jésus-Christ, après sa résurrection, voulut-il conserver les vestiges de ses blessures? les Pères en ont rapporté bien des raisons; mais la plus solide, à ce qu'il me paraît, et la plus vraie, c'est celle qu'en donne saint Jean Chrysostome : car le Fils de Dieu, dit-il, devait prier pour nous dans le ciel, et, selon la parole de saint Jean, plaider lui-même notre cause en qualité d'avocat et de médiateur; et voilà pourquoi il voulut toujours garder les cicatrices de ses plaies, quoiqu'elles fussent en apparence si peu convenables à l'état de sa gloire, parce qu'il savait que rien n'était plus propre à fléchir en notre faveur la justice de son Père, que de pouvoir sans cesse lui présenter le prix de notre rédemption. Appliquons ceci, mes chers auditeurs. François devait

être un jour l'intercesseur de tout le genre humain ; il avait à demander une rémission générale pour les pécheurs, et c'est de quoi il s'acquitte aujourd'hui. Mais pour cela il lui fallait un crédit particulier auprès de Dieu ; et que fait le Sauveur du monde ? il lui imprime ses stigmates , il lui ouvre le côté, il lui perce les mains et les pieds , il en fait un homme crucifié, afin que Dieu, considérant François, si je puis parler de la sorte, comme un autre Jésus-Christ, se trouve en quelque façon obligé de déférer à sa prière pour le respect de la divine personne qu'il représente : *Et Dominus exaudivit eum*. Hé quoi ! mes frères, disait saint Paul dans sa seconde épître aux Corinthiens, si la loi de Dieu, écrite sur le marbre, mérita tant de respect, que les enfants d'Israël n'osaient jeter les yeux sur Moïse, quand il l'apporta de la montagne, combien plus en mérite-t-elle, maintenant qu'elle est gravée dans nos cœurs ? Je dis de même des stigmates de saint François : si l'image du crucifix seulement exprimée sur la pierre ou sur l'airain, est si vénérable dans notre religion, que nous nous prosternons devant elle, qu'elle remplit les démons de terreur, et que les anges la révèrent ; que ne lui est-il pas dû lorsqu'elle est formée sur la chair des saints, sur une chair consacrée par toutes les pratiques de la plus austère pénitence, sur une chair revêtue de toute la mortification de l'Homme-Dieu ?

Car, prenez garde, chrétiens : François n'a pas seulement porté sur son corps les stigmates de Jésus-Christ ; mais il a porté, et sur son corps, et dans son cœur, ce qu'ils figuraient, je veux dire la mortification de Jésus-Christ. En effet, l'austérité de vie qu'il embrassa, les jeûnes continuels qu'il observa, le sac et le cilice dont il se chargea, les veilles et les travaux infatigables auxquels il se dévoua, les rigueurs de la pauvreté qu'il éprouva ; le renoncement général, je ne dis pas aux plaisirs, mais aux simples commodités et aux besoins, à quoi il se condamna ; la loi indispensable de châtier son corps et de le réduire en servitude qu'il s'imposa ; la règle la plus mortifiante, et pour les sens et pour l'esprit, à laquelle il s'obligea ; les deux maximes qu'il se proposa et l'exactitude infinie avec laquelle il les pratiqua : l'une, de se considérer lui-même comme son plus grand ennemi et de se faire ensuite la guerre la plus cruelle, quoique la plus sainte ; l'autre, de traiter sa chair comme une victime de pénitence et d'en être le sacrificateur (pensée dont il fut toujours pénétré, et en conséquence de laquelle il sembla n'être au monde que pour travailler à sa propre destruction et à son propre anéantissement) : tout cela montre bien que cet ange de la terre, que cet homme séraphique ne se regardait que comme un homme crucifié au monde, et à qui le monde était crucifié : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Galat. 6). En voulez-vous être plus sensiblement convaincus ? voyez ses enfants, les imitateurs de sa vie et les héritiers de son esprit. C'est pour votre édification, et Dieu veuille que ce ne soit pas pour votre confusion, que saint François les a formés, qu'il les a élevés, et que Dieu nous les propose et nous donne dans eux l'idée la

plus juste de ce crucifiement évangélique! Ailleurs on parle de la croix, ailleurs on en fait de beaux discours, ailleurs on en affecte les dehors, ailleurs on s'en pare et on s'en glorifie; mais, dans les maisons de saint François, on la porte en esprit et en vérité. C'est dans les successeurs de ce grand saint que Dieu conserve les prémices, ou, si vous voulez, les restes de cet esprit de pénitence par où l'Eglise doit être sanctifiée; et tout mondains que nous sommes, pouvons-nous voir ces hommes détachés d'eux-mêmes, sans rougir de nos sensualités et de nos délicatesses? Si l'iniquité et le relâchement du siècle n'empêchent pas qu'ils ne soient tels que nous les voyons, que devons-nous penser de leur glorieux patriarche; et, témoins de la sainteté des enfants, quel jugement devons-nous faire de celle du père?

Ah! chrétiens, voilà le fond essentiel et capital du mérite de saint François, la croix de Jésus-Christ. Il s'en est chargé, et il l'a portée toute sa vie. Dans cet état, il s'est présenté à Dieu, il a poussé vers le ciel un cri accompagné de larmes : *Cum clamore valido et lacrymis* (Hebr. 5). N'était-il pas de la gloire du Sauveur, que le serviteur fût exaucé en cette occasion par les mérites du maître? *Et Dominus exaudivit eum.*

D'autant plus qu'en portant la croix, ce ne fut pas tant pour ses propres péchés que François fit pénitence et qu'il pria, que pour les péchés des autres; et de là suit la troisième qualité qui dut rendre sa prière plus efficace auprès de Dieu. J'ai dit que c'était un pauvre évangélique et un pauvre crucifié, c'est beaucoup; mais voici quelque chose encore de plus : c'est un pauvre désintéressé et zélé tout ensemble; désintéressé pour lui-même, zélé pour le prochain : voilà ce qui fait le comble de son mérite. Car pour qui demande-t-il? pour sa personne? pour celle de ses enfants? pour la conservation de son Ordre, et des maisons qu'il vient d'établir? Non, chrétiens, il ne pense point à tout cela; son zèle, plus pur que la flamme, cherche ailleurs à se répandre; et se souvenant que Jésus-Christ ne s'est fait pauvre qu'afin de se mettre dans un état où il eût droit de demander pour nous, il veut que sa pauvreté ait le même avantage. Pour qui donc prie-t-il? pour tous les pécheurs, dont il souhaite ardemment le salut, et pour qui il voudrait, comme saint Paul, être anathème; pour les justes, qu'il aime avec tendresse, et qu'il porte tous dans les entrailles de sa charité; pour l'Eglise, dont il conjure le ciel de sanctifier tous les membres; pour vous et pour moi, qui n'étions pas encore, mais à qui néanmoins il appliquait déjà par avance le fruit de sa prière. Oui, c'est pour nous que François, aussi bien que Jésus-Christ, s'est fait pauvre : *Propter vos egenus factus est* (II. Cor. 8); et c'est pour nous qu'il interpose aujourd'hui le crédit de sa pauvreté. Rien pour moi, Seigneur, dit-il à Dieu, mais tout pour votre peuple. Vous me faites trop de bien; mais ce peuple a besoin de votre miséricorde. Oubliez François, et jetez les yeux sur ces âmes engagées dans le péché. Il s'agit pour elles d'un pardon, mais d'un pardon entier qui leur remette avec l'offense toute la peine. C'est ainsi que je vous

le demande, ô mon Dieu ! et c'est ainsi que vous me l'accorderez. Quelle merveille, mes chers auditeurs, qu'un pauvre s'empresse de la sorte pour d'autres nécessités que les siennes ! Quand un pauvre demande pour lui-même, on l'écoute par compassion ; mais quand il demande pour un autre, on le regarde avec admiration : priant pour soi, il est exaucé en considération de sa misère ; mais priant pour autrui, on l'exauce en vue du mérite de sa personne. C'est donc pour cela que Dieu s'est rendu à l'humble supplication de François ; c'est, dis-je, parce que c'était un pauvre volontaire, un pauvre crucifié, et un pauvre désintéressé : *Iste pauper clamavit, et Dominus exaudivit eum.*

Tirons de là pour nous, en concluant cette première partie, quelques instructions importantes. Voulez-vous savoir pourquoi vos prières ont si peu de pouvoir auprès de Dieu ? c'est que vous n'avez nulle des qualités que je viens de vous représenter dans cet homme séraphique dont je fais l'éloge, que vous n'êtes pas pauvres comme lui, que vous n'êtes pas crucifiés comme lui, que vous n'êtes pas zélés comme lui. Quand je dis, mon cher auditeur, que vous n'êtes pas pauvre, je ne veux pas dire que vous soyez dans l'opulence et dans l'abondance de toutes choses : car peut-être êtes-vous pauvre en effet ; mais vous ne l'êtes pas comme saint François : pourquoi ? parce que saint François a aimé sa pauvreté, et que vous avez en horreur la vôtre ; parce que saint François a fui les richesses, et que vous les recherchez avec passion ; parce que saint François faisait consister son bonheur à être pauvre, et que vous regardez cet état comme le souverain malheur. Non, chrétiens, ne pensez point que ce soit, dans les règles du christianisme, l'indigence ou la possession des biens qui fasse la vraie distinction des pauvres et des riches. Au milieu de votre pauvreté, peut-être êtes-vous devant Dieu dans le même rang que le mauvais riche de l'Evangile ; et quand votre maison serait remplie de trésors, avec tous vos trésors vous pourriez être aussi pauvres que saint François. Si je prétends que vous ne l'êtes pas, ce n'est point précisément parce que vous possédez les biens de la terre ; mais parce qu'en les possédant, vous vous en laissez posséder vous-mêmes ; mais parce qu'au lieu d'en être les maîtres, vous en êtes les esclaves ; mais parce que vous ne croyez jamais en avoir assez, mais parce que votre cœur y est attaché plus qu'à Dieu, mais parce qu'il n'y a rien que vous ne sacrifiiez tous les jours à cette malheureuse convoitise qui vous brûle. Oui, voilà pourquoi je vous dis que vous n'êtes pas pauvres comme saint François. Or j'ajoute, et c'est une conséquence infaillible et tirée des principes de la foi, que jamais vous n'aurez droit d'être exaucés de Dieu, si vous n'entrez en participation de cette sainte pauvreté. Car il faut vous souvenir que Dieu n'est pas riche indifféremment pour tout le monde, mais seulement pour les pauvres évangéliques ; que sa grâce est d'une qualité à ne pouvoir se répandre que dans une âme vide de tout le reste ; qu'elle ressemble à cette huile du prophète Elisée, qui s'ar-

rétait dès que les vaisseaux étaient remplis ; et que plus vous aurez le cœur plein des faux biens du siècle , moins vous serez capables de recevoir les dons de Dieu. De plus , mon cher auditeur , aussi sensuel que vous l'êtes , aussi adonné à vos plaisirs , aussi sujet à une vie molle et aussi ennemi de la mortification chrétienne , comment pouvez-vous faire agréer vos vœux à Dieu ? François n'est exaucé que parce qu'il porte l'image de la croix ; mais quel caractère en avez-vous ? où sont les marques de votre pénitence ? à quoi Dieu peut-il reconnaître dans toute votre personne quelque vestige de la passion de son Fils ? Si vous n'aviez pour modèle que ce Dieu crucifié , vous me diriez que c'est un Dieu , et qu'il est trop au-dessus de vous pour pouvoir vous former sur lui ; mais voici un homme crucifié , je dis un homme seulement homme , un homme tel que vous et de même nature que vous : quelle excuse pouvez-vous alléguer contre cet exemple ? Enfin , trop intéressés pour nous-mêmes et pour des avantages purement humains , nous ne pensons jamais aux autres , dont nous sommes souvent chargés devant Dieu , et dont nous devons répondre à Dieu. Nulle charité , nul zèle pour le prochain. François a voulu faire pénitence pour tous les pécheurs : eût-il fallu s'immoler mille fois lui-même pour le salut de tous les hommes , il y était disposé , et je puis bien lui appliquer ce que l'Ecriture a dit de Josias : *Ipse est directus divinitus in pœnitentiam gentis* (Eccli. 49). Mais quelle part prenez-vous , soit aux besoins spirituels , soit aux besoins même temporels de vos frères ? tandis que vous êtes si insensibles pour eux , devez-vous être surpris que Dieu ferme pour vous les trésors de sa miséricorde ? Avançons. Au même temps que François pria pour les pécheurs , Marie intercêda pour François , et j'ajoute qu'elle y fut engagée par les plus puissants motifs , comme je vais vous le montrer dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Deux grands motifs engagèrent la Mère de Dieu à intercéder pour François d'Assise , et à lui obtenir l'indulgence qu'il demandait. Motif de piété maternelle , et , si je l'ose dire , motif d'intérêt propre : motif de piété maternelle par rapport à saint François , c'est le premier ; motif d'intérêt propre par rapport à elle-même , c'est le second. Renouvelez , s'il vous plaît , votre attention , chrétiens , et apprenez combien cette Reine du ciel est favorable à ses enfants , et quel soin elle prend de ceux qui la servent et qui se font un devoir de l'honorer.

Je dis motif d'une piété maternelle : et pourquoi ? ne le savez-vous pas , mes chers auditeurs , et ignorez-vous la profession solennelle et authentique que fit d'abord François d'appartenir spécialement à Marie , en se dévouant à elle , et la choisissant pour chef de son Ordre ? Ne vous a-t-on pas dit cent fois quelle alliance il contracta avec elle , comment il entra dans son adoption , comment il la prit pour sa Mère ,

comment il ne voulut point d'autre demeure qu'une pauvre cabane, et combien il la chérit, seulement parce qu'elle était dédiée à l'auguste Vierge dont le nom lui fut toujours si vénérable et les intérêts si précieux : comment il se tint trop honoré et trop heureux d'avoir conçu là, pour ainsi parler, et enfanté le saint Ordre dont il fut l'instituteur, d'en avoir jeté les fondements sur un sol que possédait Marie, si je puis encore user de cette expression, en qualité de propriétaire ? Voilà les vues que se proposa ce glorieux patriarche, lorsqu'avec tous ses enfants il se retira à Portiuncule. C'était une maison déserte et ruinée ; et c'est pour cela même qu'elle lui plut, parce qu'elle était plus conforme à la pauvreté qu'il embrassait ; c'était une maison étroite et abandonnée, et c'est pour cela même qu'elle lui parut digne de son choix, parce qu'elle marquait mieux le caractère de l'humilité évangélique dont il faisait profession ; mais surtout il l'agréa, parce que c'était une maison consacrée à sa puissante protectrice. Dès que François l'aperçut, il en fut charmé ; et s'adressant à ses compagnons : Ah ! mes frères, leur dit-il, voilà la terre de bénédiction que Dieu nous a promise, voilà le lieu de mon repos : *Hæc requies mea in sæculum sæculi* (Psalm. 134). Il est vrai, c'est une maison dénuée de tout ; mais souvenons-nous que nous serons les domestiques de la Reine du monde. Pour moi, ajouta cet homme séraphique, j'aime mieux cette petite portion du domaine de Marie, que les royaumes et les empires des princes du siècle ; et puisque nous allons entrer en possession de son héritage, il n'y a point de grâces que nous ne puissions attendre du ciel. Ainsi parla François, et c'est avec de tels sentiments qu'il établit ses frères dans ce lieu de sainteté, qui fut comme le berceau d'un des plus florissants Ordres de l'Eglise : car c'est de là que sont sortis tant d'apôtres, de martyrs, de saints confesseurs ; tant d'évêques, de cardinaux, et même de souverains pontifes ; tant de prédicateurs de l'Evangile, de docteurs, de théologiens consommés dans la science de Dieu ; tant d'hommes illustres dont la mémoire, comme celle du juste, sera éternelle. C'est là que Marie les a formés ; là qu'elle leur a donné le lait de cette éminente et sainte doctrine dont ils ont été remplis ; là que, par une fécondité virginale, elle les a multipliés pour les répandre ensuite jusqu'aux extrémités de la terre. Or revenons, chrétiens, et dites-moi : Marie, la mère de cette famille spirituelle, et le chef de cette maison, n'était-elle pas engagée à contribuer de tout son pouvoir aux insignes faveurs dont il plaisait à Dieu de la combler ? Puisque Portiuncule était le berceau où elle nourrissait et elle élevait une si nombreuse multitude d'enfants en Jésus-Christ, sa piété ne la portait-elle pas à y faire descendre toutes les grâces et toutes les bénédictions divines ? et quand François, ce fidèle et zélé serviteur, adressait au ciel sa prière, et une telle prière, la Mère de Dieu ne devait-elle pas sentir ses entrailles émues, et prier elle-même avec lui et pour lui ?

N'en doutons point, mes chers auditeurs, tandis que François et cette troupe de disciples qui l'accompagnent, prosternés devant l'au-

tel du Seigneur, prie sur la terre, Marie dans le ciel, prosternée devant le trône de son Fils, lui présente elle-même leurs vœux. Elle les reconnaît pour ses enfants : et que dit-elle à ce Dieu Sauveur ? ce que lui-même il dit à son Père, en lui montrant et lui recommandant ses apôtres : *Serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi* (Joan. 17). Voilà mes enfants, et me voilà, Seigneur, avec eux en votre présence. Ils sont à vous et ils sont à moi. Ils sont à vous, parce que vous les avez attirés par votre grâce, que vous les dirigez par vos exemples, que vous les avez remplis de votre esprit ; et ils sont à moi parce que vous me les avez donnés, et que c'est de vous-même que leur est venu le dessein de s'appuyer auprès de vous de mon nom et de se ranger sous ma conduite. Or, comme mère, puis-je les oublier ; et comme mon fils que pouvez-vous me refuser ? *Serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi*. Non, chrétiens, rien ne lui sera refusé, à cette mère toute-puissante, surtout quand c'est pour François qu'elle intercède ; et elle ne peut rien refuser elle-même, surtout lorsque c'est François qui l'invoque et qui l'appelle à son secours. Rien, dis-je, ne lui sera refusé, à cette médiatrice, et elle sera écoutée, d'autant plus que c'est en faveur de François qu'elle prie. Si c'était un pécheur couvert de crimes, si c'était un mondain plongé dans le plaisir et lié par de criminelles habitudes, Marie, en s'intéressant pour lui, trouverait même alors un accès favorable, et aurait encore de quoi se faire entendre. Les grâces de conversion, et les grâces les plus efficaces et les plus précieuses, lui pourraient être accordées. Qu'est-ce donc, quand c'est la prière d'un juste qu'elle va offrir, la prière d'un des plus parfaits sectateurs de Jésus-Christ, la prière d'un saint ? Et comment pourrait-elle refuser elle-même ce que François lui demande, et être insensible à la confiance qu'il lui témoigne, puisqu'elle exauce jusqu'aux plus grands pécheurs, et qu'elle leur fait tous les jours sentir les salutaires effets de sa miséricorde ? Je dis plus ; puisque, outre sa piété maternelle, son intérêt même et son propre honneur l'engageait à seconder François, et était un nouveau motif pour entrer dans ses vues, et pour travailler à les faire heureusement et promptement réussir.

Car de quoi s'agissait-il dans la concession de cette indulgence que demandait saint François ? de sanctifier une église depuis longtemps érigée sous le nom de Marie, et sous le glorieux titre de *Notre-Dame des Anges* ; de rétablir le culte que tant de fois la Reine du ciel y avait reçu, et qui commençait à s'abolir ; de le renouveler, de le ranimer, de le rendre plus solennel et plus universel : voilà ce que François avait entrepris. Il voyait l'autel de sa sainte Mère dans un abandon qui la déshonorait et qui le touchait, et combien de fois à ce spectacle s'écria-t-il : *Zelus domus tuæ comedit me* (Joan. 2) ! Ah ! Vierge si vénérable et si aimable, c'est le zèle de votre maison qui me dévore. Puisqu'elle est à vous, il faut qu'elle soit digne de vous : *Domum tuam decet sanctitudo* (Psalm. 92) ; il faut que vous y receviez les hommages qui vous sont dus, et que tous les peuples y viennent en foule. Mais

pour y attirer les peuples, de quel moyen se servira-t-il? Sera-ce par une vaine curiosité qu'il les engagera? sera-ce par la magnificence et l'éclat d'un superbe et nouvel édifice? sera-ce par la pompe et la variété des ornements? non, chrétiens, on n'y verra briller ni l'argent ni l'or. Mais, si les vœux de François sont accomplis, cette maison abandonnée sera désormais, par un privilège particulier, et obtenu du Père des miséricordes, un lieu d'indulgence et de rémission. Ce sera tout ensemble, et le refuge des pécheurs, et la demeure des saints : le refuge des pécheurs, qui, contrits et pénitents, y recevront l'entière abolition de leurs dettes, et qui, touchés de cette espérance, s'y rendront de toutes parts; la demeure des saints, de ces fervents compagnons de François, dont les exemples se répandront au dehors, gagneront les cœurs, et par un charme secret attireront aux pieds de Marie et de son autel les villes et les provinces. Marie donc y était intéressée; et en priant pour saint François, elle priait en quelque sorte pour elle-même, puisqu'il était question du rétablissement d'un temple bâti sous l'invocation de son nom.

Ce n'est pas tout; mais je prétends qu'elle ne s'y trouvait pas moins fortement portée par un autre intérêt encore plus cher; car elle avait à prier en faveur d'un Ordre religieux qui, de tous les Ordres de l'Eglise, devait être, dans la suite des siècles, un des plus déclarés et des plus ardents défenseurs des privilèges de cette vierge et de ses illustres prérogatives; elle avait à lui procurer, par une reconnaissance anticipée, un des plus grands avantages et l'une des grâces les plus singulières qu'il pût attendre du ciel, qui est l'indulgence de ce jour. Vous me demandez en quoi cet Ordre si célèbre a fait voir son zèle pour l'honneur de la Mère de Dieu; et moi je vous demande en quoi il ne l'a pas fait paraître? oublions tout le reste, et arrêtons-nous à un seul point qui renferme tous les autres. C'est ce saint Ordre, vous le savez, mes chers auditeurs, qui, le premier, a fait une profession publique de reconnaître et de soutenir l'Immaculée Conception de la Vierge; c'est lui qui l'a prêchée dans les chaires avec l'applaudissement des peuples, lui qui l'a défendue dans les écoles et les universités, lui qui l'a fait honorer dans le christianisme, et célébrer par des offices approuvés du Saint-Siège. Oui, c'est à l'Ordre de Saint-François que Marie est redevable de cette gloire : avant cet Ordre sacré, il était permis de dire et d'enseigner que la Mère de Dieu n'avait pas été exempte elle-même de la tache originelle, qu'elle avait eu dans sa conception le sort commun des hommes, qu'elle avait été comme les autres, à ce moment, sous l'empire du péché; mais, depuis que François a paru au monde, depuis que ses enfants y sont venus, et que tant de maîtres se sont fait entendre, ce qu'il était libre de publier est proscrit de nos instructions et de nos prédications. L'Eglise ne peut plus souffrir ce langage : elle consent qu'on relève la très-pure Conception de la Vierge, qu'on en instruisse les fidèles, qu'on les affermisse dans cette créance si conforme à leur piété et si avantageuse à la Mère de leur Sauveur; mais quiconque oserait autre-

ment s'expliquer en public, elle le désavoue comme un téméraire; que dis-je? elle le frappe de ses anathèmes les plus rigoureux, et le rejette comme un rebelle. Or, dites-moi, si nous devons être surpris que Marie, en vue de tout cela, ait favorisé cet Ordre séraphique d'une protection toute spéciale; et que le père ait reçu d'elle une assistance particulière, lorsqu'il lui préparait autant de hérauts et de zélateurs de sa gloire, qu'il devait avoir dans la suite des âges d'héritiers et de successeurs?

Heureux, chrétiens, si nous avons le même zèle pour cette sainte Mère, et la même confiance en sa miséricorde! car ce n'est point en vain qu'on l'honore, lorsqu'on l'honore de cœur et en effet; ce n'est point en vain qu'on se confie en elle, lorsque c'est une confiance solide et chrétienne. Or, qu'est-ce que l'honorer de cœur et d'effet? c'est, comme François, ne s'en tenir pas à de stériles paroles, ni à quelques prières que la bouche récite, mais faire honneur à son service par la pureté de nos mœurs et la ferveur de notre piété; et qu'est-ce que se confier en elle solidement et chrétiennement? c'est, à l'exemple de François, ne pas tellement compter sur elle et sur son secours, qu'on abandonne le soin de soi-même; mais concourir avec elle, agir avec elle, seconder sa vigilance maternelle, comme nous demandons qu'elle soutienne notre faiblesse et qu'elle seconde nos efforts. Si c'est ainsi que nous avons recours à Marie et que nous nous dévouons à elle, il n'y a rien que nous n'en puissions espérer. Mais que faisons-nous? parce que nous savons qu'elle peut tout auprès de Dieu, nous nous reposons de tout sur sa médiation; parce que nous avons entendu parler de tant de miracles qu'elle a opérés, nous nous promettons les mêmes faveurs, sans y apporter les mêmes dispositions : c'est assez que nous soyons fidèles à quelques pratiques d'une dévotion présomptueuse et mal réglée, pour nous tenir quittes de toute autre chose. Abus, mes chers auditeurs, et erreur : ce serait donner à la médiation de la Mère plus de vertu qu'à la médiation du Fils : car Jésus-Christ même, notre souverain Médiateur, avec tous ses mérites, ne nous a pas dispensés de travailler et de coopérer nous-mêmes à notre salut; et de là jugeons, si c'est une espérance bien fondée, lorsque sans rien faire, ou pour détourner les foudres du ciel, ou pour obtenir ses grâces, nous nous flattons d'avoir une ressource assurée dans l'intercession de la Mère de Dieu. Nous avons vu comment saint François pria pour les pécheurs, comment Marie intercédait pour saint François, voyons maintenant ce que Jésus-Christ accorda à la prière de l'un et de l'autre. Je soutiens que c'est un des dons du ciel les plus excellents, et je conclus par cette troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

Nous avons, chrétiens, dans notre religion, des articles de créance bien surprenants; mais j'ose dire qu'entre les autres, la foi d'une indulgence plénière n'est pas ce qui doit moins nous étonner : elle

nous découvre des effets de miséricorde si extraordinaires, que, sans la révélation divine et sans l'autorité de l'Eglise, nous ne pourrions soumettre nos esprits à croire un point qui passe toutes nos vues, et qui est au-dessus de toutes nos espérances. Je n'entreprends pas de pénétrer ces mystères de grâces, et la brièveté du temps m'oblige à les présupposer; je ne vous dirai point qu'il est prodigieux qu'un Dieu jaloux de sa gloire et de sa justice, comme est le nôtre, s'engage à en remettre toutes les prétentions, à en céder tous les intérêts, et cela par la voie la plus courte, la plus aisée, la plus gratuite, qui est la concession de l'indulgence; je ne m'arrêterai point à exalter le mérite et la grandeur de ce bienfait, capable d'exciter contre les hommes toute l'envie des démons; puisqu'il est vrai qu'un pécheur, eût-ils commis tous les attentats que peut imaginer une créature rebelle, eût-il mérité tous les tourments de l'enfer, dès-là qu'il gagne entièrement l'indulgence plénière, se trouve tout à coup pleinement quitte devant Dieu, peut se glorifier de ne devoir plus rien à la justice de Dieu, paraît aussi net et aussi pur aux yeux de cette souveraine majesté, que s'il sortait des eaux du baptême; qu'il est dans la même disposition, pour être admis sans obstacle et sans délai à la gloire du ciel, que les martyrs, lorsqu'ils venaient de répandre leur sang; et si vous, qui m'écoutez, chrétiens, vous avez eu aujourd'hui le bonheur de recevoir la grâce de l'indulgence attachée à cette église, voilà l'état où vous êtes, et qui fait que je vous considère, non plus comme des hommes pécheurs, mais comme des sujets sur qui Dieu a déployé toute sa magnificence, et à qui il ne manque plus que la couronne d'immortalité. Mais encore une fois, n'insistons point là-dessus, et contentons-nous d'admirer la bonté divine, qui, touchée de la prière d'un seul homme, je dis François d'Assise, soutenu du suffrage de Marie, condescendit à lui accorder une telle grâce pour tous les hommes : car jamais le Seigneur accorda-t-il rien de semblable à Moïse, à David, à tous les patriarches de l'ancienne loi ? Moïse sollicite auprès de Dieu le pardon d'une petite troupe de criminels, et à peine l'obtient-il; David même intercède pour un peuple innocent, et il est refusé. N'en soyons pas surpris, mes chers auditeurs. Quand Moïse et David priaient, Dieu n'avait pas ouvert tous ses trésors; c'étaient des saints de l'ancienne loi, où la justice régnait encore; et Jésus-Christ nous assure que le plus petit dans la loi nouvelle, devait être plus grand qu'eux. Or, quel est ce petit ? c'est François, qui lui-même a choisi et voulu porter ce nom dans le royaume de l'Eglise, et dont nous pouvons dire en ce sens : *Qui minor est in regno cœlorum* (Matth. 11).

Cependant, chrétiens, pour ne vous pas renvoyer sans quelque connaissance du don inestimable qu'il reçut de Dieu, parcourons-en les prérogatives. Elles sont rares et singulières; mais n'est-il pas étrange que la plupart les ignorent, lors même qu'ils prétendent en profiter ? Je vais, dans une courte exposition, vous en instruire, afin de remplir mon devoir, et que vous puissiez satisfaire au vôtre : ap-

pliquez-vous. Je prétends que de toutes les indulgences, celle-ci est une des plus assurées et des plus authentiques qu'il y ait dans l'Eglise : pourquoi ? parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jésus-Christ : premier privilège qui lui est particulier ; parce que c'est une indulgence attestée par les miracles les plus certains : autre privilège qui la distingue ; parce que c'est une indulgence répandue parmi tout le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des âmes et de sensibles accroissements de piété : dernier privilège qui nous la doit rendre infiniment précieuse. Reprenons.

Indulgence immédiatement accordée par Jésus-Christ. Il est vrai, le vicaire de Jésus-Christ peut accorder une indulgence ; mais, quelle autorité qu'il ait pour dispenser aux fidèles les dons de Dieu, l'indulgence qu'il accorde peut quelquefois n'être de nulle vertu, parce qu'elle peut manquer, ou d'une cause suffisante, ou d'une autre condition essentiellement requise : ainsi le déclare la théologie. Mais une indulgence directement et spécialement accordée par Jésus-Christ, doit être infaillible : car cet Homme-Dieu ne connaît-il pas toute l'étendue de son pouvoir ; n'agit-il pas toujours selon les règles de sa sagesse éternelle ? et d'ailleurs, étant le maître absolu de ses grâces, n'est-il pas, dans la distribution qu'il en fait, au-dessus de toute loi, et n'en peut-il pas disposer comme il lui plaît ? Or, voilà le premier avantage de l'indulgence dont je parle : ce fut Jésus-Christ en personne qui l'accorda à saint François ; mais du reste, et c'est ce que je vous prie d'observer, en obligeant François d'en communiquer avec le souverain pontife, et de se soumettre là-dessus à son discernement et à ses lumières. Marque indubitable qu'il n'y eut rien, ni dans la concession, ni dans la publication de cette indulgence, que de solide, que de bien fondé, que de conforme à l'Esprit de Dieu. C'est ainsi que Jésus-Christ agissait, vivant parmi les hommes ; c'est ainsi qu'après avoir guéri les malades, il leur recommandait de se présenter aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus* (Luc. 17). Dépendance de l'Eglise qui fut toujours et qui est encore le caractère spécial à quoi l'on doit discerner les œuvres de Dieu ; et j'aurais ici, chrétiens, une belle occasion de vous faire remarquer l'aveuglement de nos hérétiques. Car, prenez garde, l'hérétique rejette les indulgences, et saint François en publie une. Sur quoi se fonde l'hérétique ? sur ce que l'Esprit de Dieu lui a révélé, dit-il ; et sur quoi se fonde saint François ? sur ce qu'il a appris et reçu de Dieu même. Voilà de part et d'autre le même langage ; mais voyez la différence : elle est essentielle. Car l'hérétique se fonde sur un Esprit de Dieu, ou plutôt sur une révélation de Dieu, dont il se fait lui-même le juge, et qu'il ne veut soumettre à nul autre jugement. En quoi il s'attribue de plein droit un pouvoir dont il ne peut produire aucun titre légitime ; en quoi, pour ne rien dire de plus, il s'expose évidemment à l'erreur, puisque rien n'est plus sujet à nous tromper, et par conséquent ne nous doit être plus suspect, que notre sens propre ; en quoi il renverse toute subordination, tout ordre, et jette le troupeau de Jésus-

Christ dans une affreuse confusion ; puisque, ce principe une fois établi , chacun , sans égard à nulle puissance supérieure , se trouvera maître de s'attacher à ses idées , et de les suivre comme autant de vérités incontestables. Mais , par une règle toute contraire , l'Esprit de Dieu , ou si vous voulez , la révélation de Dieu , sur quoi s'établit saint François , est une révélation sûre et hors de tout soupçon : pourquoi ? parce que c'est une révélation soumise au tribunal de l'Eglise , et reconnue , approuvée par toute l'Eglise. Quelle est donc la témérité , je devrais dire l'extravagance de l'hérétique , de vouloir qu'on le croie sur son esprit , qui est un esprit particulier , et de trouver mauvais que saint François soit cru sur le sien , qui est un esprit universel ?

Mais le moyen que l'esprit de François ne fût pas suivi , comme il l'a été de tous les fidèles , après les miracles authentiques par où Dieu lui a rendu , et à l'indulgence qu'il publiait , des témoignages si sensibles et si éclatants ? N'attendez pas de moi que j'entre ici dans un détail de faits que l'histoire vous apprendra , et dont elle conservera le souvenir jusques à la fin des siècles. Je sais qu'il y a de ces esprits mondains et prétendus forts , qui , par la plus bizarre conduite , veulent des miracles pour croire , et ne veulent croire nul miracle ; qui , pour éviter un excès , donnent dans un autre beaucoup plus dangereux ; c'est-à-dire , qui , pour ne se laisser pas entraîner aux erreurs populaires par une crédulité trop facile , s'obstinent contre les faits les plus avérés par une incrédulité opiniâtre ; qui ne reconnaissent ni les miracles des premiers siècles , parce qu'ils sont trop éloignés d'eux , ni ceux de ces derniers siècles , parce qu'ils sont trop près d'eux , comme si , de nos jours , le bras de Dieu s'était raccourci ; qui , néanmoins , voudraient d'ailleurs réduire tout au témoignage de leurs yeux , comme s'il n'y avait rien de croyable dans le monde que ce qu'ils ont vu ou que ce qu'ils voient ; comme si Dieu , pour les convaincre , devait faire sans cesse de nouveaux prodiges ; comme s'il fallait , à un esprit droit et sage , d'autres preuves qu'une Tradition commune et appuyée sur la parole de tant de témoins. Non , mes chers auditeurs , ne nous piquons point de cette prudence profane , si contraire à la docilité chrétienne ; ne croyons pas sans raison à tout esprit : l'Apôtre nous en a avertis , et c'est l'avis que je vous donne moi-même ; mais aussi , sans raison , ne nous faisons pas une maxime générale de contredire tout ce qui ne se trouve pas conforme à nos vues , et qui nous paraît hors des voies ordinaires. Quand donc on nous parle de ces merveilles qui ne purent avoir d'autre principe que la toute-puissance de Dieu , et qui servirent à François de gages certains pour confirmer la grâce qu'il avait obtenue , et pour en attester la vérité ; quand on nous raconte en particulier ce qu'éprouva l'évêque d'Assise , lorsqu'au milieu de tout le peuple assemblé , sur le point de publier l'indulgence de Pontivuncle , et voulant la limiter au nombre de dix années , il ne put jamais prononcer une parole , et se sentit forcé de déclarer solennellement qu'elle était perpétuelle ; quand on nous fait

le récit de tant d'autres événements miraculeux, adorons la vertu divine qui opère de telles œuvres, et rendons à la vérité reconnue et si solidement prouvée, l'humble et le juste hommage de notre soumission.

Mais de quoi, mes chers auditeurs, nous devons surtout bénir le Seigneur, c'est des admirables progrès et des fruits de grâce qu'a produits dans les âmes la sainte indulgence dont je voudrais ici vous faire connaître toute la vertu. Elle s'est répandue dans toutes les parties du monde : et qui peut dire les salutaires et heureux changements qu'elle y a opérés ? les peuples l'ont reçue avec respect, l'ont recherchée avec ardeur, s'en sont servis pour la réformation et la sanctification de leurs mœurs. Combien de pécheurs ont profité de ce don de Dieu, non-seulement pour acquitter leurs dettes passées, mais pour se mettre en garde et se fortifier contre l'avenir, pour rompre une habitude criminelle qui les tyrannisait, pour éteindre le feu d'une aveugle convoitise et d'une passion sensuelle qui les brûlait, pour reprendre la voie du salut qu'ils avaient quittée, et pour y marcher avec assurance ? Combien de chrétiens lâches et tièdes, au pied de l'autel où ils étaient venus se laver dans ce bain sacré, et recueillir ce précieux trésor, se sont tout à coup sentis animés, excités, transportés ; ont formé le dessein d'une vie toute nouvelle ; et de froids et indifférents qu'ils étaient, sont sortis pleins de zèle et d'une ferveur qui les a soutenus durant tout le cours de leurs années ? Combien de justes ont puisé, dans cette source divine et intarissable, les plus pures lumières pour les éclairer, les plus hauts sentiments pour les élever, d'abondantes richesses qu'ils ont conservées, multipliées, fait croître au centuple pour l'éternité ? Voilà ce que l'on a vu tant de fois, ce que l'on a tant de fois admiré, sur quoi tant de fois on s'est écrié : *Digitus Dei est hic* (Exod. 8) ; Le doigt de Dieu est là. Mais aussi, chrétiens, parce qu'il n'y a rien de si utile et de si saint où le relâchement de notre siècle ne se soit glissé, combien d'autres ont perdu et perdent encore un talent qui leur devrait être si cher, et que le père de famille leur met dans les mains pour le faire valoir ? c'est avec cette dernière réflexion que je vous renvoie.

Je ne parle point de ceux qui, volontairement et de gré, consentent à se priver d'un bien qu'ils rechercheraient au delà des mers, s'ils le savaient autant estimer qu'il mérite de l'être ; gens terrestres et grossiers dans toutes leurs vues, insensibles aux intérêts de leur âme, plus avides d'un gain temporel et périssable, que de tous les dons du ciel et de toutes les indulgences de l'Eglise. Je n'en dis rien, parce qu'ils ne sont pas ici présents pour écouter ce que je dirais. Ce qu'ils négligent maintenant sera le sujet un jour de leurs regrets ; et le traitement le plus doux qu'ils puissent espérer de Dieu, c'est de gémir longtemps dans les flammes vengeresses, où il faut expier après la mort ce que l'on n'a pas pris soin de purifier pendant la vie. Je parle donc seulement des autres, qui, plus fidèles en apparence et plus vigilants, ont pris, à ce qu'il semble, les mesures convenables, pour

se disposer à l'indulgence qui leur est offerte. Je prétends que de ceux-là même il y en a un très-grand nombre à qui elle n'est point appliquée. Mais, dites-vous, ils ont fait ce qu'ils ont cru nécessaire pour cela : on les a vus aux tribunaux de la pénitence confesser leurs péchés ; on les a vus à la table de Jésus-Christ participer aux saints mystères, et il y a lieu de penser qu'ils y sont venus en état de grâce. Tout cela est vrai, si vous le voulez, mes chers auditeurs ; et néanmoins je m'en tiens toujours à ma proposition, et je dis qu'avec toutes ces dispositions, ils ne peuvent encore compter de s'être suffisamment et dignement préparés. Car il fallait renoncer pleinement au péché, c'est-à-dire, il fallait renoncer, non-seulement au péché mortel, mais au véniel ; non-seulement à l'acte du péché, mais à toute affection au péché. S'il reste dans le cœur le moindre désir, la moindre attache criminelle et volontaire, fussiez-vous de toutes les sociétés, eussiez-vous part à toutes les dévotions, jamais vous ne recevrez le fruit d'une indulgence plénière. Ainsi l'enseigne toute la théologie, fondée sur ce principe de foi, que Dieu ne remet point la peine du péché, tandis que l'affection au péché persévère dans une âme. Or, disent les docteurs, l'indulgence plénière est une rémission générale de la peine due à tous les péchés. Donc elle suppose que toute affection au péché, pour léger qu'il soit, ait été détruite par un renoncement total et absolu. Condition essentielle, et condition bien raisonnable. Car Dieu vous dit : Cessez de vouloir m'offenser, et je cesserai de vouloir vous punir : est-il rien de plus juste ? Mais tout juste qu'il est, chrétiens, qui de vous l'a fait ? soyez-en juges vous-mêmes, puisqu'il n'y a que vous-mêmes qui le puissiez savoir, et qui en puissiez juger. Cependant, ô mon Dieu ! nous ne cesserons point de rendre à votre infinie miséricorde de solennelles actions de grâces. Vous pourriez, au moment que nous nous séparons de vous par le péché, nous abandonner, et nous livrer à toute la rigueur d'une justice inexorable ; mais vous nous présentez la pénitence comme un bouclier pour parer à vos coups et pour les détourner. Ce n'est point assez ; et parce que la pénitence, en nous réconciliant avec vous, nous impose de longues et de pénibles satisfactions, vous voulez bien encore sur cela, Seigneur, vous relâcher de vos droits ; vous nous offrez l'indulgence, vous nous la faites annoncer par vos ministres, vous l'attachez aux exercices du christianisme les plus ordinaires et les plus faciles. Heureux, si nous entrons dans cette voie que vous nous ouvrez, et qui, au sortir de ce monde, doit nous conduire à vous, pour vous posséder éternellement. Ainsi soit-il.

SERMON POUR LA FÊTE DE SAINT LOUIS, ROI DE FRANCE.



Quis similis tui in fortibus, Domine, quis similis tui? magnificus in sanctitate.

Qui d'entre les forts vous peut être comparé, et qui vous est semblable, Seigneur, à vous, qui êtes grand et magnifique dans votre sainteté?

(LIVRE DE L'EXODE, ch. 15.)

C'est ainsi que parla Moïse, quand il vit l'éclatant miracle que Dieu, par son ministère, avait opéré en faveur des enfants d'Israël, les tirant de l'Egypte et divisant les eaux de la mer Rouge, pour les faire passer au milieu des abîmes où leurs ennemis devaient être submergés. Je me sers aujourd'hui de ces paroles pour faire l'éloge d'un roi, qui, par une heureuse et singulière conformité, non-seulement avec Moïse, mais avec Dieu même, dont le zèle l'animait, a porté jusque dans l'Egypte ses armes victorieuses, s'y est rendu redoutable aux ennemis du nom chrétien, y a fait des miracles de valeur, aussi bien que de piété, pour la délivrance du peuple de Dieu. Moïse, saisi d'étonnement à la vue du prodige dont il était témoin, s'écrie que Dieu est magnifique dans sa sainteté, et il nous donne par là une des plus hautes idées que nous puissions concevoir de l'excellence de Dieu. Il ne dit pas que Dieu est magnifique dans les trésors de sa sagesse, dans les œuvres de sa puissance, dans les effets de sa miséricorde, ni dans aucun autre de ses divins attributs. Il s'arrête à la sainteté : *Magnificus in sanctitate* ; et nous ne devons pas en être surpris, dit saint Chrysostome, expliquant ce passage : car la sainteté est, dans les attributs de Dieu, ce qu'il y a de plus parfait, de plus grand, de plus adorable ; et même, tous les autres attributs que Dieu possède ne sont dignes de nos adorations, que parce qu'ils sont inséparables de la sainteté. D'où il s'ensuit que la magnificence de la sainteté est en Dieu, comme la grandeur de la grandeur même, et comme la perfection de la perfection même. Moïse avait donc raison de demander à Dieu : Qui d'entre les forts, ô Seigneur ! est semblable à vous, et qui d'entre les hommes de la terre a l'avantage de participer à cette magnifique sainteté dont vous êtes l'exemplaire et le modèle ? *Quis similis tui? magnificus in sanctitate.* Or, j'ose ici répondre en quelque manière à cette question. Car j'ai à vous produire un saint, dans la personne duquel vous avouerez que ce caractère (selon la mesure que Dieu veut bien le communiquer à la créature, et lui en faire part) a éminemment paru. C'est l'incomparable saint Louis, dont nous célébrons la fête ; et qui, par un effet de la grâce de Jésus-Christ est parvenu à cette divine ressemblance : *Magnificus in sanctitate.* C'a été un homme magnifiquement saint, héroïquement saint, et, si j'ose me servir de cette expression, royalement saint. Voilà

tout le fond de son panégyrique. Il fallait être pour cela aussi élevé dans le monde que saint Louis : car pour nous, chrétiens, dans la médiocrité des conditions où Dieu nous a fait naître, ce titre ne nous convient pas. Nous pouvons bien, et nous devons être humbles dans la sainteté, fidèles dans la sainteté, sincères dans la sainteté, constants et fermes dans la sainteté ; mais il ne nous appartient pas d'être magnifiques dans la sainteté. C'est le privilège des grands, quand il plait à la Providence d'en faire des saints ; et entre ceux que Dieu a choisis pour les sanctifier sur le trône, c'est la louange particulière de notre saint. Car, dans les principes de la vraie religion, nous pouvons dire en quelque sorte de saint Louis, ce que les Romains idolâtres disaient de leurs empereurs, qui avaient été mis au nombre des dieux : *Reliquos deos accepimus, Cæsares dedimus* ; Pour les autres dieux de l'empire, disaient-ils, nous les avons reçus du ciel ; mais pour ceux-ci, qui étaient nos princes, le ciel les a reçus de nous. Et moi je dis : Pour les autres saints que nous honorons dans le monde chrétien, l'Eglise nous les a donnés ; mais pour saint Louis, c'est la France qui l'a donné à l'Eglise. Nous avons donc tous, comme Français, une obligation spéciale de l'honorer, et nous en avons une encore plus étroite et plus indispensable de l'imiter. Car sa sainteté, quoique royale et magnifique, ne laisse pas, comme vous verrez, d'être, aussi bien que celle de Dieu, un exemple pour nous ; et c'est à moi de vous appliquer cet exemple, après que nous aurons demandé les grâces et les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

C'est un sentiment, chrétiens, très-injurieux à la Providence, de croire qu'il y ait dans le monde des conditions absolument contraires à la sainteté, ou que la sainteté par elle-même puisse avoir quelque chose d'incompatible avec les engagements de certaines conditions et de certains états, dont il faut néanmoins reconnaître que Dieu est l'auteur. Or, pour vous détromper d'une erreur si dangereuse, il me suffit de vous mettre devant les yeux l'exemple de saint Louis ; et voici toute la preuve de ce que je prétends établir dans ce discours, pour votre instruction et pour l'édification de vos âmes. Saint Louis a été sur la terre un grand roi et un grand saint ; on peut donc être saint dans tous les états et dans toutes les conditions du monde : raisonnement sensible et convaincant ; car enfin, s'il y avait dans le monde une condition difficile à accorder avec la sainteté, il est évident, et vous en convenez vous-mêmes, que ce serait la royauté. Cependant, grâce à la providence de notre Dieu, la royauté n'a point empêché saint Louis de parvenir à une éminente sainteté, et la sainteté éminente à laquelle saint Louis est parvenu ne l'a point empêché de remplir dignement et excellemment les devoirs de la royauté. Je dis plus : ce qui a rendu saint Louis capable d'une si haute sainteté, c'est la royauté ; et ce qui l'a mis en état de soutenir si honorablement la royauté, c'est la sainteté. En deux mots, saint Louis a été un grand

saint, parce qu'étant né roi, il a eu le don de faire servir sa dignité à sa sainteté : ce sera la première partie ; saint Louis a été un grand roi, parce qu'il a su, en devenant saint, faire servir sa sainteté à sa dignité : ce sera la seconde partie. Deux vérités dont je tirerai, pour notre consolation, deux conséquences également touchantes et édifiantes : l'une, que l'état de vie où nous sommes appelés est donc, dans l'ordre de la prédestination éternelle, ce qui doit le plus contribuer à nous sanctifier devant Dieu ; l'autre, que notre sanctification devant Dieu est donc le plus sûr et le plus efficace de tous les moyens pour nous rendre nous-mêmes, selon le monde, parfaits et irrépréhensibles dans l'état de vie où nous sommes appelés. C'est un roi qui va nous apprendre l'un et l'autre : appliquez-vous.

PREMIÈRE PARTIE.

De quelque manière que nous concevions la sainteté, et quelque plan que nous nous en fassions, être saint, selon toutes les règles de l'Ecriture, c'est avoir pour Dieu un zèle fervent, accompagné d'une humilité profonde ; c'est aimer son prochain, non pas de parole, mais en vérité et par œuvres, en lui rendant tous les devoirs d'une charité tendre et efficace ; c'est être sévère à soi-même, et, comme parle le grand Apôtre, crucifier sa chair avec ses passions et ses désirs déréglés, par la pratique d'une mortification solide. Arrêtons-nous là, chrétiens, pour reconnaître les grâces extraordinaires, les grâces prévenantes et surabondantes, les grâces victorieuses et miraculeuses, dont Dieu a comblé saint Louis. En effet, ces trois choses essentielles, en quoi je prétends, avec saint Jérôme, que la vraie sainteté consiste, sont celles qu'on a toujours cru d'une plus difficile alliance avec la grandeur du monde, et pour lesquelles la condition des grands du monde a toujours eu plus particulièrement besoin de la toute-puissante grâce de Jésus-Christ. Car voilà, disait saint Jérôme, depuis la corruption du péché, les trois désordres et les funestes écueils de la grandeur mondaine : par l'énorme abus que nous en faisons, elle nous devient, à l'égard de Dieu, la source d'un secret orgueil qui nous fait perdre l'humilité et le zèle de la religion : elle nous donne, à l'égard du prochain, une dureté de cœur qui nous rend insensibles aux maux d'autrui, et qui étouffe en nous la compassion et la miséricorde ; elle nous inspire, à l'égard de nous-mêmes, un amour-propre sans mesure, qui va jusqu'à nous faire secouer le joug de la pénitence et de l'austérité chrétienne : effets malheureux que les saints ont déplorés, et dans la vue desquels David a tremblé. Or, par un visible miracle de la grâce de Jésus-Christ, cette grandeur du monde si dangereuse, n'a point été, dans la personne de saint Louis, sujette à ces désordres, puisqu'elle n'a point empêché que saint Louis n'ait été un prince parfaitement dévoué à Dieu, n'ait eu pour son peuple le cœur d'un père charitable, n'ait exercé contre soi-même toute la sévérité de l'Evangile ; disons mieux, puisque la

grandeur même souveraine, n'a servi qu'à faire paraître saint Louis humble devant Dieu avec plus de mérite, charitable envers son prochain avec plus d'éclat, sévère à soi-même avec plus de force et plus de vertu : d'où je conclus que la royauté, bien loin d'avoir été en lui un obstacle à la sainteté, fut au contraire le grand moyen par où il s'éleva à la plus héroïque sainteté. Entrons là-dessus dans un détail qui vous convaincra et qui vous instruira.

Saint Louis, le plus grand des rois, a été devant Dieu le plus soumis et le plus humble des hommes. C'est ce qu'il a posé pour fondement de tout l'édifice de sa perfection ; voilà la pierre ferme sur laquelle, comme un sage architecte, il a bâti. Son humilité, qui fut sa vertu dominante, fit que ce saint monarque, malgré sa souveraineté, ou plutôt, par la raison même de sa souveraineté, ne se considéra jamais dans le monde, que comme un sujet né pour dépendre de Dieu, et pour obéir à Dieu. Il était roi, et il était chrétien ; mais, accoutumé à peser les choses dans la balance du sanctuaire, il préféra toujours la qualité de chrétien à celle de roi ; parce que être roi, disait-il, c'est être, mais à titre onéreux, le maître des hommes ; et être chrétien, c'est être, par un solennel et éternel engagement, serviteur de Jésus-Christ. Or, cette servitude, qui l'attachait à Jésus-Christ, lui paraissait mille fois plus honorable, mille fois plus estimable et plus aimable que la domination de tout l'univers. De là vient qu'il se glorifiait hautement de ce nom de chrétien, et qu'il avait, comme chrétien, une vénération particulière, une tendre dévotion, une prédilection pour le lieu où il avait reçu le saint baptême. C'est pour cela qu'entre toutes les villes de son royaume, celle de Poissy lui était si chère ; et que, pour satisfaire sa piété, supprimant tous les autres noms qui marquaient sa puissance sur la terre, il se contentait souvent de signer *Louis de Poissy*, parce que c'était là, par une seconde naissance, infiniment plus illustre que la première, qu'il se souvenait d'avoir été régénéré en Jésus-Christ ; là où il savait que son nom avait été inscrit dans le livre de vie, et mis au nombre des fidèles pour être écrit dans le ciel. Tel était, dis-je, le sentiment qu'il avait de sa profession de chrétien. Au contraire, celle de roi ne lui parut jamais que comme un fardeau pesant, que comme un poids terrible dont il était chargé, et sous lequel il gémissait ; n'y trouvant point d'autre avantage que de se voir par là dans une indispensable obligation d'être encore plus sujet à Dieu que ses sujets mêmes. Car pourquoi suis-je roi, ajoutait-il, sinon pour faire régner Dieu, pour établir, pour maintenir, pour amplifier l'empire de Dieu ? C'est pour cela qu'il m'a choisi ; et ce caractère de roi, qui, par rapport aux hommes que je gouverne, est un caractère de prééminence et de supériorité, par rapport à Dieu au nom de qui je les gouverne, n'est pour moi qu'une dépendance, mais une dépendance salutaire, et dont je fais tout mon bonheur. Voilà comment en usait saint Louis ; et voilà ce qu'il enseignait à Philippe son fils, héritier de sa couronne. Voilà ce qu'il lui inspirait : le respect de Dieu et le mépris de la vaine grandeur du monde. Or de

là, mes chers auditeurs, procédait ce zèle admirable qu'il eut toujours pour tout ce qui concernait la gloire de Dieu et son culte; de là ce zèle pour la propagation de l'Evangile, ce zèle pour l'intégrité et l'unité de la foi, ce zèle pour la discipline de l'Eglise, ce zèle pour la réformation et la pureté des mœurs, ce zèle de la maison de Dieu qui le dévorait, et qui lui faisait regarder toutes les injures faites à Dieu, comme des outrages faits à lui-même, en sorte que jamais homme n'eut plus de droit que lui, de dire comme David : *Zelus domus tuæ comedit me, et opprobria exprobrantium tibi ceciderunt super me* (Ps. 68). Zèle des intérêts de Dieu, fondé sur cette grande maxime de religion, dont il avait l'âme pénétrée, qu'être roi, c'était être par office le ministre de Dieu, et l'exécuteur en chef des ordres de Dieu. Je reprends, suivez-moi,

J'ai dit zèle de la propagation de l'Evangile. Car n'est-ce pas ce qui déterminait saint Louis à ces longs et fameux voyages qu'il entreprit pour faire la guerre aux ennemis du nom chrétien? consulta-t-il, pour s'y résoudre, une autre sagesse que celle dont furent remplis les apôtres, lorsqu'ils formèrent le dessein d'aller jusques aux extrémités du monde, pour y porter le flambeau de la foi? et quand ce saint monarque, s'oubliant lui-même, sacrifiant sa santé, exposant sa vie, sortait de son royaume pour passer les mers, avait-il autre chose en vue que l'accroissement du royaume de Jésus-Christ? Avec quel soin ne s'employa-t-il pas, et dans la Palestine, et dans l'Egypte, à la conversion des Sarrasins? Combien n'en gagna-t-il pas à Dieu; et quand ces infidèles venaient à lui pour embrasser le christianisme, avec quelle joie ne les recevait-il pas, les prenant sous sa protection royale, les comblant de grâces, leur offrant et leur assurant des établissements en France, se chargeant de pourvoir à leur instruction, et les regardant comme ses plus chères conquêtes, parce que c'étaient, disait-il, autant de sujets qu'il gagnait à Jésus-Christ et à son Eglise? Un roi comme saint Louis, plein de cet esprit, n'était-il pas un apôtre dans sa condition? et mourant martyr de son zèle, comme il mourut dans la dernière de ses expéditions, aussi apostolique qu'héroïque, ne pouvait-il pas, avec une humble confiance et sans présomption, dire, après saint Paul, qu'il n'était en rien inférieur aux plus grands des apôtres?

J'ai dit zèle de la discipline de l'Eglise. Que ne fit pas saint Louis pour la rétablir dans le clergé de France, et avec quelle bénédiction et quel succès n'y travailla-t-il pas? Un des scandales du clergé était, dans ce temps malheureux, la simonie : avec quelle autorité ne retrancha-t-il pas ce désordre, par cette célèbre ordonnance, ou *pragmaticque sanction*, que nous gardons encore comme un trésor, et que nous pouvons bien mettre au nombre de ses précieuses reliques, puisque c'est son ouvrage, et un des plus saints monuments qu'il nous ait laissés (a). L'abus des biens ecclésiastiques était, si j'ose parler ainsi, l'abomination de la désolation dans le lieu saint : avec quelle pru-

(a) La bonne foi ne permet plus aujourd'hui d'admettre comme authentique la *pragmaticque sanction* de saint Louis.

dence et quelle force n'y chercha-t-il pas le remède, ayant convoqué pour cela un concile à Paris, où il fit faire, sur le sujet des bénéfices, des réglemens contre lesquels, ni le temps, ni les coutumes ne prescriront jamais ? Réglemens dont il voulut être le premier et le plus religieux observateur, s'étant même ôté le pouvoir d'en dispenser, et, par un serment solennel, s'étant obligé à n'avoir jamais sur cela nulle acception de personne ; réglemens, si je les rapportais, qui confondraient le relâchement de notre siècle, et peut-être même sa prétendue sévérité. Celui qui regarde la pluralité des titres, que saint Louis traitait de monstrueuse, ne suffirait-il pas pour nous humilier ? Nous nous piquons sur les anciens canons d'exactitude et de sévérité chrétienne ; mais nous nous en piquons en spéculation, et saint Louis par son zèle la mettait en œuvre.

J'ai dit zèle de l'intégrité et de l'unité de la foi. Car quelle horreur saint Louis n'eut-il pas de tout ce qui la pouvait troubler, et avec quelle fermeté ne s'éleva-t-il pas contre les hérésies de son temps ? Quelle victoire ne remporta-t-il pas sur celle des Albigeois, à qui il acheva de donner le coup mortel ? Dieu, pour combattre les erreurs qui commençaient dès-lors à naître, et qui ont depuis inondé le monde chrétien, avait suscité les deux florissans Ordres de saint François et de saint Dominique. De là vint l'estime et l'affection paternelle que saint Louis fit paraître envers l'un et l'autre, les ayant toujours honorés de sa bienveillance et de ses bienfaits, parce qu'il les regardait, disait-il, comme les boucliers de la foi catholique. Et parce que cela même leur avait attiré la haine et la persécution de certains esprits attachés à ce parti de la nouveauté, que fit saint Louis ? il usa de tout son pouvoir pour détruire ce parti, et il en vint à bout. Celui qui en était le chef, avait composé un libelle schismatique où il décriait la profession religieuse. Saint Louis en poursuivit à Rome la condamnation, et le fit publiquement lacérer, non point par une simple raison d'Etat, pour prévenir les troubles qu'ont coutume de causer ces sortes de dissensions ; mais par esprit de religion, parce que jamais il n'oublia qu'il était, comme roi chrétien, chargé devant Dieu du sacré dépôt de la foi, et que c'était à lui d'en maintenir l'unité et l'intégrité, en réprimant avec vigueur tout ce qui pouvait y donner la moindre atteinte.

J'ai dit zèle de la réformation et de la pureté des mœurs. Quelle ample matière ce seul article ne me fournit-il pas ? Jusques au règne de saint Louis, le blasphème, quoique exécrable, s'était rendu si commun, qu'il avait cessé ou presque cessé d'être en exécration. On en déplorait le désordre, mais on en remettait à Dieu le châtiment. Avec quel courage saint Louis ne l'entreprit-il pas ? vous savez le fameux édit qu'il fit publier contre les blasphémateurs, et la rigueur inflexible avec laquelle il voulut qu'on l'exécutât dans la personne d'un homme opulent, à qui il fit percer la langue parce qu'il avait profané la sainteté et la majesté du nom de Dieu. Les mondains en murmurèrent ; mais saint Louis ne compta pour rien d'être censuré

par les mondains, pourvu que Dieu fût vengé. C'est lui qui, le premier de nos rois, défendit le duel, et qui, pour l'intérêt de Dieu, encore plus que de son état, en fit un crime punissable; après s'être instruit sur ce point dans une assemblée de prélats, et avoir reconnu que ces combats, si contraires à la tranquillité publique, étaient également opposés aux lois de la conscience et de la religion. C'est lui qui extermina l'usure, et qui en arrêta le cours par la sévérité des peines auxquelles il condamna sans rémission les usuriers, dans toute l'étendue de son royaume. Dites-moi un seul vice qu'il ait toléré. Il avait généralement pour tous les impies et tous les hommes vicieux, mais beaucoup plus encore pour les scandaleux, cette haine parfaite dont le prophète royal se faisait une vertu, quand il disait : *Perfecto odio oderam illos* (Ps. 138). Et parce qu'il savait que les plus ordinaires asiles des hommes de ce caractère sont les maisons des grands (ah ! chrétiens, la belle leçon, non-seulement pour les grands, mais absolument pour tous ceux qui sont chargés de la conduite des familles particulières), saint Louis, afin d'exercer dans l'ordre ce zèle de réforme que Dieu lui avait inspiré, commençait, selon la parole de l'Apôtre, par sa propre Cour, qui pouvait bien alors être regardée comme la maison de Dieu : *Ut incipiat iudicium à domo Dei* (1. Petr. 4), c'est-à-dire, qu'il faisait faire de temps en temps des informations juridiques de la vie et des mœurs de tous les officiers de sa Cour; et s'il s'en trouvait parmi eux de libertins, surtout de libertins par profession, s'il en découvrait de notés et décriés par leurs débauches, quelque mérite d'ailleurs qu'ils pussent avoir, il les éloignait de sa personne : étant convaincu qu'il ne pouvait ni ne devait faire nul fond sur la fidélité de ceux, qui, par le libertinage, avaient secoué le joug de Dieu; et ayant toujours pris pour règle cette grande maxime de David : *Non habitabit in medio domus mex qui facit superbiam* (Ps. 100); Aucun de ceux qui méprisent Dieu, n'habitera dans ma maison : et je n'aurai pour serviteur que celui qui, soumis à Dieu, marchera dans une voie droite et pure : *Ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat* (*Ibid.*). Voilà, mes chers auditeurs, ce qui fait l'essentiel et le capital de la sainteté d'un roi. Toutes les autres dévotions que saint Louis a pratiquées, n'en ont été, pour ainsi dire, que l'accessoire. Il est vrai, saint Louis avait fait de son palais une maison de prière : dans ses plus importantes occupations, il assistait régulièrement à tout l'office de l'Eglise; et selon l'exemple du roi-prophète, malgré la multitude des affaires, il rendait à Dieu plusieurs fois le jour le tribut et l'hommage de sa piété. Jusque dans ses camps et dans ses armées, la tente qu'on lui dressait était une espèce de sanctuaire où la divine Eucharistie reposait, aussi bien que l'arche sous les tentes d'Israël. Avec quelle foi n'ouvrit-il pas le trésor de son épargne pour racheter de l'empereur de Constantinople la sainte couronne, pour laquelle il eût donné toutes les couronnes du monde; et avec quelle humilité ne la porta-t-il pas lui-même, la tête et les pieds nus, dans l'auguste temple qu'il avait fait construire pour la placer, et où nous la révérons

encore aujourd'hui ? Tout cela était saint ; mais , encore une fois , tout cela n'était en lui que les marques , ou tout au plus que les effets de la sainteté. Ce qui l'a sanctifié comme roi , c'est ce zèle ardent qu'il a eu pour l'honneur de Dieu ; et ce zèle n'eut de si merveilleux succès , que parce qu'il était soutenu de la puissance royale. Car si saint Louis n'eût été roi , il n'eût jamais fait pour Dieu ce qu'il a fait. C'est ce que j'ai prétendu vous donner à entendre , quand j'ai dit que la royauté n'avait servi qu'à le rendre encore plus saint envers Dieu.

Suivant le même principe , il ne faut pas s'étonner qu'il ait été si charitable envers son peuple , et qu'il ait aimé ses sujets comme ses propres enfants. Nous en avons dans sa vie des exemples dont vos cœurs seront attendris. N'était-ce pas un spectacle bien digne de Dieu et bien édifiant pour les hommes , de voir ce monarque dans la posture où son histoire nous le représente , assis au pied d'un arbre dans le parc de Vincennes , et recevant lui-même en personne les requêtes des veuves et des orphelins , consolant les misérables et les affligés , écoutant les pauvres , et , sans distinction , rendant justice à tout le monde ? Là , un simple gazon lui tenait lieu de tribunal ; mais ce tribunal , dans sa simplicité , avait quelque chose de plus vénérable que celui de Salomon. Saint Louis y était attaché par le motif d'une charité bienfaisante , dont les fonctions , quoique laborieuses , n'avaient rien pour lui d'onéreux. Car il présupposait toujours que Dieu l'avait choisi pour son peuple , et non pas son peuple pour lui ; et dans cette vue il se faisait non-seulement un devoir et un mérite , mais un plaisir de consacrer à ce peuple que Dieu lui avait confié , ses divertissements et son repos , sa santé même et sa vie. Oui , je dis sa vie , qui , toute nécessaire qu'elle était , ne lui fut jamais plus précieuse que celle de ses sujets. Il le montra bien dans sa prison , lorsque , les Sarrasins lui ayant fait offre de le mettre en liberté , pourvu qu'il laissât tous les Français de sa suite dans les fers : A Dieu ne plaise , répondit-il , que je les abandonne : ils ont été les compagnons de ma fortune , je veux l'être de leurs souffrances ; et comme je ne souhaite d'être libre que pour eux , je ne puis consentir à l'être sans eux. Il le montra bien , lorsque , dans une autre rencontre , il s'offrit lui-même à demeurer prisonnier , pourvu qu'on renvoyât l'armée française , qui se trouvait sur le point de périr. Ce sont les miracles de sa charité rapportés dans la bulle de sa canonisation. Il s'agissait , après la journée de Mazoure , qui fut une journée sanglante , d'enterrer les corps des soldats tués dans le combat. Tout le champ de bataille en était couvert , et ils remplissaient l'air d'une telle infection , que l'on n'osait presque en approcher. Allons , disait saint Louis , exhortant à cette œuvre de piété les seigneurs de sa Cour , allons , ce sont nos frères , et ils sont morts pour Jésus-Christ. Si nous ne pouvons leur donner une sépulture digne d'eux , au moins qu'elle soit digne de nous. Il embrassait ces cadavres déjà corrompus , et les portait lui-même comme en triomphe. De quoi la charité chrétienne

ne nous rend-elle pas capables ? Je ne vous parle point de sa tendresse pour les pauvres, ni de son zèle pour le soulagement de leurs misères ; les monuments qui nous en restent, vous l'apprennent bien mieux que moi. Les hôpitaux sans nombre qu'il a fondés ; les somptueux établissements qu'il a faits pour toute sorte de malheureux, pour toute sorte d'indigents, pour toute sorte de malades, pour les orphelins, pour les veuves, pour les aveugles, pour les insensés, pour les vierges dans le péril, et pour les pécheresses converties ; les bonnes œuvres dont la France est pleine, ses aumônes qui subsistent, et que l'Eglise universelle ne cessera jamais de publier : *Eleemosynas illius enarrabit omnis Ecclesia sanctorum* (Eccli. 31) : ses aumônes, dis-je, si j'ose m'exprimer ainsi, que la magnificence de sa charité a perpétuées, et dont les pauvres de Jésus-Christ vivent encore : tout cela vous prêche, bien plus hautement que je ne le pourrais faire, la charité de saint Louis. Il me suffit de vous dire que cet amour tendre et affectueux envers les pauvres, est un des points sur lesquels il semble que saint Louis, pour avoir trop suivi son zèle, ait eu plus besoin d'apologie. Mais ne lui est-il pas glorieux d'en avoir eu besoin sur un tel sujet ? En effet, raisonnant selon les idées de la prudence charnelle, quelques-uns trouvaient qu'en se familiarisant trop avec les pauvres, il avilissait sa dignité. Mais il répondait, avec saint Bernard, que les pauvres, selon l'Evangile, étant les enfants et les héritiers primitifs du royaume du ciel, un roi de la terre ne pouvait avoir avec eux trop de commerce, et qu'il ne devait pas rougir de paraître au milieu d'eux, puisque toute son ambition devait être de régner un jour avec eux : *Nec contemnendum regi vivere cum talibus, cujus tota ambitio est cum talibus regnare*. Il est donc vrai, mes chers auditeurs, saint Louis, à en juger selon le monde, aima les pauvres avec excès. Il les logeait dans son palais, il les recevait à sa table, il les servait de ses mains, il leur lavait les pieds, il pansait leurs ulcères et leurs plaies, et tout cela, selon le monde, semblait peu convenir à sa condition. Mais il était persuadé que tout cela ne répondait pas encore, et ne répondrait jamais à la sainteté de sa religion ; que peut-être ç'eût été trop pour un roi païen, mais que ce n'était pas encore assez pour un roi chrétien, et que le pauvre dans le christianisme étant, comme la foi nous l'enseigne, la vive représentation de Jésus-Christ, il n'y avait point de monarque qui ne dût non seulement l'aimer, mais le respecter.

Je serais infini, si j'ajoutais à cette immense charité pour le prochain l'austérité de saint Louis envers soi-même. Austérité qui, dans la condition et le rang où Dieu l'avait fait naître, ne doit pas être considérée comme une simple vertu, mais comme un miracle de la grâce, et de la grâce la plus puissante de Jésus-Christ, austérité qui fit de saint Louis, sinon un martyr de la foi, au moins un martyr de la pénitence, mais de la pénitence la plus méritoire devant Dieu, puisqu'elle était jointe à une parfaite innocence. Le Fils de Dieu disait aux Juifs, en leur parlant de Jean-Baptiste : Qu'êtes-vous allés

chercher dans le désert? un homme vêtu avec mollesse? c'est dans les palais des rois qu'on trouve ceux qui s'habillent de la sorte : *Ecce qui mollibus vestiuntur, in domibus regum sunt* (Matth. 11). Mais souffrez, ô divin Sauveur! que votre proposition, quoique générale, ne soit pas aujourd'hui sans exception. Car j'entre dans la Cour de saint Louis; et bien loin d'y trouver un homme mollement vêtu, j'y trouve un roi couvert d'un affreux cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac et sur la cendre. Un roi qui, pour se préserver de la corruption des plaisirs du monde, châtie son corps et le réduit en servitude; qui efface, par de rigoureuses mortifications, les plus légères taches de son âme; qui, non content de crucifier sa chair, et d'en faire une hostie vivante qu'il immole à Dieu chaque jour, tient son esprit dans une continuelle sujétion, toujours appliqué à combattre ses passions, à régler ses inclinations, à modérer ses désirs, à ne se rien permettre, et à ne se rien pardonner; juge sévère de lui-même, parce qu'il n'est soumis au jugement de personne. Voilà ce que je trouve, non dans le désert, mais dans la Cour d'un roi; et voilà, mes chers auditeurs, ce que Dieu m'oblige à vous représenter dans cette fête, ou pour votre édification, ou pour votre condamnation. Pour votre édification, si vous en savez profiter; ou pour votre condamnation, si vous n'êtes pas touchés de cet exemple : voilà ce que Dieu vous opposera dans son dernier jugement. Un roi humble, un roi mortifié, un roi pénitent, tout saint qu'il est d'ailleurs, voilà ce qui vous confondra : ce ne sera plus la reine du Midi qui s'élèvera contre vous : *Regina austri surget in judicio* (Matth. 12); ce sera votre roi qui, reprenant sur vous dans ce jour terrible tout son pouvoir et tous ses droits, prononcera des arrêts contre votre orgueil, contre vos relâchements et vos tiédeurs, contre votre dureté pour les pauvres, contre votre luxe et votre amour-propre. Que répondrons-nous, et de quelle excuse nous servirons-nous? Car, si saint Louis a pu être humble sur le trône, à quoi tient-il que nous ne le soyons, dans des conditions où tout nous porte à l'humilité; dans des états où nous n'avons qu'à être raisonnables pour pratiquer l'humilité; où, sans nous méconnaître nous-mêmes, nous ne pouvons oublier les engagements indispensables que nous avons à vivre dans l'humilité? Si saint Louis, au milieu des délices de sa Cour, a pu être pénitent, qui nous empêche de l'être dans de continuelles épreuves où nous nous trouvons; dans les maladies, dans les souffrances, dans les pertes de biens, dans tous les accidents et toutes les disgrâces à quoi nous sommes exposés, et où il ne nous manque qu'une acceptation volontaire et une soumission chrétienne? Si saint Louis, dans la conduite des armées et le gouvernement d'un état, a pu conserver le recueillement intérieur, et l'habituelle disposition d'une union intime avec Dieu, à qui nous en pouvons-nous prendre, si nous menons une vie dissipée et toute extérieure, dans les affaires et les menus soins qui nous occupent? A la vue de ce grand saint, quel prétexte même apparent pouvons-nous avoir pour nous dispenser d'être saints?

avons-nous dans le monde de plus grands obstacles à surmonter, de plus violentes tentations à vaincre, des écueils plus funestes à éviter, et des ennemis plus redoutables à combattre? Ah! chrétiens, je le répète et je ne puis trop vous le dire : profitons de cet exemple, et afin que Dieu, dans le jour de sa colère, ne s'en serve pas contre nous, servons-nous-en dès maintenant contre nous-mêmes. Convinçons par l'exemple de saint Louis (pratique excellente à laquelle je réduis tout le fruit de cette première partie), convaincus, par l'exemple de saint Louis, qu'il n'y a point dans le monde de condition où l'on ne puisse être chrétien et parfait chrétien, ne nous plaignons plus de celle où l'ordre de Dieu nous attache, et ne rejetons plus sur elle les dérèglements, ni les imperfections de notre vie. Si nous savons, comme saint Louis, faire un bon usage de notre condition, bien loin qu'elle soit un obstacle à notre salut, nous y trouverons des secours infinis pour le salut; bien loin qu'elle nous dissipe et qu'elle nous détourne de Dieu, nous y trouverons mille sujets de nous élever à Dieu, de nous soumettre à Dieu, d'accomplir les desseins de Dieu; bien loin qu'elle nous empêche de pratiquer les vertus chrétiennes, elle nous en fournira de fréquentes occasions : c'est-à-dire, que nous trouverons sans cesse dans notre condition des occasions de pratiquer la pénitence, la patience, l'obéissance; des occasions de pratiquer la charité, la douceur, l'humilité. Providence de mon Dieu, que vous êtes adorable et que vous êtes aimable de nous faciliter ainsi les voies du salut éternel, et de nous avoir donné, dans la personne du saint roi que nous honorons, un modèle de perfection si engageant et si touchant! Ne la cherchons point, mes chers auditeurs, non plus que saint Louis, ne la cherchons point, cette perfection, hors de notre condition : c'est dans la royauté et sur le trône que saint Louis a trouvé la sienne; et c'est dans la médiocrité de l'état où Dieu nous a appelés, que nous trouverons la nôtre. La dignité de saint Louis lui a servi à relever sa sainteté, c'est ce que vous avez vu; et, par le plus heureux retour, sa sainteté lui a servi à relever sa dignité, c'est ce que vous allez voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les mondains ont eu sur le sujet de la piété et de la sainteté chrétiennes, les plus injustes et les plus malignes idées; et c'est de tout temps qu'il s'en est trouvé d'assez aveugles, ou plutôt d'assez pervers, pour prétendre que la perfection évangélique, par les liaisons essentielles qu'elle a avec l'humilité, rendait les hommes incapables des grandes choses; qu'elle leur abattait le courage, qu'elle détruisait en eux les sentiments d'une noble et honnête émulation, qu'elle y affaiblissait les lumières de la prudence; en un mot, qu'en suivant ses lois, et s'attachant à ses principes, il était impossible de prospérer dans le monde. Erreur renouvelée par un faux sage de ces derniers siècles, et tentation

dangereuse dont l'esprit de mensonge s'est prévalu pour étouffer dans les âmes faibles les semences de la religion, et pour faire, sous le prétendu nom de politiques, un nombre infini de libertins et d'impies. Il ne fallait pas une moindre autorité que celle de saint Paul, pour renverser une doctrine si pernicieuse : et ce grand Apôtre ne pouvait pas mieux la confondre, qu'en lui opposant la maxime contradictoire, et soutenant que la piété, sans avoir des vues basses et intéressées, est utile à tout : *Pietas ad omnia utilis est* (1. Tim. 4), et que c'est à elle que les avantages de la vie présente, aussi bien que ceux de la vie future, ont été promis : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* (*Ibid.*). Mais saint Paul, avec toute son autorité, aurait eu peut-être de la peine à nous persuader cette vérité, si Dieu n'avait pris soin de nous la rendre sensible en d'illustres exemples. Et c'est, mes chers auditeurs, ce que vous allez voir encore dans l'exemple de saint Louis qui, tout saint roi qu'il était selon l'Evangile, n'a pas laissé d'être selon le monde, non-seulement un grand roi, mais sans contestation un des plus grands rois qui jamais aient porté le sceptre. Je dis grand dans tous les états où la grandeur d'un souverain peut et doit être considérée. Car il a été grand dans la guerre, il a été grand dans la paix, il a été grand dans la prospérité, il a été grand dans l'adversité, il a été grand dans le gouvernement de son royaume, grand dans sa conduite avec les étrangers, grand dans l'estime de ses ennemis même ; et tout cela par cette sainteté de vie qui reluisait dans sa personne, et qui, malgré la politique du monde, est le caractère de distinction qui l'a élevé au-dessus de tous les rois de la terre. J'ai donc droit de dire de lui, prenant la chose dans le second sens de la proposition que j'ai avancée, qu'il a été magnifique dans la sainteté : *Magnificus in sanctitate*. Encore un moment de votre attention.

Saint Louis, par une alliance rare, et qui ne convient qu'aux héros, a été tout à la fois un roi guerrier, et un roi pacifique ; et comme tel, il a encore paru entre les forts, semblable à celui qui s'appelle dans l'Ecriture, tantôt le Dieu de la paix, et tantôt le Dieu des armées : *Quis similis tuî in fortibus, Domine ?* Mais parce que saint Louis était un héros chrétien et formé sur le modèle de Dieu, il n'a été guerrier et pacifique qu'en saint et en homme de Dieu. C'est-à-dire, il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oisiveté et dans la mollesse ; et il n'a point fait la guerre pour chercher une fausse gloire, ni pour satisfaire une inquiète et une vaine ambition. Il a fait la guerre pour réprimer la rébellion, et pour pacifier ses Etats, et il a entre-tenu la paix dans ses Etats, pour aller déclarer la guerre aux ennemis de Dieu. Or par là, dans l'un et dans l'autre, il s'est acquis la réputation du plus grand roi de la chrétienté. En effet, quand je lis dans nos annales ces mémorables expéditions de saint Louis contre les princes infidèles, et ces exploits de guerre dans l'Orient, si approchant du miracle ; quand je me représente ce monarque à la tête de l'armée française, forçant le port de Damiette, faisant sur un rivage

ennemi la plus hardie descente qui fut jamais et à la vue de vingt mille combattants qui s'y opposaient, se rendant, malgré toute leur résistance, maître de la place ; quand je me l'imagine aux prises avec les Turcs et avec les Sarrasins, dans ces trois fameuses batailles qu'il leur livra, et où, comme parle un de nos historiens, il faisait tout ensemble la fonction de soldat, de capitaine, et de général, inspirant aux siens par sa présence toute l'ardeur de son courage, se dégageant lui seul d'un gros d'ennemis qui le tenaient enveloppé, et sortant de là victorieux sans autre secours que celui de sa propre valeur ; quand je compare tout cela avec ce qu'on nous vante des siècles profanes, je ne crains point d'exagérer, en disant que ni la Grèce, ni l'ancienne Rome n'ont jamais rien produit de plus héroïque. Mais quand je viens d'ailleurs à penser, que ce qui rendait ce grand roi si intrépide, si fier, si invincible, c'était le zèle de la cause de Dieu pour laquelle il combattait, et l'intérêt de la vraie religion qu'il défendait, ah ! chrétiens, je conclus qu'il n'est donc pas vrai que la sainteté affaiblisse le courage des hommes, et je conçois au contraire que le vrai courage et celui des parfaits héros, ne peut être inspiré aux hommes que par la vraie sainteté.

Je sais que Louis, au milieu de ses glorieux succès, a eu des disgrâces et des adversités à essayer, puisqu'il fut fait prisonnier dans le premier de ses voyages, et qu'il mourut dans le second. Mais c'est justement dans ses adversités et ses disgrâces, qu'il me paraît encore plus grand et plus supérieur à lui-même. Car je ne m'étonne pas que, malgré les prodiges de sa valeur, un prince aussi généreux que lui soit tombé, dans la chaleur du combat, entre les mains de ses ennemis : ça été le sort des plus grands capitaines. Mais qu'ayant été pris dans le combat, il ait soutenu sa captivité aussi dignement et aussi héroïquement qu'il la soutint ; mais que dans sa prison, ces infidèles même l'aient honoré jusqu'à vouloir se soumettre à lui, jusqu'à vouloir le choisir pour leur souverain ; mais qu'en recouvrant sa liberté, il ait recouvré en même temps toute sa puissance, comme nous l'apprenons de son histoire ; mais qu'avant que de quitter la Terre sainte, il ait rétabli et mis en état de défense toutes les places qu'il y avait conquises ; mais qu'au lit même de la mort, il ait obligé le roi de Tunis à acheter la paix à des conditions aussi glorieuses pour la France, qu'elles lui étaient avantageuses et utiles : c'est ce qui pourrait vous surprendre aussi bien que moi, si je n'ajoutais que ce furent là les merveilleux effets de la piété de saint Louis et de son éminente vertu ; car, ce que je vous prie de bien remarquer, si les Sarrasins délibérèrent, tout prisonnier qu'il était, d'en faire leur roi, ce ne fut, dit Joinville, que parce qu'en traitant avec lui, ils ne purent se défendre d'avoir pour lui une vénération secrète ; que parce qu'en l'observant de près, il leur parut un homme divin ; que parce qu'ils se sentirent touchés, ou, pour mieux dire, charmés de la sainteté de sa vie. Voulez-vous encore bien connaître quelle impression son édifiante et magnanime sainteté fit dans les esprits et dans les

cœurs de ces barbares ? écoutez-le parler dans les conférences qu'il eut avec eux : il est en leur puissance, et il s'explique avec autant de liberté que s'il était leur maître. Ils le tiennent captif, et c'est lui qui leur fait la loi ; ils lui demandent sa rançon, et il leur répond qu'il n'y a point de rançon pour les rois ; qu'il ne refuse pas de payer celle de ses soldats, mais que sa personne sacrée ne doit être mise à nul prix. Le sultan est frappé de cette grandeur d'âme, et en passe par où il veut. Avant que de l'élargir, on demande qu'il s'oblige, par un serment solennel, à renoncer à sa religion, s'il manque à sa parole ; et il déclare qu'un roi chrétien ne connaît point d'autre serment que sa parole même, et qu'il ne sait ce que c'est que de mettre sa religion en compromis, sous quelque condition que ce puisse être. Sur cela sa parole seule est acceptée. On lui rapporte avec effroi que les propres sujets du sultan viennent de l'assassiner, et que dans une pareille conjoncture tout est à craindre pour lui ; mais il demeure ferme et intrépide. Celui des conjurés qui a fait le coup, lui demande une récompense pour l'avoir délivré de son ennemi ; mais Louis, imitant la piété de David, et sans se mettre en peine du danger où il s'expose, reproche à ce parricide sa perfidie. Or, il n'y avait que la sainteté qui pût le soutenir de la sorte, et lui inspirer ces sentiments d'une droiture et d'une générosité toute royale. D'autres auraient du moins dissimulé ; mais lui, jusque dans ses fers, il est libre ; et l'Esprit de Dieu qui le possède, l'élève au-dessus de toutes les considérations et de tous les ménagements humains.

Un roi si grand dans l'adversité ne devait pas moins l'être dans la prospérité : aussi, selon le rapport des auteurs contemporains, n'était-il rien de plus magnifique et de plus auguste que la Cour de saint Louis ; rien de plus pompeux que l'appareil où il se faisait voir aux jours de cérémonie. Ne surpassait-il pas en cela tous les rois ses prédécesseurs, parce qu'il se croyait obligé de représenter en ces occasions la majesté royale dans tout son lustre, et de paraître aux yeux de son peuple comme la vive image de Dieu ? Jamais, depuis l'établissement de la monarchie, la France n'avait été si florissante, si abondante, si opulente ; jamais on n'y avait vu les sciences aussi bien cultivées, les lois aussi bien observées, la justice aussi bien rendue, les charges exercées aussi dignement et avec autant d'honneur, le commerce établi aussi sûrement et avec autant de tranquillité. En un mot, jamais le nom français ne s'était trouvé dans un si haut crédit : et d'où venait cela ? de la piété de saint Louis, qui, comme roi, se faisait une religion d'appuyer et d'autoriser tout ce qui contribuait à la félicité de son peuple ; persuadé qu'il n'était roi que pour rendre son peuple heureux : c'est cela même qui le rendit si grand dans la conduite et le gouvernement de ses Etats. Jaloux d'y maintenir le bon ordre, il sut se faire obéir, se faire craindre et se faire aimer. Vous savez de quelle manière il ramena les princes ses vassaux au devoir de la soumission qui lui était due. Le comte de La Marche avait osé en secouer le joug : vous savez son malheureux

sort et comme il apprit à ses dépens, dans la journée de Taillebourg, quelle était la force de saint Louis et ce qu'il pouvait. Le duc de Bretagne se fit le chef d'une autre ligue : vous savez ce qu'il lui en coûta, et combien lui fut inutile la jonction de l'Anglais et sa protection contre la justice de saint Louis. La cour de Rome, par des entreprises nouvelles, voulut donner quelque atteinte aux droits de sa couronne (1) : vous savez avec quelle vigueur saint Louis agit pour les défendre ; nous en avons dans son histoire des preuves authentiques : mais du reste, comment les défendait-il ? avec un merveilleux tempérament d'autorité et de piété, c'est-à-dire, qu'il soutenait les droits de sa couronne en roi et en fils aîné de l'Eglise : en roi, avec autorité, et en fils aîné de l'Eglise, avec un esprit de religion et de piété ; montrant bien qu'en qualité de roi, il ne reconnaissait point de supérieur sur la terre, et ne voulait dépendre que de Dieu seul, quoiqu'en qualité de fils aîné de l'Eglise, il fût toujours prêt à écouter l'Eglise comme sa mère et à l'honorer. Jamais roi n'eut des sujets plus souples, ni ne fut mieux obéi : pourquoi ? parce que jamais roi n'eut dans un plus haut degré toutes les vertus qui font respecter et estimer les souverains, et qui leur gagnent les cœurs des peuples.

Aussi, dans quelle estime était-il, non-seulement parmi ses sujets, mais chez les étrangers ? C'était, dans le monde chrétien, le pacificateur et le médiateur de tous les différends qui naissaient entre les têtes couronnées : honneur, selon la règle de saint Paul, qu'il ne s'attribuait pas et qu'il ne cherchait pas, mais qui lui était déféré par un libre consentement de tous les princes ses voisins ; et sur quoi ce consentement était-il fondé ? sur l'opinion qu'ils avaient de sa probité, de son équité, de son incorruptible intégrité ; en sorte qu'ils avaient tous recours à lui, comme à un arbitre suprême, dont les jugements étaient pour eux autant d'oracles et d'arrêts définitifs. En effet, le pape et l'empereur Frédéric ont-ils sur leurs droits réciproques des contestations qui les divisent ? saint Louis est choisi par l'un et par l'autre, pour en être le juge. Henri, roi d'Angleterre, est-il mal content de ses sujets, et sur le point de leur faire sentir son indignation et sa vengeance ? saint Louis l'apaise, et par ses bons offices, il arrête la guerre civile dont l'Angleterre était menacée. Le duc de Bretagne et le roi de Navarre vivent-ils dans une inimitié mortelle ? saint Louis, par un mariage, les réconcilie. Un autre que lui, bien loin d'entrer dans ces querelles pour les terminer, les eût fomentées pour en profiter, et c'est ce que lui suggéraient les ministres de son conseil ; mais ce grand roi avait au-dedans de lui-même un conseil secret, et ce conseil était sa conscience, qu'il consultait en toutes choses, ou plutôt à laquelle il rapportait tous les autres conseils : conseil d'état, conseil de guerre, conseil de finances, il écoutait tout cela ; mais de tout cela, il en appelait à ce conseil intérieur, où il délibérait seul avec Dieu, et où seul avec Dieu il décidait.

(a) Voir la note de la page 286.*

(N. R.)

Non, non, Seigneur, disait-il, qu'il ne m'arrive jamais de me faire une politique essentiellement opposée à votre Evangile : vous avez dit que bienheureux étaient les pacifiques ; malheur à moi, si, renonçant à cette béatitude, je m'employais à souffler le feu de la division et de la guerre. Peut-être, dans l'idée des enfants du siècle, en serais-je plus fort ; mais je ne veux point, ô mon Dieu ! d'autre force que celle qui est selon toute la droiture de votre loi, et peu m'importe que ma conduite soit au gré des sages du monde, pourvu qu'en qualité de pacifique, je sois au nombre de vos enfants. Voilà comment parlait saint Louis ; et dans ce langage, il y avait un fonds de grandeur que le monde même était forcé de reconnaître. Mais il ne se contentait pas de parler ainsi ; ce qu'il disait, il le pratiquait. Le pape Grégoire IX lui offre pour son frère, le comte d'Artois, la couronne impériale, après avoir excommunié Frédéric ; saint Louis, insensible à son intérêt, mais encore plus incapable de faire servir son intérêt à la passion d'autrui, refuse sans balancer l'offre qui lui est faite ; et quoiqu'il eût contre Frédéric de légitimes sujets de plainte, il ne veut ni consentir à sa dégradation, ni avoir part à sa dépouille. Il répond au pape, qu'il suffit au comte d'Artois d'être son frère et prince de son sang : que ce seul avantage, joint aux prétentions que lui donnent son mérite et sa naissance, valent mieux pour lui que l'empire dans les circonstances où l'empire lui est présenté ; et cette réponse, aussi solide que désintéressée, remplit d'admiration toute l'Europe. L'empereur et le pape même en conçoivent pour saint Louis un profond respect ; et désormais saint Louis passe pour l'exemple et le modèle des princes généreux : à quoi est-il redevable de cette gloire ? à sa sainteté.

En faut-il davantage, mes chers auditeurs, pour nous détromper aujourd'hui de cette damnable erreur des libertins et des mondains, qu'en s'assujettissant aux règles de la sainteté évangélique, on ne peut jamais réussir dans le monde ? Ah ! Seigneur, quand cette maxime serait aussi vraie qu'elle est fausse et insoutenable, je ne devrais pas pour cela balancer sur le parti que j'aurais à prendre. Supposé même ce principe, je devrais, sans hésiter, renoncer d'esprit et de cœur à tous les avantages, à tous les succès, à toutes les fortunes du monde. Je dis plus : je devrais compter pour rien tout ce qui s'appelle prudence du monde, sagesse du monde, et même perfection selon le monde, pour m'attacher à la sainteté, qui est le véritable caractère de vos élus. Dans l'impuissance où je serais d'accorder l'un et l'autre ensemble, cette sainteté seule devrait me suffire ; et content de la posséder, je devrais être prêt à fouler aux pieds tout le reste, pour pouvoir dire comme le Sage : *Et divitias nihil esse duxi in comparatione illius* (Sap. 7). Mais votre providence, ô mon Dieu ! ne nous réduit pas à cette nécessité, et vous n'avez pas mis notre vertu à une si forte épreuve. Ce qui nous rend inexcusables devant vous, c'est

(1) Voir la note de la page 286.

qu'au contraire il est certain qu'en nous éloignant des voies de la sainteté, nous nous éloignons de ce qui peut uniquement nous rendre, même selon le monde, solidement parfaits, et dignes de l'estime et de l'approbation des hommes. C'est qu'en abandonnant la sainteté, nous devenons, dans l'opinion même du monde, des hommes vains, des hommes frivoles, des hommes trompeurs et pleins d'injustice. Il n'y a en effet que la sainteté qui puisse nous donner une solide perfection. Otez la sainteté chrétienne, il n'y a dans le monde qu'apparence de vertu, que dissimulation, que mensonge, qu'illusion et hypocrisie. Que faut-il donc faire pour arriver à cette perfection solide, dans les conditions où nous nous trouvons engagés? Retenez bien ceci, chrétiens, et que cette instruction soit pour jamais la règle de votre conduite. C'est qu'il faut une bonne fois nous résoudre à imiter l'exemple de saint Louis, et à sanctifier comme lui notre condition par l'esprit de notre religion. Je m'explique. La sainteté a fait de saint Louis un grand roi; cette même sainteté, dans les divers états de vie que vous avez embrassés, fera de vous des hommes sans tache et sans reproche, des hommes au-dessus de toute censure, des hommes d'une réputation que le libertinage respectera. Vous avez dans le monde des emplois à exercer : ayez comme saint Louis de la religion, vous les exercerez avec honneur. Vous avez des affaires à régler, des intérêts à ménager, des différends à terminer : faites tout cela comme saint Louis, dans l'esprit d'une exacte religion, Dieu y donnera sa bénédiction. Par là vous vous attirerez non-seulement l'estime, mais la confiance de ceux avec qui Dieu vous a liés. Sans cela, quelque talent que vous ayez d'ailleurs selon le monde, jamais le monde ne fera fond sur vous, ni ne se confiera en vous. Cette morale convient à tous; mais c'est particulièrement à vous, âmes chrétiennes, que je prétends aujourd'hui l'appliquer; à vous que la Providence a choisies pour être élevées dans cette sainte maison (1) à vous que je puis bien appeler les élues de votre sexe, puisque Dieu, par sa miséricorde, vous a prédestinées entre mille autres, pour être admises dans ce séjour de la vertu; c'est à vous, dis-je, que je parle : c'est pour vous que Dieu a excité la piété du plus grand monarque du monde; pour vous que le successeur de saint Louis, et l'héritier de son zèle aussi bien que de sa couronne, a formé l'important dessein de votre établissement; pour vous qu'il a entrepris ce grand ouvrage, qui sera un monument éternel de sa religion, autant que de sa magnificence et de sa gloire. La piété de saint Louis semblait avoir pourvu à tout le reste : le soin de pourvoir à vos personnes était réservé à Louis-le-Grand. La France était pleine de maisons de charité que saint Louis avait érigées pour cent autres besoins : mais ses vues n'avaient point été à en fonder une où la jeune noblesse de votre sexe trouvât un favorable asile; et vous le trouvez ici. C'est pour l'accomplissement de cet œuvre inspiré du ciel,

(1) Saint-Cyr.

que Dieu vous a suscité une seconde mère, à qui vous êtes encore plus redevables qu'à celle dont vous avez reçu la vie; une mère selon l'esprit, dont la vue pleine de sagesse a été de vous procurer une éducation digne de votre naissance, dont l'attention et le premier soin est de vous former à tout ce qu'il y a dans le christianisme de plus parfait et de plus pur, dont toute la joie est de voir chaque jour en vous les merveilleux fruits d'une si salutaire institution; c'est à vous, encore une fois, que j'ai prétendu faire une application particulière de ce discours, qui se réduit enfin à bien comprendre que vous ne réussirez jamais dans nulle condition du monde, si vous n'y agissez et ne vous y comportez selon les maximes de la piété chrétienne; que, quelque parti que vous preniez, et à quelque vocation que Dieu vous destine, vous n'y serez jamais ce que vous y devez être, si vous ne travaillez solidement à vous sanctifier : voilà en quoi consiste la science des saints, et voilà en quoi doit consister toute la vôtre.

Grand roi, dont nous honorons aujourd'hui l'éminente et magnifique sainteté; grand saint, dont les vertus et les mérites relèvent si hautement la souveraineté et la majesté, faites, par votre puissante intercession auprès de Dieu, que toutes les personnes qui m'écoutent soient persuadées et touchées des vérités importantes que je viens de leur annoncer. Regardez-nous du haut du ciel, ô saint monarque, et dans cette félicité éternelle que vous possédez, soyez sensible à nos misères : tout indignes que nous sommes de votre secours, ne nous le refusez pas. Jetez les yeux sur cette maison qui vous est dévouée, sur ces vierges qui sont vos filles, et qui, rassemblées dans ce saint lieu, vous invoquent comme leur père. Regardez d'un œil favorable ce royaume que vous avez si sagement gouverné, et si tendrement aimé. Si, par la corruption des vices qui s'y sont introduits depuis votre règne, la face vous en paraît défigurée, que cela même soit un motif pour vous intéresser, comme son roi, à le renouveler : si vous y voyez des scandales, aidez-nous à les retrancher. Etendez surtout votre protection sur notre auguste monarque. C'est votre fils, c'est le chef de votre maison, c'est l'imitateur de vos vertus, c'est la vive image de vos héroïques et royales qualités : car il a comme vous le zèle de Dieu, il est comme vous le protecteur de la vraie religion, le restaurateur des autels, l'exterminateur de l'hérésie. Que n'a-t-il pas fait pour mériter tous ces titres ? avec quelle force n'a-t-il pas combattu les ennemis de la foi, et avec quel succès ne les a-t-il pas vaincus ? Obtenez-lui les grâces et les lumières dont il a besoin pour achever les grands desseins que Dieu lui inspire; que cet esprit de sainteté, qui vous a dirigé dans toutes vos voies, vienne reposer sur lui; qu'il nous anime nous-mêmes, et qu'il nous conduise tous à l'éternité bienheureuse, etc.

SERMONS POUR DES VÊTURES, ET DES PROFESSIONS RELIGIEUSES.

PREMIER SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Le trésor caché dans la Religion.

Simile est regnum cœlorum thesauro abscondito in agro, quem qui invenit homo, abscondit, et præ gaudio illius vadit, et rendit universa quæ habet, et emit agrum illum.

Le royaume des cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache; et, transporté de joie, il va vendre tout ce qu'il possède et achète ce champ.

(S. MATTHIEU, ch. 13.)

C'est une de ces similitudes dont Jésus-Christ se servait pour expliquer le mystère du royaume de Dieu. Vous le comprenez parfaitement, âmes religieuses, qui, élevées dans l'école de ce divin Maître, êtes ses fidèles disciples aussi bien que ses saintes épouses, et je puis vous appliquer aujourd'hui ce qu'il ajoutait en parlant à ses Apôtres : *Vobis datum est nosse mysterium regni Dei, illis autem in parabolis* (Marc. 4). Pour vous, qui êtes spirituelles et éclairées, il vous a été donné de discerner et de connaître ce royaume mystérieux, que les justes par la foi possèdent dès maintenant sur la terre. Telle est la grâce de votre état, et tel est le fruit de ces profondes méditations dont vous vous occupez si utilement et si saintement dans la religion : *Vobis datum est*. Mais pour les autres, qui sont grossiers et aveugles dans les choses de Dieu, c'est-à-dire, pour les mondains, ce royaume ne leur est proposé qu'en paraboles, et ils n'en ont par là qu'une idée confuse, si le prédicateur de l'Evangile ne leur en découvre le secret. Permettez-moi donc de m'accommoder à leur disposition; et puisqu'en vertu de mon ministère je suis redevable à tous, souffrez, mes chères sœurs, que joignant à votre édification particulière l'instruction générale des chrétiens du siècle, qui ne sont ici assemblés que pour profiter de votre exemple, je leur fasse entendre, sous la parabole du trésor caché, ce qu'il y a de plus important dans ce royaume de Dieu, dont le Sauveur du monde nous a fait lui-même de si excellentes leçons. L'illustre vierge qui fait le sujet de cette cérémonie, et qui, par un acte héroïque de sa piété, va se dévouer pour jamais à Dieu, sera la preuve sensible et vivante de tout ce que j'avancerai. Comme elle est déjà toute pénétrée des lumières du ciel, et qu'après les saints exercices qu'elle a si dignement soutenus, nous n'avons rien pour elle à désirer, sinon qu'elle persévère dans la ferveur où

nous la voyons, sans m'arrêter à l'instruire, c'est vous, hommes du siècle qui m'écoutez, que j'instruirai par elle. Par elle, vous connaîtrez la nature de ce trésor, à quoi le royaume des cieux est comparé; par elle vous apprendrez où on le trouve, comment on le conserve, et à quel prix il mérite d'être acheté. Nous avons besoin des grâces du Saint-Esprit, et, pour les obtenir, nous nous adressons à vous, glorieuse Mère de mon Dieu, et nous vous disons : *Ave, Maria.*

A prendre dans les vues de Jésus-Christ la parabole que je viens de vous proposer, quel en est le sens? Ce royaume de Dieu, semblable à un trésor, selon la pensée des Pères de l'Eglise, et en particulier de saint Jérôme, c'est le christianisme, où Dieu, par sa miséricorde, nous a appelés, et où sont renfermées pour nous toutes les richesses de sa grâce : *Simile est regnum cælorum thesauro.* L'homme heureux et prédestiné dont parle le Sauveur du monde, n'est autre que celui qui a trouvé ce trésor : *Quem qui invenit homo*; qui a su le mettre à couvert : *Abscondit*; et qui s'est dépouillé de tout pour l'acquérir : *Et vendit universa quæ habet, et emit.* Trois choses distinctement marquées dans l'Evangile, et qui vont faire le partage de ce discours : car voici tout mon dessein. Le christianisme que nous professons, et dont, selon Dieu, nous nous glorifions, est en effet notre trésor : mais ce trésor, avouons-le, mes chers auditeurs, ne se trouve que rarement et difficilement dans le monde; mais ce trésor est infiniment exposé, et court de grands risques dans le monde; mais, à en juger par la conduite de la plupart des hommes, on voudrait qu'il n'en coûtât rien, ou du moins qu'il en coûtât peu pour avoir ce trésor dans le monde. Au contraire, on trouve infailliblement et sans peine ce trésor dans la religion, on met en assurance et hors de danger ce trésor dans la religion; et on ne ménage rien, ou plutôt on sacrifie tout pour posséder ce trésor dans la religion. Trois oppositions entre la religion et le monde, que je vais développer, et d'où nous concluons que c'est donc, évidemment et à la lettre, dans l'âme religieuse, que s'accomplit la parabole du trésor caché : pourquoi? parce qu'elle a les trois avantages que demande le Fils de Dieu, et qui sont pour cela requis : je veux dire, parce qu'en quittant le monde et se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme : *Invenit*; qu'embrassant une vie cachée, elle le met en sûreté : *Abscondit*; et que ne réservant rien, elle l'achète au prix de toutes choses : *Et vendit universa quæ habet, et emit.* Avantage, encore une fois, où consiste, par rapport à ce trésor, son bonheur, sa sagesse, son courage. Son bonheur, en ce qu'elle le trouve; sa sagesse, en ce qu'elle le cache; son courage, en ce qu'elle abandonne tout, jusqu'à se livrer elle-même pour l'acheter. Voilà, généreuse épouse de Jésus-Christ, les trois prérogatives essentielles de votre vocation, et de quoi j'ai à vous féliciter; voilà, homme du siècle, par où j'entreprends, ou de vous convertir, ou de vous confondre, si vous me donnez une favorable attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par une inspiration particulière de Dieu, que Job parlait autrefois, quand il interrogeait toute la nature pour savoir où était la sagesse, et en quel lieu de l'univers on la pouvait trouver : *Sapientia ubi invenitur* (Job. 28)? Et c'est par le même esprit que ce saint homme, après avoir inutilement cherché une chose si précieuse et si rare, faisait répondre les éléments, la mer et la terre, qu'elle n'était point chez eux ni avec eux : *Abyssus dicit : Non est in me ; et mare loquitur : Non est mecum* (Job. 28). Il voulait, dit saint Grégoire pape, nous déclarer par là que la corruption générale où était le monde dès-lors, et où il est encore plus aujourd'hui, en avait banni la sagesse; qu'il n'en restait plus sur la terre aucun vestige; que, depuis que les hommes s'étaient égarés en suivant les routes trompeuses de leurs passions criminelles, ils avaient perdu cette sagesse de vue; qu'à peine désormais la connaissaient-ils; qu'ils se souvenaient peut-être d'en avoir ouï parler; mais que, dans l'état de perdition et de mort où le péché les avait réduits, ils ne s'en souvenaient qu'à leur confusion : *Perditio et mors dixerunt : Auribus audivimus famam ejus* (*Ibid.*). En un mot, qu'il n'y avait que Dieu qui sût où habitait cette sagesse; mais qu'absolument il fallait sortir du monde pour la trouver, et pour en découvrir les voies : *Deus intelligit viam ejus, et ipse novit locum illius* (*Ibid.*). C'est ainsi que s'en expliquait ce juste de l'Ancien Testament, qui, n'étant ni juif ni chrétien, ne laissait pas d'être inspiré de Dieu, pour donner aux juifs et aux chrétiens les plus vives idées de la religion. Or, permettez-moi de faire l'application de tout ceci au sujet que je traite; elle vous paraîtra naturelle, et même touchante : car la foi nous apprend que le christianisme est la véritable sagesse; cette sagesse cachée, comme parle l'Apôtre, dans le mystère de l'humilité d'un Dieu : *Sapientiam in mysterio quæ abscondita est* (I. Cor. 2); cette sagesse, que nul des mondains n'a connue, et qu'il est néanmoins si important et si nécessaire de connaître : *Quam nemo principum hujus sæculi cognovit* (*Ibid.*); cette sagesse, dont Jésus-Christ est l'auteur, et en comparaison de laquelle toute sagesse du monde n'est que folie : voilà, dis-je, le trésor que la foi nous présente, et qui peut seul nous enrichir. C'est le christianisme pris dans la pureté de ses principes et dans la perfection de son être.

Mais où le trouve-t-on maintenant, ce christianisme pur et sans tache, ce christianisme tel qu'il a paru dans son établissement, et que les païens mêmes l'ont révééré : où le trouve-t-on? *Ubi invenitur?* Interrogeons, non plus comme Job, la mer et les éléments, mais toutes les conditions du siècle. Dans l'affreuse décadence où nous les voyons, en est-il une seule qui, rendant témoignage contre elle-même, ne confesse de bonne foi que ce n'est plus chez elle qu'il faut chercher ce christianisme si vénérable? Le monde qui, proprement et à la lettre, est cet abîme d'iniquité qu'a voulu nous marquer le

Saint-Esprit dans les paroles de Job ; le monde, aussi perverti qu'il est, n'en tombe-t-il pas d'accord ? *Abyssus dicit, Non est in me ?* Et le cœur de l'homme mondain, qui est cette mer orageuse, toujours dans l'agitation et le trouble que lui cause l'inquiétude et la violence de ses désirs, ne nous le fait-il pas entendre ? *Et mare loquitur : Non est mecum.* Le dérèglement des mœurs qui croît tous les jours, et qui n'est que trop réellement la mort et la perdition des âmes, ne nous dit-il pas qu'il n'y a plus parmi nous qu'un vain fantôme et qu'un souvenir éloigné de cet ancien christianisme dont on nous fait encore de si magnifiques éloges ? *Perditio et mors dixerunt : Auribus audivimus famam ejus.* Parlons plus clairement et sans figure. Où est-il donc, ce christianisme tant vanté et si peu pratiqué, ou, pour mieux dire, si peu connu ; où est-il ? *Ubi invenitur ?* C'est ici, mes chers auditeurs, que, sans craindre de paraître prévenu en faveur de la profession que j'ai embrassée, je vais rendre à Dieu la gloire qui lui appartient, en vous convaincant d'une vérité dont je défie le monde même de ne pas convenir. Vous me demandez où l'on trouve aujourd'hui ce christianisme qui faisait autrefois l'admiration même des infidèles ; et moi, je vous dis qu'on le trouve dans l'esprit religieux, où Dieu, par sa miséricorde, l'a sauvé de ce déluge universel, et de ce débordement de tous les vices qui ont inondé le reste de la terre.

Car, malgré la triste et fatale dépravation où nous avouons avec douleur que le christianisme est insensiblement tombé, nous ne pouvons, après tout, disconvenir que Dieu ne se soit réservé un peuple particulier qui, malgré l'envie du démon, est encore à présent l'honneur du christianisme ; et qu'il n'y ait au milieu de nous des communautés d'âmes élues qui, détachées de leurs corps, peuvent justement s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : *In carne ambulantes, non secundum carnem militamus* (II. Cor. 10) ; Quoique nous vivions dans la chair, nous ne vivons point et nous ne marchons point selon la chair ; des communautés d'âmes innocentes et tout ensemble pénitentes, qui, zélées pour le Dieu qu'elles servent, lui font, aux dépens d'elles-mêmes, des sacrifices continuels, puisque c'est pour lui, et pour lui seul, qu'elles se mortifient sans cesse, et qu'avec une humble confiance, elles ont droit de lui dire, aussi bien que David : *Quoniam propter te mortificamur totâ die* (Psalm. 43) ; des communautés de vierges qui, séparées du monde, usent de ce monde comme n'en usant point : *Qui utuntur hoc mundo, tanquam non utantur* (I. Cor. 7) ; qui, remplies d'une sainte haine pour le monde, et autant éloignées du monde d'esprit et de cœur, qu'elles le sont d'intérêt et de commerce, peuvent se rendre sans présomption ce consolant témoignage, qu'elles sont crucifiées au monde, et que par la même raison le monde leur est crucifié : *Mihi mundus crucifixus est, et ego mundo* (Galat. 6) ; qui, insensibles à toutes les choses périssables, sont absolument mortes à elles-mêmes, et du nombre de ceux dont il est écrit : *Mortui estis, et vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss. 3) ; Vous êtes morts, et votre vie est cachée avec Jésus-Christ

en Dieu ; qui , uniquement occupées des choses éternelles , sont déjà spirituellement ressuscitées , et n'ont de conversation que dans le ciel : *Nostra autem conversatio in cælis est* (Philip. 3) ; des communautés de vierges qui , par le privilège de leur état , sont les véritables domestiques de Dieu , et ont non-seulement le bonheur , mais le mérite d'être toujours en sa présence , toujours au pied de ses autels , toujours dans l'exercice de son culte , comme si elles étaient déjà , selon l'expression de saint Paul , les concitoyennes des saints ; car c'est à elles , comme religieuses , que conviennent singulièrement ces deux qualités : *Cives sanctorum et domestici Dei* (Ephes. 2). Voilà , encore une fois , ce que nous trouvons dans ces monastères , où Dieu est servi en esprit et en vérité.

Tout cela , surtout dans un sexe si délicat et si faible , nous paraît au-dessus de l'homme. Cependant saint Paul , pour faire la juste définition de l'homme chrétien , y comprenait tout cela. C'est-à-dire , que selon le plan de saint Paul , il fallait tout cela pour être chrétien ; que , dans la doctrine de saint Paul , il suffisait d'être chrétien , pour être indispensablement obligé à tout cela : qu'à proportion de tout cela , on était , du temps de saint Paul , plus ou moins chrétien ; et que , supposé les saintes règles qu'établissait saint Paul , tout cela manquant , on n'était plus qu'une ombre de chrétien. Anathème à ceux et à celles qui , méprisant ces règles , voudraient accorder avec le nom de chrétien une vie mondaine , une vie sensuelle , une vie dissipée , une vie contradictoirement opposée à tout cela. Quoi qu'il en soit , mes chers auditeurs , grâces à la providence de notre Dieu , nous avons la consolation de trouver encore tout cela dans le malheureux siècle où nous vivons , puisque , malgré sa corruption , nous y trouvons des maisons religieuses dont la ferveur constante et unanime ne nous représente pas moins que le christianisme naissant ; des ordres dont l'éminente piété , dont la parfaite pauvreté , dont l'inviolable régularité , dont l'angélique pureté , dont l'exemplaire austérité seraient autant de miracles , si Dieu , par un autre miracle plus grand , ne les avait même rendus communs. Or , en les rendant communs , qu'à prétendu Dieu , sinon de nous découvrir le trésor dont je parle , qui est le vrai christianisme ?

Hors de la religion , je le répète , ce trésor conçu de la sorte ne se trouve que rarement ; et à prendre même le monde dans le sens de l'Ecriture , il ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui est dans le monde , est , ou concupiscence de la chair , ou concupiscence des yeux , ou orgueil de la vie ; et y chercher autre chose que ces trois sources infectées et empoisonnées du péché , c'est non-seulement ne pas connaître le monde , mais vouloir que saint Jean ne l'ait pas connu , quand il a dit sans exception : *Omne quod est in mundo concupiscentia carnis est , et concupiscentia oculorum , et superbia vitæ* (I. Joan. 2). Ne cherchons donc point , dans ce qui s'appelle le monde , ces précieux caractères du christianisme dont je viens de faire le dénombrement. Ce serait chercher dans les ténèbres les plus épaisses

la plus brillante lumière. Or quel rapport y a-t-il entre l'un et l'autre ? *Quæ societas luci ad tenebras* (II. Cor. 6) ? Ne cherchons point la sagesse chrétienne dans cette vie molle dont les prétendus honnêtes gens du monde ne se font pas même un scrupule ; je dis plus, dont les dévots mêmes du monde ne sont pas toujours ennemis. Espérer de l'y trouver, ce serait contredire le Saint-Esprit, et en appeler de l'arrêt qu'il a prononcé : *Non invenitur in terrâ suaviter viventium*. Non, ce renoncement à soi-même, ce crucifiement de la chair, cette mortification de l'esprit, qui est la vraie sagesse des élus, ne se trouvent point parmi ceux qui affectent de mener une vie commode et aisée. Ne cherchons point l'esprit chrétien dans ces états du monde où l'ambition et la cupidité dominant. Si je voulais ici les parcourir tous, je vous y ferais voir tout le christianisme si défiguré, qu'à peine le distinguerait-on du paganisme, même corrompu. Laissons là le monde profane. Mais pour trouver le trésor que nous cherchons, entrons en esprit dans ces sanctuaires de la virginité, fermés pour le monde ; dans ces cloîtres consacrés à la retraite, et où les épouses de Jésus-Christ font leur demeure. Pour ne nous y méprendre pas, arrêtons-nous à ceux où l'Esprit de Dieu paraît plus régner, à ceux dont nous savons mieux que l'esprit du monde est banni, à ceux où la règle est dans sa vigueur, à ceux dont l'éclatante sainteté, de notre propre aveu, nous édifie. Ne sortons point de celui-ci, connu pour être, sans contredit, en possession de tous ces avantages. C'est ici que nous découvrons le trésor évangélique ; et sans le chercher plus loin, c'est ici que nous trouvons le christianisme, non point en spéculation ni en idée, mais en substance et en pratique.

En effet, mes chers auditeurs (car il est important d'approfondir cette vérité), en quoi consiste, à le bien entendre, ce christianisme, qui est par excellence le don de Dieu ? dans des choses inconnues au monde, et qui, pour les hommes du monde, sont autant de trésors cachés : je veux dire, dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût et l'attrait de l'austérité. Voilà ce que le monde ne connaît pas, et à quoi, selon l'Evangile, se réduit néanmoins le royaume de Dieu que je vous prêche. Je m'explique : dans le monde, on trouve des pauvres, mais qui s'estiment malheureux de l'être ; dans le monde, on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation ; dans le monde, on souffre, mais on est au désespoir de souffrir, et on fait toutes choses pour ne souffrir pas : or rien de tout cela n'est le christianisme dont il est ici question. Avant Jésus-Christ, il y avait des pauvres sur la terre, comme il y en a encore, et en aussi grand nombre ; mais cette pauvreté n'était pas celle que le Fils de Dieu voulait établir parmi les hommes, ni par conséquent celle qui devait faire leur bonheur dans cette vie, et leur mérite pour parvenir à la vie éternelle. Car on ne trouvait sur la terre qu'une pauvreté forcée ; et celle qu'y voulait établir Jésus-Christ, devait être une pauvreté volontaire, une pauvreté de cœur, une pauvreté désirée, choisie, embrassée par état et par profession. Or

il est évident que la pauvreté, avec toutes ces conditions, ne se trouve point dans le monde; c'est dans la religion, dit saint Bernard, que se vérifie clairement et sensiblement ce divin paradoxe du Sauveur : *Beati pauperes* (Matth. 5). C'est là que, par choix, et même par vœu, on se fait un bonheur de n'avoir rien, de ne posséder rien, de n'espérer rien; là que se trouvent ces pauvres évangéliques, héritiers du royaume céleste. Combien de fidèles se sont tenus heureux, dans cette vue de quitter tout, et de se dépouiller de tout? Le monde les a traités de fous et d'insensés; mais une partie de leur béatitude a été d'être réputés fous et insensés dans l'opinion du monde, pourvu qu'ils eussent l'avantage d'être les imitateurs de la pauvreté du Dieu qu'ils adoraient. Le comble de leur bonheur a été d'être persuadés, comme Moïse, que la pauvreté de Jésus-Christ était pour eux un plus grand trésor que toutes les richesses de l'Egypte; et c'est ce qu'ils n'ont trouvé que dans la religion.

Il en est de même de la gloire de l'humilité : autre paradoxe de l'Evangile. Rien de plus commun dans le monde que l'humiliation; mais en même temps, rien dans le monde de plus rare que l'estime et l'amour de l'humiliation. Des mépris, des disgrâces, des rebuts, des traitements indignes à essuyer, mais tout cela accompagné de chagrins, de dépits, de murmures : voilà ce que produit le monde. Des hommes, par les révolutions de la fortune, abaissés et anéantis, mais, jusque dans l'abaissement et l'anéantissement, des hommes orgueilleux et superbes : voilà de quoi le monde est rempli. Où se glorifie-t-on sincèrement d'être humilié? dans la religion, où l'on n'a point d'autre ambition que de n'en point avoir, point d'autre prétention que de ne prétendre rien; où l'âme chrétienne, surtout dans la solennité de son sacrifice, peut dire, encore mieux que David : J'ai choisi d'être la dernière dans la maison de mon Dieu, et le choix que j'en ai fait, est celui que j'ai accompli aujourd'hui en me séparant du monde. Combien de grands, revêtus des honneurs du monde, se sont fait un honneur plus grand d'y renoncer, pour parvenir à cette gloire? combien de vierges distinguées par leur naissance, ont méprisé les établissements du monde les plus capables de flatter l'amour-propre, pour être les épouses d'un Dieu humble, en prenant le voile sacré? Voilà ce que j'appelle le *trésor* de l'Evangile.

Que trouve-t-on enfin dans le monde? vous le savez, des croix sans onction, des souffrances sans consolation, une pénitence et une austérité sans mérite; et quel est le partage de ceux qui s'attachent au monde? l'esclavage et la servitude, un éternel assujettissement aux lois dures et tyranniques du monde, qu'ils subissent malgré eux et dans l'amertume de leur cœur. Rien de plus opposé au trésor dont je parle; car ce trésor, dit saint Bernard, est la joie qu'on a de souffrir et de se mortifier pour Dieu; la douceur de penser, comme saint Paul, que l'on se captive, et qu'on est dans les liens pour Jésus-Christ; le goût que l'on trouve à porter son joug; les consolations intérieures de la pénitence volontairement préférée aux plaisirs des

sens; la paix de l'âme dans une vie austère, soutenue constamment et avec ferveur. Or, où tout cela se rencontre-t-il, si ce n'est dans la religion ?

Confitebor tibi, Pater, Domine cœli et terræ, quia abscondisti hæc à sapientibus et prudentibus, et revelasti ea parvulis (Matth. 11); Je vous bénis, ô mon Dieu ! Seigneur du ciel et de la terre, je vous bénis d'avoir caché ces choses aux sages et aux prudents du siècle, et de les avoir révélées aux simples et aux petits ; je vous rends grâces de m'avoir choisi, tout indigne que je suis, pour m'associer au nombre de ces âmes prédestinées. J'ai connu par là ce qui devait être mon unique trésor ; et il ne tient qu'à moi de le posséder, et d'en jouir en demeurant ferme, et en me sanctifiant dans la vocation religieuse. Si vous étiez assez heureux, hommes du siècle, pour entrer dans ces sentiments, on pourrait dire que vous auriez trouvé le trésor évangélique. Mais qu'arrive-t-il ? de deux choses l'une : ou qu'ayant des cœurs endurcis, vous ne goûtez pas ces pensées, ou que ces pensées, par la dissipation du monde, s'effacent bientôt de vos esprits. Car, pour trouver le christianisme, il ne suffit pas de savoir tout cela et de le penser ; il faut en être pénétré et efficacement persuadé. Or ces pensées, à la vue même de cette cérémonie qui vous assemble ici, ne font communément sur vous qu'une impression superficielle, qui ne va pas jusqu'à la persuasion, et qui va bien moins encore jusques à la conversion. Avouons-le toutefois, malgré l'iniquité du siècle, il y a encore dans le monde de vrais chrétiens, qui, par une grâce spéciale, y trouvent le royaume de Dieu. Ne leur disputons point cet avantage ; mais ajoutons pour leur instruction, que ce royaume de Dieu, que ce christianisme est exposé pour eux dans le monde à mille dangers, dont on se préserve aussi heureusement que saintement dans l'état religieux. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

S'assurer un trésor, quand on l'a trouvé, c'est à quoi nous porte le premier instinct de la cupidité ; et lorsqu'il s'agit d'un trésor de biens spirituels, c'est à quoi le zèle de la charité que nous nous devons à nous-mêmes, doit premièrement et soigneusement pourvoir. Car, malheur à nous, qui sommes, en qualité de chrétiens, les enfants de la lumière, si nous avons là-dessus moins de prudence que les enfants du siècle. J'en conviens, mes chers auditeurs, le christianisme où Dieu nous a appelés, est pour nous un trésor de grâces. Mais, par une fatalité qu'il ne suffit pas de déplorer, si nous n'avons soin de nous en garantir, ce trésor de grâces, selon les caractères différents de ceux qui le trouvent, ou qui prétendent l'avoir trouvé, est exposé dans le monde à trois grands dangers. Car, pour les âmes vaines et dissipées, il est exposé à la corruption du monde ; pour les âmes faibles, quoique d'ailleurs touchées de Dieu, il est exposé à la crainte des railleries et des persécutions du monde ; et le dirai-je ? pour les

âmes mêmes parfaites, il est exposé à la vanité, qui est le pernicieux écueil de toutes les vertus du monde. Trois dangers dont l'homme chrétien doit mettre à couvert sa religion, qui est son trésor; trois dangers qu'il n'évitera jamais qu'en se séparant du monde, non-seulement d'esprit et de cœur, mais, autant qu'il est nécessaire et que sa condition le peut permettre, de commerce et de société; et trois dangers contre lesquels la profession religieuse est un préservatif comme infailible, puisqu'il est vrai, selon la remarque de saint Bernard, que dans l'état religieux, on pratique le christianisme aisément, librement et sûrement : aisément, sans être dans la nécessité de combattre toujours les maximes du monde corrompu; librement, sans être sujet à la censure du monde, ennemi et persécuteur de la piété; sûrement, sans craindre l'ostentation, et sans avoir à se défendre de l'orgueil secret, qui est la tentation ordinaire du monde, même le plus régulier. Appliquez-vous, chrétiens, et pendant que je vous fais voir les avantages de ceux qui renoncent au monde pour suivre Jésus-Christ, concevez bien l'obligation où vous êtes de vous tenir en garde contre le monde, si vous y voulez conserver cet inestimable trésor du christianisme, dont la possession vous doit être plus chère que la vie.

Il faut pour cela se préserver de la corruption du monde. Première vérité, dont la pratique est un des plus sûrs moyens du salut. Car, comme raisonnait saint Chrysostome, il n'est point nécessaire d'être né vicieux, ni d'avoir un mauvais fonds d'esprit ou de naturel, pour être exposé dans le monde à l'air contagieux que l'on y respire. Pour peu qu'on manque de vigilance et d'attention sur soi-même, avec de bonnes inclinations, avec de bons principes et une bonne éducation, avec de bonnes intentions même, on se perd dans le monde, et on s'y corrompt; il suffit d'y être dissipé, pour être en danger de s'y perdre. En effet, cessez d'y marcher avec cette circonspection que demande l'Apôtre, et qui doit aller jusqu'au tremblement, dès-là, l'esprit du monde s'empare de vous; dès-là, vous en prenez les impressions; dès-là, par un progrès presque insensible, de chrétien que vous étiez, vous devenez mondain et vous vous pervertissez, sinon par les mœurs et par les actions, au moins par les sentiments. Qui me donnera, s'écriait David, en vue d'une si dangereuse corruption, qui me donnera les ailes de la colombe, afin que je prenne mon vol, et que je cherche en m'élevant un air plus épuré? *Quis dabit mihi pen- nas sicut columbe, et volabo et requiescam* (Psalm. 54). Ah! Seigneur, ajoutait ce saint roi, vous m'en avez appris le secret: c'est de me séparer du monde, et de me renfermer dans une sainte retraite, où, dégagé des objets créés, et occupé de vous, j'éloigne de moi tout ce qui pourrait altérer l'innocence de mon âme, et donner quelques atteintes à mon cœur: *Ecce elongavi fugiens et mansi in solitudine* (*Ibid.*). Or voilà, mes chers auditeurs, ce que fait l'âme religieuse: convaincue qu'elle est de la malignité du monde, et persuadée de sa propre fragilité; simple comme la colombe, mais, dans sa simplicité

même, prudente comme le serpent, elle se sauve, en fuyant et en s'éloignant : *Ecce elongavi fugiens*. Elle fuit le monde, tandis que vous avez la présomption, je ne dis pas d'y demeurer, mais de vous y plaire, de vous y aimer, de vous y intriguer, de vous y pousser, et malgré tout cela de vous y croire en sûreté ; elle s'en éloigne, tandis que vous y entretenez des liaisons et des habitudes où succomberait la vertu des saints, et même la vertu des anges. Dépositaire, comme chrétienne, du don de la foi, qui est le trésor que Dieu lui a confié, pour ne pas risquer ce trésor, elle le renferme, et elle se renferme avec lui dans la solitude qu'elle a choisi pour sa demeure : *Et mansi in solitudine*. Voilà le parti que la prudence du salut lui fait embrasser ; et si vous agissez comme elle par l'Esprit de Dieu, malgré les prétendus engagements de vos conditions, voilà en quoi, par proportion, chacun de vous doit l'imiter. Donnons plus de jour à cette pensée.

Le monde, dans son désordre même, ou plutôt par la raison même de son désordre, a ses maximes et ses lois essentiellement opposées à celles de Dieu. Cependant, parce qu'on est du monde, on croit ne pouvoir se dispenser d'obéir à ces lois, et ce qui est encore bien plus déplorable, d'y accommoder jusqu'à sa religion. Ces lois du monde se trouvent confirmées par des usages qui sont autant d'abus, autorisées par des exemples qui sont autant de scandales, fortifiées par des occasions qui sont autant de tentations, et de tentations les plus violentes. Mais, parce qu'on est du monde, on se fait malheureusement un point de sagesse de vivre selon ces usages, une nécessité de se conformer à ces exemples, un capital intérêt de rechercher ces occasions : faut-il s'étonner si la corruption qui s'ensuit de là est un mal universel ? Je sais que qui en use de la sorte, n'est plus chrétien que de nom ; et je sais que la première loi du christianisme est de contredire les lois du monde, d'aller contre le torrent des coutumes du monde, d'être pour cela, s'il le faut, singulier dans le monde, afin de pouvoir dire comme David : *Singulariter sum ego donec transeam* (Ps. 140). Mais qui le fait, et où est l'âme assez heureuse pour être dans ces dispositions ? C'est vous, digne épouse de Jésus-Christ, qui, renonçant au monde, allez pour jamais vous engager dans un état de vie, où ces dispositions, quoique héroïques, vous deviendront comme naturelles. Dans un état où l'Evangile est la seule règle que vous aurez à observer ; où vous n'aurez qu'à suivre la coutume pour marcher dans la voie de Dieu et pour vous sanctifier ; où il ne se présentera à vos yeux que des objets qui vous détermineront à faire le bien ; où, par l'éloignement des occasions, vous vous trouverez dans une espèce d'impuissance de faire le mal ; où nul scandale ne vous troublera, où nulle fausse maxime ne vous séduira, où les exemples vous soutiendront, où les conversations vous édifieront. N'ai-je donc pas raison de conclure, que par là vous vous assurez ce précieux trésor de la grâce qui vous fait chrétienne ?

Ce n'est pas tout : dans le monde, les choses, même indifférentes

de leur nature, par une maligne qualité que leur communique le monde, corrompent le cœur de l'homme. Car, comme a très-bien observé saint Chrysostome, on se perd dans le monde par les richesses, et on s'y perd par la pauvreté; l'élévation y fait naître l'orgueil, et l'humiliation y jette dans le désespoir; on y abuse de la santé, en la faisant servir à ses plaisirs, et l'infirmité y est un prétexte pour vivre dans l'impénitence; mais rien de semblable dans la religion : pourquoi? parce que la religion, par une grâce qui lui est propre, fait de ces choses indifférentes autant de moyens efficaces pour arriver à sa fin. C'est dans la religion que tout contribue au salut et au bien des élus du Seigneur; c'est là que l'on se sanctifie par les richesses, en les sacrifiant à Dieu, et par la pauvreté, en l'embrassant et la professant pour Dieu; là que les exercices humiliants servent de fond aux plus sublimes vertus, et que les honneurs dont on se dépouille, rendent l'humilité plus méritoire; là que l'on immole sa santé à l'austérité d'une règle, et que l'on se perfectionne par la maladie, en s'accoutumant et en apprenant chaque jour à mourir : car voilà les véritables et incontestables privilèges de la vie religieuse; et de là, quelle assurance pour y conserver purement et inviolablement l'esprit chrétien? Il y a plus encore : dans les devoirs, même les plus légitimes, les chrétiens du siècle trouvent des pièges et des embûches que leur dresse l'ennemi de leur salut. Combien de pères et de mères réprouvés dans le christianisme par l'amour désordonné qu'ils ont eu pour leurs enfants? combien de femmes chargées de crimes devant Dieu par la complaisance sans bornes et l'attachement aveugle qu'elles ont eu pour leurs maris? Il n'y a que vous, ô mon Dieu! qui sachiez jusques où s'étend cette corruption du monde. Mais c'est encore par là, mes chères sœurs, que nous devons, vous et moi, estimer la grâce de notre vocation; puisqu'en nous retirant du monde, elle nous délivre pour jamais de ces devoirs qui, quoique justes, n'auraient pas laissé de nous partager entre Dieu et la créature. Une épouse du siècle, dit saint Paul, est occupée, et le doit être, du soin de plaire à son époux : devoir saint, mais, tout saint qu'il est, joint souvent au danger de déplaire à Dieu. Celle qui s'attache au Seigneur, n'a que le Seigneur à qui plaire. Ainsi elle n'est point divisée, et, toutes ses obligations se trouvant réunies dans une seule dont Dieu est l'objet, elle marche avec une sainte confiance, parce qu'elle n'a plus même besoin de tant de discernement, ni pour modérer ses affections, ni pour régler ses actions. Ses affections, du moment qu'elles ont Dieu pour terme, ne sont plus capables d'excès, et ses actions sont plus que suffisamment réglées par l'état auquel elle se fixe : la voilà donc, et le christianisme avec elle, à couvert du monde corrompu. Allons plus avant.

On voit dans le monde, quoique corrompu, des âmes bien intentionnées, des âmes touchées de leurs devoirs, et qui voudraient de bonne foi chercher le royaume de Dieu; mais elles sont faibles, et un des effets de leur faiblesse, est de ne pouvoir soutenir la censure d'un

certain monde libertin et ennemi de la piété : elles n'osent se déclarer chrétiennes, parce qu'elles craignent de passer pour dévotes et d'avoir à essuyer la raillerie, d'être traitées, ou d'hypocrites, ou de petits esprits, lâches esclaves du respect humain, qui semblent n'avoir de religion qu'autant qu'il plait au monde qu'elles en aient. N'est-ce pas là, mes chers auditeurs, un des scandales du christianisme dont vous avez le plus à vous garantir ? Car ce n'est pas assez pour le salut d'être chrétiens, il faut le paraître, il ne faut point rougir de l'être, il faut faire voir qu'on l'est, il faut pour cela mépriser le monde et ses jugements, et être persuadé que sans cela l'on ne doit attendre de Dieu qu'une affreuse malédiction : *Qui me erubuerit, hunc Filius hominis erubescet* (Luc. 9). Mais qu'y a-t-il de plus rare dans le siècle où nous vivons, que ces âmes libres et affranchies de la servitude du monde ? Dans la profession religieuse, nul pareil danger : on n'y craint ni le monde, ni la censure du monde ; on y sert Dieu sans être contredit des hommes, on y est chrétien en liberté, on n'y rougit point de souffrir une injure sans se venger, on y est humble et patient sans être accusé de bassesse de cœur. La censure même du monde y est une espèce de secours pour la pratique du christianisme : pourquoi ? parce que nous voyons que le monde, au moins équitable en ceci, ne censure les religieux que quand ils viennent à oublier ce qu'ils sont, et ne les honore que quand ils sont parfaitement ce qu'ils doivent être. Autant qu'il a de malignité pour critiquer et railler ceux qui, demeurant dans le monde, y veulent être exactement et régulièrement chrétiens ; autant a-t-il de mépris pour ceux qui, ayant quitté le monde, voudraient encore être mondains. Du moment que nous sommes religieux, le monde, mes chères sœurs, tout monde qu'il est, exige de nous une vie exemplaire et irréprochable ; le monde, tout perversi qu'il est, ne nous estime qu'à proportion qu'il nous croit saint, et il n'a de respect pour nous qu'autant que nous lui paraissions avoir d'éloignement pour lui. Peut-on se trouver selon Dieu dans une situation plus avantageuse ?

Enfin, pour les âmes même parfaites, le christianisme est encore exposé dans le monde : et à quoi ? aux louanges, aux applaudissements, à la vanité, ennemis souvent plus dangereux que toutes les persécutions du monde. Mais où se sauve-t-on de leurs attaques ? dans la religion, où, par une protection particulière de Dieu, ils n'ont presque point d'entrée : car, comme disait saint Bernard, prouvant cette vérité par une opposition sensible et convaincante, qu'un chrétien engagé dans le monde fasse la moindre partie de ce que font communément les religieux, on l'admire et on le canonise ; au lieu que les religieux n'en reçoivent nul éloge, parce qu'on suppose qu'ils ne font que ce qu'ils doivent. Or voilà, mes frères, reprenait saint Bernard, ce que nous avons gagné en quittant le monde, de n'être pas estimés saints avant que nous le soyons, ni même quand nous le sommes. Un religieux tiède, en pratiquant ce qu'il pratique, serait, malgré sa tiédeur, regardé dans le monde comme un chrétien par-

fait; et un chrétien dans le monde censé parfait, avec sa prétendue perfection, à peine serait-il supporté dans la religion. D'où vient cela? c'est que dans la religion, bien de la régularité, bien de l'humilité, bien de la piété, n'est presque compté pour rien; au lieu que dans le monde, peu, et souvent rien, est compté pour beaucoup. Combien d'âmes pures et élevées se gâtent tous les jours dans le monde, par la complaisance secrète qu'elles ont pour elles-mêmes, et par le faux encens que le monde donne à leur vertu? Sans parler de celles qui ne sont dévotes que par ostentation, et qui par là ne le sont pas, combien en voit-on que la dévotion, sans qu'elles s'en aperçoivent, rend au moins intérieurement vaines et présomptueuses? combien de pécheresses converties se sont laissé éblouir de l'éclat même de leur conversion, et en ont ainsi perdu le fruit? Car il ne suffit pas, dit un grand pape, d'être en garde contre les tentations grossières du démon, si l'on n'a encore soin de se préserver du poison subtil de la louange et de l'estime des hommes : *Quia studium cœlestis desiderii à malignis spiritibus custodire non sufficit, qui hoc ab humanis laudibus non abscondit* (Greg.). Dans la religion, grâces au Seigneur, il n'y a point de tels risques à courir; on y est régulier sans distinction, humble sans singularité, mortifié et austère sans éclat; la vie parfaite y est une vie commune, et par conséquent à l'abri de la fausse et de la vraie louange. Quelque progrès que vous y fassiez dans les vertus chrétiennes et religieuses, on n'y pense point à vous, on n'y parle point de vous : Dieu seul et votre conscience y sont les approbateurs de votre conduite. Tout ce que vous y amassez de mérites, est caché et comme absorbé dans la masse des infinis de la communauté dont vous êtes membre : circonstance, mes chères sœurs, qui, seule, suffirait pour me faire estimer ma condition, et pour m'en faire goûter le bonheur. Le christianisme y est en assurance; et par un troisième avantage, il y est prisé ce qu'il vaut, et l'âme religieuse donne tout pour le posséder. Encore un moment de réflexion pour cette dernière partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est une des illusions du siècle les plus ordinaires, de vouloir être chrétiens et de croire le pouvoir être sans qu'il en coûte rien à la nature et à l'amour-propre; et quoique l'Evangile nous prêche qu'il faut tout quitter et se renoncer soi-même, pour parvenir à cette grâce que j'appelle le trésor du christianisme; quoique saint Paul proteste qu'il s'estime heureux de tout perdre, pourvu qu'il gagne Jésus-Christ : *Propter quem omnia detrimentum feci, ut Christum lucrificiam* (Philip. 3); par un secret bien surprenant qu'à trouvé le monde, mais que les saints n'ont point connu, on se flatte de pouvoir gagner Jésus-Christ en ne perdant rien, et de pouvoir le posséder en retenant tout, je dis tout ce qu'il faut au moins être prêt à sacrifier pour acquérir un si grand bien. En un mot, on vit dans cette

erreur, et l'on y vit tranquillement, que pour être chrétien, il n'est pas nécessaire de se détruire et de s'anéantir; qu'on le peut être à des conditions plus supportables et plus proportionnées à notre faiblesse, c'est-à-dire, qu'on le peut être en goûtant les douceurs de la vie, en les recherchant et en se les procurant; qu'on le peut être en faisant éternellement sa volonté et suivant sans contrainte et sans gêne le mouvement de ses désirs; qu'on le peut être en travaillant à s'élever, en s'efforçant de s'enrichir, en donnant à son ambition toute l'étendue que les lois du monde lui accordent; qu'on le peut être enfin, sans se dépouiller pour cela de soi-même, ni en venir à ce renoncement dont on ne laisse pas, parce qu'on est chrétien, de reconnaître en spéculation la nécessité, mais dont on sait bien, parce qu'on est sage et prudent selon la chair, se défendre dans la pratique. Car voilà, mes chers auditeurs, le raffinement de la dévotion chimérique dont le monde se pare : on veut avoir la gloire du christianisme, mais on ne veut pas en avoir la peine; on en veut avoir le mérite, mais on ne veut pas en porter le joug; on veut en être quitte pour des paroles, pour des maximes, pour des sentiments, sans passer jamais jusques aux œuvres. Tel est l'abus dont je gémis et qui excite tout mon zèle.

Mais n'ai-je pas en même-temps de quoi me consoler, quand je considère que Dieu, pour la condamnation de cet abus, suscite actuellement dans son Eglise des âmes ferventes, des âmes remplies de son esprit, des âmes touchées de la grâce de leur vocation, qui, par un vœu particulier, se consacrant à lui et faisant divorce avec le monde, achètent le mérite et la gloire d'être parfaitement chrétiennes aux dépens de tout ce qu'il en peut coûter à des créatures mortelles? N'ai-je pas de quoi bénir Dieu, quand je les vois, non contentes de quitter leurs biens, leurs prétentions, leurs droits, se quitter elles-mêmes sans réserve, se priver de leur liberté, s'interdire les plaisirs les plus innocents, se livrer comme des victimes : et pourquoi? pour donner une preuve authentique à Dieu et aux hommes, qu'elles savent estimer le christianisme et le faire valoir ce qu'il vaut; quand je les vois, dis-je, pénétrées d'une sainte joie, et que je les entends protester, aussi bien que l'Apôtre des Gentils : *Omnia detrimentum feci, et arbitror ut stercora, ut Christum lacrifaciam*; Oui, tout cela nous a semblé une heureuse perte, et nous avons regardé comme de la boue tout ce que le monde nous pouvait promettre, en comparaison du bonheur dont nous jouissons par la profession religieuse, d'être tout à Jésus-Christ comme il est tout à nous. Quand j'en ai devant les yeux un exemple aussi éclatant que celui de cette illustre vierge, n'ai-je pas, encore une fois, de quoi rendre à Dieu d'immortelles actions de grâces, d'avoir confondu par là l'infidélité et l'aveuglement des mondains? Reprenons, s'il vous plait, et suivez-moi.

On se fait honneur dans le monde de pratiquer le christianisme, et l'on croit en effet l'y pratiquer. J'en conviens, si vous le voulez; main avouons aussi que le christianisme est aujourd'hui pratiqué dans

le monde d'une manière dont on devrait rougir, et dont on rougirait, pour peu qu'on eût de bonne foi, bien loin de s'en faire honneur. Jamais, dans le monde prétendu chrétien, tant de zèle pour la voie étroite, jamais tant de démonstrations de réforme, jamais, en apparence, tant d'ardeur pour la sévérité de la morale et pour la pureté de l'ancienne discipline; mais, au milieu de tout cela, jamais tant d'amour-propre, jamais tant de recherche de soi-même, jamais, à proportion des conditions, tant de mollesse, ou du moins tant d'attention à être abondamment pourvu de tout et à ne manquer de rien. Or, avec cela, il est aisé d'être chrétien; avec cela l'on ne sent point la pesanteur de ce fardeau du christianisme et de ce poids du baptême dont parlait Tertullien; avec cela, on n'en est ni fatigué, ni surchargé. Mais où est-ce qu'il se fait sentir? disons-le hardiment, et parce qu'il est vrai, et parce qu'il est utile de le dire: où il se fait sentir, ce poids, c'est dans les communautés religieuses, où les exercices d'une vie réglée, où les jeûnes, où les veilles, où le silence, où la pauvreté, où l'assiduité aux offices divins, sont une pénitence sans interruption qu'il faut avoir éprouvée pour en bien juger. Car c'est là que, par choix et par état, l'on porte ce qu'il y a de plus pesant dans le christianisme; et c'est là que l'âme chrétienne dit à Dieu, avec la même confiance que David: *Propter verba labiorum tuorum, ego custodivi vias duras* (Ps. 16); Pour vous, Seigneur, et pour le respect de votre loi, je marche dans des voies dures et pénibles. Le monde a lui-même des voies dures et pénibles; mais on y marche, parce qu'on est dominé par ses passions, parce qu'on est esclave de son ambition, parce qu'on est livré au démon de l'avarice, et c'est ainsi que l'on porte le poids du monde; au lieu qu'on suit les voies dures et pénibles de la religion, parce qu'on veut s'attacher exactement aux paroles de Jésus-Christ et à ses conseils: *Propter verba labiorum tuorum*; et c'est ce que nous pouvons appeler la perfection ou le comble du poids du baptême: *Pondus baptismi*. Aussi est-ce par là, mes chers auditeurs, qu'on achète le trésor du royaume de Dieu. Mais écoutez ce que j'ajoute.

Dans le monde, on professe le christianisme; mais en même temps on fait dans le monde sa volonté; et par un abus que le monde remarque bien lui-même, et dont il est quelquefois peu édifié, ceux qui, dans le monde, se piquent le plus d'être chrétiens et de le paraître, j'entends certains dévots, sont souvent ceux en qui la propre volonté règne davantage, ceux qui y sont plus attachés et qui s'en départent le moins. Or, pourvu que l'on fasse sa volonté, rien ne coûte; et il n'y a ni excès de ferveur, ni pratique de pénitence, ni régularité de vie qu'on ne soutienne avec plaisir, tandis qu'on le veut, et qu'on se pique de le vouloir. Car cette volonté, du moment qu'elle est libre et qu'elle prédomine, tient lieu de tout, et adoucit la plus rigoureuse austérité. De là, combien d'illusions dans la plupart des vertus du monde? Il n'en est pas de même de la religion: on y jeûne, on y veille, on y prie; mais en tout cela on y fait la volonté d'autrui, et

jamais la sienne. Or, voilà le grand sacrifice, dont l'homme avec raison se glorifierait, s'il pouvait jamais avoir droit de se glorifier devant Dieu : cette obéissance à laquelle il se voue, cette dépendance d'une volonté étrangère à laquelle il se rend sujet, cette loi qu'il s'impose de ne pouvoir plus disposer de soi-même, de n'être plus le maître de ses actions, de vivre, dans un âge parfait, comme un pupille qui ne doit jamais être émancipé, et qui, par un effet merveilleux de la vocation qu'il a embrassée, n'est libre que pour ne l'être plus, n'a de volonté que pour n'en avoir plus, n'use de sa raison et de ses lumières que pour n'en user plus ; voilà ce qui fait l'essentiel mérite de l'homme, et où il faut qu'il en vienne, afin qu'on puisse dire de lui : *Vendit universa quæ habet*. Car tout le reste, sans cela, est peu, et cela seul, sans tout le reste, est d'un prix infini. Or, il n'y a que l'âme religieuse, qui soit chrétienne à cette condition. Finissons, et voici ce qui doit achever de confondre le monde, en consolant ceux qui ont le courage et le zèle de le quitter.

Qu'en coûte-t-il à la plupart des chrétiens du siècle, pour mériter l'honneur qu'ils ont d'être, en qualité de chrétiens, incorporés à Jésus-Christ ? Oseraient-ils dire qu'ils fassent pour cela aucun effort dont le christianisme leur soit proprement et purement redevable ? Je parle de ceux dont le monde même vante si hautement la vertu et la probité ; de ceux qui, dans l'opinion du monde, passent communément pour gens d'honneur ; de ceux qui lui paraissent irréprochables : que leur en coûte-t-il pour être chrétiens ? Ils renoncent à toute injustice : les païens, disait le Sauveur, n'en font-ils pas autant ? Ils s'abstiennent des plaisirs impurs : les sages de la gentilité ne s'en sont-ils pas abstenus ? Ils ont de la modération dans leurs passions, de la règle dans leurs actions, de l'équité dans leurs jugements, de la sincérité dans leurs paroles : la raison, indépendamment du christianisme, ne leur enseigne-t-elle pas tout cela ? C'est dans la profession religieuse, que, pour se rendre digne de Jésus-Christ, on enchérit sur les vertus païennes ; et comment ? en se dégradant, pour ainsi dire, soi-même, et se réduisant, selon la doctrine de l'Apôtre, à l'état des enfants. Car voilà ce que les païens n'ont jamais fait, et n'ont jamais eu la pensée de faire. Ils jetaient dans la mer l'or et l'argent ; mais ils demeuraient pleins d'eux-mêmes, dit saint Jérôme, et ils n'estimaient pas assez cette sagesse mondaine, dont ils se déclaraient les sectateurs, pour l'acheter au prix d'une vie obscure et humiliée. Voilà ce que ne font point encore les chrétiens engagés dans le monde. Ils seront réguliers, ils seront pieux, ils seront mortifiés, ils donneront tout ; mais en se réservant toujours leur volonté propre, et n'allant jamais jusqu'à cette pleine abnégation qui est le parfait christianisme et le point capital du sacrifice de l'âme religieuse : *Vendit universa quæ habet, et emit*.

C'est ici, mes chers auditeurs, si le temps me le permettait, que je vous ferais remarquer en passant l'erreur et la mauvaise foi de l'hérésiarque Luther, qui, pour colorer son libertinage et justifier son

apostasie , affecta d'exalter les vœux du baptême , dans le dessein de décrier les vœux de la religion ; comme si les vœux de la religion n'ajoutaient rien à la sainteté du baptême , et qu'en effet un simple chrétien donnât autant à Dieu qu'un religieux. Erreur que toute la théologie condamne comme également opposée à la raison et à la foi. Car ces saintes filles que vous voyez , en se dévouant à Jésus-Christ , lui ont fait , par leur profession , des sacrifices que nul de vous ne lui a faits en vertu de son baptême. Elles pouvaient être riches et bien pourvues , et elles se sont rendues pauvres ; elles pouvaient être libres , et elles ont choisi de se captiver sous le joug d'une obéissance éternelle ; elles pouvaient goûter les plaisirs légitimes et permis , et elles ont embrassé la croix. Il leur en a donc bien plus coûté qu'à vous pour être ce qu'elles sont , puisque , tout chrétiens que vous êtes , vous n'avez jamais prétendu faire ce qu'elles font. Vous êtes puissants dans le monde , disait saint Paul aux Corinthiens déjà convertis à la foi , mais qui pour cela n'avaient pas renoncé aux avantages des conditions où Dieu les avait fait naître ; vous êtes puissants dans le monde , et nous , qui avons tout quitté pour Jésus-Christ , nous sommes faibles , sans crédit et sans autorité : *Nos infirmi , vos autem fortes* (1, Cor. 4). On vous honore , et on nous compte pour rien : *Vos nobiles , nos autem ignobiles* (*Ibid.*). Vous êtes considérés et respectés , pendant que l'on nous regarde comme le rebut des hommes : *Tanquam purgamenta hujus mundi facti sumus* (*Ibid.*). Or , c'est ce que les vrais religieux pourraient bien s'appliquer , en se comparant avec les chrétiens de ce siècle. Mais du reste , à l'exemple de saint Paul , je vous dis tout ceci , mes chers auditeurs , non pas pour vous faire d'inutiles reproches : *Non ut confundam vos* (*Ibid.*) , mais pour vous avertir , comme mes chers frères , d'un de vos plus essentiels devoirs : *Sed , ut filios meos carissimos , moneo* (*Ibid.*) : c'est-à-dire , pour vous faire connaître le mérite de la vocation chrétienne , pour vous apprendre ce qu'elle vaut , combien vous la devez priser , et à quoi il faut que vous soyez déterminés lorsqu'il s'agit de marquer à Dieu jusqu'à quel point vous savez estimer ce trésor. Car enfin , ces épouses de Jésus-Christ , dont la ferveur vous édifie , ne servent pas un autre Dieu que vous , ne croient pas un autre évangile que vous , n'attendent pas une autre gloire que vous. Si elles l'achètent plus cher que vous , c'est ce qui vous doit faire trembler , puisqu'il est certain que quoi qu'elles donnent pour l'avoir , elles ne donnent rien de trop , et que le royaume du ciel , prisé dans sa juste valeur , vaut encore bien au delà. Que devez-vous donc conclure de leur exemple , sinon que jusqu'à présent vous n'avez pas connu le don de Dieu ? Ah ! Seigneur , devez-vous dire , je me flattais d'être chrétien , et je ne l'étais pas , mais aujourd'hui j'apprends à le devenir. Si vous êtes , mon cher auditeur , dans ces dispositions , c'est , pour vous , avoir trouvé le trésor de l'Evangile , et c'est le fruit que vous devez remporter de cette cérémonie. Vous , vierge fidèle , achevez ce que vous avez commencé. Présentez-vous avec confiance à l'autel où votre Dieu vous attend. Prononcez

sans peine ces vœux qui vous engageront éternellement et irrévocablement à lui. Quoi que vous lui donniez, il vous le rendra au centuple, et en cette vie, et en l'autre, où nous conduise, etc.

DEUXIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.

Le choix que Dieu fait de l'âme religieuse
et que l'âme religieuse fait de Dieu.

Memento, Israel, et ne obliviscaris : Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus ; et Dominus hodie elegit te, ut sis ei populus peculiaris.

Souvenez-vous-en, Israël, et ne l'oubliez jamais : vous choisissez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu ; et le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier.

(DEUTÉRONOME, ch. 26.)

C'est ainsi que Dieu parla aux Israélites, lorsqu'après les avoir tirés de la servitude, et les avoir longtemps éprouvés dans le désert, il les fit entrer dans la terre promise, qu'ils avaient si ardemment désirée, et qui devait être pour eux une terre de bénédiction. Mais toutes ces choses, dit saint Paul, n'étaient encore que des figures ; et ce qui arrivait alors aux Israélites, selon le dessein de Dieu même, se rapportait essentiellement à nous : *Hæc autem in figurâ facta sunt nostræ* (1. Cor. 10). En effet, c'est dans les parfaits chrétiens que ces figures de l'ancienne loi trouvent leur accomplissement ; et sans sortir du lieu où nous sommes, c'est dans cette cérémonie religieuse que l'on voit clairement et sensiblement la vérité de ce que le Saint-Esprit a prétendu nous faire entendre par ces divines paroles que j'ai prises pour mon texte, et qui renferment tout le sujet de ce discours. Car, dites-moi, une âme dans les dispositions où nous paraît cette généreuse fille qui sert ici de spectacle aux anges et aux hommes ; une âme que Dieu, par la vertu toute-puissante de sa grâce, tire aujourd'hui de l'esclavage du monde ; une âme prédestinée, dont l'heureux sort, après de saintes épreuves, est d'entrer dans la religion qu'elle regarde comme la terre des élus, et vers laquelle elle porte ses vœux les plus ardents ; une vierge qui, à la face des autels, par une profession solennelle, choisit le Seigneur pour son Dieu, et que le Seigneur choisit réciproquement, pour l'associer au nombre de ses épouses, c'est-à-dire, au nombre de ces vierges qui lui sont uniquement dévouées, et qui composent dans le christianisme ce peuple particulier, dont il se glorifie d'être servi : n'est-ce pas, à la lettre, tout le mystère qu'exprime ce passage : *Dominum elegisti hodie, ut sit tibi Deus ; et Dominus hodie elegit te, ut sis ei populus peculiaris*. C'est donc à vous, digne épouse de Jésus-Christ, que j'adresse ces paroles : écoutez-les avec

respect, et n'en perdez jamais le souvenir : *Memento, et ne obliviscaris*. En vous consacrant à la vie religieuse, vous allez choisir le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu : *Dominiun elegisti hodiè, ut sit tibi Deus*; et par une insigne faveur, votre Dieu va vous choisir, afin que vous soyez particulièrement sa créature : *Et Dominus hodiè elegit te, ut sis ei populus peculiaris*. Méditez bien ces vérités importantes, et qu'elles demeurent pour jamais profondément gravées dans votre cœur. Voilà ce que je vous propose, et ce que vous devez envisager comme le fond de toutes vos obligations : le choix que vous faites de Dieu, et le choix que Dieu fait de vous. Le choix que vous faites de Dieu, source des mérites infinis que vous amasserez en le servant, et qui seront les fruits du sacrifice que vous allez lui offrir : c'est la première partie. Le choix que Dieu fait de vous, source des grâces abondantes qu'il vous prépare, et qu'il commence dès ce jour à répandre sur votre personne : c'est la seconde partie. Le choix que vous faites de Dieu, afin qu'il soit particulièrement votre Dieu : fondement solide du droit propre que vous aurez de vous confier en lui et de tout attendre de lui. Et le choix que Dieu fait de vous, afin que vous soyez spécialement sa créature : souverain motif de l'inviolable attachement que vous devez avoir pour lui. Que ne dois-je point me promettre de ces deux considérations, parlant ici à des âmes religieuses, pleines de l'esprit de leur vocation, continuellement occupées du soin de le conserver, de le renouveler, de l'augmenter ? Quel exemple pour les chrétiens du siècle qui m'écoutent : car, pour votre édification, mes chers auditeurs, il n'y aura rien dans ce discours que vous ne puissiez, et que vous ne deviez vous appliquer, selon ce que vous êtes, et ce que Dieu demande de vous, dans la vie séculière et néanmoins chrétienne à laquelle il vous a appelés. Tout ce que je dirai vous instruira, ou, si vous n'en profitez pas, vous confondra. Mais, indépendamment du fruit que les chrétiens du siècle en tireront, voici, encore une fois, fidèle épouse du Sauveur, les deux avantages dont la profession religieuse va vous mettre en possession, et dont le devoir de mon ministère m'oblige à vous féliciter. En vertu de l'action que vous allez faire, le Dieu de l'univers, parce que vous le choisissiez, va devenir singulièrement votre Dieu; et vous, parce qu'il vous choisit lui-même, vous allez devenir singulièrement sa créature. C'est-à-dire, il va être votre Dieu avec toute la distinction qu'il le peut être dans l'ordre de la grâce; et vous, avec la même distinction, vous serez sa créature d'une manière qui, dans l'ordre de la grâce, va dès maintenant vous combler de gloire. Avant que d'en venir à la preuve, ayons recours à la Mère de Dieu, et saluons-la en lui disant : *Ave, Maria*.

PREMIÈRE PARTIE.

Choisir le Seigneur, et par ce choix en faire son Dieu, c'est un des secrets de la prédestination divine, qu'il n'appartenait qu'à Dieu même de nous révéler; et dire qu'en quittant le monde pour em-

brasser l'état religieux, nous avons trouvé ce secret, c'est une vérité, mes chères sœurs, aussi consolante pour nous qu'elle est propre à nous soutenir dans la pratique de nos devoirs. Mais cette vérité, quoique constante, a besoin d'éclaircissement. Car enfin, demandent les interprètes, expliquant ce passage du Deutéronome, *Dominum elegisti, ut sit tibi Deus*, Dieu ne serait-il pas notre Dieu, si nous ne le choisissons de la sorte ? et dépend-il de nous qu'il soit notre Dieu ou qu'il ne le soit pas, qu'il le soit plus ou qu'il le soit moins, qu'il le soit par un titre ou par un autre ? et en conséquence du choix que nous avons fait de lui, sommes-nous en droit de prétendre qu'en effet il soit plus notre Dieu, qu'il ne l'est du reste des hommes ? C'est à ces importantes questions que je répondrai, et c'est de ces questions mêmes que je tirerai les preuves les plus convaincantes et les plus touchantes de la première proposition que j'ai avancée. Mais auparavant, concevons-la bien, et formons-nous-en une idée juste, et qui puisse désormais être la règle de toute la conduite de notre vie.

Oui, mes chères sœurs, je le répète, quand nous nous séparons du monde pour nous consacrer à Dieu par le vœu solennel de la religion, nous accomplissons en vérité et en esprit ce que les Israélites charnels n'accomplirent qu'en figure, lorsqu'ils entrèrent dans la terre promise. Non-seulement nous choisissons le Seigneur, mais nous le choisissons dans cette vue, qu'il soit particulièrement notre Dieu. Or, je veux vous montrer d'abord, combien d'une part ce choix lui est honorable, et de l'autre combien il nous est avantageux. Rapport à Dieu et à nous-mêmes, par où nous devons mesurer l'excellence et la perfection de ce choix. Il y a plus : car, ce choix présupposé, je veux vous faire remarquer, et même vous faire sentir, combien Dieu nous est nécessaire dans la séparation du monde où la religion nous engage. Mais aussi veux-je au même temps vous obliger à reconnaître, que quelque séparés du monde que nous soyons, ce choix présupposé, Dieu nous suffit. Appliquez-vous à ma pensée, dont voici le précis réduit à cinq chefs : choix glorieux à Dieu, choix heureux pour nous, choix qui nous rend Dieu nécessaire, choix qui fait que Dieu nous suffit, et choix enfin d'où il s'ensuit que Dieu est tout autrement notre Dieu, qu'il ne l'est des chrétiens du siècle. Plaise au ciel que je puisse bien imprimer dans vos esprits et dans vos cœurs des vérités si édifiantes !

Première vérité : choix glorieux à Dieu. La démonstration en est sensible, et vous en devez être touchées. C'est qu'en vertu de ce choix nous rendons à Dieu un authentique témoignage qu'il est Dieu, et parfaitement notre Dieu, et, à l'exclusion de tout autre, notre seul et unique Dieu, puisqu'il mérite que nous quittions tout pour lui, et que pour lui nous renoncions à nous-mêmes ; car il n'y a que Dieu qui mérite cet abandonnement total, et pour qui il nous soit permis de renoncer à nous-mêmes, jusqu'à nous sacrifier nous-mêmes, comme il n'y a que l'âme religieuse qui rende à Dieu cet

honneur, au moins dans toute l'étendue que cet honneur peut lui être rendu sur la terre. Et c'est ici, mes chères sœurs, que je commence à découvrir le privilège inestimable de notre vocation. Non, disait saint Basile à ses disciples, il n'y a que Dieu seul à qui ce sacrifice volontaire de la profession religieuse puisse être dû, et pour qui il puisse être louable. Quitter tout pour tout autre que pour Dieu, ce serait un excès de folie; mais pour Dieu, c'est une éminente sagesse. Renoncer à soi-même pour la créature, ce serait une idolâtrie secrète et une impiété; mais pour Dieu, c'est un acte héroïque de religion. En cela, dis-je, consiste la grandeur de Dieu; et par un admirable enchaînement des intérêts de Dieu avec les nôtres, en cela, la grandeur de Dieu, quoique absolue et indépendante de nous, semble ne pouvoir être séparée de nos intérêts. Car vous seul, ô mon Dieu! vous seul êtes digne que nous quittons tout pour vous, parce que dans vous seul nous trouvons tout ce que nous quittons, et infiniment au delà de tout ce que nous quittons; vous seul avez droit d'exiger que pour vous nous renoncions à nous-mêmes, parce que vous seul pouvez nous dédommager de ce renoncement, et qu'étant Dieu, vous avez seul de quoi pouvoir être la récompense de notre sacrifice.

Mettons nos intérêts à part : ce n'est point encore de quoi il s'agit. J'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que vous n'avez nul besoin de mes biens. *Diri Domino : Deus meus es tu, quoniam bonorum meorum non eges* (Ps 45). Ainsi parlait David. Et moi, peut et doit ajouter l'âme religieuse, j'ai dit au Seigneur : Vous êtes mon Dieu, parce que, non content de mes biens, dont vous n'avez ni ne pouvez avoir besoin, vous avez attendu de moi un hommage plus digne de vous, qui est le sacrifice de moi-même, et c'est celui que je vais vous présenter. Où sont les chrétiens du siècle qui choisissent Dieu à ce prix, et à qui, pour le posséder, il en coûte ce dépouillement de toutes choses, et ce sacrifice d'eux-mêmes complet et entier? L'âme chrétienne, je l'avoue, est obligée, comme chrétienne, de renoncer à tout, au moins d'esprit et de cœur, puisque sans cela elle ne peut être à Jésus-Christ : *Qui non renuntiat omnibus quæ possidet, non potest meus esse discipulus* (Luc. 14); et, par la raison seule qu'elle est chrétienne, elle doit renoncer à elle-même, puisqu'elle est incapable sans cela de suivre Jésus-Christ, qui nous a dit à tous, sans exception : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (Luc. 9). Mais où sont ceux qui, dans le monde, observent à la lettre ces deux préceptes? et entre ceux qui s'efforcent de les observer, où est celui qui les observe sans restriction? Prenez et considérez le chrétien du siècle le plus zélé, et dans sa condition le plus parfait; quelque parfait que vous le supposiez, en se donnant à Dieu, que ne se réserve-t-il pas? quelque détaché du monde que nous le concevions, à combien de choses est-il néanmoins vrai qu'il ne renonce pas réellement, et qu'il n'a pas même intention de renoncer? Maître de ses biens et de sa liberté, que quitte-t-il et de quoi se dépouille-t-il? Il n'y a que l'âme

religieuse, qui, par un retour et un généreux effort de sa reconnaissance, puisse dire à Dieu sans présomption : Qu'ai-je pu vous donner, Seigneur, que je ne vous aie pas donné ? qu'ai-je pu quitter pour vous, que je n'aie pas quitté ? qu'ai-je pu faire pour m'offrir à vous comme une hostie vivante, que je n'aie pas fait ? Je dis par un effort de sa reconnaissance : car, si elle parle de la sorte, ce n'est point pour exalter le mérite de son sacrifice, mais pour honorer au contraire le don de Dieu. Ce n'est point pour se glorifier, ni pour se prévaloir de son état, mais pour reconnaître devant Dieu que ce qu'elle quitte n'est qu'un léger tribut de ce qu'elle lui doit : ce n'est point par un esprit d'ostentation, mais par une vive expression de son respect infini pour ce souverain Etre. Et voilà, mes chères sœurs, comment le choix que nous faisons de Dieu lui est si glorieux.

Mais il est encore plus heureux pour nous : seconde vérité dont vous allez convenir. Car, fondés sur ce choix, et tandis que ce choix subsiste, nous sommes sûrs, autant qu'on le peut être en cette vie, que nous aimons Dieu, et que nous l'aimons de cet amour parfait qui est inséparable de sa grâce ; de cet amour souverain qui nous justifie aux yeux de Dieu, et qui, seul, fussions-nous d'ailleurs chargés de crimes, a la vertu de nous réconcilier avec Dieu ; de cet amour de préférence en quoi consiste la plénitude de la loi, et à quoi le salut de l'homme est immanquablement attaché : amour de préférence, dont nous avons le gage le plus certain. Permettez-moi de vous développer ce point ; vous y trouverez un fonds inépuisable de consolation. Hors de l'état religieux, il est aisé de dire à Dieu qu'on l'aime par-dessus toutes choses, et qu'on l'aime plus que soi-même ; mais autant qu'il est aisé de le dire et de le penser, autant est-il rare et difficile de le pratiquer ; autant que ce langage est ordinaire dans le christianisme, autant est-il douteux dans un chrétien qui n'a pas renoncé au monde, et qui jouit tranquillement et à son aise des biens de la vie. En un mot, dit saint Chrysostome, on peut facilement se tromper en se flattant qu'on aime Dieu, et que pour Dieu, s'il le fallait, on serait prêt à tout quitter, pendant qu'on ne quitte rien et qu'on ne se dessaisit de rien. Au moment que nous prenons le parti de la religion, nous tenons le même langage, mais nous le tenons à bien meilleur titre. Pour montrer que nous aimons Dieu préférablement à tout, nous le préférons actuellement à tout, non pas en idée ni en spéculation, mais en pratique et par l'engagement le plus réel. Nous ne voulons pas que Dieu nous en croie sur notre parole : en quittant tout pour lui, nous lui en donnons une preuve qui ne peut être équivoque ni sujette à l'illusion. Convaincus, par une fatale expérience, que nous ne devons pas nous en fier à nos propres sentiments pour nous assurer de nous-mêmes, nous nous vouons à Dieu jusqu'à nous ôter la disposition de nous-mêmes, et jusqu'à renoncer pour Dieu à tous les droits que nous avons sur nous-mêmes. Mais aussi pouvons-nous après cela, sans craindre de mentir au Saint-Esprit, protester à Dieu que nous l'aimons, et lui

répondre de nous-mêmes sur l'article le plus essentiel de la loi. Donnons encore plus de jour à cette pensée. Dans cette vie, personne, dit l'Écriture, ne sait s'il est digne d'amour ou de haine : *Nescit homo utrùm amore an odio dignus sit* (Eccl. 9); et par conséquent, personne, dans cette vie, ne sait s'il aime Dieu ou s'il ne l'aime pas : car si j'étais certain que j'aime Dieu, je serais certain que Dieu m'aime et qu'il me trouve digne de son amour. Il est vrai, personne ne le sait infailliblement ; mais si quelqu'un le peut savoir, et si quelqu'un le sait de cette science qui, sans être infaillible, ne laisse pas de rendre l'espérance des justes ferme et tranquille, je soutiens que c'est l'âme religieuse : pourquoi ? parce qu'elle sait qu'il n'y a rien au monde qu'elle n'ait abandonné pour Dieu ; parce que, sans vouloir se comparer avec l'Apôtre de Jésus-Christ, elle sait qu'elle a l'avantage de pouvoir dire comme lui : *Quis nos separabit à charitate Christi* (Rom. 6); Qui désormais me séparera de l'amour de mon Dieu ? sont-ce les biens de la terre que j'ai quittés ? sont-ce les plaisirs des sens que je me suis retranchés ? sont-ce les honneurs du siècle que j'ai méprisés ? Non, peut-elle conclure : car, malgré l'affligeante incertitude où Dieu veut que je sois touchant son amour et sa haine, après le choix que j'ai fait de lui, en sacrifiant tout et en me sacrifiant moi-même pour lui, j'ai l'assurance la plus raisonnable et la plus solide, que son amour est en moi, et que jamais rien ne m'en détachera. Ce choix lui est donc une espèce d'évidence de l'amour qu'elle a pour Dieu : or, qu'y a-t-il pour elle de plus heureux que d'être ainsi assurée de cet amour, que de pouvoir se rendre ainsi le témoignage de cet amour, que de posséder ainsi cet amour, comme le titre le plus légitime de sa prédestination ? Avançons.

J'ai dit que le choix que nous faisons de Dieu dans la vocation religieuse et dans l'éloignement du monde où nous vivons, nous rend Dieu souverainement nécessaire : troisième vérité, mes chères sœurs, à laquelle il est impossible que vous ne vous intéressiez pas, et qui suit du principe que j'ai établi. Car, ayant tout quitté pour Dieu, si Dieu venait à nous manquer, où en serions-nous ? Si, par notre infidélité, frustrés de notre attente, nous venions à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les consolations du monde, que nous resterait-il ? où serait notre ressource ? De cette vérité, le mondain, plein de ses erreurs, voudrait inférer qu'au moins en cela notre condition est à plaindre ; mais c'est en cela même, reprend saint Bernand, qu'elle nous paraît préférable à toute autre condition : et voici l'excellente raison qu'il en apporte. Car il est vrai, mes chers frères, disait-il à ses religieux, séparés, comme nous le sommes, de tout ce qu'il y a d'agréable dans le monde, Dieu nous est nécessaire dans la religion ; mais c'est justement de quoi nous bénissons Dieu, qui, par là, nous a mis dans une sainte et absolue nécessité de nous attacher à lui et de ne vivre que pour lui. Il est vrai, Dieu, dans la religion, nous est infiniment plus nécessaire qu'aux chrétiens du siècle ; mais c'est en quoi nous nous sentons plus

redevables qu'eux à Dieu : car malheur à nous, si Dieu ne nous était plus nécessaire, ou s'il nous l'était moins; malheur à nous, si, hors de lui, nous pouvions trouver du repos et de la douceur dans la vie; malheur, si, venant à oublier Dieu et à le méconnaître, nous pouvions nous passer de lui. Les mondains, dissipés par les fausses joies et les vains amusements du siècle, peut-être peuvent-ils quelquefois, quoique fausement, se flatter d'être parvenus à cette prétendue et imaginaire indépendance de Dieu; mais c'est ce qui fait la réprobation de leur état. La béatitude du nôtre est de ne pouvoir être heureux qu'en Dieu, de ne le pouvoir être qu'avec Dieu, de ne l'être qu'à proportion que nous nous unissons à Dieu. Sans Dieu nous serions malheureux; vous l'avez ainsi ordonné, Seigneur, et la loi que vous en avez faite, n'est pas tant un arrêt de votre justice, qu'une disposition favorable de votre miséricorde : *Jussisti, Domine, et sic est*. Sans vous, nous serions malheureux; mais nous le serions encore bien plus, si nous voulions sans vous ne l'être pas, puisque le comble de notre misère serait de chercher hors de vous la véritable félicité. Quoi qu'il en soit, mes frères, poursuivait saint Bernard, en qualité de religieux, nous mettons au nombre des grâces, et des plus précieuses grâces de notre état, le besoin même que nous avons de Dieu; car, selon la parole sainte, plus nous avons besoin de Dieu, plus Dieu se tient obligé à répandre ses dons sur nous; plus nous avons besoin de Dieu, plus il veut que nous ayons droit de recourir à lui, de compter sur lui et de tout attendre de lui. Sans lui, nous ne trouverions dans la religion qu'un vide affreux de toutes les consolations humaines; mais étant, comme il est, un Dieu fidèle, il sait abondamment remplir ce vide par d'autres consolations toutes spirituelles dont il est lui-même la source. Autant que, par la privation de tout le reste, il nous devient nécessaire, autant se fait-il un honneur et prend-il soin de ne nous manquer jamais, tandis que nous soutenons par une sainte persévérance le choix que nous avons fait de lui. Aussi ai-je ajouté, mes chères sœurs, que, quelque séparés du monde que nous soyons, ce choix présupposé, Dieu nous suffit : et c'est la quatrième vérité, encore plus capable de nous faire goûter le bonheur de notre profession. Ecoutez-moi; je n'en dis qu'un mot, mais qui, joint à vos réflexions, pourra vous tenir lieu d'un discours entier.

Les chrétiens du siècle, même les plus réglés dans leurs désirs, ont, malgré eux, mille besoins qui, par l'engagement inévitable de leur condition, les assujettissent au monde, et les mettent par là dans une impuissance morale de parvenir jamais sur la terre à être contents. De combien de choses, et de choses hors de leur pouvoir, leur repos ne dépend-il pas? et s'il en manque une seule, quand ils auraient toutes les autres, combien de chagrins et de troubles ce seul défaut ne leur fait-il pas essayer? Quel malheur, disait un païen, de dépendre de la sorte pour être heureux! Dans la religion, si nous avons besoin de Dieu, au moins avons-nous l'avantage de n'avoir besoin que de Dieu : car avec Dieu nous nous passons sans peine de

tout; avec Dieu, nous n'envions point au monde ses prospérités; avec Dieu, quoique pauvres, nous sommes riches, et bien plus riches que si nous possédions tout, parce que nous ne désirons rien : *Tanquàm nihil habentes, et omnia possidentes* (II. Cor. 6). Quand on nous dit que Dieu seul fera notre béatitude dans le ciel, et que, tout insatiables que nous sommes, au moment que sa gloire paraîtra, nous en serons rassasiés, selon la parole du prophète royal; quoique ce soit un point de foi, nous avons de la peine à le comprendre, et nous voudrions qu'on nous en donnât une preuve sensible. La voici, mes chers auditeurs : car la preuve sensible de cet adorable attribut de Dieu, qui fait que, dans le séjour de la gloire, Dieu nous suffira, c'est qu'il suffit dès maintenant à l'âme religieuse, qui, fidèle à la grâce de sa vocation, jouit indépendamment du monde d'un solide et parfait contentement. Je m'explique : ce qui montre que les justes dans la gloire trouveront en Dieu seul toute leur félicité, c'est que, par une anticipation de cette gloire, on voit dans la religion des âmes qui ne veulent que Dieu, qui trouvent tout en Dieu après avoir tout quitté pour Dieu, et qui, contentes de Dieu, renoncent, pour le posséder, à toutes les grandeurs du monde, à tous les héritages du monde, à tous les établissements et à toutes les fortunes du monde. Oui, l'on en voit, et Dieu, par sa miséricorde, nous en met aujourd'hui devant les yeux des exemples vivants. Voilà ce que la grâce de Jésus-Christ opère dans ces âmes ferventes dont je parle et à qui je parle : c'est un miracle incompréhensible pour ces mondains qui n'ont que des vues terrestres et animales; mais ce miracle n'en est pas moins réel ni moins vrai. Le monde, avec tous ses biens, ne suffit pas à un avare; le monde, avec tous ses honneurs, ne suffit pas à un superbe; le monde, avec tous ses plaisirs, ne suffit pas à un sensuel; et Dieu seul, sans ces plaisirs du monde, sans ces biens, sans ces honneurs, suffit à l'âme qui le choisit pour son Dieu. Est-il rien de plus convaincant que ce témoignage? Etre content de Dieu, et de Dieu seul, voilà ce qu'éprouvent ceux et celles qui, faisant divorce avec le monde, cherchent Dieu dans la religion, et que ne pouvez-vous là-dessus vous expliquer hautement, mes chères sœurs, et rendre ici à la grâce de votre Dieu toute la gloire qui lui est due? voilà ce que vous éprouvez tous les jours, et voilà ce qu'éprouvent tant d'autres dans l'humble et pauvre condition qu'ils ont, comme vous, choisie. Or, quel dégagement et quelle liberté de l'âme, lorsqu'on se peut dire à soi-même : Dieu me suffit. Je n'ai ni terres, ni héritages, ni revenus en ce monde, mais Dieu me suffit : fortune, dignités, grandeurs du monde, tout cela n'est point pour moi, mais Dieu me suffit; d'autres ont toutes les commodités de la vie, toutes les douceurs que le monde peut leur fournir, et moi je n'en ai aucune, mais Dieu me suffit, il me suffit maintenant, il me suffira jusqu'à mon dernier soupir, il me suffira dans l'éternité; car étant mon Dieu, il est mon tout, et tout ce qui n'est pas mon Dieu, ne m'est rien : *Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram* (Ps. 72)?

Enfin , pour cinquième et dernière vérité , je conclus que Dieu , en conséquence du choix que nous faisons de lui par la profession religieuse , devient singulièrement et spécialement notre Dieu ; et voilà , heureuse épouse du Sauveur , ce qui doit vous rendre votre vocation également chère et vénérable. En conséquence de l'action que vous allez faire , le Seigneur que vous choisirez sera votre Dieu , avec toute la distinction qu'il peut l'être dans l'ordre de la grâce : pourquoi ? parce qu'en conséquence du renoncement que vous faites à tout pour lui , il sera lui-même votre partage , votre héritage , votre possession ; et que de cette sorte vous aurez sur lui , pour ainsi dire , tout le droit de propriété qu'une créature peut avoir sur son Dieu. Appliquez-vous à ce que je dis : quand Dieu divisa la terre promise entre les tribus d'Israël , il ne donna , remarque l'Écriture , aucun partage à la tribu de Lévi , parce que la tribu de Lévi , toute dévouée à Dieu , ne devait point avoir d'autre partage que Dieu même : *Quia ipse Dominus possessio ejus est* (Deut. 10). Excellente figure , ma chère sœur , de ce qui va se passer à votre égard ; car vous allez être dans la loi de grâce cette âme choisie dont Dieu fera le partage , et à qui Dieu , comme Dieu , appartiendra tout autrement qu'il n'appartient aux chrétiens du siècle. En effet , le chrétien du siècle peut bien dire comme David : *Dominus pars hæreditatis meæ* (Ps. 15) ; Le Seigneur est une portion de mon héritage ; mais il ne peut pas dire absolument dans le même sens que l'âme religieuse : *Dominus hæreditas mea* ; le Seigneur est mon héritage ; parce qu'avec Dieu , dit saint Bernard , il possède encore d'autres biens , et qu'en possédant ces autres biens avec Dieu , il en possède moins purement et moins parfaitement Dieu. C'est vous , fervente épouse de Jésus-Christ , qui désormais , ayant renoncé au monde , aurez droit de regarder Dieu comme un bien qui vous est uniquement propre , comme un bien qui vous est affecté ; comme un bien d'autant plus votre bien , que vous en faites votre seul bien. Au lieu que vos frères et vos sœurs selon la chair , partageront entre eux un héritage temporel que vous leur abandonnez et dont la mort les dépouillera ; vous allez en acquérir un , lequel , quoique immense et infini , sera tout entier à vous , comme s'il n'était que pour vous ; et cet héritage , encore une fois , c'est Dieu même , qui vous tiendra lieu de tout. Or , vous tenir lieu de tout , c'est être non-seulement Dieu , mais spécialement votre Dieu ; et voilà le sens littéral de ces belles paroles : *Quia ipse Dominus possessio ejus est*.

Revenons donc , mes chères sœurs , aux questions que j'ai d'abord proposées. Dieu ne serait-il pas notre Dieu , si nous ne le choissions pas de la manière que je viens d'expliquer ? Ecoutez sur cela saint Basile : il serait notre Dieu , répond ce saint docteur , mais il ne le serait pas dans cette étendue et cette perfection qui suppose le sacrifice que nous lui faisons de nous-mêmes par les vœux de la religion. C'est-à-dire , il serait notre Dieu par la nécessité de son être , et par le droit inaliénable de sa souveraineté ; mais il ne le serait pas avec ce surcroît de domination et d'empire qu'il a sur nous , quand

nous nous déponillons pour lui de notre liberté. Malgré nous, il serait le Dieu de toute la nature ; mais il ne serait pas au point qu'il l'est, le Dieu de notre cœur. Il dépend de nous en ce sens qu'il soit notre Dieu ; comme au contraire, quoique Dieu de l'univers, il n'est pas le Dieu des mondains, parce que les mondains se font volontairement et de leur choix d'autres divinités que lui. C'est lui-même qui le leur déclare, *Et ego non ero Deus vester*. Par conséquent il est plus notre Dieu, qu'il ne l'est du reste des hommes, puisqu'il l'est plus ou moins, selon que nous nous dévouons plus ou moins à son culte. Or, y pouvons-nous être plus dévoués, que nous ne le sommes en qualité de religieux ? D'où il s'ensuit qu'en nous consacrant à Dieu, nous ajoutons à tous les autres titres, en vertu desquels il était déjà notre Dieu, celui de notre choix, et celui du choix le plus parfait que nous puissions faire. Quel trésor de grâce pour nous, si nous savons connaître le don de Dieu et en profiter ! Ils ont appelé ce peuple heureux, disait David, parce qu'il a des biens en abondance, parce qu'il jouit paisiblement des plaisirs de la vie, parce que le monde le loue et lui applaudit : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* (Psalm. 143). Mais moi, ajoutait ce saint roi, j'ai dit : Bienheureux le peuple qui a le Seigneur pour son Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* (*Ibid.*). Et voilà, digne épouse de Jésus-Christ, votre vocation : vous avez choisi le Seigneur, afin qu'il soit singulièrement votre Dieu : *Dominum elegisti, ut sis tibi Deus* ; et le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez singulièrement sa créature, en vous associant à une communauté de vierges, qui, dans le christianisme, est à la lettre son peuple particulier : *Et Dominus elegit te hodiè, ut sis ei populus peculiaris*. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme il est de la foi que la grâce, qui est le principe du mérite, doit par conséquent précéder en nous tout mérite, aussi est-ce pareillement un point de foi que le choix que Dieu fait de nous, doit, par une absolue nécessité, précéder le choix que nous faisons de Dieu. Et voilà pourquoi saint Bernard, instruisant une épouse de Jésus-Christ, et lui donnant une juste idée de sa vocation, en concluait toujours pour elle l'obligation indispensable où elle était de marcher saintement devant Dieu, et de se tenir dans une profonde humilité, accompagnée d'une vive reconnaissance, par ce raisonnement invincible : *Nisi enim priùs quæsitæ, non quæreres ; sicut nec eligeres, nisi electa*. Car, lui remontrait-il, quelque fidèle et quelque servente que vous puissiez être dans la voie de Dieu, vous ne chercheriez pas Dieu, si Dieu le premier ne vous avait cherchée ; et vous n'auriez pas l'avantage de l'avoir choisi, s'il n'avait eu auparavant la bonté de vous choisir lui-même, en vous prévenant par sa grâce, et en vous attirant à son service. Appliquons-nous, mes chères sœurs, cette grande vérité ; et remontant jusqu'à la source des miséricordes de

notre Dieu, entrons dans les desseins de son aimable providence sur nous quand il nous a appelés à la religion. Les voici. Dieu nous a choisis, afin que nous soyons dans le monde, je dis dans le monde chrétien, son peuple particulier : *Et Dominus elegit te hodiè, ut sis ei populus peculiaris*. Qu'est-ce à dire, son peuple particulier? saint Paul nous l'apprend en deux mots, dans ce beau passage de l'Épître aux Ephésiens : *Elegit nos in ipso, ut essemus sancti et immaculati in conspectu ejus* (Ephes. 1). J'avoue que saint Paul parlait là des chrétiens en général; mais du reste, il est évident qu'il parlait des chrétiens parfaits, et qu'ainsi sa proposition convenait encore mieux à ceux et à celles qui, dans la suite des temps, devaient renoncer au monde, pour embrasser la profession religieuse, puisque c'est dans la profession religieuse que se trouvent plus communément les parfaits chrétiens. C'était donc vous et moi, mes chères sœurs, que l'Apôtre de Jésus-Christ avait surtout en vue, lorsqu'il disait : *Elegit nos, ut essemus sancti et immaculati*. Entre les élus mêmes, Dieu nous a élus, afin que nous soyons saints; il nous a élus, afin que nous soyons irrépréhensibles; et j'ajoute, suivant la même pensée : Il nous a élus, afin que nous servions d'exemple aux chrétiens du siècle; il nous a élus, afin qu'au milieu d'eux nous paraissions comme la lumière du monde et comme le sel de la terre. Définition très-naturelle et très-vraie de l'état religieux. C'est le peuple saint du Seigneur : en comparaison des mondains, c'est le peuple sans tache et sans reproche; c'est le peuple suscité et prédestiné pour être le modèle des chrétiens; c'est le peuple établi de Dieu pour confondre les erreurs et l'infidélité du siècle, et pour en arrêter la corruption; en un mot, c'est le peuple de Dieu particulier, dont les Israélites n'ont été que la figure. Voilà, dis-je, âmes religieuses, à quoi se termine le choix que Dieu a fait de nous. Encore quelques moments de votre attention.

Dieu nous a choisis afin qu'en qualité de religieux nous soyons son peuple saint : *Elegit nos, ut essemus sancti*. Choix adorable, qui nous a séparés du monde profane, pour nous associer, si j'ose m'exprimer de la sorte, à la sainteté de Dieu même : *Sancti estote, quia ego sanctus sum*. Car Dieu, dans le fond de son être, étant saint et le Saint des saints, il voulait être, dit saint Chrysostome, et il devait être servi par des saints. Or, c'était l'état religieux, qui, par une divine fécondité, devait produire ce nombre de saints que Dieu voulait former pour la perfection de son culte. C'était l'état religieux, qui, dans la retraite et dans l'éloignement du monde, devait élever cette multitude de saints éprouvés, de saints mortifiés, de saints consommés en toute sorte de vertus, de saints victorieux du monde et d'eux-mêmes, tels qu'il les fallait à Dieu pour être servi en Dieu. David se plaignait autrefois, et gémissait de ce qu'il n'y avait plus de saints dans le monde. Sauvez-moi, Seigneur, s'écriait-il, touché des progrès que faisait le vice et des désordres qu'il voyait croître de jour en jour, sauvez-moi, parce qu'il n'y a plus de saints dans le monde. Or, qu'est-ce que le monde, sinon un enfer, du moment qu'il n'y a plus

de saints? *Salvum me fac, Domine, quoniam defecit sanctus* (Psalm. 11). Telle était la prière de ce saint roi, dans l'ardeur de son zèle, à la vue des iniquités du monde. Mais, par un sentiment bien contraire, je me console aujourd'hui de ce que, malgré les iniquités du monde, il y a encore des saints dans le monde. Car, tandis que je vois des communautés de vierges consacrées à Dieu, et uniquement appliquées à remplir les devoirs de leur vocation; des communautés qui se distinguent par leur inviolable et constante régularité; des communautés qui édifient l'Eglise, et qui sont de celles que saint Cyprien appelait la plus noble portion du troupeau de Jésus-Christ; tandis que je vois des maisons religieuses de ce caractère (or il y en a), je dis hardiment et sans crainte: Non, la main du Seigneur n'est pas raccourcie; et, malgré l'envie du démon, il ne laisse pas d'y avoir encore des saints. Comme il y en a dans le ciel que Dieu glorifie, il y en a sur la terre qui glorifient Dieu, et ce sont au moins, mes chers auditeurs, ces chastes épouses du Sauveur qui se vouent à lui comme à leur unique époux; ces âmes pures, qui, poussées de l'Esprit de Dieu, font un divorce éternel et solennel avec le monde; ces élues rachetées d'entre les hommes, pour être dans les familles où elles sont nées, comme les prémices offertes au Dieu qu'elles adorent; ces vierges dont les vêtements, blanchis dans le sang de l'agneau, n'ont jamais été souillés, et qui, tout innocentes qu'elles sont, s'imposent tout le joug de la pénitence. Voilà les saintes de Dieu sur la terre: *Sanctis quæ sunt in terrâ ejus* (Psalm. 15). Tout le reste du monde, si vous voulez, est corrompu: et je consens que, indignés des scandales dont le monde est plein, vous disiez avec le prophète: Tous se sont égarés: *Omnes declinaverunt*. Tous, en quittant Dieu, se sont livrés aux plus abominables désirs: *Abominabiles facti sunt in studiis suis*. Il n'y en a pas un qui ne vive dans le dérèglement, pas un qui ne fasse de ses passions de secrètes idoles: *Non est qui faciat bonum, non est usque ad unum* (Psalm. 13). Oui, je consens que vous parliez de la sorte, pourvu que vous en exceptiez ces saintes filles, qui suivent des voies si opposées à celles du monde; et qui, par là, se préservant de sa contagion, ne peuvent avoir aucune part à cet égarement universel: pourvu que vous reconnaissiez que, dans leurs personnes, Dieu s'est réservé des servantes fidèles, qui n'ont point fléchi le genou devant Baal; de sincères adoratrices qui le servent en esprit et en vérité, et qui, jour et nuit, occupées du soin de lui plaire, lui font, aux dépens d'elles-mêmes, des sacrifices dont il n'y a que lui seul qui sache le prix et le mérite. Car voilà toujours, mes chères sœurs, la fin pour laquelle Dieu vous a choisies.

Je dis plus: Dieu nous a choisis, afin que, dans le monde chrétien, nous soyons irrépréhensibles: *Ut essemus sancti et immaculati*. Car, dans l'état religieux, une sainteté ordinaire ne nous suffit pas; il nous faut une sainteté irréprochable, une sainteté à l'épreuve de toute censure, une sainteté où le monde critique ne puisse découvrir au-

cune tache, j'entends de ces taches honteuses qui déshonorent notre profession : pourquoi ? parce qu'il nous faut une sainteté propre à confondre le libertinage du monde et son impiété. Or, jamais notre sainteté ne sera telle, si elle ne monte jusqu'à ce degré d'irrépréhensibilité. Et en effet, c'est par ce motif que saint Pierre engageait les premiers fidèles à se conduire parmi les gentils d'une manière qui les mit à couvert, non-seulement de tout blâme, mais de tout soupçon ; afin, leur disait-il, mes frères, que vous fermiez ainsi la bouche aux hommes ignorants et insensés, c'est-à-dire, aux ennemis de la foi : *Ut benè facientes obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam*. C'est par cette même raison que saint Paul conjurait les ministres de l'Eglise d'être des hommes sans reproche, afin, reprenait-il, que nos adversaires (qui étaient les païens et les idolâtres), n'ayant aucun mal à dire de nous, soient forcés de nous respecter et de glorifier Dieu dans nous : *Ut is qui ex adverso est, vereatur, nihil habens malum dicere de nobis*. Or voilà justement, mes chères sœurs, ce que Dieu demande de vous et de moi ; car les mondains au milieu desquels nous vivons, ne sont pas moins attentifs à nous observer, ni moins déterminés à nous censurer, que l'étaient alors les païens et les idolâtres à l'égard des premiers fidèles ; et nous ne sommes pas moins obligés, comme religieux, à confondre, par l'intégrité de notre vie, l'injuste et maligne critique des libertins d'aujourd'hui, que l'étaient les chrétiens de ce temps-là à confondre celle du paganisme. Comme religieux, la cause de Dieu et de son service n'est pas moins entre nos mains, et j'oserais bien dire qu'elle y est encore plus : c'est donc à nous de la soutenir par l'excellent moyen que je vous marque, et le voici. L'erreur des mondains, par exemple, est de se figurer que la piété, dans les vues secrètes de la plupart de ceux qui la pratiquent, n'est qu'un raffinement spécieux d'intérêt ou de vanité ; c'est à nous de les convaincre d'ignorance, en leur faisant voir dans la religion des âmes solidement humbles, qui, bien loin d'y chercher l'éclat, font leurs plus chères délices de s'y ensevelir, et d'y mener une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu ; des âmes plus que désintéressées, ou dont l'unique intérêt est de n'avoir plus dans le monde nul intérêt : *Ut obmutescere faciatis imprudentium hominum ignorantiam*. La malignité des impies et des libertins est de décrier les serviteurs de Dieu par certains endroits faibles qu'ils leur reprochent, et dont ils font contre eux le sujet de leurs railleries ; c'est à nous d'éviter ces faibles, et pour l'honneur de la religion, duquel nous devons personnellement répondre, de ne donner sur nous aucune prise : *Ut nihil habeant malum dicere de nobis*. Ainsi en usaient ces premiers chrétiens révéérés par les païens mêmes, et à qui, comme religieux, nous avons dû succéder. *Capite nos*, disaient-ils, ou plutôt disait en leur nom, le grand Apôtre, en faisant aux gentils un saint défi : *Capite nos, neminem læsimus, neminem circumvenimus*. Examinez-nous bien : nous n'avons fait tort à personne, nous n'avons ni offensé, ni trahi personne ; qu'avez-vous à nous objecter qui puisse

nous faire rougir, ou qui soit indigne de nous ? Voilà de quoi ils se piquaient : l'irrépréhensibilité de leur conduite était la gloire tout ensemble, et de leur Dieu, et de leur profession ; par là ils désarmaient l'impiété, et par là ils triomphaient de la calomnie. Or, grâces au Seigneur, l'Eglise chrétienne est encore aujourd'hui en possession du même avantage. Mais à qui est-ce surtout qu'elle en est redevable ? à ces ferventes communautés dont je viens de vous parler, à ces monastères où règne l'Esprit de Dieu : car sans chercher des exemples ailleurs que dans cette sainte maison, quel droit ces vierges qui m'écoutent, n'auraient-elles pas de dire aux mondains, comme saint Paul : *Capite nos* ; Informez-vous de notre vie tant qu'il vous plaira, et toute votre malignité n'y trouvera rien dont elle puisse se prévaloir contre la profession que nous faisons d'être les épouses de notre Dieu. Mais parce que leur humilité ne leur permettrait pas peut-être de tenir ce langage, quoique vrai, quel droit, mes chers auditeurs, n'aurais-je pas moi-même de vous le produire, pour vous faire un défi pareil à celui de saint Paul, en vous disant : Considérez bien ces servantes de Dieu ; et, sans leur faire aucune grâce, ce que je n'ai garde de vous demander pour elles, rendez-leur la justice qui leur est due, et confessez qu'elles sont au-dessus de la plus rigide censure. Et, en effet, qui de vous les accusera d'ambition ? qui de vous les soupçonnera d'hypocrisie ? qui de vous les reprendra d'aucun de ces vices par où la vertu tous les jours devient si douteuse et même si odieuse dans le monde ? Il n'y a, dans toute leur conduite, ni artifice, ni déguisement, ni affectation, ni ostentation, ni politique, ni intrigue : quel reproche auriez-vous donc à leur faire, et par quel endroit pourriez-vous éluder ou affaiblir l'argument que saint Paul tirait de là pour la condamnation de notre vie lâche et mondaine ? Or voilà, mes chères sœurs, à quoi vous et moi nous devons aspirer dans la religion, à être de ses sujets irrépréhensibles. Il y a plus encore.

Dieu nous a choisis afin qu'en qualité de religieux, nous servions de modèle aux chrétiens du siècle ; c'est-à-dire, afin que les chrétiens du siècle apprennent de nous ce qu'ils sont, ou plutôt ce qu'ils doivent être ; afin qu'ils aient toujours dans nos personnes une idée sensible de la perfection à laquelle ils sont appelés ; afin qu'en nous voyant, ils se souviennent, pour ainsi dire, de quelle tige ils sont sortis, et qu'en se mesurant à nous ils reconnaissent qu'autant qu'ils se sont éloignés de cette tige, autant ils ont dégénéré du christianisme qu'ils professent. Car quelque différence qu'on suppose entre leur état et le nôtre, qu'est-ce qu'un vrai religieux, sinon un chrétien parfait ? et comment un chrétien peut-il espérer d'être parfait chrétien, si, dans le siècle même où Dieu l'engage, il n'est religieux d'esprit et de cœur ? Je serais infini si je voulais approfondir cette pensée. Mais je manquerais au devoir de mon ministère, si je ne conclusais de là, mes chères sœurs, combien nous sommes spécialement obligés d'être réguliers et fervents dans la pratique de nos devoirs. Car, puisqu'en qualité de religieux, nous sommes choisis pour être les modèles des

chrétiens du siècle, je dis les modèles vivants de la sainteté de leur profession, que serait-ce si nous-mêmes nous venions à négliger la nôtre, et à nous oublier ? jusqu'à quel point nos infidélités et nos tiédeurs, par les funestes conséquences qu'en tireraient les mondains, n'autoriseraient-elles pas leurs désordres, et jusqu'à quel point leur libertinage ne se prévaudrait-il pas de nos moindres relâchements ? Si le sel se corrompt, disait Jésus-Christ, avec quoi empêchera-t-on tout le reste de se corrompre ? et si dans l'Eglise de Dieu, ce qui devait être lumière, devient ténèbres, que sera-ce des ténèbres mêmes ? Or c'est vous, ajoutait notre divin Maître, en parlant à ceux qui avaient tout quitté pour lui, c'est vous qui êtes ce sel de la terre : *Vos estis sal terræ*. C'est vous qui, destinés pour éclairer et pour édifier, êtes la lumière du monde : *Vos estis lux mundi*. Sel de la terre qui n'est plus bon à rien dès qu'une fois il a perdu sa force : lumière du monde qui, venant à s'éteindre ou à s'obscurcir, selon la parabole du Sauveur, laisse tout le corps obscur et ténébreux. Ma consolation est de parler aujourd'hui à des vierges prudentes, zélées, vigilantes, qui sont bien à couvert de ce reproche, à des épouses du Fils de Dieu, dont la sainte vie est, dans la maison du Seigneur, un flambeau ardent et luisant, un sel pur et incorruptible dont la vertu est à l'épreuve de toute l'iniquité du siècle.

De là, mes chères sœurs, Dieu nous a choisis, afin que nous soyons dans la loi de grâce, son peuple particulier, comme les Israélites l'étaient dans l'ancienne loi. Car c'est par là qu'on les distinguait, et qu'entre tous les peuples de la terre, on les regardait comme le peuple de Dieu : pourquoi ? parce que c'était à eux, dit saint Paul, qu'appartenait l'adoption des enfants, la gloire, l'alliance, le culte, la loi, les oracles de Dieu et ses promesses ? *Quorum adoptio est filiorum, et gloria, et testamentum, et legislatio, et obsequium, et promissa* (Rom. 9). Or, après le choix que Dieu a fait de nous par la vocation religieuse, tout cela nous convient encore plus qu'à eux. L'adoption des enfants, puisque, en qualité de pauvres volontaires, nous sommes sans contestation les héritiers primitifs du Père céleste. La gloire, puisqu'en vertu du sacrifice, que nous lui faisons de nous-mêmes, nous possédons dans la religion toute la dignité, aussi bien que la sainteté du sacerdoce royal de Jésus-Christ. L'alliance, puisque, étant vierges par état, vous êtes, par un titre solennel, les épouses de cet Homme-Dieu. La loi, puisque pour l'embrasser dans toute son étendue, non contentes d'en accomplir les commandements, vous y ajoutez les conseils, et les conseils de la plus éminente perfection. Le culte, puisque libres et dégagés des emplois profanes du siècle, vous êtes uniquement occupées des choses de Dieu. Les promesses, puisque c'est expressément pour vous, que le Sauveur du monde a dit : Quiconque aura tout quitté, et s'attachera à me suivre, recevra le centuple en cette vie, et dans l'autre la vie éternelle. Nous avons donc, comme religieux, tous les dons et tous les avantages qu'on peut avoir, pour être dans le christianisme le peuple de Dieu

particulier : et au lieu que dans l'Ecriture, Dieu dit aux mondains : *Vos non populus meus* ; Vous n'êtes point mon peuple, et vous êtes indignes de l'être ; si nous sommes fidèles à la grâce de notre vocation, Dieu nous dit au contraire : C'est vous qui, séparés du monde, méritez de porter cette glorieuse qualité ; c'est vous qui, dévoués à mon service, êtes non-seulement mon peuple, mais l'élite de mon peuple ; c'est vous qui, rachetés de la terre, êtes ce peuple conquis que j'ai choisi pour publier mes grandeurs, et pour chanter éternellement mes louanges : *Populus acquisitionis, ut virtutes annuntietis ejus qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum* (1. Petr. 2).

Or, c'est à ce peuple particulier, ma chère sœur, que vous allez être associée. Dieu vous a choisie, afin que, par le plus spécial de tous les titres, vous deveniez sa créature. Comme chrétienne, vous l'étiez déjà, mais vous ne l'étiez pas encore aussi parfaitement, aussi pleinement, aussi absolument que vous pouviez l'être ; et Dieu, par la prédilection qu'il a eue pour votre personne, a voulu que vous le fussiez dans la même étendue de perfection qu'il est votre Dieu. Comme chrétienne, vous n'étiez qu'un commencement, qu'un essai, et, si j'ose user de ce terme, qu'une ébauche de sa créature : car c'est ainsi que le Saint-Esprit même s'en explique : *Genuit nos verbo veritatis, ut simus initium aliquod creaturæ ejus* (Jacob. 1) ; Il nous a engendrés comme chrétiens par la parole de la vérité, afin que nous soyons au moins un commencement de cette créature parfaite que sa grâce est capable de former en nous : *Ut simus initium aliquod*. Mais, comme religieuse, vous allez être cette créature parfaite, cette créature à qui rien ne manquera pour être totalement à Dieu, pour être uniquement à Dieu, pour être irrévocablement à Dieu ; puisqu'il est vrai qu'on ne peut être plus à Dieu, qu'en se consacrant à la religion. Il ne me reste donc qu'à conclure par les paroles de mon texte, et qu'à vous dire, ma chère sœur : *Memento, et ne obliviscaris* ; souvenez-vous-en, et ne l'oubliez jamais. Souvenez-vous-en dans les occasions importantes, où il s'agira de remplir les devoirs pénibles de votre état. Souvenez-vous-en dans les épreuves que Dieu voudra faire de vous, quand il sera question de lui donner des marques de votre persévérance. J'ai choisi le Seigneur, et le Seigneur m'a choisie : ces deux pensées vous soutiendront et vous fortifieront. Avec cela, il n'y aura point de difficulté que vous ne surmontiez, point de tentation que vous ne repoussiez, point de chagrin et de dégoût au-dessus duquel vous ne vous éleviez. J'ai choisi le Seigneur, et le Seigneur a bien voulu agréer le choix que j'ai fait de lui ; le Seigneur m'a choisie, et, par un libre consentement, j'ai ratifié le choix qu'il a fait de moi : ces deux pensées, dis-je, vous feront goûter le bonheur de votre état, vous en adouciront toutes les peines, vous exciteront à en acquérir toute la perfection. Souvenez-vous-en durant le cours de la vie, pour vous maintenir dans l'inviolable fidélité que notre Dieu attend de vous. Vous vous en souviendrez aux approches de la mort, pour vous animer d'une sainte confiance, à

la vue de ce jugement si formidable pour les mondains ; mais plein de consolation et de gloire pour les âmes vraiment religieuses. C'est la grâce que je vous souhaite, etc.

TROISIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.



Le Renoncement religieux et les Récompenses qui lui sont promises.

Dixit Petrus ad Jesum : Ecce nos reliquimus omnia , et secuti sumus te ; quid ergo erit nobis ? Jesus autem dixit illis : Amen dico vobis , quod vos qui secuti estis me , in regeneratione sedebitis et vos super sedes duodecim , judicantes duodecim tribus Israël. Et omnis qui reliquerit domum , vel fratres , vel sorores , aut patrem , aut matrem , centuplum accipiet , et vitam eternam possidebit.

Pierre prenant la parole , dit à Jésus-Christ : Vous voyez , Seigneur , que nous avons tout quitté , et que nous vous avons suivi ; quelle récompense en recevrons-nous ? Jésus-Christ leur répondit : Je vous dis en vérité , qu'au temps de la résurrection , vous qui m'avez suivi , vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison , ses frères et ses sœurs , son père ou sa mère , recevra le centuple , et aura pour héritage la vie éternelle.

(S. MATTH. ch. 19.

De tout l'Evangile , voilà les paroles qui conviennent plus naturellement à la cérémonie pour laquelle nous sommes ici rassemblés. Car dans la pensée des Pères , la vocation des apôtres a été le modèle de la vocation religieuse ; et il est même de la foi , que le Fils de Dieu , par ces paroles , a promis aux âmes religieuses , ce qu'il promettait aux apôtres , puisqu'il a conclu généralement et sans exception , que tous ceux qui , poussés de l'Esprit de Dieu , renonceraient au monde comme les apôtres , recevraient comme eux le centuple : *Et omnis qui reliquerit domum , centuplum accipiet*. Paroles , s'écrie saint Bernard , qui , depuis l'établissement du christianisme , malgré l'iniquité du siècle , ont persuadé aux hommes ce que la chair et le sang ne leur avait point révélé , savoir , le mépris du monde , et la pauvreté volontaire. Paroles qui , par une admirable fécondité , ont rempli les déserts de solitaires , les monastères et les cloîtres d'âmes ferventes , l'Eglise de Dieu de saints et de florissans Ordres. Paroles qui , tous les jours encore , dépeuplent l'Egypte , et lui enlèvent ses plus riches dépouilles : *Hæc sunt verba quæ Ægyptum spoliant , et optima quæque ejus vasa diripiunt*. C'est-à-dire , paroles , qui , tous les jours , arrachent au monde tant d'excellents sujets dont le monde aurait pu se faire honneur , mais dont le monde n'était pas digne , et que Dieu s'était réservés , en les prédestinant pour la religion.

Je ne suis pas venu sur terre , disait le Sauveur , pour y apporter la

paix, mais l'épée : *Non veni pacem mittere, sed gladium* (Matth. 10). Car je suis venu séparer le père d'avec son fils, et la fille d'avec sa mère : *Veni enim separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam* (*Ibid.*). Or, quelle est l'épée mystérieuse avec laquelle il fait cette séparation ? la parole que je vous prêche, cette parole vive et efficace, cette parole qui pénètre jusque dans les cœurs, et qui convertit les âmes pas l'ardeur qu'elle leur inspire pour la parfaite sainteté, et par la promesse fidèle et solennelle qu'elle leur fait au nom même de celui qui est l'oracle de la vérité : *Vivus sermo, convertens animas, et felici æmulatione sanctitatis, et fideli promissione veritatis*. En un mot, cette parole de saint Pierre à Jésus-Christ : Seigneur, nous avons tout quitté pour vous, et celle de Jésus-Christ à saint Pierre : Vous recevrez le centuple et vous posséderez la vie éternelle, c'est, dans le sens littéral de l'Évangile, l'épée, ou le couteau de division, qui fait dans les familles chrétiennes ce partage si surprenant, par où les uns deviennent volontairement pauvres, tandis qu'on travaille à enrichir les autres ; les uns s'humilient et s'anéantissent pour Dieu, pendant que les autres s'élèvent aux honneurs du monde ; les uns embrassent une vie austère et pénitente, lorsque les autres cherchent des établissements commodes. C'est là, dis-je, ce qui sépare tous les jours dans la loi de grâce ceux à qui la naissance avait donné les mêmes prétentions et les mêmes droits. Quel bonheur pour moi, si, par la vertu de cette même parole, je pouvais aujourd'hui persuader à ceux qui m'écoutent ce saint renoncement au monde, que la seule obligation du baptême, indépendamment de tout autre vœu, rend indispensablement nécessaire pour le salut, en quelque condition et en quelque état que se trouve l'homme chrétien ! C'est votre ouvrage, ô mon Dieu ! et l'exemple de cette jeune vierge qui va pour jamais se consacrer à vous, est bien plus capable d'y contribuer, que tout ce que j'en pourrai dire. J'ai besoin de votre grâce, et je la demande par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

C'est une question qu'on propose, comment les apôtres, par la bouche et l'organe de saint Pierre qui fut leur chef, purent dire au Sauveur du monde : Seigneur, nous avons tout quitté, et nous vous avons suivi : eux qui, nés pauvres, ne possédaient rien, et qui, pour suivre Jésus-Christ, n'avaient quitté qu'une simple barque. Saint Grégoire pape répond que, tout pauvres qu'ils étaient, ils eurent néanmoins droit de parler ainsi, parce qu'en conséquence de leur engagement avec le Sauveur, quoiqu'ils n'eussent rien, au moins était-il vrai qu'ils avaient quitté pour le suivre, le désir d'avoir, l'espérance d'avoir, la puissance même et la faculté d'avoir. D'où ce saint concluait qu'en suivant le Fils de Dieu, ils avaient donc quitté autant de choses qu'ils en auraient pu désirer, qu'ils en auraient pu espérer, qu'ils en auraient pu même acquérir et posséder, s'ils ne s'étaient pas attachés à lui : *Unde et à sequentibus tanta derelicta sunt,*

quanta à non sequentibus desiderari potuerunt. Voilà, mes chers auditeurs, ce qui m'a toujours paru un des plus touchants et des plus consolants principes de notre religion. Nous avons affaire à un Dieu qui nous tient compte, non-seulement de nos actions et de nos œuvres, mais de nos intentions et de nos désirs ; non-seulement de ce que nous quittons pour lui, mais de ce que nous voudrions quitter. Nous servons un Dieu qui entend, qui agréé et qui récompense, comme dit l'Ecriture, la préparation même de nos cœurs ; un Dieu qui répond à nos désirs par les magnifiques promesses d'un royaume qu'il nous destine, d'un centuple qu'il nous assure, d'une vie éternelle dont il nous déclare les légitimes possesseurs.

Deux pensées auxquelles je m'arrête, et qui vont partager ce discours : car mon dessein, mes chères sœurs, est de vous montrer, premièrement à quoi nous avons renoncé pour Jésus-Christ, et secondement à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous ; à quoi nous avons renoncé pour Jésus-Christ, et par là vous comprendrez quelle est la grâce essentielle de votre vocation ; à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous, et par là vous connaîtrez combien cette vocation vous doit être précieuse. Sujet important, non-seulement pour votre édification et pour la mienne, mais pour l'instruction générale des chrétiens du siècle qui vont être témoins de cette cérémonie. En vous faisant voir à quoi nous avons renoncé pour Jésus-Christ, je leur donnerai les justes idées qu'ils doivent avoir des biens de la terre auxquels ils ne renoncent pas. Et en vous apprenant à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous je leur découvrirai ce qui doit réveiller leur foi, exciter leur zèle, intéresser leur piété, et les piquer d'une sainte envie, par la comparaison que je ferai de leur état et du vôtre. Deux points, encore une fois, auxquels il est impossible qu'ils ne prennent part comme chrétiens. Mais voici, mes chères sœurs, le fruit principal qui nous regarde, vous et moi, comme religieux. Avoir tout quitté pour suivre Jésus-Christ, c'est pour nous une grâce inestimable, et le fond de toutes les grâces dont nous sommes redevables à Dieu dans la religion ; première vérité : avoir droit, comme nous l'avons, aux promesses de Jésus-Christ, c'est déjà pour nous une récompense et une béatitude commencée, mais qui doit être soutenue par notre ferveur, et que nous devons continuellement mériter dans la religion ; seconde vérité : voilà, si j'ose m'exprimer ainsi, les deux termes de cette vocation divine qui nous a séparés du monde, ce qu'il nous en a coûté, et ce que nous y avons gagné. Ce qu'il nous en a coûté, non pas pour nous en repentir, mais pour en bénir le Seigneur, et pour nous en féliciter ; ce que nous y avons gagné, pour n'en pas perdre le mérite, mais pour en tirer tout l'avantage que Dieu a prétendu nous y faire trouver. *Reliquimus omnia, et secuti sumus te* ; Nous avons tout quitté pour vous, Seigneur, mais qu'avons-nous quitté en quittant tout, c'est ce que j'expliquerai dans la première partie. *Quid ergo erit nobis ?* Que nous en reviendra-t-il donc, et quelle sorte de récompense en devons-nous attendre ? c'est ce qu'il nous importe de savoir, et à

quoi je répondrai dans la seconde partie. Donnez à l'une et à l'autre votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

Il est donc vrai, chrétiens, que ceux qui se dévouent à Dieu et qui embrassent la profession religieuse, ont l'avantage de quitter tout pour suivre Jésus-Christ. Mais ne croyez pas qu'ils aient pour cela la pensée de s'en glorifier; ils savent se faire justice; ils savent honorer le don de Dieu : et bien loin de regarder leur renoncement aux biens de la terre, comme un sacrifice dont Dieu leur soit redevable, ils le regardent comme une grâce dont ils se tiennent redevables à Dieu. S'ils disent au Sauveur, aussi bien que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia*, c'est avec un humble sentiment de gratitude, et non point avec un vain esprit d'ostentation; c'est pour reconnaître les miséricordes du Seigneur, et non point pour se prévaloir de leurs mérites; c'est pour s'exciter à la pratique de leurs devoirs, et non point pour présumer de leur état et de leurs prérogatives. Non, non, mes frères, disait, au rapport de saint Athanase, le bienheureux Antoine à ses disciples, qu'aucun de vous ne se flatte d'avoir quitté de grandes choses parce qu'il a quitté le monde : *Nemo, cum dereliquerit mundum, gloriatur, quasi magna dimiserit*. Et j'ai droit, mes chères sœurs, de vous tenir aujourd'hui le même langage, en me l'appliquant à moi-même. Ne nous élevons point dans la vue de ce que nous avons fait pour Dieu quand nous sommes entrés dans la religion, mais pensons plutôt à ce que Dieu a fait pour nous quand il nous y a appelés. En prenant le parti de la religion, et en nous séparant du monde, nous avons, si vous le voulez, quitté des biens qui pouvaient justement nous appartenir; mais des biens dont la possession est un fardeau terrible selon Dieu, mais des biens dont l'amour est un crime selon l'Evangile, mais des biens dont la perte ou la privation est, de l'aveu même du monde, une source d'amertume et de douleur : je m'explique. Nous avons quitté des biens qu'on ne peut posséder sans être chargé devant Dieu, et souvent accablé du poids des obligations qu'ils imposent; des biens qu'on ne peut aimer sans être souillé du vice de la cupidité qui s'y attache, et de tous les désordres qu'elle cause; des biens qu'on ne peut perdre, ni seulement même craindre de perdre, sans être troublé, désolé, consterné. *Bona*, dit excellemment saint Bernard, *quæ possessa onerant, amata inquinant, amissa cruciant*. Trois caractères sous lesquels ce grand saint nous les a représentés, et dont je me sers d'abord pour vous faire connaître le bonheur de la vocation religieuse. C'est-à-dire, mes chères sœurs, qu'en renonçant aux biens de la terre, nous avons renoncé à de grandes charges, je dis à de grandes charges de conscience; nous avons évité de grands écueils dans la voie du salut; nous nous sommes épargnés de grands chagrins, dont toute la prudence humaine ne nous aurait pas garantis. Voilà ce que nous avons quitté : des biens onéreux, des biens contagieux, des biens qui, dans la vicissitude

continuelle des choses de la vie, et plus encore dans l'inévitable nécessité de la mort, n'aboutissent enfin qu'à affliger l'homme et à le rendre malheureux. Aurions-nous bonne grâce après cela d'en faire tant valoir le sacrifice, et quelle reconnaissance ne devons-nous pas plutôt à Dieu, qui nous a inspiré le dessein de les abandonner ? Mais vous, chrétiens du siècle qui m'écoutez, et qui, par l'engagement de vos conditions, demeurez dans la possession de ces prétendus biens ; vous qui, maîtres de ces biens, devez en accorder l'usage avec la pureté et la sainteté du christianisme que vous professez, quel sujet n'avez-vous pas de trembler ? Appliquez-vous, et profitez d'une si sainte morale.

Oui, ces biens que vous possédez, et à quoi, par sa profession, renonce l'âme religieuse, quelque idée que vous en ayez, sont des biens onéreux pour la conscience, et malheur à vous si vous l'ignorez et si vous négligez de le savoir : *Bona quæ possessa onerant*. Car, malgré l'illusion des fausses maximes du monde, ainsi les ont considérés tous ceux qui en ont jugé selon les règles de la véritable sagesse, qui est la sagesse chrétienne, et c'est ce qui a modéré l'empressement et l'ardeur qu'ils auraient eus peut-être sans cela pour ces sortes de biens ; c'est ce qui leur a donné pour ces biens terrestres et grossiers, non-seulement de l'indifférence et du mépris, mais de l'éloignement et de l'horreur. Ainsi même en jugea ce philosophe païen dont parle saint Jérôme, qui, par l'effort d'une vertu, mondaine tant qu'il vous plaira, mais généreuse et toute héroïque, jeta dans la mer tout ce qu'il avait amassé d'or et d'argent, et se réduisit dans le dénuement le plus réel et le plus parfait de toutes choses : *Abite in profundum, malæ cupiditates ; ego vos mergam, ne ipse mergar à vobis* ; Allez, s'écria-t-il, importunes et maudites richesses, source d'inquiétudes et de soins, allez dans le fond de l'abîme ; j'aime mieux vous y voir périr, que de m'exposer à périr moi-même pour vous. Or comme païen, il ne pouvait alors envisager les soins et les inquiétudes qu'attirent les biens de ce monde, que par rapport aux lois et aux devoirs du monde. Qu'aurait-il fait s'il eût été éclairé des lumières de la foi, que s'élevant au-dessus du monde il eût regardé ces biens dans l'ordre du salut ? avec quelle joie ne s'en serait-il pas dépouillé, si, les pesant dans la balance du sanctuaire, il en avait connu le poids redoutable par rapport au jugement de Dieu ? s'il avait su de combien de chefs un chrétien qui jouit de ces biens devient responsable à Dieu ; s'il avait approfondi les obligations infinies de justice et de charité dont un homme pourvu de ces biens, doit s'acquitter pour se mettre à couvert d'une damnation éternelle et de la malédiction de Dieu ? Avec quel redoublement de ferveur n'eût-elle pas dit : *Abite in profundum !* Allez, fardeau de mon âme, votre pesanteur m'effraye, et je suis trop faible pour vous porter ; il est plus sûr et plus avantageux pour moi de me détacher de vous, et c'est sans peine que je vous quitte, puisque, par là, je romps mes liens, et je me tire de l'esclavage où vous auriez tenu ma conscience et ma liberté captives.

Or voilà, comme je l'ai dit, le sentiment qu'en ont eu les parfaits chrétiens et les vrais serviteurs de Dieu : ces biens, quand l'ordre de la Providence et la nécessité de leur état les en a chargés, bien loin de les élever, de les enfler, de les éblouir, par un effet tout contraire, les ont humiliés, les ont saisis de frayeur, les ont fait gémir. Convaincus qu'ils n'en étaient que les simples économes, et sachant qu'ils en devaient rendre compte un jour à ce juge inexorable et sévère, dont ils n'auraient alors nulle grâce à espérer, ils ont toujours cru entendre cette parole foudroyante : *Redde rationem villicationis tuæ* (Luc. 16); Vous avez reçu des biens dans la vie, vous les avez possédés, et il est maintenant question de montrer quel emploi vous en avez fait. Parole qui, par avance, les a consternés, et qui les a bien empêchés de se complaire, ni de trouver de la douceur dans des biens sur lesquels ils se voyaient sans cesse à la veille d'être recherchés avec tant de rigueur. Au lieu que les enfants du siècle, par l'abus qu'ils font de ces biens, n'en prennent que l'agréable et le commode, et en laissent l'onéreux et le pénible; ceux-ci, par une conduite toute opposée, en ont pris l'onéreux et le pénible, à quoi la loi de Dieu les obligeait, et n'en ont jamais voulu goûter l'agréable. En un mot, dit saint Chrysostôme, parce qu'ils en jugeaient sainement et selon l'Esprit de Dieu; ces biens de la terre leur ont paru ce qu'ils étaient, c'est-à-dire, des assujettissements et des charges pesantes : charges que portent malgré eux les riches du monde et, qu'ils porteront surtout quand il faudra paraître devant le tribunal de Jésus-Christ; car c'est encore en ce sens que l'oracle de saint Paul se vérifiera : *Unusquisque onus suum portabit* (Galat. 6); charges que l'ambition et l'avarice ont bien à présent le secret d'éluder, mais dont la conscience, pour peu qu'elle soit soumise à la raison, ne s'affranchira jamais; charges sous lesquelles nous voyons succomber les plus solides vertus : et qui de nous, sans présomption, aurait pu compter sur la sienne, et s'assurer d'un meilleur sort? charges enfin qui, par l'infidélité des hommes, après leur avoir été une matière de péché et de prévarication, deviennent pour eux des sujets de malédiction, de condamnation, de réprobation. En dis-je trop? et le Fils de Dieu n'en dit-il pas encore plus dans l'Evangile?

Or, cela supposé, mes chères sœurs, rendons grâces au Seigneur qui nous a retirés du monde et délivrés de telles charges. A quoi réduisez-vous les choses, disaient les Apôtres à leur divin Maître? Si la condition de ceux qui s'établissent dans le monde est telle que vous la dépeignez, il serait bien expédient de ne s'y établir jamais : *Si ita est causa hominis cum uxore, non expedit nubere* (Matth. 19). Ainsi parlaient-ils au regard du mariage, et de même auraient-ils pu ajouter en général : si les biens de la terre, pour un chrétien, sont des fardeaux si onéreux, il serait beaucoup plus à souhaiter de n'en point avoir. Il est vrai, leur répondait le Fils de Dieu, approuvant la conséquence qu'ils tiraient de sa doctrine; se dépouiller de tout, ce serait constamment le plus avantageux pour le royaume de Dieu; mais

tous ne comprennent pas cette parole, et pour en avoir l'intelligence, il faut qu'elle nous soit donnée d'en-haut : *Non omnes capiunt verbum istud*. Or, c'est cette parole, ô mon Dieu ! que nous avons comprise, et dont toute âme religieuse éprouve sensiblement la vérité. Les mondains ne la goûtent pas. Prévenus d'une erreur grossière, qui, séduisant leur raison, affaiblit leur foi, ils croient qu'il est bien plus aisé de jouir des biens de ce monde que d'y renoncer, et cette erreur seule est capable de les perdre : pourquoi ? parce que l'unique ressource pour eux, ce serait au moins qu'ils fussent bien persuadés, qu'avec les formidables obligations dont ils se trouvent chargés devant Dieu, et dont Dieu ne rabattra rien, il est incomparablement plus difficile d'être chrétien en jouissant des biens du monde, que de quitter tous les biens du monde pour être chrétien : principe qui surprend d'abord, mais qui n'est néanmoins ni un sophisme ni un paradoxe.

Qui sont donc, à proprement parler, les heureux de la terre ? Ecoutez la réponse de saint Bernard. Ce sont ceux qui, libres et dégagés, suivent Jésus-Christ, et marchent après lui sans embarras dans la sainte voie de la pauvreté évangélique : *Felices qui exonerati sunt, et sequuntur Dominum expediti*. Et qu'est-ce que la profession religieuse ? une décharge générale des inquiétudes et des soins du siècle ; de ces soins, dis-je, et de ces inquiétudes dont la conscience d'un chrétien, pour peu qu'il ait de religion, doit être nécessairement troublée : *Abdicatio sollicitudinum hujus seculi*. Qu'est-ce que la religion ? un chemin droit et aplani qui conduit à Dieu sans nul empêchement : *Iter ad Deum sine impedimento*. J'ai donc eu raison de dire, qu'en quittant les biens du monde, nous n'avons quitté, à le bien prendre, que les obstacles du salut. Et en effet, autre remarque de saint Bernard, ce qu'il y aurait d'agréable dans les biens du monde, si Dieu l'avait ainsi permis, et s'il avait pu le permettre, ce serait d'en pouvoir disposer à son gré, d'en être entièrement le maître, de n'en rien devoir à autrui, d'en user et d'en jouir à discrétion, d'avoir droit de les employer sans bornes et sans mesure à ses divertissements, à l'accroissement de sa fortune, à satisfaire son ambition et à s'élever. Voilà par où ces biens pourraient plaire à l'homme, et ce que l'homme, en y renonçant, pourrait compter d'avoir quitté. Or, rien de tout cela, mes chères sœurs, n'est permis aux chrétiens du siècle, non plus qu'à nous. Ce n'est donc point à tout cela que nous avons précisément renoncé par la profession religieuse, puisque tout cela, indépendamment de la profession religieuse, nous était déjà interdit par la loi chrétienne. Otez tout cela, que reste-t-il dans les biens du monde ? je le répète : l'obligation indispensable, mais affreuse pour ceux qui les possèdent, de les dispenser avec fidélité, de n'en être, ni avarès, ni prodigues, d'en consacrer aux pauvres le superflu, d'en ménager pour Dieu le nécessaire ; le remords d'y avoir manqué, la crainte d'en être punis, tous les dangers et toutes les tentations inséparables de la prospérité humaine. Voilà ce que nous avons quitté, et voilà, chrétiens auditeurs, ce qui

vous reste. Or, tout cela, encore une fois, ce sont les obstacles du salut que l'on trouve dans le monde, mais que nous n'avons plus à combattre dans la religion.

Non-seulement les biens de la terre sont des biens onéreux, mais des biens contagieux, des biens qui souillent l'âme et la rendent impure par le feu de la concupiscence qu'ils y allument, et à qui ils servent d'aliment; des biens qu'il est permis de posséder, mais à quoi il n'est pas permis de s'attacher, et dont l'amour est un crime : *Bona quæ amata inquinant*. C'est, mes chères sœurs, une autre raison pour vous consoler de ne les avoir plus. Développons-la. Si l'Evangile de Jésus-Christ n'était que pour les religieux, ou s'il était moins sévère pour les chrétiens du siècle; s'il permettait aux chrétiens du siècle mille choses qu'il leur défend, et si les préceptes de la loi divine qui les regardent aussi bien que les religieux, ne les resserraient pas dans des bornes aussi étroites que le sont celles de la voie du salut, peut-être leur condition nous pourrait-elle tenter, et peut-être en l'envisageant, aurions-nous peine à réprimer certains retours quoique involontaires, et certains regrets. Donnons encore plus de jour à cette supposition. Si nous pouvions effacer de l'Ecriture ces paroles de l'Apôtre : *Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt* (1. Joan. 2); et si l'amour du monde, qui nous est défendu comme un amour criminel, par un changement de providence, devenait légitime et innocent; s'il était permis aux gens du monde, par la raison qu'ils sont du monde, d'en aimer les biens, s'ils pouvaient sans crime user de leur liberté pour satisfaire leur désirs; si les plaisirs même licites ne leur étaient pas des dispositions prochaines aux illicites; enfin, si la loi de Dieu, s'accommodant pour eux aux lois du monde, les laissait jouir tranquillement de ce qu'ils appellent avantages du monde : j'en conviens, ce que nous sommes, comparé à ce qu'ils sont, pourrait alors paraître triste; et ce qu'ils sont comparé à ce que nous sommes, nous pourrait être un objet d'envie. Mais quand je viens à considérer jusqu'à quel point ce christianisme qui leur est commun avec nous, les gêne et les lie, tout mondains qu'ils sont; quand j'entends le Fils de Dieu qui leur déclare dans l'Evangile, que s'ils ne renoncent d'esprit et de cœur à tout ce qui leur appartient, même légitimement; que s'ils ne crucifient leur chair; que s'ils n'étouffent leur sensibilité et leur délicatesse sur le faux honneur et la vaine gloire du monde; que s'ils ne combattent comme leur ennemi le plus mortel l'amour d'eux-mêmes, je dis plus, s'ils ne se haïssent eux-mêmes, quoique chrétiens de profession et de nom, ils ne peuvent être ses disciples, et que, sans tout cela, ils ne doivent rien prétendre au royaume des cieux; quand je fais ensuite la réflexion que faisait saint Augustin, combien tout cela, pour être pratiqué dans le monde, demanderait de violences et d'efforts; et si les chrétiens du siècle voulaient de bonne foi se conformer et se soumettre à ce que leur enseigne leur religion, combien l'accomplissement de tout cela les déconcerterait, et leur ferait trouver le monde

même insipide et fade; quand je repasse ces importantes et étonnantes vérités, dont la raison ni la foi ne nous permettent pas de douter, qu'en dois-je conclure, sinon, mes chères sœurs, de me réjouir avec vous et avec moi-même de la miséricorde singulière que Dieu nous a faite en nous appelant à la religion? Et en quoi est-elle singulière cette miséricorde? parce qu'il s'ensuit de là, qu'en quittant le monde, nous avons donc pris le parti non-seulement le plus sûr, mais le plus aisé. Car il est bien plus aisé, comme l'observe saint Chrysostome, de renoncer à tous les biens du monde, que de les posséder aux conditions que l'Evangile nous marque, c'est-à-dire, que de les posséder sans les aimer, que de les posséder sans s'y attacher, que de les posséder sans en abuser; bien plus aisé de se passer absolument des plaisirs des sens, que d'en user avec les restrictions ordonnées dans la loi de Dieu, c'est-à-dire, que d'en user et de se contenir, que d'en user et de n'y excéder pas, que d'en user et de régler la concupiscence, en lui prescrivant de justes limites, et lui disant sans cesse malgré elle : *Usque hùc venies, et non procedes ampliùs* (Job. 38); Vous irez jusque-là, et vous n'irez pas plus loin; bien plus aisé de faire la volonté d'autrui, que d'avoir à répondre de la sienne propre, que de se gouverner soi-même, que de tenir en bride sa liberté, sans lui laisser prendre l'essor hors de l'exacte mesure des préceptes : *Quædam enim faciliùs omninò abscinduntur, quàm ex parte temperantur* (Chrys.). User de ce monde comme n'en usant pas, c'est à quoi tout chrétien est obligé. Mais où sont les chrétiens du siècle qui en usent de la sorte? J'aime donc bien mieux quitter le monde, et n'en user jamais. Posséder comme ne possédant pas, c'est la disposition où doit être tout chrétien, et sans cela, dit saint Paul, point de salut : j'aime donc bien mieux ne rien posséder du tout. Car il en faut toujours revenir à la maxime et à la règle de saint Chrysostome, qui veut que, pour ne nous y pas méprendre, nous distinguions deux choses bien différentes par rapport aux biens de la terre, savoir, la possession et l'affection. Or la possession sans l'affection n'est qu'un embarras et un fardeau; l'affection sans la possession est un supplice, ou du moins une misère : l'un et l'autre ensemble, c'est-à-dire, la possession jointe à l'affection, pourrait être une douceur dans la vie; mais l'Evangile de Jésus-Christ nous en fait un crime. Que fait donc l'âme religieuse? se voyant par la loi de Dieu dans l'obligation de renoncer à l'un, elle abandonne l'autre par son choix; et laissant aux chrétiens du siècle, s'ils sont avares et mondains, le désir et l'amour des biens de la terre qui les corrompt; ou s'ils sont justes et fidèles, la possession de ces mêmes biens, innocente, il est vrai, mais qui leur fait courir tant de risques, elle choisit pour soi la pauvreté évangélique qui la sauve infailliblement et de l'iniquité de ceux-là, et des dangers où ceux-ci sont exposés; ravie de ne plus rien trouver dans son état, dont elle ait à se préserver, et de pouvoir dire à Jésus-Christ dans le même sens que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia, et secuti sumus te.*

Enfin ces biens de la terre auxquels nous renonçons, sont des biens fragiles et périssables qu'il faut tôt ou tard quitter, mais dont la perte ne peut être qu'affligeante et douloureuse à ceux qui n'y renoncent pas : *Bona quæ amissa cruciant*. Troisième et malheureuse propriété qui, par une raison toute contraire, augmente encore le bonheur de la profession religieuse. En effet, à combien de revers ces biens ne sont-ils pas sujets ? combien de persécutions et de traverses n'attirent-ils pas à ceux qui en jouissent ? La peine de les conserver, la crainte de les perdre, la douleur de les avoir perdus ; quand même on les posséderait paisiblement, la vue que le temps de les posséder est court, l'inévitable nécessité d'en être au moins dépouillé à la mort, le souvenir de cette séparation involontaire qui ne peut être bien éloignée, la pensée seule qu'il faut mourir : quel fonds, pour une âme mondaine, d'amertume et d'affliction d'esprit ! *O mors, quàm amara est memoria tua, homini pacem habenti in substantiis suis, viro quieto* (Eccli. 41) ! Ne cessons donc point, mes chères sœurs, de louer Dieu, et par ce dernier trait de comparaison entre nous et les chrétiens du siècle, convainquons-nous encore de l'avantage de notre état. En quittant les biens de la terre pour suivre Jésus-Christ, nous nous garantissons de tout cela. Nous ne craignons plus ni les calamités publiques, ni les disgrâces particulières, ni les révolutions d'Etat, ni les renversements de familles, ni les injustes vexations, ni les malignes jalousies. Ne possédant rien, nous sommes à l'abri de tout ; nous prévenons même la mort, et avant qu'elle nous dépouille, nous nous dépouillons nous-mêmes ; nous faisons dans nous-mêmes, par un libre mouvement de notre volonté, ce qu'elle fera dans les chrétiens du siècle par une dure et inflexible nécessité. Après quoi nous sommes en droit de lui dire, aussi bien que le grand Apôtre : *Ubi est, mors, victoria tua ? ubi est, mors, stimulus tuus* (1. Cor. 15) ? O mort ! où est ta victoire ? ô mort ! où est ton aiguillon ? ta victoire est de dégrader les puissances du monde, et de les anéantir dans le tombeau ; ton aiguillon, c'est-à-dire, la douleur que tu causes aux avarés et aux ambitieux du monde, est de leur enlever les biens dont leur cœur est idolâtre et à quoi ils tiennent : mais je ne crains ni l'un ni l'autre, parce qu'en me séparant du monde j'ai quitté ces biens, avant qu'ils me quittassent ; et que, bien loin de me faire un tourment de leur perte, je m'en fais une vertu et un mérite. Le monde passe, disait saint Bernard, et avec le monde passent ses désirs et ses concupiscences : *Mundus transit, et concupiscentia ejus* (1. Joan. 2). Il est donc bien plus raisonnable, concluait ce Père, et même plus doux, de quitter le monde et ses biens, que d'attendre qu'il nous quittent : *Planè ergo relinquere illa meliùs est, quàm ab eis relinquì*. C'est ainsi, âmes religieuses, que nous avons renoncé à tout pour Jésus-Christ : voyons maintenant à quoi Jésus-Christ s'est engagé pour nous. Je vais vous l'apprendre dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

A quoi Jésus-Christ s'est-il engagé pour les âmes religieuses? à des choses si surprenantes, dit saint Bernard, qu'il a fallu, pour nous obliger à les croire, non-seulement toute l'autorité de sa parole, mais toute la sainteté de son serment : *Amen dico vobis* ; Je vous dis en vérité (car voilà comme ce divin Sauveur en a juré par lui-même) que ceux qui, pour me suivre, renoncent à tout, au jour de mon dernier avènement, seront assis avec moi pour juger le monde : *Vos qui reliquistis omnia, in regeneratione sedebitis judicantes* ; qu'ils recevront dès cette vie le centuple des biens qu'ils auront quittés : *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores, centuplum accipiet* ; et qu'ils auront un droit spécial et particulier à la vie éternelle : *Et vitam æternam possidebit*. Trois promesses, dont saint Bernard s'étonnait avec raison, ne pouvant d'ailleurs comprendre qu'il y eût dans le monde chrétien des hommes assez insensibles, pour n'en être pas touchés : *Quid enim est, quod ad verbum tantæ promissionis negligentia humana dormitat* ? Trois promesses, mes chères sœurs, dont je craindrais de vous faire connaître l'étendue, si je ne comptais sur votre humilité ; mais dont je ne crains point de me servir, pour achever de réveiller la foi, la religion, la piété des chrétiens du siècle, en leur inspirant un saint zèle, d'imiter, autant qu'il leur convient, votre renoncement. Commençons par la première prérogative exprimée en ces termes : *Vos qui reliquistis omnia, sedebitis judicantes* ; et rendons ce témoignage à notre Dieu, que de tous les maîtres, il n'en est point de si fidèle, ni de si magnifique dans ses récompenses.

Avoir un titre pour paraître devant le tribunal de Dieu avec confiance, pour y paraître avec assurance, et même pour y paraître avec honneur, tandis que le reste des hommes y sera dans l'humiliation et dans la consternation, c'est ce que l'Évangile de Jésus-Christ promet aux âmes religieuses. Il leur suffirait d'être tranquilles dans ce jugement où les puissances mêmes frémiront, et où le juste à peine se sauvera. Or, cette tranquillité est une des grâces particulières que Dieu, par une espèce de justice, disons mieux, par son infinie miséricorde, semble avoir attachées à leur profession : *Egrederere, anima mea, quid times* ? disait au moment de la mort ce solitaire dont saint Jérôme a fait l'éloge ; c'était le bienheureux Hilarion : Sors, mon âme, s'écriait-il, plein d'une vive confiance à la vue de ce jugement qu'il allait subir ; sors, mon âme, de ce corps mortel, qui, depuis si long-temps, te tient lieu de demeure et de prison. Que crains-tu ? Il est vrai, tu vas être présentée devant le Souverain Juge : mais rassure-toi, et souviens-toi que ce juge, quoique souverain, est celui pour lequel tu as tout quitté. Il y a près de soixante et dix ans que tu le sers dans ce désert, pourquoi donc aurais-tu de la peine à comparaître devant lui ? Il est dans des dispositions à ton égard trop

favorables , pour te réprouver ; et quelque rigueur qu'il ait pour les autres , ayant tout quitté pour lui , tu peux tout espérer de lui : *Septuaginta propè annis servisti Deo ; egredere , quid times ?* Cette pensée le fortifiait , l'encourageait , le maintenait dans un calme et une paix inaltérable. A ce moment de la mort , où les âmes mondaines souffrent de si cruelles agonies , cet homme de Dieu goûtait des délices intérieures , occupé et pénétré de ce sentiment , qu'il allait être jugé par celui même pour l'amour duquel il avait solennellement renoncé à toutes choses. Or , ce qu'il éprouvait alors , c'est ce que l'expérience nous fait voir encore tous les jours. Car voilà comme on meurt dans la religion ; et voilà , Seigneur , le miracle de votre grâce dont j'ai eu la consolation d'être tant de fois témoin. Rien de plus ordinaire dans ces saintes communautés qui conservent leur premier esprit , et où l'on vit dans cet éloignement du monde , qui est le vrai caractère de la vie religieuse ; rien de plus commun que d'y voir des âmes aux approches de la mort , disposées de la sorte ; des âmes , quand il faut partir , sûres du Dieu auquel elles se sont dévouées , et qui sortent sans peine de leur corps , pour aller au devant de l'époux ; des âmes qui , pour être proches du jugement de Dieu , n'en sont pas moins remplies de son amour , je dis de cet amour parfait qui bannit la crainte ; des âmes enfin qui , sans être présomptueuses , semblent , aussi bien qu'Hilarion , se hâter , et se dire à elles-mêmes : *Egredere , quid times ?* parce qu'en quittant le monde , elles ont quitté tout ce qui pouvait rendre le jugement de Dieu terrible.

Il suffirait , dis-je , aux âmes religieuses d'avoir , en vertu de leur profession , de quoi soutenir ce jugement si redoutable avec confiance et avec tranquillité ; mais le Fils de Dieu , portant encore plus loin la chose , a voulu qu'elles eussent de quoi le soutenir avec honneur et avec dignité ; il a voulu que ce jugement fût leur gloire , et que le rang qu'elles y tiendront , en qualité de ses épouses , fût pour elles , par rapport aux autres chrétiens , un rang de distinction , de supériorité et de prééminence : car il est de la foi que ceux qui auront tout quitté pour suivre Jésus-Christ , seront , au temps de la régénération et à la fin des siècles , assis sur des trônes pour juger tout l'univers ; et les Pères de l'Eglise ont étendu cette promesse à tous ceux qui , poussés du même esprit que les apôtres , renoncent au monde pour embrasser la vocation religieuse. On demande pourquoi les religieux seront les juges du reste des hommes. Saint Chrysostome répond que cette gloire leur sera accordée , non-seulement pour honorer , dans leurs personnes , la pauvreté évangélique où ils auront vécu , mais parce qu'ayant été les sectateurs et les imitateurs de Jésus-Christ dans la profession de la pauvreté évangélique , ils auront une grâce particulière pour être alors ses assesseurs , et même une espèce d'autorité pour juger le monde. Et c'est , chrétiens qui m'écoutez , le mystère que je vous annonce aujourd'hui. Oui , ces saintes filles que vous voyez , que vous comptez parmi les morts du siècle , s'élèveront contre vous dans le jugement de Dieu , et vous confondront par l'op-

position de leurs exemples. Leur austérité suffira pour confondre votre mollesse, leur humilité pour confondre votre orgueil, leur modestie pour confondre votre luxe, leur pauvreté, dont elles sont contentes, pour confondre votre cupidité, qui ne dit jamais : C'est assez. Or je vous dis ceci, afin que, toutes ensevelies et comme anéanties qu'elles sont dans l'obscurité d'une vie cachée, vous les respectiez; et que, devant un jour subir le jugement rigoureux qu'elles feront de vous, vous l'anticipiez en vous jugeant et en vous condamnant vous-mêmes.

En effet, la fidélité de ces servantes de Dieu, leur ferveur et leur piété, leur inviolable régularité, leur pureté angélique, sont déjà comme autant d'arrêts qu'elles prononcent contre vous; mais la prudence de la chair, qui vous aveugle, vous fait mépriser ces arrêts, pour vivre selon les lois et les maximes du monde corrompu. Que sera-ce quand, la figure de ce monde étant passée, ces arrêts portés contre vous, et fondés sur l'exemple de leurs vertus, s'exécuteront sans appel? que sera-ce quand ces épouses de l'Agneau, prenant séance avec lui, et revêtues de la puissance qu'il leur donnera, paraîtront pour vous reprocher votre infidélité, votre impénitence, vos relâchements dans le service de Dieu, et pour former de tout cela ce jugement définitif dont vous ne vous releverez jamais? car voilà, mes chers auditeurs, l'essentielle différence de leur destinée et de la vôtre. Au son de cette dernière trompette qui rassemblera toutes les nations, vous frémirez, et ces vierges de Jésus-Christ lèveront la tête : pourquoi? c'est que leur rédemption approchera, et que vous verrez approcher votre confusion. Or, votre confusion sera d'avoir négligé, en servant le même Dieu qu'elles, de vous conformer à elles; et une partie de leur rédemption consistera à se voir au-dessus de vous, parce que, dans le monde, elles se sont séparées de vous. Que dis-je, au-dessus de vous? le comble de leur rédemption sera de se voir au-dessus des élus mêmes, qui, marchant dans la voie commune des commandements, n'auront pas suivi comme elles le chemin plus étroit des conseils : car voilà, dit saint Bernard, quel sera l'avantage singulier de leur élection et de leur prédestination : *Hæc erit illarum gloria singularis, inter ipsos etiam eminere fideles*. Peu d'entre les filles du siècle qui sont ici présentes, voudraient, digne épouse du Sauveur, s'engager à vivre dans la condition que vous allez embrasser; mais quelque mondaines qu'elles soient, il n'y en a pas une qui ne s'estimât heureuse d'y mourir. Y vivre, c'est une parole dure qu'elles ne goûtent pas; mais elles goûtent au moins celle-ci, qu'il leur serait un jour avantageux d'y avoir vécu. Passons à la seconde promesse.

C'est le centuple dès cette vie; je dis le centuple des biens que le religieux a quittés pour Jésus-Christ : promesse dont cet Homme-Dieu s'est rendu lui-même garant : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet*. Mais, dit un mondain, assurez-moi, et faites-moi voir que ce centuple ne me manquera pas, et sans hésiter, je

renonceraï à tous les plaisirs du siècle. Et moi je lui réponds : Erreur et illusion ; vous ne vous connaissez pas vous-même ; étant aussi sensuel et aussi charnel que vous l'êtes , ce centuple , quand je vous le garantirais , n'opérerait point en vous ce changement : les gages les plus certains que je pourrais vous donner d'un bien dont vos sens ne seraient point frappés , ne feraient qu'une faible impression sur votre cœur ; et puisque vous ne déférez pas à la parole d'un Dieu , vous n'écouteriez pas la mienne. Avant toutes choses , il faut croire : car ce centuple évangélique n'est promis qu'à celui qui triomphe du monde , et cette victoire par où l'on triomphe du monde , vient de notre foi. Croyez à un Dieu qui vous parle , et vous concevrez , et vous expérimenterez , et j'ose dire que vous sentirez tout ce qu'il vous promet : ayez en lui de la confiance ; sur quel autre pouvez-vous plus sûrement compter ? Vous risquez bien tous les jours dans les traités que vous faites avec les hommes. L'usure , qui vous est interdite avec les hommes , est louable , est sainte , est méritoire avec Dieu. Il vous offre cent pour un : mettez-vous dans la disposition nécessaire pour en faire l'épreuve , et vous la ferez ; il est la vérité même.

Cependant , me dites-vous , il y en a qui se trouvent frustrés de leur attente , et qui , après avoir tout quitté dans le monde , ne goûtent point ce centuple dans la religion. N'en voyons-nous pas qui le publient eux-mêmes , et qui ne le font que trop hautement entendre ? n'en sommes-nous pas quelquefois témoins ? Levez-vous , Seigneur , s'écrie là-dessus saint Bernard , levez-vous , et prenant votre cause en main , justifiez-vous vous-même ; car c'est à vous-même que ce reproche s'adresse , et votre providence ne doit pas souffrir qu'un reproche si frivole , mais si dangereux , ébranle la foi de vos serviteurs et de vos servantes , au préjudice de la parole que vous leur avez donnée. Elevez-vous donc , encore une fois , et défendez-vous : *Exurge, Deus, et judica causam tuam*. Non , mes frères , poursuit le même saint Bernard , ce centuple n'a jamais été refusé à ceux qui , pour Dieu et de bonne foi , ont abandonné tout. J'ai vieilli dans la religion , mais je n'y ai point vu de juste trompé ni délaissé. Si , dans les monastères et les cloîtres , on voit des âmes qui ne jouissent pas de ce centuple évangélique , ce ne sont point de celles qui ont tout quitté ; mais de celles , au contraire , qui n'ont rien quitté , au moins d'esprit et de cœur ; mais de celles qui , dans ce qu'elles ont quitté , se sont fait de secrètes réserves ; mais de celles qui , croyant avoir tout quitté , ne se sont pas quittées elles-mêmes. Si l'on en voit qui , après avoir joui de ce centuple dans les premières années de leur profession , le perdent malheureusement dans la suite de leur vie , ce ne sont point de celles qui persévèrent dans cet esprit de renoncement au monde ; mais de celles qui , par un funeste relâchement , voudraient retrouver tout ce qu'elles ont quitté , et le reprendre , en accordant la religion avec le monde. Rentrons en nous-mêmes , mes chères sœurs ; et si parmi nous il y en a quelqu'un qui n'ait pas dans la religion ce cen-

tuplé qu'il attendait, au lieu d'imputer ce défaut à Dieu, qu'il se l'impute à soi-même : car, s'il veut se faire justice, il trouvera bientôt dans son cœur quelque attache qu'il y conserve; et convaincu qu'il n'a donc pas droit encore de dire comme saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia*, il conclura qu'il n'a donc pas droit non plus de demander à Jésus-Christ l'effet de sa promesse. Touché de son indignité, il se confondra devant Dieu, et il s'écriera avec douleur : Vos jugements sont équitables, ô mon Dieu ! et je ne dois pas m'étonner si je suis privé du centuple dont vous récompensez ceux qui vous suivent. N'ayant quitté le monde qu'à demi, non-seulement ce centuple ne m'est pas dû, mais il est de votre justice de ne me l'accorder pas. Ainsi rendra-t-il gloire à Dieu, et, dans son malheur même, il adorera les justes et sages conseils de Dieu. Donnez-moi une âme solidement religieuse, une âme qui n'ait plus rien à quitter, et je la défierai de se pouvoir plaindre qu'elle n'ait pas reçu le centuple dont je parle, et qu'elle ne l'ait pas reçu à proportion de ce qu'elle a quitté. Celles qui ne quittent rien, ou qui ne se quittent pas elles-mêmes, bien loin d'affaiblir ma proposition, la vérifient et la confirment; car, si la promesse du Sauveur ne s'accomplit pas en elles, c'est que, de leur part, elles n'ont pas la disposition pour cela requise, et qu'elles manquent à la condition qu'il exige et qu'il leur a expressément marquée : *Qui reliquerit domum, aut fratres, aut sorores*.

Mais quel est donc enfin ce précieux centuple que le Fils de Dieu nous propose ? A Dieu ne plaise, mes chères sœurs, que, suivant la pensée de quelques interprètes, je le fasse consister dans les avantages temporels qui se trouvent attachés à la profession religieuse; et malheur à vous et à moi, si nous en étions réduits à ne chercher dans ce centuple que la bénédiction d'Esau et la graisse de la terre, au lieu de la rosée du ciel. Une vie exempte de soins, un établissement sûr et tranquille, un port à l'abri des orages du siècle : tout cela aurait été bon pour ces anciens Israélites que Dieu traitait en mercenaires, et dont les grâces et les faveurs n'étaient que l'ombre et la figure des biens à venir; mais nous, qui avons quitté le monde, nous attendons quelque chose de plus solide. Ce centuple donc, selon saint Bernard, c'est la préférence que notre état nous donne au-dessus de tous les autres, par rapport aux dons spirituels, qui sont les vrais dons de Dieu : c'est l'avantage que nous avons, comme religieux, d'être les domestiques de Dieu; c'est l'honneur qu'ont les vierges chrétiennes, d'être spécialement et par excellence les épouses de Dieu. Ce centuple, c'est la liberté de l'esprit, qui nous affranchit de la servitude du monde; c'est l'indépendance où nous vivons des lois du monde; c'est l'éloignement où nous sommes des scandales du monde; c'est la facilité de nous sauver et l'impuissance morale de nous perdre. Ce centuple, c'est la paix intérieure de la conscience, c'est la joie de nous voir dans le chemin le plus sûr et le plus droit qui conduit à la vie, c'est la douceur d'une sainte société, c'est le repos d'une salutaire retraite, c'est l'alliance admirable de l'une et de l'autre, c'est la

ferveur de l'émulation et le secours des bons exemples, c'est la plénitude de ces consolations célestes dont l'âme séparée de tout et unie à Dieu, peut se féliciter aussi bien que David : *In via testimoniorum tuorum delectatus sum, sicut in omnibus divitiis* (Ps. 118). Le dirai-je ? ce centuple, ce sont les croix mêmes que nous avons à porter, et qui, par l'onction de la grâce, non-seulement s'adoucissent dans la religion, mais y tiennent lieu de consolation : *Apud eum namque ipsa quoque tribulatio magna quxdam consolatio est* (Bern.). Au lieu que les croix des mondains sont des croix d'esclaves, des croix inutiles pour le salut, souvent des croix réprouvées, et déjà par avance le centuple que Dieu ajoute à la malédiction du monde ; celles d'une âme religieuse sont des croix d'épouse, des croix précieuses pour le ciel, ces croix changées par la grâce de l'Evangile en béatitudes, parce qu'elles ont la vertu, non-seulement de purifier et de sanctifier, mais de rendre heureux. Ce centuple est encore quelque chose au delà de tout ce que je dis : c'est ce que je ne puis exprimer ; c'est ce que Dieu, tout pécheur et tout lâche que je suis, m'a fait plus d'une fois éprouver, c'est ce qui m'a cent fois donné ces délicieux dégoûts du monde qui surpassent toutes les délices du monde ; c'est ce qui fait que tout le monde et toutes ses pompes ne me touchent point, que je me passe aisément de lui, que ses établissements, ses prospérités, ses honneurs, ne sont pas même des sujets de tentation pour moi.

Après cela, venez, disait le Seigneur par un de ses prophètes, et plaignez-vous, si vous l'osez encore, de ma providence : *Venite, et arguite me, dicit Dominus* (Isaï. 4). Dites que, dès cette vie, je ne sais pas récompenser ceux qui ont eu le courage de tout quitter pour mon service. Dites que je les fais languir par des espérances toujours incertaines et toujours éloignées, dites que je n'ai pas dans tous les trésors de ma miséricorde de quoi les enrichir dès maintenant, ou plutôt reconnaissez qu'il y a un Dieu qui rend justice à ses élus, et qui la leur rend même sur la terre : *Utique est Deus judicans eos in terrâ* (Ps. 57). Voilà ce que reconnaissait et ce que déclarait avec tant de zèle ce fervent disciple de saint Bernard, lequel ayant quitté de grands biens et de grands honneurs dans le monde, s'était retiré à Clairvaux, et y vivait dans la pratique des plus éminentes vertus. Il souffrait de cruelles douleurs, et jusque dans les plus vives atteintes d'un mal aigu qui lui déchirait les entrailles, il ne laissait pas de dire à Jésus-Christ : *Vera sunt omnia quæ dixisti, Domine Jesu*. Toutes vos paroles, ô mon Dieu ! sont véritables ; vous m'avez promis le centuple, et je le goûte actuellement, puisque rien n'égale la joie dont je suis pénétré, en me regardant comme une victime que vous avez choisie et agréée. Non, Seigneur, tout ce que j'endure ne m'empêche point de convenir que vous vous acquittez de vos promesses, au delà même de mes souhaits, et de protester que je suis pleinement content de vous. Aveu peu nécessaire à votre gloire, mais qui, néanmoins, est le plus grand hommage que vous puissiez recevoir de votre créature,

puisque'il n'y a qu'un Dieu comme vous, qui, dans l'état de mes souffrances, puissiez non-seulement me contenter, mais me combler des plus abondantes consolations. Ainsi parlait ce juste plein de foi, et ainsi parleraient je ne sais combien d'âmes religieuses, si elles voulaient nous faire part des bénédictions de douceur dont Dieu les pré-vient.

Or, ce centuple dont elles jouissent, et que l'on peut dire déjà pour elles dans la religion une béatitude commencée, n'est après tout qu'un avant-goût, qu'un essai, qu'un gage de cette gloire éternelle que Dieu leur prépare, et où elles aspirent comme au dernier terme de leurs désirs et à l'essentielle récompense de leur renoncement : *Et omnis qui reliquerit domum, centuplum accipiet, et vitam æternam possidebit*. Que serait-ce donc, mes chers auditeurs, si, pour conclure mon sujet par la troisième promesse de Jésus-Christ, j'ajoutais que ces épouses du Fils de Dieu, en qualité de religieuses, ont à la vie éternelle un droit affecté et privilégié que vous n'avez pas; que le royaume des cieux leur appartient d'une manière dont il ne vous appartient pas? Prenez garde : je ne prétends pas que la vie éternelle ne soit que pour les religieux; loin de vous édifier par là, je vous jetterais dans le désespoir. Mais je dis que la vie éternelle est pour les religieux plus particulièrement et plus sûrement que pour vous; je dis que le royaume céleste leur est promis plus justement et plus infailliblement qu'à vous; je dis que si l'Evangile est vrai, ils y ont plus de part que vous, et qu'ils doivent y être reçus préférablement à vous. En faut-il davantage pour vous inspirer un saint mépris de ce que vous êtes dans le monde, et de tout ce qui vous attache au monde; et pour allumer dans vos cœurs un désir encore plus saint de vous conformer à ces servantes de Dieu, chacun dans votre condition, par un détachement aussi parfait qu'il vous peut convenir?

Quoi qu'il en soit des chrétiens du siècle, voilà, généreuse et sainte épouse de Jésus-Christ, les récompenses que vous devez espérer et qui vous doivent animer. Vous allez dire, dans le même esprit que saint Pierre : *Ecce nos reliquimus omnia*. C'est pour vous, Seigneur, que je quitte tout, et que je me quitte moi-même. Car en vain quitterais-je tout le reste, si je ne me quittais moi-même; et en vain me flatterais-je de m'être quittée moi-même, si, de bonne foi, je n'avais quitté tout le reste. Je quitte tout, ô mon Dieu! et malheur à moi si j'avais seulement la pensée de me réserver la moindre partie de ce tout. Je sais ce qu'il en coûta à l'infortuné Ananie et à sa femme Saphire, et leur exemple me suffirait pour avoir en horreur un tel partage; mais indépendamment de leur exemple, l'honneur que vous me faites d'accepter tout ce que je vous offre, la joie et la consolation que j'ai de vous l'offrir, ce que j'attends de vous, et dans le temps et dans l'éternité : tous ces motifs font sur moi bien plus d'impression que la crainte de vos plus rigoureux châtimens. Je quitte tout, Seigneur, et pour cela j'oublie père et mère, frères et sœurs; j'oublie le monde et je consens à en être oubliée; je renonce au monde, et je

consens à en être renoncée; je meurs pour le monde, et je consens qu'il soit mort pour moi, comme je serai morte pour lui. J'en serai bien dédommée, ô mon Dieu! si vous daignez vous souvenir de moi; si je trouve grâce auprès de vous, et si vous jetez un regard favorable sur moi; si je vis pour vous, et si vous vivez pour moi : *Ecce nos reliquimus omnia*. Tels sont vos sentiments, ma chère sœur : la solidité de votre esprit, la ferveur de votre piété, l'inflexible fermeté que vous avez fait paraître en vous arrachant du sein d'une famille qui comptait sur vous pour vous élever aux honneurs du monde, et sur qui vous pouviez compter pour parvenir à ce qu'il y a de plus grand dans le monde : tout cela joint aux connaissances encore plus particulières que j'en puis avoir, me répond des dispositions intérieures de votre âme. Et moi, fondé sur l'inviolable fidélité de notre Dieu, j'ose vous répondre de tout ce qu'il vous a promis, soit pour le cours de la vie présente, soit au moment de la mort et à son jugement dernier, soit dans la félicité éternelle, que je vous souhaite, etc.

QUATRIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.



L'opposition mutuelle des Religieux et des Chrétiens du siècle.

Obsecro vos, ego vinculus in Domino, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis.

Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de votre vocation.

(AUX ÉPHÉSIENS, ch. 4.)

C'est ainsi que parlait le grand Apôtre, exhortant les nouveaux fidèles qu'il avait formés en Jésus-Christ par l'Évangile; et c'est ainsi que je me sens inspiré de vous parler aujourd'hui, mes chers auditeurs, dans l'obligation où je me trouve de vous instruire sur le sujet important de cette cérémonie, pour laquelle vous êtes ici assemblés. Saint Paul avait un droit particulier de tenir ce langage aux chrétiens d'Ephèse, parce qu'étant alors dans les fers pour le nom du Sauveur qu'il leur avait annoncé, il accomplissait lui-même dignement sa vocation à l'apostolat; et il ne pouvait pas les engager plus efficacement à honorer, par la sainteté de leur vie, leur vocation au christianisme, qu'en alléguant son exemple, qui, supposé la haute estime qu'ils avaient de lui, était pour eux un des motifs les plus convainquants dont ils pussent être touchés. Car c'est pour cela, leur disait-il, mes frères, que je me fais un honneur d'être prisonnier de Jésus-Christ : *Ego vinculus Christi Jesu*; et quand je me glorifie de cette qualité, ce n'est pas seulement pour moi, que Dieu, par sa miséricorde, a choisi dans le judaïsme; c'est pour vous qui êtes Gentils, c'est

pour votre salut qui m'est si cher et si précieux, c'est afin de vous faire connaître le mérite de cette grâce, par où Dieu vous a appelés des ténèbres de l'infidélité à son admirable lumière, en vous communiquant le don de la foi : *Hujus rei gratiâ, ego vinctus Christi Jesu, pro vobis gentibus*. Permettez-moi, chrétiens, d'appliquer ceci à mon sujet. Une vierge qui se consacre à Dieu par la profession religieuse, peut dire, aussi bien que saint Paul, qu'elle est dans les chaînes pour le Seigneur. En effet, les vœux qui l'engagent à Dieu sont pour elle de véritables liens ; des liens dont elle ne rougit point, et dont elle fait même toute sa gloire ; des liens qu'elle porte avec joie, et où elle met toute sa confiance ; des liens éternels qu'elle ne peut plus rompre, et qui la tiennent attachée inséparablement à Jésus-Christ. Elle aurait donc droit de dire aux chrétiens du siècle qui viennent assister à son sacrifice, ce que saint Paul disait aux Ephésiens : *Obsecro vos, ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis*. Je vous conjure, moi qui, par un choix solennel, vais me rendre captive pour Jésus-Christ, de profiter de mon exemple, et de vous comporter d'une manière digne au moins de la vocation chrétienne. Or voilà justement, mes chers, auditeurs, ce que vous prêchez aujourd'hui, bien mieux que moi, cette généreuse fille qui va pour jamais se dévouer à Dieu ; et c'est ce qui va faire le sujet de ce discours, après que j'aurai demandé les lumières du Saint-Esprit par l'intercession de Marie : *Ave, Maria*.

Être appelé de Dieu, c'est, dans la pensée de saint Paul, le premier effet de la prédestination divine, et par conséquent le principe de tous les biens, et le fondement du salut de l'homme : *Quos prædestinavit, hos et vocavit* (Rom. 8). Mais être appelé à un état de sainteté sans le connaître, et avoir reçu de Dieu une vocation sans en faire le discernement, c'est la source au contraire de tous les maux dans l'ordre de la grâce et du salut. En quelque condition que nous soyons, et quelque genre de vie que nous ayons embrassé, nous avons tous part, comme chrétiens, à cette vocation céleste, par où, comme dit saint Paul, Dieu nous a appelés en Jésus-Christ. Mais nous devons reconnaître, à notre confusion, qu'il y en a plusieurs parmi nous, qui, grossiers et ignorants dans les choses de Dieu, quoique éclairés et intelligents dans celles du monde, ne savent pas, et par un abus encore plus déplorable, paraissent même ne se pas mettre en peine de savoir ce que c'est que cette vocation ; c'est-à-dire, qui n'en comprennent pas les engagements, qui n'en pénètrent par les conséquences, et qui n'en ont jamais étudié les devoirs. Or, c'est à quoi j'entreprends aujourd'hui de remédier. Car, dans l'obligation où je me trouve de parler ici à deux sortes d'auditeurs, les uns engagés à vivre dans le monde, les autres consacrés à l'état religieux, mon dessein est de faire connaître aux premiers que la Providence a choisis pour le monde, l'excellence et la sainteté de la vocation chrétienne, en la mesurant sur la vocation religieuse. Et pour m'ac-

quitter en même temps de ce que je dois à ces chastes épouses du Sauveur, qui, poussées de l'Esprit de Dieu, ont fait un divorce éternel avec le monde, je veux leur faire estimer le mérite et le prix de la vocation religieuse, en la réduisant aux principes de la vocation chrétienne. Voilà les deux fins que je me propose; et l'illustre vierge qui fait le sujet de cette cérémonie me servira, pour l'une et pour l'autre, de preuve vivante. Car, comme elle est déjà plus convaincue des saintes maximes sur lesquelles doit rouler tout ce discours, au lieu de l'exhorter et de l'instruire, je vous instruirai par elle, chrétiens qui m'écoutez; je vous exhorterai par elle, ou, si je ne suis pas assez heureux pour vous persuader, je vous confondrai par elle : ce sera le sujet de la première partie. Et dans la seconde, en vous comparant, ou plutôt en vous opposant à elle, je la consolerais par vous, je lui ferai goûter son bonheur par vous, je l'affermirai dans sa vocation par vous. Voilà tout mon dessein, qui se réduit à deux vérités que je vous prie de bien concevoir; l'une qui regarde les chrétiens du siècle, et l'autre qui touche les religieux : ou plutôt, qui, par l'opposition de ces deux états, doivent l'une et l'autre apprendre également aux religieux et aux chrétiens du siècle à se conduire d'une manière digne de leur vocation : *Ut dignè ambuletis vocatione quâ vocati estis*. Car je prétends que rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des chrétiens du siècle, que de leur faire considérer la perfection de l'état religieux : c'est ma première proposition. Et j'ajoute que rien n'est plus propre à consoler les religieux, et à les confirmer dans leur vocation, que de leur faire envisager les malheurs presque inévitables et les obligations des chrétiens du siècle : c'est ma seconde proposition. Que ne dois-je pas espérer de ces deux importantes vérités, si vous me donnez une attention favorable!

PREMIÈRE PARTIE.

Il était de l'honneur de la religion, et l'ordre de la Providence l'exigeait ainsi, qu'il y eût toujours dans l'Eglise de Dieu de quoi confondre, non-seulement l'impiété des chrétiens scandaleux et libertins, mais encore la négligence et la tiédeur des chrétiens lâches et imparfaits; et comme la charité de plusieurs devait se refroidir, selon la prédiction de Jésus-Christ, à mesure que l'iniquité irait croissant, aussi était-il nécessaire qu'au moins le zèle de quelques-uns, dans la suite des temps, se ranimât, pour empêcher que le désordre et le relâchement des autres ne prévalût. Or, c'est à quoi Dieu semble avoir admirablement pourvu, en opposant à ce relâchement des mœurs qui entraîne la plupart des chrétiens du siècle, la perfection de l'état religieux; et en voici les raisons, qui sont évidentes. En premier lieu, parce que cette vue de la perfection de l'état religieux découvre sensiblement aux chrétiens du siècle ce qu'ils sont, ou plutôt ce qu'ils doivent être; ce qu'ils ont été, et, malheureusement pour eux, ce qu'ils ne sont plus; le degré de sainteté dont ils sont déchus, et auquel

Dieu les rappelle ; la voie de perfection qu'ils ont quittée , et où ils doivent s'efforcer de rentrer. En second lieu , parce que , envisageant la perfection de l'état religieux , les chrétiens du siècle sont , malgré eux , détrompés d'une erreur grossière , dont ils se préviennent souvent , savoir , que la loi de Dieu , prise dans toute son étendue et dans son étroite rigueur , est pour eux quelque chose d'impraticable ; puisqu'au contraire ils la doivent concevoir , non-seulement possible , mais facile et proportionnée à la faiblesse même de l'humanité , lorsqu'ils voient le courage de tant d'âmes religieuses qui enchérisent sur cette loi , et qui , non contentes de ses préceptes , s'imposent le joug de ses plus sévères conseils. En troisième lieu , parce qu'il est constant que la perfection de l'état religieux réfute invinciblement toutes les excuses qu'allèguent les chrétiens du siècle , quand on leur reproche leur paresse et leur lâcheté dans la voie de Dieu , et détruit tous les prétextes dont ils se servent communément , pour éluder les solides et utiles remontrances qu'on leur fait , sur l'observation exacte de leurs devoirs. Trois raisons capables de les confondre ; mais en même temps , mes chères sœurs , trois puissants motifs pour réveiller en vous cette sainte ferveur que je voudrais aujourd'hui vous inspirer. Ecoutez-moi.

Non , dans l'obligation indispensable où est l'homme chrétien d'agir et de vivre en chrétien , rien n'est plus important pour lui que de bien comprendre une fois l'excellence de son état , et de remonter de temps en temps , par de salutaires réflexions , jusqu'à son origine , pour reconnaître ce qu'il est , ou s'humilier de ce qu'il n'est pas. C'était la grande leçon que saint Paul faisait aux Corinthiens. Il leur remettait devant les yeux la sainteté de leur vocation , parce qu'il savait bien , dit saint Chrysostome , que du moment qu'ils s'appliqueraient à la considérer , ils en concevraient une haute idée ; que , remplis de la haute idée qu'ils en auraient conçue , ils feraient tous leurs efforts pour mener une vie qui y fût conforme ; et que , vivant conformément à cette idée , ils deviendraient des hommes parfaits : *Videte vocationem vestram , fratres*. Ainsi leur parlait-il alors. Mais où voyons-nous aujourd'hui cette sainteté de la vocation chrétienne , et où pourrions-nous en trouver une vive image ? Rendons-en , vous et moi , la gloire à Dieu : c'est dans l'état religieux où Dieu , non-seulement la fait subsister , mais la rend palpable et sensible. Car , quoique nous ne puissions nous déguiser à nous-mêmes le triste changement qui s'est fait dans le christianisme , il est vrai néanmoins que Dieu a pris soin d'y susciter de saintes maisons , où la loi est pratiquée dans toute son étendue ; des maisons que nous pouvons regarder comme les asiles de la piété chrétienne , de la pauvreté , de l'humilité , de la pénitence et de la mortification chrétiennes ; des maisons où l'Evangile de Jésus-Christ , non-seulement est reçu avec respect , mais suivi à la lettre et avec une pleine fidélité ; des maisons subsistantes au milieu de nous , pour servir de témoignage contre nous , et pour être des modèles visibles que nous puissions consulter , et sur qui nous puissions nous former. Prenez garde , s'il vous plait , à ma pensée.

Dans les premiers siècles de l'Eglise, il n'était pas nécessaire qu'il y eût des religieux : pourquoi ? parce que les chrétiens, vivant comme chrétiens, étaient alors, au moins dans la préparation de leur cœur, autant de religieux. Ainsi saint Jérôme le témoigne-t-il en parlant de ces chrétiens d'Alexandrie que saint Marc forma, et qui servirent de modèles à tous ceux que l'on nommait disciples, c'est-à-dire, sectateurs de la doctrine de Jésus-Christ et de sa loi. En effet, dit ce saint docteur, on ne voyait rien parmi eux qui ressentit le monde ; ils renonçaient à leurs biens, ils ne possédaient rien en propre, ils obéissaient aux apôtres comme à leurs pasteurs, ils vaquaient jour et nuit à la prière, ils s'appelaient frères, n'ayant tous qu'un cœur et qu'une âme ; enfin, conclut saint Jérôme, ils étaient tous, par une profession générale, ce que sont maintenant, par un engagement particulier, ceux qui embrassent la vie monastique : *Ex quo patet talem primorum in Christo credentium fuisse Ecclesiam, quales nunc monachi esse nituntur et cupiunt*. Voilà le miracle que le Saint-Esprit opéra, quand il descendit sur les apôtres et sur tous les disciples assemblés, les ayant, tout grossiers qu'ils étaient, rendus capables d'une vocation si sainte ; je veux dire, les ayant détachés du monde et d'eux-mêmes, et par une conversion qui fut, dans toutes ces circonstances, le plus incontestable changement de la main du Très-Haut, et le plus étonnant prodige de la grâce qu'on ait jamais vu sous le ciel, leur ayant inspiré, à tous, le mépris des biens de la terre, la fuite des honneurs du siècle, le renoncement aux plaisirs ; disons mieux, leur ayant inspiré à tous l'estime de la pauvreté jusqu'à s'en faire une béatitude, l'amour de l'humilité jusqu'à se glorifier des humiliations, le goût des croix et des souffrances jusqu'à se réjouir de ce qu'ils en étaient trouvés dignes. Miracle qui, de l'Eglise de Jérusalem où il commença, se répandit bientôt après dans les nations et parmi les gentils, où, selon le texte sacré, on voyait s'augmenter et se multiplier de jour en jour le nombre des croyants : *Augebatur credentium in Domino multitudo* (Act. 5). Qu'est-ce à dire, des croyants ? c'est-à-dire, de ceux qui, animés du même esprit que les apôtres, se dépouillaient de tout, et quittaient tout pour suivre Jésus-Christ. Lisez ce qu'en rapporte Eusèbe, et ce qu'il raconte de l'esprit d'abnégation où vivaient ces chrétiens, qui, sans autre titre que celui de simples chrétiens, étaient autant de pauvres volontaires, autant de martyrs de leur foi, autant d'exemples de toutes les vertus religieuses. Telle était, dis-je, selon la tradition des Pères, l'idée que l'on avait alors de la vocation chrétienne ; et cette idée, je le répète, n'était point une vaine spéculation, mais quelque chose de réel et de subsistant.

Mais le monde, dit saint Jérôme, n'était pas assez heureux pour pouvoir longtemps soutenir une telle perfection, et cette perfection, quoique réelle, par un secret jugement de Dieu, ne devait pas longtemps être à l'épreuve de la contagion du monde. Qu'arriva-t-il ? vous le savez, et pour peu de foi qu'il vous reste, vous en gémissiez. La ferveur de l'esprit chrétien vint bientôt à se ralentir ; et l'idée

même s'en serait perdue , si Dieu , qui la voulait conserver , la voyant effacée et comme détruite dans les chrétiens du siècle , ne l'avait re-tracée et renouvelée dans l'état religieux. Pourquoi retracée et renouvelée ? non-seulement , répond saint Jérôme , afin qu'il y eût toujours des hommes sur la terre qui rendissent à Dieu ce culte parfait dont le seul christianisme le peut honorer ; mais afin que ceux qui viendraient dans la suite à dégénérer de la pureté de ce culte , pussent au moins , quand il plairait à Dieu de les toucher , être en état d'y revenir ; afin qu'ils en eussent toujours l'image présente , et que , malgré l'iniquité des derniers temps , j'eusse encore droit , comme prédicateur de l'Evangile , de leur dire : *Videte vocationem vestram* ; Apprenez , mes frères , vous dont l'aveuglement fait ma douleur , et pour la conversion desquels je me sens un zèle sincère , apprenez par ce qui paraît à vos yeux , ce que c'est que d'être chrétien. Puisque vous en portez encore le nom , reconnaissez ce que vous êtes , et ne vous laissez pas pervertir jusqu'à oublier l'excellence et le prix de votre vocation. Pour vous en mieux instruire , contemplez-la et admirez-la dans ces épouses de Jésus-Christ , qui en sont les portraits vivants. Ne mesurez pas cette vocation chrétienne pas les mœurs et par les maximes d'un certain monde qui vous séduit et dont vous êtes obsédés. Pour en avoir une notion conforme à celle de saint Paul , sortez de ce monde profane : entrez en esprit dans ces sanctuaires fermés pour le monde , où les servantes de Dieu font leur demeure ; dans ces cloîtres d'où vous avouez que l'esprit du monde est banni , et où vous convenez que l'Esprit de Dieu règne souverainement : c'est là que vous verrez ce que c'est que votre vocation , et combien les voies où vous marchez sont éloignées de la perfection de celles qu'a voulu vous marquer l'Apôtre , quand il disait : *Videte vocationem vestram*. Donnons à tout ceci plus de jour par une réflexion qui m'a touché , et dont je suis assuré que vous serez touchés vous-mêmes.

Quand saint Antoine eut vu saint Paul , anachorète , dans le désert , et qu'il eut été lui-même témoin de la vie toute céleste que menait cet homme de Dieu ; interrogé par ses disciples , qui le prièrent , à son retour , de leur faire part de l'édification qu'il avait tirée d'un tel exemple , dont ils le voyaient pénétré , il leur répondit , les larmes aux yeux et frappant sa poitrine de douleur : *Væ mihi peccatori , qui tam indignè monachi nomen fero ! Vidi Eliam , vidi Joannem in deserto , et ut verum dicam , vidi Paulum in paradiso* ; Ah ! mes frères , malheur à moi , qui porte si indignement le nom de solitaire ! J'ai vu un second Elie , j'ai vu un autre Jean-Baptiste , et , pour vous parler sans figure , j'ai vu Paul , non pas dans une habitation terrestre , mais dans un paradis. Voilà , hommes du siècle , mais avec bien plus de raison , ce que vous devez penser. Quand vous sortez d'un monastère , où vous reconnaissez vous-mêmes que Dieu est glorifié , comme il l'est ici , par l'observance exacte de la règle , et qu'à près une cérémonie aussi touchante que celle dont vous allez être

témoins, vous retournez dans vos maisons, voilà ce que chacun de vous se doit dire dans l'amertume de son âme, et avec un cœur contrit : *Væ mihi peccatori, qui tam indignè christiani nomen fero!* Malheur à moi, qui ne suis qu'un faux chrétien, et qui ne mérite pas même d'en porter le nom ! J'ai vu des anges dans des corps mortels ; j'ai vu des vierges dont les vêtements, blanchis dans le sang de l'Agneau, n'ont jamais été souillés d'aucune tache ; j'ai vu des âmes dont le monde n'était pas digne, et qui, renonçant au monde, se sont rendues dignes de Dieu. Et qui suis-je, moi pécheur, qui suis-je, moi pécheresse ? C'est ainsi, dis-je, mes chers auditeurs, que doivent parler, non-seulement ceux d'entre vous qui, dans l'idée commune, passent pour mondains, mais ceux mêmes dont la conduite est estimée plus régulière et plus louable. Car, quelques parfaits que je les conçoive, ou que vous les supposiez, que font-ils dans le monde qui soit comparable à la vie de ces saintes filles que Dieu a séparées du monde ? En quoi approchent-ils de leur pauvreté et de leur austérité ? En quoi les imitent-ils dans cette abnégation totale d'elles-mêmes, dans cet assujettissement éternel de leur volonté, dans cette obéissance qu'elles ont vouée, et dont elles se font un mérite capital ? Qu'est-ce que la vertu d'un homme et d'une femme du monde, mise en parallèle avec tout cela ? Cependant, ces servantes de Dieu protestent qu'elles n'ont entrepris des choses si contraires à la nature, qu'elles n'ont embrassé des réformes si étroites, qu'elles ne se sont ensevelies avec Jésus-Christ par une pénitence si rigoureuse, que pour arriver, et plus tôt, et plus sûrement, à cette perfection où elles ont conçu que le christianisme les appelait ; et ce qui les humilie, ce qui fait le sujet de leur douleur, ce qu'elles se reprochent sans cesse, c'est de se voir encore bien éloignées de ce christianisme parfait où elles aspirent. En effet, si moi qui vous parle, j'avais cru pouvoir être dans le monde aussi solidement chrétien, aussi purement chrétien, aussi exactement chrétien que je le puis être dans l'état religieux, je n'aurais jamais pris le parti de la religion. Car je n'ai cherché dans la religion que ce qui pouvait m'aider à être chrétien ; et je n'ai donné la préférence de mon choix à la profession religieuse, que parce que la foi m'a appris que c'est de tous les états celui qui approche le plus de cet ancien christianisme, dont nous révérons encore la pureté. Or, suivant ce principe, mes chers auditeurs, qui que vous soyez, et pour peu de justice que vous vouliez vous faire, comment pourriez-vous, vivant dans le monde, ne vous pas humilier à la vue de ces saints modèles, et de ces ferventes épouses du Sauveur ? Et comment pourriez-vous n'en pas tirer cette confusion salutaire qui doit être le remède efficace et souverain de tous vos relâchements ? Confusion que vous devez faire consister à vous représenter souvent l'état dont vous êtes déchus, et qui m'autorise à vous dire ce que Dieu dans l'Apocalypse disait autrefois à une âme tiède : *Memor esto undè excideris* ; Souvenez-vous de ce que vous avez été, et de ce que vous n'avez cessé d'être, que parce que

vous avez oublié qu'être chrétien, c'est, sans autre engagement que celui-là, être religieux d'esprit et de cœur. Passons à la seconde raison.

Une des principales erreurs dont les lâches chrétiens se préoccupent, et qui contribue davantage à les endurcir dans leurs désordres, est de se figurer la loi de Dieu, non-seulement austère et difficile, mais, du moins par rapport à eux, moralement impossible; de se plaindre qu'elle surpasse leurs forces, et, par une pusillanimité dont ils voudraient lui imputer la cause, de se décourager et de désespérer même absolument d'atteindre jamais à sa sainteté. Mais moi je dis qu'un des grands moyens dont se sert la Providence pour déromper ces chrétiens faibles et timides d'une si pernicieuse erreur, c'est de leur opposer la perfection de l'état religieux, en les convaincant, malgré eux, que la loi de Dieu n'est point en effet impraticable, puisqu'il se trouve des âmes, non-seulement qui la pratiquent dans toute son étendue, mais qui vont encore au delà; et qui, comptant pour rien, ou pour trop peu, d'en remplir la juste mesure par l'observation des préceptes, y ajoutent volontairement et de gré les vœux de la religion; des âmes généreuses qui, gardant inviolablement, et, de l'aveu du monde même, exemplairement, tous les devoirs de la profession religieuse qu'elles ont embrassée, servent dans le monde, ou, pour mieux dire, contre le monde, d'une preuve authentique et invincible, je ne dis pas de la possibilité, mais de la facilité de la loi chrétienne. Car, avec quel front un mondain, pour se disculper des dérèglements de sa vie, osera-t-il prétexter l'impossibilité imaginaire de cette loi, tandis que des millions de vierges courent avec allégresse dans la voie des commandements, c'est peu, dans la voie des conseils les plus héroïques et les plus opposés aux inclinations de la chair et du sang?

Et c'est ici, chrétiens, que je vous conjure de vous appliquer à vous-mêmes ce qui fit autrefois une si forte impression sur le grand docteur de l'Eglise, saint Augustin, et ce qui produisit enfin dans sa personne ce changement miraculeux de la main du Très-Haut. Pressé du désir d'être à Dieu, et déjà, à l'égard de tout le reste, détaché du monde, il ne tenait plus au péché que par une seule habitude. Mais cette seule habitude, par les fausses idées dont il était prévenu, lui semblait un obstacle invincible à sa conversion. Il voulait rompre ses liens, mais il désespérait de le pouvoir. De là cette guerre cruelle qui lui déchirait l'âme, cette incertitude où il demeurait, ces délais et ces retardements continuels, tantôt voulant, et tantôt ne voulant plus; disant toujours que ce serait pour le lendemain, et ne disant jamais que ce serait pour le jour présent : *Cras, cras*. Mais que fit Dieu? il lui fit voir en esprit la chasteté, qui, se présentant devant lui, et lui montrant une troupe de vierges de tout âge et de tout état, lui disait, pour le piquer d'une sainte émulation : *Non poteris quod isti et istæ?* Ne pourrez-vous pas ce que celles-ci et ceux-là ont pu? ne pourrez-vous pas ce que peuvent tant d'autres, faibles comme

vous, et sujets aux mêmes tentations que vous? Ce reproche l'humilia, le réveilla, le toucha. Malgré ses propres préventions, Augustin, cédant à la force de l'exemple, crut enfin qu'avec le secours de la grâce, il lui serait possible, et même aisé de sortir d'esclavage. Il le crut; et, convaincu qu'il le pourrait, il en vint à une pleine exécution. Or c'est ainsi, mes chers auditeurs, que Dieu, par mon ministère et par ma bouche, s'adresse à vous, et que, malgré vous, il vous détrompe sensiblement du vain prétexte dont votre lâcheté se couvre, quand il vous met devant les yeux la vie de ces incomparables filles, qui sont, et l'honneur de leur sexe, et les prédestinées du monde chrétien. Car c'est comme s'il vous disait : Hommes transgresseurs de ma loi, vous qui, pour la violer plus hardiment et avec moins de remords, la traitez d'impraticable; vous qui feignez dans le précepte un excès de rigueur qui n'y fut jamais, et dont cependant votre libertinage se prévaut : *Qui fingis laborem in præcepto* (Psal. 93), voyez, pour vous convaincre de votre injustice et de votre erreur, ces vierges ferventes, qui, animées d'une sainte confiance, ont eu le courage d'enchérir même sur ma loi; et qui, dans la vue de me plaire, par le choix libre qu'elles ont fait, mènent une vie plus angélique qu'humaine. Voyez l'infatigable persévérance avec laquelle elles soutiennent les observances les plus mortifiantes pour le corps, et les plus humiliantes pour l'esprit. Voyez leur force à remporter sur elles-mêmes des victoires et à se faire des violences, qui ne leur étaient point absolument nécessaires pour le royaume du ciel. Voyez leur détachement de tout ce que le monde avait pour elles, non-seulement d'agréable et de délicieux, mais d'innocent et de permis. Prétendez-vous après cela que les devoirs communs du christianisme soient un fardeau trop pesant pour vous; et lorsque ces âmes fidèles ont l'avantage et la gloire de faire le plus, vous obstinerez-vous à croire que vous ne pouvez pas faire le moins?

En effet, chrétiens, quelle excuse pouvez-vous alléguer qui ne soit invinciblement réfutée par un tel exemple? c'est la troisième raison qui suit de l'autre. Est-ce la naissance, est-ce l'éducation, est-ce l'âge, le tempérament? sont-ce les infirmités? mais, entre ces vierges de Jésus-Christ, combien, par leur naissance, étaient, ou aussi distinguées, ou même plus distinguées que vous? cependant elles ont pu fermer les yeux à tout l'éclat qui les environnait, pour s'ensevelir dans l'obscurité du cloître. Combien dans la maison paternelle avaient été élevées, non-seulement au milieu de toutes les aises et de toutes les commodités de la vie, mais au milieu de toutes les délices, au milieu de toute la magnificence du monde? cependant elles ont pu se priver de tout ce que le monde avait de plus engageant et de plus flatteur, pour embrasser un état de pénitence, d'abnégation, de croix. Combien, dans une jeunesse aussi vive que la vôtre, ont, comme vous, des inclinations naturelles et des passions à vaincre; ou combien, dans une vieillesse aussi avancée et aussi caduque, ont à porter le poids des années qui les accablent? cependant y a-t-il une in-

clination un peu trop humaine qu'elles n'attaquent et qu'elles ne combattent sans relâche? y a-t-il une passion qu'elles ne surmontent? à quels exercices ne se rendent-elles pas assidues, malgré la pesanteur de l'âge qui leur pourrait servir de prétexte pour s'en dispenser? Et si peut-être elles se trouvent forcées d'accepter quelques dispenses que la règle leur accorde, disons mieux, que la règle leur impose, par quelles autres pratiques prennent-elles soin, autant qu'il est en leur pouvoir, de compenser d'ailleurs ce que leur fait perdre une triste nécessité dont elles se plaignent? Sont-elles toutes d'un tempérament plus ferme et plus robuste que vous, sont-elles toutes d'un sexe plus capable de soutenir le travail, sont-elles toutes plus exemptes des faiblesses de la nature? toutes néanmoins, sans égard aux forces ni à la santé, s'assujettissent au même joug, et remplissent les mêmes obligations. Or voilà, mondains, par où Dieu vous jugera : voilà par où elles vous jugeront elles-mêmes. Car c'est ce que Jésus-Christ leur a promis dans la personne de ses apôtres : *Vos qui reliquistis omnia, et secuti estis me, sedebitis judicantes*. Rien donc de plus propre à confondre la lâcheté des chrétiens du siècle, que de considérer la perfection de l'état religieux ; et rien en même temps de plus propre à consoler les religieux, que de considérer l'état des chrétiens du siècle. Autre vérité que j'ai à vous faire voir dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Grâce à la providence de notre Dieu, c'est de tout temps que les vrais religieux, quoique pauvres et dénués de tous les biens de la terre, n'ont pas laissé d'être contents de leur état, jusqu'à s'estimer plus heureux que les mondains, avec tous les biens qu'ils possèdent ; et c'est de tout temps que, malgré la vie dure et mortifiée où les engage la profession religieuse, persuadés qu'ils avaient choisi la meilleure part, ils se sont consolés dans leurs peines, par la comparaison qu'ils ont faite de leur condition avec celle des chrétiens du siècle. Mais quelque avantageuse qu'ait été pour eux cette comparaison, j'ose dire que la plupart n'en ont profité qu'à demi ; et il m'est au moins évident que jamais ils n'en ont tiré tout le fruit qu'il serait à souhaiter que chacun en tirât : pourquoi ? parce qu'il est certain que la plupart des religieux n'ont jamais assez bien connu le monde, même en le quittant, ni après l'avoir quitté, pour comprendre parfaitement jusqu'à quel point l'état des chrétiens du siècle, comparé avec la vie religieuse, leur pouvait et leur devait être un fonds de consolation. Or c'est, mes chères sœurs, ce qui me reste à vous développer. Vérité que je soutiens être la plus touchante et la plus capable de vous affermir dans votre vocation, pour peu que vous vous appliquiez à deux réflexions que vous avez dû faire mille fois, et que je vous ai marquées dès l'entrée de ce discours ; c'est-à-dire, pour peu que vous envisagiez d'une part les misères inévitables, et

de l'autre les indispensables devoirs des chrétiens engagés à vivre dans le monde. Ecoutez-moi, et vous en allez être convaincues.

Un des points sur quoi saint Bernard croyait autrefois avoir droit de féliciter ceux qui se séparaient du monde, et qui faisaient profession de la vie monastique, était celui-ci. Il est vrai, mes frères, leur disait-il, la vie que nous menons dans la religion, paraît aux enfants du siècle quelque chose de triste; mais ils n'en jugent de la sorte que parce qu'ils sont dans l'erreur et qu'ils ne nous connaissent pas. Nos abstinences et nos jeûnes, nos macérations et nos veilles leur donnent une idée affreuse, mais vaine et mal fondée de notre état. Car ce qui les trompe, c'est qu'ils ne voient en tout cela que nos croix qui sont extérieures, et qu'ils ne voient pas l'onction intérieure de la grâce qui les adoucit, et qui nous rend nos croix mêmes, non-seulement supportables, mais aimables : *Cruces vident, unctiones non vident*. Ainsi parlait ce Père, touché de l'expérience qu'il en avait, et qu'en avaient ceux qui, formés et instruits à son école, l'expérimentaient comme lui. Mais si les enfants du siècle sont trompés quand ils estiment la condition des religieux malheureuse, je ne crains point, saintes épouses du Sauveur, de vous dire que vous vous trompez encore bien plus dans le jugement que vous faites des enfants du siècle, si vous les estimez heureux : et pourquoi? parce que vous ne voyez que leurs joies, qui, quoi qu'ils en disent, sont des joies fausses et apparentes, et que vous ne voyez pas leurs amertumes et leurs chagrins, d'autant plus véritables et plus réels, qu'ils sont secrets et cachés. Or, ce principe supposé, il me serait aisé, mes chères sœurs, de vous découvrir ici une source féconde et inépuisable de consolations même sensibles, que vous n'avez peut-être jamais goûtées, et dont je voudrais que vous fussiez aussi pénétrées que Dieu m'a souvent fait la grâce d'en être pénétré moi-même. Car je n'aurais pour cela qu'à vous faire un plan du monde, seulement tel qu'il m'est connu : que serait-ce, si je vous le représentais tel qu'il est en effet? ce serait assez pour vous obliger à bénir mille fois le ciel qui vous en a séparées. Je n'aurais, pour vous faire sentir le bonheur de cette séparation, qu'à entrer dans le détail des choses à quoi vous engage la sainte règle que vous professez, et ensuite qu'à y opposer l'iniquité, la sévérité, la dureté, et, si je l'ose dire, la tyrannie des lois que le monde prescrit à ceux qui le servent.

En qualité de religieuses, vous avez des croix à porter, j'en conviens; et malheur à vous si vous n'aviez plus ce caractère de ressemblance avec le Dieu crucifié, qui est votre divin époux : mais, s'il y a des croix dans la religion, le monde n'a-t-il pas les siennes, plus pesantes et plus affligeantes, et les vôtres, comparées à celles du monde, méritent-elles proprement d'être appelées croix? Votre vie, dans la religion, est un perpétuel exercice de pénitence, je le sais; mais je soutiens aussi que c'est ce qui en fait pour vous, non-seulement la sainteté, mais la félicité, puisque, dans la pensée des Pères, depuis le péché, il n'y a plus pour l'homme perdu d'autre ressource, ni par

conséquent d'autre félicité sur la terre que la pénitence : *Pœnitentia est hominis rei felicitas* (Tertull.). Et pour vous montrer qu'en ceci vous n'avez fait que changer d'objet, et que, selon le monde même, vous y avez encore gagné, dites-moi, mes chères sœurs, qu'est-ce que la vie de la plupart des mondains ? qu'est-ce que la vie d'un avare, ou d'un ambitieux ? qu'est-ce que la vie d'un coutisan esclave de la faveur, sinon une continuelle pénitence, d'autant plus malheureuse qu'elle est inutile et forcée, au lieu que la vôtre est au moins volontaire et salutaire. Or, pénitence pour pénitence, ne comptez-vous pas pour un don de Dieu, d'avoir choisi celle qui vous conduit au salut, et de vous être affranchies de celle qui n'eût point eu d'autre effet que de vous affliger sans vous sauver ? Vous faites profession, comme religieuses, de vous mortifier et de vous humilier : n'est-on pas sans cesse et malgré soi mortifié et humilié dans le monde ? et au lieu qu'en vous mortifiant, vous avez du moins l'avantage de pouvoir dire à Dieu, comme David : *Propter te mortificamur* ; C'est pour vous, Seigneur, et pour vous seul que nous souffrons ; le mondain n'est-il pas réduit à tenir, dans un sens tout opposé, le même langage, en disant au monde : *Propter te* ; C'est pour toi, monde réprouvé, que je me captive ; c'est pour toi que je me fais violence ; c'est pour toi que je souffre et que je gémis ; et parce que c'est pour toi, j'ai le malheur encore avec tout cela de me damner ? Vous dépendez, dans la maison de Dieu, d'une supérieure qui vous tient lieu de mère, et qui en a tout le zèle et tous les soins ; mais de combien de maîtres durs, impérieux, bizarres, dépendent ceux qui prétendent à quelque chose dans le monde ? Comme religieuses, vous n'avez plus de volonté ; et est-il permis d'en avoir à ceux qui se dévouent au monde ? Sans sortir du saint lieu où nous sommes, que ne puis-je, pour vous détromper des fausses idées que vous avez peut-être encore du monde, vous révéler ici le secret des cœurs ; et de tous les chrétiens du siècle qui m'écourent, (car à peine y en a-t-il que je doive excepter, et qui ne puissent me servir de témoins des misères du monde dans les conditions mêmes du monde les plus distinguées), de ces hommes, dis-je, du siècle devant qui je parle, que ne puis-je vous faire connaître les déboires et les déplaisirs mortels ! quels troubles les agitent, quels chagrins les accablent, quelles passions les déchirent, quelles jalousies les rongent, quelles disgrâces les désolent, quelles injustices qu'ils se croient faites les désespèrent, quels dégoûts ont-ils à essuyer, et quels rebuts à supporter ! Vous vous les figurez dans les divertissements et les plaisirs : que ne puis-je vous faire comprendre ce que leur coûtent ces prétendus plaisirs, et de quel fiel sont mêlés pour eux ces vains divertissements ! Ils vous paraissent comblés de biens : sans parler de ce qui leur manque, et de ce que la cupidité, toujours insatiable, leur fait désirer au delà de ce qu'ils ont, que serait-ce, si vous saviez à quoi les biens mêmes qu'ils possèdent, les exposent : les peines qu'ils ont à les conserver, les alarmes que leur cause la crainte de les perdre, la douleur qu'ils ressentent en les voyant dépérir, les

envies, les traverses, les persécutions que leur fortune leur attire? Ah! mes chères sœurs, vous et moi, qui avons renoncé au monde, nous serions, en vue de tout cela, remplis, animés, pénétrés, d'une vive et intime reconnaissance envers notre Dieu. Les actions de grâces que nous lui rendons pour le bienfait inestimable de notre vocation, ne procéderaient plus seulement de la foi qui nous élève à l'espérance des biens futurs, mais d'un sentiment presque naturel, que l'expérience même des biens présents produirait en nous. Sans attendre d'autre centuple que celui-là, nous éprouverions dès maintenant, mais avec un excès de douceur qui serait comme l'avant-goût de notre béatitude, combien il est avantageux d'avoir tout méprisé pour Jésus-Christ; et la seule chose que nous aurions à craindre, en nous comparant avec les partisans du monde, c'est que la tranquillité et la paix de notre état ne nous fissent déjà lieu de récompense, et ne diminuât en quelque manière le mérite de notre sacrifice. Et en effet, à combien d'épouses du Sauveur, l'obéissance qu'elles ont vouée dans la religion, de gênante qu'elle peut quelquefois leur paraître, ne deviendrait-elle pas pour jamais douce et aimable, si elles concevaient bien ce que c'est que l'assujettissement de la plupart des épouses du siècle? et combien d'âmes religieuses, que Dieu éprouve de temps en temps par certains ennuis, ne guérirais-je pas tout à coup de cette tentation, si je pouvais leur donner les connaissances que j'ai, non plus des désordres et des abominations, mais des tribulations et des malheurs dont le monde est plein? je dis ce monde dont l'éclat semble plus nous éblouir, et dont la figure trompeuse a plus l'air de prospérité.

Mais je me suis réservé quelque chose de plus essentiel et de plus fort pour la conclusion de ce discours; et quoi? le voici. Outre les croix et les misères que les chrétiens du siècle ont à supporter, ils ont, comme chrétiens, dans le siècle même, des devoirs à remplir; et ces devoirs bien entendus doivent les faire trembler, pour peu qu'ils aient de christianisme. Or, ce qui les doit faire trembler, c'est ce qui doit achever, mes chères sœurs, de nous consoler. Je m'explique. Je dis que ces devoirs doivent faire trembler les chrétiens du siècle : pourquoi? parce que ce sont des devoirs auxquels le salut est attaché pour eux aussi bien que pour nous; parce que ce sont des devoirs dont l'observation est par conséquent aussi indispensable pour eux que pour nous, et parce que ce sont enfin des devoirs dont la pratique est beaucoup plus difficile pour eux que pour nous. En effet, ces chrétiens que la divine Providence a laissés dans le monde, et qui peuvent, selon leur vocation, y demeurer sans être appelés à la même perfection que nous, sont appelés au même salut. Ce salut ne leur est pas moins important qu'à nous; ce salut ne leur est pas promis à de meilleures conditions qu'à nous; ils doivent comme nous l'acheter, comme nous le mériter, comme nous y travailler; et voilà pourquoi Dieu leur a donné sa loi et prescrit certains devoirs. Il leur a dit comme à nous : *Hoc fac, et vives*; Gardez mes commandements, et vous aurez la vie éternelle; mais sans cela n'attendez de

moi qu'une affreuse damnation. A bien examiner ces commandements de Dieu, nous trouverons que tout ce qu'ils ont d'essentiel et de plus onéreux, est aussi étroit pour toutes les personnes du monde que pour les personnes religieuses : que les uns et les autres, sur mille points, doivent à Dieu la même obéissance et la même fidélité; que les uns et les autres ont, sur mille sujets, à l'égard du prochain, les mêmes obligations de justice et de charité; qu'en mille rencontres il est également enjoint aux uns et aux autres de veiller sur eux-mêmes, de garder leur cœur, de faire le bien et de se maintenir dans un état de grâce et de sainteté. Mais voici le triste sort des mondains, et ce qu'il y a dans leur condition de bien déplorable et de bien terrible : c'est que, liés aussi étroitement que nous, il leur est du reste bien moins facile qu'à nous de satisfaire à ces préceptes, dont ils ne peuvent toutefois se dispenser sans encourir la haine de Dieu, et sans s'exposer à toute la sévérité de ses jugements. J'en dis trop peu : c'est qu'il leur est d'une extrême difficulté de les garder, ces préceptes, et qu'ils ne le peuvent sans livrer les plus violents combats, et sans remporter de continuelles victoires. D'où il arrive de deux choses l'une, ou qu'ils cèdent lâchement aux obstacles qu'ils ont à surmonter, et que, transgressant la loi, ils se damnent; ou que, voulant résister au torrent, et être fidèles à la loi, ils ont à chaque pas de nouveaux efforts à faire, et ne peuvent se maintenir dans l'ordre que par un travail sans relâche et une constance infatigable. De là cet abandon où vivent les uns, lâchant la bride à toutes leurs passions, parce qu'ils désespèrent de les pouvoir réprimer; suivant en aveugles toutes leurs cupidités, parce qu'ils ne se sentent pas un courage assez affermi pour en soutenir les attaques et pour les arrêter; cédant à la tentation qui les sollicite, parce qu'ils ne se croient pas assez forts pour la surmonter. Etat si commun dans le monde, mais état qui doit faire horreur à quiconque n'a pas perdu tout principe de religion et toute crainte de Dieu. De là, cette guerre perpétuelle où les autres passent leurs jours. Guerre domestique et contre eux-mêmes, contre les désirs qui les sollicitent, contre les ressentiments qui les aigrissent, contre les jalousies qui les piquent, contre toute la fragilité et toute la corruption naturelle du cœur de l'homme, dont le poids les accable, ou les accablerait si, par une force supérieure, ils ne s'élevaient au-dessus de la nature et de ses faiblesses. Guerre étrangère et contre tout ce que le monde leur présente, contre les exemples du monde, contre les discours du monde, contre les maximes du monde, contre les coutumes du monde, contre les respects du monde, contre les intérêts du monde. En sorte qu'ils éprouvent bien ce qu'éprouvait l'Apôtre, lorsqu'il disait : *Foris pugnæ, intus timores* (II. Cor. 7, v. 5); Assauts au dedans, alarmes et dangers au dehors. Guerre néanmoins nécessaire, c'est-à-dire, guerre où ils sont obligés de prendre les armes et de combattre : ce n'est pas assez; où ils sont obligés de vaincre, et de vaincre toujours, et de vaincre en toutes rencontres et sur toutes sortes de sujets. Car

ce ne sera point pour eux une excuse au tribunal de Dieu que la difficulté de la loi. Difficile ou non, de l'avoir une fois violée, et sur un seul point, ce serait assez pour faire leur condamnation. Voilà, je le répète, pour peu qu'ils s'intéressent à leur propre salut (et à quoi peuvent-ils être sensibles, si l'affaire de leur salut ne les touche pas ?) voilà ce qui doit les désoler et les consterner.

Mais c'est cela même, mes chères sœurs, qui doit nous faire sentir l'avantage de notre état, cela même qui nous le doit faire estimer et aimer. Nous y avons deux sortes de devoirs, devoirs communs à tous les états du christianisme, et devoirs propres de la profession religieuse. Or, sans m'arrêter aux devoirs communs, dont l'observation nous est incontestablement beaucoup plus facile, je prétends, et vous l'éprouvez, que dans les devoirs même particuliers auxquels nous nous sommes volontairement soumis, il n'y a rien de si sublime, rien de si héroïque et de si parfait, qui, dans la pratique, ne nous devienne plus aisé que ne le sont aux mondains les devoirs les plus ordinaires : pourquoi cela ? ne le savez-vous pas ? c'est que l'état religieux, en nous éloignant du monde, nous éloigne de tout ce qui pourrait séduire notre esprit et corrompre notre cœur ; c'est que, dans l'état religieux, nous n'avons devant nous que des exemples qui nous soutiennent, qui nous aiment, qui nous sanctifient ; c'est que nous ne voyons rien, que nous n'entendons rien, que nous ne faisons rien qui ne nous porte à la perfection où nous sommes appelés : d'où il arrive que nous nous sauvons, et même que nous nous perfectionnons, sans avoir les mêmes périls à courir, les mêmes ennemis à repousser, ni, par conséquent, les mêmes violences à nous faire. Nous ne sommes point obligés de nous séparer de la multitude : au contraire, nous n'avons qu'à nous y joindre, et qu'à la suivre. Nous ne sommes point dans la nécessité de prendre des voies écartées : au contraire, nous n'avons qu'à tenir les chemins les plus fréquentés et les plus battus. Il ne faut point, pour obéir à Dieu et pour accomplir les volontés de Dieu, que nous allions contre le torrent : au contraire, nous n'avons qu'à nous laisser conduire ; tellement qu'il y aurait mille fois pour nous plus de peine à n'être pas dans l'ordre, et à sortir de la règle, qu'à nous y assujettir et à y persévérer. Or, mes chères sœurs, quelle pensée doit être plus consolante pour une âme religieuse que celle-ci : Ce que je fais aisément dans la religion, me coûterait infiniment dans le monde. J'y trouve du goût, j'y trouve la tranquillité et le repos, et je n'y trouverais ailleurs que des contradictions et des traverses. Encore, avec tout ce que j'aurais à essayer au milieu du monde, et avec toute ma fermeté, tomberais-je souvent, ou du moins ne ferais-je que très-peu de progrès, au lieu que sans opposition et sans risque, non-seulement je mets mon salut en assurance, mais je m'élève et j'acquiers chaque jour devant Dieu de nouveaux mérites. Pensée d'autant plus touchante pour des personnes religieuses, qu'elles connaissent mieux le prix du salut, et qu'elles ont plus d'ardeur pour leur avancement dans les voies de cette éternité bienheureuse.

Mais du reste, ma chère sœur, tout ceci n'empêchera point que vous ne puissiez dire à Jésus-Christ, comme saint Pierre, et même, dans un sens, avec plus de confiance que saint Pierre : *Eccenos reliquimus omnia, et secuti sumus te*. Seigneur, nous avons tout quitté pour vous. Car, au lieu que cet apôtre n'avait quitté que des filets et une barque, vous allez renoncer, par une profession solennelle, à tous les avantages et à tous les droits d'une naissance illustre. Vous allez quitter tout ce que le monde pouvait vous promettre de plus grand. C'est un sacrifice qui fera, dès cette vie même, votre bonheur; mais après tout, ce bonheur de votre état n'ôtera rien à votre sacrifice de son mérite : ce sera toujours un sacrifice, et le plus généreux de tous les sacrifices que vous puissiez faire à votre Dieu. Il y aura égard, et surtout, il aura égard au zèle et au désintéressement parfait avec lequel vous le faites : car je connais trop, ma chère sœur, les dispositions intérieures de votre âme, pour ne savoir pas quel esprit vous anime dans le dessein que vous avez pris de vous dévouer à Dieu. Je sais que c'est lui seul qui vous attire, et non point les douceurs qu'il lui a plu d'attacher à son service; qu'en vous donnant à lui, vous ne cherchez que lui, et que vous êtes prête à tout entreprendre et à tout souffrir pour lui. Sainte résolution, qui achèvera de vous faciliter tout ce que la vie religieuse peut avoir en soi de plus pénible; puisqu'il est vrai que moins on pense à l'adoucir, plus elle devient douce, et que plus on veut sentir la pesanteur de la croix, plus la croix devient légère. Allez donc, précieuse victime, allez au pied de l'autel vous immoler! allez mourir au monde et à vous-même, pour ne plus vivre qu'au Seigneur! C'est lui qui vous a appelée, c'est lui qui va vous recevoir, c'est lui qui vous soutiendra dans l'exécution de toutes les promesses que vous avez à lui faire, comme c'est lui-même enfin qui vous couronnera dans la gloire, où nous conduise, etc.

CINQUIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.



Comparaison des personnes religieuses avec Jésus-Christ ressuscité.

Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus.

Si nous sommes entés en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en même temps par la ressemblance de sa résurrection. (ÉPÎTRE AUX ROMAINS, ch. 6.)

Ne vous étonnez pas, chrétiens, si je vous parle de Jésus-Christ ressuscité dans une cérémonie qui, selon toutes les maximes de la foi, est un véritable sacrifice, et doit être par conséquent regardée comme une véritable mort (1). Il est vrai, la mort et la résurrection sont deux termes essentiellement opposés, et il est aussi impossible dans l'ordre de la nature de mourir et de ressusciter tout à la fois, que d'être et de n'être pas. Mais cette opposition ne se rencontre point dans l'ordre de la grâce : car l'âme chrétienne, par la conformité qu'elle a avec Jésus-Christ, peut, sans contradiction, réunir en elle ces deux choses ; je veux dire qu'elle peut tout ensemble, et être morte spirituellement, et être spirituellement ressuscitée. *Si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul et resurrectionis erimus* : Si, comme de nouvelles plantes, nous sommes entés sur la croix de cet Homme-Dieu ; si notre conversion, par laquelle nous mourons au péché, est en nous, comme elle le doit être, l'image de sa mort, elle le sera en même temps de sa résurrection. L'Apôtre ne dit pas qu'après avoir été semblables à Jésus-Christ dans l'état de sa mort, nous lui serons un jour semblables dans l'état de sa résurrection et de sa gloire ; mais il prétend que, par un effet miraculeux et tout divin, nous lui serons tout à la fois semblables dans l'un et dans l'autre ; et qu'en qualité de parfaits chrétiens, nous aurons l'avantage d'être conformes à sa vie glorieuse, dès le moment même que nous nous trouverons conformes à sa sainte mort : *Simul et resurrectionis erimus*. Je conviens donc, digne et fidèle épouse du Sauveur, qu'en mourant au monde, vous allez mourir et vous ensevelir avec Jésus-Christ, suivant la pensée et l'expression de saint Paul : *Consepulti sumus cum illo* (Rom. 6) ; mais mourir et s'ensevelir de la sorte, c'est ressusciter et entrer dans une nouvelle vie : *Si commortui sumus et convivemus* (II. Tim. 2) ; et afin de ne me point écarter des sentiments de l'Eglise qui, dans ces saints jours, est occupée à célébrer la résurrection du Fils de Dieu après avoir pleuré sa mort, je veux vous montrer que l'état de Jésus-Christ ressuscité, est le vrai modèle

(1) Le Père Bourdaloue fit ce sermon au temps de Pâques.

de la perfection de la vie religieuse, et que la vie religieuse, dans sa perfection, est la plus fidèle image de l'état de Jésus-Christ ressuscité. Pouvais-je choisir un sujet plus propre à vous donner une haute idée de votre vocation? Mais, pour en tirer tout le fruit que je me promets, j'ai besoin, pour vous et pour moi, des lumières du Saint-Esprit, et je les demande par l'intercession de la Mère de Dieu, en lui disant : *Ave, Maria.*

Quand saint Paul parlait aux chrétiens de l'obligation que nous avons tous de porter, même dès cette vie, l'image de l'homme céleste, il s'expliquait trop clairement pour ne pas convenir d'abord, que, par cet homme céleste, il entendait Jésus-Christ ressuscité. Car voici comment il raisonne dans cet admirable chapitre de la première épître aux Corinthiens, où, après avoir établi la résurrection du Fils de Dieu, comme le fondement de toute la morale du christianisme, il en tire cette conséquence que je vous prie de bien comprendre, parce qu'elle va faire tout le sujet de ce discours. Nous reconnaissons, dit-il, deux hommes bien différents et bien opposés, mais qui sont néanmoins les deux principes de notre origine : le premier est Adam, qui fut formé de la terre, et qui, par cette raison, mais plus encore par le désordre de son péché, mérite d'être appelé l'homme terrestre : *Primus homo de terrâ terrenus* (I. Cor. 15); et le second est Jésus-Christ, cet homme descendu du ciel, qui, dans tous les mystères de sa vie, mais surtout dans sa sainte résurrection, a paru parfaitement ce qu'il était, c'est-à-dire, un homme céleste et divin : *Secundus homo de cælo cælestis* (I. Cor. 15). Tel qu'a été l'homme terrestre, qui est Adam, tels sont parmi nous ceux qui, menant une vie sensuelle et animale, bornent leurs désirs à la terre, et n'ont de vue que pour la terre : *Qualis terrenus, tales et terreni* (*Ibid.*); et tel qu'a été l'homme céleste, qui est Jésus-Christ, tels sont ces chrétiens qui, par la pureté de leurs mœurs, se conformant à son exemple, et imitant sa sainteté, semblent déjà participer à sa gloire : *Et qualis cælestis, tales et cælestes* (*Ibid.*). C'est pourquoi, mes frères, conclut l'Apôtre, comme nous avons été assez malheureux pour porter l'image de l'homme terrestre et pécheur, efforçons-nous maintenant de porter l'image de l'homme céleste et glorieux : *Igitur, sicut portavimus imaginem terreni, portemus et imaginem cælestis* (*Ibid.*). Or voilà, mes chers auditeurs, ce que fait excellemment une vierge chrétienne qui quitte le monde, et qui se consacre à Dieu par les vœux de la religion. Car, pour vous en convaincre sensiblement, et pour vous donner une idée juste de la profession religieuse, en la comparant avec la résurrection du Fils de Dieu, voici mon dessein. Je trouve deux choses singulièrement remarquables dans l'état de Jésus-Christ ressuscité (j'entends de Jésus-Christ ressuscité avant qu'il montât au ciel, et pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre) : l'une par rapport à son corps, l'autre par rapport à son âme bienheureuse. L'une, qui consiste en ce que le corps de Jésus-Christ, par une vertu merveilleuse de sa résur-

tection, quoique toujours matériel dans sa substance et en lui-même, devint tout spirituel dans les divines qualités qu'il acquit en ressuscitant. L'autre, qui consiste en ce que Jésus-Christ, après sa résurrection, demeura tellement sur la terre, qu'il y fut désormais séparé du commerce des hommes, n'ayant même avec ses disciples que quelques entretiens courts et passagers, selon qu'il le jugeait nécessaire pour les affermir dans la foi, et du reste n'étant occupé que du ciel, et ne voulant plus avoir de conversation que dans le ciel. Deux choses qui font de Jésus-Christ ressuscité un parfait modèle de l'état religieux. Car c'est ainsi, ma très-chère sœur, que, par le vœu de chasteté, vous allez présenter votre corps à Dieu comme une hostie vivante, sainte et agréable à ses yeux. Or, dans la doctrine de saint Paul, votre corps consacré de la sorte et immolé à Dieu, va devenir un corps tout spirituel par la grâce de votre vocation, comme l'était celui du Sauveur par la gloire de sa résurrection. Par le vœu de clôture, vous allez, à l'exemple du même Sauveur, sans sortir du monde, vous séparer du commerce du monde, pour n'avoir plus de société ni de communication avec le monde, qu'autant qu'une sainte nécessité vous y engagera, en sorte que vos entretiens avec les personnes du monde ne seront, si je l'ose dire, que de simples apparitions pour leur inspirer le zèle de leur conversion et de leur salut, pour les confirmer dans le bien, pour les édifier. Je vous ferai donc voir d'abord les caractères du corps glorieux de Jésus-Christ vivement marqués dans une vierge chrétienne qui, renonçant à la chair et au sang, choisit Jésus-Christ pour son unique époux; et ensuite vous verrez la forme de vie que tint sur la terre Jésus-Christ ressuscité, fidèlement et heureusement imitée par une vierge qui, se renfermant dans la maison de Dieu, se fait au milieu du monde une solitude où elle ne pense plus qu'à l'éternité. En deux mots, votre profession, âmes religieuses, par une pleine conformité avec la résurrection du Fils de Dieu, opère en vous tout à la fois deux miracles de la grâce; savoir, une chair toute spirituelle, et un esprit tout céleste. Une chair toute spirituelle par l'angélique pureté que vous professez : ce sera la première partie. Un esprit tout céleste par l'entier éloignement du monde et l'intime commerce avec Dieu où vous vivez : ce sera la seconde partie. Voilà, dis-je, les deux avantages que je découvre dans la vocation religieuse; voilà à quoi je réduis les obligations de votre état; et voilà, mes chers auditeurs, ce que chacun de vous doit par proportion s'appliquer jusque dans la vie séculière, et cependant chrétienne, où la Providence l'engage.

PREMIÈRE PARTIE.

De toutes les idées que l'Écriture nous donne de Jésus-Christ dans l'état de sa résurrection, la plus surprenante et la plus digne de nos réflexions, c'est celle qu'en avait conçue saint Paul, quand il disait aux Corinthiens : *Et si cognovimus secundum carnem Christum : sed*

nunc jam non novimus (I. Cor. 5); Ainsi, mes frères, quoique autrefois nous ayons connu Jésus-Christ selon la chair, maintenant qu'il est ressuscité, et dans l'état de sa gloire, nous ne le connaissons plus de cette sorte. Mais sur quoi l'Apôtre fondait-il, ou sur quoi pouvait-il fonder cette proposition si étonnante et même en apparence si contraire à la vérité du mystère dont il parlait? Car il est de la foi que Jésus-Christ était ressuscité dans la même chair où il avait vécu et où il était mort; et il est de la foi que la gloire de sa résurrection n'avait point détruit cette chair. Cela est vrai; mais elle l'avait tellement changée, que saint Paul prétendait avoir droit de ne la plus reconnaître. C'était un corps, dit saint Grégoire pape, mais qui n'avait plus rien de matériel ni de terrestre, et que la gloire de sa résurrection rendait si différent des autres corps, qu'il ne devait plus être regardé que comme un pur esprit. Aussi les apôtres, troublés et effrayés, s'imaginaient-ils, en le voyant, voir un esprit : *Conturbati et conterriti, existimabant se spiritum videre* (Luc. 24). En effet, par un miracle inoui, et qui ne pouvait être que le privilège des purs esprits, il entra dans les divers lieux où les disciples se trouvaient assemblés sans que les portes lui en fussent ouvertes; pour montrer, ajoute le même Père, que dans l'état de sa nouvelle vie, sa chair était bien de même nature que dans sa vie mortelle et passible, mais qu'elle jouissait d'une toute autre gloire : *Ut ostenderet esse post resurrectionem carnem suam, et ejusdem naturæ et alterius gloriæ*.

Excellent modèle de ce qui s'accomplit tous les jours dans les vierges consacrées à Jésus-Christ pour être ses chastes épouses. Voulez-vous savoir le premier avantage qui leur revient de cette consécration? le voici. Quoiqu'elles vivent encore dans la chair (c'est ainsi que s'exprime l'Apôtre), elles ne vivent plus selon la chair, elles ne marchent plus selon la chair, elles n'agissent plus selon la chair; *In carne ambulantes, non secundum carnem militamus* (II. Cor. 10). C'est-à-dire, que par la chasteté religieuse elles sacrifient leurs corps à Dieu, et que leurs corps sacrifiés semblent n'être plus ce qu'ils étaient, tant ils sont ennoblis et perfectionnés dans l'ordre de la grâce. Divin parallèle de Jésus-Christ ressuscité et de ses épouses. Parallèle dont je ne puis mieux vous faire voir le parfait rapport, qu'en le réduisant aux quatre propositions où saint Paul marquait les prérogatives de la résurrection des corps glorieux. Peut-être serez-vous surpris de trouver toutes ces propositions vérifiées clairement; et presque à la lettre dans la personne d'une vierge qui se voue à Dieu. Prenez garde. Le corps mort, dit le Docteur des Gentils, est mis en terre comme un corps animal et matériel, et il ressuscitera tout spirituel : *Surget corpus spiritale* (I. Cor. 15). Il est mis en terre plein de corruption, et il ressuscitera incorruptible : *Surget, incorruptione* (*Ibid.*). Il est mis en terre difforme et hideux, et il ressuscitera tout éclatant de gloire : *Surget in gloriâ* (*Ibid.*). Il est mis en terre privé de mouvement et d'action, et il ressuscitera rempli de force et de vertu : *Surget in virtute* (I. Cor. 15). Voilà, par rapport

aux prédestinés, ce que fera un jour la résurrection. Or je soutiens que, dès cette vie, la chasteté religieuse, dans ceux qui l'embrassent, produit déjà tous ces effets. Je soutiens que c'est elle qui, par avance, et même dans le sens de saint Paul, rend le corps d'une vierge tout spirituel; que c'est elle qui le maintient dans une parfaite intégrité, et, si je puis me servir de cette expression, dans une sainte incorruptibilité; que c'est elle qui le remplit d'une force surnaturelle et divine; que c'est elle qui fait déjà sa gloire anticipée, et que ces quatre caractères des corps glorieux sont les quatre dons de grâce que la religion lui communique. Voilà ce que je soutiens, et dont vous allez convenir.

J'ai dit que la chasteté religieuse, anticipant dès cette vie l'effet de la résurrection, rend un corps tout spirituel; et la preuve en est évidente : parce qu'il est certain que la chasteté, surtout avec ce caractère de stabilité que lui donne la religion, affranchit un corps de la servitude des sens, le met dans une disposition à n'être plus dominé par la concupiscence de la chair, le rend souple et obéissant à la loi de l'esprit. Or, pourquoi un corps soumis à l'esprit ne deviendrait-il pas spirituel, puisqu'un esprit esclave du corps est appelé dans l'Ecriture un esprit charnel? Car la grâce, dit saint Augustin, n'est pas moins efficace pour le bien, que le péché pour le mal, et puisque le péché peut faire qu'une âme raisonnable, de spirituelle qu'elle était, devienne toute animale et toute charnelle, faut-il s'étonner si la grâce, par une opération toute contraire, a la vertu de sanctifier un corps quoique matériel, et d'en faire un corps spirituel? *Neque enim absurdum est, quod sit in homine caro spiritualis, si potest esse in hac vitâ spiritus ipse carnalis.* C'est le raisonnement de saint Augustin; et pour mieux établir la proposition que j'ai avancée, consultons l'Evangile, et demandons au Sauveur du monde en quoi consiste cet état de spiritualité où doivent être élevés les corps bienheureux par la résurrection. C'est lui-même qui nous l'apprend dans le chapitre vingt-deuxième de saint Matthieu. *In resurrectione, neque nubent, neque nubentur; sed erunt sicut angeli Dei in cælo* : Après la résurrection, dit le Fils de Dieu, les hommes, libres et dégagés des alliances sensuelles, seront comme les anges dans le ciel : pourquoi? parce qu'ils n'auront plus entre eux d'autre société que celle dont les anges sont capables : *Sed erunt sicut angeli Dei.* Or, il est manifeste qu'en ceci l'état de la religion ressemble parfaitement à celui de la résurrection. Car qu'est-ce que la religion, qu'est-ce qu'un monastère de vierges, sinon une assemblée d'âmes élues qui sont vraiment les anges de la terre; qui, s'étant associées pour être, par une inviolable et unanime profession, les épouses du Dieu qu'elles servent, n'ont point entre elles d'autre affinité que celle qu'elles auront comme les anges dans le séjour bienheureux; qui, selon la parole de saint Paul, ont des corps comme n'en ayant point, et usent du monde comme n'en usant point; enfin, dont il est vrai de dire, dans le sens propre et naturel : *Neque nubent, neque nubentur; sed erunt*

sicut angeli Dei. Un corps sanctifié par la chasteté et par la solennelle profession qu'en fait une vierge, peut donc, dans les principes de Jésus-Christ, être considéré comme un corps spirituel et angélique; et Dieu, remarque saint Chrysostome, par son aimable providence, a disposé les choses, afin que de même qu'il y a des hommes dans le monde, qui, par des péchés honteux, déshonorent leur corps et l'avilissent jusqu'à la condition des bêtes : *Homo, cum in honore esset, non intellexit; comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis* (Ps. 48); il y eût aussi des vierges sur la terre, qui, par la sainteté de leur état, ennoblissent ce même corps, et l'élevassent en quelque manière jusqu'à la condition des anges : *Sed erunt sicut angeli Dei in cælo.* Suivons la pensée de saint Paul.

Le corps, tout sujet qu'il est par lui-même à la corruption, ressuscitera tout incorruptible : *Surget in incorruptione*; et je prétends que la chasteté, sans attendre la résurrection, nous fait déjà voir cette merveille dans une épouse de Jésus-Christ; second privilège que je vous prie de bien comprendre. Quand Madeleine, dans la ferveur de sa conversion, répandit sur les pieds du Sauveur du monde un précieux parfum, Jésus-Christ, pour la défendre et pour justifier son zèle contre les apôtres qui en murmuraient, dit une parole bien remarquable, et qui convient admirablement à mon sujet : *Quod habuit hæc, fecit; prævenit ungere corpus meum in sepulturam* (Marc. 14); Ne condamnez point cette femme; ce qu'elle a fait, ç'a été pour prévenir le temps de ma sépulture, et pour embaumer dès à présent mon corps, en me rendant par avance ce devoir de sa piété : *Prævenit ungere corpus meum.* Or voilà, mes chères sœurs, ce que vous avez saintement imité, et ce que Dieu, par une grâce singulière, vous a inspiré de pratiquer pour vous-mêmes dans la religion. Car la chasteté que vous avez embrassée, est, dans la pensée des Pères, comme une onction céleste répandue sur vos corps, comme un baume sacré qui maintient vos corps dans une intégrité parfaite. Oui, c'est cette onction de la chasteté religieuse qui vous conserve au milieu de tant de dérèglements où toute chair, dans ce malheureux siècle, semble être livrée; et c'est cette onction de la chasteté vouée à Dieu, qui fait que le monde, tout pervers et tout corrompu qu'il est, ne peut néanmoins vous surprendre et vous pervertir. Hors de la religion, les vertus, même les plus solides, sont exposées à cette corruption du monde. Sans une grâce toute extraordinaire, pour peu qu'une femme du monde vive selon l'esprit du monde, ce ver, qui infecte aujourd'hui ce qu'il y a de plus sain dans le christianisme, ce ver de l'impureté se forme peu à peu dans son cœur : l'oisiveté, la mollesse, les délices de la vie, la liberté des entretiens, les occasions, les mauvais exemples, tout cela, sans qu'elle s'en aperçoive, porte avec soi un air contagieux dont il est difficile qu'elle se défende. Mais votre état, mes chères sœurs, est un préservatif infailible contre tout cela : préservatif contre la mollesse, par les austérités de la profession religieuse; préservatif contre l'oisiveté,

par le travail et les observances régulières qui partagent votre vie; préservatif contre la licence des conversations mondaines, par les pieux entretiens et les saintes conférences que vous avez ensemble; préservatif contre les occasions, par le divorce que vous avez fait avec le monde; préservatif contre les mauvais exemples, par l'édification que vous donne une communauté toute entière dont la ferveur vous soutient, et dont la sainteté est pour vous, selon l'Écriture, une odeur de vie : *Odor vitæ in vitam* (II. Cor. 2); au lieu que les scandales dont le monde est plein sont, pour les justes mêmes qui y vivent, une odeur de mort : *Odor mortis in mortem* (*Ibid.*). Or, vous trouvant ainsi préservées de la contagion du monde, et respirant sans cesse un air pur dans la maison de Dieu, il ne faut plus être surpris que votre vie soit avec tant de distinction et irréprochablement exempte de cette corruption générale qui règne aujourd'hui dans le monde, et même dans le monde chrétien. Une vierge, comme épouse de Jésus-Christ, a donc le bonheur d'être incorruptible par un don de la grâce, comme le seront un jour les corps des bienheureux par une propriété de leur résurrection.

De ces deux espèces d'incorruptibilité, vous me demandez quelle est la plus glorieuse devant Dieu. Mais peut-on douter que ce ne soit, préférablement à l'autre, celle qui convient à l'épouse de Jésus-Christ ? et n'est-ce pas encore ici que se vérifie la troisième proposition de saint Paul : *Surget in gloriâ*. Non, tout ce que nous concevons de l'éclat et de la gloire des corps bienheureux, n'approche point de la gloire solide et intérieure d'une vierge consacrée à Dieu; de cette gloire qui lui vient de l'inviolable chasteté qu'elle professe; de cette gloire que le prophète royal lui attribue par ces paroles du psaume quarante-quatrième : *Omnis gloria filix regis ab intus*. Car c'est cette divine chasteté qui élève l'âme chrétienne à la sublime alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu. C'est en vue de cette divine chasteté, que le Fils unique de Dieu ne dédaigne pas, mes chères sœurs, de vous reconnaître pour ses épouses, et que l'ange de l'Apocalypse disait à saint Jean : *Veni, et ostendam tibi sponsam uxorem Agni* (Apoc. 21); Venez, je vous montrerai celle qui est l'épouse de l'Agneau. Titre spécialement acquis aux âmes religieuses, parce qu'il n'y a qu'elles, dans l'Eglise de Dieu, qui soient les épouses de l'Agneau par un vœu formel et solennel, par un engagement éternel, par un renoncement qui les met en droit d'appartenir bien plus que les autres vierges à cet époux immortel. C'est par le mérite de cette divine chasteté que vous suivez l'Agneau partout où il va, que vous avez part à ses plus intimes faveurs, que vous êtes rachetées d'entre les hommes pour être les prémices des offrandes qui lui sont faites : *Primitiæ Deo et Agno* (Apoc. 14). Que pouvez-vous espérer de la résurrection future, qui surpasse cet honneur; et un corps ainsi dévoué par la religion, a-t-il besoin d'attendre la fin des siècles, pour être aux yeux de Dieu un corps revêtu de gloire ? n'est-il pas déjà tel qui sera dans la béatitude que Dieu lui prépare ?

Ce n'est pas qu'il n'y ait de la différence entre l'état présent d'une vierge, et l'état d'un corps glorieux; mais c'est par proportion la même différence que saint Bernard a mise entre un ange et une vierge. Ils diffèrent entre eux, dit ce Père, par le bonheur, et non par la force et la vertu : *Differunt felicitate, non virtute*. Je vais encore plus loin, et je prétends qu'à l'égard même de la vertu et de la force, non-seulement il y a de la différence entre l'état d'une vierge sur la terre et celui d'un corps glorieux dans le ciel, mais qu'à comparer l'un et l'autre, tout l'avantage est pour les vierges : comment cela? parce qu'après la résurrection, la pureté des corps glorieux sera désormais une pureté sans effort, une pureté sans combat, une pureté sans victoire; au lieu que la pureté des vierges, épouses du Sauveur, est en cette vie une pureté victorieuse, une pureté sujette aux attaques de l'ennemi, et qui se soutient, qui résiste, qui triomphe. Or, pour cela, quelle vertu ne faut-il pas? D'où je conclus, que cette pureté met donc nos corps dans la disposition où seront les corps des élus, quand ils ressusciteront pleins de force; et qu'elle opère déjà dans nos personnes ce qui doit un jour arriver quand le dernier oracle de saint Paul s'accomplira : *Surget in virtute*.

Mais ici, mes chères sœurs, permettez-moi de faire avec vous une réflexion qui renfermera le fruit de cette première partie, et qui me paraît d'une conséquence extrême pour votre édification et pour la mienne. Il est vrai que nos corps, par une grâce particulière de notre état, et par une prérogative de la profession religieuse, participent dès maintenant à la gloire de Jésus-Christ ressuscité. Mais souvenons-nous qu'ils n'y participent qu'autant que nous y coopérons, et que, par notre fidélité, nous travaillons à les maintenir dans cette perfection. Souvenons-nous que nos corps, quoique consacrés par le vœu de la chasteté, ne sont en cette vie, ni spirituels, ni incorruptibles, ni revêtus de gloire, ni remplis de force, qu'autant que nous avons soin de les rendre tels par une application constante à tous les devoirs de la religion. Au lieu que les corps glorieux posséderont dans le ciel ces excellentes qualités sans aucun danger de les perdre; et au lieu que, ces qualités leur tenant lieu d'une récompense éternelle, ils les posséderont par une invariable et bienheureuse nécessité : souvenons-nous que ces qualités ne nous peuvent convenir que dépendamment du bon usage que nous faisons de notre liberté; que dépendamment de l'attention que nous avons sur nous-mêmes, du courage avec lequel nous combattons contre nous-mêmes, de la guerre que nous déclarons à notre chair, comme à la plus dangereuse ennemie de nous-mêmes, de l'esprit de pénitence que nous entretenons dans nous-mêmes. C'est ce qui augmente devant Dieu notre mérite; mais aussi persuadons-nous bien que c'est ce qui doit augmenter notre circonspection et notre crainte. Car enfin, quelque confiance que nous donne la religion, elle ne nous donne point d'assurance; et les grâces dont elle nous fortifie, quelque puissantes qu'elles soient d'ailleurs, ne sont point des grâces à fomentier notre

lâcheté, beaucoup moins à autoriser notre présomption. Quelque fond que nous puissions faire, et que nous ayons droit de faire sur ces secours abondants de la religion, il faut après tout reconnaître que, n'étant ni absolument impeccables, ni confirmés en grâce, nous pouvons toujours déchoir de cet état de pureté où notre vocation nous établit; que plus cette pureté est dans un degré éminent, plus les chutes sont grièves et redoutables; que plus elle est éclatante, plus il est aisé d'en ternir le lustre; que le moindre souffle de l'esprit impur est capable d'en effacer les plus beaux traits; que portant, comme dit saint Paul, ce trésor dans des vases de terre, nous devons marcher avec une sainte frayeur et mesurer tous nos pas; que la conduite la plus téméraire serait de nous glorifier de cet état de pureté, et de ne pas trembler dans la vue de notre fragilité; que non-seulement les vices grossiers, mais les moindres relâchements peuvent avoir des suites funestes; que la recherche de certaines commodités, que l'attache même trop grande aux nécessités de la vie, sont autant de dispositions à faire revivre en nous ce corps terrestre, dont la destruction doit être, avec la grâce, l'ouvrage de notre ferveur, et surtout de notre mortification; que nos corps, quoique sanctifiés par la chasteté, ont toujours un penchant à s'affranchir des devoirs pénibles, et que, par une malheureuse sympathie, ils entraînent l'âme peu à peu, ils l'appesantissent, la rendent tardive et languissante, lui font porter avec chagrin le joug de Dieu. Vérité dont nous sommes assez instruits; et plaise au ciel qu'une fatale expérience et une preuve personnelle ne vous les fasse jamais sentir!

Que devons-nous faire pour nous préserver de ces désordres? vous en savez, mes chères sœurs, l'important secret, et votre vie en pourrait être pour les autres une leçon. C'est de mettre en œuvre toutes les vertus religieuses qui doivent nous aider à entretenir cette admirable conformité de nos corps avec le corps glorieux de Jésus-Christ. Et quelles sont ces vertus? la vigilance, qui nous est représentée par ce don de clarté qu'eut le corps du Sauveur après sa résurrection; l'obéissance, qui nous est marquée par le don d'agilité; la pénitence, qui éteint en nous toutes les passions, et que nous figure le don d'impassibilité; mais par-dessus toutes les autres, une humilité sincère, sans laquelle il ne peut y avoir en tout cela ni sûreté pour nous, ni solidité. Donnez-les-nous, mon Dieu, toutes ces vertus; nous vous les demandons. Achevez l'ouvrage que vous avez commencé; et puisque vous nous avez engagés dans la sainte entreprise que nous avons formée, ne nous y abandonnez pas. Dans l'obligation où nous sommes d'accomplir notre sacrifice, s'il nous manquait une de ces vertus, où en serions-nous? si, par une vaine dissipation, nous donnions encore à nos sens une dangereuse liberté; si, par l'infraction de la règle qui nous est imposée, nous tâchions d'en éluder la sévérité; si, dans la pratique de l'obéissance, nous trouvions moyen, par les artifices de notre amour-propre, de ne faire jamais que notre volonté; si nous prétendions être chastes sans être

humblés, et si la sainteté de notre vœu ne nous dégagait pas des sentiments d'une secrète vanité : ah ! Seigneur, notre profession ne servirait qu'à notre confusion ; et n'aurait-on pas bien sujet alors, mes chères sœurs, de nous faire le reproche que saint Paul faisait aux Corinthiens : *Nonne carnales estis, et secundum hominem ambulatis* (I. Cor. 3) ? Quelque spirituels que vous paraissiez et que vous vous piquiez d'être, vous êtes encore tout charnels.

C'est à vous-mêmes, hommes du siècle, que vous devez appliquer cette morale. Car, sans être religieux, il vous suffit d'être chrétiens pour avoir une indispensable et essentielle obligation de vous conformer à Jésus-Christ, comme à votre modèle. C'est-à-dire, que si vous êtes spirituellement ressuscités avec ce divin Sauveur, que si, dans cette solennité de Pâques, vous avez été véritablement et sincèrement convertis, vous ne devez plus être esclaves de la cupidité et de la chair, vous ne devez plus suivre les appétits et les aveugles convoitises de la chair ; que cette chair purifiée par le sacrement du corps de Jésus-Christ, ne doit plus être désormais sujette à la corruption du péché ; et qu'au lieu que nous gémissions autrefois de vous voir honteusement dominés par les sens, nous, les ministres du Seigneur, nous devons avoir la consolation de vous trouver heureusement changés et transformés en d'autres hommes : de sorte que nous puissions dire de vous : *Et si cognovimus secundum carnem, sed nunc jam non novimus*. Car voilà comment vous porterez l'image de l'homme céleste. Voilà les caractères de son corps glorieux, et voici ceux de sa bienheureuse âme dans l'état de la résurrection, non moins fidèlement exprimés dans une âme chrétienne qui se consacre à la retraite et à la vie religieuse. Renouvelez votre attention pour cette seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

C'est une réflexion de saint Paulin qui me paraît aussi solide qu'édifiante, savoir, que le mystère de la résurrection du Fils de Dieu ne nous confirme pas seulement dans la foi et dans l'espérance de notre résurrection future, mais qu'elle nous enseigne même la forme de vie que nous devons tenir, comme chrétiens, dans le siècle présent ; et que cette vie nouvelle consiste surtout dans la séparation du monde qui, de tout temps, a été regardée par les vrais serviteurs de Dieu, comme une des parties les plus essentielles de la sainteté : *Mysterio dominicæ resurrectionis, non ad solam resurrectionis nostræ fidem, sed ad voluntariam hujus sæculi abdicationem instruimur*. En effet, s'il y eut jamais un parfait modèle d'une vie retirée, et en particulier de la retraite religieuse, il est évident que c'est le mystère, ou plutôt l'état de Jésus-Christ ressuscité, avant qu'il montât au ciel, et pendant les quarante jours qu'il demeura sur la terre. Appliquez-vous à la comparaison que je vais faire de l'un et de l'autre, et voyez s'il est rien de plus naturel et de plus juste.

Voici dans Jésus-Christ ressuscité l'exemplaire, et vous en reconnaîtrez aisément dans l'âme religieuse la ressemblance. Le Sauveur du monde, après sa résurrection, demeure encore sur la terre; mais il y demeure séparé du commerce des hommes, séparé de ses disciples, séparé de ceux que l'Evangile appelle ses frères, séparé même de Marie sa mère : première circonstance qui doit avoir pour vous, mes chères sœurs, quelque chose de bien touchant et de bien consolant. Tout séparé qu'il est des siens, il ne laisse pas de leur apparaître quelquefois et de se faire voir à eux; mais il ne leur apparaît que pour des besoins importants, et qu'autant qu'il le juge nécessaire pour leur donner des marques de son zèle et de sa charité : seconde circonstance encore très-propre à vous servir de règle. Dans ces apparitions, quoique passagères, il les voit et il leur parle, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter, et une espèce d'empressement de retourner à son Père : troisième circonstance, qui vous fait une leçon non moins utile que les autres, ni moins convenable à votre état. Du reste, il n'a d'entretien qu'avec Dieu, toute sa conversation est dans le ciel, dont il se regarde déjà comme possesseur, et la terre n'est plus pour lui qu'une demeure étrangère : quatrième et dernière circonstance, qui achèvera de vous instruire, et de vous faire goûter votre bonheur. Or n'est-ce pas là en figure et en abrégé toute la perfection et toute la sainteté de la vie religieuse? Mettons ces quatre traits de ressemblance dans tout leur jour, et suivez-moi.

Tout ressuscité qu'était le Sauveur des hommes, il demeurait encore sur la terre, mais sans y avoir avec les hommes ce commerce ordinaire qu'il avait eu pendant sa vie mortelle; et de la manière dont il se comportait à leur égard, on peut dire qu'il était absolument séparé d'eux. C'est ainsi qu'il s'en expliquait lui-même dans une de ses apparitions, lorsqu'il leur disait : *Hæc sunt verba quæ locutus sum ad vos, cum adhuc essem vobiscum* (Luc. 24). Vous voyez l'accomplissement des choses que je vous ai prédites lorsque j'étais avec vous. Hé quoi! reprend saint Augustin, n'était-il pas encore avec eux, quand il leur parlait de la sorte? Il y était, dit ce saint docteur, puisqu'il leur parlait; mais il n'y était plus comme il y avait été lorsqu'il entretenait avec eux une société réglée, parce qu'en sortant du tombeau, et ne voulant plus mener sur la terre qu'une vie solitaire, il s'était séparé de ceux qui lui étaient le plus étroitement unis, sans en excepter même sa sainte et bienheureuse Mère. Beau modèle de l'état d'une âme consacrée à la vie religieuse. Car voilà, mes chers sœurs, ce que, par la miséricorde du Seigneur, vous pratiquez. Vivre dans le monde séparé du monde, loin des intrigues du monde, hors du tumulte et de l'embarras du monde, sans engagement et sans liaison d'intérêt avec le monde; avoir des familles, et se regarder comme n'en étant plus; avoir des proches, et s'en détacher comme ne leur appartenant plus; avoir des amis, et ne les fréquentant plus; être au milieu du monde, et jusque dans le centre des villes, aussi retiré que

les anachorètes dans les déserts : voilà votre vocation. De là vient que le Fils de Dieu, pour faire entendre qu'il était venu appeler les hommes à la perfection évangélique, disait qu'il était venu séparer le père d'avec son fils, et la fille d'avec sa mère : *Veni separare hominem adversus patrem suum, et filiam adversus matrem suam* (Matth. 10). Or, où voyons-nous la pureté, la sainteté, la sublimité de cet esprit de séparation ailleurs que dans la religion ? où voit-on des filles, sans préjudice des droits sacrés de la nature, saintement et pour jamais séparées de leurs mères, si ce n'est dans la personne de ces vierges dont la vie, selon saint Paul, est cachée avec Jésus-Christ en Dieu ? *Vita vestra abscondita est cum Christo in Deo* (Coloss. 3). C'est donc à vous, mes chères sœurs, de soutenir dignement ce caractère ; et grâces au Seigneur, vous le soutenez avec une persévérance et une régularité qui édifie toute l'Eglise. Une vie cachée dans le monde aurait par elle-même quelque chose de triste ; mais les deux circonstances que l'Apôtre y ajoute, quand il dit que c'est une vie cachée en Dieu, et cachée en Jésus-Christ, sont plus que suffisantes, non-seulement pour vous rendre supportable, mais pour vous rendre aimable la retraite que vous avez embrassée, et pour vous dédommager de tous les vains commerces à quoi vous avez renoncé. Car, avec Jésus-Christ et avec Dieu, de quoi ne se passe-t-on point ; et que peut-on désirer, lorsqu'on a le bonheur de posséder Dieu et Jésus-Christ ?

Cependant, toute communication avec le monde est-elle interdite à l'âme religieuse ? Non, chrétiens ; et l'âme religieuse, toute séparée du monde qu'elle est, peut et doit même quelquefois converser avec le monde, pourvu qu'elle se conforme à l'exemple que Dieu lui propose, et qu'elle doit elle-même se proposer. Car il en faut toujours revenir au mystère de Jésus-Christ ressuscité, comme à la règle de notre perfection. Et voici, mes chères sœurs, le second rapport de votre état avec le sien. Quoique séparé de ses disciples, il ne laisse pas de leur apparaître à certains temps, et de converser avec eux. Mais quand et pourquoi leur apparaît-il ? vous le savez : quand sa présence leur est nécessaire pour les affermir dans la foi ; quand il s'agit de les consoler, de les instruire, de les édifier ; quand il est question de leur parler du royaume de Dieu, de les détromper de leurs erreurs, de les ramener de leurs égarements ; en un mot, quand l'ordre de Dieu et que la charité l'y engage. Ainsi, auprès du sépulcre, il apparaît à une troupe de femmes dévotes pour les combler d'une sainte joie ; il apparaît à Madeleine, dans le jardin, pour essuyer ses larmes ; il apparaît à saint Pierre pour l'encourager dans sa pénitence ; il apparaît à saint Thomas pour le guérir de son incrédulité ; il apparaît aux deux voyageurs d'Emmaüs, pour leur reprocher leur peu de foi, et pour rallumer dans leurs cœurs le feu de son amour ; il apparaît à tous les disciples assemblés, pour leur donner le Saint-Esprit, et leur recommander la paix. Jamais d'apparitions que pour des fins dignes de sa sagesse, et convenables à sa mission de Sauveur. Or, ce que nous apprenons de là, mes chères sœurs, ou ce que

nous devons apprendre, c'est qu'en vertu de la profession que nous faisons de vivre dans le monde, séparés du monde, nos conversations avec les hommes du monde doivent être à leur égard, ce qu'étaient à l'égard des disciples les apparitions de Jésus-Christ, et produire par proportion les mêmes effets que produisaient les apparitions de Jésus-Christ. Je veux dire qu'en qualité de religieux, nous ne devons avoir de commerce avec les chrétiens du siècle, qu'autant que nous sommes capables de contribuer à leur édification, qu'autant que le zèle de leur salut nous y peut obliger, qu'autant que la Providence nous fait naître des occasions de leur être saintement ou utiles, ou même nécessaires. Quand il y aura dans nos familles quelque intérêt de Dieu à appuyer, quelque œuvre de Dieu à prouver, quelque parole pour Dieu à porter; quand nos proches vivront dans le désordre, et qu'il s'agira de leur conversion; quand il se formera parmi eux des inimitiés, et qu'il faudra s'employer à leur réconciliation; quand il leur arrivera des disgrâces, et qu'ils auront besoin, pour les supporter et pour en profiter, de notre consolation, paraissions alors comme Jésus-Christ, et faisons-nous voir à eux. Sanctifions-les par nos discours, fortifions-les par nos conseils, soutenons-les dans leurs peines, et, pour les engager à se les rendre salutaires, faisons-leur connaître le don de Dieu dans les afflictions; imprimons-leur le désir et l'estime des choses du ciel, détachons-les de celles du monde, désabusons-les des fausses maximes qui les séduisent, donnons-leur du goût pour la solide piété, inspirons leur l'horreur du libertinage; qu'ils se retirent d'auprès de nous, convaincus et touchés de leurs devoirs; enfin, sans rien prendre de leur esprit, tâchons à leur communiquer le nôtre. Car voilà ce que Dieu attend de notre fidélité, et pourquoi il nous a donné sa grâce. Combien de fois une âme religieuse a-t-elle, par là, servi à l'exécution des desseins de Dieu les plus importants, pour l'avancement de sa gloire et pour le salut du prochain? Combien de fois, par la sainteté de ses conversations avec le monde, a-t-elle eu le bonheur de gagner à Dieu des pécheurs endurcis; et combien de fois Dieu a-t-il donné plus de bénédiction à ses paroles, qu'à celles des plus zélés et des plus éloquents prédicateurs? Combien de fois, quoique solitaire et séparée du monde, a-t-elle été dans sa famille un ange de paix, pour y réunir les cœurs aigris et divisés, et combien de fois, par sa prudence, a-t-elle apaisé les différends et les querelles que l'esprit de discorde y avait suscités? Voilà ce que j'appelle des conversations semblables aux apparitions du Sauveur; et voilà comment une vierge consacrée à Dieu doit se produire au monde, et s'intéresser à ce qui s'y passe.

Elle n'en doit pas demeurer là; mais j'ajoute que ses entretiens avec le monde doivent être accompagnés d'une sainte impatience de retourner à sa solitude, comme ceux de Jésus-Christ ressuscité, l'étaient d'un désir ardent de remonter à son Père. Il apparaissait à ses disciples, et il leur parlait; mais en leur témoignant toujours

qu'il ne serait pas longtemps avec eux, et que dans l'état de la vie nouvelle qu'il avait commencée, il n'avait plus que des moments à leur donner. Il faut, leur disait-il, que je vous quitte, et il le faut non-seulement pour moi, mais pour vous-mêmes, puisque je ne vous quitte que pour aller faire l'office de votre intercesseur auprès de Dieu : *Expedi vobis ut ego vadam* (Joan. 16). Je suis sorti, reprenait le même Sauveur, je suis sorti du sein de mon Père pour venir dans le monde; maintenant je me sens pressé de sortir du monde, pour rentrer dans le sein de mon Père : *Exivi à Patre et veni in mundum ; iterum relinquo mundum et vado ad Patrem* (*Ibid.*). Encore un peu de temps, concluait-il, et vous me verrez; et puis encore un peu de temps, et vous ne me verrez plus, parce que je m'en vais à celui qui m'a envoyé : *Modicum et videbitis me, et iterum modicum et non videbitis me ; quia vado ad Patrem* (*Ibid.*). Ainsi, dis-je, leur parlait-il : non pas qu'il n'eût toujours pour eux la même tendresse, mais parce que l'état de sa gloire ne souffrait pas qu'il entretînt avec eux un plus long commerce, ni qu'il apportât le moindre retardement à l'ordre de son Père qui le rappelait. Ici, mes chères sœurs, ne croyez-vous pas entendre parler une de ces religieuses ferventes dont le nombre parmi vous est si grand? ne croyez-vous pas la voir agir? Si, pour la gloire du Seigneur, elle converse quelquefois avec le siècle, de quel autre soin est-elle plus occupée que de retourner à ses devoirs, que de reprendre ses observances et ses exercices? Que dit-elle à ses proches dans les visites qu'elle en reçoit? ce que Jésus-Christ disait à ses disciples : *Expedi vobis ut ego vadam*. Il est nécessaire que je vous laisse, parce que c'est Dieu qui me l'ordonne, et qui me l'ordonne pour vous. Car, en me séparant de vous, et priant pour vous, je vous serai plus utile qu'en demeurant avec vous. Elle leur dit dans le même esprit : *Modicum et videbitis me*; pour un moment vous me verrez, mais ne me demandez rien davantage : j'ai des fonctions à remplir, et, comme religieuse, il faut que je m'acquitte de ce que je dois à Dieu et à mon état. Elle pourrait ajouter : Je suis sortie de ma solitude, parce que vous m'en avez tirée, et j'y retourne parce que Dieu m'y attend. La charité que je vous dois m'obligeait à l'un; et à la charité que je me dois à moi-même m'oblige à l'autre. Conduite dont le monde même le plus profane s'édifie, bien loin d'en être blessé. Mais, que le monde l'approuve ou ne l'approuve pas, une épouse de Jésus-Christ ne pense qu'à plaire à l'époux céleste pour qui elle a fait un divorce éternel au monde.

Achevons, et disons que, par un dernier trait de ressemblance avec son Sauveur ressuscité, quoiqu'elle soit encore sur la terre, toutes ses vues ne sont plus que pour le ciel; que toute sa conversation est dans le ciel, et qu'elle a un droit particulier à s'appliquer ces paroles de l'Apôtre : *Nostra autem conversatio in calis est* (Philip 3). Il est vrai, depuis sa résurrection et avant le triomphe de son ascension glorieuse, le Fils de Dieu était encore présent parmi les hommes;

mais où élevait-il ses pensées? mais où portait-il ses désirs? mais où habitait son esprit? dans ce royaume qui lui était acquis comme son héritage, qui lui était dû comme sa récompense, et où il aspirait sans cesse comme au séjour éternel de son repos. Or, qui l'imite en cela plus parfaitement que l'âme religieuse? qui, de tout le monde chrétien, observe plus exactement et plus à la lettre cette grande leçon que faisait saint Paul aux premiers fidèles, et qu'il nous fait à nous-mêmes : *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursùm sunt querite, ubi Christus est in dexterâ Dei sedens* (Coloss. 3). Si vous êtes ressuscités avec Jésus-Christ, cherchez les solides et les vrais biens : mais n'espérez pas les trouver ailleurs qu'avec Jésus-Christ, et que dans cette sainte demeure où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu. *Quæ sursùm sunt sapite, non quæ super terram* : Goûtez, non plus les choses de la terre, qui sont au-dessous de vous, et qui, par conséquent, ne vous rendront jamais heureux ; mais goûtez les choses du ciel, et ne goûtez que les choses du ciel, qui, vous élevant au-dessus de vous-mêmes, vous élèveront à la source du parfait bonheur. Telle sera, ma chère sœur, l'unique occupation de votre vie, et de là vous comprenez encore mieux que moi ce que vous devez aux miséricordes infinies de votre Dieu, qui vous appelle à une si éminente perfection.

Car voilà, digne épouse de Jésus-Christ, ce qui doit être aujourd'hui le sujet de votre reconnaissance ; et je m'assure que dans cette cérémonie religieuse, la reconnaissance est, de tous les devoirs, celui dont votre âme est plus vivement touchée. Voilà ce qui doit vous faire dire avec le prophète royal : *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi* (Ps. 115)? Que rendrai-je au Seigneur pour tout ce qu'il m'a donné, et pour toutes les grâces dont il m'a comblée? mais que lui rendrai-je en particulier pour la protection visible dont il m'a favorisée et qu'il a fait éclater sur moi, pour les soins paternels qu'il a pris de moi, pour les miracles de providence qu'il a opérés en moi? Que lui rendrai-je pour les ressources qu'il m'a fait trouver au milieu de mes malheurs, pour l'asile qu'il m'a préparé dans son sanctuaire et dans sa sainte maison, pour le bonheur inestimable que je vais avoir de vivre avec ses épouses, et d'être du nombre de ses épouses? que lui rendrai-je pour tout cela? *Quid retribuam*? Je lui offrirai mes vœux en présence de tout son peuple : *Vota mea domino reddam in conspectu omnis populi ejus* ; et c'est par là que je m'acquitterai de ce que je lui dois ; par là que je lui rendrai amour pour amour, sacrifice pour sacrifice ; par là, toute indigne que je suis, et tout Dieu qu'il est, que j'aurai l'avantage d'avoir fait pour lui, autant qu'il m'est possible, ce qu'il a fait pour moi ; de n'avoir rien épargné pour lui, comme il n'a rien épargné pour moi ; d'être la victime de sa gloire, comme il a été la victime de notre salut. Car c'est ainsi que vous m'avez prévenue, Seigneur, de vos plus abondantes bénédictions. Vous avez rompu les liens qui m'attachaient au monde, et qui m'attachaient à moi-même :

Dirupisti vincula mea; et voilà pourquoi je vous présenterai un sacrifice de louange et d'actions de grâces: *Tibi sacrificabo hostiam laudis*; voilà pourquoi, à la face du ciel et de la terre, témoins de la disposition intérieure et des sentiments de mon cœur, je vais, au pied de cet autel et au milieu de cette bienheureuse Jérusalem qui est votre Eglise, me dévouer à vous pour jamais: *Vota mea Domino reddam in atriis domus Domini, in medio tui, Jerusalem.*

Ainsi, dis-je, ma chère sœur, devez-vous parler: mais l'Esprit de Dieu, dont vous êtes remplie, vous en inspirera plus dans un moment, que je n'en puis exprimer par toutes mes paroles. Vous le savez, et vous voulez que je le publie ici hautement: vous êtes la fille de la Providence; et qui jamais dut être plus convaincu que vous, qu'il y a un Dieu dans le ciel, protecteur des âmes affligées? Ce Dieu qui donne la mort et qui rend la vie, qui perd et qui sauve, qui précipite dans l'abîme et qui en retire, a fait paraître en vous l'un et l'autre, et a voulu que vous en fussiez un exemple éclatant, tandis qu'il vous faisait servir de spectacle au monde, aux anges et aux hommes. Dans le dessein qu'il avait formé de faire de vous une prédestinée, il vous a conduite par les voies dures des adversités les plus désolantes; il vous a fait voir et sentir les horreurs de la mort, pour vous rendre aimables et douces les austérités de la vie où il vous destinait. Par les événements les plus funestes et tout ensemble les plus singuliers, il a ménagé votre élection, votre vocation, votre conversion, votre sanctification. Des crimes mêmes des hommes (par un secret de cette sagesse éternelle, qui sait tirer des plus grands maux le bien de ses élus), de l'iniquité des hommes, il a fait l'occasion précieuse de votre salut. Au comble de l'infortune, il vous a suscité dans le siècle une seconde mère, une mère selon la grâce, une mère dont la piété, dont la charité libérale et bienfaisante, vous donne aujourd'hui une naissance toute nouvelle, par l'entrée qu'elle vous procure dans la religion; une mère à qui vous ne pensiez pas, mais à qui le Seigneur pensait pour vous, et qui, vous adoptant pour sa fille, s'est fait un mérite de vous pourvoir et de vous établir; une de ces femmes de miséricorde, comme parle l'Ecriture, dont le cœur s'attendrit sur toutes les misères, et dont les bonnes œuvres n'ont point de bornes: une dame chrétienne, encore plus distinguée par sa vertu que par son rang; et qui, peu touchée de sa naissance et de son rang, conserve avec toute la grandeur et tout l'éclat du monde, toute la modération et toute la perfection de l'humilité évangélique. Que n'en dirais-je point, si cette humilité même ne m'imposait silence, et ne m'empêchait de m'expliquer? Ainsi, ma chère sœur, Dieu vous a traitée comme il a traité de tout temps ses plus fidèles épouses; il vous a traitée comme il a traité son Fils unique, le chef des prédestinés. Il a voulu que vous entrassiez dans la religion par la même porte que Jésus-Christ est entré dans sa gloire; il vous a menée au port à travers les orages et les tempêtes; il vous a conduite par les souffrances et par les croix au séjour de la paix et de la sain-

teté, jusqu'à ce qu'il vous fasse arriver un jour à ce royaume céleste qu'il vous prépare, et que je vous souhaite, etc.

SIXIÈME SERMON SUR L'ÉTAT RELIGIEUX.



L'alliance de l'âme religieuse avec Dieu.

Delectus meus mihi, et ego illi.

Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.

(CANTIQUE DES CANTIQUES, ch. 2.)

C'est l'épouse des cantiques, ou, sous la figure de cette épouse, c'est l'âme chrétienne, et en particulier l'âme religieuse qui parle, et qui nous fait connaître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. Quand elle dit d'abord que ce céleste époux est à elle, c'est pour nous donner à entendre comment il a fait en sa faveur les premières avances, comment il l'a recherchée, et de quelles grâces il l'a prévenue; et quand elle ajoute qu'elle est à lui, c'est pour nous marquer avec quelle fidélité elle s'est rendue attentive à sa voix, elle a répondu à ses favorables poursuites, et suivi l'inspiration divine qui l'attirait : *Dilectus meus mihi, et ego illi*. L'un et l'autre était nécessaire. Si Dieu ne l'eût point appelée, si elle n'eût point été éclairée d'une lumière céleste, et que la grâce ne lui eût point fait sentir ses saintes impressions, jamais elle n'eût conçu le dessein de renoncer au monde et de se dévouer à Dieu. Ou si, fermant les yeux à la lumière qui l'éclairait, et réprimant dans son cœur les mouvements que la grâce y avait excités, elle eût été insensible à la vocation du ciel, Dieu, malgré elle, ne l'eût point engagée, et toutes les vues de sa miséricorde sur elle seraient demeurées sans effet. Mais l'attrait de Dieu d'une part, et de l'autre la correspondance de l'âme; Dieu qui invite, et l'âme qui consent; Dieu qui s'offre, et l'âme qui accepte en se donnant elle-même : voilà, ma très-chère sœur, ce qui forme cette belle alliance dont j'ai à vous entretenir, et en conséquence de laquelle vous pourrez dire éternellement : *Dilectus meus mihi, et ego illi*. Alliance la plus pure, puisque c'est avec Dieu que vous l'allez contracter, et que la grâce en doit être le sacré nœud; alliance la plus inviolable, puisque vous l'allez jurer à la face des autels et par une profession solennelle : alliance la plus glorieuse, puisqu'elle ne vous donnera pas seulement la qualité de servante du Seigneur, mais d'épouse du Seigneur. Et par là enfin, alliance pour vous la plus avantageuse, puisqu'elle vous mettra en possession de toutes les richesses de Dieu, et en possession de Dieu même. Or, pour vous proposer en trois mots, chrétiens auditeurs, le dessein de

ce discours, trois choses, selon saint Augustin, forment une alliance : le choix, l'engagement et la société. Le choix en est comme le principe, l'engagement en est comme l'essence, et la société en est le fruit. Choix mutuel, engagement réciproque, société commune. Que fait donc de sa part une jeune personne en embrassant la profession religieuse ? c'est ce que j'ai à vous représenter dans les trois parties de cet entretien, et ce qui fera tout le sujet de votre attention. Elle choisit Dieu, elle s'engage à Dieu, elle acquiert, pour ainsi dire, un droit spécial sur tous les trésors de Dieu et sur Dieu même. Voilà, ma très-chère sœur, les avantages inestimables du saint état auquel vous vous dévouez ; mais voilà en même temps tout le fond des devoirs indispensables et des obligations qu'il vous imposera. Vous les remplirez, ces obligations ; et ces avantages aussi vous les goûterez. Sainte Mère de Dieu, c'est sous vos auspices que cette vierge fidèle se consacre à votre Fils adorable, et c'est par votre intercession que j'obtiendrai les lumières qui me sont présentement nécessaires : je les demande, en vous disant : *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

C'est par le choix qu'une alliance doit commencer, et par le même choix qu'elle doit être conclue, pour être non-seulement heureuse, mais légitime : car, comme disait saint Jérôme, une alliance sans choix ne doit plus être proprement appelée alliance, mais dégénère dans une espèce de servitude. En effet, le sort et le hasard peuvent bien décider sur toute autre chose de la destinée des hommes ; la force et la nécessité peuvent leur imposer un joug ; l'intérêt et la crainte peuvent bien les déterminer à un parti : mais il n'y a que le choix, et le choix de préférence, qui puisse faire cette liaison volontaire et libre que nous entendons par le nom d'alliance. Or, si cela est vrai des alliances purement naturelles, beaucoup plus l'est-il, dans l'ordre de la grâce, des alliances spirituelles, surtout de celle dont j'ai à parler, et que Dieu fait avec l'âme religieuse, ou que l'âme religieuse fait avec Dieu : car voilà, mes chers auditeurs, la première prérogative que je découvre dans la profession religieuse, et voilà l'idée que je m'en forme d'abord. Qu'est-ce que la profession religieuse ? c'est le choix le plus singulier que Dieu puisse faire de la créature, et le choix le plus authentique que la créature puisse faire de Dieu. Je m'explique. Dieu donne à l'âme chrétienne une grâce de vocation par où il lui parle intérieurement et lui persuade de se consacrer à lui. Cette vocation est le discernement et le choix qu'il fait de sa personne ; et en vertu de cette vocation, l'âme chrétienne se consacre à Dieu par la solennité du vœu : or, ce vœu n'est rien autre chose que le choix qu'elle fait de son Dieu préférablement, ou plutôt privativement à tout ce qui n'est pas Dieu. Prenez garde, s'il vous plaît ; Dieu l'appelle à la religion, et par cette grâce dont la douceur ne diminue point l'efficace et la vertu, il la sépare du monde, il l'élève au-dessus du

monde, il ne veut plus qu'elle soit pour le monde, ni que le monde soit pour elle; il se la réserve uniquement, et entre une infinité de vierges à qui il pouvait faire le même honneur, il se plaît à la distinguer. Il laisse les autres, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, dans la masse commune d'une vie sensuelle et mondaine; et il en tire celle-ci pour en faire une prédestinée parmi les prédestinés mêmes, c'est-à-dire, pour l'élever au plus haut rang de ses élus. Car c'est en cette qualité qu'il l'invite dans ce sacré cantique, et qu'il lui adresse ces divines paroles, où le Saint-Esprit semble avoir eu dessein de nous marquer tout le mystère de la vocation religieuse : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa* (Cant. 5). Venez, vous que j'ai spécialement choisie, venez dans ce jardin planté au milieu de mon Eglise, dans ce jardin fermé, et inaccessible à tout autre qu'aux vierges qui me sont dévouées. Or, il est évident, répond saint Ambroise, que ce jardin fermé est la religion. C'est là que Dieu retire les âmes qu'il a honorées de son choix, là qu'il se les attache du nœud le plus intime et le plus étroit, là qu'il veut être inviolablement à elles, et qu'elles soient inviolablement à lui : *Veni in hortum meum, soror mea sponsa*. Et de sa part que fait l'âme, quand elle suit le mouvement de cette vocation? elle agréé les saintes poursuites de son Dieu, elle y consent; elle se fait non-seulement un plaisir et une gloire, mais un devoir et une loi d'y répondre. Comme Jésus-Christ l'a choisie entre mille, elle choisit entre mille Jésus-Christ; pour s'attacher à lui seul, elle fait un divorce entier avec le monde.

Oui, ma chère sœur, c'est ainsi que Jésus-Christ, votre Dieu, vous a prévenue, vous a recherchée, vous a attirée par sa grâce; et c'est en conséquence du choix qu'il a fait de vous, et par cette même grâce, que vous avez écouté sa voix et que vous l'avez suivie. Il a fallu que ce Dieu de miséricorde fit les premières démarches : mais dans toutes ces démarches et toutes ces avances, il ne croit pas en avoir trop fait, puisqu'il trouve en vous une disposition si conforme à ses vœux. Car la profession que vous allez faire est le retour qu'il se promettait de votre fidélité, c'est-à-dire, un retour de préférence, et, pour me servir toujours du même terme, un retour de choix par où vous secondez le sien. En effet, ce ne sont point les hommes qui ont négocié pour vous cette alliance divine; ce n'est ni la chair, ni le sang : leurs maximes ne vont point jusque-là. Vous seule en avez pris le dessein, vous seule en avez traité avec Dieu, vous seule, animée de son Esprit, en avez fait votre ouvrage. Comme vous ne pouviez l'entreprendre ni le commencer sans lui; aussi, tout Dieu qu'il est, il ne pouvait le conclure sans vous, dès qu'il voulait que ce fût un choix pleinement volontaire et libre. Je dis plus : car dans ce choix, ma chère sœur, ce qui me paraît spécialement avantageux pour vous, c'est qu'en cherchant Jésus-Christ, vous n'avez cherché que Jésus-Christ même. On cherche souvent dans les alliances du siècle un intérêt tout humain; mais ce n'est ni un rang, ni un établissement, ni une fortune temporelle que vous vous proposez, puisqu'au con-

traire vous quittez tout cela, et que pouvant posséder les biens du monde, goûter les plaisirs du monde, recevoir les honneurs du monde, vous embrassez la pauvreté de Jésus-Christ, l'humilité de Jésus-Christ, la mortification de Jésus-Christ.

Choix si excellent et si parfait, que l'âme religieuse a droit pour cela de quitter père et mère, de rompre en quelque manière les liens les plus sacrés de la nature, d'abandonner ceux de qui elle tient la vie, de s'émanciper de leur dépendance et de leur conduite; et cela, non-seulement sans rien faire contre la piété, mais par l'acte même le plus héroïque de la plus pure et de la plus insigne piété. Elle le peut, dis-je, et autorisée de la loi de Dieu, elle use en effet de ce pouvoir. Car, selon la remarque de saint Bonaventure, c'est à l'état religieux que nous pouvons appliquer ces paroles du Fils de Dieu : *Propter hoc relinquet homo patrem et matrem* (Marc. 10); Pour cela il sera permis de se séparer de son père et de sa mère, quelque sacrés d'ailleurs que soient les nœuds qui nous y unissent. En est-il de même des vierges qui vivent dans le monde? Non, continue le même saint docteur : parce que, toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jésus-Christ d'une manière qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. D'où il s'ensuit que, quelque profession qu'elles fassent d'une inviolable virginité, il n'y a point encore de parfaite alliance entre Jésus-Christ et elles : c'est aux vœux de la religion que cet avantage est attaché. Mais admirez, chrétiens, ce qu'ajoute saint Bernard, et ce qui mérite une attention particulière. Parce que l'alliance d'une âme avec Jésus-Christ devait être quelque chose de plus grand que toutes les alliances de la terre, Dieu, dit ce Père, a établi une loi proportionnée à la grandeur et à la dignité de cette alliance; et quelle est cette loi? la voici. Pour un époux de la terre on est dans l'obligation de quitter père et mère; mais Dieu a ordonné que pour l'époux céleste, qui est Jésus-Christ, on se quitterait soi-même. Car il était bien juste, poursuit saint Bernard, que pour un époux qui est Dieu, on quittât plus que pour celui qui n'a rien au-dessus de l'homme. Mais que pouvait-on faire de plus que de quitter père et mère? Ah! chrétiens, encore une fois, on pouvait se quitter soi-même. Or, c'est ce qui se pratique, mais héroïquement, dans la profession religieuse; car c'est bien se quitter soi-même, que de quitter sa liberté. *Propter hoc relinquet homo patrem et matrem*; voilà ce qui regarde les époux de la terre. Mais voici ce qui est propre des épouses de Jésus-Christ : *Si quis vult post me venire, abneget semetipsum* (Matth. 16); Que celui qui veut venir après moi, se renonce soi-même, se détache et se dépouille de soi-même; et c'est cette loi, ma chère sœur, que vous êtes sur le point d'accomplir : loi que je vous propose, comme le principe sur lequel doit désormais rouler toute la conduite de votre vie; loi que vous devez vous appliquer par de fréquentes réflexions, et qui seule est capable de vous maintenir dans toutes les dispositions de piété et de ferveur que votre vocation demande. Je suis à mon Dieu, car c'est ainsi que vous de-

vez raisonner avec vous-même ; je suis à mon Dieu , et je l'ai choisi : il faut donc que je vive désormais comme étant à lui ; il faut que toutes mes actions portent et soutiennent ce caractère de consécration ; il faut que je parle , que j'agisse , que je traite avec les hommes comme une âme dévouée à Dieu , et que , dans tout ce qui paraîtra de moi , on puisse reconnaître ce que je suis , et à qui je suis. J'ai choisi mon Dieu ; et en le choisissant , j'ai vu tout ce qu'il m'en coûterait. Rien donc désormais ne doit m'être difficile pour lui : car je l'ai choisi par amour , et l'amour rend tout , non-seulement possible , mais facile , mais agréable. C'est ce que fait tous les jours entre les mondains un amour profane : l'amour de mon Dieu est-il moins puissant pour me faire tout entreprendre , tout exécuter , tout supporter ? J'ai choisi mon Dieu , et je l'ai choisi uniquement ; que serait-ce si , non contente de Dieu , je voulais reprendre certains restes du monde ; si , comme les Juifs dans le désert tournaient les yeux vers l'Egypte , je portais encore quelquefois mes regards vers le monde ; si , pour m'adoucir le joug , et pour me remettre des fatigues et des ennuis de mon état , j'appelais à mon secours le monde ? J'ai choisi mon Dieu : et pourquoi ? afin de l'honorer d'un culte particulier et de ne plus vivre que pour lui. Quels reproches donc n'aurait-il pas à me faire , et ne devrais-je pas me faire moi-même , si je dégénérais de la sainteté de ma profession ; si , me bornant à une vertu commune , je négligeais le soin de mon avancement et de ma perfection ; si je n'avais de l'état religieux que l'habit et le nom ? Et qu'était-il besoin pour cela de sacrifier toutes les prétentions du siècle et tous les avantages qu'il me présentait ? qu'était-il besoin de m'éloigner de mes proches , et de sortir d'une famille où je trouvais , avec l'opulence , avec la splendeur et l'éclat , de la probité et de la religion ? qu'était-il besoin de passer par tant d'épreuves , et d'embrasser une vie si sainte en elle-même ? Que dis-je , et n'eût-il pas mieux valu m'en tenir à ce que j'étais , que d'être ce que je suis ? car être ce que je suis , c'est être à Dieu et n'y être pas. Or cette contradiction , n'est-ce pas ce qui doit faire ma condamnation devant Dieu , et ma confusion devant les hommes ? C'est , ma chère sœur , ce qui fera l'un et l'autre pour ces épouses infidèles qui ne savent pas soutenir le choix qu'elles ont fait de Dieu ; mais je puis me promettre que vous le soutiendrez dans toute son étendue , aussi bien que l'engagement qui y est attaché , et dont j'ai à vous parler dans la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'y a proprement que Dieu avec qui il soit honorable et avantageux de s'engager ; et c'est une des choses en quoi l'excellence de l'être de Dieu se fait connaître et se distingue. Il n'en est pas de même des hommes. La grande règle de prudence , en traitant avec les hommes , est de s'engager le moins qu'il est possible , et on dispute pour cela comme pour le plus important de tous les intérêts : pourquoi ? parce

qu'en s'engageant avec les hommes, on perd sa liberté, on commence d'être moins à soi-même, on entre dans un état de dépendance, et de dépendance de la créature, qui ne peut-être qu'humiliant et onéreux. Au lieu qu'à l'égard de Dieu, le grand avantage est de s'engager le plus qu'on peut, parce qu'à proportion que l'on s'engage à Dieu, on se trouve plus attaché à son souverain bien. Cet engagement, loin de préjudicier à la liberté, perfectionne la liberté, puisque la véritable liberté de la créature est d'être dans la dépendance et sous la domination de Dieu; et que jamais elle n'est plus à elle-même, que quand elle est parfaitement et inviolablement à Dieu. Or, c'est dans cet engagement que vous entrez, vous, chrétiens, par la profession du baptême; et vous, ma chère sœur, par la profession religieuse. Engagement pour lequel on peut très-bien vous appliquer ce que disait l'Esprit de Dieu par la bouche du Roi prophète, formant et instruisant une âme juste : *Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam* (Ps. 44). Ecoutez, ma fille, mais écoutez attentivement ce que je vais vous faire entendre; appliquez-y toutes les puissances de votre âme; gravez-le dans le fond de votre cœur; ayez soin de le méditer tous les jours de votre vie, et ne l'oubliez jamais. Par l'action que vous allez faire, vous vous engagez avec Dieu; mais d'une espèce d'engagement assez peu connu, du moins dans toute son étendue, et dont je puis dire avec Jésus-Christ : *Non omnes capiunt verbum istud* (Matt. 19). Or, c'est pour cela même que je dois vous en instruire plus exactement, et qu'ajoutant à vos lumières celles d'une solide théologie, je vous dis en un mot, ma chère sœur, que l'engagement de la profession religieuse est le plus grand dont une créature soit capable. En voici les raisons : parce que c'est un engagement sacré, parce que c'est un engagement solennel, parce que c'est un engagement irrévocable et qui ne doit jamais finir. Autant de paroles, autant de vérités essentielles pour vous et pour moi : comprenez-les.

C'est un engagement sacré que celui de la profession religieuse; voilà sa première qualité, et la preuve en est bien évidente : parce que c'est un engagement de vœu. Or le vœu, dans sa substance, est quelque chose de surnaturel, et même de droit divin. Il a été tel dans tous les temps, dans l'ancienne loi comme dans la loi nouvelle, parce qu'il est saint par lui-même. Que s'ensuit-il de là? ah! mes chères sœurs, que ne sensuit-il pas, pour toutes les âmes sincèrement touchées de leurs devoirs, et pour nous en particulier? Car je conclus que notre engagement dans la religion est donc d'un ordre supérieur à tous les engagements du monde, et par conséquent qu'il ne peut être violé que par un crime d'une espèce différente et au-dessus de tous les autres crimes. Je conclus qu'en ce qui touche l'observance des choses que nous avons vouées, nous ne pouvons plus désormais commettre d'infidélité envers Jésus-Christ, qui ne tienne de la nature du sacrilège : pourquoi? parce qu'en conséquence du vœu, nous sommes spécialement consacrés à Jésus-Christ : cette conséquence est terrible, et me donnerait lieu, ce semble, de dire

à toutes celles qui ont l'honneur de porter ce caractère de consécration, ce que leur disait saint Augustin : *Nunc verò quia tenetur apud Deum sponsio tua, non te ad magnam justitiam invito, sed à magnà iniquitate deterreo* ; Ame fidèle, souvenez-vous que vous n'êtes plus à vous-même, et que quand je vous parle d'accomplir les promesses que vous avez faites à votre Dieu, ce n'est pas tant pour vous inviter à une haute sainteté, que pour vous préserver d'une affreuse iniquité. Mais d'ailleurs, ajoute le même Père, cette pensée est infiniment capable de vous animer et de vous fortifier : car le comble de votre joie doit être de n'avoir plus une pernicieuse liberté de faire le mal ; et l'avantage de votre profession, est de ne pouvoir être plus unie à Dieu que vous l'êtes : or, c'est ce que l'engagement des vœux vous procure. D'où vient que saint Augustin concluait : *Nec ideo te rovisse pœniteat : imò gaude jam tibi non licere, quod cum detrimento tuo licuisset*.

Je dis plus : l'engagement de la religion est un engagement solennel, et c'en est la seconde prérogative. Car il n'est appelé profession, que parce qu'il est célébré à la face des autels et devant les ministres de l'Eglise, suivant le modèle que Dieu en proposait autrefois aux parfaits chrétiens dans la personne des Israélites, dont l'Ecriture nous dit qu'à mesure qu'ils entraient dans la terre promise, ils allaient tous se prosterner aux pieds du grand-prêtre, et faisaient entre ses mains cette profession publique : *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo, quòd ingressus sum in terram pro quâ juravit patribus nostris, ut daret eam nobis* (Deut. 26) ; Oui, je proteste que c'est aujourd'hui que je suis entré dans cette terre de bénédiction où le Seigneur m'a appelé. Voilà ce que fait l'âme religieuse dans la solennité de ses vœux, puisque c'est alors qu'elle entre dans une terre abondante en vertu et en sainteté, et qu'elle n'y entre qu'après en avoir fait la protestation à celui qui lui représente Jésus-Christ, le souverain prêtre. Et ne croyez pas, mes chers auditeurs, que cette solennité soit une pure cérémonie. Quand David disait : *Vota mea Domino reddam in conspectu omnis populi ejus, in atriis domûs Domini, in medio tuî, Jerusalem* (Ps. 115) ; J'offrirai mes vœux au Seigneur, mais je les offrirai en présence de tout son peuple, dans l'enceinte de son temple, au milieu de Jérusalem : il prétendait faire quelque chose de plus grand que s'il les eût seulement formés dans le secret de son cœur. Et en effet, un vœu solennel est bien différent d'un vœu particulier et secret. Car l'Eglise accepte l'un, et elle n'accepte pas l'autre ; elle ratifie l'un, et elle ne ratifie pas l'autre ; elle s'oblige elle-même dans l'un, et elle ne s'oblige pas dans l'autre : circonstances bien remarquables en matière de vœu. Quoi qu'il en soit, il paraît bien, par cette solennité, que la profession religieuse est une véritable alliance de l'âme chrétienne avec Jésus-Christ. D'où vient que saint Ambroise, instruisant une vierge qui avait pris le voile sacré, lui disait ces belles paroles : *Sacro velamine tecta es, ubi omnis populus dotem tuam subscribens, non atramento, sed spiri-*

tu , clamavit : Amen ; Vous vous êtes engagée à Jésus-Christ , et tout le peuple qui était présent a signé votre contrat, non pas avec une encre matérielle , mais de l'esprit et du cœur, en y répondant : Ainsi soit-il. Or c'est, mes chères sœurs, ce qui s'est fait à votre égard, et dont nous devons éternellement conserver le souvenir. Car si nous étions assez infidèles pour oublier cet engagement , tout ce qu'il y a eu de témoins de notre profession s'élèveraient contre nous , et rendraient témoignage au Sauveur du monde de la foi que nous lui avons jurée.

Mais quelle foi ? c'est ici la troisième qualité de l'engagement religieux : une foi dont le lien est indissoluble, et plus indissoluble même que l'engagement des époux du siècle. Car l'engagement des époux du siècle cède quelquefois à la profession religieuse. Ainsi les conciles le déclarent-ils , et ainsi l'avons-nous reçu par tradition apostolique : d'où il s'ensuit que le vœu de la religion est donc un engagement plus irrévocable encore et plus indispensable que celui du grand sacrement établi par Jésus-Christ dans son Eglise : *Sacramentum magnum in Ecclesiâ* (Ephes. 5). L'engagement des époux du siècle est naturellement sujet à se dissoudre par la mort ; au lieu que la profession religieuse est un engagement éternel, qui ne doit jamais finir. Tandis que Dieu sera Dieu , tandis que Jésus-Christ règnera , vous serez à lui. Si c'était tout autre que Dieu et tout autre que Jésus-Christ , cette parole devrait vous faire trembler. Car, avec tout autre que Dieu, vous pourriez craindre de fâcheuses humeurs à essuyer, des imperfections à supporter, des ennuis à dévorer. Mais, plus on est à Dieu et avec Dieu, plus on le goûte, et plus on trouve en lui de consolations. Il est vrai que c'est un grand pas à faire que celui d'un engagement éternel ; mais, encore une fois, avec Dieu, plus l'engagement est grand, plus il est aimable. Si cet engagement pouvait finir, il ne ferait plus notre parfait bonheur ; sa félicité consiste surtout dans son éternité : de sorte que, par un merveilleux effet de la grâce, ce qui fait le joug et la servitude des alliances du siècle, fait le précieux avantage de la nôtre ; parce que nous sommes liés à Dieu, avec qui l'on est toujours bien, et de qui l'on est toujours content, dès qu'on s'y donne, et qu'on le cherche de bonne foi. Ce n'est donc point du côté de Dieu que nous devons trembler. Ce qu'il y a à craindre pour nous, est dans nous-mêmes et vient de nous-mêmes. Ce sont nos légèretés et nos variations, c'est notre inconstance. En effet, quelque ferveur et quelque disposition présente qui paraisse en nous, nous sommes fragiles et sujets au changement. Nous nous engageons pour toujours ; mais notre volonté a ses vicissitudes et ses retours, et la difficulté est, avec une volonté si changeante, de soutenir un engagement qui ne doit point changer. De la part de Dieu, il n'en est pas ainsi : son engagement et sa volonté sont également immuables. Au moment qu'il a parlé et qu'il a promis, il est incapable de révoquer sa parole, parce que c'est un Dieu souverainement vrai et souverainement fidèle : *Juravit Dominus, et non pœnitebit*

eum (Ps. 109). Mais pour nous, qui n'agissons que par les mouvements d'une liberté volage, et à qui le repentir est aussi naturel que le choix, nous en sommes réduits à une condition bien différente, vivant toujours dans l'obligation de garder notre foi, et dans le danger de la violer. Voilà ce qui doit exciter, âmes religieuses, toute notre vigilance; voilà ce qui nous doit maintenir dans une sainte défiance de nous-mêmes, et, par conséquent, dans une attention continuelle sur nous-mêmes. Car quel désordre serait-ce, et quelle indignité, de se démentir après des paroles si authentiques et si solennelles; de se lasser d'être à Dieu, lorsqu'il ne se lasse point d'être à nous; de n'y vouloir être qu'à demi, lorsqu'il veut être pleinement à nous; de nous dégoûter de lui malgré ses infinies perfections, quand, tout imparfaits que nous sommes, il ne se dégoûte point de nous, et qu'il fait même ses délices de demeurer avec nous? C'est par une persévérance inébranlable, que nous nous préserverons, mes chères sœurs, d'une infidélité que Dieu nous reprocherait éternellement. Persévérance qui fut toujours le caractère des élus : persévérance, non point seulement dans l'habit, mais dans l'esprit de la religion; non point seulement dans la clôture et la retraite, mais dans l'exacte observation de nos devoirs; non point seulement dans l'exercice extérieur des pratiques de notre état, mais dans une régularité solide et intérieure. Voilà comment, après avoir choisi Dieu, après nous être engagés à Dieu, nous entrerons avec Dieu dans une sainte communication et dans une espèce de société d'intérêts et de biens. Vous l'allez voir dans la troisième partie.

TROISIÈME PARTIE.

C'est l'effet propre d'une véritable et parfaite alliance, d'établir, entre les personnes qu'elle unit ensemble, une société mutuelle et une pleine communication de biens; et puisque, de toutes les alliances, la plus parfaite, ma très-chère sœur, est celle que vous contractez avec Dieu par la profession religieuse, il faut conclure qu'en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de tous les biens qui pourraient vous appartenir dans le monde, et surtout en vertu du sacrifice que vous allez lui faire de vous-même, vous aurez désormais, par le plus juste retour, d'incontestables et de légitimes prétentions sur tous les trésors du ciel, et, si je puis m'exprimer de la sorte, sur tous les biens de Dieu. Mais quels sont ces biens de Dieu dont une âme religieuse, en conséquence de sa profession, est si heureusement et si abondamment pourvue? Ah! répond saint Augustin, ne les cherchons point hors de Dieu, ou plutôt ne les distinguons point de Dieu : c'est Dieu même. Et ce saint docteur avait bien raison de le dire ainsi; car Dieu n'a point de plus grand bien que lui-même; il est son souverain bien, et par une suite nécessaire, il est le souverain bien de toutes les créatures : tellement qu'entrer en société de biens avec Dieu, ce n'est rien autre chose qu'entrer en possession même de

Dieu. Or, tel est en général le bonheur d'une âme qui se consacre à Dieu dans le christianisme, et tel est, plus avantageusement encore et en particulier, le bonheur d'une âme qui, faisant un divorce entier avec le monde, se dévoue à Dieu dans la religion. Quand David parlait à Dieu, et qu'il s'entretenait avec lui dans l'intérieur de son âme, il ne lui disait pas : Je sais que vous êtes le Dieu du ciel et de la terre, le Dieu de toute la nature ; mais : Je sais que vous êtes mon Dieu : *Dixi Domino, Deus meus es tu* (Ps. 15). Mais, demande saint Augustin, pourquoi s'exprimait-il de la sorte, et pourquoi s'attribuait-il spécialement à lui-même ce qui est commun à toutes les créatures ? Car, n'est-ce pas Dieu qui les a toutes créées, et par conséquent n'est-il pas le Dieu de tout l'univers ? *Numquid omnium Deus non est ?* Il est vrai, répond ce saint docteur, c'est le Dieu de tout le monde ; mais il faut aussi reconnaître qu'il se donne particulièrement, et qu'il appartient plus proprement à certaines âmes, qui n'ont point d'autre sentiment sur la terre que de l'aimer, qui n'ont point d'autre soin que de le servir, qui n'ont point ni ne veulent point avoir d'autre héritage que lui-même et le bonheur de le posséder. *Sed eorum præcipuè Deus qui eum diligunt, colunt, possident.* Or, qui sont ces âmes dégagées de tout autre objet que Dieu, et dont tous les désirs tendent vers Dieu ? qui sont ces âmes tout occupées du service de Dieu, et dont l'unique emploi dans la vie est d'honorer Dieu ? qui sont ces âmes volontairement pauvres, qui se sont dépouillées de tous les biens sensibles pour Dieu, et dont le seul trésor et le seul bien est Dieu ? n'est-il pas évident que ce sont les âmes religieuses, et n'est-il pas juste que Dieu soit à elles d'une façon toute singulière, puisqu'elles ont voulu d'une façon toute singulière être elles-mêmes à Dieu ? C'est en ce même sens qu'il faut entendre cette autre parole de l'Écriture, que j'ai déjà rapportée, je veux dire cette formule de profession que prononçaient les Hébreux aux pieds du grand-prêtre, en entrant dans la terre promise : *Profiteor hodiè coram Domino Deo tuo ;* Je proteste aujourd'hui, disaient-ils au pontife, et je fais un aveu solennel devant le Seigneur votre Dieu. Hé quoi ! reprend là-dessus saint Jérôme, ne devaient-ils pas plutôt dire, devant le Seigneur notre Dieu ? n'étaient-ils pas le peuple de Dieu, et Dieu ne les avait-il pas cent fois assurés qu'il était leur Dieu, préférablement à toutes les autres nations ? Cependant, en la présence des prêtres, ils n'osaient l'appeler leur Dieu, et se contentaient de dire : Le Seigneur votre Dieu : comme s'ils eussent reconnu que leur Dieu était bien plus à leurs prêtres qu'il n'était à eux ; et que ceux qui se trouvaient employés aux fonctions du sacerdoce, pouvaient tout autrement se glorifier qu'ils appartenaient à Dieu, et que Dieu, pour ainsi parler, leur appartenait. Pourquoi cela ? la raison en est bien claire, poursuit saint Jérôme, et nous n'avons qu'à consulter l'Écriture pour nous en instruire. C'est que le grand-prêtre, aussi bien que toute la tribu de Lévi, n'ayant eu aucun partage ni aucune possession dans la terre promise, Dieu lui-même, comme il est expressément marqué, leur

devait servir de possession : excellente idée de l'âme religieuse. Elle ne se réserve que Dieu : il est donc juste qu'elle possède Dieu plus que les autres, et qu'en cela elle ait même, dans un sens, l'avantage sur les prêtres du Seigneur, tout distingués qu'ils sont d'ailleurs par leur caractère ; car les prêtres, après tout, soit de l'ancienne, soit de la nouvelle loi, n'ont jamais fait un renoncement aussi entier que le sien, puisque le sacerdoce n'empêche point qu'on ne puisse acquérir et conserver les biens temporels. Mais l'âme religieuse dit absolument à Dieu : *Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram* (Ps. 72) ? De tout ce qu'il y a dans le ciel, et de tout ce qu'il y a sur la terre, qu'ai-je désiré, qu'ai-je recherché, qu'ai-je voulu retenir hors vous, Seigneur, et vous seul ? Je ne dis pas cela, mon Dieu, ajoute-t-elle, je ne le dis pas pour faire valoir auprès de vous la pauvreté et le dénuement où je me suis réduite, mais pour me féliciter humblement moi-même, et pour me réjouir devant vous de mon abondance ; car, vous me valez infiniment mieux seul que tout le reste sans vous ; et ce qu'il y a de plus merveilleux encore, vous me valez mieux vous seul que tout le reste avec vous. Non pas qu'avec tout le reste, vous perdiez rien de votre prix infini ; mais parce que ce reste m'empêcherait de vous bien posséder, et qu'en vous possédant seul, je vous possède plus parfaitement. Voilà donc, ma chère sœur, je ne puis trop vous le redire, voilà le bonheur du saint état que vous embrassez : vous y posséderez Dieu. Dans le monde on ne le possède pas, ou l'on ne le possède qu'à demi. Et comment, en effet, pourrait-on le bien posséder, lorsqu'on se trouve possédé soi-même par tant de maîtres, par l'ambition, par l'intérêt, par le plaisir, par toutes les passions et tous les vices ? C'est dans l'état religieux que cette possession est entière, paisible, assurée ; c'est là que l'on goûte Dieu, qu'on se repose en Dieu, qu'on recueille tous les fruits que peut produire un héritage aussi grand que Dieu.

Mais je vais plus avant encore, ma chère sœur, et je finis par une pensée que vous ne devez jamais oublier. Vous allez faire une sainte alliance avec votre Dieu, et, suivant les idées communes et ordinaires, je pourrais vous dire que c'est tellement un Dieu de gloire, qu'il a été tout ensemble un homme de douleurs, un Dieu pauvre, un Dieu humilié, un Dieu persécuté, un Dieu crucifié ; que vous ne pouvez donc vous allier avec lui, sans participer à sa pauvreté aussi bien qu'à ses richesses, à ses humiliations aussi bien qu'à sa gloire, à ses souffrances et à sa croix, aussi bien qu'à sa souveraine béatitude. Voilà ce que je vous représenterais ; et dans la disposition où vous êtes, il n'y a rien de si contraire aux sens et à la nature, que vous ne voulussiez accepter. De tous les maux à quoi s'est assujetti le divin époux que vous choisissez, il n'y a rien qui vous étonnât et que vous ne voulussiez partager. Mais il n'est point même nécessaire que vous fassiez cet effort de fidélité ; et ce serait mal m'exprimer, de dire que vous devez entrer en société de peines et de maux avec Jésus-Christ : car dans Jésus-Christ tout s'est converti en bien ; et la pauvreté, les souff-

frances, les croix que nous estimons des maux, sont sur la terre les plus grands biens qu'il ait procurés à ses élus. N'en a-t-il pas fait autant de béatitudes? n'a-t-il pas dit hautement et formellement dans son Evangile : Bienheureux les pauvres, *Beati pauperes* (Matth. 5); bienheureux ceux qui pleurent, *Beati qui lugent* (*Ibid.*); et ne sont-ce pas là en faveur des croix et des souffrances de cette vie, des preuves que les mondains ne détruiront jamais? Or, où a-t-on une plus abondante communication de ces biens spirituels et de ces dons célestes, que dans la religion? Dans le monde il y a des croix; mais elles sont bien différentes de celles que vous trouverez dans la vie religieuse. Car, comme dit saint Bernard, toute croix n'est pas la croix de Jésus-Christ, toute pauvreté n'est pas la pauvreté de Jésus-Christ, toute mortification n'est pas la mortification de Jésus-Christ. On souffre dans le monde, on est humilié, mortifié dans le monde; mais souvent il n'y a rien de tout cela qui porte le caractère de la croix du Sauveur : pourquoi? parce qu'il n'y a rien en tout cela pour la justice et pour Dieu. C'est dans l'état religieux que les croix sont salutaires, qu'elles sont vivifiantes, qu'elles produisent la sainteté, parce qu'elles sont marquées du sceau de Jésus-Christ. Les croix du monde sont des croix d'esclaves, qui accablent ceux qui les portent : mais les vôtres vous porteront autant que vous les porterez. Vous l'avez déjà bien éprouvé, ma chère sœur, et vous en rendez un témoignage bien authentique par la profession de vos vœux. Le passé vous répond de l'avenir, et vous verrez si la société des croix de votre adorable époux, n'attire pas nécessairement après soi celle de ses consolations. Nous en faut-il un autre garant que saint Paul? *Scientes, quod sicut socii passionum estis, sic eritis et consolationis* (II. Cor. 1) : Sachez, mes frères, disait ce grand Apôtre, et soyez fortement persuadés que vous aurez part aux consolations de Jésus-Christ, selon que vous aurez eu part à ses souffrances. A qui parlait-il? à des chrétiens de la primitive Eglise, c'est-à-dire, à des hommes parfaits, qui faisaient alors dans le christianisme, par une loi commune, ce que font maintenant les religieux par une obligation particulière. De sorte, ma chère sœur, qu'au moment où vous allez ratifier votre alliance avec Dieu, vous vous trouverez pourvue de tous ses trésors, de ses grâces, de ses bénédictions, de sa paix, et de ses douceurs intérieures, et qu'il vous dira par avance ce qu'il doit vous dire en vous recevant un jour dans son royaume : Entrez dans la joie de votre Seigneur : *Intra in gaudium Domini tui* (Matth. 25).

Chrétiens qui m'écoutez, et qui êtes témoins de cette cérémonie, voilà un modèle que Dieu vous met aujourd'hui devant les yeux. Si vous avez l'esprit et le zèle de votre religion, voilà l'objet d'une émulation sainte que Dieu vous propose, et dont il vous demandera compte un jour. L'exemple de cette jeune vierge qui quitte le monde, sa fidélité à suivre la vocation de Dieu, la ferveur avec laquelle elle va faire le sacrifice de sa personne, la constance inébranlable de son âme dans l'action la plus héroïque et la plus importante de la vie,

sa joie dans le mépris qu'elle fait de tous les avantages du siècle : voilà ce qui confondra vos lâchetés , voilà ce qui condamnera vos attachements criminels aux biens de la terre , voilà ce qui réfutera tous les prétextes que vous pourriez alléguer pour justifier vos délicatesses et votre impénitence , voilà ce que Dieu vous représentera , ou plutôt ce qu'il vous opposera dans le jugement dernier, pour vous obliger à prononcer vous-mêmes l'arrêt de votre condamnation. Vous trouvez tout difficile dans l'accomplissement des préceptes et de la loi de Dieu ; et cette jeune vierge , ayant trouvé le joug des préceptes et de la loi de Dieu trop léger pour elle , y ajoute tout ce qu'il y a de plus rigoureux et de plus sévère dans les conseils évangéliques. Vous ne pouvez vous résoudre à rompre les commerces dangereux où le monde vous engage , et elle a la force et le courage de se séparer du monde pour jamais. Vous disputez les années entières pour renoncer à des choses que votre seule raison vous dit être criminelles ; et elle renonce sans délibérer aux choses même les plus innocentes, les plus légitimes et les plus permises, dont elle veut bien se priver pour Jésus-Christ. Vous ne vous surmontez en rien , et elle triomphe d'elle-même en tout. Vous ne donnez rien à Dieu , et elle se sacrifie elle-même. En faudra-t-il davantage pour conclure contre vous ?

Ah ! chrétiens , permettez-moi de faire ici une réflexion : elle est importante pour l'édification de vos âmes , et vous conviendrez avec moi de la vérité qu'elle contient. Vous faites quelquefois des comparaisons de votre état avec l'état religieux , et par de vains raisonnements que l'esprit du siècle vous suggère selon les vues différentes , pour ne pas dire selon les caprices avec lesquels vous en jugez , tantôt vous désespérez de votre état , tantôt vous en présumez avec excès ; tantôt vous égalez la profession simple du christianisme à la profession religieuse , tantôt vous concevez la vie religieuse comme impraticable et au-dessus des forces de la nature ; tantôt vous dites qu'il est impossible de se sauver dans le monde , et tantôt vous prétendez qu'il y a autant , et peut-être plus de solide vertu dans le monde que dans la religion. Ainsi , prenant toujours les choses dans l'une ou dans l'autre des deux extrémités , vous ne tenez jamais ce juste milieu en quoi consiste votre perfection , et vous ne remplissez jamais la mesure de cette grâce qui doit faire la sainteté de votre état. Si cette émulation d'état procédait d'un esprit sincère , d'un esprit humble , d'un esprit fervent et qui cherche Dieu , elle produirait des fruits de christianisme qui paraîtraient dans la conduite de votre vie ; et c'est ce que voulait le grand Apôtre , quand il recommandait aux premiers fidèles d'aspirer toujours à ce qu'il y a de plus excellent dans les dons de Dieu : *Æmulamini autem charismata meliora* (1. Cor. 12). Mais parce que cette émulation ne procède bien souvent que d'un esprit vain , que d'un esprit de contention , que d'un esprit d'amour-propre pour tout ce qui nous touche , et de chagrin ou d'aliénation pour tout ce qui n'a pas de rapport à nous , de là vient qu'elle se réduit à des paroles

et à des contestations inutiles, qui, bien loin de vous édifier, corrompent dans vous le vrai zèle de votre sanctification.

Quoi qu'il en soit, chrétiens, il ne s'agit pas ici de mesurer ni de comparer les avantages de nos états. De quelque manière que Dieu ait disposé les choses, et votre état et l'état religieux sont les ouvrages de sa providence, et il a eu dans l'un et dans l'autre ses desseins. Il a suscité l'état religieux pour conserver dans son Eglise l'esprit et l'idée de ce premier christianisme que le paganisme même a admiré ; et il veut que le vôtre subsiste comme un moyen de salut proportionné à votre faiblesse. Quelque différence qu'il y ait entre l'un et l'autre, deux vérités sont certaines : la première, pour vous consoler, et la seconde, pour vous faire trembler. Car ce qui doit vous consoler, c'est que vous pouvez être dans votre état aussi parfaits que les religieux : oui, vous pouvez être pauvres d'affection, au milieu même de l'abondance et des richesses ; vous pouvez être chastes et continents, parmi la corruption du siècle où vous vivez ; vous pouvez être fidèles et soumis à la loi de Dieu, malgré le libertinage qui vous environne. Non-seulement vous le pouvez, mais ce qui doit vous faire trembler, c'est que vous y êtes indispensablement obligés. Ah ! chrétiens, travaillez-y comme à l'affaire essentielle de votre vie. C'est de quoi je vous conjure ; car Dieu m'a donné du zèle pour votre salut, et je puis vous dire, aussi bien qu'à cette âme religieuse, ce que saint Paul disait aux Corinthiens : *Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro, virginem castam exhibere Christo* (II. Cor. 11). Je sens dans moi un zèle de Dieu pour vous ; et animé de ce zèle, je voudrais vous présenter tous à Jésus-Christ comme une vierge pure et sans tache, digne de ses grâces en cette vie, et de sa gloire dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, etc.



ORAISONS FUNÈBRES.

ORAISON FUNÈBRE DE HENRI DE BOURBON

PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.



In memoriâ æternâ erit justus.

La mémoire du juste sera éternelle. (C'est l'oracle du Saint-Esprit dans le psaume 111.)

MONSEIGNEUR (1).

Ce n'est pas sans raison que je parais aujourd'hui dans cette chaire, interrompant les sacrés mystères pour renouveler, dans l'esprit de ceux qui m'écoutent, le souvenir d'un prince dont il y a déjà tant d'années que nous avons pleuré la mort. Si la mémoire du juste doit être éternelle, seulement parce qu'il est juste, beaucoup plus la mémoire de celui-ci, qui, dans sa condition de prince, n'a pu être juste de cette parfaite justice que la religion et la foi catholique formèrent en lui, et qui fut, comme vous verrez, son véritable caractère, sans avoir mérité par un double titre, que l'on conservât éternellement le souvenir de sa personne.

L'une des malédictions de Dieu dans l'Ecriture, est d'anéantir jusqu'à la mémoire des princes réprouvés : *Dispereat de terrâ memoria eorum* (Ps. 108) ; Que leur mémoire, dit Dieu, soit exterminée de dessus la terre. Il ne se contente pas de détruire leur grandeur, leurs ouvrages, leurs entreprises, leurs vastes desseins : il se venge sur leur mémoire même qui, s'effaçant peu à peu, tombe enfin dans une éternelle obscurité, et s'ensevelit pour jamais dans un profond oubli des hommes. Au contraire, l'une des promesses que Dieu fait dans l'Ecriture aux princes zélés pour sa loi, est que leur mémoire ne périra point, qu'elle passera de siècle en siècle et de génération en génération, et qu'affranchie des lois de la mort, elle trouvera dès maintenant dans les esprits et dans les cœurs une espèce d'immortalité : *Non recedet memoria ejus, et nomen ejus requiretur à generatione in generationem* (Eccli. 39). Ainsi, chrétiens, l'éprouvons-nous dans l'exemple du prince dont je dois parler, et qui est le sujet de la cérémonie funèbre pour laquelle vous êtes ici rassemblés (2). Tandis que ce temple consacré à Dieu subsistera, et tandis qu'on offrira sur cet

(1) Monsieur le Prince.

(2) Ce discours fut prononcé à Paris le dixième jour de décembre 1683, en l'église de la maison professe des Jésuites.

autel le sacrifice de l'Agneau sans tache, le nom de Henri de Bourbon ne mourra jamais ; ses louanges seront publiées, et on rendra à sa mémoire des tributs d'honneur.

Un de ses serviteurs fidèles (1) s'est senti touché de lui donner en mourant cette marque singulière de sa reconnaissance. Il a voulu que la postérité sût les immenses obligations qu'il avait à un si bon maître ; et ne pouvant plus s'en expliquer lui-même, il a laissé un monument de sa piété et de sa libéralité, afin d'exciter les ministres mêmes de l'Evangile à le faire pour lui. Je suis le premier qui satisfais à ce devoir ; je m'y trouve engagé par des ordres qui me sont aussi chers que vénérables : le prince devant qui je parle l'a désiré, et il ne m'en fallait pas davantage pour lui obéir. Ce sera à vous, chrétiens, dans ce genre de discours qui m'est nouveau, de me supporter, et à moi d'y trouver de quoi vous instruire, et de quoi édifier vos âmes. Mais quoi qu'il en soit, Dieu n'a ainsi disposé les choses que pour vérifier la parole de mon texte, en rendant éternelle et immortelle la mémoire de très-haut, très-puissant, et très-excellent prince Henri de Bourbon, prince de Condé, premier prince du Sang.

Tout a été grand dans lui ; mais voici, mes chers auditeurs, à quoi je m'arrête, et ce qui m'a semblé plus digne de vous être proposé dans le lieu saint où vous m'écoutez. C'est un prince que Dieu fit naître pour le rétablissement de la vraie religion ; c'est un prince qui semble n'avoir vécu que pour la défense et le soutien de la vraie religion ; c'est un prince dont toute la conduite a été un ornement de la vraie religion : trois vérités que l'évidence des choses vous démontrera, et qui vous feront avouer que sa mémoire doit être à jamais en bénédiction devant Dieu et devant les hommes : *In memoria æternâ erit justus*. Un prince dont la religion catholique a tiré trois insignes avantages, puisqu'il a servi à la relever, à l'amplifier et à l'honorer. A la relever, et c'est ce que j'appelle le bonheur de sa destinée, ou le dessein de Dieu dans sa naissance ; à l'amplifier, et c'est ce qui a fait le mérite de sa vie, et l'exercice de son infatigable zèle ; à l'honorer, et c'est ce que je vous ferai considérer comme le fruit de cette régularité solide qu'il observa dans tous les devoirs de sa condition.

Inspirez-moi, mon Dieu, les grâces et les lumières dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement ; et dans la profession que je fais d'abord d'y renoncer à toutes les pensées profanes et à tout ce qui est humain, donnez-moi ces paroles persuasives de votre divine sagesse, avec lesquelles je puisse, aussi bien que votre Apôtre, me promettre de soutenir encore ici le ministère de prédicateur évangélique. Un prince né, et choisi de Dieu pour être, si j'ose parler ainsi, la ressource de sa religion. Un prince répondant à ce choix par les combats qu'il donna, et les différentes victoires qu'il remporta par

(1) M. Perrault, secrétaire des commandements de ce prince, et président de la chambre des comptes de Paris.

sa religion. Un prince parfait, et remplissant exactement ses devoirs de prince pour faire honneur à sa religion. En un mot, naissance heureuse pour le bien de la foi catholique; vie consacrée au zèle de la foi catholique; règle de conduite, je dis de conduite de prince, honorable à la foi catholique : voilà, chrétienne compagnie, les trois parties de ce discours, et le sujet de votre attention.

PREMIÈRE PARTIE.

C'est de tous temps que la France a expérimenté dans ses malheurs et dans ses révolutions, un secours du ciel d'autant plus singulier et plus favorable, qu'il a paru souvent moins espéré et plus approchant du miracle. Mais on peut dire, et il est vrai, qu'elle n'en eut jamais une preuve plus sensible, que dans la conjoncture fatale où elle se trouva sur la fin du siècle passé, lorsque accablée de maux, épuisée de forces, déchirée par les guerres civiles, exposée comme en proie aux étrangers, elle se vit sur le point de perdre ce qui l'avait jusqu'alors maintenue, et ce qui était le fondement de toute sa grandeur, savoir, la vraie religion. Je m'explique.

La France, autrefois si heureuse et si florissante, tandis qu'elle avait conservé la pureté de sa foi, gémissait dans la confusion et dans le désordre où l'hérésie l'avait jetée. L'erreur de Calvin, devenue redoutable par sa secte encore plus que par ses dogmes, malgré toute la résistance du parti catholique, avait prévalu : son venin, par une contagion funeste, avait gagné les parties les plus nobles de l'Etat ; le sang de nos rois en était infecté ; l'héritier légitime de la couronne l'avait sucé avec le lait ; les princes de sa maison étaient non-seulement les sectateurs, mais les chefs et les défenseurs du schisme formé contre l'Eglise. De là on ne devait attendre que la décadence, et même l'entier renversement de l'empire Français. Les temples profanés, les lois méprisées, l'autorité anéantie, le culte de Dieu, sous ombre de réforme, perverti, ou plutôt aboli, en étaient déjà les infortunés présages. Mais au milieu de tout cela, la France était sous la protection du Très-Haut. Quoique penchant vers sa ruine, et sur le bord affreux du précipice où elle allait tomber, la main toute-puissante du Seigneur la soutenait. Le Dieu, non plus d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, mais de Clovis, de Charlemagne et de saint Louis, veillait encore sur elle ; et pour relever son espérance contre son espérance même : *Contra spem in spem* (Rom. 4), il se préparait à la sauver, par ce qui semblait devoir être la cause de sa perte.

Henri, l'incomparable prince dont j'ai entrepris de parler, était le sujet que Dieu avait choisi entre autres et prédestiné pour cela. Appliquez-vous, mes chers auditeurs, et admirez avec moi la profondeur des conseils divins. Ce prince était né dans le sein de l'hérésie ; et quoiqu'il fût encore enfant, le parti hérétique comptant sur lui, et se promettant tout de lui, le regardait avec raison comme son

héros futur. Rien dans l'apparence n'était mieux fondé que cette vue. Mais c'est ici, providence adorable de mon Dieu, où vous commençâtes à triompher de la prudence humaine, et où, par des voies secrètes, mais infaillibles, vous disposâtes toutes choses avec force et avec douceur : avec force, changeant les obstacles en moyens, pour parvenir à vos fins ; et avec douceur, n'employant pour y réussir que le charme de votre grâce victorieuse des esprits et des cœurs.

Ce prince, né dans l'hérésie, était celui par qui la vraie religion devait naître, pour ainsi dire, et se reproduire dans son premier éclat. Il était suscité pour la rétablir, premièrement dans sa maison, et par là dans toute sa nation. Le malheur de ses pères avait été de s'en séparer, et c'était l'unique tache dont leur gloire avait pu être ternie : il fallait qu'il l'effaçât ; il fallait que le petit-fils et le successeur de ces grands hommes fût le restaurateur de leur foi, et que, de leurs cendres, il sortît un digne vengeur des maux que leur zèle aveugle et trompé avait fait souffrir à l'Eglise leur mère.

Dieu ne voulait pas que la maison de Condé dût à une autre qu'à elle-même l'accomplissement d'une si sainte obligation, ni qu'une autre qu'elle-même eût l'avantage de réparer ce qu'elle avait détruit. Elle seule en était capable, et tout le mérite lui en était réservé. Elle devait mettre au jour un autre Esdras, qui fit revivre parmi les siens la loi de Dieu ; un second Machabée, qui, animé du même esprit, purifiât et renouvelât le sanctuaire que ses ancêtres infidèles avaient les premiers profané. Ce Machabée, cet Esdras était notre Henri ; et en effet, c'est par lui que la maison de Condé, après trente années de désolation, retourna au culte des autels et rentra dans la communion romaine ; et par lui que la maison royale acheva d'être purifiée du levain de la nouveauté et de l'erreur. Mais voyons-en les circonstances, qui, sans fatiguer vos esprits, vont me servir d'autant de preuves de cette vérité.

Henri IV, monarque encore plus grand par ses vertus et par ses qualités royales, que par son nom, élevé qu'il fut sur le trône, ne pensa dans la suite qu'à l'affermir en affaiblissant peu à peu l'hérésie, et donnant à la religion catholique, pour laquelle il s'était enfin déclaré, toutes les marques d'un véritable attachement. L'un et l'autre, quoique nécessaires, étaient difficiles ; et, selon les maximes de la politique, l'un et l'autre, eu égard au temps, pouvaient être dangereux. Mais il surmonta heureusement, et les difficultés et les dangers de l'un et de l'autre, en ôtant aux hérétiques le seul appui qui leur restait, et retirant d'entre leurs mains le jeune prince de Condé, auquel il voulut désormais tenir lieu de père, et de l'éducation duquel il se chargea. Qui pourrait dire avec quel succès et avec quelle bénédiction ? Par là le calvinisme, de dominant et de fier qu'il avait été, se sentit consterné et abattu ; et par là la vraie religion, de consternée et d'alarmée qu'elle était encore, acheva d'être pleinement et même tranquillement, la dominante. Posséder le prince de Condé, fut pour elle une assurance et un gage de toutes les prospérités dont le

ciel l'a depuis comblée; et l'avoir perdu fut pour le parti protestant le coup mortel qui l'atterra.

Ainsi l'avait prévu le sage et saint pape Clément VIII, dont la mémoire doit être à la France le sujet d'une éternelle vénération : ainsi, dis-je, l'avait-il prévu. Pressé de ce soin de toutes les Eglises qui excitait sa vigilance, et qui causait son inquiétude, il ne crut pas, dans l'état chancelant où étaient les choses, pouvoir rien faire, ni pour la France, ni pour l'Eglise, de plus important, que de s'intéresser à faire élever le prince de Condé dans la profession de la foi orthodoxe. Il l'entreprit, il y travailla, il le demanda avec prière et avec larmes, et comme souverain pontife, il fut exaucé pour le respect qui lui était dû. A cette condition, la grâce de l'absolution du roi, et la ratification de sa réunion avec le Saint-Siège fut accordée. Mille raisons s'y opposaient; et vous savez par combien d'artifices et d'intrigues ce grand œuvre fut traversé; mais le vicaire de Jésus-Christ, sous une telle précaution, n'appréhenda rien; sûr de tout, pourvu que le prince de Condé fût rendu à l'Eglise, et persuadé que d'assurer à l'Eglise le prince de Condé, était l'épreuve la plus certaine qu'il pouvait faire des dispositions du roi; qu'après cela il ne lui était non plus permis de douter de la pureté de sa religion, que de son droit incontestable à la couronne. L'événement, saint Père, vous justifia; et l'applaudissement que tous les peuples donnèrent à votre conduite, montra bien dès-lors que c'était l'Esprit de Dieu qui vous animait, quand vous en jugeâtes ainsi.

Le roi, aussi sincère que généreux, et aussi religieux qu'invincible, se fit un honneur d'accomplir la condition; et ce que je vous prie de remarquer, cette condition par lui accomplie, fut la preuve authentique de sa conversion. Jusque-là, ou la malignité ou l'ignorance avaient tâché de la rendre suspecte; et la défiance qui s'était répandue dans les esprits sur un point aussi délicat et aussi essentiel que celui-là, soutenait encore un reste de faction que la diversité des intérêts avait excitée, et que le démon de discorde fomentait sous le nom spécieux de Sainte-Union et de Ligue. Les uns, à force de désirer que le roi dans le cœur fût converti, n'osaient absolument le croire : les autres affectaient de ne le pas croire, parce qu'ils craignaient qu'il le fût, et qu'il était de leur intérêt qu'il ne le fût pas. La passion obscurcissait ceux-ci, et un dérèglement de zèle séduisait ceux-là.

Mais quand, malgré les soupçons et l'incrédulité, on vit le roi retirer de Saint-Jean-d'Angély le prince de Condé, et ne vouloir plus qu'il écoutât les ministres de l'hérésie; quand on le vit s'appliquer lui-même à le faire instruire dans la religion catholique, et pour cela lui choisir des maîtres aussi distingués par l'intégrité de leur foi, qu'ils étaient d'ailleurs exemplaires et irrépréhensibles dans leurs mœurs; un Pisani, l'honneur de son siècle, un Le Fèvre, doublement illustre, et par son érudition profonde, et par sa rare piété, tous deux catholiques zélés, et tous deux unanimement attachés à l'éducation du prince, que le roi leur avait confiée, et dont chaque jour ils lui ren-

daient un compte exact ; quand on vit, dis-je, le roi en user ainsi, ah ! mes chers auditeurs, on ne douta plus qu'il ne fût lui-même changé, et son retour à l'Eglise, que ses ennemis persistaient à décrier comme vain et apparent, fut par là justifié véritable et de bonne foi. La Ligue prétendue sainte se dissipa ; la protestante qui, quoique déchue, pensait toujours à se relever, en désespéra ; la vraie religion triomphant de l'une et de l'autre, respira et se ranima. Dénouement, encore une fois, dont on peut bien dire que c'était le Seigneur qui l'avait fait : *A Domino factum est istud* ; mais dénouement qu'on n'aurait jamais dû attendre, si Dieu n'avait suscité le prince de Condé pour en être l'instrument principal.

Il n'avait pas encore neuf ans, ceci mérite d'être remarqué, et le roi, qui découvrait en lui une maturité de raison, et même de religion anticipée, le députa pour recevoir Alexandre de Médicis, légat du pape, dans son entrée solennelle. Avec quelle grâce, quoique enfant, et avec quelle dignité s'acquitta-t-il d'une si importante commission ! Le légat en pleura de joie, et l'admira comme un prodige. Mais de quelle consolation ceux qui avaient le cœur français et le cœur chrétien, ne furent-ils pas pénétrés, voyant cet enfant, que le seul nom de Condé avait rendu peu auparavant redoutable au Saint-Siège, rendre lui-même au Saint-Siège, dans la personne de son ministre, le devoir de l'obéissance filiale, et le rendre au nom de la France, dont il était l'organe et l'interprète ?

Ce fut là, chrétiens, comme le sceau de l'alliance étroite et sacrée que ce royaume chéri de Dieu renouvela pour lors avec l'Eglise. Le sacerdoce et l'empire, divisés depuis si longtemps, furent par là heureusement réunis ; et la France, qui, pour user du terme de saint Jérôme, avait été comme effrayée de se voir malgré elle calviniste, se trouva parfaitement catholique. Qui fut le lien, le garant, le répondant de tout cela ? le jeune prince de Condé. L'Esprit de Dieu, qui, selon la parole sainte, rend éloquentes les langues des enfants, exprima tout cela par la sienne dans le discours surprenant qu'il fit au légat. Le ciel et la terre y applaudirent, et l'hérésie seule en demeura confuse. Je ne me suis donc pas trompé, quand j'ai dit que Dieu l'avait fait naître pour le rétablissement de la vraie religion.

Mais pouvait-il choisir un sujet plus propre, et qui eût avec plus d'avantage tout ce qui était nécessaire pour ce grand dessein ? C'était un esprit éclairé, et en matière de religion, aussi bien qu'en toute autre chose, du discernement le plus juste et le plus exquis qui fut jamais. Il avait l'âme droite, et également incapable de libertinage et de superstition. Qualités que Dieu lui donna, quand il le sépara, si j'ose ainsi dire, pour l'œuvre à laquelle il le destinait. Prenez garde, s'il vous plait, chrétiens : dans ce temps malheureux que nous déplorons et que saint Paul, par un esprit prophétique, semblait nous avoir marqué, où l'hérésie, s'opposant à Dieu, s'éleva au-dessus de tout ce qui est appelé Dieu, et adoré comme Dieu ; j'entends le sacrement de Jésus-Christ, que l'erreur de Calvin anéantissait : en ce

temps, dis-je, quoique déplorable, il y avait dans le monde des savants, mais c'étaient des savants superbes, pleins de cette science réprouvée qui enfle et qui corrompt. Il y avait des humbles dans la foi, mais c'étaient des humbles ignorants, contents de la simplicité de la colombe, et absolument dépourvus de la prudence évangélique du serpent. Les premiers avaient attaqué la religion, et les seconds s'étaient trouvés trop faibles pour la soutenir : voilà ce qui l'avait perdue. Il fallait, pour la relever, des humbles clairvoyants et pénétrants, dont l'humilité fût selon la science, et dont la science fût sanctifiée par l'humilité; des hommes dociles, mais pourtant spirituels, pour juger de tout; des spirituels, mais pourtant dociles, pour ne se révolter sur rien, et ce fut là proprement le caractère du prince de Condé.

Il étudia sa religion, chose si rare dans les grands du monde; et jamais prince ne fut catholique, ni avec tant de connaissance de cause, ni avec tant de conviction de ce qu'il croyait et de ce qu'il devait croire. Au lieu que les hommes mondains sont communément, ou sensuels, ou impies : sensuels, occupés de leurs passions, condamnant avec témérité tout ce qu'ils ignorent, et affectant d'ignorer tout ce qui les condamne; impies, n'étudiant les choses de Dieu que pour les censurer, et ne les censurant que pour éviter, s'ils pouvaient, d'en être troublés : le prince de Condé, exempt de ces deux désordres, voulut s'instruire en sage et en chrétien, de la religion à laquelle Dieu l'avait appelé; mais il ne voulut s'en instruire que pour s'y soumettre, et il ne voulut s'y soumettre que pour la pratiquer. Il la posséda avec cette pureté de lumières que demandait saint Pierre (1. Petr. 3), toujours prêt à en rendre raison, et toujours disposé à faire valoir les motifs qui l'avaient touché dans la comparaison des sociétés qui partagent le christianisme; s'estimant, disait-il, responsable et à Dieu, et aux hommes, et à soi-même, de la grâce qu'il avait reçue, en quittant le parti de l'erreur, et s'attachant à celui de la vérité.

Un prince éclairé de la sorte n'était-il pas né pour faire reflorir la vraie religion? Ajoutez-y ce cœur droit avec lequel il la professa; ce cœur droit que le monde n'ébranla jamais, et qui, lui inspirant pour Dieu une sainte liberté dans l'exercice de son culte, sans être ni hypocrite, ni superstitieux, en fit un catholique fervent. Vous m'en demandez une marque? concevez celle-ci, et imitez-la. Il se crut obligé, comme catholique, à avoir et à témoigner une vénération particulière pour tout ce qui avait servi de sujet de contradiction à l'hérésie; et s'appliquant l'instruction faite au grand Clovis dans la cérémonie de son baptême : *Adora quod incendisti*; Adorez ce que vous avez brûlé, il prit pour maxime de signaler sa religion, particulièrement dans les choses où l'hérésie l'avait combattue. Souffrez-en le détail, qui n'aura rien pour vous que d'édifiant.

L'aversion et la haine du Saint-Siège avait été l'un des entêtements de l'hérésie : l'une de ses dévotions, fut d'aimer le Saint-Siège, et de

l'honorer. Il savait sur cela tout ce que la critique et tout ce que la politique lui pouvait apprendre, et il en aurait fait aux autres des leçons. Mais il ne savait pas moins se tenir dans les justes bornes que lui prescrivait sur ce point la vraie piété; et persuadé de la sûreté de cette règle, il se fit une politique aussi solide que chrétienne, d'avoir pour la chaire de saint Pierre, qui est le centre de l'unité, cet attachement inviolable que les saints ont toujours regardé comme une source de bénédiction. Quels exemples n'en donna-t-il pas pendant sa vie, et avec quels sentiments de ferveur le recommanda-t-il à la mort aux princes ses enfants? C'est l'héritage sacré qu'il leur laissa; et l'une de ses dernières volontés, fut de les conjurer avec tendresse, d'être en ceci ses imitateurs, comme il l'avait été lui-même de tant de héros chrétiens. L'hérésie avait méprisé les cérémonies de l'Eglise: il ne lui en fallut pas davantage pour se faire un devoir de les révéler. Combien de fois l'a-t-on vu assister aux divins offices, avec ce même esprit de religion qui animait autrefois David, édifiant et excitant comme lui les peuples par sa présence, n'estimant point, non plus que lui, au-dessous de sa dignité de se joindre aux ministres du Seigneur pour glorifier avec eux d'une voix commune l'arche vivante du testament, et devenant par là, aussi bien que David, un prince selon le cœur de Dieu.

Rien n'était plus odieux à l'hérésie que les ordres religieux: pour cela même il les respecta, il les chérit, il les protégea; et parce qu'entre les ordres religieux il en considéra un plus singulièrement dévoué à porter les intérêts de la vraie religion, et par une conséquence nécessaire, plus infailliblement exposé à la malignité et à la censure des ennemis de la foi; un ordre dont il vit qu'en effet Dieu s'était servi, pour répandre cette foi jusqu'aux extrémités de la terre; un ordre qu'il reconnut n'avoir été institué que pour servir, dès son berceau, de contre-poison au schisme naissant de Calvin et de Luther; un ordre qu'il envisagea, par une fatalité heureuse pour lui, persécuté dans tous les lieux où dominait l'hérésie: c'est à celui-là que le prince de Condé s'unit plus intimement, qu'il fit sentir plus d'effets de sa protection, qu'il confia ce qu'il avait de plus cher, qu'il découvrit plus à fond les secrets de son âme, et qu'il donna son cœur en mourant.

C'est par là, mes Pères (car encore est-il raisonnable que parlant ici pour vous et pour moi, je rende à ce cœur une partie de la reconnaissance que nous lui devons); c'est par là, mes Pères, que nous eûmes part à son estime et à sa bienveillance: et malheur à nous, si nous dégénérons jamais de ce qui nous l'attira! Comme son amour pour sa religion en était le seul motif, il ne nous distingua entre les autres que par l'engagement particulier, où il supposa que nous étions, de tout entreprendre et de tout souffrir pour l'avancement de la religion catholique; et nous ne lui fûmes chers, que parce qu'il nous crut des hommes déterminés à sacrifier mille fois nos vies pour l'Eglise de Dieu. Nos combats pour la foi dans les pays barbares et infidèles, nos

travaux, nos croix, nos souffrances dans l'ancien monde et dans le nouveau, ainsi lui-même s'en expliquait-il, voilà ce qui nous l'attachait. C'est donc à nous de remplir l'idée qu'il eut de nos personnes et de nos ministères. Ma consolation est, que ce zèle de la foi ne nous a pas encore quittés, et que l'esprit même du martyr ne s'est pas retiré de nous. Ces glorieux confesseurs que l'Angleterre vient de donner à Jésus-Christ, le sang de nos frères immolés comme des victimes à la haine de l'infidélité, en sont encore les précieux restes. A ce prix, nous posséderions encore aujourd'hui et le cœur et les bonnes grâces du prince de Condé. Il ne fallait rien moins pour les mériter; et la vue de continuer à nous en rendre dignes, est une des considérations les plus propres à exciter en nous le souvenir de nos obligations.

Mais revenons à lui. Je vous ai dit, et je l'ai prouvé, que Dieu l'avait choisi, et l'avait fait naître pour le rétablissement de la vraie religion. Voyons de quelle manière il répondit à ce choix, et avec quel zèle il combattit toute sa vie pour la défense de cette même religion. C'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Comme l'un des caractères de la vraie religion a toujours été d'autoriser les princes de la terre : aussi, par un retour de piété que la reconnaissance même semblait exiger, l'un des devoirs essentiels des princes de la terre a toujours été de maintenir et de défendre la vraie religion. Voilà, dit saint Augustin, l'ordre que Dieu a établi. Les princes sont les protecteurs nés de la religion, comme la religion, selon saint Paul, est la sauvegarde inviolable des princes. Or, jamais homme n'a mieux compris cette vérité, et ne s'est acquitté plus dignement ni plus héroïquement de ce devoir, que le prince dont je poursuis l'éloge, puisqu'il semble n'avoir vécu que pour faire triompher la religion catholique, c'est-à-dire, que pour combattre l'hérésie, que pour renverser ses desseins, que pour dompter sa rébellion, que pour confondre ses erreurs, et, par les différentes victoires qu'il a remportées sur elle, s'acquérir le juste titre que je lui donne du plus zélé défenseur qu'ait eu la religion catholique dans notre siècle. Ecoutez-moi, et concevez-en bien l'idée.

Henri, prince de Condé, fut sans contestation l'un des plus sensés et des plus sages politiques qui entra jamais dans les conseils de nos rois. Ses gouvernements et ses emplois lui donnèrent dans le royaume une autorité proportionnée à sa naissance. Il était brave, et, dans les entreprises militaires, héritier de la valeur de ses ancêtres, aussi bien que de leur nom. Il avait au-dessus de sa condition une capacité acquise, qui, dans la profession même des lettres l'aurait distingué. Mais il ne crut pas, ni pouvoir, ni devoir user d'aucun de ces avantages, sinon pour l'intérêt de Dieu; et loin des maximes profanes,

dont la plupart des princes, quoique chrétiens, se laissent malheureusement prévenir, en faisant servir la religion à leur grandeur, il se proposa de faire servir sa grandeur et toutes les éminentes qualités dont Dieu l'avait pourvu, à l'accroissement de sa religion. En voulez-vous la preuve? la voici.

Il défendit la religion catholique par la sagesse de ses conseils, par la force de ses armes, et par la solidité de sa doctrine. Il la défendit en homme d'Etat, en général d'armée, en docteur et en maître, persuadant aussi bien que persuadé, et par là, il mérita le témoignage que lui rend aujourd'hui l'Eglise, en reconnaissant ce qu'il a fait pour elle, et ce qu'elle lui doit. Si vous avez ce zèle de Dieu, dont les fervents Israélites étaient autrefois émus, c'est ici où votre attention me doit être favorable.

Il défendit la religion catholique par la sagesse de ses conseils. On sait de quel poids fut celui qu'il donna à Louis XIII, quand il le détermina à cette fameuse guerre qui réprima l'hérésie, et qui la réduisit enfin à l'obéissance et à la soumission. A Dieu ne plaise que j'aie la pensée de faire ici aucun reproche à ceux que l'erreur ni le schisme ne m'empêchent point de regarder comme mes frères, et pour le salut desquels je voudrais, au sens de saint Paul, être moi-même anathème! Dieu, témoin de mes intentions, sait combien je suis éloigné de ce qui les pourrait aigrir; et malheur à moi, si un autre esprit que celui de la douceur et de la charité pour leurs personnes, se mêlait jamais dans ce qui est de mon ministère! Mais je me croirais prévaricateur et de la vérité et de mon sujet, si je supprimais ce qui va vous faire connaître le génie de notre prince, et dont il ne tiendra qu'à eux de s'édifier.

L'assemblée de La Rochelle, je dis celle de 1621, si mémorable, et si funeste dans ses suites pour le parti protestant, avait été une espèce d'attentat (eux-mêmes n'en disconviennent pas) que nul prétexte de religion ne pouvait justifier ni soutenir. Assemblée non-seulement schismatique, mais séditeuse, puisque, malgré l'ordre, et contre la défense du souverain, elle avait été convoquée, et qu'au mépris de l'autorité royale, on y avait pris des résolutions dont la France, aussi bien que l'Eglise, devait craindre les derniers maux. Que fit le prince de Condé? Animé d'une juste indignation, il se mit en devoir de les prévenir; et, éclairé de cette haute prudence que lui donna toujours dans les affaires une supériorité de raison à laquelle rien ne résistait, il en vint heureusement à bout.

Il représenta dans le conseil du roi (1), (et ceci est la vérité pure de ses sentiments, auxquels je n'ajouterai rien,) il représenta dans le conseil du roi, que cette assemblée était une occasion avantageuse dont il fallait profiter pour désarmer l'hérésie, en lui ôtant non-seulement l'asile fatale qu'elle avait tant de fois trouvé dans La Rochelle, mais absolument toutes les places de sûreté que la faiblesse du gou-

(1) Extrait de ses mémoires.

vernement lui avait jusqu'alors souffertes, et dont on voyait les pernicieuses conséquences. Il remontra, mais avec force, que des places ainsi accordées à des sujets, étaient le scandale de l'Etat; que si ceux qui les occupaient étaient des sujets fidèles, ils ne devaient ni les désirer, ni en avoir besoin; s'ils ne l'étaient pas, qu'on ne pouvait sans crime les leur confier; que dans le doute, ces villes de sûreté et de retraite leur étaient au moins des tentations dont il fallait les préserver, ou des obstacles à leur conversion qu'il était bon, et même de la charité chrétienne, de leur ôter; qu'il ne convenait point à la piété du plus chrétien de tous les rois de tolérer dans son royaume des places dont on savait bien que la prétendue sûreté était toute pour l'erreur, et où, tandis que la nouvelle religion jouissait d'une pleine liberté, l'ancienne et la vraie était dans la servitude; qu'il ne convenait pas non plus à sa dignité, de voir au milieu de la France des forteresses comme autant de semences de républiques, un peuple distingué, des chefs de parti; qu'il fallait finir tout cela, remettant dans la dépendance ce que l'hérésie seule en avait soustrait, et obligeant à vivre en sujets ceux qui étaient nés sujets; que quand il n'y aurait plus qu'un maître, bientôt il n'y aurait plus, selon l'Evangile, qu'un pasteur et un troupeau, et que l'unité de la monarchie produirait infailliblement l'unité de la religion.

Voilà ce qu'il représenta, et sur quoi son zèle éloquent dans la cause de Dieu insista et se déclara. La chose était périlleuse, il en fit voir la nécessité; difficile, il en fournit les moyens; hardie, il en garantit le succès. Il y avait dans le conseil des âmes timides, qui ne goûtaient pas cet avis; peut-être y en eut-il de lâches; et Dieu veuille qu'il n'y en eût point de corrompues pour appuyer l'avis contraire. Mais béni soit le Seigneur, qui préside au conseil des rois, et qui se sert du prince de Condé pour faire conclure dans celui-ci ce que l'on n'osait entreprendre, et qu'il était néanmoins temps d'exécuter! Malgré le risque de l'entreprise, le prince de Condé l'emporta. On se rendit à ses raisons. La guerre contre les hérétiques fut résolue, les places reprises sur eux, leurs forteresses démolies, leurs troupes dissipées, leur parti ruiné; et c'est à la sagesse de ce conseil, que La Rochelle et toutes les autres villes protestantes sont originairement redevables de leur réduction, c'est-à-dire, de leur salut et de leur bonheur. Voilà, dans un exemple particulier (combien en produirais-je d'autres?), ce que la vraie religion doit à la politique de notre prince.

Mais que ne doit-elle pas à ses armes? Je n'en parlerais pas, chrétiens, si ses armes, qui furent toujours employées pour elle, n'avaient été sanctifiées et purifiées par elle; et pour vous avouer ingénument ma pensée, je ne me résoudrais jamais à faire valoir dans cette chaire, et dans le lieu saint où je parle, des exploits de guerre où Dieu ni la religion n'aurait nulle part. Ma langue, consacrée à louer Jésus-Christ et ses saints, n'est point encore accoutumée à ces éloges profanes; et les faits les plus héroïques d'un prince qui n'aurait

combattu que pour la gloire du monde, quoique je les admirasse ailleurs, m'embarrasseraient ici.

Mais je suis hors de cette inquiétude dans le sujet que je traite. Si je parle des combats du prince de Condé, c'est de ces combats du Seigneur, dont l'Ecriture aussi bien que moi le féliciterait, puisqu'elle pourrait dire de lui, encore plus à la lettre que de David : *Præliabatur prælia Domini* (I. Reg. 25). Si je parle de ses victoires, c'est de ces victoires qu'elle canoniserait, puisqu'il ne les remporta que pour l'arche d'alliance et pour Israël. Si j'en parle au milieu du sacrifice, c'est à l'honneur du sacrifice même pour lequel elles furent gagnées. Si j'en parle en présence des autels, c'est parce qu'elles ont contribué à relever ces autels abattus. Oubliez, si vous voulez, tout ce qu'a fait hors de là le prince de Condé ; hors de là, je ne m'intéresse point dans sa gloire ; d'autres y en découvriraient des fonds admirables, mais pour moi, je consens à me borner là. C'est pour Dieu et pour son Eglise qu'il a combattu et qu'il a vaincu ; sa valeur n'ayant rien eu de plus singulier que d'être inséparable de la religion, et sa religion n'ayant rien de plus éclatant que d'être inséparable de sa valeur : voilà ce qui me suffit.

La peine de l'orateur, en louant un guerrier, est de cacher les disgrâces qui lui sont arrivées ; car où est celui à qui il n'en arrive pas ? et l'adresse de l'éloquence est de les dissimuler. Pour moi, qui ne sais ni flatter, ni déguiser, je confesse que le prince de Condé fut quelquefois malheureux, pourvu que vous m'accordiez ce qui ne lui peut être contesté, qu'en combattant pour la religion il fut toujours invincible. Exposé aux hasards dans les autres guerres, mais sûr de Dieu et de lui-même dans celles-ci ; jamais abandonné de la fortune quand il attaqua l'hérésie ; et, aussi bien que Constantin, déterminé à vaincre quand il marchait avec l'étendard de la Croix, et qu'il allait replanter ce signe de notre religion dans les lieux où ses ennemis l'avaient arraché. Or, à peine eut-il d'autre emploi que celui-là, le Dieu des armées l'ayant comme attaché à son service, et ces guerres saintes ayant fait presque uniquement l'occupation de sa valeur. Si je vous dis donc qu'il assista le roi dans toutes les occasions célèbres où il en fallut venir aux mains avec le parti protestant ; qu'il servit dans les sièges les plus fameux, de Montpellier, de Bergerac, de Clérac et de Sainte-Foi ; qu'il eut part à la défaite des rebelles dans l'île de Rhé ; que lui-même, de son chef et en qualité de général, les extermina dans la Guienne, le Dauphiné et le Berri ; que Sancerre, qui avait tenu dix-huit mois contre une armée royale sous Charles IX, ne lui coûta que trois jours ; que Lunel éprouva le même sort ; qu'il força Pamiers à recevoir la loi du vainqueur, en se rendant à discrétion ; qu'il fit grâce à Réalmont et à Sommières, les prenant par composition ; que vingt-neuf places, toutes de défense, furent ses conquêtes dans le Languedoc ; que le pays de Castres, résistant en vain, sentit les effets de sa juste-colère ; que les autres, la prévenant, eurent recours à sa clémence : si je vous dis tout cela, ne croyez pas que je veuille vous

en imposer en faisant un pompeux dénombrement d'actions illustres et éclatantes; je ne dis que ce que l'histoire a publié, et je ne le dirais pas, encore une fois, si la religion n'en avait été le sujet et le motif.

Quand on loue les héros et les conquérants, on tâche d'éblouir l'auditeur, entassant victoire sur victoire; et moi, je n'ai fait qu'un simple récit de celles dont il plut au Ciel de bénir les armes du prince de Condé. Si elles vous ont causé de l'étonnement, gloire à celui qui en est l'auteur, c'est parce qu'elles sont étonnantes par elles-mêmes : et si vous en êtes touchés, grâce à votre piété, c'est parce qu'humiliant l'hérésie, elles ont glorifié le Dieu de vos pères, et le Seigneur que vous servez.

Mais ce n'est pas toujours par les armes qu'on fait triompher la religion; et il est vrai même que, par les armes seules, la religion ne triomphe jamais pleinement. Il faut que la solidité de la doctrine vienne encore pour cela à son secours; et c'est le troisième service que lui rendit notre prince. Car voilà le génie de l'hérésie. Convincez-la sans la désarmer, ou désarmez-la sans la convaincre, vous ne faites rien. Il faut, pour en venir à bout, l'un et l'autre ensemble : un bras qui la dompte, et une tête qui la réfute. La difficulté est de trouver ensemble l'un et l'autre; l'un séparé de l'autre étant toujours faible, comme l'un joint à l'autre est insurmontable.

Or, c'est ce que le prince de Condé allia heureusement dans sa personne. Jamais les ministres de Calvin n'eurent un adversaire si redoutable que lui. Il savait leurs artifices et leurs ruses, et il n'ignorait rien de tout ce qui était propre à leur en faire voir plausiblement la vanité et l'inutilité. Habile en tout, mais particulièrement dans cette science de les persuader ou de les confondre. Savant dans l'Écriture, mais surtout pour leur démontrer l'abus énorme qu'ils en faisaient. Savant dans l'histoire, mais surtout pour la Tradition, dont il leur faisait remarquer qu'ils avaient interrompu le cours. Savant dans nos mystères, mais surtout pour la discussion des points et des articles qu'ils nous contestaient. Savant dans la morale de Jésus-Christ, mais surtout pour prouver la corruption qu'ils y avaient introduite. Savant dans la langue, mais surtout pour leur faire toucher au doigt la fausseté ou le danger de leurs traductions. Quand on parle d'un prince qui sut tout cela, en peut-on concevoir un autre que le prince de Condé?

Mais en même temps, jamais les partisans de l'hérésie n'eurent un adversaire si aimable, ni à qui, malgré eux, ils dussent être plus obligés qu'à lui. Il ne se prévalait de ses talents que pour les guérir de leurs erreurs; et il ne savait l'art de les confondre que pour les gagner à Dieu; insinuant pour cela, pressant pour cela, employant tout, et n'épargnant rien pour cela : prévenu qu'il était de cette pensée, qu'ayant été lui-même enveloppé dans le schisme, et Dieu, par sa miséricorde, l'en ayant tiré, il avait, aussi bien que saint Pierre, un engagement personnel à procurer aux autres le même bien : *Et tu aliquandó conversus, confirma fratres tuos* (Luc. 22). Il s'intéressait

pour leur conversion, il s'en chargeait, il s'y appliquait; et dans la foule des affaires dont il était occupé, il se faisait un plaisir aussi bien qu'une obligation de celle-ci. Combien, par ses charitables poursuites, en ramena-t-il lui seul à l'obéissance de l'Eglise, et avec quelle passion n'aurait-il pas désiré pouvoir les y attirer tous?

Mais l'accomplissement d'un souhait si divin devait être l'ouvrage d'un plus grand que lui. Dieu le réservait à notre invincible monarque. Le prince de Condé semait et plantait; mais Louis-le-Grand devait recueillir. L'heure n'était pas encore venue; et ce fruit que le ciel préparait, n'était pas encore dans sa maturité. C'est maintenant que nous le voyons, et que nous ne pouvons plus douter que Dieu n'y donne l'accroissement : *Venit hora, et nunc est* (Joan. 4). Il était de la glorieuse destinée du roi que ce succès fût encore l'un des miracles de son règne. Ce qu'avait fait le prince de Condé n'en était que le prélude; mais il est même honorable au prince de Condé d'avoir servi à Louis-le-Grand de précurseur dans un si important dessein.

Ah! mes chers auditeurs, si le cœur de ce prince, dont nous conservons ici le dépôt, pouvait être sensible à quelque chose, de quel transport de joie ne serait-il pas ému au moment que je parle? Si ses cendres, renfermées dans cette urne, pouvaient aujourd'hui se ranimer, quel hommage ne rendraient-elles pas à la piété du plus grand des rois? Et si son âme bienheureuse prend encore part aux événements du monde, comme il est sans doute qu'elle en prend à celui-ci, de quoi peut-elle être plus vivement touchée, que de voir, par un effet de cette piété, les progrès inconcevables de la religion catholique dans ce royaume? L'auriez-vous cru, grand prince, quand vous en jugiez par les premières idées que vous vous formâtes de ce monarque encore enfant, et eussiez-vous dit alors que c'était celui qui devait bientôt achever et consommer l'œuvre que vous aviez si heureusement commencée?

C'est à nous, chrétiens, de seconder des dispositions si saintes. Louis-le-Grand les augmente tous les jours par ses bontés toutes royales envers ceux qui écoutent la voix de l'Eglise, par les grâces dont il les prévient, par les bienfaits dont il les comble, par les instructions salutaires dont il les pourvoit, par les soins plus que paternels qu'il daigne bien prendre de leurs personnes. L'hérésie la plus obstinée ne peut pas lui disputer ce mérite; et aux dépens d'elle-même, elle sera forcée d'avouer que jamais roi chrétien n'a eu tant de zèle que lui pour l'amplification de sa religion. Mais c'est à nous, mes frères, je le répète, de concourir avec lui pour une si belle fin, ajoutant à son zèle nos bons exemples, l'édification de nos mœurs, la ferveur de nos prières, les secours mêmes de nos aumônes, dont l'efficace et la vertu fera sur l'hérésie bien plus d'impression que nos raisonnements et nos paroles. C'est à nous de faire cesser les scandales, que l'hérésie, avec malignité si vous voulez, mais pourtant avec fondement, nous reproche tous les jours, et, entre autres, nos

divisions, dont elle sait, comme vous voyez, si avantageusement profiter : car voilà l'innocent stratagème pour attirer à la bergerie de Jésus-Christ le reste de nos frères égarés. Edifions-les, aimons-les, assistons-les : sans tant discourir, nous les convertirons. Gagnons-les par notre douceur, engageons-les par notre prudence, forçons-les par notre charité, faisons-leur cet aimable violence que l'Evangile nous permet, en les conjurant de se réunir à nous, ou plutôt en conjurant Dieu, mais avec persévérance, de les éclairer, et de leur inspirer cette réunion : ils ne nous résisteront pas.

Ainsi le prince de Condé fit-il triompher la religion catholique. Il était né pour la rétablir, il ne vécut que pour la défendre, et dans toute sa conduite il sembla n'avoir point d'autre vue que de remplir ses devoirs de prince pour l'honorer. Encore un moment d'attention : c'est la dernière partie de ce discours.

TROISIÈME PARTIE.

C'était par l'intégrité d'une vie irrépréhensible, que saint Paul exhortait les premiers chrétiens à donner aux païens et aux infidèles une idée avantageuse de la religion de Jésus-Christ ; et quand je parle aujourd'hui d'un homme qui, par sa conduite, honore la vraie religion, j'entends un homme parfait dans sa condition, attaché inviolablement à ses devoirs, aimant la justice, pratiquant la charité, d'une probité reconnue, solide dans ses maximes, réglé dans ses actions, maître de ses mouvements et de ses passions : pourquoi ? parce qu'il n'y a que la vraie religion qui puisse former un sujet de ce caractère. C'est son ouvrage ; il ne faut donc pas s'étonner si elle s'en fait honneur : et parce qu'il est d'ailleurs impossible qu'elle se fasse honneur d'un sujet à qui ce caractère ne convient pas, sans cela il n'y a point de religion, pour sainte qu'elle soit en elle-même, qui ne tombe dans le mépris, et qui ne passe pour hypocrisie.

Il faut la garantir de ce reproche ; et pour la soutenir avec mérite devant Dieu, il faut, dans le sens de l'Apôtre, la pratiquer d'une manière qui lui attire même l'approbation, l'estime et le respect des hommes. Voilà ce que j'appelle l'honorer. Or c'est ce qu'a fait admirablement le prince dont j'achève l'éloge ; ou plutôt, c'est ce que la religion catholique a fait excellemment en lui, puisque c'est par elle, et suivant ses lois, qu'il a été un prince accompli dans tous ses devoirs de prince, c'est-à-dire, fidèle à son roi, zélé pour le bien de l'Etat, plein de charité pour le peuple, appliqué à l'éducation des princes ses enfants, sage dans le règlement de sa maison, juste envers tous, et quand il s'agissait de l'être, au-dessus de lui-même et de l'intérêt ; modeste dans la prospérité, inébranlable dans l'adversité, égal dans l'une et dans l'autre fortune. Ma consolation est de voir qu'à toutes ces marques vous reconnaissiez le prince de Condé, et que, sans autre discours, ces traits, quoique simples, vous le représentent au vif. N'ai-je donc pas eu raison de dire que sa conduite

avait été l'ornement de sa religion , et puis-je vous mettre devant les yeux un sujet plus propre à vous instruire de ce qu'une religion pure et sans tache doit opérer dans vos personnes , à proportion de ce que vous êtes ? Vous l'allez apprendre , et c'est par où je vais finir.

Henri , catholique d'esprit et de cœur , aussi bien que de profession et de culte , crut qu'après Dieu il devait en donner la première preuve à celui qui , selon la parole de l'Ecriture , est par excellence et par prééminence le ministre de Dieu sur la terre : *Regi quasi præcellenti* (1. Petr. 2). Il s'attacha au roi , non par une politique intéressée , mais par une sincère fidélité , dont on sait qu'il faisait gloire de servir d'exemple et de modèle. Combien de fois déplora-t-il ce temps malheureux où , la minorité de Louis XIV ayant donné lieu aux dissensions civiles , il s'était trouvé , malgré lui , entraîné par le torrent , et forcé par sa destinée à suivre un parti qu'il n'aurait jamais embrassé , si sa raison , quoique séduite , ne lui en avait répondu , comme du plus juste et du plus avantageux au souverain ? Combien de fois , dis-je , revenu à soi , condamna-t-il son erreur ? quel zèle ne témoigna-t-il pas pour la réparer par l'importance de ses services , et quel fruit n'en tira-t-il pas , non-seulement pour se confirmer lui-même dans la maxime qu'il garda depuis religieusement , et dont il ne se départit jamais , d'avoir en horreur tout ce qui avait l'ombre de partialité ; mais pour faire aux grands du royaume ces leçons salutaires qu'il leur faisait , quand il les voyait exposés à de pareilles tentations ? Il s'était égaré par surprise , et son égarement même se tourna pour lui en mérite par les heureux effets de son retour.

Quelle vertu sa présence seule n'avait-elle pas pour apaiser les soulèvements populaires ? et avec quelle docilité ne voyait-on pas les esprits les plus mutins plier sous le joug de l'autorité royale , du moment que le prince de Condé s'y intéressait ? où paraissait-il plus éloquent , plus animé , plus ferme , plus inflexible , que dans les occasions où il s'agissait de faire exécuter les ordres du roi ? avec quelle force les appuyait-il dans les Parlements ? quel poids ne leur donnait-il pas dans les provinces et dans les villes dont le gouvernement lui était confié ? Jamais homme n'eut tant d'empire sur les esprits des peuples , pour leur imprimer l'obéissance due à l'oint du Seigneur. Il la prêchait par ses actions encore plus que par ses paroles ; mais ses paroles , soutenues de ses actions , avaient une grâce invincible pour la persuader. Sa devise et sa règle était celle-ci : *Deum time , regem honorifica* (1. Petr. 2.) ; Craignez Dieu , dont le roi est la vive image ; et honorez le roi , dépositaire de la puissance de Dieu : c'est ainsi que ce grand prince pratiquait sa religion ; disons mieux , c'est ainsi qu'il édifiait et qu'il glorifiait même sa religion : ce n'est pas tout.

Par le même principe , il aime l'Etat ; et si le ciel , pour nos péchés , ne nous l'avait ravi dans la conjoncture où il nous était devenu souverainement nécessaire , France , ma chère patrie , tu n'aurais pas essuyé les calamités dont sa mort fut bientôt suivie , et dont Dieu , par un sévère jugement , te voulut punir. Vous m'entendez , chré-

tiens, et sans que je m'explique davantage, le souvenir encore récent de nos misères passées, ne vous oblige que trop à convenir avec moi de la perte infinie que fit l'Etat en perdant le prince de Condé. Les troubles de 1648 nous la firent sentir, et nous commençâmes à comprendre le besoin que nous avions de lui, et combien sa personne nous était précieuse, par les maux qui nous accablèrent dès que nous en fûmes privés. Chacun avouait, et c'est la voix publique, plus sûre que tous les éloges, que si le prince de Condé avait vécu, nous ne serions pas tombés dans ces malheurs.

Et en effet, le prince de Condé était celui sur qui l'on pouvait dire que roulait alors la tranquillité et la paix du royaume, qui la maintenait par sa prudence, par sa modération, par son crédit, par la créance qu'on avait en lui, par la déférence des ministres à ses sages avis, par l'efficace et par la vigueur de son zèle; en un mot, qui, comme un ange tutélaire, préservait la France du fléau de la guerre intestine dont l'orage se formait déjà, mais qui demeura comme suspendu tandis que Dieu nous conserva ce prince dont dépendait notre repos. C'était un homme solide, dont toutes les vues allaient au bien, qui ne se cherchait point lui-même, et qui se serait fait un crime d'envisager dans les désordres de l'Etat sa considération particulière (maxime si ordinaire aux grands); qui ne voulait entrer dans les affaires que pour les finir, dans les mouvements de division et de discorde que pour les calmer, dans les intrigues et les cabales de la cour que pour les dissiper; un homme dont les partis contraires n'avaient ni éloignement ni défiance, parce qu'ils étaient convaincus que toute son ambition aurait été d'en être le pacificateur; qui, cent fois, les a réunis par la seule opinion qu'ils avaient de la droiture de ses intentions, sur laquelle ils se trouvaient également d'accord; qui, sans être aux uns ni aux autres, ne laissait pas d'être à tous, parce qu'il voulait le bien de tous; un homme enfin à qui l'Etat était plus cher que sa propre vie, et qui aurait tout sacrifié pour le sauver. En dis-je trop, et ceux à qui le prince dont je parle était connu, peuvent-ils m'accuser d'exagération? Or voilà, encore une fois, ce qui s'appelle faire honneur à sa religion; et quiconque, bien instruit des choses, conçoit la religion d'un prince, doit par là l'estimer et la mesurer.

J'ai dit que le prince de Condé avait eu pour le peuple un cœur de père, une affection tendre, des entrailles de bonté et de miséricorde : qualités, dit saint Augustin, qu'on adorerait dans les princes de la terre, s'ils voulaient s'en prévaloir, et dont le Dieu jaloux a souvent permis qu'ils ne fussent pas touchés, peut-être, dit ce saint docteur, afin que l'honneur qu'on leur rendrait n'allât pas jusqu'à l'idolâtrie. Jamais prince usa-t-il mieux de cette qualité, et s'en fit-il une vertu plus épurée que celui dont je tâche ici, mais dont je ne puis que faiblement vous marquer tous les caractères?

Il était populaire, non point par bassesse, mais par grandeur d'âme; non point par vanité, mais par charité; non point par ambition, mais par compassion : c'est-à-dire, il n'aimait pas les peuples

pour en avoir le cœur et la bienveillance, mais il avait la bienveillance et le cœur des peuples, parce qu'il les aimait. Et c'est ici où, me citant moi-même pour témoin, je pourrais, par ce que j'ai vu, confirmer hautement ce que je dis : témoignage de l'enfance, mais pour cela même témoignage non suspect, puisque c'est de là que, selon le Saint-Esprit même, se tirent les louanges les plus pures et les plus irréprochables. J'ai été nourri, chrétiens, dans l'une de ces provinces dont le prince de Condé était, ne disons pas le gouverneur, mais le tuteur, mais le conservateur, mais, si j'ose ainsi dire, le sauveur; et je sais, puisque l'usage pardonne maintenant ce terme, jusqu'à quel point il y était adoré : heureux de pouvoir, dans un âge plus avancé, donner aujourd'hui des marques de la vénération qu'on m'a inspirée pour lui dès mes tendres années ! Quelle joie ne nous apportait-il pas, lorsque quittant Paris et la Cour, il venait nous visiter ? il suffisait de le voir, pour oublier tout ce que la pauvreté et la difficulté des temps avait fait souffrir. Il n'y avait point de calamité publique que sa présence n'adoucit. On était consolé de tout, pourvu qu'on le possédât, tant on était sûr de trouver dans lui une ressource à tout ce qui pouvait affliger. Son absence, au contraire, nous désolait; et quand il n'était pas content de nous, et qu'il nous voulait punir, il n'avait qu'à nous menacer qu'on ne le verrait pas cette année-là. La moindre de ses maladies causait dans tout le pays une consternation générale; et ce qui marque qu'elle était véritable, c'est qu'après trente-sept ans on y pleure encore et on y pleurera sa mort. De combien peu de princes en pourrait-on dire autant ?

Il était populaire, non pas comme certains grands qui affectent de l'être, sans être ni obligeants ni bienfaisants. Il ne l'était qu'à juste titre, et il ne voulait être aimé des peuples qu'à condition de leur faire du bien. Populaire, que pour leur obtenir des grâces, que pour solliciter leurs intérêts, que pour représenter leurs besoins. Populaire, que pour être parmi eux l'arbitre de leurs différends, que pour terminer leurs querelles, que pour les empêcher de se ruiner; les regardant comme ses enfants, et croyant leur devoir cette application d'un père charitable : Dieu lui avait donné grâce pour cela. Populaire, que pour être leur consolation et leur secours dans les nécessités pressantes. L'ennemi entre dans la Bourgogne, et en même temps la peste est à Dijon : il y accourt. On lui remontre le danger auquel il s'expose : il n'en reconnaît point d'autre que celui auquel il est résolu de remédier en soulageant cette pauvre ville. On lui dit que le mal y est extrême, et que le nombre des morts y croît tous les jours : C'est pour cela, répond-il, que j'y veux aller; car que deviendra ce peuple dont je suis chargé, si je l'abandonne dans un si éminent péril ? Tel était le langage des Charles Borromée; mais ce n'était pas le langage des princes. Ce fut pourtant celui du prince de Condé, qui, dans ces occasions, s'immolant lui-même, faisait l'office de pasteur, et égalait par son zèle les prélats de l'Eglise les plus fervents. Est-ce honorer sa religion que d'y procéder de la sorte ?

Je serais infini, si, de ces devoirs généraux passant aux particuliers, je vous le représentais comme un autre Salomon, réglant sa maison et sa Cour, en bannissant le vice, n'y souffrant ni scandale, ni impiété, en faisant une école de vertu pour tous ceux qui la composaient, et y maintenant un ordre que la reine étrangère de l'Evangile aurait peut-être plus admiré que celui qui l'attira des extrémités de la terre. Le plus aimable maître qui fut jamais : il y paraît bien par les monuments authentiques de reconnaissance que ses serviteurs, après l'avoir même perdu, lui ont érigés. Le prince le plus fidèle à ses amis : nous en avons encore des témoins vivants. L'homme contre lui-même le plus droit et le plus équitable, se retranchant pour payer ses dettes (écoutez, grands, et instruisez-vous d'un devoir que quelques-uns goûtent si peu), se retranchant pour payer ses dettes, et aimant mieux rabattre sa grandeur que d'intéresser la justice; n'ayant jamais su ce secret malheureux de soutenir sa condition aux dépens d'autrui; et dans le désordre où il trouva les affaires de sa maison, s'étant mesuré à ce qu'il pouvait, et non pas à ce qu'il était; persuadé, malgré le dérèglement de l'esprit du siècle, que ses dépenses devaient au moins être bornées par sa conscience. Car voilà, encore une fois, ce que je soutiens être dans un prince les ornements de la vraie religion : or, vous savez s'ils conviennent au prince de Condé. Je serais, dis-je, infini, si je voulais m'étendre sur tous ces chefs. Mais satisferais-je à ce que vous attendez de moi, si j'omettais, en finissant, celui qui, tout seul, pouvait lui tenir lieu d'un juste éloge, et dont je suis sûr que vous allez être touchés? Ecoutez-moi : je n'ai plus qu'un mot.

Dieu lui donna des enfants; et selon la promesse du Saint-Esprit, ses enfants ont été sa gloire. Comment ne l'auraient-ils pas été, puisqu'ils ont été la gloire de la France, de l'Europe et du monde chrétien? Mais ils ne s'offenseront pas quand je dirai que s'ils ont été la gloire de leur père; leur père, le meilleur et le plus digne de tous les pères, avait auparavant été la leur. C'est lui-même qui les forma; il n'en fallait pas davantage pour rendre sa mémoire éternelle : c'est lui-même qui les forma, et il compta pour rien de les avoir fait naître princes, dans le dessein qu'il conçut d'en faire, si j'ose parler ainsi, des modèles de princes, en leur donnant une éducation encore plus noble que leur naissance. Y réussit-il? n'en jugez pas par le rapport que je vous en fais, mais par les précieux fruits qui nous en restent, et que vous voyez de vos yeux.

Le héros qui m'écoute, l'incomparable fils qu'il nous a laissé, vous l'apprendra bien mieux que moi. Vous savez ce qu'il vaut, et ce qu'il a fait; et vous confessez tous les jours que ce qu'il a fait, est encore moins que ce qu'il vaut. Sa présence et sa modestie m'empêchent de le dire; mais vous empêchent-elles de le penser et empêcheront-elles la postérité de l'admirer? Laissons-là ces exploits de guerre dont l'univers a retenti, et dont il n'y a que lui-même qui ne soit pas étonné; ces prodiges de valeur qui ont fait taire devant

lui toute la terre ; ces journées glorieuses dans lesquelles il a tant de fois sauvé le royaume et l'Etat. Il est ici aux pieds des autels, pour faire hommage de tout cela à sa religion ; et il n'assiste à cette funèbre cérémonie, que pour apprendre où doit aboutir enfin tout l'éclat de sa réputation. Un mérite encore plus solide dont il est plein ; cette élévation de génie si extraordinaire qui le distingue partout ; cette capacité d'esprit dont le caractère est de n'ignorer rien, et de juger en maître de toutes choses ; ces vertus du cœur que les grands connaissent si peu et par lesquelles il est si connu ; cette facilité à se communiquer, si avantageuse pour lui, et qui, bien loin de l'avilir, le rend toujours plus vénérable ; ce secret qu'il a trouvé d'être aussi grand dans sa retraite, qu'il l'était à la tête des armées ; cent choses que j'ajouterais, plus surprenantes et plus admirables dans lui que ses conquêtes : voilà ce que j'appelle les fruits de cette éducation de prince qu'il a reçue, et qui fait encore aujourd'hui tant d'honneur à la mémoire du prince de Condé. Et ne vous étonnez pas de ce que j'ai attendu à la fin de mon discours à vous en parler : c'eût été d'abord achever le panégyrique du père, que de prononcer le nom du fils.

C'est pour ce fils, et pour ce héros que nous faisons continuellement des vœux ; et ces vœux, ô mon Dieu ! sont trop justes, trop saints, trop ardents pour n'être pas enfin exaucés de vous. C'est pour lui que nous vous offrons des sacrifices : il a rempli la terre de son nom ; et nous vous demandons que son nom, si comblé de gloire sur la terre, soit encore écrit dans le ciel. Vous nous l'accorderez, Seigneur ; et ce ne peut être en vain que vous nous inspirez pour lui tant de désirs et tant de zèle. Répandez donc sur sa personne la plénitude de vos lumières et de vos grâces. Répandez-la sur toutes ces illustres têtes qui l'accompagnent ici. Sur ce prince, le fondement de toutes les espérances de sa maison, l'héritier, par avance, de son courage et de toutes ses héroïques qualités, de sa hardiesse à entreprendre de grandes choses, de son activité à les poursuivre, de sa valeur à les exécuter ; des rares talents de son esprit, de la délicatesse et de la finesse de son discernement, de sa pénétration dans les affaires, de son génie sublime pour tout ce qu'il y a dans les sciences de plus curieux et de plus recherché. Sur cette princesse selon son cœur, l'exemple de toutes les vertus, et l'idée de tous les devoirs que la Cour révère, et qui ne s'y fait voir que pour l'édifier. Sur ce petit-fils, sa consolation et sa joie, déjà le miracle de son âge, bientôt la copie vivante de son père et de son aïeul. Sur cette jeune princesse, dont le mérite répond si bien à la naissance, et pour laquelle le monde n'a rien de trop grand, si le ciel lui donne une alliance digne d'elle. Sur ces deux princes, que la mémoire de leur père nous rend si chers, et que leur propre gloire, qui croît tous les jours, nous fait regarder comme ces nouveaux astres (1) qui portent leur nom, et qui,

(1) Etoiles nouvellement découvertes, et appelées dans le globe céleste, Astres de Bourbon, qui sont tout proche du soleil, et qui ne s'en éloignent jamais.
Borbonia Sydera.

brillant près du soleil, auquel ils semblent comme attachés, et dont ils suivent le mouvement, marquent heureusement leur destinée. Sur cette digne épouse du premier, en qui la nature a préparé un si beau fond à tous les dons de la grâce, et qui a tous les avantages, aussi bien que les engagements, pour donner à la piété du crédit et du lustre par son exemple.

Remplissez-les tous, ô mon Dieu ! de cet esprit de religion dont je viens de leur proposer un modèle si propre à les toucher, et si capable de les convaincre. Faites qu'ils en soient pénétrés ; et à toutes les grandeurs qu'ils possèdent selon le monde, ajoutez-y celle d'en faire des princes prédestinés, puisque hors de là toutes leurs grandeurs ne sont que vanité et que néant. Pour nous, mes chers auditeurs, profitant de ce discours, et nous attachant à la règle de saint Paul, que le prince de Condé pratiqua si parfaitement, honorons notre religion. Ne nous contentons pas de l'aimer, ni d'être même zélés pour elle : honorons-la par la conduite de notre vie, et souvenons-nous que l'un des grands désordres que nous devons craindre, est celui de la scandaliser. *Quid enim prodest*, disait un Père de l'Eglise, *si quis catholicè credat, et gentilitèr vivat* ? Que sert-il d'avoir une créance catholique, et de mener une vie païenne ? Et moi je dis : Que sert-il de faire profession d'une vie chrétienne, et de manquer aux devoirs solides dans lesquels elle doit consister ? Car voilà, mes frères, ajoute ce saint docteur, ce qui scandalise et ce qui déshonore en nous la religion. On se pique d'être chrétien, et on n'est rien de tout ce qu'on doit être dans sa condition : c'est-à-dire, on se pique d'être chrétien, et on n'est ni bon père, ni bon maître, ni bon magistrat, ni bon juge : comme si tout cela pouvait être séparé du chrétien, et que le chrétien fût quelque chose d'indépendant de tout cela. On est catholique de culte, et on n'est ni fidèle, ni équitable, ni soumis à qui on le doit, ni complaisant à qui Dieu l'ordonne. Voilà, dis-je, ce qui décrie la religion. Préservons-nous de cet abus. Comme la vraie religion nous sanctifie devant Dieu, glorifions-la devant les hommes. Une vie remplie de nos devoirs, est l'unique moyen d'y parvenir. Soyons tels que l'Apôtre nous voulait, c'est-à-dire, des hommes irrépréhensibles, et capables, par notre conduite, de confondre l'impiété ; et soyons tels que le monde même nous veut, et qu'il exige que nous soyons pour être exempts de sa censure. Il faut, pour l'un et pour l'autre, commencer par les véritables devoirs, les accomplir tous, n'en omettre aucun, nous en faire une dévotion, et régler par là tout le reste. Nous faire une dévotion de nos devoirs, voilà, chrétiens qui m'écoutez, ce que l'impiété même respectera dans nous, ce qui fera honneur à notre foi, ce qui ne sera point soupçonné d'hypocrisie, ce qui n'aura rien d'équivoque pour donner prise à la médisance, ce qui rendra notre lumière pure, ce qui nous élèvera dès maintenant à ce degré de justice dont la récompense est d'éterniser la mémoire de l'homme, et ce que Dieu couronnera un jour de l'immortalité de sa gloire, que je vous souhaite, etc.

ORAIISON FUNÈBRE DE LOUIS DE BOURBON, PRINCE DE CONDÉ, ET PREMIER PRINCE DU SANG.

Dixit quoque rex ad servos suos : Num ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit hodiè in Israël?... Plangensque ac lugens ait : Nequaquam, ut mori solent ignavi, mortuus est.

Le roi lui-même, touché de douleur, et versant des larmes, dit à ses serviteurs : Ignorez-vous que le prince est mort, et que dans sa personne nous venons de perdre le plus grand homme d'Israël!... Il est mort, mais non pas comme les lâches ont coutume de mourir.

(SECOND LIVRE DES ROIS, ch. 3.)

MONSEIGNEUR (1).

C'est ainsi que parla David dans le moment qu'il apprit la funeste mort d'un prince de la maison royale de Judée, qui avait commandé avec honneur les armées du peuple de Dieu; et c'est, par l'application la plus heureuse que je pouvais faire des paroles de l'Écriture, l'éloge presque en mêmes termes, dont notre auguste monarque a honoré le premier prince de son sang, dans l'extrême et vive douleur que lui causa la nouvelle de sa mort. Après un témoignage aussi illustre et aussi authentique que celui-là, comment pourrions-nous ignorer la grandeur de la perte que nous avons faite dans la personne de ce prince? Comment pourrions-nous ne la pas comprendre, après que le plus grand des rois l'a ressentie, et qu'il a bien voulu s'en expliquer par des marques si singulières de sa tendresse et de son estime; pendant que toute l'Europe le publie, et que les nations les plus ennemies du nom français confessent hautement que celui que la mort vient de nous ravir, est le prince et le très-grand prince qu'elles ont admiré autant qu'elles l'ont redouté? Comment ne le saurions-nous pas, et comment l'ignorerions-nous, à la vue de cette pompe funèbre, qui, en nous avertissant que ce prince n'est plus, nous rappelle le souvenir de tout ce qu'il a été; et qui, d'une voix muette, mais bien plus touchante que les plus éloquentes discours, semble encore aujourd'hui nous dire : *Num ignoratis quoniam princeps et maximus cecidit in Israël?*

Je ne viens donc pas ici chrétiens, dans la seule pensée de vous l'apprendre. Je ne viens pas, à la face des autels, étaler en vain la gloire de ce héros, ni interrompre l'attention que vous devez aux saints mystères, par un stérile, quoique magnifique récit de ses éclatantes actions. Persuadé, plus que jamais, que la chaire de l'Évangile n'est point faite pour des éloges profanes, je viens m'acquitter d'un devoir plus conforme à mon ministère. Chargé du soin de vous

(1) Monsieur le Prince.

instruire et d'exciter votre piété, par la vue même des grandeurs humaines, et du terme fatal où elles aboutissent, je viens satisfaire à ce que vous attendez de moi. Au lieu des prodigieux exploits de guerre, au lieu des victoires et des triomphes, au lieu des éminentes qualités du prince de Condé, je viens, touché de choses encore plus grandes et plus dignes de vos réflexions, vous raconter les miséricordes que Dieu lui a faites, les desseins que la Providence a eus sur lui, les soins qu'elle a pris de lui, les grâces dont elle l'a comblé, les maux dont elle l'a préservé, les précipices et les abîmes d'où elle l'a tiré, les voies de prédestination et de salut par où il lui a plu de le conduire, et l'heureuse fin dont, malgré les puissances de l'enfer, elle a terminé sa glorieuse course. Voilà ce que je me suis proposé, et les bornes dans lesquelles je me renferme.

Je ne laisserai pas, et j'aurai même besoin pour cela de vous dire ce que le monde a admiré dans ce prince, mais je le dirai en orateur chrétien, pour vous faire encore davantage admirer en lui les conseils de Dieu. Animé de cet esprit, et parlant dans la chaire de vérité, je ne craindrai point de vous parler de ses malheurs; je vous ferai remarquer les écueils de sa vie, je vous avouerai même, si vous voulez, ses égarements; mais, jusque dans ses malheurs, vous découvrirez avec moi des trésors de grâces, jusque dans ses égarements, vous reconnaîtrez les dons du ciel, et les vertus dont son âme était ornée. Des écueils même de sa vie, vous apprendrez à quoi la Providence le destinait, c'est-à-dire, à être pour lui-même un vase de miséricorde, et pour les autres un exemple propre à confondre l'impiété. Or, tout cela vous instruira et vous édifiera. Il s'agit d'un héros de la terre : car c'est l'idée que tout l'univers a eue du prince de Condé; mais je veux aujourd'hui m'élever au-dessus de cette idée, en vous proposant le prince de Condé comme un héros prédestiné pour le ciel, et dans cette seule parole consiste le précis et l'abrégé du discours que j'ai à vous faire. Je sais que d'oser louer ce grand homme, c'est pour moi une espèce de témérité, et que son éloge est un sujet infini que je ne remplirai pas : mais je sais bien aussi que vous êtes assez équitables pour ne pas exiger de moi que je le remplisse; et ma consolation est que vous me plaignez plutôt de la nécessité où je me suis trouvé de l'entreprendre. Je sais le désavantage que j'aurai de parler de ce grand homme à des auditeurs déjà prévenus sur le sujet de sa personne, d'un sentiment d'admiration et de vénération qui surpassera toujours infiniment ce que j'en dirai. Mais, dans l'impuissance d'en rien dire qui vous satisfasse, j'en appellerai à ce sentiment général dont vous êtes déjà prévenus, et profitant de votre disposition, j'irai chercher dans vos cœurs et dans vos esprits, ce que je ne trouverai pas dans mes expressions et dans mes pensées.

Il s'agit, dis-je, d'un héros prédestiné de Dieu, et voici comme je l'ai conçu : écoutez-en la preuve, et peut-être en serez-vous d'abord persuadés. Un héros à qui Dieu, par la plus singulière de toutes les grâces, avait donné, en le formant, un cœur solide, pour soutenir

le poids de sa propre gloire; un cœur droit, pour servir de ressource à ses malheurs, et puisqu'une fois j'ai osé le dire, à ses propres égarements; et enfin un cœur chrétien, pour couronner dans sa personne une vie glorieuse par une sainte et précieuse mort. Trois caractères dont je me suis senti touché, et auxquels j'ai cru devoir d'autant plus m'attacher, que c'est le prince lui-même qui m'a donné lieu d'en faire le partage, et qui m'en a tracé comme le plan, dans cette dernière lettre qu'il écrivit au roi son souverain, en même temps qu'il se préparait au jugement de son Dieu, qu'il allait subir. Vous l'avez vue, chrétiens, et vous n'avez pas oublié les trois temps et les trois états où lui-même s'y représente : son entrée dans le monde, marquée par l'accomplissement de ses devoirs, et par les services qu'il a rendus à la France; le milieu de sa vie, où il reconnaît avoir tenu une conduite qu'il a lui-même condamnée; et sa fin, consacrée au Seigneur par les saintes dispositions dans lesquelles il paraît qu'il allait mourir. Car, prenez garde, s'il vous plaît : ses services et la gloire qu'il avait acquise, demandaient un cœur aussi solide que le sien, pour ne s'en pas enfler ni s'élever; ses malheurs et ce qu'il a lui-même envisagé comme les écueils de sa vie, demandaient un cœur aussi droit, pour être le premier à les condamner, et pour avoir tout le zèle qu'il a eu de les réparer; et sa mort, pour être aussi sainte et aussi digne de Dieu qu'elle l'a été, demandait un cœur plein de foi et véritablement chrétien.

C'est donc sur les qualités de son cœur, que je fonde aujourd'hui son éloge. Ce cœur, dont nous conservons ici le précieux dépôt, et qui sera éternellement l'objet de notre reconnaissance; ce cœur, que la nature avait fait si grand, et qui, sanctifié par la grâce de Jésus-Christ, s'est trouvé à la fin un cœur parfait; ce cœur de héros, qui, après s'être rassasié de la gloire du monde, s'est, par une humble pénitence, soumis à l'empire de Dieu, je veux l'exposer à vos yeux, je veux vous en faire connaître la solidité, la droiture et la piété. Donnez-moi, Seigneur, vous à qui seul appartient de sonder les cœurs, les grâces et les lumières dont j'ai besoin pour traiter ce sujet chrétiennement. Le voici, mes chers auditeurs, renfermé dans ces trois pensées. Un cœur dont la solidité a été à l'épreuve de toute la gloire et de toute la grandeur du monde : c'est ce qui fera le sujet de votre admiration. Un cœur dont la droiture s'est fait voir jusque dans les états de la vie les plus malheureux, et qui y paraissaient les plus opposés : c'est ce qui doit être le sujet de votre instruction. Un cœur dont la religion et la piété ont éclaté dans le temps de la vie le plus important et dans le jour du salut, qui est principalement celui de la mort : c'est ce que vous pourrez vous appliquer pour faire le sujet de votre imitation. Et ce sont les trois parties du devoir funèbre que je vais rendre à la mémoire de très-haut, très-puissant, et très-excellent prince Louis de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du Sang.

PREMIÈRE PARTIE.

De quelque manière que nous jugions des choses, et quelque idée que nous nous formions du mérite des hommes, ne nous flattons pas, chrétiens : il est rare de trouver dans le monde un vrai mérite; encore plus rare d'y trouver un mérite parfait; et souverainement rare, ou plutôt rare jusqu'au prodige, d'y trouver un mérite universel, c'est-à-dire, tous les genres de mérite rassemblés et réunis dans un même sujet. Mais c'est pour cela même que ce mérite, quand il se trouve, est quelque chose de si difficile à soutenir; c'est pour cela que la gloire d'un tel mérite est une tentation si délicate et si dangereuse, et que de s'en préserver, c'est une espèce de miracle, dont il n'y a qu'un héros choisi de Dieu, et formé de la main de Dieu, qui soit capable. Or, voilà quel fut le caractère de celui dont nous pleurons la mort; et c'est, mes chers auditeurs, le premier trait des miséricordes que Dieu, par son aimable providence, a exercées sur lui. Je m'explique.

On voit tous les jours dans le monde des hommes, avec peu de mérite, aidés du hasard et de la fortune, ne laisser pas de s'acquérir de la gloire et faire de grandes actions, sans en être eux-mêmes plus grands. On voit dans le monde des hommes d'un mérite distingué, mais d'un mérite borné. On y voit des braves, mais dont les autres qualités ne répondent pas à la valeur; des grands capitaines, mais hors de là de petits génies. On y voit des esprits élevés, mais en même temps des âmes basses; de bonnes têtes, mais de méchants cœurs. On y voit des sujets dont le mérite, quoique vrai, n'a pas le bonheur de plaire; et qui, avec tous les talents dont le ciel les a pourvus, n'ont pas celui de se faire aimer. On y voit des hommes qui brillent dans le mouvement et dans l'action, mais que le repos obscurcit et anéantit; que les emplois font valoir, mais qui, dans la retraite, ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été.

Où voit-on l'assemblage de toutes ces choses; c'est-à-dire, où voit-on tout ensemble, et dans le même homme, une gloire éclatante fondée sur un mérite infini; de grandes actions faites par des principes encore plus grands; un courage invincible pour la guerre, et une intelligence supérieure et dominante pour le conseil; un esprit vaste, pénétrant, sublime, n'ignorant rien, et né pour décider de tout; une âme encore plus belle et encore plus noble; les vertus militaires avec les civiles, l'élévation du génie avec la bonté, la vivacité des lumières avec les charmes de la douceur? Où voit-on un homme également aimable et redoutable, également aimé et admiré; un homme, l'honneur de sa nation, la terreur des ennemis de son roi, l'ornement de la Cour, l'admiration des savants, l'amour et les délices des honnêtes gens; un homme aussi grand dans la retraite qu'à la tête des armées; aussi comblé de gloire, réduit à lui-même et se possédant lui-même, que remportant des victoires et donnant des

combats ? où voit-on, dis-je, tout cela, et dans un éminent degré ?

Vous l'avez vu, chrétiens, et je ne sais si vous le verrez jamais. Des siècles ne suffisent pas pour en produire un exemple ; et notre siècle est le siècle heureux où cet exemple a paru. Mais l'idée que j'en donne est trop singulière pour pouvoir convenir, ni être appliquée à nul autre qu'au prince incomparable que j'ai prétendu vous marquer ; et je ne crains pas que, remplis de cette idée, vous ayez pu vous y méprendre, ni en imaginer un autre que lui. Or, concluez de là, encore une fois, quel fonds de solidité il a donc fallu que Dieu lui donnât pour le fortifier contre une telle gloire, c'est-à-dire, non pas contre la vaine et la fausse gloire dont il n'y a que les petits esprits qui soient susceptibles, mais contre la gloire selon le monde la plus véritable, et, par conséquent, la plus propre à inspirer aux héros mêmes, le poison subtil de l'orgueil et d'une idolâtrie secrète de leurs personnes.

Non, chrétiens, jamais homme sur la terre n'a été, ni dû être plus exposé à cette corruption de l'amour-propre et à cette enflure de cœur qui naît de la connaissance de son propre mérite, que le prince dont je fais l'éloge : pourquoi ? parce que jamais homme n'a eu dans sa condition un mérite si complet, si généralement reconnu, si hautement, si justement, si sincèrement applaudi. Quel bruit ne firent pas dans le monde ses premiers exploits, et par quels prodiges de valeur sa réputation naissante ne commença-t-elle pas à éclater ?

Comme il était né pour la guerre, il ne lui fallut point d'apprentissage pour le former. La supériorité de son génie lui tint lieu d'art et d'expérience, et il commença par où les conquérants les plus fameux auraient tenu à gloire de finir. Dans un âge où à peine confiait-on aux autres la conduite d'eux-mêmes, il se vit toute la fortune de la France entre les mains. Nous étions menacés des derniers malheurs : la faiblesse d'une minorité, une régence tumultueuse, un conseil en butte à l'intrigue et à la cabale, des semences de division, des grands mécontents, l'agitation de la Cour, l'épuisement des peuples, faisaient concevoir à l'Espagne des espérances prochaines de notre ruine.

La valeur du duc d'Enghien apporta le remède à tout ces maux. Une bataille de laquelle dépendait, ou le salut, ou la perte de l'Etat, fut l'épreuve ou le coup d'essai de ce jeune héros. On crut qu'emporté par l'ardeur de son courage, il allait tout risquer ; et déjà sûr de lui, en capitaine consommé, il répondit et se chargea de l'événement. En vain lui remontra-t-on qu'il allait combattre une armée plus nombreuse que la sienne, composée des meilleures troupes de l'Europe, commandée par des chefs d'élite, fière et enflée de ses succès, avantageusement postée. Plein d'une confiance qui parut dans ce moment-là lui être comme inspirée d'en-haut, quoiqu'avec des forces inégales, il s'avança, il triompha ; et faisant tout céder à sa valeur, il déconcerta et il humilia les puissances ennemies.

Par là, il leur fit sentir que la France pouvait être tout à la fois

affligée et victorieuse, dans la désolation et en état de leur donner la loi. C'est ce que la journée de Rocroi leur dut apprendre, et ce qu'elles n'oublieront jamais. Mais en même temps par là il sauva le royaume, il le calma, et, si j'ose ainsi m'exprimer, il le ranima. Il devint le soutien de la monarchie, et, par cette importante action, affermissant l'autorité du nouveau monarque, dont il était le bras, il nous fut dès-lors comme un présage de ce règne heureux, glorieux, miraculeux, sous lequel nous vivons.

En effet, depuis ce mémorable jour, la fortune inconstante pour les autres, sembla pour lui s'être fixée et avoir fait avec lui un pacte éternel, pour être inséparable de ses armes. Vaincre et combattre ne fut plus désormais pour lui qu'une même chose. Ce ne fut plus qu'un torrent de prospérités, de conquêtes, de batailles gagnées, de prises de villes. Il n'y eut point de campagne suivante qui, par la singularité des entreprises que forma le duc d'Enghien et qu'il exécuta, n'égalât ou ne surpassât tout ce que nous lisons dans l'histoire de plus surprenant.

Les journées de Fribourg et de Nortlingue, si célèbres par l'opiniâtre résistance des ennemis, et par les insurmontables difficultés qu'il y eut à les attaquer; ces journées, que l'on peut fort bien comparer à celles d'Arbelles et de Pharsale, portèrent l'alarme et l'effroi jusque dans le cœur de l'Empire, et forcèrent enfin l'Allemagne à vouloir la paix aux conditions qu'il nous plut de la lui donner. Sans parler de cent autres actions que je supprime, et dont vous êtes bien mieux instruits que moi, la journée de Lens, encore plus triomphante, acheva de mettre ce prince dans la juste et incontestable possession où il se vit alors d'être le héros de son siècle. Une suite si étonnante de succès prodigieux et inouis fit taire devant lui toute la terre (II. Mach. 4), pour me servir du terme de l'Ecriture; ou plutôt, par un contraire effet, quoique par la même raison, fit parler de lui toute la terre, c'est-à-dire, la fit retentir de son nom, et la fit taire de tout le reste. Or, vous savez combien, avec de tels succès, il est difficile de ne pas s'éblouir, et de ne pas sortir des bornes de la modération humaine; vous savez le danger qu'il y a de s'oublier alors soi-même, jusqu'à devenir l'adorateur de soi-même, et jusqu'à dire comme l'impie : *Manus nostra excelsa, et non Dominus, fecit hæc omnia* (Deut. 32). Vous verrez pourtant combien, par la miséricorde du Seigneur, notre prince en fut éloigné.

Mais ce n'est pas tout, et je ne crains point d'amplifier ni d'exagérer, quand j'ajoute que ses succès n'ont été que la moindre partie de sa gloire, et que le principe de ses actions était encore plus propre à le flatter que ses actions mêmes; parce qu'on ne peut nier que lui-même, et ce qui était en lui, ne fût encore infiniment plus grand que ce qui partait de lui : car j'appelle le principe de tant d'héroïques actions, ce génie transcendant et du premier ordre, que Dieu lui avait donné pour toutes les parties de l'art militaire; et qui, dans les siècles où l'admiration, se tournant en idolâtrie, produisait des divinités, l'aurait

fait passer pour le dieu de la guerre, tant il avait d'avantage au-dessus de tous ceux qui s'y distinguaient.

J'appelle le principe de ces grands exploits, cette ardeur martiale qui, sans témérité ni emportement, lui faisait tout oser et tout entreprendre; ce feu qui, dans l'exécution, lui rendait tout possible et tout facile; cette fermeté d'âme que jamais nul obstacle n'arrêta, que jamais nul péril n'épouvanta, que jamais nulle résistance ne lassa ni ne rebuta; cette vigilance que rien ne surprenait; cette prévoyance à laquelle rien n'échappait; cette étendue de pénétration avec laquelle, dans les plus hasardeuses occasions, il envisageait d'abord tout ce qui pouvait ou troubler ou favoriser l'événement des choses, semblable à un aigle, dont la vue perçante fait en un moment la découverte de tout un vaste pays; cette promptitude à prendre son parti, qu'on n'accusa jamais en lui de précipitation, et qui, sans avoir les inconvénients de la lenteur des autres, en avait toute la maturité; cette science qu'il pratiquait si bien, et qui le rendait si habile à profiter des conjonctures, à prévenir les desseins des ennemis presque avant qu'ils fussent conçus, et à ne pas perdre en vaines délibérations ces moments heureux qui décident du sort des armes; cette activité que rien ne pouvait égaler, et qui, dans un jour de bataille, le partageant, pour ainsi dire, et le multipliant, faisait qu'il se trouvait partout, qu'il suppléait à tout, qu'il ralliait tout, qu'il maintenait tout, soldat et général tout à la fois, et par sa présence inspirant à tout un corps d'armée, et jusqu'aux plus vils membres qui le composaient, son courage et sa valeur; ce sang froid qu'il savait si bien conserver dans la chaleur du combat; cette tranquillité dont il n'était jamais plus sûr que quand on en venait aux mains, et dans l'horreur de la mêlée; cette modération et cette douceur pour les siens, qui redoublait à mesure que sa fierté contre l'ennemi était émue; cet inflexible oubli de sa personne qui n'écoula jamais la remontrance, et auquel constamment déterminé, il se fit toujours un devoir de prodiguer sa vie, et un jeu de braver la mort. Car tout cela est le vif portrait que chacun de vous se fait, au moment que je parle, du prince que nous avons perdu; et voilà ce qui fait les héros.

Ceux qu'a vanté l'ancienne Rome, et ceux qui, avant lui, s'étaient distingués sur le théâtre de la France, possédaient plus ou moins de ces qualités. L'un excellait dans la conduite des sièges, l'autre dans l'art des campements; celui-ci était bon pour l'attaque, et celui-là pour la défense : l'universalité, jointe à l'éminence des vertus guerrières, était le caractère de distinction de l'invincible Condé. Ainsi le publiait le grand Turenne, cet homme digne de l'immortalité, mais le plus légitime juge du mérite de notre prince, et le plus zélé aussi, bien que le plus sincère de ses admirateurs : ainsi, dis-je, le publiait-il; et la justice qu'il a toujours rendue à ce héros en lui donnant le rang que je lui donne, est un témoignage dont on l'a ouï cent fois s'honorer lui-même. De là vient que le prince de Condé valait seul à la France des armées entières; que devant lui, les forces ennemies les

plus redoutables s'affaiblissaient visiblement par la terreur de son nom ; que sous lui, nos plus faibles troupes devenaient intrépides et invincibles ; que par lui, nos frontières étaient à couvert , et nos provinces en sûreté ; que sous lui se formaient et s'élevaient ces soldats aguerris, ces officiers expérimentés, ces braves dans tous les ordres de la milice, qui se sont depuis signalés dans nos dernières guerres, et qui n'ont acquis tant d'honneur au nom français, que parce qu'ils avaient eu ce prince pour maître et pour chef.

Quel trésor dans un Etat d'y posséder un tel homme ! quel vide un tel homme, par sa mort, ne laisse-t-il pas dans un Etat ! Or de penser qu'on est cet homme et l'être en effet, le savoir, le sentir, se l'entendre dire à toute heure, et jouir, mais aussi singulièrement que celui-ci, de cette haute réputation, dont il semble que Dieu même a voulu paraître jaloux, ayant si souvent affecté de s'appeler dans l'Ecriture le Dieu des armées ; c'est-à-dire, être entre les hommes comme le dieu des autres hommes, quelle tentation et quel piège pour le salut, surtout dans les maximes d'une religion qui ne couronne que les humbles, et qui réprouve les vertus mêmes, séparées de l'humilité ! Vous allez voir si notre prince succomba à cette tentation.

Mais auparavant joignez à la gloire des armes celle de l'esprit, dont l'abus n'est pas moins à craindre, et qui donna dans sa personne tant de lustre à la qualité même de héros. Car il n'était pas, si j'ose me servir de ce terme, de ces héros incultes qui, de la bravoure et de la science de la guerre, se font un titre et un droit d'ignorance pour tout le reste. Avec le magnanime et l'héroïque, il sut accorder tout le brillant et tout le sublime des talents de l'esprit.

Quelle capacité plus vaste, quel discernement plus exquis, quel goût plus fin, quelle compréhension plus vive, quelle manière de penser et de s'énoncer plus juste et plus noble ? Qu'ignorait-il, et dans l'immensité des choses dont il avait acquis la connaissance, que ne savait-il pas exactement ? Depuis le cèdre jusqu'à l'hysope, aussi bien que le sage Salomon, c'est-à-dire, depuis la plus relevée théologie jusques aux moindres secrets de la mécanique, de quoi n'était-il pas instruit ? Que n'avait-il pas lu et dévoré ? profane et sacré, antique et moderne ; et de quoi ne parlait-il pas, et ne jugeait-il pas en maître ?

S'il fallait assister à un conseil, avec quelle force de politique, avec quelle abondance d'expédients, avec quel don de décision n'y opinait-il pas ? S'il s'entretenait avec les savants, que n'ajoutait-il pas à leurs lumières par ses réflexions, et dans ce qu'ils croyaient savoir, de combien de faux préjugés, doué lui-même d'une science plus épurée, ne les faisait-il pas revenir ? Quel poids, s'ils le consultaient comme auteurs, son approbation ne donnait-elle pas à leurs ouvrages ? et quelle censure plus infaillible que la sienne, leur répondait par avance du jugement du public ? Tout cela se trouvant en lui accompagné de ces vertus qui font l'ornement de la société civile, et qui, par une alliance rare, joignent le parfait honnête homme à l'habile

homme, au grand homme, au prince, au héros, que lui manquait-il, pour être selon le monde un homme achevé?

Jamais homme, encore une fois, n'eut donc tant de droit d'être rempli de lui-même, si jamais on peut avoir droit d'en être rempli, et jamais homme, pour se défendre de la vanité, n'eut donc tant à craindre du côté de la vérité. Mais c'est ici où commence le miracle de la Providence. Car au même temps, parce qu'il avait un cœur solide (or voici à quoi je réduis la solidité de ce cœur, en le comparant et en l'opposant à lui-même), jamais homme, avec tant de gloire, n'a été si supérieur à sa propre gloire; jamais homme, avec tant de mérite, n'a été moins enflé de son mérite; jamais homme, avec tant d'éclatants succès, n'a été si éloigné de l'ostentation, ni si ennemi de la flatterie; jamais homme, avec tant de grandeur, n'a allié tant d'humanité, tant d'affabilité, tant de bonté; jamais homme, avec tant de capacité et tant de lumières, n'a eu moins de présomption; jamais homme, avec tant de sujet d'être content de lui-même, n'a été moins occupé de lui-même, moins gâté ni moins infecté de l'amour de lui-même. Miracles, dis-je, de la Providence, mais d'autant plus miracles qu'ils paraissaient en lui comme naturels. A ces traits, mes chers auditeurs, vous reconnaissez encore ici le prince de Condé.

Un héros supérieur à sa propre gloire, c'est-à-dire, qui a tout fait pour l'acquérir, hors de la désirer et de la chercher, ce qu'il ne fit jamais. Quelle gloire avait-il en vue? celle du roi et de l'Etat. Pour celle-là, il n'y avait rien qu'il ne se crût permis; et la mesure de ses désirs, quand il s'agissait de la gloire du roi, était de la désirer sans bornes, et de rapporter tout à elle, ou, pour mieux dire, de sacrifier tout pour elle. Il ne pensait à la sienne que pour en réprimer les mouvements, et pour s'en interdire la vaine joie, qu'il estimait une bassesse : ayant souvent protesté que, quoi qu'il eût fait, il n'avait jamais rien fait pour paraître brave; ayant toujours eu pour maxime d'aller au solide des choses, d'aimer son devoir pour son devoir même, et de trouver dans le seul témoignage de sa conscience toute la récompense de ses services : solidité d'autant plus héroïque, qu'elle est plus intérieure et plus cachée.

Un héros sans ostentation. Le vit-on jamais s'applaudir ou se prévaloir d'aucune de ces actions glorieuses qui l'avaient rendu si célèbre? s'il en parlait, c'était avec une retenue dont jamais, ni sa complaisance pour ceux qui l'écoutaient, ni leur curiosité qu'il faisait souffrir, ne le fit relâcher. S'il racontait le gain d'une bataille, vous eussiez dit qu'il n'y avait eu nulle part; ce n'était que pour louer ceux qui y avaient montré de la valeur, que pour leur en donner la gloire, que pour les faire connaître à la Cour : jamais plus éloquent ni plus officieux que quand il leur rendait cette justice; et jamais plus en garde ni plus réservé que quand on voulait ou surprendre ou forcer sa modestie, pour lui faire dire ce qui le touchait personnellement. A-t-on pu obtenir de lui qu'il écrivît les mémoires de sa vie;

chose qu'il aurait faite si dignement, et dont la postérité lui aurait eu une obligation éternelle? et avec quelque instance qu'on l'en ait pressé, son indocilité sur ce point, si je puis m'exprimer de la sorte, a-t-elle pu être vaincue? Tout ce que j'ai fait, répondait-il, n'est bon qu'à être oublié : il faut écrire l'histoire du roi; toute autre désormais serait superflue. Et on sait avec quelle abondance de cœur il parlait ainsi : sa sincérité n'était-elle pas en cela une aimable preuve de sa solidité?

Un héros ennemi de la flatterie. Vous me direz qu'il lui était aisé de l'être, parce qu'étant sûr de la vraie louange, et ayant tout ce qu'il avait pour être sincèrement loué, à peine pouvait-il craindre d'être flatté. Parlons donc plus correctement. Un héros ennemi de la louange même la plus sincère et la plus vraie : car il était difficile qu'on lui en donnât d'autre; mais c'était assez qu'elle fût louange, pour qu'il ne pût pas la soutenir. Avec quelle impatience et quel chagrin ne la supportait-il pas, quand il ne pouvait l'éviter? et quand il en était le maître, avec quel air de dignité, quoique sans fierté, ne la rebutait-il pas? Au lieu que le faible des grands est d'aimer à être trompés, et d'écouter avec plaisir l'adulation et le mensonge dont on nourrit sans cesse leur amour-propre, le caractère tout opposé de notre prince était de ne pouvoir souffrir les vérités mêmes qui lui étaient avantageuses, et qui, honorant son mérite, fatiguaient et gênaient sa modestie : hors de là, passionné pour la vérité, c'est-à-dire, aimant la vérité qui l'instruisait, qui le détrompait, qui le condamnait; mais craignant et fuyant la vérité qui le louait et qui l'exaltait. Dis-je rien que vous n'ayez vu, et ce caractère de solidité, si rare parmi les princes, ne vous a-t-il pas fait cent fois admirer celui que vous regrettez aujourd'hui?

Un héros aussi humain qu'il était grand. Je sais qu'il pouvait être l'un sans préjudice de l'autre, et je conviens qu'il était de l'intérêt de sa grandeur même, qu'il eût ce fonds d'humanité qui le rendait si affable et si accessible, parce qu'il ne paraissait jamais plus grand que quand il se communiquait et qu'il se laissait voir de près. De combien peu de grands du monde en pourrait-on dire autant? Mais aussi, dans combien peu de grands du monde voit-on cette application qu'il avait à gagner, par des bontés prévenantes, ceux qui avaient l'honneur de l'approcher? Vit-on jamais prince d'un commerce plus aisé, plus libre, plus commode? se sentait-on, quand on conversait avec lui, embarrassé ou gêné du respect qu'on avait pour sa personne, quoiqu'on en fût pénétré? quel soin n'avait-il pas de le tempérer par tout ce qu'il y a d'obligeant; se familiarisant avec les uns, s'abaissant avec les autres, s'ouvrant et se confiant à ceux-ci, entrant dans les affaires de ceux-là, s'accommodant et se proportionnant à tous? Pouvait-on sortir d'avec lui, sans être charmé de son honnêteté, et sans ressentir une joie secrète des marques qu'on venait d'en recevoir; et faut-il s'étonner si, avec de semblables manières, après avoir gagné tant de batailles, il avait gagné tant de cœurs? mais en fallait-

il un moins solide que le sien , pour préférer, comme il faisait , cette conquête des cœurs à toutes celles qu'il avait faites par sa valeur ?

Un héros que l'amour de lui-même n'avait point gâté. De là vient cet attachement admirable et cet inépuisable zèle qu'il avait pour tous ses devoirs. Comme il était peu occupé de soi , il pensait éternellement à ce qu'il croyait devoir aux autres. Fut-il jamais un meilleur père , fut-il un plus aimable maître , fut-il un plus parfait ami ? Quel ample matière d'éloge ces trois qualités ne me fourniraient-elles pas , si je pouvais m'y arrêter ?

Un plus parfait ami. Servez-m'en ici de témoins , vous qui en avez fait l'épreuve. En avez-vous connu un plus fidèle , un plus sûr , un plus exact observateur des droits sacrés de l'amitié ? Vous qui êtes assez heureux pour avoir été honorés de celle de ce grand homme , rappelez-en le souvenir , et dites-moi , vous a-t-il jamais manqué , a-t-il eu de l'indifférence pour vos intérêts ? s'est-il montré insensible à vos malheurs ? lui est-il échappé un secret que vous lui eussiez confié ? avez-vous découvert en lui ces faibles auxquels l'amitié des grands est si sujette , ou plutôt qui font que les grands connaissent si peu l'amitié ? Ses défiances et ses froideurs vous ont-elles causé de l'inquiétude ? avez-vous eu à essuyer ses inégalités ? a-t-il exigé de vous des dépendances serviles ? Quand il a pu vous obliger , vous a-t-il fait valoir ses grâces ? Il aimait et il voulait être aimé ! a-t-il rien omis pour y réussir , et jamais prince y est-il mieux parvenu , c'est-à-dire , jamais prince a-t-il eu tant d'amis choisis , tant d'amis désintéressés , tant d'amis attachés à lui , pour lui-même , tant d'amis de toutes professions et de tous états ; à la Cour et hors de la Cour , dans la robe et dans l'épée ? Mais l'aimait-on comme on aime ordinairement les princes , par intérêt , par politique , par nécessité , et n'avait-il pas l'avantage d'être aimé comme les particuliers , par inclination , par choix , par estime , en un mot , parce qu'il était aimable ? L'aurait-il été , quoique grand prince , s'il n'avait été solide ?

Un meilleur père et plus digne d'en porter le nom. Mais il ne m'appartient pas de toucher à cette qualité : il n'y a qu'à vous , princes et princesses qui m'écoutez , à qui elle ait été pleinement connue. Nous savons les soins infinis qu'il s'est donnés pour vous élever , et pour faire de vous des princes parfaits ; mais il n'y a que vous-mêmes qui puissiez dire la tendresse qu'il a eue pour vos personnes. Je vous le demanderais ici si je n'appréhendais de rouvrir vos plaies , et ce n'est qu'en tremblant que je vous y fais penser ; mais , dût-il vous en coûter de la douleur , au moins par là comprendra-t-on combien vous lui avez été chers , et jusqu'où il a porté l'amour paternel. Permettez-moi donc de le dire , et aux dépens de ce qu'en souffrira votre cœur , écoutez l'éloge d'un père , que la pieuse , quoique profane antiquité , n'aurait pas moins révééré sous ce nom de père , que sous celui de héros ; d'un père dont vous avez été la joie comme il a été votre gloire. Il a rempli le devoir et le nom de père , jusqu'à n'épargner pas sa propre vie , et jusqu'à se faire un plaisir de la sacrifier pour ses

enfants ; et, puisqu'il faut le dire enfin, la mesure de l'amour qu'il a eu pour eux, est qu'en effet il en a été la victime.

Or, tout cela compris ensemble, est ce que j'ai appelé un cœur solide, opposé à ce cœur vain que Dieu réprouve, particulièrement dans les grands de la terre. Et j'ai dit, mes chers auditeurs, que par là, Dieu avait donné à notre prince un préservatif admirable, non-seulement contre la gloire du monde, mais contre tous les désordres qui la suivent, et qui sont si funestes pour le salut. Car, qu'est-ce qui perd les grands du monde ? vous le savez : cette plénitude d'eux-mêmes, cette enflure de leur grandeur, cet abus de leur dignité, cet oubli de leur devoir, cette habitude d'indépendance, ce mépris et ce rebut des autres, cette haine de la vérité, cet amour de la flatterie, cette dureté, cette fierté, cette jalousie et cette ostentation d'autorité, cette crainte du mérite d'autrui, cette présomption du leur propre, cet entêtement de ce qui leur est dû : que sais-je ? voilà ce que la gloire du monde leur attire ; et dans l'usage qu'ils en font, voilà ce qui les perd et ce qui les damne. Or, grâce au Seigneur, rien de tout cela ne s'est trouvé dans notre prince, parce qu'il avait un cœur solide, à l'épreuve de la vanité et de toute l'iniquité qui en est inséparable. Dieu lui donnant ce cœur solide, préparait donc dès lors en lui le fond sur lequel devait agir sa grâce. Il éloignait donc déjà de lui tous les obstacles que sa grâce aurait eus à surmonter, si elle avait trouvé en lui un autre cœur. Cette solidité de cœur entraînait donc déjà dans le dessein et dans l'ordre de sa prédestination éternelle : pourquoi ? parce que, dans les vues de Dieu, elle devait être en lui le contrepoids de toute la gloire qu'il avait à soutenir. Mais voici quelque chose de plus : car j'ai ajouté que Dieu, par une seconde faveur, lui avait donné un cœur droit, pour servir de ressource à ses malheurs ; et c'est le sujet de la seconde partie.

DEUXIÈME PARTIE.

Il n'y a point d'astre qui ne souffre quelque éclipse ; et le plus brillant de tous, qui est le soleil, est celui qui en souffre de plus grandes et de plus sensibles. Mais deux choses en ceci sont bien remarquables : l'une, que le soleil, quoique éclipsé, ne perd rien du fonds de ses lumières, et que malgré sa défaillance, il ne laisse pas de conserver la rectitude de son mouvement ; l'autre, qu'au moment qu'il s'éclipse, c'est alors que tout l'univers est plus attentif à l'observer et à le contempler, et qu'on en étudie plus curieusement les variations et le système. Symbole admirable des états où Dieu a permis que se soit trouvé notre prince, et où je me suis engagé à vous le représenter. C'est un astre qui a eu ses éclipses. En vain entreprendrais-je de vous les cacher, puisqu'elles ont été aussi éclatantes que sa lumière même ; et peut-être serais-je prévaricateur, si je n'en profitais pas pour en faire aujourd'hui le sujet de votre instruction. J'appelle ses éclipses, le malheur qu'eut ce grand homme

de se voir enveloppé dans un parti que forma l'esprit de discorde, et qui fut pour nous la source funeste de tant de calamités : et considérant ce grand homme dans sa profession de chrétien, j'entends par l'éclipse qu'il a soufferte, ce temps où, livré à lui-même, il nous a paru comme dans une espèce d'oubli de Dieu ; ce refroidissement où nous l'avons vu dans la pratique des devoirs de la religion. Deux choses que je ne puis pas disconvenir avoir été les deux endroits malheureux de sa vie, l'une par rapport à son roi, et l'autre par rapport à son Dieu. Mais c'est ici, adorable et aimable Providence, où vous me paraissez toute entière, et où je découvre le secret de votre conduite. Car vous aviez donné à ce héros un cœur droit qui, dans les maux les plus extrêmes, lui a été d'une immanquable ressource ; un cœur droit qu'il a conservé dans ces deux malheureux états, et qui, ayant toujours été entre vos mains, ne s'est jamais absolument ni perverti, ni démenti ; un cœur droit, dont vous vous êtes avantageusement servi pour ramener ce héros à tout ce qu'il vous a plu, n'ayant permis qu'il s'écartât du droit chemin, que pour l'y faire rentrer, et plus utilement pour nous, et plus glorieusement pour lui-même. Voilà, providence de mon Dieu, l'effet de vos miséricordes, que je dois faire observer à ceux qui m'écoutent, et qui vont être pour eux autant de leçons de leurs plus importants devoirs.

Oui, pour le malheur de la France, le prince que nous pleurons se vit mêlé dans un parti que la discorde avait formé, et qui le détacha de nous. D'autres, plus éclairés que moi, ont appréhendé de toucher ce point de son histoire ; et moi, pour l'intérêt de mon ministère, je me suis senti inspiré de m'y arrêter. Car j'ose dire que jamais point d'histoire ne fut plus propre à vous faire voir ce que peut la droiture d'un cœur dans l'extrémité des disgrâces humaines, ni plus propre à imprimer dans vos esprits la grande maxime, non-seulement de la véritable politique, mais de la pure religion, qui consiste dans l'inviolable attachement que l'on doit avoir pour les puissances établies, et pour ceux en qui réside l'autorité légitime, ou qui en sont les dépositaires. Et je ne crains pas que le zèle que vous avez, pour la gloire du héros dont nous parlons, vous fasse supporter avec peine cette morale, puisque c'est de la droiture même de son cœur et de la pureté de ses sentiments que j'en vais tirer les preuves les plus convaincantes.

Il est donc vrai, chrétiens : ce prince, jusqu'alors l'appui de l'Etat, par la conjoncture fatale des dissensions civiles, en devint tout d'un coup la terreur. Il est vrai qu'entraîné par le torrent, il se trouva malgré lui hors de la route que sa sagesse et sa raison lui faisaient tenir, et qu'il avait résolu de suivre. Mais il est vrai aussi (première circonstance bien essentielle) que jamais son cœur ne se sentit si cruellement déchiré ; et nous n'avons qu'à rappeler le souvenir des choses passées, pour lui rendre aujourd'hui cette justice, qu'au moins les maux que nous souffrîmes, causés par la guerre qui s'alluma dans le royaume, ne durent point lui être imputés, puisqu'ils ne furent que

les suites de la violence qu'on avait faite à son cœur. Et en effet, on sait combien il s'efforça de détourner l'orage de cette guerre, et de quelle manière, sur le point qu'elle allait éclater, il s'y opposa. Malgré les chagrins dont il était accablé, et dont il pouvait se promettre par elle du soulagement, on sait combien il y résista. Vaincu par d'autres intérêts que les siens, auxquels il ne put être insensible, et qui l'y engagèrent enfin, on sait le désespoir qu'il en témoigna; car il était naturellement ennemi des conseils violents, et aux dépens de ses intérêts propres, il en avait de l'horreur. Son cœur, dont les intentions étaient droites, n'eut donc par lui-même aucune part à nos misères; et si les mouvements de ce cœur eussent été suivis, vous le savez, jamais l'esprit de division n'aurait prévalu, jamais notre repos n'eût été troublé, et jamais la France n'eût eu la douleur de voir le prince de Condé séparé d'elle. Ce fut la main du Seigneur qui s'appesantit sur nous; ce fut le fruit de nos iniquités; ce fut la justice de Dieu qui, pour nous punir, nous ôta ce prince, sur lequel, et avec raison, nous comptions bien plus que sur la multitude de nos légions et de nos forteresses.

Je ne dis point ceci pour vous justifier sa conduite. A Dieu ne plaise que j'excuse ce que lui-même a détesté, ni que je prétende faire ici une apologie dont il serait encore le premier à me faire un crime. Qu'il ait été faible une fois, et qu'une fois il ait succombé à une tentation humaine (seconde circonstance), au moins est-il vrai qu'il a eu le mérite des cœurs droits et des grandes âmes, en se condamnant lui-même : et à Dieu ne plaise que je diminue rien par mon discours, d'un mérite aussi rare que celui-là. Car je soutiens que pour un héros comme lui, cette condamnation de soi-même, surtout avec les suites qu'elles a eues et dont nous l'avons vue accompagnée, a été, dans l'ordre politique, aussi bien que dans la religion, cette espèce de pénitence qu'une bouche éloquente de notre siècle assurait fort bien n'être pas moins glorieuse que l'innocence. Tel a été le sentiment de celui qui doit en être le juge, c'est-à-dire, du plus grand des rois; et nous savons combien ce désaveu sincère d'une conduite malheureuse a eu de pouvoir sur lui, pour regagner sa confiance et son amitié.

Mais ne croyez pas qu'il n'en ait coûté à notre prince qu'un stérile et vain repentir (troisième circonstance encore plus notable). Pour donner à ce repentir plus d'efficacité et plus de poids, l'un des soins de notre prince fut de le rendre utile et salutaire à tous ceux qui étaient alors compagnons de son triste sort. Eloigné de la Cour et du royaume, il en faisait des leçons au jeune prince son fils; et par des confidences paternelles de l'état douloureux où il se voyait, il rectifiait en lui, ou, si vous aimez mieux, il prévenait les conséquences de son propre exemple. En père aussi tendre que sage, il lui représentait les horreurs de ces sortes d'engagements : il lui mettait devant les yeux, et il lui faisait sentir la déplorable destinée d'un prince réduit à chercher un asile, et à dépendre de la protection

d'une puissance étrangère, qui se défie toujours de lui, et dont lui-même ne peut jamais s'assurer. En un mot, il lui apprenait à profiter de ses malheurs ; et son unique consolation, dans le comble de ses disgrâces, était de penser qu'il élevait, dans la personne de ce fils, un autre lui-même, mais qui, instruit et formé par lui, serait plus heureux que lui, mieux conseillé que lui, le dirai-je ? plus irrépréhensible que lui dans la chose du monde où il avait plus recherché et plus passionnément souhaité de l'être. Fut-il jamais droiture de cœur comparable à celle-là ? Ce n'est pas assez.

Pénétré de ces sentiments, et parce qu'il avait le cœur droit, ce prince, quoique abandonné à sa mauvaise fortune, refusa constamment tous les avantages qui auraient pu la relever, mais qui, en la relevant, lui auraient été un obstacle à son rétablissement dans les bonnes grâces et dans l'obéissance du roi (quatrième circonstance, dont vous avez dû faire avant moi la remarque). A quelle épreuve sur ce point l'Espagne ne le mit-elle pas, et à quelles conditions ne fut-elle pas toute prête à traiter avec lui, s'il avait voulu pour jamais s'attacher à elle ? Mais avec quelle fermeté, quelle hauteur ne rejeta-t-il pas les propositions, quoique spécieuses, par où on le tenta ? On lui offrit, en pleine souveraineté, des villes et des provinces considérables ; et il ne répondit à ces offres, que par une généreuse indignation d'avoir été cru capable de les écouter. Le retour à l'obéissance de son roi lui parut quelque chose de meilleur et de plus avantageux pour lui, que d'être lui-même souverain : et il préféra le droit qu'il s'était réservé, de travailler à ce retour et de pouvoir l'espérer, à tous les titres dont son ambition aurait pu, hors de là, être flattée. Elle était irritée par la misère, mais son devoir le soutint. Il ne put ni souffrir, ni consentir d'acheter à ce prix une couronne ; et il aima mieux s'exposer à être toujours malheureux, que de renoncer pour jamais à être fidèle. Voilà ce que j'appelle un cœur droit.

Eut-il un moment de joie, tandis que, séparé de nous, il se vit dans l'affreuse nécessité d'être, malgré lui-même, notre ennemi ? Non, Messieurs ; séparé de nous, il gémissait dans le secret de son cœur des succès mêmes de ses armes ; sa valeur employée contre sa patrie, lui était odieuse à lui-même ; forcé à en faire un tel usage, il aurait voulu, ou en avoir moins, ou être hors de toute occasion de la produire. Que ne fit-il pas pour mettre fin à un état si violent ? (cinquième circonstance, dont je suis sûr que vous fûtes alors touchés.) Omit-il rien de tout ce qui dépendait de lui, pour disposer les choses à la paix ? Dans les négociations des Pyrénées, où il fut question de régler ce qui regardait sa personne, voulut-il être considéré au préjudice de la cause commune ? Hésita-t-il à sacrifier tout, plutôt que d'apporter à ce grand œuvre le moindre retardement ? Les intérêts de ses amis exceptés, ne pria-t-il pas qu'on oublât les siens, et qu'on l'oublât lui-même, si de là dépendait la conclusion d'un traité qui devait pacifier l'Europe ? Et pourvu qu'on lui ménageât le seul bien après lequel il soupirait, savoir, les bonnes grâces du roi, ne pro-

testa-t-il pas qu'il serait content ? La paix entre les deux couronnes ne fut-elle pas le comble de ses vœux , parce qu'elle l'assura que ce bien lui serait accordé ? Et n'avouait-il pas que le jour de sa vie le plus triomphant , était celui où , rétabli à la Cour , et favorablement reçu du roi , il était rentré dans la possession de ce bien ?

Mais avec quel zèle ne travailla-t-il pas ensuite à se l'assurer et à s'en rendre digne plus que jamais (sixième et dernière circonstance) ? et quel soin n'eût-il pas , après son retour , de réparer ses malheurs par le redoublement de ses services ? Ici un nouvel ordre de choses se présente à moi , et je me trouve encore accablé de mon sujet. Car ce serait le lieu de vous faire voir notre prince suivant le roi dans ses glorieuses campagnes , qui ont été les miracles de notre siècle ; et prenant part à ses conquêtes , dont un jour la postérité aura droit de douter , ou peut-être même qu'elle ne croira pas , parce qu'elles sont bien plus vraies que vraisemblables. De quel œil les regarda-t-il ? Si la droiture de son cœur n'en avait encore sur ce point réglé les mouvements , peut-être aurait-il eu peine à n'en pas concevoir une envie secrète , lui qui , jusque-là , n'avait rien trouvé dans la guerre qui pût être pour lui un sujet d'envie. Mais il fut alors convaincu qu'il y avait quelque chose de nouveau sous le soleil ; et parce qu'il avait un cœur droit , il vit avec joie un plus fort que lui , selon le terme de l'Écriture , sur le théâtre du monde , obscurcissant tous les héros , et lui causant à lui-même de l'étonnement. Je vous représenterais , dis-je , le prince de Condé suivant les pas de Louis-le-Grand , qui étaient des pas de géant , et se surpassant par la nouvelle ardeur que lui inspirait l'exemple de ce monarque. Vous le verriez , ainsi que parle Daniel , rajeuni comme l'aigle ; et , dans un corps usé de travaux , rallumant tout le feu de ses premières années , combattre , et , comme un autre Hercule , défaire , à Seneff , l'hydre conjurée contre nous , c'est-à-dire , les trois formidables armées de l'Empereur , de l'Espagne et de la Hollande , en poursuivre les restes , et les dissiper par la levée du siège d'Oudenarde ; repasser en Allemagne , et , par sa présence , sauver l'Alsace , exposée en proie à l'ennemi , et désolée par la mort de monsieur de Turenne ; empêcher les funestes suites de la perte de ce général ; avec les débris d'une armée , et avec une poignée de gens , arrêter toutes les forces de l'Empire , les faire honteusement échouer devant Haguenau et devant Saverne , les fatiguer , les consumer , les pousser au delà du Rhin ; partout secondé de son illustre fils , qui partageait avec lui la gloire de ses actions , et à la valeur aussi bien qu'à l'amour duquel il eut , à Seneff , la satisfaction et la joie de se voir lui-même redevable de la vie : partout s'immolant et se sacrifiant , mais partout triomphant et remplissant la mesure de cette glorieuse réparation qu'il faisait à la France. Changeant de scène , vous l'admireriez hors du tumulte de la guerre et dans une vie plus tranquille ; achevant en ceci de se satisfaire par une conduite envers le roi , qui n'eut peut-être jamais d'exemple , mais qui en pourra éternellement servir à tous ceux qui m'écoutent.

En effet, il n'y avait point de particulier dans le royaume, à qui le prince de Condé ne fût un modèle de l'attachement, du dévouement, de la soumission et de l'obéissance qui sont dus au roi; il n'y avait point de courtisan qui n'apprit de lui à honorer, à révéler, à aimer le roi; il n'y avait point d'esprit chagrin ni mécontent, qu'il ne redressât en lui inspirant la vénération et la tendresse qu'il avait pour le roi. Ce mérite du roi si connu avait des charmes pour lui qu'il faisait sentir aux autres, et on ne concevait jamais une idée plus haute des grandes qualités du roi, que quand le prince de Condé s'en expliquait, et qu'on l'en entendait parler. Avec quelle application n'étudiait-il pas les volontés de ce monarque pour y conformer les siennes? avec quelle ardeur n'allait-il pas au devant de tout ce qui pouvait lui plaire? avec quelle joie ne voyait-il pas sa famille unie à la personne de ce grand roi, par le lien d'un heureux mariage? avec quels saisissements de douleur et de crainte n'appréhendait-il pas et ne ressentait-il pas les moindres maux dont la santé précieuse de ce roi était attaquée? avec quelle vivacité ne s'intéressait-il pas pour sa conservation? Après avoir cent fois tremblé des affreux périls où il avait vu ce roi conquérant poussé par son héroïque valeur, avec quelle résolution ne l'empêcha-t-il pas de s'exposer aux dangers où la maladie de la jeune princesse, c'est-à-dire, où l'excès de sa bonté et de son amour de père allaient l'engager? avec quel courage, dis-je, et quelle vigueur, notre prince, quoique lui-même languissant et déjà mourant, ne l'en retira-t-il pas? Mais ne peut-on pas dire alors, et n'eut-il pas droit de penser, qu'il rendait par là un service à l'Etat, seul capable d'effacer le souvenir des choses passées; que par là il s'acquittait envers la France de tout ce qu'il pouvait lui avoir dû; et que lui conserver son roi, était ne lui devoir plus rien? Voilà, mes chers auditeurs, de quoi nous sommes redevables à la droiture de son cœur. Mais voyons de quelle ressource la droiture de son cœur lui a été par rapport à son Dieu; et c'est ici où votre piété va trouver de quoi se satisfaire.

Il est vrai, ce prince, ou livré à lui-même, ou, si vous voulez, emporté par l'esprit du monde, nous a paru pendant quelque temps comme dans une espèce d'oubli de Dieu. Mais, quoiqu'il ait paru oublier Dieu, ô profondeur et abîme de miséricorde! il ne l'a jamais méconnu, et malgré son relâchement dans la pratique des devoirs de la religion, il n'a jamais dans le secret de son cœur abandonné la religion, il n'a jamais perdu la foi, il n'a jamais douté de nos mystères. Ainsi l'a-t-il lui-même déclaré, et nous savons que son témoignage est vrai, puisque jamais prince ne fut moins capable que lui, surtout dans un sujet pareil, de dissimuler ni de feindre. Quand il ne l'aurait pas assuré, certains traits de sa vie, quoiqu'alors moins chrétienne et plus dissipée, nous en auraient suffisamment répondu. Ce soin qu'il avait, après une victoire remportée, sur le champ même de bataille, les genoux en terre, d'en rendre à Dieu les premières actions de grâces : c'est ce qu'il fit à Rocroy; ces ordres si absolus et

si sévères qu'il fait garder, pour empêcher dans la licence de la guerre, la profanation des lieux saints; cette exactitude à ne confier les bénéfices auxquels il devait pourvoir, surtout quand ils étaient chargés de la conduite des âmes, qu'à des sujets choisis et sans reproches : chose qu'il observa toujours ; ce zèle si louable qu'il témoignait pour la conversion du moindre de ses domestiques engagés dans l'hérésie : c'est ce que nous avons vu ; ces conseils salutaires qu'il a si souvent donnés à ses amis mourants, et à ceux qui, dans les attaques, étaient blessés auprès de lui, les exhortant le premier à mettre leur salut en assurance, et s'employant à leur en procurer les prompts secours ; ces marques de christianisme si édifiantes, qu'il donna lui-même à Gand dans le danger d'une maladie, et ce qui nous a enfin paru à sa mort, où, comme parle le Saint-Esprit, se fait la manifestation des sentiments de l'homme et de ses œuvres : *In fine hominis denudatio operum ipsius* (Eccli. 11, 29) : tout cela, dis-je, montre bien qu'au milieu même des égarements du monde, la religion s'était conservée dans son cœur. Or, elle ne s'y était conservée, que parce qu'il avait un cœur droit ; et par là, je prétends, mes chers auditeurs, rendre ici à la religion un des plus invincibles témoignages qui puisse lui être rendu ; par là je prétends confondre le libertinage et tous les monstres d'impiété qui pourraient régner parmi vous ; et je veux par là vous faire adorer la Providence, qui sait si bien, des plus grands maux, tirer sa gloire et notre bien. Ecoutez-moi, et qu'au moins ce que je vais vous dire, ne soit pas un jour le sujet de votre condamnation.

Témoignage invincible et irréprochable en faveur de la religion : pourquoi ? parce que jamais homme, à peine en excepterais-je saint Augustin, n'a tant examiné la religion, ni avec un esprit si éclairé que notre prince ; et ce que je vous prie en même temps de remarquer, jamais homme ne l'a étudiée avec moins de précaution que lui, ni avec plus de danger de la perdre, c'est-à-dire, avec un esprit plus curieux et plus éloigné de cette soumission aveugle que la religion demande. Or que s'ensuit-il de là ? le voici, non pas comme je l'imagine, mais comme le prince lui-même l'a éprouvé par un don de grâce dont il a depuis tant de fois rendu gloire à Dieu. Il s'ensuit de là, qu'il n'a donc conservé la religion pure, que parce que, malgré sa curiosité, il l'a connue vraie ; c'est-à-dire, que parce que sa curiosité, son savoir, sa pénétration n'ont pu y découvrir de faible ; que parce qu'à l'exemple de saint Augustin, plus il étudiait cette religion, plus elle lui paraissait fondée sur les principes éternels de la vérité et de la sainteté ; que parce que toutes ses recherches n'aboutissaient qu'à l'en convaincre ; que parce qu'au milieu même des égarements du monde, il avait, aussi bien que saint Augustin, une raison saine, et que son cœur, qui était droit, a toujours été, sur le point de la religion, d'intelligence et d'accord avec sa raison. Car voilà ce que l'iniquité du monde n'a jamais pu corrompre dans ce grand homme, et voilà ce qui l'a sauvé. S'il avait eu moins de

lumières, semblable à ces demi-savants qui ne sont impies que parce qu'ils sont ignorants, il aurait, comme dit l'apôtre, témérairement *condamné tout ce qu'il aurait ignoré* (Jud. Epist). S'il avait eu moins de droiture, il n'aurait cru que ce qu'il aurait voulu, et à l'exemple de l'insensé, qui voudrait qu'il n'y eût point de Dieu, il aurait dit dans son cœur : *Il n'y a point de Dieu* (Psalm. 13). Mais parce que la droiture de son cœur répondait parfaitement à l'abondance de ses lumières et à l'intégrité de sa raison, malgré l'impiété du monde ; il a toujours dit ; et dans sa raison et dans son cœur : *Il y a un Dieu*, et par un enchainement de conséquences, contre l'évidence desquelles il a cent fois confessé que le libertinage le plus fier n'avait rien à opposer que de faible et de pitoyable, son cœur, de concert avec sa raison, lui a toujours fait conclure : *Il y a un Dieu, il y a une religion qui est le vrai culte de Dieu. De toutes les religions du monde, la chrétienne est uniquement et incontestablement l'ouvrage de Dieu. De toutes les sociétés chrétiennes, il n'y a que dans la catholique, où se trouve l'unité, où subsiste l'ordre, et par conséquent où réside l'Esprit de Dieu.* C'est ainsi, mes chers auditeurs, que raisonnait ce grand prince, et c'est à quoi, s'en ouvrant lui-même à ses plus confidents amis, il protestait qu'il s'en était toujours tenu.

Or, voilà ce que je prétends avoir été l'heureuse ressource, ou le remède souverain de ses froideurs et de ses relâchements dans la pratique des devoirs chrétiens. Car, d'un cœur ainsi disposé, que ne doit-on pas attendre ? D'un cœur en qui la religion n'est pas éteinte, que n'a-t-on pas lieu d'espérer ? Avec ce principe de religion, de quoi ne revient-on pas ? Tandis que la foi est encore vivante, faut-il s'étonner si, malgré la dissipation des voies du siècle, malgré la dureté de la pierre, malgré les épines qui l'étouffent, cette divine semence, surmontant tout cela par sa vertu, produit enfin des fruits de grâce, de salut et de sainteté ? Et n'est-ce pas le miracle de la miséricorde, que nous avons vu dans la personne de notre incomparable prince ? Le dirai-je, chrétiens ? Dieu m'avait donné comme un pressentiment de ce miracle ; et dans le lieu même où je vous parle aujourd'hui, dans une cérémonie toute semblable à celle pour laquelle vous êtes ici assemblés, le prince lui-même m'écoutant, j'en avais non-seulement formé le vœu, mais comme anticipé l'effet, par une prière qui parut alors tenir quelque chose de la prédiction. Soit inspiration ou transport de zèle, élevé au-dessus de moi, je m'étais promis, Seigneur, ou plutôt je m'étais assuré de vous, que vous ne laisseriez pas ce grand homme, avec un cœur aussi droit que celui que je lui connaissais, dans la voie de la perdition et de la corruption du monde. Lui-même, dont la présence m'animait, en fut ému. Et qui sait, ô mon Dieu ! si, vous servant dès-lors de mon faible organe, vous ne commençâtes pas dans ce moment-là à l'éclairer et à le toucher de vos divines lumières ? Quoi qu'il en soit, mes vœux et mes souhaits n'ont point été vains. Il vous a plu, Seigneur, de les exaucer, et j'ai eu la consolation de voir ma parole accomplie. Ce prince, qui m'avait écouté,

a depuis écouté votre voix secrète, et parce qu'il avait un cœur droit, il a suivi l'attrait de votre grâce. Mais je m'aperçois que j'entre dans le sanctuaire de ce cœur, et que sa droiture m'a insensiblement conduit à sa piété : dernière qualité, qui, dans sa personne, a couronné, comme j'ai dit, une vie glorieuse, par une sainte et précieuse mort. Encore un moment de votre attention, et je vais finir.

TROISIÈME PARTIE.

C'est à la mort, dit saint Chrysostome, que le secret de la prédestination des hommes commence à se développer ; et c'est, si j'ose parler ainsi, dans ce dénouement de la vie, où nous voyons tous les jours le discernement que Dieu fait déjà du bon grain et de la paille, c'est-à-dire, des lâches chrétiens et de ceux en qui la foi est victorieuse du monde, par la différence des caractères et des dispositions de ceux qui meurent. Car les chrétiens lâches, dit ce saint docteur, par un effet de réprobation visible, qui est la suite déplorable de leur lâcheté, quoique chargés de crimes devant Dieu, obstinés à jouir de la vie, remettent l'importante affaire de leur conversion au temps de la mort ; font paraître des faiblesses honteuses, et, supposé le principe de la religion, affreuses et scandaleuses, dans la nécessité la plus pressante de se disposer à la mort ; ont pour Dieu des cœurs froids et des cœurs durs, dans la vue même prochaine de la mort : telle est la destinée fatale des mondains que Dieu rejette. Au contraire, ceux qu'il choisit pour être, comme dit saint Paul, des vases de miséricorde, s'ils sont dans le désordre du péché, préviennent la mort par une véritable pénitence ; purifiés par la pénitence, regardent la mort avec tranquillité et en soutiennent le combat avec fermeté ; mourant, achèvent de se sanctifier par la mort, ou plutôt sanctifient la mort même, et se la rendent précieuse devant Dieu par la ferveur de leur piété : ainsi meurent les élus de Dieu ; et c'est ainsi, mes chers auditeurs, qu'est mort le grand prince à qui nous rendons aujourd'hui les devoirs funèbres.

Il est mort en sage chrétien, parce qu'il a voulu que sa mort fût précédée de sa conversion et de son retour à Dieu ; il est mort en héros chrétien, parce qu'il a fait paraître en mourant toute la grandeur de son âme ; il est mort en parfait chrétien, parce qu'il a consacré les derniers moments de sa vie par tout ce que la religion peut inspirer de plus saint et de plus tendre à un cœur fervent. N'ai-je donc pas eu raison de lui appliquer cet éloge de l'Ecriture : *Nequaquam ut mori solent ignavi mortuus est* ; il est mort, mais non pas comme les lâches mondains, ni comme les lâches impies ont coutume de mourir. Or voilà, hommes du siècle, ce que vous devez imiter. Ni la valeur de ce prince, ni ses qualités héroïques ne sont presque pas des exemples pour vous, tant elles ont été élevées au-dessus de vous. Mais sa conversion et sa mort sont des modèles que Dieu vous avait

réservés, et dont je défie les cœurs les plus impénitents, et les plus endurcis pécheurs, de n'avoir pas été touchés.

Il voulut, en sage chrétien, par un retour à Dieu aussi sincère qu'exemplaire, prévenir la mort. Ce fut votre ouvrage, Seigneur, et la gloire en est due encore aujourd'hui à votre grâce toute-puissante. Il aurait pu, suivant le malheureux usage des esclaves du monde, attendre jusqu'à la dernière heure, et par d'opiniâtres délais, dans l'impuissance de se résoudre, pousser jusqu'au bout le désordre d'une espérance présomptueuse; mais il avait trop de lumières pour prendre un si mauvais parti. Persuadé qu'une conversion à la mort n'était d'ordinaire qu'une conversion forcée, et qu'une conversion forcée ne pouvait jamais être une conversion chrétienne, il en médita une qui, au moins de ce côté-là, ne pût pas, à lui-même, lui être suspecte; et il voulut, par des épreuves solides de soi-même, se donner le loisir de se convaincre que c'était lui qui quittait son péché, et non pas son péché qui le quittait. Touché du souvenir des dangers qu'il avait courus, et dans lesquels, prodigue de son âme aussi bien que de sa vie, il avait mille fois risqué son salut éternel, il conçut l'importance et l'obligation de l'assurer une fois. Son âme, sauvée de tant de périls, lui parut précieuse; il ne voulut pas qu'en vain la Providence eût fait tant de miracles pour le conserver; il crut lui devoir cet hommage, non-seulement de ne la plus tenter, mais de racheter, par ce qui lui restait de jours et d'années, l'oubli de Dieu et de soi-même, dans lequel il avait vécu. Le moment de salut arriva pour lui; il le connut, et dans un temps où le monde ne s'y attendait plus, mais où le Dieu des miséricordes avait préparé son cœur, ce prince, qui n'avait si longtemps balancé que pour s'affermir davantage, après avoir pris toutes les mesures pour s'attirer le don du ciel, se déclara enfin par un changement qui réjouit les anges et qui édifica les hommes, qui consola les gens de bien et qui confondit les impies. Quel coup de foudre pour ceux-ci, lorsqu'ils virent éclater les véritables sentiments de ce héros, duquel ils s'étaient jusque-là, quoique injustement, prévalus, pour autoriser leur conduite! Ce coup, mes chers auditeurs, les atterra et les consterna. De tout autre exemple, le libertinage en aurait appelé, où plutôt, contre tout autre exemple, il se serait ou élevé ou inscrit en faux. Car voilà l'iniquité de l'esprit libertin du siècle. Qu'un mondain, même de bonne foi, réforme sa vie, on raisonne sur sa conversion, on en cherche les motifs, on veut que l'intérêt soit le ressort qui ait donné le mouvement à la grâce; et quand tous les dehors sont hors de prise, on va fouiller jusque dans les intentions les plus secrètes, pour y trouver le levain caché de l'hypocrisie et de la dissimulation.

La conversion de notre prince fut à couvert de tout cela. Sa bonne foi et la sincérité de son procédé étaient si établies dans le monde, que l'impiété la plus maligne se tut, et respecta dans sa personne l'œuvre de Dieu. En effet, jamais retour à Dieu ne fut plus humble,

plus uniforme, plus constant ni mieux soutenu, plus accompagné de toutes les conditions que le monde même respecte, et qui font dans les actions des hommes ce caractère d'irrépréhensibilité dont parle saint Paul. Quelles mesures de prudence, je dis de prudence chrétienne, son humilité n'y observa-t-elle pas? Egalement ennemi de l'affectation et de l'ostentation, il évita soigneusement tout ce qui pouvait ressentir l'une ou l'autre dans l'accomplissement d'une résolution si sainte; et l'une de ses applications fut de n'y mêler aucune singularité par où il semblât avoir voulu s'en faire honneur: s'étant proposé pour modèle le sage et l'humble saint Augustin, qui en usa de la sorte, de peur, disait-il lui-même dans le livre de ses *Confessions*, qu'on ne l'accusât, ou qu'on ne le soupçonnât d'avoir voulu paraître grand jusque dans sa pénitence: *Ne conversa in factum meum intuentium ora dicerent, quod quasi appetissem magnus videri*. Avec quelle égalité d'âme et quelle constance, notre prince ne poursuivit-il pas ce que la grâce du Seigneur lui avait si divinement inspiré? Incapable d'un vain projet, il se prescrivit dès-lors à soi-même une forme de vie chrétienne, qu'il pratiqua sans relâche, et de laquelle il ne se démentit jamais: assistant chaque jour, mais avec un respect digne de Dieu, au mystère adorable et redoutable; priant comme le centenier Corneille avec assiduité; nourrissant son âme de la lecture des Ecritures saintes, dont Dieu lui avait donné le goût; la purifiant par la patience, qui, selon l'Apôtre, devint l'épreuve de sa foi, aussi bien que la matière de sa pénitence; bénissant Dieu dans ses douleurs, et lui en faisant par sa soumission un sacrifice continu: tout cela à la vue de sa maison, qu'il édifiait, et qu'il réglait par son exemple; n'ayant pas eu moins de zèle pour donner, selon l'Evangile, les marques nécessaires de sa conversion, et pour en faire voir les fruits, que de modestie pour en éviter l'éclat; et jusqu'au temps que le Seigneur acheva d'y mettre le sceau de la grâce finale, ayant soutenu avec une inviolable persévérance, ce qu'il avait si saintement et si mûrement entrepris.

Ainsi préparé du côté de Dieu, faut-il s'étonner s'il a fait paraître en mourant toute la grandeur de son âme, et s'il est mort en héros chrétien? Car on peut bien dire de lui ce qu'a dit l'Ecriture d'un saint roi, dont elle a canonisé la piété: *Spiritu magno vidit ultima* (Eccli. 48), qu'il a envisagé sa fin avec cet esprit de héros qui fut encore ici son caractère, et qui jamais ne fut plus grand, que quand il se trouva dans sa personne sanctifié par la religion: *Spiritu magno*. Les impies et les enfants du siècle, malgré la prétendue force d'esprit qu'ils affectent pendant la vie, laissent voir aux approches de la mort toute leur faiblesse. Ils sont désolés à la mort, parce qu'ils n'ont pas assez de force pour se résoudre à quitter la vie. Ils veulent à la mort être trompés, parce qu'ils n'ont pas le courage de s'entendre dire qu'il faut mourir. Leur en porter la parole, est pour eux une mort anticipée, que la fausse prudence du siècle croit toujours leur devoir épargner. Un malheureux respect humain, fondé sur leur con-

duite passée, et encore plus sur leur disposition présente, ferme sur cela la bouche aux plus zélés de leurs amis. On écarte les ministres de l'Eglise, dont au moins la vue les avertirait d'y penser; et la crainte d'effrayer un pécheur mourant, mais particulièrement un grand du monde, fait qu'on le livre tel qu'il est, et qu'on l'abandonne à la rigueur des jugements de Dieu : terrible, mais juste châtiment de sa lâcheté.

C'est ce que nous voyons tous les jours; mais c'est ce qu'on n'a pas vu dans le héros dont je vous propose l'exemple. Que fait-il? frappé de la maladie qui doit décider de son sort, pour en bien soutenir l'attaque, il en veut savoir le péril : il commande, mais en prince et en maître, qu'on ne lui déguise rien de l'état où il est; il oblige ceux qu'il a honorés de sa confiance, à lui rendre cet important, quoique douloureux office; il leur en lève lui-même toutes les difficultés; il reçoit la nouvelle de sa mort, comme il a cent fois reçu les ordres de son souverain, c'est-à-dire, comme un ordre du ciel, auquel il est prêt d'obéir; et le premier sentiment dont il est touché, c'est d'adorer en esprit et en vérité l'auteur de son être, en lui disant avec une soumission également chrétienne et héroïque : *Dominus est; quod bonum est in oculis suis faciat* (Reg. 3); Il est le maître de ma vie; qu'il fasse de moi ce qui est agréable à ses yeux. Posséda-t-il jamais son âme avec plus de fermeté; et dans un jour de bataille, eut-il jamais plus de présence et plus d'application d'esprit que ce jour-là? Quoique mourant, aucun de ses devoirs ne lui échappe. Il écrit au roi une lettre aussi tendre que respectueuse. Il profite de ce moment pour obtenir une grâce qu'il a si ardemment souhaitée, et qui va finir la disgrâce d'un prince qu'il ne peut oublier; d'un prince qu'il a reconnu si digne de ses soins; d'un prince qu'un mérite éprouvé et dont il répond, lui a rendu encore plus cher que la proximité du sang. Il pourvoit aux affaires de sa maison avec autant de liberté que de sagesse. Il pense à ses amis, et malgré eux, par les bienfaits dont il les comble, il leur donne les dernières marques de sa précieuse amitié. Vous diriez qu'en effet la mort n'est pour lui qu'un départ et un voyage auquel il se dispose; au lieu que l'impie la regarde comme une entière ruine, et comme une totale destruction : *Et quod à nobis est iter, exterminium* (Sap. 3). Mais laissons là ces devoirs du monde, et attachons-nous à ce qu'il fait comme chrétien.

Le désordre, ou plutôt le scandale des mondains qui meurent, est qu'on n'ose même leur parler de ce que l'Eglise a pour eux de plus salutaire et de plus saint. Cette idée des sacrements de l'Eglise qui, dans les vues de la foi, devrait les remplir de consolation et de force, du moment qu'on la leur propose, les jette dans des abattements d'esprit, qu'on ne sait si l'on doit imputer à une simple lâcheté, ou à une énorme dureté; et Dieu veuille qu'il n'y entre point d'infidélité. Quels détours ne faut-il pas prendre, et, à la honte de la religion, quels ménagements ne faut-il pas apporter pour les déterminer à se munir de ces divins secours, et à se pourvoir de ces

remèdes souverains, qui sont les sources du salut? Ni ménagements, ni détours ne sont nécessaires pour y déterminer notre prince. Il les désire lui-même avec ardeur; il les demande avec empressement; il n'attend pas que son esprit affaibli ne soit plus en état d'en profiter; il veut, pour en ressentir toute la vertu, être dans un parfait usage de sa raison, et posséder son âme toute entière pour s'en appliquer tout le fruit. Instruit de cette grande vérité, que les choses saintes ne sont que pour les saints, il s'y prépare, non-seulement par une confession fervente, mais par une exacte et rigoureuse discussion de toutes les obligations que sa religion lui prescrit, et auxquelles il achève de satisfaire. Œuvres de piété, de charité, de justice, il n'omet rien de tout ce que la délicatesse d'une conscience aussi éclairée que la sienne peut lui suggérer; et ce que l'on a admiré, ou même vanté dans les consciences les plus timorées, est ce qu'il accomplit avec toute l'humilité du serviteur inutile, mais pourtant fidèle. Si quelque chose, malgré ses soins, se trouve avoir manqué à ce qu'il ordonne, et à quoi il soit obligé, il y supplée par la plus sûre et la plus efficace de toutes les voies. Il sait l'amitié qu'a son fils pour lui, il connaît son cœur, et il ne croit pas pouvoir donner à Dieu une caution plus infaillible de ce qui lui resterait à acquitter, que l'amitié de ce fils sur laquelle il se repose. Se trompait-il, et fondé sur cette amitié, n'avait-il pas droit de s'assurer de tout? Mais achevons.

Après avoir reçu son Dieu, plein de zèle et animé de cette ferveur qui est comme l'effet sensible du sacrement, dans ceux qui le reçoivent bien disposés, il répand son âme en présence des siens. Prince et princesse qui m'écoutez, oserai-je vous remettre devant les yeux ce triste spectacle que votre douleur eut tant de peine à soutenir? Mais suspendez pour un moment votre douleur, et dites-moi : avez-vous jamais oui parler avec plus de dignité, avec plus de grâce, avec plus d'énergie et plus de force, de vos plus essentiels devoirs, que vous en parla ce héros mourant? Non, je ne craindrai pas de vous rappeler ses dernières paroles. Je sais que vous ne pouvez les oublier, et que vous en fûtes trop vivement pénétrés pour en perdre jamais le souvenir. Quand vous n'auriez pas eu jusqu'alors les sentiments de religion que Dieu vous a donnés, ce prince, l'organe de Dieu, vous les aurait inspirés dans le moment qu'il se sépara de vous; et le dernier effort qu'il fit, lorsque bénissant sa famille dans vos personnes, il vous dit, *que la véritable grandeur consistait à servir le Maître des maîtres, et à mettre en lui sa confiance, et que vous ne seriez jamais ni grands hommes, ni grands princes, qu'autant que vous seriez chrétiens et attachés solidement à Dieu* : ces paroles, dis-je, que vous recueillîtes avec autant de respect que de piété, auraient bien fait sur vous plus d'impression, que les prédications les plus touchantes n'en feront jamais pour vous le persuader. C'est avec ces paroles qu'il vous quitta, ou, pour mieux dire, qu'il s'arracha de vous.

Pour mourir en parfait chrétien, il voulut mourir par avance à ce qu'il avait le plus tendrement aimé. C'est à vous seul, mon Dieu, qu'il voulut consacrer les derniers moments de sa vie. Pour se détacher de la chair et du sang, il vous en fit, Seigneur, un sacrifice digne de vous qui l'acceptâtes, et de lui qui vous le présenta. Et pour exécuter l'arrêt de cette douloureuse séparation, à laquelle vous le prépariez, il vous immola toute la tendresse de son cœur, en faisant retirer le prince son fils et la princesse sa belle-fille, dont la présence était encore pour lui quelque chose de si doux, et dont, pour tout autre que pour vous, il n'aurait pas voulu, ô mon Dieu ! perdre un seul moment. Et c'est alors qu'uniquement occupé de vous, et déjà mort à tout le reste, il entra en esprit dans votre sanctuaire, pour n'avoir plus d'autres pensées que celles de votre justice et de votre miséricorde : *Introibo in potentias Domini, memorabor justitiarum tuarum solius* (Ps. 70). C'est alors, mes chers auditeurs, que, renonçant à tout le faste de la gloire mondaine, et se souvenant seulement qu'il était pécheur, il donna ces marques publiques d'un cœur contrit et humilié, que Dieu ne méprisa jamais dans le plus vil coupable, mais que je ne sais s'il n'admire point, aussi bien que la foi du centenier, dans un héros pénitent. C'est alors qu'empruntant la voix, et employant le ministère de celui qui l'assistait, il déclara le désespoir où il était, d'avoir, par ses discours et par ses exemples, mal édifié son prochain, et en particulier ses domestiques et ses amis. C'est alors qu'ajoutant au mérite de la patience, le désir de la souffrance et le zèle de la pénitence, réduit à une langueur extrême, il s'affligea de ne pas souffrir assez, et souhaita, pour l'expiation de ses fautes, d'endurer les douleurs les plus aiguës. C'est alors que, rempli de foi, il répondit à toutes les prières de l'Eglise, se les faisant répéter, parce qu'il y trouvait, disait-il, les motifs les plus solides de son espérance, et achevant d'une voix mourante, mais qui était encore le souffle de cette vie divine de la grâce dont Dieu l'animait, les psaumes qu'on lui commençait. C'est alors qu'embrassant la croix de son Dieu, et s'unissant à elle par de saints baisers, il pria celui qui allait être son juge, de n'oublier pas qu'il était son Sauveur, lui disant ces paroles affectueuses qui justifèrent le publicain : *Deus, propitius esto mihi peccatori*. C'est alors que se livrant aux ferveurs de la charité la plus consommée, il ne fut plus touché que du seul regret d'avoir trop tard aimé son Dieu, et de la seule crainte de ne pouvoir pas l'aimer jusqu'à la fin. *Je crains*, dit-il, *que mon esprit ne s'affaiblisse, et que par là je ne sois privé de la consolation que j'aurais eue de mourir occupé de lui, et m'unissant à lui.*

Mais il ne m'appartenait pas, chrétiens, de vous faire goûter ni sentir l'onction d'une mort si précieuse. Ce don était réservé à une bouche plus sacrée et plus éloquente que la mienne. L'illustre et savant prélat qui vous a parlé avant moi, a déjà épuisé cette matière ; et après ce que vous avez ouï, c'est à moi de me taire ici, en me réduisant à cette seule parole de mon texte : *Nequaquam, ut mori*

solent ignari, mortuus est. Il est mort, mais non pas comme les mondains, à la mort desquels il ne paraît qu'impénitence, que dureté, qu'insensibilité pour Dieu, et que lâcheté. Voilà, Monseigneur, ce qui devait mettre le comble à l'éloge de notre incomparable prince, et ce qui devait couronner sa glorieuse vie. Sans cela, tout ce qu'il a fait et tout ce que j'ai dit de lui, serait devant Dieu, non-seulement vanité des vanités, mais sujet de réprobation. C'est par là que devait finir son éloge, et c'est par là qu'il a mérité d'être ce héros de la terre choisi de Dieu, et prédestiné pour le ciel. Dieu, Monseigneur, vous a donné dans sa personne l'idée de la véritable gloire. Mais en vain, et pour lui et pour vous, serait-il aujourd'hui l'idée de la véritable gloire selon le monde, si vous ne trouviez en lui l'idée de la véritable piété. Vous avez hérité de ses grandeurs, de ses lumières, des rares talents de son esprit, et, malgré le silence que votre modestie m'impose, de ses qualités héroïques; mais tout, séparé de sa piété, à quoi vous conduirait-il? comme au contraire tout cela, sanctifié par sa piété, à quoi ne vous élèvera-t-il pas? Il y a peu d'années que lui-même entendait ici l'éloge du prince son père, et vous entendez aujourd'hui le sien. Ainsi se termine la gloire des hommes; mais celle que vous aurez d'imiter sa foi et sa religion, ne se terminera jamais. Les miséricordes et les grâces singulières dont Dieu l'a prévenu, voilà ce qui fait le sujet de votre confiance, voilà ce qui fait la consolation de la princesse votre digne épouse, dont ce grand homme a tant honoré la vertu, et dont je puis dire que la vertu est l'un des plus puissants motifs qui ont servi à la sanctification de ce grand homme. Car, jusqu'à quel point n'en a-t-il pas été touché, et qu'y avait-il de plus propre à lui faire goûter Dieu et à lui faire aimer la religion, que la conduite édifiante, que la vie irrépréhensible, que la dévotion exemplaire de cette princesse selon son cœur, dont la douceur le charmait, en même temps que son attachement à tous ses devoirs le persuadait? Une vie héroïque, chrétiennement et saintement terminée, voilà ce que le jeune prince votre fils aura sans cesse devant les yeux, ce qu'il se souviendra d'avoir vu, et ce qui lui inspire déjà ces nobles et ces généreux sentiments que nous admirons en lui. Formé et cultivé par ce héros, en pouvait-il avoir d'autres? Voilà le modèle que tous les princes de votre maison auront éternellement à se proposer, pour être eux-mêmes des princes parfaits et des princes prédestinés.

Mais, après leur avoir représenté un modèle si propre à les toucher, et capable de les convaincre, c'est à nous, Monseigneur, de rendre aujourd'hui à ce héros les devoirs de la plus juste et de la plus solennelle reconnaissance dont nous ne nous acquitterons jamais. Je parle ici au nom de toute une Compagnie qu'il a honorée de sa protection, de sa bienveillance, oserai-je le dire? de sa confiance, de son estime et de son amitié. Vous le savez, mes Pères, et je suis sûr qu'au moment que je dis ceci, vos cœurs, aussi vivement émus que le

mien, répondent par un témoignage unanime à tout ce que je pense et à tout ce que je sens. Vous savez ce que nous devons à ce grand prince, et ce que nous avons perdu en le perdant; il était notre appui, notre conseil, notre consolation. Nous avions recours à lui comme à notre père; nos intérêts le touchaient, nos disgrâces l'affligeaient; il prenait part aux succès de nos ministères; sa bonté pour nous nous servait dans le monde de défense, et nous valait mieux que toutes les apologies. Quelle marque ne nous a-t-il pas donnée de cette bonté? après nous avoir confié, pendant sa vie, ce qu'il avait au monde de plus cher, il a voulu mourir entre nos mains; et mourant, il nous a laissé une partie de lui-même, qui est son cœur. Ce cœur plus grand que l'univers; ce cœur que toute la France aurait aujourd'hui droit de nous envier; ce cœur si solide, si droit, si digne de Dieu, il a voulu que nous le possédassions, et que nous en fussions les dépositaires. Nous le serons, grand prince, et jamais dernière volonté n'aura été ni plus respectueusement, ni plus fidèlement exécutée: autant de cœurs que nous avons, ce sont comme autant de mausolées vivants où nous placerons le vôtre. Ce bronze et ce marbre ne sont destinés que pour en conserver les cendres; mais il vivra éternellement en nous: tant que cette Compagnie subsistera, il y sera en vénération. Jusqu'aux extrémités de la terre, on prendra part à l'engagement où nous sommes d'honorer ce cœur. Dans l'ancien monde et dans le nouveau, il y aura des cœurs pénétrés des obligations immortelles que nous avons au prince de Condé. Aidez-nous, ministre de Jésus-Christ (1), à remplir, dans toute son étendue, un si saint devoir. Pontife du Dieu vivant, prélat que ce héros a distingué entre ses plus chers et ses plus confidents amis, aidez-nous à lui rendre, devant Dieu, le tribut solide de notre véritable gratitude; et par le sacrifice de l'Agneau sans tache que vous allez immoler, achevez de purifier ce cœur que toute la gloire du monde n'a pu remplir, parce qu'il était né pour cette gloire éternelle et incorruptible que Dieu prépare à ses élus.

(1) M. l'évêque d'Autun.



ÉLOGE

DE M. LE PREMIER PRÉSIDENT DE LAMOIGNON.

Quelques jours après la mort de M. le premier président DE LAMOIGNON, le Père Bourdaloue prêcha le sermon de l'Aumône dans une assemblée de charité; et après avoir expliqué ces paroles qu'il avait prises pour texte : *Qui pensez-vous qu'est le serviteur prudent et fidèle que son maître a établi sur toute sa maison, afin qu'il pourvoie à leurs besoins, et qu'il leur distribue dans le temps la nourriture nécessaire?* Il ajouta à la fin de l'exorde :

Je pourrais, chrétiens, si la douleur toute récente me le permettait, rappeler ici à vos esprits une idée sensible de ce serviteur prudent et fidèle dont l'Evangile nous parle aujourd'hui. Dieu nous en avait mis devant les yeux un rare exemple, bien plus capable que mes paroles de vous édifier, si nous avions mérité de le posséder plus longtemps. Ce grand et illustre magistrat, qu'une mort aussi prompte que douloureuse vient de nous ravir; cet homme, l'honneur de son siècle, l'ornement de sa condition, l'appui et le soutien de la justice, le modèle vivant de la probité, l'amour de tous les gens de bien; cet homme parfaitement chrétien, et encore plus recommandable par sa religion, que par toutes les éminentes qualités dont la nature l'avait enrichi; cet homme, qui sut si bien accorder la grâce de sa modestie avec l'élévation de sa dignité, la douceur de son esprit avec la fermeté de son ministère, les vertus qui le faisaient aimer, avec celles qui, malgré lui-même, le faisaient révéler et admirer; cet homme enfin dont le nom ne mourra jamais, et qui vient de s'ensevelir dans la bénédiction des peuples : c'est celui que je pourrais vous proposer comme la parfaite image du serviteur fidèle de l'Evangile, puisqu'il n'y a personne de vous qui ne lui rende ce témoignage, qu'il a été par profession, par inclination, par choix de Dieu et par élection, le père des pauvres; puisque l'un des caractères par où il s'est distingué, est d'avoir chéri les pauvres comme ses enfants et comme sa propre famille; puisque ni l'éclat, ni la foule de ses importantes occupations, ne lui ont jamais ôté un moment de cette application infatigable qu'il a eue pour le bien des pauvres; puisqu'il n'y a point de maison ni d'établissement des pauvres qui n'ait été l'objet de son zèle, et qui n'en ait senti les effets; puisque les pauvres eux-mêmes, par leurs gémissements et par leurs larmes, protestent avoir perdu en lui un protecteur, qu'à peine espèrent-ils recouvrer jamais. Je pourrais, dis-je, pour l'exécution même de mon dessein, vous retracer l'idée de cet homme incomparable, et l'éloge que je ferais de sa personne, ne serait qu'une reconnaissance publique que vous confesseriez lui être due. Mais mon regret particulier, (car combien en particulier me doit être, non-seulement vénérable, mais précieuse et

chère sa mémoire?) ma douleur, très-vive et très-sincère, m'empêche de vous en dire davantage et de m'expliquer autrement que par mon silence. Suspendons pour quelque moments les réflexions que nous aurions à faire sur une perte que nous ne pouvons assez pleurer ; et pour bien comprendre ce que c'est dans la maison de Dieu qu'un serviteur fidèle, adressons-nous à la Vierge qui prit la qualité de servante du Seigneur, au temps même qu'elle en fut déclarée la mère.
Ave, Maria.



PENSÉES

SUR QUELQUES SUJETS DE RELIGION ET DE MORALE.

AVERTISSEMENT.



Je m'acquitte de la parole que je donnai il y a quelques années, lorsque je fis paraître les Exhortations et les Instructions du Père Bourdaloue. Dans l'avertissement qui est à la tête de ces deux volumes d'Instructions et d'Exhortations, je m'engageai à un nouveau travail, sans savoir bien où il me conduirait, ni si j'aurais de quoi remplir le dessein que je m'étais proposé. Quoi qu'il en soit, je promis de faire une nouvelle révision des manuscrits du Père Bourdaloue, et de recueillir tout ce que j'y trouverais de pensées détachées, de réflexions, de fragments qui seraient demeurés imparfaits, et qu'il n'aurait point employés dans ses sermons.

Car, avant que de composer un sermon, le Père Bourdaloue faisait ce que font communément les prédicateurs. Il jetait d'abord sur le papier les différentes idées qui se présentaient à lui touchant la matière qu'il avait en vue de traiter. Il marquait tout confusément et sans aucune liaison. Mais s'étant ensuite tracé le plan de son discours, il choisissait ce qui lui pouvait convenir, et laissait le reste. Ce reste néanmoins qu'il laissait comme superflu, avait son prix, et c'est de quoi il m'a paru que je pouvais former un recueil, sous le titre général de *Pensées sur divers sujets de Religion et de Morale*.

Cependant il y fallait mettre quelque ordre, et tellement distribuer ces pensées, que celles qui ont rapport à un même sujet, fussent toutes réunies sous un titre particulier. Cela même ne suffisait point encore; mais de ces pensées, les unes étant bien plus étendues que les autres, il a fallu faire des premières comme autant d'articles ou de paragraphes, et ranger les autres indifféremment et sans suite, sous le simple titre de *Pensées diverses*. Tout cela, comme on le juge assez, demandait que l'éditeur mit un peu la main à l'œuvre, pour disposer les matières, pour les lier ou les développer, pour les finir et leur donner une certaine forme : mais je n'ai rien fait à l'égard de ce recueil de *Pensées*, que je n'eusse déjà fait à l'égard des Sermons, Exhortations, Instructions, et de la Retraite spirituels du même auteur.

Voilà tout le compte que j'ai à rendre de ces opuscules, qui commencent à voir le jour. Car ce ne sont ici proprement que des opuscules, mais où il me semble que l'illustre auteur dont ils portent le nom, ne sera point méconnaissable. Les hommes d'un génie supérieur se font partout reconnaître, et jusque dans les moindres choses ils gardent toujours leur caractère. Le public en jugera, et peut-être me saura-t-il gré de la constance avec laquelle je me suis appliqué, depuis près de trente ans, à lui donner une édition complète des Œuvres du Père Bourdaloue. Il n'y avait rien à perdre d'un si riche fonds; et c'est beaucoup pour moi, si je puis penser qu'il n'ait point dé péri dans mes mains.

PENSÉES

SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION

ET DE MORALE.

DU SALUT.

I.

Nécessité du Salut, et l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie.

On parle du salut comme d'une affaire souverainement importante, et on a raison d'en parler de la sorte. Mais c'est trop peu dire : il faut ajouter que c'est une affaire absolument nécessaire ; et ce fut l'idée que le Sauveur des hommes en voulut donner à Marthe, dans cette grande leçon qu'il lui fit : *Marthe, vous vous inquiétez et vous vous embarrassez de bien des choses ; mais une seule chose est nécessaire* (Luc. 17).

Ce n'est donc point seulement une affaire d'une importance extrême que le salut, mais une affaire d'une absolue nécessité. Entre l'un et l'autre, la différence est essentielle. Qu'on me fasse entendre qu'une affaire m'est importante et très-importante, je conçois précisément par là que je perdrai beaucoup en la perdant, sans qu'il s'ensuive néanmoins que dès-lors tout sera perdu pour moi, et qu'il ne me restera plus rien. Mais que ce soit une affaire absolument nécessaire, et seule nécessaire, je conclus et je dois conclure, que si je venais à la perdre, tout me serait enlevé, et que ma perte serait entière et sans ressource : or, tel est le salut.

Affaire nécessaire, et seule nécessaire : nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut ; seule nécessaire, puisque, hors le salut, il n'y a rien dont je ne puisse me passer. Je dis nécessaire, puisque je ne puis me passer du salut ; car c'est dans le salut que Dieu a renfermé toutes mes espérances, en me le proposant comme fin dernière, et c'est de là que dépend mon bonheur pendant toute l'éternité. Je dis seule nécessaire, puisqu'il n'y a rien, hors le salut, dont je ne me puisse passer ; car je puis me passer de tout ce que je vois dans le monde : je puis me passer des richesses du monde, je puis me passer des honneurs et des grandeurs du monde, je puis me passer des aises et des récréations du monde. Tout cela, il est vrai, ou une partie de tout cela peut m'être utile, par rapport à la

vie présente, suivant l'état et la condition où je me trouve ; mais enfin, je puis me passer de cette vie présente et mortelle, et il faudra bien, tôt ou tard, que je la perde. Par conséquent, je n'ai de fond à faire que sur le salut ; c'est là que je dois tendre incessamment, uniquement, nécessairement, à moins que, par un affreux désespoir, je ne consente à être immanquablement, pleinement, éternellement malheureux.

Terrible alternative, ou un malheur éternel, qui est la damnation, ou une éternelle béatitude, qui est le salut ! Voilà sur quoi je suis obligé de me déterminer, sans qu'il y ait aucun tempérament à prendre. Le ciel ou l'enfer, point d'autre destinée. Si je me sauve, le ciel est à moi, et il ne me sera jamais ravi ; si je me damne, l'enfer devient irrémissiblement mon partage, et jamais je ne cesserai d'y souffrir ; car la mort n'est point pour nous un anéantissement : ce n'est point, comme pour la bête, une destruction totale. Au contraire, l'homme en mourant ne fait que changer de vie ; d'une vie courte et fragile, il passe à une vie immortelle et permanente ; vie qui doit être pour les élus le comble de la félicité et le souverain bien ; et vie qui sera pour les réprouvés la souveraine misère et l'assemblage de tous les maux. Ainsi Dieu, dans le conseil de sa sagesse, l'a-t-il arrêté, et ses décrets sont irrévocables. Voilà ma créance, voilà ma religion.

De là même, affaire tellement nécessaire, qu'il ne m'est jamais permis, en quelque rencontre que ce soit, ni pour qui que ce soit, de l'abandonner. Un père peut sacrifier son repos et sa santé pour ses enfants ; un ami peut renoncer à sa fortune, et se dépouiller de tous ses biens pour son ami ; bien plus, il peut, en faveur de cet ami, sacrifier jusqu'à sa vie. Mais s'agit-il du salut, il n'y a ni lien du sang et de la nature, ni tendresse paternelle, ni amitié si étroite qui puisse nous autoriser à faire le sacrifice d'un bien supérieur à toute liaison humaine et à toute considération.

Plutôt que de consentir à la perte de mon âme, je devrais, s'il dépendait de moi, laisser tomber les royaumes et les empires, je devrais laisser périr le monde entier. Et ce n'est point encore assez : car, selon les principes de la morale évangélique, et selon la loi de la charité que je me dois indispensablement à moi-même, non-seulement il ne m'est point libre de sacrifier, en quelque manière que ce puisse être, mon salut, mais il ne m'est pas même permis de le hasarder et de l'exposer. Le seul danger volontaire, si c'est un danger prochain, est un crime pour moi ; et quoi qu'il m'en pût coûter, ou pour le prévenir, ou pour en sortir, je ne devrais rien ménager ni rien épargner : fallût-il en venir à toutes les extrémités ; fallût-il quitter père, mère, frères, sœurs ; fallût-il m'arracher l'œil ou me couper le bras : pourquoi cela ? toujours par cette grande raison de la nécessité du salut, qui prévaut à tout et l'emporte sur tout.

Allons plus loin, et pour nous faire mieux entendre, réduisons ceci à quelques points plus marqués et plus ordinaires dans la pratique.

Je prétends donc que cette nécessité du salut, bien méditée et bien comprise, est, avec le secours de la grâce, le plus prompt et le plus puissant préservatif contre toutes les tentations dont nous pouvons être assaillis, chacun dans notre état. Mais, sans embrasser trop de choses, et sans nous engager dans un détail infini, bornons-nous à certaines tentations particulières, plus communes, plus spécieuses, plus violentes, qui naissent de la nécessité et du besoin où l'on peut se trouver en mille occasions, par rapport aux biens temporels et aux avantages du siècle : je m'explique.

Il y a des extrémités fâcheuses où se trouvent réduites une infinité de personnes ; et que fait alors l'ennemi de notre salut, ou, pour mieux dire, que fait la nature corrompue ; que fait la passion et l'amour-propre, plus à craindre mille fois pour nous, que tous les démons ? C'est dans des conjonctures si critiques et si périlleuses, que tout concourt à nous séduire et à nous corrompre. Le prétexte de la nécessité nous devient une prétendue raison dont il est difficile de se défendre, et la conscience n'a point de barrières si fortes, que cette nécessité ne puisse nous faire franchir. Par exemple, on manque de toutes choses, et pourvu qu'on voulût s'écarter des voies de l'équité et de la bonne foi, on ne manquerait de rien ; on aurait non-seulement le nécessaire, mais le commode, et on l'aurait abondamment. On voit déchoir sa famille de jour en jour, elle est sur le point de sa ruine ; et pourvu qu'on voulût entrer dans les intrigues criminelles d'un grand, et seconder ses injustes desseins, on s'en ferait un patron qui la soutiendrait et l'élèverait. On est embarqué dans une affaire de conséquence ; c'est un procès dont la perte doit causer un dommage irréparable : il est entre les mains d'un juge accrédité dans sa compagnie ; et au lieu de solliciter ce juge assez inutilement, si l'on voulait, aux dépens de la vertu, écouter de sa part d'autres sollicitations et y condescendre, on pourrait ainsi se procurer un arrêt favorable et un gain assuré. On a un ennemi dont on reçoit mille chagrins : c'est un homme sans raison et sans modération, qui nous butte en tout, qui nous persécute ; et si l'on voulait user contre lui de certains moyens qu'on a en main, on serait bientôt à couvert de ses atteintes. Quel empire ne faut-il pas prendre sur soi et sur les mouvements de son cœur, pour ne pas succomber à de pareilles tentations et pour demeurer ferme dans son devoir ?

Car, encore une fois, de quoi n'est-on pas capable, quand la nécessité presse, et à quoi n'a-t-elle pas porté des millions de gens, qui, du reste, avaient d'assez bonnes dispositions, et n'étaient de leur fonds, ni vicieux ni méchants ? De combien d'iniquités, la pauvreté et l'indigence n'est-elle pas tous les jours le principe ? combien a-t-elle fait de scélérats, de traîtres, de parjures, d'impies, d'impudiques, de ravisseurs du bien d'autrui, et de meurtriers qui, sans cela, ne l'auraient jamais été, qui ne l'ont été en quelque manière, que malgré eux et qu'avec toutes les répugnances possibles ; mais enfin qui l'ont été, parce qu'ils ont cru y être forcés ? Non-seulement

ils l'ont cru, mais de là souvent ils se sont persuadés que jusque dans leurs crimes ils étaient excusables; et voilà ce qui rend encore la nécessité plus dangereuse. On se fait aisément de fausses consciences, on étouffe tous les remords du péché, on se dit à soi-même, que dans la situation où l'on est, et dans toutes les circonstances qui l'accompagnent, il n'y a point de loi, et que tout est permis; on exagère cet état, dont on veut se prévaloir, et l'on prend pour dernière extrémité et pour nécessité absolue, ce qui n'est que difficulté, qu'incommodité, que l'effet d'une imagination vive et d'une excessive timidité. Quoi qu'il en soit, tout cela mène à d'étranges conséquences, et les suites en sont affreuses.

Or, quel est pour nous, en de semblables attaques, le plus solide appui et le soutien le plus inébranlable? le voici. C'est de se retracer fortement le souvenir de cette maxime fondamentale : *Il n'y a qu'une chose nécessaire* (Luc. 17); c'est de s'armer de cette pensée, selon la figure de l'Apôtre, comme *d'une cuirasse*, comme *d'un casque*, comme *d'un bouclier qui résiste aux traits les plus enflammés* (Ephes. 6) de l'esprit tentateur, et que rien ne peut pénétrer. C'est, dis-je, d'opposer nécessité à nécessité : la nécessité de sauver son âme, qui est une nécessité, capitale et souveraine, à la nécessité de sauver sa fortune, de sauver ses biens, de sauver sa vie.

Car je dois ainsi raisonner : Il est vrai, je pourrais rétablir mes affaires, si je voulais relâcher quelque chose de cette intégrité si exacte et si sévère, qui n'est guère de saison dans le temps où nous sommes, et qui m'empêche de faire les mêmes profits que tant d'autres; mais, en me rétablissant ainsi selon le monde, je me perdrais selon Dieu, je perdrais mon âme : or il la faut sauver. Il est vrai, si je ne me rends pas à telle proposition qu'on me fait, je choquerai le maître qui m'emploie; j'aliénerai de moi le protecteur qui m'a placé, et qui peut dans la suite me faire encore monter plus haut; je serai obligé de me retirer, et n'ayant plus personne qui s'intéresse pour moi, ni qui m'avance, je resterai en arrière; et que deviendrai-je? Il n'importe : en acquiesçant à ce qu'on me demande, j'offenserais un maître bien plus puissant que tous les maîtres et tous les potentats de la terre, et pour conserver de vaines espérances, je sacrifierais un héritage éternel, je sacrifierais mon âme et je la damnerais : or il la faut sauver. Il est vrai, l'occasion est belle de me tirer de l'oppression où je suis, et d'abattre cet homme qui ne cesse de me nuire et de me traverser; mais, en me délivrant des poursuites d'un ennemi qui, malgré toutes ses violences, et quoi qu'il entreprenne contre moi, ne peut après tout me faire qu'un mal passager, je me ferais un autre ennemi bien plus redoutable, qui est mon Dieu, et qui, de son bras vengeur, peut également et pour toujours porter ses coups sur les âmes comme sur les corps. A quoi donc exposerais-je mon âme? or il la faut sauver. Il est vrai, ma condition est dure et je mène une vie bien triste; je n'ai rien, et je ne vois point pour moi de ressource. On me fait les offres les plus engageantes, et si je les re-

jette, me voilà dans le dernier abandonnement et dans la dernière misère ; mais d'ailleurs je ne les puis accepter qu'au préjudice de l'honneur, et surtout qu'au préjudice de mon âme : or il la faut sauver. Oui, il le faut, et à quelque prix que ce soit, et quelque peine qu'il y ait à subir. Il le faut, et quelque infortune, quelque décadence, quelque malheur qui en doive suivre par rapport aux intérêts humains. Il le faut, car c'est là le seul nécessaire, le pur nécessaire. Encore une fois, je dis le pur, le seul nécessaire, parce qu'en comparaison de ce nécessaire, rien n'est proprement, ni ne doit être censé nécessaire, parce que, dès qu'il s'agit de ce nécessaire, toute autre chose qui s'y trouve en quelque sorte opposée, cesse dès-lors d'être nécessaire ; parce que c'est à ce nécessaire que doivent se rapporter, comme à la règle primitive et invariable, toutes mes délibérations, toutes mes résolutions, toutes mes actions.

Ce fut ainsi que raisonna la chaste Susanne, lorsqu'elle se vit attaquée de ces deux vieillards qui voulurent la séduire, et qui la menaçaient de la faire périr, si elle ne consentait à leur passion. Que ferai-je, dit-elle, dans le cruel embarras où je suis ? quelque parti que je prenne, je ne puis éviter la mort ; mais il vaut mieux que je périsse par vos mains, que de pécher en la présence de mon Dieu, et de périr éternellement par l'arrêt de sa justice. Ce fut ainsi que raisonna le généreux Eléazar, lorsque de faux amis le sollicitaient de manger des viandes défendues selon la loi, et de se garantir par là de la colère du prince. Ah ! répondit ce zélé défenseur de la religion de ses pères, en obéissant au prince et en suivant le conseil que vous me donnez, je pourrais, pour le temps présent, me sauver du supplice où je suis condamné, et prolonger ma vie de quelques années ; mais vif ou mort, je ne me sauverai pas des jugements formidables du Tout-Puissant ; et qu'y a-t-il de si rigoureux que je ne doive endurer, plutôt que d'encourir sa haine, et de renoncer à ses promesses ? C'est ainsi que raisonnait saint Paul, ce vaisseau d'élection, et ce docteur des nations. Il se représentait tout ce qu'il y a de plus effrayant, de plus affligeant, de plus désolant. Il supposait que la tribulation vint fondre sur lui de toutes parts ; qu'il fût accablé d'ennuis, pressé de la faim, tourmenté de la soif, environné de périls, comblé de malheurs ; qu'il fût abandonné aux persécutions, aux croix, aux glaives tranchants ; que dans un déchaînement général, tout l'univers se soulevât contre lui, la terre, la mer, toutes les puissances célestes, toutes les puissances infernales, toutes les humaines : il le supposait, et à la vue de tout cela, il s'écriait : *Qui me séparera de la charité de Jésus-Christ ?* Il allait plus loin ; et par la force de la grâce qui le transportait, s'élevant au-dessus de tous les événements, il osait se répondre de lui-même, et ajoutait : *Je le sais, et j'en suis certain, que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni le présent, ni l'avenir, ni ce qu'il y a de plus haut, ni ce qu'il a de plus bas, ni quelque créature que ce soit, ne pourra me détacher de l'amour de Dieu, mon Seigneur et mon Sauveur*

(Rom. 8). Voilà comment parlait ce grand Apôtre. Et d'où lui venait cette constance et cette fermeté insurmontable ? c'est qu'il concevait de quel intérêt et de quelle nécessité il était pour lui de sauver son âme, en se tenant toujours étroitement et inséparablement attaché au Dieu de son salut.

Ce sont là, dit-on, de beaux sentiments, ce sont de belles réflexions ; mais après tout, on ne vit pas de ces sentiments ni de ces réflexions, et cependant il faut vivre. Avec ces réflexions on ne fait rien et toutefois, il faut avoir quelque chose, il faut faire quelque chose, il faut parvenir à quelque chose. J'en conviens, on ne vit pas de ces réflexions ; mais de ces réflexions on apprend à mourir, si l'on ne peut vivre sans risquer le salut de son âme. Je l'avoue, avec ces réflexions on ne fait rien dans le monde, on n'amasse rien, on ne parvient à rien ; mais de ces réflexions on apprend à se passer de tout, si l'on ne peut rien faire, ni rien amasser, ni parvenir à rien, sans exposer le salut de son âme. Disons mieux, on apprend de ces réflexions, que c'est tout faire que de faire son salut, que c'est tout gagner que d'amasser un trésor de mérites pour le salut, que c'est parvenir à tout que de parvenir au terme du salut. Voilà ce que ces réflexions ont appris à tant de chrétiens de l'un et de l'autre sexe : car, malgré la corruption dont tous les états du monde ont été infectés, il y a toujours eu dans chaque état des fidèles de ce caractère, prêts à quitter toutes choses pour mettre en sûreté leur salut ; il y en a eu, dis-je, et plaise au ciel qu'il y en ait toujours ! La nécessité du salut était-elle autre chose pour eux que pour nous ? y étaient-ils plus intéressés que nous ? Non, sans doute : c'était pour eux et pour nous la même nécessité ; mais ils y pensaient beaucoup plus que nous, et en y pensant plus que nous, ils la comprenaient aussi beaucoup mieux que nous. Pensons-y comme eux, méditons-la comme eux, nous la comprendrons comme eux ; et en la comprenant comme ils l'ont comprise, nous en ferons comme eux notre affaire essentielle, et nous y adresserons toutes nos prétentions et toutes nos vœux.

Mais hélas ! où les portons-nous ? Quand je vois les divers mouvements dont le monde est agité, et qui sont ce qu'on appelle le commerce du monde ; quand je vois cette multitude confuse de gens qui vont et qui viennent, qui s'empressent et qui se tourmentent, toujours occupés de leurs desseins, et toujours en action pour y réussir et les conduire à bout ; n'ayant que cela dans l'esprit, ne travaillant que pour cela, n'aspirant qu'à cela ; au milieu de ce tumulte, j'irais volontiers leur crier avec le Sage : *Hommes dépourvus de sens, et aussi peu raisonnables que des enfants à peine formés et sortis du sein de leur mère* (Sap. 12), à quoi pensez-vous ? que faites-vous ? Hors une seule chose, tout le reste n'est que vanité (Eccl. 1) ; et par une espèce d'ensorcellement, cette vanité vous charme, cette vanité vous entraîne, cette vanité vous possède aux dépens de l'unique nécessaire ! Je le dirais aux grands et aux petits, aux riches et aux pauvres, aux

savants et aux ignorants. Malheur à quiconque ne m'écouterait pas; et dès à présent, malheur à quiconque demeure là-dessus dans une indifférence et un oubli qu'on ne peut assez déplorer.

II.

Estime du Salut, et de la gloire du ciel, par la vue des grandeurs humaines.

C'est une morale ordinaire aux prédicateurs, d'inspirer du mépris pour toutes les pompes et toutes les grandeurs du monde. Ils en font les peintures les plus propres à les rabaisser dans notre estime et à les dégrader. De la manière qu'ils en parlent et dans les termes qu'ils s'en expliquent, ce ne sont que de vaines apparences, que des fantômes et des illusions qui nous séduisent, et dont nous devons, autant qu'il est possible, détourner nos regards. A Dieu ne plaise que je prétende en aucune sorte déroger à la vérité et à la sainteté de cette morale. Je l'ai prêchée comme les autres, en plus d'une rencontre, et je suis bien éloigné de la contredire, puisque ce serait me contredire moi-même. Mais après tout, quoi que nous en puissions dire, il faut toujours convenir que ces grandeurs et ces pompes humaines, si méprisables d'ailleurs, ne laissent pas d'avoir quelque chose en effet de pompeux et de brillant, quelque chose de grand et de magnifique; et c'est par où il me semble, non-seulement qu'il est permis, mais qu'il peut être très-utile à un chrétien de les envisager, pourvu qu'on les envisage chrétiennement. Donnons jour à cette pensée.

Les cieux, dit le prophète royal (Psalm. 18), nous *annoncent la gloire de Dieu, et le firmament*, dont il est l'auteur, *nous fait connaître l'excellence de l'ouvrier qui l'a formé*. Aussi est-ce en conséquence de ce principe, et conformément à cette parole du prophète, que l'apôtre saint Paul reprochait aux sages de l'antiquité, de n'avoir pas glorifié Dieu selon la connaissance qu'ils en avaient par ses ouvrages. Car toutes les choses visibles, ajoutait ce docteur des Gentils, tous les êtres dont nos sens sont frappés, et qui se présentent à nos yeux avec leurs perfections, nous découvrent les perfections invisibles du souverain Maître qui les a créés : tellement que les philosophes mêmes du paganisme ont été inexcusables de ne pas rendre à ces perfections divines, qu'ils ne pouvaient ignorer, le juste tribut de louanges qui leur était dû. Or, voilà, par proportion et suivant la même règle, à quoi nous peut servir la vue de ce que nous appelons grandeurs et pompes du monde. Ce sont des images, quoique imparfaites, des grandeurs célestes, et de cette gloire qui nous est promise sous le terme de salut. Ce sont des ébauches où nous est représenté, quoique très-légèrement, ce que Dieu prépare à ses élus dans le séjour de la béatitude. Ce sont, pour ainsi

parler, comme des essais de la magnificence du Seigneur, qui nous donnent à juger quelles richesses immenses il versera dans le sein de ses prédestinés, de quel éclat il les couronnera, de quelles délices, et de *quels torrents de joie il les enivrera* (Psal. 35), quand il lui plaira de les retirer de cette région des morts où nous sommes, et de les introduire dans la terre des vivants ; quand il les fera sortir de ce désert où nous passons, et qu'il les recevra dans la bienheureuse Jérusalem ; quand il fera finir pour eux cet exil où nous languissons, et qu'il les établira dans leur glorieuse patrie ; quand il leur ouvrira ses tabernacles éternels, qu'il en étalera à leurs yeux toutes les beautés, tous les trésors, qu'il les revêtira de sa divine clarté et les élèvera dans les splendeurs des saints ; enfin, quand il les mettra en possession de ce salut, qu'ils ne voyaient auparavant *que sous des figures énigmatiques et comme dans un miroir* (I. Cor. 13), mais dont ils connaîtront alors le prix, parce qu'ils le verront, et qu'ils commenceront à en jouir.

Voilà, disje, de quoi les pompes et les grandeurs du siècle nous tracent quelque idée, et une idée assez forte pour exciter tout notre zèle à la poursuite du salut, et à la conquête du royaume de Dieu. Car, d'une part, considérant ces grandeurs mortelles, et y en ajoutant même encore de nouvelles, autant que j'en puis imaginer ; et, d'autre part, consultant la foi et méditant ces paroles du grand Apôtre, *que l'œil n'a jamais rien vu, que l'oreille n'a jamais rien entendu, que le cœur de l'homme n'a jamais rien pensé ni rien compris qui égale ce que Dieu destine à ceux qu'il aime, et dont il sera éternellement aimé* (I. Cor. 9) ; quelle conséquence dois-je tirer de l'un et de l'autre ? Je m'attache au raisonnement de saint Chrysostome, et je dis : Quelque mépris que je fasse de la terre et que j'en doive faire, il m'est toutefois évident que j'y vois des choses merveilleuses : il ne m'est pas moins évident qu'on m'en rapporte encore d'autres plus surprenantes et plus admirables ; et si je veux laisser agir mon imagination et lui donner l'essor, que n'est-elle pas capable de se figurer au-dessus même, et de tout ce que je vois, et de tout ce que j'entends ? Cependant, ni tout ce que je vois, ni tout ce que j'entends, ni tout ce que je puis me figurer, non-seulement selon les idées naturelles et raisonnables, mais par les fictions les plus excessives et les plus outrées, n'approche point de ce que j'espère après cette vie, et de ce que Dieu a fait pour moi dans un autre monde que celui-ci. Quand je vois tout cela, quand je l'entends, que je me le figure, j'en suis charmé : mais tout cela néanmoins n'est point la gloire que j'attends, tout cela ne peut être mis en comparaison avec la gloire que j'attends, tout cela n'est rien auprès de la gloire que j'attends ; et si je multipliais tout cela, si je le redoublais, si je l'accumulais sans mesure, après y avoir épuisé toutes les puissances de mon âme et toutes les forces de mon esprit, tout cela serait toujours infiniment au-dessous de la gloire que j'attends. Qu'est-ce donc, mon Dieu, que cette gloire ? qu'est-ce que ce salut ? mais en même temps, Seigneur, qu'est-ce que

l'homme? et à qui appartient-il qu'à un Dieu aussi libéral et aussi bon, aussi puissant et aussi grand que vous l'êtes de nous récompenser de la sorte, et de nous glorifier, non-seulement au delà de tous nos mérites, mais au delà de toutes nos connaissances et de toutes nos vues?

C'est ainsi que raisonnait saint Chrysostome, et c'est ainsi que, par la vue des pompes humaines et des grandeurs du monde, j'acquiers la connaissance la plus sensible et la plus parfaite que je puisse maintenant avoir du salut où j'aspire et de la gloire qui m'est réservée dans le ciel, si je suis assez heureux pour y parvenir. Ne pouvant connaître présentement cette gloire par ce qu'elle est, je la connais par ce qu'elle n'est pas; et la connaissance que j'en ai par ce qu'elle n'est pas, me dispose mieux que tout autre à la connaissance de ce qu'elle est.

Il ne s'agit donc point ici de déployer son éloquence en de vagues et de longues déclamations sur le néant de tout ce nous voyons en ce monde, et de toutes les grandeurs dont nos yeux sont frappés. Avouons que ces grandeurs, quoique passagères, ont du reste en elles-mêmes de quoi toucher nos sens, de quoi attirer nos regards, de quoi piquer notre envie, de quoi exciter nos désirs, de quoi allumer nos passions : avouons-le, encore une fois, et reconnaissons-le; mais pourquoi? afin qu'ensuite, montant plus haut, et nous disant à nous-mêmes : Ce n'est point encore là le bonheur qui m'est proposé, ce n'est point encore le saint héritage où je prétends; nous concevions de cet héritage céleste et de ce bonheur souverain, une idée plus noble et plus excellente. Quand saint Augustin voyait la Cour des empereurs de Rome, si superbe et si florissante, quand il assistait à certaines cérémonies où ils se montraient avec plus d'appareil et plus de splendeur, il ne disait pas avec dédain ni d'un air de mépris : Qu'est-ce que ce faste et cette abondance? qu'est-ce que ce luxe et cette somptuosité? qu'est-ce que cet amas prodigieux de biens et de richesses? A s'en tenir au premier aspect, ce spectacle lui remplissait l'esprit, le surprenait, et l'attachait; mais de là bientôt passant plus avant et s'élevant à Dieu : Si tout ceci, mon Dieu, s'écriait-il, est si auguste, qu'est-ce de vous-même? et si toute cette pompe se voit hors de vous, que verra-t-on dans vous? Telle devrait être la méditation des grands. Il n'y a personne à qui elle ne convienne; mais c'est aux grands que ce sujet est spécialement propre, parce qu'il leur est plus présent. Ils sont beaucoup plus souvent témoins et spectateurs de la grandeur et de la Majesté royale; ils la voient de plus près que les autres, et il la voient dans tout son lustre. Or, il leur serait si utile et si facile tout ensemble de faire ce que faisait Moïse au milieu de la Cour de Pharaon. Le tumulte et le bruit du monde, les grandes et différentes scènes qui lui passaient continuellement devant les yeux, ne lui firent jamais perdre de vue l'Invisible, selon l'expression de saint Paul; mais il en conserva toujours l'image aussi vivement empreinte dans son esprit, que s'il l'eût vu en

effet, ce Dieu d'Israël qu'il adorait au fond de son cœur, et vers qui il tournait tous ses désirs, comme vers la source de tous les biens, et le dispensateur de tous les dons.

Oh ! qu'un grand, instruit des vérités du christianisme, et jugeant des choses selon les principes de la religion, ferait de salutaires et de solides réflexions, quand, dans une Cour, comme sur un théâtre ouvert de toutes parts, il voit paraître tant de personnages et de toutes les sortes ! quand il voit tant de mondains et de mondaines que l'ambition rassemble, et qui, tous à l'envi, cherchent à se montrer, à se signaler par la somptuosité et la dépense, à tenir les plus hauts rangs, à jouer les plus beaux rôles ; quand il voit certaines fortunes, et tout ce qui les accompagne, tout ce qui les décore ; surtout quand, après mille intrigues dont il ne lui est pas difficile de suivre les traces, et dont les ressorts ne peuvent être si secrets qu'il ne les aperçoive bien, il voit l'iniquité dominante, l'iniquité triomphante, l'iniquité honorée, accréditée, toute-puissante ! S'il avait alors une étincelle de foi, ou s'il la consultait, cette foi où il a été élevé, et qu'il n'a peut-être pas perdue, que penserait-il ? que dirait-il ? il entrerait dans le sentiment de saint Augustin ; il admirerait la libéralité de Dieu jusques envers ses ennemis les plus déclarés. Mais, mon Dieu, conclurait-il, si c'est là sur la terre le partage des pécheurs, lors même qu'ils se tournent contre vous, qu'avez-vous donc préparé dans votre royaume pour ces bons et fidèles serviteurs qui ne s'attachent qu'à vous ? Cette affluence, ce crédit, cette autorité, ces titres, ces dignités, ces trésors : voilà ce que vous abandonnez indifféremment au vice et au libertinage ; voilà ce que vous accordez plus souvent qu'aux autres, et plus abondamment, à des réprouvés et à des vases de colère ; voilà, pour m'exprimer ainsi, ce que vous livrez en proie à toutes leurs convoitises et à toutes leurs injustices : ah ! mon Dieu, que reste-t-il donc pour la vertu : que reste-t-il, ou plutôt, Seigneur, que ne reste-t-il point pour ces prédestinés, en qui vous avez mis vos complaisances, et que vous avez choisis comme des vases de miséricorde ?

Heureux qui sait envisager de la sorte les grandeurs du siècle présent, et qui, de là, apprend à estimer les espérances et la gloire du siècle futur ! Il n'est point à craindre que ce présent l'attache, puisque c'est même de ce présent qu'il tire de puissants motifs pour porter tous ses vœux vers l'avenir. Quelque sensation que ce présent fasse d'abord sur son cœur, elle ne lui peut être nuisible, puisqu'au contraire elle ne sert qu'à lui donner une plus grande idée de l'avenir où il aspire, et où il ne peut arriver que par un détachement véritable et volontaire de ce présent. Ainsi, tout ce que ce présent étale à sa vue d'éclat, de charmes, d'attraits, bien loin de le détourner du salut, ne contribue qu'à l'affermir davantage dans cette maxime capitale : *Que sert-il à l'homme de gagner tout le monde, s'il vient à se perdre lui-même, et quel échange pourra le dédommager de la perte de son âme* (Matth. 16) ?

Maxime sortie de la bouche de Jésus-Christ même, qui est la vérité éternelle; maxime assez connue dans une certaine spéculation, mais bien peu suivie dans la pratique. Car voici l'énorme renversement dont nous n'avons que trop d'exemples devant les yeux, et qui croît de jour en jour dans tous les états du christianisme. Parce que les sens, tout matériels et tout grossiers, ne sont susceptibles que des objets qu'ils aperçoivent et qui leur sont présents; c'est à ce présent que nous nous arrêtons. Au lieu de dire, comme saint Paul : *Nous n'avons point ici une demeure stable et permanente, mais nous en attendons une autre dans l'avenir* (Hebr. 13, v. 14), à peine concevons-nous qu'il y ait un avenir au delà de ce cours d'années que nous passons sur la terre, et dont la mort est le terme; à peine nous laissons-nous persuader qu'il y ait un autre bonheur, qu'il y ait d'autres biens et d'autres grandeurs que ces grandeurs et ces biens visibles dont nous pouvons jouir dans le temps : d'où il arrive que nous avons si peu de goût pour les choses du ciel, et pour tout ce qui a rapport au salut. On nous en parle, nous en parlons nous-mêmes : mais ce qu'on nous en dit, comment l'écoutons-nous, et nous-mêmes comment en parlons-nous ? avec le même froid que si nous n'y prenions nul intérêt. Et il n'y a rien en cela de surprenant, *puisque l'homme sensuel et animal ne peut s'élever au-dessus de lui-même, ni pénétrer avec des yeux de chair dans les mystères de Dieu* (1. Cor. 2).

C'est pour cela que la vue du monde nous devient si dangereuse et si pernicieuse. Non-seulement elle pourrait nous être salutaire, mais elle devrait l'être dans la manière que je l'ai fait entendre. Elle l'a été, et elle l'est encore pour un petit nombre de chrétiens, accoutumés à juger de tout par les pures lumières de la foi, et non par l'aveugle penchant de la nature. Ils voient la figure de ce monde, ils la considèrent, mais comme une figure et non point autrement. Car ce n'est dans leur estime qu'une figure; mais de cette figure ils passent à la vérité qu'elle leur annonce, au bien réel et solide qu'elle leur découvre, à la suprême béatitude dont elle leur trace comme un léger crayon. Que ne regardons-nous ainsi le monde ! que ne nous attachons-nous à contempler dans ce miroir ce qu'il nous représente des beautés inestimables et ineffables d'un autre monde où sont renfermées toutes nos espérances ! C'est l'occupation la plus ordinaire de ces âmes fidèles et intérieures que l'Esprit de Dieu conduit, et qui, sans se laisser prendre à ces dehors trompeurs, tournent à bien pour leur perfection et leur sanctification, ce qui pervertit le commun des hommes. Car voilà quel est le principe de ce mortel assoupissement, et, si je l'ose dire, de cette stupide insensibilité où nous vivons à l'égard du salut.

Le prophète reprochait aux Juifs qu'ils n'avaient tenu nul compte de cette terre promise que le Seigneur leur destinait, parce que, dans le désert où ils marchaient, ils n'étaient attentifs qu'à ce qu'ils rencontraient sur leur route, et à ce qui pouvait satisfaire leur sensualité. N'est-ce pas là notre état, et surtout n'est-ce pas là l'état d'une infi-

nité de grands et d'opulents, qui semblent, à les voir agir, n'avoir été faits que pour cette vie, et y avoir établi leur dernière fin? Ce qui les occupe, ce n'est guère leur destinée éternelle; et pourvu que, dans la voie qui leur est ouverte, rien ne leur manque de tout ce qu'ils y souhaitent, soit richesses, soit honneurs, soit douceurs et commodités, ils se mettent peu en peine du terme où ils doivent adresser tous leurs pas. Mais quel est-il donc ce terme, et sommes-nous excusables de ne le pas savoir, quand nous le pouvons apprendre de tout ce qui se présente à nous, et qui nous environne? Il ne faudrait que quelques réflexions; mais l'enchantement de la bagatelle dissipe tellement nos pensées, que dans une distraction habituelle et perpétuelle, nous oublions sans cesse le seul bien digne de notre souvenir. L'heure viendra, prenons y garde, l'heure viendra, où nous en connaissons l'excellence et la valeur infinie, non plus par des conjectures ni des comparaisons, mais par une connaissance expresse et directe. Cette connaissance claire et dégagée des illusions qui nous trompaient, réformera dans un moment toutes nos idées; mais peut-être, hélas! pour exciter en même temps tous nos regrets. Regrets d'autant plus vifs, que nous commencerons à concevoir une plus haute estime du salut et que cette estime n'aura d'autre effet que de nous en faire ressentir plus vivement la perte.

III.

Désir du Salut, et la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens.

De l'estime naît le désir, et ce désir doit croître selon le prix du bien qui nous est proposé, et suivant la mesure de l'estime que nous en devons faire.

Je dois donc, par proportion, désirer le salut, comme je dois aimer Dieu. Parce que Dieu est le souverain bien, je dois l'aimer souverainement, et parce que le salut est la souveraine béatitude, je le dois souverainement désirer. Si, dans toute l'étendue de l'univers, il y a quelque chose que j'aime plus que Dieu, dès-là je suis coupable devant Dieu; parce que je déroge à la souveraineté de son être, en lui préférant un être créé: et si dans tous les biens de la terre, il y a quelque chose que je désire plus que le salut, dès-là je manque à la charité que je me dois, et je me rends coupable envers moi-même; parce que je me dégrade moi-même, et que je préfère au souverain bonheur de mon âme une félicité trompeuse et passagère. Ce n'est pas assez: si dans tout l'univers il y a même quelque chose que j'aime autant que Dieu, je l'offense, je lui fais outrage, et je n'accomplis pas le précepte de l'amour de Dieu; parce que Dieu étant, par sa nature, au-dessus de tout, rien ne peut entrer en comparaison, ni ne doit être mis dans un degré d'égalité avec ce premier Etre, cet Etre

suprême : et si, dans toute la terre, il y a quelque chose que je désire autant que le salut, c'est un renversement, c'est un désordre ; parce que, dans mon estime et dans mon cœur, j'ôte au plus grand de tous les biens ce caractère de supériorité et d'excellence qui lui est essentiel, et qui ne se trouve, ni ne peut se trouver dans aucun bien mortel et périssable.

Ce n'est pas tout encore ; et quand je n'aimerais rien plus que Dieu, rien autant que Dieu, si j'aime avec Dieu quelque chose que je n'aime pas pour Dieu, je n'ai pas cette plénitude d'amour qui est due à Dieu, puisque mon amour est partagé ; et d'ailleurs en ce que j'aime avec Dieu, sans l'aimer pour Dieu, je n'honore pas Dieu comme fin dernière à qui tout doit être rapporté. De même quand je ne désirerais rien plus que le salut, rien autant que le salut, si je désire avec le salut quelque chose que je ne désire pas pour le salut et en vue du salut, je n'ai pas ce désir pur, ce plein désir que mérite un bien tel que le salut ; c'est-à-dire, un bien que je dois proprement regarder comme mon unique bien, puisque tout autre bien que je pourrais prétendre en ce monde, n'est un vrai bien pour moi que selon qu'il pourrait m'aider à parvenir au salut, comme au seul terme de mon espérance, et au seul comble de tous les biens.

Mais quoi ! n'est-ce pas un bien qu'un établissement honnête et une fortune convenable à ma condition ? n'est-ce pas un bien que tout ce qui est nécessaire à l'entretien de la vie, et ne puis-je pas désirer tout cela ? Oui, ce sont là des biens, et je puis les désirer ; mais ce ne sont que des biens subordonnés au premier bien, qui est le salut ; d'où il s'ensuit que je ne dois les désirer qu'avec cette subordination, et que suivant le rapport qu'ils peuvent avoir à ce bien supérieur. Or, en les désirant de la sorte, ce ne sont point absolument ces biens que je désire, mais c'est le salut que je désire dans ces biens et par ces biens, conformément au bon usage que je suis résolu d'en faire ; tellement qu'il est toujours vrai de dire alors que je ne désire que le salut, et que je ne veux rien que le salut.

Ainsi, il n'y a que le salut que je doive désirer directement, que je doive désirer formellement et expressément, que je doive désirer en lui-même et pour lui-même. Quand je demande à Dieu tout le reste, je ne dois le lui demander que sous condition, et qu'avec une véritable indifférence sur ce qu'il lui plaira d'en ordonner ; lui témoignant mon désir, mais du reste, me soumettant à sa sagesse et à sa providence pour juger si c'est un bon désir, si c'est un désir selon ses intentions et selon ses vues, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et s'il en tirera sa gloire : renonçant à ce désir, tout cela ne s'y rencontre pas, le désavouant de cœur, et même priant Dieu, que bien loin de l'exaucer, il fasse tout le contraire, supposé que sa gloire et mon avantage spirituel y soient intéressés. Mais quand je lui demande mon salut, je le lui demande, ou je dois le lui demander de toute une autre manière : car je le dois demander déterminément, nommément, sans toutes ces conditions, puisqu'elles s'y trouvent

déjà, et sans nulle indifférence sur le succès de ma prière. Expliquons-nous.

Quand je demande à Dieu mon salut, je ne lui dis pas simplement, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, si c'est un bon désir ; mais je lui dis, et je lui dois dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un bon désir. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez-moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, et c'est un désir selon vos intentions et selon vos vœux ; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais que c'est un désir selon vos vœux et selon vos intentions. Je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire : Seigneur, donnez moi votre royaume, et daignez écouter là-dessus mon désir, s'il m'est utile que ce désir s'accomplisse, et si vous en devez tirer votre gloire ; mais je lui dis, et je dois lui dire : Donnez-moi, Seigneur, votre royaume, et rendez-vous là-dessus favorable à mon désir, parce que je sais qu'il m'est souverainement utile que ce désir s'accomplisse ; que c'est dans l'accomplissement de ce désir qu'est renfermée toute mon espérance ; que sans l'accomplissement de ce désir, il n'y a point pour moi d'autre bonheur ; et parce que je sais encore que vous y trouverez votre gloire, puisque c'est dans le salut de l'homme que vous la faites particulièrement consister. Enfin, je ne lui dis pas, ni ne dois pas lui dire seulement : Seigneur, sauvez-moi, si c'est votre volonté ; mais je lui dis, et je dois lui dire : Sauvez-moi, Seigneur, et je vous conjure, ô mon Dieu ! que ce soit là votre volonté, une volonté spéciale, une volonté efficace. Si bien qu'il ne m'est jamais permis de renoncer à ce désir du salut, comme il ne m'est jamais permis de renoncer au salut même ; mais bien loin de laisser ce désir s'éteindre dans mon cœur, je dois sans cesse l'y entretenir et l'y rallumer.

Conséquemment à ce désir, Dieu veut donc que j'aie recours à lui. Il veut que je frappe continuellement à la porte, et que, par des vœux redoublés, je lui fasse une espèce de violence pour l'engager à m'ouvrir et à me recevoir. Il veut que ce soit là le sujet de mes prières les plus fréquentes et les plus ardentes. Il ne me défend pas de lui demander d'autres biens ; mais il veut que je ne les lui demande qu'autant qu'ils ne peuvent préjudicier à mon salut, qu'autant qu'ils peuvent concourir avec mon salut, qu'autant que ce sont des moyens pour opérer mon salut. Sans cela il rejette toutes mes demandes, parce qu'elles ne sont ni dignes de lui, qui a tout fait pour le salut de ses élus, ni dignes de moi, qu'il n'a créé et placé dans cette région des morts, que pour tendre à la terre des vivants et pour obtenir le salut.

C'est par le sentiment et l'impression de ce désir du salut, que le saint roi David s'écriait si souvent, et disait si affectueusement à Dieu :

Hé ! Seigneur , quand sera-ce ! quand viendra le moment que j'irai à vous , que je vous verrai , je vous posséderai , et je goûterai dans votre sein , les pures délices de la béatitude céleste (Psal. 41) ? Tout roi qu'il était , assis sur le trône de Juda , comblé de gloire et ne manquant d'aucun des avantages qui peuvent le plus contribuer au bonheur humain , il se regardait en ce monde comme dans un lieu d'exil. Il n'en pouvait soutenir l'ennui , et il en témoignait à Dieu sa peine : Hélas ! que cet exil est long ! ne finira-t-il point , Seigneur , et combien de temps languirai-je encore , avant que mon attente et mes souhaits soient remplis (Psal. 119.) ? Et de là aussi ces transports de joie qui le ravissaient , dans la pensée que son heure approchait , et que bientôt il sortirait des misères de cette vie , pour passer à l'heureux séjour après lequel il soupirait : On me l'a annoncé , et ma joie en est extrême : j'irai dans la maison de mon Seigneur et de mon Dieu (Psal. 121).

C'est de la même impression et du même sentiment de ce désir du salut , qu'étaient si vivement touchés ces anciens et fameux patriarches , que saint Paul nous représente plutôt comme des anges habitants du ciel , que des hommes vivant sur la terre. Ils y étaient comme s'ils n'y eussent point été ; ils y étaient comme des étrangers et des voyageurs ; tous leurs regards se portaient vers leur patrie et leur éternelle demeure ; ils la saluaient de loin , ils s'y élançaient par tous les mouvements de leur cœur , et rien n'en détournait leurs yeux ni leur attention.

Désir du salut qui , dans les saints de la loi nouvelle , n'a pas été moins vif ni moins empressé que dans ceux de l'ancienne loi. Le grand Apôtre en est un exemple bien mémorable et bien touchant : la vie n'était pour lui qu'un esclavage et une triste captivité ; et sans en accuser la Providence ni s'en plaindre , il ne laissait pas de déplorer son sort et d'en gémir : *Malheureux que je suis !* Quel était le sujet de ces gémissements si amers et tant de fois réitérés ? c'est que son âme , retenue dans un corps mortel , ne pouvait jouir encore de sa béatitude. *Qui me délivrera de ce corps de mort (Rom. 7) ?* Qui détruira cette prison et qui brisera mes liens , afin que je prenne mon vol vers l'objet de tous mes vœux et le centre de mon repos ? Dans une semblable disposition , il n'avait garde de s'abandonner aux horreurs naturelles de la mort ; mais par la force du désir dont il était transporté , il savait bien les réprimer et les surmonter. Bien loin que la mort l'étonnât , il l'envisageait avec une sorte de complaisance ; et bien loin de la fuir , il s'y présentait lui-même , et la demandait. *Mourir c'était un gain (Philip. 1)* selon son estime , parce que c'était passer dans le sein de Dieu , et arriver au terme du salut.

Si nous comprenions comme ce Docteur des nations , et comme tant d'autres après lui , ce que c'est que le salut ; si Dieu , pour un moment , daignait faire luire à nos yeux un rayon de sa gloire , et de cette gloire qu'il nous prépare à nous-mêmes , qui peut exprimer quelle sainte ardeur , quel feu s'allumerait dans nos cœurs ? Du reste ,

sans avoir encore cette vue claire et immédiate qui n'est réservée qu'aux bienheureux dans le ciel, nous avons la foi pour y suppléer. Il ne tient qu'à moi de me rendre, avec cette lumière divine qui m'éclaire, plus attentif aux grandes espérances que la religion me donne, et dont je devrais uniquement m'occuper.

Je le devrais ; mais comment est-ce que je satisfais à ce devoir ? comment est-ce que l'on y satisfait dans tous les états du monde, et du monde même chrétien ? Rien de plus rare que le désir du salut : pourquoi ? parce que ce désir est étouffé presque dans tous les cœurs par mille autres désirs qui n'ont pour fin que la vie présente et que ses biens. Non-seulement on désire les biens de la vie avec le salut sans les désirer pour le salut ; non-seulement on les désire autant que le salut, non-seulement même on les désire plus que le salut ; mais le dernier degré de l'aveuglement et du désordre, c'est que la plupart ne désirent que les biens de la vie, ne soupirent qu'après les biens de la vie, et ne pensent pas plus au salut que s'ils n'en croyaient point, ou n'en espéraient point. Est-ce en effet par un libertinage de créance qu'ils vivent dans une telle insensibilité à l'égard du salut ? est-ce par une espèce d'enchantement et d'ensorcellement ? Quoi qu'il en soit, si je considère toute la face du christianisme, qu'est-ce que j'y aperçois ? j'y vois des gens affamés de richesses, des gens affamés d'honneurs, des gens affamés de plaisirs, et des plaisirs les plus grossiers. Voilà où s'étend toute la sphère de leurs désirs ; voilà les bornes où ils les tiennent renfermés sans les porter plus loin, ni les élever plus haut.

Ce n'est pas que quelquefois dans les discours on ne reconnaisse l'importance du salut ; ce n'est pas qu'on ne s'en explique en certains termes, et qu'on ne convienne qu'il n'est rien de plus désirable ni même de si désirable. Les plus mondains savent en parler comme les autres, et souvent mieux que les autres. Mais qu'est-ce que cela ? un langage, des paroles affectées, et rien de plus : car sans nous en tenir aux paroles et aux expressions, mais examinant la chose dans la vérité, peut-on dire que nous désirons le salut, lorsque de tous les sentiments et de tous les mouvements de notre cœur, il n'y en a pas un qui tende vers le salut ? Nous aimons, mais quoi ? est-ce ce qui nous conduit au salut ? nous aimons, mais quoi ? est-ce ce qui nous conduit au salut ? nous haïssons, mais quoi ? est-ce ce qui nous détourne du salut ? nous nous réjouissons, mais de quoi ? est-ce des mérites que nous acquérons pour le salut ? nous nous affligeons, mais pourquoi ? est-ce parce que nous avons souffert quelque dommage et fait quelque perte qui intéresse le salut ? Parcourons ainsi de l'une à l'autre toutes nos passions et toutes nos affections, laquelle pourrions-nous marquer, quelle qu'elle soit, qui ait pour terme le salut, et où il ait aucune part ? Je ne veux pas faire entendre par là que nous vivions dans une indolence qui ne s'affectionne à rien et que rien n'émeut : au contraire, toute notre vie se passe en désirs, et en désirs qui nous agitent, qui nous troublent, qui nous dévorent,

qui nous consomment : car telle est la vie de l'homme dans le monde, et telle est souvent même la vie de bien des hommes jusque dans la retraite; vie de désirs, mais de quels désirs? de désirs frivoles, de désirs terrestres, de désirs insensés, de désirs pernicieux, de ces désirs que formaient les Juifs, et que Dieu semblait écouter, quand il voulait punir cette nation indocile en les abandonnant à eux-mêmes et à la perversité de leur cœur.

Puissions-nous amortir tous ces désirs qui nous entraînent dans la voie de perdition ! Car voilà, dit l'Apôtre, où ils nous conduisent, et à quoi ils se terminent. Ils nous amusent pendant la vie, ils nous tourmentent, ils nous trompent, et par une suite immanquable, ils nous damnent : effets trop ordinaires et que mille gens éprouvent, sans apprendre de là à se détromper ; désirs qui nous amusent par les vains objets auxquels nous nous attachons, et les vaines espérances dont nous nous flattons ; ou ce sont des biens qui nous sont refusés et que nous n'obtenons jamais malgré tous les soins que nous y apportons ; ou, si nous sommes plus favorisés de la fortune, ce sont des biens dont nous découvrons bientôt, comme Salomon, la fausseté et la vanité : désirs qui nous tourmentent par les inquiétudes, les craintes, les soupçons, les impatiences, les dépités, les mélancolies et les chagrins où ils nous exposent. Interrogeons la-dessus une multitude innombrable de mondains ambitieux, de mondains intéressés, de mondains voluptueux ; s'ils sont de bonne foi, ils conviendront que ce qui leur ronge plus cruellement l'âme, et ce qui fait leur plus grand supplice dans la vie, ce sont les violents désirs que leur inspirent l'ambition, la cupidité, l'amour du plaisir, qui les dominent ; désirs qui nous corrompent par les crimes où ils nous précipitent et qu'ils nous font commettre : car on veut les contenter, ces désirs déréglés ; et si l'on ne le peut par des voies droites, on prend les voies détournées, qui sont les voies de l'iniquité et de l'injustice ; de là même enfin, désirs qui nous damnent : au lieu que, par des avantages tout opposés, un vrai désir du salut sert à nous occuper solidement à nous tranquilliser dans les événements les plus fâcheux, et dans toutes les adversités humaines, à nous sanctifier et à nous sauver.

Ce désir du salut est, pour une âme fidèle, l'occupation la plus solide. Elle s'entretient de sa fin dernière ; elle y fixe toutes ses pensées comme à son unique bien ; elle en goûte par avance les douceurs toutes pures, et c'est comme un pain de chaque jour qui la nourrit. Ce même désir du salut, en dégagant l'âme de tous les désirs du siècle, l'établit dans un repos presque inaltérable. A peine s'aperçoit-elle de tout ce qui se passe dans le monde, tant elle y prend peu d'intérêt, et tant elle est au-dessus de tous les accidents et de toutes les révolutions. Elle n'a qu'un point de vue, qui est le ciel : hors de là rien ne l'inquiète, parce que hors de là elle ne tient à rien ni ne veut rien. Par une conséquence très-naturelle, autant que ce désir du salut contribue au repos de l'âme chrétienne, autant contribue-t-il

à sa sanctification : car si c'est un désir véritable, et tel qu'il doit être, c'est un désir efficace, qui, dans la pratique, nous fait éviter avec un soin extrême tout ce qui peut nuire, en quelque sorte que ce soit, à notre salut, et nous applique sans relâche à toutes les œuvres capables de l'assurer et de le consommer. Or, ces œuvres, ce sont des œuvres saintes et sanctifiantes, et voilà comment le désir du salut nous sauve.

Renouvelons-le dans nous, ce désir si salutaire ; ne cessons point de le réveiller, de le ranimer par la fréquente méditation de l'importance infinie du salut. Que désirons-nous autre chose, et où devons-nous aspirer avec plus d'empressement et plus de zèle, qu'à un bien qui seul nous suffit, et sans quoi nul autre bien ne nous peut suffire ?

IV.

Incertitude du Salut, et les sentiments qu'elle doit nous inspirer, opposés à une fausse sécurité.

Affreuse incertitude, Seigneur, où vous me laissez sur mon affaire capitale, sur la plus essentielle et même la seule affaire qui doive m'intéresser, sur l'affaire de mon salut ! Je suis certain que vous voulez me sauver ; je suis certain que je puis me sauver : mais me sauverai-je en effet, mais serai-je un jour dans votre royaume, au nombre de vos prédestinés, mais parviendrai-je à cette éternité bienheureuse pour laquelle vous m'avez créé, et qui est mon unique fin ? Voilà, mon Dieu, ce qui passe toute mon intelligence ; voilà ce que toute la subtilité de l'esprit humain, ce que tous mes raisonnements ne peuvent découvrir : car de tous les hommes vivant sur la terre, en est-il un qui sache s'il est digne de haine ou d'amour ; et par conséquent, en est-il un qui sache s'il est dans une voie de salut ou dans une voie de damnation ?

Je ne puis douter, Seigneur, que je n'aie péché contre vous, et péché bien des fois, et péché en bien des manières, et péché jusqu'à perdre votre grâce : mais puis-je me répondre que j'y suis rentré, dans cette grâce, que j'ai fait une vraie pénitence, et que vous m'avez pardonné ? en suis-je assuré ? Quand même il en serait ainsi que je le désire, et quand je pourrais me flatter de l'avantage d'être actuellement et parfaitement réconcilié avec vous, suis-je assuré de persévérer dans cet état ? et si je m'y soutiens quelque temps, suis-je assuré d'y persévérer jusqu'au dernier moment de ma vie ? suis-je assuré d'y mourir ?

Tout cela, mon Dieu, ce sont pour moi d'épaisses ténèbres, ce sont des abîmes impénétrables. Dès que je veux entreprendre de les sonder, l'horreur me saisit et je demeure sans parole. Et qui n'en serait pas effrayé comme moi, pour peu qu'on vienne à considérer l'importance de cette affaire, dont le succès est si incertain ? Car de

quoi s'agit-il? de tout l'homme, c'est-à-dire, du souverain bonheur de l'homme ou de son souverain malheur. Il s'agit, par rapport à moi, d'être mis un jour en possession d'une félicité éternelle, ou d'être condamné à un tourment éternel. Quelle sera la décision de ce jugement formidable? quel sera le terme de ma course? sera-ce une gloire sans mesure, ou une réprobation sans ressource? sera-ce le ciel ou l'enfer? Encore une fois, dans ces pensées, mon esprit se trouble, mon cœur se resserre, toute ma force m'abandonne; et je reste interdit et consterné.

Ce ne sont point là, Seigneur, de ces craintes scrupuleuses, dont les âmes timorées se tourmentent sans raison; ce ne sont point de vaines terreurs : combien y a-t-il de réprouvés qui, pendant un long espace de temps, avaient mieux vécu que moi et paraissaient être plus en sûreté que moi? Qui l'eût cru, qu'éloignés du monde et retirés dans les cloîtres et dans les déserts, ils y dussent jamais faire ces chutes déplorables qui les ont damnés? Suis-je moins en danger qu'ils n'y étaient, et ne serait-ce pas la plus aveugle présomption, si j'osais me promettre que ce qui leur est arrivé ne m'arrivera pas à moi-même? Une telle témérité suffirait pour arrêter le cours de vos grâces, et mon salut alors se trouverait d'autant plus exposé, que j'en serais moins en peine et que je le croirais plus à couvert.

Je ne vous demande point, ô mon Dieu! qu'il vous plaise de me révéler l'avenir; je ne vous prie point de me faire voir quel doit être mon sort, et de tirer le voile qui me cache cet adorable, mais redoutable mystère de votre providence. C'est un secret où il ne m'appartient pas de m'ingérer, et qui n'est réservé qu'à votre sagesse. En le dérochant à ma connaissance, et le tenant enseveli dans une si profonde obscurité, vous avez vos vues toujours saintes et toujours salutaires, si j'apprends à en profiter. Vous voulez me préserver de la négligence où je tomberais, si j'avais une certitude absolue de ma prédestination ou de ma réprobation. Car l'un et l'autre, ou plutôt l'assurance de l'un et de l'autre, me porterait à un relâchement entier. Que dis-je? l'assurance même de ma réprobation me précipiterait dans le désespoir et dans les plus grands désordres. Vous voulez que *par de bonnes œuvres*, suivant l'avis du Prince des Apôtres, *je m'étudie de plus en plus à rendre sûre ma vocation et mon élection, de sorte que je sois pourvu abondamment de ce qui peut me donner entrée au royaume de Jésus-Christ* (II. Petr. 1, v. 10.). Vous voulez que *je m'humilie sans cesse sous votre main toute-puissante*, comme un criminel qui attend une sentence d'absolution ou de mort, et qui, prosterné aux pieds de son juge, n'omet rien pour le toucher en sa faveur et pour obtenir grâce. Vous voulez que je vive dans un tremblement continuel, et dans une défiance de moi-même, qui m'accompagne partout; et qui me fasse prendre garde à tout. Vous le voulez, Seigneur, et c'est cela même aussi que je vous demande. Par là, l'incertitude où je suis, toute effrayante qu'elle est, bien loin de m'être nuisible et dommageable, me deviendra utile et profitable.

Cependant, mon Dieu, je ne perdrai rien de ma confiance, et je n'oublierai jamais *que vous êtes le Dieu de mon salut* (Psal. 17), Dieu de mon salut, parce que je ne puis me sauver sans vous et que par vous. Dieu de mon salut, parce que vous voulez que je me sauve, et que vous-même vous voulez me sauver. Dieu de mon salut, parce que pour me sauver vous ne me refusez aucun des secours nécessaires, et que vous me mettez dans un plein pouvoir d'en user. Voilà, Seigneur, ce qui me rassure, et ce qui calme mes inquiétudes. Vous m'ordonnez de les jeter toutes dans votre sein, et de m'y retirer moi-même comme dans un asile toujours ouvert pour me recevoir. De là, sans présumer de vos miséricordes, je défierai tous les ennemis de mon âme, et je ne cesserai point de dire avec votre prophète : *Le Seigneur est ma lumière, il est ma défense* (Psal. 26), de quoi dois-je m'alarmer ? Quand je marcherais au milieu des ombres de la mort, mon cœur n'en serait point ébranlé, parce que mon espérance étant dans le Seigneur, il est auprès de moi. Je ne veux de lui qu'une seule chose, et je la chercherai, je tâcherai de la mériter : c'est d'être avec lui pendant tous les siècles des siècles dans sa sainte maison et dans le séjour de sa gloire. C'est là que se portent tous mes désirs : tout le reste ne m'est rien.

Confiance chrétienne : mais qui, pour être chrétienne, doit avoir ses règles, et n'aller point au delà des bornes. Car il est certain d'ailleurs qu'il y a des gens d'une sécurité merveilleuse, ou plutôt d'une présomption énorme touchant le salut. Ce ne sont point, il est vrai, des libertins et des impies ; ce ne sont point des pécheurs scandaleux et plongés dans la débauche ; ils n'enlèvent point le bien d'autrui, et ne font tort à personne ; enfin, je le veux, ce sont de fort honnêtes gens selon le monde. Mais sont-ce des apôtres ? bien loin de s'employer au salut et à la sanctification du prochain en qualité d'apôtres, à peine pensent-ils à leur propre sanctification, et à leur propre salut en qualité de chrétiens. Sont-ce des hommes d'oraison, accoutumés aux ravissements et aux extases ? jamais ils n'eurent nulle connaissance ni le moindre usage de ces exercices intérieurs où l'âme s'élève à Dieu, et s'entretient affectueusement avec Dieu. Quelques pratiques communes dont ils s'acquittent avec beaucoup de négligence et de tiédeur, voilà où se réduit tout leur christianisme. Sont-ce des pénitents ennemis de leur chair et exténués d'austérités et de jeûnes ? ils ont toutes leurs commodités, ou du moins ils les cherchent ; ils mènent une vie douce, tranquille et agréable ; ils écartent tout ce qui pourrait leur être pénible et onéreux, et ils ne se refusent aucun des divertissements qui se présentent et qui leur semblent propres de leur état. Avec cela ils vivent en paix, sans crainte, sans inquiétude sur l'affaire du salut ; et parce qu'ils ne s'abandonnent pas à certains désordres, ils ne doutent point que Dieu, selon leur expression, ne leur fasse miséricorde. Or, qu'ils écoutent un apôtre, et un des plus grands apôtres, un prédicateur de l'Evangile et le Docteur des nations. Qu'ils écoutent un saint ravi jusqu'au troisième ciel, et qui,

dans la plus sublime contemplation, avait appris *des secrets dont il n'est permis à nul homme de parler*. Qu'ils écoutent un pénitent consumé de travaux, crucifié au monde et à qui le monde était crucifié : c'est saint Paul. Que dit-il de lui-même ? *Je châtie mon corps, je le réduis en servitude : pourquoi ? de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (I. Cor. 9, v. 17).

J'avoue que je ne lis point, ou n'entends point ces paroles sans frayeur. Quel langage ! quel sentiment ! cet apôtre, ce maître des Gentils, ce vaisseau d'élection, ce pénitent, Paul tremble ; et mille gens dans le monde, tout au plus chrétiens, et chrétiens encore très-imparfaits, se tiennent en assurance ! Il tremble, et que craint-il ? Est-ce seulement de déchoir en quelque chose de la perfection apostolique, et de ne parvenir pas dans le ciel à toute la gloire où il aspire ? Ce n'est point là de quoi il est question : mais il craint pour son salut, il craint pour son âme, il craint d'être condamné et rejeté parmi les réprouvés ; et tant de gens dans le monde n'observant qu'à demi les commandements de la loi, bien loin de tendre à sa perfection, n'ont pas le moindre trouble sur leur disposition devant Dieu, et se mettent comme de plein droit au rang des prédestinés ! Il tremble, et où ? et en quelles conjonctures ? en quel ministère ? c'est en prêchant la parole de Dieu ; c'est en répandant la foi dans les provinces et dans les empires ; c'est en s'exposant à toutes sortes de périls et de souffrances pour le nom de Jésus-Christ. Au milieu de tout cela et malgré tout cela, il est en peine de son sort éternel ; et une infinité de gens dans le monde, tout occupés des affaires du monde, engagés dans toutes les occasions du monde, jouissant de toutes les douceurs du monde, sont au regard de leur éternité dans un repos que rien n'altère ! Il faut, ou que saint Paul ait été dans l'erreur, ou que nous y soyons : c'est-à-dire, il faut que saint Paul, par une timidité scrupuleuse, et par l'effet d'une imagination trop vive, portât la crainte à un excès hors de mesure, ou que, par une aveugle témérité, nous nous laissions flatter d'une espérance ruineuse et mal fondée. Or, de soupçonner le grand Apôtre, inspiré de l'Esprit de Dieu, d'avoir donné dans une pareille illusion, ce serait un crime. C'est donc nous-mêmes qui nous abusons, et qu'est-ce de se tromper dans une affaire d'une telle conséquence ?

A Dieu ne plaise que je tombe dans un si terrible égarement ! pour m'en garantir, il n'y a point de vigilance que je ne doive apporter, ni de précaution que je ne doive prendre. Car ce ne sont point là de ces erreurs qu'on peut aisément réparer, ou dont les suites ne peuvent causer qu'un léger dommage. La perte pour moi serait sans ressource ; et pendant l'éternité toute entière, il ne me resterait nul moyen de m'en relever. C'est donc à moi d'être incessamment sur mes gardes, et d'observer tous mes pas, comme un homme qui, dans une nuit obscure, marcherait à travers les écueils et les précipices, et se trouverait à chaque moment en danger de faire une chute mortelle et sans retour. Toute mon attention ne suffira pas pour me

mettre dans une pleine assurance, et quoi que je fasse, j'aurai toujours sujet de craindre : car il sera toujours vrai, mon Dieu, que vos voies sont incompréhensibles, et vos jugements impénétrables. Mais après tout, vous aurez égard aux mesures que je prendrai, aux vœux que je vous présenterai, aux œuvres que je pratiquerai, à tout ce que pourra me suggérer le zèle de mon salut, que vous avez confié à mes soins, et que vous avez fait dépendre, après votre grâce, de ma fidélité. Si ce n'est pas assez pour m'ôter toute défiance de moi-même, c'est assez pour affermir mon espérance en votre miséricorde, et pour la soutenir. Ce sage tempérament de défiance et d'espérance me servira de sauvegarde, et me préservera de deux extrémités que je dois également éviter; l'une est une défiance pusillanime, et l'autre une espérance présomptueuse. Par là j'attirerai sur moi la double bénédiction que le prophète a promise au juste qui, tout ensemble, craint le Seigneur, et se confie dans le Seigneur.

V.

Volonté générale de Dieu, touchant le Salut de tous les hommes.

Dieu veut-il me sauver? ne le veut-il pas? Si je m'attache à la vraie créance, qui est celle de l'Eglise, je décide sans hésiter, que Dieu veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement parce qu'il veut sincèrement le salut de tous les hommes.

Est-il rien qui nous ait été marqué en des termes plus exprès dans les divines Ecritures? et qui en croirons-nous, si nous n'en croyons pas Dieu même, lequel s'en est expliqué tant de fois par ses sacrés organes et en tant de manières différentes? Il n'y a qu'à parcourir ces saintes lettres et qu'à les lire, mais sans préjugé et sans obstination, mais avec une certaine bonne foi et une certaine simplicité de cœur, mais dans la vue de s'instruire, et non point dans un esprit de contradiction et de dispute; voici les idées que nous en rapporterons et que tout d'un coup nous nous formerons : *Que Dieu ne veut pas qu'aucun homme périsse* (II. Petr. 3); mais qu'il veut au contraire que tous se sauvent. Que c'est pour cela même qu'il use de *patience* envers les pécheurs qui s'égarent de la voie du salut, et que pour les y faire rentrer, *il les appelle tous à la pénitence*. Qu'à la vérité il y aura peu d'élus, c'est-à-dire, qu'il y en aura peu qui parviendront au salut; mais que le nombre n'en sera si petit, que parce que les autres n'auront pas bien usé, comme ils le pouvaient, et comme ils le devaient, des grâces que Dieu, de toute éternité, leur avait préparées, et des moyens qu'il leur avait fournis dans le temps. Qu'entre les réprouvés il n'y en aura donc pas un seul qui puisse imputer à Dieu sa perte; mais qu'ils seront forcés de se l'imputer à eux-mêmes, en reconnaissant qu'il ne tenait qu'à eux de se sauver, et que Dieu

ne les a point laissé manquer des secours nécessaires pour arriver au bienheureux terme où il voulait les conduire. Qu'il a envoyé son Fils pour être le Médiateur, le Rédempteur, le Sauveur de tout ce qu'il y a eu d'hommes dans le monde, et de tout ce qu'il y en aura jusqu'à la fin du monde : si bien que de même qu'il fait luire son soleil sur les bons et sur les méchants, ou de même qu'il fait tomber la rosée du ciel sur les uns et sur les autres, de même il a voulu que le sang de Jésus-Christ se répandît, sans exception de personne sur tout le genre humain, et qu'il effaçât toutes les iniquités de la terre.

Voilà, dis-je, ce que nous comprendrons à la simple lecture des divins oracles du Seigneur, et des saints livres où ils sont exprimés. Voilà ce qu'ils nous feront clairement entendre, quand nous les consulterons et que nous les prendrons dans le sens naturel qui se présente de lui-même. Il est bien étrange qu'il se trouve des gens qui, sur cela, deviennent ingénieux contre leur propre intérêt; et qui, par de vaines subtilités, cherchent à obscurcir des témoignages si formels et d'ailleurs si favorables.

Ne raisonnons point tant, ne soyons point si curieux d'innover, ni si jaloux de soutenir à nos dépens des doctrines particulières. La foi de nos pères nous suffit. Ce qu'ils ont cru de tout temps, nous devons le croire avec la même certitude. Car le moins que nous puissions penser d'eux et en dire, c'est assurément qu'ils avaient des lumières aussi relevées que les nôtres; qu'ils étaient aussi pénétrants que nous, aussi instruits que nous, aussi versés dans la connaissance des mystères de Dieu et dans la science du salut. Or voyant dans l'Ecriture, surtout dans l'Evangile et dans les Epîtres des Apôtres, des termes si précis et si marqués touchant la prédestination divine, et le dessein que Dieu a de sauver tout le monde, ils se sont soumis sans résistance à une vérité qui leur était si authentiquement notifiée. Ils n'ont point eu recours, pour en éluder la force, à de frivoles distinctions. Ils n'ont point partagé le monde en deux ordres; l'un de ceux que Dieu a choisis et favorisés, l'autre de ceux qu'il a rejetés et entièrement délaissés. Ils auraient cru, par ce partage, faire injure à cette miséricorde infinie qui remplit tout l'univers, et en mal juger; ils auraient cru offenser le Dieu, le Créateur, le Père commun de tous les hommes; ils auraient cru se rendre homicides de leurs frères, en leur fermant ce sein paternel qui nous est ouvert, et d'où personne n'est exclus si lui-même il ne s'en sépare. Suivons des guides si sûrs, et entrons dans leurs sentiments. Au lieu de nous arrêter à des contestations et à des questions sans fin, ne pensons comme eux qu'à profiter du don de Dieu. Goûtons-le dans le silence de la méditation; nous y trouverons non-seulement l'appui le plus ferme et la ressource la plus solide, mais encore une des plus douces et des plus sensibles consolations.

Car, dans la vive persuasion où je suis que Dieu a voulu et qu'il veut le salut de tout le monde, m'appliquant à moi-même ce grand principe, j'en tire les plus heureuses conséquences.

J'adore la bonté de Dieu, je l'admire, j'y mets ma confiance : je me jette, ou pour mieux dire, je m'abîme dans le sein de cette Providence universelle qui embrasse toutes les nations, toutes les conditions, tous les états. Je vais à Dieu, et dans un sentiment d'amour et de reconnaissance, je lui dis avec le prophète : O mon Dieu ! ô ma miséricorde ! Je mesure sa charité, toute immense qu'elle est, ou je tâche de la mesurer. J'en prends, pour parler de la sorte après l'Apôtre, toutes les dimensions. J'en considère la hauteur, la profondeur, la largeur, la longueur. Toutes ces idées me confondent, et je ne puis assez m'étonner de voir que cette charité divine s'étend jusqu'à moi ; jusqu'à moi vile poussière, jusqu'à moi créature ingrate et rebelle, jusqu'à moi pécheur de tant d'années et digne des plus rigoureux châtimens du ciel.

Si je me sens assailli de la tentation, et que je tombe dans la défiance et en certains doutes qui me troublent au sujet de ma prédestination éternelle, je me retrace fortement dans l'esprit ce souvenir si consolant que Dieu veut me sauver : *Et pourquoi vous affligez-vous, mon âme, me dis-je à moi-même, comme David, pourquoi vous alarmez-vous ? Espérez en Dieu ; vous le pouvez : car c'est votre Dieu*, et il n'a pour vous que des pensées de paix (Ps. 42). Si le zèle de ma perfection s'allume dans moi, et que, par la pratique des bonnes œuvres, je travaille à m'enrichir pour le ciel, ce qui redouble ma ferveur, c'est de savoir, ainsi que s'exprime saint Paul, que je n'agis, *que je ne combats point à l'aventure* ; mais que Dieu, qui désire mon salut plus que moi-même, accepte tout ce que je fais, qu'il l'agrée, qu'il l'écrit dans le livre de vie, et qu'il est disposé à m'en tenir un compte exact et fidèle.

Si les remords de ma conscience me reprochent les désordres de ma vie, et que la multitude, la grièveté de mes péchés m'inspirent un secret désespoir d'en obtenir le pardon, pour me rassurer, je repasse cette parole de Jésus-Christ même : *Ce ne sont point les justes que je suis venu appeler, mais les pécheurs* (Matth. 19). Touché de cette promesse, je m'anime, je m'encourage à entreprendre l'œuvre de ma conversion. Quelque difficile qu'elle me paraisse, nul obstacle ne m'effraie, rien ne m'arrête, parce que je me répons de l'assistance de Dieu qui, voulant me sauver, veut par conséquent m'aider de sa grâce, et me soutenir dans mon retour et dans toutes les rigueurs de ma pénitence. Tels sont, encore une fois, les effets salutaires de l'assurance où je dois être d'une volonté réelle et véritable dans Dieu, de ma sanctification et de mon salut.

Mais, par une règle toute contraire, du moment que ma foi viendra à chanceler sur ce principe incontestable ; du moment que cette volonté de Dieu touchant mon salut, et touchant le salut de tout autre homme, me deviendra douteuse et incertaine, où en serais-je ? Tout mon zèle s'amortira, toute ma ferveur s'éteindra : plus de pénitence, plus de bonnes œuvres : et pourquoi ? parce que je ne saurais si ma pénitence et toutes mes bonnes œuvres me pourront être de quelque avantage et de quelque fruit devant Dieu.

Est-il rien, en effet, qui doive plus déconcerter tout le système d'une vie chrétienne, que cette pensée? Dieu peut-être veut me sauver, mais peut-être aussi ne le veut-il pas. On m'exhortera à servir Dieu, à m'acquitter fidèlement des devoirs de la religion; mais moi je dirais : Que sais-je si tous les soins que je me donnerai pour cela, si toutes les violences que je me ferai, si toute ma fidélité et mon exactitude ne me seront point inutiles, puis que je ne sais si Dieu veut me sauver? On me représentera la gloire du ciel, le bonheur des saints, leur récompense éternelle; mais moi je dirai : Que sais-je si je suis appelé à cette récompense, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? On me fera une peinture terrible des jugements de Dieu, de ses arrêts, de ses vengeances, de tous les tourments de l'enfer; mais moi je dirai : Que sais-je s'il est en mon pouvoir de l'éviter cet enfer, et si mon sort n'est pas déjà décidé, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver? A l'heure de ma mort, on me montrera le crucifix, et l'on me criera : Voilà, mon cher frère, voilà votre Sauveur, confiez-vous en ses mérites et dans la vertu de son sang; mais moi je dirai : Que sais-je si ce sang divin, ce précieux sang a été répandu pour moi? que sais-je si c'est le prix de ma rançon, puisque je ne sais si Dieu veut me sauver?

Je le dirai, ou du moins je le penserai. Or, quel goût peut-on alors trouver dans toutes les pratiques du christianisme? Avec quelle ardeur peut-on s'y porter? à quelle tentation n'est-on pas exposé de quitter tout, d'abandonner tout au hasard, et de se laisser aller à sa bonne ou à sa mauvaise destinée? Hélas! de ceux-là mêmes qui croient, comme l'Eglise, la vocation générale de tous les hommes au salut, il y en a tant néanmoins qu'on ne saurait déterminer à en prendre le chemin, et à y persévérer : que sera-ce de ceux qui ne voudront pas reconnaître cette vocation, et qui douteront si Dieu s'est souvenu d'eux, ou s'il ne les a point oubliés?

Non, dit le Seigneur, *je n'ai point oublié mon peuple, non plus qu'une mère n'oublie point l'enfant qu'elle a mis au monde, et à qui elle a donné la vie* (Isaï. 49). Dieu ne dit pas en particulier qu'il n'a point oublié celui-ci, ni celui-là, parmi son peuple; mais il marque son peuple en général. Or, tout indigne que j'en puis être, je suis de ce peuple de Dieu; je dis même de ce peuple choisi dont Dieu autrefois, et dans un sens plus étroit, disait : *Vous serez mon propre peuple*. Les Juifs en étaient la figure; et comme entre toutes les nations ils furent la nation spécialement chérie du Seigneur, et appelée à la terre promise par une préférence de prédilection, c'est ainsi que Dieu, par une faveur singulière, a formé de nous un peuple chrétien, c'est-à-dire, un peuple qu'il a distingué de tous les autres peuples, et sur qui il paraît avoir des vues de salut plus efficaces et plus expresses. Quand donc, ce qui n'est pas, et ce que je ne pourrais penser que par une erreur grossière, quand, dis-je, il y aurait quelque lieu de douter que Dieu voulût le salut de tant d'infidèles, qui n'ont jamais reçu les mêmes lumières ni les mêmes dons que moi; dès-

là, qu'il a plu à la Providence de me faire naître de parents chrétiens, et comme dans le sein de la foi; dès-là, qu'au moment de ma naissance j'ai eu l'avantage, par la grâce du baptême, d'être régénéré en Jésus-Christ, et que je suis devenu, par un droit spécial, l'héritier de son royaume; dès-là même que, par une prérogative qui me sépare de tant d'hérétiques, sortis de la voie droite et engagés dans une voie de séduction, je me trouve au milieu de l'Eglise, en qui seule est la vérité, la vie, le salut : tout cela, ne sont-ce pas de la part de Dieu des témoignages certains d'une volonté bien sincère de me sauver?

Il le veut; mais ce salut si important pour moi, le veux-je? Il est bien étrange, que dans une affaire qui me touche de si près, et qui m'est si essentielle, on puisse être en doute si je la veux véritablement, ou si je n'y suis pas insensible. Quoi qu'il en soit, parce que Dieu veut mon salut et le salut de tous les hommes, que n'a-t-il pas fait pour cela? S'est-il contenté d'une volonté de simple complaisance, sans agir et sans en venir aux moyens nécessaires? Du ciel même, et du trône de sa gloire, il nous a envoyé un Rédempteur; ce Fils unique, ce Dieu-Homme, il l'a livré à la mort, et à la mort de la croix. Où n'a-t-il pas communiqué les mérites infinis de cette rédemption surabondante? A qui a-t-il refusé le sang de Jésus-Christ? et pour descendre encore à quelque chose de moins commun et de personnel par rapport à moi; dans son Eglise où il m'a adopté et dont je suis membre, quels secours ne me fournit-il pas? que d'enseignements pour m'instruire, que de ministres pour me diriger, que de sacrements pour me fortifier, que de grâces intérieures, que de pieuses pratiques pour me sanctifier! Voilà comment Dieu m'a aimé, voilà par où il me fait évidemment connaître qu'il veut mon salut, et qu'il le veut sincèrement. Or, encore une fois, est-ce ainsi que je le veux? je n'en puis mieux juger que par les effets : car si je le veux comme Dieu le veut, je dois par proportion y travailler comme Dieu y travaille; c'est-à-dire, que je dois user de tous les moyens qu'il me présente et n'en omettre aucun; que je dois éviter tout le mal qu'il me défend, et pratiquer tout le bien qu'il me commande; que je dois être dans une vigilance et dans une action continuelle, pour profiter de toutes ses grâces, et pour mériter le saint héritage qu'il me destine, non point seulement comme un don de sa pure libéralité, mais encore comme la récompense de mes œuvres. Dire sans cela que je veux mon salut, c'est une contradiction; car vouloir le salut, et ne vouloir rien faire de tout ce qu'on sait indispensablement requis pour parvenir au salut, ne sont-ce pas dans une même volonté, deux sentiments incompatibles, et qui se détruisent l'un l'autre? Hé! nous tromperons-nous toujours nous-mêmes, chercherons-nous toujours à rejeter sur Dieu ce que nous ne devons imputer qu'à nous-mêmes, et qu'à la plus lâche et la plus profonde négligence?

VI.

Possibilité du Salut dans toutes les conditions
du monde.

Quand un homme du monde dit qu'il ne peut se sauver dans son état, c'est une mauvaise marque : car un des premiers principes pour s'y sauver, est de croire qu'on le peut. Mais c'est encore pis, quand, persuadé, quoique fausement, que dans sa condition il ne peut faire son salut, il y demeure néanmoins : car un autre principe, non moins incontestable, c'est que dès qu'on ne croit pas pouvoir se sauver dans un état, il le faut quitter. J'ai, dites-vous, des engagements indispensables, qui m'y retiennent; et moi je réponds que si ce sont des engagements indispensables, ils peuvent dès-lors s'accorder avec le salut; puisqu'étant indispensables pour vous, ils sont pour vous de la volonté de Dieu, et que Dieu, qui nous veut tous sauver, n'a point prétendu vous engager dans une condition où votre salut vous devînt impossible. Développons cette pensée; elle est solide.

C'est un langage mille fois rebattu dans le monde, de dire qu'on ne s'y peut sauver : et pourquoi ? parce qu'on est, dit-on, dans un état qui détourne absolument du salut. Mais comment en détourne-t-il ? Est-ce par lui-même ? cela ne peut être, puisque c'est un état établi de Dieu; puisque c'est un état de la vocation de Dieu; puisque c'est un état où Dieu veut qu'on se sanctifie; puisque c'est un état où Dieu, par une suite immanquable, donne à chacun des grâces de salut et de sanctification; et non-seulement des grâces communes, mais des grâces propres et particulières que nous appelons pour cela grâces de l'état; enfin, puisque c'est un état où un nombre infini d'autres, avant nous, ont vécu très-régulièrement, très-chrétiennement, très-saintement, et où ils ont consommé, par une heureuse fin, leur prédestination éternelle. Reprenons, et de tous ces points, comme d'autant de vérités connues, tirons pour notre conviction les preuves les plus certaines et les plus sensibles.

Un état que Dieu a établi. Car le premier instituteur de tous les états qui partagent le monde et qui composent la société humaine, c'est Dieu même, c'est sa providence. Il a été de la divine Sagesse, en les instituant, d'y attacher des fonctions toutes différentes; et de là vient cette diversité de conditions, qui sert à entretenir parmi les hommes la subordination, l'assistance mutuelle, la règle et le bon ordre. Or Dieu, qui dans toutes ses œuvres envisage sa gloire, n'a point assurément été ni voulu être l'auteur d'une condition où l'on ne pût garder sa loi, où l'on ne pût s'acquitter envers lui des devoirs de la religion, où l'on ne pût lui rendre, par une pratique fidèle de toutes ses volontés, l'hommage et le culte qu'il mérite. Et comme c'est par là qu'on opère son salut, il faut donc conclure qu'il

n'y a point d'état qui, de lui-même, y soit opposé, ni qui empêche d'y travailler efficacement.

Un état qui, établi de Dieu, est de la vocation de Dieu. C'est-à-dire, qu'il y en a plusieurs que Dieu destine à cet état, puisqu'il veut, et qu'il est du bien public, que chaque état soit rempli. Que servirait-il en effet d'avoir institué des professions, des ministères, des emplois, s'ils devaient demeurer vides, et qu'il ne se trouvât personne pour y vaquer? Mais d'ailleurs, comment pourrions-nous accorder avec l'infinie bonté de Dieu, notre créateur et notre père, de nous avoir appelés à un état où il ne nous fût pas possible d'obtenir la souveraine béatitude pour laquelle il nous a formés, ni de mettre notre âme à couvert d'une éternelle damnation?

Un état où Dieu veut qu'on se sanctifie et qu'on se sauve. C'est le même commandement pour toutes les conditions, et c'était à des chrétiens de toutes les conditions que saint Paul disait, sans exception : *La volonté de Dieu est que vous deveniez saints* (I. Thess. 4). Voilà pourquoi il leur recommandait à tous d'acquérir la perfection de leur état, et leur promettait, au nom de Dieu, le salut comme la récompense de leur fidélité. D'où il est évident que Dieu nous ordonnant ainsi de nous sanctifier dans notre état, quel qu'il soit, et voulant que, par la sainteté de nos œuvres, nous nous y sauvions, la chose est en notre pouvoir, suivant cette grande maxime, que Dieu ne nous ordonne jamais rien qui soit au-dessus de nos forces.

Un état aussi où Dieu ne manque point de nous donner des grâces de salut et de sanctification. Grâces communes et grâces particulières : grâces communes à tous les états; grâces particulières et conformes à l'état que Dieu, par sa vocation, nous a spécialement destiné : les unes et les autres, capables de nous soutenir dans une pratique constante des obligations de notre état; capables de nous assurer contre toutes les occasions, toutes les tentations, tous les dangers où peut nous exposer notre état; capables de nous avancer, de nous élever, de nous perfectionner selon notre état. De sorte que, partout et en toutes conjonctures, nous pouvons dire, avec l'humble et ferme confiance de l'Apôtre : *Je puis tout par le secours de celui qui me fortifie* (Philip. 4).

Un état enfin où mille autres avant nous se sont sanctifiés et se sont sauvés. Les histoires saintes nous l'apprennent : nous en avons encore des témoignages présents, et quoique, dans ces derniers siècles, le dérèglement des mœurs soit plus général que jamais, et qu'il croisse tous les jours, il est certain néanmoins que si Dieu nous faisait connaître tout ce qu'il y a de personnes qui vivent actuellement dans la même condition que nous, nous y trouverions un assez grand nombre de gens de bien, dont la vue nous confondrait. Il est difficile que nous n'en connaissions pas quelques-uns, ou que nous n'en ayons pas entendu parler. Que ne faisons-nous ce qu'ils font? que n'agissons-nous comme ils agissent? que ne nous sauvons-nous comme ils se sauvent? Sommes-nous d'autres hommes qu'eux, ou

sont-ils d'autres hommes que nous? Avons-nous plus d'obstacles à vaincre, ou les moyens de salut nous manquent-ils? Reconnaissons-le de bonne foi : l'essentielle et la plus grande différence qu'il y a entre eux et nous, n'est ni dans l'état, ni dans les obstacles, ni dans les moyens, mais dans la volonté. Ils veulent se sauver, et nous ne le voulons pas.

De là qu'arrive-t-il? parce qu'ils veulent se sauver, et qu'ils le veulent bien, ils se font, des peines et des engagements de leur état, autant de sujets de mérite pour le salut; et parce que nous ne voulons pas nous sauver ou que nous ne le voulons qu'imparfaitement, nous nous faisons, de ces mêmes engagements et de ces mêmes peines, autant de prétextes pour abandonner le soin du salut. Je sais que pour se conduire en chrétien dans son état, que pour n'y pas échouer, et pour se préserver de certains écueils qui s'y rencontrent par rapport au salut, on a besoin de réflexion, d'attention sur soi-même, de fermeté et de constance : or, c'est ce qui gêne, et ce qu'on voudrait s'épargner. Au lieu donc de tout cela, on pense avoir plutôt fait de dire qu'on ne peut se sauver dans son état; on tâche de se le persuader, et peut-être en vient-on à bout. Mais trompe-t-on Dieu? et quand un jour nous paraîtrons devant son tribunal, et que nous lui rendrons compte de notre âme, que lui répondrons-nous, lorsqu'il nous fera voir que cette prétendue impossibilité qui nous arrêtaient, n'était qu'une impossibilité supposée, qu'une impossibilité volontaire, qu'une lâcheté criminelle de notre part, qu'une faiblesse qui, dès le premier choc, se laissait abattre, et qui, bien loin de nous justifier en ce jugement redoutable, ne doit servir qu'à nous condamner?

Mais pour mieux pénétrer le fond de la chose, je demande pourquoi nous ne pourrions pas allier ensemble les devoirs de notre état et ceux de la religion. Notre état, je le veux, nous engage au service du monde; mais ce service du monde, autant qu'il convient à notre condition, n'est point contraire au service de Dieu. Car, quoi que nous puissions alléguer, trois vérités sont indubitables : 1° que les devoirs du monde et ceux de la religion ne sont point incompatibles; 2° qu'on ne s'acquitte jamais mieux des devoirs du monde, qu'en s'acquittant bien des devoirs de la religion; 3° qu'on ne peut même satisfaire à ceux de la religion sans s'acquitter des devoirs du monde : et voilà de quelle manière nous pouvons et nous devons pratiquer cette excellente leçon du Sauveur des hommes : *Rendez à César, c'est-à-dire au monde, ce qui est à César, et rendez à Dieu ce qui appartient à Dieu* (Matth. 22). L'un n'est point ici séparé de l'autre. Par où nous voyons, selon la pensée et l'oracle de notre divin Maître, qu'il n'est donc point impossible de servir tout à la fois et conformément à notre état, Dieu et le monde, Dieu pour lui-même, et le monde en vue de Dieu.

J'ai ajouté, et c'est une vérité fondée sur la raison et sur l'expérience, qu'on ne s'acquitte jamais mieux de ce qu'on doit à son état

et au monde, qu'en s'acquittant bien de ce qu'on doit à Dieu, parce qu'alors tout ce qu'on fait pour son état et pour le monde, on le fait pour Dieu et dans l'esprit de Dieu : or, le faisant dans l'esprit de Dieu et pour Dieu, on le fait avec une conscience beaucoup plus droite, avec un zèle plus pur et plus ardent, avec plus d'assiduité, de régularité, de probité. Un troisième et dernier principe, non moins vrai que les deux autres, c'est qu'on ne peut même s'acquitter pleinement de ce qu'on doit à Dieu, si l'on ne s'acquitte de ce qu'on doit à son état et au monde, puisque, dès qu'on le doit au monde et à son état, Dieu veut qu'on y satisfasse, et que c'est là une partie de la religion.

De tout ceci concluons, que si notre état nous détourne du salut, ce n'est point par lui-même, mais par notre faute : car, bien loin que de lui-même ce soit un obstacle au salut, c'est, au contraire, la voie du salut que Dieu nous a marquée. Nous devons tous aspirer au même terme, mais nous n'y devons pas tous arriver par la même voie. Chacun a la sienne : or la nôtre, c'est l'état que Dieu nous a choisi ; et en nous y appelant, il nous dit : *Voilà votre chemin, c'est par là que vous marcherez* (Isaï. 30) ; tout autre ne serait point si sûr pour nous, dès qu'il serait de notre choix, sans être du choix de Dieu.

Comment donc et en quel sens est-il vrai qu'on ne peut se sauver dans son état ? c'est par la vie qu'on y mène et qu'on y veut mener, laquelle ne peut compatir avec le salut : mais on y peut vivre autrement ; mais on y doit vivre autrement ; mais on peut et on doit autrement s'y comporter.

Cet état expose à une grande dissipation par la multitude d'affaires qu'il attire, et cette dissipation fait aisément oublier les vérités éternelles, les pratiques du christianisme, le soin du salut. Le remède, ce serait de ménager chaque année, chaque mois, chaque semaine, et même chaque jour, quelque temps pour se recueillir et pour rentrer en soi-même. Ce temps ne manquerait pas, et on saurait assez le trouver, si l'on y était bien résolu ; mais pour cela, il faudrait prendre un peu sur soi, et c'est à quoi on ne s'est jamais formé. On se livre à des occupations tout humaines, on s'en laisse obséder et posséder ; on en a sans cesse la tête remplie, le souvenir de Dieu s'efface, et on pense à tout, hors à se sauver.

Cet état donne des rapports qui obligent de voir le monde, de converser avec le monde, d'entretenir certaines habitudes, certaines liaisons parmi le monde : et personne n'ignore combien pour le salut il y a de risques à courir dans le commerce du monde. Le préservatif nécessaire, ce serait d'abord de retrancher de ces liaisons et de ce commerce du monde ce qui est de trop ; ensuite, de se renouveler souvent, et de se fortifier par l'usage de la prière, de la confession, de la communion, de la lecture des bons livres : mais on ne veut point de toutes ces précautions, et on ne s'en accommode point. On se porte partout indifféremment et sans discernement ; tout faible, et tout désarmé, pour ainsi dire, qu'on est, on va affronter l'ennemi le

plus puissant et le plus artificieux; on suit le train du monde, on est de toutes ses compagnies, on en prend toutes les manières; et est-il surprenant alors que, dans un air si corrompu, l'on s'empoisonne, et qu'au milieu de tant de scandales, on fasse des chutes grièves et mortelles? Je passe bien d'autres exemples, et j'avoue qu'en se conduisant de la sorte dans son état, il n'est pas possible de s'y sauver; mais consultons-nous nous-mêmes, et rendons-nous justice. Qui nous empêche d'user des moyens que nous avons en main, pour mieux régler nos démarches et mieux assurer notre salut? Ne le pouvons-nous pas? or, de ne l'avoir pas fait lorsqu'on le pouvait, lorsqu'on le devait, lorsqu'il s'agissait d'un si grand intérêt que le salut, quel titre de réprobation!

Il n'est donc point question, pour nous sauver, de changer d'état; et souvent même, comme nous l'avons déjà observé, ce changement pourrait préjudicier au salut, parce que le nouvel état qu'on embrasserait ne serait point proprement, ni selon Dieu, notre état : c'est-à-dire, que ce ne serait point l'état qu'il aurait plu à Dieu de nous assigner dans le conseil de sa sagesse.

Il n'est point question de renoncer absolument au monde, et de nous ensevelir tout vivants dans des solitudes, pour n'être occupés que des choses éternelles, et pour ne vaquer qu'aux exercices intérieurs de l'âme. Cela est bon pour un petit nombre à qui Dieu inspire cette résolution, et à qui il donne la force de l'exécuter; mais après tout, que serait-ce de la société humaine, si chacun prenait ce parti? à quoi se réduirait le commerce des hommes entre eux; et sans ce commerce, comment pourrait subsister l'ordre et la subordination du monde? Ainsi, rien de plus sage ni de plus raisonnable, que la règle de saint Paul, lorsque, écrivant aux premiers fidèles nouvellement convertis, il leur disait : *Mes frères, demeurez dans les mêmes conditions où vous étiez quand il a plu à Dieu de vous appeler* (1. Cor. 7); comme s'il leur eut dit : Dans ces conditions, vous pouvez être chrétiens, et vivre en chrétiens; car ce c'est point précisément à la condition que la qualité de chrétien est attachée. Or, vivant en chrétiens, et pratiquant, dans vos conditions, l'Evangile de Jésus-Christ, vous vous sauverez, puisque c'est de cette vie chrétienne et de cette fidèle observation de la loi, que le salut dépend.

Voilà ce qu'une infinité de mondains ne veulent point entendre, parce qu'ils veulent avoir toujours de quoi s'autoriser dans leur vie mondaine, et que, pour cela, ils ne veulent jamais se persuader qu'ils puissent vivre chrétiennement dans leurs conditions. Ils sont merveilleux dans les idées qu'ils se forment, et dans les discours qu'ils tiennent en certaines rencontres. Il semble qu'ils aient leur salut extrêmement à cœur, et qu'ils soient dans la meilleure volonté de s'y employer; mais bien entendu que ce sera toujours dans un autre état que celui où ils se trouvent. O si je vivais, disent-ils, dans la retraite, et que je n'eusse à penser qu'à moi-même! O si je ne voyais plus tant de monde, et que je pusse ne m'occuper que de Dieu!

paraisons, il nous le fait concevoir comme un somptueux édifice, mais qui coûte des frais immenses à bâtir; comme un trésor caché, mais qu'on ne trouve qu'à force de remuer la terre, et de creuser; comme une pierre précieuse, mais qu'on n'achète qu'en se défaisant de tout le reste et le vendant; comme une moisson abondante, mais qu'on ne recueille que dans la saison des fruits, et lorsque, par un travail assidu, on a cultivé le champ du père de famille; comme un riche salaire, mais qu'on ne reçoit que le soir, et qu'après avoir porté tout le poids de la chaleur du jour; comme une ample récompense, mais de quoi? d'une ferveur dans la pratique de la justice chrétienne, et d'un zèle semblable à une soif et à une faim dévorante; d'un détachement au-dessus de tout intérêt temporel et humain; d'une pureté d'âme et d'une innocence de mœurs, exempte des moindres taches; d'une pénitence austère, et d'une mortification ennemie de toutes les commodités et de tous les plaisirs des sens; d'une douceur que rien n'émeut ni n'aigrit, dont rien ne trouble la paix, et qui s'applique à la maintenir; d'une charité bienfaisante et toute miséricordieuse, toujours prête à prévenir le prochain, à le soulager et à l'aider; d'une patience inaltérable dans les maux de la vie, et même au milieu des persécutions et des malédictions : car, voilà le précis des enseignements que Jésus-Christ, notre guide et notre maître, nous a tracés, autant par ses exemples que par ses paroles, sur l'affaire du salut; voilà le chemin qu'il nous a ouvert. Il n'y en a point d'autre, ni jamais il n'y en aura.

Or nous ne sentons que trop de combien d'épines ce chemin est semé, et combien il est rude à tenir, surtout dans l'extrême faiblesse où nous sommes. C'est pourquoi le même Fils de Dieu ne nous a pas dit simplement : Entrez dans ce chemin, mais *efforcez-vous d'y entrer*, mais excitez-vous, animez-vous, et prenez à chaque pas un courage tout nouveau pour y avancer et y persévérer. Les Apôtres n'en ont point autrement parlé. Dans toutes leurs Epîtres, ils ne nous prêchent que la fuite du monde, que la retraite, que le recueillement intérieur, que la défiance de nous-mêmes, que la pénitence, que l'abnégation, qu'une guerre continuelle de l'esprit contre la chair, que la mort de tous les appétits déréglés et de tous les désirs du siècle. La nature a beau se plaindre et murmurer, les élus de Dieu, ne se sont jamais flattés là-dessus, et n'ont point imaginé de voie plus douce par où ils crussent pouvoir atteindre au port du salut.

On me dira que cette morale est bien sévère : hé ! qui en doute ? nous en convenons ; nous ne prenons point, en l'annonçant, de circuit ni de détour ; nous sommes prêts, ainsi qu'il nous est ordonné, de la publier sur les toits. Mais du reste, avec toute sa sévérité, cette morale subsiste toujours telle que nous l'avons reçue, et toujours elle subsistera. Tout cela est rigoureux, il est vrai ; mais il n'est pas moins vrai, quelque rigoureux que tout cela soit, qu'il ne nous est pas permis d'en rien retrancher ; il n'est pas moins vrai que quiconque refuse de s'assujettir à tout cela, est dans la voie de perdition,

et qu'il n'y a point de salut pour lui; il n'est pas moins vrai que de prétendre modérer tout cela, expliquer tout cela par des interprétations favorables à la cupidité de l'homme et à nos inclinations sensuelles, c'est se tromper soi-même, et tromper ceux qu'on entraîne dans la même erreur; et qu'en se trompant ainsi soi-même et trompant les autres, on se damne et on se damne avec soi. Voilà ce qui ne peut être contesté, dès qu'on a quelque teinture de la morale chrétienne; et comme les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise de Jésus-Christ, je puis ajouter que jamais tous les artifices ni tous les prétextes de notre amour-propre ne prévaudront contre ces principes évangéliques, et contre les obligations étroites qu'ils nous imposent. Le ciel et la terre passeront, mais la parole du Seigneur ne passera point. Or, il nous a dit en venant parmi nous : *Ce n'est point la paix ni un repos oisif que je vous apporte ; mais je viens vous mettre le glaive à la main* (Matth. 10) ; je viens vous apprendre à vaincre tous les ennemis de votre salut, et surtout à vous vaincre vous-mêmes. N'espérons pas de changer cet ordre de la divine Sagesse ; mais ne pensons , pour nous y conformer, qu'à nous changer nous-mêmes.

On me demandera, qui pourra donc se sauver? Qui le pourra? ceux qui pratiqueront l'Evangile. On ira plus loin, et on me demandera qui le pourra pratiquer, cet Evangile dont la morale est si pure, et la perfection si relevée. Qui le pourra? ceux qui, par une volonté ferme et inébranlable, aidée de la grâce, s'y seront fortement déterminés. Mais on ne s'en tiendra pas encore là, et l'on me demandera enfin, qui pourra se déterminer à une vie aussi régulière, et aussi laborieuse que l'Evangile nous la prescrit. Qui le pourra? ceux qui, par une solide et fréquente réflexion se seront bien rempli l'esprit et bien convaincus de l'importance du salut. Car, quoique je l'aie déjà remarqué plus d'une fois, je le redis et je ne puis trop le redire, c'est de là que tout dépend, c'est-à-dire, de cette vive persuasion, de cette vue toujours présente, de cette idée du salut comme de l'affaire capitale, comme de l'unique affaire, comme d'une affaire qui, seule, ou par son succès, doit faire notre bonheur souverain, ou par sa perte notre souverain malheur. Voilà le ressort qui remuera toutes les puissances de notre âme; voilà, après la grâce du Seigneur, le premier mobile d'où nous recevrons ces grandes impressions auxquelles rien ne résiste. Tellement que, quelques combats qu'il y ait à soutenir, et quelques nœuds qu'il y ait à rompre, quelques charmes que le monde présente à nos yeux pour nous attirer et nous attacher, rien désormais ne nous touchera, ne nous ébranlera, ne nous retiendra : pourquoi? parce que, dans notre estime, nous ne mettrons rien en parallèle avec le salut.

Expliquons ceci par un exemple familier : la comparaison est très-naturelle. Le feu prend dans une maison, il s'allume de toutes parts, il se communique, il croît, l'embrasement est général; chacun pense à soi, tous prennent la fuite, on se sauve par où l'on peut et comme

l'on peut. Cependant, un homme profondément endormi ne sent pas le péril où il est, d'être consumé par les flammes et d'y périr; on court à lui, on l'éveille, il ouvre les yeux, il voit tout en feu. A ce moment que fait-il? délibère-t-il à se sauver? prend-il garde s'il lui sera facile de s'échapper? un premier mouvement l'emporte, et ne lui donne pas le loisir de rien examiner. S'il faut grimper sur un mur, s'il faut se précipiter d'un lieu élevé, s'il faut passer à travers la flamme, point de moyen qu'il ne tente. Pour éviter un danger, il se jette dans un autre, et pour se garantir de la mort qui le menace, il s'expose sans hésiter à mille morts. D'où lui vient cette ardeur, cette agitation, cette résolution? c'est qu'il y va de la vie, et que, de tous les biens de ce monde, nul ne lui est si cher que la vie, parce qu'il sait que le fondement de tous les biens de cette vie, c'est la vie même.

Belle image d'un chrétien qui revient de l'assoupissement où il était à l'égard du salut, et qui commence à bien connaître la conséquence infinie d'une telle affaire, après en avoir mûrement considéré le fond, le danger, les obstacles, toutes les suites. Il se voit au milieu du monde comme au milieu du feu : passions ardentes qui dévorent les cœurs, fausses maximes qui corrompent les esprits, objets flatteurs qui fascinent les yeux, sales plaisirs qui amollissent les sens, exemples qui entraînent, occasions qui surprennent, discours libertins, scandales publics, intérêts sordides, injustices criantes, engagements de la coutume, esclavage du respect humain, excès de la débauche, profanation des plus saints lieux, abus, sacrilèges et impiétés : que dirai-je? et peut-on avoir assez peu de connaissance pour ne savoir pas combien le monde est perverti, et combien il est capable de nous pervertir nous-mêmes?

Comment se défendre de cette contagion répandue partout, et comment se mettre à couvert de ses atteintes? comment, assailli de tous côtés, et assiégé de tant d'ennemis, leur faire face et en triompher? comment repousser leurs attaques, éviter leurs surprises, parer à tous leurs traits? en un mot, sur le penchant d'une ruine toujours prochaine, comment assurer tous ses pas, et sauver son âme? Comment? laisser agir ce chrétien éclairé de la lumière de Dieu et fortifié de sa grâce. C'est assez qu'il se soit bien imprimé dans le souvenir l'excellence du salut; c'est assez qu'il en ait connu le prix : tant que cette pensée l'occupera, qu'elle le frappera, et que, pour la conserver, il la renouvellera souvent et la rappellera, j'ose dire qu'alors il sera comme invulnérable et comme invincible. Il réprimera les passions les plus violentes, il détruira les habitudes les plus enracinées, il se roidira contre toute considération humaine, contre le torrent de la coutume, contre la chair et le sang, contre les objets les plus corrompteurs et les attraites des plaisirs les plus séduisants. Il s'adonnera aux exercices de la religion, sans en négliger aucun, ni par mépris, ni par délicatesse, ni par une vaine crainte des raisonnements du public. Il les pratiquera fidèlement, exactement, constamment; et parce que cette assiduité est un joug, et pour plusieurs même, en

mille conjonctures, un joug très-pesant, il se captivera, il se surmontera, il s'élèvera au-dessus de lui-même : jamais la peine ne l'étonnera.

A-t-elle étonné tant de solitaires, quand ils se sont confinés dans les déserts et retirés dans les plus sombres cavernes ? A-t-elle étonné, tant de religieux, quand il se sont cachés dans l'obscurité du cloître, et soumis à toutes ses austérités ? A-t-elle étonné tant de vierges chrétiennes, quand elles ont sacrifié tous les agréments de leur sexe, et qu'elles ont porté sur leur corps toutes les mortifications de Jésus-Christ ? A-t-elle étonné tant de martyrs, quand ils se sont immolés comme des victimes, et livrés aux plus cruels tourments ? Il s'agit pour nous du même salut, dont l'espérance leur donnait cette force supérieure et victorieuse. Fallût-il donc l'acheter par les mêmes supplices, par les mêmes sacrifices, nous y devons être disposés. Mais le sommes-nous en effet ; et, quoi que nous en disions, peut-on nous en croire, lorsqu'on nous voit céder honteusement et si vite aux moindres difficultés ? Car le christianisme, aussi bien que le monde, est plein de ces faux braves qui, loin du péril témoignent une assurance merveilleuse, et à qui tout fait peur dans l'occasion.

Bizarre contradiction de notre siècle ! jamais dans les entretiens, dans les paroles, dans les leçons de morale, on n'a plus rétréci le chemin du salut, parce que les leçons et les paroles n'engagent à rien ; et jamais en même temps on ne l'a plus élargi dans la pratique et dans les œuvres, parce que ce sont les œuvres qui coûtent et que c'est la pratique qui mortifie. Ne cherchons, ni par une rigueur outrée, à le rétrécir jusqu'à le rendre impraticable, ni par un relâchement trop facile, à l'aplanir et à l'élargir jusqu'à lui ôter toute sa sévérité et tout son mérite. L'un nous conduirait au désespoir, et l'autre nous perdrait par une trompeuse confiance.

Prenons le juste milieu de l'Évangile, et sans donner dans aucune extrémité, souvenons-nous que la voie du ciel n'est point si étroite qu'on n'y puisse marcher ; mais aussi qu'elle l'est assez pour demander toute notre constance, et pour exercer toute notre vertu.

Cependant, pour la consolation de ceux à qui le zèle de leur salut inspire de suivre cette voie et d'y avancer, voici ce que j'ajoute, et ce que je puis appeler le miracle de la grâce. Car une expérience de tous les siècles, depuis Jésus-Christ, l'auteur et le consommateur de notre foi, a fait connaître que cette voie, toute épineuse qu'elle est, devient d'autant plus douce qu'on y cherche moins de douceurs, et qu'on s'assujettit avec moins de ménagements et moins de réserves à ses austérités les plus mortifiantes. Comment cela se fait-il ? c'est aux âmes qui l'éprouvent à nous en instruire, ou plutôt, c'est un de ces secrets dont saint Paul disait, qu'il n'est permis à nul homme de les expliquer. Mais, tout impénétrable qu'est ce mystère, il n'en est pas moins réel ni moins véritable. Car, de quelque manière que ce puisse être, et en quelque sens que nous puissions l'entendre, il faut que la parole de Jésus-Christ s'accomplisse : c'est une parole divine, et par

conséquent infaillible. Or, cet adorable Maître nous a dit que son joug est doux et son fardeau léger ; et en nous invitant à le prendre, il nous a promis que nous y trouverons la paix. Ces termes de joug et de fardeau marquent de la difficulté et de la pesanteur ; mais, avec toute sa pesanteur, ce fardeau devient léger, et ce joug devient doux, dès que c'est le joug et le fardeau du Seigneur : pourquoi ? parce que la grâce y répand toute son onction, et qu'il n'est rien de si pesant ou de si amer dont cette onction céleste n'adoucisce l'amertume, et qu'elle ne fasse porter avec une sainte allégresse.

On en est surpris ; et, pour ainsi dire, on ne se comprend pas soi-même, tant on se trouve différent de soi-même. Au premier aspect de la voie étroite du salut, tous les sens s'étaient révoltés, et à peine se persuadait-on qu'on y pût faire quelques pas ; mais du moment qu'on y est entré avec une ferme confiance, les épines, si j'ose user de ces figures, se changent en fleurs, et les chemins les plus raboteux s'aplanissent. *Ah ! Seigneur*, s'écriait un grand saint, *vous m'avez heureusement trompé*. En m'enrôlant dans votre milice, je m'attendais, selon les principes de votre Evangile, à des assauts et à une guerre où je craignais que ma faiblesse ne succombât. Je me figurais une vie triste, pénible, ennuyeuse, sans repos, sans goût ; et jamais mon cœur ne fut plus content, ni mon esprit plus calme et plus libre. Combien d'autres ont rendu le même témoignage ? mais le mal est qu'on ne les en croit pas, et qu'on ne veut pas se convaincre par une épreuve personnelle et par son propre sentiment.

VIII.

Soin du Salut, et l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde.

Cherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice (Luc. 12). En ce peu de paroles, le Sauveur du monde nous donne une juste idée de la conduite que nous devons tenir à l'égard du salut. Ce salut, ce royaume de Dieu, c'est dans l'éternité que nous le devons posséder, c'est à la mort que nous le devons trouver ; mais c'est dans la vie que nous le devons chercher. Si donc je ne le cherche pas dans la vie, je ne le trouverai pas à la mort ; et si j'ai le malheur de ne le pas trouver à la mort, je ne le trouverai jamais, et dans l'éternité j'aurai l'affreux désespoir d'avoir pu le posséder, et de ne le pouvoir plus.

C'est, dis-je, dans la vie qu'il faut le chercher : car l'unique voie pour y arriver et pour le trouver, ce sont les bonnes œuvres, c'est la sainteté. Or ces bonnes œuvres, où les peut-on pratiquer ? en cette vie et non en l'autre. Cette sainteté, où la peut-on acquérir ? dans le temps présent et non dans l'éternité, sur la terre et non dans le ciel. En effet, il y a cette différence à remarquer entre le ciel et la terre : la terre fait les saints, mais elle ne fait pas les bienheureux ; et au

contraire, le ciel fait les bienheureux, mais il ne fait pas les saints. Supposez de tous les saints celui que Dieu aura élevé au plus haut point de gloire dans le ciel, tout l'éclat de sa gloire n'ajoutera pas un seul degré à sa sainteté. Cet état de gloire couronnera sa sainteté, confirmera sa sainteté, consommera sa sainteté; mais il ne l'augmentera pas. Il la rendra plus durable, puisqu'il la rendra éternelle, mais il ne la rendra ni plus méritoire, ni plus parfaite.

C'est donc dès maintenant et sans différer, que nous devons donner nos soins à chercher le royaume de Dieu; mais encore, comment le faut-il chercher? *Premièrement*; c'est-à-dire que nous devons faire du salut notre première affaire: pourquoi? parce que c'est notre plus grande affaire. Règle divine, puisque c'est le Fils de Dieu même qui nous l'a tracée; règle la plus droite, la plus équitable, puisqu'elle est fondée sur la nature des choses, et qu'il est bien juste que le principal l'emporte sur l'accessoire; règle fixe et inviolable, puisque c'est une loi émanée d'en-haut, et un ordre que Dieu a établi et qu'il ne changera jamais. Mais nous, toutefois, nous prétendons renverser cet ordre, nous entreprenons de contredire cette loi, nous voulons substituer à cette règle une règle toute opposée. Car Jésus-Christ nous dit: Cherchez d'abord le royaume de Dieu, et pour ce qui est du vêtement, de la nourriture, des biens de la vie, n'en soyez point en peine. Vous pouvez vous en reposer sur votre Père céleste qui vous aime, *et qui vous donnera toutes ces choses par surcroît* (Luc. 12). Mais nous, au contraire, nous disons: Cherchons d'abord les biens de la vie, et pour ce qui regarde les biens de l'éternité, le royaume de Dieu, le salut, n'en soyons point en peine, mais confions-nous en la miséricorde du Seigneur: il est bon, il ne nous abandonnera pas.

Nous le disons, sinon de bouche, du moins en pratique, et c'est ainsi que raisonnèrent les conviés de l'Evangile. Ils étaient invités à un grand repas; il fallait, pour y assister, certains habits de cérémonie, certains préparatifs; mais eux, tout occupés de leurs affaires temporelles, ils crurent qu'ils y devaient vaquer préférablement à l'invitation qu'on leur avait faite. Ils ne doutèrent point qu'ils n'eussent sur cela de bonnes raisons pour s'excuser; et plein de confiance, l'un dit: Je me marie, et il faut que j'aille célébrer les noces; l'autre dit: J'ai acheté une terre, et je ne puis me dispenser de l'aller voir; un autre dit: J'ai à faire l'essai de cinq paires de bœufs qu'on m'a vendues. Tous conclurent enfin qu'ils avaient des choses plus pressées que ce repas dont il s'agissait, et répondirent que ce serait pour une autre fois. Or, qu'est-ce que ce grand repas? dans le langage de l'Ecriture, c'est le salut. Dieu nous y appelle, et nous y appelle tous. Il ne se contente pas, pour nous y convier, de nous envoyer ses ministres et ses serviteurs; mais il nous a même envoyé son Fils unique. On nous avertit que, de la part du maître, tout est prêt, et qu'il ne reste plus que de nous préparer nous-mêmes, et de nous mettre en état d'être reçus au festin. Mais que répondons-nous? J'ai d'autres affaires présentement, dit un mondain; et quelles sont-elles, ces

autres affaires? l'affaire de mon établissement, ajoute-t-il, l'affaire de mon agrandissement, les affaires de ma maison; en un mot, tout ce qui regarde ma fortune temporelle.

Pour ces affaires humaines, que ne fait-on pas? et cette fortune temporelle, à quel prix ne l'achète-t-on pas? Est-il moyen qu'on n' imagine; est-il moyen, quelque pénible et quelque fatigant qu'il soit, qu'on ne mette en œuvre pour se pousser, pour s'avancer, pour se distinguer, pour s'enrichir, pour se maintenir, soit à la Cour, soit à la ville? Il semble que le monde ait alors la vertu de faire des miracles, et de rendre possible ce qui, de soi-même, paraîtrait avoir des difficultés insurmontables, et être au-dessus des forces de l'homme. Il donne de la santé aux faibles, et leur fait soutenir des travaux, des veilles, des contentions d'esprit capables de ruiner les tempéraments les plus robustes. Il donne de l'activité aux paresseux, et leur inspire un feu et une vivacité qui les porte partout, et que rien ne ralentit. Il donne du courage aux lâches, et malgré les horreurs naturelles de la mort, il les expose à tous les orages de la mer, et à tous les périls de la guerre. Il donne de l'industrie aux simples et leur suggère les tours, les artifices, les intrigues, les mesures les plus efficaces pour parvenir à leurs fins et pour réussir dans leurs entreprises. Voilà comment on cherche les biens du monde, et comment on croit les devoir chercher. De sorte que si l'on vient à bout de ses desseins, quoi qu'il en ait coûté, on s'estime heureux, et l'on ne pense point à se plaindre de tous les pas qu'il a fallu faire; et que si les desseins qu'on avait formés échouent, ce n'est point de toutes les fatigues qu'on a essuyées, que l'on gémit, mais du mauvais succès où elles se sont terminées. Tant on est persuadé de cette fausse et dangereuse maxime, que pour les affaires du monde on ne doit rien épargner, et qu'elles demandent toute notre application.

Cependant que fait-on pour le salut; et quand il s'agit du royaume de Dieu, à quoi se tient-on obligé, et quelle diligence y apporte-t-on? Les uns en laissent tout à fait le soin; et tout le soin que les autres en prennent, se réduit à quelque extérieur de religion, pratiqué fort à la hâte, et très-imparfaitement. On ne s'en inquiète pas davantage : comme si cela suffisait, et que Dieu dût suppléer au reste. En vérité, est-ce ainsi que le Sauveur des hommes nous a avertis de chercher ce royaume fermé depuis tant de siècles, et dont il est venu nous tracer le chemin et nous ouvrir l'entrée? Il veut que nous le cherchions comme un trésor : or, avec quelle ardeur agit un homme qui se propose d'amasser un trésor? on est attentif à la moindre espérance du gain, sensible à la plus petite perte, prudent pour discerner tout ce qui peut nous servir ou nous nuire; courageux pour supporter tout le travail qui se présente; tempérant pour s'interdire tout divertissement, toute dépense qui pourrait arrêter nos projets, et diminuer nos profits. Il veut que nous le cherchions comme une perle précieuse : or, cet homme de l'Évangile qui a découvert une belle perle, ne perd point de temps, court dans sa maison, vend tout

ce qu'il a, se défait de tout pour acheter cette perle dont il connaît le prix, et qu'il craint de manquer. Il veut que nous le cherchions comme notre conquête : or, à quels frais, à quels hasards, à quels efforts n'engage pas la poursuite et la conquête d'un royaume? Il veut que nous le cherchions comme notre fin et notre dernière fin : or, en toutes choses, la fin, et surtout la fin dernière, doit toujours être la première dans l'intention ; on ne doit viser que là, aspirer que là, agir que pour arriver là.

Et voilà pourquoi notre adorable Maître ne nous a pas seulement dit : *Cherchez le royaume de Dieu* ; mais il ajoute : *Et sa justice*. Qu'est-ce que cette justice, sinon ces œuvres chrétiennes, cette sainteté de vie sans quoi on ne peut prétendre au royaume éternel. Car je viens de le dire, et je ne puis trop le répéter, ce royaume n'est que pour les saints. Il n'est, ni pour les grands, ni pour les nobles, ni pour les riches, ni pour les savants : disons mieux, il est, et pour les grands, et pour les nobles, et pour les riches, et pour les savants, et pour tous les autres, pourvu qu'à la grandeur, qu'à la noblesse, qu'à l'opulence, qu'à la science, qu'à tous les avantages qu'ils possèdent, ils joignent la sainteté. Tous ces avantages sans la sainteté, seront réprouvés de Dieu, et la sainteté sans aucun de ces avantages, sera couronnée de Dieu.

Mais cette justice, cette sainteté de vie, ce mérite des œuvres, c'est ce qui ne nous accommode pas, et ce que nous mettons, dans le plan de notre conduite, au dernier rang. Du moment qu'on veut nous en parler, une foule de prétextes se présentent pour nous tenir lieu d'excuses ou de prétendues excuses : on est trop occupé, on n'a pas le temps, on a des engagements indispensables et à quoi l'on peut à peine suffire, on est incommodé, on est d'une complexion délicate, on est dans le feu de la jeunesse, on est dans le déclin de l'âge ; en un mot, on a mille raisons, toutes aussi spécieuses, mais en même temps aussi fausses les unes que les autres.

Ce qu'il y a de plus déplorable, c'est qu'on se croit par là bien justifié devant Dieu, lorsqu'on ne l'est pas. Ces conviés qui s'excusèrent, ne doutèrent point que le maître qui les avait invités, ne fût très-content d'eux et de ce qu'ils lui alléguaient pour ne se pas trouver à son repas. Mais il en jugea tout autrement : il en fut indigné, et déclara sur l'heure, *que jamais aucun de ces gens là ne paraîtrait à sa table* (Luc. 12). Tel est, de la part de Dieu, le jugement qui nous attend. Dès que nous refusons de travailler à notre salut, et d'y travailler solidement, il nous rejette par une réprobation anticipée, et nous exclut de son royaume. Quel arrêt ! quelle condamnation ! Malheur à l'homme qui s'y expose. Ah ! nous avons des affaires : mais du moins, pour ne rien dire de plus, comptons le salut au nombre de ces affaires, et regardons-le comme une occupation digne de nous.

Non-seulement elle en est digne, mais, par comparaison avec celle-là, nulle ne mérite nos soins, et tout ce que nous donnons de temps

à toute autre affaire, au préjudice de celle-là, ou indépendamment de celle-là, ne peut être qu'un temps perdu. Je ne dis pas que c'est toujours un temps perdu pour le monde, mais pour le salut : or, étant perdu pour le salut, tout autre emploi que nous en faisons n'est plus qu'un amusement frivole, et tout autre fruit que nous en retirons n'est que vanité et illusion.

IX.

Substitution des grâces du Salut;
les vues que Dieu s'y propose, et comme il y exerce
sa justice et sa miséricorde.

Dans l'ordre du salut, il y a de la part de Dieu des substitutions terribles : c'est-à-dire, que Dieu abandonne les uns, et qu'il appelle les autres; que Dieu dépouille les uns, et qu'il enrichit les autres; que Dieu ôte aux uns les grâces du salut, et qu'il les transporte aux autres. Mystère de prédestination certain et incontestable. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paraît et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Enfin, mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence : de sorte qu'à la vue de ce grand mystère, je puis bien dire comme le prophète : *Le Seigneur a parlé, et voici deux choses que j'ai entendues tout à la fois* (Psal. 64), savoir : que le Dieu que j'adore est également redoutable par son infinie puissance, et aimable par sa souveraine bonté.

I. Mystère certain et incontestable, mystère de foi. Toute l'Ecriture, surtout l'Evangile, les Epîtres des Apôtres, nous annoncent cette vérité, et les exemples les plus mémorables l'ont confirmée jusque dans ces derniers siècles. *Le royaume de Dieu vous sera enlevé*, disait le Sauveur du monde aux Juifs, *et il sera donné à un peuple qui en produira les fruits* (Matt. 24). Le même Sauveur, et au même endroit, en proposant la parabole de la vigne, ajoutait : *Que fera le maître à ces vigneron qui se sont révoltés contre lui ? Il fera périr misérablement ces misérables ; et il louera sa vigne à d'autres, qui la cultiveront et prendront soin de la faire valoir* (Ibid.). N'est-ce pas aussi selon cette conduite de Dieu, que saint Paul et saint Barnabé eurent ordre d'aller prêcher l'Evangile aux Gentils, et qu'ils se retirèrent de la Judée en prononçant cette espèce de malédiction : *Puisque vous rejetez la parole du salut, et que vous vous jugez indignes de la vie éternelle, voilà que nous nous tournons vers les nations ; car le Seigneur nous l'a ainsi ordonné* (Act. 13).

Il y aurait cent autres témoignages à produire les plus évidents, et qui nous marquent deux sortes de substitutions : substitutions génés-

rales, et substitutions particulières. Substitutions générales d'une nation à une autre nation. Les Gentils ont pris la place des Juifs : *Ceux qui étaient enveloppés des plus épaisses ténèbres et assis à l'ombre de la mort, ont vu s'élever sur eux le plus grand jour, et ont été éclairés de la plus brillante lumière* (Isaï. 49); tandis que le peuple choisi de Dieu, que les enfants de la promesse sont tombés dans l'aveuglement le plus profond, et dans un abandonnement qui s'est perpétué de génération en génération, et d'où ils ne sont jamais revenus. Vengeance divine dont nous n'avons pas seulement la preuve dans cette nation réprouvée, mais ailleurs. On a vu des provinces, des royaumes, des empires, où la vraie Eglise de Jésus-Christ dominait, et où la plus pure et la plus fervente catholicité formait des milliers de saints, perdre tout à coup la foi de leurs pères, et se précipiter dans tous les abîmes où l'esprit de mensonge les a conduits; pendant que cette même foi, proscrite et bannie, passait au delà des mers, et portait le salut à des sauvages et à des infidèles. Voilà, dis-je, ce que l'on a vu, et de quoi nous avons encore devant les yeux les tristes monuments. Plaise au ciel de ne nous pas enlever un si riche talent, et que nous ne servions pas d'exemple à ceux qui viendront après nous, comme nous en servent ceux qui nous ont précédés. Le danger est plus à craindre et plus pressant que nous ne le croyons. Puissions-nous y prendre garde. Substitutions particulières, d'un homme à un autre homme. Dans l'ancienne loi, Jacob eut la bénédiction qui, par le droit d'aînesse, appartenait à son frère Esaü : figure si familière à l'apôtre saint Paul, et qu'il met si souvent en œuvre. Dans la loi nouvelle, Saint Matthias succéda à Judas, déchu de l'apostolat. Entre quarante martyrs sur le point de consommer leur sacrifice, un fut vaincu et manqua de constance; mais dans le moment même un autre fit le quarantième, et emporta la couronne. Ce n'est pas pour une fois que des solitaires, que des pénitents, que des justes se sont pervertis, et qu'en même temps des mondains, des pécheurs scandaleux, des impies ont été touchés, ont ouvert les yeux; non-seulement sont revenus à Dieu, mais se sont élevés à la plus haute sainteté. On est encore quelquefois témoin de certaines chutes qui étonnent, et d'autre part on entend aussi parler de certaines conversions qui ne paraissent pas moins surprenantes. Chacun en juge selon sa pensée, et chacun prétend en connaître les véritables causes; mais si nous pouvions approfondir les secrets de Dieu, nous trouverions souvent que cela s'est fait par un transport de grâces que celui-là a rejetées, et dont celui-ci a profité.

Quoi qu'il en soit, n'oublions jamais l'avis que saint Paul donnait aux Romains, de ne se laisser point enfler des dons qu'ils avaient reçus; mais de se tenir toujours dans une crainte humble et salutaire. Si nous pouvons croire avec quelque confiance que nous marchons dans le chemin du salut et de la perfection chrétienne, humilions-nous à la vue de tant d'autres, qui, après y avoir passé de longues années, et y avoir fait incomparablement plus de progrès que nous,

ont eu le malheur d'en sortir, et de s'engager dans la voie de perdition, où ils ont péri. Et si nous voyons un pécheur plongé dans toutes les abominations du vice et du libertinage, ne pensons point avoir droit de le mépriser, mais humilions-nous encore à la vue de tant d'autres aussi corrompus, et, pour ainsi dire, aussi perdus que lui, qui ont eu le bonheur de se reconnaître, de se relever, d'acquiescer, par la ferveur de leur pénitence, un fonds de mérites que nous n'avons pas, et de parvenir dans le ciel à un point de gloire où nous ne pouvons guère espérer d'atteindre. Voilà le grand sentiment que nous avons à prendre, et dont nous ne devons point nous départir. Mais avançons.

II. Mystère qui, tout rigoureux qu'il paraît, et qu'il est en effet, ne s'accomplit néanmoins que selon les lois de la plus droite justice, et que par le jugement de Dieu le plus équitable. Quand, dans une Cour, on voit la décadence d'un grand, que le prince éloigne de sa personne, qu'il bannit de sa présence, qu'il dégrade de tous les titres d'honneur qui l'illustraient et le distinguaient, ce renversement de fortune, cette disgrâce répand dans les cœurs une terreur secrète. On se regarde l'un l'autre ; et dans la surprise où l'on se trouve, on mesure toutes ses paroles, et l'on n'ose d'abord s'expliquer. Mais si l'on apprend ensuite les justes sujets qu'a eus le maître de frapper de son indignation ce favori, ce courtisan, et de retirer de lui ses dons, on revient alors de l'étonnement où l'on était, on impute à la personne son propre malheur, et l'on traite la conduite du prince, non point de sévérité, mais de punition légitime et raisonnable.

Image parfaite de ce qui se passe entre Dieu et l'homme. Quand on nous dit que Dieu délaisse une âme, et qu'il ne lui donne plus, comme autrefois, ses soins paternels ; qu'il ne fait plus descendre sur cette terre stérile et déserte, ni la rosée du ciel pour l'amollir, ni les rayons du soleil pour l'éclairer ; qu'il n'y croît plus que des ronces et des épines ; quand nous entendons cette affreuse malédiction que Dieu lance contre son peuple : *Vous ne serez plus mon peuple, et je ne serai plus votre Dieu* (Osée. 1) ; quand nous lisons au livre des Rois cette triste parole de Samuël à Saül : *Le Seigneur vous a renoncé* (I. Reg. 25), et que là même, nous voyons comment l'Esprit de Dieu sort de ce prince malheureux, et va susciter David pour occuper le trône d'Israël. Quand nous pensons à cette menace prononcée par le Fils de Dieu : *Plusieurs viendront de l'Orient et de l'Occident, et tout étrangers qu'ils sont, ils auront place au festin avec Abraham, Isaac et Jacob dans le royaume des cieux ; mais les enfants du royaume seront jetés dehors dans les ténèbres* (Matth. 8). Et quand enfin, tout cela se vérifie à nos yeux, c'est-à-dire, quand nous sommes témoins de la corruption et du débordement des mœurs, où se sont précipités des gens dont la vie, il y a quelques années, était très-régulière, très-chrétienne, très-édifiante ; et que nous faisons cette réflexion, qu'il a fallu, pour en venir à de telles extrémités, qu'ils aient été étrangement abandonnés de Dieu, ces idées nous effraient. Nous nous figu-

rons Dieu comme un juge formidable, nous tremblons sous sa main toute-puissante, nous adorons ses jugements; mais autant que nous les révérans, autant nous les redoutons. On ne peut disconvenir qu'ils ne soient à craindre, et il est bon même que nous soyons touchés de cette crainte salutaire, dont le prophète royal souhaitait d'être pénétré jusque dans la moëlle de ses os. Mais après tout, nous avons d'ailleurs de quoi nous rassurer; et voici comment. Car, suivant les principes de la religion, cette soustraction de grâces ne vient pas de Dieu primitivement, pour m'exprimer de la sorte, mais de nous-mêmes. Que veut dire cela? c'est que Dieu ne soustrait à l'homme la grâce, qu'après que l'homme, par sa résistance, s'en est rendu formellement indigne; c'est que Dieu ne cesse de communiquer à l'homme son esprit, qu'après que l'homme, par une obstination volontaire et libre, lui a fermé l'entrée de son cœur; c'est que Dieu n'abandonne l'homme et ne le retranche du nombre des justes, qu'après que l'homme a lui-même abandonné Dieu, et qu'il s'est livré à son sens réprouvé et aux ennemis de son salut.

Il ne tenait qu'à cet homme d'écouter la voix de Dieu, de suivre la grâce de Dieu, d'être fidèle aux inspirations de l'Esprit de Dieu, de demeurer, avec l'assistance d'en-haut, inviolablement attaché à Dieu; et Dieu alors l'eût toujours soutenu, lui eût toujours été présent par une protection constante, lui eût toujours fourni de nouveaux secours: car, ne plaise au ciel que jamais nous donnions dans cette erreur, si hautement condamnée par l'Eglise, savoir, qu'il y ait des justes que Dieu laisse manquer de grâces nécessaires, lors même qu'ils veulent agir, et qu'ils s'efforcent d'obéir à ses divines volontés, selon l'état et le pouvoir actuel où ils se trouvent! Si donc Dieu interrompt, à notre égard, le cours de sa providence spirituelle, et laisse tarir pour nous les sources du salut, nous n'en pouvons accuser que nous-mêmes. Il a abandonné les Juifs; mais n'avait-il pas, auparavant, recherché mille fois cette ingrâte nation, et n'avait-il pas employé mille moyens pour vaincre leur opiniâtreté, et pour amollir la dureté de leur cœur? *Jérusalem, Jérusalem, toi qui verses le sang des prophètes, et qui lapides ceux qui te sont envoyés, combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans comme sous mes ailes, et tu ne l'as pas voulu! Voilà que votre maison va être déserte* (Luc. 23). Sans insister sur bien d'autres exemples assez connus, quoiqu'éloignés de nous, il abandonne tous les jours une infinité de pécheurs; mais, si nous pouvions pénétrer dans le secret de leurs âmes, nous verrions combien, avant que d'en venir là, il fait d'efforts pour les attirer à lui et pour les gagner: *Je vous ai appelés, et vous vous êtes rendus sourds à ma parole; je vous ai tendu les bras, et vous avez négligé de vous rendre à mes invitations; vous avez méprisé mes conseils, et vous n'avez tenu nul compte de mes avertissements ni de mes menaces: c'est pourquoi je vous méprise moi-même* (Prov. 1). Or, qu'y a-t-il en cela de la part de Dieu que de raisonnable? La conséquence que nous en devons tirer, c'est de prendre bien garde à nous, de

redoubler chaque jour notre attention, de conserver chèrement le don de Dieu si nous l'avons, de ne nous mettre jamais au hasard de perdre un talent si précieux; de nous souvenir que nous le portons dans des vases très-fragiles, et que c'est néanmoins toute notre richesse et tout notre salut. Allons encore plus loin, et achevons.

III. Mystère où Dieu fait tellement éclater la sévérité de sa justice, qu'il nous découvre en même temps tous les trésors de sa miséricorde, et les ressources inépuisables de sa providence. Car je l'ai déjà dit, et c'est à quoi nous devons faire présentement une réflexion toute nouvelle : il n'en est pas de notre Dieu comme de ces maîtres intéressés qui reprennent leurs dons pour les avoir et pour les garder. Ce qu'il enlève d'une part, il le rend de l'autre; mais à qui le rend-il? à ceux que sa miséricorde choisit pour faire valoir ce que d'autres possédaient inutilement et ce qu'ils dissipaient. De sorte que les dons de Dieu, si je l'ose dire ainsi, ne font que changer de mains. Substitution où nous ne pouvons assez admirer, ni les adorables conseils de sa sagesse, ni les soins paternels de son amour. Et d'abord, c'est par de telles substitutions qu'il remplit le nombre de ses élus : car il veut que ce nombre soit complet; *et faudra-t-il donc*, disait l'Apôtre, *parce que quelques-uns ont été incrédules, que par leur obstination la parole de Dieu demeure sans effet* (Rom. 3)? Faudra-t-il que les favorables desseins qu'il a plu à son infinie bonté de former sur le salut des hommes, soient arrêtés et renversés? non, sans doute; mais au défaut de l'un, il appellera l'autre; l'étranger deviendra l'héritier, et l'esclave succédera au fils, lequel était né libre. Quand le père de famille apprend que ceux qu'il avait invités à son festin ont refusé d'y venir, il ne veut pas pour cela que tous les apprêts qu'il a faits soient perdus; mais il ordonne sur l'heure à son serviteur, d'aller dans toutes les rues de la ville, et de lui amener les pauvres, les paralytiques, les aveugles, les boiteux; et quand, malgré tout ce qu'on a pu ramasser de monde, on lui rapporte encore qu'il y a des places qui restent, il donne un nouvel ordre qu'on cherche hors de la ville, dans les chemins et le long des haies, et qu'on presse les gens d'entrer : pourquoi? *Afin*, dit-il, *que ma maison se remplisse* (Luc. 5). C'est ainsi que, les anges rebelles ayant laissé, par leur chute, comme un grand vide dans le ciel, Dieu leur a substitué les hommes; ne voulant pas que la damnation de ces esprits réprouvés interrompît le cours de ses largesses, ni qu'elle mit des bornes à sa miséricorde. Or, ce qui est vrai des anges à l'égard des hommes, l'est pareillement d'un homme à l'égard d'un autre homme.

De plus, c'est par ces mêmes substitutions que Dieu tourne le mal à bien, et que le péché sert au salut des pécheurs et à leur sanctification. Ce pécheur abusait de telle grâce, et Dieu l'a transportée à cet autre, aussi pécheur, peut-être même plus pécheur que lui; mais qui, dans l'heureux moment où la grâce vient tout de nouveau le solliciter, cède enfin à l'attrait et le suit, se reconnaît, se convertit, comble de consolation toutes les personnes qui s'intéressent à son

salut. Cet olivier sauvage, enté sur l'olivier franc dont les branches ont été rompues, produit des fruits au centuple, et d'excellents fruits. Ce pénitent efface tout le passé par la ferveur de sa pénitence ; il s'avance, il se perfectionne, il se fait un saint : voilà l'œuvre du Seigneur, voilà le miracle de sa droite, voilà ce qui répand l'édification sur la terre, et la joie dans toute la Cour céleste. Ajoutez que souvent, dans ces substitutions, la perte d'un petit nombre de pécheurs est plus que suffisamment, et même plus qu'abondamment compensée par le grand nombre des autres que Dieu prend de là occasion de sauver. Qu'était-ce que le peuple Juif en comparaison de toutes les nations du monde ? Or, parce que cette petite contrée n'a pas reçu la loi évangélique, à quelles nations et en quels lieux les Apôtres ne l'ont-ils pas prêchée ? ils se sont dispersés dans le monde entier ; ils y ont fait retentir le nom de Jésus-Christ ; ils y ont procuré le salut d'une multitude innombrable d'élus. Maison d'Israël, ouvre les yeux, et vois en quelle solitude tu es restée : il n'y a plus pour toi ni temple, ni autel, ni prophète ; mais, du levant au couchant, du midi au septentrion, que de prédicateurs ont été envoyés, que de ministres ont été consacrés, que d'autels ont été érigés, que de temples ont été construits en l'honneur du Dieu immortel ! Quelle moisson, quelle récolte, que tant d'âmes qui l'ont connu, qui l'ont glorifié, qui se sont dévouées à lui et à son Fils unique, leur Messie et leur Sauveur ! Tant il est vrai, et tant le prophète a eu sujet de dire, *que les miséricordes du Seigneur sont au-dessus de ses jugements.*

Mais ce n'est pas encore tout ; et il me semble que dans les substitutions dont je parle, et dont je tâche, autant qu'il m'est permis, de développer le profond mystère, je découvre quelques traits de la miséricorde divine à l'égard même du pécheur que Dieu prive de certaines grâces pour les répandre ailleurs. Car ces grâces, par l'abus que ce pécheur en faisait, ne servaient qu'à le rendre plus criminel et plus redevable à la justice de Dieu : si bien que, dans un sens, il vaut mieux pour lui de ne les point avoir, que de les tourner à sa ruine et à sa condamnation. Donnons à Dieu la gloire qui lui est due ; reconnaissons en toutes choses la droiture et la sainteté de ses voies. Si, dans la vue des dérèglements de notre vie, nous craignons qu'il ne nous ait abandonnés, ne nous abandonnons point nous-mêmes : c'est-à-dire, ne nous persuadons point qu'il n'y ait plus de retour à espérer, ni de Dieu à nous, ni de nous à Dieu. Tant que nous vivons en ce monde, il y a toujours un fonds de grâces dont nous pouvons user. Avec ce fonds de grâces, tout petit qu'il est, nous pouvons gémir, prier, réclamer la bonté divine : et pourquoi le Seigneur ne nous écouterait-il pas ? Heureux le fidèle qui met toute son étude et toute son application à se pourvoir pour le salut ; qui ne peut souffrir sur cela le moindre déchet ; qui, bien loin de se laisser ravir ce qu'il possède, le fait croître chaque jour, et ajoute mérites sur mérites. Il doit souhaiter le salut de tous les hommes, il le doit demander à Dieu, et c'est ce que la charité nous inspire ; mais, avant le salut des autres,

il doit demander le sien, et le souhaiter par préférence : car, en matière de salut, voilà le premier objet de notre charité.

Ah ! quel sera le mortel dépit, quelle sera la consternation de tant de réprouvés au jugement de Dieu, quand il leur montrera les places qu'il leur destinait, et dont ils seront éternellement exclus ! Quand, dis-je, un ecclésiastique verra en sa place un laïque ; quand un religieux verra en sa place un homme du siècle ; quand un chrétien verra en sa place un infidèle. Nous sommes si jaloux de garder chacun nos droits et nos rangs dans le monde ; soyons-le mille fois encore plus de les pouvoir garder un jour dans le ciel.

X.

Petit nombre des Elus ; de quelle manière il faut l'entendre, et le fruit qu'on peut retirer de cette considération.

Il est constant que le nombre des élus sera le plus petit, et qu'il y aura incomparablement plus de réprouvés. Or, c'est une question que font les prédicateurs, savoir, s'il est à propos d'expliquer aux peuples cette vérité, et de la traiter dans la chaire, parce qu'elle est capable de troubler les âmes, et de les jeter dans le découragement. J'aimerais autant qu'on me demandât s'il est bon d'expliquer aux peuples l'Evangile, et de le prêcher dans la chaire. Hé ! qu'y a-t-il en effet de plus marqué dans l'Evangile, que ce petit nombre des élus ? qu'y a-t-il que le Sauveur du monde, dans ses divines instructions, nous ait déclaré plus authentiquement, nous ait répété plus souvent, nous ait fait plus formellement et plus clairement entendre ? *Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus* (Matth. 2) ! c'est ainsi qu'il conclut quelques-unes de ses paraboles : *Le chemin qui mène à la perdition est large et spacieux*, dit-il ailleurs : *le grand nombre va là. Mais que la voie qui conduit à la vie est étroite ! il y en a peu qui y marchent. Faites effort pour y entrer* (Matth. 7). Est-il rien de plus précis que ces paroles ? Voilà ce que le Fils de Dieu enseignait publiquement, voilà ce qu'il inculquait à ses disciples, ce qu'il représentait sous différentes figures, qu'il serait trop long de rapporter. Sommes-nous mieux instruits que lui de ce qu'il convient ou ne convient pas d'annoncer aux fidèles ? Prêchons l'Evangile, et prêchons-le sans en rien retrancher ni en rien adoucir ; prêchons-le dans toute son étendue, dans toute sa pureté, dans toute sa sévérité, dans toute sa force. Malheur à quiconque s'en scandalisera ; il portera lui-même, et lui seul, la peine de son scandale.

On dit : Ce petit nombre d'élus, cette vérité fait trembler ; mais aussi l'Apôtre veut-il que nous opérons notre salut avec crainte et avec tremblement. On dit : C'est une matière qui trouble les consciences ; mais aussi est-il bon de les troubler quelquefois, et il vaut

mieux les réveiller en les troublant, que de les laisser s'endormir dans un repos oisif et trompeur. Enfin, dit-on, l'idée d'un si petit nombre d'élus décourage et désespère : oui, cette idée peut décourager et peut même désespérer quand elle est mal conçue, quand elle est mal proposée, quand elle est portée trop loin, et surtout quand elle est établie sur de faux principes et sur des opinions erronées. Mais qu'on la conçoive selon la vérité de la chose ; qu'on la propose telle qu'elle est dans son fond, et non point telle que nous l'imaginons ; qu'on la renferme en de justes bornes, hors desquelles un zèle outré et une sévérité mal réglée peuvent la porter ; qu'on l'établisse sur de bons principes, sur des maximes constantes, sur des vérités connues dans le christianisme : bien loin alors qu'elle jette dans le découragement, rien n'est plus capable de nous émouvoir, de nous exciter, d'allumer toute notre ardeur, et de nous engager à faire les derniers efforts pour assurer notre salut, et pour avoir place parmi la troupe bienheureuse des prédestinés. Il s'agit donc présentement de voir comment ce sujet doit être touché, quels écueils il y faut éviter, et selon quels principes il y faut raisonner, afin de le rendre utile et profitable.

Je l'avoue d'abord, et je m'en suis assez expliqué ailleurs, il y a certaines doctrines suivant lesquelles on ne peut prêcher le petit nombre des élus sans ruiner l'espérance chrétienne, et sans mettre ses auditeurs au désespoir. Par exemple, dire qu'il y aura peu d'élus parce que Dieu ne veut pas le salut de tous les hommes ; parce que Jésus-Christ, Fils de Dieu, n'a pas répandu son sang ni offert sa mort pour le salut de tous les hommes ; parce qu'il ne donne pas sa grâce, ni ne fournit pas les moyens de salut à tous les hommes ; parce qu'il réserve à quelques-uns ses bénédictions, qu'il épanche sur eux avec profusion toutes ses richesses et toutes ses miséricordes, tandis qu'il laisse tomber sur les autres toute la malédiction attachée à ce péché d'origine qu'ils ont apporté en naissant : je le sais, encore une fois, et j'en conviens, débiter dans une chaire chrétienne de pareilles propositions, et s'appuyer sur de semblables preuves, pour conclure précisément de là, que très-peu entreront dans l'héritage céleste, et parviendront à la vie éternelle, c'est scandaliser tout un auditoire, et ralentir toute sa ferveur en renversant toutes ses prétentions au royaume de Dieu. Chacun dira ce que les Apôtres dirent au Sauveur du monde, et le dira avec bien plus de sujet qu'eux : *Si cela est de la sorte, qui est-ce qui pourra être sauvé* (Matth. 19) ? Aussi l'Eglise a-t-elle foudroyé de si pernicieuses erreurs, et a-t-elle cru devoir prévenir par ses anathèmes de si funestes conséquences.

Pour ne pas donner dans ces extrémités, et pour prendre le point juste où l'on doit s'en tenir, si j'entreprenais de faire un discours sur le petit nombre des élus, voici, ce me semble, quel en devrait être le fond. Je poserais avant toutes choses les principes suivants.

I. Que nous avons tous droit d'espérer que nous serons du nombre des élus. Droit fondé sur la bonté et sur la miséricorde de Dieu, qui

nous aime tous comme son ouvrage, et dont la providence prend soin de tous les êtres que sa puissance a créés. Droit fondé sur les promesses de Dieu, qui nous regardent tous, surtout comme chrétiens; car c'est à nous, aussi bien qu'aux fidèles de Corinthe, que saint Paul disait : *Ayant donc, mes très-chers frères, de telles promesses de la part du Seigneur, purifions-nous de toute souillure, et achevons de nous sanctifier dans la crainte de Dieu* (II. Cor. 1). Droit fondé sur les mérites infinis de Jésus-Christ, auxquels nous participons tous, et en vertu desquels nous pouvons et nous devons tous le reconnaître comme notre Sauveur. Droit fondé sur la grâce de notre adoption, puisque nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, *nous avons acquis un pouvoir spécial de devenir enfants de Dieu* (Joan. 1). Or, tous les enfants ont droit à l'héritage du père, et par conséquent, en qualité d'enfants de Dieu, nous avons tous droit à l'héritage de Dieu.

II. Que non-seulement nous sommes tous en droit, mais dans une obligation indispensable, d'espérer que nous serons du nombre des élus. Comment cela? c'est que Dieu nous commande à tous d'espérer en lui, de même qu'il nous commande à tous de croire en lui et de l'aimer. L'espérance en Dieu est donc pour nous d'une obligation aussi étroite, que la foi et que l'amour de Dieu. Or, être obligé d'espérer en Dieu, c'est être obligé d'espérer le royaume de Dieu, la possession éternelle de Dieu, la gloire et le bonheur des élus de Dieu : de sorte qu'il ne nous est jamais permis, tant que nous vivons sur la terre, de nous entretenir volontairement dans la pensée et la créance formelle que nous serons du nombre des réprouvés : pourquoi? parce que, dès-lors, nous ne pourrions plus pratiquer la vertu d'espérance, ni en accomplir le commandement.

III. Qu'il n'y a point même de pécheur qui ne doive conserver cette espérance; qui ne commette un nouveau péché, quand il vient à perdre cette espérance; qui ne se rende coupable du péché le plus énorme, ou plutôt qui ne mette le comble à tous ses péchés, quand il renonce tout à fait à cette espérance, et qu'il l'abandonne. Car, comme je l'ai déjà fait remarquer, on peut être actuellement pécheur et être un jour au nombre des élus; témoin saint Pierre, témoin saint Paul, témoin Madeleine. Ce n'est pas, à Dieu ne plaise, en demeurant toujours pécheur, mais en se convertissant. Or, il n'y point de pécheur dont Dieu ne veuille la conversion : *Ce n'est point la mort des pécheurs que je demande; mais je veux qu'ils se convertissent et qu'ils vivent* (Ezech. 33). Il n'y a point de pécheur que Jésus-Christ ne soit venu chercher et racheter : *Lorsque nous étions encore pécheurs et ennemis de Dieu, nous avons été réconciliés par son Fils* (Rom. 5). Il n'y a point de pécheur qui ne doive réparer ses péchés par une vie pénitente : *Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous* (Luc. 13). Donc, tout cela étant essentiellement lié avec l'espérance en Dieu, il n'y a point de pécheur qui ne la doive toujours garder dans son cœur, quelque pécheur qu'il soit du reste, et en quelque abîme qu'il se trouve plongé.

Ces principes supposés comme autant de maximes incontestables, j'examinerais ensuite, non point s'il y aura peu d'élus, puisque Jésus-Christ nous l'a lui-même marqué expressément dans son Evangile, mais pourquoi il y en aura peu; et il ne me serait pas difficile d'en donner la raison, savoir, qu'il y en a peu et fort peu qui marchent dans la voie du salut, et qui veulent y marcher. Je ne dis pas qu'il y en a peu qui puissent y marcher : car une autre vérité fondamentale que j'établirais, c'est que nous le pouvons tous avec la grâce divine, qui ne nous est point pour cela refusée; que tous, dis-je, nous pouvons, chacun dans notre état, accomplir ce qui nous est prescrit de la part de Dieu pour mériter la couronne, et pour assurer notre salut. Sur quoi je reprendrais et je conclurais, que si le nombre des élus sera petit, même dans le christianisme, c'est par la faute et la négligence du grand nombre des chrétiens; que c'est par leur conduite toute mondaine, toute païenne, toute contraire à la loi qu'ils ont embrassée, et à la religion qu'ils professent.

De là, prenant l'Evangile et entrant dans le détail, je dirais : A qui est-ce que le salut est promis? à ceux qui se font violence : Depuis le temps de Jean-Baptiste jusques à présent, *le royaume des cieux se prend par force, et ceux qui y emploient la force, le ravissent* (Matth. 11); à ceux qui se renoncent eux-mêmes, qui portent leur croix, qui la portent chaque jour, et qui consentent à la porter : *Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix, qu'il la porte tous les jours et qu'il me suive* (Matth. 16); à ceux qui observent les commandements, surtout les deux commandements les plus essentiels, qui sont l'amour de Dieu et la charité du prochain : *Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même; faites cela et vous vivrez* (Luc. 10); à ceux qui travaillent pour Dieu, qui agissent selon Dieu, qui pratiquent les bonnes œuvres, et font en toutes choses la volonté de Dieu : *Ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, n'entreront pas tous dans le royaume des cieux; mais celui qui fera la volonté de mon Père céleste, celui-là entrera dans le royaume des cieux* (Matth. 7); à ceux qui mortifient leurs passions, qui surmontent les tentations, qui s'éloignent des voies du monde et de ses scandales, qui se préservent du péché, qui se maintiennent dans l'ordre, dans la règle, dans l'innocence, ou qui se relèvent au moins par la pénitence, et y persévèrent jusqu'à la mort. Voilà le caractère des élus; mais sans cela ce seraient immanquablement des réprouvés. Or, y en a-t-il beaucoup parmi les chrétiens mêmes, à qui ces caractères conviennent? Là-dessus je renverrais à l'expérience : c'est la preuve la plus sensible et la plus convaincante. Sans juger mal de personne en particulier, ni damner personne, il suffit de jeter les yeux autour de nous, et de parcourir toutes les conditions du monde, pour voir combien il y en a peu qui fassent quelque chose pour gagner le ciel; peu qui sachent profiter des croix de la vie, et qui les reçoivent avec soumission; peu qui donnent à Dieu ce qui lui est dû, qui l'aiment véritablement, qui

le servent fidèlement, qui cherchent à lui plaire en accomplissant ses saintes volontés; peu qui s'acquittent envers le prochain des devoirs de la charité, qui en aient dans le cœur les sentiments, et qui, dans la pratique, en exercent les œuvres; peu qui veillent sur eux-mêmes, qui fuient les occasions dangereuses, qui combattent leurs passions, qui résistent à la tentation de l'intérêt, à la tentation de l'ambition, à la tentation du plaisir, à la tentation de la vengeance, à la tentation de l'envie, à toutes les autres, et qui ne tombent, en y succombant, dans mille péchés; peu qui reviennent de leurs égarements, qui se dégagent de leurs habitudes vicieuses, qui fassent, après leurs désordres passés, une pénitence solide, efficace, durable. Et quel est aussi le langage ordinaire sur la corruption des mœurs? ce ne sont point seulement les gens de bien, mais les plus libertins qui en parlent hautement. N'entend-on pas dire sans cesse que tout est renversé dans le monde; que le dérèglement y est général; qu'il n'y a ni âge, ni sexe, ni état, qui en soit exempt; qu'on ne trouve presque nulle part ni religion, ni crainte de Dieu, ni probité, ni droiture, ni bonne foi, ni justice, ni charité, ni honnêteté, ni pudeur; que ce n'est partout, ou presque partout, que libertinage, que dissolution, que mensonge, que tromperies, qu'envie de s'agrandir et de dominer, qu'avarice, qu'usure, que concussions, que médisances, qu'un monstrueux assemblage de toutes les iniquités? Voilà comment on nous représente le monde; voilà quelle peinture on en fait, et comment on s'explique. Or, parler de la sorte, n'est-ce pas rendre un témoignage évident du petit nombre des élus?

Et si l'on se retranchait à me dire que c'est la mort, après tout, qui décide du sort éternel des hommes; que ce n'est ni du commencement, ni même du cours de la vie, que dépend absolument le salut, mais de la fin, et que tout consiste à mourir dans des dispositions chrétiennes: il est vrai, répondrais-je; mais on ne peut guère espérer de mourir dans ces dispositions chrétiennes, qu'après y avoir vécu; et puisqu'il y en a très-peu qui y vivent, je conclurais qu'il y en a très-peu qui y meurent. Car il me serait aisé de détruire la fausse opinion des mondains, qui se persuadent que, pour bien finir et pour mourir chrétiennement, il n'est question que de recevoir dans l'extrémité de la maladie les derniers sacrements de l'Eglise, et de donner certains signes de repentir. Ah! qu'il y a là-dessus d'illusions! A peine oserais-je déclarer tout ce que j'en pense.

Non, certes, il ne s'agit point seulement de les recevoir, ces sacrements si saints en eux-mêmes et si salutaires: mais il faut les recevoir saintement, c'est-à-dire, qu'il faut les recevoir avec une véritable conversion de cœur, et voilà le point de la difficulté. Je n'entreprendrais pas d'approfondir ce terrible mystère, et j'en laisserais à Dieu le jugement. Mais du reste, n'ignorant pas à quoi se réduisent la plupart de ces conversions de la mort, de ces conversions précipitées, de ces conversions commencées, exécutées, consommées dans l'espace de quelques moments où l'on ne connaît plus guère ce que l'on fait; de

ces conversions qui seraient autant de miracles, si c'étaient de bonnes et de vraies conversions : et sachant combien il y entre souvent de politique, de sagesse mondaine, de cérémonie, de respect humain, de complaisance pour des amis ou des parents, de crainte servile et toute naturelle, de demi-christianisme, je m'en tiendrais au sentiment de saint Augustin, ou plutôt à celui de tous les Pères, et je dirais en général, *qu'il est bien à craindre que la pénitence d'un mourant, qui n'est pénitent qu'à la mort, ne meure avec lui, et que ce ne soit une pénitence réprouvée.* A ce nombre presque infini de faux pénitents à la mort, j'ajouterais encore le nombre très-considérable de tant d'autres que la mort surprend, qu'elle enlève tout d'un coup, qui meurent sans sacrements, sans secours, sans connaissance, sans aucune vue ni aucun sentiment de Dieu. Et de tout cela, je viendrais, sans hésiter, après le Sauveur du monde, à cette affreuse conséquence : *Beaucoup d'appelés, et peu d'élus* (Matth. 22).

Cette importante matière, traitée de la sorte, ne doit produire aucun mauvais effet, et en peut produire de très-bons. Elle ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse être du petit nombre des élus. Je dis plus, et quand il y en aurait quelques-uns que ce sujet désespérât, qui sont-ils ? ceux qui ne veulent pas bien leur salut, ceux qui ne sont pas déterminés comme il le faut être, à tout entreprendre et à tout faire pour leur salut ; ceux qui prétendent concilier ensemble et accorder une vie molle, sensuelle, commode, et le salut ; une vie sans œuvres, sans gêne, sans pénitence, et le salut ; l'amour du monde, et le salut ; les passions, les inclinations naturelles, et le salut : ceux qui cherchent à élargir, autant qu'ils peuvent le chemin du salut, et qui ne sauraient souffrir qu'on le leur propose aussi étroit qu'il est, parce qu'ils ne sauraient se résoudre à tenir une route si difficile. Ceux-là, j'en conviens, à l'exemple de ce jeune homme qui vint consulter le Fils de Dieu, s'en retourneront tout tristes et tout abattus : mais cette tristesse, cet abattement, ils ne pourront l'attribuer qu'à eux-mêmes, qu'à leur faiblesse volontaire, qu'à leur lâcheté ; et tout bien examiné, il vaudrait mieux, si je l'ose dire, les désespérer ainsi pour quelque temps, que de les laisser dans leur aveuglement et leurs fausses préventions sur l'affaire la plus essentielle, qui est le salut.

Quoi qu'il en soit, tout auditeur sage et chrétien profitera de cette pensée du petit nombre des élus, et saisi d'une juste frayeur, il apprendra : 1^o à redoubler sa vigilance, et à se prémunir plus que jamais contre tous les dangers où peut l'exposer le commerce de la vie ; 2^o à ne pas demeurer un seul jour dans l'état du péché mortel, s'il lui arrive quelquefois d'y tomber ; mais à courir incessamment au remède, et à se relever par un prompt retour ; 3^o à se séparer de la multitude, et par conséquent du monde ; à s'en séparer, dis-je, sinon d'effet (car tous ne le peuvent pas) au moins d'esprit, de cœur, de maximes, de sentiments, de pratiques ; 4^o à suivre le petit nombre des chrétiens vraiment chrétiens, c'est-à-dire, des chrétiens réglés

dans toute leur conduite, fidèles à tous leurs devoirs, assidus au service de Dieu, charitables envers le prochain, soigneux de se perfectionner et de s'avancer par un continuel exercice des vertus, dégagés de tout intérêt humain, de toute ambition, de tout attachement profane, de tout ressentiment, de toute fraude, de toute injustice, de tout ce qui peut blesser la conscience et la corrompre; 5° à prendre résolument et généreusement la voie étroite, puisque c'est l'unique voie que Jésus-Christ est venu nous enseigner; à s'efforcer, selon la parole du même Sauveur, et à se roidir contre tous les obstacles, soit du dedans, soit du dehors, contre le penchant de la nature, contre l'empire des sens, contre le torrent de la coutume, contre l'attrait des compagnies, contre les impressions de l'exemple, contre les discours et les jugements du public : n'ayant en vue que de se sauver, ne voulant que cela, ne cherchant que cela, n'étant en peine que de cela; 6° enfin, à réclamer sans cesse la grâce du ciel, à recommander sans cesse son âme à Dieu, et à lui faire chaque jour l'excellente prière de Salomon : *Dieu de miséricorde, Seigneur, donnez-moi la vraie sagesse*, qui est la science du salut, *et ne me rejetez jamais du nombre de vos enfants* (Sap. 9), qui sont vos élus. Oui, mon Dieu, souvenez-vous de mon âme; souvenez-vous du sang qu'elle a coûté. Elle vous doit être précieuse par là. Sauvez-la, Seigneur, ne la perdez pas, ou ne permettez pas que je la perde moi-même; car, si jamais elle était perdue, c'est de moi-même que viendrait sa perte. Je la mets, mon Dieu, sous votre protection toute-puissante, mais en même temps, je veux, à quelque prix que ce soit, la conserver : je redoublerai pour cela tous mes efforts; je n'y épargnerai rien. Telle est ma résolution, Seigneur; et puisque c'est vous qui me l'inspirez, c'est par vous que je l'accomplirai.

Heureux le prédicateur qui renvoie ses auditeurs en de si saintes dispositions! Son travail est bien employé, et tout sujet qui fait naître de pareils sentiments, ne peut être que très-solide et très-utile.

XI.

Pensées diverses sur le Salut.

J'entends dire assez communément dans le monde, au sujet d'un homme qui, après avoir passé toute sa vie dans les affaires humaines, quitte une charge, se démet d'un emploi, et se retire : *Il n'a plus rien maintenant qui l'occupe; il va penser à son salut*. Il y va penser? Hé quoi! il n'y a donc point encore pensé? il a donc attendu jusqu'à présent à y penser? il a donc vécu depuis tant d'années dans un danger continuel de mourir sans avoir pris soin d'y penser? le salut était donc pour lui une de ces affaires auxquelles on ne pense quet lorsqu'il ne reste plus rien autre chose à quoi penser? Quel aveuglement! Quel renversement!

Il fera bien néanmoins d'y penser ; car il vaut mieux , après tout , y penser tard , que de n'y penser jamais : mais en y pensant , qu'il commence par se confondre devant Dieu , de n'y avoir pas pensé plus tôt. Qu'il tienne pour perdu le temps où il n'y a pas pensé , l'eût-il employé dans les plus grands ministères , et eût-il paru dans le plus grand éclat. Qu'il comprenne que , si les autres affaires ont leur temps particulier , l'affaire du salut est de tous les temps , et que tout âge est mûr pour le ciel. Qu'il admire la patience de Dieu , qui ne s'est point lassé de ses retardements. Surtout qu'il agisse désormais , qu'il redouble le pas , et qu'il se souvienne *que la nuit approche* (Joan. 9) , et que plus le jour baisse , plus il doit hâter sa marche. Ce ne sera pas en vain : le juste , dont parle le Sage , dans l'étroit espace d'une première jeunesse , *fournit une ample carrière et anticipe un long avenir* (Sapient. 4) ; pourquoi le mondain revenu du monde , en reprenant la voie du salut , quoique dans une vieillesse déjà avancée , ne pourrait-il pas , selon le même sens , rappeler tout le chemin qu'il n'a pas fait ?

Il est de la foi que nous ne serons jamais damnés que pour n'avoir pas voulu notre salut , et que pour ne l'avoir pas voulu de la manière dont nous pouvions le vouloir. Tellement que Dieu aura le plus juste sujet de nous reprocher ce défaut de volonté , et d'en faire contre nous un titre de condamnation. N'est-ce pas , en effet , se rendre digne de toutes les vengeances divines , que de perdre un si grand bien , lorsqu'il n'y a qu'à le vouloir pour se l'assurer ? Mais est-il donc possible qu'il y ait un homme assez ennemi de lui-même et assez perdu de sens , pour ne vouloir pas être sauvé ? Il est vrai , nous voulons être sauvé , mais nous ne voulons pas nous sauver. Or Dieu , qui veut notre salut , et qui nous ordonne de le vouloir , ne veut pas simplement que par sa grâce nous soyons sauvés , mais qu'avec sa grâce nous nous sauvions.

Fausse ressource du mondain : *Dieu ne m'a pas fait pour me damner*. Non , sans doute ; mais aussi Dieu ne vous a pas fait pour l'offenser. Vous renversez toutes ses vues : de quoi vous plaignez-vous s'il change à votre égard tout l'ordre de sa providence ? Quoiqu'il ne vous ait pas fait pour l'offenser , vous l'offensez ; ne vous étonnez plus que quoiqu'il ne vous ai pas fait pour vous damner , il vous damne.

Ce n'est point un paradoxe , mais une vérité certaine , que nous n'avons point d'ennemi plus à craindre que nous-mêmes : comment cela ? parce que nul ennemi , quel qu'il soit , ne nous peut faire autant de mal , ni causer autant de dommage , que nous le pouvons nous-mêmes. Que toutes les puissances des ténèbres se liguent contre moi ; que tous les potentats de la terre conjurent ma ruine : ils pourront me ravir mes biens , ils pourront tourmenter mon corps , ils pourront m'enlever la vie , et là-dessus je ne serai pas en état de leur

résister; mais jamais ils ne m'enlèveront malgré moi ce que j'ai de plus précieux, qui est mon âme. Ils auront beau s'armer, m'attaquer, fondre sur moi de toutes parts et m'accabler, je la conserverai, si je veux; et indépendamment de toutes leurs violences, aidé du secours de Dieu, je la sauverai. Car il n'y a que moi qui puisse la perdre: d'où il s'ensuit que je suis donc plus redoutable pour moi que tout le reste du monde, puisqu'il ne tient qu'à moi de donner la mort à mon âme, et de l'exclure du royaume de Dieu.

D'autant plus redoutable, que je me suis toujours présent à moi-même, parce que je me porte partout moi-même et avec toutes mes passions, toutes mes convoitises, toutes mes habitudes et mes mauvaises inclinations. Aussi, quand je demande à Dieu qu'il me défende de mes ennemis, je lui demande, ou je dois surtout lui demander, qu'il me défende de moi-même. Et de ma part, pour me mettre moi-même en défense, autant qu'il m'est possible, je dois me comporter envers moi, comme je me comporterais envers un ennemi que j'aurais sans cesse à mes côtés, et dont je ne détournerais jamais la vue, dont j'observerais jusqu'aux moindres mouvements, sur qui je tâcherais de prendre toujours l'avantage, sachant qu'il n'attend que le moment de me frapper d'un coup mortel. *Celui qui hait son âme dans la vie présente*, disait en ce sens le Fils de Dieu, *la gardera pour la vie éternelle* (Joan. 12). Triste, mais salutaire condition de l'homme, d'être ainsi obligé de se tourner contre soi-même, et de ne pouvoir se sauver que par une guerre perpétuelle avec soi-même, que par la haine de soi-même!

Nous disons quelquefois à Dieu dans l'ardeur de la prière : *Seigneur, ayez pitié de mon âme*. Les plus grands pécheurs le disent à certains moments, où les pensées et les sentiments de la religion se réveillent dans eux, et où ils voient le danger et l'horreur de leur état : Ah ! Seigneur, ayez pitié de mon âme. Mais Dieu, par la parole du Saint-Esprit, et par la bouche du Sage, nous répond : *Ayez-en pitié vous-même, de cette âme* que j'ai confiée à vos soins, *et qui est votre âme* (1). Je l'ai formée à mon image, je l'ai rachetée de mon sang, je l'ai enrichie des dons de ma grâce, je l'ai appelée à ma gloire, je veux la sauver; et si elle s'écarte de mes voies, des voies de ce salut éternel que je lui ai proposé comme sa fin dernière et le terme de ses espérances, je n'omets rien pour la ramener de ses égarements, pour la relever de ses chutes, pour la purifier de ses taches, pour la guérir de ses blessures, pour la ressusciter par la pénitence, et pour lui rendre la vie. N'est-ce pas là l'aimer ? n'est-ce pas en avoir pitié ? Mais vous, vous la défigurez, vous la profanez, vous la sacrifiez à vos passions, vous la perdez, et tout cela par le péché. N'est-ce donc pas à vous-même qu'on doit dire : *Ayez pitié de votre âme*. Ayez-en pitié, d'autant plus que c'est la vôtre. Quand ce serait l'âme d'un

(1) *Miserere animæ tuæ*. (Eccli. 30).

étranger, l'âme d'un infidèle et d'un païen, l'âme de votre ennemi, vous devriez être sensible à sa perte, et vous souvenir que c'est une âme pour qui Jésus-Christ est mort. Mais outre cette raison générale, il y en a une beaucoup plus particulière à votre égard, dès que c'est de votre âme, que c'est de vous-même qu'il s'agit. *Est-il rien de plus misérable qu'un misérable qui n'est pas touché de sa misère, et qui n'a nulle pitié de lui-même* (1)?

Un courtisan veut s'avancer, faire son chemin, s'élever à une fortune après laquelle il court et où il a porté ses vœux ; il ne s'embarrasse guère si les autres se poussent et s'ils réussissent dans leurs projets. C'est leur affaire, dit-il, et non la mienne ; *chacun y est pour soi*. Voilà comment on parle, au regard de mille affaires, comment on pense, et ce n'est pas toujours sans raison ; car, dans une infinité de choses, c'est à chacun, en effet, de penser à soi, et les intérêts sont personnels. Or, si cela est vrai dans les affaires humaines, combien l'est-il plus dans l'affaire du salut ? *Chacun y est pour soi*. C'est-à-dire, qu'à l'égard du salut chacun gagne ou perd pour soi-même, et ne gagne ou ne perd que pour soi-même, indépendamment de tous les autres. Si je me sauve, quand tout le monde, hors moi, se damnerait, je n'en serais pas moins heureux ; et si je me damne, quand tout le monde, hors moi, se sauverait, je n'en serais pas moins malheureux. Non pas que nous ne puissions et que nous ne devions, par une charité et des secours mutuels, contribuer au salut les uns des autres ; mais dans le fond, ce qui nous sauvera, ce ne sont ni les prières, ni les soins, ni les mérites d'autrui, mais nos propres mérites unis aux mérites de Jésus-Christ. Qu'on m'oppose donc tant qu'on voudra, la multitude, la coutume, l'exemple ; qu'on me dise : C'est-là l'usage du monde, c'est ainsi que le monde vit et qu'il agit ; ne pouvant réformer le monde, je le laisserai vivre comme il vit, et agir comme il agit ; mais moi j'agirai, et je vivrai comme il me semblera plus convenable au salut de mon âme, et sans égard à tous les discours, je me contenterai de répondre en deux mots : *Chacun y est pour soi*.

Nous sommes admirables, quand nous prétendons rendre un grand service à Dieu de nous appliquer à l'affaire de notre salut, et d'y donner nos soins. Il semble que Dieu nous en soit bien redevable : comme si c'était son intérêt, et non pas le nôtre. Hé ! mon Dieu, pour qui donc est-ce que je travaille, en travaillant à me sauver ? n'est-ce pas pour moi-même ? et à qui en revient tout l'avantage ? n'est-ce pas à moi-même ? Car, qu'est-ce devant vous, Seigneur, et pour vous, qu'une aussi vile créature que moi ? qu'est-ce que tout l'univers avec moi ? Depuis que vous avez précipité du ciel des légions d'anges, et qu'ils sont devenus des démons ; depuis que vous avez frappé de vos

(1) *Quid miserius misero non miserante seipsum ?* (Aug.)

anathèmes tant de pécheurs qui brûlent actuellement dans l'enfer, et qui doivent y brûler éternellement, en êtes-vous moins grand, ô mon Dieu ! en êtes-vous moins glorieux et moins puissant ? Et quand le monde entier serait détruit, et que je me trouverais enseveli dans ses ruines ; quand , par un juste jugement, vous lanceriez sur tout ce qu'il y a d'hommes, et sur moi comme sur les autres, toutes vos malédictions, l'éclat qui vous environne en recevrait-il la plus légère atteinte, et en seriez-vous moins riche, moins heureux ? O bonté souveraine ! sans avoir nul besoin de moi , vous ne voulez pas que je me perde ; et vous me faites de la charité que je me dois à moi-même, un commandement exprès ; vous m'en faites un mérite, et un sujet de récompense.

On est si jaloux dans la vie , surtout à la Cour , de certaines distinctions ; on veut être du petit nombre, du nombre des favoris, du nombre des élus du monde, et moins il y a de gens qui s'élèvent à certains rangs et à certaines places, plus on ambitionne ces degrés d'élévation, et plus on fait d'efforts pour y atteindre. Si le grand nombre y parvenait, on n'y trouverait plus rien qui distinguât ; et cet attrait manquant, on n'aurait plus tant d'ardeur pour les obtenir, et l'on rabattrait infiniment de l'idée qu'on en avait conçue. Il faut du choix, de la singularité, pour attirer notre estime, et pour exciter notre envie. Chose étrange ! il n'y a que l'affaire du salut où nous pensions, et où nous agissions tout autrement. Car, à l'égard du salut, il y a le grand nombre et le petit nombre. Le grand nombre, exprimé par ces paroles du Fils de Dieu : *Plusieurs sont appelés* ; le petit nombre, marqué dans ces autres paroles du même Sauveur : *Peu sont élus*. Le grand nombre, c'est-à-dire, tous les hommes en général, que Dieu appelle au salut, et à qui il fournit pour cela les moyens nécessaires ; mais dont la plupart ne répondent pas à cette vocation divine, et ne cherchent que les biens visibles et présents. Le petit nombre, c'est-à-dire, en particulier les vrais chrétiens et les gens de bien, qui se séparent de la multitude, renoncent aux pompes et aux vanités du siècle, et par l'innocence de leurs mœurs, par la sainteté de leur vie, tendent sans cesse vers le souverain bonheur, et travaillent à le mériter. En deux mots, le grand nombre, qui sont les pécheurs et les réprouvés ; le petit nombre, qui sont les justes et les prédestinés. Mais voici le désordre : au lieu d'aspirer continuellement à être de ce petit nombre des amis de Dieu, de ses élus et de ses saints, nous vivons sans peine, et nous demeurons, d'un plein gré, parmi le grand nombre des pécheurs et des réprouvés de Dieu. Nous pensons comme le grand nombre, nous parlons comme le grand nombre, nous agissons comme le grand nombre ; et la seule chose où il nous est non-seulement permis, mais expressément enjoint de travailler à nous distinguer, est justement celle où nous voulons être confondus dans la troupe et suivre le train ordinaire.

O homme si jaloux des vains honneurs du siècle ! apprenez à

mieux connaître le véritable honneur, et à chercher une distinction digne de vous ! Le salut, le rang de prédestiné, voilà pour vous le seul objet d'une solide et sainte ambition.

DE LA FOI, ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.



I.

Accord de la Raison et de la Foi.

Un homme du monde qui fait profession de christianisme, et à qui l'on demande compte de sa foi, dit : Je ne raisonne point ; mais je veux croire. Ce langage bien entendu peut être bon ; mais, dans un sens assez ordinaire, il marque peu de foi, et même une secrète disposition à l'incrédulité. Car, qu'est-ce à dire, je ne raisonne point ? Si ce prétendu chrétien savait bien là-dessus démêler les véritables sentiments de son cœur, ou s'il les voulait nettement déclarer, il reconnaîtrait que souvent cela signifie : Je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, je ne croirais rien ; je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, ma raison ne trouverait rien qui la déterminât à croire ; je ne raisonne point, parce que, si je raisonnais, ma raison même m'opposerait des difficultés qui me détourneraient absolument de croire. Or, pen-er de la sorte et être ainsi disposé, c'est manquer de foi : car la foi, je dis la foi chrétienne, n'est point un pur acquiescement à croire, ni une simple soumission de l'esprit, mais un acquiescement et une soumission raisonnable ; et si cette soumission, si cet acquiescement n'était pas raisonnable, ce ne serait plus une vertu. Mais comment sera-ce un acquiescement, une soumission raisonnable, si la raison n'y a point de part (1) ?

Il faut donc raisonner, mais jusqu'à certain point et non au delà. Il faut examiner, mais sans passer les bornes que l'Apôtre marquait aux premiers fidèles quand il leur disait : *Mes frères, en vertu de la grâce qui m'a été donnée, je vous avertis tous sans exception de ne porter point trop loin vos recherches dans les matières de la foi, mais d'user sur cela d'une grande retenue, et de n'y toucher que très-sobrement* (Rom. 13). Quelles preuves, quels motifs me rendent la religion que je professe, et conséquemment tous les mystères qu'elle m'enseigne, évidemment croyables ? voilà ce que je dois tâcher d'approfondir, voilà ce que je dois étudier avec soin et bien pénétrer, voilà

(1) *Rationabile obsequium vestrum* (Rom. 12).

où je dois faire usage de ma raison, et sur quoi il ne m'est pas permis de dire : Je ne raisonne point. Car sans cet examen et cette discussion exacte, je ne puis avoir qu'une foi incertaine et chancelante, qu'une foi vague, sans principes et sans consistance. Aussi est-ce pourquoi le Prince des Apôtres, saint Pierre, *nous ordonne de nous tenir toujours prêts à satisfaire ceux qui nous demanderont raison de ce que nous croyons et de ce que nous espérons* (I. Petr. 3). Il veut que nous soyons toujours là-dessus en état de répondre, de justifier le sage parti que nous suivons, de faire voir qu'il n'en est point de mieux établi, et de produire les titres légitimes qui nous y autorisent et nous y attachent inviolablement.

Mais quel est le fond de ces grands mystères, que la religion me révèle, et qui nous sont annoncés dans l'Évangile? en quoi consistent-ils? comment s'accomplissent-ils? c'est là que la raison doit s'arrêter, qu'elle doit réprimer sa curiosité naturelle, et qu'il ne m'est plus seulement permis, mais expressément enjoint de dire : Je ne raisonne point, je crois. En effet, il me suffit de savoir que je dois croire tout cela, que je crois prudemment tout cela, que je serais déraisonnable et criminel de ne pas croire tout cela : m'étant enseigné par une religion dont les plus forts raisonnements, et les arguments les plus sensibles me font connaître l'incontestable vérité. C'est-là, dis-je, tout ce qu'il me faut; et si je voulais aller plus avant, si, par une présomption semblable à celle de saint Thomas dans le temps de son incrédulité, je disais comme lui : *A moins que je ne voie, je ne croirai point* (Joan. 20), dès-lors je perdrais la foi, je l'anéantirais, et j'en détruirais tout le mérite. Je l'anéantirais : pourquoi? parce qu'il est essentiel à la foi de ne pas voir, et de croire ce qu'on ne voit pas. J'en détruirais tout le mérite : pourquoi, parce qu'il n'y a point de mérite à croire ce qu'on a sous les yeux, ce qui nous est présent et qui nous frappe les sens, ce qu'on voit clairement et distinctement. On n'est point libre sur cela, on n'est point maître de sa créance pour la donner, ou pour la refuser; on est persuadé malgré soi; on est convaincu sans qu'il en coûte ni effort, ni sacrifice. Et c'est en ce sens que le Sauveur des hommes a dit : *Heureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (Joan. 20).

Tel est donc l'accord que nous devons faire de la raison et de la religion. La raison éclairée d'en-haut, fait comme les premiers pas, on met comme les préliminaires en nous convaincant que la religion vient de Dieu; que de tous les articles qu'elle contient, il n'y en pas un qui n'ait été révélé de Dieu, soit dans l'Écriture, soit dans la Tradition expliquée et proposée par l'Eglise; que Dieu étant absolument incapable d'erreur et de mensonge, il s'ensuit que tout ce qu'il a prononcé est souverainement vrai; enfin, que la religion ne nous annonçant que la parole de Dieu, et ne nous l'annonçant qu'au nom de Dieu, elle est par conséquent également vraie, et demande une adhésion parfaite de notre esprit et de notre cœur. Voilà où la raison agit, et ce que nous découvrons à la faveur de ses lumières. Mais ce

principe posé en général, la religion prend ensuite le dessus; elle propose ses vérités particulières : et toutes cachées qu'elles sont, elle y soumet la raison, sans lui laisser la liberté d'en percevoir les ombres mystérieuses. Si, par son indocilité naturelle et par son orgueil, la raison y répugne, la religion, par le poids de son autorité et par un commandement exprès, la réduit sous le joug et la tient captive. Si la raison ose dire : Comment ceci, ou, comment cela? C'est assez, lui répond la religion, d'être instruit que ceci ou cela est, et de n'en pouvoir douter selon les règles de la prudence. Or, on n'en peut douter prudemment, puisque, selon les règles de la prudence, on ne peut douter que Dieu ne l'ait ainsi déclaré. Cette réponse, ce silence imposé à la raison, l'humilie; mais c'est une humiliation salutaire, qui empêche la raison de s'égarer, de s'émanciper, de tourner, suivant l'expression de saint Paul, à tout vent de doctrine, et qui la contient dans les justes limites où elle doit être resserrée, et d'où elle ne doit jamais sortir. De cette sorte, notre foi est ferme, sans rien perdre néanmoins de son obscurité; et elle est obscure, sans rien perdre non plus de sa fermeté.

II. Développons encore la chose, et pour la rendre plus intelligible et lui donner un nouveau jour, mettons-la dans un espèce de pratique. Je suppose un chrétien surpris d'une de ces tentations qui attaquent la foi, et dont les âmes les plus religieuses et les plus fidèles ne sont pas exemptes elles-mêmes à certains moments. Car il y a des moments, où une âme, quoique chrétienne, est intérieurement aussi agitée par rapport à la foi, que le fut saint Pierre sur les eaux de la mer, quand Jésus-Christ lui dit : *Homme de peu de foi, pourquoi avez-vous douté* (Matth. 14)? Cependant on ne doute pas : on croit, mais d'une foi troublée, d'une foi presque chancelante; et l'impression est si vive en quelques rencontres, qu'il semble qu'on ne croit rien, et qu'on ne tient à rien. Epreuve difficile à soutenir, mais que Dieu permet pour épurer notre foi même et pour la perfectionner. Il a ses vues en cela; et bien qu'il paraisse nous délaisser, ce sont pour nous des vues de salut, parce qu'il sait que tout contribue à la sanctification de ses élus, et qu'au lieu de dégénérer et de tomber, c'est dans une faiblesse apparente que la vertu se déploie avec plus de force et qu'elle s'avance.

Or en de pareilles conjonctures, dans lesquelles je puis me trouver aussi bien que les autres, que fais-je ou que dois-je faire? Après avoir imploré l'assistance divine; après m'être écrié comme le Prince des Apôtres en levant les mains au ciel : *Seigneur, sauvez-nous, autrement nous allons périr* (Matth. 14), je fais un retour sur moi-même, et pour me fortifier, j'appelle tout ensemble à mon secours, et ma raison et ma religion. L'une et l'autre me prêtent, pour ainsi dire, la main, et concourent à calmer mes inquiétudes et à me rassurer.

Ma raison me rappelle ces grands motifs qui m'ont toujours déterminé à croire, et m'ont paru jusqu'à présent les plus propres à m'affermir dans la foi où j'ai été élevé. Par exemple, elle me représente

ce vaste univers, et cette multitude innombrable d'êtres visibles qui le composent. Elle m'en fait admirer la diversité, la beauté, l'immense étendue, l'arrangement, l'ordre, la liaison, la dépendance mutuelle, l'utilité, la durée depuis tant de siècles et leur perpétuité. Elle me fait contempler les cieux qui roulent sur nos têtes, et dont les mouvements si rapides sont toujours si réglés : ces astres qui nous éclairent, ce nombre prodigieux d'étoiles qui brillent dans le firmament, cette variété de saisons qui, par des révolutions si constantes et si merveilleuses, se succèdent tour à tour et partagent le cours des temps. Elle me fait parcourir de la pensée, plutôt que de la vue, ces longs espaces de terres et de mers, qui sont comme le monde inférieur au-dessous du monde céleste. Que de richesses j'y aperçois ! que de productions différentes, et de toutes les espèces ! quelle fécondité ! quelle abondance ! Y manque-t-il rien de tout ce qui peut servir, non-seulement à l'entretien nécessaire ou commode, mais à la splendeur et à l'éclat, mais à la somptuosité et à la magnificence, mais aux douceurs et aux délices de la vie ? Sans égard à bien d'autres preuves que je passe, et sur lesquelles ma raison pourrait insister, en voilà d'abord autant qu'il faut pour m'attacher à la foi d'un Dieu toujours existant et toujours vivant, l'Être souverain, le principe de toutes choses, et l'auteur de tant de merveilles. Car discourant en moi-même, et jugeant selon les règles d'une droite raison et selon le sens ordinaire et le plus universel, j'observe d'un premier coup d'œil, qu'un ouvrage si bien assorti dans toutes ses parties, et d'une structure au-dessus de tout l'artifice humain, ne peut être le pur effet du hasard. Que ce firmament, ces cieux, ces astres, cette terre, ces mers, que tout cela et tout ce que nous voyons, ne s'est point fait de soi-même, ne s'est point arrangé de soi-même, ne se remue point de soi-même, ne subsiste point par soi-même, sans qu'aucune intelligence supérieure y préside, ni jamais y ait présidé. Le sentiment qui me vient donc là-dessus et qui me touche, pour peu que j'y fasse attention, est de reconnaître une première cause, et un premier moteur, un ouvrier par excellence, une puissance suprême de qui tout est émané et qui ordonne tout, qui dispose tout, qui donne à tout l'impression ; qui anime et soutient tout. Or cet excellent ouvrier, cette puissance primitive, essentielle, indépendante, toujours subsistante, c'est ce que nous appelons Dieu, et ce que nous devons honorer comme Dieu.

Je dis honorer comme Dieu ; et de degré en degré, la même raison qui me guide me porte plus avant, et me fait passer de la connaissance de Dieu à la connaissance du culte que je lui dois rendre, et qu'il a droit d'exiger de moi. Culte religieux : et qu'y a-t-il de plus raisonnable, soit dans le Créateur, que d'attendre de ses créatures les justes hommages qui lui appartiennent, et de les leur demander ; soit dans les créatures, que de glorifier selon qu'elles en sont capables, le Créateur de qui elles ont reçu l'être ; que d'ajouter foi à ses oracles, de se conformer à ses volontés, de pratiquer sa loi, de lui offrir leur

encens , et de se dévouer pleinement à son service? En cela consiste la religion : mais parce que dans la multiplicité des religions, qui, par l'égarément des esprits, se sont introduites parmi les hommes, il y en a nécessairement de fausses, et que Dieu réproûve, puisqu'elles se contredisent les unes les autres; il est question d'en chercher une véritable, et d'examiner de plus si celle-là même n'est pas l'unique véritable. Or, entre celles qui règnent actuellement dans le monde, je trouve la religion chrétienne, et à la lueur de ma seule raison, j'y découvre des caractères de vérité si marqués, qu'ils doivent convaincre tout esprit sensé, solide, docile, qui ne s'obstine point à imaginer des difficultés, ni à faire naître de vaines disputes.

Quand il n'y aurait point d'autre témoignage que celui des miracles de Jésus-Christ, ce serait une preuve plus que suffisante. Ce nouveau Législateur paraît sur la terre; il y prêche son Evangile, qui est la loi chrétienne, et pour autoriser sa prédication, il se dit envoyé de Dieu. Il est évident que si c'est Dieu qui l'envoie, et que ce soit au nom de Dieu qu'il parle, tout ce qu'il enseigne est vrai, et que nous sommes obligés de souscrire à sa doctrine. Car il faudrait ne pas avoir la plus légère notion de Dieu, pour se persuader qu'il pût attester le mensonge et le confirmer. Ce qui reste donc à Jésus-Christ, c'est de prouver sa mission, mais comment l'entreprend-il? par les miracles qu'il opère. *Les choses que je fais*, dit-il, *rendent témoignage de moi; si vous ne m'en croyez pas sur ma parole, croyez-en mes œuvres* (Joan. 12). Et il est encore certain que ces œuvres miraculeuses étant au-dessus des forces de la nature, et ne pouvant procéder que de la vertu d'en-haut, si Jésus-Christ a fait réellement des miracles, surtout certains miracles, et qu'il les ait faits pour affirmer qu'il est le Messie, on ne peut plus lui contester cette qualité, ni douter qu'il ne soit venu de la part de Dieu. Autrement Dieu serait l'auteur de l'imposture, en lui communiquant un pouvoir dont il se serait prévalu pour tromper les peuples, et abuser de leur crédulité.

Or, que Jésus-Christ ait fait des miracles, et des miracles du premier ordre, et des miracles en très-grand nombre, et des miracles des plus éclatants, et des miracles dont la fin principale était de se faire connaître comme l'envoyé de Dieu; qu'il ait chassé des corps les démons et délivré les possédés; qu'il ait exercé sur les éléments un empire absolu, et qu'ils aient obéi à sa voix; qu'il ait commandé à la mer, apaisé ses flots, calmé les tempêtes; qu'il ait guéri toutes sortes de maladies, rendu la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, l'usage de la langue aux muets, le sentiment et le mouvement aux paralytiques; la vie aux morts; enfin, que par le prodige le plus singulier et le plus inouï, il se soit ressuscité lui-même après avoir été mis à mort et enfermé dans le tombeau, c'est de quoi une raison éclairée et dégagée de tout préjugé ne peut refuser de convenir. Il n'y a qu'à considérer mûrement et par ordre toutes les circonstances dont ces faits se trouvent revêtus, leur variété, leur éclat, le temps, les occasions, les lieux, les campagnes, les places publiques où ils se sont

passés; la multitude de gens qui en ont été spectateurs, ou qui, sur le récit qu'ils en entendaient comme de miracles avérés et tout récents, embrassaient la foi et formaient ces troupes de chrétiens si célèbres par leur zèle et leur sainteté; les qualités irréprochables des témoins, qui les ont vus, qui les ont rapportés, qui les ont publiés jusqu'aux extrémités de la terre, qui les ont transmis à la postérité dans leurs Evangiles, qui les ont soutenus sans se démentir jamais, et en ont défendu la vérité aux dépens de leur fortune, de leur repos, de leur vie. Il n'y a, dis-je, qu'à faire une discussion exacte de chacun de ces points, et d'autres que je n'ajoute pas; il n'y a qu'à les bien peser, et on avouera que de tous les faits historiques, nuls ne sont plus solidement appuyés, ni plus à couvert de la censure. Mais encore une fois, cette perquisition, à qui doit-elle appartenir, et du ressort de qui est-elle, si ce n'est du ressort de la raison? C'est à la raison d'éclaircir d'abord tout cela, de le vérifier, et d'en tirer des preuves authentiques en faveur de la religion.

III. Cependant, après m'être convaincu par là, et par cent autres motifs, que je dois m'en tenir à la loi de Jésus-Christ; après m'être, pour ainsi dire, démontré à moi-même, par la voie du raisonnement, que c'est une loi divine, une loi que l'Esprit de vérité, qui est l'Esprit de Dieu, a dictée; après avoir conclu en général et par une conséquence nécessaire, que cette loi ne peut donc me tromper, et que je ne puis m'égarer en la suivant; que tout ce que cette loi m'enseigne, est donc tel en effet qu'elle me l'enseigne, et que tout ce qu'elle me propose de dogmes à croire, sont autant d'articles de foi auxquels je suis indispensablement obligé d'adhérer; que de vaciller là-dessus, et de demeurer un moment dans une suspension volontaire, ce serait donc un crime et une infidélité digne de la damnation éternelle: enfin, après avoir bien compris le grand oracle du Prince des Apôtres, que cette loi ayant été donnée aux hommes pour être la seule règle et de notre créance et de nos mœurs, *il n'est point sous le ciel d'autre nom en vertu duquel nous puissions être sauvés, que le nom de Jésus-Christ* (Act. 4); du reste, si ma raison veut aller plus loin, et qu'elle prétende percer l'abîme des impénétrables mystères que la religion nous a révélés, mais dont elle nous a caché le fond, c'est là que la foi prend le dessus, qu'elle s'élève, qu'elle défend ses droits, qu'elle me met un voile sur les yeux, et me condamne à ne plus marcher que dans les ténèbres.

La raison a beau se récrier, cette raison également curieuse et présomptueuse: elle a beau demander: Mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu en trois personnes, et de trois personnes dans un seul Dieu? mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu fait homme sans cesser d'être Dieu, mortel et immortel tout ensemble, passible et impassible, réunissant, dans une même personne, toute la gloire de la divinité, et toutes les misères de notre humanité? mais qu'est-ce que le mystère d'un Dieu-Homme, réellement présent sous les espèces du pain et du vin dans le sacrement de nos autels? qu'est-ce

que tout le reste? Là-dessus la foi lui dit ce que Dieu dit à la mer : *Tu viendras jusque-là, mais c'est là même que tu t'arrêteras ; c'est là que tu briseras tes flots, et que tu abaisseras les enflures de ton orgueil* (Job. 38). Arrêt absolu, contre lequel une raison chrétienne n'a rien à opposer ni à répliquer. Elle y trouve même des avantages infinis : car c'est ainsi que l'homme, en faisant à Dieu le sacrifice de son corps par la pénitence, le sacrifice de son cœur par l'amour, lui fait encore le sacrifice de son esprit par la foi. En sacrifiant à Dieu son corps par la pénitence, il honore Dieu comme souverainement équitable ; en sacrifiant à Dieu son cœur par l'amour, il honore Dieu comme souverainement aimable ; et en sacrifiant à Dieu son esprit par la foi, il honore Dieu comme souverainement infallible et véritable.

Avantages par rapport à Dieu : mais de plus, à prendre la chose par rapport à l'homme et à sa tranquillité, il ne lui doit pas être moins avantageux d'avoir une règle qui, seule, arrête les vicissitudes perpétuelles de sa raison, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même. Or cette règle, c'est la foi. En effet, sans une foi soumise, toutes les lumières de ma raison, au lieu de me rassurer dans le choix d'un parti, et de me mettre l'esprit en repos, ne serviront au contraire qu'à me jeter chaque jour dans de nouveaux embarras, et à me causer de nouvelles agitations. Car on sait combien la raison humaine, dès qu'on lui donne l'essor, est variable dans ses vues, et combien elle est féconde en idées toujours nouvelles que l'imagination lui suggère. De sorte qu'aujourd'hui nous pensons d'une façon et demain d'une autre ; qu'aujourd'hui un sentiment nous plaît, et que demain nous le rejetons ; qu'aujourd'hui une difficulté nous fait de la peine, et qu'elle n'est pas plus tôt résolue, qu'un autre doute vient bientôt après nous troubler : ce qui est surtout vrai en matière de religion, et ce qui est encore plus commun aux esprits vifs et pénétrants, aux prétendus sages et aux savants du siècle, qu'à des esprits simples et bornés. D'où il arrive que nous demeurons dans une perplexité où l'on se prête à tout ce qui se présente, et l'on ne tient à rien. Saint Augustin nous le témoigne assez en parlant de lui-même. Il cherchait la vérité, il en faisait son étude, il y employait toute sa philosophie : mais après bien des recherches, et après être tombé dans les erreurs les plus grossières, il était toujours flottant et incertain, et ne trouvait rien où il crût pouvoir se reposer : pourquoi ? parce qu'il ne prenait point d'autre guide que sa raison, et qu'elle ne lui suffisait pas pour tenir son esprit en arrêt, et pour le guérir de ses inquiétudes. De là tant de changements, tant de mouvements inutiles, tant de systèmes différents dont il se laissa préoccuper, et dont il ne revint que lorsqu'il pensa sérieusement à se convertir et à embrasser la foi. En quels termes s'explique-t-il là-dessus dans ses *Confessions*, et déplore-t-il l'aveuglement où il avait vécu pendant plusieurs années ! Quelles actions de grâces rend-il à Dieu, d'avoir rompu le charme d'une science profane qui lui fascinait les yeux, et de l'avoir réduit à la sainte ignorance d'une foi souple et docile.

Car si la raison se soumet à la foi; si dans une parfaite intelligence, elles se donnent mutuellement le secours qu'elles doivent recevoir l'une de l'autre, voilà le moyen prompt et inmanquable de pacifier mon âme et de me prémunir contre toutes les attaques dont je puis être assailli au sujet de la religion. De quelque doute que je sois combattu malgré moi, soit par la malice de l'esprit tentateur, soit par les discours d'une troupe de libertins, soit par les révoltes involontaires de ma raison et son indocilité naturelle, je n'ai point de réplique plus courte ni plus décisive à faire, que celle de Jésus-Christ même au démon qui le vint tenter dans le désert : *Il est écrit*. Oui, il est écrit qu'il y a un premier Etre, et qu'il n'y en a qu'un, éternel, invisible, tout-puissant, par qui le monde a été créé, et par qui il est conservé et gouverné. Il est écrit que, dans cet Etre adorable et cette suprême divinité, il y a tout à la fois, et sans confusion, une unité de substance, et une trinité de personnes. Il est écrit que, de cette trinité de personnes, Père, Fils, et Saint-Esprit, le Fils égal à son Père et envoyé de son Père, est venu sur la terre pour la rédemption des hommes; que, tout Dieu qu'il est et qu'il n'a jamais cessé d'être, il s'est fait homme lui-même, il a vécu parmi nous, il est mort sur une croix, il est ressuscité et monté au ciel. Il est écrit que ce nouveau Législateur et ce Sauveur, voulant demeurer avec nous jusqu'à la consommation des siècles, nous a laissé sa chair sacrée et son précieux sang sous les apparences du pain et du vin; que nous offrons l'un et l'autre en sacrifice, et que l'un et l'autre, pour le soutien de nos âmes, nous sert, comme sacrement, de nourriture et de breuvage. Il est écrit qu'il y aura un jugement où nous serons tous appelés, et que, dès maintenant, il y a une béatitude céleste, où les bons seront à jamais récompensés, et un enfer où les pécheurs seront condamnés à un tourment sans mesure et sans fin. Ainsi des autres articles qui me sont proposés comme des points de créance. Or, du moment que tout cela est écrit, c'est-à-dire, que tout cela m'est révélé de Dieu ou de la part de Dieu, et que cette révélation m'est tellement notifiée par des motifs de crédibilité, qu'il serait contre le bon sens de n'en vouloir pas convenir, je ne demande rien de plus. Je rends à la foi par mon obéissance l'hommage qui lui est dû; je lui laisse prendre l'ascendant et exercer son empire. Dès qu'elle parle, je l'écoute, je me tais, je crois, parce que je me sens assuré de tout ce qu'elle me dit. Autant qu'il me vient à l'esprit de questions, d'objections, de raisonnements où je me perds et que je ne puis démêler, autant de fois que j'ai recours au sentiment de l'Apôtre, et je me contente avec lui de m'écrier : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu! que ses jugements sont incompréhensibles, et que ses voies sont au-dessus de ce qu'on en peut découvrir! car qui a pénétré dans les pensées du Seigneur, et qui est entré dans son conseil* (Rom. 11) ? Suivant ces principes et y demeurant ferme, je résous dans un mot toutes les difficultés, je dissipe tous les doutes, je me débarrasse de mille réflexions dangereuses et

pernicieuses, du moins très-importunes et inutiles, j'agis en paix, et n'ai d'autre soin que de vivre chrétiennement selon les maximes et sous la direction de la foi.

Mais comment croire ce que l'on ne comprend pas? Esprit humain, ne te feras-tu point justice? ne connaîtras-tu point ta faiblesse, et pour la connaître, ne te consulteras-tu point toi-même et ta propre raison? Car, à ne consulter même que la raison, qui ne voit pas, à moins qu'on ne soit dépourvu de toute lumière, combien il est déraisonnable et peu soutenable de ne vouloir pas croire une chose, parce qu'elle est au-dessus de nos connaissances, et qu'on ne la peut comprendre? Hé! combien de choses existent dans toute l'étendue de l'univers, combien se passent sous nos yeux et nous sont certaines, sans que nous les comprenions? Parce que nous ne les comprenons pas, en sont-elles moins vraies? Parce qu'on n'a pas compris jusqu'à présent comme se fait le flux et le reflux de la mer, est-il un homme assez insensé pour douter de ce mouvement des eaux si régulier et si constant? Comprenons-nous bien les ouvrages de la nature, et combien y en a-t-il qui échappent à nos prétendues découvertes et à toute notre pénétration? Jugeons de là si nous devons être surpris que les mystères de Dieu soient hors de notre portée, et que nous ne puissions y atteindre; et jugeons encore de là même si c'est une juste conséquence de dire : Je ne dois point croire que cela soit, puisque je n'y conçois rien.

A Dieu ne plaise que je pense de la sorte, ni que j'ose, Seigneur, m'ingérer dans des secrets qui me sont présentement inconnus. Ce serait une présomption; et selon la menace de votre Saint-Esprit, en voulant contempler de trop près votre majesté, je m'exposerais à être accablé de votre gloire. Le jour viendra, je l'espère ainsi de votre miséricorde, il viendra cet heureux jour où j'entrerais dans votre sanctuaire éternel, où vous vous montrerez à moi dans tout votre éclat, et où je vous verrai face à face. D'une foi ténébreuse, vous me ferez passer à une clarté sans nuage et toute lumineuse. Mais jusque-là, jusqu'à ce jour de la grande révélation, vous me mettez à l'épreuve, et vous voulez que je vous cherche dans la nuit et par des voies sombres. Ce n'est pas, Seigneur, que vous réprouviez les lumières de ma raison; au contraire, vous me l'avez donnée comme un flambeau pour me guider : mais après en avoir fait l'usage convenable, vous m'ordonnez de lui fermer les yeux, de la réprimer, de l'assujettir, et de l'accorder par cette sujétion même avec la foi, qui doit avoir toujours la supériorité sur elle et la dominer. Vous l'avez ainsi réglé, Seigneur, et pour l'honneur de votre parole, et pour mon salut. De bon cœur, j'y consens. Je crois ce qu'il vous a plu de me faire annoncer, et je le crois précisément, parce que vous me l'avez dit : *Je crois, mon Dieu*, mais en même temps j'ajoute, comme ce père de l'Evangile, *fortifiez mon peu de foi* (Marc. 9); car il me semble, en certaines conjonctures, qu'elle est bien faible cette foi, pour laquelle néanmoins je dois être en disposition de ré-

pandre mon sang. Vous la soutiendrez, ou vous me soutiendrez moi-même contre les plus violents assauts, et vous ne permettrez pas qu'un fonds si nécessaire et si précieux me soit enlevé.

II.

La Foi sans les Œuvres, foi stérile et sans fruit.

I. Sommes-nous chrétiens? ne le sommes-nous pas? Si nous ne le sommes pas, pourquoi affectons-nous de le paraître, pourquoi en portons-nous le nom? c'est une hypocrisie et un mensonge. Mais si nous le sommes, que n'en pratiquons-nous les œuvres? et n'est-ce pas une contradiction énorme, d'être chrétien dans la créance, et païen ou plus que païen dans les mœurs?

Voilà le triste état du christianisme : en voilà le désordre le plus universel. Je dis le plus universel; et pour en venir à la preuve, toute fondée sur l'expérience, nous devons distinguer trois sortes de chrétiens : des chrétiens seulement de nom, des chrétiens de pure spéculation, et des chrétiens tout à la fois de créance et d'action. Chrétiens seulement de nom, et rien de plus : c'est un certain nombre de libertins qui, dans le sein même de la religion, vivent sans religion, renonçant au baptême où ils ont été régénérés, et à la foi qu'ils y ont reçue. Non pas qu'ils s'en déclarent hautement, ni qu'ils fassent une profession ouverte d'impiété : ils gardent toujours quelques dehors ; ils ne produisent leurs sentiments qu'en termes équivoques, ou qu'en présence de quelques libertins comme eux ; leur apostasie est secrète : mais enfin, par la corruption de leur cœur, ils en sont venus à douter de tout et à ne rien croire : *Ils ont encore l'apparence d'hommes vivants, et ils sont morts* (Apoc. 3). Chrétiens de pure spéculation, autre caractère : c'est-à-dire, qu'ils n'ont pas perdu l'habitude et le don de la foi ; ils ne contestent aucune de ses vérités, et ils les respectent toutes ; ils pensent bien : mais s'il faut passer à la pratique, c'est là que leur foi se dément, ou qu'ils la démentent eux-mêmes par l'inutilité de leur vie, et souvent même par les plus honteux dérèglements. Enfin, chrétiens de créance et d'action : ce sont les vrais chrétiens, d'autant plus chrétiens que l'esprit de la foi dont ils sont remplis, les porte à une pratique plus excellente et plus constante de tous leurs devoirs, et par un heureux retour, d'autant plus animés et plus touchés de cet esprit de foi, qu'ils le mettent plus constamment et plus excellemment en œuvre, et qu'ils s'adonnent avec plus de soin à tous les exercices d'une piété agissante et fervente : car, de même que la foi vivifie les œuvres, on peut dire que les œuvres vivifient la foi. Ils croient, et pour cela ils agissent ; et parce qu'ils agissent, leur foi croît à mesure, et devient toujours plus ferme et plus vive.

Or, de ces trois espèces de chrétiens, il est évident que le plus

grand nombre est de ceux que j'ai appelés chrétiens de spéculation, et qui tiennent le milieu entre les premiers et les derniers. Il est vrai qu'il y a dans le monde, et parmi nous des impies en qui la foi est absolument éteinte. Bien loin d'avoir aucun sentiment de Dieu, ils ne reconnaissent ni Dieu ni loi; ou si l'aveuglement dans lequel ils sont plongés, n'a pu effacer de leur esprit toute idée d'un Dieu premier moteur de l'univers, du moins, à l'exemple de ces philosophes dont parle saint Paul, ne le glorifient-ils pas comme Dieu, et traitent-ils de superstition populaire l'obéissance et le sacré culte que nous lui rendons selon l'Evangile et les enseignements de Jésus-Christ. Mais il faut, après tout, convenir que ce n'est point là l'état le plus commun. Il n'y en a toujours que trop, je le sais, hélas! et j'en gémiss : mais du reste, ce libertinage entier et complet, n'est répandu que dans une petite troupe de gens qui n'osent même le découvrir, ou qui tombent dans le mépris, et se diffament en le laissant apercevoir. Il est vrai, d'ailleurs, que la foi n'est point non plus tellement affaiblie, ni altérée dans tout le christianisme, qu'il n'y ait encore, jusqu'au milieu du siècle, de parfaits chrétiens, qui, par la divine miséricorde, et le secours de la grâce, soutiennent dignement la sainteté de leur profession : aussi fidèles et aussi religieux dans la conduite, qu'ils le sont dans la doctrine, remplissant avec une régularité édifiante toutes leurs obligations, et confessant Jésus-Christ par leur bonne vie et leurs exemples, comme ils le confessent de cœur par leurs sentiments, et de bouche par leurs paroles. Nous en devons bénir Dieu; mais ce qu'on ne saurait en même temps assez déplorer, c'est que les chrétiens de ce caractère soient si rares, et qu'à peine nous en puissions compter un entre mille. Ce n'est pas d'aujourd'hui que cette décadence a commencé dans l'Eglise; mais pour peu qu'on ait de zèle, on ne peut voir sans une amère douleur combien le malaugement tous les jours; et combien la charité de ces derniers siècles se refroidit d'un temps à l'autre.

Reste donc de conclure, que la foi de la plus grande partie des chrétiens se réduit toute à un simple acquiescement de l'esprit, sans effets, sans fruits, et que c'est là le renversement le plus général. Car quelques plaintes que forment, au sujet de la foi, les personnes zélées, et de quelque manière que s'énoncent les prédicateurs dans leurs discours, quand ils s'écrient qu'il n'y a plus de foi sur la terre, et qu'elle y est abolie; quand ils s'adressent à Dieu comme le prophète, et qu'ils lui demandent : Seigneur, qui est-ce qui croit à la parole que nous annonçons, et où trouve-t-on de la foi? quand, à la vue de ce déluge de vices qui se sont débordés de toutes parts, et qui infectent tant d'âmes; du moins à la vue de l'extrême tiédeur et de l'affreuse inutilité où s'écoulent, jusqu'à la mort, toutes nos années, ils en attribuent la cause à un défaut absolu de foi : ces expressions, qu'une sainte ardeur inspire, ne doivent point être prises à la lettre ni dans toute la rigueur de leur sens. Ce serait outrer la chose; et pour ne rien exagérer, il me semble que tout ce qu'il y a de réel en tout cela,

c'est que la foi subsistant encore dans le fond, ce n'est plus, par la dépravation et le malheur des temps, qu'une racine infructueuse; et que ce sacré germe, dont les productions autrefois étaient si merveilleuses, si promptes, si abondantes, n'opère plus ou presque plus : pourquoi? parce que ce n'est plus qu'une foi languissante ou comme endormie; parce que nous ne la faisons entrer, ni dans nos délibérations, ni dans nos résolutions, ni dans nos actions; parce que, sans l'effacer de notre cœur, nous l'effaçons de notre souvenir, et que ses vérités, quelque importantes et quelque touchantes qu'elles soient, ne ne nous étant jamais présentes à la pensée, elles ne doivent faire sur nous nulle impression. D'où il arrive que dans le plan de notre vie, elles ne servent ni à nous détourner du mal, ni à nous porter au bien, quoiqu'elles nous aient été surtout révélées pour l'un et pour l'autre.

II. Je dis que c'est pour nous détourner du mal et pour nous porter au bien, que nous ont été révélées les vérités de la foi. Car si Dieu nous a donné la foi, ce n'est point seulement afin que notre foi soit pour nous une règle de créance, mais une règle de conduite. *Avant même la création du monde*, dit l'Apôtre : *Dieu nous a choisis en Jésus-Christ, et il nous a appelés, afin que nous fussions saints et sans tache devant ses yeux* (Ephes. 1). Voilà *ce peuple parfait* que le divin Précurseur vint d'abord, selon la parole de Zacharie, *préparer au Seigneur*, et à qui le Seigneur lui-même a voulu mettre ensuite les derniers traits. De là ces grandes maximes et ces principes de morale dont toute la loi évangélique est composée. Notre adorable Maître ne s'est pas contenté de les enseigner aux hommes et de nous les expliquer, mais il a voulu, pour notre exemple, les pratiquer. Que dis-je? il a plus fait; et pour nous montrer combien il avait à cœur cette pratique, et combien il la jugeait essentielle dans la religion, avant que d'enseigner, il a commencé par pratiquer. De là même, ces leçons si fréquentes, ces exhortations des apôtres, lorsqu'ils instruisaient les fidèles, et qu'ils les formaient au christianisme. De quoi leur parlaient-ils plus souvent? des bonnes œuvres. Que leur recommandaient-ils plus fortement? les bonnes œuvres. Que leur reprochaient-ils plus vivement? leurs négligences et leurs relâchements dans les bonnes œuvres : c'était là presque l'unique sujet de leurs épîtres et de leurs prédications. Car sans rapporter en particulier tous les points dont ils leur enjoignaient une pratique journalière et assidue, voilà, dans une vue générale, ce qu'ils prétendaient leur marquer en les conjurant de se comporter toujours d'une manière digne de leur vocation, de chercher en toutes choses le bon plaisir de Dieu, d'achever l'ouvrage que la grâce avait commencé dans eux, et de faire en sorte que rien ne manquât à leur perfection et à leur sanctification, afin que rien ne manquât à leur salut éternel et à leur gloire. Tels étaient les enseignements de ces premiers prédicateurs de la foi; pleinement instruits des intentions du Fils de Dieu, et suivant le même esprit, ils réprouvaient une foi lâche et nonchalante, et ne canonisaient qu'une foi vigilante, entreprenante, édifiante.

Et certes comment l'entendons-nous, si nous nous flattons d'obtenir la vie bienheureuse par la foi sans les œuvres de la foi? Est-ce à la foi seule que Jésus-Christ a promis son royaume? Est-ce la foi seule qui nous justifie? La foi est le fondement de la sainteté chrétienne, et les œuvres en doivent être le complément : ôtez donc les œuvres, je suis en droit de vous dire comme l'apôtre saint Jacques : *Si quel-qu'un a la foi et qu'il n'ait point les œuvres, de quoi cela lui servira-t-il? est-ce que la foi le pourra sauver* (Jac. 2)?

On m'opposera la parole de saint Paul, et l'exemple d'Abraham tiré du quinzième chapitre de la Genèse, où il est dit qu'Abraham crut, et que sa foi lui fut imputée à justice. Il est vrai, Abraham et tant d'autres, soit patriarches, soit prophètes de l'ancienne loi, se sont rendus par la foi recommandables auprès de Dieu; mais par quelle foi? consultons le même saint Paul, et il nous l'apprendra; c'est au chapitre onzième de son épître aux Hébreux, où il décrit avec une éloquence toute divine, ce que la foi inspira de plus héroïque et de plus grand à ces hommes incomparables.

En effet, sans vouloir ici les nommer tous, et sans en faire un dénombrement trop étendu, quelle fut la foi d'Abraham? Il crut : mais il ne se borna pas à croire; ou plutôt, parce qu'il crut et qu'il crut efficacement et d'une foi parfaite, il quitta sa patrie ainsi qu'il lui était ordonné, il s'éloigna de ses proches, il offrit son fils unique, il se mit en devoir de l'immoler, et ne ménagea rien pour rendre hommage à Dieu et lui témoigner son obéissance. Quelle fut la foi de Moïse? Il crut : mais il ne se contenta pas de croire, ou plutôt, parce qu'il crut et qu'il crut vivement et d'une foi pratique, il renonça à toutes les espérances humaines, il sacrifia dans une Cour étrangère les titres les plus pompeux et la plus riche fortune, il se réduisit dans une condition humble et dans un état de souffrances, s'estimant plus heureux d'être affligé avec le peuple de Dieu que de goûter les fausses douceurs du péché parmi les idolâtres. Quelle fut la foi d'un Gédéon, d'un Jephté, d'un David, de tant de glorieux combattants et de zélés israélites? Ils crurent : mais il ne s'estimèrent pas quittes de tout en croyant, ou plutôt, parce qu'ils crurent, et qu'ils crurent bien et d'une foi courageuse, les uns s'exposèrent à mille périls pour la cause du Seigneur, lui soumirent les nations ennemies, et subjuguèrent les royaumes; les autres passèrent par les plus rudes épreuves, endurèrent pour le Dieu de leurs pères et pour sa loi les plus rigoureux traitements, et périrent par le tranchant de l'épée; d'autres séparés du monde, confinés dans des déserts, cachés dans de sombres cavernes, menèrent la vie la plus austère, et ressentirent toutes les misères de la pauvreté et de l'indigence : tous se regardant sur la terre comme des étrangers, et n'ayant nulle prétention, nul intérêt temporel qui les attachât, ne s'employèrent qu'à chercher sans cesse, et par les vœux de leur cœur, et par le mérite de leurs œuvres, cette cité céleste que la foi leur faisait entrevoir de loin et où elle les appelait. Car telle est en abrégé la peinture que l'apôtre nous a tracée de ces

saints de la première alliance. C'est ainsi que la foi agissait dans eux, ou qu'ils agissaient par la foi, persuadés qu'ils ne pouvaient sans cela espérer l'accomplissement des promesses qui leur avaient été faites, ni entrer en possession de l'héritage qui leur était destiné.

Les saints de la loi nouvelle en ont-ils jugé autrement à l'égard d'eux-mêmes? ont-ils pensé que cette loi de grâce leur donnât un privilège particulier, et qu'indépendamment des œuvres, la qualité de chrétien leur fût un titre suffisant pour être admis au rang des élus? Si c'était là leur morale, et s'ils ne comptaient que sur la foi, pourquoi se consumaient-ils de veilles et de travaux? Pourquoi s'ex-ténuaient-ils d'abstinences, de jeûnes, de mortifications? Pourquoi se refusaient-ils tous les plaisirs des sens, et faisaient-ils à leur corps une guerre si cruelle? Qu'était-il nécessaire qu'ils s'exerçassent continuellement en des pratiques d'humilité, de patience, de charité? Que leur importait-il d'être si assidus à la prière et à l'oraison et d'y passer presque les journées entières et les nuits? Que ne sortaient-ils de leurs retraites? Que ne se répandaient-ils dans le monde? Que ne se donnaient-ils plus de relâche et plus de repos? Mais encore après tant d'œuvres saintes, après s'être épuisés pour la gloire de Dieu, pour le service du prochain, pour leur propre sanctification et leur progrès personnel; après avoir amassé d'immenses trésors, comment ne se qualifiaient-ils que de serviteurs inutiles? comment, à les en croire, se trouvaient-ils les mains vides, et déploraient-ils avec autant de confusion que d'amertume de cœur leurs besoins spirituels et leur dénûment extrême? D'où leur venait ce tremblement dont ils étaient saisis au sujet de leur salut, et au souvenir des arrêts du ciel? Ils avaient tout entrepris, tout exécuté; tout soutenu, et il semblait néanmoins qu'ils n'eussent rien fait. Ne nous en étonnons pas : c'est qu'ils étaient convaincus de l'indispensable nécessité des œuvres pour rendre leur foi salutaire, et qu'ils craignaient de ne pas remplir sur cela toute la mesure qui était prescrite.

Avons-nous moins à craindre qu'eux, et sommes-nous moins exposés à cette malédiction dont le Fils de Dieu frappa le figuier stérile? Il s'approcha de ce figuier, il y chercha des fruits, mais n'y voyant que des feuilles : *Que jamais, dit-il, tu ne portes de fruit, et que personne jamais ne mange rien qui vienne de toi* (Matth. 21). L'effet suivit de près l'anathème : le figuier dans l'instant même perdit tout son suc, et sécha jusque dans ces racines. Ce ne fut plus qu'un bois mort et propre à brûler. Figure terrible! Quand le souverain juge viendra, ou qu'il nous appellera à lui pour décider de notre éternité, ce qu'il examinera dans nous, ce qu'il y cherchera, ce ne sera pas seulement la foi que nous aurons conservée, mais les œuvres qui l'auront accompagnée. Ainsi nous le déclare le grand Apôtre dans les termes les plus exprès : *Nous paraîtrons tous devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive selon le bien qu'il aura pratiqué, ou selon le mal qu'il aura commis* (II. Cor. 4). L'Apôtre ne dit pas précisément que nous recevrons selon que nous aurons cru ou que nous n'aurons pas

cru ; mais selon que nous aurons agi , ou que nous n'aurons pas agi conformément à notre croyance.

Et n'est-ce pas aussi ce que nous voyons clairement exprimé dans la sentence ou de salut ou de damnation , que prononcera le Fils de Dieu , soit à l'avantage des justes en les glorifiant , soit à la ruine des pécheurs en les réprouvant ? Que dira-t-il aux uns ? *Venez , vous qui êtes bénis de mon Père , possédez le royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde : car j'ai eu faim , et vous m'avez donné à manger , et le reste. Que dira-t-il aux autres ? Retirez-vous , maudits , et allez au feu éternel , parce que j'ai été pressé de la faim , et que vous n'avez pas eu soin de me nourrir* (Matth. 25). Il n'est point là parlé de la foi ; non pas qu'elle ne soit supposée , et que dans le jugement qui sera porté , ou en notre faveur ou contre nous , elle ne doive avoir toute la part qu'elle mérite : mais enfin il n'en est point fait mention. Il n'est point dit aux prédestinés : *Vous êtes bénis de mon Père ,* parce que vous avez été soumis aux vérités de mon Evangile ; comme il n'est point dit aux réprouvés : *Allez , maudits , au feu éternel ,* parce que vous avez été incrédules : mais il semble que tous les motifs de ce double jugement ne soient pris que de la pratique , ou de l'omission des œuvres chrétiennes. *J'ai eu soif , et vous m'avez donné , ou ne m'avez pas donné à boire ; je n'avais point de logement , et vous m'avez recueilli , ou ne m'avez pas recueilli chez vous ; j'étais malade , et vous m'avez , ou ne m'avez pas assisté* (Matth. 25). Tout cela ne regarde en apparence que les œuvres de miséricorde , mais comprend en général toutes les autres qui y sont sous-entendues.

En vain donc je pourrai dire alors à Dieu : Seigneur , j'étais chrétien et j'avais la foi , si je ne puis ajouter que j'ai mis en œuvre cette foi , que j'ai profité de cette foi , que cette foi m'a servi à exciter et à entretenir ma ferveur dans l'exercice de toutes les vertus ; qu'avec cette foi , et par les grandes considérations que cette foi présentait continuellement à mon esprit , je me suis détaché du monde , j'ai combattu mes passions , j'ai mortifié mes sens , j'ai jeûné , j'ai prié , j'ai fait l'aumône , je n'ai rien omis de tous mes devoirs ; si , dis-je , ces mérites de l'action me manquent , Dieu produisant contre moi cette foi même que j'ai reçue sur les sacrés fonts , et que j'ai professée , n'aura point d'autre réponse à me faire , que celle de ce maître de l'Evangile au serviteur paresseux : Méchant serviteur , pourquoi n'avez-vous pas employé votre talent ? pourquoi l'avez-vous gardé inutilement dans vos mains , au lieu de le mettre à profit , afin qu'à mon retour j'en retirasse quelque intérêt ?

Qu'est-ce que ce talent , sinon la foi ? qu'est-ce que ce serviteur paresseux , sinon un de ces chrétiens oisifs et négligents , qui tiennent leur foi comme ensevelie , et en qui elle paraît morte ? Ce serviteur paresseux , quoique seulement paresseux et sans avoir dissipé son talent , fut traité de méchant serviteur , et par cette raison seule , il fut condamné et rejeté du maître ; et ce chrétien négligent et oisif , quoique seulement oisif et négligent , sans s'être écarté de la foi , sera

traité de mauvais chrétien, et par ce titre seul, Dieu le jugera coupable et le renoncera. Coupable, parce que la foi dans les vérités qu'elle nous révèle, lui fournissant les plus puissants motifs pour allumer tout son zèle et pour l'engager à une vie toute sainte, il y aura été insensible et n'y aura pas fait l'attention la plus légère. Coupable, parce que la foi lui dictant elle-même qu'exclusivement aux œuvres, elle n'était pas suffisante pour lui assurer un droit à l'héritage céleste, il ne l'aura point écoutée sur un article aussi important que celui-là, et n'en aura tenu nul compte. Coupable, parce que la foi étant une grâce, et l'une des grâces les plus précieuses, il en fallait user, puisque les grâces divines ne nous sont point données à d'autre fin; et que n'en ayant fait aucun emploi, il ne se sera pas conformé aux vues de Dieu sur lui, et n'aura pas rempli ses desseins. Coupable, parce qu'ayant eu la foi dans le cœur, et l'ayant même confessée de bouche, il l'aura démentie dans la pratique; qu'il l'aura contredite et tenue dans une espèce de servitude; qu'il aura résisté à ses connaissances et à ses lumières; qu'il l'aura déshonorée, en la dépouillant de sa plus belle gloire, qui est la sainteté des œuvres; qu'il l'aura scandalisée devant les libertins, en leur faisant dire que, pour être chrétien, on n'en est pas plus homme de bien. Enfin coupable, par comparaison avec tout ce qu'il y aura eu avant lui et après lui de chrétiens fervents, appliqués, laborieux, qui n'avaient pas pourtant une autre foi que la sienne; et même coupable par comparaison avec une multitude innombrable d'infidèles et d'idolâtres, en qui la foi eût fructifié au centuple et dont elle eût fait autant de saints, s'ils eussent été éclairés comme lui de l'Évangile.

Voilà pourquoi Dieu le réprouvera, et lui fera entendre cette désolante parole : *Je ne vous connais point*. Non pas qu'à l'égard des chrétiens il en soit tout à fait de même qu'à l'égard du serviteur paresseux. Le maître, en condamnant ce serviteur inutile, lui fit enlever le talent qu'il lui avait confié; mais en réprouvant ce lâche chrétien, Dieu lui laissera l'excellent caractère dont il l'avait honoré. Jusque dans l'enfer, ce sera toujours un chrétien; mais il ne le sera plus que pour sa honte, que pour son supplice, que pour son désespoir. Cette glorieuse qualité de chrétien qu'il aura si longtemps oubliée, quand il était pour lui d'un souverain intérêt d'y penser, il ne l'oubliera jamais, lorsqu'il en voudrait perdre l'idée, et que le souvenir qu'il en conservera ne pourra plus servir qu'à le tourmenter. Quels regrets fera-t-elle naître dans son cœur, quand elle lui remettra les prétentions qu'elle lui donnait au royaume de Dieu, et que par une indolence molle où il se sera endormi, il se verra déchu de toutes ses espérances? A quels reproches l'exposera-t-elle de la part de tant de gentils réprouvés comme lui, mais sans avoir été revêtus du même caractère, ni avoir eu le même avantage que lui? Hé quoi! vous êtes devenu semblable à nous! vous avez encouru le même sort! Que vous demandait-on de si difficile? et comment avez-vous perdu un bien dont votre foi vous découvrait le prix inestimable, et que vous pouviez acquérir à si peu de frais?

III. Que peuvent dire à cela ces honnêtes gens du siècle, qui passent pour chrétiens, et qui le sont en effet, mais dont la foi, toute renfermée au-dedans, ne se produit presque jamais au-dehors par aucun acte de christianisme, ni aucune des œuvres les plus ordinaires de la religion ? Car voilà où la foi en est réduite, même parmi ceux qui, dans le monde, ont une réputation mieux établie, et font voir dans leur conduite plus de régularité et plus de probité. Telle est la vie de tant de femmes, en qui, je conviens qu'il n'y a rien à reprendre par rapport à la sagesse et à l'honneur de leur sexe. Telle est la vie de tant d'hommes, qui, dans l'estime publique, sont réputés hommes d'ordre et de raison, droits, intègres, ennemis du vice, et ne se portant à nul excès. Je veux bien là-dessus leur rendre toute la justice qu'ils méritent ; je ne formerai point contre eux, des accusations fausses et mal fondées ; je ne leur imputerai ni libertinage, ni débauche, ni passions honteuses, ni commerces défendus, ni colères, ni emportements, ni fraudes, ni usurpations, ni concussions. Que sur tous ces sujets et sur d'autres, ils soient hors d'atteinte, j'y consens ; mais je ne les tiens pas dès-lors assurés de leur salut. Si d'une part, j'ai de quoi espérer pour eux, je ne vois d'ailleurs que trop à craindre, et en voici la raison : car ne nous laissons point abuser d'une erreur d'autant plus dangereuse, qu'elle est plus apparente et plus spécieuse ; et ne pensons point que tout le mérite absolument requis pour le salut, consiste à éviter certains péchés. Dieu, dans sa loi, ne nous a pas dit seulement : Abstenez-vous de ceci ou de cela, mais il nous a dit de plus, faites ceci et faites cela. Le père de famille ne reprit d'aucune action mauvaise, ces ouvriers qu'il trouva dans la place publique ; mais il les blâma de perdre leur temps, et de demeurer là sans occupation. *Allez, leur dit-il, dans ma vigne* (Matth. 20), et travaillez-y ; car sans travail vous ne gagnerez rien, et vous ne devez être récompensés que selon la mesure de votre ouvrage. Tellement que nous ne serons pas moins responsables à Dieu du bien que nous aurons omis, que du mal que nous aurons commis.

Or, qu'on me dise quel bien pratiquent la plupart des chrétiens, et même de ces chrétiens que je reconnais volontiers pour gens d'honneur, et à qui j'accorde sans peine la louange qui leur appartient. Ils sont de bonnes mœurs, ils s'en félicitent, ils en font gloire ; mais ces bonnes mœurs, à quoi vont-elles, et où se réduisent-elles ? Sont-ce des gens pieux et religieux, qui s'adonnent, autant que leur état leur permet, à la prière, qui assistent aux offices divins, qui se rendent assidus au sacrifice de nos autels, qui fréquentent les sacrements, qui, se nourrissent de saintes lectures, qui écoutent la parole de Dieu, qui chaque jour, se rendent compte à eux-mêmes de la disposition de leur conscience, et qui, après certaines distractions indispensables et certaines affaires où leur condition les engage, aient leur temps marqué pour se recueillir et pour vaquer au soin de leur âme ? Sont-ce des gens charitables, qui, par un esprit de religion, s'intéressent aux misères et aux besoins d'autrui, et soient même pour cela disposés à

relâcher tout ce qu'ils peuvent de leurs intérêts propres; qui, suivant la maxime de l'Apôtre, *pleurent avec ceux qui pleurent*, et sans se piquer d'une maligne jalousie, *se réjouissent avec ceux qui ont sujet de se réjouir* (Rom. 12); qui, selon leurs facultés, contribuent au soulagement des pauvres et à la consolation des affligés, s'appliquent à les connaître, se faisant instruire de ce qu'ils souffrent et de ce qui leur manque, les visitant eux-mêmes autant qu'il convient, et ne dédaignant pas, dans les rencontres, de leur porter les secours nécessaires; qui, dans toutes leurs paroles et dans toutes leurs manières d'agir, prennent soigneusement garde à n'offenser personne, et du reste ne pensent aux injures qu'on leur fait que pour les pardonner: doux, humbles, patients, affables à tout le monde, et ne cherchant, à l'égard de tout le monde, que les sujets de faire plaisir et d'obliger? Sont-ce des gens mortifiés et détachés d'eux-mêmes, qui répriment leurs désirs, qui captivent leurs sens, qui crucifient leur chair, qui, par un sentiment de pénitence et en vue de cette abnégation évangélique, dont le Fils de Dieu a fait le point capital et comme le fondement de sa loi, renoncent aux commodités, aux aises de la vie, se retranchent tout superflu, et se bornent précisément au nécessaire?

Hé! que dis-je? connaissent-ils cette morale? la comprennent-ils? en ont-ils même quelque teinture? Que je la propose, et que j'entreprene de les y assujettir, ils me prendront pour un homme outré, pour un zélé indiscret, pour un homme sauvage venu du désert. C'est néanmoins la morale de Jésus-Christ, et c'est à cette morale que le salut est promis. Il n'est point promis à une vie douce et toute humaine, quelque innocente au dehors qu'elle paraisse. Je consulte l'Evangile, et voici ce que je lis : *Entrez par la porte étroite, faites effort. Le royaume de Dieu ne s'emporte que par violence; il n'y a que ceux qui emploient la force qui le ravissent. Marchez, c'est-à-dire, agissez, tandis que le jour vous éclaire. L'arbre qui ne produit point de bons fruits, sera coupé et jeté au feu; enfin, celui qui ne porte pas sa croix, et ne la porte pas tous les jours, ne peut être mon disciple, ni digne de moi*: tout cela est court, précis, décisif. C'est Jésus-Christ qui parle, et qui nous donne des règles infaillibles pour juger si nous serons sauvés ou réprouvés. Toute vie conforme à ces principes, est une vie de salut; mais toute vie aussi qui leur est opposée, doit être une vie de réprobation.

Et qu'on ne me demande point en quoi cette vie est criminelle, et pourquoi, sans être une vie licencieuse et vicieuse, c'est toutefois une vie réprouvée de Dieu. Je ne m'engagerai point ici dans un long détail, ni en des questions subtiles et abstraites : je n'ai en général autre chose à répondre, sinon que cette vie, dont on fait consister la prétendue innocence à s'abstenir de certains excès et de certains désordres scandaleux, n'a point précisément par là les caractères de prédestination marqués dans les textes incontestables et irréprochables que je viens de rapporter. Vivre de la sorte, ce n'est certainement point entrer par la porte étroite, ni tenir un chemin rude et

difficile. Ce n'est point avoir de grands efforts à faire pour gagner le ciel, ni user de grandes violences. Ce n'est point profiter du temps que Dieu nous donne, ni faire de nos années un emploi tel que Dieu le veut pour notre avancement dans ses voies et notre perfection. Ce n'est point être de ces bons arbres qui s'enrichissent de fruits, et remplissent par leur fertilité les espérances du maître. En un mot, ce n'est point vivre selon l'Évangile, puisque ce n'est ni se renoncer soi-même, ni porter sa croix, ni suivre Jésus-Christ. Or, quiconque ne vit pas selon l'Évangile, ne peut arriver au terme où l'Évangile nous appelle; et je conclus sans hésiter, qu'il est hors de la route, qu'il s'égare, qu'il se damne. Ce raisonnement me suffit, et je n'en dis pas davantage. Malgré toutes les justifications qu'on peut imaginer, je ne me départirai jamais de ce principe fondamental et inébranlable. Si tant de chrétiens du siècle et de chrétiennes n'en sont point troublés, leur fausse confiance ne m'empêche point de trembler pour eux et de trembler pour moi-même. Qu'ils raisonnent comme il leur plaira : s'ils n'ouvrent pas les yeux, et qu'ils s'obstinent à ne vouloir pas reconnaître la fatale illusion qui les séduit, j'aurai pitié de leur aveuglement; mais je ne cesserai point de prier en même temps le Seigneur qu'il me garde bien d'y tomber.

III.

Les Œuvres sans la Foi, œuvres infructueuses et sans mérites pour la vie éternelle.

I. L'apôtre saint Jacques a dit : Faites-moi voir vos œuvres, et je jugerai par là de votre foi; mais sans blesser le respect dû à la parole, du saint apôtre, ne pourrait-on pas en quelque manière renverser la proposition, et dire aussi : Faites-moi voir votre foi, et je jugerai par là de vos œuvres; c'est-à-dire, que je connaîtrai, par le caractère de votre foi, si les œuvres que vous pratiquez sont véritablement de bonnes œuvres, si ce sont des œuvres chrétiennes, des œuvres saintes devant Dieu, des œuvres que vous puissiez présenter à Dieu, et qui vous tiennent lieu de mérites auprès de Dieu.

Car il ne faut point considérer nos œuvres précisément en elles-mêmes, pour savoir si elles sont bonnes ou mauvaises, si elles sont utiles ou infructueuses, si Dieu les accepte, ou s'il les méprise et les rejette; mais, pour faire cette distinction, on en doit examiner le principe. Or, le principe de toutes bonnes œuvres, de toutes œuvres méritoires et recevables au tribunal de Dieu, c'est la foi, puisque la foi, selon l'expresse décision du concile de Trente, est la racine de toute justice : d'où il s'ensuit que, cette racine étant altérée et gâtée, les fruits qu'elle produit doivent s'en ressentir, et que ce ne peuvent être de bons fruits.

Gardons-nous toutefois de donner dans une erreur condamnée par

l'Eglise, et en effet très-condamnable, qui est de traiter de péché tout ce qui ne vient pas de la foi. Ce serait outrer la matière et s'engager dans des conséquences hors de raison. Non-seulement les œuvres des infidèles n'ont pas toutes été des péchés, mais plusieurs ont été de vrais actes de vertu, et ont mérité même de la part de Dieu quelque récompense. Leurs vertus n'étaient que des vertus morales; mais après tout, c'étaient des vertus. Dieu ne les récompensait que par des grâces temporelles; mais enfin ces grâces temporelles étaient des récompenses, et Dieu ne récompense point le péché. Leurs œuvres pouvaient donc être moralement bonnes sans la foi; mais elles ne l'étaient ni ne pouvaient l'être de cette bonté surnaturelle qui nous rend héritiers du royaume de Dieu et cohéritiers de Jésus-Christ. Or, c'est de ce genre de mérite que je parle, quand je dis que sans la foi il n'y a point de bonnes œuvres.

Ainsi, comme les œuvres sont, d'une part, les preuves les plus sensibles de la foi, de même est-il vrai, d'autre part, que c'est la foi qui fait le discernement des œuvres : tellement que, toutes bonnes qu'elles peuvent être de leur fond et devant les hommes, elles ne le sont auprès de Dieu et par rapport à la vie éternelle qu'il nous a promise, qu'autant qu'elles procèdent d'une foi pure, simple et entière. Car, selon le témoignage de l'Apôtre, il n'est pas possible de plaire à Dieu sans la foi; et la disposition nécessaire pour approcher de Dieu, est, avant toutes choses, de croire qu'il y a un Dieu, et de se soumettre à tout ce qu'il nous a révélé ou par lui-même, ou par son Eglise.

De là il est aisé de juger si c'est toujours raisonner juste que de dire : Ces gens-là sont gens de bonnes œuvres, réglés dans leurs mœurs, irréprochables dans leur conduite, de la morale la plus sévère, n'ayant autre chose dans la bouche, et ne prêchant autre chose : par conséquent, ce sont des hommes de Dieu, ce sont des gens parfaits selon Dieu. Tout cela est beau, ou plutôt tout cela est spécieux et apparent; mais après tout, les hérétiques ont été tout cela, ou ont affecté de le paraître : témoin un Arius, témoin un Pélage et tant d'autres. On relevait leur sainteté, on canonisait leurs actions, on les proposait comme de grands modèles; mais avec tout cela, ce n'étaient certainement pas des hommes de Dieu, parce qu'avec tout cela c'étaient des gens révoltés contre l'Eglise, attachés à leur sens, entêtés de leurs opinions; en un mot, des gens corrompus dans leur foi.

On a néanmoins de la peine à se persuader que des hommes qui vivent bien ne pensent pas bien, et qu'étant si réguliers dans toute leur manière d'agir, ils s'égarent dans leur créance; mais voilà justement un des pièges les plus ordinaires et les plus dangereux dont les hérésiatiques et leurs fauteurs se soient servis, pour inspirer le venin de leurs hérésies et pour s'attirer des sectateurs. Piège que saint Bernard, sans remonter plus haut, nous a si naturellement et si vivement représenté dans la personne de quelques hérétiques de son temps. Que disait-il d'Abailard? *C'est un homme tout ambigu,*

et dont la vie est une contradiction perpétuelle. Au dehors c'est un Jean-Baptiste, mais au dedans c'est un Hérode (1). Que disait-il d'Arnaud de Bresse? Plût à Dieu que sa doctrine fût aussi saine que sa vie est austère! Il ne mange ni ne boit, et il est de ces gens que l'Apôtre nous a marqués, lesquels ont tout l'extérieur de la piété, mais qui n'en ont pas le fond ni les sentiments (2). Ses paroles, ajoutait le même saint docteur en parlant du même Arnaud, ses paroles coulent comme l'huile, et en ont, ce semble, l'onction; mais ce sont des traits empoisonnés : car ce qu'il prétend par des discours si polis et de si belles apparences de vertu, c'est de s'insinuer dans les esprits et de les gagner à son parti. Que disait-il de Henri, écrivant à un homme de qualité? Ne vous étonnez pas qu'il vous ait surpris. C'est un serpent adroit et subtil. A le voir, il ne paraît rien en lui que d'édifiant; mais ce n'est là qu'une vaine montre, et dans l'intérieur il n'y a point de religion (3).

Ces exemples suffisent pour nous faire comprendre combien on doit peu compter sur certaines œuvres d'éclat et sur certaine réputation de sainteté, qui, souvent, ne sont que des signes équivoques, et d'où l'on ne peut conclure avec assurance qu'un homme marche dans la voie droite, ni que ce soit un bon guide en matière de foi. Aussi est-ce encore l'avis que donnait saint Bernard au peuple de Toulouse. C'était un temps de ténèbres, où l'hérésie cherchait à se répandre; mais, pour les préserver d'une peste si contagieuse, il leur enjoignait de ne pas recevoir indifféremment toute sorte de prédicateurs, et de n'en admettre chez eux aucun qu'ils ne connussent. Car ne vous y fiez pas : *Ne vous en tenez précisément, ni à ce qu'ils vous diront, ni au zèle qu'ils vous témoigneront, ni à la haute perfection de la morale qu'ils vous prêcheront. Ils vous tiendront un langage tout divin, et ils vous parleront comme des anges venus du ciel; mais, de même qu'on mêle secrètement le poison dans les plus douces liqueurs, avec les expressions les plus chrétiennes, ils feront couler leurs nouveautés, ils vous les présenteront sous des termes enveloppés et pleins d'artifice. Faux prophètes, loups ravissants déguisés en brebis (4).*

Cependant les simples se laissent surprendre. Ils voient des hommes, quant à l'extérieur, recueillis, modestes, zélés, laborieux, charitables, fidèles à leurs devoirs, et rigides observateurs de la discipline la plus étroite. Cette régularité les charme, et ils se feraient scrupule d'entrer là-dessus en quelque défiance, et de former le moindre soupçon désavantageux. On a beau leur dire que ce n'est pas là l'essentiel; que c'est la foi qui en doit décider; que si la foi manque, ou qu'elle ne soit pas telle qu'elle doit être, tout le reste n'est rien; ils

(1) Bern. *Epist. ad magistrum.*

(2) Idem *Epist. ad Episcopum constantiensem.*

(3) Idem *Epist. ad Hildefonsum.*

(4) Bern. *Epist. ad Tolosan.*

prennent ce qu'on leur dit pour des calomnies, pour des jalousies de parti, pour des préventions et de faux jugements. Ainsi le Sauveur du monde s'élevait contre les pharisiens et démasquait leur hypocrisie; mais en vain : le peuple, touché de leur air pénitent et dévot, de leurs longues prières, de leurs abstinences, de leur exactitude aux plus légères pratiques de la loi, s'attachait à eux, les admirait, les révérait, les comblait d'éloges, et malgré tous les avertissements du Fils de Dieu, ne voulait point d'autres maîtres ni d'autres conducteurs.

Mais après tout, cette vie exemplaire ne fait-elle pas honneur à la religion, et ce zèle des bonnes œuvres n'est-il pas utile à l'Eglise? A cela, je fais une réponse qui paraîtra d'abord avoir quelque chose de paradoxe, mais dont on reconnaîtra bientôt la solidité et l'incontestable vérité, pour peu qu'on entende ma pensée. Car je soutiens qu'il y a des personnes, et en assez grand nombre, qui, dans un sens, feraient beaucoup moins de mal à la religion, et s'en feraient beaucoup moins à eux-mêmes, par une vie licencieuse et scandaleuse, que par leur sainteté prétendue et par l'éclat de leur zèle. Beaucoup moins de mal à la religion : comment? parce que, dès qu'on les verrait sujets à des désordres grossiers, on perdrait en eux toute confiance, et qu'ils se trouveraient par là moins en état de séduire les esprits, et d'établir leurs dogmes erronés. Au lieu de les suivre, on s'éloignerait d'eux; et le mépris où ils tomberaient les décréditerait absolument, et leur ôterait toute autorité pour appuyer le mensonge. Beaucoup moins de mal à eux-mêmes : comment? Parce que tôt ou tard, l'horreur de leur désordres pourrait les toucher, les réveiller, leur inspirer des sentiments de repentir et les ramener. Les exemples en sont assez communs. De grands pécheurs ouvrent les yeux, écoutent les remontrances qu'on leur fait, reviennent de leurs égarements; et plus même ils sont grands pécheurs, plus il est quelquefois aisé de les émouvoir, en leur représentant les excès où il se sont abandonnés, et les abîmes où la passion les a emportés.

Mais des gens au contraire dont la vie est exempte de certains vices, et qui, d'ailleurs, s'adonnent à mille pratiques très-chrétiennes en elles-mêmes, et très-pieuses : voilà ceux auxquels il est plus difficile de se détromper et d'apercevoir l'illusion qui les aveugle et qui les perd. A force de s'entendre canoniser, ils se persuadent sans peine qu'ils sont tels en effet qu'on les vante de tous côtés. Cette bonne idée qu'ils conçoivent d'eux-mêmes, les entretient dans la fausse idée dont ils se sont laissé prévenir, que sur la doctrine ils ont les vues les plus justes, et qu'ils sont les défenseurs de la vérité. Ils se regardent comme les appuis de la foi, et ils croient rendre service à Dieu, en tenant ferme contre l'Eglise même de Dieu, contre toute autorité et toute puissance supérieure, soit laïque, soit ecclésiastique. De cette sorte, ils s'obstinent dans un schisme dont ils sont les principaux agents, ils y vivent en paix, et ils meurent dans une opiniâtreté insurmontable; d'autant plus malheureux qu'il leur en coûte plus pour

se perdre, et qu'ils se damnent à plus grands frais. Ce qu'il leur manque, ce ne sont pas les œuvres, mais la foi. Ils font tout ce qu'il faut faire pour se sanctifier; mais, n'ayant pas le fondement de toute la sainteté, qui est la foi, je veux dire l'obéissance, la docilité, la pureté de la foi, avec tout ce qu'ils font, ils ne se sanctifient pas. Ils ne bâtissent que sur le sable, ou, selon la figure de saint Paul, l'édifice qu'ils construisent n'est qu'un édifice de paille. De sorte qu'au jour du Seigneur ils seront de ces prophètes dont il est parlé dans l'Evangile, et qui, se présentant à Dieu pour être jugés, lui diront : *Seigneur, n'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? n'avons-nous pas chassé en votre nom les démons ? n'avons-nous pas fait des miracles ?* mais à qui Dieu répondra : *Je ne vous connais point ; retirez-vous de moi, mauvais ouvriers, ouvriers d'iniquité* (Matth. 7).

II. Il y a encore d'autres œuvres faites sans la foi, quoique faites avec la foi. Je m'explique. Œuvres faites avec la foi : car dans le fond on est chrétien, on est catholique, on est uni de croyance avec l'Eglise, on ne rejette aucune de ses décisions, et on les reçoit toutes purement et simplement. Mais d'ailleurs, œuvres faites sans la foi, parce que la foi n'y a point de part, que la foi n'y entre point, que ce n'est point la foi qui les inspire, qui les dirige, qui les anime. Tout chrétien qu'on est, on agit en païen, je ne dis pas en païen sujet aux vices et au dérèglement des mœurs où conduisait de lui-même le paganisme; mais je dis en honnête et sage païen. C'est-à-dire qu'on agit, non point par la foi, ni par des vues de religion, mais par la seule raison, mais par une probité naturelle, mais par un respect tout humain, mais par la coutume, l'habitude, l'éducation, mais par le tempérament, l'inclination, le penchant.

On rend la justice, par ce qu'on est droit naturellement et équitable; on sert le prochain, parce qu'on est naturellement officieux et bienfaisant; on assiste les pauvres, parce que naturellement on est sensible aux misères d'autrui, et qu'on a le cœur tendre et affectueux; on prend soin d'un ménage, et on s'applique à bien conduire une maison, parce que naturellement on est rangé et qu'on aime l'ordre; on remplit toutes les fonctions de son ministère, de son emploi, de sa charge, parce que l'honneur le demande, parce que la réputation y est engagée, parce qu'on veut toujours se maintenir en crédit et sur un certain pied; on s'occupe d'une étude, on passe les journées et souvent même les nuits dans un travail continu, parce qu'on veut s'instruire et savoir, qu'on veut réussir et paraître, qu'on veut s'avancer et parvenir : ainsi du reste, dont le détail serait infini.

Tout cela est bon en soi; mais, dans le motif, tout cela est défectueux. Il est bon de rendre à chacun ce qui lui est dû, de protéger l'innocence et de garder en toutes choses une parfaite équité. Il est bon de se prêter la main les uns aux autres, de se prévenir par des offices mutuels, et d'obliger autant qu'on peut tout le monde. Il est bon de consoler les affligés, de compatir à leurs peines et de les secourir dans leurs besoins. Il est bon de veiller sur des enfants, sur des do-

mestiques, sur toute une famille, d'en administrer les biens et d'en ménager les intérêts. Il est bon, dans une dignité, dans une magistrature, dans un négoce, de vaquer à ses devoirs, et de s'y adonner avec une assiduité infatigable. Que dirai-je de plus? Il est bon de cultiver ses talents, de devenir habile dans sa profession, de travailler à enrichir son esprit de nouvelles connaissances : encore une fois, il n'y a rien là que de louable; mais voici le défaut capital : c'est qu'il n'y a rien là qui soit marqué du sceau de la foi, ni par conséquent du sceau de Dieu. Or, le sceau de Dieu, le sceau de la foi ne s'y trouvant point, ce ne peut être, pour m'exprimer ainsi, qu'une monnaie fausse dans l'estime de Dieu, et de nulle valeur par rapport à l'éternité. Car on peut nous dire alors ce que disait le Sauveur des hommes : Qu'attendez-vous dans le royaume du ciel, et quelle récompense méritez-vous ? *Hé ! les païens ne faisaient-ils pas tout ce que vous faites* (Matth. 5) ? qu'avez-vous au-dessus d'eux, puisque vous n'agissez point autrement qu'eux, ni par des principes plus relevés ?

En effet, il y a eu dans le paganisme, comme parmi nous, des juges intègres, déclarés, sans acception de personne, en faveur du bon droit, et assez généreux pour le défendre aux dépens de leur fortune et même au péril de leur vie. Il y a eu d'heureux naturels, toujours disposés à faire plaisir et ne refusant jamais leurs services. Il y a eu des âmes compatissantes, qui, par un sentiment de miséricorde, s'attendrissaient sur toutes les calamités, ou publiques, ou particulières, et pour y subvenir, répandaient leurs dons avec abondance. Il y a eu des hommes d'une droiture inflexible, d'une fermeté inébranlable, d'un désintéressement à toute épreuve, d'un courage que rien n'étonnait, d'une patience que rien n'altérait, d'une application que rien ne lassait, d'une attention et d'une vigilance à quoi rien n'échappait. Il y a eu des femmes d'une régularité parfaite et d'une conduite irrépréhensible. Que de vertus ! mais quelles vertus ? vertus morales, et rien au delà. Elles méritaient les louanges du public, elles méritaient même, de la part de Dieu, quelques récompenses temporelles, et les obtenaient; elles étaient bonnes pour cette vie, mais sans être d'aucun prix pour l'autre, parce que la foi ne les vérifiait pas, ne les sanctifiait pas, ne les consacrait pas.

Telles sont les vertus d'une infinité de chrétiens, telles sont leurs œuvres. Leur voix est la voix de Jacob; mais leurs mains sont les mains d'Esau : c'est-à-dire qu'ils ont la foi, mais comme s'ils ne l'avaient point, puisque dans toutes leurs actions ils ne font nul usage de leur foi. A considérer dans la substance les œuvres qu'ils pratiquent, ce sont des œuvres dignes de la foi qu'ils professent, et ce seraient des œuvres dignes de Dieu, si la foi les rapportait à Dieu; mais c'est à quoi ils ne pensent en aucune sorte. Ils consultent, ils délibèrent, ils forment des desseins, ils prennent des résolutions, ils les exécutent; dans le plan de vie où leur condition les engage, ils se trouvent chargés d'une multitude d'affaires, et pour y suffire ils se donnent mille mouvements, mille soins, mille peines; ils ont, selon

le cours des choses humaines et selon les conjonctures, leurs contradictions, leurs traverses à essayer ; ils ont leurs chagrins, leurs ennuis, leurs dégoûts, leurs adversités, leurs souffrances à porter. Ample matière, riche fond de mérites auprès de Dieu, si la foi, comme un bon levain, y répandait sa vertu : si, dis-je, toutes ces délibérations et tous ces desseins étaient dirigés par des maximes de foi ; si toutes ces fatigues et tous ces mouvements étaient soutenus par des considérations divines et de foi ; si toutes ces souffrances et toutes ces afflictions étaient prises, acceptées, offertes en sacrifice, et présentées par un esprit de foi : tout profiterait alors pour la vie éternelle, et rien ne serait perdu.

Je dis rien, quelque peu de chose que ce soit ; car voilà quel est le propre et l'efficace de la foi, quand elle opère par la charité et par une intention pure et chrétienne. On ne peut mieux la comparer qu'à ce grain évangélique, qui, de tous les légumes, est le plus petit, mais qui, semé dans une bonne terre, croît, s'élève, pousse des branches, se couvre de feuilles et devient arbre. Partout où la foi se communique, étant accompagnée de la grâce, et partout où elle agit, elle y imprime un caractère de sainteté, et attache aux moindres effets qu'elle produit un droit spécial à l'héritage céleste. Ne fut-ce qu'un verre d'eau donné au nom de Jésus-Christ, c'est assez pour obtenir dans l'éternité une couronne de gloire. Les apôtres passèrent toute une nuit à pêcher, et ils ne prirent rien : pourquoi ? parce que Jésus-Christ n'était pas avec eux ; mais du moment que cet Homme-Dieu parut sur le rivage, et que, par son ordre et en sa présence, ils se remirent au travail, la pêche qu'ils firent fut si abondante, que leurs filets se rompaient de toutes parts, et qu'ils eurent beaucoup de peine à la recueillir. Image sensible où nous devons également reconnaître, et l'inutilité de toutes nos œuvres pour le salut, si la foi, animée de la charité et de la grâce, n'en est pas le principe et comme le premier moteur ; et leur excellence, si ce sont les fruits d'une foi vive et agissante, et si c'est par l'impression de la foi que nous sommes excités à les pratiquer.

Etrange aveuglement que le nôtre, quand nous suivons d'autres règles en agissant, et que nous nous conduisons uniquement par la politique du siècle et par la prudence de la chair ! Combien vois-je tous les jours de personnes de l'un et de l'autre sexe, de tout âge et de tout état, qui, dans les occupations et les embarras dont ils sont sans cesse agités, ne se donnent ni repos ni relâche ; qui, du matin au soir, obligés d'aller, de venir, de parler, d'écouter, de répondre, de veiller à tout ce qui est de leur intérêt propre ou de leur devoir, mènent une vie très-fatigante ; qui, dans le commerce du monde, sont exposés à des déboires très-amers, à des contre-temps très-désagréables, à des revers très-facheux, à des coups et à des événements capables de déconcerter toute la fermeté de leur âme ; qui, par la délicatesse de leur complexion, ou le dérangement de leur santé, sont affligés de fréquentes maladies, d'infirmités habituelles, souvent

même de douleurs très-aiguës ? Or, en quoi ils me paraissent tous plus à plaindre, et ce qu'il y a pour eux sans contredit de plus déplorable, c'est que tant de pas, de courses, de veilles, d'inquiétudes, de tourments d'esprit; que tant d'exercices du corps très-pénibles, et quelquefois accablants, que tant d'accidents, d'infortunes, de mauvais succès, de pertes, de contrariétés, de tribulations, d'humiliations, de désolations, de faiblesses et de langueurs : que tout cela, dis-je, et mille autres choses, qui leur deviendraient salutaires avec le secours de la foi, ne leur soient, au regard du salut, d'aucun profit, parce que, tout abîmés dans les sens, ils ne savent point user de leur foi, et qu'ils ne la mettent jamais en œuvre. Sans rien faire plus qu'ils ne font, et sans rien souffrir au delà de ce qu'ils souffrent, ils pourraient, par le moyen de cette foi bien épurée et bien employée, amasser d'immenses richesses pour un autre monde que celui-ci, et grossir chaque jour leur trésor; au lieu que, se bornant aux vues profanes d'une nature aveugle, et aux vains raisonnements d'une sèche philosophie, toutes leurs années s'écoulent sans fruit, et qu'à la fin de leurs jours ils n'ont rien dans les mains dont ils puissent tirer devant Dieu quelque avantage. Heureux donc le chrétien qui fait toujours la sainte alliance, et des œuvres avec la foi, et de la foi avec les œuvres !

IV.

La Foi victorieuse du monde.

Ne craignez point, disait Jésus-Christ à ses apôtres : *j'ai vaincu le monde* (Joan. 16). Il l'a en effet vaincu, et par où ? par la foi qu'il est venu nous enseigner, et par la sainte religion qu'il a établie sur la terre. Aussi, écrivait saint Jean aux premiers fidèles, *quelle est, mes frères, cette victoire qui nous a fait triompher du monde ? c'est notre foi*. (1. Joan. 3). Pour bien entendre ceci, il faut, selon la belle observation de saint Augustin, distinguer dans le monde trois choses qui nous perdent : ses erreurs, ses douceurs et ses rigueurs. Les erreurs du monde nous séduisent, ses douceurs nous corrompent, et ses rigueurs ou ses persécutions nous inspirent une crainte lâche, et nous tyrannisent par un respect humain dont nous ne pouvons presque nous défendre. Or la religion, je dis la vraie religion, qui est la religion chrétienne, nous élève au-dessus de tout cela, et nous en rend victorieux. Elle nous détrompe des erreurs du monde, elle nous dégoûte des douceurs du monde, elle nous fortifie contre les rigueurs du monde.

I. Le monde est rempli d'erreurs, et même d'erreurs les plus sensibles et les plus grossières. Ce sont mille fausses maximes dont il se fait autant de vérités prétendues, et autant de principes incontestables. Quelles sont, par exemples, les maximes de tant de mondains ambitieux, qui mettent la fortune à la tête de tout, et qui, se la pro-

posant comme leur fin, concluent qu'il y faut parvenir à quelque prix que ce puisse être? Quelles sont les maximes de tant de mondains intéressés, qui se font de leurs richesses une divinité, et qui, pensant ne valoir dans la vie qu'à proportion de ce qu'ils possèdent, regardent le soin d'amasser et de grossir leurs revenus, comme une affaire capitale à laquelle toutes les autres doivent céder? Quelles sont les maximes de tant de mondains abandonnés à leurs plaisirs, qui s'imaginent n'être sur la terre que pour se divertir et pour flatter leurs sens, et qui, livrés à des passions honteuses, ne connaissent point de plus grand bonheur que de les contenter en toutes les manières, et de vivre au gré de leurs désirs? Mais surtout à quelles maximes la prudence humaine et la politique n'a-t-elle pas donné cours? Voilà les règles de conduite que suit le monde, et où il se croit bien fondé. Qui voudrait en appeler et les contredire, passerait pour un esprit faible, sans connaissance, et, si je l'ose dire, pour un imbécile qui n'est bon à rien, pour un insensé. Ce sont néanmoins des règles, ce sont des maximes où l'on ne voit, à les bien examiner, ni saine raison, ni humanité, ni charité, ni honnêteté, ni probité, ni bonne foi, ni justice, ni équité. Or, la religion nous détrompe de toutes ces erreurs: comment cela? parce que raisonnant sur des principes tout opposés à ceux dont le monde se laisse prévenir et aveugler, elle en tire des conséquences et des maximes toutes contraires.

Car, sur quels principes sont établies tant de maximes erronées et absolument fausses, dont le monde est infatué? sur l'amour de soi-même, sur l'attachement aux plaisirs, sur la cupidité, la sensualité; sur l'intérêt, l'ambition, la politique; sur toutes les inclinations de la nature corrompue, et toutes les passions du cœur. De telles racines, il n'est pas surprenant qu'il vienne des fruits infectés et gâtés; et du mensonge, que peut-il naître autre chose que le mensonge? Mais la religion a des vues bien différentes, et appuie ses raisonnements et ses décisions sur des principes bien plus solides et plus relevés, qui sont: un attachement inviolable à Dieu et à la loi de Dieu; l'amour du prochain, et même des ennemis, le renoncement à soi-même et au monde; le désintéressement, la fidélité, la droiture du cœur, la mortification des sens, la sanctification de son âme et le zèle de son salut. De cette opposition de principes, suit une opposition entière de maximes et de règles de vie. Ainsi, un chrétien, c'est un homme qui juge des choses et qui en pense tout autrement que le monde; et voilà la première victoire que la religion a remportée, et qu'elle remporte tous les jours, en faisant revenir une infinité de mondains des opinions du monde, et leur en découvrant l'illusion et le danger. Le monde se récrie contre ces vérités, et les rejette comme de vaines imaginations: mais un chrétien instruit de sa religion, s'en tient à l'oracle de saint Paul: *Qu'il a plu à Dieu de sauver les hommes par cela même qui paraît au monde égarement et folie* (I. Cor. 1).

Je dis par cela même qui paraît égarement d'esprit, mais qui, bien loin de l'être, est plutôt la souveraine sagesse. Car, à bien exa-

miner tous les principes et toutes les maximes de l'Evangile, on n'y trouvera rien que de conforme à la raison la plus éclairée et la plus juste dans ses vues. Aussi voyons-nous que dès que le feu de la passion commence à s'amortir dans un homme, et qu'il est plus en état de discerner le bien et le mal, le vrai et le faux, parce qu'il a les yeux plus ouverts, et qu'il considère les objets d'un sens plus rassis, c'est alors que ces maximes et ces principes évangéliques, contre lesquels il se récriait tant, lui semblent beaucoup mieux fondés qu'il ne voulait se le persuader. La foi, qui se réveille dans son cœur, les lui représente dans un jour tout nouveau pour lui. Plus il s'applique à en rechercher les motifs, à en suivre les conséquences, à en observer les salutaires effets, plus il y découvre de solidité et de vérité. Il est surpris de l'aveuglement où il était; du moins il commence à se défier de ses anciens préjugés; et la lumière, dont il aperçoit les premiers rayons, perçant peu à peu au travers des nuages qui l'obscurcissaient, et se répandant avec plus de clarté, cet homme enfin, par un changement qu'on ne peut attribuer qu'à la vertu de la foi et de la grâce qui l'accompagne, se déclare, comme saint Paul, un des plus zélés défenseurs des vérités mêmes qu'il attaquait auparavant, et qu'il combattait avec plus d'obstination. Triomphe qui honore la religion, et dont elle profite pour faire d'autres conquêtes, et pour vaincre les plus incrédules et les soumettre. Ainsi l'exemple de Saul élevé dans le judaïsme et l'un des plus ardents persécuteurs de l'Eglise, mais devenu, par une conversion éclatante, apôtre de Jésus-Christ et le docteur des Gentils, était un argument sensible contre les Juifs, et leur faisait admirer malgré eux l'efficace et le pouvoir de la foi chrétienne.

II. Comme le monde par ses erreurs aveugle l'esprit, c'est par ses douceurs qu'il gagne et qu'il pervertit le cœur. Dans l'un, il agit par la voie de séduction, et dans l'autre, par voie d'attrait et de corruption. Ce que nous appelons douceurs du monde, c'est ce que saint Jean appelle concupiscence des yeux, concupiscence de la chair, et orgueil de la vie; c'est-à-dire, que sous ce terme nous comprenons tout ce qu'il y a dans le monde qui peut éblouir les yeux, charmer les sens, piquer la curiosité, nourrir l'amour-propre, rendre la vie aisée, commode, agréable, molle et délicieuse. Voilà par où le monde, dans tous les temps, s'est acquis un empire si absolu sur les cœurs des hommes; voilà par où il nous attire, ou plutôt par où il nous enchante et nous entraîne. Ce n'est pas que, souvent, on ne connaisse la bagatelle et le néant de tout cela : on en est détrompé selon les vues de l'esprit; mais, par une espèce d'ensorcellement, tout détrompé qu'on est de ces fausses douceurs du monde, on y trouve toujours un certain goût dont on a toutes les peines imaginables à se déprendre. En vain la raison veut-elle venir au secours, nous avons beau raisonner et faire les plus belles réflexions; toutes nos réflexions et tous nos raisonnements n'empêchent pas que ce goût ne se fasse sentir, et qu'il ne nous emporte par une espèce de violence.

Il n'y a que la religion à qui il soit réservé de le bannir de notre cœur, ou de l'y étouffer. Comment cela? 1^o Par l'esprit de pénitence qu'elle nous inspire. Car elle nous fait souvenir sans cesse que nous sommes pécheurs, et cette vue fréquente de nos péchés, et des justes châtimens qui leur sont dus, nous remplit d'une sainte haine de nous-mêmes, et nous donne ainsi du dégoût pour tout ce qui flatte notre sensualité, comme étant peu convenable à des pénitens. 2^o Par l'estime des biens éternels, où elle nous fait porter toutes nos prétentions et tous nos desirs. Le cœur, occupé de la haute idée que nous concevons de cette béatitude qui nous est promise, se dégage peu à peu de tous les objets mortels, et devient comme insensible à tout ce que le monde peut lui offrir de plus attrayant. *Que tout ce que je vois sur la terre, me paraît méprisable et insipide*, s'écriait un grand saint, *quand je lève les yeux au ciel* (S. Ignat.)? Bien d'autres avant lui l'avaient pensé de même, et bien d'autres l'ont pensé après lui. 3^o Par les consolations divines que l'esprit de religion répand dans les âmes vraiment chrétiennes. Consolations cachées aux mondains, parce que l'homme sensuel, dit le grand Apôtre, ne peut comprendre ce qui est de Dieu. Consolations spirituelles d'autant plus relevées au-dessus de tous les plaisirs des sens, que l'esprit est plus noble que le corps. Consolations si douces et si abondantes que le cœur en est quelquefois comme inondé et enivré. A peine les saints les pouvaient-ils soutenir, tant ils en étaient comblés et transportés. Saint François Xavier s'écriait, en s'adressant à Dieu : *C'est assez, Seigneur, c'est assez*. Sainte Thérèse tenait le même langage, et demandait que Dieu interrompît pour quelque temps le cours de ces douceurs célestes dont elle était toute pénétrée. D'autres en tombaient dans des extases et des défaillances où ils demeuraient les heures entières, et qui les ravissaient hors d'eux-mêmes. Le monde en jugera tout ce qu'il lui plaira. Ce qui est de certain, c'est qu'avec tous ses agrémens et tous ses charmes, il n'a rien de comparable à ces saintes délices et à ces joies secrètes que la religion nous fait goûter. Une âme qui les a une fois ressenties, ne sent plus rien de tout le reste.

C'est la merveille qu'on a vue dans tous les temps, et dont nous sommes encore témoins. On a vu une multitude innombrable de personnes de tout sexe, de tout âge, de tout état, renoncer aux plaisirs du monde les plus engageans et les plus touchans. C'étaient de jeunes vierges à qui le monde présentait dans un long cours d'années la fortune la plus riante. C'étaient des riches du siècle, des hommes opulents, des grands qui, dans leur grandeur et leur opulence, jouissaient ou devaient jouir de toutes les aises de la vie. Mais par quel prodige ont-ils méprisé tout cela, ont-ils quitté tout cela, se sont-ils volontairement dépouillés de tout cela? A ces richesses dont le monde est si avide, et où il fait presque consister tout son bonheur, parce qu'il y trouve de quoi satisfaire toutes ses convoitises, ils ont préféré une pauvreté qui leur accordait à peine le nécessaire, ou pour la nourriture, ou pour le vêtement, ou pour la demeure. A cet

éclat et à ces honneurs dont le monde est si jaloux, et dont il cherche à repaître si agréablement son orgueil, ils ont préféré l'obscurité de la retraite, si opposée à l'ambition naturelle, et se sont condamnés à vivre inconnus et dans l'oubli. A toutes les délicatesses et toutes les commodités du monde, ils ont préféré la pénitence du cloître et les plus dures pratiques de la mortification religieuse : aussi ennemis d'eux-mêmes et de leur chair, qu'on en est communément esclave et idolâtre. Qui leur a inspiré ce renoncement, ce détachement, et qui les a soutenus dans un genre de vie si contraire au penchant de la nature et à l'esprit du monde ? c'est la foi dont ils étaient remplis et dont ils suivaient les divines impressions. En vain le monde étalait-il devant eux ses pompes les plus brillantes, et en vain, pour les attirer, leur faisait-il voir une carrière semée de fleurs : la foi dissipait tous ces prestiges, et rien ne les touchait que le grand sentiment de l'Apôtre : *Pour moi, Dieu me garde de me glorifier jamais en aucune autre chose, que dans la croix de Notre Seigneur Jésus-Christ, par qui le monde m'est crucifié et je suis crucifié au monde* (Galat. 6).

III. Outre ses erreurs et ses douceurs, le monde a encore ses rigueurs. Ce sont ces persécutions qu'il suscite à la vertu, et où elle a besoin d'une force supérieure. Car l'Apôtre a bien eu raison de dire, que ceux qui veulent vivre saintement selon Jésus-Christ doivent s'attendre à de rudes combats. On a des railleries à essuyer, et mille respects humains à surmonter. On refroidit un ami et on l'indispose, en refusant d'entrer dans ses intrigues, et de s'engager dans ses entreprises criminelles. On devient un objet de contradiction pour toute une famille, pour toute une société, pour tout un pays, parce qu'on veut y établir la règle, y maintenir l'ordre, y rendre la justice. Ainsi de tant d'autres sujets. Voilà ce qui fait un des plus grands dangers du monde, et ce qui cause dans la vie humaine tant de désordres. Car il est difficile de tenir ferme en de pareilles rencontres, et nous voyons aussi qu'on y succombe tous les jours et presque malgré soi. Un homme gémit de l'esclavage où il est ; et un fonds d'équité, de droiture, de conscience qu'il a dans l'âme, lui fait désirer cent fois de secouer le joug et de s'affranchir d'une telle tyrannie ; mais le courage lui manque, et quand il en faut venir à l'exécution, toutes ses résolutions l'abandonnent. Or, qui peut le déterminer, l'affermir, le mettre à toute épreuve ? c'est la religion. Avec les armes de la foi, il pare à tous les coups, il résiste à toutes les attaques, il est invincible. Il n'y a ni amitié qu'il ne rompe, ni société dont il ne s'éloigne, ni menaces qu'il ne méprise, ni espérances, ni intérêts, ni avantages qu'il ne sacrifie à Dieu et à son devoir.

Telles sont, dis-je, les dispositions d'un homme animé de l'esprit du christianisme et soutenu de la foi qu'il professe. C'est ainsi qu'il pense, et c'est ainsi qu'il agit. La raison est, qu'étant chrétien, il ne reconnaît point, à proprement parler, d'autre maître que Dieu ; ou que, reconnaissant d'autres puissances, il ne les regarde que

comme des puissances subordonnées au Tout-Puissant, lequel doit être mis au-dessus de tout sans exception. Ce sentiment sans doute est généreux, mais il ne faut pas se persuader que ce soit un pur sentiment, ni une spéculation sans conséquence et sans effet. Il n'y a rien là à quoi la pratique n'ait répondu, et dont elle n'ait confirmé mille fois la vérité. Combien de discours et de jugements, combien de mépris et d'outrages ont essuyés tant de vrais serviteurs et de vraies servantes de Dieu, plutôt que de se départir de la vie régulière qu'ils avaient embrassée, et des saintes observances qu'ils s'y étaient prescrites? Combien d'efforts, de reproches, d'oppositions, ont surmontés de tendres enfants, et avec quelle constance ont-ils résisté à des pères et à des mères qui leur tendaient les bras pour les retenir dans le monde, et les détourner de l'état religieux? A combien de disgrâces, de haines, d'animosités, de revers, se sont exposés, ou de sages vierges qu'on n'a pu gagner par les plus pressantes sollicitations, ou des juges intègres qu'on n'a pu résoudre par les plus fortes instances à vendre le bon droit, ou de vertueux officiers, des subalternes, des domestiques que nulle autorité n'a pu corrompre, ni retirer des voies d'une exacte probité? Quels tourments ont endurés des millions de martyrs? Rien ne les a étonnés : ni les arrêts des magistrats, ni la fureur des tyrans, ni la rage des bourreaux, ni l'obscurité des prisons, ni les roues, ni les chevalets, ni le fer, ni le feu. Que l'antiquité nous vante ses héros; jamais ces héros que le paganisme a tant exaltés, et dont il a consacré la mémoire, firent-ils voir une telle force? Or, d'où venait-elle? d'où venait, dis-je, à ces glorieux soldats de Jésus-Christ, cette fermeté inébranlable, si ce n'est de la religion, qu'ils portaient vivement empreinte dans le cœur? Elle les accompagnait partout; partout elle leur servait de bouclier et de sauvegarde : miracle dont les ennemis mêmes de la foi chrétienne et ses persécuteurs étaient frappés. Mais nous, de tout ceci, que devons-nous conclure à notre confusion? la conséquence, hélas! n'est que trop évidente, et que trop aisée à tirer. C'est qu'étant si préoccupés des erreurs du monde, si épris des douceurs du monde, si timides et si faibles contre les respects et les considérations du monde, il faut, ou que nous ayons bien peu de foi, ou que notre foi même soit tout à fait morte.

Car le moyen d'allier ensemble dans un même sujet deux choses aussi peu compatibles entre elles, que le sont une foi vive qui nous détrompe de toutes les erreurs du monde, et cependant ces mêmes erreurs tellement imprimées dans nos esprits, qu'elles deviennent la règle de tous nos jugements et de toute notre conduite? Comment, avec une foi qui, dans sa morale, ne tend qu'au crucifiement de la chair et à l'abnégation de soi-même, accorder une recherche perpétuelle des douceurs du monde, de ses fausses joies, et de ses voluptés même les plus criminelles? Enfin, par quel assemblage, une foi qui nous apprend à tenir ferme, pour la cause de Dieu, contre tous les raisonnements du monde, contre tous ses mépris et tous ses efforts, peut-

elle convenir avec une crainte pusillanime qui cède à la moindre parole, et qui asservit la conscience à de vains égards et des intérêts tout profanes? Sont-ce là ces victoires que la foi a remportées avec tant d'éclat dans les premiers siècles de l'Eglise? a-t-elle changé dans la suite des temps; et si elle est toujours la même, pourquoi n'opère-t-elle pas les mêmes miracles? Car, au lieu que la foi était alors victorieuse du monde, il n'est maintenant que trop ordinaire au monde de l'emporter sur la foi, d'imposer silence à la foi, de triompher de la foi. Nous n'en pouvons imaginer d'autre cause, sinon que la foi s'est affaiblie à mesure que l'iniquité s'est fortifiée; et parce que l'iniquité jamais ne fut plus abondante qu'elle l'est, ni plus dominante, de là vient aussi que la foi jamais ne fut plus languissante, ni moins agissante. Encore, combien y en a-t-il chez qui elle est absolument éteinte! et doit-on s'étonner après cela, que cette foi qui produisait autrefois de si beaux fruits de sainteté, soit si stérile parmi nous? Prions le Seigneur qu'il la ranime, qu'il la ressuscite, et qu'il lui fasse reprendre dans nous sa première vertu. Travaillons nous-mêmes à la réveiller, par de fréquentes et de solides réflexions. Confondons-nous de toutes nos faiblesses, et reprochons-nous amèrement devant Dieu l'ascendant que nous avons laissé prendre sur nous au monde, lorsqu'avec une étincelle de foi nous pouvions résister à ses plus violents assauts, et repousser tous ses traits. Le Fils de Dieu rendant raison à ses disciples pourquoi ils n'avaient pu chasser un démon, ni guérir un enfant qui en était possédé, leur disait : *C'est à cause de votre incrédulité* (Matth. 17); puis, usant d'une comparaison assez singulière : *Si votre foi, ajoutait le même Sauveur, égalait seulement un grain de sénévé, quelque petite qu'elle fût, elle vous suffirait pour transporter les montagnes d'un lieu à un autre, et tout vous deviendrait possible.* Que serait-ce donc, si nous avions une foi parfaite, et de quoi ne viendrait-on pas à bout?

V.

L'Incrédule convaincu par lui-même.

L'impie ne peut se résoudre à croire les vérités de l'Evangile, tant elles lui semblent choquer le bon sens et la raison. Il les rejette avec le dernier mépris, et ne craint point de les traiter d'inventions humaines et de pures imaginations : car son impiété va jusque-là, et s'il garde au dehors certaines mesures, et que dans les compagnies il n'ose pas s'expliquer si ouvertement ni en des termes si forts, il sait bien, dans les entretiens particuliers, se dédommager de son silence; et l'on n'est pas assez peu instruit pour ignorer quels sont ses discours devant d'autres libertins comme lui, dont la présence l'excite, bien loin de l'arrêter. A l'entendre, toute la religion n'est que chimère; et tout ce qu'elle nous révèle ne sont que des visions. Il y

trouve, à ce qu'il prétend, des difficultés invincibles, des contradictions évidentes, des impossibilités absolues. En un mot, dit-il d'un ton décisif, tous ces mystères sont incroyables. Il le dit, mais en le disant, il ne remarque pas, cet esprit rare, que par-là il fournit des armes contre lui-même, et que de là il doit tirer pour sa conviction propre un argument personnel et des plus sensibles. Plus nos mystères lui semblent hors de toute croyance, plus il doit concevoir quel étonnant prodige ça été dans le monde, que des mystères, selon lui si incroyables, aient été crus néanmoins si universellement et qu'ils le soient encore.

Ceci ne suffit pas; mais, pour mieux convaincre l'impie par ses sentiments mêmes, et pour lui faire mieux sentir l'avantage qu'il me donne et l'embarras où il s'engage lorsqu'il parle si indignement des plus saints mystères de notre foi, comme s'ils étaient opposés à toute la lumière naturelle, je veux raisonner quelque temps avec lui, et entrer dans le détail de certaines circonstances qui serviront à fortifier la preuve qu'il me présente pour le combattre. Car, encore une fois, je ne veux le combattre que par lui-même; et peut-être apprendra-t-il à devenir plus réservé dans ses paroles, et à en craindre, plus qu'il ne fait, les conséquences.

Je lui permets donc d'abord de former, sur les mystères de la religion, toutes les difficultés qu'il lui plaira, et de les grossir, de les exagérer. J'irai même, s'il est besoin, jusqu'à tolérer ses mauvaises plaisanteries; je les laisserai passer, et là-dessus je n'entreprendrai point de lui fermer la bouche; je consens qu'avec ses grandes exclamations, ou avec ses airs moqueurs, il me redise ce qu'il a dit cent fois: Hé! qu'est-ce qu'un seul Dieu en trois personnes, et que ces trois personnes dans un seul Dieu? Hé! qui peut s'imaginer un Dieu tout esprit de sa nature et comme Dieu, mais revêtu de notre chair et homme comme nous? Quoi! ce Dieu qu'on me dit être d'une puissance, d'une grandeur, d'une majesté infinie, je me figurerai qu'il est descendu sur la terre, qu'il y a pris une nature semblable à la nôtre, qu'il est né dans une étable, qu'il a vécu dans la misère et dans la souffrance, enfin qu'il est mort dans l'opprobre et dans l'ignominie de la croix? Tout cela est-il digne de lui? tout cela est-il croyable? Tel est le langage de l'impie; et je ne rapporterai point tout ce que lui suggère son libertinage sur la morale chrétienne, sur la Providence divine, sur l'immortalité de l'âme, sur la résurrection future, sur le jugement général, sur les peines éternelles de l'enfer. Car il n'épargne rien, et il ne veut convenir de rien. Le moyen, à son avis, de se mettre ces fantômes dans l'esprit, et peuvent-ils entrer dans la pensée d'un homme raisonnable?

Il me serait aisé, en lui accordant que les mystères de la religion sont au-dessus de la raison, de lui répondre en même temps et de lui faire voir, que bien loin d'être contre la raison, ils y sont au contraire très-conformes. Je dis très-conformes à une raison saine, à une raison épurée de la corruption du vice, à une raison dégagée de

l'empire des sens et des passions, à une droite raison. Mais ce n'est point là présentement le sujet dont il s'agit entre lui et moi. Je me suis seulement proposé de lui montrer comment, en attaquant la vérité de nos mystères, et nous les représentant comme des mystères si rebutants et si difficiles à croire, il en affermit par là même la foi ; et que l'idée qu'il s'en fait pour les mépriser et pour en railler, c'est justement ce qui le doit disposer à y reconnaître quelque chose de surnaturel et de divin.

Voici donc ma réponse, et à quoi je m'en tiens. Je prends ce beau passage de saint Paul dans la première épître à Timothée : *C'est un grand mystère de piété qui a été manifesté dans la chair, autorisé par l'esprit, vu des anges, prêché aux Gentils, cru dans le monde, et élevé à la gloire* (I. Tim. 3). Ce grand mystère, c'est le mystère de Jésus-Christ Dieu et homme tout ensemble, et l'auteur de la loi nouvelle. Que ce mystère ait été réellement et véritablement *manifesté dans la chair* ; qu'il ait été *autorisé par l'Esprit céleste*, qui est l'Esprit de Dieu ; que *les anges l'aient vu*, et qu'enfin *il ait été élevé à la gloire*, voilà sur quoi l'impie se récriera contre moi, et s'inscrira en faux. Mais que ce même mystère, que ce grand mystère, et que tous les mystères particuliers qui y ont rapport et qui font le corps de la religion, aient été prêchés aux Gentils, et surtout, qu'en vertu de cette prédication, ils aient été crus dans le monde, je ne pense pas que ni lui, ni tout autre libertin comme lui, soit assez aveugle et assez dépourvu de connaissance, pour former sur cela le moindre doute. Ainsi j'avance, et pour mettre ma preuve dans tout son jour et toute sa force, je lui fais faire avec moi les observations suivantes, dont je le défie de me contester en aucune sorte la certitude et l'évidence.

1° Que ces mystères, qu'il prétend incroyables, ont été crus néanmoins dans le monde. On les y a prêchés en y prêchant la loi chrétienne. On les a expliqués aux peuples, et on les en a instruits. Les peuples dociles et soumis ont reçu ces instructions, ont embrassé cette doctrine. La même foi les a unis entre eux dans une même Eglise, et telle a été l'origine et la naissance du christianisme.

2° Que ces mystères qu'il prétend incroyables, n'ont point seulement été crus dans un coin de la terre obscur et inconnu, ni par un petit nombre d'hommes, ramassés au hasard, et plus crédules que les autres ; mais qu'ils ont été crus dans toutes les parties du monde. Les prédicateurs qui furent chargés d'annoncer l'Evangile, le portèrent, selon l'ordre exprès de leur Maître, à toutes les nations. Dans l'Orient, l'Occident, le Midi, le Septentrion, on entendit partout la parole du Seigneur, dont ils étaient les interprètes. Des troupes de prosélytes vinrent en foule pour être aggrégés dans l'école de Jésus-Christ. Les disciples se multiplièrent, se répandirent de tous côtés : les villes, les provinces, les royaumes en furent remplis, et c'est ainsi qu'en très-peu de temps s'élevèrent de nombreuses et de florissantes chrétientés.

3° Que ces mystères, qu'il prétend incroyables, n'ont point non

plus été crus seulement par le simple peuple, par des sauvages et des barbares, par des esprits grossiers et ignorants; mais par les plus grands génies, par les esprits du premier ordre, par des hommes d'une profonde érudition et d'une prudence consommée. Il n'y a qu'à lire les ouvrages que les Pères nous ont laissés comme de sensibles monuments de la religion. A considérer précisément ces saints docteurs en qualité de savants, en qualité d'écrivains et d'auteurs, il faut n'avoir ni goût, ni discernement pour ne point admirer l'étendue de leur doctrine, la pénétration de leurs vues, la sublimité de leurs pensées, la force de leurs raisonnements, la sagesse et la sainteté de leur morale, la beauté et l'énergie de leurs expressions, leurs tours même éloquents et pathétiques, ou ingénieux et spirituels. Certainement ce n'étaient pas là de petits esprits, des esprits superstitieux, capables de donner sans examen dans l'illusion, ni à qui il fut aisé de faire accroire tout ce qu'on voulait.

4° Que ces mystères qu'il prétend incroyables, ont été crus, non point sur des préjugés de la naissance et de l'éducation, mais plutôt contre tous les préjugés de l'éducation et de la naissance. Pendant une longue suite d'années, qu'était-ce que le grand nombre des chrétiens? des gentils nés dans le paganisme, élevés dans l'idolâtrie. Afin de les soumettre à la foi, il avait fallu détruire toutes leurs préventions, et leur arracher du cœur des erreurs et des principes de religion directement opposés aux mystères qu'on leur enseignait. Or, qui ne voit pas combien ce changement était difficile, et quelle peine il devait y avoir à détromper des gens préoccupés en faveur de leurs fausses divinités, et attachés à leurs anciennes observances et à leurs pratiques? C'est cependant ce qui est arrivé. Les païens se sont convertis, les idolâtres ont renoncé au culte de leurs idoles : leurs prêtres et leurs sages ont eu beau se récrier, raisonner ; disputer, la loi nouvelle a prévalu, et comme le jour dissipe les ténèbres, elle a effacé des esprits toutes les idées dont ils étaient prévenus.

5° Que ces mystères qu'il prétend incroyables, ont été crus malgré toutes les répugnances de la nature, malgré toutes les révoltes et de la raison et des sens. Révoltes de la raison : car, quelque raisonnables en eux-mêmes et quelque certains que soient ces mystères, il faut après tout convenir que ce sont des mystères obscurs ; des mystères tellement cachés sous le voile, que notre raison n'y pénètre qu'avec des peines extrêmes, et que souvent même, toute subtile qu'elle peut être, elle se trouve obligée de reconnaître son insuffisance et la faiblesse de ses lumières. Or, nous sentons assez qu'il n'est rien à quoi elle répugne davantage, qu'à s'humilier alors et à se soumettre, en croyant ce qu'elle ne voit ni ne connaît pas. Révoltes des sens : car, sur ces mystères qui humilient et qui captivent la raison, est fondée une morale qui mortifie étrangement la chair. On croit avec moins de résistance des vérités qui s'accroissent à nos inclinations et à nos passions ; des vérités au moins indifférentes, et qui, dans leurs conséquences, n'ont rien de pénible, ni de gênant : mais des vérités

en vertu desquelles on doit se haïr soi-même, réprimer ses désirs les plus naturels, embrasser la croix, la porter chaque jour sur son corps, et se revêtir de toute la mortification évangélique, c'est à quoi l'on ne se rend pas volontiers, et sur quoi l'on ne se laisse persuader qu'après avoir bien examiné les choses, et en avoir eu des preuves bien convaincantes.

6° Que ces mystères qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si vive, d'une foi si ferme et si efficace, que, pour pratiquer ses maximes, pour vivre selon ses règles et son esprit, ou pour la défendre et la soutenir, on a tout sacrifié, biens, fortune, grandeurs, plaisirs, repos, santé, vie. On sait les rudes combats que les chrétiens ont eu à essuyer dès la naissance de l'Eglise. On sait combien de sang ils ont versé, et comment ils ont été exilés, proscrits, enfermés dans des cachots, produits devant les juges, condamnés, livrés aux bourreaux pour les tourmenter en mille manières, par le glaive, les flammes, les croix, les roues, les chevalets, les bêtes féroces, les huiles bouillantes, par tout ce que la barbarie a pu imaginer de supplices et de tortures. Pourquoi se laissaient-ils ainsi opprimer, accuser, emprisonner, déchirer, brûler, immoler comme des victimes? pourquoi enduraient-ils tant d'opprobres et d'ignominies, tant de calamités et de misères? pourquoi, au milieu de tout cela, s'estimaient-ils heureux, et rendaient-ils à Dieu des actions de grâces? Qui leur inspirait ce courage et cette patience inaltérable? c'est qu'ils avaient les mystères de notre foi si profondément gravés dans l'âme, et qu'ils en étaient tellement touchés, que rien ne leur coûtait, soit pour y conformer leur conduite, soit pour en attester la vérité par une généreuse confession.

7° Que ces mystères qu'il prétend incroyables, ont été crus d'une foi si constante, que malgré tous les obstacles qu'elle a eu à surmonter, elle subsiste toujours depuis plus de seize cents ans, comme nous ne doutons point, selon la promesse de Jésus-Christ, qu'elle ne doive subsister jusqu'à la dernière consommation des siècles. Toutes les puissances infernales se sont soulevées contre elle; toutes les puissances humaines se sont liguées et ont conjuré sa ruine; la superstition et le libertinage l'ont combattue de toutes leurs forces. Mais, de même que nous voyons les flots de la mer, furieux et courroucés, se briser à un rocher où ils viennent fondre de toutes parts, tout ce qu'on a fait d'efforts pour la détruire n'a pu l'ébranler et l'a plutôt affermie; de sorte qu'après d'immenses révolutions d'âges et de temps, qui auraient dû l'affaiblir, elle est toujours la même, qu'elle conserve toujours sur les esprits le même empire, qu'elle leur propose toujours la même doctrine, et les trouve toujours également disposés à la recevoir. Je ne parle point de la manière dont cette foi s'est établie, de la faiblesse de ceux qui en furent les premiers apôtres, de l'abandonnement total où ils étaient des secours ordinaires et nécessaires pour faire réussir les grandes entreprises, de cent autres particularités très-remarquables : car ce n'est point par le fer, comme d'autres

religions , ce n'est ni par la violence des armes , ni par les amorces de l'intérêt ou du plaisir , que la foi de nos mystères s'est répandue dans toute la terre. Mais , sans insister là-dessus et sans rien ajouter , j'en reviens à mon raisonnement contre l'impie.

Je dis : S'il est vrai que nos mystères soient aussi incroyables qu'il l'avance , et que , d'ailleurs , il ne puisse nier , comme il ne le peut en effet , qu'on les a crus dans le monde , et qu'on les a crus si unanimement , si généralement , si promptement , si fortement , si constamment ; chez toutes les nations , dans tous les états et toutes les professions ; parmi les sages , les philosophes , les savants , parmi les païens , les idolâtres , les sauvages , les barbares ; dans les cours des princes , dans les villes , dans les campagnes , partout : il faut donc qu'il m'apprenne par quelle vertu a pu se faire l'union et l'accord si parfait de ces deux choses ; je veux dire , de ces mystères , selon lui absolument incroyables , et de ces mystères toutefois , selon la notoriété du fait la plus évidente et la plus incontestable , reçus et crus avec toutes les circonstances que je viens de rapporter ; il faut donc qu'il avoue malgré lui qu'il y a eu en tout cela de la merveille ; il faut donc qu'il confesse qu'il y a au-dessus de la nature un agent supérieur qui a conduit tout cela comme son ouvrage , et qui ne cesse point de le conduire par les ressorts invisibles de sa providence ; il faut donc , s'il est capable de quelque réflexion , qu'il conçoive une bonne fois comment ses traits de raillerie au sujet de la religion , retournent contre lui , et comment ses exagérations et ses discours emphatiques sur l'insurmontable difficulté d'ajouter foi à des mystères tels que les nôtres , retombent sur lui pour le confondre et pour l'accabler. Car , plus il la relève et il l'augmente , cette difficulté , plus il relève la souveraine sagesse et la toute-puissance de ce maître à qui rien n'est impossible , et qui a si bien su la vaincre et la surmonter.

Oui , on les a crus , ces adorables et incompréhensibles mystères , et voilà le grand miracle dont l'incrédule est forcé de convenir. Miracle d'autant plus grand pour lui , que ces mystères lui paraissent moins croyables. On les croit encore , et par la miséricorde infinie de mon Dieu , je les crois. C'est dans cette foi que je veux mourir , comme j'ai le bonheur d'y vivre. Car je la conserverai dans mon cœur : et qui l'en arrachera ? Je connais mes imperfections et mes fragilités sans nombre. A comparer la sainteté de la foi que je professe , avec mes lâchetés et la multitude des offenses que je commets , je sens combien j'ai de quoi rougir devant Dieu et de quoi m'humilier ; mais du reste , tout imparfait et tout fragile que je suis , ne présument point de mes forces , ne comptant point sur moi-même , soutenu de ma seule confiance dans la grâce du souverain Seigneur en qui je crois et en qui j'espère , il me semble que , pour cette foi que je chéris et que je garde comme mon plus riche trésor , je ne craindrais point de donner mon sang ni de sacrifier ma vie. Il me semble que bénissant la divine Providence , qui , dans le christianisme , a fait heureusement succéder la tranquillité et la paix aux persécutions et aux combats , j'envie après

tout le sort de ces chrétiens à qui la conjoncture des temps fournissait des occasions si précieuses de signaler leur foi en présence des persécuteurs et des tyrans. Telles sont, à ce qu'il me paraît, mes dispositions, ô mon Dieu ! tels sont mes sentiments, ou tels ils doivent être.

Mais ce n'est pas tout : ce que je crois de cœur, je le confesserai de bouche, selon l'enseignement de l'apôtre ; et en cela même je suivrai l'exemple du prophète, et je dirai comme lui : *J'ai cru, et voilà pourquoi j'ai parlé* (Ps. 115). Tout chrétien doit faire une profession publique de sa foi, et malheur à quiconque aurait honte de reconnaître Jésus-Christ devant les hommes, parce que, dans le jugement de Dieu, Jésus-Christ le renoncerait devant son Père. Mais, outre cette obligation commune, un devoir particulier m'engage, comme ministre du Dieu vivant et prédicateur de son Evangile, à prendre la parole. Cette foi que l'impie attaque, et ces mystères qu'il blasphème, parce qu'il les ignore, je les prêcherai, et à qui ? aux grands et aux petits, aux princes et aux peuples, aux sages et aux simples, aux forts et aux faibles, à tous : car, dans la chaire sainte, c'est à tous que je suis redevable. Si je me taisais, mon silence me condamnerait, et je me tiendrais coupable de la plus criminelle prévarication, surtout dans un temps où l'impiété ose lever la tête plus que jamais et avec plus d'audace. Au nom du Seigneur qui m'envoie, je la combattrai, et je la combattrai partout, quelque part que m'appelle mon ministère. L'impie m'écouterait sans s'étonner, il s'élèvera intérieurement contre moi, ou, dans le secret de son âme, il me regardera en pitié ; mais moi, touché d'une bien plus juste compassion, j'aurai pitié de son aveuglement, de son entêtement, de sa témérité, de son ignorance sur des points dont à peine il peut avoir la plus légère teinture, et dont néanmoins il prétend avoir droit de juger avec plus d'assurance que les docteurs les plus consommés. Il tournera en risée tout ce que je dirai, et il ne le comptera que pour des idées populaires, que pour des rêveries ; mais moi, dans le même esprit que saint Paul et dans les mêmes termes, je lui répondrai : *Nous prêchons Jésus-Christ crucifié, qui est un sujet de scandale aux Juifs, qui paraît une folie aux Gentils, et qui est la force de Dieu et la sagesse de Dieu* (1. Cor. II). Mais moi je lui répondrai, avec le même docteur des nations, *que c'est par la folie de la prédication évangélique, qu'il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient en lui et en son Fils Jésus-Christ* (1. Cor. 1). Mais moi je lui répondrai, que la folie de la croix n'est folie que pour ceux qui périssent (*Ibid.*). Terrible parole ! pour ceux qui périssent, pour ceux qui se damnent, pour ceux qui, par la pureté de leur cœur et par leur sens réprouvé, se précipitent, comme l'impie, dans un malheur éternel ! il y fera telle attention qu'il lui plaira ; et pourquoi n'espérerais-je pas que le Père des miséricordes éclairera enfin cet aveugle, et que sa grâce triomphera de cette âme rebelle, et la soumettra ? Qu'il en soit ainsi que je le désire et que je le demande ; c'est un de mes vœux les plus sincères et les plus ardents.

VI.

Naissance des Hérésies, et leur progrès.

Ce qui fait l'hérétique, ce n'est pas seulement l'erreur, mais l'entêtement et l'obstination dans l'erreur. Tout homme, dès-là qu'il est homme, est capable de se tromper et de donner dans une erreur dont les fausses apparences le surprennent et le séduisent; mais on ne peut pour cela le traiter d'hérétique, et il ne l'est point précisément par là. On peut bien dire que ce qu'il avance est une hérésie; que telle proposition, telle doctrine est contraire aux principes de la foi; mais, s'il ne s'y attache pas opiniâtrement, et qu'il soit disposé à se rétracter et à se soumettre, dès que le tribunal ecclésiastique et supérieur aura donné un jugement définitif qui décide la question, alors, pour parler ainsi, l'hérésie n'est que dans la proposition avancée, que dans la doctrine, sans être dans la personne. Aussi n'est-ce pas communément sur la personne que tombent les censures de l'Eglise, mais sur les sentiments erronés qu'elle condamne et qu'elle proscriit. On n'est donc proprement hérétique, qu'autant qu'on est opiniâtre, parce qu'on n'est rebelle à l'Eglise que par cette opiniâtreté qui résiste à l'obéissance et que nulle autorité ne peut fléchir.

Dans la société même civile et dans l'usage ordinaire de la vie, ce caractère d'entêtement a des effets très-pernicieux. Il cause des maux infinis, soit par rapport au bien public, soit par rapport au bien particulier. Par rapport au bien public : on a vu arriver les plus tristes malheurs dans un Etat par l'entêtement d'un grand, dans une ville par l'entêtement d'un magistrat, dans une maison par l'entêtement d'un maître, dans une famille par l'entêtement d'un père ou d'une mère, dans une communauté par l'entêtement d'un supérieur. Rien de plus dangereux que l'entêtement en qui que ce soit; mais qu'est-ce surtout dans un homme revêtu de quelque pouvoir et constitué en quelque dignité? Par rapport au bien particulier : il y a mille gens qui se sont ruinés de fortune, de crédit, d'honneur, de réputation, par où? par un malheureux entêtement dont les plus sages conseils ne les ont pu guérir. Aussi, qu'avons-nous entendu dire en bien des rencontres, et qu'avons-nous dit nous-mêmes de certaines personnes? Ce sont des entêtés; leur entêtement les perdra. L'événement l'a vérifié, et c'est de quoi l'on pourrait produire plus d'un exemple.

Mais il ne s'agit point ici de ces sortes d'entêtements. Dès qu'ils ne regardent que les choses humaines et que notre conduite selon le monde, les conséquences, quoique très-fâcheuses du reste et très-déplorables, en sont toutefois beaucoup moins à craindre. L'entêtement le plus funeste et dont on doit plus appréhender les suites, c'est en matière de religion. Car voilà d'où sont venues toutes les hérésies et toutes les sectes. Un homme se prévient de quelque pensée nou-

velle et en fait sa doctrine , à laquelle il s'attache d'autant plus fortement qu'elle lui est plus propre. Cependant c'est une mauvaise doctrine, et la foi s'y trouve intéressée. S'il était assez docile pour écouter là-dessus les avis qu'on lui donne, et pour entrer dans les raisons qu'on lui oppose, on le ferait bientôt revenir de son égarement. Sa soumission le remettrait dans le chemin, arrêterait le feu prêt à s'allumer, et l'affaire, en très-peu de temps, serait assoupie; mais il s'en faut bien que la chose ne prenne un si bon tour. C'est un esprit opiniâtre; on aura beau lui parler, il ne sera jamais possible de le réduire. Il s'élève, il s'enfle, il s'entête. Soit passion qui le pique, soit présomption qui l'aveugle, soit indocilité naturelle qui le raidit, tout cela souvent à la fois le rend intraitable. Quoi qu'on lui objecte, il a ses réponses qui lui paraissent évidentes et sans réplique. Quiconque ne s'y rend pas, est, selon lui, dépourvu de toute raison. Plus donc on l'attaque vivement, plus il devient ardent à se défendre; plus on multiplie les difficultés, plus de sa part il multiplie les subtilités et les faux-fuyants. Pourquoi cela? c'est qu'il est déterminé, quelque chose qu'on lui dise, à ne pas reculer. Ainsi, toute son attention va, non point à examiner la force et la solidité des preuves qu'on lui apporte pour le convaincre, mais à trouver de nouveaux moyens et de nouveaux tours pour les éluder et pour se confirmer dans ses idées. Car voilà ce que fait l'entêtement.

Du moins si ce novateur s'en tenait à son entêtement personnel, sans le communiquer à d'autres; mais il veut s'appuyer d'un parti, il veut se faire une école, il veut avoir des disciples et des sectateurs. L'envie de dogmatiser, d'enseigner, d'être l'auteur et le chef d'une secte, est une espèce de démangeaison si naturelle, qu'on s'y laisse aisément aller; et d'autre part la nouveauté et la singularité en fait de doctrine, a, pour une infinité d'esprits, des charmes si engageants, qu'ils en sont d'abord infatués, et qu'ils s'y portent comme d'eux-mêmes. C'est une chose surprenante, de voir combien il faut peu de temps pour y attirer toutes sortes de personnes, hommes, femmes, grands, petits, ecclésiastiques, laïques, réguliers, séculiers, dévots, mondains. Il n'est point de gangrène si contagieuse que l'hérésie. Elle gagne sans cesse et se répand; ses progrès sont aussi prompts qu'ils sont imperceptibles; et elle n'a pas plus tôt pris naissance, que toutes professions, toutes conditions, tous états s'en laissent infecter.

De là qu'arrive-t-il? c'est que ce qui n'était, dans son origine, que l'entêtement d'un homme, qu'un entêtement particulier, devient désormais un entêtement commun, un entêtement de cabale. Or, on peut dire que c'est alors qu'il est comme insurmontable, et l'expérience nous le fait assez connaître. Tant d'esprits préoccupés et unis ensemble, se soutiennent par leur union même. C'est une société formée; il n'est plus moralement possible de la rompre. Si quelqu'un chancelle, il est bientôt obsédé de toute la troupe, qui s'empresse autour de lui, et n'omet rien pour l'affermir et le retenir. Que ne lui représente-t-on pas? la prétendue justice de la cause qu'il a embras-

sée, l'intérêt du parti où il s'est engagé, le triomphe qu'il donnerait à ses ennemis en l'abandonnant et l'avantage qu'ils en tireraient, l'éclat d'une désertion qui le couvrirait de honte, et qui l'exposerait à de mauvais retours : enfin, promesses, espérances, reproches, menaces, faux honneur, tout est mis en œuvre. Ainsi s'anime-t-on les uns les autres, et se fortifie-t-on : c'est à qui s'entêtera davantage et qui marquera plus de zèle, c'est-à-dire plus d'achèvement. Les morts ressusciteraient et se feraient entendre, qu'on ne les croirait pas ; ou un ange descendrait exprès du ciel, et emploierait les plus puissants moyens, pour désabuser des gens que l'erreur a liés de la sorte et ligüés pour sa défense, qu'ils ne se rendraient pas, et ne reviendraient jamais de leurs préjugés.

Cependant, quelque soin que prenne de se cacher la secte naissante, on la découvre. C'est un feu secret, mais qui croit ; et plus il s'allume, plus la flamme éclate. Les fidèles en sont alarmés ; les pasteurs de l'Eglise, dépositaires de la vraie doctrine, réveillent leur zèle contre le mensonge qui cherche à s'établir ; l'erreur est dénoncée, citée au souverain tribunal, et ses partisans, obligés de comparaître, ne peuvent éviter le jugement qui se prépare, ou pour leur justification, s'ils sont aussi orthodoxes qu'ils le prétendent, ou pour leur condamnation, si les dépositions de leurs adversaires se vérifient et se trouvent bien fondées. Or, en des conjonctures si critiques et dans une nécessité si pressante, que faire ? De vouloir décliner, ce serait se déclarer coupable, ce serait se juger soi-même et se condamner. Il faut donc affecter d'abord une contenance assurée, accepter la dispute et s'y présenter, demander à être écouté et à produire ses raisons, du reste témoigner par avance une soumission feinte à ce qui sera décidé et prononcé. Mais tout cela, dans quelles vues ? ou dans l'espérance de conduire si habilement l'affaire, de lui donner, par mille déguisements, mille explications et mille modifications, un si bon tour, qu'on obtiendra peut-être une décision favorable ; ou dans la résolution, si le jugement n'est pas tel qu'on le veut, de l'interpréter néanmoins à sa manière, et s'il ne souffre absolument nulle interprétation, de le rejeter.

C'est ce que montre en effet l'événement. L'Eglise, éclairée du Saint-Esprit, ne se trompe point ni ne se laisse point tromper. Au travers de tous les artifices et parmi tous les détours, elle sait apercevoir l'erreur et la démêler. Elle la proscriit, elle la frappe de ses anathèmes, elle publie sa définition comme une loi émanée du centre de la vérité, et comme une règle que chaque fidèle doit suivre. Qui ne croirait pas alors que toutes les questions sont finies, et que tous les esprits vont se réunir dans une heureuse paix et dans une même croyance ? Mais qu'est-ce que l'entêtement, et de quoi n'est-il pas capable ? C'est là tout au contraire que recommence une guerre d'autant plus vive de part et d'autre, que les uns sont plus piqués du mauvais succès qui, sans les réduire en aucune sorte ni les abattre, les humilie toutefois et les chagrine, et les autres, plus indignés de

la mauvaise foi avec laquelle on refuse d'obéir purement et simplement à une sentence qui pouvait et qui devait terminer tous les différends.

Bien loin donc que toutes les questions cessent, on les multiplie à l'infini. On veut persuader au public que le jugement de l'Eglise ne tombe point sur la doctrine qui lui a été déferée. On veut persuader à l'Eglise même, qu'on entend mieux qu'elle le sens de ses paroles, et qu'on sait mieux ce qu'elle a dit ou ce qu'elle a eu en vue de dire. On veut lui faire accroire qu'elle n'a pas vu ce qu'elle a vu, et qu'elle a cru voir ce qu'elle ne voyait pas. Si, pour réprimer une audace, ou pour confondre une obstination qui l'outrage, elle entreprend de s'expliquer tout de nouveau, elle a beau user des termes les plus formels, les plus précis, les plus clairs, on y trouve toujours de l'ambiguïté, parce qu'on trouve toujours une signification étrangère et forcée à y donner. D'ailleurs même on dispute à l'Eglise ses droits, comme si elle excédait son pouvoir, comme si les matières présentes n'étaient pas de son ressort : car il n'y a point de retranchement où l'on ne tâche de se sauver. Il ne reste plus, supposé que l'Eglise redouble ses efforts et qu'elle porte les derniers coups, qu'à lever enfin le masque, qu'à lui faire tête, et qu'à se séparer. Triste dénouement de tant d'intrigues, de contestations, d'agitations, qui ne manquent pas d'aboutir avec le temps à une division entière et à un schisme déclaré.

Telle a été la source de toutes les hérésies, et tel en a été le progrès. Il n'y a qu'à lire l'histoire de l'Eglise, et l'on verra, depuis les premiers siècles jusqu'aux moins éloignés de nous, que les hérétiques et leurs fauteurs ayant tous été animés du même esprit et possédés du même entêtement, ils ont tenu tous la même conduite; qu'ils ont tous eu les mêmes procédés, tous employé les mêmes moyens, et mis en œuvre les mêmes artifices, pour insinuer leurs pernicieuses nouveautés, pour les couvrir des plus belles apparences et des couleurs les plus spécieuses, pour leur donner des noms empruntés et les retenir sous un faux semblant de les abandonner; pour les perpétuer dans le monde chrétien, indépendamment de toutes les puissances, soit ecclésiastiques, soit temporelles. On dirait qu'il se sont copiés les uns les autres, et que sans se connaître, ils sont convenus entre eux, tant la conformité est parfaite. En sorte que, de voir agir les hérétiques d'un siècle, c'est voir agir ceux de tous les siècles passés, et ceux de tous les siècles à venir : car la même cause produit toujours les mêmes effets.

Quoi qu'il en soit, il est aisé de juger à quels mouvements, et à quelles contentions tout cela engage : écrits sur écrits, mémoires sur mémoires, répliques sur répliques, erreurs sur erreurs. Pour soutenir l'une, on est souvent obligé d'en avancer une autre. A mesure qu'on se sent pressé, on vient à dire ce qu'on n'eût jamais dit, et ce qu'on ne dirait pas encore, si ce n'était la seule voie qui se présente pour se tirer de l'embarras où l'on est; et tel, quelques années aupa-

ravant, eût eu horreur de la proposition qu'on lui eût faite de franchir certaines barrières, qui, dans la suite, les a franchies, et de degrés en degrés est descendu jusqu'au fond de l'abîme. De là mille variations, mille contradictions. On tient un langage aujourd'hui, et demain on en tient un tout opposé; on change selon les conjonctures, et selon les besoins. Que le public le remarque, il n'importe : on le laisse parler, et l'on feint de ne le pas entendre. En un mot, pour se confirmer dans son entêtement, et pour y persister, il n'y a rien qu'on ne surmonte, ni rien qu'on ne dévore.

Oh! qu'on s'épargnerait de désagréments, de serremens de cœur, d'inquiétudes et de tourmens d'esprit, si l'on avait appris à être plus souple et plus flexible! Surtout qu'on épargnerait à l'Eglise de scandales qui la désolent, et qui sont pour elle de rudes coups! Mais c'est une chose terrible que de s'être endurci contre la vérité. Plutôt que de la reconnaître, lorsque le ministre du Seigneur la lui représentait, Pharaon souffrit le désordre de son empire, la ruine de ses provinces, le murmure de ses peuples. Si tout cela fit de temps en temps quelque impression sur lui, ce ne fut qu'une impression passagère, et il en revint toujours à ses premières préventions; enfin, il s'exposa à se perdre lui-même, et en effet il se perdit. Affreux exemple d'un entêtement indomptable, et que nulle considération ne peut faire plier. On verrait tout l'ordre de l'Eglise se renverser, qu'on n'en serait point ému. Le parti est pris, tous les pas sont faits, il n'y a plus de retour.

Ce n'est pas que ce retour soit impossible : mais qu'il est difficile et qu'il est rare, particulièrement en ceux qui conduisent toute la secte et qui en sont l'appui! Il faudrait, pour les changer, une grâce bien forte; et Dieu souvent, par une juste punition, permet au contraire qu'ils s'obstinent de plus en plus, et qu'ils restent jusqu'à la mort dans le même entêtement. Il semble qu'il y ait une malédiction particulière sur eux. On a vu incomparablement plus de pécheurs et plus d'impies que d'hérésiarches ou de fauteurs d'hérésies se convertir quand ils sont au lit de la mort. D'où vient cela, si ce n'est pas un châtiment du ciel? Ils vivent tranquilles dans leurs erreurs, et ils y meurent dans une assurance qui saisit de frayeur, lorsqu'on pense au compte qu'ils doivent rendre à Dieu de tant d'âmes qu'ils ont séduites, et de tant de maux dont ils sont devenus responsables.

Mais, dit-on, ils sont persuadés de la vérité de leur doctrine, et ils agissent suivant cette persuasion. Ce n'est pas bien parler, que de dire qu'ils en sont persuadés; il faut dire qu'ils en sont entêtés. A prendre les termes dans toute leur justesse, il y a une grande différence entre la persuasion et l'entêtement. La persuasion est dans l'esprit qui raisonne et qui juge sans être préoccupé ni passionné; mais l'entêtement est dans l'imagination qui se frappe, qui se révolte, qui s'échauffe et ne suit que l'opiniâtreté du naturel, ou que le mouvement de quelque passion du cœur. Or, voilà par où ils sont inexcusables devant Dieu, de ne s'être pas fait plus de violence pour rompre

ce naturel, et de n'avoir pas mieux appris à réprimer cette passion. Quelles en ont été les suites ? quelle charge pour eux, et à quel jugement sont-ils réservés !

Faisons souvent la prière de Salomon, et demandons à Dieu un esprit docile. C'est le caractère des esprits fermes et solides. Comme ils comprennent mieux que les autres de quelle nécessité il est de se soumettre, dans les matières de la religion, à une première autorité, ils n'ont point honte, supposé qu'elle se déclare contre eux, de désavouer leurs propres pensées, et de se rétracter. Docilité qui leur est également méritoire, glorieuse et salutaire : méritoire auprès de Dieu à qui ils obéissent en obéissant à son Eglise ; glorieuse dans l'estime de tout le peuple fidèle, par l'édification qu'ils lui donnent ; enfin, salutaire pour eux-mêmes, parce qu'ils mettent ainsi leur foi à couvert, et qu'ils se préservent de tous les écueils où elle pourrait échouer.

VII.

Pensées diverses sur la Foi, et sur les Vices opposés.

On est si zélé pour l'intégrité des mœurs ; quand le sera-t-on pour l'intégrité de la foi ? On se récrie avec tant de chaleur contre de prétendus relâchements dans la manière de vivre ; quand s'élèvera-t-on avec la même force contre d'affreux égarements dans la manière de croire ?

Où en sommes-nous, et où est cette foi des premiers siècles, cette foi qui a converti tout le monde ? Alors des athées devenaient chrétiens : maintenant des chrétiens deviennent athées.

Bizarrerie de notre siècle, soit à l'égard de la discipline ecclésiastique, soit à l'égard de la doctrine : jamais tant de zèle en apparence pour l'antiquité, jamais tant de nouveautés.

Le juste profite de tout et tourne tout à bien ; mais, au contraire, il n'y a rien que l'impie ne profane, et dont il n'abuse. La religion chrétienne établit dans la société humaine et dans la vie civile un ordre admirable. Elle tient chacun dans le devoir, elle règle toutes les conditions, et y entretient une parfaite subordination ; elle apprend aux petits à respecter les grands, et à leur rendre l'obéissance qui leur est due ; et elle apprend aux grands à ne point mépriser les petits, et à ne point les opprimer, mais à les soutenir, à les aider, à les conduire avec modération, avec prudence, avec équité ; elle réprime les méchants par la crainte des châtimens éternels, et elle anime les bons par l'espérance d'une gloire sans mesure et sans fin. De sorte que, bannissant ainsi tous les vices : fraudes, injustices,

violences, colères, animosités, vengeances, médisances, impudicités, débauches, et engageant à la pratique de toutes les vertus, de la charité, de l'humilité, de la patience, de la mortification des sens, d'un désintéressement parfait, d'une fidélité inviolable, d'une justice inaltérable, et autres, il n'est rien de plus salulaire pour le bien public, ni rien de plus propre à maintenir partout la paix, l'union, le commerce, l'arrangement le plus merveilleux.

De là quelle conséquence tire le juste ? Dans une religion qui ordonne si bien toutes choses, il découvre la sagesse de Dieu, et il reconnaît que c'est l'ouvrage d'une Providence supérieure : mais, par le plus grossier aveuglement, et l'abus le plus étrange, l'impie forme un raisonnement tout opposé ; et parce que cette religion est si utile à tous les états de la vie, et qu'elle est seule capable d'en faire le bonheur, il prétend que c'est une invention de la politique des hommes. N'est-ce pas là prendre plaisir à s'aveugler, et vouloir s'égarer de gaité de cœur ? Hé quoi ! afin que la religion ait le caractère et la marque de vraie religion, faudra-t-il que ce soit une loi qui mette le trouble dans le monde et qui en renverse toute l'économie ?

Cette diversité de religions qu'il y a dans le monde, est un sujet de scandale pour l'incrédule. A quoi s'en tenir, dit-il, l'un croit d'une façon, l'autre d'une autre. Là-dessus il se détermine à les rejeter toutes, et à ne rien croire. On pourrait, ce me semble, lui faire voir que ce qui le confirme dans son incrédulité, c'est justement ce qui devrait l'engager à en sortir, et à prendre pour cela tous les soins nécessaires. Car s'il raisonnait bien, il ferait les réflexions suivantes : que ce grand nombre de religions, quoique fausses, est une preuve qu'il y en a une vraie ; que cette idée générale de religion gravée dans l'esprit de tous les peuples, et répandue par toute la terre, est trop universelle pour être une idée chimérique ; que si c'était une pure imagination, tous les hommes, d'un consentement si unanime, ne seraient pas convenus à se la former, de même qu'ils ne se sont, par exemple, jamais imaginé qu'ils ne devaient point mourir ; que c'est donc comme un de ces premiers principes qui sont imprimés dans le fond de notre âme, et qui portent avec eux leur évidente et incontestable vérité.

De là, il irait plus avant, et persuadé de la vérité d'une religion en général, il chercherait où elle est, cette vraie religion ; il examinerait, il consulterait, il écouterait ce qu'on aurait à lui dire, et alors, dans le choix qu'il se proposerait de faire entre toutes les religions, il ne serait pas difficile de lui montrer l'excellence, la supériorité de la religion chrétienne, et les caractères visibles de divinité qui la distinguent. Mais il ne veut point entrer en toutes ces recherches, et d'abord il prend son parti, de vivre sans religion au milieu de tant de religions. Est-ce là agir sagement ? Soyez éternellement béni, Seigneur, de la miséricorde qu'il vous a plu exercer envers moi. Ce qui scandalise l'incrédule et ce qui l'éloigne de vous, c'est ce qui m'y

attache inviolablement et par la plus vive reconnaissance. Je considère cette multitude innombrable de peuples plongés dans les ténèbres de l'infidélité, et adonnés à des cultes superstitieux. Plus il y en a, plus je sens la grâce de ma vocation à l'Evangile et à votre sainte loi. C'est une distinction que je ne puis assez estimer, et dont je ne suis redevable qu'à un amour spécial de votre part. *Le Seigneur n'en a pas ainsi usé à l'égard de toutes les nations, il ne leur a pas découvert comme à moi ses adorables mystères* (Ps. 147).

Il est bien glorieux à la religion chrétienne, que tout ce qu'il y a de libertins qui l'attaquent, soient des gens corrompus dans le cœur et dérégles dans leurs mœurs. Tandis qu'ils ont vécu dans l'ordre, sans attachements criminels, sans habitudes vicieuses, sans débauches, ils n'avaient point de peine à se soumettre au joug de la foi, ils la respectaient, ils la professaient; tout ce qu'elle leur proposait, leur paraissait raisonnable et croyable. Quand ont-ils changé de sentiment? c'est l'orsqu'ils ont changé de vie et de conduite. Leurs passions se sont allumées, leurs sens se sont rendus maîtres de leur raison, leurs aveugles et honteuses convoitises les ont plongés en toute sorte de désordres, et alors cette même foi où ils avaient été élevés a perdu dans leur esprit toute créance. Ils ont commencé à la contredire et à la combattre. Or, encore une fois, voilà sa gloire, de n'avoir pour ennemis que des hommes ainsi dérangés, passionnés, esclaves de leur chair, idolâtres de leur fortune, et de ne pouvoir s'accommoder avec eux. Car voilà l'évident témoignage de sa sainteté, de sa droiture inflexible, et de son inviolable équité. Si, en leur faveur, elle se relâchait de cette intégrité et de cette sévérité, qui lui sont essentielles; si elle était plus complaisante pour le vice, et qu'elle s'ajustât à leur cupidité et à leurs sales désirs, à leurs vues intéressées ou ambitieuses, à leurs injustices et à leurs pratiques, ils la laisseraient dominer en paix sur la terre, et ils cesseraient de l'attaquer.

Je sais bien qu'ils ne se déclarent pas si ouvertement contre sa morale, que contre ses mystères, où ils ne comprennent rien, disent-ils, et qui renversent toutes les idées humaines; mais c'est un artifice, et s'ils voulaient de bonne foi le reconnaître, ils avoueraient qu'ils ne se tournent contre les mystères, qu'afin de porter, au travers des mystères, le coup mortel à la morale qui y est jointe, et de détruire une loi qui s'oppose à leurs entreprises, et qui les trouble dans la jouissance de leurs plaisirs. Ces mystères ne leur feront plus de peine, et ne leur coûteront rien à croire, dès que cette loi pourra s'accorder avec le mystère d'iniquité qu'ils recèlent dans leurs cœurs. Mais quelle alliance peut-il jamais y avoir entre la lumière et les ténèbres, entre Jésus-Christ et Bélial, entre la corruption du siècle et la pureté de l'Evangile?

L'incrédulité de l'impie et du libertin s'accorde avec le désordre

et la corruption de sa vie : donc elle ne vaut rien. En deux mots, voilà sa condamnation.

Supposons que dans le monde il s'élève une société de gens qui, par profession et par une déclaration ouverte, s'attachent à décrier le service du prince; qui s'émancipent à raisonner sur ses ordres comme il leur plait, et qui les rejettent avec mépris; qui parlent de sa personne sans respect, et traitent de faiblesse, de petitesse d'esprit, tous les devoirs qu'on lui rend; qui tournent en ridicule le zèle qu'on témoigne pour ses intérêts, et la disposition où l'on paraît être de mourir, s'il était nécessaire, pour sa cause; enfin, qui débitent à toute occasion des maximes injurieuses à la majesté royale, et capables de renverser les fondements de la monarchie. Je demande si l'on souffrirait des hommes de ce caractère, et si l'on ne travaillerait pas à les exterminer. Il s'élève tous les jours dans le christianisme des sociétés de libertins qui, par leurs impiétés et leurs raileries, profanent les choses les plus saintes, et décréditent autant qu'ils peuvent le service de Dieu; qui s'attaquent à Dieu même, à ce Dieu que nous adorons, et voudraient en effacer toute idée de notre esprit; qui lui disputent jusqu'à son être, et s'efforcent de le faire passer pour une divinité imaginaire; qui ne tiennent nul compte, ni de ses commandements, ni de son culte, et regardent comme des superstitions tous les hommages dont on l'honore; qui cherchent à lui enlever ses plus fidèles serviteurs et à les retirer de ses autels, se jouant de leurs pieuses pratiques, et les accusant, ou d'hypocrisie ou de simplicité: il y a, dis-je, des impies de cette sorte, il y en a plus que jamais, leur nombre croît sans cesse; et parmi des chrétiens, parmi des catholiques, parmi même des âmes dévotes, on les écoute, on les souffre! Mais ce sont du reste d'honnêtes gens. D'honnêtes gens! J'avoue que je n'ai jamais pu digérer ce langage, et qu'il m'a toujours choqué: car j'y trouve la qualité d'honnête homme étrangement avilie. A la religion près, dit-on, cet homme est un fort honnête homme. Quelle exception, à la religion près! c'est-à-dire, que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il manque au devoir le plus essentiel de l'homme, qui est de reconnaître son Créateur, de s'y soumettre; c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il a des principes qui vont à ruiner tout commerce, toute confiance entre les hommes, et selon lesquels il doit être déterminé à toutes choses, dès qu'il s'agira de son intérêt, de son plaisir, de sa passion. En un mot, c'est-à-dire que c'est un fort honnête homme, à cela près qu'il n'a ni foi ni loi. Mettez-le à certaines épreuves, et fiez-vous-y: vous verrez ce que c'est que cet honnête homme.

On propose à un libertin les révélations de la foi, c'est-à-dire des révélations fondées sur la tradition la plus ancienne et la plus constante, confirmées par un nombre infini de miracles, et de miracles

éclatants, signées du sang d'un million de martyrs, autorisées par les témoignages des plus savants hommes, et par la créance de tous les peuples; mais tout cela ne fait sur lui aucune impression, et il n'en tient nul compte. On lui propose d'ailleurs les rêveries et les vaines imaginations d'un nouveau philosophe, qui veut régler le monde selon son gré; qui raisonne sur toutes les parties de ce grand univers, sur la nature et l'arrangement de tous les êtres qui le composent, avec autant d'assurance que si c'était l'ouvrage de ses mains; qui les fait naître, agir, mouvoir comme il lui plaît: et voit à ce que ce grand génie admire, ce qu'il médite profondément, ce qu'il soutient opiniâtrément, à quoi il s'attache et de quoi il se ferait presque le martyr. Certes, la parole de saint Paul est bien vraie : *Dieu les a livrés à un sens réprouvé. Ils se sont perdus dans leurs pensées frivoles et chimériques, et eux, qui se disent sages, sont devenus des insensés* (Rom. 1).

Que sera-ce qu'un Etat où il n'y aura ni roi, ni puissance souveraine? Dans une pleine impunité, chacun sera le maître d'entreprendre, pour ses propres intérêts, ce qu'il lui plaira; et comme nos intérêts s'accordent rarement avec les intérêts d'autrui, que s'ensuivra-t-il? des guerres perpétuelles, des dissensions éternelles, un brigandage universel: tellement qu'il faudra toujours avoir les armes à la main, pour la défense de ses biens et de sa vie. Le pauvre pillera le riche, le voisin opprimer son voisin, le fort accablant le faible. On vengera ses querelles particulières par les meurtres et les assassinats. Confusion générale, bouleversement total. Je ne parle que d'un royaume; mais voilà ce que l'athée voudrait faire du monde entier, lorsqu'il combat l'existence d'un Dieu.

Quand j'entends des libertins railler de la religion, et prétendre l'avoir bien combattue, lorsqu'ils ont ri de quelques pratiques particulières, et de quelques dévotions populaires qu'ils traitent d'abus et de superstitions, ou leur ignorance me fait pitié, ou leur malignité me donne de l'indignation. Car la religion que nous professons ne consiste point en cela; ce ne sont point ces sortes de dévotions ni ces pratiques qui en font le capital. Si, dans ces pratiques et ces dévotions, il se glisse quelque chose de superstitieux, l'Eglise le condamne elle-même, et le défend sous des peines très-grièves. Si elle n'y trouve rien de mauvais en soi, et qu'au contraire, remontant au principe, elle voie que ce sont de pieuses institutions, qu'un bon zèle a inspirées aux âmes dévotes, pour l'honneur de Dieu et des saints, elle les tolère, elle les permet, elle les approuve même, mais sans les regarder comme le fond de sa créance et de son culte. Voilà ce que nos libertins doivent savoir, et à quoi ils devraient faire attention. S'ils ne le savent pas, c'est, dans ces grands génies et ces esprits forts du siècle, une ignorance pitoyable; s'ils le savent, c'est dans eux une malignité encore moins supportable, de s'attaquer

vainement et si opiniâtrément à l'accessoire de la religion , et de n'en vouloir pas considérer l'essentiel et le principal.

Qu'ils agissent de bonne foi, et que, sans prévention, sans passion , ils examinent la religion chrétienne en elle-même ; je m'assure qu'ils ne pourront se défendre d'en admirer la sublimité, la sagesse, la sainteté. Ils reconnaîtront qu'elle a de quoi contenter les esprits du premier ordre, tels qu'ont été les Pères de l'Eglise ; et malgré eux ils y découvriront un caractère de divinité qui les frappera : mais c'est justement ce qu'ils ne veulent pas. Et que font-ils ? ils laissent , pour ainsi dire , le corps de la religion , qu'ils ne peuvent entamer, et ils s'attachent au dehors. Un point qui n'est de nulle conséquence, et où la religion ne se tient aucunement intéressée, un petit exercice de piété, une cérémonie, une coutume qui les choque, et qu'une louable simplicité des peuples a introduite ; c'est là-dessus qu'ils lancent tous leurs traits, et qu'ils déploient toute leur éloquence. En vérité, il faut que notre religion soit bien affermie sur ses fondements, et bien cimentée de toutes parts, puisqu'on est réduit à ne l'attaquer que de si loin, et par de telles minuties.

Les hérétiques ont toujours eu pour principe de se faire craindre, et cela communément leur a réussi. Ils en ont tiré deux avantages : l'un d'arrêter les esprits timides, et l'autre d'engager les esprits intéressés. Mille esprits timides qui ne manquent pas d'habileté, et qui pourraient leur faire tête, n'osent néanmoins les attaquer, parce qu'ils ne veulent pas irriter un puissant parti, ni se l'attirer sur les bras ; et mille esprits intéressés, qui ont leurs vues et leurs prétentions, se joignent même à eux, dans l'espérance que le parti les soutiendra et qu'il les mettra en vogue. Espérance qui n'est pas mal fondée. Avec cet appui, un auteur voit ses ouvrages recherchés de tout le monde comme des chefs d'œuvre, toutes les paroles d'un directeur sont reçues comme des paroles de vie, et un prédicateur est écouté comme un oracle.

La réflexion de saint Augustin est bien vraie, qu'il n'y a personne qui se pare avec plus d'affectation ni plus d'ostentation de l'apparence de la vérité et de son nom, que les docteurs du mensonge et les partisans de l'hérésie. Il cite là-dessus en particulier l'exemple des manichéens. Sans cesse, dit-il, ils avaient ce mot dans la bouche : *Vérité, vérité* (1), sans cesse ils me le rebattaient ; mais en le répétant si souvent, et en le prononçant avec emphase, ils ne l'avaient pas pour cela dans le cœur. Ainsi, dans tous les discours et tous les écrits de certaines gens, on n'entend encore ni on ne voit presque autre chose que le terme de vérité. C'est, ce semble, le signal pour se reconnaître les uns les autres : c'est leur cri de guerre.

(1) *Et dicebant : Veritas, veritas, et multùm eam dicebant mihi, et nusquam erat in eis* (Aug. Conf., l. 3, c. 6).

Les libertins, qui n'ont point de religion, sont ravis de voir des divisions dans la religion. Et parce que le moyen d'entretenir ces divisions est d'appuyer le parti de l'hérésie et de la révolte, voilà pourquoi ils le favorisent toujours. D'où il arrive assez souvent, par l'assemblage le plus bizarre et le plus monstrueux, qu'un homme qui ne croit pas en Dieu, se porte pour défenseur du pouvoir invincible de la grâce, et devient à toute outrance le panégyriste de la plus étroite morale.

DU RETOUR A DIEU ET DE LA PÉNITENCE.



I.

Bonté infinie de Dieu, à rappeler le pécheur
et à le recevoir.

Nous quittons Dieu avec joie, nous ne retournons à Dieu qu'avec peine, et Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir : en trois mots, voilà ce qui nous donne la plus haute idée de la divine miséricorde ; voilà ce qui doit, dans notre pénitence, nous toucher de la plus amère contrition, de la reconnaissance la plus vive, de l'amour le plus ardent.

I. Nous quittons Dieu avec joie, et cela dès la première jeunesse. A peine commençons-nous à ouvrir les yeux de l'esprit, et à faire quelque usage de notre raison, que le charme du plaisir nous entraîne. On le suit, on s'y abandonne. *Venez, divertissons-nous, et jouissons des biens présents. Enivrons-nous des vins les plus exquis, couronnons-nous de roses, et ne refusons rien à nos sens de tout ce qui peut les flatter* (Sap 2). C'est avec de pareilles dispositions qu'on entre dans le monde, et qu'on y mène la vie du monde, une vie dissipée, une vie molle, une vie libertine et toute corrompue. La conscience a beau se récrier, Dieu a beau parler, on se rend insensible aux cris de la conscience, et sourd à la voix de Dieu. On se retire de lui, et pour combien d'années ? quelquefois, hélas ! jusques à l'extrême vieillesse. Tandis que le monde a de quoi nous plaire ; tandis qu'il a de quoi satisfaire nos passions, soit passion de l'honneur, soit passion de l'intérêt, soit passion plus grossière et plus animale, on ne veut point d'autre maître, et on y met toute son espérance et tout son bonheur.

Bonheur traversé de bien des chagrins, je l'avoue. Car le mondain, séduit et aveuglé par les sens, cherche en vain dans les plaisirs du monde un repos durable et une félicité parfaite ; c'est ce que nul homme n'y trouva jamais, et ce que nul homme n'y trouvera, puisque rien de périssable et de mortel ne suffit à notre cœur ni ne lui

peut suffire, et que la vie est d'ailleurs sujette à tant de vicissitudes et d'événements imprévus, qui en troublent malgré nous les prétendues douceurs. Mais après tout, quelque faux que puisse être ce bonheur humain, et quelque épreuve qu'on en puisse faire, il a toujours je ne sais quelle apparence qui nous attire et qui nous attache. On en reconnaît à certains moments la vanité et l'illusion; on s'en déclare, et on éclate; mais ce ne sont que des moments où l'on a eu quelque déboire et quelque contrariété à essuyer. Le nuage se dissipe bientôt; on rentre dans ses premiers sentiments; on reprend son goût pour le monde; il plaît plus que jamais, et il a pour nous des agréments tout nouveaux: tant l'inclination qui nous y porte est profondément enracinée dans notre âme, et tant elle a de pouvoir pour nous engager.

Tel est l'enchantement où vivent la plupart des gens du monde, hommes et femmes. Après avoir cent fois déclamé contre le monde, ils en sont toujours épris, et ils ne comprennent pas même qu'ils puissent jamais s'en passer. Que le monde, sur mille sujets et dans une infinité d'occasions, se trouve en compromis avec Dieu; qu'il soit question d'une fortune humaine qu'ils ont en vue, d'un degré d'élévation où ils aspirent, d'un avantage temporel qu'ils cherchent à se procurer, d'une intrigue qu'ils ont formée et qu'ils font jouer, d'un engagement criminel, d'une sale volupté, avec quel empressement ne s'y portent-ils pas; avec quelle ardeur, et souvent, si je l'ose dire, avec quelle espèce de fureur? examinent-ils si Dieu condamne tout cela? sont-ils en peine de le savoir? où s'ils le savent et qu'on leur représente la loi divine, qui s'est expliquée sur tous ces articles et sur bien d'autres, en sont-ils touchés? Que Dieu y soit offensé, c'est à quoi ils n'ont guère d'égard, et c'est par là même une faible raison pour les arrêter; ils se livrent au penchant naturel, ils suivent l'attrait, ils entreprennent, ils agissent; et si, au péril d'encourir la haine de Dieu, ils peuvent obtenir ce qu'ils se sont proposé, ils se tiennent heureux et se félicitent du succès.

II. Nous ne retournons à Dieu qu'avec peine. Après de longs égarements, il vient enfin pour quelques-uns un temps de salut et de conversion, c'est-à-dire, un temps où l'on se sent pressé de se remettre dans le devoir et de se rapprocher de Dieu. Et quel est ce temps? une conjoncture favorable que Dieu ménage; un âge plus avancé et plus mûr, où le feu de la passion commence à s'amortir; une humiliation et un renversement de fortune; un état d'infirmité et de langueur.

Saint Augustin ne se convertit point autrement. Ce fut un des plus fameux pénitents de l'Eglise de Dieu, et nous ne pouvons avoir de témoignage plus convaincant ni plus irréprochable que le sien, pour apprendre combien de temps et avec quelles incertitudes il demeura flottant et irrésolu, entre la divine miséricorde qui le poursuivait sans relâche, et les engagements du monde qui le retenaient. Il voulait ou il croyait vouloir, mais dans peu il ne voulait plus. Il demandait à Dieu d'être affranchi de l'esclavage où le vice le tenait captif et comme

enchaîné ; mais en même temps, il craignait que Dieu ne l'écoutât, et que sa prière ne fût exaucée. Incessamment agité de remords intérieurs, il disait pour les calmer en quelque manière : *Tantôt, tantôt* ; mais ce tantôt ne venait point, et il le remettait toujours au lendemain. Dans ces cruelles perplexités dont il nous a fait lui-même le récit en des termes si forts et si énergiques : « Je soupirais, dit-il, je gémissais sous le poids de ma chaîne ; mais j'étais lié par ma propre volonté, plus dure que le fer ; et sans un dernier effort de la vertu d'en-haut, je n'aurais jamais conclu une affaire que je désirais, mais qui devait coûter si cher à mon cœur. » Ainsi parlait saint Augustin ; et combien de pécheurs ont été aussi violemment combattus dans leur retour ? combien d'autres le sont encore ?

C'est de quoi ils pourraient rendre témoignage, s'ils voulaient produire au dehors ce qu'ils éprouvent intérieurement, et ce qu'ils cachent avec tant de soin. La grâce les presse, elle les suit partout, elle se fait sentir à eux jusque dans les assemblées les plus nombreuses et les plus profanes. En vain tâchent-ils de se dissiper, de se rassurer, d'effacer de leur esprit certaines idées qui les troublent : Dieu demeure toujours à la porte de leur cœur, et ne cesse point de frapper. Ils le laissent attendre, et il attend ; ils ne répondent rien, et bien loin de se taire et de se retirer, il élève la voix tout de nouveau, et parle encore plus haut. Assiduité qui leur devient aussi salutaire qu'elle leur est importune. Car Dieu, par une providence spéciale, est plus constant à les sauver, qu'ils ne le sont à se perdre. Malgré tant d'oppositions et de révoltes, le moment arrive, un bon moment, où la grâce prend le dessus et triomphe. On se rend, on cède ; mais qu'est-ce après tout que ce retour, et, si je l'ose dire, doit-il être d'un grand mérite devant Dieu, lorsqu'on le lui fait acheter si cher ?

III. Dieu néanmoins est toujours disposé à nous recevoir. Il serait naturel que, dans une juste indignation, il nous traitât comme nous l'avons traité lui-même ; qu'autant que nous avons témoigné de répugnances et de difficultés à retourner vers lui, autant il se rendit difficile à nous admettre auprès de lui, et à se réconcilier avec nous ; qu'il nous fit attendre aussi longtemps qu'il nous a attendus, et que, pour punir nos incertitudes et nos retardements, il fût aussi lent à nous pardonner, que nous l'avons été à reconnaître devant lui nos iniquités et à lui demander grâce. Mais que dis-je, Seigneur ? ah ! mon Dieu ! je parle selon les sentiments de l'homme ; et vos sentiments, comme vos pensées, sont bien au-dessus des nôtres. Ce sont des pensées, des sentiments, non de colère et de vengeance, mais de rémission et de paix (1). A quelque heure donc, à quelque jour que le pécheur contrit et pénitent s'humilie devant vous, vous oubliez que vous êtes juge, pour vous souvenir que vous êtes père. Il est vrai, pendant une longue suite d'années, ce pécheur était un rebelle ; mille fois il s'est obstiné contre Dieu. Il est encore vrai que, pour le

(1) *Cogitationes pacis, et non afflictionis* (Jerem. xxix. v. 11).

fléchir, le gagner, il a fallu tout récemment de plus fortes instances que jamais, et des avances toutes nouvelles de la part de Dieu; mais Dieu met le voile sur tout cela, il n'a égard qu'à la disposition présente de cet homme. Dès qu'une fois il se repent et qu'il se soumet, c'est assez. Les entrailles de la charité de Dieu en sont émues; il étend les bras pour l'embrasser, il ouvre son sein pour l'y recueillir : fût-ce un pécheur tout noirci de crimes, il cesse d'être criminel aux yeux du Seigneur, et Dieu lui donne place parmi ses enfants.

Je dis, mon Dieu, parmi vos enfants, et non point parmi vos esclaves. Ce prodigue qui s'était séparé de son père, et lui avait marqué tant d'indifférence et même tant de mépris en l'abandonnant, comptait pour beaucoup, lorsqu'il serait revenu à la maison paternelle, d'y pouvoir être mis au rang des mercenaires, et se croyait désormais indigne d'y être regardé et traité comme un fils : il se faisait en cela justice; mais du reste, il ne connaissait pas toute la tendresse du père qui le recevait, et qui était même allé au devant de lui. Bien loin d'être dégradé de la qualité de fils, et d'être condamné aux traitements rigoureux qui lui étaient dus, il éprouva tout le contraire. Jamais son père ne l'accueillit avec plus de douceur ni plus d'affection; jamais il ne parut plus sensible pour lui.

C'est vous-même, mon Dieu, qui nous tracez cette figure dans votre divin Evangile; c'est par cette parabole que votre Fils adorable excitait la confiance des pécheurs pénitents; et je puis dire, tout coupable que je suis, qu'elle ne m'annonce rien de si consolant que je ne sois en droit d'espérer, et à quoi l'effet ne doive répondre.

Voilà, dis-je, ô mon Dieu! ce que j'ai lieu de me promettre, aussi bien que tant d'autres, dès que je retournerai à vous, et que j'y retournerai de bonne foi. Or, n'est-ce pas un motif assez puissant pour m'inspirer là-dessus une sainte résolution, et pour me la faire exécuter? Mais que serait-ce, et quel désordre, quelle injustice, quand vous m'appellez de la sorte, si je délibérais encore, si je me défendais encore, si je refusais encore de me rendre! Hé! qu'y aurait-il alors de plus inconcevable, ou d'une telle condescendance de votre amour, ou d'une telle résistance de mon cœur?

L'heure est venue, Seigneur : il n'y a plus de difficultés ni de répugnances à écouter. Un amour tel que le vôtre doit amollir l'âme la plus endurcie. Je suis à vous, ou j'y veux être. Bénissez le dessein que je forme, et le premier pas que je vais faire pour l'accomplir. En votre nom j'agirai, et vous suppléerez par votre miséricorde à ce qui pourra me manquer par la fragilité de la nature et par l'inconstance de ma volonté.

II.

Sacrement de pénitence. — Dispositions qu'il y faut apporter, et le fruit qu'on en doit retirer.

On exhorte assez les fidèles à fréquenter le sacrement de pénitence; mais peut-être ne s'applique-t-on point assez à les instruire des dispositions essentielles qu'il demande, ni à leur en donner toute la connaissance qu'ils en doivent avoir. La plupart n'en ont entendu parler que dans ces premières leçons qu'on fait à de jeunes enfants qui, malgré le soin qu'on prend de leur expliquer les éléments de la doctrine chrétienne, ne sont guère en état de bien comprendre ce qu'on leur dit, et n'en conservent qu'un souvenir confus et très-superficiel. C'est dans un âge plus avancé, où le jugement est plus mûr et où l'on voit mieux les choses, qu'il faudrait se retracer sur cela les enseignements qu'on a reçus, et s'en former une idée juste. Car il s'agit d'un sacrement qui, selon le bon et le mauvais usage que nous en faisons, doit servir ou à notre justification, ou à notre condamnation. Mais, par une erreur des plus pernicieuses, on regarde, si je l'ose dire, ces sortes de considérations au-dessous de soi, et l'on se persuade qu'elles ne conviennent qu'au temps de l'enfance. Les prédicateurs, s'ils n'y prennent garde, contribuent eux-mêmes à entretenir cette dangereuse illusion, ayant pour maxime de ne traiter dans la chaire que certains sujets relevés, et s'imaginant que ceux-ci ne sont propres que pour le menu peuple et pour les campagnes. En quoi certainement ils se trompent, soit en manquant à l'une des plus importantes obligations de leur ministère, qui est d'apprendre à toutes les conditions les principaux devoirs de la religion; soit en s'élevant quelquefois au delà des bornes, et prenant un vain essor où souvent on les perd de vue, et où ils se perdent eux-mêmes.

Quoi qu'il en soit, tout ce qui concerne le sacrement de pénitence peut se réduire, selon la notion ordinaire, à quatre articles capitaux; savoir, la contrition, la résolution, la confession et la satisfaction. Je n'ai rien à dire là-dessus de singulier et de nouveau; mais ce que je dirai néanmoins, n'est que trop inconnu à bien des gens, qui l'ignorent ou absolument ou en partie, tout éclairés qu'ils sont d'ailleurs, et qu'ils se piquent de l'être.

I. *Contrition*. c'est-à-dire douleur du péché, mais une douleur conçue en vue de Dieu par le mouvement de la grâce, et supérieure à toute autre douleur. Voilà, en trois mots, déjà bien des choses d'un devoir indispensable, et d'une telle nécessité, que de là dépend tout l'efficace et tout le fruit du sacrement dont il est présentement question.

C'est, dis-je, une douleur, et par conséquent un acte de la volonté qui s'afflige, qui hait, qui déteste : car qui dit douleur, ne dit pas une simple connaissance, ni une simple vue de la laideur et de la

difformité du péché; ce n'est pas même, si j'ose user de ce terme, une simple déplaisance de la raison, qui, naturellement droite, ne peut s'empêcher d'apercevoir le désordre du péché et de le condamner. On peut avoir tout cela sans être contrit, parce que tout cela n'est que dans l'entendement, et non point dans la volonté. On peut avec tout cela aimer toujours son péché, se plaire toujours dans son péché, conserver toujours le même attachement à son péché : on le peut, et c'est ce qui n'arrive que trop souvent. Il faut donc que ce soit la volonté qui agisse par un repentir véritable. Il faut que la douleur, selon l'expression du prophète, nous brise le cœur; et c'est de là même qu'elle est appelée *contrition*. Autrement, la volonté n'étant point à Dieu, tout le reste ne peut être de quelque prix devant Dieu, ni le toucher.

Encore une simple douleur, en général, ne suffit-elle pas; et si ce n'est, en particulier, le mouvement de la grâce qui l'excite, et qui élève l'âme à Dieu, ce n'est plus qu'une douleur infructueuse et sans effet. C'est pour cela que les prophètes, prêchant aux pécheurs la pénitence, et les y exhortant, ne se contentaient pas de leur dire : Convertissez-vous; mais qu'ils ajoutaient : Convertissez-vous au Seigneur votre Dieu (Joel. 2). Par où ils leur faisaient entendre, que si ce rapport à Dieu manquait, que si, dans leur retour, ils n'envisageaient pas Dieu, que s'ils se proposaient tout autre objet que Dieu, ils ne devaient plus être, dans l'estime de Dieu, censés pénitents, puisqu'ils ne l'étaient pas selon Dieu ni pour Dieu. Et parce que cette vue de Dieu et cette douleur surnaturelle suppose nécessairement la grâce comme principe et premier mobile, voilà pourquoi les mêmes prophètes, parlant au nom même des pécheurs, disaient à Dieu : Seigneur, convertissez-nous, et nous nous convertirons (Thren. 6). Car c'est ainsi qu'ils s'en expliquaient, persuadés, que pour rendre nos cœurs dociles, que pour en amollir la dureté et en fléchir l'obstination, que pour y faire naître cette sainte tristesse qui seule peut nous réconcilier avec Dieu et opérer le salut, il est d'une absolue nécessité que nous soyons prévenus de l'inspiration divine et aidés du secours d'en-haut.

Ce n'est pas tout; mais voici ce qu'il y a de plus essentiel. Car cette douleur, formée dans la volonté, inspirée par l'Esprit de Dieu et conçue en vue de Dieu, doit être au-dessus de toute autre douleur : c'est-à-dire, qu'il n'y a point de revers, point d'accident fâcheux, ni de malheur dans la vie, de quelque nature qu'il soit, dont il puisse m'être permis de concevoir une douleur supérieure, ou même égale à celle que doit me causer l'offense de Dieu et la perte de sa grâce. Il faut que je sois plus touché de cette offense de Dieu, et de cette perte de la grâce de Dieu, que je ne le serais de la ruine entière de ma fortune, eût-elle été la plus florissante et la plus abondante. Il faut que cette offense de Dieu, que cette perte de la grâce de Dieu, me tienne plus au cœur que l'affront le plus sanglant qui me couvrirait de confusion, que l'abandonnement le plus général qui me ré-

duirait dans la dernière misère, que le mal le plus sensible et le plus aigu qui me tourmenterait sans relâche; que la mort d'un patron, d'un ami, d'un parent, d'un fils, d'un époux, d'un père, d'une mère, de tout ce que je puis avoir sur la terre de plus cher, enfin, que le danger même le plus évident d'une mort prochaine par rapport à moi. Si mon regret ne va pas jusque-là, il ne peut être suffisant, et dès-lors je ne suis point dans l'état d'une vraie contrition, ni même de cette attrition parfaite, nécessaire au sacrement de pénitence.

On me dira que cela serait capable de troubler les consciences, et de les jeter dans le désespoir. Il est vrai, cela peut désespérer : mais qui ? des âmes mondaines qui n'ont jamais bien connu Dieu, et qui ne s'appliquent jamais à le bien connaître; des âmes toutes plongées dans les sens, et d'autant plus insensibles pour Dieu, qu'elles sont plus sensibles pour elles-mêmes, et pour tout ce qui flatte leur amour-propre; des âmes volages, dissipées, accoutumées à n'envisager tout ce qui regarde la religion que très-superficiellement, et sans cesse distraites par les objets extérieurs qui leur frappent la vue, et qui emportent toute leur attention. Voilà ceux que doivent étonner les leçons que je trace ici; voilà ceux qui en doivent être découragés et rebutés.

Mais, pour appliquer à mon sujet ce que disait saint Augustin sur une matière à peu près semblable, donnez-moi une âme qui aime Dieu, une âme remplie de l'esprit du christianisme, une âme telle que nous devons tous être; et supposons que, par un effet de la fragilité humaine, ou par la surprise de quelque passion, cette âme ait eu le malheur d'oublier Dieu et de s'oublier elle-même jusqu'à succomber, dans une rencontre, à la tentation, et à se laisser engager dans le désordre du péché : je demande si, lorsqu'elle viendra à se reconnaître, et qu'aidée de la grâce elle se mettra en devoir de retourner à Dieu, elle aura de la peine à porter son regret et sa douleur au degré que je marque, et que je prétends être absolument requis ? Quand nous voyons David couché sur la cendre, et humilié devant Dieu; quand nous voyons saint Pierre couvert de confusion, et pleurant avec amertume; quand nous voyons Madeleine prosternée aux pieds de Jésus-Christ, et les arrosant de ses larmes, concevons-nous qu'il y eût alors quelque chose au monde dont ils fussent plus affligés, ni même aussi affligés qu'ils l'étaient de leurs égarements; et pouvons-nous imaginer quelque intérêt qu'ils eussent voulu faire entrer en compromis avec les intérêts du souverain maître dont ils avaient encouru la juste indignation, et auprès de qui ils cherchaient, par-dessus tout et aux dépens de tout, à se remettre en grâce ? Or, nous ne sommes pas moins pécheurs que ces fameux pénitents; nous n'avons pas, pour exciter notre repentir, des motifs moins solides ni moins touchants : que nous manque-t-il ? plus de sincérité et plus de zèle dans notre conversion à Dieu.

Cependant il ne faut rien exagérer, et je dois convenir que plu-

sieurs pourraient être en effet découragés et avec sujet, si cette douleur que la pénitence exige de nous, consistait dans le sentiment. Car le sentiment ne nous est pas toujours libre, et souvent il peut être beaucoup plus vif à l'égard de certains maux de la vie, et de certains événements que nous craignons ou que nous déplorons, qu'il ne l'est à l'égard des péchés que nous détestons, et dont nous avons un regret véritable. Ce n'est donc point par ce sentiment que notre contrition doit l'emporter sur toute autre douleur, mais par la détermination de la volonté, mais par la préparation de l'esprit et de la partie supérieure de l'âme, mais par la disposition intérieure et réelle où se trouve le pénitent, de subir toutes sortes de peines et d'accepter toutes sortes d'adversités temporelles et de calamités, plutôt que de consentir à un seul péché : si bien qu'il hait ainsi le péché plus que tout le reste, et qu'il voudrait, au prix de tout le reste, pouvoir effacer tous les péchés qu'il reconnaît avoir commis, et par où il a déplu à Dieu. Il n'est point nécessaire pour cela de ressentir les mêmes serremments de cœur, d'entrer dans les mêmes agitations, de s'abandonner aux mêmes gémissements, ni de tomber au dehors dans la même désolation que si l'on venait vous annoncer quelque infortune humaine et quelque désastre où nous fussions intéressés. Il suffit d'avoir cette haine du péché que j'ai spécifiée, et que les théologiens, selon leur langage ordinaire, nomment *appréciative*, parce qu'elle maintient tous les droits de Dieu, et qu'elle lui donne dans notre estime une préférence entière et absolue. Or voilà ce qui ne doit désespérer personne, puisqu'il n'y a personne qui ne puisse, avec l'assistance divine, former au fond de son âme une telle douleur.

Ce n'est pas, au reste, qu'il n'y ait pour cela même des soins à prendre et des efforts à faire. Car, comme disait saint Augustin, si vous n'êtes pas encore attiré de Dieu, agissez, priez, pressez, afin qu'il vous attire. On se trouve assez souvent dans une sécheresse de cœur où il est fort à craindre qu'on n'ait pas cette contrition sans laquelle on ne peut espérer le pardon de ses péchés, même avec le sacrement de pénitence. Hé! le moyen qu'on pût l'avoir de la manière dont on approche du saint tribunal! On y vient quelquefois avec une précipitation qui ne donne presque pas le loisir de penser à ce que l'on fait, ni de réfléchir sur aucun des motifs dont notre douleur doit être animée et sanctifiée. On s'y présente avec une froideur et une espèce d'indolence qui fait tout négliger dans un des exercices du christianisme le plus important et le plus sérieux. Et parce qu'on n'a nul usage du recueillement intérieur et de ces actes que le cœur prévenu de la grâce produit en lui-même et de lui-même, on se contente de certaines formules tracées sur le papier; on les lit dans un livre, ou on les récite par mémoire, sans s'y affectonner, et peut-être sans les bien comprendre. Souvent même, par une ignorance inexcusable, ou par un oubli non moins criminel, après une revue assez légère de ses fautes, on les déclare au ministre de la pénitence, sans avoir eu soin de s'élever un moment à Dieu, ni d'en faire en sa

présence aucun désaveu. Car voilà ce que nous voyons dans une infinité de gens du monde, et surtout du grand monde, lorsqu'à des temps fort éloignés les uns des autres, ils s'adressent à nous, bien moins par un mouvement de piété et par un vrai désir de conversion, que par une coutume et une certaine bienséance chrétienne à laquelle ils ne veulent pas manquer. Nous leur demandons s'ils sont préparés, c'est-à-dire, avant toute chose, s'ils sont véritablement contrits et repentants, s'ils ont une douleur sincère de leur conduite passée dont ils s'accusent; et sans hésiter, ils nous répondent qu'ils le croient ainsi : mais de bonne foi, ont-ils lieu de le croire, et comment peuvent-ils se le persuader?

Car, qu'est-ce que cette douleur sincère? c'est un plein changement du cœur : en sorte que le cœur soit réellement détaché des objets auxquels il s'était livré avec plus de passion. Il faut que, par la force et la supériorité de cette douleur, le cœur haïsse ce qu'il aimait, et qu'il aime ce qu'il haïssait : il faut que ce soit un cœur tout nouveau. Quel effort de l'âme suppose un changement de cette nature! quel sacrifice de soi-même! quelle victoire! Or, une telle victoire peut-elle être le fruit d'une réflexion vague et courte, ou de quelques paroles prononcées à la hâte et comme jetées au hasard? Il est vrai que les opérations de la grâce dans un cœur ne dépendent point du temps; mais, dans les règles ordinaires, la grâce n'opère qu'avec poids et avec mesure. Elle a ses voies pour s'insinuer, et ses degrés pour avancer : elle prévient, elle soutient, elle aide à consommer l'ouvrage; mais elle exige aussi du pénitent qu'il agisse lui-même, qu'il rentre en lui-même, qu'il s'excite lui-même, qu'il se fasse à lui-même d'utiles reproches et de salutaires leçons, qu'il se retrace toutes les vues et toutes les considérations les plus propres à le détacher de son péché, et à lui en inspirer de l'horreur; qu'il s'applique à les pénétrer et à les approfondir; surtout qu'il les rapporte toutes à Dieu, et qu'il insiste sur celles qui peuvent lui représenter ce souverain Maître, plus digne d'un attachement inviolable et d'un dévouement parfait; enfin, qu'il ait recours à Dieu même, qu'il lui ouvre son cœur, et qu'il le conjure d'en amollir la dureté : voilà, dis-je, ce que la grâce attend de notre coopération. Or tout cela, selon l'ordre commun, n'est point l'affaire d'un instant; et ce l'est encore sûrement moins pour tant de pécheurs et de pécheresses, qui, dans le cours d'une année, s'acquittent à peine une fois du devoir de la pénitence, que pour des âmes pieuses et timorées qui fréquentent le sacrement.

Mais ceci posé, il y a donc bien des confessions nulles? j'en conviens, et là-dessus je n'oserais presque déclarer tout ce que je pense. Cependant un confesseur, qui ne peut lire dans le fond des cœurs, est souvent obligé d'en croire la personne qui lui parle, et qui lui témoigne son regret et sa bonne disposition. Il s'en tient là; il absout ce prétendu pénitent, et du reste ne répond de rien : car il sait qu'il n'y a que Dieu qui puisse juger de la validité de cette absolution; et

d'ailleurs, sans déroger en aucune sorte à la puissance des ministres de Jésus-Christ, ni à la promesse que ce divin Maître leur a faite, il n'ignore pas que ce qu'ils délient, ou semblent délier sur la terre, n'est pas toujours délié dans le ciel.

Mais il faudra donc des temps infinis pour se disposer à la confession ? ma réponse est qu'il y faudra tout le temps nécessaire pour s'assurer d'abord de sa contrition, autant qu'il est raisonnablement et moralement possible. Je dis, autant qu'il est possible raisonnablement et moralement ; car en condamnant une extrémité, qui est une trop grande négligence, je ne prétends pas porter à un autre excès, qui est une inquiétude scrupuleuse. La prudence chrétienne tient le milieu entre l'un et l'autre : elle ne va point au delà de certaines bornes ; et quand, eu égard aux circonstances et aux moyens qu'on a pris, on peut juger sagement et favorablement de l'état de son cœur, on doit alors se confier en Dieu, et demeurer en repos, sans se tourmenter inutilement par des retours perpétuels et des défiances excessives de soi-même.

Concluons cet article en déplorant notre misère. N'est-il pas étrange qu'avec tant de raisons, dont une seule devrait suffire pour nous percer l'âme de douleur au souvenir de Dieu, et de toutes les offenses que nous commettons contre lui, nous soyons si difficiles à prendre le moindre sentiment de componction ? N'est-il pas étrange que nous ayons besoin de tant d'exhortations, d'instructions, de méditations, pour nous retracer là-dessus des idées qui ne devraient jamais s'effacer de notre esprit, et qu'il nous faille tant d'efforts pour en ressentir l'impression ? Comment oublions-nous si aisément et si vite un Dieu créateur, un Dieu conservateur, un Dieu rédempteur ; un maître si grand, un père si tendre ; sa libéralité, sa sainteté, sa justice, ses innombrables perfections ? Et comment, à la simple pensée de tant de titres les plus engageants pour nous, et les plus capables de nous affectionner, ne voyons-nous pas d'un premier coup d'œil l'énormité de nos péchés, qui blessent ce souverain Etre et qui nous séparent de lui ? Comment ne fondons-nous pas en larmes, et n'éclatons-nous pas en gémissements et en sanglots ? Que manque-t-il donc à notre Dieu pour devenir aimable ? n'a-t-il pas des droits assez légitimement acquis sur notre cœur ? n'est-il pas assez bon ? ne nous a-t-il pas fait assez de bien ? ne nous en fait-il pas assez chaque jour ? ne se dispose-t-il pas encore à nous en faire assez dans l'avenir et même dans toute l'éternité ? Notre indifférence pour lui n'est guère moins incompréhensible que ses miséricordes envers nous.

II. *Résolution.* C'est, selon la plus ordinaire façon de parler, ce que nous appelons bon propos. Ce bon propos consiste dans une ferme détermination de fuir désormais le péché, de n'y plus retomber, et de se maintenir dans la grâce de Dieu, en se corrigeant de ses vices, et en renonçant à ses habitudes criminelles. Disposition si essentielle, que sans cela, notre contrition ne peut plus être qu'une contradiction manifeste et une chimère. Car le moyen d'accorder ces deux choses

ensemble, je veux dire, une volonté qui déteste les péchés commis, et cette même volonté toute prête encore à les commettre; une volonté qui hait le péché sincèrement et souverainement, et qui néanmoins l'aime toujours assez pour y retourner à la première occasion, et pour y donner le même consentement? Ce serait tout à la fois, et à l'égard du même objet, vouloir et ne pas vouloir; ce serait accomplir dans sa personne cette parole du prophète : *L'iniquité s'est démentie elle-même* (Ps. 26); enfin, ce serait faire à la Majesté divine la même insulte que ferait un sujet rebelle qui viendrait se jeter aux pieds du prince et implorer sa clémence; mais qui lui donnerait en même temps à entendre que, malgré toutes les soumissions qu'il lui fait, il n'en est pas moins disposé à former dans la suite de nouveaux partis, et à prendre les armes contre lui.

Afin donc que la douleur du passé soit véritable et recevable devant Dieu, il est d'une nécessité absolue que le bon propos pour l'avenir l'accompagne, puisque l'un enferme l'autre, et qu'on ne les peut séparer. Voilà pourquoi le concile de Trente définit la contrition, en disant que c'est une douleur et une détestation des péchés commis, jointe à la volonté de n'en plus commettre. De savoir si cette résolution doit être expresse et formelle, ou s'il suffit qu'elle soit comprise virtuellement dans l'acte de détestation et de douleur, c'est une question que proposent les maîtres de la morale, et sur laquelle ils raisonnent et pensent différemment; mais, sans examiner ces diverses opinions, ni peser la force des raisonnements de part et d'autre, quand il s'agit d'une affaire aussi importante que notre réconciliation avec Dieu, le mieux est de prendre le plus sûr, et de dire à Dieu comme le prophète roi : *Je l'ai juré, Seigneur, et j'en fais encore le serment, de garder à jamais vos divins préceptes; et de ne me plus départir, en quoi que ce soit, de l'obéissance due à votre loi* (Ps. 118). Et parce que c'est en telle et telle matière que j'ai eu le malheur d'enfreindre vos ordres, et de m'écarter de mes devoirs, c'est à quoi je me propose de faire particulièrement attention, et de quoi je veux me préserver avec plus de soin. Oui, je le veux, mon Dieu, je le veux; vous en êtes témoin, vous qui sondez le fond des cœurs, et vous voyez toute l'étendue et toute la fermeté de ma résolution.

Dans cette protestation ainsi faite à Dieu, il y a deux choses à distinguer : un propos général, et un propos particulier. Propos général, qui s'étend sans exception à tous les péchés capables de donner la mort à notre âme et de nous priver de la grâce de Dieu. Car s'il y avait un seul péché, j'entends péché mortel, que le pénitent ne fût pas résolu d'éviter, dès-là, son acte de résolution à l'égard des autres péchés serait invalide : pourquoi? parce qu'il ne pourrait avoir pour principe le vrai motif qui en fait tout le mérite, et qui est que le péché déplaît à Dieu, qu'il blesse l'honneur de Dieu, que c'est une ingratitude souveraine et une injustice envers Dieu. En effet, comme ce motif convient également à tous les péchés, il s'ensuit, par

une conséquence nécessaire, que dès qu'il nous détermine à nous abstenir d'un péché, il nous détermine pareillement à nous abstenir de l'autre. Si donc nous faisons là-dessus quelque distinction, c'est une preuve évidente que ce n'est point ce motif qui nous conduit, et que notre prétendu bon propos n'est qu'illusoire. *Propos particulier* : c'est-à-dire du reste, que notre résolution doit surtout insister sur les péchés dont nous sommes actuellement coupables, et que nous venons déposer au tribunal de la pénitence. Car nous étant plus propres, puisqu'ils nous sont personnels, la raison veut que nous y apportions plus de vigilance, et que nous y fassions plus de réflexion. Non pas qu'il soit nécessaire de les parcourir tous séparément, et de s'arrêter sur chacun par autant d'actes distingués les uns des autres. Sans ce détail, le même acte suffit : il n'est question que de le rendre efficace, et de ne lui point prescrire de bornes.

Mais on me demandera par où l'on pourra juger que cet acte est efficace, et s'il faut pour cela pouvoir se répondre qu'on ne retombera plus. Car comment avoir cette assurance de l'avenir, et quel est l'homme qui peut prévoir toutes les conjonctures où il se trouvera, et ce qu'il y fera ou ce qu'il n'y fera pas ? Il en est même dont le penchant est si fort et l'habitude si enracinée, qu'il leur semble qu'ils n'auront jamais assez de constance pour y résister, et que dès la première attaque ils succomberont. Cette difficulté se résout aisément par la différence de deux actes qu'on ne doit pas confondre l'un avec l'autre. Le premier est dans l'entendement, et l'autre dans la volonté. De se défier de soi-même, et d'entrevoir, au milieu même des promesses qu'on fait à Dieu et à son ministre, qu'apparemment on ne persévérera pas ; qu'après avoir soutenu quelque temps, on se lassera ; que la passion se réveillera, et qu'il y aura des rencontres où l'on ne peut guère s'attendre de tenir ferme et de ne se laisser pas entraîner : tout cela et cent autres idées semblables, ce sont des pensées, ce sont des conjectures, ce sont des vues de l'esprit où la volonté n'a point de part, et dont elle est indépendante. Malgré ces défiances, ces craintes, et toutes les expériences qu'elle a de ses inconstances naturelles, elle peut néanmoins, avec l'aide de Dieu, s'établir dans une résolution actuelle et véritable de s'éloigner pour jamais du péché, et de renoncer à tout engagement criminel. Mais l'esprit lui représente là-dessus ses faiblesses, ses légèretés, la violence de ses inclinations, mille combats, mille écueils, et le peu de fond qu'il y a à faire sur la disposition présente où elle se trouve. Il n'importe : parmi toutes ces alarmes, elle est, ou elle peut être réellement déterminée et résolue.

Le pénitent ne doit donc point s'étonner, quelque difficulté, et même, si je l'ose dire, quelque impossibilité qu'il se figure dans son changement et sa persévérance. Cette impossibilité prétendue n'est que dans son imagination, laquelle s'effarouche, et dont le démon se sert assez ordinairement pour le décourager et l'arrêter. Car c'est un des artifices les plus communs et les plus dangereux de l'esprit ten-

tateur, pour refroidir les pécheurs pénitents et pour renverser les desseins de conversion que la grâce leur inspire, de leur en mettre devant les yeux les conséquences par rapport à toute la suite de leur vie, et de les embarrasser de mille réflexions telles que celles-ci, qu'il leur suggère intérieurement et incessamment : Mais à quoi est-ce que je m'engage ? Mais pourrai-je vivre ainsi pendant un long cours d'années qui, peut-être, me reste encore à fournir ? Mais si, dans l'ardeur dont je me sens présentement animé, rien ne me coûte, ce premier feu ne se ralentira-t-il point ; et si cette ferveur, qui maintenant m'adoucit tout, vient à tomber, comme il n'arrive que trop, à quels dégoûts, à quels ennuis serai-je exposé, et aurai-je la force de les porter ? Mais est-il à croire que je puisse passer mes jours dans une retraite à laquelle je ne suis point fait ; que je puisse me dégager de cet attachement et ne plus voir cette personne dont mon cœur est épris ; que je puisse me défendre de ses reproches, de ses larmes, de ses poursuites, ou plutôt que je puisse m'interdire sans retour ces sociétés, ces entretiens, ces entrevues, ces jeux, ces parties de plaisir, ces spectacles ; que je surmonte mille respects humains, mille considérations, mille tentations et du dedans et du dehors, qui ne manqueront pas sur cela de m'assaillir, et souvent lorsque j'y penserai le moins et que je serai moins préparé à de si violents assauts ? Vains raisonnements d'un esprit intimidé et troublé par la passion qui le domine, par la nature corrompue qui se révolte, par l'ennemi de notre salut qui cherche à nous surprendre, et qui emploie toutes ses ruses à déconcerter l'ouvrage de notre conversion.

Mais la passion, la nature, l'ennemi commun des hommes, ont beau parler, exagérer les choses, grossir les objets, il n'en est pas moins au pouvoir du pénitent éclairé et touché de Dieu, que sa volonté n'en soit point ébranlée. Il est toujours maître de dire : Je veux, et maître en effet de vouloir avec la grâce. Il n'est pas besoin qu'il ait une connaissance anticipée de ce qui arrivera, ni qu'il puisse compter avec certitude que jamais il ne se départira de la résolution où il est de ne plus pécher ; mais il suffit qu'il soit dans cette résolution ou qu'il croie prudemment y être. Il y aurait même de la présomption à se tenir assuré contre toutes les rechutes ; et c'est en quoi pécha saint Pierre, lorsqu'il dit avec tant de confiance au Fils de Dieu : Quand il irait de ma vie, et que tous les autres prendraient la fuite, pour moi je ne vous abandonnerai point. Car notre pénitence ne nous rend pas impeccables, et notre volonté étant une volonté humaine, elle est naturellement changeante. D'où il s'ensuit que, sans une révélation expresse de Dieu, nul homme ne peut savoir comment il se comportera en telles et telles circonstances, si quelquefois il s'y rencontre.

C'est donc assez d'être certain, autant qu'on peut l'être moralement et sagement, qu'on veut se corriger, et qu'on le veut à quelque prix que ce soit ; et qu'on le veut par le même motif qui a excité notre repentir et notre douleur ; et qu'on le veut pour tous les temps qui

suivront, quelque sujet qu'il y ait de craindre que cette volonté ne vienne quelquefois à se relâcher et à se démentir. Dès qu'on est dans cette préparation de cœur, on doit du reste se confier en Dieu pour l'avenir. On doit dire comme l'Apôtre : Si le Seigneur est avec moi et pour moi, qui sera contre moi ? Or, j'espère qu'il ne m'abandonnera pas, et qu'il m'aidera à consommer l'ouvrage que je commence par sa grâce. On doit se soutenir et s'affermir par ce consolant témoignage qu'on pense avoir lieu de se rendre à soi-même : Il est vrai, je serai exposé à bien des attaques, et que ferai-je alors ? je n'en sais rien ; mais ce que je sais, c'est ce que je suis actuellement résolu de faire, qui est de ne me détacher jamais de mon Dieu et de ses divins commandements ; ce que je sais, c'est qu'autant que cette résolution subsistera, (et pourquoi ne subsisterait-elle pas toujours ?) rien ne me fera violer la foi que j'ai donnée à mon Dieu et que je lui donne ; enfin, ce que je sais, c'est que, pour témoigner à Dieu la sincérité de cette résolution, je vais dès maintenant user de tous les préservatifs nécessaires, prendre tous les moyens que la religion me fournit, me retirer de toute occasion dangereuse, et apporter de ma part toute la vigilance qui dépend de moi.

Voilà dans ce dernier article comme la pierre de touche, qui nous fera connaître si notre propos est tel que nous nous le persuadons et que nous le disons. Car en vain ferons-nous mille promesses à Dieu et aux ministres de Dieu, et en vain nous dirons-nous mille fois à nous-mêmes que nous voulons vivre désormais avec plus de règle et faire un divorce éternel avec le péché : si nous ne prenons pour cela nulles mesures ; si nous refusons même celles qu'on nous prescrit, si nous prétendons être toujours de certaines sociétés, voir toujours certaines compagnies et fréquenter certains lieux, avoir toujours avec certaines personnes des entrevues et des liaisons particulières, en un mot, nous jeter toujours dans le péril, et y demeurer ; si, malgré les avis que nous donne un confesseur, nous ne voulons rien sacrifier, ni rien entreprendre pour assurer notre persévérance, ce n'est point alors un jugement mal fondé, de conclure que nous ne sommes résolus qu'à demi, ou même que nous ne le sommes point du tout. La preuve en est sensible : car vouloir une fin, je dis la vouloir solidement et efficacement, c'est, par une conséquence nécessaire, vouloir lever, selon qu'il est en nous, tous les obstacles qui pourraient nous éloigner de cette fin, et c'est en même temps vouloir faire de notre part tous les efforts et embrasser toutes les voies qui peuvent nous y conduire. Autrement toute la bonne volonté que nous pensons avoir ne peut être qu'une illusion et une chimère.

De là vient qu'on remarque si peu d'amendement dans la plupart des personnes qui approchent du sacrement de pénitence. Ils voudraient accorder ensemble deux choses tout à fait incompatibles : c'est-à-dire qu'ils voudraient ne plus pécher, et néanmoins demeurer toujours dans une disposition prochaine de pécher. Que le ministre de la pénitence leur fasse la même question que fit Jésus-Christ au

paralytique de l'Evangile, et qu'il leur demande : *Voulez-vous être guéris* (Joan. 5)? Ils répondent sans délibérer, qu'ils le veulent. Mais que ce même ministre, sage et instruit, faisant peu de fond sur cette réponse générale et indéterminée, passe plus en avant, et qu'il en vienne à un détail où il lui convient de descendre selon la connaissance qu'il a de leur état; qu'il leur demande en particulier s'ils veulent s'abstenir de telles visites, s'ils veulent s'interdire tels entretiens et telles familiarités, s'ils veulent renoncer à telles parties de plaisir et se retirer de ces assemblées et de ces spectacles, s'ils veulent interrompre tels négoes et ne plus s'engager en telles affaires, s'ils veulent réparer tels dommages qu'ils ont causés et se dessaisir de tels profits injustes et mal acquis; si, pour vaincre l'animosité qu'ils ont dans le cœur, et pour témoignage d'une pleine réconciliation, ils consentent à faire quelques démarches de leur part et quelques avances; si, pour s'affermir dans le bien, pour se fortifier contre les nouvelles attaques dont ils auront à se défendre, pour racheter le temps qu'ils ont perdu, pour édifier le public qu'ils ont scandalisé, ils sont dans le dessein de se rendre plus assidus aux pratiques chrétiennes, de s'acquitter régulièrement de telles prières et de tels exercices de piété, d'approcher des sacrements à tels jours dans l'année et à telles fêtes, de faire chaque jour quelque bonne lecture, quelque retour sur eux-mêmes, enfin de ne rien omettre de tout ce qu'on leur marquera et qu'on jugera leur être salutaire : que tout cela, dis-je, le confesseur l'exige d'eux et le leur propose, c'est alors qu'ils commencent à hésiter et à se mettre en garde contre lui, comme s'il les traitait avec trop de rigueur. Cependant ils ont beau se plaindre, et accuser d'une sévérité outrée le ministre qui leur impose de pareilles conditions, il n'est que trop bien fondé à se défier de leurs paroles, et à les renvoyer sans absolution.

Cherchons le Seigneur, et cherchons-le dans toute la droiture de notre âme. Nous pouvons nous tromper nous-mêmes, nous pouvons tromper le prêtre qui nous écoute, mais nous ne tromperons jamais Dieu. Nous nous étonnons quelquefois de nos rechutes presque continuelles; mais il n'est pas difficile d'en découvrir la cause. Ce n'est pas que nous ne nous soyons présentés, et que nous ne nous présentions encore de temps en temps au saint tribunal, pour y déposer nos péchés; mais c'est que nous n'y avons peut-être jamais apporté une volonté bien formée de changer de vie, et de travailler sérieusement à la réformation de nos mœurs. Nous avons pris pour volonté quelques velléités, quelques désirs imparfaits, quelques reproches de la conscience qui nous condamnait intérieurement, et qui nous dictait ce que nous devions faire. Nous l'avons vu, mais l'avons-nous fait? et pourquoi ne l'avons-nous pas fait? encore une fois, c'est que nous ne l'avons pas voulu : car on ne manque guère à ce que l'on veut, quand on le veut bien résolument et que la chose est en notre pouvoir. Je voulais, disait saint Augustin, parlant de lui-même je vou-

lais me convertir, mais je voulais comme un homme plongé dans un profond assoupissement, lequel voudrait se réveiller, et qui retombe toujours dans son sommeil. Ayons recours à Dieu, c'est lui qui, selon le sens de l'Apôtre, *nous fait vouloir et exécuter*.

III. *Confession*. Dans l'usage commun, on comprend sous le terme de confession tout ce qui a rapport au sacrement de pénitence; mais, dans une signification plus étroite et plus propre, nous appelons ici confession cette seconde partie du sacrement, qui consiste à s'accuser de ses péchés, et à les déclarer secrètement au ministre établi de Dieu pour les connaître et pour nous les remettre en vertu du pouvoir qu'il a reçu de Jésus-Christ. Or nous ne pouvons nous former une idée plus juste de cette confession, que de la regarder comme une anticipation du jugement de Dieu. Que fera Dieu dans son dernier jugement? il ouvrira le grand livre de nos consciences; il produira au jour, non-seulement nos actions qui, pendant la vie, ont pu paraître aux yeux des hommes, mais les secrets les plus cachés de nos cœurs, nos pensées, nos sentiments, nos désirs, nos vœux, nos intentions, nos projets. Il prendra ce glaive dont parle saint Paul, ce glaive de sa vérité et de sa sagesse, avec lequel il démêlera tous les plis et tous les replis de nos âmes. De sorte que rien n'échappera à sa connaissance, et que de tous les péchés du monde, il n'y en aura pas un qu'il ne découvre selon toute sa malice, c'est-à-dire selon son espèce et toutes ses circonstances. Voilà, par proportion et à l'égard de nous-mêmes, ce que nous devons faire dans le tribunal de la pénitence; mais avec cette différence essentielle que la manifestation que Dieu fera de nos péchés, dans son jugement général, sera publique et universelle, au lieu que nous ne sommes présentement obligés qu'à une révélation particulière, où le prêtre seul, lieutenant de Dieu, nous entend, et qu'il doit tenir secrète sous le sceau le plus inviolable. Ce n'est pas, après tout, que le pénitent, par toutes ses recherches, puisse parvenir à se connaître aussi parfaitement que Dieu le connaît et qu'il le connaît dès maintenant, ni qu'il puisse par conséquent mettre sa conscience aux yeux du confesseur, dans la même évidence que Dieu la mettra aux yeux de l'univers. Nos vœux pour cela sont trop faibles, et il n'est pas moralement possible que toutes les fautes dont nous sommes coupables devant Dieu, nous soient toujours présentes à l'esprit, et que nul oubli n'en efface aucune de notre souvenir. Mais par où nous devons au moins suppléer, autant que nous le pouvons, à ce défaut, c'est par un examen raisonnable, et par toute la réflexion qu'exige de nous la prudence chrétienne pour nous disposer à rendre compte de nous-mêmes et de notre état.

Quand on veut juger un criminel, on commence par l'information, on appelle les témoins, on reçoit les dépositions, on n'omet rien de tout ce qui peut servir à instruire le procès, et à convaincre l'accusé des faits qui lui sont imputés. Or, quel est ce criminel à qui l'on doit prononcer sa sentence? n'est-ce pas moi-même, lorsque je vais, en qualités de pécheur, me jeter aux eds du prêtre et me soumettre à

son jugement? Ce qu'il y a dans ce jugement de singulier, c'est que j'y suis tout à la fois, et l'accusé, et l'accusateur. Comme accusé, j'y dois venir dans un esprit d'humilité; mais surtout comme accusateur, j'y dois procéder avec toute la circonspection, et toute l'attention requise pour développer devant moi ma conscience, et pour être prêt à l'exposer dans la confession nûment et sans déguisement.

De là donc la nécessité de l'examen. Examen d'une obligation indispensable : car la même loi qui m'oblige à confesser mes péchés, m'oblige à les rechercher, à me les rappeler, à les retracer dans ma mémoire, puisque sans cela je n'en puis faire la déclaration exacte et fidèle. Examen solide et conforme à l'importance du devoir dont j'ai à m'acquitter : car il est question de me préparer à recevoir la grâce d'un sacrement, et de ne me pas mettre par ma négligence en danger de le profaner. Examen semblable à celui que David faisait de lui-même, lorsqu'il passait, ainsi qu'il le témoigne, les nuits entières à méditer, à réfléchir, à creuser dans le fond de son cœur, ne voulant pas y laisser une seule tache, quelque légère qu'elle pût être, dont il ne s'aperçût, et dont il ne prît soin de se purifier. Examen proportionné à la durée du temps qui s'est écoulé depuis la confession précédente; et en effet, la raison dicte qu'une revue, par exemple, de plusieurs mois ou d'une année, demande une plus ample et plus longue discussion, que la revue seulement de quelques jours ou de quelques semaines, et que ce qui peut suffire pour l'une ne suffit pas pour l'autre. Du reste, examen renfermé en certaines bornes que doit régler la prudence, afin de ne se point porter aux extrémités où vont quelquefois des âmes timides à l'excès et trop inquiètes, qui ne sont jamais contentes d'elles-mêmes, et en reviennent sans cesse à de nouvelles perquisitions dont elles s'embarrassent et se tourmentent fort inutilement. Dieu, qui est la sagesse et l'équité même, n'exige rien de nous au delà d'une diligence raisonnable et mesurée; et si, malgré nous et par un effet de la fragilité humaine, quelque point alors, même grief, se dérobe à nos lumières, le Seigneur, infiniment juste et miséricordieux, aura égard à notre faiblesse, et ne nous fera pas un crime d'une omission involontaire. Mais aussi ne comptons pas que ce soit une excuse légitime devant Dieu, qu'un oubli causé par notre légèreté et notre inconsideration. Nous serions les premiers à nous le reprocher dans une affaire temporelle : comment nous serait-il pardonnable, dans un des plus saints et des plus importants exercices du christianisme?

Tel est néanmoins le désordre. S'agit-il des affaires du monde, il n'y a point d'étude, point de contention d'esprit qu'on ne fasse pour les examiner à fond. C'est peu que d'y avoir pensé une fois : on les porte partout vivement imprimées dans l'imagination ; on les tourne et retourne en mille manières, et il n'y a pas un jour sous lequel on ne les envisage : pourquoi? c'est qu'on craint d'y être trompé; et pourquoi le craint-on? c'est qu'il y va d'un intérêt à quoi l'on est sensible et très-sensible, bien que ce ne soit qu'un intérêt

périssable; c'est qu'il y va de la fortune, c'est qu'il y va d'un gain qu'on veut se procurer, ou d'une perte dont on veut se garantir. Mais s'agit-il de la conscience, on n'y regarde pas de si près, et il semble que ce soit une de ces affaires qu'on peut expédier dans l'espace de quelques moments. Y eût-il une année et plus qu'on ne fût rentré en soi-même, pour savoir où l'on en est avec Dieu et de quoi l'on peut être responsable à sa justice, on se persuade avoir satisfait là-dessus à son devoir, en jetant un coup d'œil sur la conduite qu'on a tenue, et s'attachant à quelques articles plus marqués. On passe tout le reste, et on ne va pas plus avant. Bien loin de craindre quelque surprise dans une révision si prompte et si précipitée, on contribue souvent soi-même à se tromper: c'est-à-dire, que sur certains doutes qui naissent, sur certains scrupules, on dispute avec soi-même et contre soi-même, pour les rejeter, pour les étouffer, pour les traiter de craintes frivoles, et pour se dispenser de les mettre au nombre des accusations qu'on se tient obligé de faire. Car c'est ainsi qu'en usent une multitude presque infinie de prétendus pénitents, d'autant plus dangereusement séduits par leurs fausses maximes, qu'ils en voient moins l'erreur, et qu'ils approchent du sacrement avec plus de sécurité.

Quoi qu'il en soit, ce n'est qu'après tout l'examen convenable que le pécheur, comme témoin éclairé, doit comparaître en présence de son juge, qui est le ministre de Jésus-Christ; mais, cette précaution prise, c'est alors le temps de s'énoncer, de découvrir les plaies de son âme, de révéler aux oreilles du prêtre toutes ses misères, et de lui en faire un aveu simple et précis. Confession entière, et pour cela confession non-seulement qui déclare le péché, mais qui s'étende à toutes les circonstances capables ou de changer l'espèce du péché ou d'en augmenter la malice: circonstances du nombre, de l'habitude, du lieu, de la personne, des vues, des motifs, des suites, des moyens et autres. Car je dois me faire connaître aussi criminel que je le suis: or, je le suis plus ou moins, selon le nombre de mes péchés, selon l'habitude de mes péchés, selon la sainteté du lieu où j'ai péché, selon le caractère de ma personne, ou celui de la personne à l'égard de qui j'ai péché, selon la connaissance et la volonté délibérée avec laquelle j'ai péché, selon les motifs que je me suis proposés en péchant, intérêts, ambition, envie, haine, vengeance; selon les suites et les pernicious effets que j'ai causés, scandales, mauvais exemples, dommages; selon les voies dont je me suis servi et les moyens que j'ai employés, mensonges, calomnies, fraudes, trahisons, violences: voilà, dis-je, sur quoi je dois m'expliquer, ne retenant rien, ne célant rien, et m'appliquant ce que le prophète disait de lui-même, quoique dans une matière toute différente: *Malheur à moi si je me tais* (Isaï. 6), et si je me tais sur un seul point, puisqu'un seul point, volontairement omis, suffirait pour rendre inutile, et même sacrilège, la confession que je ferais de tous les autres.

Confession nue et sans ambiguïté, sans embarras, sans détour.

Car voici quel est l'artifice et comme la dernière ressource de notre amour-propre. Il en est peu qui, de dessein formé, cachent un péché mortel, et qui osent, aux dépens de leur conscience, porter jusqu'à là le déguisement et la dissimulation : mais à quoi a-t-on recours, et quelle sorte de milieu prend-on ? Ce péché qu'on a tant de peine à tirer des ténèbres, et qu'on y voudrait tenir enseveli, du moins, en le produisant, on le colore, on l'enveloppe, on l'adoucit, on le représente sous des images, et on l'exprime en des termes qui le rendent moins odieux, et qui en diminuent la difformité : de sorte que le confesseur, pour peu qu'il manque de pénétration et de vigilance, ne le connaît qu'à demi, et n'en peut discerner toute la gravité. Quand la femme de Jéroboam vint trouver Abias pour apprendre de lui quelle serait l'issue d'une dangereuse maladie dont son fils était attaqué, ne voulant pas être connue, elle se déguisa ; mais le prophète, inspiré d'en-haut et instruit de ce qu'elle était, lui cria d'aussi loin qu'il l'aperçut : *Entrez, femme de Jéroboam ; pourquoi voulez-vous paraître autre que vous n'êtes* (III. Reg. 14) ? C'est ce qu'un confesseur ne peut dire, parce qu'il n'a pas, pour l'éclairer, la même inspiration ni la même lumière. Il ne voit les choses que selon qu'on les lui dépeint, et il est aisé de lui en imposer sur les faits qu'il ne peut savoir que par le récit de la personne qui les lui déclare : conduite pitoyable dans un pénitent et une pénitente. Qu'arrive-t-il de là ? double mal, savoir : que d'une part, on a la peine d'une révélation toujours fâcheuse, quant au fond, quelque imparfaite et quelque fardée qu'elle soit ; et que d'ailleurs on n'en retire aucun fruit, puisqu'elle n'est suffisante, ni pour nous réconcilier avec Dieu, ni pour calmer la conscience et nous donner la paix.

Confession abrégée autant qu'elle le doit être, retenue, discrète. Point de ces longues narrations, où le temps s'écoule en de vains discours, et qui, bien loin d'éclaircir les sujets, ne servent qu'à les obscurcir ; point de ces expressions peu séantes et qui blessent une certaine modestie ; point de ces accusations qui intéressent la réputation d'autrui, et qui retombent sur le prochain en le désignant. C'est là que la belle maxime du Fils de Dieu convient parfaitement : *Soyez prudent comme le serpent, et simple comme la colombe* (Matth. 10). Avec cette prudence, on prend garde à ce qu'on dit et à la manière dont on le dit ; et avec cette simplicité, on parle ingénuement, on n'ajoute, ni ne retranche : ce qui est certain, on l'accuse comme certain ; et ce qui est douteux, on le confesse comme douteux.

Enfin, confession humble. La raison est que, sans cette humilité, on n'aura pas la force de surmonter le plus grand obstacle à l'intégrité et à la sincérité de la confession. Car voilà l'écueil où échouent une infinité de chrétiens. Comme il y a, dit le Sage, une pudeur salutaire qui mène à la gloire, il y a aussi une mauvaise honte qui conduit au péché et à la mort. Elle conduit au péché, puisqu'elle lie la langue et qu'elle ferme la bouche sur certaines fautes qui coûtent plus à déclarer, parce qu'elles marquent plus de faiblesse et qu'elles causent

plus de confusion; et conduisant de la sorte au péché, elle conduit à la mort, puisqu'alors, bien loin de recouvrer la vie de l'âme par la rémission de ses péchés, on devient plus criminel, et l'on ajoute aux péchés passés un nouveau péché, plus grief encore et plus mortel, qui est l'abus du sacrement.

Comment donc se préserver de ces désordres, si ce n'est par l'humilité de la pénitence; et est-il une disposition plus nécessaire? Qu'est-ce qu'un pénitent? c'est un coupable qui se reconnaît coupable, qui se dénonce lui-même comme coupable, qui vient, en qualité de coupable, réclamer la miséricorde de son juge, et demander grâce. Aussi est-ce pour cela qu'il paraît devant le prêtre en posture de suppliant, la tête découverte, les genoux en terre, et tel que le publicain qui se tenait à la porte du temple, sans oser lever les yeux et se frappant la poitrine. Extérieur qui témoigne assez quels sont ou quels doivent être les secrets sentiments du cœur. Je dis quels doivent être ses sentiments intérieurs, et ce sont ceux d'une véritable pénitence. Plus elle nous fait voir l'injustice et la laideur du péché, plus elle nous porte à nous haïr nous-mêmes, et par conséquent à nous confondre nous-mêmes. Car il n'est rien qui soit attaché plus naturellement et plus essentiellement au péché, que la confusion. Ainsi David, dans la pensée de son péché, qu'il ne perdait jamais de vue, que disait-il à Dieu, et comment se regardait-il en la présence de Dieu? *Ah! Seigneur, s'écriait ce roi pénitent, mes crimes sont en plus grand nombre que les cheveux de ma tête, et le poids de mes offenses m'accable* (Ps. 37). *Témoin et confus de ma misère, je marche la tête penchée, et je me suis à moi-même un sujet d'horreur* (Ibid.). *Mes amis même, poursuivait le même prophète, et mes proches se sont élevés contre moi, ils m'ont méprisé, ils m'ont abandonné à mes ennemis et à leurs insultes* (Ibid.) : *mais je n'ai pas eu une parole à répondre; car ma conscience m'a bien fait sentir, qu'il n'y a point d'humiliations, ni d'opprobres qui ne me soient dus, et dans ce sentiment je n'ai point cherché à cacher mes iniquités* (Ibid.).

Mais, me dira-t-on, c'est une nécessité bien dure de révéler des choses à quoi l'on ne peut penser soi-même sans rougir, et il faut, pour s'y déterminer, une étrange résolution. J'en conviens, mais là-dessus je réponds, 1^o que c'est une obligation étroite et rigoureuse. Il n'y a ni état, ni caractère, ni âge, ni prééminence qui en exempte. Le prince n'en est pas plus dispensé que l'artisan, ni le prêtre pas plus que le laïque. Nous sommes tous pécheurs; et en conséquence de nos péchés, nous sommes tous, sans acception de personne, assujettis à la même loi. Ou soumettons-nous-y, et observons-la autant qu'il est en nous, ou n'espérons jamais de pardon. 2^o C'est une peine, mais cette peine est un des premiers châtiments du péché. Vous avez commis le péché sans honte, ou la honte ne vous a pas empêché de le commettre : il est juste qu'une sainte honte commence à le réparer. Or, c'est ce qu'elle fait, car elle est expiatoire et méritoire. La rémission que vous obtenez par là, ne vaut-elle pas bien le peu d'efforts

que vous avez à faire, et pouvez-vous l'acheter trop cher? Honte pour honte, il n'y a pas à délibérer ni à balancer sur le choix d'une honte passagère et particulière, pour éviter à la fin des siècles, et dans l'assemblée générale de tous les hommes, une ignominie universelle et éternelle. 3^o Si la confusion que nous avons à subir fait tant d'impression sur nous, et s'il nous paraît si difficile de s'y soumettre, c'est que nous ne sommes point assez animés de l'esprit de pénitence. Avec une contrition plus vive, nous aurions beaucoup moins de répugnance à nous humilier. Que dis-je? saintement indignés contre nous-mêmes, nous ne nous croirions jamais autant humiliés que nous le méritons; et sur les termes que nous emploierons à nous accuser, il faudrait plutôt nous retenir, qu'il ne serait besoin de nous exciter. Car voilà ce qu'on a vu plus d'une fois, et ce qu'on voit encore en quelques pénitents vraiment convertis et sensiblement touchés. Usent-ils de vaines excuses et de prétendues justifications? Au contraire, comment dans leurs accusations se traitent-ils, et quelles idées donnent-ils d'eux-mêmes? Que n'imputent-ils point à la perversité de leur cœur, à la malignité de leur esprit, à la corruption de leurs sens, à la violence et au débordement de leurs passions? Craignent-ils la confusion qui leur en doit revenir, et la comptent-ils pour quelque chose? Souvent le confesseur est obligé de les arrêter, de modérer leur zèle, de les consoler, de leur faire entrevoir jusque dans leurs désordres un fonds d'espérance et d'heureuses dispositions à un parfait retour, de relever ainsi leur courage, et de les remettre du trouble et de l'abattement où ils sont. Quand on est contrit de la sorte, toutes les difficultés disparaissent, et l'on se résout aisément à la confession la plus humiliante.

Et de quoi aurions-nous lieu de nous plaindre, lorsque le Fils même de Dieu, notre Sauveur et notre modèle, s'est exposé aux plus prodigieux abaissements et aux humiliations les plus profondes, pour la réparation de ces mêmes péchés dont il nous semble si pénible de porter la honte, après que nous en avons goûté le plaisir criminel? A quelles indignités et à quels mépris a-t-il été livré, ce Saint des saints, et comment a-t-il paru sur la terre? comme le dernier des hommes, comme l'opprobre du monde et le rebut du peuple. Mais surtout, dans cette douloureuse passion où il consumma son sacrifice, de quels outrages fut-il comblé, et selon le langage du prophète, fut-il rassasié? Il soutint le supplice de la croix, dit l'Apôtre, et il accepta toute la confusion de la mort la plus infâme. Ce ne fut point une confusion secrète, mais publique et découverte. Toute sa gloire y fut cachée, sa puissance, sa sagesse, sa sainteté : et pourquoi cela? c'est que son Père l'avait chargé de toutes nos iniquités; c'est que lui-même il avait bien voulu les prendre sur lui, et que, se couvrant de la tache de tous les péchés des hommes, il s'était engagé à en essuyer devant les hommes toute la honte. Est-ce là de quoi il s'agit pour nous? Est-ce là ce que l'Eglise, autorisée et inspirée de Dieu, nous demande? Le précepte de la confession s'étend-il jusque-là ; et pour y satisfaire

faut-il se perdre ainsi d'honneur et sacrifier toute sa réputation?

De quelque nature que soit la confusion que doit nous causer l'aveu de nos fautes, elle ne sera pas sans fruit, par rapport même à cette vie, et à notre tranquillité. Il est certain, et l'expérience nous l'a appris, comme elle nous l'apprend tous les jours, qu'on est bien dédommagé du *peu* de violence qu'on s'est fait en se déclarant au ministre de la pénitence. Dès qu'on a percé l'abcès et qu'on l'a jeté dehors, on sent tout à coup la sérénité se répandre dans l'âme. On se trouve comme déchargé d'un pesant fardeau. Dieu verse ses consolations, et l'on reconnaît qu'il n'y a dans la confession que des rigueurs apparentes, mais que dans le fond c'est une source de douceurs intérieures et toutes pures. Profitons d'un moyen si saint et si puissant pour nous remettre en grâce auprès de Dieu, et pour apaiser les troubles de notre conscience. Moins nous en avons fait d'usage jusques à présent, plus nous devons réparer nos pertes passées. C'est en nous confessant criminels, que nous rentrerons dans les voies de la justice chrétienne, et que nous fléchirons en notre faveur le Père des miséricordes.

IV. *Satisfaction.* C'est une vérité de foi, que l'absolution du prêtre, en nous remettant, quant à la coulpe, les péchés que nous avons confessés, ne nous en remet pas pour cela toute la peine, je veux dire, toute la peine temporelle dont nous demeurons redevables à la justice de Dieu. En vertu de cette absolution, la peine éternelle nous est remise, puisqu'étant alors justifiés par la grâce, nous sommes conséquemment rétablis dans nos droits à l'héritage céleste et au salut. Mais parce qu'il faut, d'une manière ou de l'autre, que la justice divine soit satisfaite, en même temps que nous recevons la rémission de la peine éternelle, il nous reste, dans les règles ordinaires, une peine temporelle à subir; et telle est, contre les hérétiques des derniers siècles, l'expresse décision du concile de Trente. Car il n'en est pas, remarque le saint Concile, du sacrement de pénitence comme du baptême. Par le baptême, la rémission est complète, rémission de la coulpe et rémission de toute la peine; au lieu que dans le sacrement de pénitence, Dieu ne remet pas toujours, avec la coulpe et la peine éternelle, ce que nous appelons peine temporelle. D'où vient cela, et pourquoi cette différence? le même Concile nous l'apprend: c'est que l'équité et la raison, veulent que des pécheurs qui, depuis le baptême, ont perdu la grâce qu'ils avaient reçue, et ont violé le temple du Saint-Esprit, soient traités avec plus de sévérité que d'autres qui, sans cette grâce du baptême, ont péché avec moins de connaissance et moins de secours, et n'ont pas abusé des mêmes dons.

De là, cette troisième partie du sacrement de pénitence, laquelle consiste en des œuvres pénales que le confesseur impose au pénitent, pour lui tenir lieu de satisfaction. Ce n'est pas, selon la pensée et le langage des théologiens, une partie essentielle du sacrement, mais intégrante: c'est-à-dire, qu'elle n'en est que le complément, et que le sacrement sans cela pourrait subsister. Non pas toutefois que ce ne

soit une partie nécessaire et d'une double nécessité, l'une par rapport au prêtre, qui est le ministre de la pénitence, et l'autre par rapport au pénitent, qui en est le sujet. J'explique ceci.

Nécessité par rapport au ministre de la pénitence; je veux dire qu'en même temps qu'il absout un pécheur, et qu'il lui confère la grâce du sacrement après avoir reçu sa confession, il doit lui enjoindre une peine, car c'est ainsi que l'Eglise l'ordonne; et comme cette peine est une satisfaction pour les péchés commis, il s'ensuit qu'elle y doit être proportionnée : en sorte que plus les péchés ont été griefs dans leur malice, ou multipliés dans leur nombre, la peine soit plus rigoureuse, puisqu'il est raisonnable que celui-là soit puni plus sévèrement, lequel a péché ou plus mortellement ou plus habituellement. Aussi est-ce dans cet esprit que la primitive Eglise avait tant de peines différentes marquées pour chaque espèce de péché, et que les chrétiens s'y soumettaient, en vue de prévenir les jugements de Dieu et de se soustraire à ses vengeances. Si la discipline a changé, l'esprit est toujours le même, et le zèle des prêtres pour les intérêts du Seigneur ne doit pas être moins vif présentement, ni moins ferme qu'il l'était dans les premiers siècles. Ils n'ont qu'à entendre là-dessus ce que leur déclare le concile de Trente, et la terrible menace qu'il leur fait. Voici ses paroles, dignes de toute leur attention, puisque c'est l'Eglise elle-même qui parle et qui prononce. *Les prêtres du Seigneur, conduits par l'Esprit de Dieu et suivant les règles de la prudence, doivent enjoindre des satisfactions salutaires et convenables, eu égard à la nature des péchés et à la faiblesse des pénitents : pourquoi? de peur, ajoutent les Pères du concile, que s'ils se montrent trop indulgents, en n'imposant pour des fautes graves que de légères peines, ils ne se rendent coupables, et ne participent aux péchés de ceux qu'ils auront ainsi ménagés* (Sess. 14).

Malheur donc à ces ministres faciles et complaisants, qui, portant la balance du sanctuaire que le Seigneur leur a confiée, au lieu de la tenir droite, la font pencher du côté où les entraîne une condescendance naturelle et toute humaine ! Malheur à ces ministres timides et lâches, qui se laissent dominer par l'autorité et la grandeur, et n'ont pas la force d'user de leur pouvoir ni de garder dans leurs jugements toute la supériorité que leur donne leur ministère ! Malheur à ces ministres aveugles et inconsiderés, qui, faute d'application ou faute de connaissance, ne font pas le discernement nécessaire entre les divers états des malades qu'ils ont à guérir, et ordonnent au hasard les remèdes, sans examiner quels sont les plus efficaces ! Malheur à ces ministres intéressés et vains, qui, pour ne pas rebuter ni éloigner d'eux des personnes d'une certaine distinction, dont il leur est ou utile ou honorable d'avoir la confiance, les déchargent, autant qu'ils peuvent, des rigueurs de la pénitence, et sacrifient la cause de Dieu à des vues politiques et mercenaires ! Mais d'ailleurs, il doit être aussi permis d'ajouter : Malheur à ces ministres outrés et rigides à l'excès, parce qu'ils le sont par naturel et par inclination, parce qu'ils le sont

par entêtement et par prévention, parce qu'ils le sont par une affectation de pharisien et par ostentation; en un mot, parce qu'ils ne le sont, ni par raison, ni par religion! Malheur, dis-je à eux, quand ils désespèrent les pécheurs, en les accablant de fardeaux insoutenables, et qu'ils oublient cette règle si sage que leur prescrit le concile, de compatir à l'infirmité de l'homme, et d'y conformer la sévérité de leurs arrêts! N'allons pas sur cela plus loin : car, en toute cette instruction, ce n'est point tant des ministres de la pénitence qu'il s'agit, que des pénitents.

Nécessité par rapport au pénitent. L'obligation est mutuelle, et la même loi lie également l'un et l'autre, j'entends le prêtre et le pénitent. Ainsi, comme le prêtre est obligé d'imposer au pénitent une peine, le pénitent de sa part est obligé de l'accepter. Obligation même encore plus raisonnable et plus étroite à l'égard du pénitent, puisqu'il est le coupable, et qu'il ne peut, sans une injustice ouverte, refuser à Dieu, après l'avoir offensé, la satisfaction que mérite l'injure qu'il a faite à ce souverain Maître.

Mais on demande en quel temps cette pénitence doit être accomplie, si c'est avant l'absolution, ou si l'absolution peut précéder? Cette question est aisée à résoudre, puisque c'est une erreur condamnée, de dire que le prêtre, ne peut ni ne doit point absoudre le pénitent, à moins que celui-ci n'ait pleinement satisfait à toutes les œuvres qui lui ont été ordonnées. Et nous voyons en effet que l'usage contraire est établi et pratiqué communément dans l'Eglise : le confesseur écoute le pénitent; s'assure, autant qu'il est possible, de ses bonnes dispositions, surtout de sa contrition et de sa résolution; lui donne ensuite les avis qu'il juge propres, lui enjoint la satisfaction qu'il croit convenir; et s'il n'y a rien du reste qui l'engage à différer, l'absout et le réconcilie. Telle est, dis-je, la pratique ordinaire, malgré les abus que voudraient introduire des gens qui ont pour principe de changer tout dans l'Eglise, et de tout innover. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des rencontres et des circonstances où il est bon et sage de remettre l'absolution après l'accomplissement de certaines œuvres, par exemple, de certaines restitutions, de certaines réparations, de certaines réconciliations; d'autres exercices préliminaires, si j'ose parler de la sorte, qui servent à mieux disposer le pécheur et qui sont pour le prêtre de plus sûrs garants des promesses que le pénitent lui a faites, ou plutôt qu'il a faites à Dieu : mais ce sont des occasions particulières, lesquelles ne doivent point prévaloir à la maxime générale, et dont l'Eglise laisse le jugement à la sagesse et à la discrétion du confesseur.

On demande encore si c'est un devoir tellement indispensable d'accepter la peine que le ministre de la pénitence a imposée, qu'on ne puisse, pour quelque raison légitime, la refuser et s'en exempter? Sur quoi il est à observer, que souvent le confesseur n'étant pas instruit de l'état d'une personne, de ses engagements, de ses facultés, de sa complexion naturelle, et de la délicatesse de son tempéra-

ment, il peut arriver que, par ignorance, ou quelquefois même par indiscretion, il lui ordonne des choses moralement impraticables. Or jamais Dieu ne nous commande l'impossible, ni jamais l'Eglise n'exige de nous ce qui est au-dessus de nos forces. D'où il résulte que le pénitent alors est en droit de représenter et de s'excuser, non pas pour être déchargé de toute peine, mais pour obtenir que telle peine qui lui est enjointe et à laquelle il n'est pas en pouvoir de satisfaire, lui soit commuée selon la plus juste compensation, dans une autre à peu près égale. Il n'y a rien en cela que d'équitable, ni rien qui ne s'accorde parfaitement avec la prudence évangélique et l'esprit de la pénitence chrétienne.

Mais quelle est la grande illusion et le grand abus? Illusion presque universelle, et répandue parmi une multitude infinie d'hommes et de femmes du monde; illusion qui croît tous les jours, à mesure que la piété s'éteint et que la mollesse du siècle étend plus loin l'empire des sens; illusion que les ministres de Jésus-Christ ont tant de peine à combattre, et qu'ils ne peuvent détruire à moins qu'ils ne s'arment de toute la fermeté du zèle apostolique; illusion, dis-je, qui consiste en de prétendues impossibilités qu'on imagine, et dont on se prévaut contre tout ce qui peut captiver l'esprit ou mortifier la chair, c'est-à-dire, contre les œuvres les plus satisfactoires et les plus méritoires. Il est bon d'éclaircir ce point, et d'en donner une pleine intelligence.

Le ministre de la pénitence exerce tout à la fois deux fonctions, celle de juge et celle de médecin des âmes. Comme juge, il doit punir; et comme médecin des âmes, il doit travailler à guérir. De là, les pénitences qu'il impose doivent être tout ensemble, et expiatoires, et médicinales. Expiatoires par rapport au passé, pour acquitter le pénitent des dettes qu'il a contractées devant Dieu; médicinales par rapport à l'avenir, pour déraciner les mauvaises habitudes du pénitent, et pour le précautionner contre les rechutes. Voilà les deux fins que se propose un confesseur habile et fidèle, sans les perdre jamais de vue dans les pratiques et les satisfactions qu'il ordonne. Et parce que les contraires se guérissent par les contraires, et qu'on ne peut mieux, ni expier le passé, ni se mettre en garde contre l'avenir, que par des œuvres directement opposées aux fautes qu'on a commises, ou qu'on serait en danger de commettre, que fait-il? afin de rendre les pénitences qu'il enjoint plus salutaires, il ordonne, par exemple, pour des péchés d'avarice, des charités et des aumônes; pour des péchés de ressentiment et de vengeance, des témoignages d'affection et de bons offices envers les personnes offensées; pour des péchés de scandale et de libertinage, des actions de piété et l'assiduité aux exercices publics de la religion; pour des intempérances ou des impudicités, les macérations du corps, les abstinences et les jeûnes; pour un attachement désordonné au monde et à ses divertissements, des jours de retraite et des temps de silence et de prière : ainsi du reste.

Or tout cela devient impossible ou plutôt le paraît : pourquoi ? parce que tout cela gêne, et qu'on est ennemi de la gêne et de toute contrainte ; parce que tout cela contredit les inclinations et les passions, et qu'on ne veut les contrarier sur rien ni leur faire aucune violence ; parce que tout cela afflige les sens, et qu'on ne prétend rien leur retrancher de leurs commodités et de leurs aises. Parler à un mondain, à une mondaine, de modérer leur jeu ou même de se l'interdire absolument, de se retirer des spectacles et de certaines assemblées ; parler à un homme intéressé de faire des largesses aux pauvres, à un vindicatif de pardonner et de prévenir par quelques avances, à un ambitieux de s'exercer en des actes d'humilité, à un sensuel de réprimer ses appétits, à un paresseux de s'appliquer au travail, à un libertin tout répandu au dehors de vivre avec moins de dissipation, de s'acquitter des devoirs du christianisme, d'entendre la parole de Dieu, de lire de bons livres, d'assister au service divin : leur marquer là-dessus des règles et leur imposer des lois, c'est leur tenir un langage étranger ; c'est, à les en croire, leur demander plus qu'ils ne peuvent ; c'est ne les pas connaître et ne savoir pas les conduire. Si le confesseur, exact et ferme, insiste néanmoins sur cela, et ne veut rien relâcher de la sentence qu'il a portée, on s'élève contre lui, on se récrie sur son extrême rigueur, on le traite d'homme sauvage, qui n'a nul usage du monde, et qui n'en sait pas distinguer les conditions. Erreur pitoyable, uniquement fondée sur un amour déréglé de soi-même, et sur les faux principes d'une aveugle nature qui nous séduit.

Tout ce que vous ordonne ce confesseur est plein d'une raison et d'une sagesse toute chrétienne. Mais cela m'est bien onéreux : aussi est-ce une pénitence, et il n'y a point de pénitence qui n'ait son austerité et sa peine. Mais je ne suis point fait à toutes ces pratiques : il est bon de vous y faire, et c'est justement afin que vous appreniez à vous y faire qu'on vous les enjoint. Mais j'accepterais plus volontiers toute autre chose : toute autre chose vous conviendrait moins que celle-ci, parce qu'il est juste que vous soyez puni par où vous avez péché, et que d'ailleurs c'est un remède plus spécifique et plus certain contre le penchant habituel qui vous porterait encore à pécher. Mais il faut donc changer le plan de ma vie : en doutez-vous, et n'est-ce pas pour vous réformer et pour changer de conduite, que vous avez dû venir au saint tribunal ? Mais je suis d'un tempérament faible : éprouvez-vous, et peut-être vous verrez que vous n'êtes pas, à beaucoup près, si faible que vous le pensez ; de plus, cette faiblesse que vous faites tant valoir, peut bien être une raison pour vous ménager, sans que ce soit une dispense absolue de tout exercice pénible et mortifiant. Mais enfin, je ne pourrai jamais m'assujettir à ce qu'on me propose : vous ne le pourrez pas, parce que vous ne le voulez pas ; or vous devez le vouloir, puisque Dieu le veut, et qu'il ne vous jugera pas selon les vains prétextes que vous alléguerez, mais selon ses ordres et ses volontés.

Chose étrange! qu'ayant un aussi grand intérêt que nous l'avons à détourner les coups de la justice de Dieu, et pouvant l'apaiser à si peu de frais, nous hésitions encore et nous nous rendions si difficiles à prendre les moyens qu'on nous présente! Il n'y a point de péché qui ne méritât des larmes éternelles, si la divine miséricorde n'agissait en notre faveur; et il n'y a point de satisfactions qui pussent être suffisantes, si Dieu usait à notre égard de tous ses droits. Avons-nous après cela bonne grâce de nous plaindre? et que veut-on de nous qui soit équivalent à ce qu'on en pourrait attendre selon les lois de la plus droite justice? Ne comptons point avec Dieu, afin que Dieu ne compte point avec nous; car dans ce compte, nous nous trouverions bien en arrière. *Si l'homme entreprend de disputer contre le Seigneur*, disait le saint homme Job, *de mille sujets d'accusation, il ne pourra pas satisfaire sur un seul* (Job. 9). Le mal est, que nous ne nous attachons point assez à comprendre la grièveté du péché et les dommages extrêmes qu'il nous cause. Quand nous aurons mûrement considéré, d'une part, la grandeur infinie de Dieu, la multitude de ses bienfaits, la sévérité de ses jugements; d'autre part, notre propre bassesse et notre néant devant cette suprême majesté, notre ingratitude envers cette bonté souveraine, ce que nous avons à espérer de son amour, ce que nous avons à craindre de sa justice, de là nous apprendrons : 1^o quelles actions de grâces lui sont dues de nous avoir fourni dans l'institution du sacrement de pénitence, une ressource pour nous relever de nos chutes, et une planche pour nous tirer du naufrage après le péché; 2^o de quelle conséquence il est de ne laisser point le péché s'établir dans nous, et y prendre racine; mais d'avoir promptement recours à la pénitence et à son sacrement, dès que nous nous sentons atteints de quelque blessure mortelle dans l'âme, et que nous sommes tombés dans la disgrâce de Dieu; 3^o de quel avantage doit être pour nous la fréquente confession, puisqu'elle sert à purifier de plus en plus notre cœur, à nous fortifier contre les attaques où nous sommes continuellement exposés, à nous maintenir dans un état de grâce et à nous y faire croître; 4^o avec quelle soumission nous devons écouter le confesseur qui nous parle au nom de Dieu, soit lorsqu'il nous reprend, soit lorsqu'il nous exhorte; ou lorsqu'il nous instruit et qu'il nous donne des conseils pour le réglemeut de notre vie; 5^o avec quelle fidélité et quelle constance nous devons entreprendre tout ce qu'il nous prescrit de plus mortifiant : fortement persuadés, selon la maxime de saint Bernard, que moins il nous épargne en ce monde, plus il ménage nos véritables intérêts pour l'autre; et que bien loin que sa fermeté soit une raison de nous éloigner de lui, ce serait au contraire un juste sujet de nous en détacher et de le quitter, s'il nous traitait avec plus d'indulgence et qu'il nous fit marcher par un chemin plus commode; 6^o enfin, combien il est doux, en se retirant des pieds du ministre de Jésus-Christ, d'entendre, comme de la bouche de Jésus-Christ même, cette consolante parole : *Vous êtes rentré en grâce, allez, et ne péchez plus.*

III.

Pénitence extérieure, ou Mortification des sens.

Notre siècle, tout perversi qu'il est, ne laisse pas d'avoir des pénitents et des pénitentes. Il en a jusque dans le grand monde, jusques à la Cour. Mais quelles pénitentes et quels pénitents? des pénitents et des pénitentes de notre siècle, et non des premiers siècles. Expliquons-nous.

Abstinences rigoureuses, jeûnes fréquents et même perpétuels, longues veilles; travail pénible, solitude et profond silence; le pain et l'eau pour se nourrir, le sac et le silice pour se vêtir; une simple natte, ou la terre nue, pour reposer; rochers, cavernes, grottes obscures et ténébreuses, pour se retirer; injures de toutes les saisons, chaleurs de l'été, froids de l'hiver, infirmités du corps, mort à soi-même et à tous les sens; tout cela accompagné de ferventes prières, et tout cela soutenu sans interruption, sans relâche, jusques au dernier soupir de la vie : telle était la pénitence des premiers siècles. Mais ces siècles sont passés, et la pénitence de ces heureux siècles est passée avec eux.

Car quelle est la pénitence du siècle présent, et pour ne me point engager dans une discussion trop générale et trop vague, j'ose vous demander en particulier, quelle est la pénitence que vous faites, vous à qui je parle, et de qui il s'agit actuellement entre vous et moi. Après avoir été du monde, et y avoir paru sans y donner l'édification que le monde devait attendre de vous, que dis-je! après y avoir peut-être donné bien des scandales dans le cours d'une vie libertine et déréglée, vous regardez la retraite où vous vivez présentement, comme un état de pénitence : mais cette pénitence, à quoi se réduit-elle? Je ne prétends rien lui ôter de son mérite, et je vous rends volontiers toute la justice qui vous est due. Vous n'êtes plus, grâces au Seigneur, ce que vous avez été, et vous tenez maintenant une conduite beaucoup plus régulière et plus chrétienne. Il en faut bénir Dieu, puisque c'est un don de sa miséricorde. Je l'en bénis en effet, et je le prie d'achever en vous son ouvrage, et de vous le faire consommer par une sainte persévérance.

Mais revenons, s'il vous plaît, et voyons donc où se termine votre pénitence. Car vous comptez bien que votre état est un état pénitent, et vous espérez bien que Dieu l'acceptera comme tel, et qu'il vous en récompensera. Or, quel est-il, cet état? trouvez bon que j'entre là-dessus en quelque détail. Un équipage modeste, il est vrai, mais propre et surtout fort commode. Même modestie, mais aussi même propreté, et surtout même commodité dans le logement, dans l'habillement; une table frugale, mais bien servie, et peut-être plus délicate dans sa frugalité, que des repas beaucoup plus somptueux. Point de jeux, point de spectacles, point d'assemblées profanes; mais du reste, une société agréable, visites, promenades, cam-

pagnes, récréations où l'on prend goût, quoique honnêtes d'ailleurs et innocentes; en un mot, vie douce et paisible, sans bruit, sans embarras d'affaires, sans inquiétude, sans soin.

Je sais qu'avec cela vous avez vos exercices de piété et de charité. Vous récitez de saints offices, vous faites de bonnes lectures, vous vous adonnez même à l'oraison, vous approchez des sacrements, vous visitez quelquefois les pauvres et les soulagez. Tout cela est louable, et le monde en doit être édifié. Mais après tout, ces mêmes exercices où consiste tout le fond de votre vertu, comment les pratiquez-vous, et à quelles conditions? pourvu qu'ils ne vous gênent en rien, pourvu qu'ils vous laissent une pleine liberté de les quitter et de les reprendre selon qu'il vous plaira; pourvu qu'ils soient de votre choix, ou à votre gré, et qu'ils s'accroissent à votre inclination; pourvu que votre repos n'en soit aucunement troublé; pourvu qu'ils s'accordent avec l'extrême attention que vous avez à votre santé et à toute votre personne. Car voilà tous les adoucissements et toutes les facilités que vous y voulez trouver. Or, est-ce là ce que vous appelez pénitence? Quoi que vous en puissiez dire, pourrai-je, moi, sans vous blesser, vous déclarer ingénument ma pensée? votre pénitence, c'est de quoi les vrais pénitents, les pénitents d'autrefois, auraient eu horreur comme d'une vie sensuelle et délicate; c'est ce qu'ils se seraient reproché comme un des plus grands relâchements. Si vous en jugez autrement qu'ils en jugeaient, prenez garde d'en juger autrement que Dieu en juge lui-même.

Et en effet, je vous renvoie à l'Evangile de Jésus-Christ. Quelles idées nous donne-t-il de la pénitence chrétienne, et sous quelles figures nous l'a-t-il représentée? comme une guerre contre la nature corrompue et toutes ses sensualités : *Je ne suis point venu sur la terre pour y apporter la paix, mais la guerre* (Matth. 10); comme une croix dont nous devons nous charger, et que nous devons porter tous les jours : *Quiconque veut être mon disciple, qu'il renonce à soi-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive* (Matth. 16); comme une violence que chacun doit se faire : *Depuis les jours de Jean-Baptiste, depuis que ce saint Précurseur a paru dans le monde, qu'il y a prêché la pénitence et la rémission des péchés, pratiquant lui-même ce qu'il enseignait, vivant dans le désert, ne se nourrissant que de sauterelles et de miel sauvage, ou pour mieux dire, ne mangeant ni ne buvant, depuis ce temps-là, le royaume du ciel se prend par force, et on ne l'emporte que par violence* (Matth. 11); comme une voie étroite où il faut marcher au milieu des ronces et des épines : *O que le chemin qui mène à la vie est étroit, et qu'il y en a peu qui y entrent* (Matth. 7)! La vérité de tous ces textes est incontestable : ce sont des points de foi.

Je vous renvoie au grand Apôtre, et aux divines leçons qu'il nous a laissées dans ses Epîtres. Car, s'expliquant encore plus clairement sur le sujet dont il s'agit ici entre vous et moi : *Tous ceux, dit-il, qui appartiennent à Jésus-Christ, ont crucifié leur chair avec ses*

vices et ses convoitises (Galat. 5). Il ne dit pas seulement qu'ils ont crucifié leur cœur, mais leur chair, cette chair criminelle qui, par une conséquence bien juste, doit avoir part à la peine, après avoir eu tant de part au péché. De là, cette règle que le même apôtre donnait aux Romains : *Autant que vous avez fait servir vos corps à l'iniquité, et que par là vous êtes devenus pécheurs ; autant faites-les servir à la justice, pour devenir saints par la pénitence* (Rom. 6). Cette proportion est remarquable, et peut étonner notre délicatesse ; mais saint Paul la trouvait encore trop faible, et c'est pour cela qu'il ajoutait : *Je parle en homme, et j'ai égard à l'infirmité de votre chair* (Rom. 6, v. 19). Aussi disait-il de lui-même et des autres disciples du Sauveur : *Partout et en tout temps, nous portons dans nos corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus se fasse voir dans nos corps* (II. Cor. 4). Je laisse cent autres témoignages : ceci suffit, et il n'est question que de vous l'appliquer à vous-même.

Car voilà, dans la morale évangélique, des maximes fondamentales. Elles regardent généralement tous les états du christianisme, et nous ne voyons point que Jésus-Christ ni les apôtres les aient restreintes à quelques conditions, sans y comprendre les autres. Voilà comment on est chrétien, ou comment on doit l'être. Les justes mêmes n'en sont pas dispensés : que faut-il conclure des pécheurs ? Or, sans vous flatter ni chercher vous-même à vous tromper, faites, je vous prie, l'application de ces principes à votre vie, telle que je l'ai décrite, et telle qu'elle est. De bonne foi, cette vie prétendue pénitente, est-ce une guerre où vous soyez sans cesse à combattre vos sens, et où vous les teniez dans une sujétion dure et pénible ? Est-ce une croix pesante et capable de vous accabler, si vous ne faisiez chaque jour, et à chaque pas, de violents efforts pour en soutenir le poids ? Est-ce un renoncement à vous-même et à toutes vos aises ? Est-ce un chemin rude, étroit, raboteux ? de quelles austérités affligez-vous votre corps ? quels soulagements, et même quelles douceurs lui refusez-vous ? quelles abstinences, quels jeûnes pratiquez-vous ? en quelles occasions avez-vous sacrifié, par un esprit de pénitence, votre goût, votre repos, votre santé ? quand avez-vous éprouvé la rigueur des saisons, les froids de l'hiver, les ardeurs de l'été, et peut-on dire enfin, que vous êtes revêtue de la mortification de Jésus-Christ ? Où la faites-vous voir, à quels traits la reconnaît-on dans toute votre personne ?

Je vois ce que vous pourrez me répondre : que la mortification chrétienne consiste particulièrement dans l'esprit, c'est-à-dire, qu'elle consiste à rompre sa volonté, à modérer ses vivacités, à réprimer ses désirs trop naturels, à se rendre maître de son cœur et de tous ses mouvements. J'en conviens avec vous, et je veux bien même encore convenir qu'à l'égard de cette mortification de l'esprit, les sujets de la pratiquer ne vous manquent pas dans la retraite où vous vivez ; que cette séparation et cet éloignement d'un certain monde, n'est pas peu opposé à votre tempérament et à vos inclinations ; que cette exacti-

tude à remplir certains devoirs, et à vous acquitter de vos exercices de piété, vous donne lieu en bien des rencontres de surmonter vos répugnances, vos dégoûts, vos ennuis; qu'il y a des moments où la tentation est forte, où le souvenir des plaisirs passés fait de vives impressions dans l'âme, où la solitude, la prière, la lecture, toutes les observances de la religion deviennent très-insipides et par là même très-onéreuses; enfin, qu'on ne peut alors prendre l'empire sur soi-même et se vaincre, sans beaucoup de violence: tout cela est incontestable. Mais il n'est pas moins vrai que, selon la loi de Jésus-Christ, il faut que la mortification des sens accompagne tout cela, soutienne tout cela, soit le complément de tout cela. Il n'est pas moins vrai que, de tous les points de la loi de Jésus-Christ, il n'y en a pas un que saint Paul, fidèle interprète des sentiments de son Maître, nous ait plus souvent et plus expressément recommandé que la mortification des sens. A qui parlait-il? à des solitaires? à des religieux? Mais du temps de saint Paul, il n'y avait ni religieux, ni solitaires. Il parlait donc à des hommes, à des femmes, à de jeunes personnes du monde, sans distinction de qualités ni de rangs. Si, dans la suite, il y a eu des solitaires et des religieux, c'est que les plus éclairés et les plus zélés d'entre les chrétiens, comprenant d'une part l'obligation où ils étaient, comme chrétiens, surtout comme pénitents, de mener une vie austère et mortifiée, et craignant d'ailleurs de se laisser surprendre, même dans leur pénitence, aux illusions et à la mollesse du siècle, ils ont pris le parti, pour se prémunir contre ce danger, de renoncer à tous leurs biens, d'embrasser la pauvreté, de se confiner dans les déserts, de s'enfermer dans les cloîtres, et de se réduire par là dans un dénuement entier de tout ce qui peut servir à flatter le corps.

De là l'établissement de tant de saints Ordres où les sens sont traités avec toutes les rigueurs que les forces de la nature peuvent supporter; où l'on est nourri pauvrement, vêtu grossièrement, couché durement; où le sommeil est court et interrompu, le travail constant et assidu, le joug de la règle pesant; où, suivant la parole de l'Apôtre, le corps, par de fréquentes macérations, est immolé comme une hostie vivante et une victime d'expiation. Car tel est, ajoute le maître des Gentils, tel est le culte raisonnable que nous devons à Dieu. Après quoi il fait beau entendre dire aux gens du monde, que tant de mortifications ne sont bonnes que pour les monastères. Langage merveilleux! J'avoue, qu'il peut y avoir en particulier des exercices de pénitence, qui conviennent moins aux uns qu'aux autres, selon la diversité des occupations, des situations, des engagements, des tempéraments; mais de prétendre en général, comme le monde le prétend, que la mortification de la chair n'est propre qu'aux personnes consacrées à Dieu dans la profession religieuse, c'est une erreur des plus grossières, et une maxime des plus scandaleuses et des plus pernicieuses. J'aimerais autant qu'on me dît qu'il n'y a que les religieux qui soient coupables devant Dieu, et par conséquent qui

soient redevables à la justice de Dieu ; qu'il n'y a que les religieux qui soient exposés aux révoltes des sens, et par conséquent qui soient obligés de les réprimer et de les dompter : ou autant vaudrait-il dire qu'il n'y a que les religieux à qui le royaume de Dieu doive être chèrement vendu, tandis que les autres peuvent l'acheter à vil prix, et qu'ils y peuvent atteindre par une voie large et spacieuse où rien ne les incommode. Abus intolérable ! Il n'y a pas deux Evangiles ; c'est le même pour le séculier et le religieux. Ce qu'il est pour l'un, il l'est aussi pour l'autre : car Jésus-Christ n'est point divisé. Raisonnez tant qu'il vous plaira et comme il vous plaira : malgré tous vos raisonnements, malgré même la régularité apparente de notre vie, assez réormée d'ailleurs et assez exemplaire, n'ayant pas toujours vécu dans l'innocence, ainsi que vous le reconnaissez, et que vous ne pouvez vous le cacher à vous-même, il ne vous reste pour aller au ciel que la voie de la pénitence ; et malheur à vous si vous vous persuadez que vous puissiez traiter délicatement votre corps, et être pénitente. Je ne vois guère comment alors vous seriez à couvert de ces anathèmes du Fils de Dieu : Malheur à vous qui ne manquez de rien, *et qui avez en ce monde votre consolation* ; malheur à vous, *qui êtes rassasiés* et bien nourris ; malheur à vous qui passez vos jours *agréablement et dans la joie* (Luc. 6) !

Au reste, ne pensez pas que les pratiques et les œuvres de pénitence dont je vous parle, aient été inconnues aux personnes de votre naissance et de votre rang ; ni que je veuille, par un esprit de singularité, vous faire tenir une conduite extraordinaire dans l'état de grandeur et de distinction où vous êtes. Je ne suis point fait à exagérer, surtout en matière de morale et de devoir. Hé ! ne sait-on pas quelles ont été, jusque sur le trône, les austérités de saint Louis ? quelles ont été celles de bien d'autres princes et princesses ? Et pourquoi chercher si loin des exemples, lorsque nous en avons de nos jours ? Car, sur les connaissances que je puis avoir, j'ose vous témoigner avec quelque certitude, que la mortification chrétienne et ses exercices ne sont point entièrement bannis du monde ni de la Cour. Les apparences sont trompeuses de plus d'une manière : c'est-à-dire, que comme sous les apparences d'une vie innocente et pure, on cache bien souvent des dérèglements et des désordres ; de même aussi, sous les apparences d'une pompe humaine et d'une vie aisée, on cache quelquefois des pratiques bien rigoureuses et des pénitences qui ne sont connues que de Dieu. L'un est une damnable hypocrisie, et l'autre une salutaire et sainte humilité.

Mais peut-être encore me répondrez-vous qu'on a dans le monde assez de mortifications et de chagrins, et que c'est même aux grands du monde et à ceux qui vivent avec plus d'éclat dans les Cours des rois, que sont réservées les grandes peines ; qu'il n'est donc pas besoin d'en chercher d'autres, et que celles qui se présentent chaque jour peuvent suffire. Si vous le jugez ainsi, je veux bien entrer pour quelque temps dans votre pensée, et y condescendre. Oui, j'y con-

sens : tenez-vous-en aux peines de votre état, c'est-à-dire, faites-vous des peines de votre état, une vertu ; faites-vous-en une pénitence : regardez-les comme un châtiment dû à vos péchés, comme un moyen de les expier ; et dans cette vue acceptez-les avec soumission, et sanctifiez-les par une patience inaltérable. Je me borne là pour vous présentement : pourquoi ? parce que je suis certain que vous ne vous y bornerez pas vous-même, et que, dès qu'une fois vous en serez venue là, vous voudrez aller plus loin ? Comment cela ? comprenez ce mystère : il est à remarquer. C'est qu'alors vous serez animée de l'esprit de pénitence, et que le même esprit de pénitence qui vous fera porter saintement les peines de votre état, vous inspirera d'y en ajouter encore de nouvelles ; car il en est de cet esprit de pénitence, comme de l'amour de Dieu. Quand il est véritable et bien formé dans un cœur, il est infatigable. Mais parce qu'il vous manque et que vous êtes possédée d'un esprit tout contraire, qui est votre amour-propre, de là s'ensuivent deux grands maux : l'un, que vous ne savez pas profiter des mortifications de votre état, comme vous le pourriez, tout involontaires qu'elles sont, et que vous en perdez, par vos révoltes et vos impatiences, tout le fruit ; l'autre, que ne voulant vous imposer vous-même, au delà des peines de votre état, nulle mortification volontaire, vous vivez sans pénitence, et vous vous privez dans l'affaire de votre salut du moyen le plus nécessaire et le plus puissant.

Chose admirable ! on aime la sévérité de la pénitence partout et en tout, hors en soi-même. On l'aime dans autrui, on l'aime dans les livres, on l'aime dans les discours public, on l'aime dans les entretiens familiers ; mais de l'aimer dans la pratique, je dis dans une pratique propre et personnelle, ce n'est guère là le goût du monde, et du monde même en apparence le plus réglé et le plus dévot. On l'aime dans autrui : on vante les austérités de celui-ci et de celle-là, et l'on devient d'autant plus éloquent à les exalter, que ce sont des gens avec qui l'on est plus étroitement uni de sentiments et de doctrine. On l'aime dans les livres : on lit avec assiduité et avec une espèce d'avidité certains ouvrages qui en traitent, on les a continuellement dans les mains, on les dévore, et l'on n'estime que ceux-là. On l'aime dans les discours publics : un prédicateur qui la prêche et qui la porte au plus haut point de perfection, pour ne pas dire à des extrémités sans mesure et sans discrétion, est regardé comme un apôtre ; on le suit avec empressement, et l'on y traîne avec soi la multitude. On l'aime dans les entretiens familiers : on en parle, on en fait le sujet des conversations les plus vives et les plus sérieuses ; on débite sur cette pénitence austère les plus belles maximes, et l'on ne peut assez gémir des relâchements qui s'y sont glissés. Reste de l'aimer dans la pratique et par rapport à soi : mais en est-il question ? c'est alors que chacun se retire, et se met en garde. On ne l'aime plus, et cependant elle ne nous peut être utile et méritoire que dans la pratique.

IV.

Pénitence intérieure, ou Mortification des passions.

Outre la pénitence du corps et la mortification des sens, saint Paul, et après lui tous les maîtres de la vie spirituelle, nous apprennent qu'il y a encore une mortification beaucoup plus excellente, qui est la mortification intérieure, ou la mortification de nos passions. Cette mortification du cœur a trois grands avantages, et nous procure trois grands biens : l'un est l'innocence chrétienne ; l'autre est la sainteté chrétienne ; et le troisième la paix chrétienne. Car nos passions nous corrompent, du moins elles nous arrêtent et nous relâchent dans le soin de notre perfection ; enfin elles nous troublent. Dès-là donc que nous travaillerons sérieusement à les mortifier, nous prendrons le moyen le plus infailible de nous maintenir dans l'innocence de l'âme par l'exemption du péché, de nous élever à une haute sainteté par la pratique de la vertu, et de nous établir dans la paix par le repos dont nous jouirons. Expliquons chaque article, et faisons-y toute la réflexion convenable.

I. Mortification des passions, moyen de se maintenir dans l'innocence, et moyen nécessaire. Car il n'est pas possible de conserver l'innocence dans un cœur, tandis que les passions y règnent. Comme la source en est empoisonnée, et qu'elles ont pour principe cette malheureuse concupiscence qui nous porte vers les objets sensibles, et qui n'a point d'autre fin que de se contenter à quelque prix que ce puisse être ; pour peu que nous les écoutions et que nous en suivions les mouvements, elles nous font en mille rencontres violer la loi de Dieu, et nous précipitent en toutes sortes de péchés. C'est ce que nous éprouvons tous les jours ; et si, dans ces derniers siècles, l'iniquité, selon l'expression de l'Écriture, est devenue plus abondante que jamais, ce débordement de mœurs que nous voyons dans tous les états, ne vient que des passions qui se sont acquis un nouvel empire, et ont pris sur les hommes un ascendant plus absolu. Car à mesure qu'elles croissent et qu'elles s'enflamment, elles vont, ou elles nous font aller aux plus grands excès. Tant de riches intéressés ne commettraient pas des injustices si criantes, sans l'insatiable avarice qui les dévore ; tant de mondains ambitieux ne formeraient pas de si détestables entreprises, sans l'envie démesurée de s'élever qui les possède ; tant de voluptueux et de libertins ne se plongeraient pas en de si honteuses débauches, sans l'amour du plaisir qui les enchante ; ainsi des autres. La passion est la racine de tout cela ; et plus elle s'est fortifiée, plus elle a de pouvoir pour résister aux remords de la conscience et pour les surmonter.

Il est vrai néanmoins que nos passions n'attaquent pas toujours si ouvertement notre innocence : mais c'est en cela même qu'elles sont encore plus dangereuses ; et on peut bien leur appliquer ce que saint

Léon pape disait de l'esprit tentateur et de ses artifices pour nous surprendre : Qu'un ennemi caché est d'autant plus à craindre , qu'il porte plus secrètement ses coups , et qu'on est moins en garde contre lui. En mille sujets , c'est la passion qui nous inspire , lorsque nous pensons être conduits par le motif le plus pur et le plus saint. Elle entre dans toutes nos délibérations ; elle a la meilleure part dans toutes nos résolutions , comme l'ange de Satan , elle se transforme en ange de lumière , et à moins que le crime ne soit évident , il n'y a rien qu'elle ne nous justifie , dès qu'elle s'y trouve intéressée. D'où il arrive qu'on tombe dans une infinité de péchés , sans presque les apercevoir , et qu'on demeure sans inquiétude dans des dispositions et des engagements d'affaires qui devraient nous faire trembler.

De là donc il faut conclure que le préservatif le plus salulaire , et même le plus nécessaire pour mettre à couvert l'innocence de notre cœur , est de le circoncrire spirituellement , c'est-à-dire , d'observer avec soin les passions dont il est plus susceptible , et de nous appliquer sans relâche à les détruire. Prenons ce glaive évangélique dont parlait Jésus-Christ , et qu'il est venu nous apporter. Avec ce glaive tranchant et consacré par la grâce du Seigneur , attaquons ces passions si vives et si impétueuses qui nous entraînent , ces passions si subtiles et si artificieuses qui nous séduisent , ces passions si terrestres et si matérielles qui nous tiennent dans l'esclavage des sens ; faisons , autant qu'il nous est possible , la même dissection de notre âme , que Dieu en fera dans son jugement dernier , selon le témoignage de l'Apôtre ; pénétrons jusque dans les jointures , jusque dans les replis les plus secrets où nos passions se cachent , et sans les ménager , sans leur accorder aucune trêve , quelque part que nous les trouvions , donnons-leur le coup de la mort. Dès que nous aurons purgé notre cœur de ce mauvais levain , il nous sera facile , avec le secours du ciel , d'en fermer l'entrée au péché et de nous garantir de sa contagion.

En effet , supposons un homme bien maître de ses passions , ou pour mieux dire , en qui les passions soient bien éteintes ; sans être impeccable , ce sera un homme irrépréhensible. Comme il ne sera ni aveuglé ni animé par la passion , il suivra en toutes choses la droite raison et la religion ; et puisque nous ne péchons qu'en nous écartant de ces deux principes , il est aisé de voir en quelle pureté de cœur il vivra , et combien de chutes il évitera. Il sera fidèle à Dieu , charitable envers le prochain , juste et réglé dans toutes ses actions ; il jugera bien de tout , il en parlera bien ; il n'y aura ni espérance qui l'attire , ni crainte qui le retienne aux dépens de son devoir ; point de colère qui l'emporte , point de ressentiment qui l'envenime , point de plaisir qui le tente , point de grandeur qui l'éblouisse , point de prétentions , d'intrigues , de retours vers soi-même ni vers ses propres avantages : et de là quelle candeur d'âme ! Bienheureux ceux qui ont ainsi le cœur net de toute tache et de tout désir mal ordonné : car ils seront en état de voir Dieu , et de goûter ses plus intimes communications.

Mais au contraire , qu'une passion demeure enracinée dans le fond de l'âme , et qu'elle y ait toujours le même empire , en vain vous pratiquerez d'ailleurs les plus saintes œuvres , en vain même vous aurez à certains jours les meilleurs sentiments , et vous paraîtrez être dans les meilleures dispositions ; tandis que ce serpent vous infectera de son venin , tandis qu'il vous fera entendre sa voix comme à la première femme , et que vous lui prêterez l'oreille , il n'y aura point d'abîme où vous ne vous précipitiez en peu de temps , ni d'écueil où vous n'alliez malheureusement échouer. Et voilà ce qui trompe , au tribunal de la pénitence , tant de pécheurs qui donnent quelquefois toutes les marques de la plus sincère conversion , et qu'on voit néanmoins presque aussitôt rentrer dans leurs premières voies , et retourner à leurs mêmes habitudes. Est-ce qu'ils ne sont pas touchés de la grâce , et qu'ils ne veulent pas de bonne foi changer de conduite et réformer leur vie ? Il faut convenir qu'il y en a plusieurs dont les résolutions sur cela sont actuellement telles qu'ils le témoignent. D'où vient donc qu'ils retombent si vite ? c'est que pour rendre dans la suite leurs résolutions efficaces , il fallait deux sortes de retranchements : l'un extérieur , et l'autre intérieur. Le premier était d'arrêter les effets de la passion , et d'en retrancher les actes criminels , et c'est ce qu'ils se sont proposé. Mais afin d'y réussir , il était nécessaire de faire en même temps , pour ainsi parler , une autre circoncision plus importante , c'est-à-dire , de retrancher la passion elle-même comme le principe du mal , et de la bannir du cœur. Or voilà à quoi ils n'ont pas pensé , et sur quoi ils se sont flattés et ménagés , dans la fausse persuasion où ils étaient , que sans se défaire de cette passion qui leur plaît , ils sauraient la modérer et la retenir. Erreur qu'ils ont bientôt eu lieu de reconnaître par les promptes et déplorables rechutes qui les ont replongés dans les mêmes précipices , et rengagés dans les mêmes désordres.

De tout ceci , apprenons de quelle conséquence il est pour nous , selon l'avertissement du prophète , de nous faire un cœur nouveau , si nous voulons nous rétablir et nous maintenir devant Dieu dans la sainte innocence que nous avons tant de fois perdue. Plût au ciel que dès l'âge le plus tendre , et dès les premières années de la vie , on travaillât à se purifier de la sorte , et à se dégager de tout ce qui pourrait nous corrompre. Plus nous différons , plus nos passions croissent et prennent l'ascendant sur nous. On eût pu assez aisément dans la jeunesse , couper cours à cette passion dont on n'est presque plus le maître depuis qu'elle s'est invétérée et comme changée dans une seconde nature. Cela ne regarde pas seulement les jeunes personnes ; mais il n'est pas moins vrai des autres , que dès qu'ils découvrent dans eux quelque vice naturel , quelque inclination et quelque penchant vers un péché , ils ne doivent pas tarder d'un moment à prendre les armes , et à chasser ce démon qui s'est emparé de leur cœur. Et qu'on ne prétende point se rassurer sur ce que la passion ne paraît pas encore bien forte. Prévenons le mal de bonne

heure, prévenons-le jusque dans les plus petites choses. C'est par une telle précaution qu'on évite les plus grandes maladies du corps, et c'est par là même qu'on se garantit d'une ruine totale de l'âme.

Maximes dont on n'a pas de peine à convenir en général ; car elles sont sensibles, et confirmées par l'expérience la plus commune : mais d'en venir à l'effet, c'est ce qui étonne ; et les difficultés qu'on y trouve, font souvent une si vive impression, qu'on désespère de les vaincre, et qu'on n'ose pas même l'entreprendre. Aussi est-il constant, pour ne rien dissimuler, que d'arracher du cœur une passion, c'est de toutes les entreprises, la plus grande, et celle où l'homme éprouve plus de combats et plus de contradictions. C'est s'arracher en quelque manière à soi-même, c'est mourir à soi-même, et y mourir autant de fois qu'il y a d'efforts à faire et d'obstacles à surmonter. Or, le moyen, dit-on, d'être ainsi continuellement aux prises avec soi-même, et serait-ce vivre que d'en être réduit là ? non, ce ne serait pas vivre selon la chair, mais ce serait vivre selon l'Esprit de Dieu. En quoi nous devons remarquer un nouvel avantage de cette mortification des passions ; car elle ne nous sert pas seulement à conserver l'innocence du cœur, mais à nous élever, et à nous faire parvenir au plus haut point de la sainteté chrétienne.

II. Mortification des passions, moyen de s'élever à une haute sainteté par la pratique des plus excellentes vertus. Pour bien entendre cette seconde vérité, il n'y a qu'à développer et à comprendre le vrai sens de ces adorables et divines leçons que nous fait le Sauveur du monde dans son Evangile, et que nous font les apôtres dans leurs épîtres, savoir, qu'il faut se dépouiller de soi-même ; qu'il faut haïr son âme et la perdre en cette vie, afin de la sauver dans l'autre ; qu'il faut rompre les liaisons les plus étroites, et se séparer même de son père, de sa mère ; que pour être à Dieu, il faut crucifier la chair, et toutes les concupiscences de la chair ; que le royaume du ciel ne s'emporte que par violence, et qu'il faut s'efforcer et prendre infiniment sur soi pour y arriver. Voilà, sans contredit, ce qu'il y a de plus sublime dans la pratique de la sainteté. Or qui ne voit pas que tout cela est contenu dans la mortification des passions ? Car qu'y a-t-il dans nous de plus naturel et de plus intime que nos passions ? et n'est-ce pas en les détruisant, que nous nous dépouillons de nous-mêmes ? Qu'est-ce que haïr notre âme et la perdre, selon la pensée du Fils de Dieu ? n'est-ce pas refuser à notre cœur tout ce qu'il désire et qu'il recherche par le mouvement des passions, et lui interdire tout ce qui flatte ses inclinations sensuelles et qui contribue à les entretenir ? Avons-nous des liaisons plus étroites que celles qui sont formées par nos passions ? avons-nous de plus vives et de plus ardentés convoitises, que celles qui sont excitées par nos passions ? Est-il rien où nous sentions plus de résistance, et où nous ayons plus de violence à nous faire, que lorsqu'il s'agit de dompter nos passions et de les amortir ? D'où il s'ensuit, que tout ce qu'il y a de plus parfait dans la loi que nous confessons, se rapporte à la mortification du

cœur et des passions, et que c'est par là que nous vivons en chrétiens, et en parfaits chrétiens.

Aussi le premier soin, et même, à proprement parler, l'unique soin de tous les saints, a été de régler leur cœur et de mortifier toutes leurs passions. Ce n'est pas qu'ils aient négligé le reste, l'assiduité à la prière, les macérations du corps. Au contraire, nous savons combien ces exercices leur étaient familiers et ordinaires, jusqu'à passer les nuits entières dans la contemplation des choses divines, jusqu'à s'exténuer et se ruiner le corps par leurs fréquentes et sanglantes austérités. Mais ces prières, ces mortifications de la chair, ils ne les envisageaient que comme des moyens pour atteindre à la fin qu'ils se proposaient, et qui était de purifier leur cœur de tout ce qu'il y avait encore de terrestre et d'humain.

C'est donc par là qu'ils estimaient toutes les pratiques extérieures ou de piété ou de pénitence, et sans cela, on peut dire qu'elles perdent extrêmement de leur prix. C'est là ce qui distingue la vraie et solide dévotion, d'une dévotion superficielle et apparente. Malgré la perversité du siècle, on trouve encore assez de personnes qui veulent, ce me semble, pratiquer la vertu : mais quelle est communément l'illusion où donnent ces âmes prétendues vertueuses ? c'est qu'elles bornent tous leurs soins à régler et à sanctifier le dehors ; à quitter certains ornements mondains, à s'interdire certaines compagnies et certains divertissements ; à visiter les prisons, les hôpitaux ; à fréquenter les autels, et à se rendre assidus aux prédications, aux cérémonies de religion ; à faire de bonnes lectures, à méditer et à prier. Tout cela sans doute a son mérite, mais souvent un mérite bien au-dessous de l'idée qu'elles s'en font. Car ce n'est point là précisément ni particulièrement ce que Dieu demande d'elles. Il veut, avant toutes choses, qu'elles s'adonnent à la réformation de leur cœur, parce que ce qu'il y a de plus précieux en nous, c'est le cœur ; parce que, ce qui nous coûte le plus, c'est la circoncision du cœur ; parce qu'avec le secours d'en-haut, c'est du cœur que dépend toute notre sanctification.

Or voilà ce que tant d'âmes pieuses, ou qui passent pour pieuses, et ne le sont que de nom, ne comprennent point assez. Sous cette belle montre de piété qui frappe la vue, elles ont leurs passions, qu'elles tiennent cachées et qu'elles nourrissent au fond de leur cœur. Quoique ce ne soit pas de ces passions grossières qui portent au crime et au libertinage, ce sont néanmoins des passions qui, pour être plus spirituelles, n'en sont pas moins vives dans les rencontres, et dont les effets ne se font que trop apercevoir. Un directeur sage et habile, qui voudrait entreprendre la guérison d'un mal d'autant plus dangereux qu'il est interne et qu'il attaque de plus près le cœur, a le déplaisir de trouver ces âmes, d'ailleurs si dociles, tellement aveuglées là-dessus et si délicates, qu'elles n'écoutent rien de tout ce qu'il leur dit. Qu'il leur parle d'oraisons, de communions, et même de quelques œuvres de pénitence, elles ne se lasseront point de l'en-

tendre : mais qu'il vienne à leur proposer des moyens pour humilier leur esprit hautain, pour adoucir leur humeur aigre, pour modérer leurs saillies trop promptes, pour combattre leurs antipathies, leurs animosités, leurs envies secrètes, c'est là qu'elles cessent de lui donner la même attention. D'où il arrive que ces passions fomentées et entretenues dans le cœur, les font tomber en mille faiblesses qui scandalisent le prochain, et en des fautes presque journalières avec lesquelles elles se promettent en vain d'accorder une piété véritable et parfaite.

Ainsi, l'un des plus puissants motifs pour nous engager à la mortification de notre cœur, est de la considérer comme un moyen de perfection, et comme le moyen le plus efficace. Je dis le plus efficace, et c'est l'avis important que nous donne saint Jérôme : Vous ferez, dit ce saint docteur, autant de progrès dans les voies de Dieu, que vous remporterez de victoires sur vous-même. Car chacune de ces victoires demandera de vous bien des combats, et chacun de ces combats, bien des sacrifices plus agréables à Dieu que tous les sacrifices de l'ancienne loi. Pourquoi plus agréable à Dieu? saint Bernard en apporte la raison, et elle est incontestable : c'est que dans les sacrifices de la loi judaïque, on n'immolait qu'une chair étrangère, que la chair des animaux; au lieu qu'ici l'homme s'immole lui-même en immolant son propre cœur et sa propre volonté. Pour peu que nous soyons touchés du désir de notre avancement selon l'esprit et selon Dieu, nous ne devons rien estimer davantage que ce qui peut tant y contribuer, ni rien embrasser avec plus d'ardeur.

Dans cette guerre sainte que nous aurons à soutenir, nous avons besoin d'aide et d'appui; mais en est-il un plus présent et plus assuré, que la grâce du Seigneur et sa divine assistance? c'est lui-même qui nous appelle, lui qui nous invite et qui nous met les armes à la main : est-ce pour nous manquer dans l'occasion, et pour ne pas seconder nos efforts? C'est sa cause que nous avons à défendre, ce sont ses ennemis que nous avons à combattre : car nos passions sont dans nous les ennemis de Dieu les plus déclarés, les plus animés, les plus obstinés. Elles ne cherchent qu'à nous détacher de lui, et à nous soulever contre lui; et parce qu'elles ne sont pas toujours assez fortes pour nous porter à une révolte et à une séparation entière, du moins s'opposent-elles aux mouvements de notre ferveur, et à toutes les vues de perfection qu'il lui plaît de nous inspirer. Or, encore une fois, quand il nous verra agir contre ses ennemis et pour ses intérêts, nous abandonnera-t-il? Allons donc à lui avec confiance, et comptons sur sa protection. Laissons murmurer la nature; laissons-la s'effrayer, se récrier, former mille obstacles. Revêtus de la vertu céleste, nous deviendrons insensibles à ses cris, inaccessibles à ses traits, invincibles à toutes ses attaques. Que dis-je? plus même ses cris se feront entendre à nous, plus ses traits se feront sentir, plus ses attaques seront violentes, et plus, en y résistant et les surmontant, nous nous enrichirons de mérites, nous monterons de degrés, nous nous perfec-

tionnerons et nous nous sanctifierons. Car le mérite devant Dieu le plus relevé et la sainteté la plus éminente, c'est de savoir se renoncer et se vaincre. Heureux triomphe d'où suit un troisième avantage de la mortification des passions, qui est le repos de l'âme et la paix !

III. Mortification des passions, moyen de nous établir dans la paix et de jouir d'un parfait repos. C'est un trésor, mais un trésor semblable à celui de l'Evangile, c'est-à-dire, un trésor qu'on ne peut payer trop cher, et qui mérite d'être acheté au prix de toutes choses, que de trouver la paix dans soi-même, d'être bien avec soi-même, de se posséder soi-même, non-seulement, comme disait Jésus-Christ, par la pratique d'une humble patience et d'une pleine résignation aux ordres de Dieu, mais par la tranquillité et le calme de tous les mouvements de son cœur (1). Etre dans cette situation qu'il est plus aisé d'imaginer et d'exprimer, que de sentir et d'éprouver, c'est un avant-goût de la béatitude du ciel ; c'est ce que nous concevons dans le séjour des bienheureux de plus digne de nos souhaits après la vue de Dieu, et ce qui doit être un jour pour nous le comble même de la gloire. Cette paix éternelle dont jouissent les saints ; cette paix qui ne sera jamais troublée ni interrompue ; cette paix qui, réconciliant l'homme avec lui-même, fera cesser dans lui toutes les révoltes intérieures ; cette paix qui nous rétablira dans l'état d'innocence où Dieu nous avait créés : voilà ce que Dieu promet à ses élus, voilà à quoi nous aspirons. Mais il ne suffit pas, dit saint Augustin, d'y aspirer et d'y prétendre : voilà à quoi nous devons nous disposer, et de quoi il faut, dès cette vie, que nous commençons à faire l'essai, nous efforçant au moins d'en approcher, et nous élevant au-dessus de cette basse région où se forment les orages et les tempêtes ; au-dessus de ce petit monde qui est en nous, et qui n'est pas moins tumultueux ni moins difficile à pacifier, que le grand monde qui est autour de nous. Or, il est certain que jamais nous n'y pourrions établir une paix solide sans la mortification du cœur et de ses passions.

Car pour en être sensiblement persuadé, il n'y a qu'à voir quels sont les principes ordinaires de toutes les inquiétudes et de tous les troubles de notre âme. Ne sont-ce pas nos désirs et nos passions ? nos désirs trop vifs, trop empressés, et nos passions trop impétueuses et trop ardentes ; nos désirs qui se multiplient sans cesse, qui se combattent les uns les autres, qui se proposent des objets tout contraires, qui souvent se portent à des choses incapables de nous contenter, à des choses dont la possession nous devient plus onéreuse qu'avantageuse ; et nos passions qui sont vaines, qui sont injustes, qui sont extrêmes, qui sont sans bornes ? n'est-ce pas là, dis-je, ce qui nous empêche de pouvoir être en paix avec nous-mêmes, et ce qui excite au milieu de nous cette guerre intestine que saint Paul ressentait comme nous, et dont il se plaignait si amèrement ? Il faut donc posséder notre âme dans la paix, la dégager de ces désirs inquiets et de

(1) *In patientiâ vestrâ possidebitis animas vestras* (Luc. 21).

ces passions déréglées. Il faut éteindre le feu de cette cupidité qui nous brûle, il faut réprimer cette ambition qui nous agite, il faut rompre ces attaches qui nous captivent, qui nous tourmentent, qui nous déchirent le cœur, et nous causent mille douleurs.

Or il n'y a que la mortification de l'esprit qui puisse nous rendre ce bon office. Désirer peu de choses, et celles que l'on désire, les désirer peu : voilà les salutaires effets de cette mortification chrétienne ; voilà ce que les païens eux-mêmes ont enseigné, ont exalté, ont envié et ambitionné, mais ce qu'ils n'ont jamais bien pratiqué. C'est l'avantage des vrais chrétiens, et le fruit propre de la sagesse évangélique.

Oui, si nous voulons vivre contents, désirons peu de chose : non-seulement, dit saint Chrysostome, parce qu'il y a peu de choses qui soient désirables, mais parce qu'il est impossible d'en désirer beaucoup sans perdre le repos, qui vaut mieux que tout ce que l'on désire. Et les choses que nous désirons, désirons les peu ; non-seulement, ajoute ce Père, parce qu'elles ne méritent pas d'être autrement désirées, mais parce que les désirant beaucoup, elles deviennent immanquablement le sujet de mille peines. Désirer peu de choses hors de Dieu, c'est ce que saint Augustin appelle la mort des désirs ; et cette mort des désirs, n'est-ce pas la mortification dont nous parlons ? Et ce qu'on désire, le désirer peu, c'est en quoi consiste cette sainte indifférence qui tient l'âme dans une assiette toujours égale, et qui la met au-dessus de toutes les contrariétés et de tous les accidents. Ce n'est pas une indifférence de naturel, ni une indifférence de philosophe ; mais une sainte indifférence, c'est-à-dire, une indifférence fondée sur les principes de la religion, qui nous fait mépriser tous les objets créés, et qui tourne vers des biens réels toutes nos affections. Soyons en ce sens et selon l'esprit du christianisme, indifférents à tout sur la terre, ou du moins ne nous entêtons de rien. Outre que l'entêtement est partout vicieux, il ne laisse jamais le cœur dans une disposition paisible, parce qu'il est toujours impatient et violent.

Ceci convient à toutes les passions et à tous les désirs qu'elles nous inspirent : mais la voie la plus sûre et la plus courte pour pacifier notre cœur, c'est d'attaquer d'abord la passion qui domine le plus en nous, et de mortifier les désirs où nous remarquons plus de vivacité et plus de sensibilité. Car c'est là comme le premier mobile de l'âme ; c'est la source de tous les chagrins qui l'affligent. Souvent une seule passion est plus difficile à soumettre, et fait plus de ravage dans un cœur, que toutes les autres ensemble. Souvent il est aisé de retrancher toutes les autres et de se mortifier sur toutes les autres ; mais du moment qu'il s'agit de la passion dominante, et qu'on veut la contredire, ce n'est plus à beaucoup près la même facilité, et l'on n'en éprouve que trop les retours fâcheux et les soulèvements. Cependant il n'y a point de paix à espérer tant que cette passion ne sera pas détruite. Fussiez-vous dans tout le reste l'homme le plus modéré, le plus raisonnable, le plus sage, c'est assez de cette passion

pour vous agiter et pour faire votre supplice; elle vous remplira l'esprit de mille idées, de mille vues, de mille réflexions désagréables; elle excitera dans votre cœur mille regrets, mille jalousies, mille dépits, mille ressentiments pleins d'aigreur et d'amertume; elle vous mettra dans la tête mille desseins, mille projets, mille entreprises aussi embarrassantes que vaines et chimériques; elle vous engagera dans des partis, dans des intrigues où peut-être vous aurez autant de déboires, de dégoûts, d'ennuis, de traverses à essuyer que de pas à faire; elle remuera même en sa faveur toutes les autres passions, qui d'ailleurs demeuraient dans le silence, et vous laissaient dans le calme; elle les allumera, et comme il ne faut quelquefois qu'un séditieux pour soulever tout un pays, il ne faudra que cette passion pour causer dans votre âme un bouleversement général. Souvent encore ce sera dans les moindres occasions et sur les plus petits sujets. Une étincelle produit le plus vaste incendie, et une bagatelle qu'on n'observerait pas en toute autre rencontre, et qui ne ferait nulle sensation, est capable, dès qu'elle intéresse la passion dominante, de porter aux plus grandes extrémités.

On le voit tous les jours, et on le connaît par soi-même. O que vous vous seriez épargné de mouvements et d'agitations, soit dans vous-même, soit hors de vous-même, si de bonne heure vous aviez écrasé ce ver qui vous pique et qui vous ronge! De quelle paix vous jouiriez et de quelle heureuse liberté! Tel était dès ce monde le bonheur des saints: ils étaient contents de tout, et à n'avoir même égard qu'à la vie présente, on peut dire dans un vrai sens, que jusques au milieu de leurs plus austères pénitences, ils menaient la vie la plus douce, parce qu'ils ne craignaient rien de tout ce que nous craignons sur la terre, qu'ils ne désiraient rien, et que, par l'extinction de toutes les passions humaines, ils avaient trouvé le secret de s'élever au-dessus de tous les événements, et de passer leurs jours dans une indépendance et une tranquillité que rien n'était capable d'altérer.

C'est ce qui a fait dire à saint Basile qu'il y a beaucoup moins de peine à mortifier ses passions, qu'à ne les mortifier pas. Cette proposition a de quoi nous surprendre, et peut nous paraître un paradoxe; mais c'est une vérité très-constante. Car autant qu'on fait de violence à ses passions et qu'on les mortifie, autant on se dispose à goûter la paix; au lieu qu'on la perd en ne les mortifiant pas, et en suivant leurs aveugles convoitises. La santé du corps consiste dans le tempérament des humeurs. Qu'une humeur vienne à prédominer, et que ce tempérament se déränge, de là les infirmités et les douleurs les plus cuisantes. Il en est de même par rapport à la paix de l'esprit: elle consiste dans la modération de nos désirs et de nos passions, qui en sont comme les humeurs. Tant que ces désirs ne seront pas mesurés, que ces passions ne seront pas réglées, l'esprit sera toujours ou abattu par la tristesse, ou transporté par la colère, ou envenimé par la haine, ou resserré par la crainte. Il y aura toujours quelque chose qui le blessera: car il aura beau vouloir se contenter et en

chercher les moyens, ses désirs étant sans mesure, ils ne seront jamais satisfaits, et ses passions étant sans règle, elles demanderont toujours davantage.

Or, pour en revenir à la pensée de saint Basile, dès-là qu'on se procure la paix en détruisant ses passions, et qu'on ne peut l'avoir en les flattant et les nourrissant, il y a par conséquent moins à souffrir dans la pratique de la mortification chrétienne, qui nous les fait combattre et qui les tient soumises, que dans les vains ménagements de l'amour-propre, qui prend leur défense et se met de leur parti pour les seconder. Car ce qui doit faire la félicité d'un état en cette vie comme en l'autre, c'est la paix qu'on y possède. Soyons abandonnés du monde et dépourvus de tous les biens du monde, mais ayons la paix au dedans de nous, avec cela nous sommes heureux. Vivons au contraire dans l'opulence, dans la splendeur, parmi toutes les aises et toutes les douceurs du monde, mais n'ayons pas la paix, tout dès-lors nous est insipide, richesses, grandeurs, fortune, et nous devenons malheureux. Pouvons-nous donc en trop faire pour l'avoir, et y a-t-il rien que nous ne devions pour cela sacrifier? C'est le fruit de la mortification intérieure, et c'est le partage des âmes qui, se détachant d'elles-mêmes, s'attachent à vous, Seigneur, et ne veulent se reposer qu'en vous. Vous êtes le Dieu de la paix, et vous savez bien dédommager un cœur des vains plaisirs dont il se prive en renonçant à ses passions et à leurs objets corrupteurs. Vous nous l'avez apportée cette paix, et vous nous l'avez fait annoncer par vos anges. Vous nous avez en même temps apporté l'épée et la guerre : mais c'est justement par cette épée, par cette guerre spirituelle et domestique contre nos vices et nos inclinations perverses, que nous devons obtenir la sainte paix dont vous êtes l'auteur. Soutenez-nous dans la résolution où nous sommes de la mériter à quelque prix que ce puisse être, et de nous y affermir de telle sorte par votre grâce, que rien ne nous l'enlève jamais, ni dans le temps, ni dans l'éternité.

V.

Pensées diverses sur la Pénitence et le Retour à Dieu.

Le mondain dit : Il faut que Dieu soit un maître bien exact et bien rigoureux, puisqu'il ne pardonne rien sans pénitence : et moi je dis : Il faut que Dieu soit un maître bien indulgent et bien miséricordieux, puisqu'on obtient de lui le pardon de tout par la pénitence.

Pourquoi railler de la conversion de cet homme? ce qu'il fait, c'est ce qu'il faudra que vous fassiez vous-même un jour; et c'est même, si vous n'avez pas renoncé entièrement à votre salut, ce que vous vous

proposez de faire. Car, voulez-vous vivre jusqu'au dernier moment dans votre péché? y voulez-vous mourir? j'ose dire qu'il n'y a point de pécheur si abandonné, qui porte jusque-là le désespoir.

Il y a certains sentiments du cœur dont on ne se fait pas beaucoup de peine, et où l'on s'entretient même avec plaisir, parce que d'un côté ils flattent la passion, et que de l'autre on ne les pénètre point assez pour se les bien développer à soi-même. Si, dans une réflexion sérieuse, on s'attachait à les approfondir, on en découvrirait tout d'un coup le désordre et l'énorme absurdité. Tel est le sentiment d'un homme qui vit impénitent dans l'espérance de mourir pénitent : je veux dire, qui mène une vie criminelle, et qui s'y autorise par la pensée qu'un jour il fera pénitence, et qu'il ne mourra point avant que de s'être remis en grâce auprès de Dieu. Je prétends que c'est là, de toutes les contradictions, la plus insensée et la plus monstrueuse. Pour mieux comprendre l'extrême folie et l'affreux dérèglement de raison où tombe ce pécheur, il n'y a qu'à considérer la nature de la pénitence. Car qu'est-ce que la pénitence? c'est un repentir, mais un vrai repentir; c'est une douleur, mais une vraie douleur des offenses commises contre Dieu. Il faut que cette douleur mette le pénitent dans une telle disposition, qu'au prix de toutes choses il voudrait n'avoir jamais déplu à Dieu, ni jamais offensé Dieu.

Or cela posé, voyons donc à quoi se réduit le raisonnement d'un pécheur qui se dit à lui-même : Je n'ai qu'à vivre de la manière que j'ai vécu jusqu'à présent, je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes, j'en ferai quelque jour pénitence. C'est comme s'il disait : Je n'ai qu'à vivre de la manière dont j'ai vécu jusqu'à présent, et pourquoi? parce que je compte de me repentir quelque jour, et de me repentir véritablement d'avoir ainsi vécu. C'est comme s'il disait : Je n'ai qu'à demeurer dans mes habitudes, et pourquoi? parce que je compte d'être touché quelque jour d'une véritable douleur de m'y être engagé, ou de ne les avoir pas quittées de bonne heure. C'est comme s'il disait : Rien ne me presse de retourner à Dieu : et pourquoi? parce que je compte de ressentir quelque jour une telle peine de m'être séparé de lui, et de n'être pas retourné à lui dès à présent, que dans la force de mon regret, je serais prêt de sacrifier tout pour n'avoir jamais eu le malheur de le perdre, et d'être un moment hors de sa grâce. Est-ce là raisonner, ou n'est-ce pas se jouer de Dieu et de soi-même? Sans la passion qui l'aveugle, et sans la forte impression que fait sur lui l'objet présent qui l'entraîne, le pécheur raisonnerait tout autrement, et du même principe, il tirerait des conséquences toutes contraires. Car la maxime générale et universellement suivie de tout homme sage, c'est de ne rien faire dont on prévoie devoir un jour se repentir. De sorte qu'un des motifs les plus puissants que nous apportions à un ami pour le détourner d'une chose qu'il entreprend, et sur quoi il nous consulte, est de lui dire : Vous en serez fâché dans la suite, vous en aurez du chagrin, vous vous en

repentirez. S'il voit, en effet, qu'il y ait là-dessus un juste sujet de craindre, et s'il se laisse persuader que ce qu'on lui prédit arrivera, bien loin de poursuivre l'entreprise, il n'hésite pas à l'abandonner. Ainsi l'apôtre écrivant aux Romains, leur disait en ce même sens : *Quel avantage, mes frères, avez-vous trouvé dans des choses dont vous rougissez maintenant* (Rom. 6); et si vous avez connu que vous en deviez rougir, fallait-il vous y porter, et vous y obstiner ?

Un faux pénitent cherche à se ménager lui-même dans sa pénitence; mais en se ménageant pour l'heure présente, c'est justement par là qu'il s'expose à de cruelles peines dans la suite, et à de fâcheux retours. Car pour peu qu'il soit instruit des devoirs de la pénitence, et qu'il ait de religion, il est difficile qu'il ne lui vienne pas dans la suite bien des remords et des reproches intérieurs dont sa conscience est étrangement et continuellement troublée.

Cependant, me direz-vous, combien dans le monde voyons-nous de gens tranquilles sur leurs pénitences passées, quelque lâches et quelque imparfaites qu'elles aient été? J'avoue qu'on ne voit que trop de ces demi-pénitents, sans trouble et sans scrupule : mais ce que je regarde comme le souverain malheur pour eux, c'est cette paix même où ils vivent. La paix dans le péché est un grand mal; mais un mal encore infiniment plus à craindre, c'est la paix dans la fausse pénitence. Car du moins la paix dans le péché ne nous ôte pas la connaissance du péché. Un pécheur, tout endurci qu'il est, ne peut ignorer après tout qu'il a perdu la grâce de Dieu, qu'il est hors des voies de Dieu et dans la haine de Dieu; qu'à chaque moment qu'il passe dans cet état, il peut mourir et être réprouvé de Dieu. Or, cette seule connaissance est toujours une ressource pour lui, quoique éloignée, et peut servir à le réveiller de son assoupissement : au lieu que la paix dans la fausse pénitence, par la plus dangereuse de toutes les illusions, nous cache le péché, nous persuade que le péché est détruit, lorsqu'il vit en nous plus que jamais, lorsqu'il y agit et qu'il y domine avec plus d'empire, lorsqu'il nous entraîne, sans que nous l'apercevions, dans l'affreux abîme d'une éternelle damnation. Car, quelle espérance y a-t-il alors de ramener une âme égarée? Si c'est la vue de ses offenses et le souvenir des désordres de sa vie qui se retrace quelquefois dans l'esprit de ce prétendu pénitent, il se dira à lui-même : J'ai péché, j'en conviens et je m'en confonds devant Dieu; mais enfin la pénitence efface tout; j'ai demandé pardon à Dieu, je me suis confessé, on m'a ordonné des prières, des aumônes, et je m'en suis acquitté : que faut-il davantage? Si l'on vient à lui représenter les jugements de Dieu et leur extrême rigueur, il répondra qu'il a pris ses mesures, qu'il a eu recours aux prêtres et qu'il en a reçu l'absolution; que Dieu ne juge pas deux fois, et par conséquent qu'il ne nous jugera point après que nous nous serons jugés nous-mêmes. De cette sorte sa pénitence apparente n'a d'autre effet que de le confirmer dans une impénitence réelle et véritable. Or, pouvons-nous rien concevoir de plus funeste

en cette vie et de plus terrible, que de trouver la mort où l'on devait trouver le salut, et de se damner par la pénitence même ?

Du plus grand mal nous pouvons tirer le plus grand bien ; et ce qui nous damne peut servir à nous sauver. Cette habitude vicieuse, voilà ce qui fait le dérèglement de votre vie, et ce qui vous mène plus directement à la perdition ; cette même habitude sacrifiée à Dieu, voilà ce qui peut faire votre prédestination , et vous élever au plus haut point de la gloire. Mais c'est une habitude honteuse. Il n'importe : toute honteuse qu'elle est , le sacrifice en est digne de Dieu et digne de vous.

Rien ne nous donne une idée plus juste de la conduite que doit tenir un pécheur, et des précautions qu'il doit prendre après sa conversion pour se préserver des rechutes, que le régime de vie qu'observe un malade dans l'état de la convalescence. Car, qu'est-ce, à proprement parler, qu'un pécheur pénitent ? c'est un malade qui sort d'une maladie très-dangereuse, et qui revient des portes de la mort , ou pour mieux dire, des portes de l'enfer. Quoique sauvé du coup mortel dont il avait été atteint, il est encore dans une extrême faiblesse, et il se ressentira longtemps des mauvaises impressions de ses habitudes criminelles. Elles ont altéré toutes les puissances de son âme, et il ne peut faire un pas sans être en danger de tomber. Or, que fait un malade qui pense à se rétablir et qui veut reprendre ses forces ? Nous voyons avec quelle exactitude il obéit à toutes les ordonnances du médecin qui le gouverne ; avec quelle attention il prend garde aux temps, aux heures, aux manières, à tout ce qui lui est marqué ; avec quelle constance et quelle résolution il surmonte ses inclinations ou ses répugnances naturelles, il règle ses appétits, il mortifie son goût, il s'abstient de ce qui lui plairait le plus, il se prive de tout ce qui lui peut être nuisible ; c'était un homme de bonne chère, et il devient sobre et tempérant ; c'était un homme du monde, répandu dans le monde, et il devient retiré et solitaire. C'était un homme de plaisir, et il renonce à tous ses excès et à toutes ses débauches. Qu'on vienne lui parler là-dessus, le railler, le traiter d'esprit faible, le tenter tout de nouveau : il n'y a ni discours, ni respect humain qui le touchent. Il y va de la vie, dit-il ; et, par cette seule réponse, il croit avoir pleinement justifié ses soins et toute la circonspection dont il use. Appliquons cela à un pécheur converti : car il n'y a pas un trait qui ne lui convienne. Voilà son modèle, et la comparaison doit être entière ; mais la pratique est bien différente, et c'est notre confusion. Le convalescent sacrifie tout à l'intérêt de sa santé ; et combien de prétendus pénitents ne veulent rien sacrifier à l'intérêt de leur salut !

A consulter l'Evangile, et à s'en tenir précisément au texte et à la lettre, on dirait que Dieu réserve ses plus grandes faveurs aux pé-

cheurs pénitents, et qu'il leur donne l'avantage sur les justes, qui néanmoins, fidèles à toutes ses ordonnances, ont toujours vécu dans la règle et dans le devoir. *Parmi les anges de Dieu*, selon l'express témoignage du Sauveur des hommes, *on se réjouit plus de la pénitence d'un pécheur, que de la persévérance de quatre-vingt-dix-neuf justes* (Luc. 15). En quelque sens que les interprètes expliquent ces paroles, elles nous représentent une vérité très-certaine, savoir, que Dieu, dans tous les temps, a favorisé les pécheurs, même les plus scandaleux, des grâces les plus singulières, quand ils se sont retirés de leurs voies criminelles, et qu'ils ont embrassé son service.

Conduite de Dieu que nous devons adorer; conduite fondée sur plus d'une raison, et en voici quelques-unes : 1^o Parce que Dieu se plaît à faire éclater les richesses de sa grâce : or, il ne les fait jamais paraître avec plus d'éclat que dans ces sortes de pécheurs qui s'en sont rendus plus indignes. 2^o Parce que les grâces de Dieu, surtout certaines grâces particulières, sont beaucoup plus à couvert des atteintes de l'orgueil dans les mains de ces pécheurs que dans les mains des justes. Que veux-je dire ? Un juste enrichi des dons célestes, et surtout de certains dons, peut plus aisément les attribuer en quelque manière à ses mérites, et comme l'ange superbe, se laisser éblouir de sa splendeur et de sa gloire ; mais à quelque rang et à quelque degré qu'un pécheur soit élevé, il a, dans la vue de ses égarements passés, un contre-poids qui le rabaisse, et qui lui sert de préservatif contre toutes les attaques d'une vaine estime de lui-même. 3^o Parce que Dieu veut s'attacher ces pécheurs, et leur adoucir, par les grâces qu'il leur communique, la pesanteur de son joug, auquel ils ne sont point accoutumés, et sous lequel il serait à craindre que leur faiblesse ne vint à succomber. 4^o Parce que Dieu prétend enfin récompenser ces pécheurs du courage qu'ils ont eu à rompre les liens où ils étaient engagés, et des efforts qu'il leur en a coûté : car Dieu sait bien payer les sacrifices qu'on lui fait. Tout ceci, au reste, ne va point à déprimer les justes, ni à leur rien ôter de la louange qui leur est due ; à Dieu ne plaise : mais il est bon d'exciter par là les pécheurs et d'animer leur confiance. Le péché commence par le plaisir, mais la peine le suit de près ; la pénitence, au contraire, commence par les larmes, mais elle est bientôt suivie des délices de l'âme les plus vives et les plus sensibles.

Il faut qu'un pécheur converti loue Dieu, et qu'il ait du zèle pour la gloire de Dieu, mais un zèle modeste et humble ; c'est-à-dire, qu'il ne faut pas, dès le lendemain de sa conversion, qu'il s'érige en réformateur, qu'il devienne le censeur de tout le genre humain, ni que tout à coup il lève l'étendard de la sévérité avec empire et avec ostentation ; mais qu'il édifie par son humilité, par sa charité, par sa douceur, par sa patience, par tous les exercices d'une vraie et solide piété. Car comment oserait-il entreprendre de guérir le prochain, tandis que ses plaies saignent encore, et qu'elles ne sont pas bien

fermées? Il a assez à faire de pleurer ses péchés, de détruire ses mauvaises habitudes, de réparer devant Dieu et devant le monde la vie scandaleuse qu'il a menée; et il doit se souvenir que le public n'attend pas si tôt de lui des prédications, mais des exemples.

Après vous être si souvent et si longtemps écartée de votre devoir; après avoir fait parler de vous et de votre conduite dans tout un quartier, toute une ville, tout un pays (car vous ne le savez que trop, et il n'y a point à vous le dissimuler) : vous vous êtes enfin reconnue; et désormais, par une pénitence exemplaire, par une vie pieuse et remplie de bonnes œuvres, vous expiez le passé, autant que vous croyez le pouvoir, et tâchez de satisfaire à la justice de Dieu. Voilà de quoi l'on ne peut assez bénir le ciel, ni assez vous féliciter vous-même. Mais j'apprends d'ailleurs qu'en devenant plus régulière par rapport à vous, vous devenez en même temps d'une rigueur outrée à l'égard du prochain; qu'au soupçon le plus léger qui vous passe dans l'esprit, vous éclatez sans ménagement, et vous traitez sans pitié les personnes qui dépendent de vous; qu'une ombre dans eux vous fait peur, et que vous prenez tout en mauvaise part. Quoi donc! vous ne pouvez une fois pardonner aux autres la moindre faute? Hé! tant de fois il a fallu vous pardonner les plus grands scandales!



TABLE DES SERMONS

AVEC

L'ABRÉGÉ DE CHAQUE SERMON.

NOTA. Le premier chiffre marque la page où commence l'article que l'on abrège, et le second, la page où ce même article finit.

PANÉGYRIQUES.

Sermon pour le fête de saint André, page 5.

SUJET. — *Jésus marchant le long de la mer de Galilée, aperçut deux frères, l'un Simon appelé Pierre, et l'autre André; il leur dit : Suivez-moi.* — Dire à ces deux frères : Suivez-moi, c'était les appeler à la croix. Aussi tous deux moururent-ils sur la croix; mais avec cette différence, que Pierre la craignit, et qu'André l'aima. Amour de la croix, dont il nous a donné le plus bel exemple : c'est le sujet de ce discours. P. 5, 6.

DIVISION. — Saint André a aimé la croix, parce qu'il y a trouvé ce qui devait faire devant Dieu tout son mérite et toute sa gloire, avoir : l'accomplissement de son apostolat et la consommation de son sacerdoce. En deux mots, la croix est la chaire où il a fait paraître tout le zèle d'un fervent prédicateur, 1^{re} partie. La croix est l'autel où, comme prêtre et pontife de la loi nouvelle, il a exercé dans toute la perfection possible l'office de sacrificateur, 2^e partie. P. 6, 7.

1^{re} PARTIE. — La croix est la chaire où saint André a fait paraître tout le zèle d'un fervent prédicateur. Les apôtres furent envoyés pour prêcher Jésus-Christ crucifié, et saint André ne s'est jamais mieux acquitté de cette fonction, que lorsqu'il a été lui-même attaché à la croix : pourquoi cela? parce que c'est sur la croix qu'il a prêché Jésus-Christ et sa loi : 1^o avec plus d'autorité et de grâce; 2^o avec plus d'efficacité et de conviction; 3^o avec plus de succès et de fruit. P. 7, 8.

1^o *Avec plus d'autorité et de grâce.* Il est aisé de prêcher la croix, quand on n'a rien à souffrir; et quelque éloquent que soit un prédicateur, il ne lui convient guère de porter les autres à une vie austère et mortifiée, lorsqu'il mène une vie tranquille et commode. Mais saint André a prêché la croix sur la croix même. P. 8—10.

2^o *Avec plus d'efficacité et de conviction.* On ne persuade jamais mieux que lorsqu'on fait mieux voir qu'on est persuadé soi-même. Or, saint André pouvait-il faire plus sensiblement connaître jusqu'à quel point il était persuadé du mérite de la croix, qu'en voulant lui-même mourir sur la croix? P. 10.

3^o *Avec plus de succès et de fruit.* De là en effet tant de conversions que Dieu opéra par le ministère de saint André; et c'est encore, avec la grâce divine, ce que doit opérer dans nous la force de son exemple. P. 10—14.

II^e PARTIE. — La croix est l'autel où saint André, comme prêtre et pontife de la loi nouvelle, a exercé, dans toute la perfection possible, l'office de sacrificateur. Pouvoir présenter à Dieu le sacrifice du corps de Jésus-Christ, et avoir pour cela dans le christianisme un caractère particulier, c'est en quoi consiste l'essence du sacerdoce de la loi de grâce. Mais joindre au sacrifice adorable du corps de Jésus-Christ le sacrifice de soi-même, et s'immoler soi-même à Dieu en même temps qu'on lui offre ce divin agneau immolé pour le salut du monde, c'est ce qui met le comble au sacerdoce de la loi de grâce, et ce qui lui donne sa dernière perfection. Or, voilà ce qu'a fait sur la croix saint André. P. 14, 15.

Où, il faut, pour nous rendre dignes de Dieu, que nous joignons le sacrifice de nous-mêmes au sacrifice du corps de Jésus-Christ. Ainsi saint Paul disait : J'accomplis dans ma chair ce qui manque aux souffrances de mon Sauveur. Et comment l'accomplissait-il ? par l'austérité de sa vie. C'est aussi ce que nous voyons dans saint André : nous y voyons, dis-je, un prêtre plein de religion, qui, tous les jours de sa vie, ne manqua jamais d'immoler sur l'autel l'agneau de Dieu, et qui, par sa mort, couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même. P. 15, 16.

Un prêtre qui, chaque jour, sacrifia l'agneau de Dieu, comme il le témoigna au juge devant qui il fut produit. Quelle instruction, et quel sujet de confusion pour ces ministres qui ne célèbrent les divins mystères que très-rarement ! P. 16—18.

Un prêtre qui couronna son sacerdoce en s'immolant lui-même sur la croix. Après le refus qu'il a fait de sacrifier aux idoles, on lui présente la croix comme l'instrument de son supplice, et il l'embrasse comme son plus précieux trésor. P. 18.

Faisons de même à Dieu le sacrifice de nos corps, et, selon l'avis que nous donne saint Paul, offrons-les comme des hosties vivantes et agréables. P. 18—21.

Sermon pour la fête de saint François Xavier, page 21.

SUJET. — *Voici un miracle de la vertu de Dieu, qui fait bien voir que le bras du Seigneur n'est pas raccourci, et qu'il peut encore sauver son peuple.* Ce nouveau miracle, c'est saint François Xavier, ou plutôt ce sont les merveilleux succès de sa prédication ; d'où nous pouvons tirer une preuve sensible et toute récente de l'incontestable vérité de la foi qu'il a prêchée aux plus fières puissances de l'Orient. P. 21—23.

DIVISION. — De tous les miracles qui se sont faits dans l'établissement de l'Eglise chrétienne, un des plus grands, c'est l'établissement de l'Eglise même par le ministère des Apôtres. Or, dans ces derniers siècles, saint François Xavier a renouvelé ce miracle. En deux mots, Xavier, pour la propagation de la foi, a fait, comme les apôtres, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines. 1^{re} partie ; Xavier, comme les apôtres, a fait ces prodiges de zèle par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence et de la sagesse humaine, 2^e partie. Voilà ce que nous devons appeler le miracle de l'Evangile. P. 23, 24.

1^{re} PARTIE. — François Xavier a fait, comme les apôtres, pour la propagation de la foi, des choses infiniment au-dessus de toutes les forces humaines : il a converti tout un monde. Examinons ce miracle. P. 24, 25.

Xavier est appelé par le roi de Portugal pour passer aux Indes. Il s'embarque à Lisbonne, il aborde dans l'Inde, le voilà rendu au cap de Comorin, et d'abord vingt mille idolâtres viennent le reconnaître pour l'ambassadeur du vrai Dieu. Il paraît chez les Mores, fameux insulaires, et dans l'espace de quelques jours, il réduit sous le joug de la loi chrétienne jusqu'à trente villes. Le Japon l'attend ; il y va, et il y confond les faux prêtres des idoles, il y baptise les rois, il y sanctifie les peuples, il y établit de nombreuses et de florissantes églises. P. 25—29.

Or, pour peu qu'on raisonne, et que l'on considère les circonstances de tous ces faits, ne doit-on pas les regarder comme autant de prodiges ? Il est vrai que Luther et Calvin pervertissaient au même temps et attiraient à eux l'Occident et le Septentrion : mais ces deux hérésiarques prêchaient une religion commode à la nature,

et pour établir une telle religion, il ne fallait point de miracle: au lieu que Xavier prêchait une loi contraire à tous les sentimens naturels. P. 29—31.

Quelle gloire pour cet homme apostolique, quand, au jugement de Dieu, il produira les fruits de sa mission et de si heureuses conquêtes! Mais quel sujet de condamnation pour nous, qui profitons si peu des soins de tant de prédicateurs, et de la sainte parole qu'ils nous annoncent! P. 31, 32.

II^e PARTIE. — François Xavier, comme les apôtres, a fait de si grandes choses pour la propagation de l'Evangile, par des moyens qui ne tiennent rien de la prudence et de la sagesse humaine. Comment se disposa-t-il au ministère évangélique? par un renoncement entier à tous les avantages du monde; surtout par cette victoire qu'il remporta sur lui-même, à l'égard d'un malade dont l'infection et la pourriture aurait dû, ce semble, rebuter la plus héroïque vertu. P. 32—34.

De là il devint insensible à tout; pour n'être sensible qu'aux impressions de la charité. Les hôpitaux devinrent pour lui une demeure ordinaire et agréable. Les nations les plus sauvages se trouvaient forcées de l'aimer, voyant qu'il aimait jusqu'à leurs misères, et les peuples, témoins des secours qu'ils en recevaient dans les infirmités de leurs corps, lui abandonnaient la conduite de leurs âmes. P. 34, 35.

Quels fonds employa-t-il dans l'exercice de son ministère? point d'autres fonds pour lui qu'une extrême pauvreté. C'est avec le signe de cette sainte pauvreté qu'il parcourt les provinces et les royaumes. Mais n'était-ce pas avilir son caractère? c'était plutôt le relever, et accréditer la loi qu'il publiait. Car ce désintéressement charmait les infidèles, et leur faisait conclure qu'il y avait quelque chose de surnaturel et de divin dans une religion qui élevait ainsi les cœurs et les dégageait de toutes les vues terrestres. P. 35, 36.

Par quelle voie pénétra-t-il jusque dans la capitale du Japon? par celle de l'humilité, en se réduisant à la vile condition de serviteur. A quoi s'appliquait-il avec plus de zèle? à enseigner aux enfans les premiers principes de la doctrine chrétienne, se faisant, pour ainsi dire, enfant comme eux. Or, voilà le miracle, que par la pauvreté, par l'humilité, par le renoncement à toutes choses et à soi-même, il ait fait ce que toute la politique du monde n'eût osé entreprendre, et ce que jamais elle n'eût exécuté. P. 36—38.

Il s'est vu comblé d'honneurs: cela est vrai; mais c'est au même temps ce qu'il y a de merveilleux, qu'on ait ainsi respecté et honoré un pauvre. Il a fait des miracles: mais pourquoi Dieu lui mettait-il de la sorte son pouvoir dans les mains? parce que c'était un homme humble. P. 38, 39.

Bel exemple pour les prédicateurs et les ministres de l'Evangile. Qu'ils aient le zèle de Xavier, qu'ils meurent à eux-mêmes comme Xavier, qu'ils prennent comme Xavier cet esprit d'anéantissement qui fut l'esprit du Sauveur des hommes et l'esprit de tous les apôtres: alors ils seront des instruments dignes de Dieu, et il s'en servira pour l'avancement de sa gloire et pour le salut du prochain. P. 39, 40.

Sermon pour la fête de saint Thomas, apôtre, page 41.

SUJET. — *Ne soyez pas incrédule, mais soyez fidèle.* — Dans l'exemple de saint Thomas, nous voyons tout ensemble le désordre de l'incrédulité et le mérite de la foi. P. 41

DIVISION. — On peut bien appliquer à ce saint apôtre ces paroles du psaume cent trente-huitième: *Sicut tenebræ ejus, ita et lumen ejus*; Sa lumière est comme ses ténèbres, et ses ténèbres comme sa lumière. C'est-à-dire, que son infidélité et sa foi, considérées par rapport à nous, nous peuvent être également utiles et salutaires. Son incrédulité sert à la justification de notre foi, 1^{re} partie. Sa foi est le remède de notre incrédulité, 2^e partie. Un apôtre incrédule, qui, par son incrédulité même, nous apprend à être fidèles; un apôtre plein de foi, qui, par la confession de sa foi, nous empêche d'être incrédules. P. 41, 42.

I^{re} PARTIE. — L'incrédulité de saint Thomas sert à la justification de notre foi. Justifier la foi par l'infidélité même, c'est opposer les égarements et les désordres

de l'infidélité à la sagesse et aux autres avantages de la foi. Or voilà à quoi nous sert l'incrédulité de saint Thomas. Nous y remarquons quatre désordres opposés à quatre avantages de la foi, savoir : l'esprit de singularité opposé à l'esprit universel de la foi ; la préoccupation du jugement, opposée à l'esprit droit de la foi ; l'opiniâtreté, opposée à l'esprit docile de la foi ; enfin, la petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit, opposée à l'esprit supérieur de la foi. P. 42—44.

1^o *Esprit de singularité.* Saint Thomas se trouva séparé des autres disciples, lorsque Jésus-Christ se fit voir à eux le huitième jour après sa résurrection : *Non erat cum eis quandò venit Jesus.* Voilà le principe le plus ordinaire de l'incrédulité : on veut se distinguer. Mais si, dans tout autre sujet, la singularité doit être suspecte, combien plus, lorsqu'il s'agit de la foi, laquelle est le sacré lien qui doit unir tous les hommes dans le culte d'un même Dieu et d'un même Sauveur ? Le premier avantage donc que nous avons en croyant comme fidèles, c'est de croire ce que croit avec nous toute l'Eglise de Dieu. P. 44—47.

2^o *Préoccupation du jugement.* Saint Thomas, prévenu de sa pensée, sans rien examiner davantage, conclut d'abord qu'il ne croirait pas : *Non credam.* Autre principe de l'incrédulité : on se prévient contre la foi. Dieu veut bien qu'en matière même de foi nous nous instruisions des choses : mais il veut aussi que nous fassions cet examen sans prévention ; et voilà le second avantage de la foi de nous dégager, par une simple et sage simplicité, de tout préjugé. P. 47—49.

3^o *Opiniâtreté.* Tout portait saint Thomas à croire la résurrection de Jésus-Christ ; mais il s'obstina dans son erreur. Troisième principe de l'incrédulité : on se fait une fausse gloire de ne point revenir de son sentiment. Force d'esprit mal entendue. Le fidèle, par un troisième avantage, trouve dans sa docilité la vraie force, qui consiste à se soumettre et à se captiver. P. 49, 50.

4^o *Petitesse d'un génie borné qui ne croit que ce qu'il voit.* Saint Thomas dit : Si je ne vois les marques des clous dont les mains de Jésus-Christ ont été percées, je ne croirai point qu'il soit ressuscité : *Nisi videro, non credam.* Quatrième principe de l'incrédulité : on veut juger de tout par les sens, comme si les sens étaient juges compétents des mystères de Dieu, et qu'ils ne fussent pas sujets à mille illusions. Mais la foi nous élève au-dessus des sens, et nous fait ainsi pénétrer jusque dans les secrets de Dieu les plus cachés, quatrième et dernier avantage : *Beati qui non viderunt, et crediderunt.* P. 50, 51.

II^e PARTIE. — La foi de saint Thomas est le remède de notre incrédulité. Distinguons trois états où la foi de cet apôtre peut être considérée : le premier, où il l'a professée hautement ; le second, où il l'a prêchée apostoliquement ; le troisième, où il l'a consommée saintement. Or dans ces trois états, la foi de ce grand saint sert à guérir notre infidélité. P. 52.

1^o *Il l'a professée hautement, lorsqu'il reconnut Jésus-Christ pour son Seigneur et son Dieu.* Or, puisque saint Thomas a cru, nous devons croire. Car ce n'est point par faiblesse qu'il a cru, ce n'est point par légèreté, ce n'est point par une aveugle déférence au sentiment et au rapport des autres. Il ne fut que trop éloigné de telles dispositions. C'est donc par la seule évidence de la vérité ; et qui ne croirait pas au témoignage d'un homme obligé de se rendre à la seule force de la vérité qu'il combattait ? Ainsi saint Paul convainquait-il les Juifs par son propre exemple. Mais non-seulement la foi de saint Thomas est un argument qui nous convainc ; c'est encore une leçon qui nous instruit : de quoi ? du point le plus essentiel de la religion, qui est la divinité de Jésus-Christ. Vous êtes, lui dit-il, mon Seigneur et mon Dieu : *Dominus meus et Deus meus.* P. 52—55.

2^o *Il l'a prêchée apostoliquement, jusque dans la région la plus intérieure de l'Inde, où il a soumis à l'Evangile des millions d'infidèles.* Or, ce succès de l'Evangile a toujours été considéré des Pères comme une des plus incontestables preuves de notre foi. Du reste, nous croyons les mêmes vérités qu'il prêchait : heureux si nous en faisons les règles de notre vie. P. 55—57.

3^o *Il l'a saintement consommée par son martyre.* Il a signé de son sang le témoignage qu'il rendait en faveur de la foi. Quelle conviction pour nous ! mais en même temps quelle instruction ! Est-ce ainsi que nous sommes disposés à défendre notre foi. Du moins l'honorons-nous et la soutenons-nous par notre vie ? P. 57—59.

Sermon pour la fête de saint Etienne, page 59.

SUJET. — *Etienne, plein de grâce et de force, faisait des prodiges et de grands miracles parmi le peuple.* — Voilà en deux mots le précis de tout ce que nous avons à considérer, et, autant qu'il nous est possible, à imiter dans la personne du glorieux martyr saint Etienne. P. 59, 60.

DIVISION. — Etienne a été plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère, et cela seul est un miracle de sainteté dont Dieu s'est servi pour commencer à former les mœurs du christianisme naissant, 1^{re} partie. Etienne a été plein de force dans la consommation de son martyre, et cela seul est, non pas un prodige, mais plusieurs prodiges ensemble qui ont obscurci tout l'éclat et toute la gloire des vertus du paganisme, 2^e partie. P. 60, 61.

1^{re} PARTIE. — Etienne plein de grâce dans l'accomplissement de son ministère. Il était diacre, et même le premier des diacres de l'Eglise. Charge honorable, mais qui l'engageait à deux choses : l'une, d'administrer les biens de l'Eglise, dont il était par office le dispensateur ; l'autre, de gouverner les veuves, qui, renonçant au monde, se consacraient à Dieu dans l'état de la viduité. Charge où la sainteté même trouvait des risques à courir ; mais où Dieu voulait que saint Etienne, par sa probité et par sa sagesse, servit d'exemple à tous les siècles futurs. P. 61.

1^o *Comme dispensateur des biens de l'Eglise.* Etienne était responsable de sa conduite à Dieu et aux hommes : première épreuve de sa vertu, où paraît sa probité et toute la grâce dont il fut rempli. Car, dans un tel ministère, qu'y a-t-il de plus difficile que de conserver devant Dieu tout le mérite d'un parfait désintéressement, et d'en avoir devant les hommes toute la réputation ? Tel fut le double avantage de saint Etienne ; et qu'il serait à souhaiter que les biens ecclésiastiques fussent de nos jours ainsi dispensés ! P. 61—63.

2^o *Comme directeur des veuves qui vivaient séparées du monde.* Etienne était chargé de leur conduite : autre épreuve bien dangereuse. Car à quels périls, à quels discours et à quels soupçons n'est-on pas exposé dans un emploi où l'on est obligé de traiter souvent avec les personnes du sexe ? Que n'en coûtait-il point à saint Jérôme ? mais parla-t-on jamais de saint Etienne qu'avec respect et avec éloge ? Il n'y a que la probité, et la probité reconnue, qui puisse être de la sorte au-dessus de tous les jugements du monde ; et voilà le fruit de la grâce dont Etienne eut la plénitude. Erreur, si nous prétendons, surtout dans un siècle comme celui-ci, échapper à la malignité du monde par une autre voie que par celle d'une exacte et constante régularité. P. 63—67.

A cette probité se trouva jointe une sagesse toute divine. Pour en être persuadé, il n'y a qu'à lire ce beau discours qu'il fit aux Juifs ; et ce qu'il leur disait, à combien de chrétiens pourrait-on encore le dire : *Durâ cervice et incircumcisis cordibus et auribus, vos semper Spiritui Sancto resistitis.* P. 67—70.

II^e PARTIE. — Etienne plein de force dans la consommation de son martyre. Deux miracles où il a fait éclater cette force. Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort ; miracle de charité envers les auteurs de sa mort. P. 70.

1^o *Miracle de patience dans toutes les circonstances de sa mort.* C'a été le premier martyr dont l'exemple a fortifié tous les autres, mais qui, marchant à leur tête comme leur chef, avait besoin d'une plus grande force. Il a souffert de tous les genres de martyre un des plus cruels, et, au milieu de son tourment, il conserva toute la paix de son âme. Nous, que voulons-nous souffrir ? Saint Etienne a triomphé des tourments de la mort, et tous les jours nous sommes vaincus par la mollesse et par les douceurs de la vie. P. 70—74.

2^o *Miracle de charité envers les auteurs de sa mort.* Non-seulement il leur pardonna, mais il pria pour eux, et avec plus de zèle que pour lui-même ; car, en priant pour lui-même, il se tenait debout ; mais en priant pour ses bourreaux, il fléchit les genoux. Dans une telle charité, quelle force ! Aussi Dieu l'écouta-t-il ; et de là vint la conversion de Saul. Un des signes les plus certains de notre prédestination bienheureuse, c'est cette charité envers nos ennemis. Pardonnons, et Dieu nous pardonnera. P. 74—77.

Sermon pour la fête de saint Jean l'Évangéliste, page 77.

SUJET. — *Pierre se retournant, vit venir après lui le disciple que Jésus aimait, et qui, pendant la cène, s'était reposé sur son sein.* — La plus glorieuse qualité de saint Jean a été d'être le disciple bien-aimé de Jésus-Christ; et par son exemple il nous apprend comment nous devons participer nous-mêmes à un avantage si précieux. P. 77, 78.

DIVISION. — La faveur des grands a communément trois défauts essentiels. Elle est injuste de la part du maître qui la donne, orgueilleuse et fière dans la conduite de celui qui la possède, et odieuse à ceux qui n'y parviennent pas. Mais la faveur spéciale dont Jésus-Christ a gratifié saint Jean, eut trois caractères tout opposés. Elle a été parfaitement juste dans le choix que Jésus-Christ a fait de cet apôtre, 1^{re} partie. Elle a été solidement humble et bienfaisante dans la manière dont cet apôtre en a usé, 2^e partie. Et elle n'a rien eu d'odieux à l'égard des autres disciples, auxquels cet apôtre semble avoir été préféré, 3^e partie. P. 78, 79.

1^{re} PARTIE. — *Faveur parfaitement juste dans le choix que Jésus-Christ a fait de saint Jean*, 1^o parce que cet apôtre a été vierge; 2^o parce qu'il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation. P. 79, 80.

1^o *Il a été vierge*; et qui ne sait pas combien la virginité plaît à Jésus-Christ, qui est la pureté même? Comme donc le Sauveur des hommes voulut avoir sur la terre une mère vierge, ne nous étonnons pas qu'il ait voulu pareillement avoir sur la terre un favori vierge, et que ce soit lui qu'il ait fait reposer sur son sein. P. 80, 81.

2^o *Il a été fidèle à Jésus-Christ dans la tentation.* Les autres apôtres abandonnèrent cet Homme-Dieu; mais saint Jean le suivit jusqu'au Calvaire: et voilà pourquoi ce Dieu sauveur lui confia sa mère. C'est ainsi que nous mériterons la faveur de Jésus-Christ, soit par la pureté de l'âme et du corps, soit par la constance dans les dégoûts et les désolations. P. 81—85.

1^{re} PARTIE. — *Faveur solidement humble et bienfaisante dans la manière dont saint Jean en a usé.* 1^o Humble par rapport à lui; 2^o bienfaisante par rapport à nous. P. 85.

1^o *Humble et modeste par rapport à lui.* Comment parle-t-il de lui-même dans tout son évangile? sans se nommer jamais. *C'est ce disciple*, dit-il toujours: comme s'il parlait d'un autre. S'il eût dit: C'est ce disciple qui aimait Jésus, il eût fait connaître en cela son propre mérite; mais il dit: *C'est ce disciple qui était aimé de Jésus*. Or, à être aimé il n'y a ni louange ni mérite. Quand il s'est nommé ailleurs, c'est pour s'appeler seulement notre frère: *Jean, votre frère*. P. 85, 86.

2^o *Bienfaisante et utile pour nous.* Si saint Jean est entré dans tous les secrets de Jésus-Christ, ça été pour nous les communiquer. C'est à lui que nous devons la connaissance des personnes divines, et des plus profonds mystères de la religion. Telle est la manière dont nous devons user nous-mêmes des faveurs et des grâces du ciel. Soyons humbles en les recevant, et ne cherchons point à nous en glorifier. Faisons-en part au prochain, et employons-les à son utilité. Par exemple, sommes-nous riches? soulageons les pauvres. P. 86—90.

III^e PARTIE. — *Faveur qui n'a rien eu d'odieux par rapport aux autres disciples auxquels saint Jean semble avoir été préféré.* Car elle ne l'a pas exempté plus que les autres de boire le calice de Jésus-Christ et de souffrir. Au lieu d'un martyre que les autres ont souffert, il en a enduré trois; l'un au Calvaire, le second dans Rome, et le troisième dans son exil. P. 90—92.

1^o *Au Calvaire, et ce fut le martyre de son cœur.* Que ne souffrit-il pas en voyant expirer son maître! P. 92.

2^o *Dans Rome, et ce fut un martyre de sang.* Quel supplice d'être plongé peu à peu dans l'huile bouillante! P. 92, 93.

3^o *Dans son exil où il mourut.* C'est ainsi que Dieu aime ses élus, et n'espérons pas qu'il nous aime autrement. Nous buvons tous le calice des souffrances; mais combien le boivent en réprobus, au lieu de le boire comme les amis et les élus de Dieu? P. 93, 94.

Sermon pour la fête de sainte Geneviève, page 95.

SUJET. — Dieu a choisi ce qu'il y avait de plus faible dans le monde, pour confondre les forts; et il a pris ce qu'il y avait de moins noble et de plus méprisable, même les choses qui ne sont point, pour détruire celles qui sont. — Pensée bien humiliante pour les sages et les grands du monde, mais bien consolante pour les petits et pour les pauvres. Cette conduite de Dieu a paru admirablement dans sainte Geneviève. P. 95.

DIVISION. — Simplicité de Geneviève, plus éclairée que toute la sagesse du monde, 1^{re} partie. Faiblesse de Geneviève, plus puissante que toute la force du monde, 2^e partie. Et pour parler de la sorte, bassesse de Geneviève, plus honorée que toute la grandeur du monde, 3^e partie. P. 95, 96.

1^{re} PARTIE. — Simplicité de Geneviève, plus éclairée que toute la sagesse du monde : 1^o Par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu; 2^o par les saintes communications que Dieu eut réciproquement avec elle. P. 96.

1^o *Par l'union qu'elle voulut avoir avec Dieu.* Dans ce dessein, elle se consacra à lui par le vœu de virginité; mais après avoir consulté là-dessus deux grands évêques, ne voulant pas suivre ses propres lumières : en cela d'autant plus sage qu'elle se défia plus d'elle-même et de sa sagesse. Pour mieux observer son vœu et pour se tenir plus étroitement liée à Dieu, elle se sépara du monde, et embrassa la retraite; elle s'employa aux exercices les plus bas de la charité et de l'humilité, et elle pratiqua une austère pénitence. Voilà quelle fut la sagesse de Geneviève; ce fut une sagesse évangélique, et la sagesse de l'Evangile passe toute la sagesse du monde. P. 96—99.

2^o *Par les saintes communications que Dieu eut avec elle.* Car c'est aux simples que Dieu se communique : et de quels dons ne combla-t-il pas Geneviève? Quelles connaissances, quelles vues, quel discernement des esprits! P. 99—101.

Quatre règles pour engager Dieu à répandre sur nous ses lumières : 1^o suivre le conseil de nos pasteurs et de nos directeurs; 2^o fuir le monde et les vains commerces du monde; 3^o s'adonner à la pratique des bonnes œuvres; 4^o se purifier par la pénitence. P. 101—103.

II^e PARTIE. — Faiblesse de Geneviève plus puissante que toute la force du monde : 1^o pour la guérison des corps; 2^o pour la guérison des âmes. P. 103, 104.

1^o *Pour la guérison des corps.* Tant de miracles publiés, connus, avérés, le font bien voir. Il n'y a que pour elle-même qu'elle n'usa point de ce don des miracles; mais sa patience dans les maux de la vie ne fut-elle pas un miracle encore plus grand que tous les autres? P. 104.

2^o *Pour la guérison des âmes.* Combien de conversions a-t-elles opérées? combien d'afflictions a-t-elle soulagées, soit pendant sa vie, soit depuis sa mort? Assez forte, dans sa faiblesse même, pour fléchir les puissances du ciel, pour humilier les plus fières puissances de la terre, pour confondre toutes les puissances de l'enfer. P. 104, 105.

Voilà pourquoi nos pères ont mis sous sa protection cette ville capitale, et combien de fois en avons-nous éprouvé les salutaires effets? Mais nous avons bien lieu de craindre que nos désordres ne les arrêtent. Car qu'est-ce que Paris, et qu'elle corruption des mœurs! P. 105—110.

III^e PARTIE. — Bassesse, pour ainsi dire, de Geneviève, plus honorée que toute la grandeur du monde. Honorée 1^o par les princes et par les rois; 2^o par les évêques et les prélats de l'Eglise; 3^o par les saints. Ce n'est pas qu'elle n'ait eu des persécutions à soutenir : mais on sait avec quel éclat elle en a triomphé. P. 110—112.

Surtout depuis qu'elle jouit de la gloire dans le ciel, quel culte lui a-t-on rendu sur la terre? Culte le plus solennel, culte le plus universel, culte le plus ancien et le plus constant, culte le plus religieux. C'est ainsi que la mémoire du juste, selon la parole du prophète, est éternelle, et que celle des pécheurs périra. Aspirons, non pas aux mêmes honneurs en ce monde, mais à la même gloire dans l'éternité bienheureuse. P. 112—114.

Sermon pour la fête de saint François de Sales, page 114.

SUJET. — *Dieu l'a fait saint par l'efficace de sa foi et de sa douceur.* — C'est l'éloge que l'Ecriture fait de Moïse, et qui convient parfaitement à saint François de Sales. Sa douceur a été toute évangélique, et doit nous servir d'instruction et de modèle. P. 114, 115.

DIVISION. — François de Sales, par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie, 1^{re} partie. François de Sales, par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise, 2^e partie. P. 115, 116.

1^{re} PARTIE. — *François de Sales, par la force de sa douceur, a triomphé de l'hérésie.* En quel état se trouvait le diocèse de Genève, lorsqu'il en fut fait évêque? Phrésie y était dominante, et ce saint pasteur y convertit plus de soixante-dix mille hérétiques. Mais par où opéra-t-il ce miracle? ce fut surtout par sa douceur : 1^o douceur patiente, qui lui rendit tout supportable; 2^o douceur entreprenante et agissante, qui lui rendit tout possible. P. 116—120.

1^o *Douceur patiente.* Il a eu à supporter les calomnies, les insultes, les révoltes, les attentats. Mais sa douceur à souffrir tout et à pardonner tout, le faisait aimer de ceux mêmes qui s'étaient élevés contre lui, et par là il les gagnait. P. 120, 121.

2^o *Douceur entreprenante et agissante.* Il a paru dans les Cours des princes comme un Elie. De tous les avantages qu'ils lui ont offerts, il n'en a accepté aucun; et l'unique grâce qu'il en voulut obtenir, ce fut l'extirpation de l'hérésie. Combien de courses apostoliques et de voyages lui en a-t-il coûté? combien de veilles et de travaux? Mais ce qui donnait à tout cela une merveilleuse efficace, c'était sa douceur. Par la doctrine on convainc les esprits; mais par la douceur on gagne les cœurs. P. 121—124.

De là, double instruction. 1^o Apprenons à estimer notre foi, pour laquelle François de Sales a si dignement combattu, et cultivons-la dans nous-mêmes comme il l'a cultivée dans les autres. 2^o Traitons le prochain avec douceur : c'est par là que nous le corrigerons, plutôt que par une autorité dominante et par une sévérité outrée. Si nous sommes sévères, soyons-le plus pour nous-mêmes que pour les autres. P. 124—126.

II^e PARTIE. — *François de Sales, par l'onction de sa douceur, a rétabli la piété dans l'Eglise.* Il l'a rétablie, 1^o par la douceur de sa doctrine, 2^o par la douceur de sa conduite, 3^o par la douceur de ses exemples. P. 126.

1^o *Par la douceur de sa doctrine.* Ce n'est pas qu'elle ne fût très-sévère dans ses maximes : mais l'onction qu'il y mettait, soit en prêchant, soit en conversant, soit en écrivant, lui donnait une grâce particulière, et la faisait recevoir avec plus de fruit. P. 127—129.

2^o *Par la douceur de sa conduite dans le gouvernement des âmes :* témoin cet ordre illustre de la Visitation qu'il a institué, et dont le principal esprit est un esprit de charité. P. 129—131.

3^o *Par la douceur de ses exemples.* La Providence l'a attaché à une vie, ce semble, assez commune, afin qu'elle nous devint imitable. Il a borné toute sa sainteté aux devoirs de son ministère, et c'est surtout dans les devoirs de notre condition que doit consister notre piété. Mais du reste, que cette parfaite observation des devoirs de chaque état coûte dans la pratique! qu'il faut pour cela se faire de violences et remporter des victoires! P. 131—135.

Sermon pour la fête de saint François de Paule, page 135.

SUJET. — *Je suis le plus petit dans la maison de mon Père.* — C'est ce que disait Gédéon, et c'est ce qu'a dit après lui l'humble François de Paule. L'humilité fut son caractère, et doit faire le sujet de son panégyrique. P. 135, 136.

DIVISION. — Espèce de combat entre Dieu et François de Paule. Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité, pour se faire petit dans le

monde, 1^{re} partie; et Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence pour le faire grand, 2^e partie. P. 136, 137.

1^{re} PARTIE. — *Saint François de Paule a employé tous les efforts de son humilité pour se faire petit dans le monde.* Dès l'âge de treize ans il se retira dans un désert, afin d'y mener une vie cachée, et d'y cacher son humilité même. P. 137, 138.

Cependant, après six années de retraite, sa sainteté malgré lui le fit connaître. Un grand nombre de disciples se joignirent à lui, et il devint fondateur d'un nouvel ordre dans l'Eglise. Mais de quel ordre? d'un ordre qu'il établit sur le seul fondement de l'humilité; d'un ordre qu'il gouverna par le seul esprit de l'humilité; d'un ordre qu'il distingua par le seul caractère de l'humilité. P. 139, 140.

Son nom se répandit dans les Cours des princes. Un de nos rois l'appela auprès de lui, et il parut à la Cour de France. Mais s'il entra à la Cour, ce ne fut que par la porte de l'humilité; s'il y demeura, ce ne fut que pour y exercer l'humilité; s'il en sortit, il en remporta toute son humilité. P. 141, 142.

Ce fut par le même esprit d'humilité que, non content de renoncer à l'épiscopat, il renonça même au sacerdoce. Soyons humbles par proportion comme lui. L'humilité est l'abrégé de toute la perfection chrétienne, puisqu'il n'y a point de désordre que l'humilité ne puisse corriger, ni de vertu qu'elle ne nous fasse acquérir. P. 143—145.

II^e PARTIE. — *Dieu a employé tous les trésors de sa magnificence, pour glorifier saint François de Paule et pour le faire grand.* Il l'a glorifié en deux manières : 1^o par soi-même, 2^o par le ministère des créatures. P. 145.

1^o Dieu l'a glorifié par soi-même, en lui communiquant deux des caractères les plus essentiels de sa divinité, savoir, la science et la puissance. La science, pour prévoir les choses futures, et pour découvrir les secrets des cœurs. La puissance, pour opérer les plus grands miracles. En combien d'occasions François de Paule a-t-il fait éclater ce don des miracles et ce don de prophétie? P. 145, 146.

2^o Dieu l'a glorifié par le ministère des créatures. Tous les éléments lui ont obéi; toutes les puissances de la terre l'ont honoré, surtout Sixte IV, pape; Louis XI, roi de France; Charles VIII, successeur de Louis. P. 146—149.

Mais si Dieu l'a tellement glorifié pendant sa vie, combien plus encore l'a-t-il glorifié après sa mort? Son sépulture, selon l'expression du prophète, a été un des plus glorieux; et de quelle gloire jouit son âme bienheureuse dans le ciel? Telle est la véritable grandeur où nous devons aspirer. Nous ne devons pas souhaiter de briller dans le monde comme saint François de Paule; mais nous devons travailler à devenir grands comme lui auprès de Dieu et dans l'éternité. P. 149—152.

Sermon pour la fête de saint Jean-Baptiste, page 152.

SUJET. — *Il y eut un homme envoyé de Dieu, qui s'appelait Jean. Ce fut lui qui vint pour rendre témoignage à la lumière.* — Voilà le véritable caractère de saint Jean-Baptiste, et sa principale fonction en qualité de précurseur. Il a été le témoin de Jésus-Christ, et il est venu pour cela. P. 152, 153.

DIVISION — *Témoignage de Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ, 1^{re} partie.* Témoignage de Jésus-Christ en faveur de Jean-Baptiste, 2^e partie. P. 153, 154.

1^{re} PARTIE. — *Témoignage de Jean-Baptiste en faveur de Jésus-Christ.* Ce divin précurseur a eu toutes les qualités d'un parfait témoin : 1^o témoin fidèle et désintéressé; 2^o témoin instruit et pleinement éclairé; 3^o témoin sûr et irréprochable; 4^o témoin zélé et ardent; 5^o témoin constant et ferme. P. 154.

1^o *Témoin fidèle et désintéressé.* On voulut le reconnaître pour le Messie; mais il protesta hautement qu'il ne l'était point. P. 154—156.

2^o *Témoin éclairé et pleinement instruit.* Tout ce que nous savons de Jésus-Christ et tout ce que nous en devons savoir, c'est Jean-Baptiste qui nous l'a enseigné le premier, par les différents témoignages qu'il a rendus à ce Dieu sauveur. P. 156—158.

3^o *Témoin sûr et irréprochable.* C'était un saint, et réputé saint par les Juifs mêmes. P. 158.

4° *Témoin zélé et ardent.* Avec quel zèle parlait-il aux Juifs, leur reprochant leur incrédulité et les appelant race de vipères? *Il est venu avec l'esprit d'Elie.* P. 159.

5° *Témoin constant et ferme.* Depuis sa conception jusqu'à sa mort, il n'a point cessé de remplir son ministère. Mourir comme il est mort pour la justice, c'était mourir en témoin de Jésus-Christ. P. 160.

Rendons nous-mêmes témoignage à Jésus-Christ par l'observation de sa loi; et soyons des témoins fidèles, zélés, irréprochables et constants. P. 160—163.

II^e PARTIE. — *Témoignage de Jésus-Christ en faveur de Jean-Baptiste.* — Le Sauveur du monde, pour honorer son précurseur, a rendu témoignage, 1° à la grandeur de sa personne; 2° à la dignité de son ministère; 3° à l'excellence de sa prédication; 4° à l'efficacité de son baptême; 5° à la sainteté de sa vie et à l'austérité de sa pénitence. P. 163, 164.

1° *A la grandeur de sa personne.* « Je vous dis en vérité : Parmi les enfants des hommes, il n'y en a point de plus grand que Jean-Baptiste. » P. 164, 165.

2° *A la dignité de son ministère.* « Je vous déclare que Jean est encore plus que prophète. Car c'est de lui qu'il est écrit : Voici mon ange que j'envoie devant vous, pour vous préparer la voie. » P. 165, 166.

3° *A l'excellence de sa prédication.* Toute l'excellence de la prédication consiste à éclairer et à toucher : or, selon le témoignage de Jésus-Christ, « Jean-Baptiste » était un flambeau luisant et ardent. » P. 166, 167.

4° *A l'efficacité de son baptême.* Le Fils de Dieu voulut lui-même le recevoir. P. 167, 168.

5° *A la sainteté de sa vie et à l'austérité de sa pénitence.* « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert? un roseau que le vent agite? un homme vêtu mollement? » Ainsi parlait le Sauveur du monde, pour faire connaître la constance de Jean, et sa vie austère et mortifiée. P. 168.

Tâchons, par la sainteté de nos mœurs, à mériter que Jésus-Christ nous reconnaisse un jour devant son Père ; et craignons au contraire qu'il ne rende témoignage contre nous, par l'opposition qui se rencontrera entre notre conduite et celle de saint Jean. P. 168—170.

Sermon pour la fête de saint Pierre, page 171.

SUJET. — *Pierre lui répondit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant.* — C'est ainsi que saint Pierre confessa le premier la divinité de Jésus-Christ; et c'est en conséquence de cette confession, aussi bien que pour son amour envers le Fils de Dieu, que Jésus-Christ l'établit chef de l'Eglise. P. 171.

DIVISION. — Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité, 1^{re} partie. Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité, 2^e partie. P. 171, 172.

I^{re} PARTIE. — *Foi de saint Pierre opposée à notre infidélité.* — Nous devons apprendre de lui deux choses : 1° à confesser comme lui la foi que nous avons dans le cœur; 2° à réparer comme lui par une fervente pénitence notre lâcheté, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de ferveur et de courage dans la confession de notre foi. P. 172, 173.

1° *A confesser la foi que nous avons dans le cœur.* La foi de saint Pierre fut une foi pratique qui se produisit par les œuvres; et la nôtre n'est qu'une foi oisive et sans action. La foi de saint Pierre fut une foi généreuse, en vertu de laquelle il abandonna tout ce qu'il possédait et tout ce qu'il était capable de posséder; et la nôtre ne nous fait renoncer à rien. La foi de saint Pierre fut une foi pleine de confiance, qui le fit marcher sur les eaux; et la nôtre s'étonne du moindre danger. La foi de saint Pierre fut une foi à l'épreuve de tout scandale; et le plus léger scandale déconcerte la nôtre. Ce n'est pas que la foi de cet apôtre fut d'abord parfaite, et nous en avons toutes les imperfections sans en avoir les perfections. Mais après tout, malgré les imperfections à quoi il était encore sujet, il confessa hautement Jésus-Christ, et le reconnut comme Dieu. Sans une confession haute et publique de notre foi, selon que les occasions le demandent, il n'y a point de salut à espérer pour nous. P. 173—177.

2° *A réparer par une fervente pénitence notre lâcheté*, si quelquefois nous sommes assez malheureux pour manquer de courage dans la confession de notre foi. Saint Pierre renonça Jésus-Christ ; et en combien de rencontres le renonçons-nous ? Chute de saint Pierre qui doit nous faire trembler, et qui procéda de trois causes, savoir : de sa présomption, de son orgueil, et de son imprudence. Mais par quelle pénitence se releva-t-il d'une telle chute ? pénitence la plus prompte, la plus sincère, la plus constante. Si nous tombons comme lui, faisons pénitence comme lui. P. 177—179.

II^e PARTIE. — *Amour de saint Pierre opposé à notre insensibilité*. Ce fut par son amour pour Jésus-Christ, que cet apôtre mérita l'entier accomplissement de la promesse que le Fils de Dieu lui avait faite, de lui confier le soin et la conduite de l'Eglise. Aussi le Sauveur du monde, avant que de l'établir pasteur de son troupeau, lui demanda-t-il par trois fois : *M'aimez-vous ! et m'aimez-vous plus que les autres ?* Amour de saint Pierre, 1° amour humble ; 2° amour généreux. P. 179, 180.

1° *Amour humble*. Pierre ne répondit pas à Jésus-Christ : *Je vous aime plus que les autres*, mais simplement : *Je vous aime*, ne voulant pas se préférer à eux. Il ne répondit pas même absolument : *Je vous aime*, mais : *Vous savez que je vous aime*, comme se défiant de lui-même et de son propre sentiment. Enfin, il s'attrista voyant que Jésus-Christ lui demandait plusieurs fois : *M'aimez-vous ?* car il commença à craindre en effet, de n'aimer pas autant cet aimable Maître qu'il le croyait. P. 180—182.

2° *Amour généreux*, c'est-à-dire, amour fervent, patient, héroïque. Fervent, avec quelle ardeur prêcha-t-il Jésus-Christ ? patient, que n'eût-il point à souffrir pour le nom de Jésus-Christ ? héroïque, quel martyre endura-t-il pour la cause de Jésus-Christ ? Est-ce ainsi que nous aimons Dieu et Jésus-Christ ? Avons-nous cet amour fervent ? nous ne faisons rien pour Jésus-Christ, ou le peu que nous faisons, nous ne le faisons encore qu'avec froideur. Avons-nous cet amour patient ? la moindre peine nous abat. Avons-nous cet amour héroïque ? puisque les plus légères difficultés nous étonnent, peut-on penser que nous soyons dans la disposition de sacrifier notre vie ? Ranimons dans nos cœurs ce saint amour, et si nous ne l'avons pas, demandons-le à Dieu. P. 182, 183.

Autre Sermon pour la fête de saint Pierre :

Sur l'obéissance à l'Eglise, page 184.

SUJET. — *Et moi je vous dis que vous êtes Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et que les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle.* C'est à cette Eglise dont saint Pierre a été le fondement, que nous devons notre obéissance et une parfaite soumission. P. 184.

DIVISION. — Nous devons à l'Eglise une double obéissance : l'obéissance de l'esprit, pour croire les vérités qu'elle nous propose, 1^{re} partie. L'obéissance du cœur, pour suivre les lois qu'elle nous impose, 2^e partie. P. 185.

I^{re} PARTIE. — *Obéissance de l'esprit pour croire les vérités que l'Eglise nous propose*. Elle est la dépositaire, l'organe et l'interprète de la vérité. C'est à elle à nous mettre en main le sacré dépôt de la parole de Dieu, et à nous l'expliquer ; elle a pour cela un pouvoir qu'elle a reçu du Fils de Dieu. Or, elle ne peut user de ce pouvoir qu'autant que nous sommes obligés de nous soumettre à ses décisions et de la croire. Ce qui faisait dire à saint Augustin qu'il ne croirait pas à l'Evangile, si l'autorité de l'Eglise ne l'y engageait. Et en effet, sans cette autorité de l'Eglise, il n'y aurait plus de règle fixe et certaine pour connaître le vrai sens de l'Evangile. P. 185—187.

Maxime de saint Augustin sans laquelle on ne peut conserver dans l'Eglise de Dieu, ni la paix, ni l'ordre, ni l'unité de la doctrine, ni l'humilité de l'esprit. Maxime si nécessaire, que l'Eglise protestante elle-même en a reconnu la nécessité. Maxime qui présuppose l'infailibilité de l'Eglise, et d'où suit toujours l'obligation indispensable de lui obéir. P. 188—190.

Quatre choses sur cette obéissance de l'entendement. 1^o C'est, à proprement parler, cette obéissance qui nous unit à l'Eglise, et qui nous fait membres de son corps : exemple de Tertullien. 2^o Sans cette obéissance, il ne sert à rien d'être extérieurement dans le corps de l'Eglise; car l'extérieur de la profession et du culte n'est point ce qui nous lie à l'Eglise : exemple des donatistes. 3^o Cette obéissance a été de tout temps l'épreuve à quoi l'on a distingué les vrais fidèles : exemple des saints Pères, et en particulier de saint Jérôme. 4^o Cette obéissance doit être une obéissance pratique, et non de paroles seulement. Voilà sur quoi nous serons jugés de Dieu. En vain aurons-nous pratiqué de bonnes œuvres, et marché dans la voie étroite : sans la soumission à l'Eglise, nos œuvres sont inutiles; et l'on peut dire même que pour certains esprits, la voie étroite est en partie de renoncer à leurs sentiments pour prendre ceux de l'Eglise. Il est vrai que l'Eglise est gouvernée par des hommes; mais elle n'en est pas moins infallible, puisque ces hommes sont conduits par l'Esprit de Dieu. P. 190—196.

II^e PARTIE — *Obéissance du cœur pour suivre les lois que l'Eglise nous impose.* 1^o L'Eglise est notre mère, donc elle a droit de nous commander; 2^o ce qu'elle nous commande est une obligation étroite et rigoureuse; 3^o nous ne pouvons violer ses commandements sans violer un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu; 4^o la témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, ne procède souvent que d'un fonds de libertinage. P. 196, 197.

1^o *L'Eglise est notre mère*; donc elle a droit de nous commander. La vérité de cette conséquence se découvre d'elle-même. Il n'y a eu que les hérétiques qui n'aient pas reconnu sur cela le pouvoir de l'Eglise par une prévention d'esprit; et il n'y a que les mauvais catholiques qui, le reconnaissant, refusent de s'y soumettre par une dépravation de cœur. P. 197, 198.

2^o *Ce que l'Eglise nous commande est d'une obligation étroite et rigoureuse.* Il faut bien que cela soit, puisque les ordres d'un père obligent un fils sous peine de péché; puisque Jésus-Christ veut qu'on tienne pour païen et pour publicain celui qui n'obéit pas à l'Eglise; puisque le même Sauveur a donné pouvoir à son Eglise de nous excommunier, lorsque nous lui sommes rebelles. Ainsi en particulier saint Augustin a-t-il parlé du jeûne ordonné par l'Eglise, comme d'un jeûne de précepte. D'autant plus criminels quand nous désobéissons à cette mère, qu'elle ne nous commande rien que de raisonnable. P. 198—200.

3^o *Nous ne pouvons violer les commandements de l'Eglise sans violer un des commandements les plus authentiques de la loi de Dieu* : car Dieu dans sa loi nous commande d'obéir à l'Eglise. P. 200.

4^o *La témérité avec laquelle nous transgressons les préceptes de l'Eglise, ne procède souvent que d'un fonds de libertinage.* Ceci ne regarde point ceux qui ont eu le malheur de naître dans l'hérésie, mais les catholiques. Quel autre esprit qu'un esprit de libertinage peut les porter à violer des préceptes dont la pratique demande si peu d'efforts, et que l'Eglise a pris tant soin de proportionner à notre faiblesse? Honorons notre religion, en honorant l'Eglise, édifions nos frères nouvellement convertis, et soutenons par nos bons exemples ce que la grâce a fait en eux. P. 200—203.

Sermon pour la fête de saint Paul, page 203.

SUJET. — *Paul, serviteur de Jésus-Christ, appelé à l'apostolat.* — Voilà le ministère de ce grand apôtre : ministère qu'il a parfaitement soutenu. P. 203, 204.

DIVISION. — Saint Paul a été le fidèle serviteur de Jésus-Christ : pourquoi? parce qu'il a pleinement accompli le ministère de l'apostolat, 1^{re} partie; parce qu'il a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat, 2^e partie; parce qu'il s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat, 3^e partie. P. 204.

I^{re} PARTIE. — *Saint Paul a pleinement accompli le ministère de l'apostolat.* Il avait été choisi de Dieu, 1^o pour confondre le judaïsme; 2^o pour convertir la gentilité; 3^o pour former le christianisme dès sa naissance. Or c'est de quoi il s'est pleinement acquitté. P. 205.

1^o *Il a confondu le judaïsme* : par où ? par son exemple. Car lorsqu'il prêchait Jésus-Christ aux Juifs, sa prédication devait avoir d'autant plus de force, qu'il avait été lui-même un des plus ardents persécuteurs de l'Eglise chrétienne, et c'était aussi la preuve dont il se servait souvent. P. 205, 206.

2^o *Il a converti la gentilité*. D'où vient qu'il a été appelé par excellence l'Apôtre des Gentils. Depuis l'Asie jusqu'aux extrémités de l'Europe, il a établi l'empire de la foi. P. 206—208.

3^o *Il a formé le christianisme*, soit par les grands mystères qu'il nous a révélés, soit par les saintes règles de conduite qu'il nous a tracées dans ses divines épîtres. C'est là, tout mort qu'il est, qu'il nous prêche encore. Profitons de ses enseignements. P. 208—210.

II^e PARTIE. — *Saint Paul a parfaitement honoré le ministère de l'apostolat* : comment cela ? par son désintéressement, qui a surtout consisté en trois choses. P. 210.

1^o *Il exerça gratuitement le ministère dont Dieu l'avait chargé, ne demandant rien et n'acceptant rien*. Or, qu'y a-t-il qui fasse plus d'honneur à l'Evangile que ce détachement ? P. 210—212.

2^o *Il ne se prêcha point lui-même, mais uniquement Jésus-Christ* ; c'est-à-dire, qu'il n'eut point en vue sa propre gloire ; mais qu'il ne chercha que la gloire de Dieu et le salut des âmes : ne se prévalant point de ses talents naturels, fuyant les applaudissements des hommes, ne souffrant jamais que, sous ombre d'estime et de confiance, on s'attachât à lui personnellement. P. 212—214.

3^o *Il était aussi zélé pour son ministère exercé par d'autres que par lui-même* : ne se réjouissant pas moins des succès des autres que des siens propres, et toujours content pourvu que Jésus-Christ fût annoncé et connu. C'est ainsi que les ministres évangéliques se rendent irréprochables, et c'est par là même qu'ils honorent, comme saint Paul, leur ministère. P. 214—216.

III^e PARTIE. — *Saint Paul s'est continuellement immolé pour le ministère de l'apostolat*. Double sacrifice qu'il commença dès l'instant de sa vocation à l'apostolat, et qui a duré, sans parler de son martyre, autant que sa vie : l'un de patience, l'autre de pénitence. P. 216.

1^o *Sacrifice de patience*, par où il se dévoua aux persécutions des hommes pour le nom de Dieu. Par quelles épreuves n'a-t-il pas passé ? il nous l'apprend lui-même dans le récit qu'il fait de ses souffrances. Du reste, quelle différence entre cet apôtre et nous ? Il s'est sacrifié dans son ministère, et nous nous épargnons dans le nôtre. P. 216—219.

2^o *Sacrifice de pénitence*. Ce n'était point assez pour saint Paul d'être persécuté, s'il ne se persécutait lui-même : châtiant tous les jours son corps et le réduisant en servitude. Il se traitait de la sorte, premièrement pour son propre salut ; secondement, ainsi qu'il le témoigne, pour toute l'Eglise. Deux grandes leçons pour nous. C'était un saint, et nous sommes pécheurs : nous devons donc encore bien plus faire pénitence que lui. C'était pour l'Eglise qu'il se mortifiait ; il faut donc à son exemple sacrifier dans notre profession, nos forces, notre santé, notre vie, pour ceux que Dieu commet à nos soins, et dont il nous demandera compte. P. 219, 220

Sermon pour la fête de sainte Madeleine, page 221.

SUJET. — *En même temps une femme de la ville, qui était de mauvaise vie, ayant su que Jésus-Christ mangeait chez un pharisien, y apporta un vase d'albâtre plein d'une huile de parfum, et s'étant prosternée à ses pieds, elle commença à les arroser de ses larmes, et elle les essuya avec ses cheveux*. — Cette femme, c'est Madeleine, qui nous donne ici le modèle d'une parfaite pénitence. P. 221, 222.

DIVISION. — Pénitence de Madeleine, pénitence prompte pour surmonter tous ces retards si ordinaires aux pécheurs, 1^{re} partie. Pénitence généreuse pour triompher de tous les obstacles, et en particulier de ces respects humains qui arrêtent tant de pécheurs, 2^e partie. Pénitence efficace, pour sacrifier à Dieu tout ce qui avait été la matière et le sujet de son péché, 3^e partie. P. 222.

I^{re} PARTIE. — Pénitence prompte. *Dès qu'elle connut*, elle ne délibéra point. Elle marcha, elle exécuta. Se convertir, ce n'est point raisonner, mais conclure et agir. On ne se convertit point sans connaître; mais aussi connaître, à l'égard des prédestinés, est le point décisif de la conversion. P. 222, 223.

Mais encore, que connut Madeleine? deux choses; 1^o que cet homme qu'elle cherchait, était sauveur, et sauveur des âmes; 2^o que ce sauveur était dans la maison du pharisien, c'est-à-dire, que cette maison était le lieu marqué dans l'ordre de la prédestination divine, où elle devait trouver l'auteur de son salut. Voilà ce qui la rendit si diligente et si active. Surtout, en connaissant elle aima, et son amour acheva de la déterminer. P. 224, 225.

Appliquons-nous cet exemple. Nous savons qu'il faut nous convertir, mais nous différons toujours. De nous représenter l'injustice et la témérité de ces retards, c'est ce qui nous touche communément assez peu. Que nous manque-t-il donc pour devenir plus prompts et plus agissants? un peu de cette charité qui triompha du cœur de Madeleine. Or, à quoi tient-il que ce feu divin ne prenne dans nos cœurs? Madeleine connaissait-elle mieux Jésus-Christ que nous ne le connaissons; et même ne peut-on pas dire que nous le connaissons mieux qu'elle ne le devait alors connaître? Faisons une fois ce que tant de fois nous avons proposé de faire. P. 225—227.

II^e PARTIE. — Pénitence généreuse. Le plus grand obstacle que la pénitence ait à vaincre, c'est le respect humain : mais Madeleine sut bien le surmonter. Elle ne craignit point de se produire au milieu d'une assemblée. Elle quitta, pour ainsi dire, le luxe d'une mondaine; mais elle en retint tout le front; ou, elle convertit l'effronterie du péché, dans une sainte effronterie de la pénitence. P. 227, 228.

Mais à quel respect humain pouvait-elle être sensible, puisque c'était une pécheresse déjà connue? Il est vrai, c'était une pécheresse connue : mais quel est l'effet du péché? de nous rendre honteux pour le bien, autant que nous sommes hardis pour le mal. Or, c'est une honte que Madeleine eut à surmonter, et qu'elle surmonta. La pénitence, par un effet tout contraire, la rendit honteuse pour le mal, et hardie pour le bien. P. 228—230.

Soyons bien persuadés de cette maxime, que quand le respect humain nous dominera, nous ne serons point propres pour le royaume de Dieu. Disons comme l'apôtre : *Si je cherchais à plaire aux hommes, je ne serais pas serviteur de Jésus-Christ*. Y a-t-il un respect humain que nous ne surmontions pour une fortune temporelle? Comment trouvons-nous si difficile pour Dieu, ce qui nous devient si facile pour un intérêt périssable? P. 230, 231.

III^e PARTIE. — Pénitence efficace. L'efficacité de la pénitence, selon saint Paul, consiste à faire servir pour Dieu ce qu'on a fait servir pour le péché. Or, telle est la pénitence de Madeleine. Elle emploie ses yeux à pleurer, ses cheveux à essuyer les pieds de Jésus-Christ, ses mains à répandre sur les pieds de ce même Sauveur les liqueurs précieuses et les parfums dont elle se servait pour contenter ses sens. P. 231—233.

Voilà, pour tant de femmes du monde, la solide preuve d'une sincère conversion : faire à Dieu le sacrifice de tout ce qui a servi à l'offenser; toute autre marque est équivoque et trompeuse. Comment détruire le péché, lorsqu'on n'en veut pas couper la racine? P. 233, 234.

Parce que la pénitence de Madeleine fut efficace, ce fut une pénitence durable; et moins cette sainte pénitente s'épargna dans toute la suite de sa vie, plus elle goûta cette paix intérieure dont la grâce la remplit, lorsque le Fils de Dieu lui dit, en lui remettant ses péchés : *Allez en paix*. C'est ce que nous éprouverons nous-mêmes. Dieu, dans notre pénitence, nous rendra aimable ce qui paraissait d'abord insupportable à la nature. P. 234—236.

Sermon pour la fête de saint Ignace de Loyola, page 236.

SUJET. — *Dieu est fidèle, par qui vous avez été appelés à la compagnie de son Fils, Jésus-Christ, notre Seigneur*. — C'est ce que disait l'Apôtre aux chrétiens de Corinthe, et ce qui convient parfaitement à saint Ignace. P. 236.

DIVISION. — Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace, 1^{re} partie. Fidélité d'Ignace à suivre la vocation de Dieu, 2^e partie. P. 237.

1^{re} PARTIE. — *Fidélité de Dieu dans la vocation d'Ignace.* 1^o Fidélité envers l'Eglise; 2^o fidélité envers Ignace même. P. 237.

1^o *Fidélité de Dieu envers l'Eglise, pour l'intérêt de laquelle il suscita Ignace, en lui inspirant le dessein d'une vie apostolique.* C'était un temps où l'hérésie s'élevait de toutes parts; et Dieu, pour la combattre et pour défendre son Eglise, appela saint Ignace. Voilà ce qui a rendu les enfants d'Ignace si odieux à tous les hérétiques : haine dont ils doivent se glorifier. Quelle était la source la plus commune des désordres qui régnaient dans l'Eglise? l'ignorance des vérités de la foi. Dieu donc envoya Ignace pour enseigner, et par lui-même et par ses successeurs, pour catéchiser, pour instruire la jeunesse, pour ouvrir des écoles publiques, où l'on apprit, non point précisément les sciences profanes, mais la science du salut. P. 237—241.

2^o *Fidélité de Dieu envers Ignace, le rendant capable de soutenir une si sainte entreprise, et, par les dons extraordinaires de la grâce, le mettant en état de l'exécuter.* C'était un homme sans lettres et sans études; mais Dieu tout à coup l'éclaira dans sa retraite, et lui communiqua les plus sublimes connaissances. Non-seulement Ignace fut éclairé d'en-haut pour lui-même, mais pour la conduite des autres : il n'y a, pour en être convaincu, qu'à lire ce livre admirable des exercices qu'il composa. C'était un étranger, un mendiant, un inconnu; mais Dieu lui promit de lui être propice à Rome, et il le fut. Cependant le ciel permit qu'Ignace fut persécuté : il est vrai; mais être persécuté pour la justice, et tirer de ses persécutions de nouveaux avantages pour faire connaître et aimer Dieu, ne sont-ce pas des grâces et des effets de la fidélité de Dieu? En quelque état que nous soyons, si c'est Dieu qui nous y engage, il nous y soutiendra. P. 241—245.

II^e PARTIE. — *Fidélité d'Ignace à suivre la vocation de Dieu.* Fidélité nécessaire, et sans laquelle il ne pouvait être un parfait ministre du Dieu vivant. Fidélité qui se réduisit à deux choses : 1^o au soin qu'il prit d'acquérir toutes les dispositions requises pour son ministère; 2^o au zèle qu'il fit paraître dans l'exercice de son ministère. P. 245, 246.

1^o *Soin qu'il prit d'acquérir toutes les dispositions requises pour son ministère.* Ce fut en effet pour cela qu'Ignace travailla d'abord à acquérir toutes les vertus que demande le ministère évangélique, surtout une parfaite mortification. Comment se traita-t-il dans la grotte de Manrèze? Ce fut pour cela qu'à l'âge de trente-trois ans, il s'abassa jusqu'à se renfermer avec des enfants dans une école, pour y apprendre les lettres; pour cela qu'il vint continuer ses études à Paris, mendiant lui-même son pain de porte en porte, afin de fournir à sa subsistance. Chose merveilleuse! c'est là que ce zélé disciple devint bientôt maître, et qu'il jeta les premiers fondements de son institut, en s'associant des compagnons. P. 246—250.

2^o *Zèle qu'il fit paraître dans l'exercice de son ministère.* Sans parler de tout le reste, il suffit de considérer cette compagnie dont il forma le dessein, dont il fut l'instituteur et le conducteur, et dont l'unique fin est la gloire de Dieu et la sanctification des âmes. Dire d'Ignace qu'il a été le fondateur de la compagnie de Jésus, c'est faire en un mot l'éloge complet de son zèle : car c'est donner à entendre que, non content de glorifier Dieu par lui-même, il l'a glorifié encore par tant de missionnaires, de prédicateurs, de directeurs des consciences, de savants hommes, de martyrs. Soyons fidèles à Dieu comme ce grand saint, en remplissant les devoirs de notre état. La fidélité de Dieu consiste à nous donner sa grâce, et notre fidélité doit consister à agir avec la grâce de Dieu. P. 250—254.

*Sermon pour la fête de Notre-Dame des Anges :
Sur l'Indulgence de Portiuncule, page 265.*

SUJET. — *Ce pauvre a prié, et le Seigneur l'a exaucé.* — Ce pauvre, c'est saint François priant dans l'église de Portiuncule, et demandant à Jésus-Christ, par l'intercession de Marie, une indulgence plénière pour tous les pécheurs qui visiteraient cette église avec les dispositions convenables. P. 265.

DIVISION. — François qui prie pour les pécheurs, et qui, par le mérite de sa personne, est digne d'être exaucé, 1^{re} partie. Marie qui intercède pour François, et qui s'y trouve engagée par les plus puissants motifs, 2^e partie. Jésus-Christ qui accorde, en faveur de l'un et de l'autre, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables, 3^e partie. P. 265, 266.

1^{re} PARTIE. — *François qui prie pour les pécheurs*, et qui, par le mérite de sa personne, est digne d'être exaucé : car qu'était-ce que François? 1^o un pauvre volontaire, 2^o un pauvre crucifié, 3^o un pauvre désintéressé pour lui-même et zélé pour le prochain. P. 266.

1^o *Un pauvre volontaire, un pauvre évangélique*, instituteur d'un ordre de pauvres, parfaits imitateurs de la pauvreté de Jésus-Christ. En fallait-il davantage pour lui faire trouver grâce auprès de Dieu, qui se plait à écouter jusqu'aux simples désirs des pauvres? P. 266—268.

2^o *Un pauvre crucifié*, c'est-à-dire, un pauvre revêtu de la mortification de Jésus-Christ, jusqu'à porter les stigmates de ce Dieu sauveur. Quelle austérité de vie, quels jeûnes, quel renoncement à tous les plaisirs! Esprit de pénitence qu'il a laissé en héritage à ses enfants. Or, combien Dieu devait-il être touché de la prière d'un homme en qui il découvrait des traits si marqués et une si parfaite image de son Fils! Jésus-Christ prie pour nous dans le ciel, en montrant à son Père les cicatrices de ses plaies; et François priait sur la terre, en montrant à Dieu les mêmes blessures imprimées sur son corps. P. 268—270.

3^o *Un pauvre désintéressé.* Pour qui adressait-il ses vœux au ciel? pour les autres, et non pour lui-même. Nos prières n'ont pas la même efficacité auprès de Dieu, parce que nous ne sommes ni pauvres de cœur, comme saint François, ni crucifiés au monde, ni charitables, ni désintéressés. P. 270—272.

II^e PARTIE. — *Marie qui intercède pour François*, et qui s'y trouve engagée par deux grands motifs : 1^o motif de la piété maternelle, 2^o motif d'intérêt propre. P. 272.

1^o *Motif de piété maternelle envers saint François* : car la Mère de Dieu ne devait-elle pas spécialement chérir un homme qui faisait une profession particulière de lui appartenir, et qui, dans l'église de Portiuncule, voulut contracter une alliance étroite avec elle, en se dévouant à son service, et la choisissant pour chef de son ordre? Quand donc François, à la tête de ses enfants, priait au pied de l'autel, Marie, prosternée devant le trône du Seigneur, lui présentait elle-même leur prière. P. 270—274.

2^o *Motif d'intérêt propre.* De quoi s'agissait-il dans la concession de l'indulgence que demandait saint François? L'église de Portiuncule, érigée sous le nom de Marie et sous le glorieux titre de Notre-Dame-des-Anges, était dans un abandon qui la déshonorait, et il était question de la mettre dans un nouveau lustre, en y attirant les peuples et y rétablissant le culte de la Reine du ciel. De plus, il s'agissait de favoriser un ordre, qui, de tous les ordres de l'Eglise, devait être un des plus ardents défenseurs des privilèges de cette Vierge, surtout de son Immaculée Conception. Ce n'est point en vain qu'on honore Marie et qu'on se confie en elle, lorsque ce n'est point un stérile honneur qu'on lui rend, ni une confiance présumptueuse qu'on a dans sa médiation. P. 274—276.

III^e PARTIE. — *Jésus-Christ qui accorde, en faveur de Marie et de saint François, une indulgence que nous devons regarder comme un des dons de Dieu les plus estimables.* Entre les autres indulgences, celle-ci est une des plus authentiques et des plus assurées : 1^o parce que c'est une indulgence accordée immédiatement par Jésus-Christ; 2^o parce que c'est une indulgence attestée par les miracles les plus

certain; 3^o parce que c'est une indulgence répandue parmi le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des âmes. P. 276—278.

1^o *Indulgence accordée immédiatement par Jésus-Christ* : donc indulgence qui doit être infaillible. François néanmoins en communiqua avec le souverain pontife; car tel est l'ordre et l'esprit de Dieu, que toute révélation soit soumise au tribunal et au jugement de l'Eglise. En quoi la conduite de saint François condamne bien celle des hérétiques qui ne veulent s'en rapporter qu'à eux-mêmes. P. 278, 279.

2^o *Indulgence attestée par des miracles certains*, quoi qu'en puissent dire ces prétendus esprits forts qui demandent des miracles pour croire, et qui ne veulent croire nul miracle. P. 279, 280.

3^o *Indulgence répandue parmi le peuple chrétien avec un merveilleux progrès des âmes*. C'est ce qu'ont éprouvé tant de pécheurs convertis, tant de chrétiens lâches excités et ranimés, tant de justes même sanctifiés. Du reste, pour gagner cette indulgence plénière, il faut renoncer pleinement au péché; et voilà pourquoi il y en a très-peu à qui elle soit appliquée. Ne négligeons rien pour profiter d'un avantage si précieux. P. 280, 281.

Sermon pour la fête de saint Louis, roi de France, page 282.

SUJET. — *Qui d'entre les forts vous peut être comparé, et qui vous est semblable, Seigneur, à vous qui êtes grand et magnifique dans votre sainteté?* — Quoique cet éloge ne convienne proprement qu'à Dieu, on peut dire néanmoins, par proportion, que de tous les saints il n'y en a point eu de plus grand ni de plus magnifique dans sa sainteté que saint Louis. P. 282, 283.

DIVISION. — Saint Louis a été un grand saint, parce qu'étant né roi, il a fait servir sa dignité à sa sainteté, 1^{re} partie. Saint Louis a été un grand roi, parce qu'il a su, en devenant saint, faire servir sa sainteté à sa dignité, 2^e partie. P. 283, 284.

1^{re} PARTIE. — *Saint Louis a été un grand saint, parce qu'étant né roi, il a fait servir sa dignité à sa sainteté.* En effet, sa grandeur n'a servi qu'à le rendre, 1^o humble devant Dieu avec plus de mérite; 2^o charitable envers le prochain avec plus d'éclat; 3^o sévère à soi-même avec plus de force et de vertu. P. 284, 285.

1^o *Humble devant Dieu.* Tout roi qu'il était, il ne se considéra que comme un sujet né pour dépendre de Dieu et pour obéir à Dieu, et il préféra toujours la qualité de chrétien à celle de roi; de là procédait ce zèle admirable qu'il eut pour tout ce qui concernait la gloire de Dieu et de son culte; de là ce zèle pour la propagation de l'Evangile, ce zèle pour l'intégrité et l'unité de la foi, ce zèle pour la discipline de l'Eglise, ce zèle pour la réformation et la pureté des mœurs, ce zèle de la maison de Dieu qui le dévorait: or, ce zèle n'eut de si merveilleux succès, que parce qu'il était soutenu de la puissance royale. P. 285—289.

2^o *Charitable envers le prochain*, rendant lui-même justice à tout le monde, se familiarisant avec les pauvres, portant en terre les corps de ses soldats tués dans une sanglante bataille, fondant des hôpitaux sans nombre. Or, à tout cela, combien lui servit le pouvoir que lui donnait la dignité de roi? P. 289, 290.

3^o *Sévère à soi-même.* Austérité qui, dans le rang où le ciel l'avait fait naître, doit être regardée comme un miracle de la grâce. Car quel miracle qu'un roi couvert du cilice, atténué de jeûnes, couché sous le sac et sur la cendre, toujours appliqué à combattre ses passions et à mortifier ses désirs! Voilà notre condamnation. Saint Louis s'est sanctifié jusque sur le trône: qui peut donc nous empêcher, chacun dans notre état, de nous sanctifier? P. 290—292.

II^e PARTIE. — *Saint Louis a été un grand roi, parce qu'il a su, en devenant saint, faire servir sa sainteté à sa dignité.* Il a été grand dans la guerre, grand dans la paix, grand dans l'adversité, grand dans la prospérité, grand dans le gouvernement de son royaume, grand dans sa conduite avec les étrangers; et c'est à quoi lui a servi sa sainteté. P. 292, 293.

1^o *Grand dans la guerre et dans la paix.* Il n'a point aimé la paix pour vivre dans l'oïseté, et il n'a point aimé la guerre pour satisfaire son ambition. Qui le rendait

si intrépide et si fier dans les combats ? c'était le zèle de la cause de Dieu qu'il défendait. P. 293, 294.

2^o *Grand dans l'adversité.* Exemple de sa prison, où sa seule sainteté put si bien le soutenir. P. 294, 295.

3^o *Grand dans la prospérité.* Jamais la France n'avait été plus florissante, ni le peuple plus heureux, parce que saint Louis se faisait une religion de contribuer à la félicité de ses sujets. P. 295, 296.

4^o *Grand dans le gouvernement de ses Etats.* Jaloux par piété d'y maintenir le bon ordre, il sut se faire obéir, craindre et aimer. Divers exemples. P. 296.

5^o *Grand dans sa conduite avec les étrangers.* C'était dans le monde chrétien le pacificateur et le médiateur de tous les différends qui naissaient entre les têtes couronnées. De toutes parts on avait recours à lui, parce que l'on connaissait sa probité et son incorruptible équité. Exemples. P. 296, 297.

Fausse idée des libertins, qui se persuadent qu'en suivant les règles de la sainteté évangélique, on ne peut réussir dans le monde. P. 297—299.

SERMONS POUR DES VÊTURES ET DES PROFESSIONS RELIGIEUSES.

Premier sermon sur l'Etat religieux : le Trésor caché dans la religion, page 300.

SUJET. — *Le royaume des cieux est semblable à un trésor enterré dans un champ : l'homme qui l'a trouvé, le cache ; et, transporté de joie, il va vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ.* — Quel est ce trésor, et où est-il caché, si ce n'est dans l'état religieux ? P. 300, 301.

DIVISION. — Le trésor dont il est ici parlé, c'est le parfait christianisme. Or, voici les trois avantages de l'âme religieuse : c'est qu'en quittant le monde et se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme, *Invenit*, 1^{re} partie. C'est qu'embrassant une vie cachée, elle le met en sûreté, *Abscondit*, 2^o partie. Et c'est que ne se réservant rien, elle l'achète au prix de toutes choses. *Et vendit universa quæ habet, et emit*, 3^e partie. P. 301.

1^{re} PARTIE. — *Premier avantage de l'âme religieuse*, c'est qu'en quittant le monde et se consacrant à la religion, elle trouve parfaitement le christianisme, *Invenit*. Le christianisme pur et sans tache ne se trouve point dans le monde ; mais on le trouve dans l'état religieux : car c'est là qu'on trouve des communautés d'âmes élues, qui, vivant dans la chair, comme parle l'Apôtre, ne vivent point selon la chair ; d'âmes innocentes et tout ensemble pénitentes ; de saintes vierges qui usent de ce monde comme n'en usant point ; qui sont crucifiées au monde, et à qui le monde est crucifié. Tout cela nous paraît grand et au-dessus de l'homme, mais tout cela est nécessaire pour le vrai christianisme. P. 302—304.

Hors de la religion, ce trésor ne se trouve que rarement, ou même, à prendre le monde dans le sens de l'Écriture, ne s'y trouve point du tout. Car tout ce qui est dans le monde est, ou concupiscence de la chair, ou concupiscence des yeux, ou orgueil de la vie. P. 304, 305.

En effet, en quoi consiste ce christianisme qui est par excellence le don de Dieu ? dans la béatitude de la pauvreté, dans la gloire de l'humilité, dans le goût et l'attrait de l'austérité. Or, voilà ce que le monde ne connaît point. Dans le monde il y a des pauvres, mais qui s'estiment malheureux de l'être. Dans le monde on voit des hommes humiliés, mais qui ont en horreur l'humiliation. Dans le monde on souffre, mais on est au désespoir de souffrir. Il n'y a que la religion où l'on trouve des pauvres qui se font un bonheur de leur pauvreté ; il n'y a que la reli-

gion où l'on se glorifie d'être obscur et humilié; il n'y a que la religion où l'on souffre avec joie et où l'on se fasse un plaisir d'être mortifié. P. 305—307.

II^e PARTIE. — *Second avantage de l'âme religieuse*, c'est qu'embrassant la vie religieuse, elle met en sûreté ce trésor du christianisme qu'elle a trouvé, *Abcondit*. La retraite religieuse est pour elle un préservatif, 1^o contre la corruption du monde; 2^o contre les railleries et la censure du monde; 3^o contre les vaines complaisances et la fausse gloire du monde. P. 307, 308.

1^o *Préservatif contre la corruption du monde*. Car l'âme religieuse s'étant séparée du monde, elle est à couvert de la dissipation du monde, de ses attraits, de ses exemples, de ses lois, de ses usages; et au lieu que le monde corrompt pour les mondains les choses mêmes les plus indifférentes, la religion sanctifie tout. P. 308—310.

2^o *Préservatif contre les railleries et la censure du monde*. Il y a des âmes dans le monde qui voudraient servir Dieu, mais le respect humain les arrête. Au lieu que l'âme religieuse est indépendante des jugements du monde, et que la censure même du monde serait pour elle une raison de s'attacher à son devoir : car le monde ne censure les religieux qu'autant qu'il les voit s'écarter de leur profession. P. 310, 311.

3^o *Préservatif contre les vaines complaisances et la fausse gloire du monde*. Qu'un chrétien du monde fasse la moindre partie de ce que fait une âme religieuse, on l'exalte, on le canonise, et les louanges qu'il reçoit sont une dangereuse tentation pour lui : mais dans la religion la vie parfaite est une vie ordinaire, et par conséquent à l'abri de toutes les atteintes d'une vanité secrète. P. 311, 312.

III^e PARTIE. — *Troisième avantage de l'âme religieuse*, c'est qu'elle donne tout pour posséder ce précieux trésor du christianisme : *Vendit universa quæ habet, et emit*. On voudrait être chrétien dans le monde; mais en même temps on voudrait qu'il n'en coûtât rien. Dans la religion, on sacrifie tout pour cela et l'on se dépouille de tout. Belles paroles dans le monde prétendu chrétien, belles apparences de réforme; mais dans la pratique, oisiveté, mollesse, amour-propre. Dans la religion, exercices pénibles, jeûnes, veilles, silence, pauvreté, office divin, etc. P. 312—314.

Dans le monde on professe le christianisme; mais en même temps on fait dans le monde sa volonté et on veut toujours la faire. Dans la religion on y renonce, et n'est-ce pas le plus grand de tous les sacrifices? La plupart des vertus du monde sont des vertus païennes; dans la religion ce sont des vertus vraiment chrétiennes. Erreur de Luther, lorsqu'il osa avancer que les vœux de la religion n'ajoutaient rien à la sainteté du baptême, et qu'un simple chrétien donnait autant à Dieu qu'un religieux. P. 314—317.

Deuxième sermon sur l'Etat religieux :

le Choix que Dieu fait de l'âme religieuse, et que l'âme religieuse fait de Dieu, page 317.

SUJET. — *Souvenez-vous-en, Israël, et ne l'oubliez jamais : vous choisissiez aujourd'hui le Seigneur, afin qu'il soit votre Dieu, et le Seigneur vous choisit aujourd'hui, afin que vous soyez son peuple particulier.* — Ces paroles expriment parfaitement ce qui se passe entre Dieu et l'âme religieuse, lorsqu'elle se consacre à la religion. P. 317, 318.

DIVISION. — Le choix que l'âme religieuse fait de Dieu, afin qu'il soit particulièrement son Dieu, 1^{re} partie. Le choix que Dieu fait de l'âme religieuse, afin qu'elle soit particulièrement sa créature, 2^e partie. P. 318.

1^{re} PARTIE — *Le choix que l'âme religieuse fait de Dieu afin qu'il soit particulièrement son Dieu*. 1^o Choix glorieux à Dieu; 2^o choix heureux pour l'âme religieuse; 3^o choix qui lui rend Dieu souverainement nécessaire; 4^o choix après lequel aussi Dieu lui suffit; 5^o choix enfin par où Dieu devient spécialement et plus proprement son Dieu. P. 318, 319.

1^o *Choix glorieux à Dieu* : car c'est reconnaître authentiquement l'excellence de l'être de Dieu et sa souveraineté, puisqu'il n'y a qu'un Dieu qui mérite que nous quittions tout pour le posséder. Hommage qui lui est dû, et qu'il ne reçoit dans toute son étendue que de l'âme religieuse. P. 319—321.

2^o *Choix heureux pour l'âme religieuse*. Ce choix est pour elle une assurance aussi grande qu'on peut l'avoir en cette vie, qu'elle aime Dieu de cet amour parfait dont la grâce est inséparable. P. 321, 322.

3^o *Choix qui rend Dieu souverainement nécessaire à l'âme religieuse*. Si par son infidélité elle venait à ne pas trouver Dieu dans la religion, ne pouvant d'ailleurs y trouver les consolations du monde, quelle serait sa ressource? Du reste, heureuse nécessité qui l'oblige à s'attacher à Dieu! P. 322, 323.

4^o *Choix après lequel aussi Dieu suffit à l'âme religieuse*. Les mondains comblés des biens du monde, ne sont pas encore contents : l'âme religieuse, avec Dieu seul, jouit d'une paix parfaite, et nous sert de preuve sensible pour connaître comment Dieu seul fera dans le ciel toute notre béatitude. P. 323, 324.

5^o *Choix par où Dieu devient spécialement et plus proprement le Dieu de l'âme religieuse* : Dieu lui tient lieu de tout; il est donc particulièrement son Dieu. De plus, il est le Dieu de tout l'univers par la nécessité de son être; mais il est plus proprement le Dieu de l'âme religieuse, par le choix libre et volontaire qu'elle a fait de lui. P. 325, 326.

II^e PARTIE. — *Le choix que Dieu fait de l'âme religieuse, afin qu'elle soit particulièrement sa créature*. Elle ne pouvait choisir Dieu, si Dieu auparavant ne l'avait choisie et recherchée : mais pourquoi Dieu l'a-t-il choisie? 1^o afin qu'elle soit sainte; 2^o afin qu'elle soit irrépréhensible; 3^o afin qu'elle serve de modèle aux chrétiens du siècle; et c'est ainsi qu'elle appartient spécialement à Dieu, et qu'elle en est particulièrement la créature. P. 326, 327.

1^o *Afin qu'elle soit sainte* : car Dieu l'a choisie afin qu'elle soit plus dévouée à son service. Or, Dieu étant saint, et le Saint des saints, dit saint Chrysostome, il veut et il doit être servi par des saints. Et n'est-ce pas de quoi sont remplies tant de communautés religieuses? P. 327, 328.

2^o *Afin qu'elle soit irrépréhensible* : dans l'état religieux, une sainteté ordinaire ne suffit pas; il faut une sainteté irréprochable, une sainteté à l'épreuve de toute censure, une sainteté, où le monde, ce monde critique et si attentif à observer les personnes religieuses, ne puisse découvrir aucune tache. Il faut, pour l'honneur de Dieu, que les religieux puissent dire aux mondains ce que saint Paul disait aux païens : *Capite nos* ; Examinez-nous, et voyez s'il y a rien dans toute notre conduite que vous ayez droit de reprendre. P. 328—330.

3^o *Afin qu'elle serve de modèle aux chrétiens du siècle* : car qu'est-ce qu'un vrai religieux, sinon un chrétien parfait et une image vivante de la perfection évangélique? P. 330, 331.

Les personnes religieuses sont donc le peuple particulier de Dieu, et d'une façon plus propre, ses créatures, puisque rien ne leur manque pour être totalement, uniquement et irrévocablement à Dieu. P. 331—333.

Troisième sermon sur l'Etat religieux : le Renoncement religieux, et les Récompenses qui lui sont promises, page 333.

SUJET. — *Pierre prenant la parole, dit à Jésus-Christ : Vous voyez, Seigneur, que nous avons tout quitté, et que nous vous avons suivi; quelle récompense en recevrons-nous donc? Jésus-Christ leur répondit : Je vous dis en vérité, qu'au temps de la résurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël. Et quiconque aura quitté sa maison, ses frères et ses sœurs, son père et sa mère, recevra le centuple, et aura pour héritage la vie éternelle.* — Voilà en quoi consiste le renoncement religieux, et le fruit que l'âme religieuse en doit espérer; voilà ce qui a porté tant de chrétiens à se séparer du monde, et à se dépouiller de tout pour suivre Jésus-Christ. P. 333, 334.

DIVISION. — Avoir tout quitté pour Jésus-Christ, c'est pour l'âme religieuse une grâce inestimable, et le fonds de toutes les grâces dont elle est redevable à Dieu dans la religion, *1^{re} partie*. Avoir droit aux promesses de Jésus-Christ, c'est pour l'âme religieuse une récompense et une béatitude commencée, mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur et qu'elle doit continuellement mériter dans la religion, *2^e partie*. P. 334—336.

1^{re} PARTIE. — Avoir tout quitté pour Jésus-Christ, c'est pour l'âme religieuse une grâce inestimable, et le fonds de toutes les grâces dont elle est redevable à Dieu dans la religion. Bien loin de se glorifier du sacrifice qu'elle a fait, elle en doit remercier Dieu, qui lui a inspiré le dessein de renoncer, *1^o* à des biens onéreux, *2^o* à des biens contagieux, *3^o* à des biens qui, dans la vicissitude continuelle des choses de la vie, et plus encore dans l'inévitable nécessité de la mort, n'aboutissent qu'à affliger l'homme et à le rendre malheureux. P. 336, 337.

Biens onéreux, je dis onéreux pour la conscience : ce sont de grandes charges devant Dieu, à qui il en faut rendre compte. Les vrais chrétiens en ont tremblé, lorsqu'ils ont été pourvus de ces biens; mais l'âme religieuse en est déchargée. Et n'est-il pas plus avantageux pour elle de ne point les posséder, que de les avoir et de courir le risque affreux de se perdre? A quoi a-t-elle proprement renoncé? Est-ce à l'agréable de ces biens? Non, puisqu'il est même défendu aux chrétiens du siècle. Elle n'a donc fait, à le bien prendre, que se délivrer de ce que ces biens ont de pénible. P. 337—340.

2^o Biens contagieux : biens qui souillent l'âme par la cupidité qu'ils y allument. Il est d'une extrême difficulté de les posséder sans s'y attacher; et, en s'y attachant, il n'est pas possible de se sauver. C'est donc un parti bien plus aisé à l'âme religieuse de s'en défaire tout d'un coup, et de s'épargner ainsi tant de combats que les chrétiens du siècle ont à soutenir, pour accorder ensemble la possession de ces biens et le soin de leur salut. P. 340, 341.

3^o Biens qui, dans la vicissitude continuelle des choses de la vie et dans l'inévitable nécessité de la mort, n'aboutissent qu'à affliger l'homme et à le rendre malheureux. Ce sont des biens fragiles : mille accidents les font perdre, la mort au moins les enlève : et sur cela, à quels chagrins ne sont pas exposés les gens du monde; tandis que l'âme religieuse est indépendante de toutes les calamités publiques ou particulières, et qu'elle voit sans regret approcher la mort? P. 342.

II^e PARTIE. — Avoir droit aux promesses de Jésus-Christ, c'est déjà pour l'âme religieuse une récompense et une béatitude commencée, mais qu'elle doit soutenir par sa ferveur, et qu'elle doit continuellement mériter dans la religion. Trois promesses de Jésus-Christ : *1^o* confiance au jugement de Dieu, et même supériorité et prééminence; *2^o* le centuple en ce monde; *3^o* la vie éternelle dans l'autre. P. 343.

1^o Confiance au jugement de Dieu, et même supériorité et prééminence. Exemple de saint Hilarion qui s'écriait à la mort : *Sors, mon âme, que crains-tu? il y a près de soixante-dix ans que tu sers Dieu.* Outre la confiance, supériorité et prééminence : *Je vous dis en vérité qu'au temps de la résurrection, vous qui m'avez suivi, vous serez assis sur des trônes pour juger les douze tribus d'Israël.* En effet, la vie des personnes religieuses sera la condamnation des mondains. P. 343—345.

2^o Le centuple en ce monde. Qu'est-ce que ce centuple? la liberté de l'esprit, la paix intérieure, les dons de la grâce. Erreur du mondain qui voudrait jouir de ce centuple, sans se mettre auparavant dans les dispositions nécessaires. Il est vrai qu'il y a des âmes religieuses qui ne le goûtent pas; mais pourquoi? parce qu'elles ne sont pas vraiment religieuses selon l'esprit et le cœur. P. 345—349.

3^o La vie éternelle dans l'autre monde. Ainsi l'a dit en termes formels le Fils de Dieu : *Quiconque aura quitté sa maison, ses frères et sœurs, son père ou sa mère, recevra le centuple, et possèdera la vie éternelle.* Or, de telles espérances et de tels avantages ne sont-ils pas déjà, pour l'âme religieuse, une félicité anticipée; et qu'y a-t-il de plus propre à exciter sa ferveur? P. 349, 350.

*Quatrième sermon sur l'Etat religieux : l'Opposition mutuelle
des religieux et des chrétiens du siècle, page 350.*

SUJET. — *Je vous conjure, moi qui suis dans les chaînes pour le Seigneur, de vous conduire d'une manière qui soit digne de votre vocation.* — Une vierge qui se consacre à Dieu par la profession religieuse, peut dire, comme saint Paul, qu'elle est dans les chaînes pour le Seigneur; et c'est par son exemple qu'elle nous apprend au moins à remplir dignement les devoirs de la vocation chrétienne. P. 350, 351.

DIVISION. — Rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des chrétiens du siècle, que de considérer la perfection de l'état religieux, 1^{re} partie; et rien n'est plus propre à consoler les religieux et à les confirmer dans leur vocation, que d'envisager les malheurs presque inévitables et les obligations des chrétiens du siècle, 2^e partie. P. 351, 352.

1^{re} PARTIE. — *Rien n'est plus capable de confondre la lâcheté des chrétiens du siècle, que de considérer la perfection de l'état religieux.* Cette vue 1^o leur découvre sensiblement ce qu'ils doivent être et ce qu'ils ne sont pas; 2^o les détrompe de l'erreur dont ils se préviennent souvent, que la loi de Dieu est pour eux quelque chose d'impraticable; 3^o réfute toutes les excuses qu'ils allèguent, quand on leur reproche leur paresse et leur négligence dans la voie de Dieu. P. 352, 353.

1^o Cette vue découvre sensiblement aux chrétiens du siècle ce qu'ils doivent être et ce qu'ils ne sont pas. Dans les premiers siècles de l'Eglise il n'y avait point de religieux, parce que les chrétiens, vivant en chrétiens, étaient alors comme autant de religieux. Dans la suite des temps, cet heureux état du christianisme a changé par le dérèglement des mœurs; et Dieu a suscité les religieux, afin qu'ils fussent pour les chrétiens du siècle une image sensible de la perfection dont ils sont déçus et où ils doivent tendre. Que doivent-ils donc dire en voyant la sainteté de la profession religieuse? ce que disait à peu près saint Antoine après avoir vu saint Paul, anachorète : *Malheur à moi, qui porte en vain le nom de chrétien?* P. 353—357.

2^o Cette vue détrompe les chrétiens du siècle de l'erreur dont ils se préviennent souvent, que la loi de Dieu est pour eux quelque chose d'impraticable. Quand ils voient tant de religieux pratiquer les conseils mêmes les plus héroïques, comment peuvent-ils se persuader que l'observation des préceptes leur est impossible? *Non poteris quod isti et istæ?* Quoi! vous ne pourrez pas faire au moins une partie de ce que font ceux-ci et celles-là? P. 357, 358.

3^o Cette vue réfute toutes les excuses qu'allèguent les chrétiens du siècle, quand on leur reproche leur paresse et leur négligence dans la voie de Dieu. Quel prétexte peut les justifier? est-ce la naissance, l'éducation, l'âge, le tempérament, les infirmités? mais ils voient dans les communautés religieuses des personnes de toute condition, de tout âge, de tout tempérament, porter avec constance, et même avec une sainte allégresse, tout le poids de la règle la plus austère. P. 358, 359.

II^e PARTIE. — *Rien n'est plus propre à consoler les religieux et à les confirmer dans leur vocation, que d'envisager,* 1^o les misères presque inévitables des chrétiens du siècle; 2^o leurs obligations indispensables jusqu'au milieu du monde. P. 359.

1^o Les misères presque inévitables des chrétiens du siècle. Le religieux a ses croix, mais n'en a-t-on pas dans le monde; et, croix pour croix, celles de la religion ne valent-elles pas mieux, puisqu'elles sont salutaires? On dépend dans la religion, ne dépend-on pas dans le monde; et la servitude n'y est-elle pas incomparablement plus dure? Ainsi du reste. P. 360—362.

2^o Les obligations indispensables des chrétiens du siècle. Obligations auxquelles leur salut est attaché; obligations qui, dans ce qu'elles ont de plus essentiel et de plus onéreux, sont aussi étroites pour les personnes du monde que pour les religieux, enfin, obligations que les personnes du monde ne peuvent néanmoins remplir qu'avec des violences extrêmes. Au lieu que les âmes religieuses ont toutes

les facilités imaginables pour s'acquitter, soit des devoirs communs à tous les états du christianisme, soit des devoirs propres de leur profession. Du reste, avantages qui ne diminuent en rien le mérite du sacrifice que font à Dieu les personnes religieuses. P. 362—365.

Cinquième sermon sur l'Etat religieux : Comparaison des personnes religieuses avec Jésus-Christ ressuscité, page 366.

SUJET. — *Si nous sommes entés en Jésus-Christ par la ressemblance de sa mort, nous le serons en même temps par la ressemblance de sa résurrection.* — Etat de Jésus-Christ ressuscité, vrai modèle de la perfection religieuse ; ou, vie religieuse dans sa perfection, fidèle image de l'état de Jésus-Christ ressuscité. P. 366, 367.

DIVISION. — Conformité de l'état religieux avec l'état de Jésus-Christ ressuscité, soit par rapport au corps, soit par rapport à l'âme. Par rapport au corps : c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses, 1^{re} partie. Par rapport à l'âme, c'est ce que fait l'entier éloignement du monde, et l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses, 2^e partie. P. 367, 368.

1^{re} PARTIE. — *Conformité de l'état religieux avec l'état de Jésus-Christ ressuscité par rapport au corps* : c'est ce que fait l'angélique pureté que professent les personnes religieuses. Quatre qualités des corps glorieux, selon saint Paul, et en particulier du corps de Jésus-Christ ressuscité : 1^o corps tout spirituel, *Surget corpus spiritale* ; 2^o corps incorruptible, *Surget in incorruptione* ; 3^o corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ* ; 4^o corps plein de force, *Surget in virtute*. Or voilà, dans une vierge dévouée à Dieu, les quatre effets de la chasteté. P. 368—370.

1^o Corps tout spirituel, *Surget corpus spiritale* : c'est-à-dire, corps affranchi de la servitude des sens. Tel fut celui de Jésus-Christ ressuscité, tels seront ceux des bienheureux après la résurrection, et tel est l'état où le vœu de chasteté met une personne religieuse. P. 370, 371.

2^o Corps incorruptible, *Surget in incorruptione*. La chasteté, semblable à ce précieux parfum que Madeleine répandit sur les pieds du Sauveur du monde, est, dans la pensée des Pères, comme un baume sacré qui maintient le corps d'une épouse de Jésus-Christ dans une intégrité parfaite. Hors de la religion elle serait en danger de se corrompre ; mais l'état religieux est pour elle un préservatif assuré. P. 371, 372.

3^o Corps tout éclatant de gloire, *Surget in gloriâ*. C'est une inviolable chasteté qui fait aux yeux de Dieu le plus bel agrément d'une vierge. C'est elle qui l'élève à la noble alliance qu'elle contracte avec le Verbe de Dieu, en devenant l'épouse de l'Agneau. P. 372, 373.

4^o Corps plein de vertu et de force, *Surget in virtute*. La pureté des corps glorieux après la résurrection, sera une pureté sans effort ; mais la pureté d'une vierge sur la terre est une pureté victorieuse, qui résiste et qui triomphe. P. 373, 374.

Du reste, tout cela demande dans les personnes religieuses un grand soin de se conserver, et l'exercice de toutes les vertus nécessaires pour se maintenir : morale que les chrétiens du siècle doivent s'appliquer à eux-mêmes. P. 374, 375.

II^e PARTIE. — *Conformité de l'état religieux avec l'état de Jésus-Christ ressuscité par rapport à l'âme* ; c'est ce que fait l'entier éloignement du monde et l'intime commerce avec Dieu où vivent les personnes religieuses. Comment vécut Jésus-Christ sur la terre, durant les quarante jours qu'il y demeura après sa résurrection ? 1^o Il y fut séparé du commerce des hommes. 2^o Si de temps en temps il se fit voir à ses disciples, ce ne fut que pour des besoins importants. 3^o Dans ces apparitions, il vit ses disciples et leur parla, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter. 4^o Du reste il n'eut d'entretien qu'avec Dieu, et toute sa conversation fut dans le ciel. Or, n'est-ce pas là en figure et en abrégé la vie d'une âme religieuse ? P. 375, 376.

1^o Jésus-Christ fut séparé du commerce des hommes : et toute la vie d'une âme religieuse est une vie cachée avec Jésus-Christ en Dieu. P. 376, 377.

2^o Jésus-Christ de temps en temps se fit voir à ses disciples, mais ce ne fut que pour des besoins importants, pour les rassembler, pour les confirmer, pour les consoler, pour les instruire. Une âme religieuse ne doit avoir de commerce avec les chrétiens du siècle, qu'autant que l'édification, le zèle, la charité, la nécessité le demandent. P. 377, 378.

3^o Jésus-Christ dans ses apparitions vit ses disciples et leur parla, mais en leur témoignant toujours une sainte impatience de les quitter. Dans les visites qu'une âme religieuse reçoit quelquefois de ses proches, elle n'aspire qu'à rentrer bientôt dans sa retraite et qu'à retourner à ses exercices. P. 378, 379.

4^o Jésus-Christ n'eut d'entretien qu'avec Dieu; toute sa conversation fut dans le ciel : et une âme religieuse n'est occupée que de Dieu, ni ne goûte que les choses du ciel. Heureuse vie dont elle comprend le bonheur, et dont elle rend sans cesse à Dieu des actions de grâces ! P. 379—382.

Sixième sermon sur l'Etat religieux : l'Alliance de l'âme religieuse avec Dieu, page 382.

SUJET. — *Mon bien-aimé est à moi, et je suis à lui.* — C'est l'âme religieuse qui parle, et qui, sous la figure de l'épouse des cantiques, nous fait connaître la sainte alliance qu'elle a contractée avec Dieu. P. 382.

DIVISION. — Trois choses forment une alliance : le choix, l'engagement et la société. Que fait donc une jeune personne en embrassant la profession religieuse? elle choisit Dieu, 1^{re} partie; elle s'engage à Dieu, 2^e partie; elle s'acquiert, pour ainsi dire, un droit spécial sur tous les trésors de Dieu et sur Dieu même, 3^e partie. P. 382, 383.

1^{re} PARTIE. — *L'âme religieuse choisit Dieu.* Car qu'est-ce que la profession religieuse? le choix le plus singulier que Dieu puisse faire de la créature, et le choix le plus authentique que la créature puisse faire de Dieu. Dieu appelle l'âme, et l'âme lui répond. Or, cette correspondance n'est rien autre chose que le choix qu'elle fait de Dieu. P. 383—385.

Choix si excellent et si parfait, que l'âme religieuse a droit pour cela de quitter père et mère, et de rompre en quelque sorte les liens les plus sacrés de la nature. Il n'en est pas de même des vierges du siècle. Toutes vierges qu'elles sont, elles n'ont pas encore choisi Jésus-Christ d'une manière qui les autorise à se retirer de la maison paternelle. Il y a plus : non-seulement l'âme religieuse quitte père et mère, mais elle se quitte encore elle-même. P. 385.

Choix qui devient pour l'âme religieuse une raison de servir Dieu avec toute la ferveur que demande son état. P. 385, 386.

II^e PARTIE. — *L'âme religieuse s'engage à Dieu,* 1^o engagement sacré, 2^o engagement solennel, 3^o engagement irrévocable. P. 386, 387.

1^o *Engagement sacré* : car c'est un engagement de vœu. D'où il s'ensuit que c'est le plus grand de tous les engagements, et qu'en ce qui regarde l'observance des choses que l'âme religieuse a vouées, elle ne peut commettre d'infidélité qui ne tienne de la nature du sacrilège. P. 387, 388.

2^o *Engagement solennel.* Il n'est appelé profession que parce qu'il est contracté à la face des autels, et devant les ministres de l'Eglise. Différence d'un vœu solennel et d'un vœu particulier : l'Eglise accepte le premier, et n'accepte pas l'autre. P. 388, 389.

3^o *Engagement irrévocable.* Les vœux de l'âme religieuse sont indissolubles. Elle a néanmoins encore tout à craindre de sa volonté, qui, par son inconstance, peut, non pas se dégarer de l'obligation, mais se relâcher dans l'observation de ses vœux; et voilà ce qui doit exciter sa vigilance. P. 389, 390.

III^e PARTIE. — *L'âme religieuse acquiert un droit spécial sur tous les trésors de Dieu et sur Dieu même.* Dieu est le Dieu de tout le monde; mais il se donne

spécialement aux âmes qui ne veulent que lui, et qui ne s'attachent qu'à lui. Or, que veut autre chose l'âme religieuse, et quel autre bien se réserve-t-elle? Deux témoignages tirés de l'Ecriture, l'un de David, l'autre des Juifs, lorsqu'ils entrèrent dans la terre promise. P. 390—392.

Il est vrai que l'âme religieuse, en faisant alliance avec Jésus-Christ, fait alliance avec un Dieu pauvre, avec un Dieu humilié, avec un Dieu crucifié, et qu'elle doit entrer avec lui en société de peines et de maux; mais, dans Jésus-Christ, tout s'est converti en bien. Ce sont des maux pour les mondains qui n'en profitent pas, et qui les portent sans consolation: mais ce sont des biens pour l'âme religieuse, qui se les rend salutaires, et qui, par la grâce de Jésus-Christ, y goûte une onction toute divine. P. 392, 393.

Voilà ce qui doit servir de modèle aux chrétiens du siècle. L'exemple d'une âme religieuse, sa fidélité, sa ferveur, sa constance, son détachement, confond leur tiédeur, leur lâcheté, leurs attaches criminelles aux biens de la terre. Du reste, quelque différence qu'il y ait entre l'état religieux et celui des gens du monde, deux vérités sont certaines: 1^o que les gens du monde peuvent eux-mêmes être parfaits dans leur état et selon leur état, comme les religieux; 2^o que non-seulement ils le peuvent, mais qu'ils y sont indispensablement obligés. P. 393—395.

FIN DU TOME CINQUIÈME.



SERMONS, SUJETS ET ARTICLES

contenus dans le tome cinquième.



PANÉGYRIQUES.

	Pages
Sermon pour la Fête de saint André.....	5
Sermon pour la Fête de saint François Xavier.....	21
Sermon pour la Fête de saint Thomas , apôtre.....	41
Sermon pour la Fête de saint Etienne	59
Sermon pour la Fête de saint Jean l'Evangéliste.....	77
Sermon pour la Fête de sainte Geneviève.....	95
Sermon pour la Fête de saint François de Sales	114
Sermon pour la Fête de saint François de Paule.....	135
Sermon pour la Fête de saint Jean-Baptiste.....	162
Sermon pour la Fête de saint Pierre.....	171
Autre sermon pour la même Fête.....	184
Sermon pour la Fête de saint Paul	203
Sermon pour la Fête de sainte Madeleine.....	221
Sermon pour la Fête de saint Ignace de Loyola.....	256
Sermon pour la Fête de saint Benoît	255
Sermon pour la Fête de Notre-Dame-des-Anges.....	265
Sermon pour la Fête de saint Louis , roi de France.....	282

SERMONS POUR DES VÊTURES.

Premier sermon sur l'état religieux : <i>Sur le Trésor caché dans la Religion..</i>	300
Deuxième sermon sur l'état religieux : <i>Sur le Choix que Dieu fait de l'âme religieuse, et que l'âme religieuse fait de Dieu.....</i>	317

Troisième sermon sur l'état religieux : <i>Sur le Renoncement religieux et les Récompenses qui lui sont promises</i>	533
Quatrième sermon sur l'état religieux : <i>Sur l'opposition mutuelle des religieux et des chrétiens du siècle</i>	550
Cinquième sermon sur l'état religieux : <i>Sur la comparaison des personnes religieuses avec Jésus-Christ ressuscité</i>	366
Sixième sermon sur l'état religieux : <i>Sur l'alliance de l'âme religieuse avec Dieu</i>	382

ORAISSONS FUNÈRES.

Oraison funèbre de Henri de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang.....	596
Oraison funèbre de Louis de Bourbon, prince de Condé, et premier prince du sang.....	417
Eloge de Monsieur le premier président de Lamoignon.....	444

PENSÉES SUR DIVERS SUJETS DE RELIGION
ET DE MORALE.

DU SALUT.

1. Nécessité du Salut, et l'usage que nous en devons faire contre les plus dangereuses tentations de la vie.....	447
2. Estime du salut, et de la gloire du ciel, par la vue des grandeurs humaines.....	455
3. Désir du salut, et la préférence que nous lui devons donner au-dessus de tous les autres biens.....	458
4. Incertitude du salut, et les sentiments qu'elle doit nous inspirer, opposés à une fausse sécurité.....	464
5. Volonté générale de Dieu, touchant le salut de tous les hommes.....	468
6. Possibilité du salut dans toutes les conditions du monde.....	475
7. Voie étroite du salut, et ce qui peut nous engager plus fortement à la prendre.....	478
8. Soin du salut, et l'extrême négligence avec laquelle on y travaille dans le monde.....	483
9. Substitution des grâces du salut : les vœux que Dieu s'y propose, et comme il y exerce sa justice et sa miséricorde.....	487
10. Petit nombre des élus; de quelle manière il faut l'entendre, et le fruit qu'on peut retirer de cette considération.....	493
11. Pensées diverses sur le salut.....	499

DE LA FOI, ET DES VICES QUI LUI SONT OPPOSÉS.

1. Accord de la raison et de la foi.....	504
2. La Foi sans les œuvres, foi stérile et sans fruit.....	513

3. Les OEuvres sans la Foi, œuvres infructueuses et sans mérite pour la vie éternelle	522
4. La foi victorieuse du monde.....	529
5. L'incrédule convaincu par lui-même.....	535
6. Naissance des hérésies, et leur progrès.....	542
7. Pensées diverses sur la foi, et sur les vices opposés.....	547

DU RETOUR A DIEU, ET DE LA PÉNITENCE.

1. Bonté infinie de Dieu à rappeler le pécheur et à le recevoir.....	555
2. Sacrement de Pénitence. Dispositions qu'il y faut apporter, et le fruit qu'on en doit retirer.....	557
3. Pénitence extérieure, ou mortification des sens.....	580
4. Pénitence intérieure, ou mortification des passions.....	586
5. Pensées diverses sur la Pénitence et le retour à Dieu.....	595



252

B666

9153

BOURDALOUE, L.

AUTHOR

Oeuvres Complete V, Panegyri

TITLE

DATE
LOANED

BORROWER'S NAME

	Monahan	
	J. O'Brien	
1/21/44	Tr. Malone	
	Jas Lee	
	Jas Lee	
	O.	

9153

